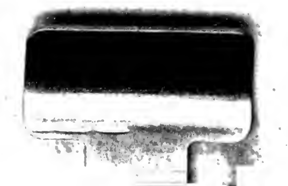

SE TAIRE
FAIRE



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PARTIE MYTHOLOGIQUE.

MA—ZY.

PARIS, IMPRIMERIE DE P. DUPONT ET LAGUIONIE,
Rue de Grenelle St-Honoré, n. 55.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PARTIE MYTHOLOGIQUE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES PERSONNAGES DES TEMPS HÉROÏQUES ET DES DIVINITÉS GRECQUES, ITALIQUES, ÉGYPTIENNES, HINDOUES, JAPONAISES, SCANDINAVES, CELTES, MEXICAINES, etc.

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, N. 67.

—

1833.

BIOGRAPHIE MYTHOLOGIQUE.

M

MA, c'est-à-dire *mère*, la mère par excellence : Cybèle en Phrygie. Dâ Mâ, Δᾶ Μᾶ, que nous voyons souvent répété dans les tragiques, signifie divine mère, déesse mère, *Dea Mater*. C'est de là sans nul doute (et non de γᾶ μάταρ) qu'a été formé Dàmâtâr, nom grec de Cérès. Mais de ce que Cérès a été nommée Dâmâtâr il ne résulte pas qu'elle seule ait eu droit au titre de Dâ Mâ ou de Mâ, qu'elle seule l'ait porté. A vrai dire, ce titre appartient à la haute déesse Passiveté-Fécondité ; peu importe sous quelle face on la considère. En Phrygie, ou pour mieux dire chez toute la race arméno-pélasgique habitante du plateau de l'Anadhouli, ce fut la Terre-Montagne, la Terre-Cube, en d'autres termes, Cybèle. La qualification de Mâ, donnée à cette déesse, se trouve parfaitement en rapport avec celle d'Amma, père, donnée au bel Atys son favori. Réa (aussi la Terre, mais en Crète) s'appela de même Mâ en Lydie. Les Lydiens lui offraient des taureaux en sacrifice ; et c'est à cette circonstance que fut dû le nom de Mastaure, Μάσταυρα (de Μᾶς Ταῦροι), imposé à une ville qui fut dans l'origine un sanctuaire de la déesse. Enfin de Rée les mythologues, suivant leur usage, arrivèrent à une suivante de Rée. La déesse garda son nom ; la suivante eut celui de Mâ. Mâ, dit-on, fut la nourrice (presque la mère) de Bacchus ; et ce dieu, analogue quelquefois à Mars, reçut à cette occasion chez les Cariens le nom de Masaris, Μας Ἄρης, le Mars de Mâ (*Voy.* MASARIS).

MAANAGARMOUR ou **HATÉ**, énorme loup de la mythologie scandinave, doit le jour aux amours du loup Fenris et de la géante Gigour ; lors du crépuscule des dieux il avalera la lune. — Haté veut dire qui hait ; Maanagarmour signifie dévorateur de la lune. Comp. MANA.

MABOIA, le mauvais principe chez les Caraïbes, passait chez ces ignorantes peuplades des Antilles pour l'auteur des tempêtes, des tonnerres, des maladies, des éclipses, des apparitions fâcheuses. Son plus grand plaisir, disaient les sauvages, était de revêtir des formes hideuses et de rouer de coups les pauvres mortels effrayés. Pour fléchir sa colère, ils portaient au cou de petites images, représentations fidèles des formes sous lesquelles Maboïa leur avait rendu visite, et accomplissaient en son honneur des pénitences presque aussi incroyables que celles des pénitents hindous. Ainsi, par exemple, on les voyait se lacérer la chair à coups de couteaux, et faire couler de leurs corps entr'ouverts des ruisseaux de sang.

MACAR, Μάκαρ, fils de Rhode et

d'Hélios (le soleil), tua, conjointement avec ses frères, Ténagès leur frère commun, et se réfugia dans l'île de Lesbos qui prit de lui le nom de Macarie.

MACARÉE, MACAREUS, Μακαρεύς, fils d'Éole, commit un inceste avec sa sœur Canacé, s'enfuit à Delphes quand Éole voulut punir ce crime par la mort des deux coupables, et là se fit admettre au nombre des prêtres d'Apollon. — Cinq autres MACARÉE furent : 1° un Lycaonide ; 2° un fils de Jason et de Médée (d'autres le nomment Mermère); 3° un Lapithe qui, aux noces de Pirithoüs, tua le centaure Érigdupe ; 4° un compagnon d'Ulysse, qui, né à Nérite, finit par se fixer à Caïète; 5° un fils de Crinaque, qui à la tête d'une troupe d'Ioniens passa d'Achaïe dans l'île de Lesbos, et donna aux deux villes principales qu'il bâtit les noms de Méthymne et Mitylène, ses filles.

MACARIE, Μακαρία, fille d'Hercule et de Déjanire, et par conséquent sœur d'Hyllus, se tua elle-même pour le salut des Héraclides, à qui l'oracle avait promis la victoire sur Eurysthée, à condition qu'un des fils d'Hercule se sacrifierait pour l'armée des Héraclides. Les Athéniens lui consacrèrent un temple sous le nom d'Eudémonie ou la Félicité, et appelèrent Macarie la fontaine de Marathon. Macarie est l'héroïne de la pièce d'Euripide intitulée les *Héraclides*.

MACARTATE, Μακάρτατος, héros dont on montrait le tombeau dans Athènes. *Macartatos* est le superlatif de *Macar*, heureux, usité dans le sens d'*immortel*, *dieu*.

MACEDNE, MACEDNUS, Μάκεδνος, un des cinquante fils de Lycaon, ne figure point, comme on pourrait le croire, au nombre des personnages mythologiques à qui l'on attribue l'origine du nom de Macédoine.

MACÉDO, dieu égyptien que les Grecs égyptianisants disaient avoir la tête d'un loup. Fils d'Osiris et frère d'Anubis, il suivit son père lors de sa grande expédition dans la Perse et les Indes, et, disent les mythographes du monde romain, forma l'avant-garde de l'armée conquérante, comme Anubis, ce dieu à tête de chien, en formait l'arrière-garde. Emblèmes frappants, ajoute-t-on, de l'impétuosité et de la vigilance : de l'impétuosité dont l'avant-garde doit faire preuve ; de la vigilance, qualité nécessaire à l'arrière-garde. Mais, comme on peut le voir à l'art. ANUBIS, le prétendu dieu à tête de chien n'est qu'un dieu à tête de chakal, et Macédo lui-même n'est autre que ce dieu. Les Grecs, assez superficiels dans leurs observations, prirent la tête d'Anubis tantôt pour celle d'un chien, tantôt pour celle d'un loup ; et comme évidemment le dieu à tête de chien devait différer du dieu à tête de loup, ils imaginèrent Macédo. Resterait à décider jusqu'à quel point ce dernier nom fut égyptien. Était-ce un surnom d'Anubis considéré relativement à une de ses fonctions et à une de ses formes? était-ce un nom local, primitivement renfermé dans l'enceinte d'un temple et dans un cercle de dévots? était-ce enfin une dénomination syriaque, arabe, éthiopienne ou grecque? C'est ce que jusqu'ici on n'a pu décider. Quoi qu'il en soit, le culte du dieu à tête de loup parut à nombre de Grecs avoir été plus particulièrement répandu dans deux villes égyptiennes qu'en conséquence ils nommèrent Lycopolis (1), tandis que deux

(1) On disait aussi *Lycon*, *Lycu* ou *Lycou*, *Lycô*, et en ajoutant *polis*, *Lycon polis*, *Lycu p.* etc., quelquefois peut-être en latin *Luporum*. Le nom *Siouth* que nous avons donné comme l'équi-

autres, vouées au culte du chien, reçurent celui de Cynopolis ou Cynôn (Κυνόπολις ou Κυνῶν) (2). D'aprèscela, qui ne croirait à l'existence de quatre villes? Il n'en est rien. Dans les deux Lycopolis, comme dans les deux Cynopolis, on adorait le guichetier infernal Anubis; et la différence des dénominationshelléniquesn'avaitpour origine que la différence légère des effigies divines. Toutefois les anciens eux-mêmes firent justice de ce double emploi, et réservèrent le nom de Lycopolis ou Siouth à la ville actuelle d'Aciouth ou Ociouth dans le Saïd à une demi-lieue du Nil, et celui de Cynopolis à El-Chiz (3). Il est présumable que plus tard ces dénominations furent prises à la lettre, même par d'autres que par les Grecs, et que le loup joua un rôle quelconque dans les rites et dans le cérémonial. Plutarque raconte (*Isis. et Osir.*, p. 380 d'éd. Xyl.) qu'à Lycopolis seulement les habitants osaient manger du mouton; ce qui, de quelque manière qu'on entende la proposition, indique au moins un usage généralement pratiqué à une époque solennelle de l'année. Les deux chiens (ou plutôt chakals) qui, dans la sphère antique, gardaient les deux points solsticiaux (comp. Clément d'Alex., *Strom.*, V, 7, p. 671, éd. Potter), et qui dans la réalité représentent à eux deux le seul Anubis (*Voy.* ce nom) ont pu aussi corroborer l'erreur: l'un aura été pris pour un vrai chien sidérique, l'autre pour un loup, ce que confirmait justement la coexistence d'une constellation du loup admise dans tous les planisphères célestes. On peut voir, à l'art. LYCUS, quel rôle aussi important que mystérieux et varié le loup, animal ou constellation ou simple mot homonyme, vient jouer au milieu du culte tout solaire d'Apollon. Il est impossible que l'union d'Osiris (dieu-soleil semi-humain des légendes égyptiennes) et de Macédo n'ait quelque rapport avec Apollon Lycien et toutes les personnifications de ce genre. En effet, un trait du mythe d'Osiris montre ce prince sortant des enfers sous la forme d'un loup, et venant ainsi combattre Typhon. Ici le dieu-soleil n'est plus séparé du dieu-loup, il est loup lui-même (qui ne songerait à Apollon Lycien, Λύκιος?), ce qui ne l'empêche pas de lutter avec un dieu-loup, le pervers Typhon (qui ne songerait à Apollon Lycoctone, Λυκοκτόνος, c'est-à-dire tueur de loups?).—Il est inutile de réfuter l'opinion de Pindare, qui dit le plus gravement du monde que, comme Anubis, Macédo était un des généraux d'Osiris; qu'ils étaient revêtus, le premier d'une peau de chien, le second d'une peau de loup, ou, selon quelques autres, qu'ils avaient des casques ornés, le premier d'une tête de chien, le second d'une tête de loup; que naturellement on les désigna par les noms de général à tête de loup, etc., etc. (Diod. de Sic., liv. I, ch. 18). Nous ne mentionnons de même que pour mémoire la fondation du royaume de Macédoine par Macédo (le même, I, 20). Ce dernier fait peut aller de pair avec la fondation de Maronée par Maron, et mille autres de même force. Comp. Banier, *Mythol.*, p. 257 du t. II. C'est par suite d'une confusion plus

---

valent égyptien de *Lycopolis*, s'écrivait, selon Champollion (*Égypt. sous les Pharaons*), *Siaouth* en thébain, *Siaoût* ou *Sidoui* en memphitique.

(2) Ou même tout simplement *Cynos*. Pline (*Hist. natur.*, liv. V, chap x) l'appelle *Canum* (sous-entendu *oppidum*). L'ancien nom égyptien (Toujours suivant Champollion) était *Cais*, quelquefois *Koeis*.

(3) Vulgairement on veut que ç'ait été Minieh; mais cette opinion est fausse.

bizarre encore que quelques mythographes ont fait de Macédo un petit-fils de Deucalion. Dans le cas où l'on tiendrait à concilier cette généalogie avec celle qui donne Osiris pour père au dieu-loup ou dieu-chakal, il faudrait ne le faire Deucalionide que du côté de sa mère. Or, justement les traditions parlent d'une Macédonie qui doit le jour à Jupiter et à Thyia, fille de Deucalion. Il y aurait donc ici, outre l'absurdité du fait primitif (Macédonie qui donne son nom à la Macédoine), identité d'une nymphe et d'un dieu. Un rapprochement qui n'est pas sans intérêt, quoique vraisemblablement le hasard y donna lieu, c'est celui de Macedne le Lycaonide avec Macédo. Les deux noms sont presque les mêmes, et Lycaon par son nom comme par sa légende rappelle l'idée de loup (Λύκος).

MACÉDONIE, Μακεδονία, fille de Jupiter et de la Deucalionide Thyia, donna son nom à la Macédoine. C'est la Macédoine personnifiée. De la chaîne de monts qui rampent entre la Thessalie et l'Épire rayonnent au sud la Grèce propre et le Péloponèse, au nord la Macédoine. Or, comme Thessale lui-même, Deucalion est la Thessalie personnifiée. Macédonie descend donc naturellement de Deucalion.

MACÈS, de Buthrote, fit quatre fois le saut de Leucade, et quatre fois, selon les prêtres du lieu, il fut radicalement guéri de l'amour qui le maîtrisait et le rendait malheureux.

MAC-GRIAN, MAC-CUILL ou MACUILL, MAC-CEACHT ou MACEACHT) sont les trois divinités des Tuatha-Dadan de l'Irlande. Pris comme hommes, ils se nomment Ea-Thoir, Cea-Thoir, Tea-Thoir. On leur donne aussi les noms de Var, Jurka, Jurkata, autrement Brias, Juchor, Juchorba. Et ici un fait remarquable se présente. Var-Brias, Jurka-Juchor, Jurkata-Juchorba descendent, dit-on, de Cuill, Céacht et Grian : Mac ayant signifié *fils*, ils sont donc bien des Mac-Cuill, Mac-Céacht et Mac-Grian. Ce n'est pas tout. Cuill et Mac-Cuill, Céacht et Mac-Céacht, Grian et Mac-Grian ne diffèrent pas. Dans la mythologie un même être est dieu et homme. On en fait alors deux personnes, et l'homme est fils ou descendant du dieu. Comme dieux, Cuill, Céacht et Grian ont pour grand-père Daghda.

MACHA, héroïne irlandaise. *Voy.* MONGH-RUADH.

MACHAON et PODALIRE, Μαχάων, Ποδαλείριος, sont, dans la mythologie grecque, les deux Asclépiades, les deux fils en qui se délègue Esculape (Asklêp). On leur donne pour mère soit Épione, soit Arsinoé. Leurs noms semblent indiquer la médecine (μῆχος, μᾶχος) et la chirurgie (πόδα, λειριόω? ἀλείφω?). Nul doute que ce ne soient des dieux, des êtres tout allégoriques, des Dioscures médicinaux comme les Açouins de l'Hindoustan. On les donne de plus comme habiles chasseurs. La mythologie épique les a transformés en hommes; ils guident les troupes d'OEchalie au siège de Troie. Là, Machaon guérit Ménélas blessé d'un coup de flèche; Podalire, attaché au chef suprême Agamemnon, rendit de même de grands services aux Grecs par sa science médicinale. Machaon, selon Virgile, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois; la tradition ordinaire le montre tué par Eurypyle, fils de Télèphe. Podalire survivant à la ruine de Troie, fut porté par un naufrage en Carie, y épousa Syrna, la fille d'un roi du pays, et reçut en dot la péninsule sud-ouest

qui fut depuis la Chersonèse dorique. Machaon avait un tombeau et un temple à Messène; Podalire était honoré de même à Daunie dans la Carie.

MACISTE, Μάκιστος, Athamantide, alla s'établir en Triphylie, où il donna son nom à une ville dont on lui attribue la fondation. — MACISTE était aussi un surnom d'Hercule.

MACRIS, Μάκρις, l'Eubée personnifiée. Cette île à forme oblongue (μακρός) est extrêmement fertile. On en a fait une déité nourricière; et, comme telle, c'est Bacchus que l'on a confié à ses soins. Mercure, dit-on plus tard, le lui apporta. D'autre part, l'Eubée étant consacrée à Junon, on jugea que la déesse devait trouver mauvais que la nymphe élevât le fils d'une de ses rivales, et l'on écrivit que la nymphe Macris, chassée de l'Eubée par Junon, s'était transportée à Phéacie (Corfou), où elle nourrit de miel le dieu enfant. Phéacie, en récompense de l'hospitalité qu'elle avait accordée à l'immortelle fugitive, devint aussi fertile que l'île d'Eubée.

MACROSIRIS, Μακρόσιρις ou Μακρόσιρις, c'est-à-dire le grand Osiris, aurait été, suivant la légende athénienne, un énorme géant. Suivant Phlégon, on retrouva un jour son corps près d'Athènes, dans un tombeau de cent pieds de long. Ce conte, comme tous ceux de même genre, fut dû sans doute à la découverte de quelques ossements fossiles de dimensions extraordinaires. Les Mégalosaures, par exemple, n'avaient pas moins de quarante-cinq pieds; les Mososaures en atteignaient soixante et plus; on a trouvé aux environs de Baïonne des requins fossiles dont les os annoncent une taille de plus de soixante-dix pieds.

MACUSAM, MACUSANUS ou MAGUSANUS, grand dieu dont le culte semble avoir été porté très-loin, a été pris pour Hercule et pour Neptune. Des médailles de la famille Posthumia portent le nom d'HERCULI MAGUSANO que l'on a dérivé de la ville de Magusum en Afrique. Une statue découverte dans l'île de Walcheren (Zélande) présente ce même Magusanus un bident dans la main gauche, un dauphin dans la droite, une couronne de roseaux sur la tête. Il est impossible de ne pas songer ici à Neptune, que justement des médailles de la gens Posthumia représentent dans la même attitude et avec les mêmes entours. Ceci posé, qu'est-ce que Macusam? un Hercule? un Neptune? On peut penser à un Hercule-Neptune : l'Hercule de Tyr voyage; il passe le bras de mer de Gadès dans une coupe ou bari sacrée; il brille, Patèque immortel et tutélaire, à la poupe des vaisseaux; il court, et, frêle Mélicerte, se plonge dans les eaux. Ajoutons que pour des peuples navigateurs (les Carthaginois, par exemple) le dieu des mers dut être la force suprême. Si, comme on l'a dit,

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

l'Hercule vrai, c'est Posîdôn. — Magusam a inspiré au baron de Donop un traité en deux volumes, *das Magusanische Europa*. Il voit l'Europe entière, et même une partie de l'Asie, peuplée par les Magas (*Voy.* l'art. suivant).

MADHOU et KEITABHA, géants sivaïtes opposés au bhavanisme, furent subjugués par Mahamaïa, individualisation brillante autant que terrible de Bhavani-Dourga.

MAG, MAGUS, dieu phénicien (le grand mage, le mage modèle), était le père de Misor (*Voy.* ce nom). On l'appelait aussi Amyn (Amoun).

MAGA est, dans la mythologie hindoue, le fils du soleil et le petit-fils du dieu architecte Viçouakarma. Des traditions lui donnent pour père Agni (le feu) né du cœur d'Aditia (le soleil); Nikchoumba (l'immobile) est sa mère. Il habitait une région mystérieuse qui est le pays des Saces. Samba guéri par le soleil et voulant lui dédier sur les rives du Chinab la statue d'or pur qu'il avait fait exécuter en son honneur, Samba, puissant dans l'Iambou, alla chercher Maga dans sa résidence chérie, l'enleva sur l'aigle blanc de Vichnou avec dix-huit familles sacerdotales, et le déposa dans Sambapoura. Maga consacra la statue du soleil, et reçut en don la ville de Sambapoura avec de grandes richesses. — Nous laissons de côté les riches détails du mythe, mais il est essentiel de noter les points suivants. 1° La légende de Maga indique l'importation d'un culte étranger du nord dans le sud. Plus d'un exemple de ces colonisations pacifiques d'un culte étranger, provoquées par les sectateurs du culte indigène, se trouve dans l'Inde. Un empereur mongol fit ainsi venir des Bouddhistes du Tibet pour civiliser ses guerriers. 2° Cette colonisation est pacifique. 3° Elle est favorable au vichnouvisme: Samba d'abord avait été l'ennemi de Krichna. 4° Les Magas sont une race sacerdotale. 5° Le pays où ils s'établirent porte le nom de Magada, le même que Sikata. 6° Dans le pays même d'où Maga est dit originaire habitent quatre castes, les Magas, les Magaças, les Manaças et les Magadas qui correspondent exactement aux quatre castes hindoues. Les noms mêmes indiquent que deux au moins d'entre elles se rattachaient aux Magas. 7° Les dix-huit familles sacerdotales venues avec Maga s'unirent aux Bodjakas, castes guerrières issues de Bodja. La loi des castes ainsi violée fut mise en oubli dans le pays de Magada. 8° C'est aussi dans le pays de Magada que nous voyons naître la religion bouddhique qui abolit expressément le système des castes. Le berceau véritable de ce libéralisme religieux ne doit-il pas être cherché dans le plateau placé aux frontières septentrionales de l'Inde? 9° Il est aisé de voir que Maga et Mage ne diffèrent point. Ces Magas qui habitaient au nord du Kaboul dans la région où se trouve l'antique Bactres (aujourd. Balk) ou Zariaspe, ont jeté des colonies et des idées dans la Perse d'une part, et de l'autre le long du Caucase et dans la Transoxane. La Sarmatie, l'Europe entière, les îles britanniques mêmes connurent le nom de Magas et vécurent sous l'influence de cette idée.

MAGADA, c'est-à-dire probablement Magd ou Maedchen ou Maida ou quelque mot analogue, était la déesse favorite des Saxons. Ce mot veut dire *fille* ou *vierge*. Aussi les mythologues l'assimilent-ils à une Vénus. C'est sous Charlemagne que fut abattu son temple long-temps respecté par les Huns et les Vandales.— Les Magadas sont une des quatre castes qui habitèrent le pays des Saces.

MAGANCE, Magantius, ou MOGONCE, Mogontius, fonda Maïence (Mogontiacum). C'était un des Troyens qui, échappés à la ruine de leur ville natale, se réfugièrent, comme Francus, sur le continent européen, et ne purent trouver d'asile qu'à sept cents lieues de leur patrie.

MAGARSIDE, Magarsis, Μάγαρσις, Minerve à Magarse en Cilicie, où elle était honorée comme une déité médicinale (*Minerva Medica*),

et en conséquence représentée sans égide et avec un serpent dont les plis volumineux enlacent sa taille.

MAGNÈS, Μάγνης, un des fils d'Éole et d'Énarète, épousa une Naïade dont il eut Polydecte et Dictys, qui tous deux se rendirent plus tard dans l'île de Sériphe (*Serfo*), et s'y établirent. Apollodore, I, 3, 3, lui donne encore un troisième fils, le célèbre prince thrace Piéros, père des Piérides. Eustathe, *sur l'Iliade*, déroule toute sa généalogie descendante, Alector son fils, Hémon son petit-fils, Hypéroque son arrière-petit-fils; suivent Tenthrédon bis-arrière-petit-fils, Prothoos tris-arrière-petit-fils. Prothoos conduisait les Magnètes à Troie. Enfin le Scholiaste d'Euripide (*sur la Phénic.*, v. 1748) assigne à Magnès pour femme Philodice, pour fils Éionée et Eurynome. On lui attribue aussi l'origine du nom de Magnésie. Nous savons à quoi nous en tenir sur cette espèce de mythologie. Magnès veut dire les Magnètes et la plage habitée par les Magnètes. Le sens historique de la légende serait donc que les Magnètes étaient de race éolienne, qu'ils peuplèrent Lesbos, qu'ils jetèrent des rameaux vers la Thrace. — Un autre MAGNÈS, fils d'Argus et de Périmèle, descendait en conséquence de Phryxus par son père, d'Admète par sa mère. Il fut père d'Hyménée, et régna dans la Magnésie. C'est aussi un de ceux dont les légendaires ont fait l'auteur du nom de ce pays.

MAGUS, chef rutule tué par Énée.

MAH, Ized de la lune dans la mythologie zoroastérienne, est présenté comme mâle. Comp. MANA, AMAZONES, etc.

MAHABALI ou simplement BALI, géant terrible, avait obtenu la souveraineté des trois mondes. Fier de sa puissance, il se regarda comme l'égal ou plutôt comme le supérieur des dieux. D'un avis unanime les dieux chargèrent Vichnou de punir l'insensé. Vichnou, qui jusqu'alors s'était incarné quatre fois, mais sous des formes animales, emprunta les traits du brahme-nain Vamana, et se présentant devant le colosse couronné le pria de lui donner trois pas de terrain. Mahabali se prit à rire, et jura de lui accorder sa demande. Soudain Vamana développe des jambes immenses, il mesure la terre d'un pas, le ciel de l'autre, et du troisième il va embrasser les enfers, lorsque le géant pliant les genoux devant lui le reconnaît pour maître et seigneur, et confesse son infériorité. Vichnou lui laisse la souveraineté des enfers, et prend à cette occasion le surnom de *Trivikrama*, ou aux trois pas. Au reste, on ajoute que chaque année, au mois d'août ou de novembre, le géant paraît sur la terre, livre bataille au dieu, et vaincu de nouveau se replonge dans l'abîme. Bali est une incarnation de Siva. Sa lutte contre Vamana indique celles qui eurent lieu entre le vichnouvisme, représenté d'abord par d'humbles brahmes, et le sivaïsme, fier d'avoir pour adhérents les Kchatriias, pour chefs des rois. Il faut se garder de croire cependant que jamais Bali ait existé, et encore bien plus de croire à l'identité de Bali et du Bélus des légendes assyriennes. Bélus, c'est Baal; et Baal, c'est Bali; nul doute! Mais Bélus, Baal, Bali, n'ont eu d'existence que dans l'imagination des peuples. Au reste, Baal et Bali, ce sont les *maîtres* et *seigneurs :* eh! bien, un des caractères de Siva, c'est d'être roi, Siva Radja, Iça, Içouara, Mahéça, Mahéçouara. La conversion de Mahabali, seigneur

des trois mondes et par conséquent du séjour lumineux, en Bali simple souverain des enfers, est curieuse et s'explique aisément. Siva est noir et funeste : Kala, voilà son nom ! Le monde romain a senti l'influence de ces mythes dans ces guerres de géants et dans le rôle donné à Pluton. Naturellement Jupiter est dieu des trois mondes; il est Summanus; et Aïdonée signifie le seigneur : c'est par dédoublement qu'on voit apparaître Pluton, roi seulement de l'empire des morts, et Pluton au fond n'est que lui; témoin ce titre de *Jupiter Infernus* qu'on lui donne si souvent. Il est donc évident que Bali et Iama ne diffèrent pas aujourd'hui; mais l'identité ne provient que d'une fusion des cultes.

MAHAÇOUARAGRAMA (mot à mot *la grande échelle des sons*) est aux Indes la gamme personnifiée. Les sons se nomment Souaras, les modes Ragas. De là : 1° la gamme, Septaka (heptade) ou Souaragrama (l'échelle des sons), qui se compose des sept sons, dénommés Sa, Ri, Ga, Ma, Pa, Da, Ni; 2° les Raguinis, nymphes divines qui représentent les quatre systèmes fondamentaux de la musique indienne. On compte cinq Raguinis pourtant; mais la cinquième, qui est en un sens la première, récapitule les quatre autres, les précède, les contient. Dans une charmante gravure (*V*. Guigniaut, trad. de Creuzer, t. IV, pl. XVIII), la Raguini principale sort d'un puits, le vina dans la main gauche, et dans la droite une espèce de balance (*Voy*. RAGUINIS). Sa, première note de l'échelle tonique, se nomme aussi Shardja. Souvent elle paraît sous les traits de Saraçouati, déesse de la musique et reine des sons. Mahaçouaragrama n'est que Sa ou Shardja sublimée; par conséquent c'est une subalternisation de Saraçouati. Dans la théorie hindoue, comme dans la nôtre, la musique distingue dans une gamme ou dans un ton la tonique, la médiante (ou tierce) et la dominante (ou quinte) qui se nomment Ansa, Graha, Viaça.

MAHAÇOUMDÉRA, divinité pégouane, parèdre de Gotama ou Samanakodom, se voit dans les temples de ce dieu réformateur. En Indochine, Mahaçoumdéra passe pour femme; c'est grâce à elle que le monde se conserve, et c'est par elle qu'au bout du iouga funeste où nous sommes, la terre sera brisée et l'univers plongé dans l'abîme du chaos.

MAHADÉVA, c'est-à-dire Siva, *Grand Dieu* : *Voy*. SIVA; et, pour ce qui regarde la dénomination de Mahadéva, BRAHMA, LIII, 487 et suiv.

MAHADI, le dieu des Druses, Hakem, dans sa quatrième incarnation; il cachait alors sa divinité sous les traits d'un conducteur de caravanes, possesseur de mille chameaux (*Voy*. HAKEM, *Biogr. univ.*, XIX, 320).

MAHA-KACIAPA, le premier des successeurs de Chakia, fut enterré à Bouddhagaïâ. Son tombeau devint un pèlerinage célèbre; et, dès le cinquième siècle, des dévots en grand nombre visitaient des grottes qui portaient les vestiges du religieux séjour de ce personnage fameux.

MAHAKALI. *Voy*. KALI.

MAHAMAIA, c'est-à-dire *la grande Maïa* : 1° Maïa elle-même en tant que femme de Brahm, et par conséquent identique à Sakti ou Paraçakti; 2° Maïa, en tant que Bhavani (en cette qualité, on la voit dans le Siva-Pourana combattre contre les géants Madhou et Keitabha, ainsi que contre Mahécha et Mahéchaçoura, et enfin contre les géants Shoumbha et Nishoumbha); 3° la

mère de Bouddha. Cette dernière n'est qu'une incarnation de la grande déesse que, tour à tour, on voit épouse de Brahm sous son nom de Maïa, et femme des trois personnages de la Trimourti, sous les noms de Sri, de Lakchmi et de Bhavani.

MAHANATMA, la grande âme, est, dans la cosmogonie du Manava-Dharma-Sastra, une des émanations les plus hautes de l'Être suprême, ou peut-être l'émanation la plus haute. Mana seul peut lui disputer ce rang. Lorsque Souaïambhou, devenu Pouroucha-Viradj, développe l'œuf d'or qui flotte dans les eaux primitives, soudain apparaissent cinq éléments; puis, Ahankara, l'individualité, l'individualisation et presque la force individualisante; Mahanatma, la grande âme, c'est-à-dire la vitalité universelle qui circule dans tous les membres de ce vaste corps qu'on nomme Univers, et dont l'influence le transforme en Kosmos; enfin Mana, l'intelligence, la raison, la raison volonté, le Logos. Ahankara se complique quelquefois de Mana, mais plus souvent s'en détache. Les commentateurs du Manava-Dharma-Sastra varient beaucoup sur les agencements des huit principes. Toutefois ils opposent tantôt les cinq éléments qu'ils nomment Matras, essences femelles, principes passifs, aux trois essences actives; tantôt les sept principes qu'ils qualifient de sept Pourouchas à Mana ou à Mahanatma.

MAHANNA, le soleil dans la croyance d'Otaïti et des îles des Amis, apparut avec des formes humaines; et, comme tel, il prend le nom d'Euroa Taboa, septième fils de Tane et de Tarra. Il épousa 1° Tauna sa sœur qui, seule de toute la famille, était restée aux cieux, tandis que les autres frères et sœurs descendaient sur la terre; 2° Popoharra Haréha qui est la Roche personnifiée. Du premier mariage il eut les treize mois (Papiri, Ovnounou, Paroromoua, Paroromori, Mouriha, Heacha, Taoa, Hourororera, Houriama, Teaire, Tetai, Ouéaho, Ouéa). La deuxième le rendit père de Tétouba Hamatou Hatou. Mahanna, en tant qu'homme, se métamorphosa un jour en poussière. Mahanna est comme un septième Cabire, représentant du grand être Tane ou Tane-Tana (alors androgyne; comp. l'art. Esmoun); et ses treize fils rappellent Kaciapa avec les douze Aditias ses fils (le treizième, comme on sait, tient au système d'année lunaire) : Taunou ressemble à la belle Aditi et, fait remarquable! Mahanna, comme Kaciapa a deux femmes. Son incarnation n'est pas moins digne d'être notée. Vichnou-Krichna, Souria, Baal-Bélus, Apollon pasteur et maçon, et la longue série des législateurs solaires dans toute l'Amérique tiennent à la même idée.

MAHAPADMA, un des quatre grands éléphants qui portent le monde (c'est-à-dire la terre avec les Souargas, etc.) sur leurs vastes épaules et sur leurs reins, occupe l'angle sud de l'Univers. Les trois autres sont Viroupakcha (est), Saoumanaça (ouest), et Himapandoura (au nord).

MAHÉCHA ou MAHÉCHAÇOURA (vulg. Mahisha ou Mahishasura) est, dans la mythologie hindoue, le grand (maha) seigneur (iça ou icha) des Açouras (génies funestes). Roi à la tête de buffle, il attaque les dieux, les bat, les met en déroute, les force à se précipiter sur la terre où ils mendient. Sacadvipa (le pays des Saces) est le lieu de refuge où ils se réunissent. Cette fuite, cet asile, l'humble et presque ignoble rôle auquel se con-

damnent les dieux, rappellent parfaitement et la Gigantomachie et le triomphe momentané des géants, et la fuite des dieux helléniques en Égypte, et la forme animale qu'ils empruntent pour se masquer. La victoire de Mahéchaçoura ne dure que peu d'instants, c'est-à-dire en mythologie peu de siècles. Les dieux battus et mécontents mendient, outre leur subsistance, le secours des divinités les plus hautes, Brahmâ, Vichnou, Siva. Le premier confesse son impuissance; mais Vichnou et Siva, indignés de l'insolence du roi des Açouras, se réunissent pour commencer sa punition. Vichnou pousse un long cri et fait résonner sa conque; son visage rayonne en même temps que celui de Siva. De ces flots d'éblouissante et pure lumière, dont s'illumine la profondeur de l'espace, jaillit la puissante Mahamaïa, haute comme une montagne, armée de toutes pièces comme les dieux, guerrière aux dix bras ou aux dix énergies (aux dix Saktis, que bientôt on transforme en dix Matris). Elle taille en pièces l'armée des Açouras; mais Mahécha revient à la charge, et sa résistance opiniâtre jette quelque désordre dans l'armée lumineuse que commande la Haute Énergie. Adroite et légère autant que forte et colossale, celle-ci projette sur lui le lacet qui prend à la course les chevaux sauvages et les taureaux furibonds. Mahécha saisi dans le nœud coulant qui presse son cou musculeux se transforme, pour éviter l'instant fatal qui doit lui ravir en même temps la victoire et la vie. Tour à tour, homme, éléphant, lion, il voit la puissante Mahamaïa résister à toutes les formes qu'il revêt et qu'il emprunte. Il en revient alors à son corps primitif, et reparaît sous les traits de Mahécha. Mahamaïa triomphe encore, l'écrase sous ses pieds, lui tranche la tête et l'apporte, trophée hideux et sanglant, aux dieux réunis dans Brahmaloka. La magie infernale se trouve détruite, et les déités de la lumière entonnent un hymne en l'honneur de Mahamaïa. — C'est surtout dans le Maïssour que le mythe de Mahéchaçoura est populaire. Au reste, il n'est pas difficile de reconnaître l'identité parfaite des deux noms, celui du pays et celui du géant. Maïssour, c'est la région de Mahéchaçoura. — Holwell, en retraçant la lutte qui vient de passer sous les yeux du lecteur, a parlé des dieux qu'attaque Mahéchaçoura comme des anges, et de Mahéchaçoura lui-même comme de Satan. Puis, Voltaire est venu, et sur ces données a nié la primitivité de la narration de la Genèse sur la chute des mauvais anges.

MAHÉCHAMOURDINI, *la tueuse de buffles*, n'est autre que Dourga-Bhavani qui, pendant sa guerre avec Soumbha, revêtit dix formes. Le géant s'était changé en buffle pour la vaincre (Mahécha, buffle) Mahéchamourdini lui fit mordre la poussière. Sous ce point de vue, Ganga est jeune, monte un lion, agite tantôt six mains, tantôt dix, et porte une conque, un disque, une massue, un lys aquatique, un bouclier une longue lance; sa queue est celle d'un serpent. En général Mahéchamourdini nous semble peu différer de Singhavahini.

MAHÉÇOUARI (ou MAHESWARI), c'est-à-dire *la grande signora*, est une des huit Saktis ou Matris énumérées dans le Dévi-Mahatmiam. Elle préside au sud. On la représente montée sur un bœuf; ce qui a engagé Paterson à la rapprocher d'Europe qu'enlève Jupiter métamorphosé en taureau.

1. MAIA, aux Indes, est la même que Sakti, Paraçakti, épouse de Brahm. Ainsi que l'essence céleste qu'on lui donne pour mari, elle s'individualise en formes inférieures, et tour à tour se présente comme femme du créateur, du conservateur et du grand modificateur. Ainsi elle est donc à volonté ou Saraçouati ou Lakchmi ou Bhavani. Le sivaïsme l'a surtout rendue célèbre sous ce dernier nom; et leur immortelle déesse a dans le Siva-Pourana, tous les caractères de l'épouse de Brahm. C'est elle qui est la mère de la Trimourti; c'est elle qui est la première vierge et la première épouse; c'est elle qui est la mère universelle; c'est elle qui est la nature divinisée; c'est elle qui est l'Ioni (organe sexuel femelle, qui tour à tour symbolise et la passiveté, faute de laquelle le créateur agirait en vain pour produire les mondes, et l'activité même que la passiveté semble recéler dans ses profondeurs); c'est la cause latente au sein de l'être suprême; c'est l'énergie (soit énergie exécutrice, soit énergie - volition), qui après des siècles de Nivritta produit les mondes; c'est la phénoménalité, enveloppe illusionnelle de la substance. Car, dans la métaphysique hindoue, il n'est qu'une substance, qu'un dieu : le monde n'est que phénomène; et la substance seule est, et les phénomènes ne sont pas; ils apparaissent, rien de plus. Apparaître n'est pas être, et ne pas être c'est n'être pas. En conséquence, le monde n'est pas; le monde n'est qu'une collection d'apparences de visions, d'idées, de rêves, de phantasmata; c'est une série d'illusions; c'est la grande illusion. Maïa n'est pas autre chose. Elle a bien d'autres noms, cette divinité suprême! vierge, c'est Viradj; femme, c'est Ivi; utérus immense, gros des mondes en germe, c'est Ioni; déesse, c'est Dévi; énergie, on l'appelle Sakti; Mère par l'énergie, elle est saluée du nom de Matri. Mais la dénomination sublime, celle qui couronne et précise les autres, c'est Maïa. Ce monde tant admiré, ce monde qui suppose tant d'actions productrices distinctes, ce monde qui n'a pu naître sans une énergie divine, sans une parole divine, ce monde matière, ce monde visible, tangible, à tous les sens accessibles, ce monde, la réalité même, et au dire de quelques-uns l'unique réalité..., eh bien! l'Inde vous le déclare, ce monde n'est pas: les phénomènes, illusion! la matière que nous voyons, que nous palpons, illusion! les sens qui jugent et qui croient à son existence, illusion! l'harmonie que nous apercevons dans ce grand tout, illusion! la beauté que nos âmes se plaisent à y saisir, et nos lèvres à y proclamer, tout, dans ces apparences qui se dessinent sous notre œil, est fantasmagorie. Dieu *est* comme substance, le monde *paraît* de-temps à autre, et en lui nous aussi alors, nous hommes, nous, simples phénomènes, ainsi que le monde, *apparaissons*. Bientôt le monde cesse de paraître, et nous aussi. Et ici se dessine la loi éternelle: tour à tour Brahm est un bloc irrévélé où rien ne se distingue; puis, Brahm se distingue, se scinde, se fait substance et phénomènes. Il y a donc tour à tour émanation et absorption; l'émanation est ce que l'on appelle création; la réabsorption de ce qui émane passe pour destruction. Des milliers d'émanations, de créations ont eu lieu; des milliers suivront. Quand la réabsorption est faite et que le monde n'est plus, même en apparence, Brahm seul est; quand une émanation commence Brahm est Brahm-Maïa. La réalité

ne cesse point et le fantastique se sent déjà; mais ce fantastique gît dans la réalité. Maïa se dessine dans Brahm. L'épouse, naguère absorbée dans l'époux, ne quitte pas les bras de l'époux. Au reste, Maïa nature-illusion n'en est pas moins Maïa nature-beauté. C'est qu'effectivement la nature a beau n'être qu'apparence, elle est belle. Et que nous importe que le monde soit chose idéale ou chose réelle, si l'idéal nous enchante; que les formes ne tapissent point de fond, si les formes sont charmantes; que nul substratum n'étaye ces myriades de phénomènes, si les phénomènes s'harmonient avec nos yeux et s'insinuent voluptueusement dans nos âmes? Nous avons, le monde et nous, la même réalité. En faut-il davantage? C'est justement le fantasmagorique, le périssable, le changeant que nous aimons; et cette substance vraie, immuable, éternelle, qui peut nous dire qu'elle est belle? Maïa s'appelle aussi Mahamaïa, la grande Maïa. Funeste ou trompeuse, sans être utile, elle s'appelle Mohanimaïa. — Presque toutes les mythologies se sont emparées de Maïa, c'est-à-dire de quelques-unes de ses faces; mais c'est en Grèce surtout qu'il est curieux de la suivre. Elle s'y présente sous des masques différents: 1° énergie, elle est devenue Pallas, puissante en armes, puissante en sagesse, assise à la droite de Jupiter, époux de Junon, vierge par excellence et mère pourtant (*Voy.* ÉRICHTHONIUS) et même, assumant le rôle mâle, l'organe mâle dans la création (Φαλλός-Pallas, véritable Arddhanari); 2° épouse, c'est Maïa, l'épouse du grand dieu (elle donne naissance à l'invention, l'éloquence, l'industrie incarnée, Mercure); 3° mère, c'est la grande accoucheuse, la grande fileuse, la grande faiseuse, Ilithye (*V.* ce nom), et Ilithye au fond, qu'est-ce, sinon Maïa, Μαῖα, Μαιευτρία (la sage-femme)? 4° humanisée, c'est l'Ève païenne, l'Ève de la famille de Japet, l'Ève des Dédalides; c'est Pandore, la beauté et la déception. Mais comp. ici à Maïa, Mohanimaïa, en apparence sa contre-partie, Maïa elle-même sous la face funeste.

2. MAIA, mère de Mercure, eut ce dieu de Jupiter. On la montre aussi nourrice d'Arcas. Quelquefois Cybèle (ou Tellus?) ou une fille de Faune, femme de Vulcain, semble lui disputer ce nom. On sait que mère, accoucheuse et nourrice, dans la langue mythologique primitive ne firent qu'un. De même nature, matière, terre, lune, onde primordiale, ne diffèrent pas. C'en est assez pour mettre sur la voie des interprétations vraies qu'il faut donner à la légende de Maïa. On complètera ces notions en lisant les art. ILITHYE et MAÏA n° 1, FAUNE et HANOUMAN. Au reste, on fit de Maïa une des sept Pléiades, filles d'Atlas et de Pléione. Mais toujours les cultes, en se fondant, marièrent ainsi les familles étrangères: la haute déesse, la sage-femme, l'univers, fut liée au dieu-mont primordial; et, plus tard, cette fille d'un Titan fut censée l'amante du chef des Cronides ou d'un de ses fils. — On sacrifiait à Maïa une truie.

3. MAIA, autrement MAJESTA, divinité locale du Latium, était honorée d'un culte particulier à Tusculum. On la disait épouse de Vulcain, et le mois de mai (Maïus) lui était consacré (Macrobe, *Sat.* l. I, c. 12). Du reste les anciens ne donnent aucun détail sur les fonctions de cette déesse. Toutefois l'identité de son nom avec celui de la grande divinité femelle épouse de Brahm, ainsi qu'avec celui

de la mère de Mercure, permet de penser que, selon les antiques théogonies du Latium, la déesse tusculane est une espèce de Junon-Vénus ou d'Axiocerse femelle (*Voy.* Cabires; Comp. Spangenberg, *De vet. Lat. rel. dom.*, p. 66).

MAIÉÇOURA, l'air divinisé, passe dans le Malabar pour une des cinq puissances primitives, émanées du créateur.

MAIRS (les) étaient, soit chez les Celtes, soit chez les Germains, des espèces de Nornes, Fées ou Parques qui présidaient aux accouchements, et qui douaient les enfants au moment de leur naissance.

MAIS. *Voy.* Iama.

MAIUS, Jupiter à Tusculum, ne semble pas avoir été la terre divinisée (Maïa masculine), c'est tout simplement « le grand », *Maha, Mezdao, Mai*... (d'où *Magis, Major, μείζων*).

MAKEMBA, dieu congue dont l'emploi est de présider à la santé du roi, n'est qu'une natte bordée par l'extrémité supérieure d'une bande d'étoffe d'où pendent coquilles, os, plumes, sonnette, petit panier, petits tubes de végétaux acotylédones dépouillés de leur moelle, etc., etc. La paix, la guerre, sont sous l'invocation de ce Ferver des indigènes du Congo. Toute l'adoration consiste dans une aspersion faite par un Ganga sur le roi et toute la noblesse. La sainte liqueur est rouge; et même on peint en rouge toutes les amulettes suspendues à la natte Mokisso.

MALA ou MALEN, un des neuf fils que la mythologie hindoue donne au radjah de l'île de Chambam Aknidrouva. — Mala était un nom de la Fortune à Rome. C'était, on le devine, la mauvaise Fortune; elle y avait, comme telle, un temple situé dans le quartier des Esquilies.

MALACHBEL (en lat. Malachbelus), divinité palmyrénienne que l'on regarde ordinairement comme la Lune. Son nom pourtant se décompose en Malach (ou Mélech) et Baal; et l'on sait que Baal d'ordinaire se prend pour le soleil, quoique dans le langage primitif, et pris comme substantif commun, ce mot veuille dire maître, seigneur. Au reste il ne paraît pas que Malachbel ait été une déesse. Mais le fait n'aurait rien d'étonnant: Pharnace, Lunus, Tchandra, dieux-lunes, sont tous des dieux mâles, ou du moins des androgynes avec prédominance de virilité. L'Artémis asiatique, d'où Diane, n'est pas même sans vestiges de ce genre d'hermaphroditisme. D'autres considérations peuvent se joindre encore à celles-ci (*Voy.* Tchandra). — A Malachbel est uni d'ordinaire Aglibel, que d'après cela il faut regarder comme le soleil. Cet Aglibel semble être l'Élagbaal d'Émèse, si célèbre par l'éclat que le jeune grand-prêtre lui donna lorsque, pour un instant, les artifices de sa mère l'eurent porté à l'empire.

MALADIES (les), en lat. morbi, avaient été divinisées par les anciens. Hésiode ne les nomme point dans cette longue énumération que Ruhnken et Hermann regardent comme intercalée dans la Théogonie (*v.* 211-232).

MALAINGHA (les) sont à Madagascar les anges du premier ordre, et précèdent par conséquent les Kounlampons (deuxième ordre), les Angatons (cinquième), les Sakaras (sixième), les Biblis (septième); tous ces dieux sont donc comme des espèces d'Izeds, tandis que les Malaingha ressemblent à des Amchasfands. On les regarde comme présidant aux étoiles et planètes, aux mouvements des cieux, à l'alternative régulière

des saisons. De plus, on croit qu'ils veillent sur les hommes, dont ils sont les anges gardiens.

MALÉANDRE, était dans quelques légendes le roi de Byblos, chez qui le coffre-tombeau d'Osiris se trouva caché dans une colonne.

MALINAK, le génie du mal selon les Groënlandais, s'oppose en tout à Thorn-gard-suk, leur Ormuzd. Non content d'inspirer les mauvaises pensées et d'exciter les cœurs au péché, il souffle les tempêtes, fracasse les barques et enlève les poissons.

MALIS, Μάλις, une des suivantes d'Omphale. Hercule eut d'elle un fils nommé Cléolas. Comparez Jardane et Omphale. Le nom de Malis (dont au reste nous ne cherchons point l'étymologie), n'est probablement point sans rapport avec celui de Mélès, qui peut-être impliqua dans l'Asie antérieure et dans la Grèce pélasgique l'idée de royauté (*Mém. de l'ac. des Insc.*, t. IV).

MALOPHORE, Malophores, Μαλοφόρος, et non comme on l'écrit vulgairement Mallophore. Cérès en tant que déesse tutélaire des troupeaux, en d'autres termes déesse productrice des brebis, était honorée à Mégare. Elle portait encore sous ce point de vue le surnom de Mélotrophos (Rac. μῆλον et dorien μᾶλον, brebis: φέρω-μαλλός signifierait laine, et par conséquent ne serait pas absurde; mais enfin, tel n'a pas été le sens de l'antiquité).

MALOS, fils d'Amphiction, donna son nom à la ville de Maliée.

MAMAKOTCHA était la déesse de l'Océan chez les Péruviens. Ce mot en quichua veut dire *mère mer*.

MAMAKOUN, fétiches qui, selon les habitants des Moluques, préservent ceux qui les portent de la malignité des esprits de ténèbres, et qui, lorsqu'on est sur le point d'entreprendre quelque guerre, en prédisent le résultat. Ce sont des espèces de bracelets de verre ou d'autres matières plus riches. En cas de guerre, ils immolent à la nouvelle lune une poule, trempent les bracelets dans son sang, et puis, lorsqu'ils les retirent, examinent quelle nuance le fétiche a prise. Cette nuance leur indique ce qu'ils ont à craindre ou à espérer.

MAMANIVA, déité hindoue qui a sa niche dans le creux des açouatha (vulgairement figuier des Banians), reçoit pour offrande du riz, du millet, de la moelle de canne à sucre. Tous ses adorateurs portent au front un signe rouge tracé avec du vermillon. Il est probable que cette déesse n'est autre que Bhavani (*Voy.* cet art., LIII, 436).

MAMERS (gén. Mamertis), le Mars des Sabins. Ce nom, qui dans la réalité ne diffère nullement de Mars, est indubitablement la forme la plus ancienne. *Maha-Ert*..., le grand Erta (Ertosi en Orient veut dire Mars), se transforma successivement par l'intercalation de la lettre m (désinence du neutre en samskrit) et la contraction des voyelles similaires en *Mahamert*..., *Maamert*..., *Mamert*..., tandis qu'une contraction simple donnait *Maart*, *Mart*. Mamers, selon le système sabin, avait pour femme Nériéné, Nérine ou Nérie, la virilité, la force, dans laquelle on reconnaît encore le samskrit Nara, homme (*vir* par excellence). Mamers, véritable fétiche italiote, était représenté par une lance (*queir*, *cur*, *curis*), d'où le nom de Quirinus qui le désigna certainement plus d'une fois. Ordinairement on le fêtait conjointement avec Nérine au printemps, à l'occasion de

la fête des Trompettes, à la double ouverture de l'année et des combats. Quelquefois le sang humain ruisselait sur ses autels. Lors d'une disette, on lui vouait le produit entier d'un printemps, plantes, animaux et hommes. Le fléau passé, on immolait tout au dieu au commencement de l'année suivante. Plus tard cette sauvage institution fut modifiée; on ne consacra au dieu que tout ce qui prenait naissance du 1er mars au 1er mai, et il fut arrêté que les enfants, au lieu de périr sous la lance-fétiche, s'exileraient à l'âge de quinze ou dix-huit ans, et iraient, la tête couverte d'un voile, fonder des colonies loin du sol natal. C'est ce que l'on appelait *ver sacrum* ou printemps sacré. Voir Strabon, l. V, p. 250; Tite-L., l. XXII, n. 9 et 10; Den. d'Hal., l. I, ch. 16 avec les comment.; Fest., p. 587 d'éd. Daç.; et comp. Moritz, *Anthus.*, t. I, p. 329; Niebuhr, *H. rom.* (en all.), t. I, p. 102 (3e éd.). Cet usage fut introduit à Rome par Tatius.

MAMMON ou MAMMOUN, célèbre dieu des richesses, était adoré des Syriens. Milton a mis ce Plutus philistin parmi les anges rebelles. Ce nom rappelle le Mai-Amoun (aimé d'Amoun ou fils d'Amoun) qui se trouve tant de fois sur les listes des dynasties égyptiennes (Voy. *Relig. de l'antiq.*, trad. de Guigniaut, I, 937). Peut-être aussi est-ce un Amoun.

MAMUR, Mamurius Veturius (fautivement dans quelque édition d'Ovide Mammurius), artiste romain que Numa employa, disent les légendes antiques, à la confection des onze anciles humains au milieu desquels le prince déposa l'ancile céleste (*διιπετής?*), de peur que la malveillance ne pût soustraire ce gage de l'éternelle durée de Rome. Mamur refusa toutes les récompenses que lui offrait Numa pour prix de son travail, et voulut seulement que son nom fût mentionné dans les hymnes des Saliens (Ovide, *Fastes*, l. III, v. 259, etc., 385, etc.). Cette simple commémoration du nom d'un mort dans les chants officiels passait pour une sorte d'apothéose. Il est curieux de voir de même, à une époque d'incrédulité et d'indifférentisme, le monde romain invoquer à table le nom d'Auguste avec celui des deux Dioscures vulgaires, Castor et Pollux (Horace, ode 4, liv. IV), et de comparer le vœu du peuple-roi au sujet de Germanicus (Tacite, *Ann.*, l. II, c. 83). Toutefois, il n'y a pas ici d'homme divinisé.—Il serait joli, sans doute, en remontant le fleuve des âges, de saisir à ces époques reculées, sous des formes nouvelles pour nous, cette passion de la gloire, dominante chez les artistes, de voir l'habile ouvrier, au lieu d'inscrire au bas de son ouvrage *Mamurius fecit*, glisser son nom dans les versets sacrés, au milieu des noms divins que répètent les bouches des pontifes, et assurer à sa mémoire la même immortalité qu'à la religion. Mais l'ingénieux doit céder la place au vrai. Mamurius, malgré les longs détails de la légende, n'eut jamais d'existence; et l'auteur des onze ou des douze anciles (car rien n'empêche que les douze soient sortis de la même main) n'a rien à démêler avec le nom auguste, appendice perpétuel des Axamenta. A notre avis, ce nom n'est autre que celui de Mars (Mamers des antiques Sabins; comp. Court de Gébelin, *Monde prim.*, t. IV, p. 373). En effet, ne serait-il point étonnant qu'un dieu tel que Mars n'eût jamais été invoqué par des prêtres guerriers, par les prêtres de Rome la forte, par les prêtres qui

portaient processionnellement le bouclier, tandis que le reste des chants s'adressait à une Mania, à une Lucia Volumnia, à un Jupiter Lucetius? Varron, à qui un docte instinct faisait sentir l'allégorie qu'incontestablement renferme tout le poëme sur la descente des Ancilies et sur l'institution des Saliens, a été moins heureux lorsqu'il a pensé que Mamur était la mémoire personnifiée. Ovide peut-être n'a pas été étranger à cette opinion, et il est permis de croire que ce n'est point sans dessein qu'il a enchâssé dans le long épisode des Ancilies (ouv. et p. d^{os}) le vers suivant :

Tum memor imperii sortem consistere in illo, Consilium, etc.

1-2. MANA, déesse romaine qui, dit-on, présidait aux maladies des femmes, nous semble avoir spécialement sous son patronage l'indisposition mensuelle attachée à leur sexe. Μήνη, en dorien Μάνα, signifie lune; et qui ne sait que, même encore de nos jours, c'est avec la révolution lunaire que quelques adeptes mettent en rapport la périodicité du flux sanguin, auquel présidait Mana? On sacrifiait à cette déesse de jeunes chiens à la mamelle, chair si pure, dit Pline, qu'on l'offre dans les repas préparés pour les dieux.—Quelques étymologistes peut-être rapprocheraient ici des jeunes chiens offerts aux sacrifices le sens un peu priapique de *Catulire*. Un rapprochement plus juste serait celui des chiens d'Hécate. — Une Mana ou Manuana fut mère des Manes, mais qu'est-ce que la mère des Manes? la reine des Enfers, Hécate, Perséphatte. Or, Hécate est lune. Voilà Mana dans ces deux rôles; et cette Mana-Généta, surveillante attentive de l'engendrement des animaux, ne diffère pas non plus de Mana menstruelle. Nous avons alors dans la déesse latine la triple face de l'Artémis des Grecs : une génératrice, une lune, une reine du sombre empire.

MANAH, déité arabe, était figurée par une grosse pierre à laquelle on offrait des sacrifices.

MANAN-MAG-LIR était, en Irlande, un des grands dieux des Tuatha-Dadan. C'était surtout le dieu de l'île de Man où l'on parle un dialecte de l'irlandais. Ce mot veut dire, à ce qu'il paraît, l'homme de l'Océan : on l'appelait aussi Oirbhursion. Lorsque l'on creusa son sépulcre un lac en jaillit, et prit le nom de Lochoirbhursion.

MANARSOUAMI, dieu hindou adoré par les Kchatrias dans de très-petites pagodes, mais non par les Brahmes, semble n'être que Soubramania, autrement Kartikéia ou Skanda, le dieu de la guerre. En effet, Soubramania porte, entre autres noms, celui de Komaraçouami, et M. Guigniaut a lu au bas des dessins du Brahman Sami, à la bibliothèque royale, «Manarçouami qui est Soubramania.» Ce dieu inconnu préside, dit-on, à l'année, aux saisons, aux mois. Ses temples sont aux champs. Sanna et lui rappellent Siva et Ganéça, Saturne et Janus.

MANDJOURI, architecte divin de la mythologie hindoue bouddhique a, par l'ordre d'Adibouddha, construit sept Patalas dont six sont habités par les Daitias, tandis que le septième, distribué en huit étages, forme les enfers pour les pécheurs.

MANDOU, et peut-être Mandouéi, en grec Mendès (Μένδης), un des huit grands dieux égyptiens que nous appelons Khaméphioïdes. Hérodote (liv. II, ch. 46), le premier qui l'ait fait connaître aux Grecs, le compare à Pan, ce qui a donné lieu

à des conjectures bizarres sur le rang élevé de Pan dans les théogonies sacerdotales, et à une mauvaise étymologie selon laquelle Pan dérivé de πᾶς, τὸ πᾶν, tout, signifierait l'univers. Le fait est que telles ne furent jamais les idées des anciens sur Mandou et sur Pan, et que l'unique rapport important des deux dieux est leur aspect hirciforme. Des poils, des pieds, des oreilles de bouc caractérisent la famille des Pans, des Satyres. Mandou était représenté sous la forme même du bouc. Les huit dieux suprêmes ont été diversement nommés et classés par les mythographes : de telle sorte que, le plus souvent, en omettant quelques-uns des dieux véritablement importants, on a trouvé moyen d'y faire entrer Mendès. C'est ainsi que Gœrres, ne tenant compte de l'irrévélé Piromi et de Bouto la grande mère par excellence, nomme successivement pour divinités hypérouranines, Knef et Athor, Fta et une Venus Aurea dont le nom égyptien n'est pas connu, Mendès-Pan et Neith, le soleil et la lune. Dans cette liste, Mendès et Neith sont des émanations de Fta et de la Venus Aurea : Mendès, dit Gœrres, est le Phalle de Fta, Neith le Ctîs de Fta. Nous ne croyons pas nécessaire de réfuter un système que l'omission de Piromi et de Bouto suffit pour faire tomber en ruine. Ajoutons néanmoins que dès que Fta, second Démiurge androgyne, s'est scindé en Fta et Venus Aurea, il y a eu séparation du Phalle et du Ctîs de l'hermaphrodite, et que par conséquent Mendès et Neith, troisième couple, seraient absolument les mêmes dieux, les mêmes personnifications que Fta et Venus Aurea. Creuzer, dans sa nomenclature des grands dieux, ne classe point Mandou ; et M. Guigniaut, dans les excellentes notes dont il accompagne sa traduction française, semble peu fixé sur le rang qu'il doit donner à ce personnage divin dont il entrevoit l'importance. La question reste donc tout entière : où placer Mandou ? Le premier expédient qui se présente, c'est d'abord de dresser la liste des trois Khaméphioïdes, puis si, comme Creuzer, comme nous (*Voy.* l'article Khaméphioïdes), on arrive à la compléter sans que Mandou figure dans le catalogue divin, d'identifier le dieu avec un des huit portés déjà dans la nomenclature, et de donner son nom comme synonyme d'un des noms fondamentaux. Mais là encore s'offrent quelques difficultés. Pan, dit-on, et par conséquent Mandou, est le dieu suprême : c'est donc ou Piromi ou Knef. En effet, la fameuse inscription d'Évandre (dans Théon de Sm., *Musique*, chap. 47) semble l'identifier avec l'Amour, père de tous les êtres présents et à venir, père de tous les dieux ; et d'autre part on est unanime sur les rapports d'Amoun ou Knef avec Mandou. On parle sans cesse de Mandou comme s'identifiant au dieu du feu générateur, au second Démiurge, à Fta ; et de là, l'expression de Fta-Mandou, de Mendès-Fta, perpétuelle chez les mythologues modernes. Enfin il est difficile de ne pas voir dans le Mandulis des Grecs Mandou-Li, Mandou-Ri, Mandou-Fré, c'est-à-dire Mandou Soleil. Heureusement ces difficultés mêmes, à nos yeux du moins, accélèrent et déterminent la solution. A priori, logiquement, Mandou n'est pas plus Knef que Piromi, pas plus Piromi que Fta et Fré : il est tous les quatre. L'Être suprême, en s'émanant, s'émane à la fois, et comme degré de détermination, et comme propriété : comme degré de détermination, il est

Piromi-Bouto, Knef-Neith, Fta-Athor, Fré-Pooh; comme propriété, il est Agathodémon, Mandou, Chmoun. C'est-à-dire : 1° que Piromi-Bouto, Knef, Neith, Fta-Athor, Fré-Pooh sont chacun Agathodémon, Mandou, Chmoun; 2° qu'Agathodémon, Mandou, Chmoun sont chacun Piromi, Knef, Fta, Fré; 3° en d'autres termes (et pour passer des noms propres religieux à un langage scientifique), que Dieu, dans chaque espèce de détermination où il se localise, possède les trois propriétés de l'essence divine, et que chacune des trois propriétés de l'essence divine apparaît dans chaque sphère de détermination où l'Être suprême se manifeste. La fin de l'article Khaméphioïdes fait saisir d'un coup d'œil ce jeu des personnes-propriétés se croisant avec les personnes - sphères de détermination, et indique quelles divinités composites résultent de leur fusion. Les réflexions qui le précèdent commencent à démontrer que cette manière de voir est la seule conforme aux faits, la seule qui puisse expliquer les contradictions apparentes de tant de légendes et de dénominations; et probablement ce que nous avons dit de Mandou complétera la preuve. Mandou est la propriété fécondatrice. Cette propriété, apanage de l'Être suprême comme la bienfaisance (Agathodémon), comme le pouvoir conservateur et sauveur (Chmoun), existe dans l'être irrévélé antérieurement à la création, et dans toutes les périodes de l'action créatrice. Knef, soit comme lumière primitive, soit comme ensemble des idées prototypes, est un fécondateur du premier ordre; Fta, feu-lumière, féconde d'une manière encore plus spéciale ; et quel fécondateur plus grand que Fré-soleil? Aussi Kalabché adore-t-elle comme la divinité par excellence Mandouli (*Voy.* ce nom), Mandou-Soleil, tandis que le Mandou ordinaire, identique à Knef, cumule les formes du bouc avec les cornes ou la tête de bélier (*Voy.* ci-dessous), que méditant, sans la commencer, la génération du monde, Mandou - Piromi - Amoun s'élève encore, immobile, au rang de Prokhaméphis, et que Fta-Mandou, Feu père des êtres, conquiert les hommages de la pieuse Memphis et de toute l'Égypte sous les formes gravement bizarres de dieu ithypallique et éjaculateur. De ces personnifications composites, les plus célèbres, sans comparaison, furent celles de Knef-Mandou et de Fta-Mandou. Mandou, en tant que Knef, était honoré principalement dans les villes de Chmoun, en Thébaïde, autrefois Panos (Πανός) ou Panopolis, aujourd'hui en arabe *Akamim*, et de Chmoun-an-Erman, aujourd'hui *Ochmoun-Tannah*, et chez les Gréco-Romains, Mendès. Cette dernière appartenait à la Basse-Égypte et donna son nom à la branche mendésienne du Nil (la cinquième en allant de l'Ouest à l'Est). Les habitants du nome mendésique n'immolaient jamais de boucs ni de chèvres, et s'abstenaient de la chair de ces animaux qu'ils regardaient comme l'emblème le plus significatif de la fécondité. Dans le temple, on entretenait magnifiquement un bouc sacré dont la mort causait dans la ville et dans le nome tout entier, comme celle du bœuf Apis à Memphis, la tristesse la plus vive. Hérodote assure même que de son temps on voyait publiquement dans le temple de Mandou le bouc divin s'unir à une femme par un commerce charnel ; et quelques modernes ont cru que cette cohabitation se répétait fréquemment dans l'année, peut-être chaque semaine. On sait

avec quel dédain Voltaire a traité ce récit. Cependant l'accent de surprise et de conviction avec lequel s'exprime le naïf Hérodote ne permet pas de douter que la cohabitation du bouc et d'une femme n'ait été un fait admis par la dévote population de l'Égypte. Seulement on peut soupçonner que le prétendu miracle était censé se consommer dans le sanctuaire, derrière un voile ou derrière la foule des prêtres qui interceptaient le passage. Peut-être même, dans cette prostitution symbolique, le bouc, représentant de Knef-Mandou, était lui-même représenté par un prêtre à masque de bouc. Un tragocéphale au milieu de tout un cortège de ministres sacrés n'a rien de plus étonnant que ces léontocéphales, ces ibiocéphales, ces hiéracocéphales si largement disséminés dans les pompes sacréesde l'Égypte. D'ordinaire Mandou-Amoun était figuré par un bouc criocéphale, c'est-à-dire à tête de bélier (on se rappelle que le bélier était l'attribut d'Amoun) : assez souvent les jambes et toute la partie inférieure du corps dénotent le bouc, tandis que sa tête est celle d'une chèvre. Quelquefois la tête du bouc subsiste, mais alors il n'est pas rare qu'outre les deux cornes habituelles, elle porte deux cornes de bélier (*V*. la médaille gréco-égyptienne de Mendès dans la *Desc. de l'Ég.*, t. V, pl. LVIII, n° 26). Tel est le Mandou de la table isiaque (Montfaucon, *Ant. expl.*, T. I, p. 270). Cette espèce de coiffure quadricorne se retrouve fréquemment sur les monuments, et indique constamment un dieu ou une déesse, auxquels, pour l'instant on fait jouer un rôle très-élevé. Le bouc Mandou de la médaille ci-dessus indiquée se trouve dans la main d'un personnage barbu dont la tête est surmontée d'une coiffure symbolique. On trouve aussi Mandou-Amoun sous la forme humaine. Rien de plus remarquable en ce genre que la superbe figure ithyphallique de Karnak (*Desc. de l'Eg.*, t. III, pl. XXXVI, n. 5). Son corps est bleu ; sur sa tête s'élèvent deux longues plumes de diverses couleurs, coiffure habituelle d'Amoun; à la barbe tressée sous le menton, on devinerait, le phalle eût-il été absent, le mâle par excellence. De son bras, il saisit ou va chercher le van stimulateur. Un riche collier pare son cou. Sur sa poitrine s'épanouit le plus saint des emblèmes, le globe ailé, flanqué de deux ourées, symbole de l'intelligence suprême, de Toth, tantôt Amoun et tantôt Piromi. A ses pieds, deux personnages subalternes, véritables pygmées, si on les compare au dieu qu'ils assistent, s'occupent dans une attitude d'adoration, l'un à stimuler le gras de sa jambe, l'autre à tenir une coupe au-dessous du phalle sacré. On peut comparer, à cette effigie si caractérisée, les scènes encore plus significatives peintes dans les tombeaux des rois à Thèbes, et reproduites par la gravure dans la *Descr. de l'Eg.* (t. I, pl. LXXXIV, LXXXVI, 1). Dans l'une d'elles on voit le dieu darder au loin des jets de liqueur séminale que figurent de petites pointes rouges, et qui bientôt se terminent par un petit homme dans la position d'un personnage assis, produit immédiat de l'acte générateur; autour de la tête de Mandou de petites étoiles diversement groupées, et qui sans doute ont antérieurement été produites par le procréateur suprême, s'émanent elles-mêmes en jets séminaux qui tous aboutissent à un petit homme. Dans l'autre se voient trois dieux générateurs, mais de couleurs différentes :

leur corps, fortement courbé en arrière, forme un angle droit dont les reins sont le sommet intérieur, tandis que leur chevelure pendante tombe perpendiculairement à la colonne vertébrale et parallèlement aux extrémités inférieures. Les jets séminaux donnent chacun naissance à un homme dont la face est tournée du côté du générateur. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que sous chaque figure ithyphallique est un scarabée de grande taille dont la pate gauche laisse aussi échapper le fluide séminal. Ce fluide se rend à la bouche du Mandou, et semble être le même qui, sortant ensuite par l'organe procréateur, engendre les jeunes créatures placées en regard. Un disque ovalaire qui semble celui du soleil, s'arrondit au-dessus de chaque scène. Ces trois Mandous sont-ils le même, ou bien seraient-ce Mandou-Amoun, Fta-Mandou, et Mandou-Li, tandis que le scarabée serait Piromi? C'est ce que nous ne pouvons décider. Les hiéroglyphes inscrits auprès de chaque figure n'ont point été déchiffrés; ils ne diffèrent que par leurs secondes lignes. L'idée de Mandou se confond jusqu'à un certain point avec celle de Chmoun, le conservateur et le sauveur. Générateur est la transition du premier au second : la génération doit être à la fécondation ce que la conservation est à la génération : de-là en quelque sorte, un fécondateur générateur et un générateur conservateur. On peut ainsi concevoir un Mandou-Chmoun. C'est tout-à-fait gratuitement que Dornedden a vu, dans le dieu bouc Mandou, un emblème de la semaine, parce que, dit-il, les semaines s'engendrent mutuellement, et que le huitième jour, censé fin ou continuation de la semaine en engendre une nouvelle. Or, ajoute-t-il, selon les anciens, le bouc est apte à se reproduire huit jours après sa naissance. A ces raisons il eût pu joindre que Chmoun, donné si souvent comme synonyme de Mandou, signifiait huit en égyptien (voyez, pour plus de détails, Dornedden, *Phamenophis*, page 377). Vogel (*Versuch über die Relig. d. Alt.* 49) qui fait éclore la religion égyptienne d'un fétichisme primitif, commun à toute l'Afrique, regarde Mandou comme un représentant de toute la race des boucs, sur lequel l'Égypte concentra les honneurs jadis prodigués à tous les individus de l'espèce.

MANDOULI (Mandulis et Μάνδουλις), nom sous lequel le dieu égyptien Fré ou le Soleil, avait un grand temple à Kalabché (l'ancienne Talmis), dans la Nubie actuelle (*Voy.* Letronne, *Rech. pour servir à l'h. de l'Égypte*, etc., 1823, in-8°; et Niebuhr, *Inscriptiones nub.*, Rom., 1820, in-4°). Les murs de ce temple sont couverts de bas-reliefs magnifiques et très-variés, que malheureusement on n'a pas tous copiés, et de προσκυνήματα ou actes d'adoration. Pour quiconque est habitué aux phénomènes des transformations lexicologiques orientales, ce nom rappelait Mendès, et ne pouvait être qu'une altération d'un nom analogue ou semblable à celui de *Mandou-Ra*, *Mandou-Ré* (Mendès-roi ou Mendès-soleil). Les savantes lectures de Champollion ont pleinement confirmé cette conjecture; et les monuments de Turin et de Paris lui ont montré constamment un dieu à tête d'épervier, ornée du disque solaire surmonté de deux longues plumes, avec les légendes Mand, Mandou, Mand-Ri; d'où il a conclu clairement qu'on avait dit aussi Mandou-Ri, et par conséquent Mandou selon les di-

vers dialectes de la langue égyptienne. (Voy. *Panthéon égypt.* de Champollion jeune, 12e liv., 27, grav. et expl.; plus sa *Desc. de l'Eg. ant.*, vol. III, pl. 34 et 31; et le *Voy.* de M. Cailliaud *à Méroé*, pl. LXXI.) Dans le zodiaque du temple au nord d'Esneh, au milieu d'une longue procession de dieux et de déesses, on voit au-dessous du Cancer un dieu hiéracocéphale aux attributs de Mandouli. Comp. FRÉ.

MANDUCUS, dieu romain, était l'épouvantail des enfants, et sans doute une espèce d'ogre (*manducare*, manger). Dans la suite on en fit un personnage de caractère avec son habit, son masque, ses traits. De grandes joues, une grande bouche, de grandes dents aiguës et blanches, telle est la caricature classique de ce Croquemitaine de la ville éternelle.

MANE et SUNNA sont, dans la mythologie scandinave, la lune et le soleil personnifiés. C'étaient un jeune homme (Mane) et une jeune fille d'une beauté ravissante. Roundilfax leur père osa leur donner ces noms ambitieux et significatifs sous lesquels nous venons de les signaler. Irrités de tant d'audace, les Ases enlevèrent Mane et Sunna, et leur donnèrent à conduire le char des deux astres dont leur père leur avait imposé les noms. Mane a deux chevaux, et sous chacun deux outres pleines d'air pour les rafraîchir. Sans doute il trouve cette provision insuffisante, car un jour il enleva deux enfants, Bil et Hiouke, qui portaient une cruche suspendue à un bâton. Ces jeunes gens depuis ce temps l'accompagnent toujours. Le loup Fenrir poursuit sans cesse la lune, et quelquefois sa gueule béante l'entame. De là les éclipses. Un jour il l'engloutira; ce jour sera la fin du monde. — *Mond*, la lune, est masculin en allemand. Comp. TCHANDRA.

MANÉROS, jeune prince fils du premier roi de l'Egypte (Ménès?), initia les peuples à l'art de la musique et à l'agriculture. Il mourut à la fleur de son âge. Les Égyptiens célébraient annuellement en son honneur une fête de deuil, dans laquelle on faisait entendre des chants plaintifs et lugubres, qui même prirent de leur héros la dénomination de Manéros. C'est ainsi qu'en Grèce Linos, ce fils d'Apollon, périt moissonné au printemps de sa vie par un trépas prématuré, et que ses compatriotes, en célébrant sa mort, donnent aux chants élégiaques qui retentissent en son honneur le nom de Lines (Λίνοι) ou Élines (Αἴλινοι, comme Αἴ, Λῖνε, Αἴ, Λῖνε). De même en Perse, Kaïomorts, l'Adam de l'Iran, déplore la perte du jeune Siamek. Partout des pleurs mouillent les premières pages de l'histoire; partout les tristes réalités du deuil viennent précipitamment se substituer à des joies en espérance, et le sombre empire se plaît à saisir les créatures les plus parfaites, les plus pures, les plus en harmonie avec le dieu de la lumière. Partout le dieu-soleil se présente comme enveloppé au bout de quelques pas d'un voile funèbre. Adonis, Osiris, ne brillent que comme des fleurs éphémères. Ailleurs, au lieu de penser exclusivement à la forme soleil, on imagine au delà du soleil un fils de la lumière. De là, les Phaéthon, les Manéros, les Memnon, les Linos, transition asiano-européenne de l'égyptianisme à l'anthropomorphisme hellénique. On ne s'étonnera point après cela que des mythographes modernes aient identifié Manéros avec Linos (*Voy.* LINOS); et que d'autres y aient vu Memnon au tombeau. Au fond ces idées sont justes; mais la

caractérisation de chaque forme héroïque ou divine, leurs rapports, leur histoire, tout cela est loin d'être éclairci, et c'est ce qu'il serait important d'éclaircir. Provisoirement on peut avec Creuzer voir dans Manéros : 1° le génie musicien de la lyre à trois cordes (par opposition à la musique plus compliquée qui remplaça la musique sacerdotale) ; 2° Memnon au tombeau (Memnon lui-même n'est qu'un représentant terrestre de Fré, plutôt comme harmonieux que comme versant la lumière (comp. MEMNON). Au reste, *voy.* sur Manéros Hérodote, liv. II, ch. 79, avec les remarq. de Larcher ; Jacobs, *Ueber die Graber des Memnons und die Inschriften* (Mémoires de l'Académie des sciences de Munich, 1809 et 1810), page 19, etc. ; Mignot, *Mém. sur la rel. des Phén.* (Mém. de l'Ac. des Insc. t. XXXVI, 1774).—Selon Jablonski (*Vocab.*, p. 128), Manéros signifiait fils de l'Éternel. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que ce nom n'est point sans rapport soit avec celui d'Amoun (dit aussi Amen et probablement Men), soit avec celui de Ré, Ri ou Ra (qui ne diffère de Fré que par l'article) : en un mot, on croit reconnaître dans Manéros les vestiges d'un nom peu différent d'Amoun-Ra (*V.* AMOUN). Manès, qui lui-même revient à Amoun et à Mana (*mens*, l'âme), est lié par le son comme par l'idée à Manéros. — On donne quelquefois le nom de MANÉROS au jeune fils du roi de Byblos, qu'un cri d'Isis fit mourir de frayeur.

MANES, MANES et quelquefois DII MANES, étaient, dans la pneumatologie des Étrusques et des Romains, les âmes des morts. Un touchant souvenir leur assignait quelque chose de divin, et les rangeait parmi les esprits qu'il fallait adorer. On a tenté de donner l'étymologie de Manes : quatre principales (*manare*, découler ; *mann*, homme ; l'oriental *moun*, d'où *moan*, *man*, image, fantôme ; *manuus*, *manus*, *manis*, bon) se sont partagé l'attention des savants. La dernière est la seule qui ait quelque degré de probabilité. Bon (comme depuis *beatus* en latin, *selig* en allemand, etc.) était un euphémisme destiné à remplacer le mot de défunt. « Que personne de ceux qui sont nés dans la maison ne devienne bon » (*manis fiat*), disait-on en sacrifiant un chien à la déesse Mana Généta (*Voy.* Festus, *Manuos* et *Manes* ; Servius, sur liv. I, 139 de l'*En.* ; et comp. Plutarq., *Quest. Rom.*, LII, p. 133 du t. II, édit. Wyttenb). Toutefois nous croyons que la seule étymologie vraie est *mana* ou *mens*, l'âme. Les légendes vulgaires confondirent les Manes avec les Lares, comme le dénotent les mythes sur Lara ou Laranda, mère des dieux Lares, et sur Mana, Mana Généta ou Mania mère des Manes. Évidemment ces deux déesses ne font qu'une, et Lara-Mania elle-même, qu'est-elle ? une personnification par laquelle on rattache tous les Manes, tous les Lares autour d'un centre commun. Mais voici en quoi les Manes diffèrent soit des Lares, soit des Larves et des Lémures (car nous ne pouvons nous dispenser de joindre ces deux dernières classes d'intelligences souterraines aux Lares). Lares, Larves et Lémures, propices, funestes ou neutres, ces trois peuples d'esprits semblent résider *ad libitum* sur la terre. Ils quittent, quand et comme il leur plaît, leur sombre séjour, et reviennent dans le domaine de la lumière exercer leur bienfaisance, leurs fureurs, ou promener leur indifférence. Les Manes

restent confinés dans le domicile ténébreux, et n'en sortent que trois jours par an, le 24 août, le 5 octobre et le 8 novembre. De là, trois fêtes inférieures en l'honneur de la migration périodique des âmes. Nulle affaire importante ne devait se traiter pendant leur durée. Les Manes en masse étaient censés se répandre hors du sombre empire par une ouverture que bouchait la pierre manale (*lapis manalis*) dérangée de sa place habituelle pendant ces trois jours. On exprimait cette cérémonie par une formule extérieure *mundus patet* (comme si l'enfer, séjour des morts et tombeau commun de tant de générations écoulées, était le monde par excellence), ou en développant *mundus Cereris patet*. Cérès ne diffère point ici de Proserpine, ou, pour mieux dire, Cérès-Proserpine, c'est Δᾶ, la Terre, παμμάτωρ et πανδεχής, qui produit tout, qui engloutit tout; et ce point de vue antique autant que transcendantal nous fait remonter en un clin d'œil, et par enchantement, de l'Étrurie à l'île sainte de Samothrace, où telle était la doctrine des Cabires (*Voy.* Cabires; Müller, *Etrusker*, II, 95, etc.; comp. Matthiæ, *Bemerk. üb. Stellen des Livius*, qui se prononce contre cette opinion). A ces solennités joignons la fête des âmes ou des Manes connue sous le nom de Féralies (du 21 au 24 février?). On diffère beaucoup sur l'époque et sur la durée de cette fête funèbre (*Voy.* Ovide, *Fast.*, liv. II, et not. iii de la trad. fr. Bayeux). Le dernier jour portait plus spécialement ce nom qu'Ovide a évidemment tort d'expliquer par *fero*, et qui dérive de *feralis*, funeste, funèbre. Peu importe ensuite que *feralis* implique l'idée de *feriæ*, repos, inaction, ou quelque autre. On a remarqué que Dec. Brutus, prenant le contre-pied de l'usage romain, célébrait la fête en décembre, et par conséquent dans le Capricorne, tandis que la date ordinaire faisait coïncider les Féralies et le Verseau ou les Poissons. Cette coïncidence entre une fête qui, comme fête des morts, a quelque chose de purificatoire (*Voy.* Fébruus) et les idées d'onde, d'habitant des ondes, est-elle sans rapport avec les doctrines orientales sur les cataclysmes, sur le gouffre par lequel à Édesse s'étaient, dit-on, retirées les eaux diluviales, sur les déités poissons (Addirdaga, Oannès, Dagon)? Il y en a sans doute; mais gardons-nous d'en conclure soit la réalité de l'étymologie grotesque qui tire *manes* de *manare* (comme si les fantômes glissaient, coulaient en quelque sorte dans l'air), soit l'identité de Mania (la mère des Manes) avec la Couronne Boréale si voisine du Verseau, des Poissons, du Taureau équinoxial, et dont le coucher annonce l'expiration de l'année et le retour du printemps. — Les naturels de la Nouvelle-Hollande croient aussi aux Manes, et les dépeignent comme sortant de terre avec un bruit affreux, vomissant des flammes, brûlant les cheveux et le visage de ceux qu'ils rencontrent, et les retenant pour les brûler encore.

MANÈS, Μάνης, fils de Jupiter et de la Terre, eut Cotys de l'Océanide Calliroé, et fut roi de Lydie après Méon. — Manès, comme les Minos, Ménon, Ménès et Mann, est un premier homme (*mann*). Sa femme est l'onde. Son fils a encore quelque chose de divin (*Gott*, dieu).

MANIA, déesse que les mythologues à généalogies donnèrent comme mère ou comme aïeule des Manes (Festus, l. XI). Généralement on la regarde comme identique à Lara

(Natal. Comès, IV, 4). Le fait est qu'autour de Mania se groupent les Manes, comme autour de Lara convergent les Lares : admise ensuite (et l'on sait que les anciens l'admettaient) l'identité de ces deux familles parallèles, force fut d'identifier les deux mères. Et au fond, tandis que les Lares-Manes s'offrent avec deux faces, l'une lumineuse et terrestre, l'autre sombre et infernale, il est très-remarquable de voir Lara (à elle seule) cumuler de même les deux aspects, les deux caractères de Lara-Mania. En effet, c'est avant d'avoir passé le guichet infernal que Lara se laisse séduire par Mercure, c'est dans ce sombre séjour qu'elle devient mère. —Dans les temps primitifs de Rome, on sacrifiait des enfants à Mania. Un oracle de cette déesse en donna l'ordre à Tarquin-le-Superbe; mais Junius Brutus, après l'expulsion de la famille des tyrans, abolit cet usage, et substitua des têtes de pavots aux têtes humaines. La statue de Mania était suspendue aux portes lors de la célébration des Compitales (*V.* ce nom), tant comme objet de vénération, que comme talisman préservateur (Macrobe, *Saturnal.*, I, 7; comp. Alex. ab Alex., II, c. 22).

MANIPA, dieu des Tangutains, est représenté avec neuf têtes qui s'élèvent en forme pyramidale. On célèbre en son honneur une fête annuelle dans laquelle les jeunes gens armés, en proie à un enthousiasme frénétique, parcourent la ville frappant tout ce qu'ils rencontrent. Ce culte farouche et délirant rappelle les Cybébées et les Lupercales.

MANITOU, le grand esprit ou l'Être suprême chez la plupart des sauvages de l'Amérique septentrionale. Ce nom varie et se complique de beaucoup de manières. Ainsi les Algonquins et les Tchipaouans disent Manitoa ou Manitou; les Masikands, Mannittouh (autrement Pouhtammaouvoa ou Pottamaouvous); les Chavanoks, Manitah, Visi-Mannitto (et aussi Véchillicoua); les Miamis, Monaitova ou Kitchi-Manétoua (aussi Maiéhélangoué); les Messissoks, Mungo-Minnato. Joignons à cette liste les noms de Haouénéou (Hooućnéah) usité chez les Sénékas; de Niioh chez les Mahaks; de Nio. Havonia ou Havonio chez les Onondagas; de Haouvénégou chez les Kaïougas; de Nééiooh chez les Onéidas; d'Iévaouniiouh chez les Touskaroies; de Vakon et Tongovakon chez les Nadovessies; d'Ifiki-Isa chez les Mozkas; d'Ichtohoullo-Aba chez les Chaktaouas. La plupart des peuplades sauvages confondent cet être suprême et bienfaisant avec le soleil. Quelques-uns l'en distinguent. Mais ceux-là même admettent un grand nombre de divinités inférieures. Les Iroquois nomment ces dernières Hondatkonsana, et les distinguent en bonnes et mauvaises. Un grand nombre de tribus les appellent aussi Manitous, et alors sans doute ils mettent une épithète devant le nom de Manitou, pour désigner le grand esprit. De là les Kitchi-Manitou, Mungo-Minnato, etc. Les Manitous vulgaires deviennent bientôt de véritables fétiches ou Mokissos. Un arbre, un chien, une pierre, des serpents, deviennent les Manitous familiers du sauvage qui a le bonheur de rencontrer de ces animaux ou de ces objets sur sa route. Les Illinois font des sacrifices à leurs Manitous. C'est surtout le chien qu'ils immolent. Cependant ils sont convaincus, et bien d'autres peuples avec eux, qu'un grand chien a donné naissance à l'espèce humaine. Au reste, les pratiques principales du culte des sauvages con-

sistent dans les opérations de sorcellerie auxquelles se livrent pour eux leurs Agotkons ou jongleurs. Leur croyance principale est celle de l'importance des âmes. Quoique, matérialistes faute de développement de pensée, ils fassent de l'âme une ombre, ils distinguent ses opérations en Ganigons'ha (acte de l'entendement) et Erienta (acte de volonté); ils croient qu'elle survit au corps; ils lui assignent pour demeure Eskeunanne (le pays des ancêtres); ils admettent, du moins quelques-uns d'entre eux, les transmigrations. Enfin, et c'est ce qui achève d'exciter la surprise, ils reconnaissent une âme, non-seulement chez l'homme, mais dans les animaux, dans les êtres mêmes que l'on regarde comme inanimés.—Manitou veut dire esprit, et rappelle d'une part les *mana* samskrit, *mens* latin, μνήμη grec, de l'autre toute la série des Mann, Ménès, Minos. L'homme est l'âme, l'âme est l'homme, l'âme-homme est dieu; Dieu est le père des hommes; un premier homme, tige universelle des peuples, est l'émanation de Dieu sur ce globe, et forme la transition du ciel à la terre.

MANMADIN. *Voy.* Kama.

MANN, Mannus, passait en Germanie pour le fils de Tuiston leur dieu suprême. On lui donnait pour fils Ingévon, Istévon et Hermione, desquels descendirent les trois races principales de la Germanie Ingévones, Istévones et Hermiones. Comp. Agathyrse. Quant au sens de Mann lui-même il est évident : Mann est l'Adam germain, c'est un dieu-homme.

MANRESPAND, un des vingt-huit Izeds des livres zends, était le génie de la parole divine.

MANTICLE, Manticlus, Μάντικλος, Hercule. Il avait un temple sous ce nom, hors des murs de Messine, en Sicile. Un chef de la colonie messénienne qui fonda Messine, 664 ans avant l'ère chrétienne, portait ce nom de Manticle. Il est à croire qu'Héraclide de naissance, ce chef d'exilés voulut se faire passer pour une incarnation d'Hercule.

MANTINÉE, 1° un des cinquante Lycaonides, 2° père d'Ocalie, femme de l'Abas d'Argos, donna son nom à la ville arcadienne de Mantinée.

MANTO, Μαντώ, fille de Tirésias, fut comme son père habile dans l'art prophétique. Ses prédictions n'empêchèrent pas Thèbes, sa patrie, de succomber sous les efforts des Épigones. Il existe sur son compte quatre légendes. La première la montre envoyée à Delphes après la prise de Thèbes. Dans la seconde nous la voyons inspirer de l'amour au fils d'Amphiaraüs, Alcméon, dont elle a deux fils, Amphiloque et Tisiphone. Dans la troisième elle est emmenée en Asie où elle devient la femme de Rhacius le Crétois, et mère de Mopse, et où elle fonde le temple Apollinéen de Claros. Enfin, selon une quatrième version, c'est en Italie que la prophétesse thébaine va rendre ses oracles, et Mantoue qui porte son nom témoigne de sa présence. Quelques broderies surchargent encore ce récit. Manto, dit-on, s'appelait d'abord Daphné; et on ne lui donna le nom sous lequel elle est connue que pour indiquer sa science profonde de l'avenir (μάντις, prophète). On montrait à Thèbes une pierre dite siége de Manto; c'est là que la fille de Tirésias s'asseyait pour prédire. A Claros, dit-on, elle composa des vers fatidiques dont Homère fit usage dans ses poëmes. On veut aussi qu'un lac, auprès de la ville asiatique, sa nouvelle patrie, ait été formé des pleurs qu'elle versa sur la chute de Thèbes. Rien

de si facile à expliquer que tous ces mythes. La divination (Manto) est fille de prophète (Tirésias), mère de prophète (Mopse), femme de prophète ou d'un fils de prophète (l'Amphiaraïde Alcméon). La divination a pour siège et sanctuaire divinatoire Delphes, Claros, Mantoue. Qu'importe que l'un semble le foyer métropolitain d'où émane la lumière, tandis que l'autre semble une colonie? Le lac même n'est pas un trait inutile. D'une part, elle est temple, elle est femme, elle apparaît sans cesse en rapport avec les eaux. De l'autre, les eaux sont inspiratrices; on y puise les prophéties. Les exemples abondent (*Voy.* Aban, etc., etc.). Et effectivement le lac de Claros passait pour faire connaître l'avenir à ceux dont ses flots mouillaient les lèvres; mais cette liqueur miraculeuse avait aussi le don fatal d'abréger la vie. Mantoue ressemblait à Claros; elle est bâtie au milieu d'un lac.—Une autre Manto, prophétesse, était fille de Polyide; on a donné comme une troisième Manto une Italienne, amante du Tibre dont elle eut Ocnos, et fondatrice de Mantoue. Évidemment c'est Manto la Thébaine légèrement travestie.

MANTURNE, déesse romaine, était invoquée pour que l'épouse restât toujours dans la maison de son mari (*maneo*, demeurer).

MANTUS, le même que Februus (*Voy.* ce nom). Quelques-uns l'appellent Manus, et l'identifient en conséquence à Summanus. Mantus rappelle Mens (l'esprit), Ménès et les Manitous des Américains.

MARADJIT (*myth. hind.*), surnom commun à Adibouddha, l'essence suprême chez les Bouddhistes, et à Chakia, septième et dernière incarnation de ce dieu.

MARAKAS, dieux brésiliens, passent chez les indigènes de cette contrée pour des dieux protecteurs des maisons. Leurs images sont les fruits du Tamaraka, ornés de plumes et fichés sur des perches que les prêtres enfoncent dans la terre en ordonnant aux villageois d'apporter des vivres et de boire en leur présence. Les Brésiliens ont chez eux des Marakas, et les consultent dans toutes les affaires importantes.

MARAMBA, dieu congue, adoré surtout dans les royaumes de Maba, de Loango, d'Angola et de Congo proprement dit, passe pour présider à la chasse, à la pêche, à la guérison des malades et surtout aux serments. Les prévenus d'un crime doivent se réfugier au pied de sa statue et dire: « Vois, Maramba, ton serviteur est venu se justifier devant toi, » et si le suppliant est coupable, il tombe mort sur la place. On porte aussi son image à la tête des armées. On lui offre le premier morceau et la première coupe de vin qui sont servis à la table du roi. Enfin, dès l'âge de douze ans, les adolescents de Maïamba lui sont consacrés. Les Netquas président à cette espèce d'initiation. Quelques jours de réclusion dans un lieu sombre, un long jeûne, le silence, sont le commencement de la cérémonie. Conduits ensuite devant l'idole par le prêtre les jeunes Mystes reçoivent sur les épaules deux incisions en forme de croissant, jurent fidélité à l'idole, apprennent qu'ils doivent, sous peine de maladies dangereuses, s'abstenir de certaines viandes et observer certaines pratiques. On termine en leur suspendant au cou une petite boîte qui vient tomber sous leur bras gauche et qui renferme quelques cendres de l'idole, ou bien de petites images, copies portatives de la statue

du grand temple. — Maramba est représenté dans une attitude élevée contre le temple destiné à son culte, et dans un panier qui a la forme d'une ruche.

MARATHON, Μαράθων, héros éponyme de ce dème si célèbre dans l'histoire des guerres médiques par la victoire de Miltiade sur Darius, était, dit-on, un fils d'Épopée. Craignant le courroux de son père, il se réfugia dans l'Attique, et bâtit sur la côte orientale le village qui porte son nom. On le montre aussi revenant après la mort de son père, dans le Péloponèse, et là partageant le royaume entre ses enfants pour retourner dans le pays colonisé par ses soins. Une autre tradition fait de Marathon un héros qui se sacrifia pour donner la victoire à son armée. De ces deux légendes, l'une a pour but de faire voir l'Attique peuplée par une irradiation du Péloponèse, l'autre est une variation sur ce thème éternel du sacrifice. Comp. Hyacinthides. Marathon était fameux aussi en mythologie par son taureau dévastateur que Thésée domta.

MARICA, déesse latine, avait un bois sacré vers l'embouchure du Liris (*Garigliano*) dans les marais de Minturne. C'est comme Bouto la déesse, femme mère, mère universelle, mère primordiale, mère mer, et cette mer est toute vaseuse, brumeuse et marécageuse, c'est l'onde-lagune; c'est la Maremma personnifiée (*Maricus* semble un vieil adjectif dérivé de *Mare*). Ceci posé on comprendra aisément les variantes semées sur son compte chez les poètes : 1° c'est une nymphe; 2° c'est une femme de Faune (dieu plutôt que dieu-homme), mère de Latinus (homme-dieu); 3° c'est une Circé (Hésiode); 4° c'est une Vénus (Servius). On a eu tort de repousser cette identité sous prétexte que la Vénus italique est Murcie; l'un n'empêche pas l'autre. Circé-Vénus habite les eaux, les îles, est magicienne et génératrice, haute déesse simple femme : et voilà Marica! La forêt de Marica était l'objet d'une vénération profonde, rien de ce qui y était entré une fois ne devait en sortir : c'était commode sans doute pour les prêtres. On raconte très-sérieusement que cette défense avait pour but de soulager la douleur de la déesse, inconsolable d'avoir perdu Ulysse. Comp. Calypso avec laquelle Circé a tant de rapport. On trouve le nom de Marica dans les éditions étrusques, suivant Lanzi (*Saggio di lingua etrusca*, I. 240, II, 422).

MARIS, Μάρις, et ATYMNE, fils d'Amisodare, tombèrent à Troie, Atymne sous les coups d'Antiloque, Maris sous ceux de Thasymède.

MARISTIN, un des dieux de la guerre au Japon, a une fête célèbre au mois d'avril. La cérémonie principale consiste en une joûte terrible. Deux corps d'armée y procèdent d'abord par des escarmouches, et bientôt par une lutte sérieuse. De jeunes enfants engagent l'attaque, commencent vers les deux heures de l'après-midi, puis les deux armées marchent l'une contre l'autre sans s'arrêter, s'envoient des coups de mousquet dès qu'elles le peuvent, et enfin se battent à l'arme blanche. La boucherie ne cesse que lorsqu'un des deux partis se confesse vaincu. Chaque combattant porte sur l'épaule l'image de Maristin.

MARITCHI. *Voy*. Aditi.

MARMAX, Μάρμαξ, un des prétendants d'Hippodamie, périt vaincu par OEnomaüs, à la course des chars.

MARNAS (seigneur?) grand dieu

de Gaza, était honoré par des courses de char et d'autres jeux. Il avait dans la ville syrienne un temple magnifique. On ignore quel était ce dieu, et s'il se confond avec quelque autre dieu de la Syrie. Plusieurs en font un Jupiter de Crète. Platon y voyait le secrétaire de Minos Ier. Toutes ces opinions sont insoutenables. On ignore de même d'où peut venir le nom de Marnas, quoiqu'il rappelle le mot grec *μάρναμαι*, combattre.

MARON était un dieu égyptien très-peu connu, quoique en le classant parmi les suivants d'Osiris les Grecs lui aient attribué la fondation de Maronée en Thrace, ou la plantation des célèbres vignobles de cette ville. On peut remarquer ici le nom fameux aussi de vin Maréotique. C'est dans cette liqueur que Cléopâtre, selon Horace, puisait ses fureurs. Dans Homère, Ulysse enivre Polyphème avec du vin de Maronée. Nonnus donne Silène pour père à Maron.— Un fils d'Évanthe, grand-prêtre d'Apollon à Ismare, fit cadeau à Ulysse d'excellent vin, pour lui témoigner sa reconnaissance de la générosité avec laquelle le héros l'avait sauvé du pillage, lui, sa femme et ses enfants. Encore du vin! encore la Thrace! encore des cadeaux! Évidemment les deux Maron n'en sont qu'un. — Un MARON qui se distingua près de Léonidas, à l'affaire des Thermopyles, eut un héròon ou chapelle héroïque sur ce champ de bataille.

MAROUN, MARUNUS, Mercure, était le dieu tutélaire des voyageurs dans les Alpes. Nul doute que ce ne fût un dieu indigène, soit des Rhètes, soit des Lloégriens. Dès les temps anciens il y avait dans les anfractuosités et sur les crêtes neigeuses des guides nommés Marounes. Un dieu, leur maître, leur père et leur modèle, était censé les avoir sous son patronage. Les routes étant, dans la mythologie grecque et romaine, sous la surveillance de Mercure, les Romains n'ont point manqué de faire un Mercure de Maroun et de le nommer Marunus.

MAROUTA. *Voy*. PAVANA.

MAROUTONKÉLS (LES) sont, dans la mythologie hindoue, de purs esprits que vaguement on identifie aux Dévarchis, mais qui au fond semblent des émanations de Marouta le dieu des vents, de l'air pur, des odeurs balsamiques et de la fumigation.

MARPÉSIE, MARPESIA, *Μαρπησία*, reine des Amazones, soumit, dit-on, les habitants du Caucase, et donna son nom à cette chaîne de montagnes. Si jamais le Caucase s'est nommé Marpèse, c'est que Marpésie était la montagne personnifiée. On aura identifié guerrier montagnard et montagne, montagne et lune, lune et adoratrice belliqueuse de la lune. Comp. AMAZONES.

MARPESSE, fille d'Évènus roi d'Étolie, épousa Idas (*Voy*. ce nom).

MARS (MAMERS des vieux Sabins, MAVORS des poètes), en grec ARÈS (dorien, ARAS), était dans le monde gréco-romain le dieu de la guerre. Il naquit, suivant Hésiode, de Jupiter et de Junon. Des traditions modernes, mais qui au fond remontent à une haute antiquité, lui donnent bien Junon pour mère, mais en ajoutant que nul amant, nul époux n'eut part à cette maternité miraculeuse; il lui suffit de toucher des doigts une fleur des champs d'Olène, pour voir ce dieu terrible apparaître dans ses mains. Dire qu'elle venait alors de se reposer auprès du temple de Flore, et que Flore lui avait enseigné ce moyen d'avoir un

fils; supposer un voyage en Orient, comme si Olène était en Orient; imaginer que Junon se mit ainsi à voyager pour avoir un fils à elle seule, le tout par jalousie contre Jupiter, qui seul avait produit Minerve de son cerveau, ce serait s'égarer dans de vaines broderies étrangères à l'esprit de l'antique légende. D'autres généalogies, rudimentaires en quelque sorte, font de Mars le fils d'Ényo (Ényo-Bellone ou Ényo-Vénus: sur cette question capitale comparez Anahid). Au dire des Grecs, Junon donna son fils à élever à Priape (Titan ou Dactyle Idéen), qui le fit préluder aux cruels exercices de la guerre par la danse furibonde et sanglante des Corybantes. Dans cette hypothèse, la scène se passe en Phrygie, et les chaînes montagneuses de l'Anadhouli servent de gymnase préparatoire au jeune dieu. Une autre opinion place le théâtre de ses premières années en Thrace. Ailleurs, c'est une déesse Théro (la vie sauvage personnifiée) (θὴρ, bête farouche), qui veille sur son éducation. Mars prit part, selon Claudien, à la guerre des géants, et tua dans cette lutte célèbre Pélore et Mimas. En revanche il fut obligé de fuir devant Typhoée; et, pour mieux échapper aux coups de ce prince des Açoura helléniques, il se métamorphosa en poisson. Il faut remarquer qu'Apollodore ne parle pas de Mars dans cette guerre, et que le grand rôle y est joué par Minerve. Beaucoup plus tard les deux Aloïdes triomphèrent du dieu des combats, et treize mois de suite Mars languit dans les fers d'Otos et d'Éphialte. Il ne dut sa délivrance qu'à l'indiscrétion d'Iphimédie et à l'adresse de Mercure. Il faut croire que son éloquence surpassait son adresse à manier l'épée. Ayant tué Halirrhothe, il fut cité par Neptune au conseil des dieux, et l'assemblée tenue dans Athènes l'acquitta. C'est à cet antique et premier échantillon des causes célèbres qu'une des légendes les plus en vogue en Grèce attribuait l'institution de l'aréopage. Quelques faits particuliers se dessinent encore dans la biographie de Mars. Pendant la guerre de Troie il se déclara en faveur de Priam. Vénus blessée lui permit de prendre son char pour voler au combat. Il prit les traits d'Acamas, et tua une foule de héros: il vengeait ainsi la mort d'Ascalaphe immolé par les Grecs. Mais Minerve le ramena du champ de bataille, et le fit asseoir malgré sa fureur. Un autre tre jour il fut blessé par Diomède; mais son cri terrible, semblable au houra de cent mille hommes qui chargent l'ennemi, fit trembler les Grecs. Hébé et Péon réunis le guérirent de ses blessures. — Mars n'a pas, chez les poètes, d'épouse unie à lui par les liens solennels du mariage, mais la liste de ses maîtresses le cède peu en longueur à celle des dieux importants du paganisme. Rien de plus célèbre que ses amours avec Vénus et les épisodes qui s'y lient. Nul doute que dans les croyances primitives des Pélasgues Mars, identique à Vulcain, ne fût l'époux légitime de Vénus; mais dans les siècles postérieurs, l'Androgyne-totalité se dédoublant en deux sexes, donna lieu à la distinction de Vulcain et de Mars; l'adéquate subalterne devint un remplaçant furtif de Mars, et le Hiéros Gamos de Samothrace fut pris pour un adultère. Vulcain, continuèrent les poètes, en fut averti par le Soleil (Apollon) qui lui-même avait aspiré à la tendre affection de Vénus, et qui par cette délation se vengea de ses rigueurs. Vulcain fabriqua le filet invisible (*Voy.*

VULCAIN), le plaça artistement autour du lit qui recélait les deux coupables, puis convoquant l'Olympe, dieux et déesses, leur administra la preuve flagrante de sa honte. Les dieux en rirent sous cape, et Mercure en rit tout haut (*Voy.* MERCURE, et comp. de nouveau VULCAIN). Après Vénus, on trouve encore en rapport avec Mars Agraule, Althée, Astyoché, Atalante, Bistonie, Calliroé, Céléno, Chrysé, Critobule, Cyrène, Démonice (autrement Andronice), Otrère, Parnassa (ou Égine?), Pélopée, Protogénie, Pyrène, Réa Sylvia, Séta, Stérope (ou Astérope), Télée, Telphuse. Il eut de ces nymphes, princesses ou simples mortelles, 1° Alcippe violée par Halirrhothe qu'ensuite Mars tua pour la venger; 2° Méléagre; 3° les deux jumeaux Argonautes, Ascalaphe et Ialmène; 4° Parthénopée, un des sept chefs; 5° Térée; 6° Biston; 7° Lycus, donné aussi pour fils de Neptune; 8° Phlégyas; 9° Pangée; 10° Diomède, roi des Bistones; 11° Mulus, Événus, Thestius ou Pylus ou Pylès; 12° Hippolyte l'Amazone; 13° Sinope; 14° un des deux Cycnus qui furent tués par Hercule; 15° Oxyle; 16° le second Cycnus que tua Hercule; 17° Romulus et Rémus; 18° Bithys; 19° OEnomas; 20° Évadné; 21° le dragon que tua Cadmus. Il faut y joindre deux autres fils d'amantes inconnues, Chalybs (l'acier personnifié), qui donna son nom aux Chalybes, et Calydon, héros éponyme d'une des capitales de l'Étolie. Vénus aussi était devenue mère par son intimité avec Mars. Simonide nomme Érôs (l'Amour) comme le fruit de cette union clandestine. L'opinion samothracienne faisait naître des deux dieux Harmonie. On y joignit plus tard, d'après des idées toutes différentes, Dîmos et Phobos, l'effroi et la crainte. Comme les synonymes de ces deux synonymes abondent en grec, il eût été facile de donner à Mars dix fils pareils à ces derniers. On sent du reste que ce sont des parèdres transformés en fils; car fils et parèdre sont des émanations subalternes du dieu principal. Joignons ici la liste complète des divinités parèdres de Mars : Bellone, Ényo, Lyssa, Éris, Dîmos (ou Formido), Phobos (ou Pavor), Pallor, Phygâ, Nicâ (la victoire).—Les surnoms de Mars sont tous relatifs à la guerre. Nous ne donnerons ici que les principaux. Ce sont d'abord Marmesse ou Mars-Piter. Ensuite viennent les noms de Gradivus (qui marche au combat), Stator (qui arrête, qui attend de pied ferme), de Tîchésiplète (qui ébranle les murs), d'Alloprosall (qui va, qui saute de l'un à l'autre), d'Alalaxios (relatif au houra des anciens, Alalæ!), de Thourios (l'énergique), d'Hyperménète, d'Amogète, d'Obrimothyme, de Cartérochîr (qui indiquent vaillance, fureur, et bras robustes), de Phonios, Miæphonos, Brotolœgos, Polymochthos (qui parlent de sang, de sueurs et de catastrophes); de Brisarmate, de Chalcochyton, Chalcocoryste, de Chalcéos, Phéraspis, Dorysthène, Chryséopélex (pittoresques épithètes qui font saillir à l'œil les épées d'acier, les cuirasses de cuivre, les boucliers d'argent, les casques d'or); ceux enfin d'Ényalios (Ényo mâle ou fils d'Ényo); de Bathyptolème (à la guerre profonde), d'Ultor et Bis-Ultor (vengeur et double vengeur); de Pacifer (qui donne la paix), de Victor et Nicéphoros (qui donne la victoire). On consacrait surtout à Mars le coq en mémoire d'Alectryon, le cheval sans lequel il n'est point de grande guerre, et enfin les oiseaux de proie. Les uns en effet

sont braves, et livrent bataille à plus fort qu'eux (le gerfaut), les autres sont rapaces et s'éjouissent sur les cadavres. On sacrifiait à ce dieu le taureau, le veau, le bélier, des chevaux peut-être, et même des chiens, des boucs, des ânes, et même des prisonniers de guerre; mais les chiens étaient offerts par les Cariens, les boucs par les Lusitanes, les ânes par les Scythes et les Saracores. Est-ce que tous ces peuples, placés sur le globe à des distances de quinze cents lieues, adoraient le même Mars? Nous répondrons plus tard à cette question; pour l'instant notons que la Grèce et Rome au moins l'honorèrent sous ces noms d'Arès et Mars, Rome surtout qui lui attribuait la naissance de ses fondateurs, Romulus et Rémus, et dont toutes les idées étaient tournées à la guerre. Le culte des prêtres saliens, institué par Numa et lié aux Anciles, fut le premier hommage rendu par ces futurs conquérants du monde au dieu de la guerre (*Voy.* SALIUS). Le temple même de Janus ne doit être regardé que comme un temple commun à la paix et à la guerre. Dans la suite il eut des chapelles au Capitole et dans plusieurs des villes romaines. Toutefois, les Romains souvent pacifiques en paroles élevaient des temples à la paix, à la concorde, ou bien, concentrant toutes les puissances partielles dans leur Jupiter, invoquaient un Jupiter Stator, Férétrius, Militaris, etc. C'est plutôt aux époques postérieures que l'on vit le dieu des armes se distinguer très-nettement du dieu suprême, et avoir sous sa surveillance le département de la guerre. Auguste fit bâtir un temple à Mars Ultor après la bataille de Philippes. Quant aux Grecs, pendant long-temps ils firent de leurs dieux favoris des protecteurs de la cité, et en conséquence ils connurent peu un dieu de la guerre. A Sparte on avait pourtant un Mars enchaîné par les pieds. La plupart des temples de Mars étaient situés hors des villes. — Mars est représenté sous les traits d'un guerrier des temps héroïques, en qui s'unissent la force, l'adresse et l'agilité. Les belles médailles de Métaponte sont les monuments où il a le plus grand caractère. Le corps robuste, la poitrine large, les bras vigoureux, la figure indifféremment barbue ou sans barbe, l'air hardi, sévère, sombre ou menaçant, le costume héroïque ou bien la cuirasse, voilà les traits qui le caractérisent; ses armes sont le grand bouclier argien, le casque, l'épée. Quelquefois des génies les portent (Willemin, *Cost. ant.*, 81), ou bien préparent son trône (*Pitture d'Ercolano*, I, 29). Très-rarement il est précédé de la chouette de Minerve, symbole de la prudence qui doit seconder la valeur. De temps à autre aussi il porte l'égide sur la poitrine. Un char, traîné par des chevaux fougueux que guide Bellone, l'emporte sur les champs de bataille; Dîmos et Pallor le précèdent, Phygà le suit, quelquefois Nikà est dans ses mains. Dîmos et Phobos (Formido et Pavor) sont parfois les deux chevaux qui font rouler la bige sanglante. En général, il reste peu de Mars de l'ancien style. Alcamène en fit un le premier : la statue était debout. Scopas, un peu plus tard, figura le dieu assis de grandeur colossale. — Mars est un dieu d'origine hindoue, et très-probablement un Siva subalterne en tant que force, c'est-à-dire un Skanda, Soubramania ou Kartikéia. Privé de cette puissance qu'il eut dans l'Inde méridionale, ou peut-être grâce à cette supériorité qu'il eut dans l'Inde, le culte de Siva passa de bonne heure dans les ré-

gions de la haute Asie, et la Transoxane en fut long-temps le foyer. On peut supposer, il est vrai, que dans cette émigration du culte hindou, c'est Bhavani, l'épouse et souvent l'antagoniste de Siva, qui se popularisait dans l'esprit des Asiatiques. Nous l'admettons. Mais que ce système ne devienne pas exclusif: Bhavani dans cet exil n'est plus l'ennemie de Siva; le couple sacré se réconcilie ou, pour mieux dire, Siva résume Bhavani, Bhavani implique Siva. Toutefois, de cette idée commune émanent deux faces de culte : dans l'une Siva, le dieu Mars, s'en va vers l'est et le nord; dans l'autre Bhavani avance, suivie de son fils Kartikéia, vers le nord et le nord-ouest. De tous côtés pleuvent les terres guerrières, les lunes guerrières, les ondes guerrières, les génératrices guerrières, les routes étoilées guerrières. L'Arménie a son Anahid, le Caucase son Amazone modèle, la Tauride son Opis, le Danube sa Bendis, la Phrygie sa Cybèle. Dans tous ces lieux un Atys, un dieu subalterne, un parèdre jeune, beau, agile et robuste se dessine sous la rude matrone. Ce dieu, c'est Mars. Atys au-dessous de Cybèle; Skanda au-dessous de Bhavani dans le pays des Saces; Mégabyze au-dessous de cette amazone modèle dont le nom n'est pas donné, mais que rien n'empêche de nommer Martésie; Thoas ou Taure (Thor) au-dessous d'Opis, et Mars au-dessous de Bendis: voilà les groupes mythologiques tels qu'ils furent dans la pensée des peuples. Mais bientôt chacun adore à son gré séparément la déesse sans son parèdre, le parèdre sans la déesse. Arâs un jour se trouve isolé de Bendis. Vous croyez qu'il l'a été de tout temps? Tout prouve que non. Voyez dans Samothrace, si voisine de la Thrace, Arâs couché dans le même lit avec Aphrodite, Aphrodite que les Latins, héritiers directs du langage pélasgique comme les Venètes ou Vénèdes, nommaient Vénus. Vénus, Vendis, Bendis, voilà le même mot faisant écho des bouches de l'Ister aux sources du Save (faux Danube) en Istrie, et de l'Istrie dans l'Étrurie et dans les vallées des Sabins. Des coïncidences bien plus curieuses vont encore se dérouler. Mars en Thrace était adoré sous la forme d'un vieux sabre fiché en terre. Eh! bien à Rome et chez les Sabins le dieu Quirinus, qui est Mars même, ne fut d'abord que la lance, *queir*, la lance fétiche chéri des guerriers, la lance tour à tour donnée comme arme fichée en terre par un bras puissant, ou comme produit spontané du sol. Le javelot-figuier du vieux Romulus n'est pas autre chose, ou tout au plus y a-t-il sous cette légende l'idée d'un Mars rival, Mars sabin, d'un pilum futur vainqueur de la haste des Italiotes. La Transoxane offre le même spectacle. Là aussi c'est à une épée immobile en terre qu'on rend hommage. Bhavani s'appelle dans cette région lointaine Asadévi. Skanda son fils, vaincu par le dieu diplomate Ganéça, comme Mars par les favoris de Minerve, comme Ajax par Ulysse, s'en va frémissant dans les régions du nord, et là plonge son glaive dans la gorge de la terre. Ce glaive, ajoute-t-on, est Asadévi. Qu'il soit Asadévi, qu'il soit Skanda, voilà le Mars fétiche tout trouvé; et la Scythie au nord-est, le Latium au sud-ouest, la Thrace au milieu, nous présentent trois jalons remarquables de l'itinéraire du dieu de la guerre. Ne nous imaginons pas que ces jalons soient les seuls! La Germanie, la Gaule, l'Hispanie, adoraient aussi un Mars féti-

che. Le nom, certes nous ne sommes pas de ceux qui tenteront de le donner; mais quant à l'idée d'être aveugle, on doit reconnaître qu'elle se présente d'un bout de l'Europe à l'autre. Et quoi de plus simple? c'est un des mille traits qui ont signalé le voyage de cette grande race hindo-germanique, se répandant de proche en proche des flancs boisés de l'Imalaïa à la pointe de Wardhuus et à l'île de Léon, sur les plaines délicieuses qui s'étendent au sud de l'Albordj et du Caucase, et dans le voisinage des Geisers de l'Islande et des eaux bouillantes qui fument au sein de l'hiver éternel.

MARSE, Marsus, *Μάρσος*, fils d'Ulysse et de Circé, donna son nom à la célèbre peuplade des Marses en Italie. Toutefois, les Marses prétendaient aussi descendre soit du Phrygien Marsyas, soit de Mars lui-même. Tacite place en Germanie un peuple qu'il nomme Marse; il a tort de le regarder comme une des branches principales des Germains. Ils se disaient issus immédiatement du grand dieu de la Germanie, Tuiston. On nomme aussi des Marsaces. *Voy.* Pline, IV, 15.

MARSYAS, *Μαρσύας*, fils d'Olympe ou d'Hyagnis, ramassa la flûte inventée par Minerve, cultiva l'instrument imaginé par la déesse, et inventa la double flûte (comp. Pan) et la ligature qui empêchait le gonflement du visage: il finit par porter un défi musical au dieu possesseur de la lyre. Les Muses choisies pour arbitres donnèrent, comme de raison, la préférence au Dieu Musagète. Des légendes qui ont pour elles de l'antiquité représentent au contraire Apollon vaincu au jugement des Muses mêmes. A cette époque on n'avait pas sans doute constitué un chœur de neuf Libéthrides, Héliconides, Pimpléides, modulant des chants classiques sur ceux du maître, et formant autour de lui un cercle dont il est l'âme. Les syncrétistes, qui même en fait de fables ne dérangent pas les existences acquises, concilièrent au mieux les deux récits. Apollon et Marsyas ne firent d'abord que de la musique instrumentale, et Marsyas l'emporta. Apollon alors joignit la voix à la lyre, et fit pencher la balance en sa faveur. Une autre légende montre Midas choisi pour juge; mais c'est entre Pan et Apollon qu'eut lieu la lutte dont le roi de Célènes était l'arbitre; l'erreur du reste n'est pas des plus graves, car dans l'un et l'autre cas il s'agit de la supériorité des instruments à vent sur les instruments à cordes, et peut-être d'un différend entre deux systèmes de musique. Admis ce point de vue, Marsyas représenterait les Gluckistes des anciens jours, Apollon se trouverait un précurseur des Piccinistes. Comp. Midas. Quoi qu'il en soit, Apollon déclaré vainqueur ordonna d'attacher Marsyas à un arbre et de l'écorcher vif; il paraît que la peau du célèbre musicien resta suspendue à l'arbre: car, dit Élien, joue-t-on de la flûte, elle s'agite et résonne; joue-t-on de la lyre, elle reste immobile et muette. Quand le dieu du jour eut passé sa colère aux dépens du pauvre joueur de flûte, il eut regret de ce qu'il venait de faire, et, sans doute pour consoler l'ombre de Marsyas, il brisa les sept cordes de sa lyre, et en déposa les débris avec les flûtes de son antagoniste dans une grotte consacrée à Bacchus. Le sang de Marsyas devint un fleuve du même nom. Au reste, les anciens connaissaient trois rivières de ce nom, l'une dans la grande Phrygie non loin d'A-

panée, l'autre dans l'Apamène en Syrie, au milieu d'une très-grande plaine de même nom, la troisième dans la Cyrrhestique.—La flûte étant jointe au culte de Cybèle, on admit que Marsyas était le père nourricier de cette déesse ou son instituteur, et qu'il l'accompagna dans ses voyages. Diodore vante sa continence. Y a-t-il là un vestige du célibat et de l'eunuchisme des Corybantes?—Un groupe célèbre de Marsyas est celui qu'on trouve dans le recueil des marbres de Dresde, pl. 65. Montfaucon en a donné un grand nombre, tom. I, 1re part., 53, 54. On peut voir encore un magnifique bas-relief qui représente le supplice de Marsyas, dans Winckelmann, *Monum. ined.*, 42. Au reste, les anciens mettaient souvent sur leurs places des statues de Marsyas. — On représente Marsyas comme un être semi-sauvage, θήρ ou φήρ, disent les légendes. C'est donc un Pan, un Sylvain, un Ceph ou Céphée, un Kahbo-Mansou, un Hanouman, enfin un dieu-singe à côté des grands dieux.

MARTÉSIE, Martesia, Μαρτησία, reine des Amazones, partageait l'empire avec Lampéto ou Lampédo. Ce nom ressemble singulièrement à celui de Marpésie, mais plus encore à celui de Mars, et surtout à celui de Britomartis (la douce vierge). Ces deux dernières coïncidences sont graves. D'Arès (Artès, Ertosi, etc.) à la fière Artémis, le passage est facile en nom comme en idée; et d'autre part, qu'est-ce que la douce vierge, la vierge des Crétois? Artémis, on le sait; et Artémis est la grande souveraine des Amazones.

MARTIUS, devin italiote, passait pour avoir composé des livres qui étaient conservés dans le trésor du Capitole avec les volumes sibyllins. Le sénatus-consulte qui déclara ces livres sacrés avait été rendu après la bataille de Cannes prédite, dit-on, par Martius. Vers le même temps aussi, les Romains instituèrent des jeux en l'honneur d'Apollon, le tout sur l'ordre ou la recommandation de Martius.

MARTZANA était la déesse des moissons, selon les Slaves de Kiev. On a voulu en faire une Vénus des Sarmates.

MARUNUS. *Voy.* Maroun.

MARYANDYN, Maryandynus, Μαρυάνδυνος, héros éponyme des Maryandynes en Bithynie. Comme on ignorait l'origine de ce peuple qu'en général les modernes dérivent de la Thrace, ainsi que les Thyni, les uns firent de Maryandyn un fils de Phryxus (origine thébaine pélasgique), les autres lui donnèrent pour père soit Phinée (origine thrace), soit Cimmérius (origine kimrique, très-douteuse par conséquent, mais incontestablement plus septentrionale que les autres, transdanubienne et peut-être taurique).

MASARIS, Bacchus en Carie. On donne pour origine à ce nom Ma, nourrice de Bacchus, et Arès, parce que Ma persuada à Junon que son nourrisson était un fils de Mars. Comp. l'art. Ma. Pour nous, il semble que Masaris est le Mahéçouara des Indes (*Voy.* Bacchus qui a presque tous les noms usuels de Siva).

MASSIQUE, Massicus, chef étrusque qui conduisit au camp d'Énée les guerriers de Clusium et de Coses. Un vin de ce nom (Massicum) était fameux à Rome du temps d'Horace, et se confondait presque avec le Falerne. Tous ces vignobles sont détruits aujourd'hui : au reste, il faut noter que Massique, ainsi que Massa, appartenait à l'Étrurie, tandis que Falerne, Gaure, Calès et les coteaux

massiques, tous voisins de Sorrente, faisaient partie de la Campanie.

MASTOR, Μάστωρ, 1° de Cythère, père de Lycophron; 2° père du devin Halitherse.

MATAI, le dieu du vent, selon la légende d'Otaïti (*Voy.* Tane; et comp. la légende contraire, article Étoua-Rahai). Dans celle-ci le vent, nommé Orré-Orré, est membre d'une triade sacrée.

MATALI, conducteur du char d'Indra.

MATCHI-MANITOU est, selon les sauvages de l'Amérique nord, un dieu malfaisant, le même que la lune. Les orages, disent-ils, ne sont causés que par l'esprit de la lune qui s'agite au fond des eaux. Aussi, lorsque les tempêtes se font sentir, jettent-ils au fond des eaux, afin d'apaiser le dieu malin, tout ce qu'ils ont de plus précieux. — Matsi, Matchi veut dire lune, et Manitou esprit. Comp. Amazones et Manitou.

MATCHIA-VATARAM, ou plutôt Matsiavatar, c'est Vichnou-poisson (première incarnation).

MATÉRA, Minerve-pique, ou ornée de piques. La Matéra était un trait à l'usage des Gaulois.

MATÈRES, Ματέρες, c'est-à-dire mères, déesses-mères. *V.* Mères.

MATILALKUIA, la déesse des eaux selon les Aztèques, était représentée vêtue d'un linge bleu céleste en forme de tunique.

MATKOMEK, dieu des indigènes de l'Amérique septentrionale et principalement des Iroquois, était le dieu de l'hiver; c'est du moins en cette saison qu'on l'invoque.

MATRÆ, Matres. *V.* Mères, et comp. l'art. suivant.

MATRIS (les) sont huit ou dix déesses, efflorescences divines de la haute Mahamaïa, Mahaçakti, Mahamatri. On les nomme dans le Dévi Mahatmiam, Brahmi (fille de Brahmà) Mahéçouari (fille de Siva), Aindri (fille d'Indra), Varahi (fille de Varaha), Vaichnavi (fille de Vichnou), Kaoumari (fille de Koumara), Kaouvéri (fille de Kouvéra). On peut leur joindre Naracigni (fille de Naracingha) ou Tchandika (surnommée Aparadjita) ou Tchamounda. Tour à tour les énumérations présentent ou huit ou dix Matris. Les trois dernières sont celles à qui l'on conteste le plus souvent une place dans les listes. Il est essentiel de remarquer que les Matris n'apparurent dans la mythologie, telles que nous les trouvons aujourd'hui, que lors d'une fusion des cultes. Trois d'entre elles, Vaichnavi Varahi, Naracigni sont vichnaviennes. Brahmi, Kaoumari, Kaouvéri appartiennent au Brahmaïsme; Mahéçouari, Tchamounda et Tchandika, l'invincible tueuse de Mounda, sont des émanations sivaïtiques. Aindri flotte sur les confins de Vichnou et de Brahmâ. A présent, quels sont les rôles, les caractères et les places des Matris? 1° C'est au brahmaïsme qu'on donne vulgairement les huit Matris. On a tort: comme elles ne se localisent sous aucune des trois grandes déités trimourtiques, c'est dans le brahmisme qu'il faut les réabsorber, car Brahm résume Bhramâ, Vichnou, Siva. 2° Souvent on fait des huit déités féminines un groupe parallèle aux Vaçous. Varahi, dit-on, préside au nord, Mahéçouari au sud, Brahmi à l'est, et Kaoumari au couchant. Puis viennent au nord-est, Naracigni, au nord-ouest Aparadjita, au sud-ouest Aindri, au sud-est Vaichnavi. Comp. les huit Vaçous présidant aux huit Rhumbs principaux de

la rose des vents. 3° Il est tout simple que les huit Matris se récapitulent par une Mahamatri. Mahamatri, qui n'est autre que Mahamaïa, est un centre du cercle dont les simples Matris occupent la circonférence: d'elle partent les huit rayons qui vont affleurer de 45 en 45 degrés à la périphérie circulaire; à elle reviennent converger ces huit divergences: à elle seule elle est le cercle entier. Elle n'est pas la somme des huit unités, elle est l'entière somme des fractions, et les fractions ici sont huit huitièmes. 4° Il y a liaison intime entre les idées énergie et production. Or, mère n'est pas autre chose. Comp. l'art. Maïa: Maïa est Sakti. Sakti est Matri, Sakti se scinde en huit Matris, et Saktis et Matris ne forment qu'une seule ogdoade. 5° C'est surtout dans l'Épopée grandiose des guerres contre les géants, qu'il est question des Matris. Tchandi et tous ses alliés s'élancent contre les dieux: qui les sauva? Pour les Sivaïtes, auteurs du Markandeia-Pourana, c'est Dourga, gigantesque et haute comme une montagne, Dourga, déesse à dix bras, à dix armes, éblouissante de beauté. « La Sakti » Brahmi, les reins ceints d'une corde » blanche, et portant une gourde » creuse, vint, montée sur un char » tiré par deux cygnes: elle a pour » surnom Brahmani. Ensuite apparut » Mahéçouari, montée sur un tau- » reau, armée du trident, portant un » large serpent en guise de bague et » le croissant de la lune pour orne- » ment de tête. Parmi les ennemis » destinés à combattre les enfants de » Diti (Titans), se montre aussi Kaou- » mari, dont les mains tenaient la » lance, à laquelle un paon servait de » monture, et qui, sous forme de » Kartikaïa, était Ambika (la mère). » Vaichnavi arriva montée sur un ai- » gle, portant la conque, le disque, » la massue, l'arc, l'épée, que ses » cinq mains soutenaient. Sous le nom » de Varahi, vint l'energie de Hari, » qui prit la forme sans égale de l'ours » sacré. On vit se présenter Nara- » cigni (femme-lion), dont la forme » ressemblait absolument à celle de » Naracingh (homme-lion); sa crinière » se hérissait, et, s'élevant formida- » ble, menaçait les cieux. Ensuite » Aindri, portant le tonnerre dans sa » main, et montée sur le roi des élé- » phants; semblable en tout à Indra » aux cent yeux. Et enfin, l'énergie » terrible nommée Tchandika: Sakti, » qui s'élança du corps de Dévi (Par- » vati elle-même), horrible, poussant » de longs hurlements, pareils aux » gémissements affreux de cent chakals » à la fois. Ce fut elle, la déesse in- » vincible, ce fut Aparadjita qui » parla en ces mots à Içana, dont la » tête est environnée des tresses noi- » res de ses cheveux. On vit Tcha- » manda debout sur un cadavre, » Varahi, assise sur un buffle, Ain- » dri montée sur un éléphant, Vaich- » navi portée par un aigle, Mahé- » çouari par un taureau, Kaoumari » par un paon, Brahmi par un cygne, » enfin Aparadjita, que le monde en- » tier révère. Ce sont les Matris » douées de toutes les facultés.» Il faut lire la fin de ce magnifique épisode dans Eug. Burnouf, *Journ. as.*, tome IV, 24, 32, ou mieux encore dans Holwel et Edward. Les dix déesses ici sont autant de rayons du soleil de Bhavani. « Les Saktis, va-t-on dire, ne rentrent donc pas ici dans le brahmisme?» — Non et oui. Non: car la Dourga qui tue des géants est Bhavani. Oui: car Bhavani pour les Bhavanistes était la grande déesse, la mère de la Trimourti, la reine, l'être. Elle ne naît pas de Siva, Siva

naît d'elle ; elle n'est pas un des angles du triangle, elle est le triangle ; c'est Mahamaïa. Et ce n'est pas là une interprétation. L'Homère hindou qui a laissé tomber le chant des *splendeurs de Dévi* le proclame lui-même, à dix reprises. D'autre part, aussi, il faut penser que ces Pouranas furent rédigées à une époque où le sivaïsme avait fléchi sous des cultes plus heureux, et où en conséquence les Orphées sivaïques, tout en exaltant leur déesse chérie, ne peuvent refuser l'entrée dans leurs vers à des divinités rivales ou ennemies.

MATTA est encore de nos jours honorée à Nagrakat (Lahore) dans une riche pagode où se rendent beaucoup de pèlerins. On assure que des enthousiastes se coupent un morceau de la langue pour le lui offrir. Serait-ce un dieu du silence ?

MATTA-SALOMPO passait à Célèbes pour le premier roi de la capitale, Boni. Comme Botchica et Mankokapak, il s'était marié à une Ève de même nom et en avait eu un fils et cinq filles de qui descendirent tous les princes de Boni. Au bout de quarante ans le couple divin retourna dans l'empyrée, sa patrie. Les nombres 1 et 5 sont ici assez remarquables. La main s'émane en cinq doigts. Puis, autre question : les sœurs ne sont-elles pas des épouses? Comp. BATH, surtout pag. 411, tom. LIII.

MATURNE, MATURNA, déesse romaine, était invoquée lorsque le blé venait en maturité.

MATUSE, MATUSIUS, de Ph'aguse, semblait l'ami le plus dévoué du roi Démophon. De sombres désirs de vengeance couvaient sous cette apparente tranquillité. Démophon jadis enlevant sa fille l'avait immolée au pied des autels pour obtenir des dieux la fin d'une maladie épidémique qui ravageait son royaume. Investi peu-à-peu de toute la confiance du prince, un jour Matuse l'invite avec ses fils à un repas splendide, égorge ces jeunes victimes du crime de leur père, et offre à Démophon, dans une coupe d'or, la pourpre écumeuse de leur sang. Démophon, échappé des mains de Matuse, le fit jeter à la mer avec la coupe fatale. Mais tous deux en furent tirés par les dieux, et la coupe devint une constellation.

MATUTA, divinité latine, qui vulgairement passait pour la même que la Leucothée ou Leucothoé des Grecs (Cic., *Nat. d. D.*, l. III, ch. 19), et à qui l'on donnait pour fils Portunus, l'équivalent romain du Palémon hellénique (comp. PALÉMON). Tous deux, après s'être précipités dans la mer, arrivèrent, portés par les Néréides. sur les côtes du Latium, où ils auraient été massacrés par les Bacchantes si Hercule ne fût venu à leur secours. Alors la mère et le fils adorés par les nomades du Latium reçurent d'eux des noms latins. Portunus, ainsi qu'on peut le deviner au nom seul, était censé présider aux ports. Tout annonce donc en Matuta et en Portunus des divinités marines (*V.* Ovide, *Fastes*, l. VI, v. 473, etc.; comp. Oudendorp, sur l'*Ane d'or* d'Apulée, p. 307). Mais sous d'autres rapports, Matuta semble s'éloigner considérablement de Leucothée. Dans Lucrèce (l. V, v. 655, 656), on la voit ramener l'Aurore au sein de l'éther. L'adjectif latin Matutinus ne peut dériver que d'un mot bien voisin de Matuta. D'autre part, la fête de cette déesse se nommait Matralies (*Matralia*); et diverses circonstances (on l'invoquait en faveur des enfants des autres) impliquent ici l'idée de maternité. Cette idée et celle d'Aurore se concilient facilement.

Matuta, espèce d'Aurore latine, déesse du jour, est par là même la déesse qui met au jour, la déesse qui facilite les accouchements : c'est presque une Ilithye. Aussi Junon porte-t-elle le nom de Matuta. Cette qualification prouve tout simplement que les deux divinités sous certain aspect se fondaient dans une idée commune, celle d'accoucheuse, d'introductrice à la lumière. Mais y a-t-il moyen de concilier de même l'idée d'Aurore Ilithye et de Leucothée? C'est ce qui nous semble indubitable, quoique jusqu'ici l'on n'y ait point songé. Leucothée, nourrice et tante de Bacchus, n'est évidemment qu'une divinité lumière, une aurore (λύκη, lumière ; λευκός, blanc : *Albescere lucem*, etc. *Voy*. Leucothoé). Les Matralies se célébraient le 11 juin. Le jour était néfaste. Les dames romaines avaient seules le privilège d'entrer dans le temple de Matuta; elles y admettaient cependant une esclave, qu'elles renvoyaient après l'avoir légèrement souffletée. ce qu'Ovide attribue à la haine qu'Ino, d'abord appelée Leucothée, portait à l'esclave Périphère, qui entretenait avec son mari Athamas une liaison criminelle, et qui lui dévoila la ruse dont elle se servait pour causer la stérilité dans la Béotie.

MAU, divinité des îles Sandwich. Sa statue (figurée dans Choris, *Voy. pitt. autour du monde,* Sandw., pl. VI, f. 1) se distingue par l'énorme bouche dont le gouffre semble menacer d'engloutir ses adorateurs (Comp. Kaléaoko) et par la coiffure dentelée qui couvre sa tête (il est essentiel de la voir dans les planches de Choris pour s'en faire une idée).

MAVORS (gén. Mavortis), nom de Mars chez les Italiotes, dérivé sans doute des mots Maha-Erta par l'insertion ou la substitution de la semi-voyelle v, comme Mamers par celle de la lettre m : Mahavarta ou Mahouarta, Mawharta, Mavarta, Mavorte.

MÉANDRE, Mæander, Μαίανδρος, le fleuve Méandre personnifié, passait pour fils de Cercaphe et d'Anaxibie, et pour roi sans doute de quelque canton de la Phrygie. Lequel? Il n'importe. Toutefois, il semble qu'on doive nommer Pessinonte. Attaqué dans cette ville par une forte armée étrangère, il promit à la haute déesse de Phrygie d'immoler en son honneur la première personne qui viendraît le féliciter. Archélaüs, son fils, paya de son sang la promesse imprudente de son père. D'autres joignent au jeune homme la mère et la sœur de Méandre. Ce serait donc trois victimes au lieu d'une. Il est croyable que cette augmentation imprévue n'a d'autre cause qu'un syncrétisme sans critique. La légende du sacrifice offrait des variantes. Des mythologues trouvèrent tout simple de réunir toutes ces variantes en un seul fait : une triple immolation. Une tradition différente donne au drame des vœux de Méandre un tout autre dénouement : au lieu d'immoler son fils, il se noie. Ailleurs enfin, encore un trait de syncrétisme ! il tue son fils, il immole sa fille, il verse le sang de sa mère; puis, soit délire, soit remords, il se jette dans le fleuve qui baigne ses états. — Le Méandre était célèbre chez les Grecs par les sinuosités de son cours, sinuosités bien moins remarquables pourtant que celles de la Seine ou du Missouri ou de mille autres. Il ne passait pas, comme on se l'imaginera peut-être, à Pessinonte. Au reste, on voit que plus d'un nom de ce mythe appartient à la géographie. Il y avait en Phrygie,

vers le nord-est, une ville d'Archélaïs. Le Méandre était, au dire des théogonistes grecs, un fils de l'Océan et de la Terre; et pour fille on lui donne une nymphe Cyanée (κυανέη, azurée).

MÉCHANÉE, Mechaneus, Μηχανεύς, Jupiter. Au milieu d'Argos, sur la place publique, on voyait un cippe de bronze qui soutenait la statue de Zévs Méchanée. La tradition voulait que les Grecs eussent prêté devant cette statue le serment de périr devant Troie, plutôt que de renoncer à leur expédition contre cette capitale de l'Asie antérieure. Méchanée est une espèce de Bulée, quoique avec la nuance de moyen d'exécution venant seconder les décisions de la volonté.

MÉCHANITIS, Μηχανῖτις: 1° Minerve, 2° Vénus, l'une et l'autre à Mégalopolis. Ces noms sont importants, surtout s'il s'agit de Minerve, Minerve énergie du dieu suprême, volonté par conséquent du dieu suprême, Sakti-Dourga, qui sait, qui décrète et qui exécute (Comp. Héphestobule, Mahamaïa, Matris, Neith), Minerve inventrice, d'ailleurs, Minerve déesse aux expédients, Minerve qui, là où d'autres ne voient que le but, voit quelle grande route et quel chemin de traverse mèneront au but. Erganâ déjà nous fait voir dans Minerve l'industrielle par excellence; mais atteindre au but, accomplir une mission, créer et mettre sous la main un résultat, c'est œuvre d'art et d'industrie: dans cette carrière, comme dans la technologie pure, il a fallu s'industrier; des rouages, des poulies, des léviers, étaient nécessaires pour aboutir à cette fin. Minerve donc, soit que, simple Erganâ, elle se borne à l'industrie vulgaire des arts et métiers, soit que, industrielle transcendante, elle manie les cœurs des rois, les caprices tumultueux des peuples et les oscillantes volontés des assemblées délibérantes, Minerve est une haute mécanicienne : Erganâ est Méchanitis. — Pour Vénus, Méchanitis n'est qu'une épithète badine: la déesse des amours est rusée et fertile en expédients; les ruses de guerre ne lui manquent pas; elle met à duper les adeptes autant d'esprit que Minerve à inventer les voilures des vaisseaux, ou les miroirs concaves qui brûlent la flotte romaine dans les eaux de Syracuse.

MÉCISTÉE, Mecisteus, Μηκιστεύς: 1° Lycaonide; 2° père de l'Épigone Euryale; 3° fils d'Échius et compagnon d'Ajax (Polydamas le tua au siége de Troie). Chez quelques poëtes le second est un des sept chefs. Il avait Talas pour père, Adraste pour frère.

MÉDÉBRONTE, Μηδεβρόντης, un des fils d'Hercule et de Mégare (V. Mégare).

MÉDÉE, Medea, Μήδεια, la grande déesse des Colques, passe chez les Grecs pour une femme, pour une reine, pour une magicienne. Son père alors était Éète, sa mère Hécate ou Idye ou Néère ou Astérodie, etc. Au fond, qu'importe? Toutes ces généalogies reviennent toujours à la faire naître de la terre, du ciel ou des eaux. Puissante sorcière, elle joignait à l'art terrible des enchantements une ravissante beauté. On la voit dans Ptolémée Héphestion disputer à Thétis ce prix que plus tard Junon, Vénus et Pallas se disputaient sur l'Ida. Le roi de Crète, Idoménée que la chronologie évhémériste ne place qu'un peu plus loin, fut pris pour arbitre; mais on sait qu'Idoménée figure parmi les juges infernaux, et la ma-

ritime Thétis et la magicienne Médée ont une face chthonienne. La légende merveilleuse de Medée se complique de tous ces caractères. Aussi est-ce à la première navigation, au premier navire (*Voy.* ARGONAUTES) que les Grecs lièrent l'incantatrice par excellence. Qu'est-ce en effet que voguer sur les flots? n'est-ce pas un prodige qui tient de la magie? Et ce bâtiment léger qui flotte imperméable à l'onde sur l'onde qui se tord en longs sillons d'écume, et qui semble béer pour l'engloutir, n'est-ce pas le chef-d'œuvre d'un art magique? Minerve même, Erganâ Méchanîtis. présida dans la terre de Grèce à la construction de la nef miraculeuse. Dans la terre qu'arrose le Phase, une autre Erganâ viendra doubler ses rôles, et la remplacer ou la refléter. Enfin voici Jason arrivé en Colchide! Il faut qu'il tue les gardiens de la toison : exploit impossible sans miracles! mais la femme aux miracles est là. Elle est toute la première prise au piège fascinateur de la beauté : elle aime Jason, se fait aimer, reçoit les serments, prodigue en échange les herbes magiques, les formules magiques, et, quand le lendemain Jason se hasarde dans la lice où tout annonce qu'il doit mourir, il est impossible qu'il sente même l'ombre de l'effroi. Sa libératrice, celle qui cumule tant de rôles à la fois, beauté, amour, magie, illusion, Kama-Maga-Maïa abandonne l'Asie pour l'Europe, le père pour l'époux, le passé pour l'avenir. Ces vieilles terres où jadis la pensée humaine, seule fée qu'il y ait au monde, enfanta des prodiges, vont être déshéritées au profit d'un nouvel univers: la métropole ne peut plus retenir la lumière sous un huis-clos jaloux; la science, long-temps cloîtrée, prisonnière, s'évade; elle se fait nomade aujourd'hui pour être demain cosmopolite. Toute production nouvelle pourtant suppose une destruction. Le perfectionnement en venant au monde froisse et déchire; chaque pas dans la voie du progrès se dessine par des larmes ou du sang; initiation implique toujours sacrifice. Ne nous étonnons donc pas que, lorsque la science (saluée du nom de féerie) échappe aux murs épais de sa prison d'Asie, les geoliers qui l'ont tenue au secret s'indignent, s'arment et courent après elle. Eète envoie Absyrte sur la trace du navire qui fend les flots de l'Euxin, emmenant les Argonautes, la toison et Médée. Absyrte meurt : sa sœur le déchire de ses mains, et sème la plage côtoyée par Jason de chairs livides et d'os brisés. Sanglants vestiges qui jalonnent la voie de l'émancipation! Les légendes nous montrent ensuite les Argonautes incertains de leur route. Médée les aide de ses conseils, et surmonte mille obstacles; mais ici les détails n'ont rien de primordial et de grave (*Voy.* ARGONAUTES et JASON). On arrive enfin, on touche à Phéacie, où même quelques traditions montrent les deux amants encore suivis par Absyrte. Là, grâce à l'épouse du roi, le mariage se célèbre et se consomme. Ainsi Médée était vierge, et nous retrouvons encore ces deux idées, une île terre primitive et typique (Αἶα, Æa; comp. CIRCÉ), une vierge énergie et magie (Maïa-Sakti). Puis la Grèce d'où est parti Jason reçoit le navire voyageur. Là, plus que jamais, Médée se montre fée bienfaisante et fée terrible : elle rajeunit le vieil Éson, elle fait déchirer Pélias par ses filles, et ne le rend pas à la vie. La même chaudière (Argha mystique au sein de laquelle s'élaborent les êtres) tour à

tour remplie de sucs féconds et d'herbes stériles a reçu les deux cadavres: mais l'un sort brillant de toute la fleur de la jeunesse, et la vie comme une sève puissante circule par torrents dans ses veines; la froide dépouille de l'autre ne peut s'imprégner du principe vital, et reste inanimée au fond de la cuve. Le vase berceau d'Éson est le tombeau de Pélias. Dans l'histoire, telle que les évhéméristes l'ont faite, Pélias était antagoniste d'Éson ou, ce qui revient au même, des Ésonides. Sa mort est donc pour le chef des Argonautes ou une voie simple pour reconquérir le trône usurpé par cet oncle ambitieux (toutefois comp. Acaste), ou une vengeance s'il ne pouvait ressaisir le rang suprême. C'est à cette seconde hypothèse qu'on est forcé de donner la préférence. Car un peu plus tard nous voyons Jason et Médée à Corinthe. Médée est mère, mais Jason lui est infidèle : il va s'unir à la fille du roi d'Éphyre. La jalouse magicienne offensée empoisonne sa rivale par une tunique semblable à celle de Nessus, égorge ses fils, gages d'un amour profane, abandonne aux remords et à la solitude l'époux qui l'a trahie, et plane dans un char attelé de dragons au-dessus du palais de Corinthe incendié. Ici la scène change, et la magicienne va se trouver en rapport avec deux autres personnifications solaires. Selon les uns, c'est elle qui avait guéri de sa démence Hercule furieux, et quand elle s'éloigne de Corinthe, c'est auprès du fils d'Alcmène qu'elle va chercher un asile; selon les autres, ses reptiles ailés abaissent leur vol sur la terre d'Attique. Égée y règne, Égée l'épouse. On devine que certains mythologues ont dû ne rien voir d'inconciliable dans les deux faits, et que la Mingrélienne, à leur dire, passera de Jason à Hercule et d'Hercule à Égée. Le tout, pourquoi? Parce qu'Hercule, alors en exil, ne pouvait protéger efficacement la réfugiée. Médée auprès d'Hercule est bien une terre ou lune auprès du soleil, mais l'antagonisme n'est point marqué. Auprès d'Égée, c'est autre chose. Un fils d'Égée arrive un jour dans Athènes : c'est Thésée, Thésée-soleil; chthonienne ou lunaire, la fée le voit de son mauvais œil : elle veut l'empoisonner. On peut voir aux articles Égée, Ethra, Thésée, comment le jeune prince évite le piège. Médée impuissante cette fois s'enfuit encore; mais elle va encore dans une cour (en Phénicie); elle épouse encore un roi; elle a un fils, Midas; elle passe pour la mère d'un grand peuple, les Mèdes. — Les modernes se sont crus d'habiles critiques, les uns en prêtant encore des crimes à Médée, les autres en plaquant sur sa légende un vernis romanesque de femme *vertueuse*, *innocente* et *persécutée*. Réfuter ces deux manières de voir, qui au fond n'en forment qu'une, serait du temps perdu. Enfin, il y a dans l'histoire fabuleuse de Médée quelques traits empruntés à des réalités, mais ces réalités n'appartiennent pas plus à tel siècle, à telle race, à telle partie du monde qu'à une autre. En tout pays et en tout temps il y a eu des filles de rois, des amoureuses, des voyageuses, des empoisonneuses, des vendeuses de remèdes; il y a eu de prétendues sorcières, il y a eu des jalouses qui tuent leur rivales et laissent là leurs amants. Mais qu'une princesse du 15[e] siècle avant J.-C., ait couru toutes ces aventures exprès pour fournir des tragédies à Euripide et des dissertations à Clavier, il est impossible de le croire. Médée

est, autant et plus que tout autre personnage de la mythologie, un être d'imagination. D'une part, le drame grec a singulièrement brodé sa légende; mais de l'autre, avant que le drame grec surgît avec ses boucs et son masque de lie du tombereau de Thespis, la légende existait. De tout temps on crut aux fées. La haute déesse aux Indes, c'est Maïa, l'illusion, l'énergie, la beauté. Illusionner, c'est être fée; agir avec énergie, c'est être fée; être belle, c'est être fée. Les croyances indiennes se sont répandues jusque dans la Germanie et dans la Scandinavie par une longue diagonale dont l'isthme qui sépare la Mer-Noire de la mer Caspienne est peut-être le nœud le plus important. Mais quand ce fait, admis aujourd'hui par tout ce qui comprend l'histoire, serait contesté, l'idée de magie n'en serait pas moins une des formes éternelles de l'esprit humain. Dans la Nouvelle-Zemble comme sous l'Équateur, en Irlande comme en Chine, dans les îles de corail de l'Océanie comme sur le continent, l'humanité admet, n'importe sous quel nom, la féerie et les fées. Et qu'est-ce au fond que la féerie? Des effets dont on ignore les causes. Or, les peuples jeunes ne voient dans les faits que des faits. Les causes qui les produisent, ils n'en savent ni le nom ni la théorie; tout pour eux est donc magie. Qu'un homme un peu plus habile découvre le moindre enchaînement de causes et d'effets inconnu au vulgaire, et grâce à cette cause reproduise l'effet à volonté, cet homme passe pour un magicien, et il l'est. Il l'est jusqu'à ce que tout le monde en sache et en fasse autant que lui. La nature surtout est une puissante magicienne. Fée sublime, elle agit sans cesse, crée sans cesse, nous ravit, nous éblouit, nous étonne sans cesse. Sans cesse elle jette la beauté à pleines mains et dans tout l'univers. Énergie et Magie, il n'est pas surprenant que tel ait été longtemps son nom. Ainsi deux ordres d'idées : la grande fée Nature; les magies secondaires, émanations, individualisations de la grande fée. A présent, un mot encore. C'est chez les femmes surtout que s'est localisée l'idée de féerie. Trois causes y ont concouru. La beauté, cette espèce de mystère qui plane sur l'idée de sexe, enfin l'identification de la nature (fée suprême) à une femme. Médée peut-être en est une preuve plus frappante encore que tant d'autres. Si ce nom rappelle les Mèdes, et semble la Médie personnifiée, il fait penser aussi à la médecine (mais qui peut dire que *Medos* et *medicus* n'aient pas un lien commun?); Médée aussi se rapproche de *maid*, la vierge (d'où *magd*, *mædchen*).

MÉDÉIDE, Μηδείδης, pilote du navire tyrrhénien qui prit Bacchus, fut seul épargné par le dieu. Comp. Acète.

MÉDÉON, Μεδεών, héros éponyme d'une ville de Béotie, devait le jour à Pylade et à Électre.

MÉDÉSICASTE, Μηδεσικάστη, fille naturelle de Priam, épousa Imbrios, de Pédase, et fut emmenée en captivité par les Grecs, après la chute de Troie.

MEDICURIUS, Mercure. Ce fut, dit-on, son premier nom. La paronomasie des deux mots (*medicuria*, *Mercurius*) a seule pu engager à émettre cette opinion.

MEDICUS, Médecin, Apollon : c'est un des surnoms les plus importants de ce dieu (*Voy.* Apollon et comp. Esculape). A ce titre, Apollon avait le serpent au pied de sa statue et était honoré à Balanagres

(Cyrénaïque), où on lui immolait des chèvres.—Minerve aussi avait le nom de Medica. Sagesse suprême, il n'est pas étonnant qu'elle se délègue en déesse médicinale; mais sous d'autres rapports encore elle a droit à ce titre. Nature, magie, génie inventif (méchanîtis), qui peut mieux qu'elle trouver, pour rendre l'homme à la santé, de magiques expédients?

MÉDIOXIMES (LES) passaient pour des dieux mitoyens (aériens)? vu que l'air tient le juste milieu entre le ciel et la terre. Servius en fait des dieux marins, et Apulée des êtres supérieurs à l'homme et inférieurs aux dieux.

MÉDUSE, MEDUSA, Μέδουσα, la grande Gorgone, est une fée, une vierge, une espèce de Médée dans laquelle prédomine la face chthonienne et ténébreuse. Aussi certaines légendes lui donnent-elles une éclatante beauté. Rien surtout n'égale sa longue et blonde chevelure. Des milliers d'amants sollicitent sa main. Neptune aspire à ses faveurs; et, métamorphosé en cheval ailé (c'est à tort qu'on dit en oiseau), il l'enlève, la porte dans un temple de Minerve, et là se livre avec elle aux voluptés d'un amour clandestin. Ainsi, beauté, virginité, clandestinité, cheval-oiseau (*Voy.* HIPPIOS), onde, et par conséquent magie se trouvent ici. Survient la face ahrimanienne de la légende. 1° Méduse est laide. Soit qu'elle ait porté à Minerve le défi de la beauté, soit que la violence qu'elle a subie dans son temple ait fait naître le courroux dans le cœur de la virginale Athânâ, on voit Méduse odieuse à cette brillante déesse de la lumière. Au lieu de la belle chevelure qui flottait autour de ses jambes, des serpents aux dents vénéneuses coiffent de leurs spirales grisâtres la tête de la vierge insolente ou de la concubine déshonorée; une teinte ferrugineuse remplace cette blancheur éblouissante qu'admira le dieu des eaux. Ses yeux rigides pétrifient quiconque en reçoit un regard, et transforment le cœur qui battait naguère en épais minéral. Nombre d'infortunés périssent ainsi dans les environs du lac Tritonis sous l'ascendant de ce coup d'œil immobilisateur. 2° Méduse doit mourir. On lui donne deux sœurs, Euryale et Sthényo : celles-ci défient la vieillesse et le trépas. Des trois Gorgones c'est donc elle qui est la moins haute, la moins grande; c'est elle pourtant que l'on regarde comme la Gorgone par excellence. Serait-ce donc que les Gorgones, étant une personnification du malheur, et que la mort étant un malheur, la Gorgone mortelle est la Gorgone la plus terrible? 3° Il y a lutte entre le soleil incarné d'Argos (Persée) et Méduse. Le glaive d'or du Mithra de la Grèce décolle la tête de la Gorgone; des gouttes de sang jaillissent et teignent en pourpre l'écume blanche de la mer : Khouçor et Pégase naissent. Encore du sang! Tandis que Persée traverse l'espace sur Pégase, tenant à la main la tête hideuse, chaque goutte que laissent échapper les artères se change, lorsqu'elle touche la terre, en un serpent de dimension colossale. Enfin, la tête elle-même conserve au sein de la mort sa propriété terrible. Quiconque arrête son œil sur l'œil de Méduse est changé soudain en un rocher à forme humaine. Persée lui-même subirait ce destin funeste si la tête qu'il emporte en trophée n'était cachée sous un tissu protecteur. Dans la suite on voit Minerve placer sur l'égide qu'elle a reçue en don de Jupiter, la tête aux mille serpents. C'est

l'arme la plus terrible de la Dourga des Hellènes quand elle vole sur les champs de bataille, qu'elle tue les géants et qu'elle laboure à coups de lance le corps des impies pour faire passer leurs âmes avec le sang par les plaies qu'elle a ouvertes.—Tout ce que l'on peut dire pour donner à Méduse un aspect de reine africaine, chasseresse et guerrière, n'est que fable. Il suffira de lire l'art. GORGONES pour revenir de cette erreur si on la partageait. Ajoutons que Méduse est une Minerve, mais Minerve terrible. Minerve est née au sein du lac Tritonide : aquatique ainsi que Neptune, elle est rivale de Neptune ; lumière éthérée, elle est l'opposé de Neptune. Cette opposition n'est quelquefois qu'un parallélisme: alors les deux êtres, fruits d'une scission, aspirent à se confondre. Neptune aime la déesse tritonienne ; il la possède. Vulcain aussi dans les mythes dédalides, dompte dans sa forge la pudeur d'Athânâ. Athènes, depuis. sauva par un autre conte la virginité de sa déesse (*V.* ÉRICHTHONIUS). On fit de même dans les mythes luni-solaires. A présent nous étendrons-nous sur l'identification de Lune, de Terre, de ténèbres, d'inorganisme, de pétrification, de mort et de malfaisance? Les art. GORGONES, DIANE, etc. peuvent nous exempter de ces détails. — On gardait à Tégée (ville Minervienne) des cheveux de Méduse. Ils servirent de Palladium à la ville. Deux légendes couraient sur l'origine de ces cheveux. Suivant l'une, c'était Hercule qui en avait fait cadeau à Érope, fille de Céphée; suivant l'autre, Céphée les tenait de Minerve.—Une foule de monuments antiques représentent Méduse même ou bien sa tête. *Voy.* Lippert, *Dactylioth.*, II, 26; Maffei, *Gemm.*, tom. IV, pl. 27 et 28; Beger, *Thes. Brand.*, III, 315, 316; *Musée flor.*, tom. I, pl. 32, n. 4—10, pl. 33, n. 1—9; un denier de Plancus (Eckhel, *Num. Anecd.*, page 13) présente Méduse et au revers l'Aurore sur son char. Une suite de sujets relatifs à Persée et à Méduse se trouve dans Millin, *Galerie mythol.*, 386, 386-387, 387. Tous les antiquaires ont remarqué la Méduse assise sur des rochers accablée de douleur de voir des serpents s'alonger sur sa tête, à la place de sa belle chevelure, et même surgir de toutes parts autour de sa peau délicate, dresser leur tête qui semble siffler, et s'enrouler autour de son corps et de ses jambes. Cette idée a été souvent reproduite par les lithoglyphes. Quelquefois la tête de Méduse a des ailes. Léonard de Vinci, parmi les modernes, a fait une tête de Méduse, monument qu'on regarde comme un de ses chefs-d'œuvre. —Deux autres MÉDUSE étaient filles, l'une de Sthénèle, l'autre de Priam.

MÉGABRONTE, MEGABRONTES, Μεγαβρόντης, chef dolien, fut tué par Hercule sur les côtes de Sicile dans une bataille entre les Argonautes et ses compatriotes.

MÉGALARTE, Μεγάλαρτος, et MÉGALOMAZE, Μεγαλόμαζος, inventeurs de la panification, portèrent cette invention en Béotie. Tous deux eurent des statues à Scolion. Cérès aussi avait le nom de Mégalarte. Délos célébrait en son honneur les Mégalarties, fête remarquable par une procession où l'on portait des pains (Rac. : μέγας, grand ; ἄρτος, pain, μᾶζα, pâte).

MÉGALÉTOR, Μεγαλήτωρ, fut changé en Ichneumon (*V.* MUNYQUE). — MÉGALÉTOR, était aussi un surnom d'Apollon.

MÉGALOSSAQUE Μεγαλόσσα-

κος, Dolien, tué par Castor et Pollux dans la bataille que les Cyzicènes livrèrent aux Argonautes.

MÉGAMÈDE, *Μεγαμήδη*, fille d'Arné, est une des femmes de Thespius, mère des cinq Thespiades.

MÉGANIRE, MEGANIRA, *Μεγάνειρα*, dont quelquefois on fait MÉTANIRE, est 1° femme d'Arcas, 2° femme de Célée. Comp. des variantes, art. CÉRÈS.—MÉGANIRE est la grande Nérée, la grande androgyne, idée venue de l'Inde où elle est très-fréquente, et où le mot qui veut dire homme entre dans la composition de beaucoup de noms de femmes (*Nara* en samskrit, *ἀνὴρ* en grec, *Nérieo* en zend, homme, *vir*). Comp. NÉRÉE, NÉRINE, etc.

MÉGAPENTHE, MEGAPENTHES, *Μεγαπενθής*, fils de Prœtus, neveu d'Acrisius et cousin de Danaé, régna d'abord à Tirynthe, tandis que Persée, l'héritier d'Acrisius son aïeul, avait Argos sous sa domination. Plus tard, les deux princes firent un échange et Mégapenthe alla s'établir dans Argos, tandis que Persée émigrait dans Tirynthe et de plus fondait Mycènes. Ce fait de l'histoire fabuleuse a de l'importance. Entendu à la lettre, il fait comprendre comment la postérité de Persée occupe Tirynthe et Mycènes et non Argos, Tirynthe, par Hercule, et Mycènes par Crissée. Hygin assure que Mégapenthe tua Persée pour venger la mort de Prœtus, c'est probablement un conte forgé à plaisir. Mégapenthe laissa, en mourant, le trône à son fils Anaxagore qui fut le dernier de sa race. — Un MÉGAPENTHE, fils de Ménelas et de l'esclave Piéris ou Térilée, avait pour frère Nicostrate. Tous deux furent exclus du trône comme fils d'une concubine; quelquefois on montre Mégapenthe épousant soit une princesse spartiate, fille d'Alector, soit Hermione. Il était, ainsi que son frère, représenté sur le trône d'Amycles. Une tradition rhodienne portait que Mégapenthe et Nicostrate chassèrent Hélène de Sparte, et la contraignirent à se réfugier chez les Rhodiens.

MÉGARE, MEGARA, *Μεγάρα*, première femme d'Hercule, est fameuse par la mort déplorable qu'Hercule lui fit subir ainsi qu'à ses enfants lorsque les enfers le rendirent à la terre, en proie à de sombres accès de démence. Mégare passait pour fille du roi de Thèbes, Créon. Hercule l'avait obtenue en récompense du triomphe qu'il avait remporté sur l'orchoménien Ergine. On nomme les fils de Mégare, Thérimaque, Créontias, Déicoon et Déion. Du reste, il existe des variantes sur leurs noms et sur leur nombre. Hygin n'en compte que deux, Euripide va jusqu'à trois. La légende vulgaire montrait Créon spolié du trône par Lycus, et Mégare pendant l'absence d'Hercule obsédée par les sollicitations du tyran qui voulait en faire son épouse. Tout à coup, Hercule arrive en fureur, immole Lycus et rend le trône à Créon. Mais soit excès de colère, soit jalousie, il est encore agité par une noire frénésie quand l'usurpateur n'est plus, et son courroux s'étend sur Mégare elle-même. Une autre légende fait périr sous les coups d'Hercule en démence ses fils, mais non sa femme. Rendu bientôt à la raison, Hercule déplore sa fatale vengeance; et, ne pouvant regarder Mégare sans honte et sans regrets amers, il la cède à Iolas, son ami et son compagnon le plus fidèle.—Un MÉGARE, *Megareus*, *Μέγαρος*, fils de Jupiter et d'une nymphe Sithnide échappa aux flots lors du déluge de Deucalion en gagnant à

la nage la cime d'un mont sur lequel croissaient des grues. La montagne prit de là le nom de Géranienne (γέρανος, grue).

MÉGARÉE, Megareus, Μεγαρεύς, héros éponyme de Mégare, passait tantôt pour fils d'Apollon, tantôt pour fils de Neptune et d'Énope, ou même pour fils d'Hippomène; tué en portant du secours à Nisus assiégé par Minos, le fils de Neptune aurait été enterré aux pieds du mur de la ville dont sa cendre était comme le Palladium. Une tradition différente le faisait gendre et successeur de Nisus. Deux fils et une fille furent les fruits de son hymen, mais l'un périt sous les coups des Dioscures, devant Aphidnes, l'autre (OEdipe) fut mis en pièces par le lion du Cithéron. Mégarée, alors, promit sa fille à celui qui la vengerait, en tuant le lion. Alcathoüs, obtint ce prix de la valeur. — Un second Mégarée, petit-fils d'Hercule fut père d'Hippomène; peut-être cette généalogie est-elle due à quelque rédaction imparfaite de la précédente. — Mégarée et la ville de Mégare ne font qu'un. Les légendes laissent apercevoir deux faits: 1° que Mégare tirait son origine de Thèbes; 2° qu'elle avait des prétentions à la puissance maritime.

MÉGAS, Μέγας, père de Périme, fut tué par Patrocle à Troie. Comp. Mégès.

MÉGÈRE, Megæra, Μέγαιρα. *Voy*. Furies.

MÉGÈS, Μέγης, (les Doriens disaient Megas) : 1° chef grec, fils de Phylée, prétendant d'Hélène et conducteur des quarante navires de Dulichium et des îles Échinades à Troie; 2° chef troyen, blessé, la nuit de la prise de Troie par Admète d'Argos. Mégès avait été représenté le bras en écharpe sur un tableau de Polygnote qui était consacré à Delphes.

MÉGESSARE, Megessares, Μεγεσσάρης, père de Pharnacé, une des mystérieuses déesses qu'on fait femme de Sandak et mère de Cinyre. Pharnacé veut dire lune; Sandak était le soleil. Il est croyable que Mégessare est une espèce de temps, ce grand sare, ce cycle de cycles, le Manouantara personnifié.

MÉHADU (il faut lire Mahadéva, d'où Mahadev, Mahadéo, etc.) n'est pas une divinité subalterne. Ce sont les Brahmes qui le disent. Mais les Brahmes adorent Brahmâ et veulent à toute force que Brahmâ ait la prééminence sur tous les autres dieux de la Trimourti. Au reste les Brahmes mêmes avouent que Méhadu fut créé avant la formation du monde, et qu'un jour il détruira le monde.

MÉHER *Voy*. Mihr.

MEIBDH, célèbre reine du Conaught, dut le jour à Eochaidh-Fiedhlioch descendant d'Erreamhon; et en conséquence fut la sœur des trois Finéamhnas. Elle eut pour mère Bénia, fille de Criomthan, issue de la même race d'Erreamhon. Elle était fort jeune encore lorsque son éclatante beauté inspira un amour criminel à ses trois frères. Ceux-ci dans l'ivresse commirent l'inceste avec leur sœur. De cette liaison criminelle naquit Lughaidh-Riabhdearg. Nous n'avons pas besoin d'avertir que tout ici est falsifié à plaisir, et que les triades, les incestes, sont les cadres systématiques dans lesquels tourne perpétuellement la mythologie irlandaise. Eochaidh-Fiedhlioch avait trois favoris Fiodhach, Eochaidh-Allat et Tinne. Tous trois prétendaient à la main de la belle Meibdh. Le roi issu de Konrach-Magh-Sainbh partagea le Conaught entre ces trois princes, sans doute à

titre de vassaux, et les somma de lui indiquer un lieu propre à devenir sa résidence souveraine. Les deux premiers déclarèrent qu'ils ne paieraient de tribut qu'au chef qui résiderait à Tara. Tinne au contraire dit à Eochaidh-Fiedhlioch : « Va bâtir ton palais où bon te semblera; là j'irai te payer l'impôt. » Tinne obtint ainsi la préférence sur ses deux rivaux et fut le premier mari de Meibdh. Eochaidh-Allat osa lever l'étendard de la guerre contre son heureux compétiteur; il perdit à la fois son royaume et la vie. Tinne abandonna le territoire conquis au bloud Oilioll, à Oilioll-Fionn. Dans la suite il succomba lui-même dans une bataille à Tara contre le Meath Monuidhir ou Maccacht. Devenue par cette mort souveraine de tout le pays (on ne nous dit pas comment; Oilioll-Fionn et Fiodhach étaient donc morts), Meibdh régna dix ans sans partager l'autorité avec qui que ce fût. Notons en passant que dans l'ancienne législation les femmes étaient toujours exclues de la domination. Au bout de ce laps de temps elle épousa en secondes noces Oilioll-More, Oilioll-le-Grand, fils de Rona-Ruadh. M. d'Eckstein soupçonne cet Oilioll-More de ne pas différer d'Oilioll-Fionn. Meibdh par suite de cet évènement donna le jour à sept fils qu'on appelle les sept Maine. Quelques années après arriva le beau Feargus. Accueilli avec transport par Oilioll et mieux encore par Meibdh, l'hôte des souverains du Conaught alla un jour se promener avec eux au bord d'un lac. Le roi eut la fantaisie de voir Feargus se baigner. L'exilé consentit à satisfaire ce bizarre désir; il se dépouilla de ses vêtements et se plongea dans les eaux. Bientôt Meibdh eut envie de se baigner à son tour, et pria son mari de lui permettre d'aller se plonger dans les flots bien loin de l'endroit où Feargus nageait. Le bon prince y consentit; mais Meibdh ne resta pas longtemps dans la petite anse que formait le lac et où elle s'était d'abord jetée aux yeux d'Oilioll; entraînée par un irrésistible penchant, et habile dans l'art de nager, elle se rapprocha insensiblement du jeune homme. Oilioll à cette vue, en proie à une amère jalousie, donna ordre à un de ses parents de percer Feargus d'un coup de lance et fut obéi. Feargus expira presque immédiatement; mais auparavant, arrachant le fer de sa blessure, il tua le lévrier d'Oilioll en voulant atteindre le roi inhospitalier. Ce massacre du lévrier, symbole connu du druïdisme, du sacerdoce, a trait sans doute à une guerre de religion, à une révolte des classes opprimées contre les oppresseurs. Cet incident au reste est très-commun dans les annales fabuleuses de l'Irlande. Oilioll-More fut tué d'un coup de lance dans un combat par Konnall-Kearnach, un des trois fameux Fins ou héros de l'Ulster. Oilioll était alors parvenu à un âge très-avancé. Meibdh versait encore des larmes sur le trépas prématuré du beau Konnor. Isolée, méprisée, malheureuse, elle quitta Cruachan, son ancienne demeure, pour aller habiter Inis Cloithroin près du lac Ribh. Pendant l'été elle passait des jours entiers à se jouer dans ces eaux fraîches et délicieuses. Un jour le fils du roi Konnor de l'Ulster, Jorbuidhe, vint secrètement prendre avec sa ligne de pêcheur la mesure exacte du lac, d'un rivage à l'autre, du côté où s'élevait le fort de Meibdh, Inis Cloithroin. De retour dans l'Ulster, il arracha deux arbres et les planta tous deux à une distance

égale à celle qui séparait les deux bords du lac, puis, ayant fixé une pomme sur la cime dépouillée d'un de ces troncs, il alla se placer auprès de l'autre, s'exerça longtemps à frapper au moyen d'une pierre placée au bout d'un lacet la pomme élevée sur le pieu, et, à force de multiplier ces épreuves, parvint à être sûr de l'abattre à son gré. Vint un jour où conformément à un plan concerté d'avance les clans du Conaught et de l'Ulster s'assemblèrent pour mettre fin à de longues querelles par une paix solide. La reine était occupée dès l'aube naissante à se baigner dans son lac favori. Konnor et Jorbuidhe se rendirent à l'assemblée. Jorbuidhe lance sa pierre : Meibdh atteinte à la tête et blessée mortellement disparut dans les flots. En tout elle avait régné quatre-vingt-dix-huit ans. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir tout ce qu'il y a de mythique dans la vie de cette reine de l'antique Conaught. Meibdh est une seconde Mélusine, une Nymphe, une Naïade, une Ondine : sa vie, son bonheur, c'était de folâtrer, de s'ébattre au sein des eaux. Ces Ondines à leur tour ne sont point sans rapport avec les belles Nymphes lacustres ou fluviatiles en tant que fécondes et fécondantes (*Voy.* Anna-Perenna, Camasène, Juturne). Quant aux nombres dont l'histoire entière est semée, 3, 10, 98, tous sont symboliques et ont trait à des thèmes mythiques tracés d'avance, vrais lits de Procruste auxquels il a fallu, bon gré mal gré que les détails de la fable fussent accommodés. Restent les aventures amoureuses de la reine, les incestes, le double mariage, l'adultère. Les incestes, nous le disons plus haut, reviennent à tout instant dans les origines irlandaises. Le père et la fille, la mère et le fils, voilà un premier cycle d'unions monstrueuses qu'à chaque instant proclame l'Irlande théologique : l'Orient, l'Égypte, l'Inde nous en offrent des myriades d'exemples : les cohabitations fréquentes du frère et de la sœur se déroulent ensuite. Qui admet le plus tolère naturellement le moins : les incestes de frère à sœur ne sont pas moins fréquents que les premiers dans la mythologie de quelque peuple que ce soit ; et en Orient ils passèrent dans la morale pratique rédigée par les instituteurs des rois *ad usum*. D'ailleurs de l'inceste du père avec la fille à celui du frère avec la sœur le pas est facile, si l'on songe que les fils ne sont que des émanations du père. Dans le mythe de Meibdh en particulier, les trois jumeaux Finéamhnas forment à eux trois une Trimourti adéquate d'Eochaidh-Fiedhlioch. L'infidélité que Meibdh fait à Oilioll en faveur de Feargus rappelle d'abord le commerce scandaleux de la reine femme de Bartolam avec le serf Togadh, puis la mort de Fial, femme de Lughaidh, fils d'Ith le Brigante. Celle-ci nageait toute nue dans la rivière de Feil, quand son époux l'aperçut ; elle en ressentit tant de honte qu'elle en perdit la vie. La mort du lévrier d'Oilioll a son pendant ou plutôt sa contre-partie dans celle du lévrier de la reine, femme de Bartolam. Le roi certain de son malheur que lui confirmait encore la bouche de sa femme arracha violemment Samer (c'était le nom du favori lévrier) du sein de l'épouse criminelle et le jeta par terre si brusquement que l'innocent animal périt sur la place, depuis appelée Iuis-Samer. — Une autre Meibdh, femme d'Art fils de Konn aux cent batailles, donna

son nom à un fort des environs de Tara, Rath-Meibdh.—Une troisième Meibdh, divinité des Tuatha-Dadan, faisait partie de la Trimourti féminine Eithna-Vatach, Mothra et Meibdh. On l'appelle vulgairement Meibdh-Kruachna, parce qu'elle avait pour mère Kruachan.

MÉLAMPE, Melampus, Μέλαμπος, médecin habile, était fils d'Amithaon et de Dorippe, et neveu de Jason (ἰᾶσθαι, guérir). Il semble aussi avoir été devin et poète. Fameux déjà dans toute la Grèce, il mit le comble à sa gloire en guérissant de leur monomanie les Prœtides qui croyaient avoir été transformées en vaches. En récompense, il exigea que le roi de Tirynthe lui cédât les deux tiers de son royaume; il épousa Iphianasse, une des princesses qu'il avait guéries, et laissa trois fils, Antiphate, Abas et Mantius. — On a beaucoup divagué sur Mélampe. Selon les uns, il guérit les Prœtides avec de l'ellébore et même, comme l'ont fait depuis les naturalistes, il imposa son nom à cette plante (*melampodium*). Les autres veulent qu'il n'ait mis en usage pour la guérison que des formules magiques. De même on s'est demandé quelle était la maladie des Prœtides, démence, hystérie, névrite, etc.? On eût dû voir que les Prœtides étaient les Bacchantes. Prœtus, c'est Fré; Fré est le soleil, le soleil est Bacchus. Les Prœtides sont donc des parèdres, des hiérodoules, des filles du soleil, et comme Bacchus-soleil a presque toujours l'aspect tauromorphique, ces dociles ministrantes affectent les formes et le caractère de la vache. La guérison des Prœtides par Mélampe n'est donc que la cessation des hautes chaleurs, symbolisées par des restrictions qu'apporte un sage au culte trop orgiastique de Bacchus. On a donc eu tort de voir dans Mélampe un propagateur de ce culte: tout au plus le parti que son nom représente le régularisa-t-il en l'asservissant à des formes plus pures. Il y a plus : une des épithètes favorites du lumineux Dévanicha, c'est celle de Levkopous (Λευκόπους) au pied blanc: Mélampe veut dire au pied noir. Au reste, on a expliqué ce nom par d'autres causes. Dorippe, dit-on, avait habitué son fils à marcher sans chaussure, et le soleil avait noirci les pieds de l'enfant. Le peuple, toujours hyperbolique dans ses récits, prétendait que Mélampe entendait le langage des animaux, et Apollodore rapporte un conte bizarre à ce sujet. Les évhéméristes ont placé la guérison des Prœtides tantôt sous Prœtus, tantôt sous Anaxagore. Ce dernier prince, dit-on, avait d'abord refusé à Mélampe le prix qu'il demandait pour la guérison de ses cousines. Jusque-là Mélampe n'avait demandé que le tiers des états de son auguste client. Il partit; rappelé au bout de quelque temps il en exigea les deux tiers, et en donna moitié à son frère Bias.— On trouve encore deux Mélampe: le premier est un des Dioscures Tritopators (les deux autres se nomment Alcon et Eumole), le second un compagnon d'Hercule, père de Cissée et de Gyas.

MÉLAMPYGE, Μελάμπυγος, Hercule en tant que tournant les épaules, le dos, etc. (πυγή, c'est-à-dire passant dans l'hémisphère austral qui est opposé au nôtre, et laissant aux habitants de l'hémisphère boréal l'hiver, les frimas, les longues nuits, les ténèbres. Hercule Mélampyge est mis en rapport dans la mythologie avec les Cercopes. Nous avons dit dans cet article tout ce qu'il est essentiel de savoir sur le Mélampyge.

MÉLANÉE, Melanea, fille de Neptune, fut aimée du dieu-fleuve Nil, et lui donna le nom de Mélas.

MÉLANÉE, Melaneus, Μελανεύς : 1° Éthiopien tué aux noces de Persée; 2° fameux Centaure; 3° Grec si habile à tirer de l'arc qu'on le disait fils d'Apollon.

MÉLANÉGIS, Melanægis, Μελαναιγίς : Bacchus à Hermione, où chaque année on célébrait en son honneur des jeux dans lesquels on se disputait le prix de la musique, de la natation et de la rame. Ce nom, digne de remarque, nous ramène à l'égide possédée par Jupiter et par Minerve, à l'idée de puissance génératrice suprême, enfin à celle d'esprit funeste et ahrimanien. Les Apaturies athéniennes étaient consacrées à Dionyse-Mélanégis, à Jupiter et à Vulcain.

MÉLANION : Μελανίων 1° Hippomène; 2° un des disciples de Chiron.

MÉLANIPPE, femmes. *Voyez* Ménalippe.

MÉLANIPPE, Melanippus, Μελάνιππος. 1° Fils de Mars et de la nymphe Tritia, fonda en Arcadie une ville à laquelle il donna le nom de sa mère. 2° Fils du chef thébain Ithaque, fut tué par Amphiaras. Tydée, qu'il avait blessé, se fit apporter sa tête, et la déchira de ses dents. Minerve irritée enleva de la tente du barbare le remède qu'elle lui avait apporté pour le guérir. 3° Fils de Thésée et de Périgone, remporta le prix de la course aux jeux néméens que célébraient les Épigones vainqueurs de Thèbes, et conduisit une colonie grecque en Carie. 4° Jeune homme de Patres, viola Cométho, prêtresse de Diane-Triclarie, dans le temple même de la déesse. Une épidémie effroyable s'ensuivit, et Diane elle-même révéla l'impiété des deux amants. Cométho et Mélanippe périrent au pied de l'autel, et il fut décrété que chaque année verrait de même verser le sang d'un jeune couple remarquable par sa beauté.—De huit autres Ménalippe, trois sont des chefs troyens tués par Antiloque, par Patrocle, par Teucer; un quatrième fut fils de Priam; un fils du roi d'Étolie, un fils de Mélas, tué par Tydée, se présentent ensuite, et la liste se complète par un prêtre d'Apollon à Cyrène, égorgé par les ordres du tyran Nicocrate.

MÉLANOPE, Melanopus, Μελανωπός, de Cumes, était auteur d'un hymne en l'honneur d'Opis et d'Hécaerge. Comp. Olen.

MÉLANTHE, fils du Néléde Andropompe, fut chassé avec ses frères de la Messénie par les Héraclides, trouva un asile dans Athènes, tua Xanthus roi des Béotiens en combat singulier, grâce à une supercherie qui fit instituer la fête des Apaturies, et fut élu roi des Athéniens en remplacement de Thymète. Codrus son fils lui succéda. Ovide nomme un Mélanthe compagnon de Bacchus. — Deux autres Mélanthe, *Melanthius*, Μελάνθιος, furent, l'un un chef troyen tué par Euryale, l'autre un prétendant de Pénélope, pendu à une colonne, puis mutilé et mis à mort. Ce soupirant de la reine n'était pourtant qu'un simple berger d'Ulysse.

MÉLANTHÉE, Melantheus, Μελανθεύς, père d'Amphimédon, un des prétendants de Pénélope.

MÉLANTHIDE, Melanthis, Μελανθίς, Bacchus dans Athènes, en mémoire de ce qu'il avait paru derrière Xanthus, affublé d'une peau de chèvre noire sur les épaules, pendant son combat avec Mélanthe. « D'où vient, s'écria le jeune champion d'Athènes, que vous avez un second à vos côtés? » Xanthus regarde derrière lui, Mé-

lanthe profitant de cet instant d'inadvertance l'étend à ses pieds (*Voy.* Mélanthe, et comp. Mélanégis).

MÉLANTHIE, Μελανθία, fille de Deucalion et de Pyrrha.

MÉLANTHO, Μελανθώ, Océanide aimée de Neptune, qui triompha d'elle sous la forme d'un dauphin. C'est une Neith noire ou Neith inférieure, Neith mère. Neptune viole Athânâ, si nous comprenons bien l'histoire de Méduse. — Une autre Mélantho, suivante et amie de Pénélope, entretenait une intimité criminelle avec Eurymaque.

MÉLAS, Μέλας : 1° fils de Neptune (Minerve emprunte ses traits dans l'Iliade); 2° fils d'Ops; 3° fils de Protée; 4° fils de Porthaon et d'Euryte (ses neuf fils périrent tués par Tydée, au moment où ils se préparaient à tuer OEnée leur oncle, pour donner le trône à leur père); 5° Argonaute qu'on dit fils de Phryxus et de Chalciope (comme Hellé, sa tante, il se noya en route); 6° un des Tyrrhéniens de la troupe d'Acète.

MÉLCARTUS. *V.* Melkarth.

MELCHOM, dieu des Ammonites, eut de Salomon un temple dans la vallée d'Ennon, et de Manassès un autel dans le temple de Jérusalem. Josias renversa ce monument de l'idolâtrie de son aïeul. Généralement on prend Melchom pour Moloch. Ne serait-ce pas Cham (ou Chamos), qui justement était la grande divinité des Ammonites?

MÉLÉAGRE, Meleager, Μελέαγρος, fils d'OEnée, roi de Calydon, et de la Thestiade Althée, prit part dans sa jeunesse à l'expédition des Argonautes, puis fut le chef de cette chasse fameuse dirigée contre le sanglier dévastateur des campagnes calydoniennes. Le sanglier succomba; mais Diane dont l'animal farouche servait les vengeances, Diane qui l'avait envoyé pour punir OEnée de l'avoir oubliée dans ses sacrifices, Diane irritée du bonheur de ses antagonistes excite une rixe cruelle entre les triomphateurs. Amant d'Atalante, la belle chasseresse qui a la première blessé l'animal, Méléagre offre à cette amazone de l'Arcadie la hure énorme du sanglier. Les frères d'Althée se récrient : de part et d'autre on court aux épées, le sang coule. Méléagre, toujours destiné à la victoire, étend ses oncles roides morts sur la pelouse de la forêt. Althée alors se souvient que, quand elle donna le jour à ce futur meurtrier de ses frères, les Parques présentes à la naissance du jeune prince lui ont révélé que la destinée de son fils était liée à la durée d'un tison posé au milieu du brasier. A ce mot, Althée oubliant les douleurs de la fièvre puerpérale s'est précipitée hors du lit, a retiré du feu le bois fatal, a éteint les traces de flamme, et l'a caché dans les réduits les plus secrets de son palais; mais ses frères ne lui étaient pas moins chers que son fils. Elle court à l'asile mystérieux qui a reçu ce dépôt si cher, saisit le tison, le jette au milieu d'un vaste brasier. Soudain un feu secret s'insinue dans les entrailles de Méléagre, le torture, le dévore, le consume, et, quand le tison n'est plus que cendres, Méléagre n'est plus qu'un cadavre. — A cette légende que le tragique Phrynichus popularisa le premier, substituons à présent le récit primordial. Diane et le sanglier y figurent, mais point d'Atalante. Les deux peuples qui se sont coalisés pour délivrer leurs campagnes du rapace mammifère se disputent sa peau et sa hure; la guerre s'allume entre les Étoliens, d'un côté, et les Curètes de l'autre. Les frères d'Althée, les fils de Thestius commandent

aux Curètes; Méléagre conduit les bandes étoliennes, et les guide à la victoire. Non-seulement il taille en pièces l'armée ennemie: les chefs mêmes périssent de sa main. Mais dès-lors ce guerrier intrépide est comme souillé: c'est presque le sang maternel qu'il a versé; ce sang, c'est une furie qui va s'attacher à ses pas, planer sur sa tête; sa mère elle-même dévoue l'assassin aux Euménides. Un affaissement mortel opprime alors le cœur de Méléagre. Les Curètes reprennent l'avantage. Ils frémissent en armes autour de Calydon, et rien ne peut tirer Méléagre de la somnolence douloureuse qui pèse sur lui comme un invincible cauchemar. La voix seule de Cléopâtre, son épouse, l'arrache à cette sombre torpeur; il marche, il ranime l'ardeur des siens, il refoule jusque dans son camp l'ennemi déjà maître des avenues du palais et sur le point d'incendier la ville; mais, dès que le danger n'est plus, l'ardeur factice que lui inspirait le spectacle enivrant des batailles s'éteint, et la noire mélancolie assombrit de nouveau son âme. Il meurt. Ce sont les Furies maternelles, dit-on, qui ont abrégé ses jours. « Fatal exemple, dit le vieux Phénix à son élève, des désastres que la colère entraîne à sa suite, et des amères douleurs par lesquelles la vengeance expie pendant des années ses joies d'un jour! » Autour du pâle et mourant Méléagre se groupent des figures non moins douloureuses. Althée qui, dans l'une et dans l'autre légende, est la cause de sa mort, se tue lorsqu'elle n'a plus de fils; Cléopâtre, sa femme, se pend de désespoir; ses sœurs, Gorgé, Déjanire, Ménalippe, Euximédée, se couchent, les yeux baignés de pleurs, auprès de son tombeau, et traînent un deuil sans fin, jusqu'à ce que Diane par pitié les transforme en oiseaux. Primitivement, sans doute, on ne donnait à Méléagre que deux sœurs, Déjanire et Gorgé; mais comme celles-ci apparaissent ailleurs mariées, l'une à Andrémon, l'autre à Hercule, on en créa deux autres, puis tour à tour on dit que les quatre princesses, ensuite que deux princesses seulement avaient subi la transformation. Sans doute aussi on cessa plus tard de compter exactement, et l'on admit des Méléagrides en nombre indéfini. Méléagrides! tel est leur nom; il est analogue à celui des Phaéthontides donné aux Héliades. La Cléopâtre, femme de Méléagre, était la fille d'Idas et de la célèbre Marpesse.—On voit combien la légende qui l'admet dans la famille de Méléagre s'éloigne de celle qui fait d'Atalante sa parèdre habituelle. Il y a dans cette dernière quelque chose de cabirique. Les oncles de Méléagre se nomment, selon les uns, Prothoos et Comète, selon les autres, Toxée et Plexippe.—La guerre des Étoliens et des Curètes rappelle de loin celle des Pandous et des Kourous. Réduite à la Grèce et à une donnée historique, c'est une querelle entre Calydon et Pleuron, les deux villes importantes de l'Étolie. — Méléagre ne laissa qu'une fille, Polydore, qui fut mariée à Protésilas. — Millin a donné, dans sa *Gal. myth.*, 409*-415, une admirable suite de représentations figurées relatives à Méléagre.

MÉLECH, c'est-à-dire *roi*, dieu phénicien, ou mieux surnom commun à plusieurs divinités phéniciennes mâles, Adramélech, Anamélech, etc. Malak, Molok, Melkarth, ne sont que des variantes ou des dérivations du même mot. Au reste, le nom de roi appliqué aux dieux n'est point particulier aux religions sémitiques. Pi-Ré en

Égypte n'a pas d'autre sens; Érôs ou Éros, Héré (Junon), signifient de même maître et seigneur (*herr*, allem., *herus*, lat.); Axiéros vient à l'appui; le dieu des enfers est dit roi d'Amenti, Radjamenti d'où Rhadamante. L'art. BAAL fournit encore d'autres rapprochements qui embrassent un nombre de noms divins considérable. — Comp. aussi l'art. DON.

MÉLÉCHER, dieu que les Juifs adorèrent, fut, selon les uns, le soleil, selon les autres, la lune. Les femmes lui offraient un gâteau constellé; c'était aussi l'offrande que les Grecs faisaient à la lune. Comp. l'art. qui précède.

MÉLÈS, Μέλης (qu'il ne faut nullement rapprocher des MÉLAS de la Grèce, et surtout de l'adjectif μέλας), passe en mythologie pour le père de Candaule, dernier prince que la maison des Candaulides ou Héraclides donna au royaume de Lydie. « Si le roi Mélès, » disait un de ces vieux oracles qui courent les pays après que les évènements sont irrévocablement accomplis, « avait jadis conduit autour « de la ville de Sardes le lion qu'une « de ses concubines avait mis au jour, « jamais cette capitale ne serait tom« bée aux mains de Cyrus. » Au reste, Mélès, comme tant d'autres personnages, semble un nom géographique personnifié. Non loin de Smyrne coulait une petite rivière qui tarit en été, et dont le nom était Mélès. C'est d'elle, assure-t-on, qu'Homère tire son épithète de Mélésigène.

MÉLIBÉE, MELIBOEA, Μελίβοια, et AMYCLE, filles de Niobé, furent seules épargnées par Diane, et dans leur reconnaissance élevèrent à Latone, dans Argos, un temple où Mélibée eut une statue près de la déesse. Mélibée était surnommée Chloris la verte, la pâle, à cause de la pâleur que lui inspira le sort de ses frères et de ses sœurs.—Une MÉLIBÉE, Océanide, épousa Pélasgue. Une ville de Thessalie portait ce nom, probablement à cause des beaux pâturages de cette délicieuse contrée (μέλει; βοῦς). Philoctète, qui était de cette ville, lui dut le surnom de *Meliboeus*.

MÉLICERTE. *Voy.* INO, et comp. MELKARTH.

MÉLIE, MELIA, Μελία, Océanide, eut d'Apollon deux fils, Térène et Ismène et les nymphes Méliades. — Deux autres MÉLIE, Océanides, et qui sans doute ne diffèrent pas de la première, sont dites l'une amante de Neptune et mère d'Amycus; l'autre femme d'Inachus et mère de Phoronée et de Phégée. Comp. INACHUS, fin.

MÉLIES, MELIÆ, Μηλίαι : 1° Nymphes qui naquirent du sang d'Uranus, mutilé par Saturne, et de la Terre. Une d'elles fut aimée de Silène, et en eut le Centaure Pholus. 2° Nymphes protectrices des troupeaux (*Voy.* ÉPIMÉLIDES).

MÉLIGUNIS, Μελιγουνίς, héroïne éponyme de l'île actuelle de Lipari, passait pour fille de Vénus. A vrai dire, Méligunis est une Vénus; et probablement le nom signifie femme-reine.

MÉLINE, une des cinquante Thespiades.

MÉLINOÉ, fille de Jupiter et de Proserpine, est peinte tantôt blanche, tantôt noire, tantôt couverte de vêtements jaunâtres, et affecte à tout instant des formes effrayantes. Au fond, c'est une Hécate, c'est-à-dire une Proserpine. La fille, la mère, la sœur, l'épouse, c'est tout un en mythologie.

MÉLISSE, MELISSA, Μέλισσα, fille de Mélisse, le roi de Crète, et

œur d'Amalthée, nourrit conjointement avec elle Jupiter au berceau. Nous ne croyons pas qu'elle diffère d'Amalthée, et en conséquence nous rejetons bien loin l'étymologie qui tire son nom de *melissa*, μέλισσα, abeille (*Voy.* AMALTHÉE, et comp. ADRASTÉE qu'on donne ainsi qu'Ida, sa sœur, pour une nourrice de Jupiter). Amalthée et Mélisse s'appellent nymphes Mélissides.—La prétendue Océanide Mélisse n'est autre que Mélie. On donnait encore ce nom en Crète aux prêtresses de Rée (la grande mère), dans Épidaure à une fille de Proclès, femme de Périandre; dans Corinthe à une femme que le peuple mit en pièces, parce qu'elle refusait de se faire initier aux mystères de Cérès.

MÉLITE, Μελίτη, 1° Néréide, 2° Nymphe, 3° fille du dieu-fleuve Égée. Elle eut d'Hercule Hyllus.

MÉLITÉE, MELITEUS, Μελιτεύς, fils de Jupiter et d'Othréis, fut exposé dans un bois par sa mère, nourri par des abeilles, et découvert par Phrague, que déjà Othréis avait eu de Jupiter. Du nom des insectes industrieux qui lui avaient fourni les premiers aliments, il se fit appeler Mélitée et fonda un établissement dans un lieu qui prit son nom (*Meleda* de l'Adriatique ou bien *Malte*).

MÉLIOS, Μήλιος, *aux brebis* ou *aux pommes;* Hercule à Thèbes et à Thespies. L'usage était de sacrifier aux dieux une brebis (*mêlon*, μῆλον). Un jour l'Asope débordé ne permettant pas de porter la brebis, un jeune homme fit remarquer que *melon* signifiait pomme, et tout bonnement on sacrifia au fils d'Alcmène des pommes supportées par de petits bâtons en guise de jambes. Le dieu Addéphage rit de l'expédient, et, depuis ce temps, les pommes remplacèrent les brebis dans les sacrifices.

MELKARTH est familièrement nommé l'Hercule phénicien, l'Hercule de Tyr. C'est le quatrième des Hercules mentionnés par Cicéron (*Nat. des Dieux*). Généralement on explique ce nom par roi de la ville (Melek-Kartha.) Il est plus simple d'y voir le roi fort (Melek-Arta). Cette désinence Arta se retrouve dans d'autres noms sacrés et spécialement dans celui de la grande déesse phénicienne Astarté. Ainsi que l'Hercule grec, Melkarth se présente dans la théogonie comme un Cadmile, un Dieu-Rapport, un servant, réabsorbable soit en Axiocerse, soit en Axiéros. Cadmile pur, il cumule les traits d'Hercule même et d'Hermès : il est force et sagesse, il est action et verbe (verbe parlé comme verbe écrit), il est vainqueur et voyageur (c'est-à-dire, dans les idées phéciennes, navigateur). Il est guerrier et commerçant. Ceci sur la terre ! au ciel il est soleil (le soleil agit, voyage, navigue même; le ciel était censé un grand océan suspendu sur nos têtes: *V.* TPÉ). Dans l'un et l'autre cas, il unit. Et, pour déterminer ce fait vague (union) par quelques exemples, lorsqu'il cingle le long de la voûte céleste ou au travers de la Méditerranée, infatigable voyageur, il fait correspondre, rapproche, met en contact le couchant et l'orient, Gadès et Tyr, les deux moitiés du zodiaque, les deux moitiés de la sphère. Psychologiquement, il est le nœud qui unit le projet et l'acte : la volition et la force (activité) accomplissent et déterminent un produit. Politiquement, il est le lien fédératif, ici de toutes les villes qui forment un état indivisible, là des colonies et de la métropole : c'est le concentus, l'harmonie, la centralisation. Comp. ici tous les développements sur Cadmile, Mercure, Bacchus, Her-

cule, Harmonie et Amour, art. Cabires. Voyager et lier ainsi, c'est être Démiurge (c'est-à-dire activité, force, personnification herculéenne); effectivement, le soleil en Égypte était compté parmi les Démiurges. Mais d'autre part, c'est être messager, intermédiaire, c'est être parole et idée, c'est être Mercure. Melkarth au fond est donc plutôt un Herméracle qu'un Héraklès, et rien de plus juste que la conjecture qui le rapproche de Sumès-Hermès. Il paraîtrait aussi que Melkarth fut identifié avec Mars, du moins à Carthage, ce qui conviendrait en effet soit au caractère guerrier du dieu, soit à sa physionomie sidérique (continuellement on voit le soleil s'incarner en planète). De plus, la racine des noms grecs Arès, Héraklès, est la même de part et d'autre. Essayons maintenant de localiser Melkarth en tant que Cadmile dans un cadre cabirique adapté à la religion phénicienne. Le classement s'opère de lui-même. Baal, Astarté et Melkarth (Baal Axiéros et Axiocerse mâle, Astarté Axiocerse femelle, puis, Melkarth), voilà les trois dieux, voilà la sainte triade, contre-épreuve facile de la triade cabirique, Hépheste, Aphrodite, Herméracle, dans laquelle Hépheste remplit deux rôles, dans laquelle Hépheste, à la fois élevé et funeste, laisse très-facilement entrevoir qu'il ne répugne point à s'incarner en Crone et en Arès (Mars). La généalogie cicéronienne de l'Hercule de Tyr ne contredit que superficiellement ces données. Jupiter et Astérie se résolvent en Baal et Astarté. Pour celle-ci le rapport n'est point douteux : le nom et l'idée établissent l'identité. Pour l'autre il suffit de se reporter à l'art. Baal (et subsidiairement à Cabires et à Fta) pour se convaincre de la facilité avec laquelle les mythographes grecs substituèrent Zevs à Baal. Melkarth était adoré à Gadès, à Malte, à Carthage comme à Tyr, et d'immenses débris, d'énormes substructions témoignent encore de la magnificence de son culte (Bres, *Malta antica*, p. 144 ; Münter p. 45, etc). Les colonies de cette dernière ville envoyaient annuellement à leur métropole une théorie et de riches tributs à l'occasion de la fête du Bûcher ou de l'Autocaïsme. Carthage même, à l'époque de sa splendeur, ne manqua jamais de rendre cet hommage au grand Cadmile indigène (*V.* Polybe, fragm. des *Amb.*, c. 114, etc., et comp. les détails curieux rassemblés à ce sujet par Münter). Long-temps, sans doute, Melkarth n'eut point d'images autres que le feu. Une flamme éternelle brûlait dans les temples que l'Afrique, que l'Espagne méridionale avaient élevés en son honneur. Toutefois il est probable que cet usage cessa plus tard. Les médailles de Thasos (colonie de Tyr) présentent Hercule armé de l'arc et des flèches. et on le retrouve sur des médailles de Gadès (avec légendes soit puniques soit romaines) caractérisé par la peau de lion et la massue. Ajoutons que le choix même de ces accessoires symboliques dépose et de la tardive apparition et de l'origine grecque de cet anthropomorphisme. La statue de Melkarth était chargée de liens; ce qui, dit-on, avait trait à la faiblesse accidentelle ou périodique du dieu soleil (*V.* Adonis). A Gadès, il avait un autel comme année (comparez ici Janus), et c'est sous un point de vue analogue que Nonnus (*Dionys.*, liv. XL) appelle Hercule Ménagète, c'est-à-dire conducteur des mois. Enfin, Melkarth faisait partie de la série des Cabires phéniciens, et venait sans doute

immédiatement après Sidik leur père, ou plutôt Sidik restant dans la haute sphère cosmogonique se déléguait, s'incarnait en Melkarth lorsqu'il s'agissait de donner naissance aux sept Cabires. La série planétaire des Treize-Douze Égyptiens, série dont Djom est le chef, semble représenter parfaitement les sept Cabires dont Melkarth est comme le chef de file. Ce que nous avons nommé Autocaïsme est cette pompeuse cérémonie commune à Carthage et à Tyr, dans laquelle on voyait un immense bûcher devenir la proie des flammes, puis tout-à-coup du sein des cendres resplendissantes et des braises colossales un aigle sortir et se perdre dans la nue, pareil au phénix d'Égypte. Cet aigle était le symbole de l'année et du temps qui renaît de ses cendres. L'Hercule au Mont OEta des légendes helléniques n'est qu'un embellissement épique de cette solennité. Münter y retrouve l'origine d'une des plus célèbres circonstances des apothéoses impériales (l'aigle qui, du sein du bûcher, allait porter aux cieux l'âme du divin empereur). Des victimes humaines (des prisonniers? des étrangers? des nègres?) arrosaient, dit-on, de leur sang le pied du bûcher élevé à Melkarth. Les Phéniciens lui sacrifiaient aussi des cailles : allusion à la disparition périodique de la force solaire (prise pour une mort, une léthargie, un évanouissement) et à l'excellence prétendue de la cervelle de caille contre l'épilepsie. Comp. Iolas. Le Melicerte-Palémon de la famille Cadméenne à Thèbes n'est évidemment qu'un Melkarth (*Voy.* Ino et Palémon) : même nom (aux voyelles près) et même rôle (divinité de la mer); notez de plus qu'Hercule en grec se nomme Παλαίμων, le lutteur. On peut soupçonner aussi que c'est à la diffusion du culte de Melkarth, vers la limite occidentale de l'ancien monde, que sont dues en partie les fables grecques relatives aux exploits de l'Hercule thébain dans l'Hespérie.

MELLONE, Mellona, déesse latine, avait les abeilles et le miel sous sa protection. Voler le miel de son voisin était s'exposer à sa colère.

MELPOMÈNE, Μελπομένη, muse de la tragédie, porte d'ordinaire le cothurne, le poignard, le sceptre et une couronne. Son maintien est grave et sévère. On la voit dans la Mosaïque d'Italica, pag. 19, le masque tragique à la main. Dans les *Pitture d'Ercolano* elle a, outre la grande tunique et l'ample manteau tragique, et la massue et le masque herculéen, l'espèce de coiffe que les médailles mityléniennes donnent à Sapho. La massue se retrouve aussi dans Winckelmann, *Monum. inéd.*, n° 45. Une Melpomène colossale du Musée *Pio-Clément.*, n° 191, I 26, a un pied appuyé sur un rocher, attitude que les anciens ont quelquefois donnée aux héros. On retrouve ces attributs dans ce même Musée *Pio-Clémentin*, IV, 15. — *Melpo* en grec indique un chant large, et qui participe à la fois du grandiose de l'épopée et de la magnificence du lyrique. Telle était en effet la tragédie antique. — Melpomène, *Melpomenos*, est aussi un surnom d'Apollon. Il existe une belle statue d'Apollon Melpoménos dans le Musée *Pio-Clémentin*. Comp. Muses. L'Acarnanie et Athènes adoraient surtout Apollon Melpoménos.

MÉMAL, Mæmalus, Μαίμαλος, père du chef grec Pisandre, qui alla au siége de Troie.

MEMBLIAR, Membliarus, sui-

vant de Cadmus, donna son nom à une île de l'Égée, une des Cyclades, entre Anaphe et Théra.

MÉMERCUS. *Voy.* Mermère.

MEMNON, Μέμνων, incarnation extra-hellénique de la lumière-solarité, passait en Grèce pour un prince venu des lointaines contrées, patrie ou siège favori de l'astre du jour; mais quelle contrée? Ici l'on variait. C'est de l'est que vient la lumière, c'est au sud que brille la lumière. Deux légendes se sont formées aussitôt. L'une localise le prince-dieu dans Thèbes; l'autre place son trône dans l'orient, au centre même de l'Assyrie, à Suse, la ville des lys. Les généalogies reflètent ce double point de vue : dans l'une Memnon est né d'Héméra, le jour (le jour dans toute sa beauté, la lumière au méridien et au zénith, le midi); dans l'autre il doit le jour à l'Aurore (et l'Aurore est l'orient). Au reste, l'Aurore s'offre accompagnée d'un époux, Tithon (et Tithon, au dire des Grecs, était le frère de Priam et le fils de Laomédon), ou bien Astrée. Émathion était son frère. Un riche palais, un immense labyrinthe près d'Abydos, en Égypte, signalèrent la magnificence de Memnon. Les partisans du système oriental ont placé ces deux nobles édifices à Suze. Le syncrétisme soupçonna, sous la double légende, un empire qui aurait embrassé, par la conquête, toute la région du Nil et l'Asie jusqu'à l'embouchure du Choaspe ou de l'Eulée. Comme les historiens évhéméristes qui donnent l'Égypte à Memnon emploient, pour indiquer son royaume, le terme vague d'Éthiopie, on eût dû penser aussi que ce mot avait deux interprétations différentes, et que les uns l'avaient traduit par Assyrie-Inde, tandis que d'autres avaient donné comme synonyme exact Égypte-Méroé. Attaqué par les Grecs, Priam envoya demander des secours au splendide seigneur de la Susiane. Memnon était son neveu : la force du sang et une vigne d'or que lui envoya son oncle le déterminèrent à partir. Dictys de Crète le montre arrivant à la tête d'une armée innombrable d'Éthiopiens et d'Indiens, et d'une armée navale non moins considérable sous les ordres de l'amiral Phalas. Ailleurs, ce puissant renfort se trouve réduit à vingt mille hommes, fournis moitié par la Susiane, moitié par l'Éthiopie, et à deux cents chariots; et Memnon lui-même n'est que le général du roi d'Assyrie Teutame, dont Priam est le vassal. Long-temps après on montrait encore les traces de sa marche, depuis le fleuve Choaspe jusqu'à Troie assiégée. Quelques évhéméristes parlent d'une rue magnifique, bâtie par ses ordres et sur son passage. Chemin faisant il eut à combattre les Solymes. Arrivé à Troie, il tua Antiloque, fils de Nestor, blessa Achille, combattit Ajax, et enfin fut tué par le roi des Phthiotes, soit comme le disent quelques-uns, en combat singulier, soit à la suite de son combat avec Ajax. L'Aurore, sa mère, parut aussitôt, et vint pleurer sur son cadavre; ce sont ses larmes qui brillent le matin sur l'herbe et les fleurs, en perles liquides qu'on nomme la rosée. Deux récits plus circonstanciés nous montrent Grecs et Troyens faisant une trêve après la mort de Memnon, le corps du prince de Suse, rapporté à Troie, déposé sur le bûcher, réduit en cendres, et l'urne qui contient ses restes infortunés reprenant le chemin de la patrie. A Paphos, Hèméra, sa sœur, les prend dans ses mains, et l'Aurore

supplie les dieux d'honorer son fils par quelque prodige nouveau. Soudain des oiseaux inconnus surgissent, battent des ailes, se becquettent avec fureur, et chaque année s'élancent dans les plaines de la Troade pour s'y battre sur le tombeau de Memnon. La Paphlagonie donna le nom du héros à une de ses rivières, l'Assyrie lui éleva un temple, Suse lui rendit les honneurs héroïques, et les Thébains instituèrent en son honneur un sacrifice annuel. Ils lui dédièrent en même temps ce colosse célèbre qui, lorsque le soleil dardait ses premiers rayons sur la pierre, rendait un son distinct, et semblait saluer de la voix ses adorateurs.—Autour de ces traits généraux, qui se récapitulent par trois points, rapport avec le sud ou l'est (en d'autres termes avec la lumière), secours donné à Troie, mort et résurrection sous forme d'oiseaux, sous forme de voix, se groupent une foule de détails secondaires, les uns antiques, les autres récents, et forgés à plaisir, mais sur des données antiques. 1° Memnon était le plus beau des mortels, le plus blanc, et pourtant à toute minute, et en sa qualité d'Éthiopien, on le fait noir. 2° Il appartenait à la race des Éthiopiens Macrobiens. 3° Cinq générations s'écoulèrent durant son règne; et cependant on le pleura comme prématurément ravi à l'amour des peuples. 4° C'est par le secours des Phéniciens que l'Aurore retrouva les restes de son fils à Paphos. 5° Les oiseaux gladiateurs qui vont célébrer des joûtes funèbres sur son sarcophage, partent de Cyzique; la bataille a lieu en automne; ils viennent par bandes, et ne s'en retournent que quand la moitié d'entre eux est restée sur le champ de bataille. 6° Ils sont noirs. 7° Du vivant même de Memnon le Nil entasse une montagne de sable. 8° Memnon figure dans quelque légende sous le nom d'Éôos (l'oriental). 9° La tombe était placée, suivant les uns, sur les bords de l'Ésèpe, selon les autres à Paphos, ou en Syrie sur le fleuve Bala, ou en Palestine sur le Batée, non loin de Ptolémaïs, ou en Assyrie, ou à Suse, ou à Ecbatane; en un mot les Memnonium, car tel était le nom des tombeaux de Memnon, abondaient partout. 10° Ces Memnonium étaient aussi des palais, des tours, de vastes édifices. 11° L'épée et la lance de Memnon étaient conservées dans le tombeau d'Esculape à Nicomédie. 12° Les Éthiopiens en apprenant la mort de Memnon appendirent leurs couronnes aux pointes des ronces, et ces couronnes tombèrent dans les sables. 13° Memnon, dans un passage du Scholiaste d'Aristophane, est expressément qualifié de fils de Jupiter (ailleurs on lui donne Cissie pour mère). 14° Le Teutame que quelques-uns donnent comme le sultan de la Susiane peut sembler aussi son père. 15° Le son que rendait au lever du soleil la pierre vivante (λίθος ἔμψυχος) était septuple, selon quelques mythologues. 16° De Thespie (ou Asopis) il eut les sept Muses d'Epicharme. 17° Memnon figure comme architecte, artiste, inventeur de l'écriture. 18° Enfin, des traditions éthiopiennes niaient que jamais Memnon eût été à Troie. Par Éthiopiens, il faut entendre sans doute habitants de la Thébaïde méridionale et des contrées intertropicales situées au sud de Syène, peut-être même de Méroé ou Axoum. — A ces traditions ajoutons les idées conjecturales que les anciens regardaient comme des certitudes. 1° Hérodote identifiait Sésostris et Memnon. 2° Plus tard,

on regardait Memnon comme ne différant point du célèbre Osymandyas à la couronne d'or de trois cent soixante coudées; et Creuzer, parmi les modernes, adopte cette opinion. 3° A partir du siècle qui précéda l'ère chrétienne, l'ancien Pharaon, Aménof (avec l'article, Faménof), fut pris pour l'exact synonyme de Memnon. Une foule d'inscriptions qu'on lit encore sur les débris de la statue de Memnon attestent la vogue de cette idée. Μεμνονος ἢ Φάμενωρ, tel est l'hémistiche que l'on trouve textuellement sur la pierre, et sous l'influence duquel semblent avoir été rédigés les vers des autres visiteurs. 4° On comprend qu'Osiris, Haroéri, Hercule, durent être chacun à son tour comparés à Memnon, et tantôt distingués de ce prince, tantôt confondus avec lui. En ajoutant à cette liste de noms ceux de Mithra, d'Adonis, de Phaéthon et de Leucippe, on aurait à peu près la nomenclature complète des êtres mythiques que rappelle Memnon. Pour nous, nul doute que les légendes de Leucippe, de Phaéthon, d'Adonis, de Mithra, d'Haroéri, d'Osiris, d'Oçoumandouéi (Osymandyas), ne soient basées sur des idées analogues, et que dans ce laps de temps elles ne se soient fait des emprunts les unes aux autres. Quant aux différences de détail, elles sont naturelles, et c'est à les bien préciser que doit tendre l'habile mythologue. Sans dire encore comment la légende grecque posthomérique se forma, proclamons qu'au fond le Memnon de la Susiane auquel ils donnèrent la préférence est bien le Memnon de Thèbes, mais qu'à Thèbes même ce Memnon était la lumière. Osiris et Isis en furent les incarnations lumineuses memphitiques et alexandrines, et prirent surtout l'aspect de soleil et de lune; de conquérant législateur et de terre, d'Hercule lutteur et de reine persécutée. Thèbes plus naïve, plus voisine des tropiques, plus incorporée en quelque sorte à l'incandescence tropicale, Thèbes qui alors peut-être n'était que l'écho de l'équatoriale Méroé, adora la pure lumière, mais la lumière incarnée et humanisée. Voyez le jour, Hâméra, donner naissance à son Memnon. Ou bien, si nous rapprochons les généalogies helléniques qui donnent tantôt Astrée, tantôt Tithon pour époux, et quelquefois le beau Céphale pour amant à l'Aurore, nous apercevons sous tous ces noms travestis à la grecque To (dédoublement de Fta), Imôouth (le ciel étoilé tout comme Astrée), Tpé qui en égyptien, comme Céphale en grec, signifiait tête, et qui de plus était le nom de Thèbes. Ce n'est pas tout: quel est le fils de Céphale et de l'Aurore? Dans certaines légendes Phaéthon: et Phaéthon c'est Fta; Fta, c'est la lumière. Ce n'est pas que la lumière ne se métamorphose parfois en soleil. Memnon assume, lui aussi, la forme solaire, mais peu: il reste surtout lumière; et comme tel il est le rayon qui glisse rapide du ciel, le rayon splendide, riche, beau, blanc, doré ou d'or, le rayon qui joue dans l'air et qui s'identifie à l'air, le rayon sonore (car l'air produit les sons, et l'on a vu Apollon inventer la cithare), rayon qui fait naître les lys blancs comme lui, rayon qui pompe les eaux, et les vaporise, afin que la nuit suivante le froid les condense pendant son absence, pendant qu'il semble gisant dans le tombeau, et les rende à la terre au lever de l'Aurore sous forme de rosée. Ce doux et pur rayon aériforme ne semble-t-il pas toujours venir de l'orient? n'est-il pas une harmonie, une voix qui chante les louanges de la nature

créatrice, une lyre ou une heptacorde qui résonne spontanément sous le baiser de l'Aurore? Et, quoique lumière plutôt que soleil, Memnon ne demande pas mieux que d'être homme. Mais alors c'est un prince plutôt qu'un roi, un neveu plutôt qu'un oncle, un jeune homme plutôt qu'un adulte, un être pur et que ne ternit aucune amante, un souffle qui n'a pas le temps de devenir un cri, une fleur qui tombe sans s'être épanouie; ce n'est plus le fils de la liliacée, c'est le lys lui-même. Le sable aride que roule le dévorant Simoun entoure la colonne; le rejeton des Macrobiens ne vit que cinq âges d'homme; comme Kaïomorts et Linos, comme Adonis et Manéros, il périt emportant dans la tombe les regrets, les larmes et les hymnes de tout ce qui l'environne. Et toujours le mythe fait jouer ensemble de vives couleurs: du sang coule de la blessure de la blanche victime; c'est la pourpre sur la neige, le corail sur l'albâtre, la rose sanglante sur les lys. Le sang d'Adonis aussi joua un rôle semblable; et les roses, de blanches qu'elles étaient, devinrent rouges à partir du jour où elles s'affaissèrent sous son agonie. Les oiseaux aussi apparaissent pour verser du sang. La rivière paphlagonienne imite l'exemple des volatiles. et. lors du fatal anniversaire, substitue à l'azur de ses eaux un rouge foncé (comp. ADONIS). A ces nuances vivement purpurines s'oppose toujours du blanc, de blancs coursiers, une île blanche, une ville blanche; l'aurore même s'appelle l'aube, Alba, et a pour mère Leucippe. «Mais, dit-on, alors Memnon est Fta?» Non! Fta n'est qu'un dieu, Memnon est dieu-homme. Fta dieu est un nain grotesque, Memnon est un bel adolescent. Fta est à deux pôles, et souvent effraie le monde par sa face sinistre; Memnon ne s'offre qu'avec un air riant. Il plaît aux yeux, et chatouille delicieusement l'oreille; il est brave, mais ses armes ne servent qu'à secourir l'opprimé : c'est toujours Maïamoun le bien-aimé d'Amoun, le bien-aimé de l'univers, le bien-aimant. L'identité partielle pourtant est dans tout ce que nous avons dit, et dans cette épithète d'aimé d'Amoun (ce qui semble dire fils aîné d'Amoun), et dans son identification à la colonne, et dans les rôles d'artiste, d'architecte, d'inventeur de l'écriture; car le Vicouamithra d'Égypte c'est Fta, et Tot (scribe par excellence, Tot-colonne) est presque Fta. Et il ressuscite! Ces oiseaux qu'un mot de l'Aurore fait sortir de son urne, ce sont à eux tous la monnaie du phénix, renaissant de ses cendres. L'oiseau, selon le livre d'Hermès, était le degré immédiat au sortir duquel l'âme rentrait dans le corps humain, et atteignait dans le soleil ou Sirius l'apogée de la gloire à laquelle les dieux l'avaient réservée. L'oiseau de proie qui fixe le soleil était le roi des animaux sacrés; Éoroch était un Mithra. Plus tard quelques auteurs, en élaborant le mythe, donnèrent aux oiseaux un plumage de deuil et de mort, emblème de la brune couleur des Éthiopiens, emblème typhonien et ahrimanique. En cela ils eussent eu tort, s'ils avaient été exclusifs.—Passons en revue les autres traits lumineux et solaires de Memnon. 1° Il va vers le couchant ou vers le nord. 2° On le voit couler sous forme de fleuve (Osiris est bien le Nil). 3° Sa voix au lever de l'aurore s'émane en sept voix (la gamme a sept notes, la lyre sept cordes, la Pléiade sept étoiles, le système planétaire sept planètes, la terre, selon

Zoroastre, sept Kechvar, le Nil sept bouches; la Sicile avait sept Muses). 4° Cette route qui, de l'embouchure du Choaspe, nous mène à Troie, est une ébauche du vaste stade zodiacal que traverse l'astre-roi. 5 Les obélisques, les tours s'élèvent de toutes parts sous le nom de Memnonium en l'honneur du héros; obélisques, aiguilles, pyramides et colonnes sont autant de symbolisations de la flèche solaire. 6° Les Muses qu'on donne comme ses filles, sont filles aussi du soleil primordial, Jupiter, et sœurs du soleil subalterne, Apollon; d'ailleurs Apollon lui-même a aussi des Muses pour sœurs, des Muses pour filles, les Héliades; et même ces Héliades on les fait naître d'un prétendu héros humain, Hélios. 7° Le nom d'Eôos lui est commun avec Adonis. 8° Le Bala ou Bélène sur les bords duquel est enseveli Memnon n'est autre que Baal-fleuve. 9° C'est en Assyrie qu'ont lieu les aventures de Clytie et de Leucothoé, épisode de la légende d'Apollon. 10° Paphos où l'urne fatale passe dans les mains d'Hâméra et la ville des Cinyrades, nous lancent dans le monde des Sandak, des Célindéris, des Oxypore. 11° La pierre vocale ou animée rappelle les pierres sensibles à la lyre d'Amphion; ces pierres aussi étaient thébaines, quoique trois cents lieues séparent les deux terres. 12° Memnon passait pour le protecteur, le Khaméphis, le grand Prytane de Thèbes; le foyer conservateur était confié à sa garde, et une flamme éternelle devait y luire par ses soins. — Creuzer ajoute à ces idées. Convaincu que Memnon ne diffère pas d'Oçoumandouéi, il voit dans notre héros, pour l'œil le cercle d'or de l'année, pour l'oreille un cercle annuel de cantiques qui se répètent chaque jour en son honneur. De plus, sa statue, ainsi que l'a voulu Jablouski, était une colonne destinée à des observations célestes, ainsi que l'a imaginé Dornedden, était un gnomon, un chronomètre solaire, un calendrier. Enfin, Ocoumandouéi ayant formé une bibliothèque à Thèbes, Memnon a dû être naturellement pris pour l'inventeur de l'alphabet et de l'écriture. On a regardé le Memnonium et l'Osymandeum comme synonymes; et Jablonski, par l'explication qu'il donne du nom d'Osymandyas, a frayé la voie à ceux qui ont voulu identifier le roi de ce nom avec Memnon. — A présent est-il certain que nul prince réel n'a servi de modèle à ce Memnon fameux dans la Thébaïde et en Grèce? A vrai dire, quelque vagues que soient les traditions, il est impossible de nier cette possibilité. Des recherches modernes ont mis au rang des vérités démontrées l'immense puissance des Pharaons de la dix-huitième, de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie (de 1822 à 1300 avant J.-C.); et de gigantesques bas-reliefs qu'il est impossible de prendre pour des allégories, même lorsqu'on les regarderait comme des hyperboles, font foi de conquêtes lointaines, au moins par le grand Sésostris. Ce n'est pas dans un siècle qui a débuté par la période de 1800 à 1812 qu'on doit inscrire ces prodiges dans la liste des faits impossibles (*Voy.* t. II, III des *Antiquités* de la *Description de l'Égypte;* Denon, *Atlas;* Gau, *Antiq. de la Nubie*). Les scènes sculptées sur les palais où les temples de Thèbes ou de la Nubie, les belles peintures du tombeau égyptien exposées par Belzoni, nous ont fait voir Asiatiques, Assyriens, Mèdes ou autres marchant processionnellement aux funérailles du Pharaon Ousiréi,

fils de Ramsès I[er]. Le voyage de Champollion jeune annonça bien d'autres découvertes encore au monde savant : ici Ménefthа I[er] livrant bataille aux peuples ennemis de l'Égypte, et rentrant en triomphe dans sa capitale; là, Ramsès-le-Grand soumettant à l'Égypte la foule des peuples orientaux; plus loin, Sésonchis (*Voy.* ce nom, *Biogr. univ.* XLI, 150) traînant aux pieds de la trinité thébaine les chefs de plus de trente nations vaincues, entre autres Iouda-hamalek (le royaume des Juifs ou de Juda) dont le nom se lit en toutes lettres. Il y a plus, ces vastes conquêtes sur la haute Asie sont attribuées par les auteurs où a puisé Diodore à Osymandyas, 800 ans avant Sésostris. Mais, de tous ces princes, quel est celui dans lequel il faudrait reconnaître le prétendu neveu de Priam, le splendide satrape du Teutame d'Assyrie, le héros à qui furent dédiées les statues colossales et les gigantesques palais (car les labyrinthes, nous n'en parlons pas)? Si, avec les anciens Égyptiens, nous cherchons un Faménof dans les listes généalogiques, nous trouvons dans la dix-huitième dynastie trois Aménophis selon Manéthon, deux seulement selon les monuments; mais ces Aménophis ne concordent point les uns avec les autres. Nous trouvons aussi un Aménoftp; les Maïamoun et Amon-maï ne manquent pas non plus, et des Thoutmosis abondent de même. Dans l'impossibilité de faire un choix dans cette foule, et de saisir un fil dans ce dédale, nous nous bornerons à donner sur deux colonnes l'importante liste de Manéthon et la série entière des noms royaux monumentaux, mis en ordre par Champollion jeune au moyen de la table des prénoms d'Abydos.

D'après Manéthon.	*D'après les monuments.*
1. Amosis Thoutmosis, fils de Misfrathoutmosis;	Aménoftp;
2. Chébron, fils;	Thoutmosis;
3. Aménophis;	Amon-Maï;
4. Amensès, sœur;	Amensé;
5. Miphrès ou Miphra, fils, Mœris ou Myris d'Hérodote et de Diodore;	Thoutmosis (II);
6. Miphrathoutmosis, fils;	Aménophis (I);
7. Thoutmosis, fils;	Thoutmosis (III);
8. Aménophis (II);	Aménophis (II);
9. Horus, fils;	Hor;
10. Akenchersès, fille;	Maumot;
11. Rathotis, Athoris, frère;	Ramsès (I);
12. Achenchérès, fils;	Ousiréi;
13. Achenchérès, frère;	Mandouéi;
14. Armaïs ou Armès, fils;	Ramsès (II);
15. Ramessès, fils;	Ramsès (III);
16. Ramessès-Maïamoun;	Ramsès (IV);
17. Aménophis-Ramessès (Aménophis) (III).	Ramsès (V).

Ce dernier est le père du grand Sésostris, Ramsès VI. Champollion jeune regarde Aménophis (II) comme le Faménof que les Grecs ont métamorphosé en Memnon. Deux textes, l'un de Georges le Syncelle, l'autre de Pausanias (I, 42), le mettaient sur la voie de cette opinion, qu'ensuite sont venus confirmer plusieurs cartouches qui tous, au reste, se résolvent en une seule et même légende : « le « roi du peuple obéissant, dominateur, « par Fré et par Saté fils de Fré, Amé« nof président de la région supérieu« re. » Un nombre immense de monuments égyptiens répète cette légende royale : telles sont les plus vieilles constructions du palais de Luxor à Thèbes; les grandes ruines connues sous le nom de Memnonium; le tombeau royal de l'ouest dans la vallée de Biban-el-Molouk; le temple de Knef (Knoufi) dans Éléphantine, et à cent lieues au sud de Philes les colon-

nades du palais de Soleb. Quant à Osymandyas, l'identité de Memnon et de ce prince ne peut plus être admise, depuis que le cavalier Giulio de S. Quintino a lu sur une magnifique statue colossale de seize pieds et demi de haut, de la collection de Borelli : «Le roi du peuple obéissant, soleil gardien des mondes, aimé d'Amoun (Amonmaï), fils du soleil Mandouéi, serviteur de Fta.» Ce cartouche se retrouve sur les plus anciennes constructions du grand temple ou palais de Karnak à Thèbes. En compulsant les documents antiques, puis en les comparant aux données modernes fournies par les cartouches, on arrive à reconnaître trois Mandouéi qui, si nous rétrogradons, sont 1° le Mendès de Diodore (dix-neuvième dynastie), 2° Mandouéi (treizième prince de la dix-huitième), 3° Oçoumandouéi, l'Osymandyas-Ismandès vulgaire. Ce premier des Mandouéi connus jusqu'ici remonte jusqu'à la quinzième dynastie ou tout au moins à la tête de la seizième; et bien certainement il ne peut avoir régné plus tard que le vingt-troisième siècle après notre ère. Memphis alors n'existait pas, et Thèbes elle-même avait au plus deux cents ans de date. Il est donc impossible de faire descendre ce roi dans la période qui suivit Sésostris. Déjà les anciens avaient reconnu ce résultat; et Diodore, qui place le Mendès, auteur, dit-il, du labyrinthe, après Sésostris, fait Osymandyas antérieur à l'époque où semble devoir se placer Aménophis-Memnon. Au reste, peut-être Aménoft ou Aménoftp est-il le même nom qu'Aménof, et alors on pourrait reconnaître, non plus trois, mais quatre Aménoftp. L'Aménoftp-Memnon serait le troisième. Champollion jeune traduit le nom d'Aménoftp par celui de *qu'Amoun a goûté*. Nous épargnerons au lecteur l'étymologie de Jablonski et les rapprochements que d'autres ont fait venir à la suite. — Le Memnonium d'Ecbatane était une tour du soleil à sept enceintes et à créneaux de sept diverses couleurs, représentation symbolique des sphères célestes. On la regardait comme le chef-d'œuvre des mains de Memnon : elle portait le nom de tour de Cyrus. Quant au Memnonium de Thèbes ou Aménophion des Égyptiens, seul Memnonium dont le temps nous ait laissé des restes, il était situé sur la rive gauche ou libyque du Nil, c'est-à-dire dans Médinet-Abou et Gournah. Il consiste aujourd'hui en une immense suite de ruines qui s'étendent sur un espace environ de dix-huit cents pieds de longueur; dix-huit colosses, dont les moindres avaient vingt pieds de haut, s'y voient encore mutilés ou brisés; deux surtout du côté du fleuve n'ont pas moins de soixante pieds de haut. Celui du nord était la statue sonore; ses jambes, ses cuisses, ses bras et les autres parties du corps couverts d'inscriptions latines et grecques attestent encore qu'au 3e siècle de notre ère on entendait des sons partir de ce bloc énorme, au lever du soleil (Voy. *Desc. de l'Égypt.*, *Ant.*, vol. II, pl. 22). Les inscriptions recueillies par Pococke et les savants de l'Égypte ont été répétées à l'envi par Jablonski, Jacobs, Champollion-Figeac, Letronne : il en reste encore à restituer et à interpréter. Le docteur Richardson y a reconnu celles de Julie Bomilla, Cécile Tréboulla, Phlitha Balbina et autres dames d'honneur et courtisans, qui accompagnèrent Adrien et sa femme Sabine dans une excursion à ces ruines imposantes. Près du grand colosse on en voit un

autre de dix pieds de hauteur et de granit gris : c'était aussi un Memnon; ainsi le prouvent les cartouches absolument identiques à ceux de la grande statue. On y avait soupçonné Osymandyas. Ses pieds posent sur une statue au-dessus de la grandeur naturelle, mais remarquable par le costume d'un monarque demi-barbare. C'est à Belzoni que l'on doit la découverte de ce monument; la tête qui est d'une rare beauté, et qui pèse douze tonneaux, se retrouve au musée britannique, auquel Belzoni en a fait présent. C'est à une partie seulement du Memnonium que l'on a donné le nom d'Osymandeum ou tombeau d'Osymandyas; et MM. Jollois et Devillers, dans leur description de Thèbes, ont même voulu prouver l'identité complète du Memnonium avec l'Osymandeum tel que le décrit Diodore. M. Letronne au contraire, non content de ruiner l'hypothèse de ce savant, en vient à dire que dès le temps de Ptolémée I[er] (322-300 ans avant J.-C.) l'Osymandeum n'existait plus, et que peut-être jamais il n'avait existé que dans l'opinion des prêtres, qui avaient réuni les traits empruntés à tout ce qu'il y a de plus gigantesque dans tous les débris de Thèbes. A Luxor, sur la rive droite ou arabique du Nil, se voient les restes d'un palais immense bâti encore, selon Champollion jeune, par Aménoftp (III) et par Sésostris. Deux grands obélisques de soixante-douze et de soixante-quinze pieds de haut, chacun d'un seul bloc de granit rose, en signalent l'entrée, et ont près d'eux quatre colosses de même matière, dont deux de quarante-quatre pieds et deux de trente. Arrive ensuite un immense pylone haut de cinquante pieds et un péristyle de deux cents colonnes la plupart encore debout. Quant au son de la statue, ce miracle qui a beaucoup occupé les antiquaires ne nous étonne nullement: le canon du Palais-Royal annonçant midi ne frappe pas d'étonnement le rentier parisien (*Voy.* dans la *Biog. univ.*, les art. RAMESSÈS, XXXVII, 45; SÉSOSTRIS, XLI, 151; THOUTMOSIS, XLV, 522).

MEMPHIS, Μέμφις, déesse éponyme de la ville de ce nom, dite en Égypte fille d'Uchorée, amante du Nil, transformé en taureau, et mère d'un fils nommé Égyptus. En Grèce on la fit épouse d'Éphèse et mère de Libye. Cette mythologie n'a rien pour nous que de clair. — MEMPHIS aussi passe pour un être mâle, et comme tel il fut nommé fils de Jupiter et de Protogénie. Lydie, assure-t-on, était sa femme. Ne serait-ce pas Libye qu'il faut lire?

MEMROUM, MEMRUMUS, Μέμρουμος, le Viçouakarama phénicien, apprit aux hommes à se couvrir de peaux de bête, lança en mer un arbre ébranché, modèle du premier vaisseau, consacra deux pierres, en guise d'autel, au vent et au feu, en un mot donna l'essor à la civilisation et aux arts dans la Phénicie. Il passait pour fils des génies et en conséquence pour le premier homme : anneau précieux de la chaîne qui unit à une race quasi-divine la race humaine si fragile et si peu riche d'idées! On le divinisa, dit-on, après sa mort. Des morceaux de bois et de pierre lui furent consacrés, et l'on établit des fêtes annuelles en son honneur.

MEN, Μήν, passe souvent pour le même que Lunus : peut-être y a-t-il cette différence que le dieu Lune, en se dédoublant, enfante plusieurs Men, comme Aditi aux Indes plusieurs Aditias. On a en effet un Men Arcæus.

MÉNA ou MÉNÉ. *V.* MANA.



MÉNACH, Menachus, Μέναχος, Égyptide tué par Nélo.

MÉNALCÈS, Menalces, Μενάλκης, un des cinquante Lycaonides qui ouvrit le conseil de tuer un enfant pour éprouver la divinité de Jupiter. C'est lui qui fut le héros éponyme de la ville et de la montagne arcadienne de ce nom, montagne fameuse, et par la biche aux cornes d'or qu'Hercule y prit, et par la métamorphose de Daphné, et par la résidence de Pan, ou par les excursions fréquentes de Diane au milieu des forêts dont elle est couverte. —Menalcès s'appelait aussi Ménale.

MÉNALION, Mænalion, Μαίναλίων, un de ceux que la mythologie donne pour père d'Atalante l'Arcadienne. Peut-être ce nom est l'altération de Milanion, époux-amant de la belle chasseresse.

1. MÉNALIPPE, Μεναλίππη, ou Μαιναλίππη, dont on a tiré Mélanippe, est une Eve, Eve à forme de cheval, des Éoliens-Béotiens. Hippé, Évippé, Ménalippé, tous ces noms reviennent au même. Le radical *hipp*... cheval ou cavale, y domine. Aussi Hippé, Évippé, Ménalippé est-elle la fille du Centaure par excellence, de Chiron : c'est la Centauresse primordiale en qui se résume tout le peuple centaure. A présent il faut trouver en elle-même la mère des hommes. Là commencent des divergences. Éole est tour à tour son fils, son amant, son père. De là trois filiations ascendantes. Chiron est-il son père, elle a deux fils, Éole et Béote, et c'est Neptune qui l'a séduite. Est-ce Éole qui lui a donné le jour, elle est encore l'amante de Neptune et lui donne deux fils. Son père irrité lui fait crever les yeux et la jette en prison. Ses fils la déchirent et Neptune lui rend la vue : le roi de Métaponte l'épouse. Enfin, Chiron redevient son père. Cette fois l'Éole, fils d'Hellen, est le corrupteur. Ménalippe, qui jusque-là s'appelait Thétis et faisait partie de la suite de Diane, cessa de chasser, et la déesse punit sa faute par la métamorphose qu'annonce son nom. Suivant d'autres versions, la jeune fille alla se cacher dans les bois pour dérober sa grossesse aux yeux vigilants de son père. Les dieux et même (selon Ératosthène) la sévère Diane sensible à son malheur exaucèrent sa prière. Elle fut placée aux cieux sur la même route que Chiron, mais au point diamétralement opposé. Selon Théon, c'était un excellent moyen pour que Chiron ne pût la voir. Diamétralement opposé ne veut donc point dire vis-à-vis. On ajoute que, pour cacher son sexe, on n'a pas figuré la partie postérieure du corps du cheval. Il est certain en effet que, toutes les fois que la constellation monte sur l'horizon, le centaure Chiron achève de se coucher. Il semble même que le centaure Chiron est la moitié du cheval dont Ménalippe est l'autre moitié ; et en réunissant les deux moitiés de ces constellations, on aura le cheval tout entier. —Remarquons quatre autres détails. 1° Neptune, pour triompher de Ménalippe, s'était changé en cheval : encore Posidôn Hippios ! 2° On a fait de Ménalippe une prophétesse que les dieux changèrent en jument, pour la punir de ce qu'elle révélait les secrets de l'avenir. 3° La constellation ménalippine se nomme vulgairement cheval, ou cheval Pégase ; on l'appelle aussi Méduse. 4° On célébrait à Sicyone des Ménalippies ou Mélanippies, soit en l'honneur de la Centauresse, soit en mémoire de Ménalippe l'Astacite.

2-4. MÉNALIPPE : 1° reine

des Amazones (elle donna] sa ceinture à Hercule à qui Eurysthée avait ordonné de la conquérir : songer ici et aux Hippomolgues et au *solvere zonam* des anciens); 2° une des Méléagrides (*V.* Méléagre); 3° nymphe, mère de Béote, qu'elle eut d'Itone (nul doute que cette dernière ne doive être regardée comme identique à la précédente).

MÉNALIUS, Moenalius, passe chez Cicéron pour le père du quatrième Vulcain.

MÉNANE ou AMÉNANE (Menanus, Amenanus), fleuve divinisé que les traditions siciliennes recueillies par S. Clément d'Alexandrie (*Homél.* vi, 13; comp. Creuzer sur *Nat.d.D.* de Cicér..III, 22, p.601, etc.) font père des Paliques. Peut-être est ce le fleuve de l'année (Comp. Anna-Perenna). Peut-être même le Ménonès ami du roi d'Assyrie Ninus et qui épouse la femme poisson, Sémiramis, se réfère-t-il à la fable de Ménane.

MÉNASINE, Menasinus, fils de Pollux, avait une statue à Corinthe dans le temple de son père.

MÉNATE, était chez les anciens Arabes le distributeur des grâces, et tel était le sens de son nom.

MENDÈS. *Voy.* Mandou.

MÉNÉ. *Voy.* Mana.

MÉNÈCE, Menoetius, Μενοίτιος, fils de Ceuthonyme et gardien des troupeaux de Pluton, s'opposa toujours aux victoires d'Hercule, avertit Géryon que le héros thébain lui avait enlevé ses bœufs, et osa l'assaillir lorsqu'il descendit aux enfers. Hercule se contenta de lui fracasser les côtes. Il l'eût tué indubitablement sans l'intervention de Proserpine. Ce Ménèce diffère-t-il d'un fils de Japet et de Climène qui prit parti pour les Titans contre les Cronides, et que Jupiter d'un coup de foudre précipita dans l'Érèbe? Nous ne le pensons pas. Ce Ménèce est l'homme (*mensch*). Comp. Prométhée. — Un autre Ménèce, fils d'Actor et d'Égine, mari de Sthénèle, père de Patrocle, Argonaute, tenta en vain de détrôner son père, se retira en Locride, et y soumit un territoire dont il se fit un petit empire. Patrocle son fils prit de lui le surnom de *Menœtiades*.

MÉNÉCÉE, Meneceus, Μενοικεύς, fils du roi de Thèbes, Créon, se sacrifia pour sauver la ville attaquée par les Argiens. En vain, son père voulut s'y opposer et lui ordonna de fuir plutôt que d'aller livrer sa vie sur les remparts. Ménécée courut recevoir le coup de la mort pour délivrer son pays. Selon Tirésias, ainsi le voulait Mars, à qui était consacré le dragon mystique que tua Cadmus, et dont la soif de vengeance ne parvint à s'apaiser que quand le sang du plus jeune des princes issus du sang du dragon eut coulé en son honneur. — Le tombeau de Ménécée était orné d'un grenadier venu de lui-même, et qui se reproduisait par des rejetons. Mûres, les grenades se fendaient et, comme le jeune rejeton des Spartes, épanchaient volontairement le suc rouge qui semblait leur sang.

MÉNÉCLE, Μενεκλα, fille d'Hyllus, épouse d'Hippote et mère d'Éole.

MÉNÉDÈME, Menedemus, Μενέδημος, fils de Bunée et parèdre d'Hercule, indiqua au héros le moyen de nettoyer les étables d'Augias, combattit avec le fils d'Alcmène contre le perfide roi des Épéens, périt dans la bataille et fut inhumé au cap de Lépréum. Hercule y fit célébrer des jeux funèbres en son honneur.

MÉNÉLAS, Menelaus, Μενέλαος ou Μενέλεως, était le frère d'Agamemnon. Sur son père, *Voy.*

Agamemnon. Du reste on le nommait Atride ainsi que son frère. Il passa la plus grande partie de sa jeunesse à Sparte près de Tyndarée, et fut un des concurrents à la main d'Hélène. La jeune princesse lui donna la préférence. Elle lui apportait en dot la survivance du royaume de Sparte; car, lorsque Tyndarée mourut, Castor et Pollux restèrent dans Amycles, Ménélas et Hélène régnèrent sur Lacédémone. Créthée, son aïeul maternel, mourut en Crète sur ces entrefaites : Ménélas partit pour l'île où était situé l'héritage à recueillir. Il n'était pas le seul qui eût des vaisseaux : Pâris débarqua dans le Péloponèse, tandis que le roi de Sparte se rendait en Crète, alla recevoir l'hospitalité dans le palais du prince absent, et proposa tout simplement à Hélène, dont l'affabilité le charmait, de se laisser enlever par son hôte. On partit; et l'île célèbre de Cythère, (d'autres disent Migonitis) reçut les deux fugitifs à leur première station. Ménélas, revenu sur l'avis qu'on ne manqua pas de lui expédier lorsque les précautions étaient devenues inutiles, trouve un palais vide. Aussitôt il annonce son désappointement à tous les chefs de la Grèce; et, comme ceux-ci avaient juré de se liguer contre ceux qui raviraient Hélène à l'époux choisi par elle, ils mirent tant de célérité à leurs préparatifs de guerre, qu'au bout de quatre ou dix ans ils eurent autour d'eux une centaine de mille hommes prêts à mettre à la voile. On conçoit que Ménélas faisait partie de cette coalition entreprise uniquement pour lui rendre son Hélène. Soixante vaisseaux le suivaient et portaient les troupes de Sparte, de Phare, de Messène, de Brisée, d'Amycles, d'Hélos, de Laas, d'Engye et d'OEtyle. Il montra du courage dans cette expédition. Déjà, avant le départ, il avait été en ambassade à Troie avec Ulysse, et tous deux y coururent de graves dangers. On assure même que sans Anténor, le peuple, animé par Pâris, leur eût ôté la vie. Arrivé devant Troie avec la confédération, Ménélas se signala dans plusieurs occasions. On le voit dans le liv. 3 de l'Iliade se battre en combat singulier avec Pâris et le vaincre; mais cet avantage devint inutile. Une flèche lancée par Pandare, contre la foi des traités, l'empêcha de tuer Pâris; et Pâris, revenu parmi les siens, trouva moyen d'éluder l'obligation où il était de rendre Hélène et ses trésors. A la prise de la ville, Ménélas donna des ordres pour qu'on respectât la maison d'Anténor; mais il fit horriblement mutiler Déiphobe alors époux d'Hélène. En revenant, il s'arrêta à Ténédos, puis à Sunium pour donner la sépulture à Phrontis son pilote. Une violente tempête le jeta sur l'île de Crète où il perdit la majeure partie de ses vaisseaux. Cinq seulement lui restèrent et l'aidèrent à gagner l'Égypte. Les évhéméristes qui calculent avec exactitude les dates de ces temps reculés, assignent sept ans et quelque chose au séjour de Ménélas en Égypte. Revenu à Sparte, huit ans après la prise de Troie, dix-huit ans après le départ des Grecs, vingt-deux ans après le rapt de sa femme, il y régna paisiblement pendant plusieurs années, et maria sa fille Hermione à Pyrrhus. Comme il ne laissait pas de fils, Oreste son neveu devint possesseur de ses états ainsi que de ceux de Cyllabare, fils de Sthénèle. Ménélas était adoré à Thérapné. — Ménélas est un personnage plus fabuleux qu'Agamemnon. Ses voyages sont des rêves. Son nom n'est que celui de

Minos. Comp. surtout Canobe, Hélène, Paris. — Euripide s'est plu à représenter Ménélas sous des couleurs vraiment ignobles. *Voy.* les deux tragédies d'*Andromaque* et *d'Iphigénie en Aulide*.

MÉNÉLÉE, Meneleus, Μενελεύς, centaure.

MÉNÉPHIRAS, Menephiraus, Μενεφιρεας, géant, devait le jour au Tartare et à la Terre.

MÉNÉPHRON, Μηνεφρών, Thessalien, fut changé en bête fauve pour avoir voulu surprendre sur le mont Cyllare sa mère endormie. Quelques traditions le font mourir de la main de sa mère avant qu'il ait consommé l'attentat.

MÉNEPTOLÈME, Μενεπτόλεμος, Grec agile, était avec Médon à la tête des Phtiotes devant Troie.

MÉNÈS fut, dans la chronologie égyptienne que nous a conservée en partie Manéthon, le chef de cette dynastie Thinite Thébaine que l'on voit à la tête de toutes les dynasties égyptiennes humaines. On le donne comme le successeur immédiat des dieux. Il modifia le cours du Nil, dessécha et rendit habitable la Basse-Égypte qu'occupaient des lagunes, fonda Memphis (qui, soit dit en passant, n'existait pas encore sous la treizième dynastie), apprit aux hommes à honorer Dieu par un culte et des sacrifices, et enfin, selon de bizarres traditions, leur fit connaître le luxe. Un de ses descendants, Ténéphace, le maudit solennellement en plein temple pour avoir introduit le luxe en Égypte. — Il est clair que Ménès est un personnage mythologique qui désigne l'espèce humaine. Son nom, le même que ceux de Mens, Mensch, Menou, Minos, indique assez que c'est dans cette liste de prétendus héros qu'il faut aller le chercher. Il serait plus ridicule encore de prétendre fixer son époque dans l'histoire, à moins que par son époque on entende celle où le Delta de l'Égypte fut formé; mais il est évident que cette époque est antédiluvienne. Les monuments nous font remonter, pour l'origine de la seizième dynastie, à l'an 2272 avant J.-C. La plupart des savants modernes ont placé Ménès vers l'an 2100. — Un autre Ménès figure à la tête des dynasties d'Ératosthène. Ce nom seul suffirait pour faire comprendre ce que l'on doit entendre par le Ménès, premier des rois humains. Ménès devient, selon les divers systèmes que l'on adoptera pour la concordance des décans et des dynasties, Choutaré, Soucho ou Sothis.

MÉNESTHE, Μενεσθής : 1° chef grec tué par Hector; 2° Menesthius, Μενέσθιος, fils de Polydore, mariée à Bore, et du fleuve Sperchius, était un des capitaines d'Achille. — Un troisième Ménesthe, fils d'Aréithoüs et de Philoméduse, roi d'Arne, fut tué par Pâris devant Troie.

MÉNESTHÉE, Menestheus, Μενεσθεύς, fils de Patée, et par conséquent arrière-petit-fils d'Érechthée, usurpa le trône d'Athènes sur Thésée, qu'il contraignit de se réfugier à Scyros, rendit de grands services à Agamemnon devant Troie, et mourut au retour dans l'île de Mélos après vingt-trois ans de règne.

MÉNÈTE, Menoetes, Μενοίτης, pilote de Gyas, fit perdre le prix de la course navale à ce chef troyen, qui, dans son dépit, le jeta à l'eau. — Un autre Ménète, de la suite de Pallas, fut tué par Turnus.

MENGLADE est, dans la mythologie scandinave, une vierge géante, habitante d'un palais enchanté.

MÉNIOS, Lycaonide changé en

loup ainsi que son père, pour avoir blasphémé la divinité de Jupiter.

MÉNIPPE, Μενίππη, fille d'Orion, se sacrifia, ainsi que Métioque sa sœur, pour délivrer son pays d'une épidemie. Proserpine et Pluton cédèrent leurs corps à l'empyrée, où ils brillent métamorphosées en comètes à longue chevelure. Un temple célèbre d'Orchomène était sous l'invocation des deux jeunes Orionides; et chaque année la jeunesse des deux sexes leur offrait des sacrifices. La fondation du temple remontait aux temps des Aones. Le mythe eût donc été antérieur à la domination des Pélasgues. Ménippe et Métioque étaient parées de tous les dons de Minerve et de Vénus, en d'autres termes Aphrodite leur avait prodigué la beauté, et l'industrieuse Erganâ les avait initiées à l'art de tisser.

MÉNIPPIDE, Menippidas, Μενιππίδης, fils d'Hercule et de la Thespia e Eudéis.

MÉNIS, le même sans doute que Ménès, apprit à l'Égypte l'usage de l'argent monnoyé. Une stèle, placée dans un temple à Thèbes, portait une imprécation contre cet inventeur d'un usage fatal. Un roi d'Égypte s'étant trouvé par hasard, dans une guerre contre les Arabes, réduit à coucher sur le sol et à savourer de grossiers aliments, se trouva si bien du bivouac et de la chair de cheval, qu'il dit anathème aux douceurs de la vie, aux richesses, au luxe, à la monnaie et à l'introducteur insensé de ces vils métaux. Revenu dans Thèbes, il fit graver, *ad memoriam rei*, la stoïque formule, sur une colonne.

MÉNON, Μένων, chef troyen tué devant Troie par Léontée.

MÉNOTYRANNOS, Μηνοτύραννος, c'est-à-dire roi des mois, Atys en Phrygie.

MENOU, un des fils de Brahmâ, est l'âme même, est l'homme même. Mana, Manou, Mann, Mens, Mensch, Ménès. Tout à fait imaginaire et hors de l'empire des êtres réels, il n'en doit pas moins sembler à tout évhémériste un homme, un roi, un civilisateur. Nous n'y voyons, nous, que la civilisation même, cette émanation de Mana, et, si nous tombons dans une sphère plus étroite, la législation. En effet, Menou, dans les Indes, passe pour le législateur par excellence, et le plus ancien code de lois se nomme Manava-Dharma-Sastra, ou code des lois de Menou. Un code c'est un monument, vont dire ceux dont nous signalons la tendance à tout traduire en histoire individuelle; un homme donc en est l'auteur: il a existé un Menou. Et ils se mettent à rechercher à quelle date, à quelle race, à quel pays appartenait le législateur. Une fois lancé dans cette sphère d'investigation, on peut varier. Aussi a-t-on long-temps varié dans nos écoles sur les époques de Ménès et de Minos. Pour nous, ces problèmes ne peuvent sembler graves Menou, Ménès, Minos, Minyas, Méon, Mann, ces êtres énigmatiques, qui tous reviennent à un seul, l'âme homme, l'âme humaine, et dont Minerve n'est que la récapitulation suprême, ne sont pas du domaine de l'histoire proprement dite. La seule tâche que doit s'imposer le mythologue d'élite est celle-ci : caractériser la législation elle-même, s'il existe des vestiges de cette législation, la comparer aux autres grands traits de la législation indigène, se fixer sur l'homogénéité des principes formulés dans ce code, en déduire et leur valeur intrinsèque, et leur date, et leur place chronologique, non pas dans telle ou telle année, mais dans telle période. C'est ce qu'approximative-

ment on peut faire pour Menou. 1° Pour ce qu'on appelle son code, il existe; nous en avons donné le titre. W. Jones en a publié la traduction en anglais (Calcutta, 1794, in-4°; Londres, 1796, in-8°); Hukner l'a reproduite en allemand avec un glossaire et des notes (Weimar, 1797). 2° On sait à présent distinguer ce code sacré, décoré par Jones du nom d'Institut, de deux autres recueils, dont l'un, publié en français sous le titre de *Code des lois des Gentoux* (Paris, 1778), n'est qu'une compilation récente des Brahmanes du Bengale, tandis que l'autre, connu sous le titre de *Pandectes hindoues*, a été traduit du samskrit en anglais, donné en partie par Colebrooke (*Digest of hindu law*. etc., Londres, 1801, in-8°). 3° Voici les époques de la littérature hindoue selon Schlegel: les Véda, avec tous les livres qui s'y rattachent (de ce nombre est le Manava-Dharma-Sastra), les systèmes philosophiques antérieurs à la philosophie Védanta, les ouvrages attribués à Viaça, c'est-à-dire les dix-huit Pouranas, le Mahabharata et la philosophie Védanta, enfin la poésie dramatique de Kalidaça. Gœrres fait suivre les grandes masses littéraires de l'Inde dans l'ordre suivant : Véda ou mythes primitifs; Pourana, romans mythiques; poésies historiques, parmi lesquelles Ramaïana et Mahabharata; morale dont le code de Menou est la principale expression; systèmes théistes ou orthodoxes, c'est-à-dire les deux philosophies Niaïa, les deux Mimansa et les deux Sankhia. Creuzer adopte le même ordre, et place ainsi l'époque de la législation entre celle des poëmes épiques et celle de la philosophie. Ajoutons que les lois de Menou ne citent jamais que les Védas et les Angas ou Védangas (commentaires des Védas au nombre de six). Au reste, le code lui-même est, avec les Pouranas, la Niaïa et la Mimansa, philosophie, un des quatre Oupangas ou Sous-Angas. 4° La morale du Manava-Dharma-Sastra n'est pas toujours la même, et par conséquent elle ne doit pas être regardée comme l'œuvre d'un seul siècle. 5° Mais quels que soient les siècles qui en peuvent revendiquer la rédaction, tous remontent à une époque ancienne, à une époque où le samskrit n'était pas encore tombé en désuétude. Rhode cependant, dans deux écrits successifs (*üb. Alter und Werth einiger morgenlændl. Urkunden*, p. 52-63; et *Beitrage zur Alterthumsk.*, p. 98, etc.), a voulu rapprocher considérablement l'époque des lois de Menou, « sans toutefois dépasser la » période où les états de l'Inde, jouis- » sant de leur indépendance primi- » tive, n'avaient pas encore subi la » conquête. » Comp. l'art. suivant.

MENOUS, êtres mythologiques du système brahmaïque, sont au nombre de quatorze, savoir : 1° sept qui ont déjà paru, Souaïambhouva, Souarotchitcha, Outtama, Tamaça, Raivata, Tchakchoucha, Vaivaçouata; 2° sept qui sont encore à paraître, Souria-Savarni, Dakcha-Savarni, Brahmâ-Savarni, Dharma-Savarni, Roudra-Savarni, Routchéia, Agni-Savarni. Colebrooke, Fr. Schlegel, Majer, etc., etc.. regardent les Menous comme des êtres humains, des rois, des prophètes, des patriarches de l'antiquité. Cette opinion est inadmissible. Nous ne sommes pas tentés pourtant d'y voir des constellations d'un ordre supérieur. Autour de Menou, premier homme, premier législateur, premier patriarche, gravitent des Menous secondaires en qui il s'est scindé. Aditi s'émane en douze

Aditias, Hanouman en Hanoumans; de même il serait naturel que Menou s'émanât en Menous d'un ordre inférieur. Toutefois il faut dire que ce Menou idéal, dont il est ici question, cette espèce d'Addhi-Menou, n'est pas le Menou législateur. De Brahm découle virtuellement un Menou, sagesse et sainteté suprêmes, un Menou qu'on n'a point songé à distinguer dans le catalogue des dieux, et dont les quatorze Menous d'une part, le Menou législateur de l'autre, sont des efflorescences.

MENS, c'est-à-dire la pensée, avait à Rome deux temples, l'un dans le Capitole, l'autre dans la huitième région. Ce dernier avait été élevé après la perte de la bataille de Trasimène; l'autre était une construction du préteur Otacilius. Mens était prise tantôt pour l'âme du monde, tantôt pour l'âme individuelle. On l'invoquait comme une Volumnia ou inspiratrice de bonnes idées.

MENTÈS, Μέντης, roi des Taphiens et fils d'Anchiale. Minerve prit ses traits pour annoncer à Télémaque le retour d'Ulysse. On a voulu faire de ce Mentès un négociant de Leucade qui prit Homère avec lui, et le conduisit dans tous ses voyages. Le poète, dit-on, pour reconnaître ses bienfaits, idéalisa Mentès et rendit son nom immortel.—Un autre Mentès, roi des Cicones, était à Troie; Apollon emprunta ses traits pour empêcher Ménélas d'emporter les armes de Panthoos.

MENTHE. *Voy.* Minthe.

MENTOR, Μέντωρ, ami d'Ulysse, fut chargé par ce prince de la surveillance de sa maison pendant son absence. Minerve prenait souvent ses traits et sa voix pour encourager Télémaque à la vertu. Ceux qui ont voulu nous donner une biographie anecdotique d'Homère ont assuré que ce poète reçut dans Ithaque un accueil bienveillant de Mentor, et l'en récompensa en insérant son nom avec éloges dans l'Odyssée. On sait quel parti Fénélon a tiré de Mentor pour son Télémaque.—Trois autres Mentor furent : 1° un fils d'Hercule et de la Thespiade Asopis; 2° un fils d'Eurysthée (*Voy.* ce nom); 3° le père d'Imbrios.

MÉNUTHIS, n'est autre qu'Amoun-Noute ou Noute-Fen (*Voy.* ce dernier nom).

MÉON, Mæon, Μαίων, roi d'une partie de l'Asie antérieure occidentale, alors désignée par le titre vague de Phrygie, eut Cybèle de Dindyme, sa femme. On ajoute qu'instruit des amours de Cybèle avec Atys, il fit mourir ce jeune héros et les suivantes de sa fille. Comp. des variantes, art. Atys et Cybèle.—Évidemment Méon est un être ambigu qui tient du dieu et de l'homme; c'est un Adam typique et un Zévs. Il est le père d'une Ève-Terre; il est l'époux d'un mont rigide et massif, le Dindyme, aux deux cimes jumelles; enfin, lui-même est la génératrice masculinisée (Mâ, Maïa), il est la terre, et l'on voit la Lydie s'appeler de son nom Méonie, avant de prendre celui du héros Lydos. Aussi Omphale et Arachné sont-elles titrées *Mæonis*. Homère, ainsi que Bacchus, qu'on honore en Lydie, prend l'épithète de *Mæonius*, et les Muses, qui ont inspiré l'Iliade, s'appellent *Mæonides*.—Deux autres Méon furent, l'un un chef thébain qui seul échappa au carnage que fit Tydée des cinquante guerriers apostés par Étéocle pour l'assassiner; l'autre un chef latin qu'Énée blessa d'un coup de javelot.

MÉPHITIS, déesse de l'air vicié par les exhalaisons méphitiques, n'é-

tait autre que Junon. Elle avait un temple à Crémone et dans la vallée du lac d'Amsanto. Quelques salses ou volcans boueux placés dans le voisinage de Crémone expliquent assez l'origine du culte de Méphitis; et dans les environs du lac d'Amsanto on voit encore aujourd'hui des creux appelés *mefite* et *mefitinelle*.

MER. *Voy.* THALASSA.

MÉRA, compagne de Diane, fut séduite par Jupiter sous la forme de Minerve, percée de flèches par Diane et changée en chienne. Quelques poètes n'admettent de la part de Jupiter qu'une tentative; mais le dénouement est toujours le même. On peut voir à l'art. ÉRIGONE le rôle de la chienne Méra. Il est clair que la légende qui la donne comme nymphe d'Artémis n'a été imaginée que dans l'intention de ne point laisser sans précédent un acteur aussi important dans le drame d'Érigone et d'Icarius. Lorsque l'on donna une généalogie à Méra, son père fut Protée (le premier, l'ancien des jours), et sa mère la nymphe Asie (la déesse; comp. ASADÉVI et ASES), dont on a fait Ausie et Anathie. — Une autre MÉRA, Atlantide, eut de Lycaon Tégéate. On en nomme aussi une parmi les Prœtides; mais elle ne figure pas parmi celles de la Triade furibonde.

MERCÉDONA, déesse latine qui présidait au commerce (*merces*, marchandises.)

MERCURE, MERCURIUS, en grec HERMÈS, Ἑρμῆς, est, dans la mythologie vulgaire, le dieu du commerce, de l'éloquence et des voleurs, le messager de Jupiter et des dieux de l'Olympe, enfin le gu de des âmes aux enfers. Il passait pour fils de Maïa (*Voy.* ce nom), et par conséquent du dieu suprême Jupiter. On le fait naître d'ordinaire sur le mont Cyllène dans l'Arcadie. Sa légende se compose en grande partie de traits d'adresse et de filouterie. Enfant, il vola le trident de Neptune, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus; Apollon, réduit à garder les troupeaux d'Admète, perdit un jour les plus beaux d'entre eux; ayant couru après le voleur, il le menaça des paroles et du poing, quand tout à coup il s'aperçut qu'il était sans carquois. Lors de la mésaventure de Vénus surprise avec Mars dans les invisibles filets du dieu du feu, Mercure, témoin du flagrant délit avec le reste des habitants de l'Olympe, dit tout haut qu'il s'accommoderait à merveille de la place de l'infortuné captif. Ces brillantes dispositions engagèrent Jupiter à le choisir pour le confident de ses amours et le commissionnaire des dieux. C'est à lui que fut confiée la garde de la belle genisse Io; et, lorsque Junon jalouse eut mis cette future rivale sous la surveillance d'Argus, il se chargea de l'endormir et de le tuer: il y réussit. Envoyé par les dieux à Thèbes et à Naxos pour y recueillir le jeune Bacchus et le confier à des nourrices attentives, c'est lui qui avec l'aide de Vulcain attache (selon Hygin, *fab.* CXLIV) le triste Prométhée sur le Caucase. Dans Homère, il vend Hercule esclave à Omphale. Dans l'Odyssée, il est député à Égisthe par le vénérable cercle de l'Olympe, pour le dissuader de ses projets d'assassinat et d'usurpation. Ailleurs il enchaîne Ixion sur la roue dont les mouvements éternels le torturent. Il va porter à Phryxos et à Hellé le bélier à toison d'or qui doit les mettre à l'abri des coups d'Ino. Il assiste Persée dans son expédition contre les Gorgones, conduit Priam au camp des Grecs, seconde Ulysse dans toutes ses entre-

prises. Long-temps avant la guerre des Titans il avait, de concert avec Égipan, escamoté la dépouille insensible et glacée de Jupiter du fond de l'antre corycien où l'avait placée Typhon. Il rendit un service de même nature à Mars, en brisant les fers dont l'avaient chargé les deux Aloïdes. Enfin, la Gigantomachie le vit terrasser Hippolyte, et prendre le casque invisible de Pluton: sa bravoure pourtant ne put le soustraire à la nécessité de fuir en Égypte, avec tous les autres dieux, déguisé en ibis. Des scènes plus douces attirent ensuite notre attention. Il donne à Pandore le langage, l'amabilité, les grâces, et la conduit à Prométhée, puis, sur le refus de ce fin Titan, à Épiméthée. Ami de la paix, il glisse entre deux serpents qui fraient la baguette qu'il porte dans tous ses voyages, et se forme ainsi un sceptre paré de serpents, un sceptre emblème d'amour et de concorde, et lui donne le nom de caducée. Un jour une tortue se présente sur son passage, il enlève sa carapace écailleuse et en forme la lyre. Des traditions moins grecques le donnent comme inventeur de la musique tout entière, du disque, de l'écriture et de l'alphabet, des poids et mesures, de l'escrime, de la clepsydre, de la géométrie, des sacrifices, etc. Quoique complaisant messager du maître des dieux dans ses amours, il opère quelquefois pour son propre compte; témoin Chioné, Créuse, Hérâ, Antianire, Polymèle, et même, suivant Théocrite, Pénélope (comp. Pan). Enfin, c'est lui qui conduit aux enfers la foule des pâles ombres : alors surtout il est pacifique, il préside au voyage, il agite le caducée. Ses surnoms helléniques expriment assez ses diverses aventures, ainsi que l'éloquence dont les compatriotes d'Isocrate lui font honneur. Les principaux sont ceux d'Argiphonte (meurtrier d'Argus), Angelos (messager), Agorée (qui siège au forum), Charidote (qui donne la paix, la béatitude), Chrysorrhapis (à la baguette d'or) : il faut y joindre ceux de Rhabdouque, Ithyphallique, Hégemone, Chthonios (ou souterrain), Criophore (porte-bélier), Diactor (qui sert d'intermédiaire), Empolée (marchand), Dolios et Strophée (le matois), d'Épithalamios (parèdre du lit nuptial), etc. Quelques autres épithètes ou surnoms se rapportent à des vues plus transcendantales : tels sont les mots de Tricéphale ou aux trois têtes, de Parammon (grand Amoun; *Voy.* encore Pan), ou parèdre d'Amoun, d'Agonios ou qui préside aux jeux, de Nomios ou pasteur, et d'Imbrasée que nous regardons comme une altération d'Himéros (Iméros, Imbros). Nous ne parlons point des innombrables surnoms locaux, Cyllénios ou Cyllos, Lycios, etc. Mercure n'est pas un dieu grec d'origine. La Thrace, Samothrace, la Syrie, l'Égypte, bien d'autres pays encore le représentent sous le nom d'Hermès et de Toth légèrement altéré. Toth, nul doute, était le Mercure d'Égypte. Or, ce nom, qui semble identique aux *Dev* zend, *Dev* slave, *Tivi* scandinave, *Déva* samskrit, *Etoua* ou *Atoua* polynésien, Théos (Θεός) des Grecs et *Deus* des Latins, rappelle Tuiston et Teutatès, les Tuatha-Dadan, dieux métallurgistes de l'Irlande, etc ; quant au nom d'Hermès usuel en Grèce, on a vu déjà le mot, autant par le son que par l'idée, refléter le Piromi de l'Égypte, le Brahmâ ou Brahm des Indes (car on dit aussi bien Birma, Birouma, etc.), l'Herman ou

Arminius des Germains et des Herminones, l'Erréamhon des Irlandais, puis les mots latins Termes et Firmus, le grec Herma, etc. Nous nous bornerons à réunir en un même tableau les faits connus ou évidents. Parmi les phénomènes aisément divinisables se présentent sur une ligne parallèle la force exécutante et la pensée, la pensée qui chez l'homme est tout l'homme, qui chez Dieu est tout Dieu, la pensée qui tour à tour présente et plusieurs faces et plusieurs degrés. Lesquels? Les voici. 1° C'est Dieu même à l'état d'irrévélation. 2° Quand Dieu se révèle, c'est l'intelligence divine, la raison, la sagesse individualisée, en grec le Logos. 3° Quand Dieu déjà révélé se communique, c'est la communication, la transmission; cette transmission a lieu par deux voies, la parole et, plus tard, l'écriture. L'une suppose l'autre, il est vrai; mais chaque peuple envisage un aspect favori, et arbore un drapeau différent. L'Égypte avec ses institutions silencieuses et immobilisantes, l'Égypte toute mystérieuse et enveloppée de langes comme ses momies, l'Égypte qui sculptait ses lettres sur la pierre, ou les peignait laborieusement sur les enduits des hypogées et des catacombes, l'Égypte fit de son dieu communicateur un pilastre bariolé d'hiéroglyphes, et le salua du titre de Toth-colonne. La Grèce, dont l'esprit était l'antipode du *statu quo* sacerdotal, éloquente, inconstante et turbulente comme toutes les démocraties, devait finir par adorer l'éloquence. Toutefois les deux points de vue ne furent pas contemporains; et il y avait des siècles que Toth-colonne était une énigme sans mot, lorsque la Grèce de Périclès et d'Alexandre donna au fils de Maïa le département de l'éloquence. Si les Égyptiens se bornèrent à voir dans la communication de la pensée l'écriture, ils conçurent pourtant d'autres communications. Ce furent celles de roi à sujet (voilà pourquoi dans la légende d'Osiris on voit Hermès, ce nom tout grec, jouer un rôle) et celles du monde supérieur au monde inférieur: de là, l'idée d'Anébo qui n'est au fond qu'un Toth, quoique la mythologie égyptienne lui ait donné une individualité, et l'ait constitué à part. Anébo alors devint le gardien des âmes, et Toth le scribe par excellence, le juge et presque le souverain des enfers. Il faut voir aux articles Anubis et Toth les développements des deux rôles et les considérations astronomiques, cosmogoniques, physiques et morales qui s'y rattachent. Il faut songer aussi que, dans ce passage à un rôle nouveau, Toth, jusque-là à tête d'épervier, devient un dieu ibiocéphale. De l'Égypte, Toth passa sans doute en Phénicie, et y fut nommé Taaut (à moins peut-être qu'on admette qu'Égyptiens et Phéniciens eussent emprunté leur dieu-écriture à une source commune). Y a-t-il seulement rapport, ou bien y a-t-il identité entre Surmobel (Hermès-Baal) et Taaut? le fait au moins semblait que Taaut, scribe par excellence, ne fut pas chez les infatigables commerçants de Tyr le greffier des enfers, mais bien le commis préposé à la tenue des livres. De là l'idée de commerce personnifié, l'idée commentée depuis par la Grèce. De part et d'autre au reste les attributs étaient semblables : de part et d'autre le stylet de cuivre; la règle dentelée dont chaque dent est une unité; de part et d'autre la balance. Mais dans la balance égyptienne Toth juge les âmes, pèse les bonnes œuvres et les péchés; la balance phénicienne est

celle de la dépense et de la recette. Ainsi, voilà une troisième manière de traduire l'idée de communication. Les Pélasgues, ou plutôt le peuple inconnu à qui les Pélasgues durent leur civilisation, l'entendirent autrement. Communication pour eux signifia rapport, et le rapport fut développé de mille manières tour à tour, contact, jonction des sexes, amour, désir, produit, harmonie, organisation. Ces traits importants ont été développés aux articles CABIRES et CADMILE. Samothrace, en systématisant la théogonie, donna le nom de Cadmile au dieu-rapport, et fit souvent de son Cadmile un phalle. Parmi les noms qu'elle lui donna se trouvent ceux d'Hercule, de Bacchus, d'Éros, d'Hermès, enfin d'Harmonie. Harmonie, on l'a vu, n'était qu'Hermès féminisé. Mercure aussi nommé Imbrame ou Imbre ne reste pas toujours Cadmile; une fois sorti du sanctuaire de Samothrace, il se dessine sous des faces partielles, en apparence exclusives les unes des autres. Parium et Lampsaque l'appellent Priape, et mettent les jardins sous sa protection; car la propagation se reflète en fructification. Thèbes prend Cadmile ou Cadme ou Cadmos, son Cadmus, pour l'inventeur de l'écriture, et du reste ne le sépare pas de l'ordre et de la beauté, car elle lui donne pour femme Harmonie. Athènes fait de lui un dieu pâtre, soit parce que dans son exubérance ithyphallique il a, ainsi qu'Égipan, des formes de bouc (comp. MANDOU), soit parce que le monde est une vaste prairie, un mont tapissé de verdure, un roc paré de végétation spontanée et d'espèces animales naissantes. C'est le culte des Égicores ou pâtres. Plus tard seulement, on le voit s'unir aux déesses agricultrales par Hersâ ou par Aglaure. Les progrès de la civilisation amènent ensuite la fusion de tous les cultes; Hermès, Posîdôn, Hépheste, Dâmâtâr s'unissent successivement dans une espèce de Panthéon à la tête duquel brille majestueusement un dieu suprême, Zévs-Athânâ. Des quatre dieux principaux qui lui sont subordonnés, deux sont ou frères ou sœurs. Deux autres, et même Athânâ, se dessinent comme fils ou filles. Mais là, que de différences! Athânâ jaillit de Zévs seul; le sein d'Héra donna naissance à Hépheste; plus antique et plus profondément oriental, Hermès n'a d'autre mère que la haute génératrice elle-même, Maïa l'accoucheuse, dont le nom transporté des bouches du Gange aux sources du Céphise et de l'Ilisse nous ramène à la sublime cosmogonie des Védas: de Brahm-Maïa, Birma; de Zévs et Maïa, Hermès.—Récapitulons ces préliminaires. Le dieu-pensée a été pour nous essence suprême, raison, voie de communication; et la communication a été écriture, commerce, amour, amour-coït, et aussi, mais en revenant sur nos pas, voyage du ciel aux enfers, passage d'une vie à l'autre, mort. Mercure fut donc Hermès (ἕρμα, colonne), Patèque, Phalle, Psycopompe. L'idée arrivée à ce point a pris encore les formes de vie pastorale, d'ordre mélodieux et harmonieux (musique-lyre, etc.), d'éloquence, puis enfin, lorsque le génie ironique des Grecs broda la mythologie, de filouterie. Le commerce en général implique un peu l'art de faire des dupes, de surfaire, d'avoir deux poids et deux mesures, selon qu'on vend ou qu'on achète. Tous les favoris de Mercure ont plus ou moins ce caractère. Il faut y joindre pourtant l'esprit et la finesse. Le rusé commerçant connaît les hommes; sa voix change selon ses chalands; il

parle à chacun son langage. Ainsi commerce, éloquence, friponnerie, voici par le pôle sérieux comment se présente le Mercure grec. Charlatanisme et belles paroles, escroquerie et tours de passe-passe, voilà le pôle burlesque.—Jusqu'ici Mercure n'a été envisagé qu'en lui-même; mais relativement aux autres dieux et déesses quelle place occupe-t-il? La voici. 1° Dans l'Olympe hellénique, arrangement arbitraire et moderne, il est un des douze grands dieux (ni Toth en Égypte, ni Mahadéva aux Indes, n'ont aussi évidemment ce caractère). 2° Pris dans la sphère idéologique et pris comme pensée, il a pour rivaux Apollon et Minerve, et par suite quelques autres dieux que les transcendantalistes nomment esprit du soleil ou âme du monde. Il y a donc en quelque sorte double ou triple ou quadruple emploi dans tous ces noms. Mais en mythologie les doubles emplois se tolèrent; car en grande partie ils proviennent de la fusion de deux systèmes qui originairement n'offrirent pas ce vice de double emploi. De plus, Apollon et Mercure diffèrent du tout au tout : en ce que Mercure intelligence universelle est par là autant au-dessus d'Apollon intelligence solaire, ou plutôt soleil élevé à l'intelligence que, Fta, le feu-vitalité qui court en ruisseaux électriques dans les veines du monde, s'élève au-dessus de Fré, le feu-soleil, ou que Vulcain s'élève au-dessus d'Apollon conducteur du char solaire. A plus forte raison, faut-il en dire autant des Bacchus, des Hercule, des Esculape. De Minerve à Mercure, au contraire, la distance en hauteur n'est pas aussi grande. Minerve, la Neith de Jupiter, est une Sakti, la haute raison, l'idée engendrante, et comme telle la pensée et presque l'âme universelle : tel est Hermès. La différence consiste en ceci, que Minerve se dessine comme fille-épouse, en d'autres termes, comme Axiocerse près de Jupiter, tandis que Mercure n'apparaît que comme rapport, émanation ou fils, en d'autres termes, que comme Cadmile. De là, Minerve déesse, tandis que Mercure est dieu, et pourtant l'analogie fondamentale est grande; Minerve parfois est homme, puisqu'elle est Phalle, et Mercure est femme, puisqu'il est Harmonie. 3° Dans la sphère astronomique Mercure fut pris comme planète; il préside au quatrième jour, *Mercurii dies* en latin, dont nous avons fait mercredi : les Hindous de même ont leur Bouddhadinam ou jour de Bouddha. Dans la suite des temps, et quand Rome et la Grèce se laissèrent aller aux chimères de l'Orient et aux romans de l'astrologie, Mercure-planète fut lié à la lune et à la canicule. On le nomma l'intelligence lunaire (et aux Indes, en effet Bouddha, l'esprit, est mari d'Ila, la fille de la lune). En Syrie il fut nommé Nébo : or *nébo* veut dire le chien. Anébo des Égyptiens n'est pas autre chose. Le chien était placé sur la limite des hémisphères boréal et austral; et bientôt, comme la ligne équinoxiale semblait le couper en deux, il fut divisé en deux personnages, l'un au ciel, Hermès, et l'autre aux enfers, Mercure. Le premier fut Psychopompe, et le second gardien des enfers. Par les mêmes raisons Mercure fut uni à Cérès, à Ilithye (dans Égire), à Isis. Isis, Ilithye, Cérès, ne sont pas seulement des génératrices ou reines dont il est le fécondateur ou le conseil, ce sont aussi les types de la vierge céleste qui vient dans le zodiaque entre le Lion et la Balance. Or, Sirius s'appelle l'étoile d'Isis, le chien d'Isis, enfin l'étoile du chien.

A Éleusis le héraut, l'Hiérocéryx représentait Mercure : servant du culte, c'était un Cadmile. Dans la classification des travaux humains, le commerce s'oppose à la production, et la production à son tour se scinde en exploitation du sol (le vulgaire la réduit à l'agriculture) et en art industriel. Cérès et Vulcain symbolisent ces deux branches d'utiles travaux. Hermès, Hépheste et Dàmâtâr se groupent donc en une grande Trimourti qui récapitule l'industrie humaine entière; et chaque tiers de l'industrie a son représentant divin qui est aussi son législateur et son patron. Ainsi se pose la hiérarchie divine au premier coup d'œil, et cet agencement des trois personnes a du vrai. Mais un examen plus approfondi n'en révèle pas moins et des lacunes et des empiètements. Dans cette agriculture où sont les travaux des mines? est-ce qu'ils sont abandonnés à Vulcain? Mais Vulcain travaille le fer, et ne l'extrait point des profondeurs qui le cachent. Et en dehors des trois branches, où sont les travaux de l'esprit, le fait même de l'invention, la médecine, et ce que les anciens admiraient surtout, la magie? Enfin, en dehors même de ces sciences utiles, où sont les arts inutiles ou funestes, le jeu, la guerre? Ces problèmes une fois posés nous mènent à comprendre tout Mercure. Ce n'est pas seulement le dieu du commerce : dans son empire il réunit encore les mines et les carrières, section souterraine des exploitations du sol; les prairies, sous-section de l'agriculture proprement dite; l'invention en général, la divination, la magie, l'astrologie, les pratiques médicinales, en un mot toute la famille des arts libéraux; puis les jeux gymniques, section de la grande famille des arts inutiles. De là les surnoms d'Agonios ou Énagonios, d'Acacète et d'Acacésios, de Chthonios, d'Ériounios; de là l'union au belier et au bouc. — L'Etrurie appelait Mercure Turms, nom que l'on a souvent comparé à Hermès; mais nous ne savons quel culte elle lui rendait. Seulement on rencontre son nom avec celui de Sethlans sur les monuments avec la traduction latine. On peut comparer Tagès. Les Latins placèrent Mercure au rang de leurs divinités principales ou dieux d'élite dits Selecti. Rome lui dédia un grand temple le 15 mai 79 avant J.-C.; et le 15 mai devint en effet le jour de la fête solennelle de ce dieu. C'étaient surtout les marchands qui la célébraient. Ovide nous peint (*Fastes*, V) le boutiquier de Rome en tunique retroussée et pur, autant qu'on peut l'être à l'aide d'eau lustrale, demander pardon au dieu des filous des petits parjures qu'il a commis et de ceux qu'il espère commettre encore. On lui offrait du miel, du lait et les prémices des figues. Cet usage venait sans doute d'Athènes. On lui sacrifiait des veaux et des coqs. C'était surtout les langues des victimes qu'il était censé aimer. Les voyageurs de retour lui offraient des pieds ailés à titre d'*ex-voto*. Amphion, qui descendait de Cadmus, le Mercure pélasgique, lui éleva le premier un autel. Le Péloponèse et la Crète l'adorèrent ensuite. Cyllène, sur les confins de l'Arcadie et de l'Élide, se vantait d'être le berceau de ce dieu. Pour nous, c'est dire qu'elle était un des foyers d'où le culte avait émané. L'Arcadie lui consacra un temple avec un oracle, d'où les consultants devaient sortir les oreilles bouchées, tâchant néanmoins d'entendre ce que l'on dirait autour d'eux. La première

parole ainsi recueillie était la réponse de Mercure. En Attique nous avons vu les Égicores honorer Cadmus, et par suite, comme chef d'Athènes, l'unir à Cérès dans les Éleusinies. Ici le culte rayonne du centre principal, Thèbes. A Crotone, dont la métropole religieuse ne nous est pas connue, nous voyons Mercure et la lune présider, selon Pythagore, aux deux planètes ou sous-planètes de leur nom, et faire entendre, Mercure l'ut, Junon le si. — On représente ordinairement Mercure avec des ailes aux épaules et aux talons (ces dernières se nomment talonnières); sa main porte le caducée, ailé aussi; sur sa tête se voit le pétase, qui a aussi des ailes; de plus le pétase bien souvent coiffe le caducée. Dans les monuments d'ancien style le caducée seul le caractérise. Rarement il est nu de la tête aux pieds. La chlamyde entortillée autour de son bras indique avec quelle célérité il accomplit les ordres dont il est chargé. Le doigt sur sa bouche indique assez sa discrétion. Sa position oblique au milieu du ciel indique qu'il vole à travers l'espace. Touche-t-il la terre, il est debout, ou quelquefois se repose après des courses longues et pénibles. Président des palestres et des exercices gymnastiques, il offre à l'œil des formes robustes, et s'appuie sur le palmier, symbole des victoires athlétiques. Éloquence personnifiée, il accompagne sa voix du geste; commerce, il a la bourse ou bien la balance à la main; pacifique, il porte des têtes de pavots; brave, il a la massue, le trident ou une tête d'Argus, sanglant trophée, à la main; soleil, il a la tête radiée; ciel, il est émaillé d'étoiles comme le firmament; essence suprême, il a la barbe, le manteau tombant aux pieds et les rides imposantes du vieillard; dieu de la musique, il a près de lui la tortue dont l'écaille fournit la première lyre; inventeur des sacrifices, il est caractérisé par la patère et le bélier (tantôt il est assis sur cet animal, tantôt il le conduit vers l'autel ou en emporte la tête dans un plat); psychopompe, c'est-à-dire conducteur des âmes, il pousse les morts avec son caducée : sa chlamyde alors est mi-partie de noir et de blanc, et chaque paire d'ailes au calcanéum, aux omoplates et aux pariétaux se compose d'une aile blanche et d'une aile noire. Ce trait frayait la voie aux deux Gémeaux, Castor et Pollux, et à Hermanubis. C'est peut-être en cette occasion qu'il porte à la main des pavots. La corne d'abondance, la lance, la perche armée de traits, le cygne, symbole d'éloquence, étaient aussi ses attributs. On sait qu'on donnait le nom d'Hermès à des têtes de Mercure qui se terminaient en colonne carrée. Depuis ce nom fut appliqué à toutes les têtes de dieux, de poëtes, de philosophes et d'hommes célèbres posées sur une pierre carrée. Ces têtes étaient un ornement convenable dans les gymnases, et servaient de but dans les palestres. Quelquefois la même pierre portait deux têtes divines dont l'une était la tête de Mercure; c'est ce qu'on appelait têtes géminées. Plus tard, on voulut réunir en une seule tête les divers caractères de Mercure et de la déité sa voisine. De là la nombreuse série des Herméracle, Hermathène, Herméros, Hermanubis, Hermarpokrat, Hermaphrodite, Hermammon. La plus célèbre statue de Mercure est sans contredit le fameux antique connu sous le nom d'Antinoüs (*Musée Pio-Clémentin*, I, VII). C'était un Mercure gymnique. On peut citer après ce chef-d'œuvre le Mercure de l'autel rond

du Musée capitolin, et celui du bas-relief de la villa Albani. Le Mercure à la barbe cunéiforme d'Aétion (Millin. *Pierres gravées inéd*); le Mercure messager de Dioscoride (Bracci, *Memor.*, II, 65); le Mercure de Cléomène avec la tortue à ses pieds (Landon, *Annal.*, V, 12); le Mercure enfant qui tient une bourse (*Musée Pio-Clém.*, I, 5); le Mercure qui se repose sur un rocher, il a encore les talonnières, mais n'a plus de pétase. Beaucoup de scènes diverses relatives à la vie de Mercure se trouvent dans la *Galerie mythol.* de Millin : il déclare sa passion à Hersa, 204; il reçoit Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter, 223, le porte aux nymphes, 226, le remet dans leurs mains, 227, 228; il précède le char de Pluton ravissant Proserpine, 339; et ramène la jeune déesse à sa mère, 219, 341; il tient l'échelle à Jupiter qui va entrer par la fenêtre chez Alcmène, et reçoit le petit Hercule après sa naissance, 429; il le guide au ciel, 462; il assiste à la conquête des pommes d'or des Hespérides, 444; il conduit Priam au camp des Grecs, il pèse les destinées d'Achille et de Memnon, 597; il conduit Psyché aux enfers, 582; il en tire Protésilas et l'y ramène, 561.—Remarquons encore un bélier de Mercure chargé de la bourse du dieu (Buonarotti. *Médail. ant.*, 41), et des génies de Mercure (ouv. d°).

MÈRES ou DÉESSES MÈRES (LES), étaient selon les uns des divinités champêtres comme les Sulèves, les Commodèves, les Sylvatiques, avec lesquelles on les confondait dans des inscriptions; selon les autres des génies particuliers à telle ville, à tel pays; suivant une troisième opinion, les Parques elles-mêmes. Les trois hypothèses ont du vrai, et ne pèchent que lorsqu'elles deviennent exclusives. Les Parques, fileuses des destinées humaines, sont nos Mères; elles le sont encore bien davantage lorsque l'on voit en elles les émanations d'Ilithye-Imarmène, ou lorsque leur rôle de fileuse devient celui de dispensatrice universelle des biens. Dès-lors aussi qu'on se rappelle que toute déesse est une face plus ou moins individuelle de la Génétyllide suprême, de la nature divinisée, de la production-énergie. Vénus, Cybèle, Artémis, Cérès, Junon, Proserpine, ne furent jamais autre chose. Voilà les vraies Déesses-Mères dans la plus haute acception! Ilithye, leur type, est la Parque modèle; les Parques vulgaires sont donc aussi des Mères. Que sont donc les déesses des moissons, des fleurs, des vendanges, productrices et dispensatrices de l'abondance? Ce sont des Parques, ce sont des Mères; et ces Parques, ces Mères ne sont-elles pas les génies bienfaisants des lieux qu'elles enrichissent? La déesse qui fait mûrir les olives n'est-elle pas la protectrice de la Provence? les coteaux de Sorrente n'ont-ils pas une déité tutélaire dans celle qui fait mûrir les raisins sous les pampres? Tout se tient; et Heures, Grâces, Nymphes, Napées, Naïades, Parques, hautes déesses-monades, sont des mères, et à divers titres se réabsorbent les unes dans les autres.—N'oublions pas que Cybèle s'appelait la mère des dieux, la Mère, Ma par excellence. C'est surtout par des inscriptions que l'on connaît les Mères. Banier a laissé une dissertation sur les déesses-mères (*Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres*, t. X de l'édition in-12).

MÉRIONE, MERIONES, Μηριόνης, fils de Môle et de Melphis, et par conséquent neveu de Deucalion, pré-

tendit à la main d'Hélène. Suivi d'Idoménée son cousin, il alla à Troie, où il eut en propre, sous son commandement, une partie des quatre-vingts voiles de la flotte crétoise, conduisit la seconde colonne des Crétois aux diverses attaques qui eurent lieu dans la plaine d'Ilion, tua Harpalion, Morys, Hippotion, Acamas, Laogone, remporta aux jeux funèbres donnés à propos de la mort de Patrocle le prix de l'arc et celui du javelot, et selon quelques mythologues passa de la Crète dans l'Italie méridionale après la prise de Troie. Une tradition vulgaire le faisait mourir en Crète, et même on montrait son tombeau à Cnosse. — Un autre MÉRIONE, fameux par ses richesses et son avarice, était le fils de Jason.

MERMÈRE, MERMERUS, Μέρμερος, fils de Jason et de Médée, fut mis en pièces par un lion, ou tué par sa mère (*Voy.* MÉDÉE), ou lapidé avec Pérès son frère, en punition de la robe fatale qu'ils avaient apportée à Créuse. —Deux autres MERMÈRE furent: l'un un Centaure tué aux noces de Pirithoüs, l'autre un chef troyen tué par Antiloque.

MÉROPE, Μερόπη: 1° Atlantide, femme de Sisyphe, et par conséquent la seule des sept filles d'Atlas et de Pleione qui n'ait pas été l'épouse d'un dieu (aussi dit-on que c'est elle qui était la moins lumineuse des sept étoiles que l'on distingue à l'œil nu dans la constellation des Pléiades); 2° Phaéthontide? 3° fille d'Érechthée, femme d'Eupalame et mère de Dédale; 4° femme de Mégarée et mère d'Hippomène; 5° fille d'OEnopion, aimée d'Orion; 6° une des trois filles de Pandare le Méropide; 7° et 8° nymphes fluviatiles liées à la famille de Priam (l'une fille du Sangarius était sa femme, l'autre, fille du Cébren, fut sa bru); 9° fille de Cypsèle, femme de Cresphonte l'Héraclide et mère d'Épyte, et de plusieurs enfants qui tous périrent sous les coups des assassins de leur père. Euripide avait composé une tragédie de *Mérope* qu'Aristote regarde comme son chef d'œuvre. Maffei et Voltaire ont traité le même sujet avec le plus grand succès.

MÉROPIS, fille d'Eumèle, fut changée en chouette avec sa sœur Byssa et son frère Agron.

MÉROPS, Μέροψ, l'Adam de l'île de Cos, qui quelque temps porta son nom, et où l'on suppose qu'il régna, fut si affligé de la mort de sa femme Éthème, que Junon le changea en aigle et le mit aux cieux, où il brille sous forme de constellation (comp. PÉRIPHAS) entre la tête du Serpentaire et le Lion. — Quatre autres MÉROPS furent : 1° un des géants qui entreprirent d'escalader le ciel; 2° un roi de Percote, père d'Amphius et d'Adraste (*Voy.* ADRASTE 5); 3° époux de Climène, mère de Phaéthon; 4° un Troyen tué en Italie par Turnus.

MESCHIA et MESCHIANE, étaient en Perse le couple primitif, auteur du genre humain, tous deux sortis de l'arbre Reivas, dix ans après sa naissance, et cinq ans après la mort violente de l'homme typique Kaïomorts. La semence de cette victime d'Ahriman s'était épanchée sur la terre à l'instant de sa mort. Nériocengh et Sapandomad veillèrent sur elle. Le soleil la purifia, et au bout de quarante ans la tige de Reivas s'éleva du lieu où le sein de la terre s'était imprégné du ferment précieux. L'arbre mit dix ans encore à prendre sa croissance; et au bout de ce temps présenta l'image d'un homme et d'une femme unis l'un à l'autre; il portait, au lieu de fruits, dix hommes et dix femmes formant dix

couples. Meschia et Meschiane étaient les premiers. Tous deux à cette époque fortunée étaient pleins d'innocence et créés pour le ciel; mais l'astucieux Ahriman eut l'art de séduire leurs âmes trop crédules. Il leur fit boire le lait d'une chèvre et ils se sentirent malades. Il leur présenta ensuite des fruits et ils perdirent cent béatitudes; une seule leur demeura. La femme fut la première à sacrifier au Dev maudit. A cinquante ans ils eurent deux fils Siamek et Véchak, et vécurent encore un demi-siècle. Ils porteront, dit le Boundéhech, dans l'enfer, la peine de leur péché jusqu'à la résurrection. On ne s'explique pas nettement sur la descendance détaillée de Meschia et de Meschiane. Les neuf couples placés comme eux sur la tige de Reivas ne sont-ils que les préformations des neuf premières générations qui vont suivre, ou bien veut-on dire que l'humanité se composait de tribus distinctes, à la tête de chaque tribu se dessine un couple humain? La première hypothèse implique la préexistence des germes inclus de toute éternité les uns dans les autres par un merveilleux emboîtage; la deuxième se rapproche davantage des idées modernes qui tendent à faire dériver les races humaines de plusieurs foyers distincts. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Boundéhech distingue dix espèces d'hommes reflets des dix couples de l'arbre. De plus il fait mention de quinze peuples ou races nées de Meschia et de Meschiane: six, dit le livre canonique, demeurèrent dans le Khonnerets; les neuf autres passèrent dans les six Kechvars latéraux, et montèrent sur le dos du taureau Sarécéok.

MÉSITE, Μεσίτης, Mithra comme centre de l'univers et foyer commun dans lequel viennent converger Ormuzd et Ahriman. Si ces idées ont réellement été persanes, il est sûr qu'au moins le nom persan a été changé. Mésite vient du grec μέσος, *qui tient le milieu.*

MESSAPE, Messapus, Μέσσαπος, seconda Turnus dans sa guerre contre Énée et se signala par de hauts faits d'armes. Virgile le fait fils de Neptune, et comme tel lui donne une grande habileté dans l'art de conduire les chevaux. Jupiter sur le Taygète en Italie portait le surnom de Messapie.

MESSÈNE, Μεσσήνη, fille de Triopas d'Argos, épousa Polycaon, et, voyant ce fils cadet de Lélex obligé de céder la Laconie à son frère Mylès, décida son mari à se créer un royaume dans la Messénie. Tous deux ensemble consacrèrent sur l'Ithome une enceinte à Jupiter; et Glaucos l'Épytide, en la rétablissant plusieurs siècles après, consacra une statue à Messène. On voit que cette reine est simplement l'héroïne éponyme de la Messénie. Quant à la richesse de la statue moitié or, moitié marbre de Paros, y croira qui voudra. On donne aussi Messène comme importatrice du culte de Cérès et de Proserpine dans la Messénie. Si l'on doit prendre ce détail en considération, il faut entendre par là que le couple fondateur de la Messénie réunit dans une même enceinte religieuse Zévs (ciel) principe actif, puissance mâle et Arets (terre), passiveté, puissance femelle. Arets a fait Cérès, et Cérès ne diffère pas de Proserpine. Ici s'entrevoient dans un lointain obscur les vieilles croyances pélasgiques qui donnèrent Perséphone pour épouse à Jupiter.

MESSIES (déesses des moissons?) étaient aussi nombreuses que les espèces de récoltes.

MESSON, être surnaturel que l'Amérique septentrionale regarde comme le réparateur du monde après le déluge, était un jour à la chasse quand ses chiens se perdirent dans un grand lac. Soudain l'eau monte, franchit ses rives, et inonde le globe; mais, par un miracle qu'on a peine à comprendre, l'onde en se répandant de tous côtés perd en profondeur ce qu'elle gagne en surface, et bientôt quelques animaux gigantesques créés ou envoyés par Messon absorbent, à force de laper, cet Océan marécageux qui couvrait la terre.

MESTLÈS, Μέσθλης, et ANTIPHE commandaient les Méoniens du mont Tmole, qui vinrent au secours de Troie. Tous deux étaient fils de Pylémène.

MESTOR, Μέστωρ, un des quatre fils de Persée et d'Andromède, eut Mycènes en partage, épousa Lysidice, et fut père d'Hippothoé qu'enleva Neptune. — Deux autres MESTOR furent, l'un un des fils légitimes de Priam, l'autre un des descendants du Mestor Perséide.

MÉTA, fille d'Hoplès et femme d'Égée. N'est-ce pas Mélite?

MÉTABE, METABUS : 1° fils de Sisyphe, donna son nom à la Métaponte d'Étolie (Comp. MÉTAPONTE); 2° chef des Privernates. Il avait été chassé par ses sujets. Père de Camille, il lui donna cette éducation guerrière qui fit de la jeune Italienne l'Amazone du Latium. La Métaponte tarentine l'honorait comme son fondateur.

MÉTAGITNIOS, Μεταγειτνιος, Apollon dans l'Attique, soit à cause des Métagitnies célébrées en son honneur dans le mois de Métagitnion, soit parce qu'il présidait à la translation de domicile. Les habitants du vieux dème de Mélite avaient ainsi transporté leur séjour à Diomée. Apollon Agyiée leur servait de conducteur; il faisait le déménagement, il était ce jour-là le Métagitnios de Mélite. C'est à ce propos qu'eut lieu l'institution des Métagitnies.

MÉTALCE, METALCES, Μεταλκής, un des Égyptides, fut tué par Cléopâtre, sa femme.

METANOEA, Μετάνοια, n'est que le repentir personnifié.

MÉTAPONTE, METAPONTUS, Μετάποντος, héros éponyme de la ville tarentine de Métaponte, est dit fils de Sisyphe et mari de Théano. Est-il présumable qu'il y ait de la différence entre ce Métaponte et Métabe le Sisyphide?

MÉTHARMÉ, fille de Pygmalion dans les généalogies solaires de Cypre, épouse Cinyre, et donne à ce prince cinq enfants, dont trois filles (Orsédice, Brésie, Laogore), et deux fils, Adonis et Oxypore. On sait que cette légende n'est point la plus répandue, et que presque toujours on se figure Adonis sans frères ni sœurs, naissant de l'inceste de Myrrha et de Cinyre. Mais incontestablement elle est précieuse, en ce sens qu'elle nous présente une analogie plus complète des phénomènes du soleil et de l'année. Adonis est là 1° le soleil en général, et 2°, dès que l'on spécialise, le soleil en tant que beau, puis faible et pâle, et se laissant tuer par l'hiver: Oxypore est le soleil en tant que robuste et infatigable voyageur. Les trois sœurs sont les trois saisons de l'année primitive. Il est fâcheux que nous ne comprenions pas le sens du nom de Métharmé qui dut en avoir un (peut-être *grande mère, T'armouth*). La parenté de cette reine avec un roi de Tyr, un Pygmalion, n'est qu'un remplissage sans importance, et qui sert seulement à faire voir que dans les légendes solaires de

cette partie de l'Asie antérieure, la Cilicie, la Phénicie et Cypre furent toujours dans la plus étroite corrélation.

MÉTHON, Μέθων, héros éponyme de Méthone, passait pour fils d'Orphée.

MÉTHONE, Μεθώνη, fille d'Alcyonée le géant. *Voy.* MOTHONE.

MÉTHYER, Isis, selon Plutarque qui explique ce nom par la plénitude et la cause. C'est sans doute un nom altéré. Nous y soupçonnerions plutôt Moyth, la mer, ou Môt, la matière.

MÉTHYMNE, Μέθυμνα, héroïne éponyme de la Méthymne lesbienne, passait pour fille de Macarée et pour femme de Lépydne.

MÉTHYNE, Μεθύνη, déesse du vin nouveau ou du vin pur, avait sa fête à Rome le 30 nov. (Rac. : μέθυ).

MÉTIADUSE, Μητιάδουσα, de la race des Dédalides, fut fille d'Eupalame, femme de Cécrops et mère de Pandion (R. : μῆτις; δαῆναι).

MÉTION, Μητίων, un des fils d'Érechthée et de Praxithée, eut de Chalciope plusieurs fils, entre autres Eupalame et Chalcon. La branche dont il fut le père porta le nom de Métionide, et parmi les Métionides se distinguent les Dédalides issus de Dédale, un des fils d'Eupalame. Les Métionides proprement dits détrônèrent, dans la personne de Pandion II, la branche aînée légitimement en possession du trône, et furent plus tard chassés eux-mêmes par la branche puînée.

MÉTIS, Μῆτις, la méditation, la sagesse personnifiée, est, plus que toute autre déesse grecque, la Neith, la Sakti de Jupiter. Les uns l'ont faite sa femme et la mère de Minerve; mais Minerve, c'est Métis brodée de légendes. Les autres disent que Jupiter l'avala, elle et son fruit. En Brahm repose Sakti, en Dieu la raison. Ailleurs ce n'est que l'associée du dieu devenu grand, associée inséparable, nous le comprenons. Quelques théogonistes parlent d'un oracle qui faisait voir à Jupiter dans l'avenir un enfant de Métis, plus sage et plus puissant que lui. C'est, disent-ils, pour cette raison qu'il avala Métis, et c'est à la suite de cette absorption que son cerveau conçut Minerve. De subtils mythologues nous montrent Métis préexistant en quelque sorte à Jupiter et présidant à sa naissance. Les pierres massives englouties par Saturne sont bien les fils de ce dieu; Métis, à l'aide d'un breuvage, lui fait rendre Pluton, Neptune et Jupiter. Platon a fait de Métis la mère de Poros, l'abondance, la richesse.—Une autre MÉTIS, Océanide, ne doit pas être distinguée de la Neith pélasgique dont il vient d'être parlé.

MÉTISQUE, METISCUS, conducteur du char de Turnus.

MÉTOPE, Μετώπη, héroïne fluviatile : 1° fille de Ladon et mère d'Asope; 2° femme de Sangarius et mère d'Hécube.

MÉTRA, Μήτρα. *Voy.* ÉRYSICHTHON. Une tradition lui fait épouser, après la mort de son père, Autolycus, grand-père d'Ulysse.

MÉTRAGYRTE, Μητραγύρτης, initiait les Athéniennes aux mystères de Cybèle, quand tout à coup les Athéniens fondirent sur lui et le tuèrent. On éleva dans la suite à ce martyr du culte phrygien une statue au lieu même où il avait succombé. Il est évident que Métragyrte n'est que la personnification de ces prêtres mendiants et nomades, dont le vagabondage encombrait les grandes villes du monde romain. Comparez ce que nous avons dit des Métragyrtes à l'article CORYBANTES, LIV, 45.

MÉTRÈS est, chez Servius, le père de Pygmalion et de Didon.

MÉVRI ou **MÈVRE** (en grec Meuros ou Meures, Μεῦρος, Μεῦρις), vingt-huitième dynastie du latercule d'Ératosthène, répond, suivant les diverses hypothèses (*Voy*. l'art. Décans et le tableau des concordances y annexé), à un des quatre personnages célestes suivants : Cnat (Smat de Saumaise, Théméso de Firmicus), premier Décan du Capricorne, Phouor (Tepisatosoa de Firmicus), troisième Décan des Gémeaux, Chommé (Chénen de Firmic.), troisième Décan du Sagittaire, ou Ptébiou (Atemboui de Firmic.), troisième Décan des Poissons. L'auteur du latercule joint au nom de Mévri ou Mèvre les quatre syllabes grecques φιλόσκορος qui, si on les divise en deux mots φίλος κόρος, signifient *satiété amie*. Faut-il traduire ami de la satiété, comme s'il y avait φίλος κόρου, ou bien doit-on supposer quelque autre altération dans ce qui semble un deuxième mot, et lire par exemple χόρου (de la danse), κόρων (des jeunes filles)? Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le passage grec, et peut-être aussi le nom égyptiaque, a été altéré d'une manière quelconque. Du reste, le commencement du nom propre (*Mai*, *Mi*, *Mé*, *Meu*) veut dire effectivement *aimé de* ou *qui aime* (*Voy*. l'art. Memnon); et le nom de Mévri ou Mèvre se rapproche assez de ceux de Méris, Maris, Miphré, Miphra, etc., pour que l'on soupçonne entre eux tous une identité fondamentale.

MÉZENCE, Mezentius, célèbre roi d'Agylle ou de Cère en Étrurie, joignit l'impiété à la barbarie. Son spectacle favori était de faire lier un corps vivant à un cadavre, et d'assister à cette horrible agonie d'un homme qui meurt à la fois asphyxié par l'atmosphère fétide de la mort, et dévoré par les tourments toujours croissants de la faim. Selon Virgile, ses sujets se soulevèrent, et mirent le feu à son palais. Mézence trouva un refuge chez Turnus, le seconda de toutes ses forces dans sa lutte contre Énée, vit périr à ses côtés Lausus, son fils, dont les vertus formaient le contraste le plus complet avec les vices de son père, et enfin fut égorgé par le roi des Troyens. Des traditions toutes différentes montrent Mézence attaquant Énée après la mort de Turnus, le battant, puis, quand ce chef des Troyens n'existe plus, faisant assiéger Ascagne dans Lavinium. Enfin Lausus périt dans l'entreprise, Mézence demande la paix; selon d'autres, c'est à lui qu'on la demande. Quoi qu'il en soit, une des conditions du traité semble être celle-ci : que tous les ans on lui paiera un tribut en vins. Chez les uns, Mézence dès-lors n'a plus été qu'un intrépide buveur; les autres ont voulu que cette imposition annuelle fût comme un hommage exigé par un suzerain. On soupçonne aussi Mézence de n'être qu'un Jupiter. Le vin se change alors en une guirlande de feuilles de vigne en or. Enfin les évhéméristes, qui ont voulu tracer de point en point la biographie de Mézence, se sont demandé ce qui était arrivé après la mort de Lausus : Mézence se mit-il à la tête de son armée pour arracher un tribut onéreux aux fugitifs de Troie, ou bien crut-il que le seul parti à prendre était de renoncer à une guerre désormais douteuse? Mézence n'est pas plus qu'Énée un personnage historique. Comme les Troyens ne sont pas venus dans l'Italie centrale, un conflit de Troyens et d'Étrusques n'est pas plus admissible.

Nul doute que Mézence n'ait été un grand dieu (*mezd*, *maha*, μέγας), mais dieu funeste, typhonique, abrimanien, le grand Antée (*mezdao* Ἀνταῖος). Les Moloch, les Siva, en sont des types frappants; et puisque ici nous parlons de Siva, comprenons que Mézence est un Zévs Dionysos imité de Siva. Quant au trait des corps vivants attachés aux cadavres, on s'accorde à imputer cette atrocité aux pirates de Tyrrhène, et on dut naturellement en faire un des traits du dieu terrible qui peut-être était honoré par des victimes humaines.

MIDAS, Μίδας, célèbre roi de Phrygie, passait pour fils de Gorgias et de Cybèle. Il est connu surtout à deux titres différents : 1° sa richesse, son avarice, sa sottise; 2° l'arbitrage qu'il exerça entre Pan et Apollon. Bacchus étant venu en Phrygie, Silène resta assez long-temps auprès d'une fontaine de vin remplie par Midas pour inspirer des inquiétudes à son élève; mais Silène qui avait été conduit et livré endormi au palais de Midas avait reçu à la cour phrygienne l'accueil le plus gai, et revint, au bout de dix jours de réjouissances et de festins, enchanté de cette hospitalité. Bacchus permit au roi de lui demander en récompense tout ce qu'il souhaiterait. « Que tout ce que je touche, s'écria Midas, se change en or à l'instant même! » Ce souhait fut accompli. Quelques heures durant ce fut pour le roi de Phrygie un enchantement : tout se convertissait en or sous ses doigts. Mais, quand la faim le fit asseoir à une table richement servie, le prodige continua : les aliments, à mesure qu'il les approchait de ses lèvres, devenaient des lingots. L'imprudent se vit obligé d'implorer encore Bacchus. Le dieu consentit à lui retirer le don funeste qui avait été l'objet de ses vœux, et lui commanda d'aller se laver dans le Pactole. La brillante prérogative du roi passa aux eaux, et long-temps le Pactole a été célèbre par les paillettes d'or qu'il roule (*Voy.* la curieuse dissertation de Barthélemy à ce sujet). La seconde aventure de Midas montre ce prince donnant à Pan la préférence sur Apollon. Apollon a joué de la lyre, Pan de la syrinx; en un sens, c'est une querelle entre les instruments à vent et la foule des instruments à corde; en s'élevant plus haut, il y a lutte entre la religion agreste d'Atys et le culte si pur, si élégant d'Apollon; plus haut encore, c'est une lutte entre la doctrine des dieux impondérables et celle des fétiches qu'enveloppe la croûte épaisse du matérialisme. Midas, le bon roi, prononce en faveur des instruments à vent, de la lourde mélodie, de la syrinx monotone rivale de la cornemuse; habitant des montagnes ou du moins des paraméras, il s'accommode d'un culte grossier et rudimentaire comme cette roche du sein de laquelle sortit un jour Agdistis. Au reste, Apollon le punit en affublant sa tête d'oreilles longues et velues. Midas, affligé de la dimension formidable de ses cartilages auditifs, ne s'occupa plus qu'à les cacher sous une tiare magnifique. Mais il n'est tiare qui tienne; quand vint le barbier, le pauvre Midas obligé de quitter le diadème employa sans doute et menaces et promesses pour obtenir le secret : il devait lui rester encore quelque chose de ses lingots. Mais que sont des millions devant le plaisir de parler? Le coiffeur promit le silence, mais avec une restriction mentale qui gâta tout. Sorti du palais, il fait un trou en terre, y plante des roseaux, dit tout bas, dans ces étroites cavités, « le roi

Midas, mon maître, a des oreilles d'âne; » puis ferme le trou et se retire. Au bout de quelques mois les acotylédones mystérieux s'élancent de terre, et, syrinx vivantes, dès qu'un vent léger les agite, répètent « le roi Midas a des oreilles d'âne! » On comprend que tous ces mythes, quoique bizarrement caricaturés par l'ironie naturelle aux Grecs, posent sur des idées graves. D'abord il y a lutte de deux bases religieuses, lutte de deux cultes, lutte de deux ordres d'instruments. Arrivent ensuite, avec l'idée de montagne, celle d'air, de vent, de sonorité, d'écho, et, quand on arrive au roman, d'indiscrétion. La syrinx n'est pas autre chose. Pan aima Syrinx, et Pan aima Écho. Pan est Pavana, Marouta, Vaïou aux fibres sonores. Au simple contact de l'air à peine agité, le tube léger gémit et parle, et raconte ses secrets aux échos. Enfin, la Phrygie est une riche terre où rit la pourpre des raisins, où flotte l'or des moissons: cet or, cette pourpre, se marient à merveille. Il semble qu'un même dieu les dispense, Dévanicha. Et ces moissons, au fond, que sont-elles? Des richesses, de l'abondance, de l'or : l'agriculteur en fait de l'or, le commerçant en fait de l'or, le roi qui prélève la dîme sur son peuple en fait de l'or. Malheur à lui pourtant s'il thésaurise, s'il enfouit la moisson et affame les peuples, s'il garde l'or et ne veut plus semer, dans cette fausse croyance que le métal est tout, que le travail des hommes n'est rien! Bien des praticiens en économie politique se l'imaginent encore, et croient or et richesse synonymes. On voit par quel personnage mythologique le sens exquis de l'antiquité récapitule et symbolise leur théorie.—Midas envoie à Delphes une chaîne d'or d'un prix inestimable dans Hérodote, I, 14, et avale du sang de taureau, soit pour ne pas tomber vif entre les mains des Cimmériens, envahisseurs de la Phrygie (Strabon, I), soit pour se débarrasser des songes fâcheux qui l'obsèdent depuis long-temps. Le beau marbre grec trouvé en 1759 dans le stade d'Athènes représente-t-il Midas? Nous ne le croyons pas. Le Dominiquin, parmi les modernes, a fait une très-jolie composition représentant le jugement de Midas et la vengeance qu'en tire Apollon.

MIDÉE, Midea, Μίδεια : 1° nymphe que Neptune rendit mère d'Asplédon; 2° Phrygienne, maîtresse d'Électryon et mère de Licymnius; 3° fille de Phylas, femme d'Hercule, mère d'Antiochus. Asplédon et Midée sont des villes de Béotie.—Une autre Midée en Argolide forma un royaume indépendant sous Électryon.

MIGONITIS, Μιγονῖτις, Vénus à Migonium dans l'île d'Hélène, où l'épouse de Ménélas céda pour la 1re fois à l'amour de Pâris (Rac.: μίγνυμι).

MIHR, dieu perse, est un Mithra typique. Trois feux principaux, Gouchasp, Mihr, Bersin, donnent lieu à trois dieux, Anahid, Mithra et Bersin. Kaciapa, Mithra, Vrihaspati aux Indes en sont les reflets. Gouchasp symbolise les feux de l'Empyrée, Mihr les feux solaires, Bersin les feux météoriques ou atmosphériques. Une coïncidence remarquable, c'est que Mihr en parsi signifie amour en même temps que feu. Le soleil est tout harmonie, attraction, fusion, amour: le monde s'aime en lui (*V.* Mithra).

MILANION. *Voy.* Atalante.

MILÈSE ou MILESS (autrement Miless Spain), héros irlandais, éponyme de la race guerrière des Miléadhs ou Milésiens, passe, dans la mythologie, pour époux de Scota, père d'Amhergin, père d'Ir et d'Erreamhon

et d'un grand nombre d'autres enfants. Ce qui caractérise les Miléadhs, c'est l'aspect belliqueux et laïque qu'ils imprimèrent à l'Irlande jusque-là peuplée de clans agricoles, soumis à une domination pastorale et sacerdotale. Cette révolution est sans contredit l'évènement le plus important des annales fabuleuses de l'Irlande. La légende rattache l'expédition de Miless en Irlande au meurtre d'Ith. Ce dieu suprême des Milésiens débarque à peine sur le littoral de l'Irlande que trois rois des Tuatha-Dadan, qui se disputent la possession d'un bijou (l'Irlande), le prennent pour arbitre. Mais Ith a l'imprudence de vanter devant eux la beauté de leur territoire : ils concoivent des soupçons, et l'assassinent. Ses compagnons, ses fils portent le cadavre sur leur vaisseau, comme les Ases portent le cadavre de Balder sur Ringhorn, traversent la mer, et le déposent aux pieds du noble Miless Spain (Miless l'Espagnol) qui arme et part, arrive et remporte la victoire. Le meurtre d'Ith est l'égorgement de Dionyse par les Corybantes, ses frères. Ce meurtre est un des types favoris des mythes pélasgiques; et Ir, le fils de Miless, se trouve de même victime d'une mort prématurée dans la mythologie primitive d'Érin.

MILET, Miletus, Μίλητος, héros éponyme de Milet en Carie, était le fils d'Acacallis (ou d'Arcé) et d'Apollon. Exposé dans un bois, nourri par des loups, élevé par des bergers, il quitta sa patrie, la Crète, quand il eut atteint l'âge d'adolescence, passa en Carie, s'y fit aimer du roi Euryte et plus encore de sa fille Idothée, l'épousa, en eut Caune et Biblis, et régna sur une partie de la côte sud-est de l'Asie-Mineure. C'est là qu'il fit bâtir la ville de Milet. Ce mythe donne à Milet une origine crétoise. Comp. Raoul-Rochette, *Col. gr.*, t. II, 137.

MILÉTIE, Μιλητία, fille de Scédase, fut, ainsi que sa sœur, violée par deux jeunes Thébains.

MILICHIUS, Μειλίχιος, surnom commun à Zévs (Jupiter) et à Dionyse (Bacchus). Tout commode qu'il peut sembler de l'expliquer par le grec ionien μείλιχος ou μειλίχιος, doux comme miel (μέλι), nous aurions de la peine à croire que cette forme hellénique ne voile pas le nom oriental *mélech*, roi, donné à tant de dieux (Anamélech, Adramélech, Malachbel), et qui ne convient à personne mieux qu'à Jupiter (le suprême monarque) et à Bacchus (l'incarnation perpétuelle, ubiquescente et multiforme de l'essence divine en tant qu'active). Au reste, les Grecs voyaient la raison de leur μειλίχιος, doux comme miel, 1° dans la cessation des guerres civiles dans l'Élide, due à Jupiter, 2° dans l'importation des figues due à Bacchus.

MILTHA, ou plutôt Militha, Diane chez les Phéniciens, les Cappadociens et les Arabes.

MIMANS, Μίμας (gén. -αντος), chef bébryce, tué par Pollux lors de l'expédition des Argonautes.

MIMAS, Μίμας (g. -αντος) : 1° géant foudroyé par Jupiter. On connaît ces beaux vers de Malherbe :

> Et là suait Mimas à détacher les roches
> Qu'Encelade jetait.

2° Centaure tué aux noces de Pirithoüs; 3° fils d'Éole; 4° compagnon de Pâris, né la même nuit que ce prince. Il lui survécut, suivit Énée en Italie, et fut tué par Mézence.

MIMIR ou MIMIS, géant célèbre de la mythologie scandinave et de la poésie épique des Germains. Chez ceux-ci c'est l'ancien dieu des forge-

rons. Quiconque veut s'initier aux merveilles de l'art et aux mystères industriels s'adresse à cet Archi-Cabire septentrional et à sa forge : si Mimir daigne lui conférer le marteau, il est artiste comme le géant lui-même. Ainsi se reflète dans les légendes ce fait déjà connu, que les arts métallurgiques ne se répandirent que par l'intermédiaire des affiliations. Dans la mythologie, Mimir déjà sublimé, Mimir maître de Velint et de Reigiun, Mimir le Prométhée d'un peuple à croyances cabiriques, quelque temps indépendant, mais opprimé, Mimir occupe un puits aux ondes claires. « C'est dans ce puits qu'Odin, le » monocle suprême, cache son œil » (chaque soir sans doute pour toute » la nuit). Chaque matin Mimir s'a» breuve d'une boisson immortelle, » puisée dans ce gage que le père des » batailles lui a abandonné dans l'a» bîme (*Vœluspa*) » Ce puits, c'est l'Océan où Odin, soleil à l'œil unique, semble se plonger pour trouver le repos. Le lendemain, à l'instant du départ, l'immense surface liquide paraît miraculeusement enflammée, et retient pour un moment cette pourpre que le soleil à l'occident y a déposée. On ajoute que toute sagesse, toute création viennent du puits de Mimir. En général, la création, suivant les cosmogonies, a été tirée d'un Océan-Chaos où tout flottait. D'autre part, on sait que des eaux surgissent les Muses, les Nornes, les Nymphes inspirées (comp. AGANIPPE). Ainsi Mimir nourrit les êtres encore à l'état latent dans l'abîme ; Mimir veille sur les trésors de sagesse contenus dans l'abîme. Là Odin lui-même vient la puiser, et pour l'obtenir il laisse en gage un œil, et s'en retourne aux cieux monocle. On a mis en regard Iimer et Mimir. La différence qu'il y a entre ces deux géants, c'est que le premier symbolise la masse brute et inorganique, tandis que Mimir c'est l'organisme près de faire son apparition dans le monde.

MINÉIDES (les) ou MINYADES, Μινειάδες, Μινυάδες, Alcathoé ou Alcithoé, Climène et Iris, d'autres disent Leucippe et Leuconoé, filles de Minyas, héros éponyme des Minyes. Ce peuple brave, industrieux et riche se trouvait, vers le 16e siècle avant J.-C., répandu dans la Thessalie à Iolcos, dans la Béotie à Orchomène, dans les îles à Téos et à Lemnos. Les Minyes de Téos venaient d'Orchomène ; ceux de Lemnos devaient sans doute leur origine à Iolcos. Aux Minyes appartient le rôle majeur dans l'expédition des Argonautes ; aussi voit-on souvent le nom de Minyes donné en commun à tous les héros de l'expédition. Les Minyes d'Orchomène étaient souvent en guerre avec les Thébains. Sous Ergine ils recevaient un tribut de ces fiers voisins. Hercule en délivra de bonne heure ses compatriotes. Dans la suite, on voit les Minyes d'Orchomène s'associer aux Ioniens pour passer dans l'Asie-Mineure. Les Minyes d'Iolcos, après avoir possédé des établissements à Lemnos, en furent chassés par des bandes pélasgiques. Ils allèrent alors s'établir dans Amycles en Laconie, s'annoncèrent pour descendants des Dioscures, obtinrent terres, droit de cité, mariage, aspirèrent alors à une part dans la royauté, s'insurgèrent, et furent tous jetés en prison. Grâce à un stratagème de leurs femmes, ils parvinrent à en sortir, passèrent, les uns en Triphylie, les autres à Théra, les autres à Mélos et en Crète avec Pollis et Delphos. Minyas qui récapitule tout ce peuple fut, au dire des mythologues, célèbre par ses richesses,

et fit, le premier parmi les rois d'Orchomène, bâtir un asile secret pour ses trésors. On lui donne pour père Chrysès, pour fils Orchomène. Ses filles furent mariées aux princes voisins; mais quand la gloire des Minyes cessa de briller dans la Grèce, les Minéides fournirent matière à des fables abrimaniennes. Selon les uns, elles s'opposèrent au culte de Bacchus, travaillèrent le jour des orgies, et furent changées par le dieu du vin en chauve-souris. Les autres nous montrent ces jeunes insensées possédées du désir effréné de manger de la chair humaine, et dévorant Hippase. En mémoire de cet horrible évènement, le grand-prêtre d'Orchomène, lors d'un sacrifice annuel, poursuivait le glaive au poing les femmes qui venaient au temple, et ne s'arrêtait qu'au premier sang.

MINERVE, Minerva (d'où, dans les inscriptions étrusques, Mnerv, Mnerf), en grec Athana ou Athêna, Ἀθανᾶ, Ἀθηνᾶ, et très-souvent dans l'une et l'autre langue Pallas (Παλλάς) est, dans la mythologie gréco-romaine vulgaire, la déesse de la sagesse, en d'autres termes, l'intelligence dans sa plus haute comme dans sa moindre acception. — Dans la légende la plus usitée Minerve est fille de Jupiter seul. Quelques-uns la font naître de Jupiter et de Coryphe ou de Métis. Coryphê (κορυφή) veut dire la tête; Métis (Μῆτις), que d'ordinaire on traduit par méditation, signifie au fond esprit, entendement, comme en latin *mens*. On va voir que, de ces trois récits, ceux qui donnent, soit Métis, soit Coryphe pour mère à Minerve, ne diffèrent de celui qui fait la déesse fille de Jupiter seul, que parce que ce dernier est plus riche, plus compliqué. Jupiter, dit-on, avala un jour la puissante Métis. Il ne tarda pas à être affecté d'un mal de tête épouvantable. Pour se délivrer de cette violente céphalalgie, le roi des dieux ne trouva rien de mieux que de s'adresser à Vulcain. L'artiste boiteux vient à la sollicitation du malade au front nuageux (νεφεληγερέτα Ζεύς), et d'un coup de marteau lui ouvre le crâne. Aussitôt jaillit Minerve armée de pied en cap et poussant le terrible alalev au son duquel les armées rangées en bataille s'ébranlent pour charger l'ennemi. Minerve, même dans cette hypothèse, doit donc le jour à Métis ou à Coryphe. Au brandissement de sa lance l'Olympe trembla, la terre gémit, l'Océan bouillonna en mugissant, le char du soleil s'arrêta (*Hymne* homéroïdique *à Minerve*). Le jour même de cette miraculeuse naissance, Apollon voulut qu'à Rhodes on offrît un sacrifice à la belliqueuse déité; et une pluie d'or ruissela en riches torrents autour de tous ceux qui prirent part à cet hommage improvisé. Née ainsi du plus noble des organes paternels, née sans le concours charnel des deux sexes, Minerve pure et immatérielle divinité, fut sur le champ placée par son père à la tête de la foule qui peuple l'Olympe, et presque sur la même ligne que lui. Il voulut encore l'élever au rang de sa femme, ou plutôt de sa concubine favorite. A peine née, dit une légende, elle eut à se défendre des tentatives érotiques de son père. Le souverain de l'Olympe n'ayant pas eu l'avantage dans cette lutte renonça définitivement à ce dessein, et permit même que désormais Minerve vierge se refusât à l'hymen et à l'amour. Seul, le roi des dieux était digne de sa couche; puisqu'elle l'avait repoussé, nul concurrent ne devait aspirer à sa main. Ailleurs, c'est Minerve qui

adresse cette requête en virginité à son père. Une autre série de systèmes mythologiques faisait venir Minerve du sein des eaux. Ogygès, selon les uns, Neptune suivant les autres, fut son père : la nymphe Tritonie lui donna le jour. Comme une autre Anadyomène elle apparut au bord du lac Triton. L'idée primitive de ce récit a été variée de plusieurs manières. *Triton, Trit*, au fond signifia, dans quelques langues inconnues aujourd'hui, *eau*. Venir du lac Triton, c'était venir du sein des eaux, comme jaillir du cerveau de Jupiter et sous le marteau Vulcanien, c'est naître du feu. Ensuite il s'est agi de donner un père à la fille des eaux; naturellement ce fut Neptune pour ceux qui ne reconnaissaient que ce dieu à la tête des mers, Ogygès pour ceux qui avaient conservé le souvenir de cet Océan primordial. La mère fut nommée Tritonie : c'est le lac, c'est l'eau personnifiée, c'est Amphitrite. Le lac même (par lequel on a formulé l'eau) a été transporté en diverses contrées; les Béotiens le mirent en Béotie, fortifiant ainsi le système généalogique d'après lequel ils faisaient de Minerve la fille de leur vieil Ogygès. Quelquefois, au lac Triton ils substituaient le Copaïs, qui peut-être fut le même; puis par là, comme Alalcomène était auprès du lac Copaïs, ils arrivaient à métamorphoser la déesse en Alalcoménienne. Alalcomène devenait son nom (toutefois on peut penser qu'Alalcomène, ville, prit son nom d'Alalcomène, déesse). Enfin, on alla plus loin; Alalcoménie se détacha de Minerve, et, fille vraie d'Ogygès, devint la parèdre, la nourrice de la déesse. D'autres imaginèrent un Alalcomène, père nourricier de la belle Béotienne. L'idée dominante dans les temps postérieurs, fut qu'il fallait chercher le lac Tritonien (*Tritonis palus*) dans la lisière septentrionale de l'Afrique, à peu de distance de la grande Syrte. Le lac actuel de Chibka-el-Loudeah (lac des marques), se divise en deux parties à peu près égales; vers le milieu de la portion nord-est se trouve une île qu'on appelait île de Fta (se souvenir que Fta et Vulcain sont des dieux analogues): les eaux au delà de l'île de Fta portèrent le nom de Palus Tritonis, celles qui étaient en deçà jusqu'aux Marques s'appelèrent Pallas Palus. Du reste, on lui fabriqua aussi un père nourricier, Triton, et une compagne familière de ses jeux, Pallas, fille de Triton. Ainsi, en Libye comme en Béotie, la déesse naît des eaux; on la dédouble : son père devient son père nourricier, elle-même devient une parèdre. Arrivèrent ensuite les syncrétistes qui firent, comme on pouvait s'y attendre, une tentative de conciliation entre les deux traditions capitales relatives à la naissance de Minerve : la déesse, il est vrai, sortit du front de Jupiter, mais cet évènement eut lieu sur les bords du lac Triton. La réunion des deux légendes n'est pas aussi étrangère aux vraies bases de la généalogie minervienne qu'on le croirait d'abord. Cette magnifique déesse naît de l'eau et du feu, et mieux encore du feu qui s'élève, pyramide brillante et inattendue, au sein des eaux mères (*Voy.* Athor, Bouto, Éthra, Neith). L'onde-Ioni-nature préexiste; la flamme, Lingam démiurge, y gisait inaperçue : l'Ioni alors était un tombeau. La flamme s'éveille, palpite, jaillit en colonne vivante; l'Ioni n'est plus que le magique coffret dépositaire de la vie. On devine à présent comment par quelques légères

modifications on arrive à ce résultat : Minerve fille de l'encéphale de Jupiter, Minerve fait sa première apparition au bord des eaux. Vénus aussi, cette génératrice universelle, Vénus, qui est une Anadyomène, doit le jour à une substance venue de l'Empyrée (*Voy.* Uranus, Vénus); au sein de l'humide Bouto grandit Haroéri, futur fanal des mondes; c'est de l'Océan lacté que sort Souria aux Indes. Et qu'est-ce pour presque toutes les mythologies que la voûte céleste? Une mer; et pourtant sur cette mer, dans cette mer scintillent les étoiles. Le feu dans l'eau, et non l'eau dans le feu, voilà l'idée qui préside sans cesse aux conceptions primitives des peuples. Leurs naïves idées se formulent dans ce sloka du lyrique de nos jours :

Le sérail de Stamboul brillant de feux sans nombre
Se mirait dans la mer resplendissante et sombre.

Comme le Jupiter de notre première légende, Neptune fut épris de la mâle et majestueuse beauté de sa fille. Il voulut lui faire violence (comp. la fin de l'art. Méduse). Irritée, Minerve quitta l'humide empire, et vola aux cieux, près de Jupiter qui lui assura que Neptune ne viendrait pas la troubler dans ce nouveau séjour, et qui lui assigna dans l'Olympe la place qu'elle y occupe depuis. Selon les Grecs des temps sémi-historiques, Minerve eut à se défendre des mêmes assauts de la part de Vulcain. Mais, dans une des théologies originales, au moins elle fut son épouse. Rien de plus naturel que cette union, nous le démontrerons plus bas. En un sens c'est elle qui est le type du mariage, du Hiéros Gamos. Pour les Grecs doriens, jaloux de conserver à Minerve son caractère d'immaculée virginité, ils commencèrent par dire que le mariage célébré ne fut point consommé, et que Minerve, la nuit des noces, se déroba du lit conjugal. Le lendemain Vulcain se plaignit au maître des dieux. Minerve appelée répliqua; et le maître des dieux, après avoir entendu les deux époux, donna raison à sa fille qui, dès ce jour, fit vœu de rester étrangère à l'amour. Une autre légende plus comique et plus scandaleuse supprime le fait du mariage, et nous montre tout uniment Minerve occupée à visiter dans Lemnos les brûlantes officines de Vulcain, et Vulcain s'élançant sur elle au moment où elle est le plus loin de s'y attendre. Déjà il l'a acculée dans un angle de la forge, il l'étreint de ses bras musculeux, il est sur le point de la posséder. Un brusque effort débarrasse la déesse; l'artiste divin, chez qui bouillonnent à l'instant de la défaite tous les feux de l'amour, ne macule d'une écume alcoolique que le sol de l'atelier. Mais le sol s'amollit sous ces flammes liquides, et le bizarre Érichthonius aux jambes cagneuses naît pour attester que cette fois le divin artiste n'a qu'ébauché son ouvrage. Apollon aussi dans quelques vieilles traditions passa pour le fils de Minerve et de Vulcain. C'est Fta et Neith (au lieu d'Athor) donnant le jour à Fré. Les légendes familières aux poètes montrent Minerve mêlée à une foule d'aventures tant divines qu'humaines. Dans la Gigantomachie, c'est elle qui donne à Jupiter le conseil d'appeler Hercule à son aide. Elle perce de sa lance le géant Pallas dont elle prend la peau pour tapisser son égide (mais *voy.* plus bas une autre tradition), et jette sur le corps de l'énorme Encelade une île non moins colossale, la Sicile. Lorsque Prométhée, Vulcain titanide, a formé l'homme du limon de la terre, elle anime ces formes belles, mais encore vides d'in-

telligence, ou du moins elle entraîne Prométhée sur son char jusque sous les voûtes célestes, et lui laisse prendre l'étincelle qui doit faire couler la vie dans les veines et la pensée dans les nerfs de l'argile qu'il a pétrie. Quand Athènes, future métropole des arts, s'élève à quelques stades de la mer, Minerve ne cède pas à Neptune l'honneur de donner son nom à la ville naissante; et tandis que le dieu des eaux, d'un coup de trident, fait jaillir du sol le cheval emblème de la guerre, elle donne naissance à l'olivier, divin emblème de paix. Ilus jette les fondements de Pergame : jalouse d'être la protectrice d'Ilion elle laisse tomber de l'Empyrée le palladium son image, gage d'inexpugnabilité, de puissance industrielle et guerrière, de richesse. Persée, Hercule, Bellérophon, les Argonautes, l'ont pour auxiliaire dans leurs aventureuses et lointaines expéditions. C'est d'elle que Pandore reçoit le don de filer, de tisser, de broder, de coudre. Par elle Argus construit Argos, Métharmon le vaisseau de Pâris. A elle, non moins qu'à Hermès, les Dédalides doivent cette habileté qui crée des merveilles. Arachné la surpasse, et Minerve jalouse la tue; mais pour qui comprend le mythe, Arachné n'est qu'une Minerve changée d'abord en parèdre, ensuite en rivale, enfin en impie contemptrice de la divinité. Méduse aussi, cette Archi-Gorgone violée par Neptune, n'est que Minerve elle-même. Les trois nymphes Agraulides auxquelles elle remet la cassette qui renferme Érichthonius ne sont qu'elle. Hersâ surtout, Hersâ aimée de Mercure est une Minerve. Nous retrouvons encore la fille du cerveau de Jupiter disputant à Vénus et à Junon sur l'Ida la pomme d'or prix de la beauté; inventant la flûte, mais la jetant lorsqu'elle s'aperçoit que les contractions auxquelles elle se livre pour tirer du buis un son, déforment son beau visage; favorisant Ulysse dans toutes ses entreprises; lançant la foudre sur Ajax l'Oïlide qui a outragé Cassandre, prenant pitié d'Oreste livré aux Furies, instituant l'aréopage, et joignant sa voix aux voix qui l'absolvent; aveuglant Tirésias qui l'a vue au bain, puis, par commisération pour Chariclo, sa mère, compensant la perte des yeux que l'adolescent a perdus par la science divinatoire dont elle lui dévoile les secrets. Dans des mythes moins connus Minerve figure au nombre des arbitres qui doivent décider la querelle musicale entre Apollon et Marsyas, et avec Jupiter et Junon elle regarde, comme pour la diriger, la course d'Hélios (le soleil) dans les cieux. Selon les agencements les plus scholastiques de la hiérarchie dans ce palais des dieux, Minerve n'a guère au-dessus d'elle que Junon, l'épouse légitime de son père. Mais dans les doctrines transcendantales, les seules vraies, Minerve est la plus haute des déesses. C'est la Sakti, la Paraçakti de son père. C'est Jupiter femelle, mieux encore c'est le phalle même de Jupiter, dès que l'on aperçoit le phalle à part. Ici le dieu père de la haute déesse se présente à l'état d'irrévélé; le révélateur, c'est Minerve. Dès-lors elle est tout ce par quoi l'irrévélé se révèle; elle est phalle, intelligence, raison ou verbe (Vatch), volonté, intelligence-volonté-parole pour la génération même de la matière première, pour l'organisation des mondes, pour l'harmonisation des masses, intelligence-volonté-parole aussi pour les détails : nous le verrons plus bas. Seule, elle a comme Jupiter le pouvoir de lancer

la foudre, ou, si on le veut, à elle seule Jupiter confie de temps en temps le terrible instrument de ses vengeances. Il lui donna aussi l'égide ou bouclier formé de la peau de la chèvre Amalthée. Dans la suite la déesse plaça sur cette arme défensive la tête livide et sanglante de la Gorgone Méduse que Persée avait tuée, grâce à ses secours, et dont l'aspect pétrifiait ceux qui l'apercevaient un instant. Plusieurs mythologues attachent de l'importance à l'instant auquel eut lieu ce don de Jupiter à sa fille. C'est, disent-ils, après le combat des géants et des dieux que le maître de l'Olympe, rétabli sur son trône, récompensa la brillante valeur de Pallas par le don de l'égide. — Les fonctions de Minerve sont nombreuses, et à chacune d'elles se rattachent quantité de surnoms importants et célèbres. 1° C'est une Sakti, énergie-volonté, émanée du cerveau de Jupiter. A ce titre on la nomme Polybulos ou Polymétis (la multipensante); Pronœa (la prévoyante ou la providence même), nom qui alterne, vu la paronomasie, avec Pronæa (celle qui est placée en avant des temples); Philenthéos, l'inspiratrice; Bulée, (la conseillère); Budée (Bouddha femelle); Dracæna (dragon femelle : car dans la théologie transcendante non-seulement le serpent est prophète, il est l'Être-suprême; comp. Knef). 2° Minerve est phalle, car la forme symbolique la plus saillante, la plus nette de l'énergie créatrice, c'est le phalle. Sous ce point de vue elle prend d'abord le nom de Pallas, à tort expliqué par βάλλειν, par πάλλειν, par πάλλαξ. Elle se manifeste comme gigantesque Açoura (le géant Pallas qui ne diffère pas d'elle) tombant sous les coups de la Dourga grecque. Elle se localise dans la péninsule thraco-macédonienne et le dème athénien qui portent le nom de Pallène, dans la ville de Pallantium; elle jette le palladium à Troie; elle se lie en Attique à Hermès-Phalès; elle est le type de Palès et des Paliques; elle est déesse stabilitrice (ithyphallisme tout pur : comp. Fta). 3° (Et c'est la suite naturelle de la lance substituée par la civilisation naissante au phalle) Minerve est guerrière : de là les nombreuses épithètes qui désignent ses armes (Chrysolonchos, Dorysthènes, Ægiouchos); son humeur belliqueuse (Obrimothymos, Aïstos, Polémoclonos, Hoplocharès, Stratiâ, Ormastîra); ses opérations (Léïtis ou Agelîa, spoliatrice); ses victoires (Nicéphoros); ses liaisons avec Mars (Arée); son enveloppe de cuivre transformée en temple (Chalciœcos). On a encore dans ce sens Athânâ Hippia (Minerve aux chevaux), et Athânâ Salpinx (Minerve trompette). 4° Minerve est la protectrice des états, des empires. Aussi l'appelle-t-on Polias, Poliâtis, Poliouchos (patrone ou reine de la ville); Érysiptolis (rempart de la cité); Pylaïtis (qui préside aux portes); Clêdouchos (gardienne des clés). 5° Minerve est l'inventrice des arts. Nous avons déjà vu son nom d'Erganâ (*Voy.* ce mot). Il faut y joindre ceux d'Eurésitechnos (inventrice des arts), Æthyia (teinturière), Méchanîtis (mécanicienne), Telchinie (Telchine femelle ou grande Telchine). 6° Minerve a tous les arts de la pensée sous sa protection. De là Minerve Musicienne, Minerve Hygie (exerçant la médecine ou rendant la santé), Minerve Pansophos ou Philosophos, et surtout la Minerve magicienne dont Circé, Méduse, Médée, sont en grande partie les reflets terrestres. 7° Minerve est tour à tour l'espace et l'onde

ou tous les deux à la fois; et onde, air, espace, etc., nous indiquent d'une part pureté ou purification, de l'autre asile de paix ou défense contre les maux de la vie. Alée n'est que l'espace refuge. Il faut y joindre les épithètes de Sotîra (salvatrice), d'Irênophore (Pacifère), et toutes celles qui n'en sont que les synonymes. A la tête des dénominations relatives à l'onde sont Tritogénie, Tritonis, etc. C'est dans cette classe aussi que se placent les nombreuses appellations relatives, les unes aux genres de beauté de la déesse, Xanthocome, Glaucôpis (blonds cheveux, yeux pers), et à son éternelle virginité, Parthénos, Aïparthénos, Phygolectros, Misonymphos. 8° Minerve est la nature; de là la célèbre Athânâ Physis et l'épithète Æolomorphos (aux formes variées, fantastiques).— Une foule de noms locaux seraient nécessaires pour compléter cette liste; tels sont entre autres ceux de Suniade, Acrée, Agorée, Alée, Alipherée, Itonie, Pallénide, etc., etc. Il est essentiel de remarquer ici que, de ces épithètes regardées comme locales, plusieurs ont trait à l'idéologie de la déesse. Nous l'avons dit, Telchinie, c'est son industrialisme; Pallénis, c'est sa face phallique; Alée est cette hospitalité purifiante qu'elle offre à qui veut fuir le mal-être. Ajoutons-y qu'Alalcoménéide c'est la force (Alcé) femelle; qu'Itonie c'est l'activité; que Coryphasie ou Corie, c'est soit la pensée, soit la virginité, soit le cadmilisme (il se lie aux Curètes et aux Corybantes); que Nédusie, c'est la maternité (conciliable dans les mythes avec la pureté virginale); qu'Agorée n'est pas seulement la déesse du forum, mais la délibérante, la reine des Consentes, la Bulée-Budée, sagesse-volonté de Jupiter. — Maïa, Bhavani, et surtout Bhavani-Dourga aux Indes, Isis et Neith en Égypte, offrent une ressemblance frappante avec Athânâ. On a même prétendu qu'Athânâ et Neith étaient le même nom; autant comparer au nom grec le nom arménien Nahid ou Anahid (dont même on a fait Anaïtis)! Quoi que l'on en dise, on ne sait encore d'où vint le culte d'Athânâ en Grèce? Et dans ce cas, Cécrops et la triade cécropide représentent-ils la tribu, la caste qui la première courba la tête sous cette déesse? ou bien, faut-il, avec les anciens, courir tantôt à Saïs en Égypte d'où Cécrops était, dit-on, originaire, ou bien en Libye, ou bien dans l'Afrique romaine, pour arriver à trouver les vestiges primordiaux du mythe. A notre avis, Minerve est une déesse pélasgique. Nul doute qu'elle n'ait été conçue sous l'influence des souvenirs de l'Inde sivaïte ou plutôt bhavaniste. Mais depuis long-temps l'idée de Bhavani-Dourga la guerrière s'élançant brûlante de l'œil de Siva, plantant le glaive dans la terre de Scythie, et se liant dans la Colchide à l'eau, fée suprême, était implantée dans l'esprit des Pélasgues, lorsque des colonies phéniciennes ou autres arrivèrent chez eux. Elles n'y exercèrent point une grande influence; et il n'y avait pas besoin du contingent d'idées qu'elles y apportaient pour donner naissance à Minerve. La Béotie et l'Attique, une fois débarrassées des eaux inféconds symbolisées par Ogygès, se peuplèrent d'adorateurs de la pure lumière. Lumière, chaleur, air salubre, rosée limpide, végétation opulente, fragiles bourgeons, fruits, fleurs et verdure se marièrent dans leur imagination; et l'on eut bientôt une fille des lacs, étincelante, tiède et pure, quoique pluviale et fluviale,

D'ailleurs le ciel et l'onde s'unissent; ils sont d'azur, ils semblent courbes, ils changent de forme: on dirait des magiciens, des Protées! puis le ciel se mire dans l'eau, le feu solaire s'y reflète et y tremble, les étoiles s'y couchent, baigneuses charmantes. La déesse par qui l'on symbolisa tant de phénomènes gracieux, électriques, impondérables et facilement réductibles les uns aux autres, fut comme l'agriculture éthérée, elle eut pour organe Cécrops, pour représentantes terrestres ses filles. Toutefois est-ce la totalité de la Béotie ou de l'Attique qui rendait ses hommages à la radieuse Athânâ? Ce ne furent d'abord que les Pédiaéens ou habitants de la plaine. Les Égicores honoraient Hermès, les pêcheurs ou habitants de la côte Posîdôn. Depuis, les cultes tendirent à se fondre. Athânâ définitivement sublimée affecta surtout les cieux, et plana, déesse suprême, avec Jupiter sur les divinités inférieures: Cérès la remplaça comme divinité agriculturale bornée à la terre. Alors Hermès, Dâmâtâr, Posîdôn, formèrent comme la triade terrestre, honorée partiellement suivant les lieux dans la personne d'un de ses membres; Athânâ et Zévs furent honorés en commun dans tous les lieux par toutes les castes. De là les Pandies, les Panathénées ou fêtes universelles de Zévs, d'Athânâ. Sparte, Érythres, Trézène, la Crète, l'Ionie, l'Arcadie adoraient Minerve; mais l'Attique ne cessa pas d'être son sanctuaire de prédilection. Dès la haute antiquité elle y eut des statues, des palladium grossièrement sculptés, mais dont justement ces sculptures grossières, non moins que le noir luisant et la matière (de bois d'olivier) attestaient l'antiquité. La tradition les donnait comme tombés du ciel. Quelques légendaires faisaient venir ce culte de Troie (*Voy.* PALLAS). Après la bataille de Marathon, les Athéniens élevèrent à Minerve une statue colossale en bronze. Enfin Périclès en fit faire une d'ivoire et d'or par Phidias. Elle avait vingt-six coudées de hauteur, et faisait le plus bel ornement du Parthénon bâti en même temps par l'amant d'Aspasie en l'honneur de l'Aîparthénos. La magnificence de cet édifice ne fit point oublier les deux petites chapelles anciennes consacrées, l'une à Neptune-Érechthée, l'autre à Minerve. A Rome, Minerve avait une chapelle dans le Capitole, et des temples dans neuf régions différentes. Les plus remarquables étaient ceux qui avaient été construits par les ordres de Pompée et d'Auguste. — L'idéal de Minerve est une taille imposante, un visage noble, jeune et beau, et une mâle sévérité, souvent un air méditatif et grave. L'inventrice des airs sérieux ne peut promener au hasard ses regards sur ce qui l'environne. Aussi dans les belles statues, a-t-elle les yeux légèrement baissés, indice, non pas de modestie, mais de réflexion. Sa pose, ses traits, indiqueraient autant un beau jeune homme travesti en femme qu'une femme même; et ici se reflète heureusement l'idée de phalle et d'Ardhanari. Ses yeux sont glauques, ou, selon l'expression de La Fontaine, *pers* (c'est la nuance des yeux des lions et des léopards); ils sont grands, et reposent dans des orbites profonds. Le plus souvent ses cheveux flottent en spirales ondoyantes derrière sa tête. Un casque à visière (γεῖσον) couvre presque toujours sa tête. Sur sa poitrine s'arrondit la peau écailleuse du monstrueux reptile dont elle délivra la Libye; cette espèce de spencer est ce que l'on appelle l'égide; (mais

comparez les traditions sur la chèvre Amalthée) : le bouclier argolique charge ses mains; au milieu du large disque que forme cette arme défensive impénétrable apparaît la tête sanglante de Méduse (*Voy.* ce nom) à l'aspect de laquelle les ennemis de la haute déesse sont subitement métamorphosés en pierre. Très-rarement l'égide seule placée sur le bras gauche de la déesse lui sert de bouclier. Une longue tunique, un péplum, et quelquefois un riche collier, des bracelets, des pendants d'oreilles, complètent le costume de la belle guerrière.

MINOS, Μίνως, célèbre roi de Crète, n'est pas un nom imaginaire comme les Ogygès, les Eurôtas et les Phorônée. Nul doute qu'un prince de ce nom n'ait réellement gouverné la Crète, couvert l'Égée de ses flottilles, porté au loin son nom, ses armes et ses denrées, vers la fin du quatorzième siècle avant notre ère. Mais avant d'entrer dans les détails de sa biographie il est nécessaire de bien se fixer sur quatre faits. 1° Le nom de Minos étant un mot générique qui veut dire homme et âme (*Voy.* l'art. Menou), et qui dans tous les pays du monde ancien a été donné à une foule de rois, il est possible que dans l'histoire de Minos les légendes aient compris des évènements qui ont préparé ou développé, ou modifié ses conquêtes. 2° Antérieurement à cette période de conquêtes que récapitule le nom de Minos, et dont sans invraisemblance on peut comprendre une grande partie dans la vie de ce prince, se déroule une époque primordiale qui est celle de la civilisation commençante : c'est ce que l'on peut appeler période adamique. 3° La civilisation devient promptement législation. Un code perdu pour nous, un code qui peut-être n'exista jamais, semble la formuler; et ce code, si l'on s'en rapportait aux légendes, il semblerait qu'un homme l'écrivit, le promulgua antérieurement à Minos. Tout prouve, au contraire, que ce code ne date guère que de Minos, et qu'il fut l'ouvrage d'un long laps de temps. En conséquence le mot Lois de Minos exprime toute une période; le mot Conquêtes de Minos ne résume que la vie d'un homme. 4° Dans l'une et l'autre période, au lieu d'être narrées historiquement, ces légendes ont été traduites en langue fabuleuse; de telle sorte que ce qu'il y a d'histoire dans les récits mythiques doit être extrait de la lettre de ces récits, comme le métal de la gangue impure qui le cache, et le rend pour l'instant inapplicable aux besoins de la vie. La tâche du mythologue est donc triple dans le dépouillement de l'histoire de Minos: discerner la législation d'avec les conquêtes, la civilisation adamique d'avec la législation; discerner la fable d'avec l'histoire; discerner dans la conquête même le vrai Minos de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Jadis on a procédé plus simplement en apparence. Législation, conquête, tout était amalgamé. C'était un bloc unique, hérissé d'incohérences et d'anachronismes; et l'on croyait à cet ensemble extravagant. Un peu plus tard, en reconnaissant l'impossibilité des faits, les habiles du jour proclamèrent, les uns, que tout était fabuleux dans la légende, les autres, qu'elle recélait de l'histoire. C'était un pas bien faible vers une solution. On en fit un second quand plus tard, essayant de classer les faits dépouillés de leur invraisemblance dans un cadre chronologique, on distingua deux Minos. Il est naturel qu'on ait été divisé sur

la répartition des évènements, que ceux-ci donnèrent au premier Minos, tandis que d'autres les mettaient sur le compte de Minos II. Enfin le jour vint où l'on discerna dans la masse des faits deux points culminants, véritables foyers, noyaux ou centres vers lesquels convergent comme autant de rayons, les détails de la légende. Dès-lors on dut dire : civilisation et législation, Minos Ier ; conquêtes, empire de Crète, domination maritime, et par conséquent voyages, guerres, succès, revers, colonies, Minos II. La ligne de démarcation ainsi tracée, il restait un problème capital à résoudre. Les deux Minos sont-ils des rois, sont-ils la Crète ou une partie de la Crète personnifiée dans deux époques fondamentales? Les deux solutions ont eu chacune des partisans ; on sait la nôtre. Nous croyons Minos Ier une période, et Minos II un homme.—Voici la légende du second, le seul qui ait une haute importance historique. Lycaste (d'autres disent Astérion) était son père, Minos Ier son trisaïeul. Son frère Sarpédon, ou même, disent quelques mythologues, deux frères lui disputèrent la couronne. Minos, prenant l'Olympe pour arbitre, supplia les dieux de donner à celui des deux princes qu'ils préféraient une marque éclatante de prédilection. Neptune fit sortir aussitôt des flots salés un superbe taureau blanc, et la victoire lui fut adjugée. Minos de plus plaça le taureau dans ses étables, et le fit paître avec le reste de ses troupeaux. Il paraît qu'il eût dû ne pas le garder si précieusement, et qu'il fallait en faire hommage au dieu son patron. Le fait est, selon les mythes, que le dieu des eaux, irrité de son avarice, résolut de se venger. Justement Vénus avait à cette époque une ancienne rancune contre les enfants du soleil. Pasiphaé, femme légitime du roi auquel on donne aussi pour épouse Crété (la Crète personnifiée), Pasiphaé devait le jour au soleil. Déjà Minos avait eu d'elle quatre fils, Deucalion, Catrée, Glaucos, Androgée, et quatre princesses, Hécale, Xénodice, Ariadne, Phèdre. Ces huit enfants étaient vraiment le pur sang de Minos : Pasiphaé compléta l'ennéade par un étranger. Elle se sentit amoureuse du taureau que son mari avait négligé d'immoler, et bientôt le Minotaure naquit. Ainsi les deux conjurés accomplissaient, à l'aide l'un de l'autre, leur vengeance : Neptune avait donné l'amant, Vénus inspirait la passion. On demandera comment la bizarre passion de la reine put être connue et partagée, comment, par quel biais le désir put se transformer en acte réel et complet, par quel prodige ou par quelle déception le magnifique herbivore quitta son espèce pour aller consommer avec une espèce inconnue plus qu'un adultère. Des difficultés si simples n'arrêtent point des mythologues. Léda et son cygne, Junon et son coucou, ne sont pas plus extraordinaires ; d'ailleurs Europe et son taureau étaient bien un antécédent respectable. Mais, chose étonnante! on daigna expliquer le mystère. On fit venir d'Athènes tout exprès Dédale, alors en butte aux persécutions pour avoir voulu s'emparer de l'autorité ou pour avoir tué son neveu Acale, ou même tout simplement pour s'être montré homme de génie. Cet habile mécanicien, afin d'être bien vu de la reine, et d'avoir pour long-temps ses entrées à la cour de Crète, eut bientôt imaginé un moyen de satisfaire les goûts monstrueux de Pasiphaé. Ce fut une vache mouvante dans laquelle la reine entrait,

s'enfermait, et variait sa position à volonté. Le taureau s'y trompait, ou du moins y fut trompé assez longtemps pour que la reine devînt mère d'un rejeton en qui la nature avait uni au buste du mari de Pasiphaé la tête énorme et les cornes menaçantes de l'amant. Minos, informé de cette naissance extraordinaire, soupçonna dans sa sagesse que sa femme l'avait joué, et pour empêcher qu'on ne jasât en Crète de cette hideuse anomalie, il décréta 1° que Dédale complice du crime lui construirait un labyrinthe, 2° que ce labyrinthe servirait à jamais de prison au Minotaure (tel fut le nom donné au monstre). Il s'agissait ensuite d'avoir des mets choisis pour la table du jeune prince : c'était difficile. Le jeune prince annonçait un goût marqué pour la chair humaine; son père, à ce qu'il paraît, ne lui avait pas légué ses appétits, et s'il avait sur ses épaules le cou et la tête du taureau, il n'avait pas ces molaires qui broient l'herbe. Sur ces entrefaites, Androgée était allé remporter dans Athènes les prix de tous les jeux, ou, à ce que disent quelques auteurs, tuer le taureau de Marathon, ou enfin seconder les manœuvres des Pallantides contre Égée. Égée le fit tuer; Minos alors se mit à la tête d'une flotte, d'une armée; opéra un rapide débarquement sur les côtes de la Mégaride; prit Mégare par la trahison de Scylla qui, trop éprise de lui et se berçant de fausses espérances, avait tranché sur la tête de son père le cheveu fatal, palladium de la ville; entra dans l'Attique, pilla, brûla tout sur son passage ; ne put prendre Athènes, mais la rançonna grâce à la peste et à la famine, et imposa aux Athéniens la loi d'envoyer annuellement en Crète sept jeunes garçons et sept jeunes filles. Ces quatorze enfants d'Athènes devaient servir de pâture au Minotaure. Pendant ce temps, Dédale, quoique confiné dans une prison, avait trouvé moyen de s'échapper; ne pouvant percer les murs de son cachot, il avait du moins percé les toits, et, grâce à des ailes dont il n'a pas laissé le secret à la postérité, traversé un vaste bras de mer et gagné l'Italie, selon les uns, la Sicile, selon les autres. Minos jura de se venger, et mit à la voile pour cette île triangulaire, tant de fois fatale à ceux qui en ont essayé la conquête. Côcale, roi des Sicanes, le reçoit en apparence avec transport, et ses filles le conduisent au bain; mais là, tandis qu'il se livre aux délices du repos, des vapeurs étouffantes emplissent la salle étroite dans laquelle on l'a conduit, et l'asphyxient. Une tradition fausse et sans autorité montrait Dédale fuyant vers l'Attique qu'il a jadis quittée pour la Crète, et Minos l'y poursuivant. Au milieu ou autour de ces évènements se place l'histoire de Thésée, venant de lui-même se ranger parmi les victimes du Minotaure. — On voit que jusqu'ici les mythes étouffent l'histoire comme les vapeurs du bain chauffé par les Côcalides étouffent le roi. Il y a plus, les savantes analyses de Hœck ont prouvé que ce qui semble résulter le plus clairement des légendes qui précèdent, une guerre de la Crète contre Athènes, puis une revanche d'Athènes sur la Crète, n'est qu'une illusion. C'est beaucoup plus tard, et dans les temps réellement historiques, qu'éclatèrent des inimitiés violentes entre Athènes et la Crète; et c'est alors que les poètes travestissant l'antique récit l'accommodèrent à la passion du jour. Les mythes riches de Pasiphaé, du blanc taureau dont l'onde fait cadeau à la

terre, d'Ariadne qui, de plus en plus idéalisée, vole par l'intermédiaire de Thésée dans les bras de Bacchus, tous ces mythes impliquent diversement le ciel et l'onde, les feux et la terre. La Crète est une terre féconde que broute le taureau, que caresse l'onde avec des mugissements d'amour, que baise la pure lumière descendant de l'Éther en filets d'or, et rebondissant dans l'Éther. Pasiphaé veut dire toute lumière, Phèdre la brillante, Ariadne l'étoilée ou la reine (comp. ce dernier article qui fournit d'autres indications). Ainsi voilà un culte de lumière-lumière et lumière-soleil. Au-dessous, et sur une ligne moins nettement tracée, la terre, la mer, ont aussi leurs autels. Puis, un fait capital se promulgue sous l'union de la forte lumière (solaire ou autre) et de la terre : la terre mâle, la terre-taureau, enceinte du ciel femelle, du ciel-lumière, Pasiphaé (c'est tout le contraire de Jupiter touchant Io), la terre qui absorbe, engloutit et dévore les flèches lumineuses, la terre met au jour un fils semblable à elle, un fils affamé, un fils qui absorbe, engloutit et dévore. Ce fils, c'est le Mahadéva de l'Inde, c'est (chose bizarre) le Mithra Bouphagos, c'est surtout l'affreux Moloch de la Phénicie, c'est l'Hebdonagène ou Hebdomagète des Grecs, mais plus terrible que ne l'ont fait les Grecs. Soleil à forme de taureau, soleil adéquate à la semaine, il réabsorbe continuellement sept jours et sept nuits, voilà les sept garçons et les sept filles. Mnévis, Bacis en Égypte sont moins cruels, mais au fond diffèrent-ils de lui? Non : ce sont des incarnations solaires; seulement leurs formes ne sont empruntées qu'à une espèce, et tout au plus peut-on dire que de l'homme ils ont l'âme. Le Minotaure, lui, est un monstre, si l'on prend la légende à la lettre : car il a deux formes inconciliables. Mais c'est justement cette coexistence de formes inconciliables, cette monstruosité, ce cumul, qui doit ouvrir les yeux de tous, et faire dire « c'est un symbole. » Le soleil en Crète s'incarne, non pas en taureau, non pas en homme, mais en homme-taureau. Ici deux types se présentent, Hébon et le Minotaure. Le Minotaure a la tête du taureau et le corps de l'homme, Hébon la tête de l'homme et le corps du taureau. En tous cas, le fait est que l'incarnation solaire, telle que la présentent Hébon et le Minotaure, implique et force et pensée. Et telle était l'idée des anciens, à qui le soleil sembla souvent un esprit recteur, une âme des mondes. Dédale se glisse naturellement au milieu de tous ces êtres mythiques. Il est, lui, l'incarnation du feu pensée, mais non du feu pensée inoffensive et pure. Le feu tue souvent: Dédale, vrai Sovk à formes humaines, est espiègle, impie, jaloux; il aspire à tout ce que Dieu interdit à l'homme; il fend les mers, il fend l'espace, il unit ce que la nature voulut séparer, les espèces dissemblables; il crée les métis, le meurtre lui plaît, l'inceste le charme : c'est lui sans doute qui a inspiré aux Côcalides l'idée diabolique de tuer son ennemi au bain. Du reste, lors même qu'il est bienfaiteur, il nuit: il invente les bains chauds, Minos y laisse la vie; il invente les ailes, Icare se tue; il invente l'architecture, c'est pour y mettre à l'abri de toute attaque un monstre avide de sang. Là, un sens nouveau se présente. Le labyrinthe est bien une construction architecturale, mais c'est de plus une mine. *Laura* veut dire aligner, ranger comme une rue, une galerie,

un long corridor; et *labyros*, l'enfoncement, le creux d'une mine. Cet architecte, ce sculpteur, ce forgeron, sait donc encore quelque chose de plus que bâtir, ciseler, forger et fondre les métaux : il sait aussi fouiller dans la terre, et poursuivre dans ses ténèbres le riche filon métallifère qu'il va couler en gueuse, qu'il va tour à tour affiner, aciérer, laminer, tréfiler, qu'il va transformer en épées, en charrues, en serrures et en miroirs. La culture industrielle que supposent ces légendes n'est certes pas contemporaine de Minos : elle commença long-temps avant qu'il naquît; elle se développa et atteignit son apogée long-temps après sa mort. De même aussi les fréquents échanges, plagiats, emprunts d'idées religieuses et industrielles, auxquels doivent se réduire les prétendues guerres athéno-mégariennes, et le rapt de deux princesses crétoises par Thésée, ne semblent pas évidemment avoir eu lieu sous Minos. Voici ce qu'on peut avec vraisemblance regarder comme sa biographie.—Lycaste était originairement sa capitale. Son royaume était borné au territoire de cette ville et à quelques annexes. Sa race était la race dorienne ou hellénique. Autour de lui se trouvaient deux autres races issues de même souche, les Achéens et les Pélasgues, les Achéens qui sont de race hellénique, mais qui pourtant diffèrent des Doriens, les Pélasgues venus de plus haut, et qui dans l'histoire s'opposent sans cesse à la race dorienne. Ces trois races peu amies, mais dont la dernière venue est évidemment la race dorienne, s'opposent, rises ensemble, aux Sidoniens et aux Étéocrètes (vrais Crétois, francs Crétois). Peu à peu la race dorique dirigée par Minos prend de l'ascendant sur les deux autres races venues du Péloponèse. Un jour arrive où le protecteur commun se fait déclarer le maître : les Crétois de l'ancienne roche résistent peu à l'habileté guerrière des Doriens, alors dans la période des conquêtes. Le chef suprême de la confédération achéo-pélasgo-dorique réunit sous ses lois la belle île aux cent villes. La constitution dorique alors s'harmonise avec les vieilles coutumes; et l'on s'habitue à refouler ces lois dans les âges antiques en les attribuant à Jupiter ou à son émanation directe, le vieux Minos, Adam des Étéocrètes. C'est Sparte surtout, la cité dorienne, despote et guerrière par excellence, qui accrédite ces idées et qui exalte la sagesse du code de Minos pour croire sur parole à la perfection des lois de Lycurgue; car Minos est le précurseur de Lycurgue, et le code de la Crète, le programme du code de Sparte. Souverain incontesté de l'île fertile, industrieuse et riche en ports, Minos encourage l'abattage des bois de l'Ida. Aux canots, aux frêles pirogues, succèdent des navires; la voile seconde la rame; on quitte la côte pour la pleine mer. Ce ne sont plus des pêcheurs, avec leurs filets, qui vont guetter des mulets et des trigles; ce sont des guerriers qui vont, armés de pied en cap, chercher fortune, exporter, importer, trafiquer, jeter des comptoirs sur tous les rivages, et, quand il le faut, modifier par le poids de leurs épées les oscillations de la balance du commerce. Des colonies alors s'établissent. La Carie qui a semé les mers de corsaires, voit la piraterie détruite; on accueille les Crétois comme des bienfaiteurs. La mer Égée applaudit l'autocrate fidèle à la loi des nations; les Cyclades, et Délos plus particulièrement, la Lycie, la Carie, la Méonie, la Troade

reçoivent des établissements crétois. Les modernes ajoutent que dans ces colonies l'habile roi de Crète déporte et fond des pelotons de pirates, que la majorité crétoise contient et surveille. Des princes du même sang que lui, deviennent vice-rois dans tous ces pays. Ici peut-être on peut douter. Plus tard, il veut enfin compter aussi la Sicile au nombre des îles qui reçoivent ses lois. L'établissement ne rencontre d'abord aucun obstacle. Bientôt des défiances s'élèvent; et la colonie crétoise étouffée dès son berceau se réduit à rien. Minos mourut sans doute peu de temps après cette tentative malheureuse, mais en Crète, mais au sein de sa capitale nouvelle. Ce n'était plus Lycaste, c'était Cnosse. Nous allons voir que celle du premier Minos avait été Cydon. Minos en mourant laissa au moins trois fils : Androgée, l'aîné d'entre eux, était mort; mais deux fils, Sthénèle et Alcée, lui survivaient. Catrée, Deucalion, Chrysès, succédèrent à Minos et se partagèrent ses états. Catrée passe pour le successeur véritable. Mort sans postérité, il laissa le trône à Deucalion qui lui-même eut deux fils, Idoménée et Môle. Idoménée à la suite de la guerre de Troie s'exila; et c'est Mérione, fils de Môle, qui fut la tige de la dynastie crétoise dans les temps postérieurs à Troie. Nous aurons complété la liste des noms fameux qui se rattachent à Minos, quand nous aurons dit que Sarpédon et Rhadamanthe passent dans la mythologie pour ses frères, et que c'est à eux qu'il confia les gouvernements de la Lycie et de Rhodes. — Rétrogadons à présent et dessinons ce qu'on appelle Minos I. Il eut pour père Jupiter, pour mère la belle Europe. D'autres le font naître d'Astérius ou Astérion. Enfin on a identifié Jupiter et Astérius et on en a fait un roi de Crète. Nous admettrions cette identité que nous ne croirions pas à l'existence d'un roi Zévs Astériôn. Qu'est-ce qu'Ouranos, cet aïeul de Zévs? Astræos, les Astres mêmes personnifiés. Et le patronymique d'*Astéres*, c'est Astérion. Le Zévs des Grecs est Kroniôn, est Ouraniôn, est Astériòn. Vingt autres voies nous amèneraient à ce résultat. Les marbres d'Arondel lui assignent pour capitale Apollonie, depuis Cydon. Du reste, sous mille rapports, on le confond avec son illustre homonyme le thalassocrate. Ainsi on donne pour frères, au vainqueur des Athéniens, Sarpédon et Rhadamante. Nous croyons que c'est à Minos I qu'appartiennent les deux parèdres. On voit parfois Crété remplacer Pasiphaé dans la couche du conquérant; nous croyons que Crété fut une femme de Minos I (car partout la terre est l'épouse de l'homme primitif), ce qui n'empêche pas qu'il ait aussi pour femme Itone. En revanche on donne à Minos II Cnosse pour capitale; Ariadne est sa fille, Idoménée son petit-fils. Ces confusions ne sont plus des énigmes pour nous. — A présent arrivons au trait important : la civilisation-législation. Est-ce que la période représentée par Minos eut une civilisation? Oui. Eut-elle une législation? Non; elle eut des coutumes; c'est tout. Mais naturellement les Doriens rattachèrent leurs institutions aux usages depuis long-temps reçus; et naturellement les indigènes, les Étéocrètes, admirent cette explication consolante pour des vaincus. Au reste, comme dans toutes les mythologies, leur loi est une révélation. Tous les neuf ans Minos se rend dans une grotte sacrée, et y confère avec Jupiter (nous sommes au fait de ces grottes; *Voy.* MITHRA,

Dionyse, etc.). De là l'épithète d'Ennéôros. Quelques traditions disaient que cette épithète indique seulement un règne de neuf ans. Il est possible que cette explication posât sur des données antiques; mais à coup sûr elle était combinée avec l'autre. Minos, à ce que l'on voit par là, était parfaitement avec Jupiter. Il l'imita dans ses amours, et il aima plus que de raison, les uns disent Milet son fils, les autres Atymne. Ces deux noms doivent se localiser dans d'autres époques. On lui donne aussi pour fille Acalle ou Acacallis. Encore une confusion avec l'histoire de Minos II! Minos en mourant laissa le trône à Lycaste qu'il avait eu d'Itone, sa femme (Itona, la même peut-être qu'Ita, rappelle l'Ida, et par suite Crété, la Crète même qui peut s'individualiser par son mont principal).—On a gravement assuré que les Crétois élevèrent à leur vieux souverain un tombeau sur lequel se lisait en toutes lettres, Μίνωος τοῦ Διὸς τάφος, TOMBEAU DE MINOS FILS DE JUPITER. Malheureusement le temps enleva les deux premières lettres de l'inscription, et il ne resta que Διὸς τάφος, TOMBEAU DE JUPITER, CI GÎT JUPITER. Les Crétois dirent partout que Jupiter avait été leur premier roi, qu'il était enterré chez eux, qu'ils avaient encore son tombeau, que les monuments font foi, etc., etc.; et les rhéteurs dissertèrent pour et contre. Pour nous, jusqu'à ce que nous ayons vu le tombeau, ou que nous lisions chez quelque auteur un peu moins aisé à surprendre que les Tite-Live, les Callimaque et les Denys d'Halicarnasse qu'il a vu le tombeau, qu'il en a constaté l'âge, qu'il a vérifié l'authenticité, la contemporanéité de l'inscription, nous prendrons la liberté de douter du monument. Ensuite nous demanderions ce que signifient les mots dont voici le sens : CI-GÎT......... DE ZÉVS : qui ou quoi? un homme ou une chose? le corps, ou les entrailles, ou le cœur? parent ou fils de Zévs? ami ou antagoniste de Zévs? Enfin, y eût-il une affirmation nette et claire dans ces fragments mutilés, il resterait à dire que les Crétois (selon les anciens) étaient les Gascons de la Grèce.

MINOTAURE. *Voy.* MINOS.

MINTHI, Μίνθη, fut la concubine de Pluton avant que ce dieu ravît Proserpine. Irritée de la préférence donnée à la fille de Cérès, elle ose l'injurier et se préférer à elle pour la naissance ainsi que pour la beauté. Elle fut métamorphosée en menthe (par Cérès? Appien, *Hal.*, III, 484 et suiv.; ou par Proserpine? Ov., *Métam.*, X, 728). Minthi est qualifiée de nymphe du Cocyte. C'est tout simplement le Cocyte lui-même, c'est-à-dire le sombre empire, l'Amenthi, Menthi ou Ément personnifié. Dans les personnifications de ce genre, l'habitant est censé dieu mâle, le lieu est femelle. Ainsi le Ciel est Tpé, l'Égypte Isis, l'Espace Neith ou Saté, Minerve ou Junon. Et l'on sait ce que veut dire en latin *loca*. Quant à la transformation de la nymphe en menthe, c'est en grande partie une paronomasie, résultat du hasard; et les Grecs n'ont pas manqué de remarquer une ressemblance entre l'humble tige foulée aux pieds (πατηθεῖσαν non ἀπατηθεῖσαν, comme on lit dans Strabon; *Voy.* Apollodore de Dacier, II, 65) et la maîtresse de la veille écrasée par l'épouse du lendemain. — Toutefois il faut noter que la mauve, avec laquelle se confondait la menthe, figurait justement, à cause de son extrême mollesse, parmi les plantes funèbres (*Voy.* ADONIS).

MINUTIUS, dieu romain invoqué pour les minuties, avait à Rome un sacellum près de la porte Minutia.

MIPHLÉSETH, dieu-phalle, Priape ou Mithra selon les uns, Hécate selon les autres, fut honoré en Judée par l'aïeule d'Asa. Parvenu au trône, Asa en fit réduire l'image en cendres. (*Rois*, III, xv, 13; et *Paralip.*, II, xv, 16). C'était peut-être une divinité parèdre de Baal-Péor? (*V.* ce nom). Les textes saints portent aussi Niphla : nous inclinerions à croire que c'est plutôt Miphla qu'il faut lire. Miphléseth serait un mot composé ou une forme dialectique (peut-être nuance féminine : on sait que Palès, Pallas et autres déesses n'en ont pas moins le caractère viril). La syllabe *fla* rappelle le phalle. Les peuples du Nord regardaient Miphléseth comme le dieu de la terreur.

MIROKOU, autrement FOTTÉE, un des quatre dieux de la richesse et du bonheur, dans le sintoïsme japonais, est représenté avec un ventre énorme. Ce sont surtout les marchands qui l'invoquent : outre la richesse, assure-t-on, ils lui demandent de la santé et des enfants (Kæmpfer, *Besch. von Japan*, I, 277).

MIRTÉE (communément, mais à tort, MYRTÉE, en latin MYRTUS, en grec Μυρταῖος), vingt-troisième dynaste de la liste d'Ératosthène, suit le roi ou la reine Nitocris, et précède Thysimare. On traduit son nom par *don d'Ammon;* effectivement MAI, MI, MA, en égyptien, indiquent l'idée de don; mais il est assez difficile de deviner quelle portion du mot Mirtée ou Myrtée, signifie Ammon. Du reste on peut, en attendant mieux, rapprocher ce nom des suivants, Marès (neuvième dynaste), Maris (trente-quatrième), Meuros (vingt-huitième), Thyosimarès (vingt-quatrième) et Moschéri (dix-septième). Peut-être en les confrontant, en les contrôlant les uns par les autres, approchera-t-on de leur orthographe véritable. Comme tous les dynastes du latercule, Mirtée ne fut sans doute qu'un Décan rangé au nombre des rois et des êtres humains. Admis ce point de vue, ce serait Sesmé I, (Tepiseuth de Firmicus) ou Chous, ou Stochénê, ou Ptiau (*Voyez* DÉCANS et la table de concordance). Dupuis remarque que la constellation du Cocher (Myrtile, suivant les légendes vulgaires), se couche après Cassiopée et se lève après Ammon, autrement le Bélier; et, comme selon lui la Nitocris du latercule a de grands rapports avec Cassiopée, il trouve dans cette suite d'apparitions sidériques la raison et du nom de Myrtée et de l'ordre dans lequel nous apparaissent Nitocris et Mirtée (Myrtile), qualifié de don d'Ammon ou fils d'Amoun (*Orig. des Cultes*, éd. Aug., 1822, t. VII, p. 75).

MISÉE, Μισαία, mère de Bacchus, selon les Orphiques est une Maïa ou Bhavani supérieure à Siva lui-même : c'est Mahécha féminisé. Vierge, Mère, Reine, Androgyne, et partout répandue, voilà ses traits principaux. Les vers orphiques qui exaltent sa gloire, reviennent à dire : « c'est la lune, c'est la terre, c'est la nature, c'est Cybèle, c'est Vénus, c'est Cérès, c'est Isis ». Et en effet voyez quel rapport de son entre Misée et Maha-Isi (la grande Isis) ou Maisi (Isis mère). Isis rappelle tant par le nom que par l'idée, Içani. On peut aussi songer à la Mysie.

MISÈNE, MISENUS, trompette de l'armée d'Énée, défia un jour les dieux de la mer de l'égaler en talent musical. Triton, qui sonne de la conque devant le char de Neptune,

répondit à la bravade de Misène, en venant le saisir et en le noyant sous les flots. Énée lui éleva un tombeau et donna son nom au cap Misène. Virgile qualifie Misène de phare d'Éole.

MISÈRE (la), Ærumna, dans le sens d'Angoisse, était la fille de l'Érèbe et de la Nuit.

MISÉRICORDE. *Voy.* Pitié.

MISMA, Μισμη, mère du Cadmile-Gigon Ascalabe (Ant. Liberalis, *Métam.*, c. 24). Creuzer soupçonne avec raison que le nom est corrompu (*Symb. u. Myth.*, iv, 467). On a vu (art. Ascalabe) que l'aventure de cet éphèbe-moqueur est attribuée dans Ovide, à un Abas, fils de l'athénienne Méganire. Méganire et Misma au fond ne sont qu'une. Elles sont l'Axiocerse femelle d'une tétrade cabiroïdique, où Céres-Proserpine est l Axiéros.

MISOR, dieu syriaque, fils de Myn (ou Amyn), fut père de Taaut. Il est aisé de démêler dans tous ces noms, tantôt des dieux, tantôt de simples épithètes égyptiennes et hindoues, Mahéçoura (le grand Açoura) Mahécha, Amoun et Toth. Rien de si naturel que l'identification d'un dieu suprême, espèce d'Amoun de la Syrie, de mage modèle, Mag; et rien de plus aisé à comprendre que le nom de Misor, si c'est l'analogue de Mahéçoura. Le deuxième démiurge d'Égypte devient souvent fatal, il s'émane en Sovk à Memphis, en Dédale dans Athènes, en Telchine à Rhodes et dans le Péloponèse. Il est possible aussi que Misor ne soit qu'une épithète.—Comp. Mahécha ou Mahéchaçoura, dont le nom est devenu celui d'un état, le Maïssour, *Mysore* des Anglais.

MITG est chez les Kamtchadales la mer personnifiée. Dieu puissant, mais égoïste, Mitg envoie les poissons, ses agiles et tremblants esclaves, lui chercher dans la profondeur de l'abîme, du bois propre à la construction de ses canots. On le représente lui-même sous la forme d'un poisson (Ici pensez aux Addirdaga, Dagon, Oannès et Vichnou-Matsia).

MITHODIS, dieu cimbre, faisait partie d'une Trinité de dieux subalternes, analogue peut-être à celle des trois Démiurges de l'Égypte. Peut-être aussi cette Trinité ne résulte-t-elle que d'un dédoublement, comme les Furies, les Gorgones, les Cyclopes. Et justement l'Edda nous présente un puissant magicien, Mithotin qui s'est sans doute scindé en parèdres et en ministrants, comme en Grèce Hépheste s'est émané en trois Cyclopes principaux, Argès, Brontès et Stérope.

MITHOTHIN, magicien modèle selon la mythologie scandinave, s'empara du trône d'Odin, absent à la suite des infidélités de Frigga, et entreprit de se faire dieu. Au bout de dix ans, Odin cessa de gémir sur la légèreté de son épouse, revint au ciel et força Mithothin et ses adhérents à céder la place aux Ases. Ce mythe rappelle celui de la Gigantomachie.

MITHRA, Mithras, Μίθρας, dieu parsi, célèbre non-seulement dans la région médo-persane, sa patrie, mais encore dans l'Asie occidentale entière, dans l'Égypte, dans la Grèce, dans l'Italie, dans tous les lieux que soumirent les armes romaines, a été dans les temps modernes une des énigmes les plus désespérantes pour les savants. Deux causes y ont concouru : 1° l'état de mystère auquel s'offre la religion mithriaque dans l'occident; 2° le vague avec lequel le Zend-Avesta énonce le nom de Mithra. Parlons de ce que Mithra offre en premier

lieu de plus saisissable, son culte dans l'occident. D'abord se présentent des monuments en grand nombre. Les plus remarquables sont le bas-relief de Ladenburg, transporté dans le cabinet de l'électeur à Manheim; celui de la villa Albani (planche XXVI, 131, dans Guigniaut, trad. de la *Symb.* de Creuzer); celui de Felbach, décrit par Satler (*Hist. de Würtenberg*, pag. 133, 192, etc.); enfin le monument aux douze tableaux, successivement décrit par Hormayr (*G. von Tyrol*), Giovanelli (*Lettere*), de Hammer (*Wien. lit. Zeitschr.*, 1816, p. 1463, etc.), de Pallhausen (*Topog. romano-celt.*), enfin par Seel (*Mithrageheimnisse*, 1823, p. 496-557). Il faut y joindre deux autres bas-reliefs trouvés à Mauls en Tyrol et à Stix-Neusiedel (ce dernier en 1816), et une pierre gravée donnée par M. de Hammer. L'idée essentielle de la scène représentée par les sculpteurs, c'est le meurtre d'un taureau que l'on peut comparer au vaste Aboudad, contenant le germe des êtres, par un adolescent en bonnet phrygien. La scène se passe dans une grotte sous la voûte qui en forme l'entrée. Le jeune assassin est négligemment posé sur le dos du puissant mammifère, comme sur un divan ou sur de moelleux tapis. Sa main plonge un cimeterre persan dans la gorge de sa victime, la lame aiguë est presque tout entière cachée dans les muscles du taureau qui lève la tête, et semble pousser un mugissement plaintif; des gouttes de sang bouillonnent en légère écume autour de la garde du glaive. Le taureau est à demi couché et plie les genoux; un chien, un serpent, un scorpion, une fourmi, s'acharnent autour des parties génitales du mourant. A ces traits principaux se joignent, dans quelques monuments, de nombreux accessoires. Un personnage tient la queue du taureau, et se trouve sur le même plan que Mithra; dans sa main est le bâton, objet d'un vers sacré dans les mystères. Un lion et un oiseau se tiennent auprès du céleste sacrificateur. Les bas-reliefs de Ladenburg et de Felbach présentent au-dessous de ce sacrifice principal, et sur un second plan, un sacrifice terrestre: on voit le bâton du pasteur levé, le glaive tiré, la patère penchée, le chien fixant les yeux sur le taureau, le serpent plongeant dans le vase mystique. Le bas-relief aux douze tableaux, remarquable par la richesse des accessoires, offre deux bandes latérales divisées chacune en six compartiments, dont quatre présentent le bélier et le taureau, le lion et le scorpion. Il n'est personne qui à cette vue ne songe au zodiaque. Enfin, dans un de ces monuments, le jeune homme a des ailes; à ses côtés se voient un dieu qui élève un flambeau et un dieu qui a le flambeau baissé. Ailleurs, c'est un être aux formes et aux gestes priapiques, qui darde des flots de semence sur le taureau. Enfin arrivent les foudres, les triples étoiles, les vans stimulateurs, les arbres semblables au palmier de Hom et au pin d'Atys, des êtres mythiques entortillés de serpents, le char solaire à quatre chevaux, les autels où brûle un feu éternel. Le bas-relief de Stix-Neusiedel paraît avoir été peint de trois couleurs, bleu, rouge et blanc. Tous ces accessoires sans doute ne datent pas de la même époque, et ne peuvent prétendre à la même autorité. Toutefois il est clair que sous ces broderies différentes persiste un même fond d'idées, sacrifice du taureau. Ce sa-

crifice est cosmogonique et solaire. Un dieu jeune, beau, brillant, robuste, égorge la victime. Ce jeune homme n'est autre que le soleil : il tue l'année ancienne pour ramener la nouvelle ; d'un glaive d'or il perce le sein de la terre, féconde femelle du taureau ; il laboure profondément des flancs stériles pour y jeter à flots les germes reproducteurs. Ces actes de la puissance solaire ont leur type dans les phénomènes du monde entier. Partout, c'est la destruction qui donne naissance à de nouveaux êtres. La mort est la condition de la vie. Le gazon et les fleurs ne tapissent que des cimetières. Quant aux principaux entours, on voit d'abord dans le chien, le scorpion et la fourmi, détestés de Zoroastre, l'idée d'ahrimanisme. Il n'est pas sûr que le serpent ait le même sens, du moins sur toutes les pierres mithriaques. Les deux flambeaux par leur position inverse indiquent, l'un l'année qui finit, l'autre l'année qui va naître. La grotte connue déjà par tant de légendes indique hiver et ténèbres, vie latente et utérine. C'est l'Ioni, et, dans un sens moins haut, c'est l'asile secret d'où l'on va s'élancer à de hautes destinées. Achille à Scyros, Haroéri à Bouto, ont là aussi leur grotte mystique, froide, opaque, aqueuse, et où ils ne vivent que d'une vie préparatoire. La foudre, le van, les étoiles, n'ont rien qui doive nous embarrasser. Ou le jeune dieu-soleil se sublime, et devient le darde-tonnerre, le stimulateur, l'étoile monade en qui se résument les étoiles ; ou bien il est sous la protection de tous ces êtres divins, et leur sert de Cadmile. Il reste un fait important, c'est cette espèce de dieu-pâtre armé du bâton, et qui s'occupe à lever la queue du taureau. Nous croyons avec Creuzer que c'est la lune, la lune androgyne ou mâle, qui tantôt était censée ne recevoir la semence du soleil que pour la rendre à la terre, tantôt passait pour un dieu fécondant (*Voy.* Lunus). Au reste l'idée de pasteur et de nourricier-producteur se liaient. A présent quel est le nom du jeune dieu-soleil qui tue le taureau ? Le monument de la villa Borghèse porte en toutes lettres : Nama Sebesio deo soli invicto Mithræ. Tous les doutes sont donc levés, et nous voilà certains que le jeune dieu s'appelle Mithra. Quant à Sebesio, ce nom rappelle, il est vrai, le Sabos ou Sabazios des Thraces ; mais nous n'en concluons pas que c'est le nom du bouvier parèdre, et moins encore qu'il veuille dire la lune. Nous nous sommes expliqués ailleurs sur le sens des deux mots que nous traduisons par « Gloire à Siva ! » Siva et Sabos, Sabos et Bacchus se tiennent de près ; ils tiennent aussi de très-près au soleil, soit comme invincible, soit comme roi des mondes, soit comme s'élançant de la grotte montagne Mérou-Ioni, soit comme rapide immolateur. Nous ne voyons pas qu'il tienne ainsi à la lune. Sans donc prononcer encore que Siva, Mithra et Bacchus ne font qu'un, nous admettons un rapport entre eux, surtout lorsque nous remarquons la posture et la physionomie de Siva sur son taureau Nandi. — Les mystères de Mithra se composaient sans doute de dogmes et d'épreuves. Celles-ci étaient d'abord légères, puis violentes et presque insupportables ; c'était la natation, la prison, une continence rigoureuse, de longs jeûnes, des flagellations cruelles, enfin des tourments de plus d'un genre, et qui souvent mettaient la vie des aspirants en péril. Les épreuves duraient de quarante-cinq ou cinquante à quatre-vingts

jours. Les récipiendaires étaient ensuite baptisés. Un autre jour on imprimait sur leur front un sceau qui les consacrait au bon principe; ce sceau sans doute n'était qu'une onction avec de l'huile et une pâte légère. Plus tard, venait l'offrande du pain et du vin; des paroles mystérieuses accompagnaient cette cérémonie. Enfin on mettait sur la tête du néophyte une couronne, et il la rejetait par dessus l'épaule, en disant: « C'est Mithra qui est ma couronne ». Il gardait l'épée qu'on lui offrait en même temps, et soudain il était déclaré soldat de Mithra, et saluait tous les assistants du nom de frères d'armes ou systratiotes (συστρατιῶται, *commilitones*). La confrérie mithriaque était divisée en sept grandes catégories, et par conséquent reconnaissait sept grades distincts. C'est là cette mystique échelle aux sept échelons qui a joué un si grand rôle dans tout l'orient, et par suite dans l'occident, depuis la période alexandrine. Les adeptes du grade inférieur se nommaient soldats; ceux ou celles du second s'appelaient lions s'ils étaient hommes, hyènes si elles étaient femmes; ensuite venaient au troisième rang les corbeaux (Coraces, κόρακες), au quatrième les Perses, au cinquième les Bromes (*Bromii*, Βρόμιοι), au sixième les Hélis ou soleils (*Helii*, ἥλιοι), au septième les Pères (*Patres*). De là les noms de Léontiques, Coraciques (ou Hiérocoraciques), Persiques, Bromiques, Héliaques et Patriques pour désigner tantôt les grades, tantôt les solennités religieuses ou les initiations à tel ou tel degré du mithriasme. A la tête de toute la hiérarchie était le père des pères, grand pontife du culte secret de Mithra. Chaque classe d'initiés était distinguée par un costume qui probablement reproduisait, soit par l'attitude, soit par l'habillement ou un masque, l'animal auquel était emprunté le nom du grade. Il est question de griffon, d'aigle, d'épervier; il serait assez difficile de dire à qui ces noms appartiennent. Toutefois, nous croirions facilement que les griffons étaient le cinquième grade (plus bas on va voir pourquoi), les aigles le sixième, et les éperviers le septième ou les pères. Il ne nous manque donc d'espèce animale que pour le quatrième grade, c'est peut-être le taureau. Notons ici que l'aigle était confondu avec l'épervier, ce qui réduit deux grades à un seul représentant volatile; et d'autre part que le chef suprême n'a pas à lui en propre un adéquate mystique parmi les animaux supérieurs. Au reste, ce dernier fait n'est pas étonnant. Ici rappelons les noms des quatre oiseaux sacrés parsis, Éoroch, Houfrachmodad, Éorochasp, Achtrengad. L'Éoroch, épervier selon De Hammer, a pu être le représentant des Pères. L'Houfrachmodad Simourgh du même orientaliste aurait alors représenté les Hélis (soleils-prophètes). L'Achtrengad dans le nom duquel entre certainement l'idée d'astre, et qui sans doute est quelque gallinacé au brillant plumage, l'oiseau-lyre par exemple, aurait été le Brome; car dans l'opinion de l'antiquité les astres sont moins que le soleil: les étoiles sont donc d'un cran au-dessous des soleils. Quant à l'Éorochasp, ce serait le griffon; car *asp* veut dire cheval, et nous reconnaissons déjà l'Éoroch pour l'épervier. Quelle était l'autorité du père suprême sur tous ses fils? Une autorité despotique; et probablement sa prétention était d'offrir en lui sous les traits d'un homme un dieu incarné, Mithra lui-même se perpétuant en une

succession non interrompue d'Éoroch ou d'hommes sur cette terre qu'il échauffe de ses rayons, qu'il éclaire de sa lumière, qu'il ameublit de son glaive d'or, qu'il féconde de ses effluves éthérés, qu'il vivifie de son amour. On appelait Pater Patratus, l'initié auquel avait été conféré le plus haut grade. — Les offrandes et les sacrifices différaient selon les degrés d'initiation et selon les jours. L'eau était bannie des Léontiques; dans les Persiques on offrait du miel à Mithra. Près d'Alexandrie et à Rome on immolait des victimes humaines. Adrien prohiba ces horribles sacrifices, mais ils continuèrent; et Commode, dit-on, immola de sa main un homme à Mithra. Le 24 avril était fameux par la fête des Gryphes. Les initiés portaient des robes bariolées de bizarres figures dans lesquelles étaient réunis le mammifère au long corps maigre et l'oiseau aux griffes profondes, au bec courbe et à l'immense envergure; on donnait parfois le nom d'olympique à ce genre de dessin. — Origène nous a transmis des détails curieux sur l'échelle aux sept échelons. Ils étaient, le premier de plomb, le deuxième d'étain, le troisième de cuivre, le quatrième de fer, le cinquième d'un amalgame, le sixième d'argent, le septième d'or. Voici les noms des dieux auxquels chacun était consacré : Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la lune, le soleil. Les raisons alléguées à l'appui de chacune de ces consécrations sont trop subtiles pour être vraies. Toutefois, l'argent et l'or symbolisaient, dit-on, par leur couleur la lune et le soleil. Le long de l'échelle, et correspondant à chaque degré, étaient sept portes; à l'extrémité supérieure il y en avait une huitième. Même en admettant la symbolisation sidérique, il faudrait reconnaître dans cette échelle une image physique du cercle que doivent parcourir les âmes de plus en plus épurées et sublimées, pour arriver à la béatitude et se réabsorber dans l'être. C'est ici le cas de se rappeler les sept Cabires de la Phénicie et le huitième qui est tout, Esmoun. — L'idée de Mithra semble avoir commencé à faire irruption dans l'Asie-Mineure vers le 6ᵉ siècle avant J.-C., et quand les conquêtes de Darius eurent popularisé la puissance persane au delà de la haute Asie. Les troubles qui eurent lieu dans la monarchie persane, l'expédition du jeune Cyrus, les soulèvements de l'Égypte, Alexandre, la guerre qui suivit sa mort, et enfin l'établissement de monarchies helléniques dans l'orient amenèrent Mithra sur les rives de l'Oronte, du Méandre et du Nil. Alexandrie, fournaise ardente où toutes les doctrines furent mises en ébullition pour arriver à se fondre, vanta, commenta Mithra, s'extasia, parce qu'elle n'y comprenait rien, et en donna une édition nouvelle aux curieux du monde grec-romain. Mithra arrive ainsi dans Rome vers l'an 101 de J.-C. Peu à peu il s'étendait, mais sans doute par une autre voie, au milieu des Alpes noriques et rétiennes; et c'est en effet l'Allemagne qui nous a donné le plus grand nombre de monuments mithriaques. Des données nouvelles, basées sur l'histoire par masses des grandes émigrations qui ont peuplé le monde, et sur la comparaison des doctrines religieuses, permettent d'aller plus loin : Mithra aurait sa racine dans l'Inde, et serait à la fois un Siva et un Vichnou. L'un et l'autre s'émanant de la Trimourti hindoue, assument le rôle de soleil. Siva se

nomme Souria : Mitra (ce nom même se trouve dans la liste des Aditias), voilà le nom de Vichnou. Mitra possède quelque chose de plus pur, de plus doux, de plus bienfaisant, que Souria. En Perse donc, sous l'empire d'une loi d'amour, Mitra efface Souria, l'absorbe presque tout entier, et se place à un haut rang sur la liste des divinités bienfaisantes. Quel fut le foyer de son culte, la Perside ou la Bactriane? Nous inclinons pour la seconde, quoique la première ne manque pas de raisons à faire valoir. Alors deux routes s'offrent à Mitra, l'une au nord par les Paropamises et la Transoxane; l'autre par le sud et le long du golfe Persique et de l'Euphrate, pour de là passer dans l'Asie Mineure et en Syrie. Mitra envahit les deux routes, et par l'une il se glisse dans l'île de Tyr, entre dans Alexandrie, débarque dans Rome; c'est par l'autre que contournant la Mer-Caspienne, franchissant la porte de fer (de Derbend), laissant derrière lui le golfe Putride, il file le long du Danube, et va chez les rudes ancêtres des Hongrois, des Styriens, des Grisons, inspirer de grossières sculptures. Il y a plus : on le voit par cette voie sans doute, plutôt que grâce aux navigations phéniciennes, s'établir dans les Iles Britanniques (car Mithra en irlandais ancien veut dire le soleil), et même M. de Humboldt le retrouve dans le dieu mexicain Tonatiouh. Peu de cultes ont donc, quoique dans les ténèbres de l'organisation mystique, fait une fortune plus brillante que la religion de Mithra; rien pourtant de moins précis que son caractère, en Perse même. Voici le résumé des phrases éparses où le Zend-Avesta le nomme avec ces éloges emphatiques dont il est prodigue pour le moindre des esprits Ormuzdiens. Mithra figure parmi les Izeds. Ormuzd est son créateur, il est soumis à Ormuzd; il est plus grand et plus brillant que les autres Izeds, il est le haut des hauts, il a l'éclat de la lune, l'élévation de Tachter. On l'invoque avec le soleil, il paraît en même temps que lui; cependant il en est distinct : il est le Hamkar d'Haran et du Gah Séfandomad, il préside seul au 16 du mois, et avec Ormuzd au 8, au 15, au 23. Il reçoit le Sadéré de tout être qui s'est absorbé dans la perfection; il donne Tsour (la vigueur), accomplit la loi d'Ormuzd dans les hauts, et anéantit la loi d'Ahriman. Sans cesse il élève les mains vers Ormuzd, et le reconnaît pour le souverain de la nature. Il a mille oreilles et dix mille yeux; il fait entendre une voix de vérité au milieu des Izeds. Médiateur dans Béhecht (la partie du ciel habitée par Ormuzd) et sur l'Albordj (la montagne primordiale), il procure aux hommes les secours de Rachnérast, couvre la terre de fruits, de fleurs et de verdure. Par lui de nombreuses populations se partagent ces aliments. Il les défend des attaques de l'armée ahrimanienne. Il garde toutes les créatures. Héros voyageur et coureur, il s'élance dans l'espace armé de pied en cap, frappe çà et là les fainéants, écarte Daroudj des rues, des grands chemins, des lieux habités; trace à l'eau la route qu'elle doit parcourir; donne le repos à l'Iran. Il dispense la lumière et le soleil à la terre; il place sur le trône les bons rois, à la tête des provinces les loyaux satrapes, dans l'armée les braves guerriers; il est bienfaisant, compatissant, clairvoyant, vigilant, actif; il donne la santé, la vigueur. Ormuzd l'a comme placé en sentinelle sur Gorotman, bien au dessus des quatre oiseaux. De là il

veille sur l'univers. Il ressemble à Houfrachmodad. C'est lui qui a institué les liens moraux, qui a gradué les rapports des hommes avec les hommes, qui pèse les actions humaines au passage du pont Tchinévad qui sépare les demeures mortelles du royaume de l'éternité. On doit l'invoquer trois fois le jour, au lever de l'aurore à midi, au coucher du soleil. Un des mois de l'année parsi lui est consacré, et dans tous les autres mois il a un jour (*Voy.* plus haut). Le péché commis ce mois-là ou ce jour-là est plus grave que les autres, et on ne l'expie que par des pénitences plus austères. Ainsi s'expriment les textes sacrés. Si nous les comparons à ce que nous savons des cultes étrangers au parsisme et des détails non biographiques de la religion parsique, voici ce qui en résultera. 1° Il y a six feux (*Voy.* Bérécécingh). Parmi ces feux se distingue le feu Mihr, soleil et amour, consacré à Vénus. 2° De cette double propriété (solarité, amour), on a conclu l'identification du soleil à bienfaisance, harmonie, affinité, attraction, amour. 3° On a ensuite identifié le soleil-harmonie-amour à une grande et haute déesse. 4° Le nom de la grande déesse, c'est Mithra, le même qu'Anahid (Vénus-Luna, disent les traducteurs hellénoïdes). 5° Mithra-Mithras est un androgyne dont tour à tour prédominera le sexe mâle ou le sexe femelle. L'Arménie a donné la préférence à ce dernier. Des temples rivaux se sont voués au culte du premier. 6° Mithras se dégageant de Mithra ne s'est point dégagé de l'Ioni : il est resté à l'entrée de la grotte qui est aussi l'Albordj, et en général l'entrée, le seuil, le vestibule, l'*initium* général (comp. Zoroastre, *Biogr. univ.*, LII, 457). 7° Mithras-soleil organisateur devint, non pas soleil physique, mais l'esprit recteur du soleil, l'intelligence solaire, la pensée rectrice des mondes qu'elle meut avec amour et en cadence, la loi pensante. 8° Mithras soleil-pensée fut regardé comme le centre des mondes, et à plus forte raison du soleil et de la lune que l'on regardait parfois comme deux pouvoirs opposés. 9° Mithras soleil au milieu du monde, *in medio*, fut le médiateur au moral, médiateur entre le ciel et la terre, médiateur entre Ormuzd et l'homme, médiateur entre la lumière et les ténèbres, médiateur entre le péché et la pureté (c'est donc lui qui inspire le repentir et ramène à la vertu). 10° Mithras idéalisé s'élève au rang suprême de la hiérarchie divine, et c'est le premier des Izeds. Nul doute ; mais il est de plus l'Éqroch lui-même, il est l'Amchasfand des Amchasfands, il est Ormuzd, il est Zervane-Akérène.

MITRA, Vichnou-soleil aux Indes. *Voy.* Mithra.

MNASINOOS, Μνασίνοος, fut fils de Pollux et de Phébé le Leucippide, selon quelques auteurs.

MNÉMÉ, Μνήμη, une des trois Muses primitives. *Voy.* Muses.

MNÉMOSYNE, Μνημοσύνη, célèbre dans la mythologie romaine et grecque comme mère des Muses qu'elle eut de Jupiter, naquit du Ciel et de la Terre, ou bien de Saturne et de Rhée. Jupiter, pour la séduire, s'était transformé en berger. Diodore a fait de cette Titanide une femme qui apprit aux hommes le raisonnement, et imposa des noms à tous les objets de la nature. Des modernes y ont presque vu les procédés mnémotechniques. Une statue du Musée Pio-Clémentin, I, 28, représente Mnémosyne le bras enveloppé dans son

ample manteau et dans une attitude qui exprime la méditation. Mengs l'a peinte sur le plafond de la magnifique galerie de la Villa-Albani. On nomme quelquefois les Muses Mnémosynides ou Mnémonides, c'est-à-dire filles de Mnémosyne ou filles de Mémoire; en effet Mnémosyne, en grec, signifie Mémoire.

MNÈSE, Μνῆστος, Mnésus, chef troyen tué par Achille.

MNÉSIMAQUE, Mnesimache, Μνησιμάχη, avait été enlevée par Eurytion, et fut délivrée par Hercule. Quelques-uns la font maîtresse volontaire d'Eurytion.

MNESTHÉE, Mnestheus, Μνησθεύς, chef troyen, suivit Énée dans l'Italie, remporta aux jeux donnés en Sicile, pour l'anniversaire de la mort d'Anchise, le second prix de la course des vaisseaux, se distingua dans la guerre contre Turnus, et fut la tige de la famille Memmia.

MNESTHÈS, Μνήσθης, Grec tué par Ulysse.

MNESTRA, Μνήστρα : 1° Danaïde, 2° la même que Métra (*Voy.* Érysichthon).

MNÉVIS, un des trois taureaux qu'honorait l'Égypte, à titre d'une incarnation solaire, était révéré dans Héliopolis. Les deux autres étaient Apis et Onfis ou Onufis (vulgairement Omphis) auxquels il est permis de joindre Bacis. Ces quatre noms se résolvent en trois taureaux. L'opinion est qu'Apis était consacré à la lune, tandis que les autres l'étaient au soleil. Il y aurait beaucoup à dire sur ce système. A notre avis, Apis serait plutôt le soleil, en tant qu'inférieur à la lune ou à la terre. Un soleil lunaire en quelque sorte; un soleil descendu aux enfers, et y devenant le juge des âmes (ainsi Indra est Iama, Osiris, Busiris, Jupiter, Pluton). Bacis au contraire aurait été le soleil, soleil dans toute sa gloire (Bacchus, Baghis, Bhagavan). Mnévis aurait tenu de l'un et de l'autre. Vrai soleil, il eût été pourtant le soleil affaibli, vaincu, voilé par les noires ténèbres. Le fait est que Mnévis et Onfis devraient être noirs et avoir le poil tourné en sens contraire des autres taureaux.

MOCHTARA, dieu arabe, le même, dit-on, que Jupiter.

MODGOUDOUR, chez les Scandinaves, est la jeune fille à laquelle est confiée la garde du pont jeté sur le Giault, et qui mène du monde d'en haut dans le Niflheim. Avant d'y arriver cependant il faut, neuf jours et neuf nuits durant, traverser d'immenses et sombres forêts. Il passe par jour vingt-cinq mille morts sur le pont du Giault. Comp. Charon.

MOERAGETES, Μοιραγέτης, en français Méragète, c'est-à-dire conducteur des Parques, des Destins: 1° Pluton; 2° Jupiter en Arcadie et en Élide. Ce surnom, pour ce dernier dieu, est très-remarquable.

MOEROR (le Chagrin) est dans Virgile le fils de la Mort, et a pour frère Momus, pour sœurs les Hespérides. C'est un des dieux allégoriques que l'Énéide place à la porte des enfers. Les Grecs aussi avaient divinisé le Chagrin, mais sous des noms différents : 1° Algos qui est du neutre et fils d'Éris; 2° Lypé, qu'Hésiode montre sur le bouclier d'Hercule auprès des Parques. Les représentations figurées du Chagrin n'ont aucune importance. C'est une femme assise tenant ses genoux des deux mains : c'est un homme à visage livide, au teint hâve, aux dents serrées, aux griffes aiguës, aux joues sanglantes.

MOEZ, dieu druse, n'est autre

que Hakem dans sa septième incarnation. Comme tel, de Mahadid, brillant théâtre de son incarnation sous le nom de Kaiem, il se transporta vers l'est, et fonda Rosette sur les bords de la Méditerranée.

MOGHA NUAGHAT, fille du sang des Eibhears (les Ibères), chassa du Munster en Irlande les Earnaci qui avaient pour défenseurs Qonn-aux-cent-batailles; et alors eut lieu le partage de l'Irlande en deux grandes parties, la moitié de Mogha, Leath-Mogha et la moitié de Qonn, Leath-Qonn. La dernière était au nord. Le vrai nom de Mogha Nuaghat fut Éogan Mor.

MOGODA et SARIBOUT, disciples favoris de Bouddha (*Voyez* ce nom).

MOGON était adoré par les Cadènes (peuple du Northumberland). Une tradition portait qu'il avait défendu le pays des ravages d'un tyran. On a trouvé en 1607, dans le Riverhead, des monuments qui attestent le culte de ce dieu.

MOGOSTOCOS. *V.* Ilithye.

MOHANIMAIA ou MAHAMOHANI, la fausse beauté aux Indes, naît comme Lakchmi de la mer de lait, et, quoique trompeuse et fantastique, n'a point l'aspect assombrissant et désolé de Moudévi. A vrai dire, Lakchmi est plus Mohanimaïa que Moudévi. Moudévi c'est la face unique du pôle noir. Lakchmi et Mahamohani sont deux faces du pôle blanc. Ainsi en Grèce la Néphélê dont les contours simulent les formes de Junon est plus voisine de Junon que la sombre Proserpine; et justement cette Néphélê, de laquelle le nom vient de se placer sous notre plume, cette nuée, à l'aide de laquelle Jupiter mystifie la crédule insolence d'Ixion, est bien un reflet de Mahamohani. Au jour où Dieux et Acouras se sont unis pour la distillation de l'Amrita, lorsque les génies funestes se sont emparés du barril d'immortalité, Vichnou emprunte l'extérieur séduisant de Mahamohani, et moitié folâtrant, moitié usant de cette force invincible qu'il développera dans ses incarnations, reprend le liquide précieux qu'il partage entre les dieux de la lumière. Un peu plus tard la tête de Rahou qui seule a su se glisser dans les rangs des futurs immortels tombe sous ses coups (*V.* Ambrosie). Mahamohani excita les transports de Siva lui-même et eut de lui un fils nommé Aïénar. Au reste qui pourrait tenir rigueur à l'irrésistible beauté de Mohanimaïa? aimable quand elle est Maïa l'illusion véridique, ne l'est-elle pas bien plus encore lorsqu'elle devient Mahamoïani, l'illusion menteuse?

MOKISSOS (les) sont, chez les Congues du Loango, les dieux secondaires soumis à Zambam-Congo, qui peut à son gré les châtier et leur ôter la vie. Leur puissance pourtant est grande. Rien au monde ne se passe sans qu'un Mokisso s'en occupe. Chaque homme même a le sien. Est-il heureux et bien portant, c'est qu'il est dans les bonnes grâces du Mokisso. Survienne un revers, une maladie, cela s'explique encore: le Mokisso boude. Pour prévenir ces caprices funestes, les vœux, les offrandes, les sacrifices ne manquent pas. Nombre de Mokissos sont représentés avec des formes animales, dont presque toujours les oiseaux et les mammifères font les frais. Le bois ou des pierres grossières sont les matériaux de ces statues inélégantes qui s'élèvent, les unes dans les temples, les autres dans les rues et sur les grands chemins. Ces dernières

sont beaucoup plus nombreuses.

MOKOCH était, chez les Slaves, le protecteur spécial des chèvres et des moutons. Au reste un dieu plus grand, Volosse, présidait aux troupeaux en général.

MOKOURIS passe chez les Bouddhistes Japonais pour un des apôtres modèles. Il se montra d'abord sur les côtes de Malabar et de Coromandel; puis peu à peu, à mesure que sa doctrine s'étendit, il envoya de saints missionnaires annoncer les vérités prêchées par lui-même : c'est ainsi que le culte de Bouddha arriva à la Chine et de là au Japon. Toutefois il faut noter que le Bouddha prêché par Mokouris se nomme Amida. Il y a beaucoup de traditions différentes sur l'introduction du Bouddhisme au Japon. Comp. Bouddha.

MOLES, Molæ, déesse latine des meuniers, passait pour fille de Mars qui moud les hommes, comme la pierre meulière broie le blé.

MOLION, Μολίων : 1° fils d'Euryte, tué par Hercule, à OEchalie; 2° écuyer de Tymbrée, renversé par Ulysse, au siège de Troie.

MOLIONE, Μολιόνη, femme d'Actor et amante de Neptune dont elle a deux fils, Euryte et Ctéate, appelés du nom de leur mère Molionides, Actorides du nom de leur père putatif. Les noms d'Actor (ἀκτή, rivage) et de Neptune font penser à une lutte entre le continent et les mers. Celui de Molione, que se partagent les deux rivaux, semble être l'expression de cette lutte. Molione est la femme des combats, comme le dit Creuzer, mais il ne faut voir rien en elle qui ressemble à une Amazone.

MOLIONIDES, Μολιονίδες et Μολιονίδαι, fils de Molione, épouse d'Actor, et de Neptune, étaient quelquefois nommés Actorides par allusion à leur père putatif qu'Apollodore (liv. II, ch. vii), Ovide (*Mét.*, l. VIII, ch. viii) et Homère (*Iliade*, l. II, v. 621) prétendent avoir été leur père. Selon le lyrique Ibycus, dont Athénée (l. II, t. I, p. 221, édition Schweigh.) nous a conservé les vers, les Molionides étaient sortis d'un œuf d'argent. Un peu plus bas il les représente comme inséparablement unis l'un à l'autre (ἰσογυίους); ce qu'Apollodore confirme en disant qu'à eux deux ils ne formaient qu'un corps (συμφυεῖς), et ce qu'Hésiode avait, long-temps avant le poète de Locres, consigné dans ses vers. L'union intime des deux Molionides devint une espèce de proverbe en Grèce, s'il faut en juger par cette phrase de Plutarque, dans son *Traité de l'amitié fraternelle* (t. II, p. 290 de l'édition de Wyttenb.): « De nos jours on n'est pas moins surpris en voyant deux frères d'accord, que si l'on voyait les Molionides dont les deux corps étaient réunis en un. » Cependant il paraît que tout le monde ne comprit pas la tradition, et au lieu d'un hétéradelphe pourvu de deux têtes et de quatre bras, on imagina deux frères doubles (διφυεῖς) et qui chacun avaient deux têtes, quatre bras, quatre pieds et un seul corps (Phérécyde, dans le *Schol.* d'Hom. *sur Il.*, l. II, v. 708), Ctéate et Euryte étaient leurs noms spéciaux. Comme héros humains, Ctéate et Euryte, neveux d'Augias, prennent part dès l'enfance à la guerre. Ce prince se soutient contre les Pyliens commandés par Nélée. Nestor s'élançait sur eux afin de les immoler, lorsque Neptune leur père les enveloppa d'un nuage épais et les déroba aux coups de l'ennemi (*Iliad.*, X, v. 708 et 749). Plus tard, ils parurent aux jeux d'Amaryncée, et remportèrent sur Nestor le prix de la

course des chars. Enfin, lors de l'invasion d'Hercule en Élide, ils vinrent encore au secours d'Augias, tuèrent Daméon, un des fidèles suivants du héros (Pausan., l. VII, ch. xx), et même expulsèrent de l'Élide le vainqueur du lion de Némée. Il est vrai qu'ils ne durent la victoire qu'à la perfidie : Hercule, malade, avait conclu une trêve avec les Molionides; ceux-ci la rompirent, et se jetant à l'improviste sur l'armée d'Argos, la mirent aisément en déroute. Hercule en courroux employa les mêmes moyens contre ses vainqueurs. Les Molionides se rendaient comme députés des Éléens aux jeux isthmiques; toutes les hostilités étaient suspendues dans la Grèce à cette époque. Hercule se mit en embuscade à Cléones et les tua. Long-temps après on montrait encore leurs tombeaux auprès de Cléones (Pausan., liv. II, ch. 15). Quant à l'interprétation de ce mythe, il est à peu près évident que c'est moins aux aventures purement humaines prêtées à ce couple héroïque, qu'à leur coexistence en un seul et même corps, qu'il faut faire attention. Le plus souvent on n'y a vu que deux guerriers qui conduisent un char. Ctéate et Euryte réunis représentent, selon Creuzer, la richesse avec la force qui la défend. Sans la guerre, sans une puissance militaire protectrice (εὔρυτος, d'εὖ et ῥύομαι avec signification active), il est impossible de se maintenir dans la possession de ses biens (κτέατα). « Qui veut rester maître de sa terre natale doit tenir d'une main le glaive, de l'autre le soc qui fend la terre : il lui faut deux bras pour l'épée et le bouclier (ou si l'on veut pour l'épée et les rênes, ῥυτά, du char militaire qu'il dirige), deux bras pour stimuler la lenteur de ses bœufs. » Mais que d'un seul corps s'élance ce double appareil! qu'une seule volonté soit protomotrice des deux paires de bras! cette explication admirable commence à devenir subtile, lorsque Creuzer, dérivant Molione de Mòlos (μῶλος, combat), veut qu'Euryte et Ctéate, par leur double nom de Molionides et d'Actorides (emblème en quelque sorte de leur diphyisme) soient à la fois et des hommes de guerre et des hommes de paix. « Actor, dit-il, est l'homme de la mouture, du blé écrasé, moulu. » D'autre part aussi Actor est homme du rivage (ἀκτή) et par conséquent le symbole de cette côte sur laquelle expire et se brise la puissance de la mer. Ce n'est que lorsque enfin on a mis un terme aux envahissements de cette puissance terrible et conquis la terre sur l'onde, que l'homme peut acquérir des richesses et se livrer aux opérations militaires qui lui assureront la possession de sa propriété : c'est quand Actor a fait son apparition sur la terre qu'apparaissent les Actoro-Molionides. Hermann (*Ueb. d. Wesen u. d. Behandl. d. Mythol.*, p. 51) regarde les Molionides comme des hommes qui débarquent (ἄκτορες), apportent par monceaux (μῶλοι) des marchandises qui s'écoulent bien (εὐρέτως), et qui leur procurent de grands gains (κτέατα). En substituant ici à l'idée de gain celle de denrées ou richesses quelconques apportées par les marchands d'Hermann, on a certes une explication ingénieuse et jolie. Mais ces idées n'ont rien d'hellénique, ni même d'antique, et elles ne peuvent que faire sourire un instant. On trouve une interprétation de Welcker dans la traduction française de Creuzer, tome II, note 3.

MOLOCH, Μολόχ, est le plus célèbre dieu de la famille phénicienne des Malachim, c'est-à-dire de cette

famille de divinités dont tous les membres portent le nom de Mélech, comme Anamélech, Adramélech, Malachbel. Mélech ou Moloch, dans les langues sémitiques, veut dire roi. Ainsi, par lui-même, et quand nul autre mot ne vient en déterminer le sens, c'est moins un nom qu'une qualification générique également applicable à tous les dieux. Nous savons qu'il en était de même des mots Baal, Adonaï, Marnas. Toutefois, dans l'usage, ces noms d'une vague généralité s'appliquent plus souvent à quelqu'un. A qui s'applique le nom de Moloch? Il est clair que pour résoudre cette question, il est bon de jeter préalablement un coup d'œil sur le culte, sur le caractère, sur les formes du dieu. Seulement notons à l'avance que, l'esprit du culte phénicien ayant été essentiellement solaire et sidérique, tout nous porte à présupposer que Moloch fut ou une planète ou le soleil. La lecture de divers passages soit de l'ancien soit du nouveau Testament ne peut laisser aucun doute sur ce point (*Voyez* entre autres, Sophonie, ch. I, v. 4 et 5; Amos, ch. V, v. 6, et *Act. des Apôtres*, ch. VII, v. 42 et 43). C'est dans le Chanaan, et plus particulièrement chez les Ammonites, que fleurit le culte de Moloch. Les législateurs, les prophètes y reviennent à chaque instant, et l'interdisent aux Israélites avec les menaces les plus sévères. La mort seule peut expier le crime de celui qui a sacrifié à Moloch (*Lévit.*, ch. XX, v. 2). Cependant dans le désert même et quand Moïse, à force de miracles, arrachait ses compatriotes à la servitude d'Égypte, les Hébreux faisaient déjà des vœux à Moloch (Amos, pass. cité). Plus tard Salomon lui éleva un temple tout près de Jérusalem, sur le mont des Oliviers. Trois siècles après l'impie successeur d'Ézéchias renouvelle cet exemple et consacre son fils au dieu des Chananites. Peut-être même jamais ce culte, tantôt protégé, tantôt toléré par les rois, ne souffrit d'interruption réelle, et la vallée de Tophet et d'Hennon, à l'orient de Jérusalem, vit toujours affluer soit ostensiblement, soit en secret, la foule des pèlerins superstitieux. L'occident connut aussi ce culte que nous retrouverons à Carthage. Décrire tous les détails des sacrifices à Moloch ou des cérémonies pratiquées dans son temple serait impossible. Il est présumable que les premiers furent aussi variés que les dernières étaient compliquées et minutieuses. Ce qu'on a le plus répété c'est que l'on brûlait des enfants tout vivants en son honneur. Que cette horrible coutume eût été en effet vantée par les prêtres et mise en pratique, c'est ce dont on ne saurait douter sans nier tout ce qu'il y a de plus incontestable dans l'histoire; mais il est à croire que l'on s'est plu à exagérer le nombre des victimes dévorées par le dieu, et que presque toujours la cérémonie se réduisait à faire passer les enfants par les flammes, ce que le charlatanisme sacerdotal appelait purifier par le feu. Cette consécration valait beaucoup d'argent aux prêtres; et ils la recommandaient à tous les gens disposés à les entendre: ne point faire passer son fils par les flammes, c'était l'exposer à tous les dangers. Les rois mêmes obéissaient à ces injonctions, et c'est ainsi qu'on voit le fils du roi juif Manassé, purifié par le feu dans la vallée de Tophet. Mais qu'à chaque instant le fanatisme allât jusqu'à brûler vifs de jeunes enfants, que des mères pieusement barbares envoyassent leurs fils de la ma-

mêlle à la statue de Moloch, pour qu'ils n'en revinssent pas, qu'à l'époque où Agathocle vint mettre le siège devant Carthage, deux cents enfants des premières familles de la ville aient été offerts en holocauste au protecteur de l'empire, c'est ce que des historiens, plus véridiques et plus sceptiques que les anciens, ne feront jamais admettre. Même ainsi modifié et déblayé des atrocités dont on l'a surchargé, le culte du dieu de Chanaan et de Carthage est encore assez horrible. Selon Diodore de Sicile (*Biblioth.*, liv. xx, ch. xiv, éd. Wesseling) combiné avec les récits des Rabbins (*Voy.* Selden, I, 6), la statue de Moloch était de métal et avait les bras étendus comme pour embrasser les offrandes humaines, qu'apportaient ses adorateurs. D'autres disent que ses bras étaient penchés vers la terre. A ses pieds et quelquefois dans son intérieur, était allumé un grand feu. Dans cette fournaise invisible venaient s'engloutir les victimes que l'on posait dans les mains de l'idole. Probablement des ressorts intérieurs, dont le jeu était connu des prêtres, faisaient tomber ces tristes offrandes des bras du dieu dans la flamme que cachaient ses parois. On dansait au son des cymbales et des tambours autour de la statue pour étouffer les cris des victimes. Les statues ainsi décrites, ou l'ont été superficiellement ou n'étaient que d'un rang secondaire. Mais probablement il y avait des idoles plus complètes. Telles furent celles que mentionnent les rabbins Siméon et Salomon (*Voyez* dans Selden). L'image creuse, comme toutes les autres, présentait à l'extérieur sept compartiments, capsules ou petites chambrettes (*conclavia Molochi*), dans lesquelles on déposait les offrandes. La première était destinée aux végétaux, à la farine : dans la seconde se plaçaient les tourterelles; dans la troisième une brebis, dans la quatrième un bélier, dans la cinquième un veau, dans la sixième un bœuf; enfin dans la septième des enfants. Une cavité intérieure contenait la flamme qui devait consumer ou purifier les offrandes. Vraisemblablement, lorsqu'il ne s'agissait que d'une consécration par le feu, l'enfant ou l'objet qu'on voulait soumettre à la purification était conduit par les ressorts dans une espèce de canal dont les parois d'airain le séparaient de deux brasiers latéraux. Peut-être quelquefois recevait-il la vapeur d'objets soumis à la combustion, et en était-il quitte pour des fumigations violentes. Au reste ces modes de pupurification purent varier à l'infini. Ainsi, par exemple, dans les Palilies romaines, les enfants sautaient par dessus les flammes. (Comp. Ovide, *Fastes*, liv. IV, v. 781, et comm.) Les adorateurs d'Apollon au mont Soracte en Italie, ceux de Diane Pérasie en Cappadoce, passaient pieds nus sur des charbons ardents. Le rabbin Lévi Ben Gerson (liv. IV) prétend que dans la vallée d'Hennon les enfants passaient entre deux bûchers, ou entre deux feux placés vis-à-vis l'un de l'autre. Quelle que fût la statue, il est à croire que, dès que l'on se bornait à la purification par le feu, de nouveaux ressorts portaient l'enfant ou l'objet purifié hors du corps de la statue. Dans le pays des Ammonites elle était très-riche. Sur sa tête était posée une couronne d'or, ornée de pierreries, le tout du poids ou du prix d'un talent (le poids serait 125 livres, et par conséquent indiquerait, en supposant le métal au titre de 900, une valeur de 400,000 francs); sur son front étin-

c'était une perle de la plus grande beauté : le corps du dieu était de pierre, mais doré depuis le haut jusqu'en bas : de plus il était assis sur un trône et avait de chaque côté une statue de femme pareillement assise. Dans Carthage devenue romaine, les termes ainsi que les mots furent modifiés, et Saturne prit la place de Baal : il ne faut pas en conclure avec Creuzer que cette modification ait été au point de confondre le dieu avec Apollon. Que cette statue colossale d'Apollon conquise à Géla en Sicile, par les Carthaginois, puis donnée par eux à Tyr, leur métropole (Diod. de Sicile, livre XIII, 108, et XVII, 41, 46; Plutarque, *Vie d'Alex.*, ch. XXIV; Q.-Curce, livre IV, ch. III); que cette autre statue colossale dorée, transportée de Carthage à Rome par Scipion vainqueur (*Voy.* Plut., *Vie de Flam.*, ch. I; Polyb., liv. VII, ch. IX) aient représenté un Baal, et que Moloch lui-même ait porté le nom de Baal; ces deux faits peuvent être admis : mais qu'en résulterait-il? que Carthage adorait plusieurs Baals, dont l'un sembla aux Romains un Apollon, tandis que l'autre leur semblait un Saturne. A une époque plus ancienne, Moloch avait été figuré avec une tête de veau ou de taureau. Maintenant reprenons le problème posé au commencement de cet article : qu'est-ce que Moloch? Selden, Beyer et surtout Fourmont (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. III, p. 56-69) cherchent à expliquer l'origine de toutes les traditions relatives à Moloch par des faits historiques de la vie d'Abraham. Nous nous dispenserons de les suivre dans cet inconcevable examen. Disons la même chose d'Ant. Fonseca qui, à l'aide d'analogies superficielles et d'hypothèses absolument gratuites, s'est imaginé que Moloch et Priape ne faisaient qu'un. Dupuis (*Origine des Cultes*, t. III, p. 525, etc.) incline à croire que Moloch n'est qu'un des noms de la planète de Mars : à l'appui de cette opinion, il rappelle que les Carthaginois dans leurs guerres malheureuses contre Agathocle sollicitèrent l'aide de Moloch; il invoque la couleur éminemment rouge de la planète, couleur à laquelle semble faire allusion le mot *Azer*, *Azder* qui entre dans la composition du nom Adramélech, dieu des Sépharvaïtes, selon Hyde (*De rel. vet. Pers.*), et conséquemment le même que Moloch selon Dupuis. Ces raisons paraîtront sans doute bien pauvres à nos lecteurs. Dupuis fait preuve de plus de perspicacité, lorsqu'il soupçonne un Moloch bucéphale identique à Mithra monté sur le bœuf, et lorsque, après beaucoup d'autres il est vrai, il rapproche de la légende du dieu aux sept capsules les sept pyrées qui brûlaient autour de Mithra, les sept portes par lesquelles, pour transcrire textuellement le langage mystique, les initiés devaient passer dans les mystères de Mithra. En suivant ces idées, nous arriverions à voir dans Moloch la personnification du système planétaire des anciens (les sept capsules, les sept pyrées, les sept portes étant autant de symboles de leurs sept planètes) ou le soleil lui-même. Gér. Vossius (*De orig. et prog. idolol.*) développe très-habilement la dernière de ces deux opinions. Sabbathier a consigné la première dans son *Diction. pour l'intell. des aut. class.*, t. XXIX, pag. 233; art. MOLOCH. Dom Calmet (*Dict. de la Bib.*, art. MOLOCH) n'a point ouvert un avis méprisable en faisant de Moloch un dieu herma-

phrodite, tour-à-tour soleil et lune. Mais l'opinion commune qui identifie Moloch à Saturne est encore la meilleure. Astrologiquement parlant, Saturne est un astre sinistre; astronomiquement, c'est un astre énorme, c'est le plus élevé, le plus distant de tout le système planétaire des anciens; mythologiquement, il dévore ses fils. Certes il n'est point sans rapport avec le soleil, car perpétuellement les mythologies ont lié ce grand astre et les planètes: à Isis ou la Lune l'Égypte annexa Vénus; à Osiris ou le soleil elle joignit Jupiter, mais quelquefois Jupiter et Saturne, Jupiter comme bienfaiteur, Saturne comme destructeur. En ne quittant point la sphère solaire Jupiter est un Ormuzd, un Vichnou, Saturne un Ahriman, un Siva. Or, si dans un système où le soleil garde la primauté il revêt quelques caractères de Saturne et de Jupiter, dans ceux où quelque planète lui ravira le premier rang celle-ci empruntera quelques caractères du soleil. Doit-on s'étonner après cela que Moloch ait jusqu'à un certain point une physionomie solaire, et que des savants l'aient rapproché, les uns de Mithra, les autres d'Apollon? Toutes ces conjectures sont vraies, mais elles ne posent que sur des traits épisodiques: le fond de Moloch, c'est Saturne.

MOLON était honoré comme un dieu à Gortyne, où on le regardait comme petit-fils de Minos.

MOLONGO est l'Être-suprême chez les peuples voisins du Monomotapa. Au reste, ils donnent ce nom à leurs rois, auquel ils prodiguent les titres magnifiques de souverain de la nature, seigneur du soleil et de la lune, roi de la terre et de la mer, etc., etc. Les seuls objets de ce culte, après Molongo et les rois, ce sont les âmes en l'honneur desquelles ils célèbrent une fête dite Musimos.

MOLORQUE, Molorchus, Μόλορχος, dieu-berger de Cléones, donna l'hospitalité à Hercule qui, pour le récompenser, tua le lion de Némée, redoutable aux habitants de Cléones, ainsi qu'à ceux de la vallée à laquelle il dut son nom. La légende ordinaire ne fait pas mention de Molorque. C'est sur l'ordre d'Eurysthée qu'Hercule va combattre le lion dévastateur de l'Argolide. On institua en l'honneur de Molorque des fêtes dites Molorchies.

MOLOS, Molus, Μῶλος: 1° fils de Mars et de Démonice l'Agénoride; 2° fils du roi de Crète Minos II; 3° fils de Deucalion, frère d'Idoménée et père de Mérione.

MOLOSSE, Molossus, Μολοσσός, héros éponyme des Molosses et de la Molosside, contrée de l'Épire, passait pour fils de Pyrrhus et d'Andromaque. A la mort de son père, Hélénus, troisième époux d'Andromaque, prit les rênes de l'Épire. Molosse ne fut que son successeur. On voit Molosse dans l'Andromaque d'Euripide, qui du reste ne lui donne qu'un rôle des plus secondaires.

MOLPADIE, Molpadia: 1° Amazone qui tua Antiope devenue femme de Thésée; 2° fille de Staphyle, honorée à Castalie (*Voy.* Parthénie).

MOLPHÉE, Molpheus, un des adhérents de Phinée dans la rixe qui eut lieu aux noces de Persée et d'Andromède, fut tué par Persée.

MOMIME, Momimus, et AZIZE, étaient les parèdres du Baal (soleil) d'Édesse. Jamblique en faisait Mercure et Mars.

MOMUS, Μῶμος, dieu de la spirituelle ironie et du sarcasme, n'est que la moquerie personnifiée. Hésiode le nomme, mais sans entrer dans le

moindre détail sur son compte. La haute antiquité n'y a pas songé davantage. En général une gravité respectueuse préside au berceau des êtres divins, et ce n'est que quand on s'est déjà un peu familiarisé avec ces célestes soliveaux que l'on commence à mettre le mot pour rire dans les légendes. Tout ce qu'on a imaginé sur Momus est relativement moderne. Il lançait, dit-on, le brocard sur les dieux mêmes. Neptune, Vulcain et Minerve l'ayant prié de juger de l'excellence de leurs ouvrages, il les critiqua tous trois. Neptune eût dû mettre au taureau les cornes devant les yeux ou du moins aux épaules. La maison de Minerve eût dû être portative en cas de mauvais voisinage. L'homme, ce chef-d'œuvre de Vulcain, eût dû avoir une petite fenêtre au cœur. Momus alla jusqu'à critiquer la chaussure de Vénus. Il est vrai que, pour un épigrammatiste de profession, lancer un mot sur la chaussure et se taire sur le reste, c'était avouer la beauté de la déesse. Le seul trait antique dans tout ce qui nous a été légué sur Momus, c'est qu'il était fils du Soleil et de la Nuit. On le représente un masque et une marotte à la main.

MONÈQUE, MONÆCUS, guerrier colque, fut tué par Jason.

MONETA, Junon. Ce surnom est célèbre. Il nous montre dans Junon, la Sakti, le Logos, l'intelligence de Jupiter. Junon alors est une Minerve (RAC. : *mens*, d'où même *monere*). Au reste, selon le vulgaire, Junon Moneta présidait dans Rome au frappage des monnaies. La légende faisait remonter l'origine de cette attribution au temps de Pyrrhus. Pressés par le besoin d'argent, les Romains s'étaient adressés à Junon. La déesse les tira bientôt de peine, on ne dit pas comment. Sans doute le miracle consista tout simplement à vider le trésor enfoui dans les cryptes du temple. Junon Moneta avait un temple au Capitole, sur la place où jadis s'était élevée la maison de Manlius. Ce temple fut l'hôtel des monnaies de la république et de l'empire. Aussi les médailles représentent-elles souvent Junon les balances et la corne d'abondance dans les mains, et un monceau d'argent monnayé sous les pieds. — Il est simple qu'on ait fait de Moneta la mère des Muses; car Mens, Mnème, Mnémosyne, Moneta furent synonymes. Mais cette généalogie, qui ne se trouve que dans Hygin, fut mal entendue à une époque où l'appât du lucre formait toute l'inspiration des poëtes. Quelques mythographes, songeant au sens de *moneo*, et non au sens radical, dirent que ce nom signifie l'avertisseuse, et qu'il fut donné à Junon lors d'un tremblement de terre pendant lequel une voix inconnue, sortant du temple de la déesse, avertit les Romains de sacrifier une truie pleine pour apaiser les dieux.

MONGH-RUADH ou **MACHA**, la grande déesse des Némèdes (une des races qui peuplèrent l'Irlande), a été transformée par l'histoire en une héroïne humaine, reine et conquérante. Il existe sur son compte plusieurs traditions. Les voici selon M. d'Eckstein. — 1. « Trois princes issus d'Ir, prétendus monarques de toute l'Irlande, et fils de trois frères qui gouvernaient le royaume d'Ulster, régnaient chacun à son tour pendant vingt ou vingt-un ans. C'est là une disposition systématique particulière à cet arrangement de l'histoire irlandaise, et qui s'y reproduit constamment. On y voit toujours trois princes de la même race prendre alter-

nativement les rênes du gouvernement pendant un espace de temps donné, ou se succéder régulièrement ; et tous périssent de mort violente. Cette artificielle combinaison ne laisse aucun doute à quiconque a étudié l'antiquité. Après s'être long-temps disputé l'empire, les princes dont nous parlons convinrent de régner sept années chacun, et de se céder l'empire à l'amiable. Ces sept années répétées trois fois composent le total de vingt-un ans accordés à chacun des rois. De même, quand les Milésiens abordèrent en Irlande, trois dieux des Tuatha-Dadan, trois frères y régnèrent ; ils se disputèrent l'empire jusqu'à ce que la même convention d'alterner le pouvoir, au lieu de le partager, les eut pacifiés et réconciliés. La reine Macha était fille de l'aîné, femme du cadet de ces frères. Elle se nommait Mongh-Ruadh, *aux cheveux rouges ;* son père, Aodh-Ruadh, se nommait aussi le rouge (ruadh). Le second des cinq frères a cinq fils qui disputent l'empire à Macha, et ne veulent pas qu'une femme soit maîtresse du gouvernement. L'héroïne Macha, redoutable amazone, triomphe des cinq princes rebelles. Observons encore ce nombre de cinq constamment reproduit dans ces mythes irlandais dont on a fait de l'histoire. Par exemple, le père de Macha tue les cinq Luighaidh qui se ressemblaient de figure comme de nom. Ces cinq Luighaidh rencontrent dans la forêt une sorcière décrépite, ils la touchent, elle devient jeune et belle. Macha se rend aussi dans la forêt où se sont cachés les cinq ennemis qu'elle a vaincus. Pour se rendre méconnaissable, elle voila ses cheveux rouges, puis elle s'approcha de l'endroit où les frères venaient de faire rôtir un ours sauvage. Les jeunes gens la regardèrent avec étonnement, et l'invitèrent à partager leur repas, ce qu'elle accepta. Un des princes, épris de ses charmes, lui demande une entrevue secrète qu'elle lui accorde. Dans ce rendez-vous Macha saisit le prince, le garrotte, l'attache à un arbre, et revient trouver les quatre frères qu'elle séduit tour à tour, attire dans des lieux écartés, et enchaîne séparément. Ensuite les ministres de Macha condamnent les princes à mort ; mais Macha leur laisse la vie sous la condition qu'ils lui bâtiront un palais. Elle se sert de la grande aiguille qui rattache ses cheveux pour tracer le plan de cet édifice nommé *Eomuin* (Eamhuin) Macha, du nom de l'instrument employé pour en faire le tracé. Ce fut ensuite la résidence des rois de l'Ulster. » 2. « Suivant une autre version de la même fable, Macha est femme de Qruin, fils d'Adnamhuin. Il faut savoir que Némed, époux de Macha, est aussi le fils de cet Adnamhuin, l'une des divinités des Tuatha-Dadan. Ainsi Qruin n'est que Némed lui-même sous une nouvelle forme. Qonnor, roi de l'Ulster, contraignit Macha à entrer en lice pour disputer le prix de la course à ses chevaux. Elle remporta le prix, et arriva la première au lieu où fut bâti le palais qui porte son nom. Elle était grosse, et accoucha de deux jumeaux, un garçon et une fille. Dans les douleurs de l'enfantement, saisie d'indignation contre la barbarie de Qonnor, elle lança une malédiction contre les guerriers de l'Ulster. Pendant long-temps les héros du Clanna Rughraide furent en proie à des douleurs qui ressemblaient à celles de l'enfantement. C'est le souvenir effacé d'un mythe fréquent dans les religions antiques, et qui se rattache à la doctrine d'une nature active et passive, tour à

tour souffrante et réhabilitée. Suivant cette croyance, les dieux changent de sexe, d'hommes deviennent femmes, de femmes hommes, et leurs sectateurs les imitent. — « Cette Macha, continue M. d'Eckstein, cette Macha, déesse des Némèdes et des Tuatha-Dadan, des pontifes et des agriculteurs de l'ancienne Irlande, est transformée en Amazone dans l'Irlande guerrière. Elle devient reine, elle reste établie dans l'Ulster, introduite dans son histoire; et cependant, même à travers cette métamorphose, on voit encore percer le caractère de la vieille divinité, d'une déesse de la nature passive et active, au génie hermaphroditique. Au sexe de la femme, Macha joint le génie de l'homme : elle est la seule femme qui ait gouverné l'Irlande; elle adopte, encore enfant, Ugaine More, ce grand roi qui porte les armes milésiennes sur les rives de la Gaule et de l'Ibérie, où il exerce encore ses pirateries. Pour dernière preuve de l'identité de Macha avec la déesse des Némèdes, ajoutons que dans l'histoire de celle-ci on voit également paraître quatre frères, quatre architectes. Ce sont quatre Fomoraïces ou pirates établis dans l'Ulster; ils oppriment Némed et Macha, son épouse. Ils sont vaincus et forcés de construire un palais pour Némed. Deux de ces frères ou architectes se nomment Bog et Robhog : ce sont les Robhogdii de l'Ulster dont parle Ptolémée. Quand les Milésiens devinrent maîtres de l'empire, une partie des anciens pirates, qui avaient quitté leur métier pour se confondre avec les aborigènes et devenir agriculteurs, furent contraints de bâtir des forteresses pour les conquérants; de même que dans les temps antérieurs ils avaient été forcés de construire des temples pour les Druïdes. Tel est le sens de ce mythe défiguré des pirates architectes. Némed fit égorger, selon la tradition, ces quatre architectes le lendemain du jour où le palais fut achevé. Il craignit qu'ils ne construisissent pour d'autres des palais aussi magnifiques que le sien. Doire Lighe fut le théâtre de ce meurtre accompli au lieu même où ils avaient terminé leur édifice, monument de leur génie. Chez beaucoup de peuples anciens on retrouve la même fable : souvent le sang d'un homme arrose et consacre les murs du palais bâti par un prince; souvent aussi le cadavre de l'architecte lui sert de fondement. Des traditions toutes semblables se retrouvent parmi les Russes, les Scandinaves et les Serviens. Chaque temple où réside le dieu de l'univers, chaque palais où demeure le roi, pontife-guerrier qui représente cette divinité, offre le symbole du monde entier qui, selon beaucoup de mythes, a été cimenté par le sang d'un dieu créateur de l'univers, offert en holocauste pour conserver sa propre création. Les Fomoraïces ou pirates enseignèrent, dit-on, aux Némèdes l'art de construire des maisons. Ensuite Némed défricha douze forêts, douze *maghs*. »

MONOECUS ou MONOECOS, Μόνοικος, Hercule sur une petite crique de la Méditerranée, où la hutte qui lui était consacrée ne portait aucune image d'autre dieu (μόνος, seul, οἰκεῖν, demeurer). Ce lieu devint dans la suite la ville de Portus Herculis Monœci, aujourd'hui Monaco.

MONTAGNES (les), MONTES, Ὄρη, figurent dans la Théogonie d'Hésiode comme filles de la Terre seule. Elles apparurent après Ouranos (la voûte céleste personnifiée) et avant Pontos (le profond abîme). Presque tous les peuples ont adoré les Montagnes, énormes fétiches qui sem-

blent fouler la terre qu'ils dominent de leur tête, et commander à la foudre, aux nuages, aux glaces, aux orages : l'Albordj en Perse, le Mérou aux Indes, dans la haute Asie le Caucase, en Phrygie le Cybèle, en Lydie le Tmole, à Rhodes l'Atabyrius, en Grèce l'Olympe, en Libye l'Atlas, en sont des preuves. Si nous parcourions de même toutes les contrées habitées par les Slaves, les Tatars, les Malais, les Papous, les innombrables peuplades de l'Amérique incivilisée et de l'Océanie, partout le même spectacle se reproduirait à nos yeux.

MONTIN, MONTINUS, dieu romain, passait pour le génie des montagnes.

MONYQUE, MONYCHUS, Centaure qui déracinait les arbres, et les lançait comme des javelots (μώνυχος en grec épique est l'épithète usuelle du cheval, à qui certes elle convient à merveille).

MOOUT. *Voy.* MOUTH.

MOPSE, Μόψη, une des Sirènes selon certaines traditions.

MOPSOPE, Μοψωπός, donna son nom à l'Attique.

MOPSUS, Μόψος, fameux devin, passait pour fils d'Apollon et de Manto. Il se distingua par la vérité de ses prophéties au siége de Thèbes, à la cour d'Amphimaque, enfin à Claros. Après sa mort il reçut les honneurs divins, et le souvenir de son habileté fit naître l'adage, *plus certain que Mopsus.* — On voit que Mopsus est l'incarnation clarienne d'Apollon. Du reste, ses adorateurs, pour l'exalter plus aisément par dessus tous les autres devins, assuraient qu'il avait vaincu Calchas en talents prophétiques. Amphimaque méditait une entreprise importante, et, suivant l'usage du temps, consulta d'abord les devins sur la réussite plus ou moins probable de ses projets. Mopsus ne prédit que malheurs; Calchas au contraire affirma qu'Amphimaque reviendrait vainqueur. Calchas eut tort et mourut de chagrin. Une autre légende relative à la victoire de Mopsus sur Calchas, nous montre les deux devins s'occupant à dire quel nombre de figues couvre le figuier qui est sous leurs yeux, et combien une truie pleine qui passe devant eux porte de petits dans ses flancs. Enfin, selon Plutarque, un gouverneur de Mallès, athée ou peu s'en faut, envoya un billet cacheté à l'oracle de Mopsus. Le commissionnaire, selon la coutume, dormit dans le temple, et à son réveil trouva un billet cacheté à ses pieds; il l'emporte, rumeur à la cour, on se hâte d'ouvrir la lettre, on n'y trouve qu'un mot : Noir. Tous les courtisans de crier à l'absurdité, à l'imposture; mais le gouverneur leur fait voir le duplicata de la lettre qu'il a envoyée au dieu, et qui contient la question suivante : T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir? — Six autres MOPSUS furent : 1° un devin, fils de la nymphe Chloris et d'Amycus, Argonaute, fondateur de la ville de Tenchira, non loin du port où fut bâtie depuis Carthage, et divinisé après sa mort par ses anciens compagnons d'infortune; 2° Lydien qui se révolta contre la tyrannie d'Addirdaga et d'Ichthys, son fils, et qui, s'étant emparé par les armes du trône de Lydie, força le fils et la mère à se précipiter dans un lac voisin d'Ascalon (Comp. ADDIRDAGA); 3° chef argien qui fonda Phasèle sur le coteau de Colophon; 4° fils d'OEnée, reine des Pygmées, et de Nicodamas (les Pygmées lassés des cruautés de sa mère l'enlevèrent de la cour pour l'élever à leur manière); 5° Thrace qui, banni,

de son pays par Lycurgue, s'adjoignit Sipyle, attaqua les Amazones commandées par Myrine, et remporta sur elles une victoire complète; 6° Lapithe qui se rendit célèbre au siége de Thèbes, et qui passa pour avoir donné son nom à la ville de Mopsueste. Il faut réduire le héros éponyme de Mopsueste et les deux devins Mopsus à un seul personnage.

MORDAD, l'ange de la mort dans la mythologie parsi.

MORGÈS, Μόργης, roi d'une partie de l'Italie, après Italé, donna aux OEnotres le nom de Morgètes.

MORISAQUI, un des saints du Japon, soit Bouddha (Chakia) dans une de ses incarnations ou sous un de ses points de vue, soit un de ses disciples ou des propagateurs de son culte.

MORITASGUE, dieu celte. On a trouvé son nom sur une inscription déterrée en 1652, à l'entrée du vieux cimetière d'Alisia, aujourd'hui Sainte-Reine.

MORMO reçut de l'oracle l'ordre de former une ville au confluent de l'Aradis et du Rhodanus, et jeta les fondements de Lyon sur la montagne qui forme aujourd'hui le faubourg de la Croix-Rousse.

MORMONES, espèce de Lares ou fantômes (R. : μορμώ).

MOROUTCHOUDA, pénitent célèbre, dix-neuvième arrière-petit-fils d'Ikchimadida, étonna par ses pénitences la ville hindoue de Coliban. Il n'est pas mort, quoique les prodiges de sa vie érémitique remontent à plus de deux mille ans, et Songa dans le Bhagavat prédit qu'il vivra jusqu'à l'expiration du Kalïouga pour renouveler dans l'âge suivant (le cinquième) la famille des Souriavansi.

MORPHÉE, Morpheus, le dieu des songes, fils du Sommeil et de la Nuit, passe vulgairement pour le Sommeil lui-même; et en conséquence on le place dans la ténébreuse et stagnante région des Cimmériens que ni Cook ni Bougainville n'ont rencontrée en faisant leur voyage autour du monde. On l'a représenté affaissé sous le poids du sommeil; on lui a donné pour attributs les soporifiques pavots; mais le nom même du dieu (μορφαί, formes) indique assez qu'il préside à ces formes fantastiques et vaines qui viennent se peindre au cerveau détendu par le sommeil. Morphée se dédouble en trois dieux, Icèle, Phantase et Phobétor, que l'on regarde tour à tour comme ses fils ou comme ses frères. C'est lui qui est de tous les songes le plus habile à prendre l'air, le ton, la voix, de ceux qu'il veut représenter.

MORPHO, Vénus voilée et enchaînée à Lacédémone, avait été consacrée en ce lieu par Tyndare, selon les uns comme emblème de la chasteté et de la fidélité des femmes; selon les autres, comme le symbole de ce caractère inconstant et lascif qu'il faut tenir dans la captivité, et enrayer par des chaînes de fer. Le bon Tyndare, ajoute-t-on, avait sur le cœur la conduite de ses filles, Hélène et Clytemnestre, peut-être aussi le trop facile laisser-aller de sa femme Léda avec son cygne; et les voiles et les chaînes dont il affublait Vénus étaient une petite vengeance, des menottes en effigie.

MORT (la), Mors, Θάνατος, déesse grecque et romaine, passait pour fille de la Nuit et sœur du Sommeil. Les enfers étaient son séjour. Son nom n'était en quelque sorte jamais prononcé par les Grecs. La fable d'Alceste nous la montre luttant avec Hercule. Élis, Sparte l'honoraient; mais la Phénicie et l'Espa-

que lui rendaient plus particulièrement un culte. Peut-être dans la mythologie la plus antique fut-elle en rapport avec la Faim, l'insatiable Faim qui dévore, et par suite avec l'Amour qui est aussi de la faim, de l'appétit, du désir. L'Inde a eu la même conception, et Brahm l'omnivore, Brahm est Mouth, la Faim, la Mort.—Les poètes donnent à la Mort un cœur de fer, des entrailles d'airain, des ailes noires, un filet dont elle enveloppe la tête de ses victimes comme le gladiateur rétiaire, enfin la harpé ou faux de Saturne. Les sculpteurs et les peintres ont tous conservé cette faux. De plus, ils ont fait de la déesse un squelette. C'est seulement au salon de 1781 que M. Barthélemy, pour peindre Apollon commandant à la Mort et au Sommeil de porter en Lycie le corps de Sarpédon, a fait de la Mort une belle femme au visage have, aux lèvres blanches, aux yeux fermés et empreints de la rigidité cadavérique. C'était jusqu'à un certain point rentrer dans les idées anciennes (Comp. Qaïaïp). Si les Étrusques sur leurs vases ont donné à la Mort une gueule béante, ou bien la tête de la Gorgone, ou bien la forme du fabuleux Voltar; plus souvent les représentations de la Mort se distinguaient par des traits graves, mais beaux, lugubres, mais nobles. Telle était la statue de la Nuit tenant dans ses bras le Sommeil et la Mort, l'un dormant profondément, l'autre feignant de dormir.

MORYS, Μόρυς, fils d'Hippotion, fut tué par Mérione au siège de Troie.

MOSCHÉRIS ou MOSCHÉRI, dix-septième roi d'Égypte, selon le latercule d'Ératosthène qui interprète ce nom par *que donne le soleil* (ce qui, pour le dire en passant, nous engagerait à soupçonner que Moschéri est une corruption de Maris, Mari, Miré, etc.), serait, selon Dupuis, le second Décan de la Vierge (Ouestucati de Saumaise, Topite de Firmicus). Gœrres le fait tomber avec Mousthi et Pamm-Archondès dans les Poissons, domicile du soleil, et par conséquent l'assimile à Ptébiou ou Érébiou, premier Décan des Poissons, en élaguant Ménès du nombre des Décans; et du reste, suivant Dupuis, on identifierait Moschéri avec Tomi. Enfin, en partant d'Atothès I dans le latercule, et de Sothis dans la liste des Décans, on ferait coïncider Moschéri avec Réuo.

MOSKOI-TSAR, le roi maritime, était, selon le dogme de Kiev, le roi de la mer. Probablement ce n'est là qu'une épithète; mais jusqu'ici l'on ignore le vrai nom du Neptune des Slaves.

MOT est, dans la cosmogonie phénicienne, la matière première qui résulte de la fécondation de Baaut, la Nuit, par le vent Kolpiah à l'aide du Désir ou de l'Amour dont on ne donne pas le nom phénicien. On peut comparer l'art. Mouth.

MOTHONE, Μοθώνη, la même que Méthone, passait pour fille d'OEnée, tandis que Méthone avait pour père le géant Alcyonée.

MOTYE, Motya, Μοτύα, héroïne éponyme d'une ville de Sicile, fit connaître à Hercule celui qui avait osé lui voler ses taureaux. Reflet sicilien du mythe italique relatif à Cacus!

MOUDÉVI, aux Indes, est la face noire et funeste de la grande Sakti, mais plus spécialement de Sakti produisant, de Sakti subalternisée, de Sakti-Lakchmi. La discorde et la misère, voilà les œuvres de Moudévi. Elle stérilise la terre et dessèche les âmes. Elle est peinte de couleur verte;

son vahanam est l'âne, animal immonde et abhorré; ses mains portent une bannière au milieu de laquelle le corbeau étend ses ailes sinistres. Malheur à celui que protège la glaçante déesse! il ne rencontrera pas même un grain de riz pour apaiser la boulimie affreuse qui dévore ses entrailles. Moudévi, dit-on, ne trouva point d'époux parmi les dieux. Pourtant on la donne souvent comme seconde femme de Vichnou. D'autre part, son nom, identique à celui de Mahadévi, nous reporte dans le Sivaïsme. Moudévi est une Kali (la noire), Roudrani (la mère des larmes), Mohanimaïa (la fausse beauté); c'est l'ensemble des amères réalités de la vie, c'est l'adverse fortune, c'est la rixe qui demande la guerre et du sang, c'est le froid, l'inertie, l'improductivité, la mort. Niklas Müller la rapproche d'Alilat, de Lilith, d'Ényo, de Bellone, des Furies, de la mauvaise Fortune.

MOUKTAKÉCHI, Bhavani Dourga en tant qu'ennemie des géants. Elle est nue; sa couleur est bleue. Debout sur le sein de Siva, elle tient de ses deux bras gauches une épée et un casque; des deux bras droits, l'un plus élevé est nu; l'autre un peu plus bas ordonne d'approcher sans crainte.

MOUMBO-IOUMBO, dieu nègre, préside aux ménages et notamment à l'autorité des époux sur leurs femmes. L'idole, au dire des crédules habitants du pays, intime souvent ses ordres aux femmes, et celles-ci manquent rarement d'y obéir. Le peuple jure par cette idole, et il n'y a pas de serment plus saint. Des voyageurs nous assurent que presque tous les Nègres marquants savent à quoi s'en tenir sur Moumbo-Ioumbo; ce dieu, ou du moins le rôle qu'il remplit si bien aujourd'hui au profit des maris, n'aurait été imaginé que dans la vue de maintenir plus aisément la subordination dans le ménage. A l'intérieur de la statue, qui a de huit à neuf pieds de hauteur, et dont une robe d'écorce d'arbre et un chapeau de paille composent le costume, se cache un Nègre. Des moyens particuliers donnent à la voix du vice-dieu un son qui semble n'avoir rien d'humain. C'est d'ailleurs la nuit qu'on le consulte. Survient-il dans une maison quelque différend entre l'homme et la femme, les deux contendants s'en vont chez Moumbo-Ioumbo, et le prennent pour arbitre. La décision est presque toujours à l'avantage du mari. Il faut, pour être sûr des sentences de Moumbo, se faire initier à ses mystères; on prête serment de ne jamais, quelque chose qui puisse arriver, révéler le secret à des femmes; du reste, on n'est reçu dans cette espèce d'assurance contre la tyrannie du sexe qu'à l'âge de seize ans. En 1727, le roi de Jaga ayant révélé le secret à une de ses femmes, fut tué par les grands aux pieds de Moumbo-Ioumbo. On ne se présente que couvert devant la statue. Pendant le jour elle est exposée sur un poteau; à l'entrée de la nuit on la transporte dans l'enceinte sacrée où ont lieu les opérations.

MOUNDA, TCHANDA et DOUMRALOTCHANA sont, dans le Dévimahatmiam (épisode du Markandéia-Pourana), les trois généraux de Soumbha l'Açoura, dans la lutte sacrilège et gigantesque qu'il soutient contre Dourga-Dévi. Tous trois périssent, et la déesse prend des deux premiers les surnoms de Tchamounda Tchandika (*Voy.* soit anal. et trad. d'Eug. Burnouf dans le *Journal asiatique*, IV, 24-32, soit *du Siva Pourana*, ch. V, § 6, par le baron

d'Eckstein, dans *le Cathol.*, t. XIV, n°. 42). Mounda et Tchanda étaient eux-mêmes des Açouras, Danavas ou Daitias (Titans hindous). On les voit, non seulement combattre, mais veiller et remplir le double rôle de sentinelle et de messager. Soumbha les a placés en vedette sur les cimes de l'Himalaïa, et quand la divine Ambika paraît, ce sont eux qui vont lui en donner avis, et qui l'excitent à mettre en œuvre tous les moyens pour posséder cette incomparable inconnue.

MOURIMO, chez les Betjouanas (autrement Moulitjouanas et Sitjouanas, et, dans la langue des Hottentots, Brigouas), est le dieu suprême, dispensateur invisible des biens et des maux. Son nom rappelle le mot Mourimna qui, dans la langue de l'Afrique sud-est, signifie seigneur. Ses adorateurs semblent avoir pour lui plus de crainte que d'amour. Au reste, ils sont peu attachés aux pratiques religieuses. Les missionnaires qui ont tenté leur conversion y ont échoué, non pas qu'ils soient enthousiastes du culte indigène, mais parce qu'ils tiennent peu à un culte quel qu'il soit. Un seul a obtenu la considération des Betjouanas, c'est celui qui leur a fait connaître la charrue. Ils ont la prétention de deviner l'avenir à l'aide de dés pyramidaux faits de cornes d'antilopes. Leurs prêtres sont chargés de l'observation des astres et de l'arrangement du calendrier, divisent l'année en treize mois lunaires, et savent distinguer les planètes des étoiles fixes. Leur chef est le premier du pays après le roi.

MOUTH, MOOUTH ou MOYTH, (*myth. hind.*), divinité phénicienne que l'on regarde comme roi ou reine des enfers, et par conséquent comme une espèce de Pluton, a été confondu par plusieurs mythologues avec Môt qui est la matière première, mère universelle des êtres et principe de tout ce qui est. L'identité de Môt et de Mouth n'est pas prouvée; mais si l'on songe au rapport soit idéologique, soit phonique des mots *mater* et *materia*, si l'on se souvient que tour à tour la matière comprend l'esprit démiurge, et l'esprit démiurge la matière, si l'on pense que le développement du monde suppose destruction comme création, et qu'en conséquence tout Zévs est un Hadès, si l'on se rappelle que Brahm - Brahmanda - Hiraniagharba-Souaïambhouva, par la même raison qu'il contient tout, absorbe tout, dévore tout, est Mouth la faim et Mouth la mort, on ne s'étonnera pas que la matière et la mort ne fassent qu'un. Et sous un autre point de vue, pour les spiritualistes par exemple, quoi de plus naturel que de voir, dans l'esprit principe actif, la vie, dans la matière principe passif, la mort?

MOUTCHOUKOUNTHA, radjah hindou de la dynastie des Souriavansi, avait aidé les dieux à combattre les Daitias, et pour récompense avait obtenu le privilége de dormir éternellement jusqu'à la venue de Krichna. « Si quelqu'un ose me réveiller, » avait-il demandé à Indra, « que la « flamme de mes yeux irrités le dévore. » Poursuivi par le Sivaïte Kala-Iavana, victorieux ennemi de son culte, Krichna entra précipitamment dans la caverne où dormait Moutchoukountha, et eut soin de se placer derrière sa tête pour ne point être exposé à ses regards. L'ardent Kala-Iavana, en s'élançant à la suite de Krichna dans l'antre, pousse avec rudesse les pieds du radjah endormi. Soudain le prince s'éveille en sursaut; les flammes divines le dévorent lui et son armée. Le sommeil de Moutchoukountha rappelle ceux de

Koumbhakharna (*V.* RAVANA), d'Épiménide, d'Endymion, de la Belle au bois dormant. L'ensemble du mythe s'harmonise d'une part avec la mort de Kansa sivaïte lui-même, de Kansa que pétrifie la vue de Vichnou; de l'autre, avec l'histoire de la mer de lait battue par les dieux qui ont en main la queue du grand serpent Adicécha, tandis que les Dantias, qui tiennent la tête, sont exposés aux poisons délétères que distille sa bouche.

MULIEBRIS. *Voy.* FORTUNE.

MULIOS, Μούλιος : 1° époux d'Agamède l'Augéide; 2° chef épéen tué par Nestor; 3° chef troyen tué par Patrocle; 4° héros natif de Dulichium et au service d'Amphinome, un des prétendants de Pénélope.

MUNYQUE, MUNYCHUS, Μούνυχος, fils d'Acamas, d'autres disent de Démophon et de Laodice, fut élevé dans Troie par Éthra, suivit son père en Grèce, et donna son nom à un dème de l'Attique (*Voy.* ACAMAS), qui plus tard devint un faubourg et un des trois ports d'Athènes. On sait que Diane honorée dans cette ville prit le nom de Munychienne. Il y eut des fêtes appelées Munychies, et l'on nomma Munychion le dernier mois du calendrier athénien. Quelques traditions faisaient aller Munyque en Thrace à la suite d'Acamas, et ajoutaient qu'il y mourut de la morsure d'un serpent. — Un autre MUNYQUE, devin, n'eut pas l'art de deviner, ce qui pourtant lui arriva, que des brigands mettraient un jour le feu à sa maison trop fortement barricadée, et l'investiraient ainsi d'un réseau de flamme, lui, sa femme (Lélante) et ses quatre enfants (Alcandre, Mégalétor, Phylée, Hypérippe). Les dieux, par pitié, les changèrent en oiseaux. Munyque fut un triorchis (espèce de balbuzard?).

MURCIE, MURCIA, Vénus des Celtes et des Ibères, avait un temple à Rome au pied de l'Aventin, jadis Murcus, on l'assure. On a dit que cette Vénus Murcie est la fainéantise personnifiée, vu d'abord que sa statue était couverte, vu ensuite que la volupté frappe l'homme d'atonie, l'énerve, le rend incapable de tout ce qui est grand et généreux. Nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner d'étranges erreurs dans ces assertions tranchantes. D'abord, Murcie a-t-il le moindre rapport avec les *Murcus*, *Murcidus*, *Murginari* et *Marcere*, comme on le suppose; puis, quand cela serait, l'idée naturelle à déduire ne serait-elle pas celle d'une Bouto pâteuse et vaseuse, analogue au Sable-et-Eau ou Limon primitif des Égyptiens? On arriverait ainsi à une Vénus-Thalassa grande génératrice, stagnante, il est vrai, mais apte à prendre vie et mouvement. Les lagunes de l'Adriatique, les lacs d'Amsanto, les palus du Latium (marais Pontins, etc.), ont dû donner des idées de ce genre. Nul doute que les bassins que forment les monts de Rome et de l'Étrurie n'aient été remplis de Caspiennes microscopiques. Si la mythologie de la Grèce assainie et séchée nous offre encore dans ses Éleuchora des vestiges de la Grèce marécageuse, pourquoi veut-on que le Latium ne laisse pas percer le même fait dans les seules archives qu'ait eu un peuple sans écriture, la mythologie? Si l'on admet que Murcie est une Mer Putride, n'est-elle pas une déité paresseuse? n'a-t-elle pas l'ahrimanisme de la fainéantise? Mais tant que les preuves manqueront, il sera téméraire d'arranger ainsi les faits, fût-il cent fois démontré que les Venètes (anciens habitants de ce que nous appelons le département du

Morbihan) eussent une Vénus pour déesse, et que cette déesse était une paresseuse, et que cette paresseuse se jouait dans les eaux sous forme de cane (*anas*, g. *anatis*; ἡ νῆττα), d'où le nom de Venètes, etc., etc. — Murcie diffère-t-elle de Marica?

MURRAN, MURRANUS, chef latin du sang royal, fut renversé de son char par Turnus.

MUSAGÈTE, MUSAGETES, Μουσαγέτης, c'est-à-dire guide-muse: 1° Apollon, 2° Hercule. Ce surnom de la plus haute importance se conçoit aisément tant que c'est Apollon qui le porte; mais Hercule, quel rapport y a-t-il entre lui et les Muses? Le voici: non moins qu'Apollon, Hercule est le soleil, il est le recteur, le guide, le chef d'orchestre des mondes; l'harmonie, c'est lui; il ouvre la voie à l'année, aux saisons, aux heures, qui chacune douent la terre, aux Grâces qui embellissent le vaste ensemble et les minces détails du grand tout; il se meut en mesure, en cadence; il décrit dans l'espace sa courbe magnifique; le reste des astres semble se régler sur lui; il est la flûte dirigeante qui donne le la aux concertants étoilés; il est la tonique, centre et base de tous les autres sons; il est l'accent de chaque accord harmonique. Les Muses donc sont bien ses filles, ses parèdres, ses suivantes. Elles forment autour de lui cette galerie fraîche et variée que forment les Gopis autour de Krichna. Dans la mythologie vulgaire, on voit Hercule se faire rival d'Apollon. A Samothrace, il est Cadmile comme lui; à Delphes, il prend le trépied et prophétise comme lui; dans Athènes, il prend le masque dramatique comme lui. Dans l'atelier des artistes, il a la massue sous les pieds; il tient à la main une lyre, et les Muses ne demandent pas mieux que de faire vibrer la lyre au spectacle des hauts faits d'armes et des grandes découvertes.

MUSÉE. Voy. *Biogr. univ.*, XXX, 471.

MUSES (les), MUSÆ, Μοῦσαι, déesses grecques et latines qui présidènt aux arts, aux sciences et aux lettres, en un mot à tout cet ensemble de connaissances élégantes que les anciens comprenaient sous le nom de musique. Originairement on n'en comptait que trois, Mnémé, Mélété et Aédé, ou bien, selon Eumèle, Céphise, Boristhénis et Apollonis; Cicéron en nomme quatre, Mnémé, Mélété, Aédé, Thelxiope. Dans Aratus, Thelxiope devient Thelxinoé, et Arché remplace Mnémé. La Sicile portait le nombre à cinq et même à sept: Nilo, Trito, Asopo, Heptapore, Achéloo, Pactolo (vulgairement Tipoplus) et Érodie. Enfin, on en vint à une ennéade, mais là encore les neuf noms différèrent. La Piérie, en Macédoine, donnait aux neuf déesses des noms que nous ignorons. Les Pélasgues les nommaient Callichore, Eunice, Hélice, Thelxinoé, Terpsichore, Euterpe, Encelade, Dia, Eunope. Enfin, voici la nomenclature dorique, la seule qui ait prévalu, et qu'ait adoptée l'usage moderne: Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie, Calliope. — La généalogie des Muses est tout aussi contestée que leur nombre et leurs noms. Cicéron les fait naître de son Jupiter III et de Mnémosyne; Phurnute et Alcman d'Ouranos et de Gæa (le ciel et la terre); Eumèle d'Apollon; Aratus d'Éther et et de la nymphe Plusie; Épicharme de Piéros et de la nymphe Pimpléïs; Natalis Comes de Memnon; enfin la légende qui prévalut de Jupiter et de Mnémosyne (la mémoire selon

St. Augustin, l'intelligence selon Giraldi, la volonté ou l'avertisseuse, Moneta, selon Hygin). — Nul doute que les diverses personnifications et les groupes divers auxquels l'idée de Muse a donné lieu n'appartiennent ou à des tribus ou à des époques différentes. Des luttes eurent lieu entre les arrangeurs. La dispute des Muses avec les Piérides, qui finirent par être vaincues, dépouillées et changées en oiseaux, en est une trace évidente. Ainsi, plus tard, on voit Hercule ravir le trépied de Delphes au bel Apollon, et crier qu'il ne connaît pas d'Adonis parmi les dieux. — Les Muses avaient chacune des attributs distincts : Calliope présidait à l'épopée, Clio à l'histoire, Euterpe à la musique, Thalie à la comédie (et peut-être aux chants de table), Melpomène à la tragédie, Terpsichore à la danse, Érato à la poésie érotique, Polymnie à l'ode, Uranie à l'astronomie et aux mathématiques. Quelques-uns attribuent la dernière de ces sciences à Euterpe; on le comprendra pour peu que l'on songe au rapport que la philosophie ancienne admettait entre la musique et les nombres. L'astronomie d'ailleurs est presque une science musicale, car les astres roulent harmonieusement dans l'espace. La régularité de leur course est une harmonie, et au physique même ils rendent un son : le Maître l'avait dit. — On verra aux articles particuliers les mots grecs desquels les neuf Muses tirent leurs noms. Quelques-unes des Muses ont encore d'autres fonctions que celles que leur assigne l'étymologie. Thalie passait dans les campagnes pour protéger les jeunes pousses. D'autres présidaient aux bergeries ou aux fraîches herbes des prés. Au reste, toutes prennent souvent les caractères de prophétesses, de Bacchantes et de Nymphes, particulièrement de Naïades; et ici se dessine plus nettement le véritable caractère des Muses. Ainsi que les belles Raginis des Hindous, ce sont des Nymphes des eaux. L'eau murmure, l'eau coule en cadence, l'eau est la mesure naturelle du temps, témoin la clepsydre (qu'au reste un mythe donne comme l'invention de Mercure, l'éloquence, la voix faite homme). De là l'eau Muse primordiale, première cantatrice, première musicienne, première prophétesse, première magicienne, première Sirène, première Circé, première Muse. Cette Muse dont les autres ne sont que le dédoublement, quel est son nom? L'ame, *mens*, l'énergie dansante, pensante, *μένος*, la pensée, *mana* (samskrit). Dans ces mots deux lettres, MN, dominent; et l'antiquité identifiant l'intelligence à une des facultés intellectuelles, l'antiquité qui dit *memento*, *μέμνησο* (songe), changea sa Mens, première Muse, en Mnémé ou Mnémosyne. Mais toute haute déesse se dédouble. De là Mnémé, la mémoire; Mélété, la pensée; enfin Aédé, le chant; puis, comme la pensée traduite en chant ravit l'oreille et l'ame, Thelxiope ou Thelxinoé. Il serait inutile de poursuivre ce développement : revenons aux Muses-Naïades. Si les preuves théologiques manquaient, une des nomenclatures ci-dessus y suppléerait. Qu'est-ce que les Pactolo, les Asopo, les Nilo, les Achéloo, les Heptapore, les Trito, si ce ne sont des fleuves-femmes? et qu'est-ce qu'un fleuve-femme, sinon une Naïade? Trito surtout nous force à un rapprochement que nous aurions sans doute trouvé sans elle. Trito est un des noms de Minerve; et Minerve, c'est l'ame, c'est la Muse par excellence, c'est l'é-

pouse transcendantale de Jupiter. Jupiter et Minerve reviennent à Jupiter et Mnémosyne. Les Muses sont des Minerves inférieures et partielles. Les eaux sont dans la cosmogonie mythique le grand principe femelle. Or, ce principe, c'est tour à tour la volonté-raison-mémoire, l'énergie, le phalle. Au reste tout cela existe dans Minerve, tout cela existe donc dans les Muses; et voilà pourquoi les Muses sont l'onde incarnée. Cependant nous croyons que les Muses aussi, pour quelques peuples, ont pu être des personnifications terrestres, montueuses, continentales. Les Piérides, sans doute, appartiennent à cette classe. La querelle de ces Muses rocailleuses avec les Muses, filles de l'élément humide, reflète donc la lutte de la terre et des eaux des montagnards riverains. Peut-être aussi la querelle des Muses avec les Sirènes doit-elle s'entendre d'une opposition entre l'onde fluviale et la mer, entre les habitants de la plaine fertilisée par les rivières et les habitants de la côte que baignent les flots salés. Toutefois, on voit poindre un sens moral sous l'écorce de la fable. C'est l'antagonisme de l'art sévère et grave et de l'art efféminé, corrupteur. Les Muses formaient un chœur sacré dont la présidence appartenait à une haute déité récapitulatrice : Minerve, Métis ou Mnémosyne, voilà celle qu'implicitement l'idée d'Ennéade pensante suppose et implique; mais la mythologie usuelle des siècles postérieurs plaça un dieu au milieu du groupe sacré. Ainsi Vichnou aux Indes danse au son de sa propre flûte au milieu des Gopis. Ce dieu, coryphée du chœur des Muses, fut tour à tour Hercule, Bacchus, Apollon. C'est à ce dernier surtout que les poètes attribuèrent le généralat de la troupe sacrée. Ce point de vue remarquable a valu à chacun des trois dieux le surnom de Musagète. Les Heures, les Grâces, ont aussi de loin des rapports avec les Muses. Après ce qui précède, ces rapports n'ont pas besoin d'être expliqués. — Les Muses passaient pour vierges ainsi que Minerve. Ἀειπαρθένοι (c'est-à-dire toujours vierges), voilà l'épithète favorite de ces chastes filles de Mnémosyne et de Jupiter.

.....Prosit mihi vos dixisse puellas,

s'écrie le caustique Juvénal. De nombreuses légendes de maternité contrastaient bizarrement avec ce titre. Clio, un jour, s'étant moquée de l'amour qu'Adonis avait inspiré à Vénus, se passionna pour Apollon, pour Magnès et pour Piéros, et ceux-ci la rendirent mère d'Ialème, d'Hyménée et d'Hyacinthe; Calliope, éprise d'OEagre, donna le jour à Orphée, et, ajoutent quelques-uns, à Linos; d'Euterpe unie au dieu-fleuve Achéloüs naquit un autre dieu-fleuve, le Strymon; Érato avec le même Achéloüs donna le jour aux Sirènes; Rhésos, héros ou fleuve, devait l'existence à Terpsichore; Uranie, quittant les astres pour Apollon, devint enceinte de Linos que nous avons vu passer aussi pour fils de Calliope. Au reste, on varie beaucoup dans toutes ces listes généalogiques. Les Sirènes dans plusieurs légendes ont pour mère soit Melpomène, soit Terpsichore, etc. — Les Muses étaient placées par quelques poètes dans le ciel, où elles charmaient les dieux par leur voix et par les accords de la lyre. Plus souvent on les montre habitantes de la terre. Des montagnes, de riants bosquets, de frais rivages sont alors leur demeure ordinaire. C'est ou de ces localités diverses, ou des régions dont elles faisaient partie que

furent tirés leurs noms ou surnoms. Voici les principaux : Parnassides, Héliconides, Piérides, Pindides (le Parnasse, l'Hélicon, le Piéros, le Pinde, étaient des montagnes); Pimpléides (Pimpla était un vallon); Corycides (Coryque était un antre fameux); Libéthrides, Castalides, Hippocrénides, Aganippides (Libéthra, Castalie, Hippocrène, Aganippe, étaient des fontaines). On les appelait encore Aonides, Thespiades, Ardalides, Mnémonides, c'est-à-dire habitantes de l'Aonie ou de Thespies, protégées d'Ardale, filles de Mémoire. Rome leur donnait le nom de Camènes. Le culte des Muses fut, dit-on, introduit dans la Béotie par les Aloïdes. Il est possible qu'il ait été établi antérieurement dans les contrées septentrionales du Roum-Ili, soit Thrace, soit Macédoine ou Thessalie. Le rôle majeur que jouèrent les écoles orphiques dans ces régions engage à le croire. Rien n'indique qu'il en ait été ainsi pour Samothrace. Provisoirement donc on peut regarder les Émineh-Dagh et les Balkans comme le foyer primitif de la religion des Muses. La Béotie les mit plus tard sur la liste de ses dieux. L'idée de Muses aquatiques prédomina chez elle ; et les grottes, les bois, les monts, ne furent admis que comme accessoires des eaux, ou comme conquêtes des filles des eaux. Le Nord au contraire semble avoir donné de l'importance aux monts eux-mêmes. Là c'est une Agdistis qui récapitule les Muses; c'est une Trito dans la Béotie. Les Aones étaient sans doute encore les maîtres du pays, lorsque l'introduction du culte des Muses eut lieu. Thespies en fut un des sanctuaires, Thespies depuis célèbre par le culte des Grâces! mais les Grâces ont quelque chose des Muses: comme elles, elles sortent des eaux; comme elles, elles se lient aux Heures; il est même un nom commun, ou peu s'en faut, aux trois nomenclatures, Thalie, légèrement infléchi en Thallo. Aussi à Rome voit-on les Grâces et les Muses habiter le même temple, les Grâces et les Muses invoquées aux mêmes repas. La Béotie et l'Attique en ces temps reculés se tenaient. Les Muses passèrent vite du Copaïs aux bords du Céphise. Pausanias mentionne un autel magnifique dédié aux Muses dans Athènes. Le Péloponèse y resta long-temps étranger, mais les évènements qui portèrent les Pélasgues en Sicile et en Italie y portèrent aussi l'idée de nymphes chantantes, législatrices et fatidiques. Les Sirènes, les Sibylles, Circé, Fauna, Carmente, Camasène, Égérie, naquirent ou se développèrent sous cette influence; et, de plus, le nom même de Muses persista. Seulement les déesses, les nymphes du chant furent des rivières. Le Nil, l'Asope, le Pactole, etc., furent métamorphosés en déités inspiratrices. Ce point de vue était frappant; le nombre de sept, reflet des sept notes de la gamme, des sept cordes de la lyre, des sept sons de la voix de Memnon, des sept bouches du Nil, des sept planètes et peut-être des sept Cabires, ne l'est pas moins. Les nombres de huit et de neuf n'ont rien de plus étonnant; tous deux étaient sacrés, tous deux résultaient d'opérations cabalistiques. Les sept notes avec la tonique reproduite, l'octave, forment une ogdoade. Esmoun, le premier, est aussi le huitième. Huit d'ailleurs est la troisième puissance, le cube de deux. Quant à la triade par laquelle peut-être on débuta, c'est un groupe si fréquent dans les personnifications mythologiques qu'il serait puéril de s'y arrêter, surtout si l'on

ne sait voir dans les trois Muses que les trois modes de musique primitifs, la voix, les instruments à vent et les lyres ou les instruments à cordes. Les Romains dédièrent trois temples aux Muses dans leur capitale. Un d'entre eux sans doute était antique : car là les déesses étaient honorées sous le nom de Camènes, identique à Camasène, l'étrusque épouse de Janus.— Les Muses ont été fréquemment représentées : le plus souvent on les a figurées sur les rochers du Parnasse, tantôt assises, tantôt debout. Leurs attributs sont très-nombreux, mais presque toujours les artistes modernes en ont créé d'imaginaires. Ceux qui tiendraient à les connaître doivent consulter les monuments, mais non les statues qui presque toutes ont été cassées aux extrémités, et réparées arbitrairement. Les bas-reliefs, les pierres gravées et les médailles sont donc les documents les plus utiles. Nous indiquons aux articles particuliers et ces attributs véritables et les plus belles représentations figurées de chaque Muse. Ici nous nous bornerons à mentionner les monuments où se trouvent réunies les neuf Muses. Ce sont : 1° un bas-relief de l'ex-collection de Towley gravé dans la *Mosaïque d'Italica*, pag. 19; les Muses plumant les Sirènes dans Millin, bas-relief inédit; 3° le supplice de Marsyas (Winckelmann, *Monumenti inediti*). On peut ajouter le bas-relief des Génies des Muses apportant chacun les attributs d'une des déesses à un adolescent sous les traits d'Apollon (*Musée Pio-Clémentin*, IV, 15).

MUSUCCA, l'esprit du mal chez quelques peuples de l'Afrique.

MUTA était la même que Lara.

MUTH. *Voy.* MOUTH.

MUTIME, MUTIMUS, dieu latin du silence (*mutus*) ou du gromellement (*mutire*), ne nous est connu que par Turnèbe.

MUTINI TUTIVI, phalles protecteurs, étaient des Hermès priapides placés à l'entrée des édifices privés ou publics (*Voy.* MUTINUS).

MUTINITINUS ou MUTINUS TITINUS, dieu étrusque ou latin, passe pour un dieu du silence. Nous pensons que c'est un Ioni-Lingam.

MUTINUS ou MUTUNUS, ou plus brièvement MUTO, était, dans le vieux Latium ou en Étrurie, le phalle personnifié. On en a conclu que c'était Hermès ou Priape. Il paraît que la naïveté antique voyait partout ces fétiches bizarres, et sérieusement les adorait. Le sens de *Muto* en latin est connu par Lucile (*Fragment* VIII, 12) et par Horace (liv. I, satire II, v. 68). Martial et les Priapées nous ont initié au dérivé. Les pères de l'église, Tertullien (*aux Gentils*, II, 11), Arnobe, Lactance, reviennent souvent sur ce Lingam de l'Italie. Nous apprenons par eux que les jeunes mariées, lors de la cérémonie nuptiale, prenaient pour siège ou, si l'on veut, pour selle l'obscène idole, lui donnant ainsi leurs prémices en effigie (1). Il nous reste une foule de simulacres de Mutunus chargés d'annexes qui semblent autant de caricatures, un nez, une bouche, une tête tout entière, des oreilles, des bras, les uns en forme de terrine, les autres en forme de lampe.—Tutunus, que l'on donne comme un autre Mutunus, nous semble être plutôt l'organe sexuel féminin. Il en résulte que Mu-

(1) Et MUTINUS, in cujus sinu pudendo nubentes præsident, ut illarum pudicitiam prior deus delibasse videatur. LACTANT., *de Falsa Relig.*, I, 20 —Etiamne MUTINUS, cujus immanibus pudendis horrentique fascino, vestras inequitare matronas et auspicabile dicitis et optatis? ARNOB., *Adv. Gent.*, II.

tunus Tutunus est un phalle-ctîs ou un Ioni-Lingam.

MYCALE, Μυκάλη, mère de deux Lapithes célèbres, Brotée et Orios (non pas Orion), était Thessalienne, et, comme beaucoup de femmes de ce pays, exerçait la magie. Une ville de l'île de Samos, célèbre dans les guerres médiques, porta le même nom.

MYCALESSIE, Μυκαλησσία: Cérès adorée à Mycalesse en Béotie. Elle l'était en beaucoup d'autres endroits de cette contrée qui, comme l'Attique, prétendait à l'honneur d'avoir reçu sa visite, et de lui avoir donné l'hospitalité lorsqu'elle parcourait le monde, cherchant sa fille. L'origine de Mycalessie était toute fabuleuse. On dérivait son nom du mugissement (μυκᾶσθαι) de la vache qui avait servi de guide à Cadmus lorsqu'il fonda Thèbes (Comp. Mycénée). On apportait aux pieds de Cérès Mycalessie les prémices des fruits de l'automne qui se conservaient frais toute l'année suivante. L'Hercule Dactyle Idéen était uni à cette déesse par ses adorateurs. On assurait que chaque nuit il ouvrait et fermait les portes du temple.

MYCÈNE, Μυκήνη, fille d'Inachus, épousa Arestor, et donna son nom à la ville de Mycène (*Voy.* l'art. suivant).

MYCÉNÉE, Myceneus, Μυκηνεύς, fils de Sparte ou Sparton qui lui-même est fils de Phoronée, fonda, dit-on, Mycènes. Ainsi dans cette tradition absurde un fils de Phoronée aurait été fonder Sparte, et le fils de cet occupateur prématuré de l'angle sud-est du Péloponèse serait revenu vers le nord jeter les fondements de Mycènes. Nul doute que tout ceci ne soit de la mythologie topographique; mais ici la mythologie topographique ne se traduit qu'en invraisemblances. Au reste, un autre Inachide (mais Inachide femelle) dispute à Mycénée la gloire d'avoir fondé Mycènes. C'est Mycène, Μυκήνη, que, par le plus ridicule des anachronismes, on fait fille d'Inachus, et cependant femme d'Arestor, son représentant à la cinquième ou à la sixième génération, à moins pourtant qu'on ne prenne ici fille pour descendante, ou qu'Inachus ne soit Iase (*Voy.* Iase, Inachus, Io). A ces deux traditions différentes, mais qui s'accordent en ceci, qu'elles résument Mycènes en un être humain, en un Inachide (ce qui indique ou confirme l'origine proto-pélasgique de la ville), s'opposent deux ou trois autres étymologies. La première, c'est μυκᾶσθαι (mykàsthæ), mugir. Mycènes alors a trait, soit aux meuglements de la vache Io, soit aux mugissements des Gorgones, qui là gémirent elles-mêmes sur le triste sort de leur sœur Méduse décapitée par l'Argien Persée. Dans tout ceci remarquons que les Gorgones, personnifications ténébroso-lunaires, ont naturellement pour emblème, pour adéquate la vache. Il en est de même d'Io. Mycènes alors se trouve être la ville d'Io (une Iopolis comme il y en avait en Asie et ailleurs), la ville lunaire, la lune ville, la lune terre. La terre est une vache mugissante (*Voy.* Ganga). La seconde étymologie nous mène à reconnaître Persée pour fondateur de Mycènes. *Mykès*, μύκης, veut dire champignon, (*fungus* de Linn.) et bouterolle ou poignée de l'épée. Selon les uns, Persée dévoré de soif arracha un champignon dans la plaine mycénéenne: aussitôt une source bienfaisante jaillit; et en commémoration de cet évènement la ville voisine prit un nom dérivé de celui de cette plante. Au dire des autres, Persée laissa tomber

(sans doute du haut des airs où il voyageait porté sur Pégase) le fourreau de son épée en ces lieux; et le fourreau donna son nom à la capitale. Choisir entre ces opinions serait puéril. Il est clair qu'une même idée préexiste à tous ces mythes, c'est celle de passivcté féconde. Lune, terre, onde-source, plante qui suppose les eaux, enfin épée qui ouvre le sein de la terre et la rend féconde, tout rentre dans cette idée fondamentale. Quant à ce qu'il peut y avoir d'historique sous tous ces mythes, on l'ignore. Mycènes, dit-on, fut d'abord nommée Argos. Mais si Argos signifie originairement plaine, comme on le prétend, il serait probable que cette tradition revient à dire que la plaine avant de céder la place à une ville, était une plaine. Pour le vrai fondateur de cette ville, jamais on ne le connaîtra, rien de si évident. D'ailleurs n'y en a-t-il eu qu'un? On sait assez que les anciens qualifiaient de fondateur tout colon important qui agrandissait, embellissait, modifiait ou peuplait de nouvelles tribus une cité dont l'existence était antérieure à son arrivée. Tout au plus pourrait-on se demander à quelle race doit être rapportée l'érection primitive de Mycènes. Là-dessus nous croyons qu'on peut l'attribuer sans crainte aux Pélasgues: Mycènes n'existait point sous les Lélègues; Mycènes existait depuis long-temps lors de l'apparition des Hellènes. C'est ce dont font foi les ruines de murailles cyclopéennes qui abondent dans les environs. Reste une autre question. Mycènes est-elle plus ancienne qu'Argos? Les savants varient sur ce point. Cependant on penche, et nous penchons pour l'antériorité d'Argos. Plus tard, Mycènes, grâce à Persée, prit la supériorité, et fut la vraie capitale des suzerains de l'Argolide. A sa mort, l'Argolide ayant été divisée entre les quatre princes ses fils, cette suprématie de Mycènes devint de plus en plus marquée. Cependant elle ne dura qu'autant que les temps héroïques, et définitivement le manque d'eau fit abandonner une ville qui jamais n'avait été ce qu'il fallait pour devenir la capitale d'un empire puissant. M. Barbié du Bocage avait composé sur l'origine et les divers fondateurs de Mycènes un mémoire (mss?) souvent cité par M. Raoul-Rochette. Comp. aussi Welcker, *Gesch. der griech. Vœlkerst.*, tom. I, *Pélasg.*

MYCONE, Μυκωνός, héros éponyme de Mycone la plus pauvre des Cyclades, passait pour fils d'Ennius (Anius? de Délos?).

MYDON, Μύδων: 1° frère d'Amycus et, comme lui, tué par Hercule; 2° fils d'Atymne et conducteur du char de Pylémène (Antiloque le tua devant Troie); 3° autre Troyen tué par Achille.

MYGDON, Μύγδων, prince phrygien, donna son nom aux Mygdoniens. C'est dire assez qu'il n'est autre chose que le peuple mygdonien personnifié. On le voit s'opposant aux Amazones avec Otrée long-temps avant la guerre de Troie, et pourtant son nom reparaît pendant la guerre de Troie. Le fiancé définitif de Cassandre, Corèbe, qui, la dixième année du siége, va porter du secours à Priam, est un fils de Mygdon. Ce n'est pas qu'à toute force un même prince n'ait pu vivre de l'époque des Amazones à celle de la chute de Troie. Hercule fit la guerre à ces belliqueuses aventurières, et Hercule mourut peu de temps avant la guerre de Troie. Les évhéméristes ont voulu mettre en relief la possibilité des deux faits en nous montrant Priam, encore fort jeune, auxiliaire

de Mygdon dans sa querelle contre les riverains du Thermodon. Mygdon en lui envoyant Corèbe et des troupes mygdoniennes ne fait donc que lui rendre la pareille.

MYGDONIDE : 1° Mygdonides, Μυγδονίδης, Corèbe (*Voy.* l'art. qui précède); 2° Mygdonis, Μυγδονίς, Cybèle honorée en Phrygie (les Mygdones habitaient la Phrygie).

MYIA, Μυῖα, nymphe-mouche (μυῖα en grec veut dire mouche), est devenue, sous la plume des légendaires grecs, une amante d'Endymion et en conséquence rivale de Diane. Elle avait les formes humaines. La déesse la changea en mouche. Myia qui cherche partout son Endymion se pose, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, sur les peaux rosées et tendres dont la vue lui cause une douce illusion, en lui rappelant le beau berger, le beau dormeur qu'elle a tant aimé pendant sa vie.

MYIAGRE, Μυίαγρος, dieu chasse-mouches, était sans doute, chez chaque peuple qui insérait dans son catéchisme religieux de semblables épithètes, le dieu même auquel on allait offrir des sacrifices. Chasser les mouches était une de ses fonctions, une de ses faces. Élis et l'Arcadie invoquaient ainsi Myiagre, et tout annonce que Myiagre c'était Zévs. Il y avait des légendes à ce sujet. Élien raconte gravement, et du ton qu'Hubert eût mis à décrire la formation de ces alvéoles hexagones où les abeilles déposent leur miel, que l'on fait, lors des grands sacrifices à Jupiter, la part des mouches, et que ces pieux coléoptères, cédant à la voix de la reconnaissance, s'en vont d'eux-mêmes sans attendre qu'on les débusque, et ne reviennent que lorsque la fête est achevée.—On appelait aussi Hercule Myiagre ou Myiode. Consulter pour quelques coïncidences curieuses l'art. Baal-Péor.

MYLÈS, Μύλης, fils de Lélex, inventa, dit-on, les meules de moulin (μύλη).

MYLINE, Mylinus, Μύλινος, roi de Crète, tué par Jupiter.

MYLITTE, Μύλιττα, était sans doute la grande déesse de Babylone. Hérodote, qui l'a fait connaître à l'orient, la regarde comme une Aphrodite (Vénus) Uranie, et raconte que le jour de sa fête à Babylone toutes les femmes devaient se rendre dans son temple, et là s'abandonner au moins une fois au premier qui viendrait, une pièce de monnaie à la main, et au nom de Mylitta, l'inviter au bizarre sacrifice. La sommation sacrée était conçue en ces termes : « A ce prix je te rends Mylitta propice (ou je supplie Mylitta de t'être propice). » Peu importait, du reste, la somme offerte par l'invitant à sa partenaire. L'argent reçu par celle-ci était donné aux prêtres, et entrait dans les coffres de la déesse. On sait que cette coutume, qui au fait semble si peu en harmonie avec les mœurs orientales, avec la jalousie des hommes, avec la séquestration absolue du sexe au fond des harems et des gynécées, est un des objets sur lesquels s'est le plus exercée la verve âcre et sceptique de Voltaire. Mais ses plaisanteries ce jour-là ne valaient pas mieux que celles qu'il faisait sur les éléphants fossiles des Alpes, qu'il transformait en éléphants d'Annibal, et sur les énormes bancs coquilliers qu'il disait provenir des pèlerins qui passaient les monts pour aller à Notre-Dame de Lorette. C'est justement parce que le sexe était si étroitement et si ineptement asservi au huis-clos des harems qu'il saisissait avec transport toutes les occasions de se précipiter au dehors. Alors les vieilles coutumes, les

mœurs quotidiennes, les maximes du harem, disparaissaient abîmées dans un cataclysme de volupté. Les recluses, tout à coup métamorphosées en nomades, erraient de plaisir en plaisir, et sans doute ne se bornaient pas à l'unique sacrifice que commandait Mylitta. D'ailleurs les hommes, leurs tyrans, avaient leur part de ces excès. Que l'on n'oublie pas non plus que c'est presque sous les parallèles intertropicaux que se jouent ces scènes brûlantes que nous proclamons si hardiment incroyables. Enfin les faits viennent à l'appui. Les délirantes cérémonies du sivaïsme hindou ne peuvent être révoquées en doute; et dès-lors quoi de plus naturel que cette série d'imitations que nous offrent la Perse, la Babylonie, la Phénicie, l'Égypte, la Grèce même et l'Italie. Qu'il nous suffise ici d'indiquer les nombreuses Phallagogies égyptiaques et grecques, les Paamylies, les Orgies, les Floralies, les pierres coniques ou pyramidales de Cypre, de la Sardaigne, Priape, Isis, Cotytto, Astarté, Succoth-Bénoth, Fauna ou la bonne déesse. Les mœurs, il est vrai, semblent moins ouvertement violées dans les contrées occidentales qu'en orient. Mais là se trouvent deux graves modifications. D'abord le climat est moins ardent; ensuite les femmes, plus libres dans le cours ordinaire de la vie, s'adonnaient avec un peu moins d'énergie et de fureur à la volupté. Enfin, qui sait bien ce qui se passait dans l'ombre des temples, des grottes, des bois sacrés et des sanctuaires? Les boucs des fêtes de Mandou, les aselli des Mystères de la bonne déesse, ne sont peut-être pas aussi imaginaires que nous voudrions le penser pour l'honneur de l'humanité (*Voy.* Juvénal, *sat.* VI). — Mylitta, selon les anciens, signifiait γενέτειρα, génératrice. Il est impossible, une fois cette traduction admise, de ne pas songer à Ilithye ou Éleutho. Le M initial est sans doute l'analogue du *maha* samskrit (grand, grande) ou du *ma* phrygien (mère). Ma-Eleutho ou Maha-Ilitta, Mahélitta, Moulitta est donc la Haute-Déesse, la Dîa, la Dévi par excellence, la Fécondabilité, la Passiveté, la Matière, l'Eau, l'Eau-Flamme, l'Éthra, la véritable Vénus-Uranie, épouse adéquate du Feu, d'Hépheste, de Fta. Comp. Ilithye, Siva, Vénus.

MYNÈS, Μύνης, régnait à Lyrnesse, et était l'époux de cette Hippodamie, fille de Brisès, dont Achille fit sa concubine. Mynès était tombé sous ses coups lors du sac de la ville.

MYRINE, Μυρίνη, héroïne éponyme de la ville de Myrine en Éolide, était reine des Amazones lorsque ces intrépides guerrières furent vaincues dans les plaines de la Cilicie par Mopse. Elle-même fut tuée dans la bataille par le devin-prince. — Une autre Myrine, femme de Thoas et mère d'Hypsipyle, est connue par les légendes de Lemnos. Mais que sont les Lemniennes de la légende, sinon des Amazones? Les deux reines Myrine ne sont donc qu'un même nom que chaque ville aura brodé différemment.

MYRIONYME, Myrionyma, et en grec ἡ Μυριώνυμος (sous-ent. θεά, déesse), c'est-à-dire *aux dix mille noms*, surnom qu'on pourrait donner à toutes les grandes déesses, puisque toutes étant des personnifications d'attriduts divins arrivent (en vertu de ce principe que la personne divine est dieu) à être la divinité tout entière, et par conséquent peuvent devenir personnifications de tout autre attribut divin, mais que la déesse égyptienne accapara de préférence à tou-

tes les autres. On sait qu'à l'époque de la décadence égyptienne, autant le culte d'Osiris, d'Isis et d'Haroéri devint populaire par les légendes et les cérémonies du dehors, autant il affecta dans l'intérieur des temples et sous les voûtes consacrées aux mystères une tendance transcendantale. Isis monta dans la première dynastie, et, femme de Fré-Osiris, elle fut Isis-Pooh (Isis-Lune); femme de Fta-Osiris, elle fut Isis-Athor; femme de Knef-Osiris, elle fut Isis-Neith; antérieure aux trois Démiurges eux-mêmes, elle fut Isis-Bouto. Bouto, Neith, Athor, Pooh, ne contiennent-elles pas en elles les germes du monde? astres, éléments, agents majeurs de tous les phénomènes célestes, premiers moteurs de la machine de l'univers, tout n'est-il pas là. Ne nous étonnons donc point de voir les poètes, les orateurs, les philosophes et les théosophes syncrétistes lui prodiguer les qualifications les plus pompeuses comme les plus variées, et lui déférer les noms de mille autres divinités hellénico-romaines. C'est la Nuit, mère universelle des êtres (Bouto); c'est la Nature ou la Matière (Athânâ-Physis, identique à Neith, ou Bouto); c'est Vénus céleste, et l'Eau primitive, et l'Amour (Athor?); c'est la Lune (Pooh); et, soit à titre de Lune, soit à titre de Nuit, c'est Hécate, c'est Saté, la reine des enfers. Aussi Apulée (*Ane d'or*, liv. XI, p. 378 de l'éd. Paris, 1601) lui fait-il tenir le langage suivant : « Me voici : voici la « Nature, cette mère universelle des « êtres, souveraine des éléments, « tige primordiale des siècles, anneau « le plus élevé de la chaîne des dieux, « reine des Mânes, reine des essences « célestes, type fondamental dont « dieux et déesses ne sont que des « reflets. Cimes étincelantes de l'Em« pyrée, brises salutaires de l'Océan, « silence plaintif des enfers, un signe « de ma tête vous maintient en équi« libre! Une par mon essence, j'en« lève, sous mille formes, sous mille « noms, sous mille cultes, les homma« ges de l'univers. Les Phrygiens, « ces premiers-nés de la Terre, « m'appellent la mère des dieux, la « grande mère de Pessinonte (Cybèle); « je suis, chez les autochthones de « l'Attique, la Minerve de Cécrops; « dans l'île de Cypre que battent les « vagues, la Vénus de Paphos; pour « les Crétois aux flèches rapides, « Diane Dictynne; pour la Sicile au « triple cap, Proserpine, la reine « du Styx; aux Éleusinies, l'antique « Cérès; pour d'autres, Junon, Bel« lone, Hécate, Rhamnusie. L'Éthio« pie, plus voisine des feux du soleil « naissant, l'Asie, l'Égypte, sainte dé« positaire des doctrines antiques, « m'offrent les hommages les plus di« gnes de moi, et me donnent mon « vrai nom, Isis-Reine. » Donnée pour épouse, non plus simplement à Osiris, mais à Jupiter-Sérapis (souverain seigneur des cieux et des enfers), l'Isis Myrionyme des temps postérieurs a été représentée avec son époux sous les traits du serpent, emblème du bon principe et de l'infinitude. Les deux reptiles ont une tête humaine; sur la première est le modius, insigne mystérieux de Sérapis; sur l'autre se balance une coiffure de feuilles ou de plumes (Voy. *Descr. de l'Ég.*, t. V, pl. 69, 11).

MYRMEX, Μύρμηξ (fourmi) : 1° femme d'Épiméthée et mère d'Éphyre (c'est faire venir les Corinthiens des Myrmidons, ou bien encore ramener les légendes à fourmis); 2° jeune fille favorite de Minerve qui lui fit cadeau de la charrue. Myrmex y ajouta le versoir; puis, au lieu de reconnaître

qu'elle n'avait que perfectionné l'instrument imaginé par Minerve, elle s'en attribua l'invention. Minerve, pour la punir, la changea en fourmi, et elle devint mère d'une multitude de fourmis que Jupiter, à la prière d'Éaque, changea en hommes (*Voy.* ÉAQUE; et comp. CLYTORIS).

MYRMIDON, Μυρμίδων, fils de Jupiter et d'Eurymédusé, régna dans la Thessalie, et donna son nom aux Myrmidons. Ce peuple, on le sait, habitait aussi Égine, île du golfe Saronique. On a varié sur l'origine et sur le mode de sa dispersion. Les Éginètes donnèrent-ils naissance aux Myrmidons de la Thessalie, ou bien les Myrmidons de la Thessalie la donnèrent-ils par une émigration à leurs homonymes Éginètes? Pour qui sait apercevoir la physionomie des peuplades antiques et reconnaître des Pélasgues dans les Myrmidons, la réponse ne peut être douteuse. De la Thessalie partit la colonie qui alla peupler Égine. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire irradier les Pélasgues d'un centre méridional vers le nord : il est bien reconnu que ce haut plateau, nœud commun de la Thessalie, de la Macédoine, de l'Épire et de l'Illyrie, fut le vrai berceau des Pélasgues. Il est vrai qu'une troisième solution pourrait s'offrir à l'esprit. Les Myrmidons Éginètes, dirait-on, n'ont nul rapport avec ceux de la Thessalie. Le nom seul est le même de part et d'autre; et dans le fait une origine tout autre que celle du Thessalien Myrmidon est assignée aux Éginètes. La population primitive de cette île fameuse venait de périr victime d'une épidémie; il ne restait que le roi. Éaque, c'était son nom, supplia Jupiter, son père, de lui donner de nouveaux sujets, ne fussent-ils pas, dit-il, en plus grand nombre que les fourmis que je vois sur ce chêne qui t'est dédié. Jupiter l'exauça, et les fourmis devinrent toutes des hommes. Éaque, en mémoire de cet évènement miraculeux, les appela Myrmidons. Eh bien! cette tradition, en apparence si éloignée de l'autre, n'en diffère pas essentiellement. D'abord Éaque, père de Pélée, aïeul d'Achille, nous ramène à la Thessalie. Le rapport de la Thessalie et d'Égine est donc déjà établi : l'antériorité de la Thessalie est, nous l'avons vu, incontestable. De plus, Éaque est fils de Jupiter, comme Myrmidon; Éaque est l'homme-fourmi, comme Myrmidon. Pour les preuves, les voici : Myrmidon est toute la race myrmidonienne; la race myrmidonienne, c'est la race myrmécienne; et la race myrmécienne qu'est-ce, sinon les fourmis, οἱ μύρμηκες? Myrmidon est donc l'homme-fourmi, Éaque l'est aussi; car c'est un être chthonien (il est juge aux enfers); car c'est un législateur agricultural, et l'agriculture (*Voy.* CÉCROPS) a son emblème dans la fourmi. Les Athéniens aussi, ces Pélasgues qu'avaient précédés les Lelègues, et que suivirent les Hellènes, les Athéniens en se prétendant Autochthones admettaient des symboles analogues. Cécrops, leur Toth à face humaine, est l'homme-cigale, et ils portaient des cigales d'or à leurs cheveux comme indice de leur autochthonat, et comme preuve de leur civilisation agricole.

MYRRHA, Μύῤῥα, fille de Cinyre roi de Grèce, eut un commerce incestueux avec son père, s'enfuit du palais dès qu'il se découvrit, et arriva ainsi dans les déserts embrasés de l'Arabie, où les dieux la métamorphosèrent en arbre à myrrhe. Quoique enveloppée d'une âpre écorce, elle mit au monde Adonis au bout du

terme ordinaire de la gestation; et ce fruit d'un amour infortuné acquit en peu de temps des grâces égales à celles de sa mère. Plusieurs mythographes font naître Adonis tantôt d'une autre mère que Myrrha, tantôt d'un autre père que Cinyre (*Voy.* ADONIS, LIII, 71). Quelques-uns, en lui donnant Myrrha pour mère, font de cette princesse l'épouse du roi égyptien Ammon; et alors Adonis est le fruit légitime de l'hymen. L'idée orientale vraie est celle qui admet l'inceste, mais l'inceste sans culpabilité (*Voy.* SAKTI). Du reste, Ammon, ou mieux Amoun, n'est que le grand dieu époux naturel de la haute déesse Myrrha ou autre. Ce dieu distinct du soleil (et Cinyre est un soleil) peut pourtant se déléguer en un soleil. Cinyre et Myrrha sont donc une légende cypriote, Amoun et Myrrha une légende gréco-cypriaque des Grecs égyptianisants. Il est inutile d'ajouter que Myrrha est l'arbre à myrrhe personnifié. Les épouses, les amantes du soleil sont souvent des arbres. D'autre part, qui dit haute déesse, dit fécondité, passiveté, matière, tige qui effleurit à la surface de la terre, en conséquence plante, arbre, fleur. Admirons aussi la délicatesse du mythe qui fait d'Adonis un produit balsamique, un encens vivant, un parfum, une ambrosie, digne et suave objet des inextinguibles amours de Vénus. Myrrhe en arabe se disait *mor*. Quelques traditions regardent le nom de Myrrha comme identique à celui de Smyrna, et substituent ce dernier à celui de Myrrha. — Alfiéri a fait une tragédie de *Myrrha*, qui est plutôt un opéra qu'une tragédie, mais qu'on a eu tort de dédaigner.

MYRSE, MYRSUS, Μύρσος, de la race des Héraclides, régna en Phrygie, et fut père de Myrsile, le même que Candaule.

MYRTILE, MYRTILUS, Μύρτιλος, cocher d'OEnomaüs, devait le jour, selon les uns, à Mercure et à Cléobule, ou à Théobule, ou à Clytie, ou à l'Amazone Myrto, ou à la Danaïde Phaéthuse; suivant les autres, à Jupiter et à Climène. OEnomaüs avait vaincu à la course des chars, et par suite avait massacré inhumainement tous ceux qui prétendaient à la main de sa fille Hippodamie, quand Pélops, amoureux de cette princesse, et désespérant de l'obtenir par les voies ordinaires, entreprit de corrompre Myrtile. Il lui promet, au dire des uns, la moitié de son royaume ou bien la moitié de l'Élide, selon les autres, la première nuit d'Hippodamie. Quelques traditions portent qu'Hippodamie elle-même lui en fit le serment. Quoi qu'il en soit, Myrtile docile aux vues de Pélops négligea d'arrêter les roues du char d'OEnomaüs par le moyeu: le roi d'Élide tomba dès le commencement de la course, et se fracassa la tête. Pélops vainqueur lança Myrtile à la mer, lorsqu'il vint réclamer le prix de sa trahison. Son corps arriva (on devrait bien nous dire comment) à Phénée en Arcadie, où les Phénéates instituèrent une fête funèbre en son honneur. Pélops lui-même éleva un monument à celui dont il venait de se débarrasser, et chercha par tous les moyens imaginables à calmer le courroux auquel il croyait Mercure en proie. Il lui bâtit même un temple à Élis. Cependant Mercure irrité ne cessa pas de poursuivre la dynastie des Tantalides, et il plaça son fils au ciel, où il devint la constellation du Cocher (*Voy.* ABSYRTE, PHAÉTHON).

MYRTO, Μυρτώ: 1° Amazone dont Mercure eut le célèbre cocher

Myrtile; 2° fille de Ménèce et sœur de Patrocle, fut femme d'Hercule et mère d'Euclée(Εὔκλεια). C'est de l'une d'elles (et non de Myrtile) que vient le nom de Mer Myrtoïque ou Myrtoenne (Myrtoum) donné à une région de l'Archipel.

MYSCÈLE et quelquefois MICYLLE, Myscelus, Micyllus, Μύσκελος, Μίκυλλος, d'Argos, avait pour père Alémon. Deux fois Hercule lui apparut en songe pour lui ordonner de quitter sa patrie et de fonder au dehors une ville nouvelle. Myscèle, qui craignait les peines portées contre les émigrants par le code d'Argos, n'obéit qu'à la deuxième injonction. Ce qu'il redoutait arriva justement : on eut vent de ses préparatifs de départ. Il est pris, traduit en justice, condamné : mais quand on dépouille le scrutin, au lieu des boules noires que chaque juge y a placées ostensiblement, on ne voit que des boules blanches. Il devient évident qu'un dieu protège Myscèle. Il part, touche l'Italie, et voyant au lieu où il aborde le tombeau d'un nommé Croton, il donne à la ville qu'il bâtit le nom de Crotone. Maintenant on va dire pourquoi s'arrête-t-il au tombeau de Croton? C'est qu'une courtisane y pleurait. L'oracle lui avait ordonné de fixer son séjour au lieu où il verrait pleuvoir par un temps serein. Myscèle crut avoir trouvé la vraie solution de l'énigme dans cette espèce d'antinomie que présentent les larmes et le rôle plus gai que jouent d'ordinaire les femmes de l'espèce de celle qui s'offrait à sa vue. Les douleurs d'une fille de joie, n'est-ce pas là la pluie et le beau temps?

MYSIE, Mysia, Μυσία, Cérès ainsi nommée en Achaïe, en Laconie, et sans doute aussi à Argos, en mémoire de Myse (Mysos ou Mysios), Péloponésien qui lui donna l'hospitalité. A Pallène en Achaïe son temple s'appelait Mysée, en Laconie ses fêtes étaient dites Mysies. Les Mysies palléniennes duraient trois jours. Le troisième, on chassait du temple les hommes et les chiens mâles; les femmes restaient enfermées toute la journée et toute la nuit suivante. Le lendemain de ce pervigilium bizarre, les hommes rentraient dans le temple, et les brocards, à ce qu'il paraît, pleuvaient de part et d'autre. Comp. Cérès.—Diane aussi porta le nom de Mysie en Laconie.

MYSTE, Mystes, Μύστης (qu'à tort on a traduit par *le mystérieux*), Bacchus qui joue un si grand rôle dans les Éleusinies et le Cabiroïdisme des Corybantes.

MYTHIDICE, Μυθιδίκη, fille de Talâs, sœur d'Adraste, femme de Mnésimaque et mère d'Hippomédon, un des sept chefs.

MYTO, Μυτώ (g. Μυτοῦς), fille de Mytilène et de Neptune, fonda la ville de Mytilène, et lui imposa le nom de sa mère. Il est difficile de trouver de la mythologie topographique plus pauvrement imaginée et rédigée. Évidemment Mytilène dut son nom à l'immense quantité de mytiles (les mollusques, qu'aujourd'hui nous appelons moules) dont étaient remplies les eaux des environs. Mytilène veut dire pays aux moules (comp. les noms géographiques Moxoène, Sophène, Abrettène, etc., etc.).

N

NABO. *Voy.* Nébo.

NAGAKANIA (la femme au serpent) se montre dans le Skanda-Pourana assise au pied de l'arbre de la sagesse (Kalpavrikcha), qui fleurit dans l'île du soleil (Souvarna-Douipa), vers l'occident. L'enfer (Patala) développe ses gouffres aux pieds de la sagesse. Une autre section du même Pourana nous montre un arbre magnifique aussi, surgissant du sein de l'abîme. C'est le même que Kalpavrikcha; il se nomme Lakchmivrikcha ou Vichnavavrikcha. C'est l'arbre solaire, l'arbre aux pommes d'or, l'arbre des richesses, et c'est aussi l'arbre Plutonien.

NAIADE, Naias, qu'on donne pour la mère de Priam, n'est qu'une naïade anonyme, de même que toutes les autres naïades que l'on pourrait rencontrer chez les poètes, sans qu'un nom propre y fût adjoint. Notons de plus que Naïs ou Néis est le même nom que Naïade.

NAIADES (les), Ναιάδες, nymphes des eaux fluviatiles. Filles de Jupiter, elles apparaissent souvent chez les poètes à la suite de Bacchus, et même ce sont elles qui donnent naissance aux Satyres (Comp. ce nom). Cette association des eaux et d'un dieu brûlant n'a rien qui doive étonner : Ganga est la femme de Siva. D'ailleurs les nymphes en général sont liées au culte dionysiaque. Vin, miel, huile, fruits, fleurs, telles étaient les offrandes qu'on présentait à ces déesses. On leur sacrifiait aussi des chèvres et des agneaux. Dans les représentations figurées, les Naïades sont jeunes, jolies, minces; des roseaux ornent leur chevelure; leurs mains portent un coquillage, quelquefois des perles; comme le dieu-fleuve elles ont à la main une urne dont l'eau s'échappe. Près d'elles se trouve quelquefois le serpent asclépique, symbole de santé. Les Naïades alors deviennent plus spécialement les déesses des eaux thermales. Quelquefois, ainsi que les Grâces, elles se tiennent par la main. (*Voy.* Paciaudi, *Monum. Pelop.*, I, 223.) Elles ont souvent Hercule, Pan, les Dioscures auprès d'elles. Un bas-relief du Musée Capitolin (IV, 54) les montre enlevant Hylas. Dans quelques monuments elles servent à indiquer la contrée dans laquelle l'action se passe. Quant à la différence qui sépare les Naïades des Potamides, des Limniades et même des Nymphes, il faut recourir à l'article Nymphes.

NAIIKAS (les) dans l'Inde sont huit jeunes et belles nymphes, musiciennes, qui comme les Gopis forment avec le céleste dieu bleu des danses ravissantes. On les nomme aussi Naïagas. Au fond ce ne sont que les Gopis considérées sous une autre face. Vichnou a pour femme Lakchmi, à la fois lumineuse et lactée (fille de la mer de lait) : Lakchmi monade s'émane en huit Lakchmis; Lakchmi lumineuse et lactée se scinde en huit déesses étoiles et huit déesses laitières, c'est-à-dire en huit Naïikas et huit Gopis.

NAINS. *Voy.* Dvergar.

NAIS, Ναΐς : 1° maîtresse de Saturne et mère de Chiron; 2° femme de Bucolion et mère d'Ésèpe et Pédase (*V.* Abarbarée); 3° femme d'Otryntée et mère d'Iphition.—Naïs n'est pas un nom propre, c'est le mot générique Naïade.—On nomme encore une Naïs, nymphe de la mer

Rouge. Elle prodiguait ses faveurs à tout venant, puis changeait les malheureux en poissons; enfin Apollon vint et lui fit subir à elle-même cette transformation. Il est clair pour nous que cette dernière n'est qu'une Ondine-magicienne dont le type s'est reflété dans les Addirdaga, les Circé, les Méibdh, etc., et même au moyen âge dans l'Armide du Tasse.

NALA, le vaillant singe, devait le jour à l'architecte céleste Viçouakarma. Il fait partie de toute cette troupe de guerriers singes qui suivent Rama lors de l'expédition contre Lanka (Comp. Sougriva).

NAN (les), esprits médicinaux selon les Lapons, affectent surtout la forme de mouches. Les bons habitants du Lappland en prenant ces insectes croient avoir des puissances préservatrices, et les portent soigneusement avec eux dans des sacs de cuir.

NANA, nom qu'Arnobe (*cont. les Gentils*, V, 4), on ne sait sur l'autorité de quelle légende, donne à la jeune nymphe, fille du fleuve Sangar ou Sagar (*Sagaris* ou *Sangarius*, auj. Sakaria), et mère d'Atys. On sait qu'elle devint enceinte pour avoir caché dans son sein les fruits du phalle-amandier, jadis organe viril de l'androgyne Agdistis (*Voy*. ce nom). Évidemment Nana est une nouvelle personnification de l'organe sexuel femelle, comme conceptivité; et en vain l'on objecterait à cette idée le double emploi qui résulte de la coexistence d'Agdistis et de la nymphe préalablement mentionnée : on peut en mythologie rentrer dans l'ombre et en sortir à volonté.

NANDA, célèbre roi pasteur, avait pour femme Iachoda. Iachoda venait de mettre au monde une jeune fille, incarnation de Kali. Les deux époux la changent contre le jeune Krichna qui vient de naître de Dévagi (ou Dévaki) et de Vaçoudéva. Kansa, le tyran, à la nouvelle de l'accouchement de sa sœur, court à sa prison, et s'empare de l'enfant que les prophéties désignent comme le futur instrument de sa punition. « C'est une fille », crie la mère tremblante. Kansa allait néanmoins écraser l'enfant contre la muraille lorsque tout-à-coup Kali, repoussant son bras avec violence, s'élève radieuse au sein des airs. « Écoute, Kansa, dit-elle, et tremble ! Je suis Bhavani : tu voulais m'égorger, je saurai te punir. Sache que ton meurtrier est né dans un impénétrable asile; il grandira pour revenir ceint du glaive de justice. » Nanda, en effet, emmenait le jeune Krichna dans son domaine de Vrindavant ou Gokoulam. Iachoda le nourrit de son lait. Plus tard, se croyant menacé à Vrindavant, ils émigrèrent encore, et choisirent Nandagrama pour séjour. Le taureau Vahanam de Siva s'appelle aussi Nanda. Nous abandonnons au lecteur les incontestables rapports qu'il y a entre ce taureau de la mythologie sivaïque et le père nourricier de Vichnou-Krichna.

NANDI, déesse hindoue de la joie, est identifiée tantôt à Bringhi, tantôt à Radha. Le fait est que toutes trois sont des incarnations parallèles mais non identiques de la déesse-fertilité, Prithivi ou Louki, qui elle-même est une face de Lakchmi. Les Gentoux nous font voir Kissen dansant au milieu des deux belles nymphes Nandi et Bringhi : Kissen (Kisna, Kistnah) n'est autre chose que Vichnou.

NANN, Nannus, roi des Ségobriges, en Gaule, donna sa fille Petta ou Gyptis, en mariage au chef phocéen Protès, et favorisa l'établisse-

ment de la colonie qui fonda Marseille. On lit Mann au lieu de Nann dans quelques écrits.

NANNA, femme de Balder, le plus beau des Ases scandinaves, mourut de chagrin à la nouvelle de sa mort, et fut brûlée en même temps que lui sur le grand navire Ringhorn. Un nain vivant et son cheval furent livrés aux flammes en même temps que son cadavre.

NANNAK, NANNACUS, Νάννακος, un des rois les plus anciens de la Grèce, avait prédit le déluge de Deucalion.

NANOS, Νανός : 1° fils de Tentamide et descendant de Lycaon (on le donne comme un des plus anciens rois de la Grèce); 2° Ulysse (c'était selon les uns son premier nom; selon d'autres, qui le font mourir en Tyrrhénie, le dernier : on le traduisait par *errant*).

NAOIS, Cadmile irlandais, fils d'Ouisnéach, inspira un vif amour à Déirdre; il vit cette jeune recluse grâce à la complaisance de Léabharcham, et, secondé d'Aïnle ou Aule et Ardan ses frères et de cent cinquante guerriers, la tira d'esclavage, lui fit traverser les mers et la conduisit en Écosse. Mais bientôt le roi des Scots conçoit pour l'Hélène d'Irlande une passion fatale; et Naoïs, avec ses frères et ses guerriers qui forment le clanna d'Ouisnéach, se réfugie dans une île située sur les côtes d'Écosse : Déirdre l'y accompagne. Ses amis auxquels il demande du secours s'adressent tous à Qonnor, roi d'Irlande, et sollicitent la rentrée du brave clanna. L'astucieux Qonnor consent à tout, et envoie Éogan chercher les trois frères et leur suite; mais Éogan a des ordres secrets, et bientôt Naoïs et Ardan tombent sous sa lance. Comp. DÉIRDRE.

NAPÉES, NAPÆÆ, nymphes présidant aux collines, aux vallons, aux bosquets. *Napos* en grec se prend pour vallée et pour tout lieu couvert d'arbres (*Voy.* NYMPHES).

NARAIANA (*celui qui s'agite sur les eaux*), Dieu même, courant, en quelque sorte, sur l'eau-pâte-matière, chaos, de laquelle sa puissance créatrice tire le monde. Ce nom, aux Indes, est donné à Brahm et à Vichnou : le dernier surtout est célèbre sous ce nom. Il est alors l'ame du monde qui pénètre et conserve toutes choses, qui les produisit par l'intelligence au commencement des temps, et qui, lors de la destruction du monde) les recueillera dans son sein. Dans ce système, Brahmâ est subordonné à Vichnou et naît du nombril de ce dieu. L'idée de Brahm ou de Vichnou-Naraïana est un des types les plus remarquables de la mythologie. Bien d'autres dieux aussi apparaissent en quelque sorte à fleur d'eau. Le Padma-Ioni-Univers flotte pareillement sur l'onde bleue. Les dieux qui naissent du Padma ne sont qu'un calque moins étroit du même modèle. Les Lingam qui se dressent orgueilleusement sur les coupes profondes, ou aux larges contours, appartiennent à la même série de symboles. Mithra sur le seuil de sa grotte, et tant d'autres qu'on montre dans la même position, rentrent dans le même ordre de conceptions. Qu'est-ce enfin que Lakchmi sortant de la mer de lait, et Anadyomène vomie par la mer avec l'écume et l'algue sur sa surface azurée? Evidemment des Naraïana. — On représente aux Indes Naraïana, personnification de Vichnou, couché et flottant sur les eaux. Il a le corps bleu : l'onde salée a la même couleur.

NARASSIMA-VATARAM, qu'il faut lire NARACINGHAVATAR ou N..A-

VATARAM : Vichnou dans sa quatrième incarnation, c'est-à-dire à forme de lion (*Voy.* EROUNIA).

NARCÉE, NARCEUS, Ναρκεύς, fils de Bacchus et de Physcoa, institua le premier des sacrifices à Bacchus, établit un chœur de musique en l'honneur de Physcoa, et bâtit un temple à Minerve.

NARCISSE, NARCISSUS, Νάρκισσος, est célèbre en mythologie par le bizarre amour qu'il conçut pour lui-même en voyant sa ravissante figure réfléchie par le cristal des eaux. On a brodé ce thème si simple. 1° Tirésias avait prédit que Narcisse vivrait tant qu'il ne se verrait pas. 2° Sa mort fut une vengeance de l'Amour. Il avait méprisé l'amour d'Écho, Écho était morte de désespoir; Narcisse alors se vit dans l'eau, et, comme la Nymphe qu'il avait méprisée, mourut d'un amour qu'il était impossible de faire partager. 3° Il fut changé en une fleur qui porte son nom. 4° On ajouta que Narcisse aux enfers se regarde encore dans l'eau du Styx. 5° Enfin, on donne pour père à Narcisse le dieu-fleuve Céphise et la nymphe Liriope. A ces traits, dont les deux derniers ont de l'importance, joignons l'explication ridicule des évhéméristes. C'est que Narcisse avait une sœur jumelle qui lui ressemblait parfaitement. Il eut le malheur de la perdre, et dans sa douleur il venait au bord d'une fontaine où, en regardant son image, il croyait la revoir. On pourrait soupçonner dans cette hypothèse que Narcisse aima sa sœur, n'en put être aimé, et mourut de douleur.— C'est ici le cas de faire l'histoire d'Écho. Cette Nymphe, dont le nom veut dire voix, son, bruit (ἦχος), était une des suivantes de Junon. Plus fidèle à Jupiter qu'à sa maîtresse, elle sut à diverses reprises, par les charmes de sa conversation, empêcher la jalouse souveraine des dieux de découvrir les intrigues galantes de Jupiter. Junon enfin s'aperçut de la ruse: Écho fut bannie de l'Olympe, et condamnée à ne plus répéter que les dernières syllabes que prononceraient ses interlocuteurs. Descendue sur la terre, elle fut aimée de Pan; elle lui résista. Éprise à son tour de Narcisse, et ne pouvant pas lui faire connaître son amour, au moins par la voix, elle se consuma de douleur, et peu à peu s'évapora dans les airs. A partir de ce jour ce ne fut plus une Nymphe, ce fut un son.—L'amour et la mort de Narcisse ont inspiré à Ovide un des épisodes les plus spirituels des Métamorphoses (III, 341-510). Dumoustier, *Lettres sur la Mythologie*, a heureusement imité et quelquefois embelli ce morceau, qui est à coup sûr le plus agréable de son ouvrage. Le mythe de Narcisse tient à la religion de Thespies, où sans cesse on voit reparaître les eaux, lacs, sources, fleuves, dieux-fleuves, nymphes, et les fleurs: les fleurs se mirent dans les eaux, et, d'autre part, les fleurs jaunes sont des symboles de deuil. Ce n'est rien encore; à toute minute des éphèbes, de jeunes braves, des vierges s'identifient aux fleurs: Clytie, Ajax, Hyacinthe, Abder, Daphné, en sont les charmants et tristes témoins. Allons plus haut à présent. Ces existences qui s'effacent de plus en plus, ces héros, ces vierges qui deviennent des fleurs, ces fleuves qui se résolvent en images, ces images qui ne sont que le néant, symbolisent la vanité, non pas des choses humaines, c'est dire trop peu, mais de l'univers entier. Qu'est-ce que le monde? Maïa, Maïa beauté mais illusion. Sans doute il est beau, cet univers, avec ses astres, sa lumière,

ses couleurs, son harmonie et sa population d'animaux et de fleurs; mais tout cela dans les dogmes du spiritualisme, est-ce ou n'est-ce pas? voilà la question. Et la réponse, la voici : cela n'est pas (comp. l'article MAÏA). Qu'arrive-t-il donc? L'univers, tout illusionnel qu'il est, ne s'imagine pas que tout soit illusion : il s'aime, il se mire, il s'admire, il aspire à la possession de quelque partie de lui-même. Il soupire pour des illusions. Il tend les bras à des images, il trouble l'eau paisible, condition du phénomène : et alors adieu le spectacle dans lequel il s'est complu! Narcisse est donc le monde. En un sens moins haut, Narcisse est l'âme qui, avide de positif, prend la fantasmagorie physique pour une réalité, et tantôt sur les ailes du plaisir la poursuit, l'embrasse, l'étreint, et s'aperçoit qu'elle n'étreint qu'une ombre, tantôt, se livrant aux spéculations de la métaphysique, scrute le phénomène, cherche un critérium, et ne trouve à la place de la certitude que de désolantes raisons de tout révoquer en doute. Les idées que nous esquissons ont été variées de plus d'une manière par d'habiles mythographes. Nous ne pouvons les suivre dans tous les détails auxquels ils se livrent. Le phénomène si fameux du mirage, qui a donné lieu à la création de la fée Morgane et à Mélusine, etc., se lie de loin aux fables de Narcisse. L'eau est la grande magicienne. Que, pénétré de cette idée, on parcoure les fables de Circé, de Calypso, d'Addirdaga, de Neith, on sera étonné de la richesse de ces mythes en eux-mêmes, et des rapports qu'ils offrent avec Narcisse et tant d'autres. Comp. aussi le mythe des Nymphes ascanides enlevant Hylas, ainsi que celui des Sirènes attirant à elles quiconque passe et le gardant à tout jamais dans leurs eaux. — La plus célèbre représentation figurée de Narcisse est celle qu'on trouve dans le *Musée florentin*, III, pl. 71 : *Voy.* aussi Winckelmann, *Monum. ant. ined.*, XXIV; et les remarques de Visconti, *Musée Pio-Clémentin*, II, p. 60, etc.

NARÉDA, fils de Saraçouati et par conséquent de Brahmâ, inventa la vina ou lyre indienne. Musicien habile, il est lié à Krichna et Hanouman jouant de la flûte au milieu des chœurs célestes des Gandharvas, des Kinnaras, des Raguinis et des autres personnifications hindoues de l'art musical. Il y a plus : la vina fut faite d'écaille de tortue, et cette tortue à la carapace sonore n'est autre que Vichnou (*Voy.* KOURMA). On voit parfois Naréda naître de Saraçouati seule, ainsi que Dakcha et les six ou douze Ragas. Saraçouati alors doit être considérée comme la sagesse divine. — Naréda figure toujours sur la liste des Pradjapatis, mais non sur celle des Menous; toutefois, comme les Pradjapatis émanent tantôt de Brahmâ immédiatement, tantôt de Brahm par Menou son fils, il est évident qu'on a pu qualifier abusivement Naréda de Naréda-Manou. De là le nom de Nardman sous lequel on le désigne. Est-il besoin de faire remarquer l'analogie de Naréda et de Mercure? De part et d'autre se rencontrent sagesse et lyre faite avec l'écaille de la tortue. Maintenant un autre trait de coïncidence plus important, c'est la ressemblance de Naréda et d'Hanouman, et, comme Hanouman a une tête de singe, de Naréda et de Toth-Hermès-Anubis.

NARFE est, chez les Scandinaves, le fils de Loke et le frère de Vale. Ce dernier le dévora, et ses

intestins, changés en chaînes de fer, servirent de liens à son père.

NARFI, la nuit infernale personnifiée chez les Scandinaves.

NARS, dieu arabe, était représenté sous la forme d'un aigle.

NASAMON, héros éponyme des Nasamones en Afrique, selon les Grecs passait pour fils de Tritonis (ou Diane) et d'Amphithémis, et avait pour frère Céphalion.

NASCIO ou NATIO, déesse romaine, était censée présider à l'heureuse naissance des enfants et à la délivrance de leur mère. Elle avait un temple à Ardée où on lui offrait annuellement un sacrifice solennel. La cérémonie principale était une procession (Rac. : *nasci*, naître).

NASTE, Nastes, Νάστης, chef carien, secourut Priam assiégé par les Grecs. Il avait pour père Nomion.

NATAGAI est le créateur du monde chez les Mongols, qui du reste ne lui rendent aucun culte.

NATIGAI ou STOGAI. *Voy.* ce dernier nom.

NATTS (les) sont, chez les Birmans, des esprits aériens et malfaisants.

NATURE (la) tant de fois divinisée par tous les peuples du monde sous mille noms différents (*V.* Bhavani, Diane, Génétyllide, Ilithye, Isis, Maïa, etc.), l'a été de plus sous les noms mêmes de Natura et de Physis. On la faisait femme ou fille de Jupiter. Ces variantes se traduisent pour nous en fille-épouse, et n'offrent aucune contradiction. C'est surtout Isis et Minerve qui ont été prises pour la Nature. On peut voir la Nature sous les traits d'un enfant dans le superbe bas-relief du Musée Pio-Clémentin, reproduit par Millin, *Galerie mythol.*, 548.

NAUBOLE, Naubolus, Ναύβολος : 1° fils de Lernos et père de Clytonée (*Voy.* Nauplius); 2° fils d'Hippase; 3° père de deux chefs phocéens, Épistrophe et Schédius.

NAUPIDAME, Ναυπιδάμη, fille d'Amphidamas, maîtresse d'Hélios et mère d'Augias.

NAUPLIUS, Ναύπλιος, le héros par excellence des Eubéens, n'est que la navigation personnifiée dans quelques-unes de ses circonstances. L'impossibilité de concilier les détails de sa biographie a mis les modernes évhéméristes dans la nécessité de le scinder en deux et même en trois personnages. Du premier, ils font un fils de Neptune et de la Danaïde Amymone : navigateur habile, il fonda Nauplie, porta en Mysie, à la cour du roi Teuthras, Augé rejeté par son père loin de la continentale Arcadie, et enfin périt noyé sous les flots marins, pour s'être indigné que les dieux noyassent les hommes. Nauplius donna le jour à Prœtus, de qui descendirent en ligne directe Lernos, Naubole, Clytonée et enfin Nauplius le jeune. On fait aussi de ce Nauplius II un fils d'Amymone; son père est Clytonée. Il fut Argonaute. C'est lui qui le premier guida les navires à l'aide des étoiles, et fit connaître la grande Ourse aux Grecs. On assure qu'à la mort de Tiphys il se présenta pour la place de pilote, mais Ancée l'emporta sur lui. — Un troisième Nauplius, puissant en Eubée, passa sa jeunesse sur les mers. Le roi Catrée lui confia ses filles, Érope (ou Aérope) et Climène, pour les conduire en pays étranger. Nauplius maria Érope à Plisthène, et garda pour lui Climène dont il eut trois fils, Palamède, Œax et Nausimédon. Quelques mythologues font naître ce dernier de Philyre ou Hé-

sione. On sait comment Palamède périt devant Troie, victime des ruses d'Ulysse. Nauplius s'en vengea en allumant un brasier en guise de phare sur les nombreux écueils du cap Capharée, à l'époque du retour des Grecs victorieux. Ballottés par la tempête, ceux-ci se dirigèrent vers ce qu'ils croyaient un refuge favorable, et ils se brisèrent sur la côte. Jusqu'ici tout est mythologie maritime. Qui ne voit sous ces légendes le creusement d'un port, l'érection d'un entrepôt commercial sur les rives de la mer, l'idée d'un phare sauveur des navires, et enfin le voyage maritime qui transporte les Européens sur la côte de l'Asie? Plus tard on renchérit sur le mythe, et l'on voulut que Nauplius commençât sa vengeance par rendre toutes les femmes des chefs grecs infidèles à leurs maris. Pour y parvenir, il n'eut qu'à leur faire annoncer par les fils qui lui restaient la défaite de l'armée grecque, et l'égorgement ou la captivité de leurs époux. Les fils de Nauplius secoururent Égisthe contre Oreste, et furent tués par Pylade dans cette entreprise. Il doit être clair pour tout lecteur que ces trois Nauplius se réduiraient à deux, s'il fallait prendre les légendes pour des histoires. Pour ceux qui comprennent l'esprit des anciens, il est plus clair encore qu'il n'a existé ni un, ni deux Nauplius. Les Grecs firent naufrage en revenant de Troie; on broda le récit du naufrage; on voulut qu'un fanal perfide eût été allumé sur le littoral de l'Eubée, puis on imagina, pour amener à ce dénouement, une fable dans laquelle la jalousie, la vengeance et l'astuce familières aux peuples marins jouaient leur rôle. — Sophocle avait fait sur Nauplius deux pièces intitulées, l'une les *Navigations*, l'autre le *Phare de Nauplius*. Le cap Capharée se nomme aujourd'hui d'Oro. Nauplius dérive de ναῦς, vaisseau, et de πλεῖν, naviguer.

NAUSIKAA, Ναυσικάα, fille d'Alcinoüs, roi de Phéacie (Corfou), lavait ses robes à la rivière avec ses compagnes quand Ulysse, après son naufrage, se présenta nu sur le rivage. Les jeunes filles de s'enfuir; Nausikaa prévenue par Minerve, qui avait emprunté la figure d'une de ses amies pour lui annoncer son prochain mariage, resta, écouta le récit du héros, lui fit donner des vêtements, et le conduisit ainsi au palais de son père, toujours marchant la première, et lui recommandant de se tenir à distance. « Plût à Jupiter, dit-elle, que le mari qu'il me destine fût fait comme cet étranger! » L'Odyssée ne dit pas comment Minerve accomplit sa promesse ou sa prophétie; mais Eustathe certifie que la princesse phéacienne épousa Télémaque dont elle eut Perseptolis ou Ptoliporthe. On attribuait à Nausikaa l'invention de la sphéristique, danse qui s'exécutait en lançant une balle en l'air.

NAUSITHÉE, Ναυσιθέα, de Salamine, fut donné dans Scyros à Thésée pour guider son navire en Crète. Phalère avait un naïdion consacré à l'habile pilote, et la tradition voulait qu'il eût été dédié par Thésée. Ainsi Canobe, pilote de Ménélas, avait sa tombe et son autel à Rhacotis (bourgade, noyau d'Alexandrie).

NAUSITHOUS, Ναυσίθοος, et NAUSINOUS, Ναυσίνοος, passent pour des fils d'Ulysse et de Calypso. Le radical de tous ces noms est ναῦς, vaisseau (y joindre νόος, esprit; θοός, rapide). — Un autre NAUSITHOUS, père d'Alcinoüs, qui devait le jour à

Neptune et à Péribée, régna dans l'île de Phéacie, et enseigna aux habitants de cette île l'art de la navigation.

NAUTÈS suivit Énée en Italie, et fut chargé par le pieux fugitif de la garde du Palladium.

NAXIOS, Νάξιος, fils de Palémon, donna son nom à l'île de Naxos (*Voy.* l'art. suivant).

NAXOS, Νάξος, fils d'Acacallis et d'Apollon selon les uns, d'Endymion selon les autres. Un Naxios et non Naxos, fils de Palémon, a été aussi nommé par les mythologues. Il est clair que ce héros imaginaire n'est que l'île de Naxos personnifiée. Nous ne nous arrêterons point à relever la contradiction qui existerait entre ce mythe et la légende qui montre Bacchus élevé dans Naxos par une triade de nymphes (Philie, Croniâ et Cléis). Ce qui nous importe davantage, c'est de bien voir 1° que Naxos, Nysa (le mont de Bacchus), Nicha (la nuit en samskrit, d'où Dévanicha), enfin νῆσος (île en grec) ont été confondus de telle sorte que Dévanicha-Dionyse a été non plus le dieu de Nysa, mais encore le dieu des îles, Δεύς (pour Ζεύς ou θεός) νήσων; 2° qu'Ariadne dans l'île de Naxos, c'est Ariadne sur l'île, Ariadne sur le lotos, Ariadne Anadyomène, une Bhavani-Kamalâçana.

NÉAÇA était, dans la mythologie de l'Irlande, fille d'Eochaidh Salbindhe, femme de Fachtna et mère du grand Qonnor, le célèbre roi de l'Ulster, qui souvent est nommé Qonnor Mac Néaça ou Qonqovor Mac Néaça. Qonnor la viola dans un moment d'ivresse, et en eut un fils nommé Qormaq Qonlingios. Il faut bien se garder de voir, soit dans ces généalogies, soit dans l'inceste qui s'y mêle, le moindre fait historique. Tout y pose sur des données mythologiques modifiées à plaisir.

NÉALCE, NEALCES, Νεαλκής, ami de Turnus, tua Salius.

NÉAMAS, Νεάμας, Troyen, tué par Mérione.

NÉANDRE, Νέανδρος, fils de Macarée, régna dans l'île de Cos.

NÉANTHE, NEANTHES, Νεανθής, fils du roi Pittacus, acheta des prêtres d'Apollon la lyre d'Orphée, qui résonnait d'elle-même, et alla dans les champs pour attirer les rochers et les arbres, mais il n'attira que des chiens qui le dévorèrent. Comp. ORPHÉE.

NEB, Νήβ, une des formes du nom de Kneph ou Knef. Nous la concluons du nom composé Aménébis pour Amen-Neb, Amoun-Knef), lu par M. Letronne (*Rech. sur l'Eg.*, p. 237 et suiv.) dans une inscription grecque de la grande Oasis (*V.* KNEF et NOUB). Cette forme NEB est importante comme transition du nom de Knef à celui d'Anubis, d'une part et de l'autre au radical *Neb*... ou *Nab*... que l'on retrouve à la tête ou dans le corps de tant de noms royaux ou divins tant égyptiens qu'asiatiques, Nabukhadnézar, Nectanébo, Nabo, etc.

NÉBO, NIBAZ, NIBCHAS, Νηβώ, Νιβάζ, Νιβχάς, divinité assyrienne à tête de chien, était surtout adorée chez les Hévéens. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'homophonie de ce nom et de celui du dieu égyptien Anbo (*latrator Anubis*). Nibchas n'est donc qu'un Anbo assyrien; et il ne diffère de son homonyme memphitique que parce qu'il n'est point lié en Assyrie à une légende de conquêtes et de civilisation, puis peut-être parce que l'on s'habitua plus qu'en Égypte à l'identifier avec un génie planétaire, avec Mercure. En effet, les Chaldéens, chez qui le

culte de Nébo était plus particulièrement établi (*Isaïe*, XLVI, 1), donnaient à Mercure le nom de Nébo ou Nabo (Hyde, *de vet. Pers. rel.*, 67 : comp. Riccioli, 127 ; Selden, *de D. Syr.*, synt. II, ch. 12). Un chien figure parmi les paranatellons du Cancer et du Lion dans la sphère de Scaliger : dans les planisphères de Kircher se dessine un homme à tête de chien. Celse (Orig., *c. Celse*, liv. VI) faisait mention d'un génie à tête de chien (le sixième parmi ceux qui président aux sept cieux ou aux sept planètes), et lui donnait le nom d'Erathaoth. Mais l'Anbo d'Égypte est-il un Mercure? Si ce n'est le même dieu, c'est une forme du même dieu, un rôle du même fonctionnaire. C'est l'Hermès infernal, Ἑρμῆς χθόνιος (*Voy.* ANUBIS). — Dans ce cas, pourquoi lui donner la tête de chien? Ignore-t-on que l'Anbo d'Égypte était un dieu à tête de chakal? Soit, mais il suffit qu'on s'y soit trompé ou qu'on ait une fois pour toutes jugé la différence assez légère, pour que les Assyriens, en s'emparant du dieu, n'aient plus songé à être fidèles à la tradition égyptienne orthodoxe. Les rabbins prétendent du reste que l'on représentait aussi Nibchas avec les attributs du serpent. Ce serait un nouveau rapport avec Hermès (se rappeler le caducée), avec Esmoun-Esculape, avec Sérapis. Enfin saint Jérôme (*sur Isaïe*, pass. d°) attribue à l'idole de Nibchas le talent de la divination. — Les noms de Nabopoulassar, Naboupharzan, et en Égypte les Nectanébo nous rappellent ce nom qu'on voit encore dans l'israélite Nabal, le Lacédémonien Nabis, les Arabes Nabathéens, et peut-être la Nubie. Naboulione (*Nabulione*), nom original de Napoléon, en vient aussi, et c'est à tort qu'on explique ce mot par lion des vallées (νάπος, λέων).

NÉBROPHONE : 1° Νεβροφόνος, fils de Jason et de la Lemnienne Hypsipyle ; 2° Νεβροφόνη, nymphe de la suite de Diane. — *Nebr...* veut dire faon, *Nébrophone* qui tue les faons. La nébride, on le sait, était une peau de jeune faon dont s'enveloppaient à demi les suivants de Bacchus. Au faon depuis on substitua la panthère, et l'on conserva le nom de nébride. Plusieurs surnoms de Bacchus se tirent de cette circonstance ; tels sont Nébrodès, Nébridopéplos, etc. — On appelle Apollon Nébrocharès, c'est-à-dire qui aime les faons.

NÉCESSITÉ, NECESSITAS, en grec ANANKHÉ, Ἀνάγκη, déesse latine, dont le nom ne fut connu qu'à partir du beau siècle de la Grèce civilisée et métaphysicienne. Platon lui donne un fuseau de diamant qui touche d'un bout la terre et de l'autre les cieux, et que tournent les trois Parques. Horace la peint avec un marteau, des coins, des mains de bronze, des crampons, des clous et du fer. Les clous sans doute tiennent à l'usage où l'on était d'enfoncer solennellement un clou dans les murs du Capitole, pour indiquer qu'un an s'était écoulé ; de là par suite l'idée de chose sûre, irrévocable et sur laquelle il est impossible de revenir. Anankhé se confond avec Tyché (ou la Fortune), ou Mœra (la Parque), ou Imarmène (*Fatum*, le Destin), et enfin avec Némésis, Adrastée, etc. Quelques poètes l'ont faite fille de la Fortune. — Anankhé avait à Corinthe un temple où les prêtres seuls entraient.

NÉCROPOMPE, NECROPOMPOS, Νεκροπομπος, Mercure qui conduit les morts aux enfers. C'est un de ses surnoms les plus remarquables. Il doit être rapproché de celui de *Psy*-

chopompe (Rac. : νεκρός, πομπος).

NÉCYS, Νέκυς, *mort*, *cadavre*, Mars. Ce dieu recevait en Espagne de grands honneurs sous ce nom, et, chose bizarre, avait la tête radiée. Quelques philologues veulent qu'on lise Nicon (vainqueur) ou Néron. Nous pencherions pour ce dernier nom, qui se rapproche de Nara, homme (en samskrit) et de ses nombreux dérivés.

NÉDA, Νήδα, une des nourrices de Jupiter, avec Hagno et Thisoa, selon la légende d'Arcadie, passait pour une Océanide. C'était à tort; Néda n'était que la rivière Messénienne de ce nom, Longarche personnifiée. —Minerve avait aussi un temple sur le bord de la Néda, témoin le surnom de Nédusie qu'on lui donne quelquefois.

NÉDYMNE, Nedymnus, Νήδυμνος, Centaure, fut terrassé par Thésée, aux noces de Pirithoüs.

NÉÈRE, Neæra, Νέαιρα, est dans la mythologie transcendantale la fille-épouse du soleil; et comme cette fille-épouse, assimilée à la lune, est soit mâle, soit androgyne, chez les anciens, son nom tiré de *Nara*, *Nero* et *Anér*, homme, son nom identique à l'...αναιρα, qui termine tant de mots de la langue ionienne, et qui revient à ἡ ἀνήρ, indique assez virilité. On l'a dédoublée en deux héroïnes principales: 1° Une amante d'Hélios, mère des Héliades Phaéthuse et Lampétie qu'elle envoya dans une île, île trimourtique, île triangulaire, île qui,

' ....au loin sur trois fronts s'étendant,
Oppose un triple écueil à l'abîme grondant,

pour y garder les troupeaux de leur père. 2° Une fille de Pérée (Fré), femme d'Alée et mère de Céphée (le dieu-singe, le parèdre héliaque de Persée, de Brahmâ, d'Osiris), de Lycurgue (λύκη, lumière) et d'Augé (αὐγή, éclat). — On nomme encore trois Néère qui sont: 1° fille de Niobé; 2° femme du dieu-fleuve Strymon; 3° femme d'Autolycus.

1. NEFTE (le véritable nom fut Natfi, probablement aussi Natfé, puis Natphé, Natphi, Natpé, Netphé, Netpé; quelquefois, en intervertissant les deux consonnes du milieu, Nephthé, Nephthi, d'où les Grecs ont fait la forme usuelle Nephthys ou Nephtys, Νεφθύς, Νεφτύς), la dernière des cinq grandes divinités osirides (*Voy.* Osiris), naquit, le cinquième jour épagomène, de Saturne (Crone, Sovk, Remfa) et de Rhéa (Natfé), selon les légendes helléno-égyptiennes. Sœur d'Osiris, d'Isis et de Typhon, c'est à ce dernier que les mythes l'associent de préférence, et dans le dualisme manichéen, auquel cette répartition des quatre personnes divines donne lieu, elle forme avec Typhon le couple mauvais et stérile, comme Osiris et Isis forment le couple bienfaisant et fécondateur. Toutes les influences funestes sont des œuvres et des émanations de ces deux déités ennemies de l'homme, de l'ordre et du bonheur. Toutefois, en sa qualité de femme, Nefté est plutôt passive qu'active, tandis que vents sinistres, ardeurs brûlantes, vapeurs délétères, fléaux endémiques, maladies homicides, sont les évènements par lesquels Typhon se manifeste. Nefté se présente surtout comme la terre inféconde, comme la lisière sablonneuse du désert, comme la portion de l'Égypte située à l'occident de la vallée du Nil, tandis qu'Isis, l'épouse chérie d'Osiris, en tant que Nil, est sous un point de vue la vallée niliaque. Mais le mauvais principe femelle n'est pas tellement fatal par lui-même qu'il ne puisse subir des influen-

ces salutaires; sa stérilité fécondée produira à son tour. Le mauvais principe lui-même ne peut jamais opérer le bien; mais l'auxiliaire dans laquelle il dépose les germes du mal et qui alors devient funeste par contre-coup, ne répugne pas ainsi que lui, par le fait même de son essence, à la production du bien. L'humus peut amender le sable infertile; les eaux limoneuses du Nil peuvent atteindre l'aride limite où commence le désert; le fécond Osiris peut se rapprocher de Nefté. Ainsi le comprirent les dualistes de l'Égypte; et dans les légendes osiritvphoniennes on voit, 1° Osiris avoir un commerce furtif avec Nefté qu'il prend pour Isis (Anbo, le dieu à tête de chien, ou pour mieux dire cynocéphale, est le fruit de cette union insolite et involontaire); 2° Nefté déserter le parti de Typhon pour suivre celui du jeune Haroéri, de cet adolescent, vivante image du héros avec lequel une douce erreur l'a unie un instant. Isis ne voit pas de mauvais œil une sœur qui le plus souvent se contente de souffler ses pernicieuses influences sur d'autres contrées que l'Égypte; elle n'est point jalouse de l'éphémère complice des infidélités de son époux, quoiqu'elle ait reconnu sur le sein de Nefté la guirlande de mélilotos qu'Osiris y laissa par mégarde. Il y a plus, c'est elle qui se charge d'élever et de nourrir l'infortuné Anbo, exposé au fond des bois par une mère plus sensible à la honte qu'aux affections de la maternité. Outre Nefté, Typhon a pour concubines Aso, la reine d'Éthiopie, et Thouéri. Indubitablement ces deux héroïnes ne sont que des formes de Nefté; mais elles représentent, au lieu de la terre inféconde en général et de la terre libyque en particulier, l'Éthiopie et la lisière arabique (Ti-Arabia de l'ancien égyptien : *Voy.* Champollion jeune, *Eg. sous les Phar.*, t. I). A notre avis Nefté n'est qu'une délégation de la grande Nefté que nous nommons Natfé, la Rhéa égyptienne. La déesse du second ordre s'est émanée dans une déesse du troisième ordre; voilà tout. Du reste nous ne prétendons point qu'elle s'y soit émanée entièrement. Elle s'y émane surtout en tant qu'épouse d'un dieu-planète regardé comme éminemment funeste (Remfa-Saturne). Remfa est l'original, le type de Typhon; Natfé est celui de notre Nefté. C'est ce qu'expriment encore, pour ceux qui comprennent la langue mythologique, 1° la filiation prétendue de Rhéa (Natfé) et de Nefté; 2° l'identité ou du moins l'extraordinaire ressemblance des noms que maintes fois les textes des monuments confondent. Nefté ne pouvait manquer de paraître aux enfers. Effectivement c'est une des déesses les plus puissantes de l'Amenti et une des plus fréquemment représentées sur les peintures des monuments funéraires. Elle est quelquefois jointe ou opposée à Isis, comme dans la belle scène du bas-relief du petit temple au sud du palais de Qarnaq, reproduite *Desc. de l'Eg.*, t. III, pl. 64. Isis et Nefté (et non, comme le veut Creuzer, l'Isis céleste et l'Isis terrestre) se tiennent debout, l'une à la tête, l'autre au pied d'un lit funèbre sur lequel est étendu Osiris mort. Nous recommandons la scène où Haroéri, sortant du sein d'un lotos épanoui, reçoit de Nefté la croix ansée, symbole de sa vie divine (*Desc. de l'Eg.*, tom. I, pl. 95, 1). A l'exemple des anciens qui prirent toujours Nephtys pour Aphrodite, c'est-à-dire Vénus, M. Prichard (*an Inquiry*, etc.) identifie Athor et Nefté. M. Guigniaut

(trad. de Creuzer, t. I, p. 807, not.), d'après Jablonski (*Panth. Ægypt.*, III, p. 112-130), les distingue et voit dans Athor une Vénus céleste, dans Nefté une Vénus inférieure ou terrestre. Selon nous Nefté, parmi les Osirides, représente Natfé parmi les dieux-dynastes. Natfé à son tour se lie en bien des points à la jeune Athor, et se réabsorbe avec elle comme sable et eau dans l'unité profonde et suprême de Bouto. Mais comme d'autre part les femmes subordonnées ne tendent pas moins à se confondre entre elles qu'à rentrer dans leur type supérieur, Natfé se rapproche de Saté, dominatrice de la région inférieure en même temps qu'Athor de Tpé. Le ciel se scinde pour ainsi dire en Tpé (hémisphère supérieur) et Saté, ce que dans certaines localités on traduisit par « se scinder en Athor et Natfé. » Nefté à son tour se trouve donc avoir des rapports avec Saté et est en quelque sorte la Tpé de l'hémisphère austral. Nefté, Athor, Nefté Saté, Athor-Saté, toutes ces fusions mythiques s'enchaînent, se tiennent, se supposent, s'enfantent mutuellement; et quand Natfé, s'émanant dans la sphère osiritypbonienne, devient Nefté, elle est encore une Athor-Saté, une Vénus des régions inférieures, Ἀφροδίτη ἡ κάτω. Au reste, c'est bien ce qu'indique l'étymologie même de son nom Né-Tpé, le non-ciel (*Voy.* l'article suivant).

2. NEFTÉ ou NATFÉ, Netphe, Netpe, Netfe ou Natphe, en grec Νέτφε, déesse égyptienne, une des Treize-Douze, figure parmi les Dynastes (*Voy.* Treize-Douze) à l'extrémité inférieure de la pentade femelle, c'est-à-dire des déesses éléments. C'est, à ce qu'il paraît, la terre personnifiée; et ceux qui croient la religion hellénique dérivée de la théogonie égyptienne ne peuvent se refuser de reconnaître dans Natfé (tel est le nom que nous emploierons) le type de la Rhéa crétoise, assimilée depuis à Cybèle, et même totalement fondue avec elle dans les poètes et chez les mythographes vulgaires. Récapitulons succinctement les principaux traits de la divinité qui nous occupe. 1° Elle est de la deuxième pentade-hexade (en d'autres termes, pentade femelle, pentade élémentaire) de la série des Treize-Douze, pentade qui a pour correspondante une première pentade-hexade composée de dieux mâles, de dieux astres. 2° Elle a pour Archi-Dynaste médiat Fré-Djom ou le Soleil, pour Archi-Dynaste immédiat Pooh, la Lune. 3° Les quatre autres éléments (on se rappellera que les Égyptiens en avaient cinq), l'éther (Saté), le feu (Anouke), l'air (Bouto II), l'eau (Athor II), la précèdent; en effet la terre est le cinquième des cinq éléments, celui qui a le plus de pesanteur spécifique; et l'on comprend assez que dans des théogonies, qui sont au fond de vraies cosmogonies, cet excès de pesanteur ait fait ranger au bas de la hiérarchie la déesse représentative de l'élément pesant. 4° A Natfé, déesse femelle, répond, dans la colonne sidérique, le dynaste Sovk ou Réphan, Phan-Ré, Remfa, etc., qui n'est autre que la planète Saturne. 5° L'union conjugale de Saturne et de Rhéa dans les légendes helléuoïdes n'est donc que la simple traduction du rapport quasi-conjugal établi par les Égyptiens entre Remfa et Natfé. 6° Ni Sovk-Remfa, ni Natfé ne sont précisément des émanations de deux dieux de la famille khaméphioïde. Ce sont plutôt des espèces de transition entre le Prokhaméphis Piromi et le premier Kha-

méphis Amoun, de telle sorte que tour à tour Remfa semble un Piromi ou un Amoun inférieur, et tour à tour Natfé une Bouto ou une Neith subordonnée. Peut-être se rapprocherait-on du vrai, en se souvenant de l'hypothèse par laquelle nous identifions complètement Bouto à la conception mystérieuse et innominée de Sable-et-Eau. Que Sable-et-Eau dans l'idée des docteurs memphitiques et thébains aient collectivement signifié matière, matériaux, c'est ce dont il n'est pas permis de douter : Sable-et-Eau ne forment donc qu'un seul et même être, un seul et même dieu; mais ce dieu en s'émanant dans une sphère inférieure peut se scinder, et donner lieu 1° à une déesse-eau, 2° à une déesse-terre : Athor II serait la déesse-eau, et Natfé la terre. Remfa et Natfé étaient, dit-on, les plus jeunes des dieux dynastes. Cela signifie sans doute qu'ils furent ajoutés à la liste des majestés divines long-temps après sa confection primitive. Mais pourquoi cette postériorité? A notre avis, elle a pour causes et la difficulté que l'œil nu avait à saisir la planète de Saturne (*Voy.* art. Sovk), et la subtilité du dédoublement de Bouto en eau et sable, en Athor et Natfé. Comme dans la doctrine sacerdotale l'eau était le principe par excellence, Athor se trouva imaginée long-temps avant qu'on s'avisât d'avoir besoin de Natfé. Mais, quand aux dieux planètes on eut ajouté Remfa, il fallut lui chercher une épouse, et le cinquième élément se trouva là fort heureusement. Il nous semble même probable que la dénomination ou la périphrase de Sable-et-Eau pour Bouto ne prit naissance qu'après la création de Natfé. Ce n'est pas la grande déesse Sable-et-Eau qu'on a dédoublée en déesse eau, déesse sable; ce sont les deux déesses, déesse eau, déesse sable (ou déesse-terre), qu'après coup on a réunies en une grande déesse unique, la déesse Sable-et-Eau, la déesse matière, la déesse nuit profonde, Bouto. Si dans la mythologie grecque Saturne et Rhéa sont nommés parmi les dieux les plus anciens, puisque leur domination précède celle de Jupiter, et suit immédiatement celle d'Ourane (ou Uranus), cette différence tient sans doute 1° à ce que dans l'Égypte même quelques corporations purent intervertir l'ordre primitif des dieux planètes, et placer Remfa immédiatement après Fré-Djom et avant Zéou (Jupiter), ce qui est juste, puisque de cette manière les cinq dieux planètes se trouvent rangés dans un ordre conforme à celui de leurs distances du soleil; 2° à ce que les dieux dynastes étant souvent absorbés dans les Khaméphioïdes on put identifier Imôouth (le ciel) à Piromi, et Remfa à une espèce de Piromi subalterne, transition du vrai Piromi à Knef. Au reste, nous ne parlons ainsi qu'en faveur de l'hypothèse (peu exacte à notre avis) qui fait découler toutes les croyances grecques des idées égyptiennes. Ajoutons que cette jeunesse comparative de Natfé et de Remfa nous explique comment dans des généalogies vulgaires tous les dieux osirides ou, comme on peut les nommer, osiritypbonides naquirent de Saturne et de Rhéa. Placés dans un tableau synoptique de la religion égyptienne, à l'extrémité de la seconde dynastie de dieux et avant la troisième, ils semblent donner naissance à la troisième. Quelques autres explications non moins plausibles doivent être fondues avec celle-ci, et la complètent (*Voy.* Osiris). Natfé s'émane dans Nefté (*Voy.* cet art.), vulgairement Nephthys. Diodore,

dans les livres mythologiques par lesquels débute son histoire tout empreinte des fausses couleurs de l'évhémérisme, fait de Crone (Saturne romain) et de Rhéa deux dieux terrestres (ἐπιγείους), les deux premiers dieux terrestres issus des dieux du ciel (τῶν ἐν οὐρανῷ ὄντων). Synésius et Plutarque (*Isis et Osiris*) en disent autant, et semblent ne pas douter que réellement ces deux personnages n'aient régné sur l'Égypte, et n'aient été divinisés après leur mort. Quelque fausse que soit cette idée fondamentale, et quelque clair qu'il soit pour nous que les dieux célestes sont les Khaméphis et le Prokhaméphis, les dieux terrestres les Treize-Douze dynastes, il ne fallait pas en conclure avec Jablonski (*Panth. Ægypt.*, liv. II, ch. 1, p. 140 et 141) que jamais l'Égypte ne connut de déesse analogue à Rhéa, et que tout ce que les anciens ont raconté de celle-ci doit s'entendre d'Athor, sans doute la jeune Athor. Ce que nous avons dit ci-dessus sur l'émanation de Bouto en Athor, puis en Athor et Natfé, peut faire comprendre la cause de l'erreur de Jablonski. — Champollion jeune a retrouvé Natfé sur beaucoup de monuments originaux; la planche 36 de son *Panthéon égypt.* en représente une image simple. Les chairs sont de couleur verte : un modius surmonte la tête; le vautour décore cette tête armée de cornes de vache; un disque rouge plane au dessus de l'effigie sainte. Ces deux derniers signes indiquent, l'un que Natfé est une mère ou nourrice divine, l'autre qu'elle fait partie de la famille de Fré-Djom, dieu-soleil, Archi-Dynaste. Sur les monuments funéraires elle occupe fréquemment la place de Saté, et forme le centre des représentations nécrodu-liques, les unes étant au dessus de sa tête et de ses bras, les autres se déroulant à ses pieds. Il n'est pas rare alors que deux images de Saté se trouvent l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, et déploient leurs ailes au dessous de ses bras. Enfin elle passe aux enfers; mais là plus que jamais elle se confond avec son émanation et homonyme Nefté.

NÉHALLÉNIE, Nehallenia, doit être une déesse slave, analogue de Ganga, qui est à la fois l'onde irrigatrice, la terre fertilisée et la lune à lueur pâle et bienfaisante. On a trouvé en 1646 plusieurs statues de Néhallénie dans l'île hollandaise de Walcheren. Depuis, la France, l'Allemagne, l'Italie, en ont offert d'autres. Ces statues lui donnent toujours l'air jeune avec un vêtement qui la couvre de la tête aux pieds. Tantôt debout, tantôt assise, elle a une corne d'abondance, des fruits, un panier, un chien. Trois fois elle se trouve en compagnie de Neptune; de là les diverses idées qu'on s'est formées sur son compte. On y a vu tantôt une des Déesses Mères (*Voy.* Mères), tantôt une divinité marine. La ressemblance de Nehallenia et de Nova Luna ou νέα Ἑλένα a fait penser que c'était une nouvelle lune. Keisler y voit la divinité de Halle. Comp. l'article suivant.

NÉHAM, que peut-être on devrait lire Néhalm, était adorée dans la Germanie, au lieu où est maintenant la ville de Halle.

NEITH, d'où quelquefois chez les Latins Neitha, Νηίθ (abusivement Νηίθ), grande divinité de l'Égypte dont les Grecs ont fait leur Athânâ (Ἀθήνη-Minerve) par la transposition des deux consonnes, doit être prise pour le dédoublement femelle de Knef, c'est-à-dire, si nous employons la

terminologie populaire, pour sa fille et pour sa femme. Primitivement on se figura Knef, ainsi que Fta, ainsi que Fré, comme un être unique, sans songer à le décomposer : plus tard, lorsque l'on se demanda comment à Knef avaient succédé Fta, Fré, on fut conduit à l'analyser. Le vulgaire, pour qui Knef était le père, l'aïeul des deux Démiurges inférieurs, le dédoubla en mâle et femelle; les prêtres, plus ou moins transcendantalistes dans le secret de leurs temples, le scindèrent en deux facultés. Lesquelles? le fait ici échappe à la certitude. Toutefois, on pressent que, comme la doctrine populaire est toujours un reflet des théories sacerdotales, l'essence divine dut être partagée en deux facultés, dont l'une active et l'autre passive, et que celle-ci devint le Knef femelle ou Neith. Mais des facultés divines laquelle peut sembler passive et, par suite, femelle? Aucune, sans doute, si des métaphysiciens modernes eussent travaillé à la confection de toute cette théologie. Mais les Égyptiens décidèrent que c'était l'Intelligence, la Volonté, l'Énergie, et tantôt ils distinguèrent, tantôt ils fondirent et identifièrent ces trois classes. Au fond, on peut opposer l'intelligence qui esquisse les idées prototypes des êtres à la puissance volonté qui les réalise; on peut aussi opposer la volonté qui se détermine à créer à l'activité qui crée; enfin on peut opposer l'énergie (ἡ ἐνέργεια, ἡ ἐνεργεῖ) créatrice en relief à la préformation. Intelligence, volonté, énergie, c'est Neith : Knef, dans chacune de ces trois hypothèses, est ou puissance-volonté, ou puissance seulement, ou activité préformatrice. Notons encore qu'assez souvent les trois hypothèses se réunissent, et que Neith se trouve intelligence-volonté, intelligence-énergie, volonté-énergie. Maïa-Sakti aux Indes présente un spectacle analogue, Maïa volonté, Maïa énergie, Maïa volonté créatrice de Brahm. On objectera peut-être que Neith dans ce système devrait précéder Knef. Oui, si un esprit géométrique avait présidé à la science la plus antigéométrique qui ait jamais été. Mais, si chronologiquement le projet précède l'action, chronologiquement aussi l'action s'aperçoit, se sent avant le projet. Un acte, comme fait unique, nous frappe : c'est un peu plus tard que nous l'analysons, et que nous distinguons le dessein qui a présidé à l'exécution de l'acte même. Ainsi en théorie on a long-temps admis Knef comme première révélation démiurgique de l'être, avant de descendre dans l'analyse de ses éléments, avant de se dire que le passage de la première à la seconde révélation suppose la décomposition de Knef : lors donc que la décomposition a été opérée, peu importait que la faculté trouvée agît antérieurement à la faculté essentielle qui gardait le nom de Knef. Elle avait été aperçue postérieurement, en d'autres termes, elle avait une postériorité objective, on ne tint compte que de l'antériorité objective; et Neith-intelligence, Neith volonté, Neith énergie fut fille-épouse de Knef, c'est-à-dire, aux yeux du vulgaire, fut un peu postérieure et un peu inférieure à Knef. D'autre part, l'idée de l'éternité ou, si on l'aime mieux, de la coéternité de la matière, ne pouvait manquer dans une occasion semblable de s'offrir à l'esprit des théologiens. Certes, quand on croit en Dieu, et que l'on proclame la matière coéternelle, il n'est pas difficile de traduire ces deux mots par activité et passiveté. Inerte et inorganique,

la matière subit et souffre tous les actes; Dieu est l'agent. Former, pétrir, ordonner, harmoniser, voilà des actes de Knef; prendre formes, s'assujétir aux lois de l'ordre, se métamorphoser en un tout harmonieux, voilà le destin de la matière, voilà la nature, voilà Neith passiveté de Knef. Knef et Neith dans la trinité démiurgique forment donc le Démiurge suprême, et, soit qu'on les envisage comme activité et matière, comme puissance-volonté et intelligence, ou de toute autre manière métaphysique, on a tour à tour en eux ou un hermaphrodite divin, Knef-Neith, Neith-Knef, ou un couple protoplaste, Knef et Neith. Ces deux formes peuvent ensuite se ramifier, et, par exemple, dans l'hermaphrodite divin, on peut faire à volonté proéminer le sexe mâle ou dominer le sexe contraire; et dans les scènes où les deux dieux se trouvent séparés, on peut rendre l'androgynisme à l'un d'eux. Ainsi le veut le système de l'émanation; là, chaque personne est l'être entier; la partie égale le tout. Neith égale soit Knef-Neith, soit Knef et Neith; et quand l'androgyne s'est divisé en deux sexes, chaque sexe égal à l'androgyne primitif contient en lui les deux sexes.—Jusqu'ici Neith n'a été considérée que comme fille-épouse de Knef, et par conséquent comme la première des révélations féminines démiurgiques, révélation inférieure à l'irrévélée Bouto, supérieure à la deuxième forme démiurgique, Fta. Il est essentiel de remarquer que sa place dans la hiérarchie khaméphioïde n'a pas toujours été aussi expressément déterminée. Revêtue du caractère complet de la passiveté, et identifiée à la nature, elle fut prise pour l'antique Bouto; et l'erreur de ceux pour qui Amoun était le dieu suprême, vu qu'ils ne connaissaient point Piromi, le Prokhaméphis, ne pouvait que donner du poids à cette opinion sur Neith. D'autre part, soit parce que Neith s'émane dans Athor, fille-épouse de Fta, soit parce que Knef et Fta sont souvent fondus en un dieu unique, Neith fut proclamée épouse de Fta, et par conséquent mère du soleil (Fré) fils de Fta et troisième Démiurge. Cette seconde doctrine, vraiment inorthodoxe au fond, fut une des plus répandues en Egypte. Dans les classes inférieures Neith se reproduit, 1° en Souan et en Saté, 2° en Isis; Souan déesse des accouchements, Saté personnification de l'éther, Isis déesse semi-terrestre qui tour à tour identifiée à chaque haute divinité femelle ne se retrouve nulle part mieux qu'en Pooh et en Neith. De là l'expression d'Isis-Neith employée par Creuzer (*Symb. u. Myth.*, p. 519 de la trad. Guigniaut), expression parallèle à celles d'Isis-Athor, Isis-Pooh, Isis-Bouto, que l'on pourrait employer également, et qui à coup sûr seraient chacune le calque fidèle de quelque opinion égyptienne, quoique probablement nulle de ces opinions n'ait eu partout la vogue populaire, et que du temps d'Hérodote peut-être l'identité de Neith et d'Isis n'eût point encore été prêchée hors des colléges sacerdotaux. Revenons au caractère et aux propriétés de Neith. C'est surtout comme Λόγος, comme verbe, que M. Guigniaut, en partie d'après Creuzer (notes, page 828 du t. I), considère Neith. « Knef, « dit-il, qui est toute lumière et « toute vie, qui est à la fois mâle et « femelle, voulant créer dans la plé- « nitude de la force, la parole divine « fit éruption dans le pur ouvrage de « la nature, et, s'unissant avec le

« démiurge Knef dont elle partageait « l'essence, elle mit au monde Fta. » D'après ceci, Neith est donc parmi les Khaméphioïdes la grande mère par excellence; comme hermaphrodite et partageant la puissance virile de Knef, elle est génératrice et motrice; femme du souverain architecte du monde, elle est conservatrice et gardienne; femme du plus puissant des Khaméphis, elle domine sur les régions supérieure et inférieure (la force accompagnée de sagesse et doublée par elle, tel est son apanage); femme du principe bienfaisant, elle domte le génie du mal et punit les pervers; c'est la grande castigatrice. Toutes ces attributions se concilient les unes avec les autres, et jusqu'à un certain point se supposent mutuellement. N'en voir qu'une, c'est être exclusif et faux, c'est méconnaître le génie égyptien. Tel a été, par exemple, le défaut de Vogel dans son Essai sur la religion égyptienne (*Versuch üb. d. Rel. d. alt. Æg.*, p. 136), lorsque, sur la foi de Platon (t. IX, 290 de l'éd. Deux-P.), d'Hérodote (II, 169) et d'autres auteurs relativement modernes, il dit que Neith en Égypte, comme Athânâ en Grèce, fut la déesse de la sagesse. Conformément aux assertions toujours étroites et gratuites de Dornedden (*Phaménophis*, 10, etc., 31, etc., 57, etc.), faut-il admettre que Neith, à la fois déesse et signe hiéroglyphique, représentait à l'œil ainsi qu'à l'esprit des dévots l'année de trois cent soixante-cinq jours un quart opposée à l'année ancienne de trois cent soixante-cinq jours, ou la différence de six heures qu'il y a entre ces deux années, ou enfin un cycle d'années au bout duquel le commencement de l'année de trois cent soixante-cinq jours et de l'autre coïncident (ce cycle serait de 1460-1461 ans)? Nous ne le pensons pas. A part même l'exclusivité du système, rien ne prouve que jamais Neith ait passé en Égypte pour un cycle, pour une période quelconque de temps; et cette idée d'ailleurs serait assez difficile à concilier avec les attributions élevées que nous avons reconnues appartenir à la déesse. Toutes sont prouvées, et par les caractères emblématiques des animaux en rapport avec Neith, et par les monuments. Ainsi, par exemple, d'une part nous voyons le vautour accompagner presque toutes ses images, la tête mâle du bélier générateur s'élever sur son corps ainsi que sur celui d'Amoun, le lion à la fois symbole de force irrésistible, de flamme ardente et de sources fécondes, lui prêter tantôt sa tête, tantôt son corps (de là le sphinx); et de l'autre les monuments accumulés dans les musées européens nous la montrent successivement génératrice (tant mâle que femelle), motrice et conservatrice, castigatrice. Nous nous bornerons à citer 1° les effigies habituelles qui représentent une femme ailée assise (quelquefois agenouillée) et coiffée du pchent placé sur la dépouille du vautour; 2° les innombrables figures de Neith léontocéphale (c'est-à-dire à tête de lion; voy. *Desc. de l'Eg.*, t. IV, pl. v, et les ciselures de la tête colossale du musée Durand, aujourd'hui au musée égyptien du Louvre); 3° la magnifique Neith castigatrice, écrasant le serpent-géant Apoph, représentée dans la pl. vi *septies* du *Panth. ég.* de Champollion jeune; 4° celle du Rituel funéraire (IIIe part., § III, form. 20) qui présente la déesse avec le phallé (l'organe mâle) et trois têtes, dont l'une humaine coiffée du pchent, l'autre léonine avec deux palmes, la troisième de vautour aussi

avec les deux palmes; 5° le bas-relief de Kalabché (Gau, *Ant. de la Nub.*, pl. XXI, n° 1; *Panth. égypt.* de Champollion jeune, pl. VI *quinq.*), où Neith criocéphale, avec les chairs vertes ou d'un bleu foncé (comme Amoun), porte sur la paire de cornes caractéristiques du bélier la coiffure symbolique de Souan (Ilithye égyptienne); on remarque que derrière elle se trouve Souan même, et que sur le bas-relief suivant Knef-Neith dédoublé fait place à un Amoun-Ra, assisté de Neith sous sa forme divine et coiffée du vautour; 6° les Neith-Panthées dont une image se trouve représentée dans le même *Panth. ég.*, VI *ter*). — Neith était particulièrement adorée à Saïs dans l'Égypte inférieure. Une inscription célèbre lui faisait dire : « Je suis tout ce qui est, « qui a été et qui sera : le soleil est « mon fils (ὃν ἐγὼ καρπὸν ἔτεκον, « ἥλιος ἐγένετο), et nul mortel n'a « soulevé mon voile. » Ces paroles mystérieuses et emphatiques, que Dornedden commente dans le sens de son explication (passage cité), s'entendent plus naturellement du caractère tour à tour métaphysique et cosmogonique prêté à Neith que d'un cycle solaire ou autre. Dieu est tout, en conséquence Neith est tout. Elle l'est bien plus encore comme partie intégrante du premier Démiurge. Ce premier Démiurge identique au Prokhaméphis est ce qui a été (l'irrévélé); identique aux deux Démiurges qui suivent, est ce qui sera : il est trop évident qu'il est ce qui est. Maintenant de Knef-Neith passons à Knef et Neith, c'est-à-dire au dédoublement du grand Androgyne. Épouse de Fta (identifiée à Knef), Neith enfante Fré le soleil; épouse de Knef, Neith enfante la lumière qui devient (ἐγένετο) le soleil, c'est-à-dire qui s'individualise en une troisième forme, et devient Fré : ainsi dans les deux hypothèses l'inscription dit vrai. Nul mortel, ajoute Neith, n'a soulevé mon voile. C'est ici Neith-Bouto, Neith-nuit profonde, Neith-nature, Neith-abîme d'immensité, ou mieux, en mariant toutes ces qualifications, Neith-immense et obscure nature ('Αθήνη-Φύσις) dans la plus haute acception, qui prononce un oracle vrai encore de nos jours, incontestable au temps des anciens. A la porte du temple de Saïs étaient figurés un vieillard et un enfant (Plut., *Isis et Osir.*, p. 80 de l'éd. Squire). Vraisemblablement ils représentaient Piromi, l'irrévélé, et la première révélation, Knef, ou mieux Knef-Piromi et Fta; on pourrait dire aussi l'éternité et le temps. On célébrait annuellement en Egypte une fête magnifique en l'honneur de Neith. Elle consistait principalement en illuminations et peut-être en lampadodromies ou courses à la lueur des flambeaux. On devine que cette cérémonie se réfère à Neith, mère et épouse de Fta. Les poètes et les mythographes gréco-romains ont donc trouvé dans la Neith égyptienne tous les éléments de Minerve, la haute sagesse, la force, la virilité; et des traditions anciennes ou transcendantales, ordinairement enveloppées d'une obscurité profonde, s'expliquent aisément par la comparaison des deux théologies. Ainsi Minerve est prise pour la région supérieure de l'air, tandis que Junon n'est que l'air inférieur et sublunaire qui occupe l'espace entre l'éther et l'atmosphère terrestre : c'est que Neith khaméphioïde s'émane en Saté, déesse-dynaste. Minerve est femme de Vulcain (Cic., *N. des dieux*, III, 21) : Neith a été prise pour fille-épouse de Fta. Minerve, dit-on, fut

fille du Nil : c'est qu'Amoun ou Knef est pris souvent pour ce fleuve (*Voy.* Knef et Noute-Fen). Minerve naît du cerveau de Jupiter : Neith est la fille intellectuelle d'Amoun. D'autres points corrélatifs sont indiqués à l'art. Minerve. Selon les étymologistes, Neith (en égyptien Naieiouit) signifiait *fondatrice du temps fixe*, ou bien *je suis venue de moi-même*. Nous ne croyons guère plus à l'une de ces explications qu'à l'autre.

NÉLÉE, Neleus, Νηλεύς, fils de Neptune, ou de Créthée, ou d'Hippocoon, et de Tyro, fut exposé par sa mère avec Pélias, son frère jumeau, et recueilli, ainsi que lui, par des bergers. Plus tard Pélias tua sa mère à l'autel de Junon. Puis tous deux se mirent en possession des états de Salmonée, leur aïeul, sur les confins de l'Élide et de la Messénie. C'est là que Nélée bâtit Pylos, que d'autres disent avoir été l'ouvrage d'un héros éponyme dépouillé par Nélée, épousa Chloris de laquelle il eut, outre Péro, trois fils, Nestor, Périclymène, Chromius, et s'unit par des liens moins graves à d'autres femmes qui le rendirent père de neuf enfants: Taurus, Astérius, Nicaon, Déimaque, Eurybios, Epiléon, Phrasis, Antimène, Alastor, étaient leurs noms. Des douze jeunes héros que nous venons de citer, le Scholiaste d'Apollonius retranche Nicaon, Épiléon, Phrasis, Antimène, Chromius, et les remplace par Pylaon, Epidaüs, Chadios, Eurymène, Évagoras. Phylaque lui ayant volé des bœufs, il promit sa fille Péro à celui qui les lui ferait recouvrer. Mélampe remplit cette condition, et obtint la main de la princesse. Mais d'abord il fut employé un an de suite par son beau-père à des œuvres serviles, et même il fallut qu'il lui cédât toutes ses richesses. Nélée soutint la guerre contre les Arcadiens, et leur livra bataille près du fleuve Céladon et à Phée sur Jardane; Nestor y tua Éreuthalion. Est-ce avant ou après cette expédition que Nélée refusa de purifier Hercule du meurtre qu'il avait commis sur la personne d'Iphitus, ou plutôt osa résister aux prétentions du héros de Tirynthe, qui voulait lui faire reconnaître la suzeraineté des rois d'Argos? Ce qu'on donne pour certain, c'est que tous les Néléides restèrent sur le champ de bataille, à l'exception de Nestor qui, trop jeune alors pour prendre part à la guerre, avait été envoyé à Gérénie. Quelques poètes arrachent au massacre général Périclymène qui fut changé en aigle. Nélée conserva pourtant le trône. Il mourut dans son lit à Corinthe, et Sisyphe, son ami, l'ensevelit si mystérieusement que Nestor lui-même ne put savoir où était son tombeau. — Nélée était un roi pasteur, et les mythologues lui donnent des troupeaux de la plus grande beauté. Il fit venir de Pylos des bœufs que toute la Grèce admira. Ses chevaux étaient magnifiques; aussi envoya-t-il un quadrige à Olympie pour y disputer le prix. Chevaux et char, tout fut perdu pour lui; mais quelque temps après, Nestor reconquit par son adresse ce que les envoyés de son père avaient perdu. Nélée est un de ceux qu'on donne comme ayant fondé ou renouvelé les jeux Olympiques. Nestor, son fils, lui succéda. Les Néléides, ses descendants, étaient divisés en quatre branches quand les Héraclides envahirent le Péloponèse. — Nélée, fils de Codrus et frère de Médon, exclu du trône par l'oracle qui prononça en faveur de son frère, alla fonder un établissement à Milet, et, afin de pourvoir de femmes sa co-

lonie, fit tuer les Milésiens par les aventuriers qui s'étaient associés à sa fortune.

NÉMAUSE, Nemausus, héros éponyme de Nîmes, *Nemausus*.

NÉMEDH (vulg. Nemedhius ou Nemethius) est, dans la mythologie irlandaise, un fils de Dnamhain ou Adnamhain, et a de Macha, son épouse, quatre fils, Si-Tiearna, Aixinn, Jarbhainiel-Faid, Fergus Leathdearg. Nul doute que tous ces noms ne puissent être pris pour les noms de héros réels. Macha est la divinité suprême d'une race sacerdotale, les Tuatha-Dadan; les quatre fils de Némedh en sont les dieux subalternes. Némedh lui-même émane en quelque sorte de Macha. Un agencement moderne lui donna Dnamhain pour père. Une fois ceci compris, il devient clair que par Némedh est représenté un groupe, un clan, un peuple irlandais. Ce peuple sera nommé les Némèdes. Pris comme peuple qui émigre, n'importe d'où, et va chercher fortune en Irlande, il se place entre Bartolam et les Firbolg. Tout semble prouver qu'il est identique aux Tuatha-Dadan; seulement il faut noter que la nation sacerdotale désignée par ce nom a une magie et des lois. Magicienne, elle affectionne le nom de Tuatha-Dadan; pourvue de lois et docile à ces lois, elle se nomme Némèdes. Neimeadh était le nom des antiques lois d'Irlande. Elles étaient appliquées par des juges sacerdotaux dont on appelait les sentences Breith-Nemeadh. Ces lois étaient en vers dans l'origine; d'où *Nemead* dans le sens de poème, et *Naom*, *Neimead* pour juge pontifical. — Les Némèdes étaient de race gaelique, et passent dans l'histoire fabuleuse de l'ancienne Irlande pour être tombés sous le joug des étrangers, des Afrigh, des Firbolg et même des guerriers indigènes, Tuatha-Dadan, qui à leur tour plièrent sous l'épée des Mileadhs ou Scuiths. Soumis, les uns vécurent sous le joug des pirates (Afrigh) jusqu'à l'arrivée des Firbolg. que l'on a voulu à tort rattacher à la race des Némèdes, les autres vidèrent le pays. Originellement pourtant ils en avaient vaincu les antiques possesseurs. Leurs demeures, dit-on, furent construites par les Fomhoraïces ou Afrigh. Cela veut bien dire que les Afrigh avaient fléchi sous leurs armes, et qu'en battant les Némèdes ils ne firent que prendre une éclatante revanche. — Valencey a fait des Némèdes une colonie numidique. Il n'est pas besoin de faire sentir le ridicule de cette idée.

NÉMÉE, Νεμέα, Nemea, fille du dieu-fleuve Asope, donna son nom à une ville de l'Argolide.

NÉMÉSIS, Νέμεσις, passe vulgairement pour la Vengeance. Puis, en élargissant de plus en plus ce rôle, pour la grande Furie, pour la Justice, pour Imarmène ou la Fortune justicière souveraine, de qui tout émane. Puis, en l'individualisant derechef, pour la haute génératrice et pour la lune prototypique. Ceci posé, on comprendra qu'on l'ait confondue avec Hécate, Proserpine, Clotho, Carmente, avec Dicé, Thémis, Adrastée, avec Tyché (la Fortune) et toute la longue série des personnifications du destin, avec les Vénus, Ilithye, Latone, Léda, Junon, avec Isis. On comprendra qu'on l'ait faite successivement fille de la Nuit seule (Hésiode), de la Nuit et de l'Erèbe (Hygin), de l'Océan (Pausanias), de la Justice (Ammien Marcellin), de Jupiter et de la Nécessité (anonyme *sur Callimaque*). On comprendra que cette fille

de Jupiter, suivant les uns, ait, suivant les autres, joué près de lui le rôle d'épouse. Il la posséda endormie: lui-même avait alors la forme d'un cygne. Un œuf provint de cette union clandestine, et Mercure alla le porter à Léda qui se chargea de le faire éclore. On comprendra que nous rejetions bien loin la vulgaire étymologie νεμεσᾶν, s'indigner, pour voir dans ce nom la grande mère, *nama-iça*, *namæça*. Nul doute que la déesse Vengeance ne soit une Bhavani Içani chez qui prédomine parfois la face Kali, Dourga qui fait verser des larmes et ruisseler du sang, Mahéchamourdini qui tue, perce, lacère, assomme, flagelle, asphyxie, empoisonne. Cette Bhavani, sombre exterminatrice, n'en est pas moins la blanche lune dont les rais d'argent tremblent moelleusement dans l'eau bleuâtre du Gange, et le Gange qui roule la fraîcheur et la fertilité sur sept cents lieues de terre, et la terre que bariolent les fleurs, veloutent les herbes et couronnent les fruits : plus haut encore, Bhavani est la passiveté nature, la mère universelle, la grande monade enceinte de tous les dieux. Si l'on se rappelle la danse profonde pendant laquelle s'échappent de l'ample sein de la nouvelle Hiraniagharba les trois œufs trimourtiques; si l'on rapproche de cette grandiose cosmogonie sivaïte celle du brahmaïsme qui sous Brahmâ (le dieu au beau cygne-aigle) montre Brahmanda, œuf du monde, œuf unique cette fois, n'est-il pas évident que l'œuf orphique est l'œuf pondu par Némésis, couvé par Léda, porté par Mercure, le dieu transition, de la déesse conception à la déesse incubation, n'est qu'un Brahmanda né de Bhavani par Brahm-Hamsa? — Hellénisée, Némésis surveille, juge, châtie, commande à l'aveugle destin, fait *ad libitum* sortir de l'urne fatale la boule blanche ou la boule noire, humilie les superbes, courbe les notabilités qu'enorgueillissent bonheur, génie, force ou beauté, accable surtout du poids de sa haine l'enfant coupable du crime de lèse-paternité, et, au dire des poètes érotiques, venge les amants malheureux des infidélités qu'ils pleurent, le jour où ils s'aperçoivent qu'on les trahit. — Sans dire que Perses, Assyriens, Babyloniens, Éthiopiens, l'adorèrent; sans rappeler que quinze chapelles lui furent dédiées sur les bords du lac Mœris (Némésis serait alors une Tithrambo); sans assurer enfin que les Étrusques l'aient connue et couronnée d'un diadème de pierres précieuses, on peut admettre que son culte s'introduisit dans les contrées subdanubiennes par Orphée (les écoles orphiques, bien entendu); que Samos, Éphèse, Smyrne, Sidon, l'honorèrent sous son nom classique; qu'elle eut un temple à Rhamnonte (d'où le nom local de Rhamnusie); qu'une fois répandue dans l'empire romain, elle eut un autel au Capitole, un temple à Brixia, des sacrifices en mille lieux différents. — On la représentait couverte d'un voile, que vulgairement on explique par l'impénétrabilité des vengeances célestes; mais Bouto, mais Isis le portent ce voile, et ne sont pas essentiellement des déesses de la vengeance. Ailleurs, c'est une roue qu'elle a sous les pieds, ou un gouvernail qui sert de support à sa main, ou un vase et une lance qu'elle tient dans une attitude majestueuse. Tous ces emblèmes sont hindous, sauf le gouvernail. Avec la roue, ses pieds foulent un compas dans la statue de Brixia; de plus une couronne de laurier orne sa tête. Ailleurs le narcisse remplace

cette feuille sévère, et rappelle le Padma ou Kamala de l'Inde. Des ailes, soit tombantes, soit éployées, un griffon qui semble voler, un glaive, un peplum, enfin la couronne radiée, voilà les autres attributs de Némésis. — On voit cette déesse auprès de Junon, d'Isis, d'Ariadne, qu'elle semble consoler. Plus souvent encore elle est seule. Telle était la magnifique statue qu'Agoracrite, élève de Phidias, avait faite pour les habitants de Rhamnonte; elle avait à la main une branche de frêne ou de pommier. —Némésis se dédoublait en une bonne et une mauvaise Némésis : c'étaient des Némèses (νεμέσεις). Il est aussi question de Némèses dont on ne fixe pas le nombre, dont on ne caractérise pas les fonctions. Ce ne sont que des Némésis subalternes. Alexandre, dit-on, reçut d'elles en songe l'ordre de rebâtir Smyrne. On les voit avec Jupiter (Venuti, *Mus. alb.*, XXXIII, 1) près d'Apollon (Morell, *Médaillons du roi*, VIII, 8), et dans la main de Cybèle (ouv. d°, XVII).

NÉMESTRIN, Nemestrinus, dieu latin, présidait aux forêts, et, quand les Romains commencèrent à connaître la mythologie grecque, se transforma en souverain des Dryades, Faunes, et autres divinités des bois.

NÉMÉTOR, Νεμέτωρ, c'est-à-dire *le Vengeur :* Jupiter, auquel appartiennent toutes les fonctions, et conséquemment celle de punir le crime. Ici le surnom est remarquable, et à cause de la foudre dont on l'arme principalement dans ce but, et à cause de ses liaisons avec Némésis, la vengeance personnifiée.

NÉNIE, Nænia, le chant funéraire personnifié, avait un temple hors de Rome, près de la porte Viminale. On l'invoquait dès le commencement de l'agonie. On assure que les vieillards surtout l'imploraient. On peut comparer Ialème, qui est aussi un chant de deuil personnifié, et Linos, qui semble avoir été dans le même cas.

NÉOPHRON, Νεόφρων, fils de Timandra, fut métamorphosé en vautour par Jupiter (*V.* Égype).

NÉOPTOLÈME. *V.* Pyrrhus.

NÉPENTHE, Nepenthes, Νηπενθής, Apollon. Ce dieu, par sa pure lumière, dissipe la tristesse. Ce serait en quelque sorte le Népenthe personnifié. Le Népenthe, selon l'Odyssée, est une plante d'Égypte qui, mêlée au vin, endormait la douleur. Hélène en sert à Télémaque à la table de Ménélas. Le poëte n'oublie pas de dire qu'elle l'avait reçu de la reine Polydamna, femme de Thonis. Il est absurde de voir dans cette plante, avec Plutarque, Athénée, Philostrate et Macrobe, les contes qu'Hélène faisait aux convives pour les divertir. Évidemment le Népenthe, dans l'idée du poëte, était de l'opium, ce qui ne signifie certes ni qu'on le distillait du temps d'Homère avec l'exquise perfection qu'on y met aujourd'hui, ni que l'on ne pensât pas au nectar et à l'amrita-ambrosie en parlant du Népenthe (R. : νή, nég.; πένθος, deuil).

NÉPHALION, Νηφαλίων, un des fils de Minos.

NÉPHÉLÉ, Νεφέλη (ce mot veut dire *nuée*) : 1° première ou deuxième femme d'Athamas, mère de Phryxos et d'Hellé (*Voy.* Athamas, Chrysomalle, Ino); 2° nymphe substituée par Jupiter à Junon et prise pour elle par Ixion, dont elle eut les Centaures. La fable vulgaire parle d'une nuée; mais on vient de voir que nuée se dit en grec Néphélé.

NÉPHOS, Νέφος, fils d'Hercule.

NEPHTÉ, NEPHTHYS. *Voy.* Nefté.

NÉPIA, Νηπία, fille de Jason, épousa Olympe, roi de Mysie, et donna son nom aux champs népiens.

NEPTUNE, Neptunus, et en grec Posîdan ou Posîdôn, Ποσειδάν, Ποσειδῶν, dieu des mers, selon les Grecs et les Latins, passait pour fils de Saturne et de Rhée, et en conséquence pour frère de Jupiter, de Pluton, de Junon, de Cérès et de Vesta. Comme ses deux frères, il fut caché par sa mère qui, au lieu de l'enfant, donna au vorace Saturne une pierre énorme à dévorer. Quelques mythologues substituent à cette pierre un jeune poulain. Chez Hygin (*fab.* cxxx) c'est dans la mer qu'elle va lui chercher un asile, et c'est Saturne lui-même qui l'y cache. Tzetzès lui donne pour nourrice Arné, ou Arno. Neptune aida Jupiter dans sa lutte contre les Titanides, puis dans la Gigantomachie. C'est lui qui, lors du dénouement de la première de ces guerres, enchaîna les Titans dans le Tartare, et en ferma l'entrée avec des chaînes de fer. Lorsque les trois frères victorieux se partagèrent l'empire du monde, Neptune eut les mers, et pour sceptre le trident. Dans la Gigantomachie, il combattit le géant Polybote, le contraignit à prendre la fuite, et dans sa course l'écrasa sous le poids de l'île de Nisyre, qu'il lui jeta sur le dos. Lors de la retraite des dieux en Égypte, il les accompagna sous la forme de cheval. Plus tard, il prit part à la conspiration d'Apollon contre Jupiter, et résolut de mettre aux fers ce maître des dieux. Mais le roi de l'Olympe découvrit le complot et condamna ses deux ennemis à vivre un an sur la terre. C'est alors qu'Apollon et Neptune réunis élevèrent les murailles de Troie. Lorsqu'ils eurent achevé ce travail, Laomédon leur refusa le salaire convenu; la part de Neptune consistait en chevaux. Neptune, irrité, submergea le pays, puis, se laissant fléchir par les prières des Troyens, consentit à n'envoyer contre eux qu'un monstre marin auquel on finit par promettre, pour arrêter ses ravages, une jeune fille à dévorer chaque jour. Hésione, fille de Laomédon, venait d'être désignée par le sort, et d'être attachée au rocher fréquenté par le monstre, quand Hercule parut, et, moyennant un prix convenu avec le roi de Troie, tua le colosse dévastateur. Andromède, délivrée par Persée, offre les mêmes faits sous d'autres noms, et, là aussi, c'est Neptune qui a envoyé l'animal marin qui mange les jeunes filles. Nous voyons aussi Neptune envoyer à l'Attique le terrible taureau de Marathon; et à la Crète le beau taureau que Minos ne veut point sacrifier, et qui ensuite devient l'objet de l'ardente passion de Pasiphaé. Enfin, dans Athènes, quand Thésée trompé par Phèdre maudit Hippolyte, il lâche contre le jeune homme un autre monstre marin dont l'aspect épouvante les chevaux. Il disputa la possession de l'Argolide à Junon, et celle de l'Attique à Pallas, mais il échoua dans l'une et l'autre prétentions. Inachus avait été arbitre dans la première affaire; les dieux réunis avaient prononcé dans la seconde : on sait que dans celle-ci le prix avait été promis à celui qui ferait à la ville d'Athènes le présent le plus utile. Neptune, d'un coup de trident, fit jaillir du sol un cheval aux crins ondoyants; Minerve donna naissance à l'olivier. Neptune perdit aussi un autre procès devant l'aréopage. Halirrhothe, son fils, avait été tué par Mars; il voulut que Mars fût con-

damné par les dieux : Minerve, en s'opposant à sa demande, lui fit encore manquer son but. Dans la guerre de Troie, Neptune prit le parti des Grecs. Lorsque leur armée recula devant Hector, il s'élança en quatre pas à Èges, attela son char, le fit rouler rapidement sur les flots, et, arrivant au champ de bataille, ranima l'ardeur des deux Ajax et d'autres héros. Pendant le sommeil de Jupiter sur l'Ida, il parut en personne dans les rangs : les Troyens plièrent, et il fallut que Jupiter éveillé lui intimât par Iris l'ordre de revenir. Neptune avait donné pour présents de noces à Pélée les deux célèbres chevaux Xanthe et Balios ; c'est lui qui changea Périclymène en aigle, Hiérax en oiseau de proie, et, chose bizarre, la jeune Cénis en homme. C'est lui aussi qui, par pitié pour les douleurs de Latone, fixa au milieu des flots l'île jusqu'alors flottante de Délos. — On donne pour femme à Neptune la belle Amphitrite, souvent confondue (à tort) avec Téthys. Parmi ses nombreuses maîtresses se distinguent les suivantes (la 2e colonne désigne leur père, la 3e leurs enfants) :

Thoosa.	Océan?	Polyphème.
Péribée.	Eurymédon.	Nausithoüs.
Tyro.	Salmonée.	Pélias. Nélée.
Iphimédie.		Otus. Éphialte.
Molione.		Euryte. Cléate.
Méduse.	Phorcys.	Pégase. Chrysaor.
Hippothoé.	Mestor.	Taphius.
Libye.	Épaphe.	Bélus. Agénor.
Lysianasse.	Épaphe?	Busiris.
Céléno.	Atlas.	Lycus.
Alcyone.	Atlas.	Hyriée. Hypérète. Éthuse.
Chioné.	Borée.	Eumolpe.
Cénis.	Élatus?	
Amymone.	Danaüs.	Nauplius.
Cérès.	Saturne.	Arion le cheval.
Bathynis.		Amycus.
Calyce.	Hécaton.	Cycnus.
Harpalyce.	Harpalyque.	
Astypalée.	Phœnix.	Ancée.
Arène.	OEbale?	
Antiope.	Éole.	Béote. Hellen.
Eurynome.	Nisus.	Agénor. Bellérophon.
Thémisto.	Hypsée.	
Agamède.	Augée.	Actor.
OEnope.	Épopée.	Mégarée.
Europe.	Titye.	Euphème.
Mélie.	Océan?	Amycus.
Alope.	Cercyon.	Hippothoüs.
Cégluse.		Asope.
Euryale.	Minos.	Orion.
Chrysogénie.		Chrysès.
Mélantho.		
Alistra.		Ogygès.
Scamandrodice.		
Midée.		Asplédon.
Cléodore.	Danaüs.	Parnasse.
Clitone.	Cliton.	10 enfants inconnus.
Euryte.		Halirrhothe.
Leis.	Horus.	Althèpe.

On donne encore pour fils à Neptune, mais ici les mères sont ou douteuses ou inconnues, Aon, Albion ou Alébius, Amphimane, Actorion, Bergion, Cercyon, Cenchrée, Chius, Crocon, Cromus, Dercyle, Dorus, Lamie, Lélex, Lestrygon, Mégarée, Melion, Messape, Nyctée, Oncheste, Pélasgue, Phéax, Sicule, Sicanios, Taras, etc. Ces noms offrent les indications les plus précieuses ; tous font allusion à des circonstances censées maritimes, aux rivages, aux montagnes, aux mugissements des flots, ou bien ce sont des héros éponymes, soit des plages riveraines, soit des villes situées sur le littoral. Remarquons que l'on donne comme fils de Neptune beaucoup de brigands et de chefs tyranniques. Neptune portait un très-grand nombre de surnoms. Voici les seuls importants : 1° Hippios, en latin *Equestris*, et tous ceux dans lesquels entre l'élément *hipp*.... cheval ; 2° Ennosigée, Énosichthon, Cinésichthon, Sisichthon, c'est-à-dire qui ébranle la terre ; 3° Asphaliée. Thémelioukhos, Gæéokhos, qui l'entoure ou la tient sous son pouvoir, qui la consolide ; 4° Mélante, Mykète, Tavrios, Ægæon, tous indicateurs de

force puissante, de puissantes figures animales, de vastes bruissements; 5° Damée, qui domte; Basiléys, roi; 6° Prosclystios, alluvionnel; 7° Phytalmios, nourricier; 8° Érechthée, le terrestre; 9° Consus, Canobe, etc. (ce sont les noms de personnes divines étrangères à la Grèce, mais réabsorbables dans l'idéal d'un dieu-mer); 10° Cyanochète, ou à la chevelure bleue, etc.; 11° Eutriène, Aglaotriène, Mégatriène (allusions au trident, en grec triæna); 12° Enfin la foule des surnoms locaux, Ténarios, Nisyreos, Onchestios, etc. Celui d'Isthmios mérite une mention particulière, parce qu'il indique non-seulement le culte dont Neptune était l'objet dans l'isthme de Corinthe, mais le voisinage et la puissance de Neptune dans tous les isthmes imaginables.—Le séjour de Neptune était au fond des mers, mais quelques îles, quelques villes, quelques caps étaient aussi ses résidences favorites. La plupart de ces lieux célèbres sont ceux où il avait fêtes, temples ou autels; et presque tous, de manière ou d'autre, ont été incorporés à sa légende. Tels furent Nisyre, Èges en Achaïe, Èges sur la côte d'Eubée, l'isthme de Corinthe; le cap de Ténare, où il avait un temple qui servait d'asile aux criminels; Oncheste dont le bois sacré et le temple existaient encore à l'époque de Pausanias; Calamrie où l'on n'admettait pour prêtresses que de jeunes filles d'un âge trop tendre encore pour être nubiles; Mantinée où nul homme ne devait entrer dans son temple; Sunium, Géreste, Thérapne, Sparte, Rhodes, Thèbes; Hélice où les Ioniens célébraient en son honneur une grande fête solennelle dite Panionie; Trézène qui lui était consacrée, et qui se nommait Posidonie; Patres en Achaïe. Platon assure dans son *Critias* que Neptune avait un temple dans l'île poétique de l'Atlantide. Ce temple, dit le philosophe, avait un stade de longueur, et trois plèthres de large; sa hauteur répondait aux deux autres dimensions. L'or, l'argent, les pierres précieuses y resplendissaient de toutes parts, et de riches incrustations ornaient les murailles. Une précieuse mosaïque s'étendait sous les pieds des adorateurs du dieu. Parmi ces chefs-d'œuvre d'un art miraculeux se voyait Neptune lui-même sur un char attelé de chevaux ailés, et entouré de cent Néréides qui avaient des dauphins pour montures. Devant le temple étaient des statues d'or massif, représentant tous les rois et tous les princes de la famille royale par qui l'Atlantide était heureuse d'être gouvernée. C'est bien déchoir que de retomber de cette île éblouissante à Rome, où nous ne trouvons en l'honneur de Neptune que quelques temples dont un surtout dans la neuvième région; la magnifique galerie d'Agrippa, qui offrait entre autres chefs-d'œuvre le tableau des Argonautes; et enfin les Consualies au mois d'août et les Neptunales en juillet. Dans Athènes le 8 de chaque mois était consacré à Neptune ainsi qu'à Thésée. On sait que deux mois athéniens portaient son nom. Le dernier n'était qu'un mois intercalaire, et se plaçait après le douzième mois de l'année, tantôt de deux en deux, tantôt de trois en trois ans (dans l'octaétéride, Posîdôn II venait terminer les années trois, cinq et huit). Corinthe célébrait en l'honneur de Neptune les jeux isthmiques. Selon les uns, Thésée les avait institués; suivant les autres, ils remontent au temps de Mélicerte et de Palémon. Des syncrétistes admettant la dei-

nière hypothèse out soupçonné une réorganisation par Thésée : l'un n'est pas plus croyable que l'autre. Le fait certain est que ces jeux étaient au nombre des quatre grands Agônes de la Grèce; ils se célébraient de quatre en quatre ans (Pindare dit de deux en deux : peut-être en fut-il ainsi pendant un laps de tems. Les couronnes varièrent; primitivement le feuillage du pin était en possession de les fournir; plus tard on y substitua le persil flétri, puis on supprima le persil, et le pin reprit ses droits. —Les surnoms de Neptune ont dû faire comprendre ses divers caractères. Nous nous bornerons à en présenter un rapide résumé. Neptune est l'eau personnifiée. Il diffère de Pontos, d'Océan et de Nérée, 1° par la richesse de sa légende; 2° par sa jeunesse relative. Aussi Pontos, Ogên, Thalassa sont-ils des dieux pélasgiques, ou peu s'en faut; Posîdôn arriva dans le Péloponèse par les Doriens de la Crète, qui eux-mêmes l'avaient reçu des Phéniciens ou de la Libye. A l'époque élégante de la Grèce, Neptune fut placé par les théogonistes parmi les Cronides, antagonistes des Titans, des géants, et en général de toutes les forces aveugles et brutes. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, Neptune avait été primitivement un être à face ahrimanienne. Son nom n'est autre que celui de Nefté (Ne-tpé, le non-ciel), selon les Grecs Nephthys. L'Égypte avait la mer en horreur. La déesse fatale, l'ennemie d'Isis était et le sable brûlant de la Libye et la mer qui baigne ses rives. Les Grecs qui durent de bonne heure tant de remercîments à la mer ne furent pas aussi exclusifs que l'Égypte, et tour à tour Nefté masculinisée fut une déité bienfaisante et une déité fatale. Souvent pour tenir le milieu entre ces deux points de vue intervint l'idée de force : la force est alternativement utile et funeste, tutélaire et destructrice, attrayante et farouche. De là cette présence perpétuelle du taureau, du cheval dans les mythes de Neptune. Son père dévore un cheval à sa place; il est cheval afin de jouir des faveurs de Cérès; il fait sortir un cheval du sein des mers; il est le père du cheval Arion, l'aïeul du cheval Pégase; il secoue les flots, comme le cheval sa crinière; il fait trembler le sol, comme le cheval impatient du combat; il roule des masses d'écume, comme le cheval qui mord son frein; il va et vient (Vénilie et Salacie), comme le cheval qui prélude dans l'hippodrome à une course sérieuse : les flots hennissent. Les taureaux se conçoivent de même : et d'ailleurs les fleuves aussi sont représentés sous cette forme. Nul doute que l'hippopotame, et aussi l'hippocampe à cause du nom, le dauphin comme vahanam favori des Tritons, et les formes subrondes des gros cétacés, n'aient subsidiairement contribué à populariser ces idées de taureau et de cheval dans le culte de Neptune. Jusqu'ici Neptune n'est qu'un dieu robuste, et comme tel il n'a pour fils ou pour représentants que des héros. Dans d'autres légendes va se dessiner un Neptune robuste et funeste. Celui-là est le père des Cercyon-Sinnis, des Halirrhothe, des Lestrygon, des Busiris, tous noirs de crimes, de vols, de viols, de meurtres, de sacrifices humains ou d'anthropophagies. Celui-là inspire et fait cingler à pleines voiles sur la mer Tyrrhénienne les pirates qui infestent la côte. Celui-là se révolte contre la divinité suprême, et rêve la chute de Jupiter. Celui-là se venge et punit l'arrogance, la perfidie, le meurtre. Celui-là enfin s'in-

corpore à la nuit; la chouette est son symbole; et les eaux marécageuses, la vase, les brumes épaisses, les miasmes délétères, les oiseaux stymphalides, les reptiles lernéens, semblent sous sa protection. Les autres traits de la physionomie de Neptune sont plus doux. 1° Il caresse les vierges qu'il enlace de ses bras; il jette l'eau fertilisatrice sur les guérets qu'il inonde, il s'attelle à la charrue, laboure le sol aride, brise sous son sabot la glèbe rebelle, ameublit le sillon qui va recueillir les semailles; il concourt avec Cérès à l'alimentation des peuplades humaines: le voilà lié à l'agriculture. 2° Il transporte les richesses de l'Asie, de la Crète et des îles lointaines dans le Péloponèse. Les trésors affluent sur les rives qu'il baigne. Par lui le sud et le nord, l'est et l'ouest se rapprochent et sont en contact; il est la mer Égée (car Égée est son incarnation et Égéon un de ses noms). Le voilà l'instrument principal du commerce qui sans lui languirait dans d'étroites limites (comp. Molionides). 3° Il aspire à être la pure lumière (le ciel et l'onde sont souvent en jonction dans la mythologie). Il tend à être l'époux de Minerve (l'éther), ou à remplacer Junon (l'atmosphère) dans la possession d'Argos. — L'idéal de Neptune diffère peu de celui de Jupiter quant à la physionomie. Ses traits, ses cheveux et la forme de la barbe sont les mêmes à peu de chose près; mais chez lui la puissance a quelque chose de moins facile, la majesté quelque chose de moins éthéré que chez le roi de l'Olympe. Son corps est plus mince, plus agile; ses muscles tendus et forts, sa taille, son air, expriment la rudesse. Le plus souvent il est nu. De tems à autre une légère chlamyde et plus rarement un ample manteau l'enveloppent. Un Neptune très-occupé près d'une nymphe qu'on croit Amymone la Danaïde a le pied sur un rocher (Millin, *Peint. de vases*, II, 20). Sur une médaille d'argent de Titus (Gessner, LX, 1, 2), son pied foule un globe : ce détail, mieux encore que l'aplustrum qu'il tient à la main, rappelle le vers de Lemierre :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Sur le pied d'un candélabre on voit Neptune marchant sur la pointe des pieds, ce qui indique la célérité de sa course, et tenant à la main droite un long trident de forme élégante (*Musée Pio-Clément.*, IV, 32). Très-souvent il a un dauphin à la main. Ce dernier attribut appartient au style d'imitation. Sur les monuments de l'ancien style il n'a que le trident; tel est le Neptune de Pestum (primitivement Posidonie, du nom même du lieu) (médaille d'argent dans Millin, *Gal. myth.*, 293). Phidias, Praxitèle, Scopas s'étaient signalés par de belles statues de Neptune que nous n'avons plus. On doit regretter le Neptune de bronze que Corinthe s'était fait faire du butin en cuivre arraché aux vaisseaux de Xerxès. Un bas-relief brisé, aujourd'hui à Ravennes, offre un trône de Neptune voilé; un hippocampe, une grande conque, un grand trident et d'autres plus petits, des dauphins, des coquilles, sont les principaux ornements de ce morceau de sculpture où l'on voit encore trois génies.

NÉQUIRON, DÉNICHI et MARISTIN, sont dans la mythologie sintoïque japonaise les trois dieux de la guerre.

NÉRÉE, Νηρεύς, l'onde personnifiée, faisait partie de ce cycle de hautes divinités marines dont Pontos, Ogèn (ou l'Océan) et Posidôn sont les sommités mâles, et Thalassa, Dô-

ris, Téthys, Amphitrite, les personnifications femelles. Creuzer entend par Nérée le fond à jamais immobile de la mer, et par Pontos le lit des eaux. Nous avons de la peine à le croire. Pontos, Ogén, Nérée, passèrent chacun chez quelque peuple pour la mer, et eurent là, dans la croyance indigène, une épouse; mais c'est après coup que les syncrétistes, admettant toutes les personnifications qu'avaient rêvées des tribus différentes, prétendirent les enchâsser symétriquement dans un tableau, et faire naître du lit de la mer le fond à jamais immobile de la mer. Nous ne faisons aucun doute que ce n'ait été la mer pour les insulaires de la mer Égée. Quoi qu'il en soit, voici les généalogies vulgaires de Nérée. Il doit le jour, selon Hésiode, à Pontos et à la Terre; selon Apollodore, qui rapporte aussi d'autres opinions, à Neptune et à Canacé : ce dernier narré est absurde. Neptune ne fut connu que postérieurement à Nérée. Auprès de Nérée se dessine, à titre de sœur-épouse, Dôris (la Donneuse), et sous ce couple, que toujours on représente comme accablé de vieillesse, se dessinent les 50 Néréides. Le trait principal de la physionomie de Nérée, c'est la divination. Il dit à Hercule où étaient les pommes d'or des Hespérides. Horace le fait surgir, comme Camoens son Adamastor, du sein des flots qui séparent deux mondes (l'Europe et l'Asie), pour prédire à Pâris les maux dont Troie allait être la victime. Devin, il avait de plus le pouvoir de changer de forme; et, comme Protée, il ne révélait l'avenir que quand, ayant épuisé le cercle des transformations à lui possibles, il était obligé de prendre sa figure première. Cette faculté prophétique ne doit pas nous étonner, nous qui savons que l'eau est la prophétesse par excellence, et qui voyons partout magiciennes, sibylles maritimes et devineresses surgir de l'onde; et nous rions lorsque nous entendons Natalis Comes faire de Nérée l'inventeur de l'hydromancie. Nous ne parlons pas de ceux qui voient dans ce dieu un prince habile navigateur, et que l'on venait de tous côtés consulter sur les chances plus ou moins prospères des expéditions maritimes. Il était adoré à Gytheum. Nérée faisait son séjour dans la mer Egée.

NÉRÉIDES (les), Νηρηΐδες, sont les cinquante filles de Nérée. On varie sur leur nombre et sur leurs noms (*Voy*. Océanides).

NERGEL (Νεργέλ) ou Nergal, idole des Cuthéens (*Rois*, IV, xvii), était figurée par un coq (selon quelques-uns par un coq de bois). Qu'indiquait ce symbole? Les Cuthéens étaient de sang perse. Était-ce le feu qu'ils adoraient sous ce nom et sous cette forme (Nergel, dit-on, signifie feu)? Était-ce la brillante constellation nommée par les Grecs l'oiseau, le cygne, par les Arabes la poule (Adegije), par les Hébreux le coq (Tharnigolet)? ou bien faut-il comprendre que c'est à Mars (planète et dieu de la guerre) qu'ils adressaient leurs hommages? Le gallinacé dont les chants devancent l'aurore est l'oiseau de Bellone autant que l'oiseau du soleil. Les légendes gréco-romaines le consacrèrent à Mars. Un Anerg (mentionné sur le monument de la reine barbare Comosarye, conjointement avec Astara et Vénus) était en Tauride le dieu de la guerre. Nérig, dans toutes les langues de la Phénicie et de la Syrie, était la planète de Mars.

NÉRINE, autrement Nérie, Neria et Nériène, femme de Mamers,

le Mars-Fétiche des Sabins, est nommée dans Plaute (*Rust.*, II, vi, v. 34), dans Aulu-Gelle (l. XIII, ch. 22), dans Jean le Lydien (*Mois*, p. 83 d'éd. Schœn), dans Suétone (*Vie de Tibère*), et dans Tite-Live (liv. XXVII, c. 41, etc.). Selon l'auteur des *Nuits attiques*, ce nom, qui doit se traduire par vaillance, virilité, venait du sabin. Il est impossible de ne pas être frappé du rapport qu'il présente avec le samskrit *Nara* (homme, *vir*). Au reste, il paraît que Nériène était prise tantôt pour une Vénus, tantôt pour une Minerve. A celle-ci convient surtout ce caractère de force qu'indiquerait le nom même de Nériène; à celle-là le rôle de femme de Mars. On fêtait Nériène avec son époux le 23 mars, jour des Tubilustries ou lustration des trompettes. On comprend que cette solennité avait trait également à l'ouverture et de l'année et des combats. Comp. K.-Ottf. Müller, *Etrusk.* t. II, p. 50, etc.—Une autre Nériène était la même que Névérita, la déesse du respect et de la vénération. Virgile donne le nom de Nérine à Galatée, mais là ce mot ne veut dire que Néréide.

NÉRIOCENGH, un des vingt-huit Izeds parsis, est le feu qui anime les rois, et selon la plupart des Destours, l'Ized du feu Bérécécingh; c'est aussi l'Ized de la paix. Il protège les justes; c'est lui qui jadis veilla sur les deux portions de la semence de Kaïomorts, dont furent formés Meschia et Meschiane, phalle et âme de la vie: il garde aussi la semence de Zoroastre. Enfin, du temps de ce sage, c'est Nériocengh qui fut chargé par Ormuzd d'aller le trouver en Iran pour lui ordonner de convertir le monde à la loi ormuzdienne.

NÉRITE (Neritus, Νήριτος), Ithaque et Polyctor étaient trois frères jumeaux, et construisirent près de la ville d'Ithaque un bassin pour y recevoir les eaux d'une fontaine. Un mont de l'île d'Ithaque porte ce nom.

NÉSIMAQUE, Nesimachus, Νησίμαχος, père d'Hippomédon, qu'il eut de Mythidice, fille de Talàs.

NÉSO, Νησώ (R.: νῆσος, île): 1° Néréide; 2° fille de Teucer, femme de Dardanus, mère de Sibylla. C'est évidemment une Océanide, et peut-être la même que la précédente. Suivant Lycophron, Dardanus épousa en même temps qu'elle Batie, sa sœur (*Voy.* Teucer).

NESR, NESRA, NESROCH, divinité assyrienne que l'on représentait sous les formes ou avec la tête de l'accipiter ou vautour (Hyd., *de vet. Pers. rel.*, c. 5, p. 132, et comm. sur Ulugh Beigh, p. 18; Selden, *de Diis syr.*, p. 47). L'Ancien-Testament (*Rois*, IV, xix, 37) nous montre le roi Sennachérib, lors de son retour à Ninive, allant offrir ses hommages à Nesroch. La même idole était consacrée par un culte superstitieux chez les Arabes avec celle d'Iaïik, à figure de cheval, d'Iagouth, à figure de lion, et de Soouâ, à figure de femme. On a prétendu aussi que c'était le grand fétiche de la tribu de Hamiar, adoratrice zélée du soleil qu'elle représentait sous la forme du vautour. Resterait à déterminer si vraiment ce fut au soleil même que s'adressaient les adorations, ou à la constellation de l'aigle et du vautour céleste appelé chez les Arabes vautour tombant.

NESSUS, Νέσσος: 1° célèbre Centaure, habitait sur les bords de l'Évènus (son histoire est contenue dans celle d'Hercule); 2° fleuve de l'Océan et fils de Téthys.

NESTOR, Νέστωρ, le plus jeune

des douze fils de Nélée, passa son enfance à Gérénie; échappa ainsi au massacre général des Néléides par Hercule; tua Éreuthalion pendant la lutte que son père soutint en Arcadie, Itymonée dans la guerre contre les Épéens, Mulius dans une autre bataille où, non content de reconquérir le char de son père, il s'empara de cinquante chariots, chacun sous la garde de deux hommes, et leur fit mordre la poussière à tous; poursuivit les deux Molionides, qu'il eut le chagrin de voir soustraire à ses coups par Neptune; puis, passant en Thessalie, secourut les Lapithes attaqués par les Centaures, devint l'ami et l'hôte de Pélée; s'acquit un renom de sagesse et d'éloquence égal à sa valeur, et enfin, après la mort des Aphaféides (Lyncée et Idas), réunit dans la Triphylie et la Messénie les états d'Apharée à la plus grande partie de ceux de son père. Quelques mythographes veulent que dans son adolescence il ait été Argonaute. La tradition le montre au siége de Troie dans sa vieillesse. Homère lui donne pour âge trois générations, c'est-à-dire, dans la manière dont on comptait alors, environ 90 ans. Il conduisait les soldats de Pylos, d'Arène, de Thryon, d'Épy, de Cyparisse, de Ptéléon, de Dorium et d'Hélos. Après la prise de Troie il revint heureusement dans ses états, et dix ans plus tard nous le voyons recevoir Télémaque dans son palais, et lui donner ses conseils sur les moyens de retrouver Ulysse. Nestor avait épousé Eurydice, puis Anaxibie, dont il eut sept fils: Échéphron, Stratique ou Stratios, Persée, Arète, Thrasymède, Pisistrate et Antiloque. Il faut y joindre deux filles, Pisidice et Polycaste.

NÉVÉRITA. *Voy.* Nérine.

NGOIA-CHILVANI, antique roi d'Angola, enivré de ses conquêtes, se fit rendre de son vivant les honneurs divins. Son culte, aboli dans presque tous les pays qui ont formé le royaume d'Angola, existe encore chez les Singhiles (espèce de prêtres de la secte des Giagas). On lui attribue surtout le pouvoir de faire tomber la foudre, et sans doute aussi le titre de roi du monde souterrain; car les Singhiles consultent sans cesse les mânes des ancêtres, et sous ce prétexte conservent ou prétendent conserver dans des châsses portatives les ossements de leurs rois. La religion des Singhiles est atroce. Au moindre souffle de vent ils veulent que du sang humain arrose l'idole à laquelle ils ont voué leurs adorations.

NIA, Cérès chez les Sarmates; on donne aussi Nia ou Niam pour une espèce de Pluton slave. Ce Niam ne serait-il pas le même que Nia, et la déité infernale ne serait-elle pas une espèce d'Hécate androgyne?

NIBCHAS. *Voy.* Nébo.

NICÉ, Victoire. *Voy.* ce mot.

NICÉE, Nicæa, Νικαία, héroïne éponyme de la ville de Nicée, en Bithynie, est une Naïade fille du fleuve Sangare (Comp. Nana et Sangaris). Elle fut aimée de Bacchus, qui, pour triompher d'elle, l'enivra en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle se désaltérait. Elle fut mère des Satyres.

NICIPPE, Νικίππη: 1° Thespiade; 2° fille de Pélops, épousa Sthénèle et en eut Eurysthée; 3° prêtresse de Cérès, la même peut-être qu'une de celles dont on vient de parler. La Nicippe femme de Sthénèle et mère d'Eurysthée se trouve aussi nommée Leucippe, Archippe et même Astydamie. —Un Nicippe, tyran de l'île de Cos, avait, à ce que l'on assure, reçu des dieux l'assurance de son élévation:

une de ses brebis avait mis bas un lion!

NICODROME, Nicodromus, Νικόδρομος, fils d'Hercule et de Nicée.

NICOMAQUE, Nicomachus, Νικόμαχος, fils de Machaon et d'Anticlée, avait pour frère Gorgase; et après la mort de Dioclès, leur aïeul maternel, tous deux montèrent sur le trône de Phères.

NICON, Telchine. *Voy.* ce mot, et comp. Nécys.

NICOSTRATE, la même, dit-on, que Carmente. *Voy.* ce nom.

NICOSTRATE, Nicostratus, et MÉGAPENTHE devaient le jour à Ménélas. Leur mère était Hélène, selon les uns; suivant les autres, une concubine, une esclave du nom de Piéris. Ce mot n'est pas un nom propre, et doit se traduire par *de la Piérie*. Ils ne régnèrent pas à Sparte après la mort de leur père, ce qui devrait nous faire pencher contre la légitimité de leur naissance, s'il y avait à prendre au sérieux la réalité des deux personnages. Nul doute que Nicostrate et Mégapenthe ne soient des espèces de Dioscures (*voy.* ce mot). Ils étaient tous les deux figurés sur le bas-relief du trône d'Amycles.

NICOTHOÉ, Νικοθόη, Harpye, que Zéthès et Calaïs forcèrent à se précipiter dans le Tigre.

NIÉMIZA ou NÉMIZA était, selon les Slaves, le dieu des vents et de l'air. On le représentait tantôt avec des ailes et couronné de rayons, tantôt avec le corps d'un oiseau et des ailes déployées. On dérive son nom du samoïède *num*, air, ciel, ou du russe *nébo*, qui a le second sens.

NIKCHOUBA ou KCHOUBA est une des femmes de Martanda (le soleil aux Indes?). Ce dieu, brillante incarnation de Vichnou, a deux épouses, Radjini au ciel, Kchouba sur la terre. Kchouba se nomme encore Souranouh (la femme du soleil). Son nom veut dire la mobile, et Nikchouba l'immobile. Viçouamitra était son père. Ne pouvant supporter l'éblouissante splendeur des regards de son époux, Kchouba s'enfuit de la couche conjugale, et laissa son ombre seule dans le palais de Martanda. Le dieu cherche inutilement son épouse. Enfin il s'adresse à son industrieux beau-père. L'habile chef des Tchoubdaras lui révèle la cause de la désertion qu'il déplore. « Il n'est qu'un moyen, Martanda, de rappeler à toi l'épouse timide qu'accable ton trop de beauté: laisse-toi couper tes rayons! » Et soudain les rayons posés sur une roue de potier dans la péninsule de Saces (Sakadouipa, région scythique) sont rognés par la main de Viçouamitra. Il ne met à cette œuvre importante que cent ans. Kchouba revient, et, enchantée de la forme nouvelle de son époux, elle vit six mois de suite avec lui. Elle le quitte périodiquement le 7 sravana, et revient le 7 maga (janvier). Viçouamitra en barbifiant son gendre l'avait si grièvement et si souvent écorché que, l'œuvre finie, il fut obligé de lui appliquer des onguents. De là l'aspect maladif et languissant de l'astre-roi lorsqu'il se montre le soir. — La langueur et la physionomie ou glabre ou chauve du soleil sont des symbolisations de l'affaissement périodique de la chaleur. Cet affaissement est double: annuel et diurne. Les mythes confondent l'un et l'autre, quoique le premier domine toujours (Adonis et Proserpine se présentent sans doute ici à la mémoire). Ces rapprochements sont vrais: les Hindous eux-mêmes s'y sont livrés.—Du reste, rien de plus élégant et de plus naturel que la filiation de Kchouba. Elle a pour père

l'ingénieur en chef des cieux, l'artisan par excellence, l'industriel miraculeux. Or qu'est-ce que la création? Le plus magnifique des chefs-d'œuvre de l'architecture et des arts. Et qu'est-ce que Kchouba? La création. Un trait charmant couronne ce mythe : les rayons retranchés par le Dédale céleste au menton ou du crâne de Martanda lui servent ensuite pour achever sur la terre les merveilles des arts.—Selon les Hindous, un rayon du soleil, nommé Souchomna ou Souchmana, devint la lune. En un sens, c'est dire que la lune est fille de l'orbe solaire. Dans un autre, c'est transformer la sous-planète qui éclaire les nuits en âme, en Sakti du soleil. —Encore aujourd'hui on regarde aux Indes la coupe des rayons du soleil comme se renouvelant tous les soirs, un peu avant l'instant où le soleil disparaît. Les vapeurs, en s'élevant au dessus de l'horizon, semblent alors décolorer le disque solaire, et le spolier de ses rayons.

NIL. *Voy.* Noute-Fen.

NILÉE, Nileus, d'Athènes, était un des fils de Codrus, et fut le chef d'une colonie ionienne qui, tantôt fondatrice, tantôt amélioratrice, habita Éphèse, Milet, Priène, Colophon, Myonte, Téos, Lebédos, Clazomène, etc. — Un autre Nilée s'était déclaré pour les ennemis de Persée, lors du mariage du héros messénien et d'Andromède.

NIMIFO, dieu chinois, préside aux plaisirs de l'amour.

NINOS, Ninus, fils de Bel et en conséquence arrière-petit-fils d'Hercule, est un des princes qu'on nous donne comme roi de l'antique Lydie. Une dynastie héraclide (candaulide est le vrai mot) gouverna ce pays. Quant au Ninus roi d'Assyrie, voy. *Biogr. univ.*, XXXI, 288.

1. NIOBÉ, Νιόϐη, fille de Tantale et de Dioné, épousa Amphion de Thèbes, et en eut sept fils, Sipyle, Ninyte (Eupinyte dans Tzetzès et Hygin), Ismène, Damasichthon, Agénor, Phédime, Tantale; et sept filles, Néère (Astyoché ou Astymne dans Hygin), Théra (dans les vieilles éditions d'Apollodore, Éthodyie), Cléodore, Astyoché, Phthie, Pélopie, Astycratie, Ogygie. Homère réduit ce nombre à six fils et six filles, Hérodote à trois filles et à deux fils. Hésiode l'avait porté à dix enfants de l'un et de l'autre sexe, en tout vingt. La double heptade est, de tous les systèmes, le plus suivi. La légende nous montre Niobé orgueilleuse et de ses charmes et de ses enfants, opposant à Latone sa fécondité, et prétendant se substituer au Latoïde dans l'adoration des peuples. Latone se plaint à Phébé, à Phébus, et soudain le couple irascible descend sur la terre et tue à coups de flèches la famille entière. Les fils tombent sous les coups d'Apollon, les filles sous ceux de Diane. Ovide les fait mourir tous. Apollodore en sauve une, Chloris, depuis épouse de Nélée. Télésillas donne à celle qui échappe le nom d'Amycle ou Mélibée. Quelques mythologues font périr en même temps Zéthus et Amphion (leur oncle et leur père). Les victimes du courroux des Latoïdes restèrent neuf jours gisant sur le sol et baignées dans leur sang. Enfin, les dieux les ensevelirent, et du temps de Pausanias on montrait encore leur monument à Thèbes. Niobé, en proie à d'amers regrets, déserta la ville témoin de tant de catastrophes, et ne s'arrêta qu'en Lydie où, à force de verser des larmes, elle fut métamorphosée en pierre. Chez quelques poètes, c'est un tourbillon qui l'emporte

en Lydie sur le sommet d'une montagne. On varie sur le lieu de la scène. Le Cithéron selon les uns, le Sipyle selon les autres, voilà le théâtre de cette lamentable tragédie. Le fait est que les auteurs du drame n'ont pas songé à l'unité de lieu. Le blasphème et le massacre ont lieu dans Thèbes, la métamorphose de Niobé s'opère en Lydie. Il y a plus. et c'est le trait essentiel, on n'a pas songé que les lieux étaient différents; et la translation par terre ou par eau, ou sur l'aile des brouillards, est une invention postérieure du syncrétisme. Parthénius, d'après Simmias, Néanthe et Xanthus de Lydie racontent le mythe de Niobé tout autrement. Fille d'Assaon, femme de Philote, elle s'enorgueillit de la beauté de ses enfants, qu'elle dit plus beaux que ceux de Latone. Latone se venge en faisant périr son époux à la chasse, et en inspirant pour elle à son père une passion incestueuse. Niobé résiste en vain, et bientôt ne trouve plus le moyen d'échapper au sort qui la menace; elle égorge ses enfants, et se précipite du haut d'un rocher: son père se donne la mort sur son cadavre.—Il est pitoyable d'expliquer par un événement historique la légende qui vient de passer sous nos yeux. Pour les uns, c'est une peste qui tue toute la famille de Niobé; et sa pétrification à elle, c'est la stupéfaction de la douleur. Ailleurs, ce sont des prêtres d'Apollon, qui se débarrassent à coups de flèches des ennemis de leur culte, contraignent la mère des jeunes Kchatriias égorgés à quitter le pays, et laissent les corps de leurs victimes exposés à la dent vorace des bêtes farouches et aux oiseaux. La pierre, c'est une colonne sur le monument que plus tard on leur élève. Nul doute pour nous que Niobé ne soit une antique héroïne, lune prototypique par la face inférieure, génératrice par la face transcendantale. Les sept fils, les sept filles de Niobé ne sont-ils pas une symbolisation élégante des sept jours et des sept nuits de la semaine? que sera-ce si l'on songe que *Niobé*, *iobé*, *inpé*, *iope*, *iofe*, *ioh*, se tiennent de près, et veulent dire lune (*voy.* Io)? que sera-ce, si l'on songe qu'Amphion est une personnalisation du soleil (*voy.* Lycus)? — La mort des Niobides et la douleur comme l'impiété de la mère avaient fourni un riche sujet tragique aux poètes de l'antiquité. Eschyle, Sophocle, Euripide même, selon quelques savants, l'avaient traité. Parmi les modernes, le peintre Müller nous a laissé sur ce sujet une tragédie dans laquelle il y a du Michel-Ange. Voici comment se termine cette composition qui tient, dit M. d'Eckstein, du Prométhée d'Eschyle et des douleurs du Laocoon. Niobé brisée par la mort de treize enfants implore Diane en faveur de la dernière. Diane semble dire que, si par des supplications la reine reconnaît sa puissance, elle ne frappera plus; mais quand Niobé trompée invoque la fière Latoïde, et a ôté la couronne de sa tête, Diane frappe. Niobé alors se relève, replace sur sa tête le diadème marbré du sang de ses enfants, et dit: « Je « n'ai pas succombé. C'est par un « artifice infame, par un lâche stra« tagème que tu as fait fléchir mon « genou. Cœur de marbre! jamais « l'innocence et les bégaiements les « plus doux ne pourront t'émouvoir! « Jamais, ô vierge cruelle! tu n'as « senti ces mouvements rapides et « brûlants du cœur d'une mère. Sois « mère un jour, et souffre autant que « moi! Écroule-toi, temple où les

« dieux et les hommes s'oublient éga-« lement! » (Le temple croule sous les éclats du tonnerre.) « Ma patience « est encore un triomphe; reine na-« guère et la plus noble des mères, « je suis aujourd'hui reine par la « douleur. Jupiter m'appelle; je l'en-« tends. La destruction ne peut rien « sur moi; je brave le temps, et des « milliers de siècles contempleront « les larmes de Niobé. Où suis-je? « est-ce la terre qui me porte? quel « ciel nouveau roule sur ma tête? « pourquoi mes veines se glacent-« elles? Dieux horribles, jumeaux au « cœur de bronze, vous fuyez! l'O-« lympe pleure, les dieux s'indignent; « ils n'osent me contempler dans une « lutte terrible, moi mère, moi frap-« pée de tant d'angoisses! Je triom-« phe, mes enfants, ne pleurez pas! « Ces deux fils de Latone ont poussé « trop loin la volupté de la ven-« geance; à l'aspect de mon tremble-« ment silencieux, le ciel même s'ef-« fraie. » (De longs éclairs frappent les épaules de Niobé.) « Mon sein est « froid; mon cœur s'apaise; mon « oreille se ferme; mon œil s'éteint; « ma langue cesse.... » Niobé, s'écrie ensuite M. d'Eckstein, est une autre mère des Machabées placée dans une sphère idéale et surhumaine.... Humainement et religieusement parlant, il ne peut y avoir de comparaison entre les deux sujets. Celui que l'Écriture a fourni offre ce que l'humanité peut donner de plus vrai et de plus grand, de plus senti, de plus naïf et de plus colossal; le sujet tiré de la fable ancienne est un symbole riche en hautes pensées, plein d'une terreur grandiose et d'une gigantesque audace qui ébranle l'imagination sans émouvoir le cœur. — Les arts du dessin à leur tour se sont emparés de ce magnifique sujet. Les figures les plus célèbres en ce genre sont celles que l'on découvrit à Rome en 1535 ou, selon d'autres, en 1583 auprès de la porte Lateranensis. Elles sont au nombre de dix, dont quelques-unes douteuses. Long-temps les gens du palais méconnurent l'exquise beauté de ces figures et la noble simplicité de composition de ce groupe qui ne fut placé que dans les jardins (du card. Ferd. de Médicis). En 1770 l'empereur Léopold, alors grand-duc de Toscane, le fit transporter à Florence, et Winckelmann le révéla aux artistes en 1779 dans son histoire de l'art; la même année Fabroni publia sa *Dissertazione sulle statue appartinenti alla favola di Niobe*, Florence, 1779. Depuis, Visconti, Galli, Nitsch et d'autres, l'ont minutieusement décrit. Nous rappellerons seulement que Niobé serrant entre ses genoux la plus jeune de ses filles, Niobé majestueuse sans offrir la morgue hautaine des Junon, sévère sans cette froideur glaciale qui ôte tout charme aux figures de Pallas, est un idéal de la haute beauté. Rien de plus aérien, de plus gracieux, que la troisième et la quatrième des Niobides. — On présume que ce groupe est le même que celui dont Pline parle (XXXVI, 4) comme d'un des chefs-d'œuvre qui étaient placés à Rome dans le temple d'Apollon. Ceux qui ont voulu que ce fût une copie n'ont pas apprécié le style sage et ferme de ce morceau. On l'attribue à Scopas ou à Praxitèle. Une épigramme de l'anthologie semble confirmer la première opinion, que repousse la manière un peu recherchée dont a été exécuté l'ouvrage (comp. *Propylæen*, t. II, n° 1, p. 48; et n° 2, p. 123). On peut citer encore quatre beaux groupes de Niobé, 1° dans la villa Borghèse, 2° au

Vatican, 3° à la villa Albani, 4° dans la collection de feu le comte de Pembroke à Wilton. Une Niobé tendant la main à Junon forme le sujet d'un tableau des *Pitture d'Erc.*, I, 1.

2. NIOBÉ, fille de Phoronée et, selon quelques-uns, d'Inachus. Elle fut la première mortelle aimée de Jupiter (toutefois comp. Io): elle en eut Pélasgue, qui régna sur l'Argolide après la mort de son aïeul.

NIONNUALL, c'est-à-dire le fils de l'héritage, est dans la mythologie irlandaise le fils aîné de Fénius-Farsa, et comme tel reflète absolument les Aiteachta ou Fatochda de qui descend Bartolam. Il s'oppose en tout à Nioul son frère, et sa race contraste fortement avec celle de Nioul. Ainsi partout se dessine l'antinomie des aînés et des cadets, des antédiluviens et des postdiluviens, des hommes typiques et des hommes. Nionnuall, un des habitants primitifs de l'Irlande, est un homme violent, fougueux, meurtrier de ses proches. Il symbolise la race belliqueuse et farouche des anciens temps; Nioul représente les tribus paisibles et déjà demi-civilisées de l'âge postérieur.

NIORD, NIORDR, NIORDOUR, le premier des Vanes scandinaves, préside au vent, apaise la mer en fureur, et a le feu, surtout le feu central, sous son empire. Aussi est-ce lui qu'invoquent navigateurs, chasseurs, pêcheurs et mineurs. Il fut élevé à Vanheilmr; mais depuis, les Vanes l'ayant donné en otage aux dieux pour recevoir à sa place Hamer, échange qui rétablit la paix entre les Ases et les Vanes, il a choisi pour habitation Notan. Epoux de Skada, fille du géant Thiasse et chasseresse intrépide, il passe neuf nuits sur douze avec elle dans les montagnes. En revanche, Skada en passe trois de suite avec lui sur les bords de la mer.

NIOUL, NIUL ou NULL, deuxième fils de Fénius-Farsa dans la mythologie irlandaise, émigra, et devint le père des Miléadhs ou Scots. Une certaine renommée de science l'environne; et cependant sa race est guerrière. Mais ces guerriers possesseurs de l'Irlande, en détruisant le système sacerdotal des Tuatha-Dadan, substituèrent un autre culte à celui qu'ils renversèrent. Comp. NIONNUALL.

NIOUSTITCHITCH, le dieu suprême des Kamtchadales qui le regardent comme une espèce d'ancien des jours.

NIPARAIA est l'esprit bienfaisant, selon les Édues de la Californie. Ils lui opposaient Touparan ou Ouac (Wac). Niparaïa créa le ciel et la terre. Attaqué par Touparan, il le défit, le dépouilla de sa puissance, le chassa des plaines de l'air, et le confina, ainsi que tous ses adhérents, dans une grande caverne souterraine qu'il donna en garde aux baleines pour l'empêcher d'en sortir. Touparan exerce pourtant encore de l'influence sur les actions et le cœur des hommes; il les excite à la guerre. Niparaïa au contraire déteste ces rixes sanglantes; ceux qui meurent par la flèche ou par l'épée ne vont point au ciel. Ils tombent dans la caverne de Touparan. Les Californiens se divisent en deux partis, l'un qui adore Niparaïa, et qui est docile à sa loi, l'autre qui sacrifie à Touparan.

NIPHÉ, Νίφη, compagne de Diane aux bains, était sans doute une Naïade (R.: νίπτω, laver).

NIPHÉE, NIPHÆUS, Νιφαῖος, chef latin du parti de Turnus, fut tué par ses chevaux.

NIRÉE, NIREUS, Νιρεύς, fils de Charops (le visage gracieux), et d'Aglaïa (la splendeur), naquit dans l'île

de Syme, entre Cnide et Loryme. C'était le plus beau des Grecs après Achille. Il conduisit en Troade trois vaisseaux (seize selon Hygin). Diodore lui donne le titre de roi de Cnide. Il fut tué par Eurypyle. Nirée sans doute fut le héros de beaucoup de fables en Grèce. Ainsi, par exemple, nous le voyons, dans Ptolémée-Héphestion, figurer comme favori d'Hercule qui s'aide de lui pour tuer le lion de Némée. — Nirée sans doute n'a pas existé; c'est une personnification de la beauté chez l'homme, comme Anadyomène est la beauté chez la femme. Nirée et Anadyomène sont, dans cette hypothèse, des individualisations marines; Anadyomène est une Amphitrite Bouto, et Nirée né au milieu des mers et dans une île semble un Nérée subalterne.

NIROUTI, un des huit Vacous du brahmaïsme, a sous sa garde l'angle sud-ouest du monde, et préside aux génies malfaisants. Sous ce point de vue, il se rattache à Iama chargé de la garde du sud, et à Varouna qui a l'ouest sous sa dépendance. On sait de plus que Iama préside aux morts et aux enfers, et que Varouna est le roi des mers. Or c'est toujours l'hémisphère austral que les peuples du nord ont pris pour l'enfer; et le soleil, brillante formule de la lumière, a toujours semblé s'éteindre dans la mer et à l'ouest.

NISUS, Νῖσος, fils de Pandion II et frère d'Egée, régna sur Mégare. La légende lui attribue un cheveu d'or, véritable palladium, auquel tenaient et la stabilité de son trône et l'indépendance de Mégare. Minos étant venu assiéger sa ville, Scylla, sa fille, coupa ce cheveu pendant son sommeil, et alla le porter au roi de Crète dont la vue l'avait charmée. Minos la fit chasser de son camp; et Scylla allait se jeter dans la mer, quand les dieux la changèrent en alouette. Son père se trouvait transformé en épervier, et depuis ce temps le terrible falconé ne cesse de faire la guerre au timide conirostre. Il est possible que l'alouette dont on parle soit l'alouette de mer, espèce qui appartient au genre bécasseau, de la famille des numénées et de l'ordre des grolles.

NISUS et EURYALE sont célèbres dans l'Énéide par leur amitié et par l'héroïsme qu'ils déployèrent dans une sortie nocturne au camp de Turnus. L'un et l'autre périrent dans leur entreprise. L'épisode de Nisus et Euryale est un des plus touchants de l'Enéide. Il a donné l'idée de celui de Cloridan et Médor dans l'Orlando furioso; mais cette fois l'imitateur s'est élevé au-dessus de son modèle (*voy.* Ginguené, ***Hist. littér. d'Italie***, IV, 410).

NITOCRIS, roi ou reine d'Égypte, figure dans le latercule d'Ératosthène au vingt-deuxième rang, entre Akkenkharé et Myrtée. Son nom, que le grec rend par Ἀθήνη νικηφόρος, et le latin par *Minerva victrix* (Minerve victorieuse), a peut-être quelque autre signification. Qui empêcherait, par exemple, qu'il ne signifiât vainqueur par Minerve, vainqueur en sagesse, etc.? Il n'indique donc pas évidemment qu'il s'agisse d'une reine plutôt que d'un roi. L'idée commune est que Nitocris fut reine. Jusqu'à quel point était-ce l'opinion des prêtres de l'Egypte? C'est ce que nous ignorons. Mais on ne peut douter que ce ne soit à eux qu'Hérodote ait dû les légendes qu'il nous a transmises sur cette souveraine fabuleuse, ou plutôt sur deux souveraines de ce nom. Née en Ethiopie, la première régna en Égypte après son frère, dont les grands de l'état s'étaient défaits par

un meurtre, et vengea sa mort, en faisant entrer les eaux du Nil dans un canal creusé à grands frais, et où elle donnait un festin magnifique aux assassins (Hérodote, liv. II, ch. 100). La seconde parut en Médie à l'époque de la plus grande puissance des Mèdes, et se signala par des constructions le long de l'Euphrate : des levées, des égouts, des canaux, un vaste pont, le cours du fleuve alongé par des sinuosités artificielles, voilà les ouvrages que lui prête le vieil historien d'Halicarnasse (liv. I, ch. 185 et suiv.; ou Rollin, *Hist. anc.*, t. I, p. 364). Il est évident que jamais reine de Babylone ne porta le nom de Nitocris, et qu'en conséquence toute la tradition relative à la dernière des deux reines n'est qu'une imitation et une contre-épreuve de celles qui se rapportaient à la première. Celle-ci à son tour n'est qu'une personnification de l'industrie humaine creusant des canaux, et régissant le cours des fleuves. Que le nom de *Minerve triomphante* ou *triomphant par Minerve* s'applique à l'être humain dans lequel on réalise l'histoire et les vicissitudes de cette grande branche de l'architecture publique, on le conçoit sans peine. Ces ponts jetés sur les eaux, ces routes tracées à un fleuve rebelle, ces écluses, ces canaux, ces larges saignées à l'aide desquelles l'homme va porter les eaux et la fertilité dans des terres arides, ce sont bien les triomphes du génie. Pour la Nitocris ératosthénienne, qui vraisemblablement n'a point de rapport avec celle d'Hérodote, c'est au ciel et dans un des trente-six Décans que les mythographes modernes la recherchent. D'après les quatre hypothèses de concordance entre les Dynastes et les Décans (*Voy.* DÉCANS), Nitocris est ou Stochnéné premier Décan du Scorpion, ou Séket troisième Décan du Belier, ou Chontaré troisième Décan de la Balance, ou Isrô (l'Homoth de Firmicus) troisième Décan du Capricorne. Du reste, Dupuis (*Orig. des Cult.*, t. VII, p. 74 de l'éd. Auguis) remarque que parmi les paranatellons du Scorpion se trouve aussi une reine d'Éthiopie, Cassiopée; et, comme cette constellation à son coucher est accompagnée du fleuve d'Orion, il croit qu'on peut par la coïncidence des deux faits sidériques expliquer la fable égyptienne qui nous montre la princesse éthiopienne noyant ses sujets d'Égypte à l'aide du fleuve qu'elle introduit dans un palais souterrain.

NITOÉS (NITWEYS), génies des îles Moluques, sont toujours invoqués au commencement des entreprises un peu graves; non pas qu'ils aient l'habitude de les mener à bien, mais de peur qu'ils ne les mènent à mal. Dans chaque famille on tient des cierges allumés en l'honneur du Nitoé qu'on s'est choisi, et, lorsqu'il s'agit de quelque entreprise, on l'invoque au son d'un petit tambour, on lui sert à dîner, on l'invite à manger et à boire; puis les assistants, au nombre de trente ou quarante, font disparaître les restes, c'est-à-dire tout le festin.

NIXI DII (les) étaient trois dieux qu'invoquaient les femmes en couche. On les représentait agenouillés et les mains entrelacées sur les rotules. Leurs statues se voyaient au Capitole, devant la statue de Minerve. Selon la légende, ils avaient été apportés de Syrie par Attilius.

NOCTULIUS, dieu latin connu par une statue et une inscription trouvées à Brest, était figuré la cape de Télesphore sur la tête, le costume

d'Atys autour du corps, un doigt à l'oreille et une chouette à ses pieds; il éteint un flambeau. On en a conclu un Atys Noctulius ou présidant à la nuit. N'est-ce pas plutôt un dieu-nuit?

NOCTURNUS, dieu romain des ténèbres.

NODINUS, NODOSUS, NODUTUS, NODUTIS, dieu latin, présidait au nœud qui serre le grain de blé dans l'épi.

NODUTERUS, déité italique, agricole, présidait au battage du blé (R. : *nodus*, *terere*).

NOÉMON, Νοήμων : 1° chef lycien venu au secours de Priam et tué par Ulysse; 2° habitant d'Ithaque à qui Télémaque emprunta un vaisseau pour aller à la recherche de son père; 3° compagnon d'Antiloque.

NOÉTARQUE, l'essence suprême, le Nous, le Logos, selon les éclectiques, selon les théosophes partisans de la doctrine des Éons; après Noétarque venaient Émeth et Amen. Cette espèce de théogonie appartient à la philosophie védanta, modifiée par quelques idées égyptiennes.

NOGANDARAGOU ou NOGANDARA-EKE (c'est-à-dire la mère verte) en mongol, et DOULMA-NGODCHAN en tangutain (*Voy.* ce dernier nom).

NOH et HINGNOH sont chez les indigènes de la Hottentotie le couple primordial. Tous deux entrèrent dans le pays par une porte ou une fenêtre. Ils mirent au monde plusieurs enfants, et leur communiquèrent entre autres arts celui d'élever les bestiaux.

NOKKA ou NIKKEN, le dieu de la mer dans la péninsule danoise, était représenté sous la forme d'un monstre marin à tête humaine. Comp. OANNÈS. Il apparaissait tantôt sur la mer, tantôt sur les fleuves.

NOMIE, NOMIA, nymphe de l'Arcadie, donna son nom au mont Nomien. Évidemment c'est une déesse des pâturages. C'est la vie, la région pastorales personnifiées.—On donne aussi ce nom à Palès. Nouvelle preuve de ce que nous avançons (R. : νέμειν, faire paître).

NOMIOS : 1° Apollon, 2° Mercure, 3° Pan, 4° Jupiter, 5° Bacchus. Ce surnom est important, surtout pour les deux premiers dieux. Comp. ADMÈTE, GOPIS, KRICHNA. — Un fils de Cyrène et d'Apollon porte aussi ce nom de Nomios.

NOMOS, Νόμος, la loi personnifiée, est dans un fragment orphique le parèdre de Jupiter; dans un autre le roi des dieux et des hommes, le recteur des étoiles, etc.: dans Pindare et dans Platon c'était la Nécessité. Tous ces points de vue philosophiques aisément justifiables laissent toujours un doute. Nomos a-t-il été réellement personnifié et divinisé? L'affirmative est plus probable. *Voy.*, art. LAO-TSEU, ce que nous disons du Tao, et comp. THÉMIS.

NONACRIS, Νωνακρίς, fille d'Hélicaon, était l'héroïne éponyme d'une ville d'Arcadie célèbre par le voisinage du Styx. On appelle Mercure *Nonacriates*, Évandre *Nonacrius heros*, et Callisto *Nonacrina* tantôt *virgo*, tantôt *ursa*, etc.

NOR, père de Nott, la Nuit dans la mythologie scandinave, fondateur du royaume de Norvège. Goe, sa sœur, ayant été enlevée, Thorron, son père, lui ordonna d'aller la chercher, et institua des sacrifices pour la réussite de cette entreprise. Goe fut retrouvée dans le deuxième mois de l'année, auquel on donna son nom, et Nor chassa du pays ou assujettit à ses armes tous les petits princes de la

contrée où ses recherches l'avaient amené. Ces traditions sur l'origine de la Norvège rappellent les mythes d'Agénor et des Agénorides.

NORAX (Νόραξ, g. ακος), chef de la peuplade ibérienne qui vint à une époque très-reculée habiter la Sardaigne, et y fonder la ville de Nora, la plus ancienne des cités de la Sardaigne, selon la plupart des auteurs : quelques-uns cependant, par exemple Pausanias, regardent comme antérieures la colonie d'Aristée et la fondation d'Olbia, depuis Agylle (*voy*. Iolas). Les légendes faisaient de Norax un fils d'Hermès et d'Érythrée, fille de Géryon (Pausanias, l. X, c. 17). Il est évident que dans le langage antique ceci se réduit à dire que, des rives occidentales du royaume prétendu, Géryon vint dans l'île de Sardaigne. Toute colonie se récapitule en un homme; et toujours cet homme, chef de la colonie, est une incarnation ou un fils de Cadmile (ici de Cadmile-Mercure).— La similitude des noms Nora et Norax appuie encore cette manière de voir. D'ailleurs les deux noms font penser à ces mystérieuses constructions terminées en cône, qui se trouvent en si grand nombre dans les parties de l'île sandaliforme, et qui sont connues sous le nom traditionnel de Nuraghs. Il est vrai que généralement on a penché à croire ces édifices d'origine pélasgique. Mais il semble plus probable que c'est aux Ibères et aux Celtes qu'il faut en rapporter l'usage, surtout s'il est vrai qu'il s'en rencontre de semblables dans l'Irlande et dans l'Écosse septentrionale. Comp. sur ces questions Petit-Radel, *Notice sur les Nuraghs de la Sardaigne* (Paris, 1826, avec planches); Münter, *Rel. der Karth.*, p. 114 et 115, ch. 21, et Append. du même *lib. Sardische Idole*, p. 9, etc.—Norax peut faire penser aussi à toute cette famille de noms, Nérot, Nériène, etc., dérivés du samskrit *nara*, homme, et en relation avec le grec ἀνήρ. Au reste, M. Petit-Radel attribue la fondation de Nora à une colonie de Pélasgues qui, après avoir abandonné la côte du Latium et de l'Étrurie, auraient été s'établir dans l'Ibérie. Bochart veut que Caralis (Cagliari) et Nora aient été l'ouvrage des Carthaginois. Niebuhr admet, sans même tenter la discussion, la tradition de l'origine de Nora.

NORIK, Noricus, fils d'Hercule, ou, selon quelques traditions, d'Almane, donna son nom au Noricum.

NORNES (les) sont les Parques des Scandinaves, mais elles ne filent pas; elles disposent à leur gré la vie et l'être; elles prophétisent; leur puissance s'exerce sur la création entière. C'est grâce aux Nornes que tout existe, se conserve, se modifie et meurt. Les phénomènes eux-mêmes se produisent par elles. On ne s'étonnera pas à présent de leurs noms, Ourda (le passé), Vérandi (le présent), Skalda (l'avenir). Toutes trois sont vierges. Ce sont les magiciennes, les fées, les hautes déesses par excellence. La dernière, Skalda, donna son nom aux scaldes, prêtres scandinaves qui prédisent l'avenir.

NOSSA. *Voy*. Hnossa.

NORTIA ou NURSIA, déesse italique que l'on honorait à Volsinies (aujourd'hui Bolsena), une des principales villes de la confédération étrusque, et dans tout le reste de l'Étrurie. C'était une véritable Fortune latine, une souveraine du temps et des années, tout aussi bien qu'une dispensatrice. Comme les déesses de Preneste et d'Antium, elle avait le

clou pour attribut, et l'on enfonçait annuellement un clou dans son temple de Volsinies (*clavus annalis*) pour faciliter au peuple le calcul des années. Cet usage passa depuis aux Romains, chez qui long-temps le consul ou le dictateur enfonça successivement le clou symbolique dans le mur droit du Capitole, tout près de l'autel de Minerve. Quelquefois même on ne nomma, assure-t-on, un dictateur que pour cette cérémonie (*clavo figendo*). Plus tard, et lorsque les Romains devinrent assez forts sur le calcul du temps pour ne plus avoir besoin de points de rappel aussi grossiers, on conserva encore cette cérémonie, mais seulement pour les circonstances extraordinaires. Ainsi tantôt la peste (Tite-Live, l. VII, c. 3, l. IX, c. 28), tantôt de graves mouvements populaires (le même, l. VIII, c. 18) donnèrent lieu à planter des clous sacrés au Capitole. Le nom de Nortia se rencontre assez souvent dans les inscriptions (Gori, tom. II, p. 17; 303, etc.). Ruperti (sur Juv., *Sat.* X, v. 74, I, p. 216; et II, p. 567), d'après un passage de Tertullien (*Ap.*, 24), a prétendu qu'il fallait distinguer Nortia de Nursia. On sait qu'il existait dans le Latium, vers les sources du Nar, une ville de ce dernier nom (aujourd'hui Norcia). C'est là qu'était née la mère de Vespasien (Suétone, *Vie de Vesp.*, ch. I). Quelques-uns soupçonnent que Nortia était la même que Pomone, ce qui est invraisemblable. Comp. Mart. Capella, *Noces de la Philol.*, I, 18, 9; et Ottf. Müller, II, p. 54 et suiv.

NOTOS, en latin Auster, le vent du sud personnifié, est un des huit vents principaux représentés sur les huit faces de la tour des vents dans Athènes. Il ne se distingue de Lips et de Zéphyre, qui le suivent, que par son air de jeunesse et par l'absence de barbe. A sa main est un vase qu'il vide, ce qui indique les pluies chaudes que ce vent amène.

NOUB, Νοῦϐ, forme égyptienne, probablement très-peu usitée, de Knef, a été proclamée par Champollion jeune (*Panth. ég.*, exp. de la pl. 3), et rend plausible la conjecture qui admet aussi la forme Neb (*Voy.* Neb). *Noub* en nubien signifie *or*; et c'est de là que l'on a voulu tirer l'étymologie tant de Knef que d'Anbô ou Anubis. Ces dérivations nous semblent fausses (*Voy.* Knef et Anubis).

NOUM, Νούμ, d'où le grec Cnoumis (Κνοῦμις) et non Chnoumis, est le même que Knef (*Voy.* ce nom). C'est un bien singulier rapport que celui, 1° de Numa et de Knef (ou de la première personne de la triade égyptienne) ainsi adouci; 2° de Romulus (ou Romus ou Rémus) et de Piromi, Pi-Romi, antérieur et supérieur aux trois personnes de la triade.

NOUTE-FEN était en Égypte le Nil, du moins en tant que personne divine. Il est probable que ce nom veut dire *qui verse les eaux*. Les mythologues grecs en firent un fils de Pontos et de Thalassa (la Mer) (Hygin, *préf.*, p. 5), ou, ce qui revient au même, d'Océan et de Téthys (Hésiode, *Théog.*, vers 338), et lui donnaient pour fille Memphis, épouse d'Épaphe. Le sens de ces mythes étroits se comprend assez. Les astronomes, lorsqu'ils placèrent au ciel une constellation du fleuve, voulurent bien se diviser sur le nom propre le plus convenable au fleuve : la plupart se déclarèrent pour l'Éridan, le Nil eut quelques partisans. Plus tard, sur le sens ambigu du mot Éridan, on

imagina d'identifier Éridan et Nil. Ce n'est pas une faute aussi grave que le supposent quelques personnes. Le nom propre du fleuve qui figure au ciel comme constellation, c'est à vrai dire le fleuve Océan; et l'on a pu prendre pour Océan tout grand et large fleuve à vaste embouchure. Le Pô, le Nil étaient de ce genre. Revenons à l'Egypte. Nul doute que le grand fleuve nourricier qui coule des monts de la lune à Damiette et à Rosette n'ait été regardé par les Égyptiens comme une de leurs divinités principales; mais cette divinité n'est qu'une face de divinités supérieures à la terre. Knef qui est premier Démiurge, qui est le ciel, ou même le ciel prototypique, ou mieux encore la volonté créatrice, exhibition première de l'être naguère irrévélé, Knef en descendant sur la terre est le Nil. Son nom le témoigne; car Knef et Canope ne diffèrent pas, et Canope dieu-vase aux mille trous est le type du Nil, Noute-Fen (*effusor aquarum*); et quoi d'étonnant! le ciel est une mer, un fleuve-Océan. Knef Démiurge était le ciel. Le ciel avec ses astres se représente par un serpent au corps bleu semé d'étoiles: Knef, comme Piromi, était ce serpent. Osiris aussi était le Nil, qui féconde sur la terre par les eaux comme le soleil au ciel par la chaleur.

NOVEMBRE, NOVEMBER, a été personnifié plutôt que divinisé. Ausone le caractérise par des attributs qui conviennent aux prêtres d'Isis, parce que c'est dans ce mois qu'on célébrait à Rome les fêtes de cette déesse.

NOVENSILES, dieux sabins sur la nature desquels les savants varient, étaient au nombre de neuf (*Voy.* Arnobe, *C. les nat.*, l. III, c. 38 et 39). Selon Granius, c'étaient les neuf muses. Pison les regardait comme des divinités propres aux Sabins, et par conséquent sans analogie connue dans les religions étrangères. D'autres donnent à ces neuf dieux les noms d'Hercule, Romulus, Esculape, Bacchus, Énée, Vesta, la Santé, la Fortune, la Foi. Manilius y reconnaissait les neuf dieux ou génies qui seuls avaient reçu de Jupiter le droit de lancer la foudre. Cette indication précieuse est conforme aux traditions de la discipline étrusque qui parle souvent des neuf dieux de la foudre (ou, si l'on veut, de dix, mais en y comprenant Jupiter), et qui distingue douze espèces de foudres dont neuf appartiennent au seul Jupiter. Toutefois rien ne prouve que les neuf dieux fulminateurs de l'Étrurie aient porté le nom de Novensiles; et il semblerait plutôt que cette dénomination appartînt exclusivement aux Sabins. Les Étrusques l'adoptèrent-ils plus tard? avaient-ils déjà donné des noms à leurs génies fulguriteurs? les changèrent-ils, ou bien se bornèrent-ils à prononcer leur identité avec les Novensiles? Ce sont autant de questions indécises (*Voy.* Otf. Müller, *Etrusk.*, t. II, p. 84, n° 10; et Creuzer, t. II).—Quelques mythologues regardent les Novensiles comme les dieux que Rome reçut de Tatius, dieux nouveaux pour la ville de Rome. Ces dieux étaient au nombre de quatre, la Santé, la Fortune, Hercule et Vesta. De là deux étymologies : l'une tire Novensiles de *novem* (neuf), l'autre le fait venir de *novi* (nouveaux).

NUE ou NUÉE, *V.* NÉPHÉLÉ.

NUÉES, NEBULÆ, Νεφέλαι. Personne n'ignore qu'Aristophane les a personnifiées dans la pièce de ce nom; mais elles se proclament elles-mêmes les divinités suprêmes.

NUIT, Nox, Νύξ, divinité allégorique, est dans Homère le principe de tous les êtres. Dans la théogonie d'Hésiode c'était la fille du Chaos, qui est une des quatre essences primordiales, et la sœur de l'Érèbe. Sœur-épouse, elle a de ce frère son mari l'Éther et Héméra (le jour). Puis elle engendre d'elle-même le Sort, Kèr, la Mort, le Sommeil, les Songes, Nomos, Oïzys (l'affliction), les Hespérides, les Parques, les Kères, Némésis, la Fraude, l'Amitié, la Vieillesse, la Discorde. Hygin, en lui donnant le Chaos pour père, y ajoute une mère, Caligo (en latin les ténèbres). Dans Varron l'Érèbe est son père. A cette hypothèse se lie celle qui lui donne pour époux l'Achéron et pour filles les Furies. Hâtons-nous de joindre ici la liste des enfants que lui assignent Cicéron et Hygin. Dans Cicéron, à la suite des noms déjà donnés par Hésiode, se trouvent l'Amour, la Peur, le Dol, la Ruse, le Travail, l'Obstination. Dans Hygin, sa postérité se compose de Typhon, Épaphe, Porphyrion, Némésis, Euphrosyne (la joie ou la volupté?), le Styx, la Discorde, l'Amitié et la Pitié. Les hymnes orphiques la qualifient de fille d'Érôs (l'amour). Aristophane, d'après l'école d'Orphée, la dépeignait étendant ses longues ailes noires sur l'œuf du monde que son incubation fait éclore. La Nuit habitait le Tartare, l'Hespérie; on sait combien on varie sur l'application de ce mot. Le pays des Cimmériens, le nord, passait aussi pour le séjour de prédilection de cette déesse. On la montre, du reste, quittant périodiquement sa demeure pour assombrir les brillantes régions de l'Olympe.—La Nuit avait en Grèce des temples et des oracles. On lui sacrifiait des brebis noires et des coqs. Le hibou lui était consacré.—On lui donnait le surnom d'Érébée, d'Euphronie et d'Eubulie, c'est-à-dire donneuse de bons conseils; de Pœcilîmôn (au costume bariolé), de Mélanarmate, Mélanippe, Mélanîmôn, Mélanoptéryge (au char noir, aux noirs chevaux, au noir costume, aux noires ailes, etc.). — Les artistes de la haute antiquité l'ont représentée sous la figure d'une femme portant deux enfants endormis, l'un blanc, l'autre noir, tous deux avec les pieds crochus (le Sommeil et la Mort, dit Pausanias). Sur quelques pierres gravées, elle tient au-dessus de sa tête un voile étoilé. Parfois on lui donne des ailes de chauve-souris, et elle fuit devant le soleil. Dans plusieurs monuments un enfant la précède, portant un flambeau. Un jaspe sanguin du cabinet de Paris la présente les cheveux épars et tenant des bouquets de pavots. Elle a aussi les cheveux épars dans une sardoine du même cabinet, mais de plus elle est endormie et presque nue; sa main retient négligemment un voile. On a tort d'attribuer aux Étrusques l'idée des ailes prêtées à la Nuit; les Grecs les connaissaient déjà. Lorsqu'on peint la déesse sans ailes, on lui donne un char. Ce char n'a que deux chevaux. Et en cela la Nuit portée dans l'espace par des Bigæ diffère du soleil qu'entraîne le quadrige ou char à quatre chevaux. Voici donc les attributs symboliques de la Nuit : char ou ailes (parfois de chauve-souris), voile, étoiles, flambeau à lueur pâle ou renversé, hibou, pavots, sommeil et songes, mort. Les poëtes ont diversement groupé ces caractères. Les artistes modernes ont encore renchéri sur ces finesses. Est-il besoin de dire que d'autres personnifications peuvent être prises pour parèdres ou adéquates de

la Nuit? Caligo, Tenebræ, Duophos (qu'on peut aussi appeler Zophos et Scotos), sont tous dans ce cas. Arrivent ensuite les divinités étrangères qui ont des rapports voisins avec la Nyx grecque ou Nox latine, par exemple le Noctulius de Brescia, la Nott scandinave, la Po commune à tant de nations de la Polynésie, la Baaut des Phéniciens ou Bouto égyptienne. A celle-ci se lient beaucoup de déesses eau brumeuse ou pâteuse primordiale, et d'autre part beaucoup de déesses Lunes. Enfin arrivent les personnifications anti-lumineuses, Grées, Géryon, Acrisius, Nyctée, etc., non-seulement en Grèce, mais par toute la terre. Un trait important à signaler ici, c'est que la Nuit en mythologie se distingue en Nuit primordiale plus ou moins identique à l'inorganisme, l'irrévélation, les périodes antédiluvienne et antéadamique, et Nuit vulgaire, Nuit qui revient périodiquement de vingt-quatre en vingt-quatre heures, et qui règne plus ou moins long-temps sur l'horizon, selon le climat auquel appartiennent les localités.

NUMA, chef rutule, tué par Nisus et Euryale. Quant au roi Numa, voyez *Biog. univ.*, XXXI, 449, et comp. les art. NOUM, MINOS, MENOU, NEMEDH, etc.

NUMÉRIE, NUMERIA, déesse latine de l'arithmétique. Les femmes enceintes l'invoquaient (R.: *numero*, compter).

NUMICUS, dieu-fleuve d'Italie, se nomme aujourd'hui Paterno (ou, selon Ligorius, Rivo-di-Nemi). Quelques antiquaires veulent qu'il n'existe plus; en effet c'était un simple ruisseau. Il est célèbre en mythologie par la disparition d'Énée et d'Anna Pérenna, que la mythologie vulgaire y noie (*Voy.* ces articles). On ne se servait pour les sacrifices de Vesta que de l'eau de ce fleuve.

NUMITOR. *V.* AMULIUS.

NUNDINA présidait, selon les Latins, à la purification des enfants. Cette cérémonie avait lieu à Rome neuf jours après la naissance.

NUPTIALES (DII), ou dieux des noces, étaient au nombre de cinq, Suada, Vénus, Lucine, Jupiter et Junon. On pourrait y joindre les Prema, Pertunda, Perfica, Volupia, et autres déesses non moins accommodantes que Suada et Vénus.

NYCTÉE, NYCTEUS, Νυκτεύς: 1° fils de Neptune et de Céléno (il fut père d'Antiope); 2° fils d'Hyriée et frère de Lycus: 3° fils de Chthonius; 4° père de Nyctimène (c'était un roi d'Éthiopie); 5° compagnon de Diomède, fut, ainsi que tout le cortège du héros, changé en oiseau (oiseau de nuit?). — Un des quatre chevaux de Pluton s'appelait auss Nyctée. Il est aisé de voir que tous ces noms sont des personnifications anti-lumineuses. Eau, vent (οὖρος, car nous ne voulons pas parler d'οὖρον), nuit, chouette, région lointaine comme l'Éthiopie, toutes ces idées se supposaient mutuellement chez les anciens.

NYCTÉIS, Νυκτηΐς; femme de Polydore et mère de Labdaque. Était-ce la fille de l'Hyriéide?

NYCTEL, NYCTELIUS, Νυκτέλιος, Bacchus. A ce nom se lie la fête athénienne des Nyctélies qui se célébrait de trois en trois ans, vers le commencement du printemps, et de nuit. Ceux qui prenaient part à la solennité couraient tumultuairemen portant des flambeaux, des bouteilles et des verres, chantant des airs à boire, et faisant d'amples libations à Bacchus. On présume assez que quelques désordres devaient s'y commet-

tre; du moins les pères en parlent souvent, et toujours avec l'accent de témoins oculaires. On donnait aussi le nom de Nyctélie à une fête de Cybèle.

NYCTIME, Nyctimus, Νύκτιμος, le quatrième (d'autres disent l'aîné) des cinquante Lycaonides, régna en Arcadie ou sur l'Arcadie après la mort de son père. Il fut le seul que les flèches de Jupiter épargnèrent, et survécut au déluge de Deucalion. Quelques-uns ont présumé qu'il y avait eu deux Nyctime parmi les Lycaonides; que le plus jeune fut sacrifié par son père sur l'autel, et que l'aîné seul lui succéda.

NYCTIMÈNE, Νυκτιμένη, princesse qui eut un commerce incestueux avec son père et fut changée en chouette. Les uns en font la fille d'un Nyctée roi d'Ethiopie; les autres placent la scène à Lesbos, et donnent au père le nom d'Épopée. On varie aussi sur les circonstances du crime, et l'on voit tantôt Nyctimène se glisser furtivement dans la couche paternelle, tantôt le père violer sa fille.

NYCTIS, Νύκτις, fille de Nyctée, femme de Labdaque, et mère de Laïus. — D'ordinaire on ne nomme pas la femme de Labdaque. N'aurait-on pas confondu Nyctis avec Nyctéis?

NYMPHES (les), Nymphæ, Νύμφαι, sont dans la mythologie hellénique, qu'imitèrent les Romains, des espèces d'Izeds ou sous-Izeds femelles préposés à de simples détails, à des spécialités, à des faits immobiles et isolés de la nature physique. *Nympha* en grec veut dire jeune mariée et par suite jeune femme. Les Nymphes sont jeunes, mais ne sont pas essentiellement vierges, ou bien elles semblent sur cette ligne douteuse où la virginité le cède à l'amour et au mariage. De là dérivent tous leurs caractères : 1° jeunesse, fraîcheur, amabilité, naïveté, beauté, quasi-virginité; 2° aspect de simples mortelles et immortalité douteuse (tantôt on les donne pour immortelles, tantôt on ne donne ce privilège qu'à quelques-unes d'elles, tantôt la vie immortelle n'est plus qu'une longévité presque indéfinie); 3° pouvoir limité et quant au temps et quant au lieu et quant à la sphère d'action; aussi allons-nous voir des Nymphes des eaux, des Nymphes des bois, etc.; 4° existence terrestre en quelque sorte (les Nymphes vraies habitent toutes le globe que foule l'espèce humaine, et c'est à l'époque du syncrétisme que l'on admit des Nymphes célestes); 5° l'absence des légendes ou symboles individuels. Les légendes en effet, quand elles existent, se bornent presque toutes à nommer le père, l'amant et le fils de la Nymphe. De temps à autre on la voit se changer en arbre ou en fleur. Quelquefois c'est une princesse que les dieux transforment en fontaine, et alors la princesse est Nymphe. On voit aussi, avant l'apparition de la fontaine, la jeune fille-source qualifiée de Nymphe.—Ne tenant aucun compte de l'époque à laquelle ont été imaginées les épithètes additionnelles par lesquelles on veut caractériser les Nymphes, nous les classerons de la manière suivante :

- I. Nymphes célestes ou Uranies.
- II. Nymphes terrestres ou Epigées.
  - 1° Nymphes des eaux ou Ephydriades.
    - 1. Nymphes marines : Océanides ; Néréides.
    - 2. Nymphes d'eau douce.
      - Nymphes des fontaines : Naïades ; Crénées ; Pégées.
      - Nymphes des fleuves : Potamides.
      - Nymphes des lacs et étangs : Limnades.
  - 2° Nymphes de la terre.
    - 1. Nymphes des montagnes : Oréades; Orestiades ou Orodemniades.
    - 2. Nymphes des vallées et des bocages : Napées ; Auloniades.

3. Nymphes des prés :
Mélies.
4. Nymphes des forêts :
Dryades ;
Hamadryades.
5. Nymphes des grottes : Corycides.

Une nomenclature différente comprendrait les noms locaux des Nymphes. Tels sont ceux de Pactolides, Ilissides, Céphissides, Isménides, Anigrides, Achéloïdes, Ascanides relatifs à divers fleuves ; de Cythéroniades à cause du mont Cythéron, de Sithnides à cause d'un lieu de ce nom dans la Mégaride, de Dodonides à cause de Dodone ; de Lélégéides en mémoire de la Lélégie, depuis Laconie. Ensuite viendraient les Corycides déjà nommées, les Amnisiades, les Tibériades, etc., etc. — En général tout groupe de jeunes femmes ou de jeunes filles qui flottent entre la divinité et l'humanité aspire au nom de Nymphes. De là le titre de Nymphes Cécropides ou Agrauliennes, Nymphes agriculturales, donné par d'habiles mythologues aux trois filles de Cécrops. Les compagnes de Minerve sont des Nymphes Athânâïdes. Les trois filles de Mynée sont des Nymphes Mynéides ou Myniades, des Nymphes Anti-Dionysiaques. Les trois tantes de Bacchus au contraire sont des Nymphes Dionysiaques. Les trois Grâces sont des Nymphes Aphrodisines. Les trois Heures sont des Nymphes cosmogoniques. Les Muses sont des Nymphes Apollinaires. Enfin les sept Cabires femelles, c'est-à-dire les dédoublements femelles des sept Cabires, sont nommées Nymphes Cabirides. Les Nymphes se dessinent par bandes autour d'une haute divinité : les Néréides entourent Nérée, les Océanides forment la cour du vieil Océan, les Achéloïdes habitent les eaux de l'Achéloüs ; mille Nymphes chasseresses se pressent autour de Diane, soit qu'elle gravisse les monts, soit qu'elle parcoure les forêts, soit qu'elle délasse ses attraits dans le bain. Ainsi les Nymphes, quoique se prêtant facilement à la vie forestière, montagnarde et agricole, furent essentiellement dans la mythologie grecque des habitantes des eaux. Addirdaga, la Bouto pisciforme, le Matsiavatar syriaque, l'Oannès femelle, sont leur type. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que ces Nymphes-poissons ou -onde fussent des irrigatrices et rien de plus. Il a été dit mille fois que l'onde inspire : mouvement et cadence, rhythme, chant, harmonie, poésie ; mouvement et pensée, génie, invention ; mouvement et tendance vers l'avenir, prévoyance, divination, oracle ; mouvement et rénovation des choses humaines, ces idées se tenaient de près dans l'esprit anti-analytique des anciens : aussi appelait-on souvent les devins ou autres personnages inspirés Nympholeptes. Nous avons déjà creusé ces faits aux articles Canobe, Méduse, Meibdh, Muses. — Toute gracieuse que nous semble la mythologie des Grecs, avouons que son élégance offre des lacunes. Dans les Nymphes, sans doute elle a ses Ondines ; mais où sont ces génies malicieux et avares qui veillent sur les trésors métalliques enfouis dans le sol, et ces Nymphes impondérables qui glissent dans l'air, qui folâtrent dans la sphère de feu ? où sont les Kobold des mineurs allemands, les salamandres et les gnomes de la Cabale, les aériennes Péris du Farsistan et les mélodieuses Raguinis des Hindous ? — Rome eut un temple des Nymphes ; il fut brûlé par Clodius. On offrait à ces divinités du lait, du miel, des fruits, de l'huile, peu de vin, encore moins de victimes sanglantes : une chèvre, un mouton pourtant tombaient de temps

à autre en leur honneur. Elles eurent en quelques lieux des fêtes annuelles dites Nymphées. Dans la Triopide on les honorait conjointement avec Apollon et Mercure (dieux Nomioi). Dans les siècles postérieurs à l'ère chrétienne les invocations et les sacrifices aux Nymphes devinrent chose fréquente; une foule d'inscriptions attestent cet usage. On les représente tour à tour vêtues, minues ou nues, portant des roseaux, des vases, des coquilles, isolées ou se tenant par la main, assises, accroupies ou debout. En général, tout ce que nous avons dit des Naïades leur convient. On les place souvent sur les rives des fleuves ou dans des grottes. Ces grottes, qu'on appelle Nymphées, ont, outre le sens physique que tout le monde devine, un sens symbolique analogue à celui de la grotte de Mithra. Porphyre a écrit sur ce sujet un traité intitulé : *De Antro Nympharum*.

NYSA, Νύσα, passait pour la nourrice de Bacchus. Dans la magnifique procession que Ptolémée-Philadelphe établit en l'honneur de Bacchus, Nysa était représentée par une actrice vivante. On se doute assez que Nysa n'est pas autre chose que la Nuit en général, tel est le sens de ce mot. Διόνυσος, *Dévanicha*, ne signifie que le dieu de la nuit ou le dieu de Nysa, et ces deux mots sont complètement synonymes l'un de l'autre. —Hygin mentionne un père nourricier de Bacchus, et l'appelle Nysus. Ce ne serait que Nysa, la Nuit, Etre des êtres, Génératrice masculinisée; et jusqu'ici notre étonnement serait médiocre; mais, ajoute Hygin, Bacchus avant de partir pour l'Inde confia Thèbes à Nysus. Or Thèbes a été gouvernée aussi, dit-on, par un Nyctée, Nuit personnifiée; et quand Bacchus revient à Thèbes on ne veut pas lui rendre l'empire. Il faut que Bacchus, prétextant des orgies, arme ses bacchantes, et, grâce au désordre d'une fête, s'empare de sa ville natale. Ainsi, le dieu-soleil expulse, qui? la réponse est simple, la Nuit.

NYSO : 1° Nymphe dyonisiaque (*V.* l'art. qui précède); 2° *V.* Néso.

O

OANNÈS, Ωάννης (quelquefois Oen, 'Ωήν), Hermès des cosmogonies babyloniennes, se présente non-seulement comme législateur et civilisateur, mais comme esprit sortant périodiquement du sein des eaux et comme Démiurge. Ainsi, d'un côté, on nous montre Oannès venant apprendre aux hommes les lettres, les sciences, les arts; il fait fleurir l'agriculture; il élève des villes, des temples; il donne des lois, polit les mœurs, institue des fêtes; il laisse des livres sur la cosmogonie, sur l'administration, etc. Jusqu'ici il a toute la physionomie des Hermès. D'un autre côté, des merveilles inattendues s'accumulent dans sa légende : 1° il sort chaque matin de la mer Érythrée et y rentre le soir (quelques-uns disent que chaque nuit il se rend à Memphis, et que chaque jour il se trouve auprès des murs de Babylone); 2° il a le corps d'un poisson, les pieds d'un homme, et deux têtes dont l'une est celle d'un poisson et l'autre celle d'un homme; 3° il semble quadruple, selon Abydène (dans le Syncel., p. 38): d'après Bérose, quatre animaux monstrueux, Eudoque, Eneugame, Encubu-

le, Anémente, sortirent des flots comme Oannès. Apollodore (aussi dans le Syncel., 39) parle de quatre Annédotes qui firent leur apparition, le premier sous Ammenon, le deuxième 265 ans plus tard, le troisième sous Daonus, le quatrième sous Évérodasque. Il donne au premier le nom d'Oannès, et au quatrième celui d'Odacon, qui rappelle Dagon; 4° enfin dans le livre des Origines (Cosmogonie?), attribué à Oannès, il était question d'un temps où eaux et ténèbres étaient confondues et contenaient des myriades d'êtres à formes incompatibles et monstrueuses : des hommes à deux ou à quatre ailes, des androgynes, des hippocentaures, des chiens à quatre queues, etc.; toutes représentations depuis consacrées par la religion, et que la sculpture avait vingt fois reproduites dans les temples. Que conclure de tout ceci? Primitivement on a vu dans la légende l'histoire fabuleuse d'un chef qui, venu de pays étranger par mer, aurait apparu dans la Chaldée vêtu de peaux de cétacés ou d'autres grands mammifères marins, et, comme Cécrops, Cadmus, Évandre, aurait fait faire à l'ignorance des indigènes quelques pas vers la civilisation. Chaque soir ce législateur quittait la terre pour rentrer dans son navire, etc. Aujourd'hui on ne discute plus de telles hypothèses. Toutefois, ceux même qui les adoptaient auraient été fort embarrassés pour expliquer le retour périodique d'Oannès le soir à Memphis et le lendemain matin à Babylone. Au reste, on doit sentir que l'explication historique s'applique aussi facilement à la légende des quatre Oannès (chefs d'école, de dynastie ou d'instituts religieux qui se continuent ou qui se succèdent) qu'à celle où l'on n'en voit qu'un seul. C'est moins un homme qu'un ensemble de faits et d'institutions, qu'il faut voir dans l'Hermès babylonien; et alors les quatre Oannès seraient comme quatre phases d'une civilisation soit babylonienne, soit commune à plusieurs régions de l'Asie méridionale. Dupuis (*Or. des Cult.*, l. III, ch. XVII) regarde Oannès comme le poisson austral, ou (ce qui n'en diffère point) comme la belle étoile de sa bouche (on l'appelle vulgairement Fomalhaut). Cet astre, de seconde grandeur, se lève au commencement de la nuit solsticiale et se couche au moment de l'aurore. Marquant ainsi son époque astronomique par un double phénomène, tandis que d'ordinaire les autres constellations n'en indiquent une que par leur lever ou par leur coucher, il devait attirer particulièrement l'attention. D'ailleurs il se lève au sud-est de l'Égypte, avec environ 50 degrés d'amplitude, et par conséquent au point même de l'horizon où l'habitant de Memphis plaçait la mer Rouge. Il est à noter qu'ici Dupuis ne tient nul compte de l'apparition d'Oannès aux environs de Babylone. A notre avis pourtant ce qui caractérise la légende, c'est le pèlerinage périodique et perpétuel du dieu qui va de l'est à l'ouest, de la Chaldée dans l'Égypte, de la mer Érythrée babylonienne (golfe Persique) à la mer Érythrée memphitique (aujourd'hui mer Rouge). Voir dans cette mer Rouge un lieu à l'est de Memphis, c'est parler en géographe mais non en mythologue. Babylone et golfe Persique c'est tout un, c'est dire l'est; Memphis et mer Rouge c'est aussi tout un, c'est l'ouest. Ceci posé, Oannès est-il encore le poisson austral? La chose est douteuse : Oannès a tout autant les caractères soit du ciel entier (d'un

Tpé androgyne), soit du soleil (une espèce d'Hypérion), que celui de tel ou tel astre, de telle ou telle constellation. Le fond des choses c'est que ces explications diverses sont conciliables, et qu'Oannès nous semble tout ensemble ciel, soleil et constellations (les quatre qui sont censées présider aux deux solstices et aux deux équinoxes); car, d'une part, le soleil représente le ciel, et de l'autre il se trouve tour à tour associé aux quatre astérismes qui marquent les quatre époques cardinales de l'année. De là deux soupçons : Oannès horizon (Anubis babylonien), et Oannès année. Et Toth-Hermès lui-même, en Égypte, n'est-il pas l'année personnifiée, en même temps que le civilisateur ? Comp. aussi le Janus italique, quadriceps comme Oannès, soleil-année comme Oannès (d'ailleurs les noms mêmes, Jan, Oan, ont déjà été rapprochés). Et, quoi qu'on en dise, Hermès et Anubis, lorsque l'on arrive dans les hautes sphères d'identification, ne se fondent-ils pas dans une idée commune (*Voy.* Anubis)? Mais ce n'est pas tout : les quatre époques cardinales de l'année (et par suite les quatre périodes, les quatre saisons) n'expliquent point suffisamment la physionomie pisciforme d'Oannès. Cette conformation monstrueuse recèle quelque chose de plus : l'incarnation quadruple, quoique toujours semblable à elle-même. De même, aux Indes, Vichnou s'incarne quatre fois avant de prendre les formes purement humaines. Il est vrai que là se trouve plus de variété : le dieu se montre tour à tour poisson, tortue, sanglier et lion; mais est-il étrange que les imitateurs n'aient point connu les détails de la légende indienne, et que, frappés seulement de deux idées, *poisson* et *quatre*, ce soit à celle-là qu'ils se soient attachés? Les quatre incarnations primitives de l'Inde ont trait à quatre créations différentes. Il serait téméraire sans doute de dire que les prêtres babyloniens eurent d'abord la même idée avec tous ses détails. Véritablement, l'idée de quatre invasions de la mer, de quatre ordres divers de créations animales marines (poissons, crustacés, mollusques ou autres), fut-elle formulée par eux en mythes inintelligibles pour le vulgaire, pleins de sens pour leurs adeptes et pour eux? Il est difficile de le croire; mais l'Inde avait rêvé quelque chose de ce genre. Il y eut donc aussi au fond du mythe d'Oannès une aperception vague de périodes cosmogoniques très-diverses. C'est ce qu'achève de prouver ce trait déjà cité, que, dans son livre de l'origine des choses, le scribe sacré mentionne des formes monstrueuses, des androgynes, etc. Ces quatre périodes cosmogoniques, dont le quadruple Oannès est l'emblème, sont comme les prototypes des quatre périodes de l'année. Les saisons ne sont en un an que ce que des myriades d'années seraient dans un cycle de siècles; en d'autres termes, les saisons sont pour les mythologues les miniatures des périodes cosmogoniques. Aussi l'Inde les nomme-t-elle Kala (temps); car les Ritus ne sont que des demi-saisons. Quant au rôle si important que jouent et l'eau et la forme poisson, ce n'est pas à présent que nous devons nous en étonner. L'eau était, pour presque tous les anciens, le principe premier : transition des solides aux gaz, elle récapitule à elle seule toute la matière; d'ailleurs tout corps est censé être en dissolution chez elle, et, au fond, tout ce qui n'y subit pas la dissolution y forme au moins un pré-

cipité. Admis ainsi la préexistence et la prééminence de l'eau, tout ce qui un jour arrive à être hors d'elle sort d'elle; ce qui sort d'elle a forme de ce qui habite en elle (poisson, reptile, cétacé, etc.). A Babylone, ainsi que dans toute la Syrie, la forme poisson a presque été la seule. On conçoit à présent ce que c'est qu'Anadyomène : c'est la Génératrice sortant des eaux, c'est-à-dire se manifestant. La force féconde était cachée; elle se révèle. Nulle donc plus que Vénus ne mérite ce titre d'Anadyomène, ce rôle de *portée sur les eaux*, *se mouvant sur les eaux* (*Voy*. Naraïana). Et l'on conçoit aussi qu'en un sens Aphrodite soit mâle autant que femelle. Génération suppose deux forces : une activité semant la vie, une passiveté-réceptivité. Les peuples enfants n'aperçoivent souvent que l'un des deux pôles, le second alors n'existe plus que virtuellement et implicitement dans le premier. Dès-lors on a tantôt un Vénus mâle, tantôt une Vénus déesse. Eh bien! Oannès est justement un Vénus mâle. Ce nom de Vénus, dont l'étymologie a été cherchée si loin (ἑνόω, unir; Bendis; ἐν, dans, etc.), ce nom n'est autre qu'Oannès. Prenez de part et d'autre les radicaux (Ven, Oann ou Oen); songez à la facilité avec laquelle V devient, *ad libitum*, voyelle ou consonne (V, W, OU, O; Ven, Wen, Ouen, Oen), et prononcez. Oannès est donc un Hermès-Vénus, du moins dessinateur (sinon architecte) des formes des êtres, et civilisateur du genre humain; pisciforme parce qu'il se révèle au sein du grand tout, du grand chaos, vulgairement représenté comme l'Océan; quadruple, c'est à-dire se révélant dans quatre créations successives. Il est présumable que si nous connaissions à fond les mythes babyloniens, nous verrions dans les quatre Oannès des différences manifestes; probablement la forme animale s'élèverait de plus en plus; et si le premier tenait bien plus du poisson que de l'homme, le quatrième serait bien plus voisin de l'homme que du poisson. Le Dagon des Philistins semble n'être que l'Odacon, quatrième incarnation d'Oannès. Addirdaga est un Oannès dans lequel Vénus efface Hermès, comme dans l'Oannès proprement dit Hermès éclipse Vénus. Les étymologies tirées d'ὠόν, œuf, ou du syriaque *Onedo*, étranger, ne doivent être citées que pour mémoire. La première nous lance dans le système cosmogonique qui fait éclore le monde d'un œuf; et l'œuf, en effet, est le vestibule de la vie pour toutes les classes animales, sauf les mammifères; la deuxième n'a trait qu'aux hypothèses des évhéméristes.

OAX, Oaxus, Ὄαξος, héros éponyme de la ville de Crète, était le fils d'Apollon et d'Acacallis ou Acalle dont on a fait Anchiale — On nomme un Oax, *Oaxes*, fils aussi d'Apollon et héros éponyme d'un fleuve de Crète; c'est sans doute le même.

OB, dieu syrien, rendait des oracles; mais d'une voix si basse, que le consultant s'en retournait sans avoir rien entendu, ou était obligé de deviner les trois quarts de la réponse. Ce filet de voix semblait émaner des parties sexuelles, des aisselles ou de la tête de la statue. Nul doute que ses prêtres ne fussent des adeptes en ventriloquie. Dans toute l'Asie antérieure on croyait que les êtres surnaturels, lorsqu'ils consentaient à parler aux hommes, faisaient à peine entendre leur voix.

OBA ou mieux BOA est, dit-on, le dieu suprême des Toungouses.

Boa rappelle Foé : est-ce que le culte des Toungouses serait une branche du chamanisme?

OBARATOR, un des dieux agriculturaux du Latium, présidait au deuxième labour.

OBI (LE VIEILLARD DE L'), dieu des As-Iaks (Ostiaques de l'Obi), est peut-être l'Obi personnifié. Il est surtout invoqué comme favorable à la pêche. Son idole en bois a des yeux de verre, la tête armée de grandes cornes, le nez en forme de groin de pourceau; un crochet de fer lui traverse les deux narines. On lui fait, de trois en trois ans, traverser l'Obi dans une barque *ad hoc*, véritable bari sacrée de ces peuples septentrionaux, qui doivent en effet avoir pour leur fleuve la vénération que l'Egypte sentait pour le Nil. Quand la glace commence à fondre, et que les eaux inondent leurs rives, les Ostiaques demandent au vieillard une pêche abondante, et lui en donnent bonne part lorsque le succès couronne leur vœu; ils l'insultent et le maltraitent au contraire s'ils trouvent que leur prière n'a pas été exaucée.

OBOD, dieu arabe, avait été adoré à Oboda, dans l'Arabie-Pétrée, jusqu'à l'établissement du mahométisme.

OBRIMO, 'Ὄϐριμώ, Proserpine. Ce nom est très-remarquable par sa ressemblance avec Brimo, la même qu'Hécate, la même qu'Isis.

OBSTINATION, fille de la Nuit (*Voy.* ce nom).

OCALÉE, OCALEA, 'Ὠκαλέα, fille de Mantinée, fut femme d'Abas et mère d'Acrisius et de Prœtus (on a eu tort de changer ce nom en Aglaïa). La Béotie avait une ville d'Ocalée.

OCCASION, OCCASIO, Καιρός, était en Grèce le dieu et à Rome la déesse de l'à-propos. Les Grecs le disaient le plus jeune des fils de Jupiter; il eut un autel à Élis. Phidias en fit une femme à pieds ailés, à longs cheveux sur le devant de la tête, mais chauve par derrière. Phèdre la fait courir sur le tranchant des rasoirs sans se blesser. A Sicyone et sous le ciseau de Lysippe, ce fut un adolescent, avec des ailes aux pieds dont la pointe portait sur un globe, une bride à la main, et les tempes seules garnies de longs cheveux.

OCCATOR, un des dieux agriculturaux du Latium, présidait au hersage.

OCCUPO, Mercure; c'est un sobriquet. Il indique assez le degré de respect que les Romains au siècle d'Auguste avaient pour leurs dieux. Ce grotesque surnom ne peut se traduire que par le mot d'*empoigneur*.

OCÉAN, OCEANUS, 'Ὠκεανός, l'onde personnifiée, n'était pourtant, selon Homère, qu'un dieu-fleuve, mais fleuve primordial, fleuve Anandisécha, semblable au serpent égyptien de qui la tête mord la queue, et dont l'embouchure et la source se confondent. Dans la théogonie hésiodéenne, l'Océan n'apparaît qu'au-dessous de la Terre (Gæa) et du Ciel, de la Terre essence primordiale, du Ciel fils de la Terre. L'Océan, selon les modernes commentateurs, serait la masse des eaux primitives qui vint combler le profond abîme Pontos. Sans donner trop d'exclusivité à cette idée, on peut admettre, et c'est une vue haute, que de la terre seule naît le lit des eaux, que de la terre et du ciel résulte l'eau même. Ainsi descend des sphères célestes Ganga la grande irrigatrice. Et cosmogoniquement d'où vient l'eau? des vapeurs habitantes de cette atmosphère qu'on nomme ciel. L'hypothèse du feu central, par là même qu'elle pose en principe l'incandescence de notre planète, implique une

vaporisation énorme; puis, à mesure que le refroidissement a lieu, une masse d'eau énorme qui vient s'amasser dans les concavités de la surface solidifiée du globe. L'Océan est donc le plus ancien des Titans : Cœos, Crìos, Hypérion, Japet, Rhéa, Théa, Thémis, Mnémosyne, Phébé, Téthys, Crone, naquirent ensuite. Des six Titanides ici nommées, la dernière, Téthys, devint son épouse; il en eut les fleuves et les Océanides, au nombre de plus de trois mille. Du reste, la légende d'Océan n'a pas été beaucoup brodée par les poètes. Dans Homère, on le voit recevoir la visite des dieux qui vont périodiquement passer dans ses domaines huit jours; et ses domaines sont, dit-on, en Éthiopie. Diodore donne Océan et Téthys comme les éducateurs de Junon. Ne voit-on pas aussi Bouto élever Haroéri, l'Égée servir d'asile à Neptune? Délos à peine arrachée aux flots offrit un berceau aux deux Latoïdes. Chez Eschyle, Océan arrive près de Prométhée enchaîné sur le Caucase et lui témoigne de l'intérêt. Il a pour monture un phoque dont les nageoires d'immense envergure traversent l'air épais, et une pique arme ses mains. Les représentations vulgaires font d'Océan un vieillard assis sur les flots, ayant un cétacé à ses côtés et une haste ou une urne à la main. Dans ce dernier cas il épanche de l'eau, symbole des mers, des fleuves, et des fontaines. On voit Océan dans le bas-relief du Musée Capitolin qui a pour sujet l'incaténation de Prométhée (Millin, *Gal. myth.*, 483), bas-relief dont évidemment l'auteur s'est inspiré d'Eschyle. On croit avoir trouvé un Océan dans l'Hermès colossal du Vatican, découvert à Pouzzoles en 1775. Ses joues, ses sourcils, sa poitrine, sont couverts de peaux, les unes squammeuses, les autres membraneuses et lisses comme celles des chondroptérygiens; de sa barbe ondulée sortent des dauphins; des cornes arment son front, et rappellent l'épithète de Taurocrâne que lui donne Euripide, et à laquelle au reste ont droit toutes les divinités marines ou fluviatiles mâles. Quelques antiquaires voient dans ces cornes des pattes d'écrevisse. Le pampre qui couronne la tête du dieu peut pourtant inspirer des doutes : les cornes sont aussi l'attribut favori de Bacchus. *Voy.* d'autres figures dans Beger, *Thes. Brand.*; et dans Montfaucon, *Ant. expl.*, I, 6, 5. —Océan ne diffère pas d'Ogên, et le vieil Ogygès et Gygès le centimane ne sont que des Ogên. Agénor (ou Cnàs) en est une déformation : aussi est-il fils de Neptune.

OCÉANIDES, Oceanites, Oceanitides ou Océanines, filles de l'Océan et de Téthys, étaient au nombre de plus de trois mille. On les distingue des Néréides. Comme, à vrai dire, Nérée et l'Océan reviennent au même, la distinction se réduit aux trois circonstances suivantes : 1° les Néréides ont pour père Nérée, pour mère Doris; les Océanides ont pour père Océan, pour mère Téthys; 2° les Néréides appartiennent à la religion des Pélasgues de l'Égée, les Océanides à celle des Asiatiques continentaux; 3° on ne compte que cinquante Néréides, les Océanides vont à plusieurs milliers. Au reste, dans le catalogue qu'on donne des unes et des autres se retrouvent quelques noms semblables. C'est ce que prouveront les nomenclatures suivantes : la première, consacrée exclusivement aux Néréides, résulte de la combinaison alphabétique des quatre listes fournies par des auteurs différents,

Hésiode, Homère, Apollodore et Hygin (en abrégé Hs., Hm., Ap., Hg.). La liste d'Hésiode est la seule qui présente cinquante noms dont un deux fois, Proto. Hygin en a quarante-neuf dont un aussi deux fois, Climène. Apollodore en a quarante-cinq, et Homère trente-trois. Mais Homère ajoute à son énumération « et tout le reste des Néréides ». Dans le tableau suivant, les Néréides d'Hésiode sont indiquées en lettres romaines. Les noms en lettres italiques appartiennent à celles qui ne sont mentionnées que par les trois autres auteurs. Des étoiles placées à la suite des noms désignent celles qui se trouvent portées sur plus d'une liste.

Actée***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Agavé***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
_Amathie_*.	Hg., Hm.
_Amphinome_*.	Hg., Hm.
_Amphithoé_*.	Hg., Hm.
Amphitrite*.	Hs., Ap.
_Apseude_*.	Hg., Hm.
Aréthuse.	Hg.
Asie.	Hg.
Autonoé.	Hs.
Béroé.	Hg.
_Callianasse_*.	Hg., Hm.
Callianire.	Hm.
Calypso.	Ap.
Céto.	Ap.
Climène.	Hg.
Climène II*	Hg., Hm.
Clio.	Hg.
Cranto.	Ap.
Créuse.	Hg.
Cydippe.	Hg.
Cymatolégé.	Hs.
Cymo.	Hs.
Cymodocé**.	Hs., Hg., Hm.
Cymothoé***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Déiopée.	Hg.
Déjanire.	Ap.
Déro.	Ap.
_Dexamène_*.	Hg., Hm.
Dioné.	Ap.
Doro.	Hs.
Doris**.	Hs., Hg., Hm.
Doto***.	Hs, Ap., Hg., Hm.
Drymo.	Hg.
Dynamène***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Éione.	Hs.
Éphyre.	Hg.
Érato*.	Hs., Ap.
Eucrate.	Hs., Ap.
Eudore*.	Hs., Ap.
Eulimène*.	Hs., Ap.
Eumolpe.	Ap.
Eunice*.	Hs., Ap.
Eupompe.	Hs.
Eurydice.	Hg.
Évagore*	Hs., Ap.
Évarné.	Hs.
Galatée***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Galene.	Hs.
Glaucé**.	Hs., Hg., Hm.
Glauconome*.	Hs., Ap.
Halie**.	Ap., Hm.
Halimède*.	Hs., Ap.
Hipponoé*.	Hs., Ap.
Hippothoé*.	Hs., Ap.
Ione	Ap.
_Ianasse_*.	Hg., Hm.
_Ianire_*.	Hg., Hm.
_Iéré_*.	Hg., Hm.
Laomédie.	Hs.
Leucothoé.	Hg.
Liagore.	Ap.
Ligee.	Hg.
Limnorie**.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Lycorias.	Hg.
Lysianasse*.	Hs., Ap.
Mélite***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Ménippe*.	Hs., Ap.
_Méra_*.	Hg., Hm.
Nausithoé.	Ap.
Némertès**.	Ap., Hg., Hm.
Néoméris.	Ap.
Nésée***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Néso.	Hs.
Opis.	Hg.
_Orithye_*.	Hg., Hm.
Panope***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Panopée.	Hg.
Pasithée.	Hs.
Phéruse**.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Phyllodocé.	Hg.
Pioné.	Ap.
Plexaure.	Ap.
Polynoé.	Ap.
Polynome.	Hs.
Pontoméduse.	Ap.
Pontoporie.	Hs.
Pronoé.	Hs.
Proto***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Proto II.	Hs.
Protomédie.	Hs.
Psamathé.	Hs.
Psamathoé.	Ap.
Sao*	Hs., Ap.
Spio***.	Hs., Ap., Hg., Hm.
Thalie**.	Hs., Hg., Hm.
Thémisto.	Hs.
Thétis*.	Hs., Ap.
_Thoé_*.	Hg., Hm.
Xantho.	Hg.

—Passons de là aux Océanides : neuf noms absolument semblables à ceux des Néréides vont s'y retrouver, ce sont : Asie, Calypso, Climène, Dioné, Doris, Eudore, Ianire, Plexaure, Thoé. On peut y joindre deux autres noms, Amphiro et Xanthé, qui diffèrent à peine d'Amphithoé et de Xantho. Restent trente-neuf noms qui n'ont aucun rapport avec l'autre nomenclature. Les voici : Acaste, Admète, Adrastée, Althée, Calliroé, Cercéis, Clytie, Crisie, Électre, Éthra, Europe, Eurynome, Galaxaure, Hippo, Ianthe, Idyie, Idothée, Libye, Mélobosis, Ménesto, Métis, Ocyroé, Parthénope, Pasithoé, Pétraie, Perséis, Philyre, Pitho, Pléione, Pluto, Polydore, Prymero, Rhodie, Styx, Télesto, Thrace, Tyché, Uranie, Zeuxo. Parmi ces dernières, Eurynome fut amante de Jupiter et mère des Grâces; Métis passe pour la première épouse de Jupiter et la mère de Minerve; Perséis était unie à Hélios, Calliroé à Chrysaor, Climène à Japet, Idyie à Éete. — Des noms tels qu'Asie, Europe, Libye, Thrace et Parthénope nous montrent de vastes terres regardées comme des Océanides. Virgile donne quelques-unes d'elles (Béroé, Clio) pour des chasseresses. On les confond avec les Nymphes, et on ne se donne pas toujours la peine de distinguer si ce sont des Nymphes terrestres ou des Nymphes habitantes du continent. Au reste, *voy*. l'art. Nymphes. — On représente ordinairement les Océanides avec des yeux bleus ou des tissus de même couleur. L'idée réelle qui gît au fond de toutes ces descriptions, c'est celle de chairs bleues. Les flots de la mer sont bleus ou semblent bleus. Le ciel qui se reflète dans l'Océan, et qui lui-même est un Océan solide, est bleu. Un peu plus tard les Grecs employèrent le mot de *cyanéos*, qui indique un bleu noir, pour rendre la nuance de leurs cheveux, de leurs sourcils : on se complut ainsi à laisser aux jeunes et belles déités la blancheur, apanage de la race caucasienne; les yeux bleus et la chevelure bleue furent tout ce qui resta d'azur aux déesses de la mer. Quant aux draperies qu'on leur donne, c'est une parure grotesque pour des habitantes de la mer. Il faut en dire autant de la nuance bleue de ces draperies. Quelquefois les poètes donnent aux Océanides et aux Néréides des teintes vertes.

OCHÈSE, Ochesius, Ὀχησίος, chef étolien, tué au siége de Troie.

OCHIME, Ochimus, Ὄχιμος, fils d'Hélios et de Rhodé, de la nymphe Hégétorie et père de Cydippe, n'avait pris aucune part au meurtre de Ténagée.

OCHNA, Ὄχνα, fille de Colone et de Tanagra, aimait Eunoste sans être payée de retour, l'accusa de lui avoir fait violence, et le fit tuer par ses deux frères. Hélicon, sans doute roi du pays, mit les meurtriers en prison et, plus tard, instruit par Ochna de tout ce qui s'était passé, leur ordonna de quitter le pays. Ochna se jeta du haut d'un rocher.

OCIOUVO-MI-NO-MIKOTTO, héros japonais, se distingua par une foule d'exploits incroyables. Le plus célèbre fut l'immolation d'un dragon gigantesque qui portait le ravage dans tout le pays. Il perdit un jour son glaive dans le Takamano-Farro. Comparez ici Asadévi. Après sa mort on le divinisa sous le nom d'Itsoumono-o-Iésiro.

OCNOS, Ὄκνος, fils du Tibre et de Manto, fonda Mantoue. Dans Virgile, c'est un auxiliaire d'Énée dans la guerre des Rutules. — Les Grecs

personnifièrent la fainéantise, ou plutôt les lenteurs, diplomatiques ou autres, sous le nom d'Ocnos, et donnèrent à cet être prétendu, pour paraître symbolique, un âne qui dévore une corde à mesure qu'il la fait. De là l'adage grec, c'est la corde d'Ocnos; pour dire, beaucoup de peine pour ne rien faire. Pausanias a imaginé un Ocnos homme fort laborieux, pourvu d'une femme fort dépensière, et a cru voir là une admirable explication du mythe. Le fait est qu'un tel ménage est bien une des spécialités auxquelles peuvent s'appliquer et le mythe et l'adage; mais d'autres sont tout aussi possibles, et avoir foi en l'existence d'un Ocnos en chair et en os est une erreur par trop grossière.

OCRIDION, Ὀκριδίων, roi de Rhodes, fut mis au rang des dieux après sa mort.

OCRISIE, Ocrisia, mère mythologique de Servius-Tullius, était, selon l'histoire, native d'Ocriculum. Esclave, ainsi que toutes ses concitoyennes, elle eut de Tarquin-l'Ancien un fils, ce Servius qui régna sur Rome. La légende plaçait en avant de cette naissance une conception miraculeuse. Ocrisie vit un jour se peindre sur les tisons ou dans la flamme l'image d'un phalle. Tanaquil lui dit d'approcher, et l'esclave docile devint soudain enceinte de Servius. Ceux qui ont fait de ce phalle un Vulcain n'ont pas beaucoup avancé l'explication; car et les tisons et la flamme se prennent en mythologie pour Vulcain, la colonne rougeâtre que forme la flamme lorsqu'elle se dresse en pyramide est prise pour un phalle, et enfin le principe igné que formule le nom de Vulcain a été toujours regardé comme le principe mâle. Du reste on connaît cette fascination bizarre qu'exerce sur l'œil à demi endormi le tison qui tend à passer du rouge vif au blanc.

OCTOBRE était personnifié chez les anciens par un chasseur ayant un lièvre aux pieds, des oiseaux au-dessus de la tête, et une cuve près de lui. On donnait à Rome le nom *d'October Equus* à un cheval que l'on immolait à Mars le 14 septembre (XVIII kal. oct.). La victime était sacrifiée au champ de Mars; et sa queue devait être transportée au temple du dieu avec assez de célérité pour qu'il en tombât encore des gouttes de sang dans le feu, lorsqu'on arrivait.

'OCYALE: 1° Ὠκυάλη, Amazone; 2° Ὠκύαλος, Phéacien, disputa le prix de la course aux jeux donnés par Alcinoüs.

OCYPÈTE, Ὠκυπέτης: 1° Harpye; 2° Danaïde.

OCYROÉ, Ὠκυρόη: 1° Océanide; 2° fille de Chiro et de Chariclo, prophétesse habile. Elle découvrit à son père et à Esculape leur dernière destinée, irrita ainsi Jupiter, et fut changée en jument.

ODACON, dieu syrien, le même sans doute que Dagon (ὁ Δακών, ὁ Δαγών) et une des quatre incarnations d'Oannès (*Voy*. ce nom).

ODE, dieu arabe, n'est mentionné que dans le Koran, et comme de la plus haute antiquité.

ODÉDOQUE, Odoedocus, Ὀδοίδοκος, fils d'Oponte (Ὀπους, Ὀποντος), fut père d'Oïlée et de Calliare, qu'il eut de Laonome, et en conséquence fut l'aïeul d'Ajax l'Oïlide.

ODIN, et dans les langues du nord Oden, Woden, Wodan, le premier et le plus grand des douze Ases scandinaves et le chef de tous les êtres divins de cette mythologie,

avait pour père Bor et pour frères Vilé et Vé. Les autres Ases sont ses fils; aussi le nomme-t-on généralement Alfader, le père de tous. Comme le Jupiter du monde gréco-romain, il préside, soit par lui-même, soit par les fils ses émanations, à tout ce qui se passe dans l'univers, mais plus particulièrement aux naissances, aux mariages, à la mort, à la guerre, aux arts et à la magie. Ses amours, aussi nombreuses que celles de Jupiter, donnèrent lieu à une foule de légendes consignées dans l'Edda. Une tradition célèbre le montre privé de l'empire pendant dix années. Une autre non moins fameuse détaille sa lutte contre le roi Gilfe. On lui donne pour palais Valholl. Fréia, une de ses filles, devint sa femme. Les livres sacrés lui donnent une foule d'épithètes magnifiques. On en compte jusqu'à cent vingt-six. Odin de plus en plus idéalisé devient un vrai Janus. Deux corbeaux placés sur ses épaules, Hougin (l'esprit) et Mounin (la mémoire), lui révèlent sans cesse le passé et l'avenir. C'est Odin qui donne aux dieux l'immortalité; aussi les légendes le présentent-elles enlevant l'hydromel: c'est Odin qui inspire les poètes; aussi le voit-on en laisser tomber une partie sur la terre. De plus, c'est lui qui a dicté les strophes de l'Havamaal. C'est Odin qui a donné naissance par son fils Heimdall à toutes les tribus du Nord. — L'ensemble des diverses aventures attribuées à Odin reflète assez fidèlement l'histoire de la religion scandinave. Profondément sacerdotale d'abord, elle devint ensuite plus laïque, plus guerrière. Les évhéméristes qui d'avance avaient déclaré Odin un personnage réel en conclurent deux Odin, l'un prêtre, l'autre chef-roi des Scandinaves. On a aussi oupçonné qu'Odin était, sinon Bouddha, du moins un Bouddha. Votan en Amérique présente de même, tant par le nom que par l'idée, un bien singulier rapport avec Odin (Vodan).

ODIOS était un chef halizone; Agamemnon le tua.

ODITE, Odites, Ὀδίτης: 1° Éthiopien tué par Climène aux noces de Persée et d'Andromède; 2° Centaure tué par Mopse aux noces de Pirithoüs.

ODRYSE, Odrysus, Ὄδρυσος, dieu thrace, donna son nom à un peuple et à une ville de la Thessalie. Était-ce un Adam des Druïdes ou Draot? était-ce un arbre primordial (δρῦς, ὁ δρῦς) personnifié (comp. Bor)? enfin serait-ce l'un et l'autre? N'oublions pas qu'à ces époques reculées la Thrace, encore plus que le Roum-Ili actuel, était couverte de bois, de monts et de glaces. — On donnait le surnom d'Odrysios à Bacchus et à Borée, à Térée et à Rhésos.

OEAGRE, OEagrus, Οἴαγρος, fils de Tharops et père d'Orphée, régna en Thrace. Comme on donne à Orphée Calliope pour mère, OEagre se trouve époux ou amant de Calliope.

OEANTHE, Οἰάνθη, héroïne éponyme d'une ville de la Locride, passait pour Nymphe.

OEAX, Οἴαξ, frère de Palamède (*Voy.* Nauplius). Ce nom veut dire gouvernail, et se lie aux personnifications de la famille de Nauplius.

OEBALE, OEbalus, Οἴβαλος, fils du roi lacon Cynortas, épousa Gorgophone et en eut Tyndarée, nommé souvent OEbalide, ainsi qu'Hélène, Castor et Pollux, etc. — Un autre OEbale, fils de la nymphe Sébéthis et du roi téléboen Télon, se-

courut Énée dans sa guerre contre Turnus.

OEBOTE, OEBOTAS, Οἰϐώτας, patron des athlètes achéens, était honoré en Achaïe. La légende voulait qu'il eût été lui-même athlète pendant sa vie. Aucun monument, ajoute-t-on, n'honora sa victoire, et les Achéens restèrent long-temps sans remporter d'avantages aux jeux Olympiques. Surpris enfin ils consultèrent l'oracle de Delphes, et il leur fut répondu que leur ingratitude seule était la cause de leur malheur. Aussitôt ils érigèrent une statue à OEbote dans Olympie, et aux jeux suivants Sostrate de Pallène fut déclaré vainqueur.

OECHALIE, OECHALIA, Οἰχαλία, femme de Mélané, donna son nom à l'OEchalie dans la Messénie.

OEDIPE, OEDIPUS (g. *i* ou *odos*), Οἰδίπους, fils de Laïus et de Jocaste, si célèbre dans la mythologie grecque comme type de la fatalité que l'homme ne peut fuir. L'oracle avait annoncé à Laïus que ce fils serait l'assassin de son père et l'époux de sa mère. Aussi fut-il confié, quelques heures après sa naissance, à un pâtre qui devait l'égorger, et qui par pitié se contenta de lui percer les pieds et de le suspendre à un arbre. De là son nom (οἰδεῖν, s'enfler; ποῦς, pied). Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe, le détacha, l'emporta au palais; et comme le couple royal était sans enfants, le vit adopter par les deux époux. OEdipe adulte consulta un jour l'oracle sur sa destinée, et en reçut une réponse analogue à celle de Laïus. Son père devait mourir de sa main, et sa mère le recevoir, sanglant encore, dans la couche de l'époux assassiné. OEdipe, afin d'éviter ces malheurs, quitta Corinthe, et partit pour la Phocide. Sur la route de Daulis à Delphes, à l'embranchement de la route de Thèbes, un char lui barra le passage, et une voix impérieuse lui cria de faire place. Le jeune prince ne tint compte de l'ordre, continua d'avancer; et quand les chevaux menacèrent de le fouler aux pieds, les arrêta : une rixe s'ensuivit; OEdipe eut tout l'avantage, et le maître du char et les cinq domestiques qui formaient son cortége mordirent successivement la poussière sous ses coups, à l'exception d'un seul. Ce maître du char était Laïus. Peu de temps après nous voyons OEdipe prendre la route de Thèbes privée de roi et gouvernée par Créon régent, deviner l'énigme bizarre du sphinx (*voy.* ce nom), et, conformément au programme publié par Créon, recevoir à la fois la main de Jocaste et le sceptre. Les deux parties de l'oracle alors se trouvaient accomplies. En vain le père avait voulu se débarrasser à jamais de son fils, en vain le fils en quittant Corinthe avait tenté de s'écarter des auteurs de ses jours : la fatalité, après avoir ajourné ses coups et avoir permis dans l'enfance du jeune prince qu'il fût séparé de ceux auxquels il devait la naissance, les a tout à coup réunis : l'enfance toujours inoffensive s'est passée dans l'isthme qui joint le Péloponèse à la Grèce septentrionale; l'âge des combats et des amours une fois venu, les distances deviennent inutiles, et le jeune Thébain prédestiné au parricide et à l'inceste revient vers Thèbes. Selon Homère, l'inceste ne fut pas consommé; mais chez la plupart des mythologues on voit l'union de la mère et du fils donner naissance à deux fils, Étéocle et Polynice, à deux filles, Antigone et Ismène. Au bout de quelques années une épidémie effroyable se déclara dans Thèbes; l'oracle annonça qu'elle ne cesserait

que quand Laïus aurait été vengé. Les perquisitions amènent bientôt OEdipe à connaître non-seulement qu'il est le coupable, mais encore que la veuve dont il est l'époux est sa mère. De désespoir il s'arrache ou se crève les yeux; ses fils le chassent du palais, et s'emparent de l'autorité que bientôt ils se disputeront le glaive à la main. Quelques traditions font vivre OEdipe aveugle au palais, jusqu'au jour où Polynice revient en armes demander à Étéocle sa part d'empire. Le sens antique et l'accent véritable des traditions indiquent que la découverte du crime suivit de près le crime; et dans cette hypothèse il faut admettre une longue régence de Créon. Quelle que soit la légende à laquelle on s'arrête, OEdipe sort de Thèbes en maudissant ses fils ou l'usurpateur, erre de pays en pays conduit par sa fille Antigone, et enfin arrive au bourg de Colone près d'Athènes et y rend le dernier soupir. Sa cendre devient un talisman protecteur et un palladium. Ainsi en tout pays les grandes infortunes sont une notabilité. On regardait avec un respect prodigieux et l'homme et le lieu que la foudre avait frappés. L'Orient vénère encore les fous, qu'il regarde comme des inspirés; et Alger, du temps de Charles-Quint, se sauva ranimé par les véhémentes allocutions de l'insensé Ioussouf. Les tragiques ont brodé cette circonstance dernière de la vie d'OEdipe. Ce sont eux qui nous montrent auprès d'OEdipe à Colone Créon d'abord et ensuite Polynice : tous deux viennent le supplier de prendre parti pour eux; OEdipe résiste à tous deux. Une tradition voulait qu'OEdipe, après la rupture de son mariage avec Jocaste, eût épousé Euryganie, et l'eût rendue mère de ces quatre enfants que lui donne la mythologie vulgaire. Athènes, il est vrai, montrait son tombeau; mais, outre que de semblables reliques ne tirent pas à conséquence, on conciliait les deux légendes en disant que ses ossements avaient été transportés de Thèbes à Athènes. Sophocle a laissé deux tragédies sur OEdipe, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*. Eschyle chez les Grecs, Sénèque chez les Latins en composèrent d'autres. Corneille et Voltaire ont fait représenter sur la scène française deux tragédies d'*Œdipe*, et Guillard un opéra intitulé : *OEdipe à Colone*. Winckelmann, *Monum. ined.*, 103, 104, a fait connaître deux bas-reliefs relatifs aux aventures d'OEdipe. Il faut y joindre quatre pierres gravées publiées par Millin, et qui toutes représentent OEdipe avec le sphinx (Voy. *Gal. myth.*, 502-505).—Les penseurs, aux noms seuls de sphinx et de Thèbes, doivent voir que le lieu de la scène dans toute cette fable n'est pas la Thèbes de Béotie, car c'est autour de la Thèbes aux cent portes qu'abondent les sphinx. L'inceste n'a rien qui doive surprendre : l'Égypte, ainsi que l'Orient et l'Inde, en fut prodigue. Et quant au meurtre du père, c'est la formule ordinaire de la rénovation des formes. Ainsi les Corybantes tuent Dyonise, Corybante comme eux. La différence c'est que d'ordinaire la victime est jeune, et qu'ici elle ne l'est pas. Enfin les frères rivaux sont des Dioscures, des Açouins, des moitiés d'un œuf-monade. Les deux jeunes filles elles-mêmes en sont le dédoublement. En résulte-t-il que l'épopée d'OEdipe soit venue directement de la Thébaïde à la Béotie? Non, sans doute. En résulte-t-il même qu'elle soit venue de là? Nous n'en répondrions pas. Le fait est que la Béotie,

toute samothracienne dans son origine, admit un mythe dont les parèdres (les sphinx) eurent de l'importance en Égypte. La Phénicie, Iolcos, Samothrace et les traditions venues de la côte d'Égypte ont pu, chacune dans sa sphère, contribuer à la formation de la fable totale. Samothrace, il ne faut pas l'oublier, consacrait en quelque sorte l'adultère et l'inceste en substituant Arès à Hépheste dans le lit d'Aphrodite.

OEMÉ, Οἴμη, Danaïde, une de celles qui avaient Crino pour mère.

OENÉE, OENEUS, Οἰνεύς, fils de Parthaon et d'Euryte, régnait à Calydon, tandis qu'à Pleuron commandait Thespius. Il eut deux femmes, Althée, Péribée. La première le rendit père de Méléagre, de Théras et de Climène (d'autres disent de Phérée, d'Agélas et de Périphas), et de quatre filles, Gorgé, Eurymède, Mélanippe, Déjanire. De la seconde il eut Tydée, père de Diomède. Bellérophon était son hôte et son ami. C'est lui qui, dans un sacrifice offert à tous les dieux, oublia Diane, et vit en conséquence le sanglier de Calydon ravager ses domaines. Méléagre, son fils, l'en débarrassa, grâce à la coopération des jeunes chefs grecs. On sait comment ensuite moururent et ce héros et sa mère. Plus tard, il eut à soutenir la guerre contre les Curètes; ses neveux se déclarèrent contre lui. Tydée en tua deux, Alcathoüs et Lycopée. Forcé de fuir après ce double meurtre, il passa en Argolide où il rejoignit Priam. Pendant ce temps OEnée, vaincu par les fils de son frère Agrius, échangea le trône contre une obscure retraite (comp. de nombreuses variantes à l'art. AGRIUS). Diomède revenu en Étolie battit la branche usurpatrice, et, ne voulant ni garder le trône pour lui, ni le donner à un père affaibli par les ans, il y fit monter son frère Andrémon. OEnée mourut quelque temps après dans Argos. La défaite d'OEnée a singulièrement exercé la verve des poètes tragiques anciens. De là les nombreuses légendes sur son compte. Nous nous bornerons à une remarque : OEnée (οἶνος), le Noé de l'Étolie, est le vin personnifié. Une tradition le montre prêtant sa femme Althée à Bacchus, et en revanche recevant de lui le vin. Il faut ici comparer ICARIUS. La guerre contre les Curètes rappelle l'attaque des Kourous contre les Pandous. — Trois autres OENÉE furent 1° un Égyptide; 2° un fils naturel de Pandion; 3° un fils de Céphale et de Procris, qui régna dans la Phocide après la mort de son grand-père Déionée (Δῖος οἶνος); 4° un prince dont Hercule tua l'échanson du bout du doigt.

OENÉIS, Οἰνηίς, nymphe d'Étolie, eut de Jupiter le dieu Pan.

OENIA, Οἰνία, fut une des douze filles du dieu-fleuve Asope et de Méthone.

OENO, Οἰνώ, fille d'Anius et de Rhœo (ou Dorippe), avait pour sœurs Élaïs et Spermo. Ces trois jeunes filles furent métamorphosées en colombes. Nul doute que ce ne soient trois Grâces ou Nymphes approvisionnatrices. Leurs noms (σπέρμα, ἔλαιον, οἶνος) signifient grain, huile, vin. Leur mère est la fructification ou la munificence; et le nom de leur père, quelque altéré qu'il soit, est le nom antique de l'année (ἔνος, ἐνιαυτός).

OENOÉ, Οἰνόη : 1° reine des Pygmées (les dieux irrités de sa barbarie la changèrent en grue); 2° nymphe, une des nourrices de Jupiter (comp. OENO et OENÉE); 3° héroïne éponyme d'un bourg de l'Attique.

OENOMAS, OENOMAUS, Οἰνό-

μαος, roi de Pise, devait le jour à Mars et à Stérope (ou Harpinne, ou Eurythémis). On nomme aussi pour son père Alxion ou Hypéroque. Il eut pour femme Évarète. Leucippe, son fils, était aimé de Daphné, et Apollon se vengea en le faisant périr. Hippodamie, sa fille, était célèbre dans toute la Grèce par sa beauté. Averti par l'oracle que son gendre le tuerait, il publia qu'il ne la donnerait qu'à celui qui le surpasserait à la course des chars. L'amant courait en avant, et le roi le poursuivait l'épée à la main. On nomme quinze prétendants à qui leur audace coûta la vie: Acrias, Alcathoüs, Aristomaque, Capet, Chalcodon, Chronius, Éole, Euryale, Eurymaque, Euryte, Lasios, Lycurgue, Marmax, Prias, Tricolone. Quelques poètes restreignent ce nombre à treize; Diodore le porte à seize. Enfin Pélops apparut, gagna Myrtile, cocher du roi, et, grâce à lui, arriva le premier au but (*Voy.* Myrtile). Diodore montre seulement Pélops parvenant le premier au but sans que Myrtile porte la perfidie jusqu'à le faire mourir; et OEnomas se donnant la mort à cette vue, puisqu'il voit l'oracle accompli. Une variante présente OEnomas comme éperdument amoureux de sa fille. Ses chevaux s'appelaient Philla et Harpye.— OEnomas est la personnification des jeux Olympiques. Hippodamie, c'est le prix des jeux; les quinze ou seize prétendants sont les régions grecques admises au concours. Les Éléens aussi disputent le prix : OEnomas alors semble épris de sa fille.—Deux autres OEnomas sont : l'un un chef troyen tué par Idoménée au siège de Troie, l'autre un chef grec tué par Hector.

OENONE, *Οἰνώνη*, fille du dieu-fleuve Cébrène et Nymphe du mont Ida, en Phrygie, reçut d'Apollon, son amant, la science de l'avenir et l'art de connaître les simples. Plus tard, elle eut de Pâris, encore berger, un fils nommé Corythe. La légende la lie intimement à deux instants solennels de la vie fabuleuse de Pâris. Lors de son départ pour la Grèce, elle lui prédit ses infidélités, la ruine de Troie et sa mort. «Tu seras blessé, dit-elle, blessé à mort, et alors tu te souviendras d'OEnone, tu reviendras près d'elle, tu lui demanderas merci : OEnone te refusera ». En effet la dixième année du siège Pâris blessé par Philoctète se fit porter sur le mont Ida, implora les secours d'OEnone, et mourut dans ses bras. Toutes les traditions la montrent suivant au tombeau cet objet de ses amours : elle meurt de regret, ou s'étrangle avec sa ceinture en arrivant dans le palais de Priam. Chez Dictys elle est saisie d'un accès de démence, et se laisse consumer de douleur. Enfin, dans Quintus de Smyrne, elle se brûle sur le bûcher de Pâris. Du reste, on varie sur la manière dont elle reçut le coupable repentant. Selon les uns, elle emploie tous ses soins pour le guérir, et n'échoue que parce que la flèche qui l'a blessé est empoisonnée; selon d'autres, elle le renvoie brusquement avec ces mots : « Qu'il aille se faire panser par Hélène! » Mais bientôt elle court à Troie, au chevet du lit du malade. Malheureusement il est trop tard. Suivant d'autres enfin, elle ne porte aucun secours au prince; mais on transporte près d'elle le cadavre, et on la charge de l'inhumer. C'est à cette vue qu'elle se consume de désespoir.

OENOPE, *Οἰνώπη*, fille d'Épopée, femme de Neptune, mère de Mégarée,

OENOPE, **Oenopeus**, *Οἰνωπεύς*, ou **OENOPION**, *Οἰνοπίων*, roi de Chio qu'on a mal à propos scindé en deux personnages, était, dit-on, le fils de Thésée (ou de Dionyse) et d'Ariadne. Il épousa Hélice, et eut pour fille Héro ou Mérope. Orion demanda sa main, et, las des délais qu'on lui opposait, la viola. OEnopion, feignant d'ignorer l'outrage, enivra le géant, lui creva les yeux, et le jeta sur le rivage; puis il se cacha si bien dans une grotte, que le fils d'Hyriée ne put lui faire sentir le poids de sa vengeance. Jusqu'ici le mythe recèle 1° opposition de la terre au soleil, 2° syzygie du soleil et de la lune, 3° éclipse. Selon Diodore, Rhadamanthe avait rendu Chio à OEnopion. Il en avait donc été dépouillé! Par qui? Par des pirates. La présence de Rhadamanthe ici lie encore OEnopion au mythe crétois et à la famille de Minos. Pour qui sait que *οἶνον πίνειν* veut dire boire du vin, et *οἶνον ποιεῖν*, faire du vin, que Chio était célèbre par ses vins délicats, que Thésée est un dieu-soleil de Thasos et un Bacchus, qu'un commerce d'importation et d'exportation unit la Crète et les îles de l'Egée, les traditions relatives à OEnopion s'expliquent sans peine. OEnopion eut encore pour fils Évanthe, Thalos, Méléna, Salaque et Athamas. On montrait son tombeau à Chio.

OENOPS, *Οἴνωψ* : 1° fils d'Hélénus, chef grec tué au siége de Troie; 2° père d'Iliode, devin d'Ithaque.

ŒNOTRE, **Œnotrus**, *Οἰνωτρός*, la race œnotrienne personnifiée, passait pour le plus jeune des Lycaonides. Nyctime, son frère, qui lui dispute ce titre ainsi que le rare privilège d'avoir été seul épargné par Jupiter lorsqu'il foudroya les Lycaonides, lui donna de l'argent, des vaisseaux, des hommes; et c'est alors qu'Œnotre arriva en Italie. Cette colonisation aurait été la première émigration que les Grecs opérèrent dans la péninsule. Malheureusement il plane des doutes sur l'époque et même sur la réalité de l'émigration. Denys d'Halicarnasse, d'après Acusilas et Phérécyde, la place dix-sept générations avant la prise de Troie. M. Raoul-Rochette, d'après un synchronisme tiré d'Apollodore, réduit ces dix-sept générations à huit. Fréret aussi avait combattu la haute antiquité attribuée à cette émigration. Divers calculs sur les Inachides eux-mêmes pourraient permettre de flotter entre les deux dates extrêmes. Dans ces derniers temps Petit-Radel, comparant les divers synchronismes que nous ont laissés les anciens, réintègre l'émigration d'Œnotre à la dix-septième génération avant la prise de Troie; et par conséquent, dans le système qui fait les générations de trente ans, Œnotre émigre vers 1710 avant J.-C. Reste à examiner si l'émigration eut lieu. Denys, Strabon, Pausanias sont unanimes sur ce point, mais rien ne prouve qu'ils aient raison. Aristote, dont on a invoqué l'autorité à propos des monuments de la colonie d'Œnotre, ne parle que de quelques usages de la vie civile introduite parmi les Œnotres par Itale leur roi. Le fait est que toutes ces questions sollicitent un nouvel examen. 1° Les Œnotres se lient-ils, comme on a droit de le soupçonner, aux Peucètes, et quels sont leurs rapports? 2° Sont-ils Pélasgues? 3° Est-ce d'Arcadie qu'ils vinrent? 4° Trouvèrent-ils des indigènes? est-il vrai que ces indigènes s'appelaient Ausones? 5° Est-il vrai qu'ils débarquèrent dans le golfe de Ste-Euphémie, et qu'ils s'étendirent

d'une mer à l'autre, entre Métaponte et Pestum? est-il vrai que les Ausones étaient une de leurs branches? 6° Est-il vrai qu'ils étaient les premiers colons venus du Péloponèse ou de la Grèce septentrionale, ou bien doit-on admettre que trois colonies les avaient précédés?

ŒNOTROPES, Œnotropæ, Οἰνοτροπαί, les trois filles d'Anius (*Voy.* Œno).

ŒOCLE, Œoclus, bâtit en l'honneur d'Ascra, sa mère, qui l'avait eu de son commerce amoureux avec Neptune, une ville de même nom en Béotie.

ŒONE, Œonus, Οἰωνός, cousin d'Hercule (par Licymne, son père, qui était le frère d'Alcmène), fut tué à Sparte par les Hippocoontides, sans que la présence d'Hercule empêchât le meurtre. Quelque temps après, Hercule revint mieux accompagné, massacra Hippocoon et sa famille, et déposa les os d'Œone à Sparte même. La ville lui rendit les honneurs héroïques, et dédia un temple à Hercule près du tombeau.

ŒSTROBLÈS, Οἰστροβλής, fils d'Hercule et de la Thespiade Hésychie.

ŒTYLE, Œtylus, Οἴτυλος, héros éponyme d'une ville de Laconie, était d'Argos, et avait pour père Amphianax et pour aïeul Antimaque.

OGEN, le même qu'Océan, passait pour le dieu des vieillards, que les Grecs nommaient ironiquement Ogénides.

OGHAM, dont on a fait Ogmios et Ogmius, Ὄγμιος, dieu celte, était représenté sous les traits d'un vieillard à tête chauve, aux rides profondes, au teint olivâtre; arc, carquois, massue chargeaient ses mains et ses épaules. De sa langue partaient des fils d'or et d'ambre avec lesquels il attirait une immense multitude d'hommes qui paraissaient le suivre volontairement. C'est Lucien qui donne ces détails. Raphaël, sur sa description, a fait un Ogham qui a été gravé par Cochin et Lesueur.—On nomme Ogham l'Hercule gaulois. Ces fils d'or qui tirent et groupent auprès de lui la multitude seraient, dit-on, le symbole d'une éloquence entraînante et persuasive. Qu'on donne donc à cet Hercule le nom d'Hercule-Hermès ou d'Herméracle. Toutefois, il peut encore rester des doutes sur le vrai caractère d'Ogham : peut-être était-ce un dieu des mers. On explique Ogh-Am par puissant sur mer.

OGOA ou OSOGO, Neptune à Mylase, ou plutôt l'eau même prise comme essence suprême. On croyait entendre la mer bruire sous le pavé de son temple. Sans doute, grâce au mécanisme de quelque pompe cachée, ou de tuyaux hydrauliques, la mer était censée se répandre dans le temple, et y renouveler l'image du grand cataclysme. Une de ces miraculeuses inondations ôta la vue à Épyte, fils d'Hippothoüs.

OGYGÈS, Ὠγυγής, vieux roi du plateau béoto-attique, passait pour fils de Neptune et d'Alistra ou de Tarmère (on lui donne aussi pour père Béote). Il eut pour sujets les Hellènes. Thèbes, Éleusis furent bâties pas ses soins. Une Thèbes aussi est sa femme, et un Éleusis figure parmi ses enfants. Cadmus et une triade femelle, Alalcoménie, Aulis et Thelsinie, complètent sa famille. Un déluge effroyable eut lieu sous son règne, et inonda ses domaines. Varron et d'autres auteurs, cités par St. Augustin, rapportent très-sérieusement qu'à cette époque la planète de Vénus changea de couleur, de direction et de forme; et des modernes,

calculant la périodicité de la grande comète de 575 ans, en ont conclu que le déluge d'Ogygès eut lieu vers 1769 avant J.-C. Nous ne pouvons que rire de ces calculs. *Voy.* au reste, sur Ogygès, *le Catholique*, t. XVI, dernière livraison.

OGYGIE, Ogygia, Ὠγυγία, une des sept filles de Niobé. On donne aussi ce nom à la Béotie, à une porte de Thèbes, et enfin à l'île si mal déterminée de Calypso.

OHINA. *Voy.* Étoua-Rahai.

OHIRA-RINE-MOUNA, déité polynésienne, fille de Ti et d'Osira, épousa le premier après la mort de sa mère, et lui donna trois fils, Ora, Vanou, Titon, et trois filles, Hennatou-Monourou, Hénaroa, Nouna. Ces généalogies trimourtiques offrent la plus curieuse comme la plus frappante analogie avec les légendes irlandaises.

OIAROU est chez les Iroquois le fétiche spécial de chaque individu; ce fétiche est à volonté un calumet, un outil, un animal, une peau d'ours, etc. Toutefois, ils doivent l'avoir vu en songe avant de le choisir pour fétiche. Ils croient que, grâces à ce talisman, ils se transportent où ils veulent, et se transforment à leur fantaisie. — Leurs devins sont ceux qui ont acquis par ces visions répétées un pouvoir surnaturel.

OICLÉE, Oïcleus, Ὀϊκλεύς, fils d'Antiphate et de Zeuxippe, époux d'Hypermnestre et père d'Amphiarâs, de Dolibée et d'Iphianire. Il fut tué en Troade, lors de l'expédition d'Hercule contre la capitale de Laomédon.

OILÉE, Oïleus, Ὀϊλεύς, fils du roi locrien Odédoque (d'autres disent Léodoque) et d'Agrianome, fut un des Argonautes, seconda Hercule au lac Stymphale, y fut blessé, succéda en Locride à son père, épousa Ériopis, en eut Ajax, et rendit l'esclave Rhéné mère de Médon. — Un autre Oïlée, écuyer du roi Bianor, voulant venger son maître, fut tué par les Grecs devant Troie.

OKI (Okée) ou KIOUAZA (Kiwase), déesse qui chez les Oumas, et chez quelques peuplades indigènes de la Virginie et de la Floride, était censée veiller à la garde des morts, et avait dans ce pays un temple qui fut abandonné lors de l'arrivée des Européens dans ces parages, et que l'on n'essaya point de relever. On la nomme aussi Kuioccos (Quioccos); seulement ce dernier nom se donne à une foule d'autres dieux.

OKISIK, esprits gardiens dans la mythologie hurone, sont les uns bienfaisants, les autres funestes. Chaque homme en a au moins un attaché à sa personne.

OLBE, Olbos, allié d'Ochate (dans Valérius Flaccus, *Argonautique*, liv. VI).

OLBIE, Olbia, Ὀλβία, donna son nom à une ville de la Bithynie.

OLEN, Ὠλήν (g. Ὠλῆνος), pontife-poète, premier chantre de la religion de Délos, passe généralement pour le chef d'une colonie sacerdotale qui, des côtes de la Lycie (Suidas, art. Ὠλήν), alla porter dans l'île flottante si célèbre par la délivrance de Latone, le culte d'Apollon et d'Artémis. Quelques traditions cependant (par exemple un des hymnes que l'on chantait à Délos) indiquent Olen comme Hyperboréen (Pausanias, l. X, c. 5). Mais peut-être la première migration hyperboréenne (c'est-à-dire colchico-arménienne, bactrienne ou persane), qui popularisa en Lycie le nom et le culte des deux dieux-lumière, valut-elle à tous les prêtres, à tous les adhérents

du nouveau système religieux l'épithète d'hyperboréens. Dans ce cas Olen, coryphée des missionnaires que la Lycie détachait dans l'Égée, dut être pris pour un chantre hyperboréen; et certes il y avait dans cette espèce de qualification, dans cette origine à la fois immédiate et lointaine, qui rattachait Délos à la vraie métropole religieuse et non à une succursale, quelque chose de plus merveilleux et de plus séduisant. Olen était antérieur à Pamphos et même à Orphée. Creuzer scinde la fondation du culte solaire (ou hélioïde) à Délos en trois époques : 1° la migration qui donne à l'île sainte l'idée d'Ilithye, 2° celle qui amène Apollon et Artémis avec les trois (ou deux) premières vierges hyperboréennes, 3° celle qui conduit aux mêmes lieux deux autres vierges et les Perphères. Si nous prenons pour base cette hypothèse, il est indubitable que ce barde sacré (personnage réel ou allégorique) se rapporte à la deuxième migration. Longtemps après Alexandre, et même après notre ère, on chantait encore à Délos les hymnes de l'antique Olen, en vers hexamètres? (Pausanias, *Att.* et *Arc.*; comp. Hérodote, IV, cap. 35, et Blackwell, *Vie et ouv. d'Hom.*, p. 111); et toutes les probabilités se réunissent en faveur de l'authenticité de ces vieilles poésies, que tout au plus on peut supposer arrangées, retouchées, interpolées par les desservants de l'île sacrée. Dans ces hymnes le culte d'Apollon et d'Artémis se présentait sous des formes presque spiritualistes, et qui prouvent en dernière analyse l'origine quasi-persane de la doctrine religieuse. Mais c'est surtout d'Ilithye (Latone) qu'il est question, d'Ilithye grande fécondatrice (*Hymne* d'Hom. *à Apoll.*, v. 97) et grande accoucheuse (μογοστόκος de l'*Il.*, XIX, 103), d'Ilithye mère de l'Amour (productrice du monde par l'Amour?), d'Ilithye plus ancienne que Crone, d'Ilithye la même qu'Imarmène (Εἱμαρμένη), la destinée, d'Ilithye la bonne fileuse. Toutes ces notions allégoriques et transcendantes nous reportent bien loin par-delà la Perse. C'est la métaphysique religieuse de l'Hindoustan (comp. Ilithye). Pausanias cite aussi d'Olen un hymne à Junon, et dit qu'il prophétisa dans Délos. Ailleurs Creuzer, partant de ce principe que deux Lycus (un Telchine et un prince athénien, fils de Pandion II) vinrent à des époques différentes s'établir en Lycie, en conclut que la colonie religieuse d'Olen eut lieu entre ces deux événements (probablement vers le 15ᵉ ou le 16ᵉ siècle avant J.-C.). Dès cette époque le soleil était en Lycie un dieu-loup, et le loup joue un rôle dans la mythologie de Délos : c'est, comme on sait, une bande de loups qui mène Latone du pays des Hyperboréens à Délos; et elle-même, pour échapper à la colère de Junon, prend la forme d'une louve pendant ce long et périlleux trajet. Pline le Naturaliste (XXVIII, 2) parle d'un Olen ancien et célèbre poète de l'Étrurie. Probablement le nom d'Olen n'est qu'une altération de ceux d'*Il*, *El*, *Aal*, synonymes de Baal, et une forme qui commence à se rapprocher du nom vulgaire du dieu-soleil, Apollon (gén. *Apollinis*, rad. Apollin..., 'Απολλων...?). La syllabe additionnelle *in*, *en*, se trouve dans plus d'un dérivé de la même famille : ainsi, pour ne point parler d'Apollin..., Sélène, Hélène (et la forme masculine Hélénus), Bélène (Belenus), en offrent des exemples. Dans ce cas ne pour-

rait-on pas soupçonner que le barde mythologique Olen n'est autre chose qu'Apollon incarné, se faisant propagandiste de son culte qu'il popularise dans la Grèce insulaire par le missionariat, par la colonisation, par les chants, peut-être même par la prophétie? Trois vierges, dit-on (Argé, Opis, Loxo), accompagnent Artémis dans son pélerinage à Délos. Ces trois vierges, à notre avis, sont des incarnations de la déesse (*Voy.* Opis). Pourquoi Olen ne serait-il pas l'incarnation du dieu? quoi de plus rationnel et de plus conforme à l'esprit des anciens que de voir aussi les deux puissances-lumières (lumière mâle et lumière femelle) se répandre par elles-mêmes, revêtues de formes humaines et directrices de la colonie sacrée?

OLÈNE, Olenus : 1° fils de Jupiter et de la Danaïde Anaxithée. Il épousa Léthée, et fut changé avec elle en rocher sur l'Ida : c'était le héros éponyme d'Olène en Achaïe. 2° Fils de Vulcain et d'Agiaé; il eut deux filles, Hélice, Éga, l'une et l'autre nourrices de Jupiter : Théon lui donne pour fille Amalthée ; on sait que la chèvre nourrice de Jupiter s'appelle souvent la chèvre olénienne (ὠλενία αἴξ). 3° Parèdre d'Hercule, lors du déblaiement des étables d'Augias : quelques mythographes le réduisent à être un roi d'Olène, et le nomment Dexamène.

OLLAM FODHLA est dans la mythologie irlandaise l'aïeul de toute la race des Iriens de l'Ulster, dont Qonnor était censé descendre. Il sortit de l'enceinte de sa province; et sous sa domination le clanna Rughraidhe obtint une prépondérance en vertu de laquelle les chefs siégèrent à Téamhair, résidence des pontifes suprêmes et d'une espèce de chef politique auquel on rendait un hommage de suzeraineté. Il eut trois fils qui gouvernèrent l'un après l'autre d'après leur rang d'ancienneté. Fionn Sneachta (*la neige blanche*) régna d'abord (de 15 à 20 ans). Ensuite vint Slanoll (*la santé vigoureuse*) qui donna 15 ans des lois à l'Irlande. Geide Ollgotach, le troisième, occupa le trône dix-sept années. Son nom répond à *haute parole, grande parole.* Les interprètes modernes ont pensé avec raison que ces dénominations tout allégoriques ont trait à des groupes, à des masses de faits. Le premier règne indique une époque rudimentaire, et à laquelle la neige semblait ensevelir, asservir, glacer et rendre insalubre la contrée entière. Sous Slanoll le pays reprend la force, la vie, la jeunesse. Enfin, par Geide Ollgotach est symbolisée l'ère des discordes et des clameurs populaires : le peuple avait la voix haute et libre dans les assemblées.

OLLONDOU - EURGHEUCIDJIKSIN-KHAN appartient, selon les Mongols, à l'époque primordiale où il n'existait ni lois, ni tribunaux, et où les hommes, ne reconnaissant point de tien et de mien, s'emparaient de ce qui était à leur convenance et à leur portée. Fatigués enfin des rixes perpétuelles auxquelles donnait lieu cet état de choses, ils convinrent d'élire un arbitre suprême qui déciderait du juste et de l'injuste, et qui aurait le droit de punir les coupables. Ce juge étendit bientôt sa juridiction sur toute la terre, et finalement il fut élevé à la dignité de Khan. Son nom alors fut Ollondou-Eurgheucidjiksin-Khan. Il eut pour fils et pour successeur Usus-Kullengtou-Guiéreltou-Khan. Ce deuxième souverain des hommes donna le jour à Bouïantou-Khan. De Bouïantou-Khan naquit

Dédé-Bouïantou-Khan qui lui-même fut père de Tetkan-Açaraktchi-Khoutouktou-Khan. A la suite de ce dernier se dessinent, à la première génération, Nanna-Koko-Kémaki-Khan; à la seconde, Usus-Kullengtou-Khan; à la troisième, Saïn-Usus-Kullengtou-Khan; enfin à la quatrième (c'est-à-dire comme bis-arrière-petit-fils), Teugheus-Usus-Kullengtou-Khan. Enfin arrivent et se succèdent toujours de père en fils, et sans que jamais l'ordre de primogéniture semble changer, les six princes Tabbiktchi-Khan, Talbin-Bariktchi-Khan, Chaguni-Khan, Kuchi-Khan, Iike-Kuchi-Khan, Saïn-Usuktchti-Khan. Voilà en tout quinze princes. Ils se répartissent en trois groupes qui correspondent à trois âges différents, et dont l'ensemble forme comme un grand âge, un Manouantara primitif, anté-historique, anté-humain, anté-cosmique; et cependant la terre, les hommes, selon la légende, existaient. On a vu assez de ces contradictions pour n'en plus être étonné. Brahmâ est Brahmâ-Pouroucha, et pourtant nul homme encore n'existe. Les trois phases, les trois iougas (risquons ce nom) du Manouantara divin primordial se scindent en âge valgaïque (cinq khans), âge sarvaradique (quatre khans; on en compte cinq en ajoutant le dernier de la première période, double emploi fréquent en mythologie), âge innominé (six khans). Les noms des quatre khans de l'âge sarvaradique veulent dire roi de quatre parties du monde et khan d'or, roi de trois parties du monde et khan d'argent, roi de deux parties du monde et khan de cuivre, roi d'une partie du monde et khan de fer. Cette double dégradation de caractères est des plus remarquables. D'une part, nous avons un reflet de la grande doctrine des âges, reflet en tout semblable aux quatre âges des Gréco-Romains; de l'autre, voilà une diminution de puissance qui originairement ne put être que symbolique et transcendantale, et qui semble en conséquence n'être que la détermination de plus en plus étrécie et abaissée de l'Être-suprême. Où sommes-nous alors? Probablement sous un Être suprême, véritable Adibouddha mongolique, se dessinent cinq Bouddhas; puis le dernier, devenant un Boddhiçatoa, s'individualise de plus en plus en Boddhiçatoas de moins en moins complets, de moins en moins puissants. Ainsi se fait la transition de Dieu à l'homme. Sous le khan de fer s'alongent encore six khans, ses émanations, et qui avec lui forment une heptade cabirique. De nombreux rapports unissent ces généalogies prétendues à la mythologie si énigmatique des Dactyles, des Telchines et des Cabires du dogme phénico-égyptiaque, qui sont portés au nombre de sept et non à quatre. Les quinze khans des trois iougas qui forment le Manouantara primitif occupent quatre-vingt mille ans dans la durée, et Garga-Sindé (peut-être les quinze khans idéalisés et fondus en un seul Dieu-Homme) monte aux cieux. Le Manouantara humain commença ensuite; il fut de quatre mille ans: Ganga-Gamméni, nommé aussi Ganga-Mouni, le récapitule, et son ascension marque la fin de cette deuxième période. Un troisième Manouantara se distingue par le pélerinage terrestre de Gachip, et dura vingt mille ans. Enfin succéda le quatrième Manouantara (quatre mille ans?), dans lequel Chakiamouni (*Voy.* Bouddha) fit son apparition.

OLY, idole madécasse, n'est qu'une petite boîte divisée en tuyaux remplis

d'immondices ou de bagatelles inutiles, de sang de serpent, de prépuces d'enfants circoncis, de lambeaux de chair de crocodile (ou même, ajoute-t-on, de Français égorgés). Des racines aphrodisiaques, des fleurs portées jadis par la femme aimée, forment le complément de cet assemblage hideux. Chaque objet est mis avec beaucoup de solennité dans le compartiment destiné à le recevoir. Tous les Madécasses ont une boîte de ce genre, et la portent autour d'eux attachée à une courroie de cuir. Les riches font enchâsser l'Oly dans une boîte de métal, et souvent la portent au cou suspendue à une chaîne qui forme un collier très-lâche. Dans le cas où ils gardent l'Oly à la ceinture, ils ont au cou une autre boîte remplie de caractères magiques, qu'ils nomment aussi Oly. L'Oly est censé préserver de tout malheur. Du reste, lorsque la conduite de l'idole leur déplaît, ils ne se gênent point pour la punir; ils plantent en terre une perche au haut de laquelle ils placent la boîte sacrée, puis l'abattent à grands coups de gaule. C'est surtout lorsque les Madécasses ont été battus qu'ils se livrent à cette cérémonie. La fortune vient-elle à changer, ils sont convaincus que l'Oly est venu à résipiscence.

OLYMPE, Olympus, Ὄλυμπος, joueur de flûte, a deux ou trois généalogies qui reviennent à une seule. L'une en fait un Phrygien contemporain d'Apollon, l'autre le donne comme Mysien et fils de Méon; il eut pour maître Marsyas. Enfin on le donne pour un satyre frère de Marsyas. Il inventa trois nomes ou chants classiques en l'honneur des dieux: 1° celui de Minerve; 2° celui des chars; 3° celui d'Apollon. — On cite encore deux Olympe, l'un instituteur de Jupiter, auquel il apprit les vertus et les lettres, l'autre fils d'Hercule et d'Eubée. — Il est aisé de voir qu'Olympe est une montagne personnifiée. C'est comme l'Albion, l'Atlas et l'Aldbordj des mythologies étrangères. Ici Olympe a deux faces principales: par l'une c'est simplement la montagne en tant que montagne; par l'autre c'est la montagne en tant que liée au son et produisant la mélodie. Cette mélodie montagnarde suppose surtout des instruments à vent. Comp. Marsyas. L'antiquité connaissait deux monts Olympes, l'un en Thessalie (aujourd'hui mont Lacha ou Olumbos), l'autre en Bithynie (Kerchich Tagh). Ils ne sont pas extrêmement élevés, puisque le second n'atteint peut-être pas 1400 toises, et que le premier, selon Bernoulli (dans Buffon, *Epoques de la nature*), n'en a que 1017. Xénagore, chez les anciens, l'avait aussi mesuré, et lui donnait 960 toises (10 stades et 1 plètre moins 4 pieds). Il est vrai que probablement il ne prenait pas la hauteur à partir du niveau de la mer. Comme néanmoins par leur position ces monts semblaient aux Grecs avoir une grande élévation, et que d'ailleurs ils étaient souvent couverts de nuages et de frimats ils y placèrent le séjour des dieux. Ainsi, aux Indes, Siva habite les cimes du Mérou. Peu à peu le Mérou idéalisé devint Kailaça (le ciel). L'Olympe aussi devint le ciel, *cælum*. De là le nom d'Olympiens donné aux douze dieux qui forment le conseil céleste, et qui sont: 1° la trimourti mâle, Jupiter, Neptune, Pluton; 2° la triade femelle, Junon, Vesta, Cérès; 3° les trois fils du couple suprême, Mars, Vulcain, Apollon; 4° les trois filles, Minerve, Diane et Vénus (*Voy.* Consentes). De ces douze dieux, Jupiter fut sans

contredit le plus fréquemment identifié à l'Olympe, soit comme ciel, soit comme montagne. Aussi voit-on se lier à son épithète d'olympien les jeux olympiques, les olympiades, les olympéum, les statues magnifiques, etc. Parmi ces dernières brillait le magnifique colosse de Phidias, qui était en ivoire, et dont la hauteur était de 40 pieds. Sans entrer dans les détails connus sur les jeux Olympiques et le temple de Jupiter-Olympien, nous nous bornerons à renvoyer pour les premiers à deux excellentes monographies allemandes (l'une de Rebenkees, *Abh. üb. d. Tempel u. die Bildsæule Jupiters zu Olympia*, Nurenberg, 1795; l'autre de Vœlker, *üb. d. grossen Tempel u. die Statue des Jupiters zu Ol.*); pour l'autre, au *Voyage d'Anacharsis*, tome III, et à l'Archéologie de Potter.

OLYMPUSE, Olympusa, Thespiade, mère d'Halocrate.

OLYNTHE, Olynthus, Ὄλυνθος, héros éponyme de la ville de même nom sur les confins de la Thrace et de la Macédoine. On l'a scindée en trois. Fils d'Hercule et de Balie (Baal femelle), il est donné ailleurs pour fils du dieu-fleuve Strymon et a pour frère Brangas. Un lion le dévore, et Brangas inconsolable dépose ses restes dans un tombeau qui devient le noyau d'une ville importante.—Le port d'Olynthe s'appelait Macyberne. On croit que c'est aujourd'hui Hagiomama.

OMANE. *Voy.* Aman.

OMBRIOS, Ὄμβριος (c'est-à-dire pluvieux, pluvial), surnom de Jupiter en Attique. Il avait sous ce nom un autel sur le mont Hymette. Probablement ses adorateurs lui demandaient de la pluie (Rac.: ὄμβρος). Il s'appelait Jupiter-Pluvius chez les Romains. Ce nom se lie à celui de Néphélégérétâ. On disait encore en grec Hyetios, et en latin Pluvialis. Dans tous ces cas, Jupiter est évidemment un dieu-atmosphère. Il se lie à Neptune, puisqu'il verse les eaux, et à Pluton, puisque ces eaux roulent dans des profondeurs souterraines. La pluie d'ailleurs, lorsqu'elle tombe, a quelque chose de purificatoire. C'est donc en quelque sorte un Februus ou Mantus, que le Jupiter-Pluvialis. Les médailles présentent des Jupiter tenant la foudre dans la main droite, tandis que la pluie tombe de la main gauche. Sur la colonne trajane l'eau sort à grands flots des deux bras étendus et de la longue barbe d'un vieillard ailé : ce vieillard est Jupiter-Pluvius. Il fut ainsi représenté en mémoire du vœu que lui fit un jour l'armée de Trajan, mourant de soif. D'ordinaire, Zévs-Ombrios est caractérisé par la présence de la Pléiade.

OMITO, le même qu'Amida.

OMORKA, ou OMOROKA, antique déesse chaldéenne, femme de Baal ou Bel, n'est que la vaseuse Bouto, et conséquemment s'identifie au Sable-et-Eau qui est une des formes du chaos. On voyait ce désordre figuré sur les temples de la Syrie par une infinité de figures gigantesques et monstrueuses. Quand le temps de la création fut venu, Omorka fut coupée en deux par son mari : la portion supérieure devint le ciel, l'inférieure fut la terre ; Bel lui-même s'ouvrit le sein. De son sang coulant à grands flots se forma l'espèce humaine, que quelques mythographes pourtant assurent être née de la tête d'Omorka. A vrai dire, les deux traditions s'expliquent par deux races humaines : l'une antédiluvienne, qui naît d'Omorka ; l'autre postdi-

luvienne, qui naît de Bel. Toute cette cosmogonie rappelle, 1° Bouto; 2° Fta, scindé en To et Potiri; 3° l'immolation du taureau Aboudad; 4° la différence de Kaïomorts et des dix couples humains issus de la tige de Reivas, Meschia et Meschiane à leur tête; 5° Brahman issu de la tête de Brahmâ, et Athânâ du cerveau de Zévs; 6° enfin le dogme qui proclame la nécessité de la mort pour la naissance, de la destruction pour la reconstruction, du sang versé pour l'apparition de formes nouvelles et d'êtres nouveaux, etc. Comp. Iimer, et Médée. En rapprochant le système religieux dont cette fable fait partie de la cosmogonie phénicienne conservée par Damascius (*des Princip.* dans J.-Chr. Wolf, *Anecd. gr.*, t. III, p. 259 et suiv.), on ne peut manquer de reconnaître dans le Bel qui coupe en deux Omorka le Khoucor (Chusor, Χουσωρός), ou dieu-ouvreur, représentant asiatique du Fta égyptien, et, par conséquent, dans Omorka même l'œuf du monde personnifié et divinisé. *Voy.* à l'art. Mouth, le parallèle des cosmogonies égyptienne, phénicienne et chaldéenne.

OMPHALE, Ὀμφάλη, Cybèle-Vénus de la Lydie, n'était, suivant les légendes ordinaires, qu'une reine de cette belle contrée asiatique. Pour époux elle eut Tmole, dont le nom rappelle celui d'un mont fameux par ses vins, Tmole qui fut arbitre dans la contestation musicale d'Apollon et de Marsyas. Omphale fut-elle reine dans toute la force du mot? en d'autres termes fut-elle veuve? Les poètes ne nous le disent pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à une époque indéterminée de sa vie Hercule devint son esclave. Mais comment esclave? De toutes façons et comme on le veut. Les uns le supposent esclave tout de bon. Il a été vendu à Omphale : c'est Mercure (le dieu des marchands) qui a fait ce marché; c'est l'oracle qui l'a ordonné; c'est le seul moyen que les dieux reconnaissent à Hercule d'expier le meurtre d'Égisthe (fils d'Euryte et frère d'Iole). Heureusement que plus tard (trois ans après) Omphale consent à lui rendre sa liberté. Pour d'autres, c'est d'un servage d'amour qu'il s'agit : le vainqueur de tant de rois, de tant de monstres, tombe aux pieds de la brillante souveraine de Lydie et abjure sa fierté. La belle reine, orgueilleuse de son triomphe, veut le savourer à l'aise, le faire envier à toutes les reines : il faut qu'Hercule revête la sandyx, diaphane parure des voluptueuses lydiennes; des bagues brillent à ses doigts, des chaussures de pourpre emprisonnent ses pieds; un fuseau remplacera la lourde massue : il file, le héros dont la main étrangla des lions, et dont l'épaule supportera, pour délasser Atlas, le poids immense des cieux; et la reine, en riant, essaie de soulever la clava meurtrière; la femme frêle et gracieuse drape sur ses épaules et autour de sa taille la peau velue et fauve du lion effroi de Némée (Ovid., *Héroïd.*, IX, v. 55; Sénèq., *Herc. fur.*, v. 464, et *Hippol.*, v. 317). Du reste Hercule (à s'en prendre superficiellement aux notions extérieures) se rend coupable d'infidélité. Jardane, une suivante, devient par lui mère d'Alcée ou de Cléolas. Mais, au fond, qui ne sent déjà que Jardane et Omphale, fille de Jardane, sont le même personnage? On parle aussi d'une Malis (Voy. *Mém. de l'Acad. des Insc.*, I, IV). De ses entrevues avec la reine naît un fils : Lame (Λάμος), selon Diodore (l. IV, c. 31);

Laomède, selon Paléphate (*d. ch. incroy.*, c. 45); Alcée, au dire de quelques-uns; Agélas, suivant Apollodore (II, vii, 8). Ce fils, quoique illégitime si l'on ne voit qu'un adultère dans les rapports d'Hercule et d'Omphale, devint le chef d'une des races royales de la Lydie (la 2e). Quoique l'on se figure toujours Alcide à Sardes sous les traits d'Annibal, à Capoue il n'en est pas tout à fait ainsi, et bon nombre d'exploits signalent sa présence dans les états d'Omphale. D'abord il tue un énorme serpent sur les bords du Sagare (aujourd'hui Sakaria); et c'est à cette occasion, disent les légendaires, qu'Omphale lui accorde la liberté. Autour de cet acte éclatant se groupent encore et la prise des deux Cercopes, Acmon et Passale, à qui leur mère avait envain répété « Gare le Mélampyge (*Voy.* ce mot)! » et la déroute des Itones qui ravageaient le royaume d'Omphale, et la mort du tyran Scolée que notre esclave-amant étend à ses pieds ainsi que sa fille Xénodice. Ovide (mais sans nul doute c'est lui qui a imaginé l'historiette) retrace une scène assez plaisante, à laquelle donne lieu le déguisement d'Hercule et d'Omphale. Ces deux amants s'étaient rendus à une fête champêtre près du Tmole; le soir ils se travestirent. Or Faune était devenu amoureux de la reine; et la nuit suivante, à la faveur des ténèbres, il s'avance furtivement et à tâtons vers les deux lits. La fortune le favorise : il arrive d'abord à celui qui a reçu Omphale; mais il sent la peau du lion de Némée, il tremble, il retire au plus vite sa main téméraire, et passe à l'autre lit. Là des vêtements moelleux, des étoffes légères, la chlamyde d'Omphale, tout, sauf Omphale. Pan se croit déjà au comble de ses vœux, quand tout à coup le robuste dormeur, que voilait la sandyx, s'éveille et jette à bas de sa couche rustique l'intrus désappointé (*Fastes*, liv. II, 305, etc.; cet épisode a été imité par Dorat, *Fab. nouv.*, t. I). Cléarque (peut-être d'après Xanthus de Lydie; voy. *Eustathe*), et après lui Athénée (*Dipnos.*, XI, 3), qui s'abuse, parlent d'Omphale comme d'une femme de condition ordinaire que sa rare beauté avait rendue l'idole des premiers du royaume. Ses amants, affirme-t-on, s'unirent pour la mettre sur le trône; mais à peine y fut-elle montée que, honteuse du rôle infâme qu'elle avait joué par force dans leurs orgies, elle prostitua leurs filles et leurs femmes aux esclaves les plus vils. Du reste elle-même elle s'abandonnait à tous les étrangers qui passaient en Lydie, puis les faisait exécuter afin d'assurer le secret de ses plaisirs. Le seul trait qui puisse sembler local et fondé sur des faits est celui de l'infériorité primitive d'une reine célèbre. En Lydie, comme dans toute l'Asie, les grands, les rois avaient leur sérail. Une des odalisques, par son esprit et sa beauté, aurait acquis assez d'empire sur le maître commun pour être reine, pour succéder à l'empire. Un fait de ce genre dut se conserver dans la mémoire des Lydiens, et on l'intercala dans la légende sacrée. — Est-ce à dire qu'Omphale a existé? indubitablement non! Peu de légendes ont plus que la sienne la physionomie fabuleuse qui exclut l'histoire. Nous le répétons, Omphale fut une Cybèle-Vénus de la Lydie. C'est la passiveté, la nature, la matière considérée comme souveraine absolue et de beaucoup supérieure à l'activité ou force qui l'organise. Dans un sens

plus étroit c'est la terre, qui a pour ministre, pour servant, pour humble esclave le soleil; dans un sens plus restreint encore, c'est la Lydie. Déjà Cybèle, en Phrygie, nous a offert le spectacle de cette métaphysique sacrée. Passiveté-humide ou terre, Cybèle se dessine majestueusement sur son trône de montagnes, sous sa couronne de créneaux, comme une matrone impérieuse et jalouse; Atys-Soleil se laisse subjuguer par elle (Comp. Baath et Keasaire). La même idée, mais plus fortement marquée encore, quoique sous des formes bien plus riantes et plus délicates, se reproduit ici. Le dieu-soleil d'Omphale n'est plus un Apollon (comp. Adonis), comme Atys, comme Esmoun, c'est un Hercule. Candaule, Sandon, voilà ses noms. Achille, dans la nuageuse Scyros et près de sa Déidamie, a quelque chose de semblable. Sous ces images, que peintres et poètes se sont plu à rendre de toutes les manières, voici les idées que l'antiquité voulut voiler : 1° la prééminence éternelle ou périodique, complète ou partielle, du principe matériel (d'ordinaire supposé femelle et passif) sur le principe spirituel, actif et mâle; 2° la disparition périodique de la haute chaleur solaire, quand l'astre du jour, s'inclinant vers l'hémisphère austral, semble, relativement au nôtre, faiblir, languir et mourir (comp. Adonis et Atys) ou, pour parler le langage des anciens, disparaît dans l'Ὀμφαλός, ou nombril du monde, au milieu des constellations méridionales; 3° le caractère viril que prend alors la femme, soit comme maîtresse du mâle son Cadmile, soit comme se revêtant du costume, des insignes, des attributs de l'autre sexe. Ainsi la massue, le grand arc et les flèches, la peau de lion, quelquefois le casque d'Hercule, nous montrent dans Omphale une espèce d'Amazone, de Diane-Pallas. Et, au fond, nul doute, à notre avis, qu'Omphale, pour le sens comme pour le son, ne revienne presque à Phalle, et Palès, et Pallas, androgynes chez qui proémine si souvent la virilité. En revanche, que l'on examine l'amant; et, outre cette énervation toute féminine, on retrouvera encore en lui un trait précieux de la physionomie mythique des grandes fécondatrices. Il file : or filer, dans la mythologie transcendante, c'est organiser, dérouler, révéler à l'œil avec successivité. Ilith - Artémis est la bonne fileuse par excellence, est la déesse à quenouille d'or, Χρυσαλάκατος θεά. A présent un mot sur quelques détails : 1° selon Hygin (*Astron. poét.*, II, 14), Hercule tue sur les bords du fleuve Sangare (Sakaria) un énorme serpent. Encore une de ces légendes qui ont trait au Serpentaire, et dont on trouve tant d'analogues soit dans les récits sur Hercule, soit dans ceux dont Cadmus, Phorbas, Jason, etc., sont les héros; 2° Omphale a pour époux Tmole. Encore un mont pour représentant du principe mâle! 3° dans le cas où Tmole et Alcide se partagent Omphale, il y a, comme à Samothrace, coexistence de l'époux et de l'amant. Omphale est donc infidèle! Non! on doit savoir par vingt exemples que dans tous les cas l'amant n'est qu'une émanation de l'époux. Mars est comme un Vulcain subalterne. Des amours d'Hercule et d'Omphale descend une dynastie des Héraclides, la seconde de celles qui règnent sur la Lydie. On sait que presque partout les dynasties font remonter leur origine au soleil et à la lune. Les Atyades descendaient d'Atys, l'amant de Cy-

bèle, déjà incarnation du soleil; les Héraclides ou Candaulides venaient d'Hercule. Notons ici que, selon les légendes, Omphale était du sang des Atyades et en était la dernière. C'est donc comme l'anneau qui lie les deux races royales, le ligament par lequel les Héraclides s'articulent aux Atyades. Les monuments anciens reproduisent souvent Hercule vêtu en femme et travaillant à la laine parmi les suivantes de la reine, qui tient la massue et lui donne (selon la coutume des courtisanes anciennes) des coups de pantoufle. Le même déguisement se retrouve dans une pâte antique du cabinet de Stosch (classe 2, n° 1805), où l'on voit Hercule, coiffé en femme, près d'Iole coiffée de la peau du lion. Annibal Carrache a représenté, dans les galeries du palais Farnèse, un magnifique Hercule filant aux pieds d'Omphale. On croit avoir, dans un bas-relief du cardinal Borgia, un Hercule-soleil descendu dans l'Omphalos ou nombril du monde. Les pl. CLXXIV, 672, a, b, c, CLXXXV, CXCI de la trad. de Creuzer par M. Guigniaut, t. IV, offriront des représentations qu'il faut comparer à celle-là.

OMPHIS ou ONUPHIS (Omfi, Onfi, Onoufi): Osiris. On explique ce mot par bienfaiteur, nom très-convenable, dit-on, à l'astre du jour. Le mieux, peut-être, est de se rappeler ici que l'Égypte avait trois bœufs sacrés, Apis, Mnévis, Onuphis ou Bacis. Ce dernier avait pour ville sacrée Hermonthis; son poil devait être noir et hérissé. Apis était une incarnation animale d'Osiris. Il n'est point impossible que les autres bœufs fussent également des incarnations de ce bienfaiteur par excellence. On peut soupçonner aussi dans Omphis, 1° un rapport avec la ville d'Ombos (aujourd'hui Kouombo); 2° le contraire d'Anbo ou Nbo (Anubis); 3° le *protecteur* d'On (ou Héliopolis):... φις, signifiait gardien: témoin Khaméphis, qu'on explique par gardien de Khami, Χημία, l'Égypte.

OMSET ou AMSET, un des quatre génies qui dans la théologie égyptienne président au royaume des morts et que l'on trouve perpétuellement reproduits dans toutes les scènes funèbres. Il a une tête humaine, tandis que les trois autres portent des têtes de chien (ou de cynocéphale), de chakal, d'épervier. Il est facile en conséquence d'y reconnaître des représentants infernaux d'Osiris, de Toth-Hermès, d'Anébô et d'Haroéri. Toutefois, les quatre génies ne semblent pas moins en avoir une existence propre et totalement individuelle. C'est Champollion jeune qui a le premier fait connaître au monde savant le nom d'Omset (*Syst. hiéroglyph.*, expl. des pl., p. 6 et 7), ainsi que celui de Hapi ou Api, le second génie. Tous quatre s'offrent tour à tour sous deux aspects différents: tantôt ils ont le corps serré dans des gaînes, et ressemblent à des momies, ainsi que presque tous les dieux infernaux; tantôt leurs têtes surmontent des Canopes ou vases niliaques, comme si, fidèles images des eaux fécondantes et bienfaitrices du fleuve d'en haut, les eaux rafraîchissantes offertes aux âmes dans l'Amenti étaient en quelque sorte un Nil infernal.

ON, le soleil en égyptien (c'est aussi le nom d'Héliopolis).

ONARE, Onarus, Ὤναρος, incarnation de Bacchus, passait pour roi-prêtre de Naxos; il épousa, dit-on, Ariadne exilée dans son île par Thésée.

ONCHESTE, Onchestus, Ὄγχηστος, héros éponyme de la ville maritime de ce nom en Béotie, est chez les uns un fils de Neptune, chez les autres un fils d'Agrius. C'est lui qui tue Œnée retiré dans Argos.

ONCOS, Ὄγκος, héros éponyme de l'Oncéatide en Arcadie, passait pour fils d'Apollon (Ap. Nomios?) et pour possesseur de cavales magnifiques. Cérès changée en cavale pour fuir Neptune daigne se cacher parmi ses troupeaux; elle ne s'en laissa pas moins surprendre par le dieu des mers, Posîdôn-Hippios. L'agile cheval Arion, fruit de cette union bizarre, devint la propriété d'Oncos qui en fit présent à Hercule.

ONÉSIPPE, Onesippus, Ὀνήσιππος, fils d'Hercule et de la Thespiade Chryséis.

ONÉTOR, Ὀνήτωρ : 1° père du pilote Phrontis, qu'Apollon tua à coups de flèches; 2° père de Laogone, tué par Mérione (il était prêtre de Jupiter-Idéen).

ONGNE-KONGE : Kong-Foutsée (ou Confucius) selon les Tonkinois (*Voy.* Confucius, *Biog. univ.*, IX, 410).

ONIR, Onirus, Ὄνειρος, fils d'Achille et de Déidamie, fut tué par Oreste dans une dispute qu'ils eurent à propos de leur habitation.

ONIT, fils d'Hercule et de Déanire.

ONOUAVA, déesse celte dont la tête seule était figurée sur les monuments. Deux larges écailles à la place des oreilles, deux grandes ailes déployées au-dessus de la tête, et deux serpents dont les queues vont se perdre dans les ailes, voilà les traits principaux de ces représentations figurées évidemment symboliques. Il est impossible de ne pas se rappeler les globes ailés efflanqués de serpents que l'on voit en avant de tant de dieux égyptiens, et l'œuf orphique qui offre de même réunis les reptiles et les attributs de l'oiseau.

OOGÈNE, Ὠογενής, ou né de l'œuf : l'Amour (*Voy.* Érôs). Dans la cosmogonie orphique c'est un des surnoms les plus graves du dieu. Comp. Brahma (qui, œuf, s'appelle Brahmanda) et Orphée.

OPHÉLESTE, Ὀφελέστης, chef troyen tué par Teucer.

OPHELTE, Ὀφέλτης ou Ὀφέλτας, fils du roi de Némée Lycurgue, avait été confié aux soins d'Hypsipyle. Celle-ci, en allant indiquer une source à l'armée argienne que commandaient les sept chefs, avait laissé l'enfant sur l'herbe. En revenant elle entend des cris, et voit Ophelte mourant. Un serpent à la dent venimeuse se retirait en même temps. Hypsipyle rappelle les Argiens; on tue le reptile, mais cette vengeance ne prolonge pas les jours d'Ophelte. Il meurt; et les braves, cause involontaire de sa mort, célèbrent une joûte funèbre en son honneur, instituent les jeux Néméens, et donnent à la jeune victime de leur imprudence le nom d'Archémore (tué de bonne heure). — D'autres Ophelte sont : 1° fils de Pénélée, père de Damasichthon et successeur d'Authésion sur le trône de Thèbes; 2° compagnon d'Acète; 3° roi de Thessalie, conducteur d'une colonie de Béotiens en Thessalie avec le devin Péripolte. On nomme encore deux Ophelte, *Opheltius*, l'un chef grec tué par Hector, l'autre chef troyen tué par Euryale.

OPHION, Ὀφίων : 1° le premier principe selon Boèce; 2° roi vaincu par Saturne; 3° géant; 4° un des cinq Spartes, dit-on, qui survécurent à la bataille que les fils de la Terre se livrèrent entre eux, et qui aidèrent

Cadmus à bâtir Thèbes; 5e père du Bébryce Amycus. — Les trois premiers au moins, et même le quatrième de ces personnages, appartiennent aux existences antédiluviennes, et se réabsorbent en une seule. *Ophis* veut dire serpent, et l'on sait que la race géante détrônée par le principe organisateur s'offre fréquemment avec les formes de serpent. Comp. l'art. suivant.

OPHIONÉE, Ophioneus, Ὀφιωνεύς, passe tour à tour pour le chef des génies funestes qui s'insurgèrent contre Jupiter (Titans ou Géants), et pour Pluton lui-même. Ces deux opinions rentrent l'une dans l'autre. Mais de plus il faut remarquer qu'Ophionée, le dieu aveugle, parce que le serpent loge dans les profondeurs où l'on ne voit pas, était le dieu des prophètes, des *voyants*. Car qu'est-ce que voir? C'est voir de l'œil de l'intelligence, et jamais l'intelligence ne voit mieux que quand la rétine refuse le service. De là la haute clairvoyance des Tirésias, etc. Sur cette idée se basait une légende célèbre relative à la chute de la Messénie. Un Ophionée, devin en chair et en os, était aveugle: « Un jour, dit-il, la vue me reviendra; mais alors, ô! Messéniens, malheur à vous! la Messénie sera détruite. » Quelque temps après, une céphalalgie violente lui arrachait des plaintes : ses yeux s'ouvrirent. A cette nouvelle Aristodème, reconnaissant que les destins étaient accomplis, désespéra du succès, et se perça de son épée pour ne pas survivre à la chute de sa patrie.

OPHITE, Ὀφίτης, un des fils d'Hercule et de Mégare.

OPHIUSSE, Ὀφιοῦσσα, la même peut-être que Chalciope, eut pour père Eète et pour époux Phryxus.

OPINION (l'), selon les anciens, était une jeune femme à démarche timide, mais dont les regards étaient très-assurés.

OPIRA, sœur et femme de Ti, devait le jour à l'union de Tétouba-Amatou-Hatou et du Sable de la mer. Étant tombée malade, elle supplia son époux de la guérir, lui promettant d'en faire autant pour lui, lorsqu'un accident pareil lui arriverait. L'infidèle ou indifférent Tétouba-Amatou-Hatou ne tint compte de ses supplications, et Opira mourut laissant deux enfants, Ti et Ohina. Celle-ci devint, à la mort de sa mère, la seconde femme de Tétouba-Amatou-Hatou.

1. OPIS, Ὦπις (dorien Ὦπις, Οὖπις), une des divinités principales (la première peut-être) de la Chersonèse Taurique. Le sang humain arrosait ses autels. Ce fut au pied de sa statue qu'Oreste, dit la légende, se vit sur le point de périr par les mains de sa sœur Iphigénie. On sait que cette statue, qui probablement était à tête de taureau, et dont la vue (comme celle de la tête de la Gorgone) inspirait la démence ou donnait la mort, fut enlevée par le héros spartiate, et portée dans cette Lacédémone, bien digne par sa férocité d'adorer l'Opis scythique. Primitivement aussi des victimes humaines tombèrent immolées dans son temple. Plus tard, et notamment après que Lycurgue eut promulgué ce code de lois si dur auquel ses compatriotes ont dû leur gloire, on se contenta de fustiger cruellement les adolescents au pied de l'autel. La cérémonie se nommait *diamastigose* (διαμαστίγωσις); et celui des jeunes gens qui souffrait les tortures avec le plus de constance prenait le titre de Bomonique. Souvent des enfants de douze ou treize ans perdaient leur sang, s'évanouissaient sans jeter un cri; et l'on assure qu'un

jour la couronne de Bomonique fut posée sur une tombe. Opis portait encore le nom ou l'épithète d'Orthiâ. Il est parlé aussi de deux tables d'airain qui accompagnaient sa statue. Opis est presque toujours comparée à Diane. C'est, dit-on, la Diane Taurique, la Diane de Scythie, pourvu que l'on n'oublie pas que Diane, nom latin par lequel on a traduit Artémis, doit être pris, non pas dans son sens vulgaire, mais dans un sens plus transcendantal peut-être qu'Artémis elle-même. Car rarement Artémis s'élève au-dessus du rôle de grande fécondatrice, d'accoucheuse suprême, de déesse nourricière (maha mater, maha maïa, maha potna). Opis fut tout cela sans doute, mais plus encore : elle fut la matière primordiale, la sombre nature, la nuit aveugle (Bouto, Lêto, Ilithye). Et de cette idée de nuit à celle de déesse d'un sombre et noir pays, de déesse de l'Amenti, de déesse aux sanglants sacrifices, il n'y eut qu'un pas. Au reste, la Grèce, toujours remarquable par sa tendance à la civilisation et à l'humanité, modifia sans doute dès une haute antiquité les prescriptions sanguinaires des sacrificateurs scythes; et tel doit être le sens de la substitution miraculeuse d'une biche à Iphigénie. La Diane qui veut la tête de la fille du chef n'est autre qu'Opis : mais Opis en Grèce se contente d'un commencement d'obéissance, et le sang d'une biche suffit à ses exigences. Sombre et impitoyable en Tauride, Opis n'en est pas moins apte à devenir une déesse tutélaire en d'autres lieux. C'est probablement elle que l'Italie antique honora sous le nom d'Ops, depuis regardée comme identique à la Terre, à Rhéa, à Cybèle. Mais ces assimilations en sens divers n'ont rien de contradictoire. Eau et pâte primordiale, Opis devient la grande mère (fécondatrice, accoucheuse, nourricière) : la Lune (Phébé, Artémis, Diane) est la passiveté humide, qui féconde la terre, par conséquent est la grande mère; de son côté, la Terre (Titaia, Thîa, Rhéa, Gæa, Cybèle, Dâ-Mâter) n'est-elle pas la mère universelle des êtres (γῆ παμμάτωρ), la passiveté épouse du feu actif? Donc Artémis revient à Cybèle, Opis à Ops: et quoique l'usage nous montre Opis comme sanguinaire et cruelle, et Ops comme propice et secourable, il ne faut pas croire que ces différences de rôle tiennent à l'essence de la divinité. Ops pourrait opprimer et tuer les hommes, Opis leur être utile, sans qu'il y eût en tout ceci d'altération fondamentale. La Nuit, mère suprême, est bonne et fatale; et la Nuit, mère suprême, a été adorée dans ses fureurs par ceux qui ont dit Opis, et dans ses bienfaits par ceux à qui le hazard a fait dire Ops, Οψ.

2. OPIS, Ὦπις, vierge hyperboréenne qui, selon Creuzer, appartient à la deuxième migration fondatrice du culte d'Apollon et d'Artémis. Évidemment c'est une incarnation de cette dernière ou, pour parler plus exactement, d'Artémis-Ilithye (Latone). Comp. Perphères et l'article précédent.

OPITE, Opites, Ὀπίτης, chef argien tué par Hector.

OPOIAM se dessine avec l'impur Anaboïa au-dessus d'Akambouié, comme Ormuzd et Ahriman sous Zervane-Akérène : Opoïam est l'Ormuzd. Du reste, comme tous les dieux des Caraïbes, il n'a ni temple, ni autel. On ne l'honore guère que par des sacrifices qu'on nomme Anakri, et qui ont lieu sur de petites tables

(matatou) de roseaux, et on ne l'invoque que dans les cas de maladie. Les jongleurs auxquels alors les pauvres sauvages remettent le soin d'interroger Opoïam, et de le rendre favorable, se livrent à toutes sortes de pratiques superstitieuses dont le résultat est de s'emparer des meilleures provisions du malade, et par conséquent de le sauver par la diète, si la diète peut le sauver.

OPONTE, Opus ou Opuns, Ὄπους (Ὄπουντος), la race oponienne personnifiée, était fils de Jupiter et ami de Ménèce.

OPORA, Ὀπώρα, la Fécondité, est dans Aristophane une déesse parèdre d'Iréné, la Paix.

OPS, Ὄψ, Ὤψ, déesse italique que l'on considère comme femme de Saturne, et en conséquence comme identique à Cybèle ou Rhéa (la Terre). En latin et pris comme nom commun, *Ops* (inusité au nominatif) signifiait secours, et sans doute en étendant le sens un peu restreint du mot (comme au pluriel dans *opes*) ressources, richesses, biens quelconques. Certes, rien de plus convenable qu'un nom pareil pour la Terre, pour cette mère universelle (παμμάτωρ), productrice et dispensatrice de tous les biens, ὀλβοδότειρα partout et toujours agissante. Et quant à ce titre de secourable (ou même secours, déesse-secours), Ops-Rhéa-Cybèle y a droit sous deux rapports : comme Terre (car toutes ces richesses, *opes*, que nous prodigue la Terre ne sont-elles pas autant les étaies que les décors de la vie?); comme mère universelle, comme grande accoucheuse. Trois hautes fonctions caractérisent la grande mère par excellence : 1° concevoir, porter dans son sein et mettre au monde; 2° opérer l'accouchement; 3° nourrir. Gestation, parturition, lactation, voilà les trois grands phénomènes; Παμμάτωρ, Παντόκος, Παντρόφος, voilà les trois grandes épithètes de la passiveté fécondée ou fécondable : peu importe qu'on restreigne son rôle à celui de passiveté terrestre (Terre, Rhéa, Cybèle), de passiveté lunaire (Pooh, Phébé, Artémis au sens étroit), de passiveté aquatile (Bouto-Athor, Maïa-Ganga, Dercéto, etc.), de passiveté céleste (Tpé), ou bien que ce rôle s'élève à celui de mère virtuelle de l'univers, Utérus où gît la Nature-fœtus, matrice des êtres, Hirania-gharba. La Phrygie, centre de l'Asie-Mineure, fit naturellement de sa grande mère, la Terre, l'immobile et massive Cybèle. Cela n'empêche pas qu'en même temps Éphèse, sous les inspirations de la Colchide, ne pût voir dans sa grande mère la déesse aux nombreuses mamelles, la nourrice, la nuit profonde et humide prête à laisser jaillir de son sein la création, et que pour le vulgaire cette antique déité ne prît la physionomie de lumière femelle, de lune. Voici maintenant ce qui résulte de cette dérivation. L'antique nuit-onde-pâte primordiale déterminable d'une part comme terre, de l'autre comme lune, Artémis, porta sans doute un nom semblable à Oupa (Oupadéva), Oupis (Οὖπις). Les adorateurs d'Artémis en Tauride en firent Opis (Ὦπις ou Ὄπις), nom que Lacédémone inscrivit plus tard sur la liste de ses divinités; les adorateurs italiques de Cybèle-Terre en firent Ops. Peut-être serait-ce dans ce sens qu'il faudrait tracer l'itinéraire du nom sacré. Venu de la Perse (ou de l'Inde) dans la Chersonèse cimmérienne, il fut de là porté dans la péninsule de Pélops, d'où une émigration facile put le faire passer dans l'Italie méridionale. L'itinéraire de

l'idée serait différent. Nous ne tenterons pas de le dessiner. On sent assez par ce qui précède que nous ne croyons nullement aux étymologies latines par lesquelles débute cet article. Elles n'ont de valeur que comme indiquant des idées secondaires épisodiques enveloppées dans le sens fondamental. Nous ne croyons pas davantage à l'étymologie grecque que l'on tirerait de Ὄψ ou Ὦψ, *vue, regard.* Ops était représentée la main droite étendue comme pour accorder des secours, et de la main gauche donnant du pain aux pauvres. Elle avait à Rome deux temples, qui passaient pour avoir été dédiés l'un par Tatius, l'autre par Tullus Hostilius. Philochore, dit-on, lui éleva un autel en Afrique : et cet autel et le temple de Tullus Hostilius étaient communs à Saturne et à Ops. On institua aussi deux fêtes en l'honneur de cette déesse; l'une, célébrée le 19 décembre, tombait au milieu des Saturnales, quand celles-ci durèrent plusieurs jours; l'autre, que l'on appelait Opeconsiva, revenait au 25 août. C'était une solennité domestique, et qui tenait de près aux mystères. On en ignore les détails : de plus on immolait à Ops une vache pleine et une truie au mois d'avril.

OR. *Voy.* Haroéri.

ORA, nymphe dont Jupiter changé en cygne eut Colaxe. Ne serait-ce pas Léda (Ilithye-beauté, Λητώ Ὥρα)?

ORAGALLS, dieu lapon, créé par Perkel (l'esprit du mal), élevé par Ioumala (l'esprit du bien), n'est que le tonnerre personnifié. Il lance la foudre, fracasse les rochers, pulvérise les immondes entrepreneurs de sortilèges; les météores semblent lui obéir; et les saisons, les fruits de la terre, les produits de la chasse, c'est lui qui les dispense, selon son gré.

ORAKAL, Bacchus en Scythie. Ce nom mérite d'être rapproché d'Erclé, antique nom d'Hercule, et d'Harakala, un des noms de Vichnou-Rama.

ORBONA, déesse latine, était invoquée par les parents pour ne pas être privés d'enfants (*Orbi*), et par les orphelins. Son autel à Rome touchait au temple des dieux Lares.

ORCHAME, Orchamus, Ὄρχαμος, roi d'Assyrie (et abusivement de Perse), n'est autre que le feu, et même le soleil personnifié. On lui donne pour filles Clytie et Leucothoé, que la mythologie grecque transforme en amantes d'Apollon, et que le potentat sévère, gardien de la virginité, ordonna d'enterrer vives. Qui ne songe ici au supplice des Vestales, à la perpétuité immaculée du feu de Vesta, à la pureté virginale dont cette flamme était l'emblème, enfin à l'origine orientale de ce culte du feu, et par suite à Moloch? Les Grecs fondirent une fable orientale avec leur légende accoutumée, et introduisirent ainsi dans le monde occidental l'idée de mort liée à celle de feu (mort par le feu ou mort à cause du feu). — Étymologie : 1° Cham (Chamos, ou *ar*, *er*, augm. et *Cham*); 2° ὄρχαμος (ἄρχειν), roi; 3° ὄρχις. Il y aurait alors corrélation de feu et phalle.

1. ORCHOMÈNE, Orchomenus, Ὀρχόμενος, héros éponyme de la célèbre ville béotienne de ce nom, passait pour fils de Minyas. Selon Eustathe il eut trois fils, Asplédon, Climène et Amphithoos. Vulgairement on le fait mourir sans enfants, et le sceptre à sa mort passe dans les mains d'un fils de Phryxus. Au reste, ce fils s'appelle ici Climène. On fait aussi Orchomène fils de Zévs et de la Danaïde Hésione, et dans ce cas il a pour femme Her-

mippe, fille de Béote, pour fils Minyas, pour fille Élara. On a trouvé un moyen simple de concilier les deux traditions en admettant l'existence de deux Orchomènes, et alors Orchomène I est fils de Zévs et père de Minyas; Orchomène II est fils de Minyas, et père ou prédécesseur de Climène. Le seul sens dans lequel il soit possible d'admettre cette hypothèse serait le suivant: 1° Zévs et la Danaïde, Arddhanari, encore à l'état d'irrévélation ou peu s'en faut; Orchomène premier (ἐρχόμενος, l'arrivant, le venant), l'essence suprême se révélant; Minyas, l'homme primordial; 2° Orchomène II, l'espèce humaine qui vient, l'homme primordial et la ville qui est son séjour. Au reste, cet Orchomène II n'est pas le seul enfant de Minyas; et cet homme primordial, marié successivement à Clytodore (véritable Pandore) et à Phanosyre, a eu de l'une Presbon, Périclymène et Théoclymène; de la seconde Orchomène, Athamas et Diachthonde. — Enfin, les Thébains voulaient rattacher Orchomène à leur ville, en le disant fils de Thémisto et frère de Plinthe. Tous deux périrent tués par leur mère.

2. ORCHOMÈNE, héros éponyme de la ville d'Orchomène, en Arcadie, est un des 50 Lycaonides.

ORCIDE, Orcides, Ὀρκίδης, chef bébryce, blessa Talas d'un coup d'épieu lorsque les Argonautes eurent à soutenir les attaques d'Amycus.

ORCUS, Pluton à Rome. C'est un des noms les plus énigmatiques que l'on connaisse. On le dérive, 1° d'*Urgeo*, presser; 2° d'εἴργω, enfermer; 3° d'*Orca*, vase creux et profond. Pourquoi pas d'*Orca*, énorme cétacé connu sur les côtes de l'Italie? On peut aussi songer aux mots: *Argha* (samsk.), même sens qu'*Arca*; ἀρχ..., commander; *Erk*, d'où Hercule; ὅρκος, serment. Pluton, en effet, était invoqué lors de la prestation des serments, et l'onde du Styx était le garant le plus terrible de la sainteté des promesses.

ORÉADES, Ὀρειάδες, nymphes des montagnes. *Voy.* Nymphes.

OREAS, Ὀρείας, fils d'Hercule et de Chryséis.

ORÉE, Orea, Ὀρέα, une des huit Hamadryades (*Voy.* ce nom).

ORÉE, Oreus, Ὄρειος, Centaure tué par Hercule, était représenté sur les bas-reliefs du trône d'Apollon Amycléen. Hésiode le nomme comme figuré sur le bouclier d'Hercule. Orée veut dire montagnard.

ORESBIOS, Ὀρέσβιος, chef grec qui alla au siége de Troie; il cumulait le sacerdoce et le rôle de guerrier. — Bacchus aussi porte le nom d'Oresbios (qui vit dans les monts); Oreskios (qui se plaît à l'ombre des monts) est aussi une de ses épithètes; Orésilèpe, qui a un sens tout contraire (déserteur des montagnes), doit être ajouté à cette liste des noms du dieu du vin.

ORESTE, Orestes, Ὀρέστης, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, avait de 10 à 11 ans lorsque de retour à Mycènes son père fut assassiné par une épouse parricide et par Égisthe, son complice. Sauvé des mains des deux coupables par Électre, sa sœur, il trouva un asile à la cour du roi de Phocide, Strophius, son oncle, et s'y lia intimement avec le fils de ce prince: c'était Pylade. Au bout de sept ans, Oreste et Pylade rentrèrent furtivement à Mycènes, se cachèrent chez Électre, répandirent le bruit de la mort d'Oreste; puis, pénétrant dans le temple d'Apollon, où Égisthe et Clytemnestre s'étaient rendus pour rendre grâces au dieu, ils les égorgè-

rent l'un et l'autre. Ainsi l'avait ordonné à son fils l'ombre même d'Agamemnon. Cette pieuse cause de parricide n'empêcha pas que les Furies ne vinssent s'abattre sur lui comme des vautours sur une proie vivante, et l'envelopper de ténèbres et de tortures. Oreste, pour fuir les épouvantables déesses, se mit à errer de contrée en contrée. Delphes l'entendit interroger Phébus, de qui la voix lui avait intimé l'ordre d'assassiner sa mère, sur les moyens d'en finir avec ces funestes compagnes. « Athènes, dit le dieu, t'offrira le remède à tes maux. » Oreste y court, les Euménides l'y suivent; Apollon le protège contre elles et veut qu'elles s'écartent; Minerve apparaît et se constitue l'arbitre impartial du débat. A sa voix et par ses soins un tribunal s'élève, c'est l'Aréopage (comp. HALIRRHOTHE). Douze juges y siégent : six déclarent l'accusé coupable; mais Minerve donne sa voix à l'accusé, et le verdict d'acquittement se prononce à la majorité de sept contre six : toujours la sagesse opine en faveur de la mansuétude, et c'est la sagesse qui doit présider dans le temple de la justice. Cependant, Oreste absous n'est pas encore quitte. En vain il élève dans Athènes un autel à Minerve guerrière : il faut encore qu'il aille à Trézène attendre longtemps qu'il plaise au peuple de cette ville neptunienne de l'expier; il faut enfin qu'il dise adieu à la terre, qu'il traverse l'Égée, la Propontide, le Pont-Euxin, et qu'après avoir laissé derrière lui les deux Bosphores il aborde chez les Taures farouches. Pylade l'a suivi, l'a encouragé dans ses excursions fatigantes; mais quand il touche au terme de sa route, le péril devient plus grand qu'il n'a jamais été. Iphigénie, sa sœur, prêtresse de la sinistre et sombre Opis, qui fait des cadavres humains son marchepied, et du sang des victimes humaines son nectar, Iphigénie balance déjà le coutelas sacré sur sa tête, lorsque tout-à-coup elle le reconnaît à un signe, ajourne sous un prétexte frivole le sanglant sacrifice, et la nuit suivante part avec les deux amis et la statue de la déesse. Selon les uns, Thoas, roi de Tauride, rugit en proie à un courroux impuissant; selon les autres, Thoas, avant le départ, a senti le glaive fouiller ses entrailles. De retour en Grèce, Oreste consacre à Sparte le Palladium qu'il a ravi aux Taures, et qui plus tard fut appelé Orthià, monte sur le trône d'Argos, y joint celui de Lacédémone à la mort de son oncle Ménélas, se trouve à Delphes en même temps que Pyrrhus, le fait massacrer par le peuple de cette ville, épouse Hermione, sa veuve, et meurt en Arcadie, à Orestée, à l'âge de 90 ans, mordu au talon par un serpent. Long-temps auparavant il avait donné Électre, sa sœur, en mariage à Pylade. Il eut pour successeur son fils Penthile. Aux légendes se liaient beaucoup de traditions spéciales, de reliques et de représentations figurées. La Diane liée de Sparte passait pour l'Opis Taurique apportée par Oreste. L'Aréopage était aussi un monument vivant des puissantes aventures du parricide par piété filiale. Sparte avait un tombeau d'Oreste, et disait que cet antique roi avait été un géant de sept coudées de hauteur, et, comme preuve, elle conservait des os énormes trouvés à Tégée par un nommé Lichès. A Trézène surtout abondaient les souvenirs de l'ami de Pylade. Ici c'était la hutte où Oreste, malgré son acquittement, avait été obligé de demeurer jusqu'à ce que les

prêtres consentissent à l'expier; là c'était un laurier sorti du lieu même de l'expiation; plus loin c'était la pierre sur laquelle les neuf juges s'étaient assis : on la nommait la pierre sacrée. A trois stades de Gythium était une autre pierre sur laquelle s'était assis Oreste délivré des Furies; on la nommait Kappautas: il y a mieux, on regardait ce bloc informe comme Jupiter même, et Zévs Kappautas (Ζεὺς Καππαύτας pour καταπαυτής, Jupiter qui fait cesser) était son nom. Les tragiques se sont beaucoup exercés sur Oreste; une seule pièce pourtant, parmi celles que nous a laissées l'inclémence des temps, est intitulée *Oreste :* c'est une des plus belles d'Euripide. Eschyle avait donné le même titre à une des siennes. Les deux *Électre* (l'une de Crébillon, l'autre de Voltaire), *Iphigénie en Tauride* (de Guymond de La Touche), nous montrent aussi Oreste. — La Galerie mythologique de Millin, 616-626, nous présente une suite magnifique de bas-reliefs, de pierres gravées, et de peintures relatives à l'histoire d'Oreste. — Une foule de circonstances accessoires se sont mêlées, sous la plume des tragiques, aux aventures d'Oreste; nous les avons à peu près négligées ici, car leur importance mythologique est nulle. La seule idée capitale de ce mythe si large, c'est la nécessité de l'expiation. Dent pour dent, voilà la loi; et pourtant, le bras même qui n'a été que le ministre des vengeances célestes est passible d'une peine. Apollon, Minerve, Neptune, Diane, cimentent de leur haute approbation la mort sanglante de Clytemnestre dont le crime était inexpiable; de Clytemnestre qui devait périr par son fils, afin d'apprendre à la Grèce la sainteté de la loi du talion; de Clytemnestre dont la mort devait prouver que la foudre, pour punir, jaillit de l'angle de l'horizon qui semble le plus calme. « Plutôt un crime nouveau, ont dit les dieux, oui, plutôt un parricide que l'impunité! » Eh bien! malgré ce jugement d'en haut, Oreste, choisi pour l'exécuter, n'est pas pur. Il faut du temps avant que le sang à bon droit répandu par ses mains pâlisse et s'efface; il faut des années, des purifications, de longs voyages, des absolutions solennelles. Est-ce à dire qu'il lui faut trois purifications : une dans Athènes, une sur la plage trézénienne, une par-delà les mers? Nous ne le croyons pas. Trois grands états, l'Attique, l'Argolide, la Laconie, s'emparèrent de ce grand mythe d'Oreste passant par des purifications, et varièrent le thème chacun à son gré. Le syncrétisme des temps postérieurs amalgama les trois légendes, et les disposa dans un ordre semi-chronologique. Pour nous, discernons la légende trézénienne, la légende d'Athènes, la légende de Sparte et de Gythium. Distinguons quel dieu joue le grand rôle dans chacune, Athânâ dans Athènes, Posîdôn dans Trézène, Opis dans Sparte. Sachons retrouver dans celle-là les hautes prétentions des Athéniens à la science du droit, à la sagesse et aux procédures spéciales sur le meurtre; dans celle-ci le reflet du dogme qui voulait qu'Orthiâ fût une Scythe, protectrice des hommes forts qui savent la garder, et avide buveuse du sang qui coule des veines généreuses; enfin, dans la version trézénienne, le culte sévère rendu à Hécate, à Hécate purificatrice par les eaux, à Hécate Phytalmios, à Hécate Océan. De ces trois versions, la plus attrayante peut-être est celle qui fait intervenir dans la querelle d'Oreste

les douze juges, la colline de Mars, Athânâ présidant, Apollon plaidant lui-même contre les Euménides, et enfin ces fouets vengeurs, ces formes hideuses et fantastiques, ces ailes de Harpyes, ces reptiles qui se tordent en spirales bleues autour du jeune matricide. La plus riche en couleurs est celle de Sparte. Posîdôn, sur le dos duquel cingle la gondole d'Oreste, est déjà un premier purificateur : car l'onde est sainte; le sel qui charge les eaux est plus sacré encore. Heureux le coupable qui touche la mer où bout l'écume salée et qui en est mouillé! Mais c'est en Tauride que l'expiation devient complète. Celui qui a tué va être tué, celui qui a violé par le glaive la mamelle maternelle voit une sœur brandir le couteau sur sa tête; celui qui a versé à flots un sang criminel perd quelques gouttes d'un sang innocent! C'en est assez : le sang du juste ne doit pas couler à flots comme celui du coupable; il ne doit qu'essayer la mort; l'essai accompli, la tache s'en va, le crime n'est plus; ce que l'Océan n'a pu laver, un peu de son sang l'efface; il ne reste que d'amers souvenirs, des regrets, et de temps à autre une larme solitaire.— Quatre autres Oreste sont : 1° un fils d'Achéloüs et de Périmède; 2° un chef grec tué par Hector; 3° et 4° deux chefs troyens, l'un tué par Pclypète, l'autre par Léontée.

ORESTHÉE, Orestheus, Ὀρεσθεύς, donna son nom à Oresthésium en Arcadie, depuis Orestée.

ORION, Ὀρίων, héros insulaire célèbre, est l'incarnation grecque d'un Fta-Bouto-Athor. Il a pour père tantôt Neptune (amant d'Euryale), tantôt Hyriée qui n'est qu'un autre lui-même (*hyr*, *hor*, *hour*, ne diffèrent point). Cet Hyriée, villageois béotien, donna l'hospitalité à Jupiter, Neptune et Mercure qui, pour le récompenser, lui promirent de lui accorder ce qu'il leur demanderait. Hyriée veuf, et qui avait fait vœu de ne pas se remarier, désira qu'il lui naquît un fils sans avoir commerce avec une femme. Alors les trois dieux urinèrent sur la peau de la génisse qu'il avait tuée pour leur repas; ils lui dirent de l'enterrer, et au bout de neuf mois naquit, de cette peau ainsi fécondée, Orion, dont on dérive le nom du grec οὖρον, urine. Nul doute qu'il n'y ait ici rapport et avec Bouto, la vase irrévélée, et avec Haroéri développé en silence dans les profondeurs de Bouto-Ioni. Haroéri d'ailleurs s'appelle Oros ou Or; c'est Orion. L'étymologie par οὖρον est aussi détestable que célèbre, quoique οὖρον et σπέρμα deviennent parfois synonymes. Orion Haroéri, Orion-soleil, est donc un dieu jeune, un dieu beau; c'est effectivement ce que content les mythes. Et ce n'est pas tout, il est Géant, Titan, soleil. Il se mire dans les flots; il aime la chasse; il aspire à la possession de Diane, et Diane le tue. Le soleil n'est-il pas en rapport avec la lune? la lune ne semble-t-elle pas de temps à autre triompher du soleil? Sur les circonstances de la syzygie, il est vrai, l'on varie. Tantôt Orion tente de violer Diane, tantôt il la viole, tantôt la violence ne consiste qu'à forcer la déesse de jouer au disque avec lui, ou même à toucher son voile d'une main impure. Chez quelques poètes au contraire, c'est Diane qui est éprise du beau chasseur, et c'est par jalousie qu'elle le tue : Orion s'est laissé enlever et porter dans Délos par l'Aurore. On narre aussi sa mort de diverses manières. Ici Diane tue Orion à coups de

flèches; là elle envoie contre lui un scorpion. Certains mythologues appellent Opis l'objet des brutales tentatives d'Orion, et semblent faire de cette Opis une nymphe de la déité chasseresse; mais Opis, nous le savons, est Diane même. Des traditions différentes font d'Orion le mari de Sidé; et après la mort de cette jeune épouse que lui ravit le courroux de Junon (analogue au courroux de Diane contre l'époux), il demande au roi de Chio, Œnopée, la main de Mérope. Le roi vignicole feint de consentir au mariage, enivre son gendre futur, lui crève les yeux, et le laisse ainsi sur les rives de la mer. Que fait Orion, quand au bout de quelques heures il s'est débarrassé de son vin? Il se lève, il arrive près d'une forge au brasier étincelant, y trouve occupé à entretenir le feu sacré un tendre adolescent aux blonds cheveux, le charge sur ses vigoureuses épaules, et guidé par lui s'avance vers la plage où le jour se lève; à peine il a posé les pieds sur ces terres lumineuses, ses yeux se rouvrent, et il court à la vengeance. Qui ne reconnaît dans ce mythe la disparition et la réapparition du soleil? D'ordinaire ces deux phénomènes se réalisent par une mort et une résurrection. Ici, par une traduction gracieuse, on s'est contenté d'appeler cécité les ténèbres, et rétablissement de l'organe visuel, la lumière. On a brodé ce fond par une fable sur l'ivresse. Qu'importe? Cette mer sur les bords de laquelle Œnopée abandonne l'aveugle de fraîche date, c'est la mer où chaque soir se plonge le soleil; la grève, c'est l'horizon; la forge, c'est l'hémisphère inférieur dans lequel la lumière semble s'apprêter à reparaître; l'adolescent, c'est le jeune soleil, le soleil qui veut se faire voir dans quelques heures, c'est un dédoublement d'Orion lui-même. Le couple décrit par la fable n'a, en quelque sorte, que deux pieds et deux jambes, car les yeux du géant et les jambes de l'éphèbe ne comptent point. Les deux personnages se réduisent donc à un seul; mais dans cet unique personnage on distingue la lumière d'une part, et de l'autre le mouvement. — Dans quelques écrits on montre Orion violant Mérope. Ce viol est précédé de circonstances atténuantes. OEnopée avait promis sa fille sous la condition qu'Orion délivrerait Chio des monstres qui l'infestaient, et Orion avait obéi. On le montre aussi entrant par la fenêtre dans la chambre de Mérope. Parfois c'est Mérope qui résiste à Orion, tandis que le père lui est favorable. Parfois c'est tout le contraire. Certains mythologues font intervenir Bacchus à la prière d'Œnopée: Bacchus envoie les Satyres contre Orion, et ce sont eux qui l'enivrent et lui crèvent les yeux. Au nom de Mérope quelquefois on substitue celui de Héro. De même, au lieu de la forge souvent on nomme Lemnos. Nous nous bornerons à remarquer ici que Lemnos est une des forges par excellence du dieu-feu de la Grèce; qu'Héro et Mérope sont Hérâ et Opis (Junon et Diane) personnifiées sous formes terrestres et inférieures.—Deux mots encore! 1° Orion, après avoir recouvré l'usage de la lumière, chercha partout Œnopée pour se venger de sa perfidie; mais les habitants de Chio l'avaient si bien caché qu'il fut impossible au fin chasseur de le retrouver. 2° Orion n'est pas toujours un chasseur, c'est un digne fils de Vulcain, de Fta, du dieu-feu; il bâtit (à Neptune) un beau palais, et c'est à la vue de ce magnifique édifice que l'Aurore se met à l'adorer. 3° On ne donne

au bel Orion d'autre postérité que des filles. Ainsi à la suite du soleil se groupent les Héliades. Une épidémie désolait Thèbes, et l'oracle, selon l'usage, prescrivait, pour faire cesser le fléau, la mort de deux vierges du sang des dieux. Deux Orionides s'offrirent. Elles furent placées sur le bûcher : de leurs cendres s'élevèrent deux jeunes gens que l'on appela Stéphanotes ou Stéphanéphores. C'est la fable du phénix hellénisée!

ORIOS, Ὄρειος, c'est-à-dire *montagnard :* 1° Centaure tué par Hercule, lorsque les Centaures voulurent forcer l'entrée de la grotte de Pholus; 2° Lapithe, fils de la magicienne Mycale, fut tué par Gynée, Centaure, aux noces de Pirithoüs.

ORIPPE, ORIPPUS, Ὄριππος, de Mégare, le premier des Grecs qui courut tout nu aux jeux Olympiques. Il remporta le prix, et fut honoré après sa mort par l'érection d'un monument héroïque. Ainsi l'avait ordonné l'oracle de Delphes, au moins selon l'inscription aujourd'hui déposée au musée des Antiques. Nous doutons un peu qu'il faille entendre à la lettre ce qu'on dit des limites de sa patrie étendues par ses conquêtes.

ORISSA, le dieu suprême à Benin, passe pour un esprit invisible, créateur du ciel et de la terre, bon, sage, et qu'il est inutile d'honorer. Le peuple croit aussi au diable, et comme le diable est méchant, il l'accable de prières et de sacrifices.

ORITHYIE, ORITHYIA, Ὠρείθυια, fille d'Érechthée et de Diogénie, jouait sur les bords de l'Ilisse, quand Borée l'enleva, et la rendit mère de Calaïs et de Zéthès. Nul doute que cette fable ne se rapporte à des personnifications soit agriculturales, soit anti-agriculturales, qui du reste n'empêchent pas d'antiques relations entre les Attiques et la Thrace. Comp. ÉRECHTHÉE et EUMOLPE. Mais s'imaginer qu'un roi de Thrace, du nom de Borée, épousa une princesse athénienne du nom d'Orithyie; dire que cette princesse emportée d'un coup de vent se noya dans l'Ilisse; enfin dériver son nom de ὄρος et de θύω, parce qu'elle sacrifiait sur les montagnes, c'est donner à rire. La seule étymologie admissible est celle de ὄρος qui met le mont et le vent en rapport. Tischbein (*Vases peints*, III, 31) a produit un enlèvement d'Orithyie par Borée. — Deux autres ORITHYIE sont l'une une Néréide, l'autre une Amazone fille de Marthésie et sœur d'Antiope. Hercule s'étant emparé de celle-ci, Orithyie pour la venger demanda des renforts à Sagille, roi scythe, qui lui envoya un corps de troupes commandé par son fils Panasagore; tous ensemble alors se jetèrent dans l'Attique, mais la division se mit parmi les troupes, et les Amazones succombèrent. Toutefois elles opérèrent heureusement leur retraite. Orithyie en mourant laissa le sceptre à Penthésilée.

ORMÈNE, ORMENUS, Ὄρμενος : 1° roi dolope, père et prédécesseur d'Amyntor; 2° fils du roi de Thessalie Cercaphe; 3° père de Ctésius et aïeul d'Eumée; 4° et 5° chefs troyens tués l'un par Polypète, l'autre par Teucer.

ORMUZD, en zend ÉHORO MEZDAO, en pehlvi HORMISDA ou HORMIZDA-CHODA (Ormuzd Gott) d'où les Grecs firent OROMAZDE et OROMAZE (*Oromazdus*, *Oromazus*, Ὀρόμαζδος, Ὀρόμαζος), était chez les Perses le bon principe. Il se dessinait immédiatement au-dessous de Zervane-Akérène, le dieu suprê-

me, et à la tête des Amchasfands dont il faisait partie. C'est lui qui par les ordres de l'éternel Zervane créa le monde entier (*Voy.*, à l'article Ahriman, les détails de la création), c'est lui aussi qui est le verbe ou, comme le disaient les Parsis, Honover, l'excellent, le pur, le saint qui était avant que le ciel fût. Ce roi-verbe, cet Ormuzd-Honover, est en même temps la lumière; ici se dévoile toute la théologie parsique. Les peuples de ce vaste plateau qu'occupent aujourd'hui l'Iran, le Kaboul, les Beloutches, étaient actifs et belliqueux. L'idée de lutte fut une de leurs idées favorites. Autour d'eux, à l'ouest et au nord, étaient les nomades, hardis pillards. De là opposition de l'Iran, patrie du bonheur et de l'ordre, au Touran, patrie de la misère et du chaos. Enfin l'Iran au ciel d'azur et sans nuages voyait son soleil poindre derrière des montagnes inaccessibles. Des montagnes entouraient la lisière septentrionale du pays. Dès-lors nord, nuit profonde, Touran, désordre, poison, massacre, misère et malfaisance furent synonymes, ou bien s'impliquèrent mutuellement. Au contraire sud, lumière, jour, Iran, santé, bonheur, richesse, gloire, furent regardés comme ne formant qu'un seul et même groupe. Quels furent donc les traits fondamentaux de la religion des Parsis? 1° Le dualisme, 2° la photopyrolâtrie (adoration du feu-lumière). — Ormuzd-lumière n'en est pas moins Ormuzd-Iran, la terre chérie de la lumière. Il est aussi Ormuzd-Ardvisour ou l'eau primordiale. Il a pour grand antagoniste Ahriman-ténèbres-Touran-stérilité. Ormuzd est tour à tour présenté comme plus puissant que cet adversaire redoutable et comme égal à lui. Les deux solutions dépendent du point de vue sous lequel on le considère. Ormuzd est dans tous les mondes visibles le délégué de Zervane-Akérène, il émane de lui dans le temps, il est en lui dans l'éternité. De là les deux qualifications diverses dont le revêtent successivement ses adorateurs. Pour les uns, il a commencé; pour les autres, il est éternel. Ce ne sont pas des contradictions. Ormuzd-Honover existe d'abord indistinct et enfoui au sein de l'être irrévélé; s'en distingue-t-il, il est sa semence, il est le fils de sa semence, il est sa parole, sa voix, sa raison, son omni-science, son omnipotence, sa volonté, sa bonté. Il est le premier-né de la création et la création même. Il est l'image resplendissante de l'infini; il est le corps des corps et l'âme des âmes. Il est le noyau et la substance des êtres, le principe des principes, la loi permanente et vivante autour de laquelle et en vertu de laquelle se produisent les êtres et les phénomènes. Son nom rappelle le grand roi, et rappelle Haroéri (vulgairement Orus, Orion, Oros, Har-Héri). Le Zend-Avesta lui donne les titres magnifiques d'essence ivre de béatitude, de souveraine perfection, de juste juge. C'est lui qui est l'auteur de la création pure, ciel, lumière, feu, astres, métaux, espèce humaine et toutes ses races, troupeaux, eau, arbres, etc. Il l'alimente et la conserve, il donne aux arbres leurs racines, et à tous les êtres le feu qui les anime; il veille sur le juste, il ouvre les voies de la pureté à celui qui a soif du bien; il aide l'homme à l'heure de la mort. A l'instar des six fêtes qu'il célébrait après chacun de ses six travaux (les six principales époques de la création), il institue les six Gahanbars ou fêtes de la création. Chacune du-

rait cinq jours. A la fin du monde, Ormuzd, pour achever la ruine d'Ahriman, enverra sur la terre le prophète Sosioch, sauveur des âmes qui par lui seront préparées à la résurrection générale. Il siège au grand Pont-Tchinévad, qui forme la barrière entre les deux mondes, et y juge les âmes, cumulant ainsi les rôles d'Indra et d'Iama, de Zévs et d'Hadès. Ormuzd dans toutes ces fonctions lutte contre le génie immonde. Créateur, il restreint les prétentions d'Ahriman; descendu sur la terre, il protège Dchemchid, Zoroastre, Féridoun, et se déclare contre leurs ennemis; au lit de mort, il écarte de l'agonisant la troupe des Devs. — Tour à tour on confond Ormuzd avec Honover et l'arbre Hom dieu-homme et l'Ized du soleil. Mithra est son propre Ferver, et on l'en distingue. Ainsi, par exemple, on dit qu'Ormuzd triomphe d'Ahriman par Honover. — La demeure d'Ormuzd s'appelle Béhécht, et son royaume Gorotman. C'est la plus élevée des trois sphères célestes; elle est, disent les livres zends, bien par-delà l'Aldbordj. Le soleil roule bien au-dessous de son trône, et semble pendre au-dessous de ce dôme magnifique qu'illumine la présence d'Ormuzd, comme un riche diamant à l'extrémité d'une chaîne précieuse. Du reste, on invoquait Ormuzd avant le soleil. Sous le nom de juste juge, il préside au 1er, au 8, au 15, au 23 du mois. Des quatre oiseaux célèbres dans la mythologie parsique, Houfrachmodad est probablement celui qui représente Ormuzd.

ORNÉE, ORNEA, Ὀρνέα, nymphe qui donna son nom à la ville d'Ornée, n'était sans doute qu'un dédoublement féminin de Priape qui portait le nom d'Ornéos, et en l'honneur de qui on célébrait à Ornée, et surtout à Colophon, des fêtes dites Ornées. Il est à noter que les vierges étaient exclues de ces fêtes, qui se distinguaient par une grande affluence de spectateurs. — Trois ORNÉE, *Orneus*, étaient 1° un Centaure; 2° un Lapithe qui fut contraint aux noces de Pirithoüs de prendre la fuite; 3° un fils d'Érechthée, père de Ménesthée, donné aussi comme fondateur de la ville argolique d'Ornée.

ORNITHE, ORNITHUS, Ὄρνιθος, conduisit, avec Ioxe le Mélanippide, une colonie en Carie.

ORNITHION, Ὀρνιθίων, était fils de Sisyphe et de Glaucus.

ORO, le dieu suprême de Taïti.

OROBANTE, Ὀρόϐας, vieux barde grec antérieur à Homère. Le mot indique un chantre montagnard.

ORODE, ORODES, compagnon d'Énée, fut tué par Mézence à qui il avait prédit sa mort prochaine.

OROMASE. *Voy*. ORMUZD.

OROMÉDON, Ὀρομέδων, géant écrasé sous le poids de l'île de Cos, lors de l'entreprise de ses frères contre les habitants de l'Olympe.

ORONERTOUR, premier fils de Zoroastre et de sa seconde femme, fut le pontife de Vardjengerd et le vivant modèle de la caste des agriculteurs.

ORONTE, ORONTES, Ὀρόντης: 1° chef troyen, périt dans le naufrage de sept vaisseaux d'Énée sur la côte d'Afrique; 2° géant des anciens âges, dont on trouva le tombeau, long d'au moins onze coudées, dans le lit de l'Oronte en Syrie, un jour que l'on détournait ses eaux pour travailler à le rendre navigable.

OROPE, OROPUS, Ὠρωπός, fils de Macédo et petit-fils de Lycaon.

ORPHÉE, ORPHEUS, Ὀρφεύς, le civilisateur sacerdotal de la Thrace,

selon la mythologie vulgaire, naquit dans cette contrée, à peu de distance de l'Olympe qui alors y était compris, et eut pour père Apollon ou bien le roi Œagre, pour mère la Muse Calliope. Pendant sa jeunesse il parcourut diverses contrées lointaines, spécialement l'Égypte; et là les prêtres l'initièrent aux mystères de la religion indigène. Quelques variantes le font naître soit d'une Muse anonyme, soit d'une Piéride, et le transforment en roi de Thrace, le montrent aussi accompagnant les Argonautes, et charmant par les sons de la lyre que lui a remise Apollon les ennuis de la traversée. Il est inutile d'examiner si c'est Orphée ou Philammon qui prit ainsi part à l'entreprise commandée par Jason, et quel âge Orphée avait lorsqu'il s'y adjoignit. Au reste, voici par quelles merveilles il signala sa présence sur le prodigieux navire. 1° Par l'harmonie de ses chants il changea la rebelle immobilité de l'Argha en un mouvement rhythmique et rapide, analogue au procéleusma des matelots. 2° Au moyen d'un sacrifice solennel il réunit les Argonautes, et les décida non-seulement à partir, mais encore à reconnaître la souveraineté de Jason. 3° Dans Lemnos, gnomique sévère autant que lyrique mélodieux, il arracha les Renaud de la Grèce aux séductions des Armides de l'Archipel. 4° Après le combat des héros européens contre les Cyzicènes, il apaisa par des cérémonies propitiatoires l'ombre de Cyzique et la colère de Rhée. 5° Il suspendit la perpétuelle agitation des Symplégades dont les entrechoquements auraient brisé le navire, et facilita ainsi le passage d'Argo sur une terre hérissée de dangers. 6° Ses conjurations évoquèrent Hécate qui ouvrit à Jason les portes du bois sacré, réceptacle mystérieux de la toison. 7° Il endormit le dragon ignivome. 8° Dans la mer Ionienne, hérissée de brisants harmonieux, il captiva si exclusivement par ses chants l'attention des Argonautes qu'ils furent insensibles à la voix voluptueuse des Sirènes, et passèrent devant ces déesses de la mer sans les écouter. 9° Quand Médée eut mis en pièces Absyrte, son frère, il offrit aux dieux irrités de ce meurtre un sacrifice d'expiation. En Égypte sans doute Orphée eût pu se trouver mêlé à autant d'aventures que dans le voyage des Grecs en Colchide; mais l'Argonautographie était une des épopées favorites de la Grèce, et les poètes l'ont brodée à qui mieux mieux; il n'en fut pas de même des pèlerinages en Égypte. Aussi les légendes accollées à son nom se bornent-elles à le faire voir perdant sa jeune épouse Eurydice par la venimeuse piqûre d'un serpent qui la mord dans une prairie, puis se faisant initier aux mystères de la religion égyptienne. L'abbé Terrasson (*Séthos*) et d'autres ont développé très-longuement ces prétendus événements de la vie d'Orphée. De retour en Thrace, Orphée, à l'exemple de tant d'autres législateurs, s'enferme dans une grotte. Enfin il en sort; à sa voix il rassemble auprès de lui et les pâtres incultes de la montagneuse Thrace et les bêtes sauvages que l'homme n'a pas encore chassées de ces âpres déserts, et les arbres gigantesques, population immobile de ces vastes solitudes. La nature inorganique même reçoit avec respect les révélations du chantre sacré, et tantôt les monts inclinent leurs sommets pour l'entendre, tantôt les rocs amollis bondissent ou semblent bondir avec les arbres dont les feuilles gémissent en cadence,

et que le vent du nord agite en mesure. Deux légendes célèbres trouvent place encore dans cette vie miraculeuse. L'une, c'est la résurrection ou la quasi-résurrection de l'épouse; l'autre, c'est la mort de l'époux. L'une et l'autre ont été immortalisées par le magnifique épisode du quatrième livre des Géorgiques. Inconsolable de la perte de la nymphe qu'il adore, Orphée essaie de pénétrer auprès du sombre roi des enfers. Les modulations ravissantes du luth aux cordes d'or et de la voix qu'il y marie aplanissent la route des enfers. Les noires portes roulent d'elles-mêmes sur leurs gonds. Le sinistre portier oublie sa consigne : le farouche Cerbère incline l'oreille pour aspirer au passage ces sons délicieux. Tisiphone craint de les entendre cesser : le fouet tombe de ses mains; les serpents n'agitent plus leurs anneaux sonores. La roue d'Ixion s'arrête. Tantale effleure l'eau de ses lèvres. Les damnés respirent, l'éternelle torture est suspendue. Un nouveau triomphe attend encore Orphée. Arrivé au trône des sombres époux dont la majesté impose à l'enfer, ses supplications harmonieuses amollissent ces cœurs de bronze, Proserpine s'intéresse à l'époux qui n'a pas oublié son épouse, et Pluton fléchi par elle décrète le retour d'Eurydice, à une condition pourtant : Orphée ne regardera pas celle qu'on daigne lui rendre avant d'avoir dépassé le fatal guichet. Et soudain un second voyage commence, voyage dont le point de départ est le Styx, le but la lumière, voyage nébuleux, fantastique et vague à travers la brumeuse épaisseur d'un espace dont rien ne peuple le vide immense. Cette fois la lyre ne retentit plus, un silence profond enveloppe la route mystique. Tout est muet, jusqu'aux êtres auxquels la nature prodigua les dons les plus brillants de la voix. Alors le rhapsode sacré, privé de l'usage de la langue, ne peut s'empêcher d'user de la vue : il jette les yeux en arrière sur sa compagne, il la voit, mais pâle et vain fantôme qui de plus en plus s'efface, et se replonge dans l'opacité des ténèbres. En vain alors il essaie de forcer de nouveau par ses chants l'entrée de l'Érèbe: l'exception ne peut passer en règle : Cerbère lui barre le passage, et il remonte seul avec ses douleurs sur ce globe sans charmes pour lui depuis qu'il a perdu l'espérance d'y ramener celle qui l'embellissait. La résurrection n'a donc duré qu'une heure, qu'un moment. C'est, comme dit Pindare, un rêve, une ombre, le rêve d'une ombre. Selon Platon, Orphée perdit Eurydice en punition de ce que dans sa maladie il ne s'était pas offert à mourir pour elle. Arrive ensuite le mythe relatif à la mort du barde. Dans quelques traditions il meurt de regret d'avoir perdu Eurydice. Dans quelques autres, ce sont les dieux qui le foudroient, parce qu'en instituant les mystères, il a donné aux hommes des connaissances interdites à leur espèce. Enfin la légende la plus en vogue le fait mourir déchiré en lambeaux par les femmes de Thrace. Du reste, on varie sur les causes de cet homicide délire. Ici ce sont des Ménades échevelées qui vengent le dieu leur maître par la mort d'un impie qui a méprisé son culte. Là, c'est une épouvantable nymphomanie qui souffle la rage et la soif du sang dans l'âme des lascives habitantes de l'Hémus. « Orphée nous méprise ! » voilà leur cri de ralliement. En effet, Orphée, selon les uns, refuse de leur dévoiler les mystères;

suivant les autres, ne veut penser qu'à Eurydice, ou bien préfère le calme de la sagesse aux douceurs de l'amour; car nous ne parlons pas de l'interprétation infâme d'Ovide qui entoure Orphée de Ganymèdes ou d'Alcibiades. Dans les siècles postérieurs on rattacha la mort violente du barde des Thraces au dépit de Vénus. Calliope, dit-on, à la mort d'Adonis avait été choisie pour arbitre entre Proserpine et la blonde déesse des Cypriotes, qui toutes deux se disputaient la possession du fils de Cinyre. Calliope n'adjugea en totalité le jeune homme ni à l'une ni à l'autre, et décréta qu'il passerait six mois au ciel avec Vénus, six mois aux enfers avec sa rivale. Vénus mécontente inspira un amour effréné aux femmes thraces pour le chantre des mystères, et ces amantes trop nombreuses le déchirèrent en se l'arrachant. Calliope, on le sait, était sa mère. On ne spécifie pas toujours avec rigueur par quelle voie fut versé le sang du lyriste infortuné. Ce sont, tantôt des glaives, harpés ou couteaux, tantôt des thyrses, tantôt des pierres. Le lieu de la scène est tour à tour l'Olympe, le Pangée, l'Hémus, le pays des Cicones, et probablement aussi la plage de l'Èbre. Ses membres, dit-on, furent dispersés par celles qui l'avaient privé de la vie, mais sa tête fut jetée dans l'Èbre avec sa lyre. On connaît les beaux vers que cet égorgement du barde a inspirés à Lefranc de Pompignan.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Èbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La lyre et la tête d'Orphée arrivèrent, selon la tradition ordinaire, à Lesbos où elle furent rejetées par les flots sur le rivage. La tête y fut ensevelie, et la lyre placée dans un temple y était encore montrée du temps de Lucien (comp. ici NÉANTHE). Ératosthène, au contraire, la transporte au ciel où elle forme la constellation de la Lyre. Lesbos n'était pas seule à se glorifier des reliques d'Orphée; Dium aussi se vantait de les avoir. Originairement Libèthre les possédait; mais un jour, sur le midi, un berger s'endormit sur l'urne où elles étaient contenues, et pendant son sommeil se mit à faire entendre des chants merveilleux. Bientôt la foule afflue autour du dormeur miraculeux, et en se pressant autour de lui renverse la colonne qui sert de piédestal à l'urne. L'urne s'ouvre, et le soleil darde ses rayons sur les os d'Orphée. Soudain le Hys inonde la ville, enlève habitants, maisons, colonne et urne; les os sacrés arrivent à Dium. Piérie, au pied de l'Olympe, n'avait pas moins de prétentions à la possession des restes d'Orphée. Peu de temps après sa mort une épidémie meurtrière ravagea le pays, et l'oracle annonça qu'elle ne cesserait que quand on aurait rendu les derniers devoirs à la tête d'Orphée. Mais où la trouver? à force de chercher, on la découvrit encore fraîche et chantante dans le fleuve Mélès (*melos*, mélodie?). Un tombeau s'éleva sur les rives du fleuve, et autour du tombeau un temple. Dans quelques récits, ce sont les Muses qui recueillent ses membres épars, et qui les ensevelissent. On ajoute que les femmes dont les mains s'étaient ensanglantées par le meurtre d'Orphée furent métamorphosées en arbres par Jupiter. —Tels sont les traits mythologiques de la vie d'Orphée; quant aux inductions historiques qu'on en peut tirer, et aux ou-

vrages qu'on lui attribue, nous renvoyons à l'article Orphée, *Biogr. univ.*, XXXII, 166. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de parler ici des écoles orphiques. Il faut en distinguer au moins deux, l'une que nous appellerons apollinaire, l'autre que nous nommerons dionysiaque. On peut y enjoindre une troisième, l'école orphique chthonienne; mais cette dernière se lie de près à la seconde. Les trois écoles se reflètent par trois mythes. Orphée refusant de s'unir aux Ménades et déchiré par elles; Orphée refusant d'entrer dans le temple d'Apollon à Delphes, vu, dit-il, qu'il vaut Apollon; Orphée, enfin descendant aux enfers, jetant un œil curieux sur les sciences interdites aux regards des hommes, et en quelque sorte évoquant la puissance plutonienne sur la terre. Les trois écoles étaient venues de l'Inde. Par quelle route et à quelle époque? Il est un peu plus difficile de le déterminer. Selon Creuzer, le culte orphique apollinique dérive du Caucase, et c'est des trois le plus ancien. C'est du vichnouvisme tout pur. Le représentant du culte y est l'antagoniste de Bacchus, qui n'est autre que Siva. Le culte dionysiaque, au contraire, n'arrive qu'ensuite. On demandera comment il se fait que le sivaïsme, plus grossier, ait pu prendre la place du culte pur et philanthropique de Vichnou. C'est, il faut y bien songer, que la Thrace, civilisée pendant un temps, fut presque aussitôt ressaisie par la barbarie. Ce n'est pas l'unique exemple de réactions qu'offrent les annales du monde; et, à vrai dire, ce sivaïsme ne fut sans doute qu'une rénovation d'un sivaïsme primitif indistinct, et jusque-là sans hautes formules. Alors se dessinent nettement les trois époques : 1° barbarie, fétichisme, terre-Erèbe; 2° élaboration d'un culte grossier, civilisation, hommage à la pure lumière, horreur des misères et des crimes de l'âge qui précéda; 3° défaite du culte pur qui a jeté la Thrace dans les voies de la civilisation, et triomphe de l'élément incivilisé arborant des formes plus vives et plus scientifiques. Ces trois époques ne reflètent-elles pas à merveille la vie d'Orphée, son voyage aux sombres lieux, sa frêle et caduque espérance de ramener celle qu'il adore à la lumière, et la brusque péripétie qui replonge la morte semi-vivante dans la foule des ombres? Et d'autre part, songez aux légendes qui suivent celle de la démence ignorante et de la mort. La tête et la lyre du barde chéri d'Apollon roulent vers les mers et les îles et les promontoires du sud. Nous les voyons à Libèthre et à Dium dans la Thessalie, à Lesbos dans l'Égée et à Piérie. Ainsi la civilisation chassée de la Thrace abandonne l'ingrate contrée, mais trouve un asile sur le continent que couronne l'Hélicon, et que baigne le Pinde, sur la mer des Cyclades qui touchent Athènes d'un côté et de l'autre l'Ionie. En effet, la doctrine orphique est la mère de toute la théologie grecque. Elle influe même sur la philosophie ionienne d'Héraclite et, par suite, sur celle de Pythagore; elle forme la transition des doctrines grecques; on arrive par elle aux doctrines orientales. D'un bout à l'autre elle présente le système d'émanation. Il est vrai que ni l'ordre des personnifications, ni les noms surtout ne sont les mêmes. Mais la cause de ces variantes n'est pas un mystère pour nous. Nous savons que tour à tour prédominent dans ces cosmogonies le principe passif et

le principe actif, et tour à tour aussi la puissance conservatrice, la puissance modificatrice remarquable surtout en tant que destructrice. On compte jusqu'à cinq cosmogonies orphiques. Dans la première se présentent d'abord Zévs, Chthonie et Crone; dans le sens transcendantal, Éther, Chaos et Temps, ou plutôt Éternité (Zervane-Akérène : il est étonnant qu'on ne l'ait pas subordonné aux deux autres). Ensuite paraissent les éléments, l'eau, le feu, la terre et l'air. Phérécyde qui nous a laissé cette cosmogonie mentionne aussi un Ophionée (serpent-dieu) que naturellement on s'attendrait à trouver avec les traits de l'Être suprême, et qui au contraire s'oppose à Crone, et empêche l'organisation du monde. La seconde cosmogonie orphique analysée par Clemens Romanus place à la tête des êtres le Chaos éternel, infini, increé, principe de toutes choses. Ce grand tout n'est ni chaud, ni froid, ni sec, ni humide, ni lumineux, ni sombre. Après des âges innombrables il prend la forme d'œuf; puis l'œuf se change en un androgyne; plus tard l'androgyne sépare les éléments, assigne une place au ciel, une place à la terre, et déroule la chaîne des êtres. Ce Chaos passa des écoles orphiques dans la théogonie d'Hésiode, et fut pris par les uns dans le sens d'onde primordiale, par les autres dans celui d'air. Les uns et les autres avaient tort. Quant à la séparation du ciel et de la terre, notons en passant que c'est l'androgyne, le Fta, le Khouçor, le deuxième Démiurge se scindant lui-même d'un coup de harpé en deux parties qui sont tour à tour et en même temps deux sexes, deux mondes, deux principes. Dans la troisième cosmogonie, l'Éther redevient le principe suprême; à ses côtés la Nuit couvre tout de ses ailes, puis la haute lumière (Æglé?) perce et illumine l'Éther. Cette haute lumière se compose de trois rayons, Mêtis (la pensée), Phôs (la lumière vulgaire), Zoé (la vie). Dans la quatrième, la nuit se montre à la tête de la création. Il paraît que les orphiques l'appelaient aussi Maïa: arrivent ensuite le Ciel et la Terre. Il est vrai que l'on ignore de quelle manière, à quel rang, sous quel ordre ils s'échelonnent dans la nuit. La cinquième cosmogonie est de toutes la plus remarquable : 1° l'eau, à titre de principe suprême, commence ou plutôt précède la série des développements; 2° la vase se dépose, s'agglomère; 3° Héraklès, autrement Chronos, en naît (il a le corps d'un serpent, la tête d'un lion, le visage d'un dieu); 4° Chronos produit un œuf énorme, tout plein de la force de celui qui l'a enfanté; 5° l'œuf heurté se brise, s'ouvre et forme le Ciel, moitié supérieure qui est un dieu, la Terre, moitié inférieure qui est une déesse; 6° la Terre et le Ciel s'unissent, et donnent naissance à trois Triades, les Parques, les Cyclopes, les Centimanes; 7° des généalogies omises ici laissent apparaître les Titans, le Tartare, Zévs, Rhéa ou Dâmâtâr; 8° après diverses aventures, Zévs poursuit Rhéa-Dâmâtâr, qui se métamorphose en serpent pour le fuir, il emprunte la même forme, l'atteint, l'enlace des nœuds qui ont depuis formé le caducée, la possède et la rend mère de Perséphone, qui a quatre yeux, dont deux sur le front, la figure ou la tête d'un mammifère sur les épaules, et des cornes; 9° tandis que Rhéa-Dâmâtâr s'enfuit à l'aspect de cette fille hideuse et refuse de l'allaiter (d'où le nom d'Athâlâ pour Perséphone),

Zévs recherche Perséphone, s'unit à elle, et en a Dionyse (Bacchus). Il y a de graves différences entre cette cosmogonie et celle d'Hésiode; mais elles ne peuvent être analysées ici. De même lorsque Homère, selon les uns, regarde comme les plus anciens des dieux Océan et Téthys; suivant les autres, accorde cette priorité à la Nuit; lorsque les Argonautiques font de la Nuit la fille de l'Amour, on n'est plus dans la théorie cosmogonique d'Orphée. Toutefois notons les principes suivants, qui sont communs à toutes les cosmogonies, ou qui du moins en sont la clef. 1° A la tête des cosmogonies se reproduisent sans cesse quelques-uns de ces noms : Nuit, Chaos, Éther, Eau ou Océan. Voici pourquoi. C'est que, la création semblant obscure, on la réduisait à une simple transformation de la matière inorganisée en matière inorganique. Or, c'est justement ce qu'était le Chaos : Nuit, Ténèbres, Mer, Brouillards, enfin Eau, semblaient ne pas en différer. Pour l'Éther, c'était en un sens un feu subtil comprenant la chaleur, l'électricité et la lumière; c'était sous un autre point de vue l'esprit créateur ou formateur qui, en opérant sur la matière, l'organise et la vivifie. En général, l'organisme même se présente comme progressif. Le Styx, le fleuve de glace, est la plus ancienne des Océanides : cela veut dire que l'eau à l'état solide précède l'eau à l'état liquide. 2° L'œuf dont il a été question pour ainsi dire à chaque cosmogonie, se nomme œuf cosmique, ou œuf du monde. La vogue extrême du mythe de l'œuf cosmique est due au désir qu'on avait d'établir une espèce de transition entre l'inorganisme complet et l'organisme; à la multiplicité des espèces ovipares (c'est-à-dire qui mettent au monde des œufs); enfin, à la forme sphéroïdale de l'œuf qui rappelle la forme sphérique que l'on prêtait au monde, et les portions de spirale que les astres semblent décrire dans le ciel. L'œuf du monde était représenté flanqué de deux ailes et de deux serpents. On symbolisait ainsi les reptiles et les oiseaux, la vase humide et la lumière, la terre et le ciel. On indiquait aussi par l'association de ces deux emblèmes contraires, que l'œuf contenait l'univers. 3° A l'état inorganique, la matière est comme confuse, indistincte. Organisée, elle offre un spectacle contraire : de là ce qu'on dit de la séparation des éléments, de celle du ciel et de la terre, de celle du ciel et des eaux, etc. L'œuf du monde coupé en deux se divise en deux hémisphères, la terre, le ciel. A vrai dire, les deux hémisphères auraient dû être le ciel; et le plan qui les divise, la terre; mais les anciens tenaient peu à cette rigoureuse exactitude.

ORPHNÉ, Ὄρφνη, les ténèbres, est dans Ovide la mère d'Achéron et l'amante d'Ascalaphe.

ORSÉIS, nymphe qu'Hellen rendit mère de Dorus, Eole et Xuthus.

ORSÈS, chef troyen terrassé par Rapon (*Enéide*, liv. X).

ORSILOQUE, Orsilochus, Ὀρσίλοχος : 1° fils d'Alphée et de Télégone, père de Dioclès et roi d'Élide; 2° petit-fils du précédent et frère de Créthon (Énée le tua au siège de Troie); 3° un des fils d'Idoménée tué à Troie par Ulysse dans une embuscade; 4° chef troyen tué par Teucer. — Le troisième de ces personnages n'est connu que par un de ces récits mensongers qu'Ulysse fait selon l'occurrence et les lieux où il se trouve. — On donnait aussi le nom d'Orsilo-

que, 'Ορσιλόχα (d'ὄρω et λόχος), à la Diane taurique.

ORSINOME, ORSINOME, 'Ορσινόμη, fille d'Eurynome, femme de Lapithe, mère de Périphas et de Phorbas.

ORTHANE, ORTHANES, Priape ou dieu priapique d'Athènes.

ORTHE, ORTHUS, Ὄρθος : 1° Bacchus dans le temple des Heures, à Athènes. Les mythologues assurent qu'Amphiction avait appris de lui le premier à mettre de l'eau dans son vin, et par conséquent à marcher droit (Ὄρθος); 2° chien, fils de Typhon, frère de Cerbère et de l'hydre de Lerne, gardien des troupeaux de Géryon, et victime d'Hercule, qui le tua en même temps que son maître; il n'avait que deux têtes.

ORTHÉE : 1° ORTHEUS, 'Ορθεύς, chef troyen du temps de la guerre des Grecs contre Troie; 2° ORTHEA, 'Ορθέα, Hyacinthide.

ORTHÉSIE, 'Ορθησία : 1° Heure; 2° Diane en tant que secourable, soit pour les accouchées, soit pour tous les hommes (Rac. ὀρθοῦν, rectifier, et par suite mener à bien).

ORTHIA, 'Ορθία (c'est-à-dire droite, debout), l'Artémis, ou mieux l'Opis lacédémonienne, au pied de laquelle les enfants subissaient annuellement la Diamastigôse (*Voy.* OPIS; comp. Pausanias, liv. III, ch. 16). On explique ce surnom d'Orthiâ par les brins de sarment dont elle était liée, et qui l'empêchaient de pencher en quelque sens que ce fût. On interprète aussi ce nom par *sévère*, parce que la statue semblait goûter du sang humain. L'étymologie véritable du nom d'Orthiâ doit être la même que celle d'Orthos. La déesse infernale, le chien infernal, se rapprochent par l'idée comme par le nom.

ORTYGIOS : 1° un des fils de Clinis et de Harpa (il fut changé en Égithalle); 2° chef latin du parti de Turnus, tué par Cénée. — Diane et d'autres dieux s'appellent Ortygia, Ortygios. *Ortyx* veut dire caille; cet oiseau était l'emblème du feu vital, et il revient plus d'une fois dans les mythes (*V.* DIANE, HERCULE, etc.). Une des déesses accoucheuses les plus célèbres de l'antiquité ne pouvait manquer d'en prendre le nom. Diane n'est point seulement Ortygia, elle est Ortyx. Les îles ou villes berceau de sa jeunesse et théâtre de sa naissance ne pouvaient manquer d'avoir le même nom : de là Éphèse, Délos, et une île de Syracuse nommée Ortygie.

ORUS ou OROS. *V.* HAROÉRI.

OSIRIS (en lat. OSIRIS, gén.-IDOS; en grec Ὄσιρις ou Ὄσειρις, gén.-ιδος ou-ιος; en ancien égyptien OUSRI, OUSIRI, OUSIRÉI, selon les légendes phonético-hiéroglyphiques déchiffrées par Champollion jeune, *Syst. Hiérogl.*, p. 102; quelquefois, du moins à ce que nous certifient les anciens, Hellanicus, etc.: dans Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, ch. 34, 37, 52; Diod. de Sic., liv. I, c. 11, HYSIRIS, SIRIUS et ARSAPH), divinité égyptienne, fut sans contredit la plus célèbre de toutes chez les nations étrangères à l'Égypte, à cause de la physionomie tout humaine, tout historique que semblait présenter sa légende, puis aussi à cause des nombreuses et brillantes interprétations auxquelles se prêtent toutes les parties de son mythe. Au reste, en fixant ici l'attention sur la vogue que les fables osiridiques eurent dans la période gréco-romaine, nous n'entendons nullement nier qu'en Égypte même ce culte, avec les traditions qui s'y rapportent, ait été inconnu à la

population. Tout prouve au contraire qu'à une époque quelconque, très-moderne si on la compare à l'origine de l'empire memphitico-thébain, toute la religion exotérique de l'Égypte vint se concentrer dans la foi à Osiris et aux dieux ses parèdres. Le culte seul de Sérapis le lui disputa en éclat dans la docte et opulente Alexandrie. Nous venons de jeter ici le mot de divinités parèdres. Sans être absolument exact, il est juste en ce sens qu'autour d'Osiris se groupent, se meuvent divers personnages divins qui comme lui ont une physionomie semi-historique, quoique bien certainement ils n'aient pas plus existé les uns que les autres. Ces personnages sont, d'une part, Isis, sa sœur et sa femme, avec Haroéri (vulgairement Hôrus), son fils; de l'autre Typhon, son frère et son ennemi capital, avec Nefté (en grec Nephthys, Νηφθύς), son épouse, puis quelques autres dieux de moindre importance, Poubasti (Bubastis), fille d'Osiris et d'Isis, Har-Pokrat, espèce de fils posthume (*voy.* plus bas) du dieu qui nous occupe, Anébo (Anubis), son fils aussi, mais fils illégitime, fruit d'une erreur involontaire et d'une jonction illicite avec Nefté, enfin Thouéris, concubine de Typhon, et Aso, reine d'Éthiopie, auxiliaire de cet antagoniste acharné d'Osiris. De ces neuf personnages divins, les quatre premiers sont les plus importants, et avec Osiris, leur chef, ils forment une pentade ou quinquemdéat sacré que transforme à notre gré en hebdomade ou en ogdoade l'adjonction d'Har-Pokrat et d'Anébo, puis celle de Poubasti. Généralement ces cinq, sept ou huit dieux, sont mis à part dans une catégorie subordonnée que l'on appelle assez gratuitement troisième classe, et qui est censée dériver de la deuxième, comme la deuxième émane de la première. Le fait est qu'elle émane directement de la première, et qu'elle est, sinon supérieure, du moins égale à la deuxième série divine. Du reste, voici de quelle manière les Égyptiens expliquèrent l'origine de cette espèce d'addition aux catégories hiérarchiques de leur pays : « Hermès, jouant un jour aux dés avec la lune, lui gagna la soixante-dixième partie de chaque jour; de là provenaient cinq jours nouveaux (plus exactement, cinq jours et très-près d'un quart), qu'il ajouta au temps, c'est-à-dire aux 360 jours desquels se composait l'année solaire la plus ancienne. » Or, à chaque jour était affecté un dieu; dans ces cinq jours intercalaires ou plutôt complémentaires naquirent cinq dieux nouveaux dont la réunion forma la troisième dynastie (*Voy.* Plut., *Isis et Osiris*, p. 458 de l'éd. de Wyttenb.; et comp. Jablonski, *Prolégom.*, p. 75, etc., ainsi que Gœrres, p. 393 de la *Mytheng. d. as. W.*). D'après les légendes populaires complétées les unes par les autres, presque toutes relatées dans Diodore de Sicile, liv. I, et dans Plutarque, traité cité plus haut, Osiris aurait été en Egypte l'auteur de toute civilisation. Souverain de la riche vallée du Nil après Jupiter, son père, il arrache les habitants, encore sauvages, et même anthropophages, aux incertitudes de la vie nomade, les fait renoncer à leurs horribles coutumes, et leur enseigne à préférer l'usage des fruits. Isis, sa femme, leur fait connaître le blé et l'orge, que désormais ils multiplieront aux dépens des autres plantes; lui-même il cultive la vigne, et soumet le premier les grappes mûres au pressoir. Bientôt on travaille l'argent et

l'or dans la Thébaïde, on en fait des armes pour exterminer les animaux féroces qui disputent le sol à l'homme, et des instruments qui secondent le travail de l'agriculteur; les arts sont inventés : Osiris bâtit la ville de Thèbes (Tpé), connue aussi sous le nom de Diospolis (ville de Jupiter); élève en l'honneur des deux divinités auxquelles il doit la naissance (Jupiter et Junon) un temple magnifique; institue des fêtes, des prêtres, et règle tout le cérémonial du culte. Ainsi l'espèce humaine commence à s'habituer aux idées de société, d'ordre, de fixité : à la hutte ambulante du nomade succède la maison de l'agriculteur; de nombreuses bourgades animent la vallée niliaque; des villes lient ensemble les bourgades; des institutions civiles, le mariage, achèvent ce qu'a commencé la religion. Hermès, ce scribe sacré des dieux, cet inventeur des arts utiles à la vie, et plus encore des beaux-arts, figure auprès du monarque législateur, dont il possède toute la confiance. L'Égypte est heureuse. Mais ce n'est point assez pour Osiris, il veut que le monde tout entier participe aux avantages dont jouit son empire : il confère à Isis le gouvernement de ses états, et lui donne pour conseiller le sage Hermès, pour général Hercule, qui d'ailleurs tenait à tous deux par les liens de la naissance; Busiris et Antée président, sous les ordres ou la surveillance de ces fidèles ministres, l'un à l'appendice oriental, transition de l'Egypte pure à l'Arabie, l'autre à l'appendice occidental, communément nommé Libye; lui-même il part pour la conquête du monde à la tête d'une armée nombreuse, mais dont les armes seront la musique et la poésie, les arts et le plaisir. Dans ce cortège riant et varié figurent Aubô et Macédo, ses deux fils, revêtus, le premier d'une peau de chien, le second d'une peau de loup; Pan, dont les fonctions et le caractère ne sont point déterminés; Maron, habile vignicole, et Triptolème, agriculteur non moins illustre; enfin Apollon et neuf musiciennes, que les Grecs n'ont point manqué d'appeler Muses. Apollon, disent les légendaires, était frère d'Osiris. L'armée égyptienne qui devait conquérir la terre passa d'abord en Éthiopie, où une foule de Satyres se présenta incontinent à sa rencontre. Osiris retint à sa suite cette population dansante, qui, avec son orchestre, devait être un utile auxiliaire. Toute l'Éthiopie se soumit à ses lois, reçut de lui les instruments agricoles, se remplit de villes importantes, et consentit à se laisser, en son absence, régir par les lieutenants qu'il y plaça, et à leur payer des tributs. Osiris ne quitta l'Éthiopie qu'après avoir élevé sur l'un et l'autre bord du haut Nil des digues puissantes et des écluses. De là son itinéraire nous conduit au travers de l'Arabie, le long de la mer Rouge, jusqu'aux Indes et aux extrémités de la terre. Il est probable toutefois qu'au mot de mer Rouge il faut substituer celui de mer Érythrée, que l'on en regardait à tort comme synonyme (*Erythr...*, d'où ἐρυθραῖος, signifie, en grec, rouge), mais qui répond à toute cette partie de la mer des Indes qui baigne les côtes méridionales de l'Arabie et de la Perse. Les Indes, comme l'Éthiopie, lui durent plusieurs importations utiles : il y planta le lierre; il apprit aux habitants à chasser l'éléphant; plusieurs cités considérables s'élevèrent à sa voix, entre autres Nysa, homonyme d'une Nysa égyptienne, où quelques récits placent sa naissance, et où l'on veut que la première vigne

ait été plantée par ses mains. Des colonnes (chargées sans doute de signes hiéroglyphiques) retracèrent à l'œil des Hindous les leçons qu'avait données sa voix, et semblèrent devoir perpétuer et ses préceptes et le souvenir de son passage. Déterminé ensuite à reprendre la route de sa patrie, il veut revenir par un autre chemin : il arrive en Thrace et tue le roi Lycurgue, qui veut s'opposer à ses desseins, établit Maron sur la côte méridionale, où bientôt s'élèvera la ville de Maronée, laisse en Macédoine son fils Macédo, qui donne son nom à la contrée, et charge Triptolème d'aller apprendre aux nomades d'Athènes l'art d'ensemencer leurs champs et de cultiver la vigne. Dans les régions dont la température tuerait la vigne, il apprend aux habitants à tirer de l'orge un jus apte à la fermentation et capable de causer l'ivresse (ἐκ κριθῆς μέθυ : Eschyle, *Supp.*, fin.). Cependant l'odieux Typhon avait tenté de s'emparer du pouvoir à la faveur d'un éloignement qu'il aurait voulu rendre éternel ; mais Isis, dirigée par les conseils d'Hermès et soutenue par les armes d'Hercule, déjoua ses intrigues et mit en déroute ses adhérents. Typhon, battu près d'Antée, feignit d'oublier ses projets d'usurpation, de se réconcilier avec Isis. Quelque temps après, Osiris reparaît triomphant au milieu de ses peuples, qu'il vient combler de bienfaits nouveaux, et qu'il initie à mille usages, à mille travaux utiles que ses voyages l'ont mis à même d'apercevoir et d'apprécier. Typhon aussi affecte la joie et convie Osiris à un banquet magnifique auquel assistent 72 conjurés et la reine d'Éthiopie, Aso. Tandis qu'on se livre au plaisir, les esclaves du palais, par l'ordre de Typhon, apportent un coffre artistement configuré et ciselé. Un cri d'admiration échappe aux convives. Typhon promet d'en faire don à celui qui le remplira de son corps : tous, les uns après les autres, essaient ; tous échouent. Osiris tente la fortune à son tour et se place dans le coffre : son corps ne s'y ajuste que trop naturellement ; le traître Typhon avait fait prendre secrètement la mesure du monarque, et le coffre avait été exécuté d'après ces indications. A peine le corps d'Osiris a-t-il touché la boîte fatale que tous les complices de son ennemi se jettent sur lui, referment le coffre, scellent le couvercle avec du plomb, et abandonnent le corps de l'infortuné prince aux flots du Nil, qui le portent par la bouche Tanitique à la Méditerranée. Osiris était alors dans la 28ᵉ année de son âge, ou, comme d'autres le disent, de son règne ; mais les deux données peuvent se concilier, puisque probablement sa vie et son règne commencèrent en même temps (*V.* plus bas). Les prêtres égyptiens croyaient connaître la date précise de la mort d'Osiris, et la fixaient au 19 d'Athyr (13 novembre?). Avant d'aller plus loin, faisons un retour sur la généalogie d'Osiris. Suivant les uns, il a pour père Crone (Saturne) ou bien le soleil, pour mère Rhéa ; selon les autres, Jupiter et Junon, auxquels nous l'avons vu élever un temple, lui ont donné la naissance. Au reste, Isis est sœur jumelle ainsi qu'épouse d'Osiris, et leur mariage a lieu dans le sein même de leur mère. Isis ne vient au monde qu'enceinte ou déjà mère d'Haroéri (*Voy.* ce nom). Revenons aux aventures d'Osiris. Nous avons épuisé celles de sa vie ; mais sa mort en fait naître d'autres qui lui sont en grande partie personnelles, et dans lesquelles il joue un rôle élevé. Isis était à Chemmis

lors de l'assassinat de son époux. Les cris des Pans et des Satyres, qui à la nouvelle du guet-apens commis par Typhon parcourent l'Egypte en la faisant retentir de gémissements, lui apprennent quelle perte elle vient de faire. Elle se détermine aussitôt à donner la sépulture à son époux, et à tirer vengeance de son perfide beau-frère. Mais où trouver le corps d'Osiris? Elle suit le cours du fleuve jusqu'aux lieux où il se bifurque, et là elle s'arrête. Des enfants lui indiquent enfin le bras du Nil par lequel le coffre fatal a été porté à la Méditerranée. Mais Isis, arrivée sur la plage maritime, n'en est pas plus avancée dans ses recherches; nulle trace ne lui révèle de quel côté les flots ont emporté la dépouille sacrée. Elle prend alors pour compagnon Anébô, fruit du commerce involontaire d'Osiris avec Nefté, sa belle-sœur; Anébô, le dieu cynocéphale, et qui, doué de la sagacité ainsi que des formes du chien, saura sans doute la mettre sur la voie de ce qu'elle cherche. Tous deux arrivent ainsi sur la côte phénicienne. C'est là en effet que le coffre avait abordé, auprès de Biblos, au milieu d'une touffe de roseaux, et au pied d'un végétal (ἐρείκη, dit la légende, ce que d'ordinaire on traduit par bruyère; mais, selon Schreber, sur l'*Id.* V, v. 64 de Théocr., éd. Harles, ce n'est point de la bruyère vulgaire, mais bien d'une espèce arborescente, l'*Erica cinerea, arborea* ou *scoparia* de Linnée, qu'il s'agit ici), végétal que le voisinage de ces restes divins porta bientôt à des dimensions extraordinaires. Le coffre se trouvait enveloppé de son bois. Frappé de la beauté de cet arbre, le roi de Biblos le fit couper un jour, et la tige sacrée était devenue une des colonnes de son palais. Isis, instruite de tous ces détails, s'avance jusqu'aux portes de Biblos et s'assied, éplorée, au bord d'une fontaine où les femmes de la reine l'aperçoivent. Bientôt elle est introduite auprès de cette princesse, qui lui donne son fils à allaiter (*Voy.* Isis). Quelques jours se passent, et l'humble nourrice, apparaissant sous la forme d'une puissante déesse, annonce le sujet de son voyage, et réclame la colonne qui renferme le corps de son époux. Le roi de Biblos la lui abandonne, et Isis en retire le coffre homicide, qu'elle rapporte en Egypte, dans la ville de Bouto, où Haroéri était secrètement élevé par ses ordres. Là elle cache le cercueil dans un asile écarté, sans doute au fond de bois sombres. Mais une nuit, Typhon, entraîné à la chasse loin de son palais, découvre cette tombe, qui fut exécutée sous ses yeux, la rouvre, et s'emparant du corps de son frère, il le coupe en quatorze parties qu'il disperse de tous côtés. Isis ne tarde pas à s'apercevoir de ce nouvel attentat: elle se désole d'avoir pour la seconde fois perdu son époux, et s'embarque dans un esquif de papyrus. Déjà sa frêle barque a parcouru les sept branches du Nil; déjà des quatorze lambeaux du cadavre d'Osiris treize ont été retrouvés; mais enfin elle apprend qu'il faut renoncer au dernier, l'organe de la génération: des lépidotes et des oxyrrhynques, poissons maudits depuis cet évènement, se sont repus du phalle sacré. Comment concilier ce détail avec un autre récit qui montre l'infatigable Isis posant l'organe viril du défunt sur un crible? Des peintures égyptiennes représentent aussi le dieu d'abord privé des organes sexuels, puis, dans une scène évidemment postérieure, pourvu de ces mêmes organes. Sans nous engager dans

ces discussions, admettons la version commune, qui proclame irréparable la perte d'Isis. Dans cette occurrence, la déesse remplace le membre perdu par un simulacre de bois de sycomore, et recompose le corps sacré, qu'elle ensevelit et consacre à l'extrémité méridionale de l'Egypte, à Philes, tandis que partout où s'est retrouvé un des débris de l'infortuné monarque s'élèvent des tombeaux et des temples subalternes, comme autant de succursales sacrées. Peut-être aussi, et c'est ce que disent formellement plusieurs récits, le projet de la déesse est-il de laisser ennemis et amis dans l'incertitude sur le vrai lieu de la sépulture d'Osiris; peut-être enfin chacune des treize villes qui se vantent de posséder le corps d'Osiris, possède-t-elle effectivement un des treize lambeaux enveloppé ou entouré d'aromates et de cire, de manière à offrir à l'œil l'aspect d'un corps entier. Selon des légendes un peu plus détaillées, et qu'il n'est pas impossible de concilier avec les précédentes, le corps d'Osiris fut enseveli dans une tombe en forme de bœuf, et son âme immortelle fut censée passer dans le bœuf Apis, d'où elle émigre de 25 en 25 ans dans une nouvelle enveloppe corporelle, mais qui est toujours un Apis. Suivant quelques mythographes, c'est aussi à Osiris qu'étaient consacrés les deux autres taureaux divins, Mnévis et Omphis. Quelquefois la tombe du dieu se terminait aux extrémités par une tête, une poitrine et des pattes de lion; mais le bœuf, symbole de la génération, de la fécondité, des travaux utiles, était le décor le plus ordinaire des sarcophages osiriques. Voilà les traits principaux de l'histoire mythique d'Osiris : il ne nous reste plus à parler que de sa demi-résurrection et de ses enfants. Osiris, pendant l'intervalle qui sépare son inhumation du nouvel attentat commis sur lui par Typhon, s'échappe souvent du ténébreux empire et semble doué de la vie. De son commerce avec Isis naît le faible Har-Pokrat, dont la frêle et incomplète existence n'annonce que trop qu'il doit le jour à un père rayé du nombre des vivants. Haroéri, son premier fils, reçoit de lui des préceptes utiles. Osiris, qui lui lègue le soin de sa vengeance, veut qu'il soit un second lui-même, et s'applique à faire passer en lui sa prudence, sa bravoure et sa bonté. Outre ces deux fruits de son amour pour Isis, Osiris a encore eu d'elle un fils, Macédo, et une fille, Poubasti, que quelquefois on regarde comme la nourrice d'Haroéri, et qui, par conséquent, devrait avoir été conçue, comme Haroéri lui-même, dans le sein de Junon ou de Rhéa (c'est-à-dire dans le sein de la déesse à laquelle les Grecs transportèrent ces noms de Junon et de Rhéa). Nous avons déjà prononcé le nom d'Anébô, vulgairement Anubis, et nous avons dit que ce fils d'Osiris devait le jour à Nefté et non à Isis. Selon les prêtres égyptiens, ce commerce adultère de l'époux d'Isis avec sa belle-sœur ne provenait que d'une erreur qui fut reconnue plus tard par l'épouse offensée, à la vue de la guirlande de fleurs de lotos abandonnée par Osiris dans le sein de Nefté. Osiris ne fut point honoré seulement dans Philes : deux autres villes considérables, Busiris et Abydos, se vantaient de posséder son corps, son vrai corps, et non un des simulacres configurés par Isis pour tromper ses ennemis; mais c'était aux reliques de l'île de Philes que l'opinion publique attachait le plus de confiance. L'É-

gypte n'avait point de serment plus sacré que cette formule : « Par l'Osiris de Philes (Μὰ τὸν ἐν Φίλαις Ὄσιριν). » Nombre de monuments, découverts depuis un demi-siècle dans cette île, se trouvent d'accord avec ces traditions (*Voyez* Lancret, *Desc. de l'Eg. antiq.*, vol. I, ch. 1, § 7, p. 44, et comp. Zoëga, *de orig. et usu Obelisc.*, p. 286; Creuzer, *Comm. Herod.*, I, § 15, p. 182, etc.). Philes n'était accessible qu'aux prêtres ou à quelques personnes privilégiées, à qui sans doute de fréquents actes de dévotion et beaucoup d'argent méritaient cette distinction. Chaque jour on y offrait au tombeau d'Osiris trois cents coupes de lait, et cette offrande était accompagnée d'espèces de litanies, ce qui se pratiquait aussi dans la ville d'Acanthe. Les sacrifices d'Abydos avaient ceci de remarquable que nul des assistants, nul des officiants ne devait prononcer un mot ; que jamais les sons des instruments n'égayaient la cérémonie : un silence inviolable présidait aux mystères de ce temple, où tous les grands de l'Egypte tenaient à honneur d'avoir un jour leur sépulture. Peut-être. dans les hautes doctrines sacerdotales particulières à Abydos, Osiris était-il confondu avec le célèbre Memnon, qui avait aussi un temple dans cette ville (*Voy.* Diod. de Sic., liv. I, ch. 47; Jambliq., *Myst. d'Eg.*, liv. VI, ch. 7). Au reste, partout les cérémonies principales étaient des phallagogies, processions solennelles où le phalle, emblème de la génération, était porté en triomphe, ou bien la procession d'un bœuf sacré. On trouvera, à l'article Isis, la nomenclature des fêtes relatives à toute cette série de mythes. Nous nous bornerons ici à remettre sous les yeux du lecteur celles dont les noms contiennent celui d'Osiris. Ce sont : 1° le 17 d'Athyr (13 novembre) et jours suivants, la disparition d'Osiris, véritable aphanisme, fête de deuil et de larmes, qu'il faut comparer avec l'aphanisme des Adonies (*Voy.* Adonis); 2° vers le solstice d'hiver, la recherche d'Osiris; 3° peu après le 7 Tibi (2 janvier?), Osiris retrouvé (comparez l'Hévrèse dans les Adonies); 4° la sépulture; 5° la résurrection d'Osiris; 6° à la nouvelle lune de Phaménoth (Mars), l'entrée d'Osiris dans la lune. Il est à noter que toutes les époques de ces fêtes sont fixées d'après le calendrier alexandrin. Pour tous les détails, consultez l'art. Isis, et surtout l'*Analysis of Ægyptian mythology* de Prichard, p. 62, 83, 95, etc., et tableau annex., p. 103.
Nous voici arrivés à la partie la plus difficile de cet article. Qu'est-ce qu'Osiris? Les évhéméristes tant anciens que modernes n'ont pas plus reculé devant l'idée d'un Osiris monarque humain, que devant tant d'autres milliers d'êtres imaginaires dotés par eux d'une réalité historique. Ainsi l'on écrivait le plus sérieusement du monde, il y a un siècle, qu'Osiris était Joseph ; un autre veut l'identifier avec Moïse. Banier, violateur un peu moins grossier de l'histoire, y retrouve Misraïm, fils de Cham, fils de Noé (*Mythol.*, t. I, p. 29, 118, 178, etc.); Marsham affirme que c'est Cham. Zoëga lui-même a cru pouvoir expliquer par l'apothéose le culte d'Osiris, et rendre raison par l'histoire de toutes les aventures que l'imagination prêtait et à lui et à sa famille. A l'entendre (p. 389 et 577 de son traité *De orig. et us. obel.*), Osiris, le bon roi, le bon pasteur, le pasteur de Philes, serait tombé, au milieu des efforts généreux

qu'il faisait pour civiliser l'Egypte, sous les coups de Baby, le chef des nomades; Baby, que les Grecs appellent Typhon, aurait pendant plusieurs années pesé en maître sur l'Égypte; mais enfin les agriculteurs l'emportèrent de nouveau, les cheikhs nomades évacuèrent la fertile vallée, et les peuples reconnaissants élevèrent au prince mort en les défendant des monuments et des temples. L'idée d'un pasteur Philite (Φιλίτιος ou Φιλιτίων) ne se rattache-t-elle pas, selon Hérodote, à celle des pyramides? Ce pasteur Philite n'est-il pas évidemment Osiris, le roi de Philes, le roi qui a conduit ses troupeaux, c'est-à-dire ses sujets, à Philes? et le nom de pasteur des peuples (ποιμένης λαῶν), et en général de pasteur, ne s'est-il pas, dans la haute antiquité, donné à tous les rois? Ainsi s'exprime Zoëga. Sans vouloir entamer une discussion approfondie, inutile d'ailleurs depuis l'excellente réfutation de Creuzer (*Comm. Herod.*, t. I, § 13 et suiv., p. 188, etc.), qu'il nous suffise de remarquer que si les nomades étaient en horreur à l'Égypte, studieuse amie de l'agriculture, les pasteurs ne l'étaient pas moins; les nomades étaient pasteurs (Voy. *Genèse*, ch. XLVI, v. 34, et comp. Manéthon dans Josèphe, *contre Apion*, I, ch. 14, et de Rossi, *Etymol. Ægypt.*, p. 180); et quand on admettrait quelques exceptions, quelques restrictions à ce fait fondamental, ces idées de roi pasteur des peuples ont-elles jamais pu devenir assez familières en Égypte pour qu'ils les substituassent si naturellement, si à l'improviste, l'une à l'autre? D'autre part, quoi de plus gratuit, de plus absurde que la conversion de Philite en un adjectif indiquant un nom de pays? et quel helléniste ne sent que Φίλαι ne donnerait jamais Φιλίτιος ou Φιλιτίων, mais bien Φιλίτης (qui se trouve dans Ét. de Byzance, p. 739 de Berkel), et peut-être Φιλάτης (ibid.) ou Φιλαιεύς? De plus, ce culte des héros, des mortels divinisés, si commun, du moins on le croit, chez les Grecs des époques historiques, sur quel monument authentique affirme-t-on qu'il ait été connu des Égyptiens purs, des Égyptiens de la haute antiquité (comp. M. de Pastoret, *Hist. de la législat.*, t. II, p. 49, etc., et Creuzer, *Comment. Herodoteæ*, t. I, p. 199, etc., à Hérodote même, liv. II, ch. 142, 3, 4)? Enfin, que répondre à cette assertion formelle du père de l'histoire qui, en transmettant le plus souvent avec une naïveté digne d'éloges les traditions, incomplètes ou complètes, vraies ou fausses, que lui ont communiquées les Égyptiens, nous apprend que, selon les doctrines sacerdotales mêmes, les règnes d'Osiris et d'Haroéri étaient antérieurs à tous ceux des dynastes humains? Les détails dans lesquels il entre, les chiffres qu'il donne, ne peuvent laisser le moindre doute sur cette ligne de démarcation que les théologiens établissaient entre les règnes divins et les règnes humains. Ainsi dans une grande période composée des 1461 ans de la période sothiaque multipliés par les 25 de la vie d'Apis, en d'autres termes dans une grande période de 36525 ans, se déroule toute l'histoire égyptienne, dans laquelle toutefois ne sont compris les règnes ni de Fta ni de Knef. Fta règne 30000 ans; Saturne (Sovk) et les autres dieux du second ordre occupent un espace de 3984 ans; arrive alors la troisième dynastie, ou la catégorie des dieux du troisième ordre: leur empire ne dure que 217 ans. Au jeune Haroéri, le dernier de ces dieux,

succèdent Ménès et 36 dynastes, qui à eux tous embrassent un intervalle de 1055 années. Discuter ici ces chiffres, les ajuster entre eux, ou avec l'histoire, ou avec des périodes soit célestes, soit terrestres, serait absolument intempestif. Mais la simple inspection de cette série de calculs aura l'avantage de prouver clairement que les anciens eux-mêmes ont rejeté Osiris et tout son cortège par-delà les temps historiques, puisque, même dans l'hypothèse la plus favorable à l'évhémérisme, Ménès est le premier des rois humains. Que serait-ce donc si, avec les plus habiles critiques modernes, on repoussait Ménès lui-même, et les 36 prétendus monarques qui le suivent dans la liste laterculaire d'Ératosthène, parmi les êtres mythologiques ou astronomiques qui n'ont jamais existé! A cette hypothèse si chétive et si ridicule d'un Osiris humain s'en rattache de près une autre, historique comme la précédente, mais plus haute et plus large, en ce sens qu'elle ne demande plus à la vie d'un homme le sens de ces alternatives variées, bizarres, surhumaines, au travers desquelles nous a promenés la légende d'Osiris. Chez les partisans de cette nouvelle théorie, c'est l'histoire de l'espèce humaine qui se déroule majestueusement sous des noms propres; chaque grande idée, chaque fait ou chaque puissance, prend un nom. Les uns verront l'agriculture même (en d'autres termes, la vie sédentaire, la civilisation, puisque la civilisation part de l'agriculture) lutter avec la vie nomade, triompher, tomber, se relever faible et languissante, être anéantie de nouveau, puis tout-à-coup se recomposer de toutes pièces et repousser définitivement sa rivale dans l'aridité du désert. Les autres cherchent sous le voile de la légende les traces plus que douteuses de la domination successive des différents collèges de prêtres et d'une longue période de théocratie, antérieure à la monarchie des Pharaons. C'est principalement dans l'*Histoire de la législation* de M. de Pastoret (t. II, ch. 1) qu'il faut étudier les développements de cette dernière conjecture, mise en avant par Larcher (*Chron. d'Hérodote*, ch. I, § 10, fin), et qu'il serait injuste d'envelopper dans le même mépris que les hypothèses étroitement et matériellement historiques qui font de l'époux d'Isis un roi de Thèbes. Toutefois nous ne croyons pas que ce système soit plus fondé en raison. Les interprétations subséquentes se présenteront avec un tel caractère de vérité, de conformité au génie égyptien et au génie de l'espèce humaine, d'harmonie avec la marche et les grands faits de la nature, que pour quiconque s'est pénétré de l'esprit des antiques mythologies, en les expliquant les unes par les autres, toute explication historique sera évidemment fausse, spécieuse, quelque satisfaisante que la trouvent au premier abord ceux qui n'ont pas encore vu jusqu'à quel point l'allégorie enveloppe et pénètre toutes les idées auxquelles les peuples antiques ont voulu prêter des formes propres à les imprimer dans la mémoire et à les faire saisir par l'intelligence. Le plus souvent on regarde Osiris comme le symbole du soleil. Dans l'hymne de Martianus Capella (*Noc. de la philol.*, liv. II, ch. 2); dans le beau passage des Dionysiaques en l'honneur d'Hercule Astrochyton (liv. XL, v. 396); dans le magnifique discours de Julien sur le soleil (*Œuv.*, p. 469); dans la foule des noms que l'oracle de Claros, cité par Eusèbe (*Prép. év.*, liv.

III, ch. 15), donne au soleil, enfin dans les chants que les Égyptiens adressaient à Osiris, l'identité du dieu auquel ils rendaient leurs hommages et de ce grand astre, roi de notre système planétaire, était proclamée de la manière la plus formelle et comme un fait hors de toute contestation (comp. Synésius; Suidas, art. Ὄσιρις; Chérémon, etc.). Les 360 coupes que chaque jour à Philes les prêtres remplissaient en l'honneur d'Osiris, les 360 urnes desquelles les ministres du dieu à Acanthe versaient de l'eau dans un tonneau percé, ont trait aussi au soleil, qui lors de l'enfance de l'astronomie était censé opérer sa révolution autour de la terre en 360 jours. La disparition d'Osiris, victime du sombre Typhon, représente avec la plus grande justesse la périodicité de la belle et de la mauvaise saison, sans cesse aux prises l'une avec l'autre, sans cesse remplacées l'une par l'autre, et la couleur même du cérémonial religieux, calqué depuis par les auteurs des Adonies, achève d'ôter les doutes; Osiris disparaît, Aphanisme; Isis retrouve le corps de son cher Osiris, Hévrèse. Il y a plus: la faiblesse, la semi-léthargie du dieu qu'on retrouve et que l'on proclame ressuscité, est marquée bien plus fortement encore en Égypte, où les froides caresses d'Osiris ne donnent naissance qu'au pâle et languissant Har-Pokrat. Il est vrai que la fable phénicienne diffère de la tradition égyptiaque en ce que celle-ci montre son dieu deux fois ravi, deux fois rendu à celle qu'il aime; mais cette double disparition, ce double retour, peuvent s'expliquer, quoique peu naturellement, sans sortir du cercle de l'année. Le soleil, arrivé à l'époque solsticiale et au comble de ses triomphes, pâlit au bout d'environ un mois et commence à perdre une partie de son éclat. Ce déclin seul peut sembler la mort. On est à peine en septembre, et déjà l'on s'imaginerait subir les rigueurs de l'hiver. Cependant de beaux jours égaient encore l'automne et annoncent que le soleil est là: c'est la résurrection du bel astre; mais, comparativement à ce qu'il fut il y a quelques mois, qu'il est pâle! que ses feux sont froids! que ses rayons sont obliques! que sa lumière est terne! Ce n'est plus l'énergique époux d'Isis, le père d'Haroéri: c'est le père du boîteux et mol Har-Pokrat! Bientôt l'hiver, et non plus un vain simulacre de l'hiver, expulse l'automne et suspend le cours de la végétation; Osiris rentre dans son néant et retombe sous les coups de son ennemi triomphant. Mais Haroéri, soleil nouveau, soleil de printemps, représente son père et replonge à son tour l'affreux Typhon dans les ténèbres. Sous ce point de vue, Isis devient la lune. En effet, selon les anciens, le soleil fécondait la lune, qui à son tour fécondait la terre. Non-seulement il lui prêtait l'éclat de ses feux, il lui communiquait aussi un pouvoir créateur. Deux grands principes, disaient les novices physiciens de l'Égypte, président à toutes les productions de la terre: l'un est la chaleur, l'autre est l'humidité; le premier appartient au soleil, dont le disque lumineux le distribue libéralement à la terre; le second est l'apanage de la lune. Et quoi de plus naturel que cette manière de voir, quelque fausse que l'observation et la saine physique la proclament? Comment, de prime-abord, ne pas s'apercevoir que l'humidité, les vapeurs de la nuit ne proviennent que de l'absence du soleil? Comment ne pas donner à un

fait positif une cause toute positive elle-même ? et, dès-lors, comment ne pas mettre la lune de moitié dans la création de l'univers, et ne pas lui faire tenir en commun avec le soleil le sceptre de la nature ? Isis fut donc la lune, et la fête de l'entrée d'Osiris dans la lune (*Voy.* plus haut), solennisée le 30 Épiphi, n'était destinée qu'à célébrer la conjonction du soleil et de notre satellite (*V.* Plut., *Isis et Osir.*, p. 508 de l'éd. Wyttenb., et comp. les *Comm. Herod.* de Creuzer, p. 120, etc.). Que telle ait été l'opinion égyptienne sur le couple divin, c'est ce dont il est impossible de douter ; mais on se tromperait si l'on en concluait qu'elle n'a rien été que cela. Osiris était aussi le Nil, et Isis alors se confond avec l'Égypte, que traversent, qu'inondent ses eaux. Suivons dans tous ses détails le mythe populaire. Après avoir parcouru de lointaines et presque inaccessibles contrées, le voici, ce fleuve sacré, ce dieu bienfaiteur, à la porte de l'Égypte. près de Philes, entre Éléphantine et Syène ; des rochers, des îlots entravent sa marche ; il est retenu entre des profondeurs que vulgairement on appelle ses sources (*ὡς δὲ ἄβυσσοί εἰσι αἱ πηγαί*, Hérod., liv. II, ch. 28). C'est Osiris au tombeau depuis l'équinoxe du printemps jusque près de l'époque solsticiale ; mais alors le dieu se réveille et peu à peu secoue la léthargie qui a enchaîné sa vigueur : il monte, franchit sa rive, et s'épanche, chargé d'un limon fertilisant, sur le sein de l'Égypte, sa féconde épouse ; Isis mugit de plaisir (*μυκήματα τῆς Ἴσιδος*, S. Grég. de Naz.). Souvent les eaux bienfaitrices s'élancent au-delà du vallon privilégié et vont baigner l'aride lisière du désert. Dans ce cas, l'imprudent Osiris a été infidèle à son épouse, il a honoré de ses dons l'inféconde Nefté ; la radieuse guirlande de lotos est restée dans le sein de cette amante involontaire. Cependant les eaux, qui ont couvert la superficie tout entière des guérets, commencent à baisser et roulent vers ces innombrables canaux d'irrigation que la prévoyance nationale a multipliés le long des deux rives du Nil : ce sont les lambeaux du cadavre divin. Osiris n'est plus un vaste corps : morcelé, méconnu, il coule au-dessous du niveau de la terre qu'il a fécondée. Isis gémit sur sa disparition, et Typhon sourit à l'aspect du grand fleuve démembré en mille ruisseaux, en mille canaux insignifiants. Ces deux idées transcendantales relatives à la nature des choses durent se fondre de bonne heure dans une seule et même idée. Osiris alors devint l'année astronomique et rurale des Égyptiens, mais plus spécialement l'année rurale. L'Égypte antique avait par an deux récoltes, et en conséquence deux périodes distinctes de semailles et de moissons. L'une allait de février jusqu'au commencement de juillet ; l'autre comprenait les mois de septembre, d'octobre et de novembre. De là le double trépas et la double naissance d'Osiris. La première disparition a lieu au printemps, en Phaménoph (en mars) : Typhon domine alors sur l'Égypte jusqu'en Épiphi (en juillet). C'est l'époque des hautes et homicides chaleurs : la végétation jaunissante languit et meurt ; les débris calcinés des fruits, des fleurs, jonchent tristement un sol qui se fendille ; l'atmosphère est d'un rouge sombre ; l'horrible Kasmin enlève et porte des plaines du Sahara sur le terreau de la féconde Égypte l'aridifiante poussière du désert. Tout est sous l'empire du dieu méchant, de ses 72

complices (c'est-à-dire des 72 jours pendant lesquels il va triompher sans obstacle), et de la reine d'Éthiopie, Aso, qui retient Osiris à la porte de l'Égypte, au milieu des rochers d'Éléphantine. Enfin le solstice d'été arrive; tout change de face : le fleuve, dont les eaux se sont enflées par degrés, abandonne sa rive et promène sur les terres la vase qui doit les fertiliser. La longue vallée alors présente l'aspect d'un immense archipel semé de bourgades et de villes; tous les Égyptiens parcourent les branches du fleuve sur des barques de papyrus, et le 24 septembre les écluses s'ouvrent au milieu des applaudissements de la foule. C'est la renaissance, c'est le second triomphe d'Osiris, triomphe éphémère et caduc. Tandis que l'Égypte sous les eaux, avec toutes les espérances de l'année, se félicite de la récolte prochaine, les jours diminuent, les ténèbres semblent prendre le dessus; l'hiver approche, accompagné des longues nuits, des frimas, de l'infertilité. Osiris, ce puissant générateur, semble paralysé et privé du pouvoir d'engendrer. Sa veuve met un fils au jour, mais quel fils! Avorton chétif, dieu muet et inerte, le triste Har-Pokrat n'atteste que trop l'énervation de son père et crie à tous qu'un fantôme lui a donné la vie. La nomenclature, et surtout la distribution, l'époque des fêtes d'Osiris, fournira une démonstration complète de la justesse de ce nouveau système, qui, comme nous l'avons indiqué, semble réunir les détails les plus importants des explications solaire et niliaque. Osiris est donc l'année rurale, l'année agraire. Dornedden, dans son Phaménophis, s'est appliqué avec assez de bonheur à décrire les rapports qu'il y a entre ce dieu et l'année astronomique la plus ancienne, qui ne se composait que de 360 jours. On conçoit facilement qu'il invoque et les 360 coupes de Philes et les 360 urnes d'Acanthe; dans le tonneau percé où tombe l'eau de ces dernières, il soupçonne une espèce de clepsydre destinée à marquer la fuite du temps. Un passage très-curieux de Macrobe(*Saturnal.*, l. XVIII) vient à l'appui de l'hypothèse de Dornedden : on y lit que chez les Égyptiens et d'autres peuples, le soleil, pendant les trois premiers mois, était regardé comme enfant; pendant les trois suivants comme adolescent ou jeune homme; pendant trois autres comme homme fait; enfin pendant les trois derniers comme vieillard. Or, peu de lignes auparavant, Macrobe vient d'identifier le soleil à Bacchus et Bacchus à Osiris. Dornedden en conclut que les 360 jours figurés par les 360 coupes forment un véritable cycle dont Osiris est le nom hiéroglyphique. Aussi explique-t-il le nom du dieu par ceux-ci : « Créateur du temps. » Du reste, naturellement, c'est vers la fin de décembre et au solstice d'hiver qu'il faudrait placer la naissance et l'enfance du soleil. Est-ce avec raison que Dornedden, conformément à ce fait connu que l'année égyptienne fixe commençait au solstice d'été, prétend qu'à Philes l'enfance d'Osiris comprend les 90 beaux jours de l'été, son adolescence les 90 de l'automne, sa virilité les 90 de l'hiver, et, ce qui ne semblera pas peu bizarre, sa vieillesse les 90 du printemps? Est-ce avec raison que dans le bâton du soleil de Plutarque (*βακτηρίον ἡλίου*) il voit une allusion à cette vieillesse d'Osiris? C'est ce qui nous semble extrêmement douteux. Dans tous les cas, on trouvera une analyse assez exacte de cette théorie dans

Funke, *Neues Realschullex.*, III, p. 1241, 2, 3, art. *Osiris*. Voy. aussi notre art. Isis. Est-il besoin d'insister longuement sur les détails de la légende d'Osiris? remarquerons-nous que d'après ces récits, dont la couleur nous rappelle les Mille et une Nuits, beaucoup de traits sont véritablement historiques, offrent une teinte remarquable de localité? appellerons-nous l'attention sur la nacelle de papyrus, en grec *byblos* (βύϐλος), qui porte Isis dans une ville homonyme? interprèterons-nous sa généalogie? si Osiris a Isis pour sœur jumelle et pour épouse, qui ne voit dans cette union le reflet de tous ces hymens théologiques hindous et égyptiens entre le père et la fille (*Voy.* Brahm, Knef, Piromi, Sakti)? Quant aux noms de Jupiter et de Junon, de Saturne et de Rhéa, les deux premiers représentaient, pour les Grecs, Amoun et sa femme que plus tard ils remplacèrent par Sérapis et Saté; les seconds ne sont autres que Sovk et Petbé, le dernier des six couples qui composent les dieux du second ordre. Or, la pentade osirique étant censée former les dieux du troisième ordre, il était naturel de faire descendre Osiris de Saturne. Disons la même chose de la tradition qui lui donne pour père le Soleil, quoique sur ce point on puisse avoir des idées un peu différentes, et soupçonner une succession de dieux-soleils de plus en plus empreints d'humanité, de plus en plus s'approchant de la terre. Ainsi à Fré (Ἥλιος) ou le soleil proprement dit succèderait Osiris, à Osiris Haroéri, à celui-ci des rois humains qui rattacheraient par ce moyen leur dynastie aux dieux, leur sang au sang des immortels. « *Omnis potestas a sole.* » Descendre du soleil ou être pris pour lui a long-temps été la chimère des princes. Les Incas au Pérou, Octave à Rome et, dans des siècles plus modernes, Louis XIV ont payé tribut à cette faiblesse. Au reste, tout indique que le titre même de Pharaon, quelle que soit son étymologie (*Pé-Ouro*, *Pi-Ré*, etc.), se rapporte toujours à Fré, ou vient du même mot que Fré, le soleil. En effet Osiris, ce dieu-soleil bienfaisant et actif par excellence, cette haute personnalisation du grand être dans le grand astre, était le modèle de tout Pharaon, comme Toth celui de tout prêtre (*Voy.* Creuzer, trad. fr., liv. III, ch. 11, § 3). Si dans les traditions égyptiennes populaires nous voyons Osiris se substituer aux divinités les plus élevées de la hiérarchie, il est facile de pressentir que hors de l'Égypte, qu'en Grèce, par exemple, il apparaîtra avec les caractères de tous ou de presque tous les dieux. D'abord il ne peut manquer d'être assimilé à tous les dieux-soleils. Ainsi Titan, Hypérion, Hélios (Ἥλιος), Bacchus que ses mystères nous donnent aussi pour déchiré en lambeaux (διασπάσματα τοῦ Βάκχου analogue aux σπαράγματα δακρυώδη Ὀσίριδος de S. Grég. de Nazianz., *Poés.*), Apollon, enfin Hercule, présentent des rapports avec lui. Saturne même n'en est point exempt; car ce dieu ou cette planète, annexée par la superstition au soleil, fut souvent prise pour lui, ou reçut les honneurs que l'on voulait rendre à l'autre. Jupiter, nommé le père d'Osiris par le plus grand nombre des traditions, a quelquefois été confondu avec lui. Tous deux avaient rendez-vous dans Sérapis qui, sous les Lagides, commença à captiver tous les hommages, et qui par conséquent dut être appelé par les Grecs Jupiter. Sérapis n'était au fond qu'Osiris, en

tant que Nil et en tant que roi du sombre empire. De même on a pu prendre aussi Osiris pour Pluton, pour Rhadamante, ce juge des âmes, ce roi (radja ou ré) de l'enfer (Amenti). Comme générateur puissant, souvent représenté par le phalle ou l'ithyphalle, et honoré dans les phallagogies, il a dû passer pour le même que Priape. En Phénicie, on le retrouve sous le nom d'Adonis et en conjonction avec Astarté (quoique à notre avis celle-ci représente l'étoile de Vénus plutôt que la lune); en Chaldée, c'est Baal, Baal sous presque tous ses noms, Baal-Péor, Baal-Samen, Baal-Tséphon; en Perse, c'est Mithra; en Inde aussi les rapprochements avec Savitri et les autres personnifications solaires ne manqueraient pas. Mais c'est surtout dans les hautes sphères de la religion brahmanique que se laissent apercevoir les rapprochements les plus curieux comme les plus incontestables. Dans le sivaïsme, Içouara avec Iça, son épouse, présentent à la fois et les noms et les caractères divins d'Osiris. Dans le vichnouisme, les trois dernières incarnations, celles de Rama, de Bala-Rama et surtout de Krichna semblent le plagiat ou l'original de la légende d'Osiris. Osiris et Krichna sont noirs : tous deux travaillent à l'amélioration et au bonheur de l'espèce humaine; tous deux marquent leur passage dans la vie par la promulgation des lois, par la popularisation de l'agriculture, par des bienfaits; tous deux ont pour cortèges des nymphes et des animaux aux formes bizarres et fantastiques; tous deux meurent sur un bois fatal sur les confins de deux âges divers, et forment comme la transition, le nœud, le joint des périodes divines aux périodes humaines. Enfin tous deux, reportés par l'allégorie dans l'empire des êtres métaphysiques ou des abstractions, deviennent : 1° le principe du bien (Krichna-Bouddha d'une part, et de l'autre Osiris-Agathodémon); 2° le principe suprême de l'intelligence (ὁ νοῦς, ὁ νοητός); 3° enfin la première manifestation de l'Être suprême, l'égal de Knef, l'égal de Brahm, en conséquence le principe unique et mystérieux duquel émanent toutes les existences. Là, aux Indes comme en Égypte, s'absorbent les unes dans les autres toutes les individualisations divines; là, la religion populaire vient s'identifier à la haute doctrine dont elle n'est qu'un reflet bien capricieusement brodé, il est vrai, mais encore reconnaissable. Osiris se retrouve dans une foule de ces scènes divines que la sculpture et la peinture multiplièrent sur les murailles des temples égyptiens. Une suite d'images empruntées à divers monuments et reproduites dans le grand ouvrage français sur l'Égypte (vol. IV, Denderah, pl. XXIV, f. 8, pl. XXVII, f. 4 et 5; v. III, Thèb., pl. XXIV; Hirt., p. 39 et pl. VIII, IX, f. 59-62) représente les traits principaux de la vie d'Osiris. On l'y voit tour à tour privé du phalle, puis avec le phalle retrouvé. Le plus souvent il tient le sceptre à tête de coucoupha; sa main, quelquefois ses bras portent la croix ansée ou clé du Nil, symbole de la vie divine. Un bas-relief de Luxor le montre embrassé par Bouto. Ordinairement il a pour coiffure une mitre très-riche. Il n'est pas rare de voir son buste surmonté d'une tête de bœuf ou de taureau : les Osiris hiéracocéphales sont moins fréquents. Comme roi de l'Amenti, il porte le van sacré avec le bâton augural. Creuzer croit retrouver Osiris-Nil, près de son réveil au solstice d'été,

dans une figure d'homme qui semble dormir la tête appuyée sur le bras droit dans un lit funèbre que revêt une peau de lion (Voy. *Descr. de l'Eg.*, t. III, pl. LXIV). Le traducteur français compare avec raison ce tableau à celui du sommeil de Vichnou étendu sur le serpent Sécha, et de son réveil au bout de quatre mois. Dupuis (*Orig. des cult.*, t. V, p. 564) s'est plu à faire des rapprochements entre la légende d'Osiris et l'histoire du Christ, et à ramasser sur ce sujet plusieurs passages de St. Athanase (*contre les Gentils*), de St. Théophile (*à Autolyq.*, l. I), d'Athénagore, de Minutius Félix et de St. Augustin.

OSOGO. *Voy.* OGOA.

OSSILAGO ou OSSIPAGA, OSSIPANGA, déesse latine, présidait à l'ossification des cartilages destinés à former les os. Les mères et les nourrices l'invoquaient en faveur des enfants. On l'appelait aussi dans les cas de luxation, de fracture et d'entorse.

OSTANE, Ὀστάνης, fut, dit-on, un chef des mages, postérieur de peu d'années à Zoroastre. Il est à croire que c'était plutôt un titre générique qu'un nom propre. L'histoire mentionne deux Ostane grands mages, l'un sous Xerxès, l'autre sous Alexandre-le-Grand.

OSTAR, le dieu de la lune chez les Scandinaves. Le mois d'avril lui était consacré. Pâques se dit *Oster* en allemand.

OSTASE, OSTASUS, était dans la mythologie syrienne un des fils d'Uranus et de Gé, le ciel et la terre.

OTHRÉIS, nymphe, personnification du mont Othrys, fut aimée d'Apollon, puis de Jupiter, et eut du premier Phagre, du second Mélitée. A notre avis, Phagre est une espèce de Dagon, et Mélitée une Ilithye androgyne.

OTHRYONÉE, prince thrace, auxiliaire de Priam et prétendant de Cassandre, fut tué d'un coup de pique par Idoménée. Selon Homère, il voulait obtenir la princesse par sa valeur, et non par ses présents.

OTIHOU - OTOUAI, autrement ORÉRO, déesse de l'archipel Sandwich, reproduite par Choris (*Voy. pittoresque autour du monde*, Sandwich, VI, f. 3). C'est une des bonnes sculptures de la Polynésie. La tête est laide, mais elle est posée avec aisance et liberté, et (chose unique dans les fastes de l'art à Sandwich!) elle est proportionnée avec le corps. Les mamelles pyriformes comme celles des races éthiopienne et malaie, sont finies avec beaucoup de soin. Les bras à lignes rondes et variées se détachent, et semblent vouloir jouer avec liberté; malheureusement la partie inférieure de cette figure manque.

OTRYNTÉE, OTRYNTEUS, roi de quelques plaines au pied du Tmole, eut d'une naïade (qu'on veut bien appeler la nymphe Naïs) Iphition.

OTUR, figure diversement dans les mythes scandinaves comme être ahrimanique, instituteur du jeune et beau Fafnir, qui plus tard le tue, et qui, pour se faire expier de son meurtre, est obligé de couvrir son corps de pièces d'or. Ce mythe important a été développé de la manière la plus brillante par M. d'Eckstein (*Cathol.*, XVI, 3, ou n° 48).

OTUS ou OTOS : 1° un des Aloïdes (*Voy.* ce nom); 2° chef grec, fils de Cyllène, tué par Polydamas au siège de Troie (*Iliade*, liv. XV, v. 518).

OUAHICHE, génie chez les Iroquois, passe pour inspirer les jou-

gleurs et pour leur révéler l'avenir.

OUARAKABA, dieu fétiche des indigènes des Antilles. C'est une espèce de pyramide tronquée, haute de trois pieds. La grande base placée en haut a près de trois pieds de diamètre. La petite qui est en bas n'a guère qu'un pied et demi. Les pans qui forment la périphérie sont sculptés grossièrement. Sur un buste, qui est celui d'un lézard à queue courte, est une énorme et hideuse tête d'un volume égal au moins huit fois au corps.

OUCHSIT est, chez les Iakoutes, le dieu chargé de présenter leurs prières au ciel, et l'exécuteur des volontés du Tout-Puissant. Son nom veut dire avocat. Il apparaît souvent à leurs yeux sous la forme d'oiseau ou sous celle de cheval.

OUESTUCATI (ou UESTUCATI) est, dans la nomenclature de Saumaise (*de Ann. Clim.*), le nom du deuxième Décan de la Vierge. Firmicus l'appelle Thopite (Thopitus); et l'on peut remarquer dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra un nom fort approchant, Topit. Ouestucati-Thopite porte à la main le sceptre des dieux bienfaisants, et a pour coiffure deux cornes de bouc surmontées de deux feuilles, comme son homonyme Topit. Gœrres (*Mythengesch.*, t. II) l'identifie au Phruron, trente-sixième dynaste du latercule d'Ératosthène. Dans le système de Dupuis ce serait plutôt Moschéri, dix-septième dynaste, et en rectifiant Dupuis, par la suppression de Ménès, ce serait le dix-huitième dynaste Mousthi. Enfin, si l'on faisait coïncider dans la corrélation des dynastes et des décans, Atothès I avec Sothis, Ouestucati se trouverait le même que Marès ou Maris I, neuvième souverain inscrit sur la liste d'Ératosthène.

OUGRACÉNA, radjah hindou de la race des Iadous, occupa long-temps le trône de Mathoura, et donna le jour à la belle Dévaki, mère de Vichnou, et à Kansa, l'opiniâtre antagoniste de ce dieu.

OUIKKA, le mauvais principe chez les Esquimaux, s'oppose en tout à Oukouma. Il excite les tempêtes, renverse les barques, fait manquer les pêches, et se plaît à accabler de maux les hommes.

OUISNEAGH (WISNEAGH) et aussi OUSNEACH est, dans la mythologie irlandaise, le feu sacré, l'âtre personnifié; Danan elle-même, la grande déesse des Tuatha-Dadan, est tour à tour la génératrice, la terre, la flamme. Lors de l'invasion des Firbolgs, l'Irlande fut divisée en cinq provinces. Le centre auquel venaient aboutir ces cinq provinces se nomma Ouisnéagh. C'est là que brûlait le feu éternel, et qu'était le siège principal du culte druïdique. Dans la suite on démembra une portion de chacune des cinq provinces, pour former un petit territoire sacré dont Ouisnéagh occupait le milieu. Ce fut la résidence des rois et des pontifes suprêmes. Quant à l'identification de l'âtre, du feu, du territoire et de la déesse, elle n'a rien d'étonnant : Vesta, on le sait, est le foyer, Ἑστία.

OUKOUMA, le bon principe chez les Esquimaux (*Voy.* OUIKKA).

OULLER, Ase scandinave, fils de Sifia et beau-fils de Thor, préside au duel. Personne ne l'égale dans l'art de tirer les flèches et de courir en patin.

OULOUTOIOM est, chez les Iakoutes, le chef des vingt-sept tribus d'esprits méchants répandus dans l'air. Il est marié et a beaucoup d'enfants.

OUM. *Voy.* HOM.

OUMAR-CEO, le dieu des mers

à Otaïti (*Voyez*. Étoua-Rahai).

OUNONTIO, le dieu suprême chez les Iroquois.

OUPIS. *Voy*. Opis.

OURANOS. *Voy*. Uranus.

OUSIRI, OUSIREI. *V*. Osiris.

OUSU (Housu), jeune fille chinoise surnommée la fleur attendue ou la fille du seigneur, rencontra un jour sur les bords d'un fleuve un éléphant miraculeux et resplendissant, l'aspira, et se trouva enceinte d'un fils qu'elle mit au monde au bout de douze ans. Ce fils était Fohi.

OUTCHEISRAVA, cheval de la mythologie hindoue, appartenait à Soumbha, une des incarnations de Siva. C'est un des plus riches trésors de la terre. « L'éléphant Iravat, glorieux partage d'Indra, l'arbre Paridjata et le char traîné par des cygnes t'appartiennent, » lui disent Tchanda et Mounda pour exalter son orgueil, lorsqu'ils le stimulent au rapt d'Ambika.

OUTIS, Οὖτις, en latin Utis, nom d'Ulysse, n'est qu'une déformation, une abréviation du nom classique Odyssevs (Ὀδυσσεύς), dont le radical *Odyss*.... offre la ressemblance la plus frappante avec *Otiss*..., *Outiss*.... La forme latine Ulysse (dont certes nul ne conteste l'affinité) est moins voisine d'Odyssevs qu'Outis; car la métamorphose du d en t (de la lettre douce en forte) n'est pas, à proprement parler, un changement. Au reste, Outis accentué différemment (Οὔτις au lieu de Οὖτις) signifie en grec personne. De là, un jeu de mots assez plaisant. Polyphème, en s'enivrant sous les auspices et par les soins du prince d'Ithaque, lui avait demandé son nom, et le rusé convive avait décliné celui d'Outis. Plus tard, lorsque les compagnons du héros se furent enfuis après avoir crevé l'œil du géant, à toutes les questions des Cyclopes qui venaient le secourir et qui ne cessaient de lui demander qui l'avait mis dans cet état, Polyphème répondait « Outis (Personne). » — « Si personne ne t'a attaqué, ne te plains de personne. » La méprise des Cyclopes est plus marquée encore en grec où deux mots οὔτις et μήτις sont censés synonymes, et où Polyphème n'emploie jamais celui de μήτις, tandis que ses amis l'emploient toujours comme équivalent exact de οὔτις. Euripide a reproduit ce calembourg de la haute antiquité dans sa pièce satyrique du *Cyclope*.

OVISARA est l'Être suprême à Benin. Invisible, présent partout, créateur du ciel et de la terre, infiniment bon; il n'est pourtant jamais invoqué. Puisqu'il est bon, disent les Nègres, ce serait inutile. Du reste, ils croient au démon, aux ombres, à la divination. Un pot percé par le fond en trois endroits est l'organe essentiel des oracles que leur rendent leurs prêtres. C'est au son tiré du vase que les adeptes reconnaissent la volonté du dieu. Ce son s'explique, il est vrai, à la fantaisie du jongleur, mais il n'en a que plus de mérite. Au reste, jamais prophétie ne doit rouler sur la politique; il est même défendu aux prêtres de Benin, sous des peines très-sévères, de mettre les pieds dans la capitale. Cela n'empêche pas que de temps à autre les rois du pays n'empruntent leur ministère pour mettre à mort en cérémonie les prisonniers. Ces auto-da-fé ont lieu devant les grossiers fétiches qui, au dire des Nègres, représentent les méchants esprits. Les victimes doivent être au nombre de vingt-cinq; du reste, on peut se racheter avec de l'argent. Un trait curieux des habitants

de Benin, c'est qu'ils placent dans la mer leur paradis et leur enfer.

OXYLE, Oxylus, Ὄξυλος, fils d'Hémon (et non Andrémon qui était son bisaïeul), tua son frère, et en conséquence fut obligé de quitter le pays. Il partit, non pas à cheval, mais sur un mulet, non pas sur un mulet ordinaire, mais sur un mulet borgne. Un jour qu'il parcourait le pays en si brillant équipage, passent les Héraclides fort embarrassés pour trouver un guide, car l'oracle leur avait signifié qu'à moins de prendre un guide à trois yeux ils ne pouvaient réussir dans leur entreprise. « Voilà notre homme, » s'écria Cresphonte à la vue d'Oxyle monté sur son quadrupède borgne. Les Héraclides applaudirent, et Oxyle entra dans le Péloponèse avec les trois fils d'Aristomaque. Après la victoire, il eut en partage l'Élide, rendit Élis, la capitale, très-florissante; puis, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, choisit pour son successeur l'arrière-petit-fils d'Oreste, Agorius. — Deux autres Oxyle furent l'un fils de Mars et de Protogénie, l'autre père des Hamadryades (*Voy*. ce nom).

OXYNE (Oxynus, Ὄξυνος) et SCAMANDRE (Scamandrius, Σκαμάνδριος), fils d'Hector, furent envoyés en Lydie pendant le siège de Troie, et, après le départ des Grecs vainqueurs, rebâtirent la ville et fondèrent un nouveau royaume.

OXYPORE, Ὀξυπόρος, c'est-à-dire *le marcheur vigoureux*, frère d'Adonis dans la généalogie cilicocyprienne de ce dieu. C'est la personnification du soleil 1° en tant que roulant sans interruption dans l'espace, 2° en tant que fort, c'est-à-dire éblouissant de lumière, brûlant, fécondant, invincible. C'est presque une opposition complète à l'idée d'Adonis, languissante et froide victime de l'hiver. Oxypore a trois sœurs (*Voy*. Laogore) qu'on peut prendre pour les trois saisons de l'année primitive. Leur père commun est Cinyre.

P

PAAMYLE, Paamyles, Πααμύλης, dieu égyptien aux formes phalliques, nous est du reste inconnu. Était-ce Mandou, l'analogue de Pan-Priape? était-ce Osiris en tant que phalle? Le nom de Paamyle se prête à une foule d'étymologies diverses, *Pi-Amoun*, *Phall-Myll*, *Padma* ou *Padmala* (espèce de lotos et en conséquence d'Ioni). Quant à l'interprétation vulgaire de Paamyle par *réglez votre langue*, il faut en rire. Au reste, il est présumable que ce dieu-phalle se présentait avec des traits d'androgynisme. On donne comme nourrice d'Osiris une Paamylie de Thèbes, à qui l'oracle annonça un jour au sortir du temple la naissance d'un héros sans pareil, et qui peu de temps après vit naître et nourrit le jeune Osiris, appelé aussi Pamméiès. On institua en son honneur une fête dite Paamylies, et dans laquelle on transportait processionnellement l'organe viril.

PAAS, le dieu suprême des Ersani qui font partie des Mordouans.

PACHACAMAC. *Voy*. Patchakamak.

PACTOLE, Pactolus, Πακτωλός, dieu fleuve célèbre chez les anciens à cause des paillettes d'or que ses eaux roulaient, fut lié à l'histoire de Midas. Le roi de Célènes, pour

se débarrasser du fatal privilège qu'il avait souhaité de tout changer en or, se baigna dans le Pactole, et transmit aux flots la propriété qu'il perdait. Les anciens ont mis aussi une pierre et une plante aurifère dans le Pactole. La plante trempée dans de l'or en fusion devient de l'or; la pierre placée à l'entrée d'un trésor en écarte les voleurs, à l'aspect desquels elle rend un son éclatant comme celui de la trompette.

PACTOLO, Πακτωλώ, une des sept Muses siciliennes que reconnaît Épicharme. Toutes les sept sont fluviatiles.

PADMAPANI, le cinquième des Boddhiçatoas dans le système des Bouddhistes, a été chargé par Adibouddha, l'essence suprême, ou de créer des mondes ou d'en préparer la création. Conformément à cet ordre il produisit Brahmâ, Vichnou et Siva auxquels appartiennent les trois fonctions subalternes de créateur, conservateur et modificateur des formes.

PAGASE, Pagasus, Πάγασος, chef troyen tué par Camille. — La Thessalie avait une ville de Pagases fameuse par la construction du navire Argo, que l'on appelle souvent *Pagasæa navis, Pagasæa puppis*.

PAITNOUFI, Παϋτνοῦφις, ou PAYTNOUFI, le même que Thoth (Thoth-Hermès cynocéphale, Thoth II?). Les inscriptions grecques d'un bas-relief en creux du temple de Dakke (l'ancienne Pselcis), qui était dédié à ce dieu, répètent souvent ce nom dont nous ne connaissons pas le vrai sens. On voit dans Gau (*Antiq. de la Nubie*. pl. XXXVI C) un Paitnoufi cynocéphale dans l'attitude de l'adoration devant une lionne à triple mamelle, sur la tête de laquelle plane le disque ou globe investi de deux ourées; un vautour coiffé du pchent étend ses ailes sur le quadrupède sacré qui ne peut être que Neith. Le rapport des deux figures principales (la lionne et le cynocéphale) et la présence du disque ont donné à penser (*Voy*. trad. fr. de Creuzer par M. Guigniaut, p. 53 du t. IV et cf. t. I, 823 et 828) qu'il y a ici une représentation symbolique de la création par le verbe. Thoth serait le verbe, et Neith la nature, la matière; et, en d'autres termes, Neith la matière, Thoth la forme qui s'impose à la matière.

PAIVE était, chez les Lapons, la déesse du soleil et une des trois divinités supérieures du pays. Sous ses ordres, trois génies subalternes régissaient le dimanche, le vendredi, le samedi. Elle n'avait pas de statue, quoique ses collègues en divinité en eussent.

PAIX (LA), Pax, en grec Irène, Εἰρήνη, était en Grèce une des trois Heures (*V*. ce nom), et en conséquence passait pour fille de Jupiter et de Thémis. On la représente souvent portant Plutus dans ses bras. Chez Aristophane, elle a pour compagnes Vénus et les Grâces. Athènes lui dédia un autel, mais c'est surtout à Rome qu'elle fut adorée. Le temple que Claude éleva en son honneur, et que dédia Vespasien après la guerre de Judée, était le plus riche et le plus beau de Rome. Il contenait, outre les trésors ravis au temple de Jérusalem, une magnifique bibliothèque et quantité de tableaux, de statues, d'objets précieux et de curiosités naturelles. Il fut brûlé sous Commode. Son emplacement était non loin de l'église actuelle de Maria-Nova, sur la voie sacrée, à la quatrième région de Rome. Beaucoup de médailles représentent la paix. Ses traits sont ceux d'une belle et majestueuse

matrone, l'olivier dans une main, la haste pure, le sceptre ou le caducée dans l'autre. On lui donne aussi la corne d'abondance, le bouquet d'épis, le flambeau renversé pour attributs. Comme d'ordinaire c'est après les batailles qu'elle paraît, on la voit avec la palme, avec la massue, avec la lance, enfin avec les grandes ailes de la victoire. C'est presque une Pallas. Sur une médaille d'Auguste elle met, avec son flambeau allumé, le feu à un trophée d'arbres.

PALAMÈDE, PALAMEDES, Παλαμήδης, fils du roi d'Eubée, Nauplius, et de Climène (ou d'Hésiode), avait été élevé par Chiron. Député mais vainement à Troie pour y redemander Hélène, il fut un des instigateurs les plus ardents de la guerre, déjoua la ruse imaginée par Ulysse pour éviter de prendre part à l'expédition, fit voile pour la Troade à la tête de trente vaisseaux, tua Sarpédon et Déiphobe, décida les chefs à reconnaître l'autorité d'Agamemnon, se signala par diverses inventions propres à distraire l'oisiveté des soldats. Tant de services ne purent le mettre à l'abri de la cruauté des Grecs. Ulysse chargea un prisonnier phrygien de fausses lettres à l'adresse de Palamède, puis eut soin de faire tomber ce complice de ses perfidies dans une embuscade où il périt. Les lettres trouvées sur son cadavre furent portées à l'assemblée des princes grecs, qui crurent que Palamède trahissait leur cause : on courut à sa tente, et l'on y trouva cachée la somme dont Priam lui accusait l'envoi par sa lettre. La preuve du crime alors devint complète, et Palamède fut lapidé. On sait quelle vengeance tira plus tard Nauplius de la mort de son fils. — On rapporte à Palamède l'invention de cinq lettres de l'alphabet grec, des poids et mesures, de la fixation du mois lunaire et de la détermination de l'année solaire, de la tactique, des échecs, des dés, etc. On lui attribuait aussi des poèmes qui furent supprimés par Agamemnon. Rien n'empêcherait de voir en lui, au moins avec autant de raison qu'en Ulysse, l'auteur de quelques-unes des rhapsodies de l'Iliade et de l'Odyssée. Palamède reçut les honneurs divins dans l'Eubée. Une de ses statues portait l'inscription : *Au dieu Palamède.* — Les lettres qu'on lui attribue sont les cinq suivantes, Φ, Χ, Θ, Σ, Υ. Ulysse, en se moquant de son rival, disait que cette dernière était de l'invention des grues qui volent rangées sur deux lignes en forme d'Υ. De là, le nom d'oiseaux de Palamède donné aux grues. — Selon une tradition, Palamède, un jour qu'il était occupé à pêcher loin de l'armée, fut noyé par Ulysse et Diomède. Darès de Phrygie le faisait périr de la main de Pâris.

PALAMNÉE, PALAMNÆUS, démon lutteur qui attaquait les hommes. On croyait à la pluralité des Palamnées, ce qui n'empêche pas qu'on ne les ait récapitulés par un chef. C'est ainsi que l'on reconnaît trois Furies et une grande Furie. Jupiter aussi en tant que punissant les coupables avait le surnom de Palamnée. — Rac. : πάλη lutte.

PALANTHO ou PALATHO, fille d'Évandre, la même, dit-on, que Palatie qui donna son nom au mont Palatin, et que Pallantée l'amante d'Hercule. Nous croyons que c'est une Pallas subalterne, une Neith-phalle. Comp. l'art. suivant.

PALATIE ou PALATUE, PALATIA, PALATUA, déesse italique, fut une des femmes de Latinus et, au dire

de ceux qui l'identifient à Palantho, la fille d'Évandre et la sœur de Pallas. C'était le mont Palatin personnifié. On dit qu'elle avait donné son nom à cette montagne, honneur qu'au reste lui disputent Palès, Palantho, les deux Pallas, Pallas l'Évandride et Pallas l'aïeule d'Évandre, et les Pallante de Pallantium ou Pallantia en Arcadie. Palatie avait un beau temple sur le mont Palatin, et un prêtre chargé de son culte portait le titre de Palatual ou Palatuar. Palatual était aussi le nom du sacrifice qu'on lui offrait.

PALÉMON, Palæmon, Παλαίμων, fils d'Athamas et d'Ino, et frère de Léarque, s'appelait d'abord Mélicerte. Athamas, dans un accès de fureur, veut tuer Ino, Léarque et Mélicerte. Léarque expire collé contre la muraille. Ino se jette dans les ondes tenant Mélicerte dans ses bras. Ils sont changés en dieux marins : Ino prend le nom de Leucothée, Mélicerte celui de Palémon. Ténédos et Corinthe honoraient Palémon. Les jeux isthmiques mêmes furent institués en son honneur par Glaucos, et c'est Thésée qui, en les rétablissant, les plaça sous l'invocation de Neptune. Dans le temple de ce dieu à Corinthe, Leucothée et Palémon formaient une triade avec lui, et chacun des trois dieux avait son autel. On descendait par un escalier dérobé dans une chapelle basse où Palémon en personne faisait sa résidence. Ténédos offrait au jeune dieu des enfants pour victimes. —Palémon veut dire lutteur; Mélicerte, c'est Melkarth, c'est-à-dire Hercule, dont la vie mythique n'est qu'une longue lutte. Leucothée avec Mélicerte dans les bras, c'est Addirdaga avec Dagon ou Ichthys. Comp. Athamas et Portumne. — Trois autres Palémon sont : 1° fils de Vulcain ou de l'Argonaute Étole; 2° fils d'Hercule et d'Iphinoé (on l'identifie à Sophax); 3° fils de Priam.

PALÉMONE, Palæmonius, fils de Lerne ou de Vulcain et Argonaute.

PALÈS, déesse italique dont le culte fut principalement célèbre dans Rome, présidait, du moins selon l'opinion vulgaire de ses adorateurs, à l'augmentation et au bien-être des troupeaux. Mais probablement les doctrines antiques attachèrent un tout autre sens à son nom qui semble avoir le rapport le plus étroit avec le phalle et Pallas, et qui souvent même est pris pour le nom d'une divinité mâle. Fît-on abstraction de cette dernière circonstance, il est clair que Palès, dans cette hypothèse, aurait été la grande génératrice, la mère par excellence. Les nomades de l'Italie primitive se plurent sans doute à voir en elle la fécondatrice des troupeaux, leur unique richesse, et métamorphosèrent ainsi la haute divinité cosmique en simple déité champêtre. C'est sans doute aussi sous l'influence de cette idée générale que des anciens identifièrent Cybèle et Palès. La transformation fréquente du nom de Palilies (fêtes de Palès) en Parilies (dérivé de *parere*) peut de même donner à penser que dans l'idée de Palès entre celle de génératrice. Nous venons de voir que la fête de Palès se nommait Palilies ou, par une légère altération, Parilies. Elle se célébrait le 21 avril (11 des calendes de mars), le jour même auquel la tradition plaçait la fondation de Rome. Quoique les invocations des bergers annonçassent que l'on rendait ainsi hommage à la protectrice des troupeaux, les cérémonies principales indiquent plutôt des demandes expiatoires. Il est vrai que l'expiation, la

lustratio, pour employer un instant le langage du rituel, avait été rapportée de bonne heure et exclusivement à des fautes qu'occasionnait la vie pastorale. Laisser brouter un arbre par les animaux, les faire paître dans un lieu consacré par l'incinération d'un cadavre, entrer par mégarde dans un bois et y effaroucher par ses regards les divinités champêtres, couper des branches dans un bois sacré pour les employer à la guérison d'un mouton malade, se réfugier par un temps d'orage dans quelque édifice sacré isolé au milieu des champs, troubler le limpide cristal des eaux, telles étaient, selon le formulaire sacré, les principales souillures à effacer. Les purifications se faisaient par le feu. Voici comment. 1° La veille de la fête une vestale distribuait à qui en voulait des cendres de jeunes veaux brûlés encore à l'état de fœtus le jour des Fordicidies (fêtes en l'honneur de Tellus). Ces cendres devaient être semées sur des charbons ardents que l'on arrosait ensuite de sang de cheval; après quoi l'on mettait le feu à des gerbes de paille. Lorsqu'elles étaient enflammées les bergers s'élançaient à travers le fragile brasier qu'ils traversaient trois fois en sautant. 2° Le soir, lorsque les troupeaux revenaient du pâturage, on les rangeait devant le bercail, et là on les aspergeait d'eau lustrale à l'aide d'une branche de laurier; des fumigations sulfureuses complétaient cette purification. Le bercail même était soumis à une cérémonie analogue, et le soufre, la sabine, l'olivier, le pin, le laurier, le romarin, diversement combinés et brûlés ensemble, épanchaient dans cet asile des troupeaux une fumée propitiatoire. 3° On offrait à la déesse un sacrifice qui consistait en gâteaux de miel et de fèves, en lait, en vin cuit. Ovide (*Fast.*, liv. IV) met à cette occasion dans la bouche des bergers une prière charmante. 4° Suivait un festin rustique dans lequel on faisait surtout usage d'une boisson dite burranica composée de miel et de vin doux. C'est à tort que l'on a cru que les adorateurs de Palès buvaient au milieu du sacrifice et de la prière. 5° Après le repas, on renouvelait les feux de joie de la veille, et on sautait de nouveau par trois fois dans la flamme du chaume. Le caractère expiatoire de cette solennité est-il le trait fondamental, ou bien n'est-il qu'un trait épisodique? C'est ce que nous ne discuterons pas. Remarquons seulement 1° le rôle que joue ici (dans la distribution des cendres) la prêtresse de Vesta (Vesta si voisine de Cybèle, Vesta déesse du feu), 2° l'apparition du sang de cheval, soit tout simplement comme élément fumigatoire et par conséquent expiatoire, soit à cause de sa prétendue ressemblance avec la flamme (« figura sanguinis ignicolor, » dit S. Épiph., *C. les hérét.*, l. I, c. 18). Les Palilies, à partir de l'an de Rome 708 (avant J.-C. 45 et 44), furent célébrées aussi en l'honneur de César, parce que c'est le 20 avril au soir que Rome reçut la nouvelle de la victoire de Munda. Elles se soutinrent jusqu'à l'an de J.-C. 692, époque à laquelle le concile de Constantinople, connu sous le nom de Pseudosexte, les interdit ainsi que les feux des Néoménies (*Canon* LXV). Outre les Palilies vraies, on célébrait dans l'intérieur des maisons une fête homonyme, qui serait mieux nommée Parilies. La maîtresse de la maison se couchait dans le lit de l'Atrium, et demandait à Palès d'heureux et faciles accouchements.

PALESTIN, Palestinus, fils

du roi de Thrace, Néphée, perdit son fils Haliacmon auquel il avait confié le commandement de son armée, et de désespoir se jeta dans le Strymon (aujourd'hui Struma) qui s'appelait Canosa, et qui prit plus tard le nom de Strymon. Il est croyable qu'Haliacmon devint aussi un fleuve.

PALESTINES, Palestinæ, les Furies à Paleste en Épire. Près de cette ville était une de ces *mefitinelle* (cavités volcaniques) par lesquelles les anciens croyaient qu'on pouvait descendre aux enfers.

PALESTRE, Palæstra, Παλαίστρα, la lutte personnifiée, passait pour fille, tantôt d'Hercule, tantôt de Mercure, tantôt de Chorique (le soufflet). On conçoit toutes ces généalogies. Hercule fut un rude lutteur. Mercure passait pour l'inventeur de la lutte. On halète en luttant, on souffle. Dans la dernière tradition Palestre est l'amante de Mercure. Ce sont ses frères, Hénète et Plexippe, qui ont inventé la lutte. Leur sœur dévoile cet art à Mercure. Le père irrité ordonne à ses fils de se venger du dieu. Ceux-ci happent un jour Mercure endormi sur le Cyllène, et lui coupent les mains. Mercure alla se plaindre à Jupiter, et l'on arracha les entrailles à Chorique qui fut changé en soufflet. On dit encore de Palestre qu'elle fit permettre la lutte aux femmes, et qu'elle fut l'inventrice de cette espèce de tablier de pudeur que portaient les athlètes.

PALEUR. *Voy*. Pallor.

PALICES ou FRÈRES PALIQUES, dieux jumeaux siciliotes, naquirent, selon les uns de Jupiter et d'Etna fille de Vulcain (ou même de Vulcain et d'Etna), selon les autres d'Adrane, qui est aussi un dieu du feu (*Voy*. Adrane). Etna, qu'on nomme encore Thalie, fut, à sa prière et pour ne pas être aperçue de Junon, cachée pendant sa grossesse dans les entrailles de la terre. Au terme de l'accouchement, deux fils jaillirent brusquement du sol. Leur temple était voisin ou de Catane sur le Simèthe ou d'Éryx. Près de l'édifice sacré se voyaient deux lacs d'eau sulfureuse et bouillante, toujours pleins jusqu'au bord, toujours au même niveau. Ces lacs s'appelaient Delli. Toute la banlieue divine était célèbre par les prophéties que les deux frères rendaient, par l'asile qu'elle offrait aux esclaves fugitifs que l'on ne rendait au maître qu'après serment de les traiter moins rigoureusement à l'avenir, enfin par les jugements qui y étaient prononcés sur les contestations relatives aux paiements. Dans ce cas, on se purifiait aux bassins des frères Paliques, on donnait caution, on écrivait la formule du serment exigé par les prêtres sur des billets que l'on jetait dans le bassin: ils surnageaient s'ils étaient conformes à la vérité; ils tombaient au fond, si le débiteur y écrivait un parjure. On ajoute que non-seulement il était alors condamné à payer, mais qu'une mort subite le punissait à l'heure même de son audace, ou qu'il se noyait dans l'un des lacs, ou qu'un feu secret le dévorait: Diodore de Sicile réduit la peine à la perte de la vue. Long-temps on avait immolé des victimes humaines aux Paliques. — Il est clair que les frères Paliques ne sont que l'eau thermale divinisée. Les lacs où on les invoquait se réduisent chez quelques auteurs à un seul. Peut-être fut-il divisé par les prêtres en deux compartiments. Ce lac passe tour à tour pour leur mère, pour leur berceau, pour la route par laquelle ils revinrent à la terre, enfin pour eux-

mêmes. Toutes ces opinions se concilient. Quant aux variantes sur leur généalogie, Adrane et Vulcain reviennent au même. Qu'ils aient pour père un Vulcain ou pour mère une Vulcanide, le mythe n'est pas différent. Reste à expliquer l'union du feu avec les eaux; le mot seul de source thermale explique tout. On sait d'ailleurs que les volcans et les sources sont en rapport. Il est possible que l'apparition subite d'eau chaude sulfureuse dans le voisinage de Catane, à la suite d'une éruption de l'Etna, ait donné lieu à la création du mythe des frères Paliques. Parfois les jumeaux se réduisent à un seul Palique, fils de Jupiter et d'Etna. Son père, toujours dans la crainte de Junon, le changea en aigle. Il faut songer ici que Jupiter-Vautour se mêle à la fable d'Etna, et que le vautour, analogue à l'aigle par ses serres puissantes, se rapproche du cygne par la flexibilité de son cou. Bochart dérive Adrame (c'est ainsi qu'il écrit Adrane) d'Adramélech, et conclut que les Paliques sont des dieux phéniciens. L'étymologie est fausse, et la dérivation ethnographique très-gratuite, quoique rien ne s'oppose à ce que les Phéniciens aient porté leurs idées, leurs dieux en Sicile.

PALINURE, Palinurus, pilote d'Énée, s'endormit au gouvernail, tomba dans la mer, et, après avoir erré trois jours à la merci des flots, fut jeté le quatrième sur la côte de l'Italie. Les sauvages habitants de ce littoral l'égorgèrent. Punis de leur crime par une peste violente, ils élevèrent à ses mânes un monument funèbre qui devint bientôt un autel. Dans Virgile, c'est Énée qui rend ce dernier devoir à Palinure. Le tombeau qu'il lui élève est le cap qu'on nomme aujourd'hui *Cabo di Palemido*.

PALLANTIDES. *Voy.* Pallas n° 4.

1. PALLAS, Minerve comme guerrière, virile, phalle. Quelque bizarrerie que présente ce cumul du phalle et des traits propres à la femme, le fait n'en est pas moins indubitable. L'idée de femme épouse, ou sœur, ou fille, est une face de l'idée de parèdre. Or, qu'est-ce qui constitue le parèdre? la personnalisation à part d'une propriété. Le dieu suprême est sage; sage est une qualité; qu'on la substantifie, la sagesse est un être, le dieu sage devient dieu et sagesse. Mais, d'autre part, ce dieu est fort, est générateur, est actif, semble armé. Vous avez alors dieu et la force, dieu et l'activité, dieu et l'armée, dieu et l'instrument de la génération. Ce sont quatre parèdres; la sagesse en est un cinquième. Ces cinq parèdres sont donc cinq dieux? Oui, si l'on veut; mais, rigoureusement parlant, ils se réabsorbent en un seul. Dès-lors, sagesse, force, activité, armes, phalle, ne sont qu'un dieu. Et en vain vous aurez fait de la sagesse une femme ou une vierge, cette femme, cette vierge sera le phalle. Les Grecs ont multiplié de vingt manières les phalles fantastiques, à forme de lanternes, de lampes, etc. Rien n'empêche qu'on n'ait donné à un phalle la forme de femme. Minerve fut adorée par les Pélasgues sous le nom de Pallas, et ses statues portaient le nom de Palladium, qui fut plus tard le titre générique des statues talismaniques auxquelles tenait le sort des empires. Tels furent les Palladium de Phocée, de Chio, de Massilie (Marseille) et de Rome. Le Palladium par excellence fut celui de Troie, qu'on donnait comme une fatalité de cette ville célèbre. Suivant

Apollodore, l'effigie sacrée avait trois coudées (4 pieds 3 pouces 1/2 de hauteur); les jambes étaient collées l'une contre l'autre, et les bras sans doute étaient de même collés au corps; dans la main droite était une lance, dans la main gauche une quenouille et un fuseau. C'est à tort qu'on a voulu refuser des mains à cette statue de forme si peu élégante, et que, par suite, obligé de reconnaître l'existence d'un Palladium à lance et quenouille, et par conséquent à deux mains, on en est venu à dire qu'il y eut deux Palladium, l'un véritablement antique et sans mains, l'autre fruit d'une élaboration grossière encore, mais déjà visant au perfectionnement et à l'art. Ce système n'a d'autre base qu'une erreur matérielle sur un mot grec (ἀχειροποιητά), qu'on a traduit par *fait sans mains*, et qui signifie *non fait de la main des hommes*. Quant aux deux Palladium mentionnés par Kanaboutsa (Manusc. du roi), c'étaient les deux Pénates primitifs, dédoublement de Pallas. Le Palladium de Troie était de bois de figuier selon les uns, et d'os selon les autres. Ces os, dit-on, étaient ceux de Pélops (ici songez que Minerve, à la table de Tantale, avait mangé l'épaule de Pélops, épaule qui fut remplacée par un membre d'ivoire, et que Pélops, d'ailleurs, ressemble à phalle). La statue tomba du ciel, ou elle fut donnée de la part des dieux à un des héros fondateurs de Troie. Quand elle tombe, c'est près de la tente d'Ilus ou à Pessinonte; quand elle est donnée, c'est Électre ou Chrysée qui la porte à Dardanus, ou bien c'est Asius qui la donne à Tros. Dans l'Iliade, Ulysse et Diomède prennent le Palladium. Selon les traditions pélasgiques, tantôt Énée l'emporte en Italie, et Lavinium, la ville sainte, le reçoit dans son sanctuaire; tantôt l'Asie prétend ne pas l'avoir perdu, et quand Fimbria incendie Ilium, on trouve le Palladium intact dans les cendres du temple de Minerve. Les conciliateurs des variantes admettaient que Dardanus, possesseur du Palladium, l'avait caché dans un asile impénétrable, et n'exposait à la vue du public qu'un Palladium de main d'homme. C'est de ce dernier qu'Ulysse et Diomède s'emparèrent.

2. PALLAS, parèdre femelle de Minerve, passait pour fille de Triton (ainsi que Minerve elle-même) et pour nourrice de Minerve. Comme elle, elle s'occupa de guerre, de jeux gymniques. Les jeux un jour devinrent sérieux, et Jupiter, craignant pour sa fille, présenta l'égide à Pallas; celle-ci fut pétrifiée à l'instant même, et Minerve, désolée, fit faire, pour consoler sa douleur, un simulacre de son amie (ce simulacre devint le Palladium), et prit elle-même le nom de Pallas.

3. PALLAS (g. *Pallantis*?), génie funeste donné pour père de Pallas-Minerve. Il se dédouble en un Titan et un géant, tous deux victimes de Minerve. Le Titan devait le jour à Crios et à Eurybie; époux de Styx, il en eut Nicé, Cratos, Zèlos et Bia. Il ne faut pas douter que ce ne soit celui que Tzetzès et Clément d'Alexandrie donnent comme époux de la Titanide et père de Pallas-Minerve, qui eut bientôt à se défendre de ses incestueuses tentatives, et qui le tua pour en finir. Le géant fut, lors du retour des dieux au ciel, renversé, égorgé, écorché par Minerve, qui prit sa peau pour en tapisser son bouclier, et son nom pour éterniser le souvenir de sa victoire. Nous avons vu de même, aux Indes, Bhavani, victorieuse de Dourga, s'emparer du nom de Dourga.

4. PALLAS, fils de Pandion, se dessine dans l'histoire d'Athènes comme frère d'Égée, de Nisus et de Lycus; ses fils (au nombre de 12 ou de 50) s'appellent Pallantides. Neveux d'Égée (seul roi) et cousins de Thésée, ils attaquent le premier, se laissent battre par le second, rentrent dans Pallène, leur seigneuriale demeure, et ne reviennent à la charge que long-temps après la mort d'Égée, et quand Thésée, par ses perpétuelles absences ou ses cruautés, laisse à toutes les ambitions déçues un espoir de revanche. Les Pallantides triomphent en effet, et Ménesthée occupe le trône d'Athènes, tandis que Thésée cherche un asile à Scyros. — La rivalité de Pallas et d'Égée rappelle la foule des autres mythes solaires où le jour et la nuit l'emportent alternativement l'un sur l'autre, ou bien se partagent le monde en qualité de soleils semestriels. Douze est le nombre des mois; cinquante celui des semaines de l'année lunaire. Égée et Pallas sont l'ondeciel et le phalle, tour à tour inactifs et actifs. Pallène, séjour isolé, septentrional et brumeux, est comme le lieu de retraite qui cache le phalle pendant la période d'inactivité.

5-8. PALLAS, princes de la famille d'Évandre. On en trouve quatre dans les mythologies, savoir : 1° Pallas, un des 50 fils de Lycaon; il fonda Pallantium, en Arcadie (Et. de Byz., art. Παλλάντιον). On y voyait sa statue (Pausan., VIII, 44). 2° Pallas, grand-père d'Évandre. C'est de lui que le mont Palatin, à Rome, prit son nom (*Voy*. Évandre). Quelques-uns en font un fils d'Égée et père de Thésée, qui l'exila de l'Attique. 3° Pallas, le fils d'Évandre, celui dont nous allons parler plus bas. 4° Pallas, petit-fils d'Évandre par sa mère. Mort fort jeune, et probablement sans postérité, il fut enterré sur le mont Palatin, dont quelques-uns veulent que le nom dérive du sien. De ces quatre Pallas, le plus célèbre est le troisième. Virgile et après lui tous les poètes le montrent allant porter des secours à Énée dans la guerre contre les Rutules. Il ne manque point de s'y distinguer; mais il meurt de la main de Turnus (*En.*, l. X, v. 485). Plus tard, c'est la vue de son baudrier, dépouille opime brillant sur le sein de Turnus, qui détermine Énée à tuer ce roi des Rutules, que la pitié lui commandait d'épargner. Comme son bisaïeul et son neveu, Pallas est censé avoir donné son nom au mont Palatin ou à l'humble ville de Pallantium, bâtie par Évandre sur cette colline (Aurél. Victor, *Orig. de la nat. rom.*, 5). Pour quiconque sait traduire le langage mythologique, il est évident que les trois Pallas en rapport avec Évandre (le premier s'en éloigne trop et va se jeter dans les mythes de Lycaon) se réduisent à un seul, que tour à tour on présente comme ascendant ou descendant à degrés divers. Il ne faut pas oublier que, selon plusieurs mythographes, Pallas était un géant. Il est probable qu'on lui a ici donné les traits des Pallas en rapport avec Minerve (*Voy*. Pallas, n° 3). Quoi qu'il en soit, la stature gigantesque de Pallas devint presque un article de foi au moyen âge dans les monastères et dans les écoles. Les histoires du 12e et du 13e siècle parlent le plus sérieusement du monde d'un corps de Pallas trouvé à Rome en 1041 ou 1054, sous l'empereur Henri III. Ce corps, dressé contre les murailles de la ville, les surpassait en hauteur. On distinguait encore la blessure mortelle; la lampe sépulcrale brûlait dans le tombeau. Toutes ces circonstances ab-

surdes prouvent la fertilité des imaginations monastiques ; et quant aux ossements eux-mêmes, si réellement on en trouva, il faut les mettre avec ceux du roi Teutobochus et du géant de Lucerne : ce n'étaient que des os d'éléphant (*Voy.* Cuvier, *Rech. sur les ossem. foss.*, t. I, p. 78, etc., de la 2e éd.).

PALLOR, LA PALEUR, parèdre de Mars chez les Romains. Tullus Hostilius lui voua un temple lors de la bataille contre les Fidénates, quand la défection des Albains faisait pâlir ses soldats. On sacrifiait à Pallor un chien et une brebis. Ses prêtres s'appelaient Pallorii. On voit une tête de ce dieu sur une médaille de Tullus Hostilius, dans Havercamp (*Thes. Morell*, t. I, p. 200).

PALME, PALMUS, chef troyen à qui Mézence coupa les jarrets et enleva les armes.

PALMYS, Πάλμυς, fils d'Hippotion et un des auxiliaires de Priam pendant la guerre de Troie, était d'Ascanie. Ses frères et lui s'étaient rendus ensemble au secours de la capitale de la Troade.

PAMBON, dieu-serpent de Maduré. Il paraît que c'est le nom générique d'une espèce d'ophidiens, comme Hanouman celui d'une espèce de singes. On le nourrit à la porte des temples, et il a même ses entrées dans les maisons.

PAMISE, PAMISUS, Πάμισος, dieu-fleuve de la Messénie en l'honneur de qui le roi Cynortas institua un sacrifice annuel.

PAMM-ARKHONDÈS, Πάμμος Ἀρχόνδης, et en latin PAMMUS ARCHONDES, nom évidemment défiguré (peut-être faudrait-il substituer Pammachérès ou Pamchontaré) du 19e dynaste égyptien dans le latercule d'Eratosthène, tombe, selon Gœrres (*Mythengesch*, t. II), avec Moschéri et Mousthi, ses deux prédécesseurs supposés, dans les Poissons, domicile de Jupiter. Il en serait en conséquence le troisième décan. Dans les trois autres systèmes de concordance imaginés entre les dynastes et les décans, nous reconnaîtrions dans Pamm-Arkhondès soit Soucho (Seruchut de Firmicus), premier décan de la balance, soit Aphout (Aphoso de Saumaise), dernier décan de la vierge, ou enfin Chommé, troisième décan du sagittaire.

PAMMON, Πάμμων, un des fils de Priam et d'Hécube.

PAMPHILE, 1° PAMPHILUS, égyptide ; 2° PAMPHILA, fille d'Apollon, inventa l'art de broder en soie. *Voy.* aussi PAMPHYLE.

PAMPHOLYGME, femme de l'Océan, en eut deux filles, Asie et Libye. — *Pompholyx*, en grec, veut dire gonflement. Peut-être ce mythe indique-t-il que les deux grands continents connus des anciens, l'Asie et l'Afrique, sont dus à un soulèvement du lit des mers.

PAMPHOS, Πάμφος, barde des époques primitives de la Grèce, avait composé des hymnes qui se chantaient avec les poésies d'Olen et d'Orphée aux mystères d'Éleusis. Pausanias obtint, dit-il, du Dadouque d'Éleusis la permission de les lire, et en mentionna quatre : à Cérès, à Neptune, à Diane, à Érôs. On peut y joindre l'hymne aux Grâces, quoique ni leur nombre ni même leurs noms ne fussent fixés dans ces vers sacrés ; un chant funèbre sur la mort de Ninus, et un autre sur l'enlèvement de Proserpine. Philostrate dit que l'hymne homéroïdique à Proserpine est une imitation d'un hymne semblable laissé par Pamphos. Pausanias regarde Pamphos comme postérieur à Olen, et même comme le

correcteur et l'éditeur des poésies d'Orphée et d'Olen. Pamphos, dit-on, était d'Athènes.

PAMPHYLE: 1° PAMPHYLE, Παμφύλη, fille de Rhacios et de Manto; 2° PAMPHYLUS, Πάμφυλος, la Pamphylie personnifiée. Ce dernier passait pour fils d'Égime et frère de Dymas; il régnait en Doride. Les Héraclides le tuèrent lui et son frère, et les Spartiates vainqueurs donnèrent, en mémoire de ces deux princes, le nom de Pamphylide et de Dymantide à deux de leurs obes ou tribus.

PAMYLES, PAMYLES. *V.* PAAMYLE.

PAN, Πάν, dieu rural de la mythologie vulgaire, est l'Être suprême soit des Pélasgues soit de ceux auxquels les Pélasgues l'empruntèrent. Voici sa légende pélasgo-dorique. Pères : Mercure, Jupiter, Saturne, Uranus, Éther, etc., on peut choisir. Dans l'hypothèse de Mercure, la mère est la nymphe Dryope, ou bien Pénélope. Toutefois Pénélope, chez quelques mythologues, devient enceinte soit grâce à Ulysse, son mari, soit grâce à la foule des amants que lui fournit Ithaque pendant l'absence d'Ulysse. Dans l'hypothèse de Jupiter, la mère est Callisto, ou la nymphe Cénéis, ou Hybris (et non Thymbris). Dans la troisième hypothèse, c'est Rhée qui l'a de Saturne. Dans la quatrième, c'est Rhée (la terre) qui concourt avec Uranus (le ciel) à la création du dieu; et dans la cinquième enfin on donne pour parèdre à Éther une Néréide. Notons en passant que Mercure, pour surprendre Pénélope, se changea en bouc. Toutes ces généalogies présentent pour traits fondamentaux la génération (bouc-chèvre), les vents et l'air, les bois ou mont boisé. Quelques syncrétistes ont imaginé deux Pan, l'un né de la nymphe montagnarde Sosa, l'autre de la nymphe des plaines, Pénélope. Il vint au monde avec des cuisses, des jambes et des pieds de bouc, avec des cornes de bouc, et avec le rude pelage du bouc. La nymphe Sénoé, sa nourrice, et les autres nymphes arcadiennes, poussèrent un cri d'horreur à sa vue; Mercure, au contraire, se prit à rire, enveloppa l'enfant aux jambes hirciformes dans une peau, et le porta des flancs du Lycée ou du Ménale dans l'Olympe, où il amusa les dieux, notamment Bacchus, par cette bizarre structure dont les nymphes avaient eu peur. On le voit souvent en commerce d'amour avec les nymphes. Si la belle Syrinx résiste à ses ardentes sollicitations, Écho, Pitys, Séléné (la lune) sont moins fières et partagent sa tendresse. Pitys pourtant était aimée de Borée; et le dieu, irrité de la préférence donnée à Pan, tua la jeune fille, qu'ensuite Pan changea en pin. Pour approcher de Séléné il prit la forme d'un bélier. D'Écho il eut Iynx, oiseau magique divinisé; on donne même Écho comme sa légitime épouse. Quelquefois encore on voit Pan avec Éga ou Ex, et celle-ci le rend père d'Égipan. Il est vrai que des poètes font d'Égipan un fils de Jupiter; mais Jupiter et Pan ne diffèrent pas, et leur fils Égipan n'est autre que Pan lui-même. Pan donna aux dieux, lors de leur déroute momentanée dans la Gigantomachie, le conseil de prendre des formes animales pour fuir en Égypte. Lui-même prit une forme qui tenait du poisson et du bouc, et se plongea dans la Méditerranée. Sous la forme d'Égipan il se joignit à Mercure pour arracher les débris inanimés de Jupiter à la grotte corycine et les ranimer. C'est encore lui qui découvrit la retraite de Cérès lorsque, désolée de

l'outrage qu'elle avait reçu de Neptune, elle alla se cacher dans un antre de l'Arcadie. Dans la guerre des Titans, on le montre comme le principal instrument de la fuite des ennemis. Il a trouvé de grosses coquilles sur le rivage, il y souffle et en tire un son que l'écho rend terrible : les Titans éperdus s'échappent en désordre. La conque-trompette nous mène aux autres inventions musicales de Pan : c'est lui qui détacha les légers ramuscules du roseau, et, perforant en tubes sonores les branches de cet acotylédone qui fut Syrinx, forme de ces tuyaux assemblés le chalumeau chéri des pasteurs. C'est lui aussi qui trouva la flûte simple, la flûte droite, et même, dit Bion, la flûte oblique. Fier de ces inventions, Pan défia un jour Apollon. La lyre vainquit les instruments à vent; mais Pan étant immortel, le dieu de la lyre ne put l'écorcher comme Marsyas. Au reste, cette scène, comme celle de Marsyas, se passe dans l'Asie-Mineure. C'est le Tmole, mont lydien, qui siège comme arbitre dans cette contestation, et qui proclame Apollon vainqueur. Un autre combat de Pan mérite quelque attention ; c'est contre l'Amour qu'il eut lieu : d'abord Pan semble l'emporter sur son jeune rival; mais Érôs se venge en le perçant de l'une de ses flèches et en lui inspirant pour Syrinx un amour que cette nymphe ne partagea pas. On attribuait encore à Pan l'invention de l'ordre de bataille des phalanges, de la distribution de l'armée en aile droite, aile gauche et centre. On jouait même sur les mots que nous traduisons par aile, et qui littéralement, en grec comme en latin, signifiaient corne (κέρας, *cornu*). Une tradition aussi célèbre qu'absurde sur la mort de Pan, est mentionnée dans Plutarque (*de Oraculor. defectu*) : sous le règne de Tibère, un vaisseau se trouvant, le soir, dans le voisinage de Paxis, une des Échinades, le capitaine Thamos entendit une voix qui venait de terre l'appeler par son nom. Il laissa deux fois ce cri sans réponse ; mais quand son nom fut prononcé pour la troisième fois il demanda ce qu'on voulait : « Annonce à Palode, dit la voix, que le grand Pan est mort. » Il n'y a pas d'extravagance qu'on n'ait imprimée pour expliquer un fait qu'il eût fallu au préalable vérifier, et dont nulle autorité, au temps de Tibère, ne dressa de procès-verbal. L'historien ecclésiastique Eusèbe s'est imaginé que c'était une voix miraculeuse annonçant la mort du Christ. A notre avis, l'explication est simple : « le grand Pan est mort » était une formule sacrée des mystères d'Osiris. En effet, nous savons que dans la légende de ce dieu, nommé aussi Phanaces, sitôt qu'il est mort, les Pans courent çà et là par toute l'Égypte et y répandent la triste nouvelle. C'est par eux qu'Isis l'apprend.—A présent nous voici transportés dans une autre région, l'Égypte. Nous y voyons et Pan et les Pans. Nous savons ce que signifie cette contradiction apparente ; la monade se dédouble à l'infini. Les Grecs adoptèrent eux-mêmes ce dédoublement, et groupèrent autour de Pan des Panisques (*isque* en grec est un diminutif), ce que les Latins imitèrent en créant des Faunisques. D'ailleurs les Silvains, les Silènes nous en offrent des exemples. Les Pans et Pan suivent Osiris dans son expédition en Orient ; et les Grecs disent que les Pans et les Silènes secondent Bacchus dans la même expédition. Ici donc Pan se distingue d'Osiris ! Nul doute pourtant qu'il ne se réidentifie sou-

vent à lui. Osiris, grand Pan, guidait les Pans; on en concluait qu'Osiris, accompagné du grand Pan, guidait les Pans. Pan était, selon les Egyptiens, fils de Parammon; selon Hérodote, il était un des huit grands dieux des Égyptiens. Le même Hérodote, et à sa suite toute l'antiquité, identifie Mendès (Mandou) et Pan; Mandou et Chmoun étaient synonymes. Les Alexandrins en effet rendirent toujours Chmunis par Panos. Au reste, Mandou ou Chmoun, n'importe le nom (*Voy.* l'art. MANDOU), était figuré avec les traits du bouc et l'ithyphalle lançant le fluide générateur; et ses fêtes, ses processions typiques, ses larges prostitutions, ses démences qui font comprendre le mythe d'Hybris (l'hybridisme, l'union des espèces à tout jamais séparées par la nature, la cohabitation dont résulteraient des monstres, si quelque chose résultait) n'ont besoin ni d'être démontrées ni d'être décrites. — A présent, qu'était-ce que Pan? En Grèce, c'est un dieu des pasteurs, des monts boisés, des coteaux abruptes, des sources qui jaillissent du roc, des vallées aux riants pâturages; il aime, il guide, il protège, il procrée les brebis, il en écarte les loups, c'est simple; et pourtant il aime les loups, il les guide, il leur donne naissance; comme eux il erre dans les bois, comme eux il repose dans des antres, comme eux il bondit sur le roc et dans l'ombre, comme eux il paraît à l'improviste. Ne croyez pas même qu'il n'ait jamais leur forme! Diane aussi est biche quoiqu'elle tue les biches, est ourse quoiqu'elle frappe les ours; Apanchomène elle s'étrangle, Britomartis elle tombe dans les filets. Reprenons : Pan est le dieu pâtre, voilà son premier caractère; loup, bois, prairie, montagne, se lient à lui; Hermès, son père, était aussi un dieu pâtre. Mais c'est surtout en Attique qu'Hermès va se dessiner; Pan est plus spécialement le Nomios de l'Arcadie. Et ici un trait en passant! Pan est un dieu pélasgue par excellence, car nul lieu de la Grèce ne resta plus profondément et plus long-temps pélasgique que l'Arcadie. Un second caractère se dessine à présent; il émane du premier, mais il est plus haut que le premier : Pan est la musique. Il rassemble ses chèvres éparses sur les pics alpestres au son d'un agreste chalumeau, ou d'une flûte, ou d'une ébauche imparfaite de cor; il est vrai que cor, flûte et chalumeau ne sont que des instruments à vent et ne sont pas toute la musique; mais la mythologie n'est pas la géométrie. Du reste, l'idée de musique, tout en restant incomplète dans un sens, est riche et large dans un autre. Plusieurs des arts divers que les anciens y comprenaient sont de l'invention de Pan. Encore Hermès et Pan dans un étroit rapport! Car qui inventa la flûte? Hermès. Qui fit de la guerre un art? Hermès. Qui est l'inventeur de tout au monde? Hermès. Élargissez à présent l'idée de musique, vous arrivez à celle de son et, par suite, à celle d'air. Car l'air est le véhicule des sons, l'air forme des ondes sonores, et nulle part le son n'est plus remarquable que sur les cimes des montagnes, que dans les immenses solitudes; le son est Pan, et Pan est l'air. Pan était si bien le dieu des sons et des brusques apparitions, qu'on appelait terreur panique l'effroi inspiré par des bruits dont on ignorait la cause. On racontait à l'appui de cette qualité du dieu que, lorsque les Gaulois conduits par Brennus traversaient la Phocide pour venir piller

le temple de Delphes, un bruit soudain glaça leur audace. Ils s'enfuirent pêle-mêle, et ne songèrent plus à la séduisante expédition par laquelle ils avaient voulu s'enrichir. Au reste, Actéon, Ajax, apparaissaient de même à la pointe des rochers, et une vague frayeur suivait toujours leur apparition. Ces trois caractères, la vie pastorale, la musique, l'air sonore, forment en se réunissant l'idée du Pan pélasgique; et maintenant la légende grecque, où entrent les échos, les Pitys, les Syrinx, les boucs, les loups, l'Arcadie, n'a plus d'énigmes pour nous. Seulement notons que les trois caractères s'étayant les uns au dessus des autres, en raison inverse de leur vogue, le plus célèbre sans nul doute fut le plus saisissable, le plus vulgaire,... la vie pastorale. Pan musique est moins connu, Pan air l'est à peine, et cependant les vestiges en sont nettement empreints dans le matériel des mythes. On a vu aussi dans Pan le symbole de l'univers (πᾶν, tout), dans ses cornes les rayons du soleil, dans le rouge vif de son teint l'éclat du ciel, dans la peau de chèvre étoilée qu'il porte sur l'estomac les étoiles du firmament, dans ses pieds et ses jambes hérissés de poils la partie inférieure du monde, la terre, les plantes et les arbres; non-seulement ces détails minutieux n'ont pas l'ombre de vraisemblance, mais encore l'idée de Pan-univers en Grèce pèche par la base (Pindare seul la conçoit aussi élevée); l'étymologie surtout est fausse. En Égypte, il est vrai, le dieu qui répond à Pan se rapproche davantage de l'univers; toutefois il ne l'est pas. En effet, Mandou est moins un dieu degré de manifestation divine, qu'un dieu propriété. Il en résulte qu'il est un Knef, ou Fta, ou Fré, ou même le Prokhaméphis-Piromi. Quant à la propriété qui le caractérise, c'est celle de générateur-éjaculateur. Or, ce générateur adéquate au principe actif du monde s'oppose à la fécondabilité matière qui est le principe passif. Pan serait donc l'âme du monde plutôt que le monde dans ce système. D'autre part, les nomenclatures orphiques présentent, comme né en Égypte, Phanès dont le nom est voisin de celui de Pan; ce Phanès, qu'une étymologie absurde traduit par manifestateur, et lie phoniquement à φάος, lumière, ce Phanès identifié à Erôs et à Protogone, ce Phanès qui a la tête de bélier et quelquefois la tête de serpent, et dont l'ample sein recèle les images prototypes de toutes les choses, ce Phanès, comparé à Phanos (Bacchus), à Phanée (le soleil) et à Phanak (Osiris), ce Phanès n'est autre que Pi-Amoun ou Knef. Car Knef est le premier-né des êtres, le Démiurge typique; Knef est criocéphale, Knef est ce long serpent plié en orbe d'azur, et dont la tête mord la queue. Dès-lors nulle difficulté. 1° Parammon n'est que Piromi, et tour à tour il se délègue en Knef, en Fta, en Fré, en Imôout, ou même en Osiris, qui tous sont des Mandous. De là toutes ces généalogies diverses de Pan. Les trois principales sont celles qui nomment pour père Parammon, Jupiter et Mercure. La première, purement égyptienne, revient à dire Piromi est père de Knef-Chmoun. Les deux autres se traduisent par Fré-Chmoun (ou Mandouli), fils de Knef, et par Knef-Ousiri, fils de Piromi-Toth (on sait que Toth, dans sa haute acception, est le dieu suprême irrévélé), et d'ailleurs Parammon, Piromi, Pi-Hermès, Birouma (pour Brahmâ), sont absolument le

même nom. 2° Si les trois Démiurges sont chacun Mandou, le Mandou par excellence pourtant est Knef, et en conséquence Phanès, et en conséquence l'esprit, le vent, le souffle, l'air, car tous ces mots s'impliquaient dans la cosmogonie ancienne, et c'est par eux qu'on formulait l'idée des principes actifs des mondes (Comp. Kolpiah). 3° Ce souffle est presque lumière (comp. à la fin de l'article les illuminations, les lampes, etc.), c'est Brahmâ devenu le Vaçou-Vaiou. 4° Puis vient le caractère lascif : Amoun-Mandou-Phanès féconde la matière qu'il touche; c'est un Éphaptor et, par suite, un phalle; sans cesse il agit. Aussi Chmoun-phalle est-il ithyphallique. Sans cesse le souffle qui donne la vie émane, transsude de ses pores : des jets de liquides prolifiques en sont le symbole. Tout l'Orient d'ailleurs présente ce premier Démiurge sous les traits d'incubateur, d'incube. Or qu'est-ce que Pan, si ce n'est l'incube de toutes les nymphes, de tous les principes femelles de l'univers? 5° De Knef plutôt que de Piromi ou de Fré émane Osiris. Si donc Knef est Phanès, Osiris aussi est Phanès; et comme d'autre part Osiris ainsi que Knef est le Nil, est l'irrigateur, est le civilisateur agricole, rien de plus naturel que Pan, que le Pan de la Grèce, dieu rural des frais vallons et de la vie pastorale. Les pâtres d'ailleurs aux époques de la vie primitive étaient chevriers, et le dieu-bouc devait devenir un chevrier. 6° Le dieu-bouc n'en est pas moins dans certaines occasions un dieu-bélier (sous cette forme il séduit Séléné); et du reste le Pan bélier est en même temps le bélier cosmogonique, symbole de la génération, et le bélier zodiacal, adéquate du soleil de mars et du printemps. 7° Il est le dieu-loup; nous l'avons plus d'une fois proclamé. 8° Il est le dieu-chien. C'est le chien universel, c'est le chien céleste Sirius, c'est le chien de Rhée. Mercure aussi est chien (du moins Mercure Anubis); Mercure est le chien céleste. 9° Nouveau rapport avec Mercure! Pan est ithyphalle et porte le van stimulateur, Pan est Cadmile, Pan est danseur. 10° Enfin Pan est Jupiter et Protée, nouvelle identification à Knef; il est Chmoun, et se lie à Prométhée, identification à Fta; il est père de Silène et suivant de Bacchus, identification à Fré duquel d'ailleurs le rapprochait déjà la fonction de blanc bélier ou bélier lumineux, de *lucidus Pan*, de Pan printemps, car telle était la face sous laquelle l'adorait Mégare. L'Égypte nous ramène ainsi à la Grèce, et Pan se déroule tout entier à nos yeux dans toutes les sphères que parcourt son nom. C'est dans la théologie égyptienne qu'il joue le haut rôle; les mythes grecs le montrent humble membre de la plèbe divine; à Thèbes il flotte comme dieu propriété dans tout le cadre des Khaméphis, et se fixe comme dieu Démiurge au premier rang; les Pélasgues l'abaissent de plus en plus, et en font l'air, la musique, le mont boisé, le pâtre. Faut-il en conclure que réellement la Grèce reçut de l'Égypte son dieu Pan? Il y a des raisons en faveur de ce corollaire. Le nom de Phanès commun à l'Égypte et aux dogmes orphiques en est une. Mais une hypothèse tout autre se dessine vis-à-vis de celle-là, et mérite la préférence. Phanès et Pan ne viennent-ils pas d'un foyer commun, l'Hindoustan? Parmi les huit Vaçous en qui se délègue Brahmâ, Vaïou, le vent, se nomme et Marouta et Pavana; il a pour fils Hanouman, dieu

singe, inventeur d'un des quatre modes musicaux, et chef de la troupe nombreuse des Hanoumans, auxiliaires de Rama. Pavana et Hanouman ne sont à nos yeux qu'un même nom (*Voy.* HANOUMAN), et Pavana Hanouman est l'original de Phanès, de Phanos, de Phanak, de Phanée, de Faune. — Ajoutons quelques remarques. 1° Les boucs et les singes se retrouvent à toute minute en mythologie, et tendent à se confondre. L'unique trait qui caractérise les derniers chez les poètes est la présence d'une queue. 2° Sénoé, nourrice de Pan, rappelle Chmoun, et lui-même portait le surnom de Sinoïs. 3° Voici la liste de ses autres surnoms : Agrée (ou Agrios), Égipan (donné aussi pour son fils), Scolète, Lytérios, Lampée, Inuus plus communément donné à Faune (mais Faune est un Pan latin), Luperque (surnom célèbre particulier à l'Italie), puis une foule d'épithètes locales, Ménalios, Lycéos, etc. 4° Le culte de Pan en Égypte, soit comme Phanès, soit comme Mandou, ne peut ici nous occuper. En Grèce, il n'était pas connu du temps d'Homère et d'Hésiode, et la présence d'un hymne à Pan dans la collection homéroïdique n'est pas une preuve du contraire. Le Péloponèse et surtout la montagneuse Arcadie furent-ils le berceau de son culte, ainsi que l'indique la légende qui fait de Pan un fils de Pénélope? Dans tous les cas, il paraît que le reste de la Grèce ne le connut que par Épiménide. Athènes, quelque temps avant la bataille de Marathon, ignorait son nom. Ce dieu un jour apparut à ses ambassadeurs, et leur promit son assistance contre les soldats de Darius, s'ils voulaient lui donner une place dans leur temple. On lui dédia un antre près d'Athènes, et l'on institua en son honneur un sacrifice annuel qui commençait à la clarté des flambeaux. L'Arcadie aussi liait à son culte l'idée d'illumination. Parmi le grand nombre de temples, d'autels, de bois sacrés qu'il avait dans cette région, se distinguait un temple à oracles, où jour et nuit brûlait une lampe. On célébrait en son honneur les Lycées, où les jeunes gens frappaient de verges la statue du dieu, si la chasse n'était pas heureuse. Dès la même époque, ces cérémonies toutes pélasgiques avaient été transportées en Italie, et les Lycées prenaient le nom de Lupercales, le dieu celui de Luperque (Lupercus). En même temps une modification commune changeait le mot Pan en Faune, ou bien identifiait ces deux noms. Les Luperci formaient d'abord deux colléges, les Quintiliani et les Fabiani. César en créa un troisième, les Juliani. Les deux premiers faisaient remonter leur institution à Romulus même. Primitivement sans doute les deux colléges n'avaient été que deux familles issues de Quintilius et de Fabius, chefs, l'un du parti de Romulus, l'autre de celui de Rémus. On sait que Niebuhr n'a vu dans cette rivalité des deux frères que celle de deux bourgades, Roma et Rémurie, ou mieux encore de deux monts, le Palatin et l'Aventin. Il est croyable que de part et d'autre on adorait le dieu-loup, et qu'une fois la fusion opérée les deux familles sacerdotales se réunirent en un corps. Du reste, la louve de Romulus jouait un rôle dans ces fêtes, et l'on nous montre les Lupercales instituées en son honneur. Dans les Lupercales, comme dans les Lycées, était admise la flagellation; mais là, les Luperques fouettaient les femmes qui s'offraient sur leur passage et non le dieu; puis

cette flagellation passait pour fécondante. Les fouets étaient des lanières faites de la peau de deux chèvres immolées dans la fête. On immolait aussi un chien. Le coutelas sacré devait de plus effleurer la peau du front d'un jeune homme, de manière à en faire couler quelques gouttes de sang. Jadis sans doute des victimes humaines étaient tombées en l'honneur du dieu, et les sasacrifices humains qu'abolit Hercule ont trait à cette barbare coutume. Comp. ici le mythe de Lycaon, vrai Pan, Luperque dévorateur. Les Luperques, pour battre les femmes, couraient tout nus à travers les rues de Rome. Les Lupercales se célébraient le 15 février. Pan est représenté avec les pieds et les cornes de bouc, un pédum à la main et un chalumeau dans l'autre. Une peau de chèvre ou quelquefois une nébride l'enveloppe. Il est figuré sur beaucoup de médailles. Nous remarquerons celles de la famille Vibia (dans Morell), qui a la tête du dieu d'un côté, le pédum de l'autre; et le Pan imberbe et nu d'Olympie (Hunter, *Num. pop. et urb.*, pl. n° 4); sur un vase peint (Millin, *Peintures de vases*, I, 51), on aperçoit Pan derrière Mercure.

PANACÉE, Panacea, Πανάκεια, fille d'Esculape et d'Épione, était, ainsi qu'Acéso et Iaso, la guérison personnifiée. On l'honorait à Orope, où elle avait la quatrième partie d'un autel (*Voy.* Acéso).

PANCRATIS ou PANCRATO, sœur des Aloïdes et fille d'Iphimédie, fut prise par un chef de pirates nommé Butès, adjugée au Thrace Agassamène, et délivrée par ses frères.

PANDA, déesse latine, présidait aux routes. Son nom vient de *pandere*, ouvrir. On donnait aussi le nom de Panda à la paix, qui ouvre les portes des villes; et même à Cérès, *à pane dando*.

PANDARE, Pandarus, Πάνδαρος, fils de Mérops et père de trois filles, Mérope, Aédon, Cléodore, qu'il laissa orphelines. Junon, Diane, Minerve, touchées de pitié, les comblèrent de leurs dons; et quand elles furent nubiles, Vénus, partageant les projets des autres déesses, monta au ciel pour prier Jupiter de leur octroyer un heureux mariage. Mais pendant l'absence de Vénus les Harpyes enlevèrent les trois vierges et les livrèrent aux Furies. Le trio féminin qu'embellit la réunion de toutes les grâces et de toutes les vertus rappelle Pandore; et qui peut dire que Pandare ne soit pas un Pandore masculinisé s'émanant en trois Grâces? *Méropes* veut dire homme. Une variante de ce mythe n'admet que deux Pandarides, Camiro et Clité, et fait de Pandare, leur père, un Crétois de Milet, complice des vols de Tantale auquel il fournissait d'excellents moyens de tromper sans mentir. Ainsi, par exemple, un jour il vola le chien d'or placé devant le temple de Jupiter, et en fit cadeau à Tantale, qui jura ne pas avoir porté la main sur le chien sacré. Pandare fut changé en pierre. — Deux autres Pandare furent l'un un Troyen, frère de Bitias et victime de Turnus en Italie; l'autre, fils de Lycaon, auxiliaire de Priam, archer habile, aimé d'Apollon, qui lui donne un arc et des flèches, et lui commande d'en décocher une sur Ménélas, malgré la trêve. Plus tard, il blesse Diomède qui le tue. Pandare est devenu célèbre par ses complaisances à l'égard de Pâris, dont Shakspeare surtout le montre souvent comme l'agent en fait d'intrigues amoureuses.

PANDARÉE, *Voy.* Aédon.

PANDÉE, Πανδαία, fille de Dosane (Hercule indien de Mégasthène, dans les *Indiq.* d'Arrien, c. 8 et 9, et mieux peut-être Déonach, Dionyse), naquit de ce personnage divin peu après son apparition dans l'Inde. Dosane avait un grand nombre de fils; mais Pandée était sa seule fille. Il la chérissait par-dessus tout, il lui donna une magnifique parure de perles vivantes et sensibles qui, comme les abeilles, obéissaient à une reine, et formaient une société au fond des eaux; puis, voulant la marier et ne pouvant lui trouver un époux digne d'elle, il la rendit nubile dès l'âge de sept ans et en eut un fils duquel descendent les Radjahs de l'Inde. Évidemment Pandée représente les Pandavas des légendes indigènes et leur race royale. D'une femme divine et d'un héros surhumain, nœud brillant de la terre et des cieux, émanent les rois. La femme divine a quelque chose de fixe, de stable, de permanent (on sent que c'est le globe terrestre ou, en spécialisant, l'Inde, puis Pandava); tandis que le père-époux, voyageur immortel, engendreur infatigable, donateur magnifique, c'est la force active, c'est le dieu-soleil. Ainsi à la terre immobile s'oppose l'astre au mouvement perpétuel: ainsi à l'inerte matière s'oppose l'active force organisatrice, au fond s'oppose la forme. Pandée, ainsi que Maïa, Artémis, Cybèle, Omphale, Pandore et Vénus, créations différentes pourtant par bien des points, réunit virtuellement beaucoup de traits de la grande fécondatrice. Terre, c'est Cybèle; Mère, c'est Maïa; Nourricière et humide-passif, c'est Artémis; reine qui accapare le dieu-soleil, c'est Omphale; dotée richement, c'est Pandore; ornée de l'étincelante parure marine, c'est Anadyomène à la belle ceinture. Il y a dans tout ce mythe un reflet de celui de Brahmâ qui engendre, puis épouse sa Paraçakti. Les sept ans, époque de nubilité, ont trait sans doute à quelque cycle solaire, ou peut-être aux sept planètes.—Une autre Pandée se trouve nommée dans l'hymne homéroïdique à la Lune, comme fille de Saturne et de la Lune, et douée d'une rare beauté. On voit que c'est la même que la précédente, et que, comme elle, c'est la personnification des Pandavas (*Voy.* Pandous).

PANDÉMOS, πάνδημος (*à tout le peuple*), Vénus en tant que déesse lascive et courtisane, avait été dans l'origine la haute déesse génératrice recevant les hommages communs de tous les dèmes, de toutes les castes de l'Attique. Comp. Pandion. Les Latins admirent une Volgivaga. On opposait la déesse ainsi fabriquée à plaisir à Vénus-Uranie. Solon bâtit un temple à cette Vénus à l'aide d'une contribution levée sur les femmes publiques. Pausanias parle d'une Vénus assise sur un bouc, et l'appelle Pandémos. Beger (*Thes. Brand.*) regarde comme une Vénus-Pandémos une déesse assise sur un char traîné par des boucs.—On donnait aussi le nom de Pandémos à l'Amour, et alors on en distinguait deux, l'un qui inspirait des désirs platoniques et purs, l'autre qui stimulait les cœurs en sens contraire.

PANDION, roi d'Athènes, personnification des Pandies, a été scindé en deux personnages et localisé à deux places différentes dans les arbres généalogiques érichthonides. Pandion Ier se dessine au-dessous d'Érichthonius; il a de Zeuxippe deux filles, Progné, Philomèle, et deux fils, Érechthée, Butès. D'Érechthée, suc-

cessivement époux de Praxithée et de Diogénie, naissent trois fils, Cécrops II, Pandore, Métion, et quatre filles, Procris, Créuse, Chthonie, Orithyie. Pandion II, fils de Cécrops II et de Métiaduse, se trouve donc arrière-petit-fils de Pandion Ier.—On n'a que peu de détails sur l'un et l'autre Pandion. Le 1er épousa Zeuxippe, sa tante, mais ce mot n'indique-t-il pas l'attelage et, par suite, l'invention des chars attribués à Érichthonius? Il fut en guerre avec Labdaque, demanda du secours au roi de Thrace Térée, lui donna en mariage Progné, sa fille, et plus tard lui confia Philomèle. On sait quelles tristes aventures suivirent cette marque de confiance. C'est sous Pandion que Cérès et Bacchus se montrèrent en Attique; son nom indique aussi que c'est sous lui que les fêtes de Jupiter devinrent communes à toute l'Attique. Pandion II fut chassé en même temps que son père par Métion, son oncle, ou les Métionides, ses cousins, se rendit à Mégare, y épousa Pélie, fille de Pilas, en eut quatre fils, Egée, Pallas, Nisus et Lycus, connus sous le nom de Pandionides. Pandion était mort lorsque ces derniers reconquirent Athènes : véritable triomphe des Pandous athéniens sur les Kourous! Les Pandionides vainqueurs se partagèrent l'empire. Lycus eut l'est ou Sunium, Pallas le sud, Nisus Mégare, Égée Athènes et la suzeraineté. Du reste, Pandion devint l'objet du culte des Mégariens, et eut son héroum sur les marches du temple de Minerve-Æthya.—Pandion Ier régna de 1480 à 1440 avant J.-C., et Pandion II de 1360 à 1330, le tout suivant M. Petit-Radel. Quant aux Pandies, on en ignore les détails, mais on s'accordait à dire que ces fêtes avaient été instituées par Pandion; elles se célébraient après les Dionisyaques.—Trois autres PANDIONS furent : 1° un Égyptide; 2° un fils de Phinée et de Cléopâtre (sa belle-mère, irritée de lui avoir en vain révélé un coupable amour, l'accusa auprès de son père qui lui fit crever les yeux); 3° un suivant de Teucer au siège de Troie; il portait son arc.

1. PANDORE, PANDORA, Πάνδωρα, l'Ève grecque, est, dans la théogonie d'Hésiode, le chef-d'œuvre de Vulcain. Prométhée, Épiméthée, Atlas, Ménèce, habitent seuls le monde, et se dessinent hommes prototypiques au-dessous d'un couple céleste, Japet et Climène. Prométhée, le plus fin des quatre, dérobe la flamme qui brille à la voûte céleste, et la porte sur le globe, enfermée dans une longue férule dont la moelle ressemble à l'amadou. Jupiter irrité se résout à la vengeance; il commande la femme à Vulcain. L'artiste habile se surpasse, et l'orne de toutes les grâces matérielles. Les dieux charmés y ajoutent tous les dons de l'intelligence, de l'amabilité, de l'adresse, de l'éloquence et de la coquetterie; Pitho (la déesse de la persuasion) et les Grâces lui passent au cou un collier d'or : Jupiter à son tour lui donne une petite boîte bien close, récapitulation de tous les présents dont l'ont comblée les fées d'Hésiode. De là le nom de Pandore (πᾶν, tout; δῶρον, don). « Va, dit ensuite Jupiter, descends sur la terre, et porte cette boîte à Prométhée. » Pandore obéit, et veut remettre le don mystérieux de Jupiter : Prométhée résiste aux instantes sollicitations de la belle commissionnaire, et ne veut ni d'elle ni de la boîte. Heureusement Épiméthée est là : il accueille Pandore, en fait son épouse, et ouvre la boîte. Soudain un nuage de maux et de crimes s'élève

et enveloppe de sa brume épaisse le globe, future habitation des enfants de Pandore. En vain Épiméthée repentant voulut refermer la boîte, et faire rentrer dans sa ténébreuse prison la horde fatale qui s'était envolée: il ne resta que l'espérance toujours planant sur le bord de la boîte, toujours cherchant à obombrer le mal de ses ailes. — Pour bien entendre le mythe charmant de Pandore, il faut comprendre que les quatre Japétides au fond ne font qu'un. Atlas est, comme l'homme rudimentaire, encore bloc informe et dépourvu du feu vital, du feu cérébral qui est l'intelligence. Ménèce, c'est l'homme; *manaça*, samskrit; *mensch*, allemand. Prométhée, Épiméthée, sont ses dédoublements; car l'un est l'homme prudent (qui pense d'avance), et l'autre l'homme imprudent (qui pense après coup) : mais l'homme prudent et l'homme imprudent ne font qu'un. Prévoyance et imprévoyance sont des attributs communs de notre faible intelligence. Prorsa et Postverta, ces deux sœurs de Carmente, ne sont que Carmente. Dès lors qu'est-ce que Pandore? C'est 1° l'humanité douée de tous les prestiges et chef-d'œuvre de la création, 2° la femme, mais douée de tous les principes funestes en même temps que de tous les avantages. L'artiste divin qui a poli la voûte étincelante des cieux, qui a forgé la chaîne d'or des êtres pendante aux mains puissantes de Jupiter, qui a tissé l'invisible réseau, peplum métallique et symbole du monde, a fait encore plus le jour où l'homme sortit de son enclume et Pandore de sa fournaise. A présent Pandore descend sur la terre; car l'espèce humaine n'habite pas les cieux, sa patrie; et la femme créée après l'homme ne doit pas longtemps rester inerte, stérile, et sans époux. La voilà rejointe à cette moitié d'elle-même qui l'attendait, mais l'imprévoyance arrive avec elle. Prométhée auprès de sa nouvelle épouse devient Épiméthée. — On sent que Pandore et la boîte au fond ne sont qu'un. Très-lointainement aussi la boîte est une ciste-Ioni : le collier d'or est de même un symbole récapitulateur comme la ceinture de Vénus. — On a toujours regardé l'épisode de Pandore comme un des plus beaux de la Théogonie. Heyne et Hermann en ont traité avec détail; Vœlker, dans la mythologie des Japétides, l'a commenté de main de maître, et y a découvert des vestiges d'une origine hindoue. Au reste, un mythe analogue se trouve parmi les Noirs de l'Afrique : tous les maux, disent-ils, étaient renfermés dans une calebasse; l'esprit mauvais la cassa d'un coup de pierre. Les vents dans l'outre d'Éole se rapprochent aussi de cette donnée. Les évhéméristes nomment Pyrrha comme fille de Pandore et d'Épiméthée.

2. PANDORE, Furie, avait, selon les Argonautiques d'Orphée, un corps de fer, avec la mission de tourmenter les hommes. Pandore-Furie nous ramène à Pandore ouvrant la boîte grosse de tous les maux et au mythe des filles de Pandare.

3. PANDORE, fille ou fils d'Érechthée; car on dit tantôt PANDORA, tantôt PANDOROS. Pandore, prince, gouverna, dit-on, l'Eubée.

PANDOUS (LES) et les KOUROUS, célèbres races de Kchatriias hindous, figurent dans le Mahabharata de la manière la plus tragique. Pour bien comprendre les longues luttes dont ils sont les acteurs, il faut savoir d'abord que les Kourous, à une première époque, se trouvent en

guerre avec les Iadous, tandis qu'ensuite, et après l'anéantissement des Iadous, on voit les Kourous et les Pandous se diviser et tourner leurs armes les uns contre les autres. Il faut de plus remonter aux généalogies de ces illustres dynasties. De Iaïati naquirent Kourou et Iadou; Iadou aïeul de la dynastie solaire, et Kourou aïeul de la dynastie lunaire. Les Iadous, descendants d'Iadou, sont essentiellement sivaïtes; de Kourou descend au bout de quelques générations Santanou, époux de Ganga dont il eut Bhichma, et plus tard d'une seconde femme qui le rendit père de Vichitraviria. Celui-ci eut trois femmes, et mourut les laissant toutes trois enceintes. Bientôt naquirent trois fils, Dhritarachtra, Pandou et Vidoura; comme l'odalisque qui avait donné le jour à ce dernier était esclave, Vidoura ne pouvait prétendre au trône : les deux autres avaient des droits à la succession. Bhichma, oncle de ces jeunes princes, lui servit de père. Quand ils furent arrivés à l'âge viril, Dhritarachtra, aveugle et d'une intelligence débile, ne sut qu'engendrer un grand nombre de fils, Douriodhana et cent autres; Pandou, au contraire, joignait un grand talent à un caractère remarquable : il gouverna sagement le royaume de son frère. Le temps vint cependant où les jeunes Kourous trouvèrent mauvais le zèle prudent de Pandou et n'y virent qu'une présomptueuse ambition. De là les sourdes divisions des Kourous et des Pandous, divisions qui finirent par éclater et par causer des guerres. Pendant ce temps Pandou avait épousé deux femmes, Madri (Lakchmi incarnée) et Kounti sœur de Vacondéva et qui avant de se marier était déjà mère de Karna, qu'elle avait eu de Souria, dieu sivaïte du soleil. Mais à quel propos deux femmes? Un anathème avait prédit à Pandou qu'il trouverait la mort au sein même de l'amour et dans les bras de ses deux épouses; et dès ce moment il resta chaste. Mais Kounti trouva un moyen bien simple et fort connu de donner à son époux des enfants qu'elle lui fit adopter : c'était d'avoir commerce avec un autre; il est vrai qu'à chaque fois cet autre était un dieu. Iama la rendit mère de Iouddhichthira; de Vaïou elle eut Bhima; à Indra elle dut Ardjouna. Madri, suivant son exemple, évoqua les deux gémeaux hindous, Acouan et Koumar, et mit au monde Nakoula et Sahadéva. Sahadéva, Nakoula, Ardjouna, Bhima, Iouddhichthira, forment les cinq Pandous ou Pandavas cousins et antagonistes des Kourous. Pandou mourut : à l'instant Douriodhana s'empara de l'empire, et gouverna en maître à la place de son père aveugle. Alors les Kourous, qui tous voyaient dans les Pandous des compétiteurs, les persécutèrent avec acharnement; et Douriodhana, poussant à toutes ses conséquences la cruelle réaction dont ses frères étaient les instigateurs, dépouilla les Pandous de tous leurs biens, et força les plus illustres d'entre eux à l'exil. Krichna vivait alors: Krichna redresseur des torts, appui de la justice et colonne puissante de l'opprimé, Krichna déjà couvert de gloire par la défaite de Kança, de Djaraçandha, de Siçoupala, s'indigne du triomphe de l'injustice, marche vers Hastinapoura, siège de l'empire des Kourous, et déclare à Douriodhana qu'il veut se porter arbitre entre les deux branches de la famille. « A quel titre, dit le vieil aveugle, oses-tu devenir juge des Kchatriias, toi pâtre, toi conducteur

de bœufs, toi dont la jeunesse a grandi au milieu des vaches et qui ne sais que les conduire aux pâturages? Ne me reparle plus en leur faveur, téméraire! Quiconque aime la vie suivra mon conseil. » Krichna ne répond à ces fanfaronnades que par des menaces, et il excite les Pandous à la vengeance. Douriodhana n'ignore pas la puissance du bras de Krichna. Dans ses craintes il a recours à la ruse; il feint d'abjurer ses vieilles rancunes; il comble les Pandous de caresses et de faveurs, il les attire à sa cour: tous vont périr à la fois dans un guet-apens qu'il leur a préparé. Leurs yeux se dessillent à temps; ils échappent, grâce à leur adresse. Krichna accourt pour demander raison au perfide Douriodhana, et loge chez le pauvre Vidoura que Douriodhana dédaigne comme illégitime, comme fils d'esclave. « Comment peut-il se faire que tu t'abaisses à demander l'hospitalité au fils de l'esclave de mon aïeul, » s'écrie le fils du roi d'Hastinapoura. » — « Il m'aime! » Douriodhana témoigne à Krichna une indignation mêlée de mépris: la guerre commence. Les Pandous l'emportent sur une foule de points; autour de Douriodhana se pressent Karna et les autres alliés de Djaraçandha, qui briguent tous à la fois la main de Drovati. Les cinq Pandous conquièrent cette fille de Dourpata et l'épousent tous les cinq. Suivent de nombreuses excursions contre une foule d'êtres monstrueux habitants des forêts, Danavas, Nagas, Ouragas, Iakchas, Rakchas; en vain Balarama se détache de la confédération krichnaïte pour passer à l'ennemi, Douriodhana que Dourpata refuse d'aider de sa puissance se voit enfin obligé de poser les armes, et de céder à ses ennemis la moitié de son royaume. Iouddhichthira est sacré roi des rois. Krichna témoin de la cérémonie est adoré par ses protégés fidèles, qui en même temps célèbrent dans Indraprasta un grand sacrifice en l'honneur de Pandou leur père. Au bout de quelque temps la grande querelle s'envenime de nouveau : la paix n'était qu'un armistice. Douriodhana reprend, les unes après les autres, les provinces cédées aux Pandous, et condamne ses antagonistes à douze années d'exil. Ardjouna s'élance alors au ciel d'Indra pour y chercher des armes contre Douriodhana. Plusieurs variantes bizarres se dessinent autour de cet épisode magnifique. Enfin les douze années se sont écoulées, les rois de Virata et de Thanousar unissent leurs armes à celles des Pandous. On profite de l'instant où Balarama, qui a le meurtre d'un brahme à expier, est parti pour un pèlerinage. Le chef Pandou choisit pour champ de bataille Kouroukchatra, immense plaine inondée par des eaux et inaugurée par un meurtre. Là, il commande les épouvantables combats qui doivent décider de la suprématie des deux branches: Krichna est neutre, ou peu s'en faut. L'oracle avait prédit qu'il donnerait son secours à celui des deux partis dont le représentant lui adresserait le premier ses hommages. C'est Douriodhana qui entre le premier dans sa tente, mais il a la maladresse de se placer au chevet du lit; Ardjouna se place aux pieds. Il en résulte que c'est lui qui le premier adresse ses vœux au dieu. Krichna lui promet non pas de combattre lui-même, mais de conduire son char pendant la bataille. De la vie de Bhichma, oncle de Douriodhana, dépend le destin de la guerre; il est blessé le

dixième jour par Sikhandi, à l'amour de laquelle il a refusé de répondre. Dès-lors la victoire des Pandous n'est plus qu'une question de temps. Quand Bhichma blessé exhalera le dernier soupir, la guerre sera finie. Ardjouna le fait déposer sur un lit de flèches au milieu des deux camps. Huit jours durant il contemple les combats terribles qui doivent amener l'inévitable dénouement de cette lutte. Le dix-septième jour Karna succombe; le dix-huitième, Douriodhana, vulnérable seulement à la cuisse, est frappé à mort de la massue de Bhima, et meurt en accablant de malédictions Balarama enfin revenu de son pèlerinage. La nuit suivante, les cinq chefs des Pandous vont, conduits par Krichna, à la pagode de Bhavani pour la remercier de leur victoire. Malheureusement Siva, auquel on a confié la garde du camp, se laisse tromper par quelques débris de l'armée des Kourous sous le commandement d'Açouathama, et leur livre passage. L'armée victorieuse est tout entière égorgée, et il ne reste des Pandous que les cinq frères qui ont été s'agenouiller aux pieds de la grande Bhavani. Cependant, grâce à la destruction de leurs ennemis, ils ont le pouvoir. Dhritarachta leur pardonne, Iouddhichthira leur aîné règne. Seule, la mère de Douriodhana, lors même qu'elle prononce le pardon sur la tête des cinq Pandous, maudit Krichna et les Iadous. « Qu'ils meurent, dit-elle, de la mort des Kourous! » Quelque temps après en effet, les folies de Sambha et des autres Iadous retombent sur leurs têtes, et ils s'entr'égorgent dans un jour cruel. — La lutte des Pandous et des Kourous se traduit dans l'histoire réelle par l'antagonisme des religions sivaïte et vichnavienne, et par celui du système des castes et du système contraire. En effet Bhavani protège Krichna, Siva seconde les Pandous. Douriodhana et sa race représentent les Kchatriias, opiniâtres ennemis de la mésalliance et des concessions. Les Pandous au contraire sont bien Kchatriias de naissance, mais ils sont alliés aux pâtres ou Gaouvansas qui font partie des Vaicias. Krichna est donc ici le précurseur de cette ère du bouddhisme qui tenta de renverser le régime des castes. L'hospitalité qu'il va chercher chez Vidoura en est une preuve curieuse autant que frappante. Quant à l'origine des Pandous, il paraît que la Sogdiane et la Bactriane en furent le berceau; qu'unis aux Iadous établis dans l'Agra ils se répandirent par degrés du Cachemire dans le Pandjab jusqu'au territoire du Delhi; qu'une de leurs branches repoussée par Djaraçandha et ses alliés s'étendit vers le Goudjerat, au sud; puis vers l'est, lorsque la puissance de Djaraçandha faiblit; et qu'enfin par des envahissements lents, mais progressifs, ils s'avancèrent de plus en plus vers la péninsule, et y établirent une seconde Mathoura qui jeta dans le Dékan un grand éclat par le commerce et par les armes. Probablement les Kourous formaient la branche aînée de cette race à la fois pastorale et guerrière. Ils parurent les premiers dans l'Inde. Hastinapoura fut leur capitale. Les deux états collatéraux se réunirent à l'époque représentée par Krichna et Iouddhichthira; et ainsi se forma la puissante monarchie des Pandous connue par les Grecs sous le nom de *Panda*, *Pandæ* et *Pandionis regnum*. A cette monarchie, qu'on nomme royaume des enfants de la lune ou des Tchandravansa, s'oppose la monarchie des enfants du Soleil ou

Souriavansa. Celle-ci est originaire de l'orient ; indo-persane d'origine, celle-là venait de l'ouest. Aïodhia, capitale de l'une, contraste avec Mathoura, capitale de l'autre.

PANDROSE, Pandrosus, Πάνδροσος, était une des trois filles de Cécrops et d'Agraule. Agraule est une Minerve, air-lumière-agriculture, qui se scinde en une triade agriculturale, Agraule, Hersa, Pandrose, qu'on nomme ses filles. La caste agricole veut se fondre avec la caste des chevriers : la traduction naturelle de ce fait historique, c'est que Minerve, après une résistance digne d'elle, entre en intimité amoureuse avec Mercure; puis, en admettant l'incarnation de Minerve en Agraule et le dédoublement d'Agraule en une triade agraulide, c'est qu'une des nymphes agraulides est l'amante de Mercure, et qu'une autre s'oppose à cette union. Ainsi se symbolisent l'esprit hostile et l'esprit de fusion travestis en pudique résistance et hymen contesté. Mais qui résiste? Agraule. Qui cède? Pandrose. Que fait Hersa? Hersa et Pandrose ne sont qu'un. On donne tour à tour Mercure comme amant de l'une et de l'autre. Mais la seule différence qu'il y ait entre elles, c'est qu'Hersa, reconnue déesse par toutes les castes, s'appela Pandrose, comme Zévs Pandion (*Ersa*, *Rsa*, *Drsa* ne diffèrent pas : *Hersa* et *Drosos*, tous les deux grecs, ont le même sens; et Pandrosos ne fut qu'une euphonie pour Panrsa). Originairement Agraule ne fut partagée qu'en Agraule et Hersa, et quand Hersa devint Pandrose, on admit, au lieu d'Hersa-Pandrose, Hersa et Pandrose. Hersa-Pandrose est donc l'amante de Mercure. Aglaure les sert d'abord dans leurs amours, puis les traverse. Ainsi du moins l'arrange la mythologie vulgaire, qui semble renverser les faits, et qui ajoute qu'Agraule agit ainsi par jalousie. Un autre mythe lié au premier, ce fut la ciste analogue à la boîte de Pandore. Minerve la donne aux deux ou trois sœurs avec défense de l'ouvrir; Hersa-Pandrose ne l'ouvre pas, Agraule l'ouvre : on y trouve Érichthonius, esprit terrestre et fatal, symbole des maux. La mort suit de près la faute d'Agraule: un accès de démence s'empare d'elle et de ses sœurs, elles se jettent à la mer. Les syncrétistes, voulant lier les deux mythes, montrent Minerve versant dans l'âme d'Aglaure, pour la punir, les poisons de la jalousie. Mercure la change en pierre, et peu après Hersa et Pandrose meurent. Pandrose avait donné le jour à Céryx. On célébrait en son honneur une fête dite Pandrosies. Elle avait dans le temple de Minerve-Poliade une chapelle dans laquelle on faisait voir l'olivier que Minerve fit sortir de terre, lors de sa dispute avec Neptune.

PANGA, fétiche congue, est une espèce de dieu Terme : ce n'est qu'un bâton en forme de hallebarde, que surmonte une tête sculptée et peinte en rouge.

PANIS, c'est-à-dire *le pain*, est donné comme divinité sabine. Ce serait, comme on le voit, une Cérès fétiche de la plus grossière espèce. Au reste, la religion des Sabins en contient plusieurs de cette force : Mamers ou Curis (Mars-Lance), et Terme, pour ne point en nommer d'autres, sont absolument dans le même cas.

PANISQUES. *Voy.* Pan.

PANOPE, Πανόπη : 1° Néréide; 2° fille de Thésée et femme d'Hercule.—On nomme aussi deux Panope, hommes, savoir : 1° le fils d'Her-

cule et de la Théséide qui précède; 2° un des favoris ou courtisans d'Aceste en Sicile. Il disputa le prix de la course aux jeux donnés par Énée pour l'anniversaire d'Anchise.

PANOPÉE, PANOPEUS, Πανοπεύς, héros éponyme de Panope, passait pour un Phocéen fils de Phocus et d'Astérodie; il prit part à l'expédition des Argonautes et à la chasse du sanglier de Calydon. Frère de Crisus, il compta parmi les descendants de sa ligne collatérale Strophius et Pylade; lui-même eut, entre autres rejetons connus, Épée, le constructeur du cheval de bois. — Une PANOPÉE, femme (*Panopea*, Πανοπεία), est une Néréide. Un PANOPÉE fut père d'Eglé, une des femmes de Thésée.

PANOTÉE et non PHANOTHÉE, prêtresse d'Apollon, vivait du temps d'Abas ou d'Acrisius. On lui attribuait l'invention du vers héroïque.

PANTHOOS (Πάνθοος et par contraction Πάνθους, en latin PANTHUS mais non PANTHEUS), vulgairement PANTHÉE, fils d'Othryas et prêtre d'Apollon à Delphes, fut emmené par Anténor à Troie, où Priam lui confia le même sacerdoce et lui donna en mariage la fille de Clytius. L'Iliade parle d'un Panthoos, Troyen, époux de Phrontis et père d'Euphorbe, d'Hypérénor et de Polydamas; c'est sans doute le même que le précédent. L'Enéide le fait vivre encore la dixième année du siège.

PANTIDYIE, princesse lacédémonienne, était enceinte de Léda, lorsqu'elle épousa le roi d'Étolie, Thespios. C'est Glaucos qui l'avait ainsi rendue mère.

PAOUÇA. *Voy*. POUÇA.

PAOULASTIA ou KOUVERA, un des huit Vaçous hindous, préside au nord. Il a les richesses, les trésors cachés sous sa protection et habite d'ordinaire à Laka, au centre d'une épaisse forêt. Autour de lui se meut la cour brillante des Iakchas et des Kinnaras, distributeurs des largesses accordées par la puissante volonté de Paoulastia. Tantôt on le représente dans une grotte profonde que défendent l'eau, le feu et les griffes des dragons dont l'œil luit comme une fournaise; tantôt il siège majestueusement sur son char Pouchpaka que traînent des coursiers blancs richement caparaçonnés. Sa tête qui porte la couronne, sa main qui tient un sceptre, indiquent le dieu auquel aboutissent tous les hommages de la terre; aussi est-il qualifié de roi des rois. D'autres épithètes peuvent se traduire par seigneur des souterrains, ami des esprits, intra-terrestre, protecteur des cavernes, des grottes. Sa résidence dans le nord, où tant de montagnes recèlent or et pierreries, est très-remarquable. On doit noter aussi la coïncidence de tous les détails relatifs à son domicile souterrain avec l'idée des dragons gardiens de l'or, des feux follets, des farfadets, des marmousets qui peuplent les mines, des éboulements, des inondations qu'il faut craindre à tout instant. La légende du Ramaïana distingue Paoulastia de Kouvéra, et fait du premier l'aïeul du second (*Voy*. RAVANA). Kouvéra, par une rude et longue pénitence, obtint de Brahmâ la possession des richesses souterraines de Ceilan. Dépouillé par Ravana, il se réfugia au nord dans les grottes profondes de l'Imalaïa, qui ont été depuis ce temps son séjour habituel.

PAPHLAGON, Παφλαγών, héros éponyme de la Paphlagonie, était suivant Homère un fils de Circé.

PAPHOS, Πάφος, héros éponyme

de la ville de Paphos en Cypre, était suivant les uns un fils de Pygmalion et d'une femme qui d'abord avait été une statue d'ivoire; suivant les autres, un fils de Cinyre.

PAPPÉE, dieu suprême des Scythes, était plutôt un dieu ciel qu'un véritable Jupiter, et avait pour femme la Terre.

PAPPOSILÈNE, Papposilenus, Παπποσίληνος, Silène lui-même, était représenté avec une barbe touffue, qui lui fermait la bouche, et un air sauvage. Son nom veut dire *bon papa Silène*, et non *aïeul de Silène*.

PARABRAHMA, c'est-à-dire le grand Brahmâ. *Voy.* Brahm et Brahma.

PARACHANSA ou BARACHANÇA-KHAN occupe une place remarquable dans l'histoire mythologique des Mongols, parce que c'est de lui que part la généalogie sacrée de Chakiamouni (le Bouddha actuel du dogme lamaïque). Descendant du vieux Khan Altan-Ourrouk, Parachansa-Khan a pour fils Zaïn-Tovolté-Khan. De ce dernier naissent les quatre Arslan Khalkhatou : Arion-Idété, Tsagan-Idété, Tangsouk-Idété, Araçan-Idété. Chacun des quatre a deux fils. D'Arion-Idété naissent Chakiamouni et Annada. *Voy.* Pallas, *Nachr. üb. mong. Vœlk.*

PARAÇOU-RAMA (Parasu-Rama), brahmane célèbre du sivaïsme hindou, figure comme ennemi 1° de Vichnou, 2° de Bhavani, 3° des Kchatriias. On lui donne pour père le brahmane Djamadagni qui a pour femme soit la déesse Bhadrakali, soit la mortelle Renouka; mais l'une et l'autre, on le sait, reviennent à Bhavani-Dourga. Au reste, voici de quelle manière eut lieu la naissance de Paraçou-Rama. Renouka, désirant avoir un fils, invoqua son époux Djamadagni, et se recommanda à ses prières. La mère de Renouka formait en même temps des vœux semblables. Époux et gendre complaisant, Djamadagni pétrit pour l'une et l'autre princesse deux gâteaux dont la manducation devait être immédiatement suivie de l'accomplissement de leurs désirs; mais il vint en pensée à la belle-mère que le gâteau de Renouka devait avoir été confectionné avec plus de soin : elle s'en empara et y substitua le sien; Renouka ne s'aperçut point du troc. Les deux princesses devinrent bientôt enceintes. La reine mit au monde un jeune enfant qui, quoique Kchatriia par le roi son père, avait en partage les mœurs simples et pacifiques du brahme; Renouka au contraire donna le jour à un fils de brahme, qui, au lieu des douces vertus de sa caste, avait la guerrière impétuosité du Kchatriia. Siva, charmé de cette précoce valeur, voulut élever lui-même l'ardent Paraçou-Rama. L'élève devient bientôt l'adorateur, l'apôtre, le séide du dieu son instituteur. Dévoué au culte de son maître, il se déclare comme lui contre Bhavani, et en conséquence contre les incarnations de cette belle déesse, contre sa propre mère Renouka; et il la décapite. Quelque temps après Ganéça, le fils, l'ami de Bhavani, se trouve sur sa route tandis qu'il se rend au pied du trône de Siva pour lui rendre hommage : il veut l'empêcher de pénétrer dans cette céleste demeure; Paraçou-Rama, toujours irascible, arrache des mains du tremblant Ganéça le cimetère qu'il portait à la main, et lui en tranche la tête. Suivant quelques traditions, comme Ganéça porte déjà sur sa nuque la tête énorme de l'éléphant, Paraçou-Rama se contente d'abattre l'ivoire d'une de ses défenses. A la

chute de la dent divine le monde s'ébranle : Siva et Bhavani sont troublés dans leurs amours, et celle-ci, dans son mécontentement extrême, va lancer l'anathème sur le fils de Renouka, cette autre elle-même, quand Vamana (Vichnou sous forme de nain) arrive à son secours et le sauve. Cependant Paracou-Rama ne cesse de combattre et de s'exposer à de nouveaux dangers. De longue main la guerre avait divisé les brahmes et les Kchatriias. Viçouamitra un jour avait voulu enlever aux fils du brahmane Vacichtha la belle vache Sabasa, figure de son territoire. Plus tard, ce fut le beau-père de Djamadagni, Raktavidja-Ardjouna, qui tenta de dépouiller son gendre de sa vache (Kama-Dhénou ?). Sabasa et la vache de Djamadagni se défendirent à merveille ; elles enfantèrent un nombre si grand de guerriers que les spoliateurs se virent contraints de renoncer à leur entreprise. En même temps des guerriers barbares étaient venus au secours des fils de Vacichtha. Djamadagni eut moins de bonheur ; les farouches Kchatriias le tuèrent : Renouka, qui était ressuscitée, se brûla sur sa tombe. Paraçou-Rama jura soudain de venger le couple auquel il devait le jour et, secondé par son maître Siva, il parvint à expulser les Kchatriias de la dynastie solaire et à s'emparer d'Aïodhia. Il se mit ensuite à parcourir l'Inde entière, trouva près de Kouroukchatra, non loin de Delhi, un champ immense couvert des corps de ses ennemis, et il remplit de leur sang un grand lac (Kouroukchatra pourtant appartenait aux guerriers de la dynastie lunaire) ; il ôta partout l'empire aux Kchatriias pour le rendre aux brahmanes, ressuscita Djamadagni et pour la seconde fois Renouka, puis se retira sur le Kaïlaça, près de Siva, pour s'y délasser de tant de travaux. Bientôt les nouvelles et heureuses tentatives des Kchatriias l'arrachent à sa délicieuse retraite. Il reparaît, et les ennemis taillés en pièces dans vingt batailles renoncent enfin à une lutte désormais au-dessus de leurs forces. Paraçou-Rama est retourné auprès de Siva. Mais les ingrats brahmanes, qui lui doivent la toute-puissance, lui reprochent d'avoir versé trop de sang, et refusent de lui laisser habiter un seul coin de la péninsule. Paraçou alors gravit la cime des Ghates dont l'océan baignait le versant occidental, et demande au dieu de la mer de lui accorder pour territoire seulement autant d'espace que la flèche lancée en pourra parcourir. Le dieu imprudent accorda tout ; mais le trait lancé par Paraçou força le dieu à reculer au loin, et la côte de Malabar sortant du sein des eaux devient l'apanage de Paraçou-Rama qui, toujours courroucé de l'ingratitude des brahmes, les chassa du Malabar et les maudit. Il assujetit pourtant encore les Naïrs à son joug sacerdotal. Peu après il quitta le monde et se réabsorba dans le sein de la divinité. Il n'en sortit que pendant la période de Rama, quand ce jeune héros septième incarnation de Vichnou eut brisé l'arc de Siva, et pour instruire Bhichma, prince de la race lunaire et de la branche des Kourous, qui combat les Pandous.

PARALE, Paralus, passait pour avoir inventé la Parale (vaisseau sacré qu'Athènes expédiait à Délos), ou même, selon certaines légendes, pour avoir imaginé les vaisseaux.

PARAMMON, nom que l'Égypte donnait au père de Pan, et en Élide surnom de Mercure. Comme, à no-

tre avis, Piromi, Birouma, Brahm, Hermès ne diffèrent pas, nous admettons l'équation hellène de Pâramınon et de Mercure. En un sens Toth est le premier des dieux; Phanès ou Pan, identique à Knef, est son émanation immédiate.

PARATCHARIA est, dans le Mababarata, un Mouni aimé des cieux et a pour époux la jeune Kali qui, sans perdre sa virginité, devient enceinte de Viaça (Brahmâ dans sa troisième incarnation). On doit songer que. dans le Baghavat, Viaça est fils de Brahmâ, mais doit le jour à une singulière influence de Vichnou.

PARÉE, Parea, femme du roi de Crète Minos, et mère de quatre enfants, Néphalion, Eurymédon, Chrysès, Philolas.

PARESSE, Segnities, déesse allégorique, passait pour fille du Sommeil et de la Nuit, et avait été métamorphosée en tortue pour avoir écouté les flatteries de Vulcain.

PARGANI était en Samogitie le dieu des saisons; il présidait aux récoltes avec Zémiénik. On entretenait en son honneur un feu sacré sur une colline. Comp. ici les déesses-Feu-Terre, Vesta, etc.

PARGOUTI, l'Eve des Banians, avait pour époux Pouroucha, le premier homme.

PARIOS, Πάριος, fils de Jasion, fonda Parium et y régna sur des Ophiogènes, espèces de Psylles issus de serpents et élevés au pouvoir de guérir leurs morsures en suçant le venin.

PARIS, Πάρις, autrement Alexandre, Ἀλέξανδρος, célèbre fils de Priam et d'Hécube. Enceinte de lui, sa mère rêva qu'elle mettait au monde un flambeau qui incendiait la ville de Troie, symbole trop clair, suivant les devins, de l'embrasement de l'empire de Troie. Sur cet avis, Priam résout la mort de Pâris, qu'Hécube portait dans son sein, et quand il vient au monde commande le meurtre. Hécube, plus tendre, commue la sentence en une simple exposition sur l'Ida. Des pâtres élèvent le jeune enfant, à qui trois ou quatre lustres donnent une beauté ravissante. La nymphe Œnone se donne à lui. Les trois déesses, qui aux noces de Pélée et de Thétis se disputent la pomme d'or où est écrit *à la plus belle*, le choisissent pour juge et lui promettent, Junon de l'or, du pouvoir, Minerve la sagesse, Vénus la plus belle femme de l'univers: Pâris adjugea le prix à Vénus. Quelque temps après, un des Priamides lui ayant enlevé un taureau pour le donner en prix au vainqueur dans les jeux funèbres qu'on devait célébrer à Troie, Pâris se rendit lui-même aux joûtes et l'emporta sur les concurrents, parmi lesquels étaient ses frères. Hector selon les uns, Déiphobe selon les autres, levèrent le glaive sur lui pour le tuer; Pâris alors montra les langes dont il était enveloppé lorsqu'on l'exposa, et se fit reconnaître. Priam l'accueillit avec plaisir, vu, dit-on, que les devins avaient limité le danger que courait l'empire de Troie à trente ans, et que Pâris avait déjà passé cet âge. Un peu plus tard nous retrouvons Pâris en Grèce; il y va pour sacrifier au temple d'Apollon Daphnéen, ou, selon les évhéméristes, pour recueillir la succession d'Hésione, sa tante. Il reçoit l'hospitalité dans Sparte, domaine de Ménélas. Le roi se trouve absent lors de l'arrivée de cet hôte magnifique; mais Hélène, son épouse, veille à ce que rien ne manque à l'étranger. On sait que la reconnaissance de Pâris devient bientôt de l'amour,

que la reine de Sparte partage ses désirs, et qu'enfin elle s'enfuit en Asie avec le protégé de Vénus. Vénus acquitte ainsi la promesse par laquelle elle a déterminé le pâtre royal à lui accorder le prix de beauté. Les deux amants relâchent ensuite à l'île de Cythère, où Hélène comble les vœux de son ravisseur; puis ils continuent leur route. Tout-à-coup du milieu des flots surgit le vieux Nérée, et sa bouche prophétise des malheurs au vaisseau qui fuit vers Troie. Arrivé dans la capitale de Priam, Paris y fut reçu avec transport; mais personne ne songea, excepté Cassandre, vainement inspirée par les dieux, aux terribles représailles que les Grecs allaient prendre. Les intrigues de Pâris, la beauté d'Hélène, firent échouer les ambassades que les Atrides et leurs alliés envoyèrent d'abord à Troie. Pendant le siège, Pâris ne montra guère que de la lâcheté ou une valeur douteuse. Cependant on le voit, de temps à autre, paraître sur le champ de bataille, blesser Diomède, Machaon, Antiloque, Palamède, soutenir un combat singulier avec Ménélas. Vers la fin du siège il perça en guet-apens Achille d'une flèche; lui-même fut quelque temps après blessé mortellement par Philoctète (d'autres disent Ménélas ou Ajax). Il se fit transporter auprès d'OEnone, dont il avait payé la tendresse par un ingrat abandon et qui refusa de le guérir. Hélène, après sa mort, épousa Déiphobe. Pâris, entre autres enfants, avait eu d'elle Bunichus, Idée, et une fille du même nom que sa mère. On donne souvent OEnone pour sa femme. On voit dans le Musée Pio-Clémentin une tête et une statue de Pâris (pub. par Guatani). Dans la villa Ludovisi se voit un buste colossal de Pâris, deux fois plus grand que nature : la chlamyde flotte sur la poitrine, mais les traits sont ceux d'une femme. Vinckelmann, *Monum. ined.*, a fait connaître une pierre gravée qui représente Pâris berger de Priam et tenant à la main le pédum. On retrouve Pâris conversant avec Mercure dans Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, II, XII, n° 2; recevant un diadême de Minerve, dans Vinckelmann, *Monum. ined.*, n° 113; jugeant les trois déesses, dans Bartoli, *Pittur. ant. de' sepolcri de Nasoni*, XXXIV; essayant de décider Hélène à la fuite, dans Vinckelmann, ouv. cité, n° 115, et dans les *Peintures homériques* de Tischbein, nos 4 et 59. Un bas-relief de la villa Ludovisi et un camée du cabinet royal des antiques, représentent OEnone et Pâris.—Le nom de Pâris, le même que Fré et Apharée, indique un dieu-soleil. Sa beauté, sa jeunesse, sa vie pastorale, son rang d'arbitre entre trois déesses qui forment autour de lui une trimourti, sa victoire sur le taureau, ses flèches, dont il perce Achille (que des légendes donnent comme tué par Apollon), son identification au flambeau dans le sein même de sa mère, sa liaison avec les eaux, personnifiées en OEnone, avec la lune, dont Hélène est l'incarnation, tout concourt à nous confirmer dans cette manière de voir.

PARNASSE, PARNASSUS, Πάρνασσος, héros éponyme du Parnasse, passait pour fils de la nymphe Cléodore, mais fils à deux pères : l'un mortel, que l'on nommait Cléopompe, l'autre immortel, et qui est Neptune. Il inventa l'aruspicine (divination par les oiseaux), et fonda une ville de son nom qui fut submergée lors du déluge de Deucalion.

PARNOPIOS, Apollon aux sauterelles (*Parnopes*), était adoré

dans la citadelle d'Athènes, où il avait une statue de bronze, ouvrage de Phidias.

PARORÉE, fils de Tricolone, fonda Parorée, en Arcadie.

PAROS, Πάρος, héros éponyme de l'île de Paros, est chez les uns le fils de Jason, chez les autres le fils de l'arcadien Parrhase.

PARQUES (les), Parcæ, et en grec MOERÆ, Μοῖραι, déesses qui président au développement de tout ce qui se produit, ne sont au fond que le dédoublement trinitaire de l'idée de destinée génératrice. Elles sont sœurs et se nomment Clotho, Lachésis et Atropos. Leur généalogie diffère considérablement suivant les époques, le pays ou l'esprit des légendaires. Chrysippe (au rapport de Cicéron) les identifiait à la nécessité, et Lucien les proclamait à elles trois le destin. Dans Hésiode elles ont pour mère la Nuit, la Nuit seule; Orphée, dans l'hymne aux Parques, les fait naître de l'Érèbe; Lycophron les dit filles de la Mer. Ces trois noms, Érèbe, Mer, Nuit, reviennent au même (comparez Bouto). Platon s'éloigne peu de ces conceptions lorsqu'il dit que les Parques sont filles de la Nécessité. L'Iliade, rompant avec toutes ces déités théogoniques, trop nuageuses allégories, fait des Parques les filles de Jupiter et de Thémis. S'il est vrai que Lycophron, en nommant ses Parques filles de la Mer, leur donne pour père Jupiter, son opinion présenterait à la fois un rapprochement avec la présente généalogie, et un rapport entre Vénus et les Parques. Ce rapport, au reste, n'a rien d'étonnant: Vénus, par-là même qu'elle est génératrice, Ilithye et Aurea, ressemble aux Parques. Les brillantes ou mystérieuses épithètes qu'on leur prodigue se rapportent toutes à la puissance évolutrice des destinées ou des créations. Tous les mondes sont soumis à leur empire; les mouvements des sphères célestes et l'harmonie des principes constitutifs du monde leur sont dus; le sort de chaque être, de chaque chose a été prévu par elles; elles prophétisent, elles chantent, elles veillent spécialement sur la destinée de l'homme. Richesses, gloire, puissance, plaisirs, honneurs, ce sont elles qui dispensent tout, qui refusent tout. La naissance, la vie, la mort surtout, sont sous leur empire. Un fil que touchent les mains des trois sœurs symbolise cet ensemble d'instants épars dont chaque existence se compose. Clotho, Lachésis, Atropos, travaillent tour à tour, mais une seule file, c'est Lachésis; Clotho tient la quenouille; Atropos tranche arbitrairement le fil, que rien ne peut renouer. Les poètes n'ont donc pas eu grand tort lorsqu'ils ont identifié les Parques aux trois périodes de la durée, et vu dans Lachésis le présent, dans Clotho le passé, dans Atropos l'avenir. La Trimourti hindoue reflète presque les Parques : Brahmâ sublimé ressemble à Clotho, Vichnou à Lachésis, et Siva, ce dieu incendiaire, à l'inexorable Atropos. A présent, remontons par la pensée à la conception primordiale, nous retrouverons une Parque monade (*Voy.* Lachésis). On lui donne tour à tour des noms divers : Imarmène (la destinée), Anankê (la nécessité), Tychê (la fortune), Æsa (le sort départi à chacun), Mœra, absolument synonyme d'Imarmène (à ceci près qu'Imarmène semble le résultat, et Mœra la productrice des résultats); puis Ilithye, Opis, Perséphone, Némésis, Adrastée. Chez quelques poètes, Adrastée et Némé-

sis devinrent deux Parques coexistantes : Némésis rectifiait les arrêts du sort, Adrastée infligeait les supplices et dispensait les récompenses. On peut aussi nommer pour Parque suprême Carmente ; mais Carmente est latine et se dessine surtout comme prophétesse. — Diverses légendes nous montrent les Parques consolant Proserpine ravie; endormant la douleur de Cérès soit quand elle pleure le rapt de sa fille, soit quand elle s'ensevelit dans une grotte après avoir été outragée par Neptune ; ramenant au jour l'épouse de Pluton lorsqu'elle va passer six mois auprès de sa mère; guidant aux enfers Bacchus, Hercule, Thésée, Ulysse; reconduisant sur le globe terrestre, Orphée, Énée; servant de cortège à Thémis lorsqu'elle va de l'Océan dans l'Olympe; defendant Jupiter leur père contre les géants Agrius, Thoon et Typhoée; chantant la naissance d'Achille aux noces de Thétis et de Pélée ; recevant Méléagre qui vient au monde, et annonçant à quel frêle symbole est liée sa vie ; aidant Évadné à mettre au jour Gamos, et Jupiter à rendre la vie à Pélops; du reste, sévères et ne renouant pour personne le fil une fois rompu On les donne comme favorisant la délivrance des femmes en couche avec Lucine, ou même n'étant que Lucine. C'est clair puisqu'elles sont Ilithye. Ailleurs on veut qu'elles soient ministres de Pluton. Partout présentes et puissantes, partout elles sont les ministres des grands dieux, du dieu de l'enfer non moins que du dieu de l'Olympe. Orphée les place dans un antre ténébreux du Tartare ; le Tartare ici n'est pas l'enfer, c'est la Nuit-Chaos. Chez d'autres, c'est au ciel qu'est leur domicile. Quelquefois on laisse flotter dans l'espace l'énigmatique palais où elles demeurent. Tantôt les murs de cette mystique résidence portent ciselées en caractères indélébiles, sur le fer et l'airain, les destinées humaines; tantôt la laine qu'elles filent, et qui est noire, blanche, grise, indique par sa nuance le sort des mortels (dans Lycophron, le fil des Parques est tricolore); tantôt le chant magique dont elles accompagnent le roulement du fuseau est l'irrévocable arrêt du sort. Quant à l'invention de six lettres de l'alphabet grec attribuée aux Parques, ce n'est qu'une bizarrerie gratuite. La surveillance que quelques savants leur font exercer sur le globe de la lune n'a d'autres causes que leur caractère de principe passif, l'influence magique de la lune sur les évènements humains, et l'identification des Parques à Ilithye, qui est Latone, qui est Phœbé, qui est la Lune. — Jupiter et Apollon portaient le nom de Méragète, c'est-à-dire conducteur des Parques. Les Romains et les Grecs invoquaient souvent Apollon et les Parques en même temps. Leur autel le plus célèbre était au milieu d'un bois épais où se rassemblaient les habitants de Sicyone et de Titané. Sparte leur dédia un temple magnifique près du tombeau d'Oreste. Elles avaient aussi des autels à Olympie, à Mégare, à Rome, en Toscane, à Vérone. Du reste, en Italie elles sont quelquefois nommées Carmentes, c'est-à-dire les cardeuses ou les peigneuses de laine, les chanteuses; et notons en passant que tour à tour on a une Carmente ou deux Carmentes (Prorsa et Postverta), ou trois Carmentes analogues aux trois Parques (Carmente, Prorsa et Postverta). — Dans les Gaules, on les honorait sous le nom de Mères. — Le mot grec Mœræ, Μοῖραι, venait, on

n'en doute pas, de μείρω : deux noms assez peu usités dans la littérature commune des Grecs, Clôthes (ou Clôthôes) et Xantries, dérivent évidemment de κλώθω et ξαίνω, et signifient les fileuses, les cardeuses. Il n'y a pas plus d'ambiguïté sur les noms spéciaux de chacune. Clotho veut dire la fileuse, Lachésis le lot, Atropos l'inflexible; mais on a beaucoup varié sur l'étymologie du nom latin, *Parcæ*. Nous devons donner ici les principales étymologies proposées : 1° *Partus* ou *Parta*; 2° *quod nemini parcant* (antiphrase); 3° *Parca*, *Perparca*, avare : 4° *Porca*, sillon de terre; 5° *Parach* (chaldéen), rompre, diviser; 6° πράττω, faire, avec allusion à Praxidice; 7° le radical inconnu de *Persée*, *Perséphone*, *Perséphate*. A notre avis, *Parca* ne vient que de *Partiri*, analogue de μείρω, et par conséquent est une traduction exacte de μοιρα, le sort. — On ne trouve que très-peu de figures antiques des Parques. Celles de la médaille produite par Patin, sous le nom de Parques, ne méritent pas ce titre. Sur un marbre expliqué par Bellori se voit une femme dont la tête est ornée d'une simple bandelette : on croit que c'est une Parque. On en voit une autre sur un bas-relief du Musée Pio-Clémentin, IV, 35. Une autre planche dans le même recueil, IV, 25, offre seulement Clotho et Lachésis : la première a la quenouille et file; la seconde indique avec une baguette la destinée de tout ce qui existe sur la terre; elle a de plus sur les genoux un volume où sont inscrites toutes les actions. Ce volume se retrouve aux mains de Clotho sur le fragment de sarcophage gravé, IV, 34. Des deux autres sœurs, une (Lachésis) est désignée par un globe céleste et un radius (allusion à l'horoscope); l'autre montre sur un gnomon que le terme de l'existence est arrivé. Sur une cassette étrusque en œuf, trouvée près de Volaterre, ce sont de vieilles femmes en longs manteaux. A Lyon, sur un bas-relief de l'abbaye d'Ainai, elles tenaient une pomme (symbole de la fructification). L'idéal des Parques, en les différenciant par la quenouille, le fuseau et les ciseaux, se composerait de longs voiles bruns, de couronnes d'or, de visages sévères, mais beaux; enfin d'ailes contrastant fortement avec leur pose stationnaire. C'est une absurdité que de les représenter laides ou boiteuses (ainsi que l'indique Lycophron). Théocosme, à Mégare, les avait sculptées sur la tête de Jupiter. A Corinthe, elles étaient voilées; on les voyait aussi sur la base du trône d'Apollon Amycléen et sur le coffre de Cypsèle.

PARRHASE, Parrhasus, Πάῤῥασος : 1° un des Lycaonides (il fonda Parrhasis en Arcadie); 2° fils de Mars et de Philonomé : frère de Lycaste, il fut comme lui nourri par une louve.

PARTES, déesses latines au nombre de deux, étaient invoquées par les femmes enceintes le neuvième et le dixième mois. Leur nom était Nona et Decima. Il faut songer que les anciens faisaient durer la grossesse dix mois, c'est-à-dire neuf mois et quelque chose, parce qu'ils comptaient par mois lunaires. Peut-être entendait-on par Nona la dernière période de la gestation, et par Decima la délivrance et ses suites.

PARTHAON, Παρθάων, dans Homère Porthée, Étolien, devait le jour au roi Agénor et à Épicaste, épousa Euryte, fille d'Hippodame, en eut OEnée, Mélas, Agrius, auxquels on ajoute Lycopée, Alcathoüs,

Laocoon, et deux filles, Aérope, Péribée. — Parthaon, fils de Périphète, fut père d'Aristas.

PARTHÈNES, Παρθένοι, c'est-à-dire les vierges : 1° Les Hyacinthides ; 2° les Érechtheides ; 3° les filles de Léos.

PARTHÉNIE ou PARTHÉNO, fille de Staphyle et de Chrysothémis, était sœur de Molpadie ou Hémitée et de Rhœo (*Voy*. ces noms).

PARTHENIUS, chef troyen tué en Italie par Rapon.

PARTHÉNOPE, Sirène fameuse, donna son nom à une ville de la côte d'Italie, qu'on abandonna pour Cumes, mais qui ensuite fut repeuplée par ordre de l'oracle et rebâtie sous le nom de Néapolis (ville neuve) à peine changé aujourd'hui (Napoli, Naples). Selon la légende, lorsque les Sirènes vaincues par Ulysse se replongèrent dans les eaux pour y périr, le corps livide de Parthénope fut jeté par la vague sur le littoral de la Campanie, où on lui érigea un tombeau qui fut le noyau de la ville éponyme. — Trois autres Parthénope furent : 1° femme d'Océan et mère d'Europe et de Thrace ; 2° fille d'Ancée (ou du fleuve Méandre) et de Samie, maîtresse d'Apollon et mère de Lycomède ; 3° fille de Stymphale, maîtresse d'Hercule et mère d'Évérès.

PARTHÉNOPÉE, Parthenopæus, Παρθενοπαῖος, fils de la belle Atalante qui l'eut de Méléagre, de Milanion ou de Mars, ou fils de Talas et de Lysimaque, remporta le prix du tir aux jeux Néméens. Chargé au siége de Thèbes d'attaquer la porte d'Electre, il fut tué le quatrième jour par Amphidique ou Périclymène. On voit que c'était un des sept chefs. On explique son nom, tantôt par le fait de sa naissance hors mariage, qui semble laisser à sa mère le titre de vierge (*Parthenos*), tantôt par son éducation sur le mont Parthénion.

PARTHÉNOS, Παρθένος, fille d'Apollon et de Chrysothémis, mourut très-jeune, et fut changée par son père en constellation. C'est elle qui forme le huitième signe du zodiaque, la Vierge.

PARTULA, déesse latine, présidait à la grossesse.

PARTUNDA ou PARUNDA, déesse latine qu'on implorait dans les accouchements, offre une paronomasie singulière avec Pertunda.

PARVATI. *V*. Bhavani.

PASIPHAÉ. *Voy*. Minos. Nous n'avons que quelques mots à joindre à tout ce qui a été dit de Pasiphaé dans les articles Ariadne, Dédale, Minos et Phèdre. 1° Pasiphaé est la toute lumière, Ariadne la reine ; Pasiphaé se dessine toujours au ciel, tandis qu'il y a de la terre, de l'onde-terre, de l'onde-beauté, magie, illusion, de l'onde Anadyomène dans Ariadne. 2° Pasiphaé diffère de Phèdre qui est lumière, mais non toute lumière ; son union au taureau n'est que sidérique et dorienne, tandis qu'il y a cabirisme et couleur pélasgique dans Phèdre, voulant substituer dans son lit Hippolyte à Thésée. Pasiphaé a de la démence. Les Prœtides, les Cinyrades, la brûlante Astronoé phéniciennes, sont des figurines coulées dans le même moule. Il n'y a donc pas que des mâles furieux, Hercule, Bacchus, Atys, etc. ; le principe femelle l'est aussi. Il est si vrai que Pasiphaé n'est pas une princesse réelle, qu'à Thalames en Laconie elle avait un temple à oracles où les dévots allaient coucher, et recevaient en rêve la réponse à toutes leurs questions. Mais, dit-on, cette

Pasiphaé n'est pas la reine crétoise : c'est une Atlantide, la mère d'Ammon ; ou bien c'est Cassandre, la fille de Priam. Car Cassandre mourut à Thalames, Cassandre rendait des oracles, et comme rien n'est plus lumineux qu'un oracle, Cassandre était lumière universelle, lumière pour tous (πᾶσι φάος). Ces deux assertions sont trop gratuites pour que nous les réfutions. Nous nous bornerons à rappeler le voisinage de la Laconie et de la Crète, leurs fréquentes relations, la parenté des deux peuples (en Laconie et en Crète la race dominante était dorienne), enfin le nom même de Thalames, qui veut dire lit nuptial (et toujours, dans les mythes crétois, le lit nuptial joue un grand rôle : la vache dédalienne, l'humide Naxos, la couche de Thésée, sont trois thalames). — Quelques mythologues présentent Pasiphaé comme une reine jalouse qui fait périr par le poison toutes les concubines de Minos. Ce mythe, pour être retraduit en langue antique, doit présenter Pasiphaé comme empoisonneuse, c'est-à-dire comme magicienne.

PASITHÉE, Πασιθέα : 1° Néréide, ou Océanide, ou Naïade et femme d'Érichthonius qu'elle rend mère de Pandion Ier ; 2° Grâce. *V*. Graces.

PASSALE. *Voy*. Acmon.

PATAIQUES. *Voy*. Patèques.

PATARE, héros éponyme de Patare en Lycie. Patare passait pour fils d'Apollon et de Lycie, fille de Xanthe. — Apollon adoré à Patare en tirait le surnom de Pataréé.

PATCHAKAMAK, célèbre dieu péruvien, était selon les uns le soleil, suivant les autres le créateur et le conservateur du monde. Il n'est point impossible de concilier ces deux caractères. Mais au préalable il faudrait s'assurer que Patchakamak les eût l'un et l'autre. On s'occuperait ensuite de rechercher le mode de conciliation. Patchakamak fut-il un Vichnou-Mitra du Pérou? fut-il un Fré-Knef ou un Mandouli? fût-il membre d'une Trimourti? eut-il des parents (Mama-Oello, Mama-Kotcha)? Mancokapak ne fut-il qu'une de ses incarnations (*Voy*. Manco-Capac, *Biog. univ.*, XXVI, 456)? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une grande ville du Pérou portait son nom et avait en son honneur un temple bâti par Patchakoutek, dixième inca, et démoli en 1533 par les soldats de Pizarre, qui violèrent les vierges consacrées au service du dieu. — On a remarqué que Patchakamak s'expliquerait par les mots hindou et grec πᾶς *kama*, tout amour ou amour universel. Ainsi dans Mithra se trouve *Mihr*.

PATELLA ou PATELLANA, déesse latine, présidait aux choses ouvertes ou aptes à s'ouvrir (*patere*).

PATELLARII DII (dieux des plats), dieux auxquels on faisait des libations pendant le repas. C'est un sobriquet que leur donne Plaute.

PATÉLO, dieu des Pruczes (anciens habitants de la Prusse), était figuré par une tête de mort.

PATÈQUES, Patæci, Παταικοί, Παταΐκοί, dieux gardiens et défenseurs dont les Phéniciens plaçaient les images tantôt à la proue des vaisseaux, pour les protéger contre les périls de la mer (Hérodote, liv. III, c. 37), tantôt sur leurs tables. Ces images les représentaient habituellement sous des formes de nains ou de pygmées. Quelquefois ils prenaient en outre des corps ventrus et sphériques, ce qui leur donne quelque trait de ressemblance avec les Canopes. Sous cette dernière forme ils étaient, à ce qu'il paraît, placés sur

les tables, à cause des dons qu'ils prodiguaient, comme au devant des navires en qualité de défenseurs et sous la forme de pygmées (*V.* Creuzer, *Dionysus*, p. 131, etc.). On présume que Melkarth, l'Hercule de Tyr, était un Patèque. Effectivement dans les plus anciennes religions on figure Hercule comme dieu de la table, et dans les beaux temps de la Grèce l'art se plut à le représenter la coupe à la main. Les Politii et les Pinarii de l'Italie ne semblent être que les prêtres d'un Hercule buveur. Hésychius (t. I, p. 1536) donne comme paraphrase d'Εὐφράδης évidemment épithète d'Hercule les mots Παταϊκός ἐπιτραπέζιος. On dérive Patèque de l'hébreu *patach*, graver, ou *batach*, avoir confiance.

PATRAGALI. *V.* Bhadrakali.

PATRICIUS, Janus comme tige commune de tout le peuple, père commun de tous les enfants de sa patrie, puis, dans un sens transcendantal, comme père de tout ce qui existe Autour de la conception spéciale signalée la première se groupent encore ces deux idées : 1° Janus lui-même est fils du sol, il est autochthone; 2° les *patres* (patriciens), tuteurs et aînés naturels de la population italique sont sous sa protection. Comp. Curiatius.

PATRIOUMPO, dieu prucze en l'honneur de qui les prêtres nourrissaient de lait un serpent.

PATRO, Thespiade, eut d'Hercule un fils nommé Archémaque.

PATROCLE, Patroclus, Πάτροκλος, fils du roi locrien Ménèce (d'où son nom patronymique *Menœtiades*) et de Sthénélé, tua le fils d'Amphidamas au jeu, quitta le pays, trouva un refuge chez Pélée, y fut élevé par Chiron avec Achille, se lia de l'amitié la plus tendre avec lui, et le suivit au siège de Troie. Dans l'Iliade il rend à son ami des services qui ont quelque chose de servile. Du reste, il est brave, et commande une des colonnes phthiotes. Quand Achille reste dans sa tente, Patrocle touché des désastres des Grecs obtient de lui la permission d'aller combattre avec les Thessaliens. A la vue de l'armure d'Achille que Patrocle a revêtue, les Troyens reculent jusqu'à leurs remparts. Mais vainement Patrocle tente de les escalader, trois fois Apollon l'en repousse; et finalement son casque tombe, sa pique se rompt, son bouclier s'échappe: Hector l'attaque, et n'a pas de peine à le percer d'un coup de lance. Un combat sanglant s'engage aussitôt autour de cette dépouille inanimée : enfin les Grecs l'emportent, et le corps de Patrocle rentre au camp. On sait qu'à cette triste nouvelle Achille reprit les armes, immola Hector aux mânes de son ami, et tua de sa main près de son bûcher douze prisonniers troyens. Les funérailles se terminèrent par des jeux funèbres. —Un autre Patrocle devait le jour à la Thespiade Pyrippe et à Hercule.

PATRON, Patro, compagnon d'Évandre, disputa le prix aux jeux donnés par Énée pour l'anniversaire de la mort de son père. On a prétendu que les Patrons à Rome tiraient leur nom de lui.

PATROOS, Πατρῷος : 1° Apollon, 2° Bacchus, 3° Jupiter. Le premier et le dernier portaient ce nom dans Athènes. Jupiter de plus l'avait dans Argos, et, dit-on, l'avait eu dans Troie. Priam fut immolé aux pieds de l'autel de Zévs Patrôos.—Ce nom veut dire *des aïeux*, et rappelle le régime patriarcal des populations primitives.

PATULCIUS, Janus en tant qu'il



ouvre, qu'il commence, qu'il inaugure, qu'il crée, qu'il active : lorsqu'il ferme, achève, maintient ou immobilise, il prend le nom de Clusius. Ces deux mots, Patulcius et Clusius, s'emploient surtout lorsqu'il s'agit de l'ouverture et de la fermeture du temple de Janus.—Peut-être y a-t-il quelque rapprochement à établir entre Patulcius et le Khouçor (dieu-ouvreur des Phéniciens) ou le Fta d'Égypte, qui d'un coup de marteau divise en deux l'œuf du monde.—Rac. : *pateo*.

PAUSE, Παῦσος, dieu du repos et de la paix, opposé à Bellone.

PAUVRETÉ. *V*. Penia.

PAVANA, autrement Marouta ou Vaïou, un des huit Vaçous hindous, préside à l'air, aux vents, aux sons, à la musique, au nord-ouest. C'est le père du célèbre musicien Hanouman qui au fond nous semble le même que lui. Il pénètre toutes les créatures, il embrasse toutes choses, il est la respiration et presque l'âme universelle, Mahanatma. Comp. Pan, Faune, Phanès.—Marouta-Pavana a sous ses ordres un grand nombre de génies subalternes nommés ainsi que lui Marouta (ou Marouters).

PAVOR, la Peur, déité latine mâle à qui Tullus Hostilius éleva une statue. Parmi les prêtres Saliens était une division que l'on nommait *Pavorii* ou *Pavorini*. Comparez Pallor.

PÉAN, Pæan, Παιάν, Apollon-médecin, du moins au dire des anciens. Mais comment alors dériver ce nom de παίειν, *frapper*, *darder* (à cause de ses rayons)? Le fait est que l'on chantait en l'honneur des deux Latoïdes des hymnes dits Péans, parce qu'ils se terminaient par cette exclamation, ἰή, Παιάν (dont on a fait ἰή, παῖ ἄν). Ces refrains devinrent usuels lors des épidémies. Dans la suite le nom de Péan s'étendit à tous les hymnes. On chantait un Péan à Mars en marchant au combat, à Apollon après la victoire. On en composa de même en l'honneur de Neptune, d'Hygie, des grands hommes.

PÉAS, Παιάς, berger qui mit le feu au bûcher d'Hercule, et qui en récompense reçut du héros son arc et ses flèches. On le donne souvent comme père de Philoctète dont on raconte absolument la même chose.

PECUNIA, l'argent personnifié, était invoqué par les Romains. C'était même, à ce que nous assure S. Augustin, un surnom de Jupiter, véritable pendant de Junon Moneta prise dans le sens vulgaire.

PÉDASE, Πήδασος, fils du Priamide Bucolion et de la nymphe-naïade Abarbarée, périt ainsi que son frère (jumeau?) Ésèpe sous les coups d'Euryale pendant le siège de Troie (*Voy*. Abarbarée). Il y avait dans la Troade une ville appelée Pédase, qui fut ruinée par les Grecs; elle avait cependant été fondée par les Lélègues qui appartenaient à la race grecque. Deux autres villes, l'une du Péloponèse (*Iliad*., IX, 152), dans le territoire de Pylos (Messène), l'autre (Πήδασα, Πήδασον) dans la Carie, entre Halicarnasse, Milet et Stratonicée (Hérodote, I, 175, VI, 20, VIII, 104; Pline le Natur., V, 29), portèrent aussi le nom de Pédase. La dernière, qui est peut-être la même que la Pédase de Tite Live (XXXIII, 30), mais qu'il ne faut pas confondre avec Pédase où la confédération carienne battit les Perses, semble avoir été fondée par les Lélègues de la Pédase troyenne (Raoul-Rochette, *Col. grecq*., I, 386). Une vieille tradition disait que toutes les fois que cette ville serait menacée de quelque danger une longue

barbe couvrirait le menton de sa prêtresse. Ce miracle eut lieu trois fois. — Achille prit au sac de la Thèbes d'Éétion un magnifique cheval appelé Pédase, qui fut tué par Sarpédon.

PEDÉE, Pedeus, Πηδεύς, fils d'Anténor et d'une concubine, avait été élevé par Théaiis, femme de ce prince. Mégès le tua au siège de Troie.

PEDIAS, Πεδιάς, fille du Spartiate Ménys, femme de Cranaüs et mère des trois nymphes Cranaïdes, Cranaé, Cranechme et Atthis. Pédias en grec veut dire la plaine. *Voy.* sur ces noms l'article Cranaus.

PEDICRATE, Pedicrates, Πεδικράτης, chef siciliote tué par Hercule. Ses concitoyens en firent un dieu.

PEDOTROPHE, Pædotrophus, Παιδοτρόφος, Cérès en tant que déesse. C'est une des faces de l'alimentation dont cette déesse est le symbole. On donnait aussi ce nom à Diane dans Coronée. Selon les anciens, la lune exerçait une influence puissante sur l'accroissement des végétaux et des animaux. Diane pourtant était célèbre aussi par la barbarie de quelques-uns de ses adorateurs à l'égard des enfants. On lui en sacrifia souvent à titre de victimes, et à Sparte on fouettait jusqu'au sang des jeunes gens à son autel.

PÉGASE, Pegasus, Πήγασος, célèbre cheval ailé, naquit du sang de Méduse décapitée comme d'une source (πηγη) étincelante, et soudain s'envola dans les régions d'où partent la foudre et l'éclair. D'un coup de pied il fit jaillir sur l'Hélicon l'Hippocrène. Minerve le domta, puis en fit cadeau à Persée, pour qu'il se rendît en Éthiopie auprès d'Andromède; et puis à Bellérophon pour combattre la Chimère. Dans la suite ce héros ayant voulu forcer le coursier divin à le porter aux cieux se laissa tomber et, tandis que son corps se brisait sur le sol, Pégase alla former une constellation parmi les astres. Les poètes le placent sur le Parnasse, au milieu du cortège sacré d'Apollon, et supposent que les amants des Muses traversent l'espace sur son dos. — Les évhéméristes veulent que Pégase ait été un navire dont la proue portait un cheval. Les vrais mythologues voient tous que Pégase est un être mythologique totalement imaginaire. Il est l'auxiliaire des héros de la lumière, Persée et Bellérophon, héros qui l'un et l'autre sont, non pas des Oxypores ou robustes marcheurs, mais des Célendéris ou rapides écuyers. Arion, cheval d'Adraste, est absolument dans le même cas, mais il a quelque chose de plus terrestre. Le père de Pégase, ce père que l'on ne nomme pas, c'est Neptune, dieu des eaux et par suite de la nuit et du couchant, Neptune qui sans cesse emprunte la forme du cheval, Neptune qui a violé Minerve-Méduse. La Méduse dont on tranche la tête est enceinte. Le sang qui coule de sa plaie est un lac. Ce lac n'est pas de l'eau, c'est de l'eau-lumière. Aussi voyez ce qui en sort! un glaive d'or, un cheval de pourpre, Chrysaor et Pégase. Neptune aussi était le père d'Arion; mais là Cérès, Cérès qui est la terre, était la mère. La physionomie d'Arion est donc à juste titre un peu plus terne. Trézène avait aussi son Hippocrène issue d'un coup de pied de Pégase, quand Bellérophon monta pour la première fois ce noble coursier. Il faut joindre à ces deux fontaines pélasgiques celle de Pirène dans l'Acrocorinthe. Selon Antoninus Liberalis l'Hippocrène de

l'Hélicon naquit lors de la contestation musicale des Piérides et des Muses. Charmée de cette ravissante harmonie, la cime du mont grandissait, s'élevait, passait la nue, et semblait aspirer à l'Olympe. Pégase vint, et d'un coup de pied comprima l'essor ambitieux de la montagne, soudain restreinte aux limites dont elle s'était emparée.—On voit aussi Pégase faire partie des troupeaux d'Admète. Ce mythe s'explique par la présence d'Apollon au milieu de ces troupeaux. Pégase, coursier solaire, se place naturellement parmi les parèdres du dieu soleil le plus élégant et le plus en vogue de la Grèce. Toutefois il y a là du syncrétisme; car Apollon affectionne le char, le quadrige, et par conséquent l'attelage de quatre chevaux. Or, Pégase est l'unique cheval du luminiforme cavalier qui presse les flancs ailés de ses pieds.—On peut voir Pégase sous les n°s 390-394* de la *Galerie mythologique* de Millin. Cinq fois il s'y trouve en rapport avec le héros de Trézène, Bellérophon. La sixième gravure tirée des *Pitture de' Nasoni*, XX, représente son admission dans les écuries de l'Olympe. Trois Nymphes en prennent soin; l'une se baisse pour le baigner, l'autre le caresse et porte un vase pour l'arroser d'eau, la troisième tient aussi un vase; toutes sont couronnées de plantes aquatiques.

PEGÉES, Πηγαίαι, Nymphes des fontaines, sont les mêmes que les Crénées. Au reste, *voy.* NYMPHES.

PÉIROUM, divinité japonaise, viendra, disent les habitants du pays, à la fin du monde.

PÉLAGIE, Πελαγία, maritime: 1° Vénus (plus ordinairement Pontià), 2° Isis (plus ordinairement Pharià). Celle-ci se trouve très-souvent sur les médailles. Une île de même **nom, voisine des colonnes d'Hercule, était consacrée à Saturne. Elle est** remarquable en ce qu'elle nous montre un culte analogue à celui de Moloch dans ces lieux reculés de l'Occident, et de plus un dieu flamme dévorante jouant avec les eaux.

PÉLAGON: 1° Phocéen, fils d'Amphidamas, était le maître de la vache dont Cadmus suivit la trace jusqu'au lieu qui devait être l'emplacement de Thèbes; 2° prétendant d'Hippodamie, tué par Œnomaüs; 3° chef grec du corps d'armée de Nestor; 4° Troyen tué par Sarpédon. Un cinquième Pélagon ne diffère point de Pélasgue.

PÉLAGOS, Πέλαγος, la Mer, ne diffère pas de l'Océan. On le donne comme fils de la Terre seule.

PÉLARGÉ, Πελάργη, fille de Potnée, épouse d'Isthmios et introductrice du culte cabirique à Thèbes, était honorée par le sacrifice annuel de quelque femelle pleine. On rapportait l'origine de cette cérémonie à un ordre de l'oracle de Dodone et non de Delphes. — Nul doute que Pélargé ne soit une déesse-cigogne (πελάργος) La religion dodonaïque, semblable ici au culte assyrien, avait les colombes en vénération; et les mythes de Sémiramis, de Vénus en sont remplis (comp. PÉRISTÈRE). Or, d'une part cigogne et colombe se rapprochaient, la cigogne comme mère, les colombes comme filles; puis la cigogne se dédouble en colombe. La grande déesse se délègue donc en une prêtresse, et celle-ci en prêtresses secondaires. De là les Péléiades de Dodone: Pélargé les résume en même temps qu'elle les précède. Les Péléiades étaient prophétesses; car la divination était, selon les anciens, un des caractères des oiseaux. Le vent, la lumière, l'air pur, s'allient aisé-

ment avec l'idée de prophète. Le ciel semble l'officine de l'avenir, l'arsenal des secrets prophétiques, le foyer lumineux d'où jaillit toute étincelle de révélation. Aussi l'Eoroch en Perse, le pic en Italie, mille autres dans tous les pays sauvages, sont-ils censés porter du cœur des dieux à l'oreille des hommes les secrets que cache le sein de l'avenir. Quant à la liaison de Dodone et du culte cabirique, elle est connue : aussi n'est-ce pas là ce qui doit étonner dans l'histoire de Pélargé ; c'est la coexistence de la face cabirique de la déesse avec la forme de cigogne.

PÉLASGUE, Pelasgus, Πέλασγος, est évidemment la personnification de la race pélasgique, une des plus anciennes de celles qui habitèrent le sol de la Grèce, et à coup sûr la première de celles auxquelles on peut accorder une civilisation. Comme cette civilisation rudimentaire se manifesta d'abord sur des points éloignés les uns des autres, il n'est pas étonnant que l'on nomme plusieurs Pélasgues. Quatre au moins appartiennent à la dynastie des Inachides. 1° Un fils d'Inachus, père de Lycaon et fondateur de la civilisation en Arcadie. 2° Un fils de Phoronée, et en conséquence petit-fils d'Inachus. 3° Un fils de Jupiter et de la Phoronéide Niobé, et en conséquence arrière-petit fils d'Inachus (on le regarde comme identique à Argus). 4° Un fils de Crotope ou de Triopas, célèbre pour avoir reçu Danaüs et les Danaïdes à leur sortie d'Égypte : Eschyle seul en parle ; c'est sans doute le même que Sthénèle. A ce groupe quaternaire il faut joindre 1° un fils de Lycaon, 2° un fils d'Arcas, en conséquence petit-fils de Lycaon. Des mythologues nomment comme tout à fait distinct de la masse des Inachides le Pélasgue arcadien, premier et rude civilisateur du pays, et ne lui donnent ni le vieil Inachus pour père, ni Lycaon pour fils. Ils le qualifient de Γηγενής, né de la terre. Hors de l'une et de l'autre de ces sous-divisions flotte un Pélasgue, fils de Neptune, un Pélasgue, fils d'Asope et de Mérope, un Pelasgue, auteur de la race des Thessaliens, père de Thessale. Ce dernier Pélasgue n'apparaît point seul en Thessalie ; il a deux frères avec lui, Achéos et Phthios. — En somme donc, nous trouvons huit ou dix Pélasgues très-nettement distincts. Complétons cet exposé des dires vulgaires en racontant ce que fit le Pélasgue civilisateur dans l'Arcadie. Par lui les sauvages habitants apprirent l'art de se loger dans des cabanes, de se vêtir de peaux de sanglier, de se nourrir des fruits du hêtre et du chêne, tandis que jusque-là on avait vécu de feuilles d'arbres, d'herbes et de racines. Cette civilisation n'est pas brillante. Les Arcadiens la gardèrent longtemps ; car les Lacédémoniens, s'étant avisés un jour de demander à la Pythie s'ils se trouveraient bien d'une guerre faite aux Arcadiens, la prophétesse ne répondit que par un distique dont voici le sens :

N'espérez point domter et tenir à la chaîne
Qui déjeune du hêtre et qui soupe du chêne.

Après avoir pensé que des rois nommés Pélasgue avaient donné leur nom à leurs peuples, des modernes en sont venus à croire que Pélasgue était un titre générique. Ainsi Argus était Pélasgue, Sthénèle était Pélasgue, etc. C'était entrer dans la bonne voie ! mais il ne faut pas s'arrêter là. Pas un chef des antiques époques auxquelles on veut nous reporter ne s'est nommé Pélasgue. La race pé-

lasgue, comme toutes les races du monde, avait sa mythologie. Pélasgue qui la récapitule était son Adam : il est monade, il est membre d'une Trimourti. Toutes les généalogies plus haut données sont donc naturelles. Il est fils de la terre, si l'on veut; et si l'on veut, il est fils de l'onde, soit marine (Neptune), soit fluviatile (Asope); il a pour mère l'humanité (Mérope): il est dieu. Il apparaît avec deux frères sur un plateau; il se partage entre la Thessalie et l'Arcadie, deux grandes pointes d'où se sont élancés les clans pélasgues; il se multiplie surtout sur les listes semi-divines d'Argos, et forme à lui seul quatre de ces Anaces métamorphosés par l'évhémérisme en Inachides : enfin, à ce titre il est dieu.

PÉLATE. Pelates, fut tué par Corythe dans la rixe qui s'éleva aux noces de Persée et d'Andromède.

PÉLÉ, déesse des volcans dans les îles Sandwich. n'y compte presque plus d'adorateurs aujourd'hui. C'est surtout dans Haouaïi, si remarquable par son volcan de Kirouïa, que l'on prononçait son nom avec terreur et vénération. Les détails matériels de son culte étaient confiés à un kahou (intendant) dont la principale fonction était de veiller sur deux grandes plantations consacrées à la déesse, l'une sur le bord de la mer, l'autre dans le voisinage du cratère. La statue de Pélé était couverte de vêtements de coton; on lui servait, du moins de temps à autre, ses repas comme à une mortelle vivante et mangeante. A l'époque des fêtes solennelles, la prêtresse descendait dans les profondeurs du cratère, sûre que la protection de la déesse la préserverait de tout mal, et s'écriait en précipitant les dons dans l'abîme flamboyant : « Pélé, voici ta nourriture; » puis elle jetait les diverses pièces d'habillement en disant : « Pélé, voici tes vêtements. » M. Stewart, dans son dernier voyage aux îles Sandwich, a vu Lahaina, dernière prêtresse héréditaire de Pélé.

PÉLÉE, Peleus, Πηλεύς, fils d'Éaque, roi d'Egine, et de la Chironide Eudéis, tua son frère Phocus, et banni à perpétuité trouva un refuge à Phthie (Thessalie), à la cour d'Eurytion qui lui accorda la main d'Antigone sa fille, avec le tiers de son royaume. De ce mariage naquit Polydore. Plus tard, Pélée le perça d'un javelot, par mégarde, à la chasse du sanglier calydonique, et condamné de nouveau à l'exil se rendit à Iolcos. Acaste, roi de cette ville, le purifia; mais bientôt, croyant sur la foi d'Astydamie sa femme, qui vainement avait découvert au prince exilé l'amour qu'elle ressentait pour lui, que son hôte avait voulu le déshonorer, il lui vola ses armes pendant son sommeil, et le fit charger de chaînes. Heureusement Jupiter son grand-père, ou, selon d'autres, Castor et Pollux vinrent à son secours. Quelques poètes lui adjoignent Jason. Les trois ou quatre héros marchèrent sur Iolcos s'en emparèrent, et mirent à mort Astydamie : Pélée avait à venger, outre sa captivité, la mort de sa femme; car la reine d'Iolcos, soit pour vaincre, soit pour punir ses dédains, avait écrit a Antigone que son mari était sur le point d'épouser Stérope, et à cette nouvelle Antigone s'était pendue. Maître d'une grande partie de la Thessalie à la suite de cet évènement, Pélée voulut s'allier à une déesse. Thétis, sœur du roi de Scyros Lycomède et fille de Nérée et de Doris, attira ses vues. Mais Thétis qui avait été l'amie de Jupiter, et qui même avait conçu quelques instants

l'espoir de devenir son épouse, Thétis se révoltait à l'idée de n'avoir pour mari qu'un roi mortel. Il fallut à Pélée l'assistance de Jupiter pour triompher de l'opiniâtreté de sa fiancée. Protée femelle, Thétis empruntait successivement toutes les formes pour lui échapper. Enfin Pélée, dirigé par les conseils de Chiron (χεὶρ, la main), réussit à la mettre dans les chaînes. Dès-lors plus d'opposition à l'hymen! Le mariage, célébré en présence de tous les dieux assemblés sur le Pélion, fut suivi d'un festin magnifique. C'est la hiérogamie thessalienne par excellence. Tous les dieux, les uns après les autres, firent à Thétis leurs présents de noces. Neptune lui donna les chevaux immortels qu'Achille devait un jour atteler à son char, et qui versèrent des larmes prophétiques le jour de sa mort. La Discorde seule n'avait pas été invitée; on sait de quelle manière elle s'en vengea. La pomme sur laquelle elle avait tracé A LA PLUS BELLE amena les trois grandes déesses devant Pâris: Hélène fut le prix du jugement; et la fuite d'Hélène, en entraînant les Grecs devant Troie, vouait à une mort certaine le fruit unique des amours de Pélée et de Thétis. Thétis pourtant, suivant les mythologues à légendes paradoxales, fut sept fois enceinte avant de l'être d'Achille; mais tous ses fils mouraient à l'instant de la naissance. Achille né, Pélée s'efface de plus en plus. On saurait à peine s'il vit, s'il règne, sans le vieux Priam qui, lorsqu'aux pieds d'Achille il lui demande les restes inanimés d'Hector, fait planer dans un vague lointain la pâle figure de Pélée. Pélée a voué au fleuve Sperchius la blonde chevelure d'Achille, si Achille revient dans sa patrie. Puis, quand Achille est mort, ce sont des pleurs; Thétis lui dit de se retirer dans les Iles Fortunées, où dieu lui-même il voit planer Achille dieu; cinquante Néréides, dit-on, l'y ont conduit. Suivant les tragiques, Pélée envoie son fils, puis son petit-fils, à la tête des Myrmidons au siége de Troie; Pélée règne ou a la régence pendant qu'ils sont loin de la Phthiotide; Pélée défend Andromaque et son fils Molosse, qui est son arrière petit-fils, des attaques homicides de Ménélas et d'Hermione. Ce n'est qu'après toutes ces démonstrations qu'il reçoit de Thétis une invitation pour les Iles Fortunées. Il n'est pas besoin de dire combien les tragiques se montrent ici étrangers à l'esprit des mythes antiques. —Pélée était honoré à Pella comme demi-dieu. On lui sacrifiait un homme tous les ans. Pélée, Pella, Pélion, ne sont qu'un même mot, et ce mot ne diffère pas de phalle. Le phalle souvent est symbolisé par un mont. L'hymen de Pélée et de Thétis, du mont et du lac, du feu et de l'onde, est donc celui du phalle, principe mâle, et de la mamelle (τιτθός), principe femelle d'abord nommé Téthys, puis par une altération légère Thétis. Quant au rôle magique de Thétis, c'est à son article qu'il faut en chercher le commentaire.

PÉLÉGON, Πελέγων, fils du fleuve Axios et de la nymphe Péribée, fut père d'Astéropée.

PELETHRONIUS, roi Lapithe, inventa le frein et la selle.

PÉLIADES. *Voy.* l'art. suivant.

PÉLIAS, Πελίας, fils de Neptune (ou de Créthée) et de Tyro et frère d'Éson, usurpa sur lui le trône d'Iolcos, persécuta Jason que l'oracle lui indiquait comme destiné à reconquérir l'héritage de son père, et eut d'Anaxibie (ou de Philomaque), sa femme, Acaste et plusieurs filles (deux selon Pau-

sanias, Astéropie et Antinoé; trois selon Diodore, Alceste, Amphinome, Évadné; quatre selon Apollodore, Alceste, Pisidice, Pélopée, Hippothoé; cinq selon Hygin, Alceste, Isodice, Pélopée, Hippothoé, Méduse). On peut voir à l'article Éson les diverses traditions relatives à Pélias. Les uns le font mourir avant le retour des Argonautes qui, rentrés en Grèce, célèbrent en son honneur des jeux funèbres (*Voy.* Acaste). Les autres nous montrent Pélias courbé par le poids des ans, mais vivant encore lors de l'apparition de Médée en Thessalie. Alors se passe un drame terrible. Les filles de Pélias supplient la puissante sorcière qui a rajeuni Éson de rajeunir leur père. Médée feint d'y consentir, ordonne aux solliciteuses de couper par morceaux leur vieux père, et de jeter les lambeaux sanglants dans la chaudière; et là, elle les quitte, et va près de son époux rire de l'assassinat du rival d'Éson. On ajoute que les infortunées Péliades, honteuses et désespérées de leur méprise, allèrent finir leurs jours en Arcadie. — Un autre Pélias, chef troyen blessé par Ulysse, suivit Enée en Italie.

PELLÈNE, d'Argos, fondateur de Pellène en Achaïe, avait pour père Phorbas, et par conséquent Triopas pour aïeul.— Diane était honorée à Pellène sous le nom de Pellénide. Minerve avait le même nom dans la péninsule de Pellène en Macédoine. La statue de la Pellénide d'Achaïe était enfermée d'ordinaire. Son exhibition au grand jour frappait les yeux mortels d'aveuglement, rendait les arbres stériles, et faisait tomber les fruits. Lors de la procession solennelle qui avait lieu annuellement en l'honneur de la déesse, chacun baissait la tête devant cet ostensorium que portait la grande-prêtresse. Dans une bataille contre les Étoliens, la prêtresse un jour montra l'idole sans voile à l'armée ennemie qui fut sur le champ frappée de stupeur et mise en fuite.

PELLONIA, déesse latine invoquée comme présidant à l'expulsion de l'ennemi (*pellere*).

PÉLOPÉE ou PÉLOPIE, Pelopea, Πελόπεια, fille-épouse de Thyeste et nièce-épouse d'Atrée, est, dans la mythologie vulgaire, surprise et violée par son père dans un bois consacré à Minerve. Selon les uns, l'inceste est involontaire des deux parts. Selon les autres, Thyeste en a connaissance, et le consomme, parce que l'oracle lui a révélé que de cette incestueuse union naîtra un fils vengeur de ses injures. Pélopée devenue mère d'Égisthe l'abandonna d'abord; puis, quand elle eut épousé son oncle, le fit élever avec ses frères, Agamemnon et Ménélas. Survient ensuite l'épée de Thyeste, comme nœud du drame. Pélopée la lui a ravie à l'heure du viol, afin de reconnaître un jour le coupable, et l'a donnée à son fils. Long-temps après Égisthe, Thyeste, Pélopée se trouvent ensemble: Égisthe a ceint le glaive paternel; Thyeste à cette vue est transporté de joie et le reconnaît pour son fils; Pélopée au désespoir s'empare du fer et se tue.— Pélopée, véritable Pélops femelle, est une Axiocerse du cabiroïdisme d'Argos; elle fait les fonctions de femme tant pour Thyeste son père, que pour Atrée son oncle, parce qu'en mythologie il n'y a ni oncle, ni père, et qu'Atrée et Thyeste, ces deux Açouins, ces deux Dioscures, reviennent à un seul être. Quel être? Si l'on veut, ce sera le soleil dédoublé en deux soleils semestriels que symbolisent la nuit et le jour, mais plus

exactement c'est le feu-soleil sacrificateur. Ce point de vue riche et curieux, clé magique de tous ces meurtres qui souillent les pages de l'histoire des Tantalides, sera développé à l'article THYESTE. — Trois autres PÉLOPIE sont : 1° une Niobide ; 2° une Péliade ; 3° une autre fille de Thyeste, amante de Mars et mère de Cycnus.

PÉLOPS, le grand dieu-phalle de l'Élide, devait le jour à Tantale. On varie sur sa mère qu'on nomme tour à tour Dionée l'Atlantide, Clytie (fille d'Amphidamas), Eurythémiste (fille de Xanthe), Euryanasse (fille du Pactole), ou Eupry-tone, ou Taygète. Son père, roi de Lydie, le vit naître en Lydie ; une tradition différente lui donnait pour patrie l'Élide : déjà se dessinent deux mythes tout contraires, l'un d'origine asiatique, l'autre d'origine européenne. Tantale ayant reçu les dieux chez lui veut éprouver leur infaillibilité ; il hache son fils Pélops, et le leur sert. Déjà Minerve a goûté du mets fatal, quand Jupiter annonce aux conviés la scélératesse du roi de Lydie. On se lève, on s'agite, on se demande s'il est possible de réparer l'attentat du tyran : « Si l'on rassemblait ces lambeaux épars ? si le souffle du dieu des dieux ressoudait ces lambeaux ? » Ainsi en Égypte la plaintive Isis essaie de recomposer Osiris coupé en treize morceaux ; mais, comme à la victime de Typhon, il manque quelque chose à la victime de Tantale. Quoi ? La pudicité grecque ne toléra pas qu'il lui manquât le même organe qu'au bien-aimé d'Isis. Ce n'est que l'épaule qui manque à Pélops. L'euphémisme est clair pour ceux qui savent que Minerve est phalle, que ce qu'elle s'est assimilé par la manducation, c'est elle, c'est le phalle, que les oxyrrhynques de l'Égypte n'ont mangé d'Osiris que le phalle. Il serait facile de multiplier ces exemples de phallophagie. Pélops n'a perdu que l'épaule ! Jupiter lui en fait une d'ivoire ; Mercure ou Minerve l'adaptent délicatement à l'humérus et aux vertèbres du cou. Tantale va aux enfers mourir de faim sous le plus beau pommier, et de soif au milieu des eaux limpides qui baignent son menton ; et Pélops règne sur la Lydie. — Il enlève Ganymède ; Trôs réclame son jeune fils ; la guerre éclate ; Pélops n'est pas le plus fort, et il fuit en Élide, à la cour du roi de Pise OEnomâs, habile à la course des chars et père d'une beauté déjà fatale à treize prétendants, Hippodamie. Pélops, amoureux de la princesse, accepte la joûte dont elle doit être le prix ; mais il séduit Myrtile, cocher d'OEnomâs, et le détermine à ne pas arrêter le moyeu de la roue sur l'axe à l'aide des s ; et il arrive au but, tandis que le roi, son hôte, expire. Pélops devient alors possesseur d'Hippodamie et du royaume de Pise. Bientôt il y joint Olympie et d'autres districts, donne à ce vaste empire le nom de Péloponèse, et institue près de sa capitale, dans le lieu depuis nommé Olympie, les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter. Il meurt enfin chargé de jours, de gloire, de richesses et de puissance. Son tombeau devient un autel, et on lui sacrifie en même temps qu'aux autres dieux présidents de la joûte olympique. Une fête annuelle toute spéciale lui est consacrée sous le nom de Pélopées. Elle consistait en un sacrifice qui avait lieu dans le Pélopium, esplanade au milieu du bois sacré d'Altis consacré à Pélops par Hercule : la victime était un bélier noir. Les os de Pélops furent conservés dans une ciste de bronze. Une tradition dont St Clément

d'Alexandrie a été l'organe voulait que le Palladium eût été fait des os de Pélops. Encore Palladium, Pallas et Pélops en intime rapport. Quelquefois on voit Pélops aimé de Neptune, et recevant de lui, lorsqu'il veut joûter avec OEnomâs, un char d'or et des chevaux ailés ; le char même, selon Bœttiger, a des ailes. C'est ne rien comprendre à la mythologie que de voir Pélops ravi au ciel par Neptune pour lui verser le nectar, puis renvoyé sur la terre quand Tantale s'est rendu coupable à l'égard des dieux.— Pélops laissait en mourant trois fils, Atrée, Thyeste et Hippalque (la force du cheval), autrement Hippalime et Hippalame, tous trois d'Hippodamie. On lui donne aussi pour fils Chrysippe dont Laïus convoita la beauté, et que l'artificieuse Hippodamie fit tuer par son père, parce qu'il devait le jour à une rivale (Axioché ou Danaïs). Apollodore joint à cette liste deux fils, Alcathoüs et Pitthée, deux filles, Lysidice et Nicippe, dont il ne nomme pas la mère : dans Strabon, Trézène aussi est fils de Pélops.—Récapitulons les traits principaux de Pélops : 1° son cadmilisme dessiné par son apparition sous Tantale, sa mort, sa résurrection; 2° aspect phallique (il enlève Ganymède, il s'appelle Pélops, il fournit les éléments du Palladium); 3° sa solarité (il brille aux cieux, il règne en Élide, pays du soleil, Hélios); 4° l'institution de la joûte olympique, corollaire de la solarité (car le stade céleste que parcourt le soleil se reflète dans le stade des bords de l'Alphée; de là sa victoire sur OEnomâs, sa liaison avec le dieu Hippios (Neptune), et cette perpétuelle répétition de la syllabe *hipp*..... dans Hippodamie, Hippalque, Chrysippe, Nicippe); 5° enfin son dédoublement en deux soleils semestriels, Cadmiles tués et tuants, victimes-victimaires, Atrée et Thyeste. — Philostrate, dans ses tableaux ou *Icones*, décrit deux morceaux qui représentaient la course des chars de Pélops et d'OEnomâs. Les chevaux du dernier sont noirs, les coursiers de Pélops sont blancs. Sur le char de celui-ci brille Hippodamie en costume de fiancée; les riches tissus de la Phrygie le décorent. Le long de la route que suivent les chars se voient les tombeaux des treize prétendants. Le fleuve Alphée s'élève sur son lit d'azur pour jeter une couronne d'olivier sur la tête de Pélops. Dans l'autre morceau il porte, outre les habits phrygiens, la tiare des rois. Hippodamie en nymphe lance les regards d'un orgueilleux dédain sur OEnomâs, qui perd déjà du chemin, et qui de sa pique en l'air menace Myrtile. Un Amour placé tout près de lui brise l'essieu. Un sarcophage de Guattani, *Monum. ined.*, 1785, pl. I, porte aussi sur un de ses bas-reliefs la course d'OEnomâs et de Pélops. Deux bas-reliefs du Musée Mattéi le montrent emmenant en triomphe Hippodamie. Enfin Millin, *Monum. inéd.*, tom. I, fig. 2, a reproduit un Pélops faisant abreuver ses chevaux après la victoire.

PÉLORE, Peloros : 1° géant; 2° Sparte; 3° étranger qui vint annoncer aux Thessaliens la formation de la vallée de Tempé, et qui donna ainsi naissance à l'institution des Pélories.

PÉNATES, génies et dieux dispensateurs de la richesse, de la félicité, du bien, selon la religion étrusco-romaine. Le mot de Pénates est tour à tour un nom propre et une épithète : tantôt il résume les noms spéciaux de deux, quatre, six divini-

tés déjà connues et distinctes ; tantôt c'est un nom générique, le nom d'une classe dont on n'indique pas les individus. Mais de quelle manière et dans quel ordre ces deux sens se succédèrent-ils ? Pénates fut-il d'abord un nom générique, que plus tard les Pénaticoles appliquèrent à quelques-uns de leurs grands dieux ? ou bien, après avoir long temps entouré d'hommages tels ou tels dieux isolés, s'avisèrent-ils de les réunir dans une idée commune, dans une dénomination unique ? Tout semble annoncer que primitivement Vesta et Pallas, importées de Samothrace ou de quelque autre sanctuaire cabirique en Italie, reçurent là le nom de Pénates, mais qu'ensuite ce nom, par lequel on récapitulait Vesta et Pallas, fut appliqué à d'autres dieux étrangers et indigènes. Dispensateurs de la richesse, de la prospérité, de tout bien, les Pénates ont dû sembler tantôt les grands dieux eux-mêmes, tantôt de sublimes et célestes génies, et pour les philosophes des personnifications de telle ou telle force naturelle, de tel ou tel agent physique. Il en était absolument de même des Cabires à Imbros et à Samothrace. Aussi les âges postérieurs ont-ils qualifié les Pénates de δαίμονες (génies) plus souvent que de θεοί (dieux). Ils président : 1° à l'acquisition, à l'accroissement des richesses ; 2° à la liberté ; 3° à la vie, et par conséquent à la naissance. De là l'étymologie rapportée par Macrobe (*Saturn.*, III, 4) : « Penates... per quos *penitus* spiramus. » Pénates, primitivement, n'eut point d'autre sens. Pénas, car tel est le singulier que suppose Pénates (1), dérive de *penus*, radical *pen*... ; et nul doute que *penus* ne veuille dire richesse. Les autres sens de ce mot (subsistances, asile secret) se rattachent tous à celui-là ; à la tête des richesses figurent les richesses alimentaires : vivres, biens de toute sorte, ont dû être resserrés. *Deus penus* est donc un dieu-richesse, un dieu qui donne, un dieu qui verse, augmente et perpétue la richesse. Dispensateurs de ces richesses, les Pénates les octroient, non-seulement à l'individu, mais encore aux associations grandes et petites, à la famille comme à la cité, à la patrie. Il y a donc des Pénates privés, des Pénates familiers ou de la famille, des Pénates publics. On comprend maintenant que les Grecs aient quelquefois pris pour équivalent de Pénates les θεοὶ μύχιοι, dieux de la patrie. Enfin l'idée de dispensateur des richesses est si voisine de celle de conservateur, que de celle-là on passe immanquablement à celle-ci. Étrusques et Romains ne tardèrent donc pas à faire des Pénates des dieux gardiens, et sous ce rapport ils les rapprochèrent des Lares. Comme ces derniers, ils les placèrent dans l'asile le plus secret ou le plus sacré de la maison, dans un sanctuaire, ou bien auprès du foyer. Le Laraire reçut les Pénates avec les Lares : θεοὶ ἕρκιοι, *penetrales Dii* (*qui penitus insident*), devinrent des phrases synonymes de Pénates. Et pourtant les Pénates différaient des Lares 1° par leur élévation dans la hiérarchie divine, soit à titre de dieux, soit à titre de hautes forces naturelles personnifiées ; 2° par leur origine samothracienne et leur analogie avec les Cabires ; 3° par ce caractère de créateurs, de donateurs de la richesse que le Lare tout au plus maintient ; 4° par leur influence sur les richesses aussi

(1) Et ce singulier se lisait effectivement dans des inscriptions que mentionne Denys d'Halicarnasse : ΠΕΝΑϹ. Quelques-uns portent ΑΕΝΑϹ.

bien que sur la vie, tandis que le Lare semble plus spécialement concentrer ses soins sur la vie; 5° parce que les Pénates ne semblent point avoir d'antagonistes qui cherchent à défaire leur ouvrage, tandis que les Lares sont contrariés par les Larves; 6° enfin, par l'absence de tout lien entre les Pénates et les systèmes psychologiques ou pneumatologiques. Les Lares, au contraire, étaient les âmes des justes ramenées au séjour des vivants et devenues leurs protectrices. Croire avec Apulée et Photius, St Augustin et vingt modernes, qu'originairement il en fut de même pour les Pénates, c'est méconnaître leur caractère essentiel. Ajoutons que quelquefois on demanda des oracles aux Pénates. Les raisons ne manquaient pas : 1° Apollon, le dieu prophète par excellence, était Pénate; 2° Les Pénates étaient des θεοὶ μύχιοι (or μύχος, *penetrale*, *adytum*, sanctuaire, expliquait l'idée d'oracle); 3° les Pénates étaient des protecteurs. Un protecteur peut-il refuser ses avis, et, s'il est dieu, des oracles? — Plusieurs dieux furent, à une époque ou à une autre, qualifiés de Pénates. Dans les temps les plus reculés, Vesta et Pallas (Minerve-phalle) seules eurent des honneurs; car Pallas n'est autre que le phalle si constamment personnifié, dans la tétrade cabirique, sous les noms de Cadmile, d'Hermès, d'Hercule, de Bacchus, de Gigon, de Pallas même; et Vesta, soit qu'on l'identifie à la terre, (comme Dâ-Mater ou comme Perséphone), soit qu'on voie en elle Vulcain femelle, ou l'ardente Aphrodite, épouse-sœur de Vulcain, ou enfin Cabira, mère de Vulcain et d'Aphrodite, occupe toujours un haut rang dans les groupes cabiriques. L'une et l'autre, par leurs caractères épisodiques, devenaient aussi des dieux cachés, des dieux amis des retraites sombres, des asiles vénérés. Dieu-phalle, Pallas voulait un sanctuaire où l'on n'abordât qu'avec des pensées graves : Dieu-flamme, Vesta était la flamme centrale, le foyer asile saint et inviolé, autel naturel, centre du palais ou du temple. Le nom de Pénas faisait allusion à ces deux caractères; il traduisait Olbodoter (ὄλβος, *penus*), et, de plus, il laissait apercevoir dans le lointain les sens secondaires de *penus*, et tous ces mots de même famille *penitus*, *penetrale*, etc. Mais ces fastueuses épithètes et ces hommages ne convenaient-ils qu'à Minerve et à Vesta? Non, sans doute. Ainsi l'on voit successivement Jupiter, Janus, Mars, Romulus, devenir les Pénates de Rome, les Pénates de la ville, les Pénates publics, mais sans jamais dépouiller de ce titre Pallas et Vesta. Mercure aussi apparaît avec ce titre. Apollon et Neptune, antiques Pénates de Troie, selon Denys d'Halicarnasse (I, 68, édition Reisk) et Servius (*sur* II, 296 de *l'Enéide*), les précédèrent peut-être dans ce haut rang. Peut-être eurent-ils alors le nom de Dioscures, ou du moins un nom analogue; car nous savons que Castor et Pollux ne possèdent point exclusivement cette dénomination, et que leur légende est relativement moderne (*V.* DIOSCURES). Enfin Palès (au fond identique à Pallas), Cérès, la Fortune, le Génie de Jupiter, figurent aussi sur cette liste. Tous ces noms, qui, sauf le dernier, se retrouvent dans la nomenclature de Samothrace, achèvent de démontrer qu'originairement les Pénates se réfèrent aux Cabires. Enfin, dans quelques chapelles, on regardait Jupiter, Junon et Minerve

comme les véritables et suprêmes Pénates. Aux dernières époques de la république et sous l'empire, les Pénates s'étant mêlés aux Lares on en vint à ne plus distinguer nettement ces deux ordres d'intelligences protectrices, et l'on pouvait à son gré se choisir des Pénates parmi les dieux subalternes, les héros ou les êtres purement allégoriques. Seulement jamais on n'éleva au rang des Pénates les morts illustres, à moins peut-être que la flatterie n'ait salué de ce titre la cendre de quelques empereurs (Voy. *Rec. d'Inscr.*). — Ce qui semble donner aux Pénates une physionomie particulière, c'est la domesticité de leur culte et de leur influence. Pénates privés, ils font prospérer la maison, augmenter le revenu, fructifier le domaine; ils embellissent et enrichissent le foyer; ils ne servent point au-dehors, à moins que l'homme lui-même ne soit forcé de quitter le foyer paternel. Alors il emporte ses Pénates, ou du moins un de ses Pénates avec lui. Ainsi faisait Apulée; et c'est sous l'influence d'une idée semblable que Cicéron partant pour l'exil consacrait dans le Capitole sa Minerve d'argent. Pénates publics, ils protégent la patrie, ils préservent la frontière : on ne les invoque point lorsqu'il s'agit de faire des conquêtes, mais bien lorsqu'il s'agit de repousser l'invasion. Dans ce cas, la première prière est celle-ci : « Chassez l'ennemi » ; la deuxième (si l'on est vaincu, si la ville natale est prise), « Ressuscitez la patrie, faites « renaître la cité de ses cendres; et « enfin, s'il est impossible que ce vœu « s'accomplisse, émigrez sur nos pas « et suivez-nous; transportez le peu-« ple, relevez la cité, rallumez le « foyer sur les terres étrangères : « qu'un sol hospitalier recueille les « dieux et leurs adorateurs! » Ainsi s'exprimaient les vaincus survivant au sac de leur ville, ou les exilés contraints à fuir les plages natales. Ainsi, selon les légendes antiques, Teucer allait fonder loin de Salamine une Salamine, Hélénus une Troie à quatre cents lieues de Troie; Énée ne part pour l'Italie qu'avec le Palladium, avec les Pénates et les grands dieux (*Penatibus et magnis Diis*). Ainsi un des noms secrets de Rome fut Ilium. — Une loi des douze Tables prescrivait de rendre un culte aux Pénates et de continuer religieusement les cérémonies instituées en leur honneur par les chefs de famille. Du reste, l'usage permit bientôt d'en choisir à son gré de nouveaux que l'on adjoignait aux anciens, et par suite de donner la préférence aux nouveaux. Néron abandonna le culte de tous les dieux romains et grecs pour celui d'un Pénate favori. Alexandre-Sevère mit Jésus, Apollonius de Tyane et d'autres sages, au nombre de ses Pénates. Le Laraire, on l'a déjà dit, recevait également les Pénates et les Lares; il est possible que dans les riches maisons de Rome il y ait eu un asile exclusivement destiné aux Pénates. Souvent c'était l'atrium : une palme étant née spontanément dans la jointure des pierres du palais d'Auguste, ce prince la fit porter dans la cour des Pénates (Suétone, *Vie d'Auguste*). Ce passage rappelle naturellement le laurier domestique du palais de Priam dans l'Énéide. C'est principalement pendant la fête des Saturnales que l'on invoquait les Pénates. Les Compitalies, plutôt consacrées aux Lares et aux Mânes, passaient aussi pour une fête des Pénates. De plus, on devait leur rendre hommage une fois par mois dans chaque famille. Quelques adorateurs

des Pénates poussaient la dévotion au point de renouveler chaque jour, et même plusieurs fois le jour, l'expression de leurs vœux. Les hommages rendus aux Pénates consistaient en libations, en fumigations aromatiques, quelquefois en sacrifices (*thure, mero, aliquando victimis :* Apulée, *Ane d'or*). La victime la plus ordinaire était une truie; ainsi l'avait voulu Énée. La veille de la fête on parfumait leurs statues, on les couronnait de festons et de fleurs, on les enduisait de cire afin de les rendre luisantes. L'autel étincelait de flambeaux. — Nous n'avons aucune notion sur les représentations figurées des Pénates. Cicéron avait une Minerve d'argent. Servius (*sur l'En.*, II, 296) donne comme Pénates troyens deux jeunes hommes assis et armés de piques d'un très-ancien travail. Denys d'Halicarnasse (d'après Timée) parle de Pénates de fer et de cuivre, d'ouvrages d'argile (Canopes?), que l'on montrait dans un vieux temple de Lavinium; et des médailles de la famille Sulpicia (dans Montfaucon, *Ant. expl.*, I, p. 324 et suiv.) portent effectivement ces mêmes images diversement ornées, avec les lettres D. PP. (Dii Penates), et qui auraient appartenu à Troie.

PÉNÉE, Peneus, dieu-fleuve de la Thessalie, célèbre par le vallon de Tempé, au milieu duquel il coule, entre l'Ossa et l'Olympe, était le père de Daphné, qu'on nomme souvent *Peneis*.

PÉNÉLÉE, Peneleus, un des Argonautes, chef béote, tua Lycon, Corèbe, Ilionée, devant Troie, et fut tué par Polydamas.

PÉNÉLOPE, Πηνελόπη, femme d'Ulysse, était fille d'Icarius, nièce de Tyndarée, et cousine d'Hélène et de Clytemnestre. De nombreux prétendants se disputèrent sa main : Ulysse l'obtint, soit dans une joûte, soit pour avoir donné à Tyndarée, qu'effrayait l'impétuosité des prétendants, l'utile conseil de déférer le choix à sa fille et d'exiger d'eux le serment de s'unir tous contre celui qui s'opposerait, de quelque manière que ce fût, au vœu d'Hélène. Icarius voulut retenir à Sparte son gendre et sa fille, mais Ulysse ne tarda pas à le quitter; Icarius alors supplia sa fille de ne pas l'abandonner. Ulysse, las de tant de plaintes, dit à Pénélope de choisir : la jeune épouse baissa son voile, et Icarius, laissé seul, fit élever sur le lieu un autel à la pudeur. Pénélope donna bientôt à son époux un fils, Télémaque; mais presque au même instant le rapt d'Hélène souleva la Grèce contre Troie. Les ruses d'Ulysse, pour rester à Ithaque, furent vaines : il fallut partir. Dix ans se passèrent en batailles, dix ans en stériles navigations. Pénélope, pendant ces dix dernières années, se vit entourée de plus de cent prétendants qui, tous établis en maîtres au sein de la demeure d'Ulysse, sollicitaient impérieusement la main de la reine, et en attendant dilapidaient ses richesses. Pénélope sans défenseur résista constamment, tantôt refusant, tantôt différant sous de vains prétextes : tantôt c'était un péplum à Minerve qu'il fallait achever et qu'elle défaisait la nuit après y avoir travaillé le jour; tantôt c'était l'arc d'Ulysse qu'elle faisait tirer de son fourreau, promettant sa main à celui qui ferait passer la flèche dans plusieurs bagues disposées de suite. Les prétendants essayèrent; vains efforts! Ulysse, qui à cet instant venait d'entrer à Ithaque, vint seul à bout de l'entreprise. Bientôt la nouvelle de

son arrivée frappa les oreilles de cette fidèle épouse; mais tant de maux avaient flétri son cœur et ouvert son âme à la défiance, qu'elle ne se rendit qu'aux preuves les plus claires d'identité. Elle lui donna encore une fille nommée Ptoliporthe.—A Mantinée, on disait que Pénélope, odieuse à son époux qui lui imputait les désordres des prétendants, s'était retirée à Sparte, puis était venue mourir à Mantinée. Au reste, Pan en Arcadie passe souvent pour fils de Pénélope et des prétendants, ou de Pénélope et de Mercure.

PÉNIA, Πενία, la Pauvreté, passait pour fille du luxe et de l'orgueil; dans Plaute elle a pour mère la débauche; dans quelques poètes c'est la mère de l'industrie et des arts. Platon raconte qu'un jour, après un festin qui avait eu lieu dans l'Olympe, Plutus ayant trop bu s'endormit à la porte de la salle; Péniâ, qui venait glaner les restes du repas, l'aborda, lui plut et eut de lui l'Amour.

PENNIN, Penninus, héros éponyme des Alpes-Pennines, était le dieu suprême des montagnards. Caton et Servius l'ont pris pour une déesse, et en conséquence l'appellent Pennina. On a trouvé de lui une statue sur le piédestal de laquelle se lit l'épithète Optimus Maximus, et une colonne sur laquelle était posée une escarboucle dite œil de Pennin. Cette escarboucle rappelle le Kastrala hindou; et lors même qu'on la prendrait pour un emblème du soleil, elle n'indiquerait pas que le dieu qui en est paré n'est pas plus haut que le soleil.

PENTATHOURI, Pentathor et (sans doute vicieusement) Penteathyris, Πεντεάθυρις, trente-unième dynaste de la liste d'Ératosthène, est mis en rapport par Dupuis avec l'Astiro de Firmicus (Aseu de Saumaise) (*Voy.* Aseu). Cependant, d'après la colonne première de notre tableau des concordances annexé à l'art. Décans (*Voy.* ce mot), colonne qui prend le bélier pour point de départ de la liste décanographique, Pentathouri serait le Ptiau de Saumaise, ou Oroasoer de Firmicus, premier décan du Verseau. Le nom de Pentathouri signifiait (toujours selon le latercule d'Eratosthène) qui appartient à Athyr.

PENTHÉE, Pentheus, Πενθεύς, fils du Sparte Échion et d'Agavé, fut roi de Thèbes après son père. C'est un Cadmile dionysiaque, antagoniste des mystères de Bacchus; car c'est par l'antagonisme que les tragiques ont voulu amener ce massacre, dénouement inévitable de la courte vie du Cadmile. Penthée, cousin de Bacchus, s'oppose au culte de ce dieu du vin: Acète, amené devant lui, est jeté en prison, ainsi que Bacchus lui-même. Un miracle fait tomber leurs chaînes; le prince impie n'en poursuit pas moins ses projets. Lorsque les Bacchantes célèbrent les mystérieuses orgies, il monte sur un arbre du Cithéron pour contempler les cérémonies interdites à l'œil des profanes: on l'aperçoit, on l'égorge; on se dispute les lambeaux de son corps. Des légendaires attribuent ce massacre à ses tantes, Ino, Autonoé, et à sa mère Agavé. Bacchus les a frappées de délire: elles croient voir un jeune taureau; elles l'égorgent, et c'est alors qu'elles le lacèrent de leurs mains fanatiques.—Penthée est comme un anti-Bacchus, et pourtant est presque un Bacchus. Le dieu apparaît sous deux formes contraires: la forme pure, brillante, approuvée des dieux, est à proprement parler Bacchus; l'autre est Pen-

thée. Du reste, le rôle Cadmile de Penthée est bien le rôle de Bacchus que déchirent les Corybantes; la forme de jeune taureau est bien la forme favorite de Bacchus; enfin, l'arbre sur lequel il était monté servit aux Corinthiens à faire deux statues de Bacchus.

PENTHÉSILÉE, PENTHESILEA, Πενθεσίλεια, reine des Amazones après Ortygie, conduisit ses belliqueuses compagnes au secours de Priam, et fut tuée par Achille qui, ensuite, admirant sa beauté, versa des larmes de regret sur son cadavre. C'est alors que Thersite, ayant osé se moquer de cette preuve de sensibilité, fut tué d'un coup de poing par l'irascible chef phthiote.

PENTHILE, PENTHILUS, Πένθιλος: 1° fils de Périclymène; 2° fils naturel d'Oreste et d'Érigone, fille d'Égisthe. Il alla s'établir à Lesbos, où il régna.

PÉON, PÆON, Παιήων, médecin des dieux, guérit Pluton blessé par Hercule, et Mars blessé par Diomède; on le disait originaire d'Égypte. Était-ce Apollon, qui comme on sait porte le surnom de Péon, préside à la médecine, et a pour fils Esculape?—Quatre autres PÉON furent 1° un fils de Neptune et d'Hellé, après sa chute dans l'Hellespont; 2° un fils d'Endymion (Épée son frère l'ayant vaincu à la course, il lui céda le royaume d'Élide et alla donner son nom à la Péonie); 3° le père d'Agastrophe, tué par Diomède au siége de Troie; 4° un fils d'Antiloque et père de plusieurs fils qui, chassés de Mycènes par les Héraclides, furent nommés Péonides.

PEPENOUTH était dieu de la guerre chez les Saxons. On gardait dans son temple un cheval sacré sur lequel on croyait qu'il montait pour assister ses adorateurs pendant les batailles.

PERANTHE. *Voy*. PIRAS.

PERATE, PERATUS, fils de Neptune et de Calchinie la Leucippide.

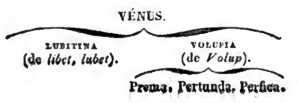
PERDICCA, fils de Polycaste et célèbre chasseur (de perdrix sans doute), devint amoureux de sa mère et mourut de désespoir, sans vouloir révéler l'état de son cœur.

PERDIX, Πέρδιξ, fille d'Eupalame, sœur de Dédale et mère de Tale, qui fut changée en perdrix.

PERDOIT, dieu prucze des eaux et des vents, était le patron des mariniers pêcheurs, qui, une fois au moins dans l'année, lui offraient dans une grange un magnifique dîner en poissons. Comp. DAGON. On l'invoquait dans les tempêtes et en touchant au port.

PERÉE, PEREUS, Πηρεύς, fils d'Élate et père de Néère, épouse d'Alée ou d'Autolycus, était Arcadien.

PERFICA, une des divinités romaines qui présidaient aux plaisirs des sens. Peu de noms sont plus propres à prouver combien il est vrai qu'en mythologie on s'est plu à personnaliser, à diviniser toutes les abstractions. Ce n'était pas assez d'avoir une déesse spécialement consacrée aux amours: on scinda ce fait, et on voulut distinguer en quelque sorte la passion, le sentiment, le caprice d'une part, de l'autre les actes physiques, la volupté; puis, décomposant celle-ci, on crut en saisir au moins trois, et on les dota chacun d'un nom particulier. De là cinq divinités partielles, vraie monnaie de Vénus.



L'intelligence des trois mots latins *Comprimere*, *Pertundere*, *Perficere*, suffira pour bien comprendre que ces trois dernières divinités, et bien d'autres encore, sont autant d'allégories. Surtout on ne dira plus, en termes aussi vagues que ridicules, que Perfica rend les plaisirs parfaits; ce n'est pas là ce que signifie le mot latin. Inuus ou Faune-Inuus, si digne d'être placé dans cette catégorie de dieux érotiques, est probablement une conception, non pas d'un autre ordre, mais d'un autre temps et d'une autre tête : le tableau ci-dessus ne contient que des déesses; Inuus est dieu; d'autre part, il ne diffère point essentiellement de Prema, et il y aurait double emploi à l'admettre. Quand furent imaginées ces plaisantes divinités? d'où vinrent-elles? furent-elles sérieusement et naïvement adorées? Nous n'osons entrer dans l'examen de ces questions. Toujours est-il que leurs effigies étaient posées le soir des noces dans les chambres nuptiales, et probablement dans bien d'autres aussi.

PERGAME, Pergamus, le dernier des trois fils de Pyrrhus et d'Andromaque, alla en Asie avec sa mère, tua en combat singulier Asius, roi de Teuthranie, et donna son nom à une ville de la Troade, où longtemps après on voyait le tombeau d'Andromaque. — Pergame était le nom de la citadelle de Troie (πύργος, tour) et d'une ville particulière de la Troade. Une ville de Crète aussi portait le nom de Pergame.

PERGASE, Pergasus, Πέργασος, père de Déicoon, tué à Troie par Agamemnon.

PERGOUBRIOS, dieu prucze, présidait à la végétation, et par conséquent aux céréales, aux herbes et aux feuillages. On célébrait sa fête à l'époque du renouvellement de l'année et au commencement du printemps. La cérémonie principale consistait en des espèces de libations de bière : le prêtre jetait par-dessus sa tête le contenu d'une coupe, et tout le monde suivait son exemple. D'autres dieux agriculturaux partageaient les hommages des Pruczes : tels étaient Perlevenou, et le samogitien Vaizganthos.

PÉRIBÉE, Periboea, Περίβοια, fille d'Alcathoüs, femme de Télamon et mère d'Ajax. Télamon, amant heureux avant de devenir époux, avait laissé découvrir son intrigue avec la princesse; il s'enfuit, et Péribée fut mise en mer sur un vaisseau dont le capitaine devait la noyer en route. Ce chef crut plus avantageux pour lui de la vendre, et l'envoya en conséquence à Salamine : c'était l'empire du père de Télamon, et le jeune prince, reconnaissant sa maîtresse, l'acheta et l'épousa. Après la mort d'Alcathoüs, Péribée réclama les droits de sa naissance, et fit passer la couronne de Mégare sur la tête d'Ajax. — Une Péribée, fille d'Hipponoos, nous présente de même une faiblesse amoureuse, un père sans indulgence, et un tiers chargé de faire mourir la coupable, mais n'exécutant pas sa commission. La faible jeune fille, c'est Péribée qui s'est laissé séduire par Mars, dit-elle; le père farouche, c'est Hipponoos qui veut qu'un prêtre de Mars et non Mars lui-même ait été le complice de sa fille; le commissionnaire infidèle, c'est OEnée, roi de Calydon, qui, veuf d'Althée et privé de Méléagre son fils, se console avec Péribée et devient père de Diomède. — Quatre autres Péribée sont : 1° une nymphe, fille aînée d'Acésamène, femme du dieu-fleuve Axios, mère de Pélégon; 2° une fille

du roi-géant Eurymédon, maîtresse ou femme de Neptune, mère de Nausithoüs; 3° la femme d'Icarius, père de Pénélope; 4° la femme de Polybe, ce roi de Corinthe dont Œdipe fut le fils adoptif.

PERICIONIOS, *enveloppé de la colonne*, Bacchus. C'est un des surnoms les plus importants de la mythologie. Bacchus, dans plus d'une occasion, est enseveli dans un utérus réel ou symbolique : le sein de sa mère, la cuisse de Jupiter, le mont Nysa, auquel il s'identifie, la ciste des frères Corybantes, le phalle dont il est l'âme, sont comme autant de pilastres dont la périphérie prismatique ou cylindrique l'enveloppe. Comp. Osiris, noyau du fût de la colonne qui orne le palais de Biblos.

PÉRICLYMÈNE, Periclymenus, le plus jeune des douze Néléides, avait le pouvoir de changer de forme. Lors de la lutte d'Hercule et des fils de Nélée, il se fit successivement fourmi, mouche, abeille, serpent, aigle; mais sous cette dernière forme il fut selon les uns percé d'une flèche, selon les autres abattu d'un coup de massue. Il figure sur quelques listes des Argonautes.—Un Périclymène de Thèbes, Neptunide, tua Parthénopée, un des sept chefs. —Une Périclymène, fille de Minyas et de Climène ou de Clytodore, fut femme de Phylaque et mère d'Iphicle.

PÉRIÈRES, Περιήρης : 1° fils d'Éole, roi de Messénie, époux de Gorgophone et père d'Apharée et Leucippe; 2° cocher de Ménécée, blessa Climène, roi minye d'Orchomène, et fut cause de la guerre au bout de laquelle Ergine imposa un tribut aux Thébains; 3° père de Bore qui fut époux de Polydore.

PÉRIGONE ou PÉRIGOUNE, Περιγούνη, fille du célèbre brigand Sinnis, épousa Thésée et le rendit père de Ménalippe, puis fut mariée par ce héros à Déionée, fils d'Euryte, roi d'OEchalie. De cette seconde union naquit Ioxe, chef des Ioxides de la Carie. Plutarque nous montre Périgone, à la mort de son père, cachée au milieu des roseaux et des asperges, et suppliant les dieux de ne pas être découverte par Thésée. Le héros l'entendit, l'appela, et parvint à calmer ses terreurs en lui réitérant l'assurance de ne pas lui faire de mal. Les Ioxides, en mémoire des services que les roseaux et les asperges avaient rendus à Périgone, ne brûlaient jamais ni celles-ci ni ceux-là.

PERILAS, ou Périlée, Perilaus, Περίλαος ou Περίλεως : 1° fils d'Ancée et de Samie; 2° fils d'Icarius et de Péribée : une tradition en faisait l'accusateur d'Oreste devant l'Aréopage. Sophocle avait composé une tragédie, aujourd'hui perdue, intitulée : *Périlas*.

PERIMEDE, Περιμήδης, hommes : 1° Centaure qui était aux noces de Pirithoüs; 2° père du chef phocéen Schédius; 3° compagnon d'Ulysse, un de ceux qui virent comme lui les enfers.

PERIMEDE, Περιμήδη, femmes : 1° magicienne fameuse (c'est évidemment le même nom que Médée, Médée sublime ou Archimède); 2° cinquième fille d'Éole, femme d'Achéloüs, mère d'Hippodame et d'Orestée; 3° femme de Phénix, et mère d'Europe et d'Astypalée; 4° sœur d'Amphitryon, femme de Licymne et mère d'OEone; 5° fille d'Eurysthée, tuée par les Athéniens.

PERIMÈLE, Περιμήλη, 1° fille d'Hippodamas, et maîtresse du dieu-fleuve Achéloüs (jetée à la mer par son père, elle fut métamorphosée par

Neptune en une des îles Échinades); 2° fille d'Amythaon, femme d'Antion, mère d'Ixion; 3° fille d'Admète, amante d'Argus et mère de Magnès.

PERIPHAS, Περίφας, roi d'Athènes, antérieur à Cécrops, n'est qu'un Jupiter à forme d'aigle. Dans les fables vulgaires, il comble de biens ses sujets, en reçoit des honneurs presque divins, inspire ainsi de la jalousie à Jupiter, qui veut d'abord le foudroyer, mais qui ensuite, amené à résipiscence par Apollon, se contente de le métamorphoser en aigle, ainsi que sa femme. — Six autres Périphas sont : 1° un Égyptide; 2° un fils d'Œnée, tué dans une bataille contre les Curètes; 3° un Lapithe qui renverse le centaure Pyrète; 4° le plus vaillant des Étoliens au siége de Troie (Mars le tue); 5° un chef grec, qui se distingua au même siége; 6° le gouverneur d'Ascagne.

PERIPHÈME, Periphemus, Περίφημος, dieu de Salamine, y avait un hérôon où Solon, par ordre de l'oracle, immolait des victimes.

PERIPHÈTE, Periphætus, Περίφαιτος, géant (qu'on donne aussi pour fils de Vulcain et d'Anticlée), infestait le voisinage d'Épidaure et fut tué par Thésée, qui prit sa massue et la porta comme monument de sa victoire. On appelle souvent Périphète le Rhophalophore (porteur de massue). — Un chef troyen tué par Teucer, un chef myconien tué par Hector, s'appellent aussi Périphète.

PERIPOLTAS, Περιπόλτας, devin, mena Ophelte et les peuples de Thessalie en Béotie, et fut la tige de la célèbre famille des Péripoltides.

PERISTÈRE, nymphe de la suite de Vénus, aida un jour Vénus à gagner la gageure qu'elle avait faite contre l'Amour de ramasser en un temps donné plus de fleurs que lui, et fut changée en colombe par le jeune dieu. *Péristéra*, en grec, veut dire colombe, et la colombe, on le sait, est l'oiseau parèdre de Vénus. Quelques mythologues ont parlé d'une Péristère, courtisane corinthienne à qui sa conduite aurait valu le nom de nymphe de Vénus, et qui aurait été ainsi l'occasion de cette fable.

PERITANE, d'Arcadie, plut tellement à Hélène, même après son enlèvement par Pâris, que ce prince, irrité du bonheur insolent de son rival, le fit mutiler. Les Arcadiens étendirent le nom de Péritane à tous les eunuques (περιτετμημένοι).

PERKEL, l'esprit du mal, selon les Finnois, émane de Rava et s'oppose en tout au bon Ioumala. On le voit jouer aussi un rôle dans la mythologie lapone : c'est lui qui crée Horagalls, qu'au reste Ioumala ensuite élève et sanctifie.

PERKOUN, le dieu du tonnerre chez les Esthes, répondait à peu près au Péroun des Slaves. Le mot grec κεραυνός offre une analogie bien singulière avec Perkoun. Son temple à Kiev était hors de la cour Térimnoï, sur un coteau très-élevé au-dessus du ruisseau Boutchov. Sa statue était de bois, sa tête d'argent à oreilles et à moustaches d'or, ses pieds de fer.

PERO, Πηρώ, fille de Nélée et de Chloris, était un prodige de sagesse autant que de beauté. Nélée la voyant recherchée par une foule de prétendants, promit sa main à celui qui amènerait de Phylacé les bœufs d'Iphicle. Mélampe gagna le prix et donna Péro à son frère Bias; celle-ci le rendit père de Talâs, de Laodoque et d'Asios.—Une autre Péro ou Péroé (comp. Béroé) fut aimée de Neptune et en eut le fleuve Asope; enfin on nomme encore une Péroé

fille du dieu-fleuve Asope et mère du fleuve Péroé, en Béotie.

1. PÉROUN, roi d'une île voisine de Formose et célèbre par l'opulence et les vices de ses habitants qu'avait enrichis la fabrique de la porcelaine, fut averti une nuit par les dieux que l'île allait être anéantie, et que quand il verrait une tache rouge sur deux idoles il devrait s'embarquer avec sa famille et fuir loin de cette plage vouée à la destruction. Le bon roi assemble ses sujets, leur raconte le songe terrible dont l'ont gratifié les dieux, et engage l'auditoire à résipiscence; les impies répètent que des songes sont des rêves. Un plaisant même osa, la nuit suivante, aller marquer de rouge les deux idoles indiquées. A cette vue, le lendemain, Péroun s'embarque avec sa famille; un affreux déluge noie l'île et ses habitants; la Chine voit aborder sur ses côtes l'arche sainte qui porte Péroun, et institue en son honneur une fête qui se célèbre encore tous les ans dans les provinces méridionales de l'empire. Les Japonais célèbrent aussi en l'honneur de Péroun, le 3 du cinquième mois de l'année, une fête dans laquelle les jeunes gens, en exécutant des courses sur l'eau, répètent souvent le nom de Péroun.

2. PEROUN, dieu de la foudre chez les Slaves russes. Son nom vient du mot slavon *pérou*, qui veut dire je frappe (dieu qui frappe, qui terrasse) : on nomme l'éclair *péroun*. Les Slaves russes adoraient encore ce dieu dans le 6e siècle. Il occupait le premier rang parmi leurs idoles.

PERPHÈRES, Perpheri, Πέρφεροι, autrement Oulophores ou Amallophores, envoyés sacrés qui vinrent, avec les deux vierges Laodice et Hypéroque, des contrées hyperboréennes dans l'île de Délos pour achever d'y consolider le culte de Diane (Artémis) et d'Apollon. Déjà deux ou trois autres prêtresses les y avaient précédés (*Voy.* Apollon, Diane, Ilithye). Les quatre ou cinq vierges hyperboréennes, propagandistes du culte des dieux-lumière, sont nommées Hécaerge ou Argé, Opis (Callimaque ajoute Loxo), Laodice et Hypéroque. Les Perphères, soumis aux vierges, jouent dans cette institution définitive du culte d'Apollon, le rôle de ministres, de Cadmiles, d'Ἄγγελοι, d'êtres semi-humains, liens d'or intangibles qui unissent le ciel à la terre, l'adorable à la foule qui adore. Ils portent les dons les plus légers, de la laine, des gâteaux de pure farine dans des gerbes de blé; de là leur nom de Perphères (*per*.... pour παρά : παραφέροντες, παρφόροι? porteurs); d'Amollophores (ἄμαλλα, laine), d'Oulophores (οὖλος, frisé, et plus tard gâteau).

PERSA ou PERSÉ (quelquefois Perséis), Océanide, femme du soleil, mère d'un fils, Éete, et de trois filles, Persé, Circé, Pasiphaé. Ces trois filles, toutes trois ondines solaires et resplendissantes magiciennes, forment une triade, dédoublement de la grande Persa; c'est ce que prouve au moins la présence d'une autre Persé parmi ces filles. C'est ainsi que l'Agraule athénienne se dédouble en trois nymphes Agraulides, dont une aussi se nomme Agraule.

PERSÉE, Perseus, Περσεύς, héros solaire grec, passait pour fils de Danaé et de Jupiter qui, pour pénétrer jusqu'à elle, s'était transformé en pluie d'or (soleil). Acrisius, roi d'Argos, père de la princesse, apprend avec courroux que sa fille, au fond de la tour brumeuse (l'utérus) où il l'a ensevelie, n'a point été inaccessible au sublime fécondateur,

et que déjà ses flancs portent le fils (soleil) qui doit, suivant un oracle, lui ravir (à lui ténèbres) l'empire et la vie. Par ses ordres, la mère et le fils sont l'une et l'autre jetés à la mer, dans un coffre non moins obscur et plus étroit que la tour opaque dans les mystérieuses profondeurs de laquelle fut conçu l'enfant divin. La boîte sacrée flotte sur la mer; enfin, les houles capricieuses la jettent sur la grève, à Sériphо, îlot stérile dont les pointes rocailleuses et nues semblent une concession précaire des flots. Dans cette île, où à peine la terre nourrit les hommes, se trouve un roi, Polydecte. Il accueille Danaé : mais bientôt l'hôte généreux devient exigeant à son tour; la princesse n'a pas reçu gratis un asile, et doit payer de ses faveurs ou de sa main la protection du roitelet. Heureusement, les dieux grandissent vite dans les légendes. Jupiter à un an combat et renverse les Titans; Acarnas et Amphotère deviennent adultes en quelques minutes pour venger leur père. Qu'on ne prenne pas trop à la lettre ce que les poètes racontent de l'éducation de Persée dans le temple de Minerve, sous la tutèle de Polydecte ou de Dictys (le filet) son frère qui a sauvé les deux victimes d'Acrisius. Encore imberbe adolescent, Persée impose déjà au tyran de Sériphо, et inspire à sa mère assez de confiance pour résister aux sollicitations impérieuses du sultan insulaire. Polydecte sent trop que tant que Persée restera dans son île, ses projets seront inutiles. Comme Acaste, Prœtus, Eurysthée à l'égard de Jason, de Bellérophon, d'Hercule, il cherche à éblouir le jeune héros par l'éclat de la gloire, et il lui propose d'attaquer les Gorgones : Persée accepte. Pour assurer le succès de son audacieuse expédition, Minerve lui apporte l'égide, Pluton le casque d'invisibilité. Avant d'arriver aux Gorgones, il fallait domter les Grées qui, seules, avaient le secret de la demeure des Gorgones : Persée en vient à bout, et continuant sa route, après ce prélude de victoire, il parvient auprès des Gorgones, qu'il trouve à l'instant où elles se sont endormies, abat de sa harpé de diamant la tête de Méduse et la serre dans une poche à franges d'or qu'il a sur les épaules. S'emparant ensuite de Pégase qui a jailli du sang de la Gorgone expirante, il s'élève dans les airs, arrive en Mauritanie, demande l'hospitalité au roi-géant Atlas, et, n'en recevant qu'un accueil défavorable, il le change en montagne. On le montre, par la même occasion, enlevant les pommes d'or du jardin des Hespérides, exploit célèbre dans l'histoire d'Hercule. On dit aussi qu'il secourut en Libye la reine des Amazones contre les noires Gorgones. De la côte à la fois septentrionale et occidentale de l'Afrique, on le voit passer ensuite dans l'énigmatique Éthiopie, dont tour à tour Joppé ou Souaken est la capitale. Là il délivre Andromède exposée à un monstre marin et victime future de l'orgueil de sa mère; Andromède sauvée devient son épouse. Mais, au milieu du festin nuptial, Phinée, oncle de la jeune princesse, Phinée, dont la sourde ambition a long-temps convoité l'héritière et le trône d'Éthiopie, vient, à la tête de ses partisans, troubler la joie des convives. Le sang coule en longs ruisseaux avec le vin. Pour mettre fin à une lutte opiniâtre, Persée tire de son obscur fourreau la tête de Méduse, crie à ses amis de fermer les yeux, et, présentant à ses farouches ennemis la sombre face de la

Gorgone, les transforme à l'instant même en pierres. En Égypte, il laisse l'empreinte de son pied à Chemmis. Une tradition le fait surgir au milieu des sérails d'Assyrie, où il met à mort Sardanapale. L'Europe enfin le voit rentrer dans son labyrinthe d'îles et de péninsules aux bizarres découpures. Pégase le porte dans Argos, où règne Prœtus usurpateur des droits d'Acrisius, et bientôt Prœtus expire. Acrisius lui-même, dès que l'existence du fils de Danaé lui a été révélée, a pris la fuite pour se dérober aux menaces de l'oracle qui annonçaient qu'il mourrait de sa main; mais les destinées doivent s'accomplir: Acrisius et Persée se rencontrent en Thessalie à des joûtes solennelles, et le petit-fils tue son aïeul d'un coup de disque. Les Grecs, avec leur imagination conteuse, ont voulu que Persée se fût dirigé vers la Thessalie dans l'intention de retrouver son grand-père, et l'ait tué sans le connaître. Enfin, Persée reparaît de nouveau dans l'île étroite où il a reçu la naissance. Danaé remplit toujours son rôle de beauté-passiveté, objet des désirs du principe mâle. Polydecte est toujours un génie ahrimanien en opposition avec le génie du bien. Persée le réduit au néant. Toujours épris de Danaé, mais las de sa longue résistance, Polydecte à table va lui faire violence, quand tout à coup le vainqueur de la Gorgone apparaît et pétrifie le tyran. — Ici se borne la série des victoires. Nous retrouvons ensuite Persée dans l'Argolide, bâtissant ou faisant bâtir par les Cyclopes, forgerons souterrains, une capitale nouvelle, Mycènes, et abandonnant Argos au fils de Prœtus, le jaloux Mégapenthe. Un peu plus tard, il troque avec son parent; et, quoique cet accord nouveau soit avantageux pour Mégapenthe, celui-ci tue Persée dans une embuscade pour venger la mort de Prœtus. Persée, en mourant, laissa d'Andromède cinq fils: Alcée, Sthénèle, Hellée, Mestor, Électryon, et une fille Gorgophone. Ces six rejetons du sang de Lyncée et d'Abas naquirent en Grèce, suivant les Grecs. Un autre fils Persès était né en Éthiopie, ce qui veut dire en Orient. Des cinq fils, dont le Péloponèse fut la patrie, un seul mourut sans laisser de traces; les quatre autres régnèrent. Alcée, le plus important d'entre eux, donna le jour à Amphitryon. Sthénèle fut père d'Eurysthée. Électryon eut Alcmène, outre neuf fils tués par les Ptérélaïdes. Ainsi Amphitryon, Eurysthée, Alcmène, sont cousins issus de germains. Amphitryon et Alcmène forment, en s'épousant, un couple pur et luminiforme opposé à Eurysthée, esprit de malice et de jalousie. De ce couple provient Hercule, qui en continue les caractères en les embellissant encore. Son antagoniste est un oncle. Ainsi Krichna aux Indes trouve un persécuteur et un opposant dans Kansa. — Il n'est pas étonnant qu'on se soit mis à la torture pour expliquer historiquement la biographie de Persée. Ces explications historiques n'ont pas l'ombre du sens commun. Le nom de Persée, d'abord, nous ramène en Orient, à la Perse, au Fars. C'est de la Syrie, en effet, que part la légende, qu'au reste chacun a modifiée. Dans la partie orientale de l'empire perse, le feu a surtout le caractère de soleil et se métamophose en Féridoun, héros mithriaque par excellence qui bat l'impur Zohak, puis meurt enfin au comble de la gloire et chargé d'années. Dans la Syrie, le feu reste à peu près fétiche; c'est le

feu Bersin en rapport soit avec la foudre, soit avec la planète de Jupiter. A présent, de quelle manière va s'élaborer le mythe grec? 1° Le dualisme se présentera sans cesse dans toute l'histoire de Persée, et ses ennemis auront toujours l'aspect de ténèbres, d'inorganisme et de chaos. Acrisius et la tour de Danaé (la nuit opposée au soleil); la mer houleuse et profonde; Polydecte, Ahrimane insulaire, qui use d'astuce à l'égard des héros, et de violence à l'égard des femmes; les Grées décrépites et ternes; les Gorgones tout à fait noires et cadavériques; Atlas, fétiche des époques rudimentaires; l'Occident synonyme de nuit; Phinée, analogue oriental de l'aveugle Phinée de la Thrace, qu'enveloppent les brumes; enfin Mégapenthe, grand deuil, ne sont-ce pas là autant de personnifications des ombres épaisses par lesquelles l'esprit persan symbolisait le mal physique, le mal moral? 2° Les armes à l'aide desquelles Persée agit et triomphe sont toutes les emblèmes du feu éthéré, de la bienfaisante lumière du soleil. Les ailes indiquent la course rapide du grand astre; le cheval Pégase est le lumineux coursier que monte le soleil; le disque qui tue Acrisius est le disque solaire; enfin, les légendes détaillées montrent Mycènes en rapport avec la poignée de l'épée (Mycès, μύκης); ses remparts bâtis par des Cyclopes, incarnation subalterne du feu; ses portes qui sont le plus antique monument de la Grèce, surmontées de lions dont toute la forme, l'attitude, le style, reproduisent exactement les lions solaires de Persépolis. 3° Sans cesse la lune se trouve unie à Persée: s'il attaque les Grées, les Gorgones, c'est une liaison par antagonisme avec la lune; s'il seconde les Amazones, s'il épouse Andromède, ce sont des liaisons par parallélisme. Et d'où vient qu'Andromède l'Ethiopienne est noire selon les uns, blanche selon les autres? C'est que la lune est tour à tour brillante et sombre: elle est brillante, si l'on songe à la nuit qu'illuminent ses feux; elle est terne et sombre, si l'on pense au soleil. L'idée d'eau rafraîchissante s'annexe naturellement et à celle de lune (car lune et fleuve se supposaient chez les anciens), et à celle de soleil. Aussi a-t-on joué sur *Mycès*, poignée de l'épée; ce mot signifie aussi champignon. Si dans quelques mythes le glaive d'or du Mithras argolique a été fiché en terre pour indiquer l'emplacement de la ville nouvelle, dans quelques autres Persée mourant de soif arrache de terre un champignon, et une source jaillit: autour de cette source s'élèvera Mycènes. 4° Les vicissitudes de la course solaire se symbolisent par des morts, par des meurtres. Prœtus (soleil) a été détrôné par Acrisius (ténèbres); Persée, nouveau soleil, Persée-Haroéri abîme à son tour les ténèbres sous le poids de son disque aux reflets d'or. Mais, dit-on, il tue Prœtus? le soleil tue le soleil! Oui, le jeune soleil repousse dans l'ombre le vieux soleil. Apollon détrône Hélios, Mitra remplace Souria; puis, trait admirable de logique! Mégapenthe (le deuil, le noir) met à mort Persée dans une embuscade. Leurs trocs signifient que tour à tour ils possèdent la suprématie. On dirait qu'il y a deux soleils, l'un septentrional et tout lumière, l'autre austral et ténébreux: Persée était austral à Mycènes, il redevient boréal dans Argos; Mégapenthe était boréal, il devient austral, puis, tuant Persée, il semble tendre à redevenir boréal.

PERSÉPHONE, Περσεφόνη, Φερ-

στιφόνη, Φερσεφόνεια, l'un des deux noms grecs usuels de Proserpine (l'autre est Coré), a été dérivé par Plutarque de φῶς et φέρω (apporter la lumière); par le Grand Étymologiste (art. Περσεφόνη) de φέρω et φόνος (qui apporte le meurtre, le carnage); par Hésychius (art. Φερσεφόνεια) de φέρειν ἄφενος, apporter la richesse, l'abondance. Ici Proserpine serait identifiée avec Cérès, sa mère. Eustathe rapporte la première partie du mot, et peut-être le mot entier, à φθείρω φόνῳ. Sainte-Croix (*Myst. du Pagan.*, p. 536 de la 1[re] édit.) semble assez porté à admettre l'étymologie d'Hésychius. A notre avis, les quatre sont fausses. Quant à celle qu'il faudrait leur substituer, nous nous bornerons à remarquer 1° que c'est à l'Égypte ou à l'Orient qu'il faut demander l'origine du mot (Fré? d'où Persée? Persès? Féridoun? Protée? Proserpine? comp. Phéréphatte); 2° que les Grecs modifièrent ensuite le mot exotique de manière à lui donner un aspect hellénique.

PERSÈS : 1° fils du Grec Persée et d'Andromède, mais avant que le couple divin eût quitté l'Orient; 2° un des fils de l'Océanide Persa et du Soleil (on lui donne pour frère Éète et de plus trois sœurs; il détrôna Éète après la fuite de Médée, et fut détrôné à son tour par sa nièce, lorsqu'elle revint en Colchide); 3° Titan, le même que Persée. La théogonie hésiodéenne en fait un des trois fils de Crios et d'Eurybie, l'époux d'Astérie et le père d'Hécate. A titre de dieu soleil, il devait avoir des rapports avec le temple de Delphes; mais les mythographes modernes, au lieu de comprendre qu'il effleurait ou pénétrait de ses rayons d'or l'or du sanctuaire, nous ont dit que c'est le premier qui porta ses mains sacrilèges sur les trésors du temple de Delphes.

PERSUASION. *Voy.* Pitho.

PERTUNDA, déesse latine un peu obscène. Pour comprendre ses rapports avec les deux membres de la triade dont elle fait partie, il faut lire l'article Perfica.

PESTE, fille de la Nuit et compagne de la Famine, selon Hésiode.

PETA, déesse latine, présidait aux prières que l'on adressait aux dieux. On lui demandait même si les demandes étaient convenables ou non.

PÉTÈS, Égyptien, père de Ménesthée, régna dans Athènes, et, comme Cécrops, fut surnommé Diphyès, *à deux sexes* ou *à deux natures*.

PETTA, fille de Nann, roi des Ségobriges, et femme du Phocéen Euxène, un des fondateurs de Marseille (*Voy.* Protis).

PETULANCE (la) est, dans Hygin, fille de l'Érèbe et de la Nuit.

PEUCÈTE, frère d'Œnotre, l'accompagna dans son émigration (*Voy.* Œnotre).

PEUCRON, chef septentrional, fils du golfe connu sous le nom de Palus Méotide, fut tué, selon Valérius Flaccus, dans la guerre de la Colchide.

PEUR (la), Pavor, en grec Déos, Dimos, Δέος, Δεῖμος, fille de Mars et de Vénus, selon Hésiode, et un des parèdres de Mars, avait un temple à Sparte près du palais des Éphores, et une statue à Corinthe. Homère la place sur l'égide de Minerve et le bouclier d'Agamemnon. Les Sept Chefs jurent par elle dans Eschine. Thésée, selon les légendes athéniennes, lui sacrifie pour qu'elle ne saisisse pas ses troupes. Tullus Hostilius lui fit un vœu en même temps qu'à la Pâleur. Alexandre l'in-

voqua avant la bataille d'Arbelles. On la représentait les cheveux hérissés, la bouche ouverte, et avec un regard qui manifeste l'épouvante.

PEYROUN. *Voy*. PÉROUN.

PHACE, Φάκη, sœur d'Ulysse, ainsi appelée à cause de ses taches de rousseur (φακός, lentille), et cependant surnommée parfois Callisto (la très-belle). Nous croyons que c'est une Vénus aquatique ou Vénus quasi-poisson (Vénus phoque); et Aphacitis ne doit guère en différer.

PHAENNA, une des deux Grâces lacédémoniennes. *V*. GRACES.

PHAENNIS, prophétesse d'Epire, prédit vers l'an 236 avant J.-C. l'irruption des Gaulois en Asie.

PHAÉTHON, Φαέθων, fils d'Hélios et de Climène (ou d'Hélios et de Rhodé), entendit un jour le fils de Jupiter et d'Io, Épaphe, lui reprocher sa naissance. « Climène est ta mère, soit. Mais ton père, qui t'a dit que ce fût Hélios? en convient-il seulement? » Soudain Phaéthon s'élance au palais d'Hélios, supplie son père de prouver à l'univers par un signe qu'il est son fils, lui fait jurer que comme gage de sa brillante origine il lui accordera la demande qu'il va former, quelle qu'elle soit: Hélios consent. Alors Phaéthon annonce qu'il veut conduire un jour entier le char solaire. Hélios, qui a juré par le Styx, ne peut refuser. Phaéthon s'empare des rênes, mais bientôt les quatre coursiers ignivomes sentent la faiblesse du jeune bras qui les guide, se cabrent, secouent le frein, et s'écartent de l'itinéraire tracé par les dieux. La Terre brûlée jusque dans ses entrailles supplie Jupiter de prévenir le bouleversement du monde, et Phaéthon foudroyé tombe dans l'Éridan. Ses sœurs inconsolables de sa perte pleurent sur les rives du fleuve qui sert de tombe à l'infortuné, puis sont changées par la pitié des dieux en longs peupliers.— Phaéthon cumule deux traits, l'adolescence du Cadmile voué à une mort prématurée, et l'incandescence furibonde du soleil léonin. C'est Hercule furieux, et c'est Bacchus enfant; il détruit par la flamme, et la flamme le détruit. Du reste, nous sommes fixés sur la valeur de l'Éridan, et plus encore sur celle de la Terre portant ses plaintes à Jupiter. La dispute d'Épaphe et de Phaéthon tient à la fois de la subtilité grecque et de la délicatesse hindoue. Quant à cette mort prématurée et à ces larmes étincelantes, pluie d'or que versent trois sœurs à la longue chevelure, rien de plus aérien que ce tableau qu'on croirait échappé à la plume du Persan Sadi. Ce jeune flambeau éteint, ce fleuve d'eau qui coule d'un bel œil sur la cendre, cette opposition du feu et de l'humide, rappellent Memnon, Manéros, Linos, Absyrte, Hyacinthe, Kaïomorts. Les Grecs ont voulu qu'Apollon ait tué les Cyclopes uniquement pour venger la mort de Phaéthon. — Phaéthon et Fta sont évidemment le même nom.—Winkelman, *Monum. ined.*, XLV, a fait connaître une belle chute de Phaéthon; on y voit Cycnus, le cygne, l'ami de Phaéthon, l'ami des eaux. —Trois autres PHAÉTHON sont 1° un Titan; 2° un fils de l'Aurore et de Céphale, changé par Vénus en gardien de son temple; 3° un chef qui vint en Épire avec Pélasgue, et qui régna le premier sur les Molosses.

PHAÉTHONTIDES, Φαεθοντίδες. *Voy*. HÉLIADES.

PHAÉTHUSE, Φαέθουσα: 1° une des Héliades; 2° une des nymphes solaires qui gardent en Sicile les bœufs du Soleil. Comp. HÉLIADES.

PHALANNA, Φάλαννα, héroïne éponyme de la ville de ce nom en Thessalie, passait pour fille de Tyrus.

PHALANTHE, Φάλανθος, était le chef des Parthéniens (jeunes Lacédémoniens nés des liaisons amoureuses des Lacédémoniennes libres et des esclaves pendant l'absence de la population mâle adulte); il fonda ou plutôt agrandit Tarente. Une tradition le montre faisant naufrage dans la mer de Crissa (partie du golfe de Corinthe) et porté par un dauphin sur les côtes de l'Italie. Après diverses aventures, il se trouva fixé à Tarente; mais, chose singulière! les habitants (les Parthéniens mêmes?) l'en expulsèrent, et Brundusium (Brindes) devint son asile. Ses cendres furent par son ordre répandues dans toutes les rues de Tarente : l'oracle avait attaché à cette cérémonie la possession de la ville par les Parthéniens. Ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui élevèrent une statue au pied de laquelle était le dauphin parèdre, et instituèrent une fête en son honneur. Quoique la chronologie montre Phalante à une époque déjà historique, c'est un personnage tout mythologique que ce fondateur de Tarente. Ce n'est pas son dauphin seulement, c'est son expulsion, c'est la dispersion de ses cendres, talisman et palladium de la ville, c'est l'hybridisme de sa naissance qui en font évidemment un dieu-homme, qui tient à la fois de l'Arion et de l'Osiris, ou, si on l'aime mieux, du Posîdôn-Phytalmios et du Faune.

PHALANX, Φάλαγξ, frère d'Arachné, avait été élevé par Pallas; mais ayant conçu pour sa sœur un amour incestueux, que celle-ci partagea, la déesse les métamorphosa en vipères. Cette légende, toute différente de celle qu'on donne ordinairement, et qui nous montre non point Pallas jalouse de l'Erganâ mortelle, mais Pallas sévère et chaste, repose sur deux traits d'histoire naturelle, l'un vrai, l'affinité des Phalangiens et des Arachnéides que les entomologistes répartissent différemment dans leurs groupes; l'autre faux, l'identité des insectes (ou au moins des insectes sans ailes) et des reptiles. Anacréon qualifie de serpent une abeille.

PHALCÈS, Φάλκης : 1° che troyen tué par Antiloque; 2° un des fils de Téménos, tua son père et ses frères, et se rendit ainsi seul maître du royaume de Sicyone.

PHALÈRE, Phalerus, Φάληρος, héros éponyme du port de Phalère (un des trois que possédait Athènes), passait tantôt pour avoir été Argonaute et ami de Jason, tantôt pour un fils d'Érechthée (ou d'Alcon), tantôt enfin pour un Crétois. Un serpent ayant enveloppé Phalère, son père tua le reptile sans toucher à l'enfant.—Un Centaure présent aux noces de Pirithoüs portait aussi ce nom.

PHALÈS, Φάλης, le dieu suprême de Cyllène. C'était Mercure et c'était Priape (*phalès* et *phalle* ne diffèrent pas). *Voy.* Priape.

PHALIAS, Φαλίας, fils d'Héliconis et d'Hercule.

PHALIS, Φάλις, roi de Sidon, conseilla au roi de Lycie, Sarpédon, de ne pas secourir Priam.

PHALOÉ, Φαλόη, nymphe, fille du dieu-fleuve Liris en Arcadie, avait été promise à celui qui tuerait un monstre ailé auquel elle était vouée. Élate tua le monstre, mais mourut presque aussitôt; et Phaloé inconsolable fut changée en une fontaine dont les eaux amères vont s'unir aux ondes douces du Liris.

PHANÈS, un des noms qui re-

viennent le plus souvent dans la théosophie orphique, semble être le dieu suprême ou du moins le premier Démiurge, par conséquent la première manifestation de l'être par excellence. A cette idée se lie l'étymologie vulgaire qui tire Phanès de Φαίνω, *révéler*, ou de φαίνομαι, *apparaître*. Malheureusement la théorie transcendantale des Orphistes n'était point née en Grèce, et Phanès était sans doute un nom exotique; car nous avons peine à croire qu'ici on ait traduit le sens des noms propres, et substitué le mot grec φάνης, d'ailleurs formé très-ridiculement (il faudrait φάντωρ), à un équivalent égyptien ou oriental qui aurait signifié manifestateur. En conséquence nous inclinons à croire que Phanès n'est autre chose qu'Amoun, Amen, Amn ou An, précédés de l'article égyptiaque PH et suivis de la désinence grecque. Dans ce cas il serait difficile de ne pas rapprocher Phanès de Pan; car Phanès réduit à Phan ne diffère de Pan que par l'aspiration de l'article : or les deux formes étaient égyptiennes. On conçoit qu'alors serait détruite aussi l'étymologie hellénistique de Pan (πᾶν, tout). Creuzer suppose que Phanès est ou Knef-Fta ou Hercule révélation première d'Amoun, et donne comme son image le serpent-lion ailé du bas-relief tentyrite gravé dans la *Desc. de l'Eg.*, t. IV, pl. XXIII, 3.

PHANOSYRE, Φανόσυρα, seconde épouse de Minyas, fut mère de la triade orchoménienne, Orchomène, Diochthondas, Athamas.

PHANTASE, PHANTASUS. *Voy.* ICÈLE, MORPHÉE, SOMMEIL.

PHANTASIE, PHANTASIA, Φαντασίας (l'imagination personnifiée), Égyptienne de Memphis, avait, dit-on, composé une Odyssée et un croquis de la guerre de Troie long-temps avant Homère, qui prit copie du manuscrit à l'aide du scribe Phanite, employé à la bibliothèque de Memphis, et vint ensuite persuader à la Grèce qu'il avait tiré de lui-même les deux poëmes qui ont fondé son immortalité.

PHARIA, Φαρία, Isis vénérée dans le port d'Alexandrie et près du phare. On le trouvera étrange peut-être, si l'on pense à l'horreur avec laquelle les pieux Égyptiens regardaient la mer. Mais qu'on songe qu'Isis Pharia ne date que de la période alexandrine, qu'Isis avait été identifiée à Cérès, que Cérès porte des flambeaux à la main pour chercher sa fille, qu'un phare n'est qu'un flambeau maritime, et l'on comprendra sans peine Isis Pharia, Cérès Pharia. Comp. ISIS, fin.—*Pharia* s'élargit souvent au point de signifier Égyptienne. *Pharia Juvenca* se prend pour Io.

PHARIS ou PHARÈS, fondateur prétendu de Phères en Messénie, avait pour père Mercure, pour mère Philodamie, pour aïeul maternel Danaüs.

PHARNAK, PHARNACES, Φαρνάκης, la lune mâle dans l'Ibérie et le Pont. Était-ce Lunus ou un adéquate de Lunus? Nous inclinons pour cette dernière hypothèse. Du reste, Pharnak est plutôt encore androgyne qu'exclusivement mâle; il devient Pharnacé; et Pharnacé, femme d'Apollon selon les uns, de Sandak selon les autres, a pour fils Cinyre. Femme de Sandak, on la fait de plus fille de Mégessare (soleil sublimé).

PHARSALE, PHARSALUS, Φάρσαλος, héros éponyme de Pharsale en Thessalie, est fils d'Acrisius.

PHASE, Φᾶσις, dieu-fleuve colque, avait été un prince d'une rare beauté. Téthys ou Thétis soupira en

vain pour lui, et soit dépit, soit dessein de le contraindre à venir s'unir à elle, le métamorphosa en fleuve. Un autre mythe dit que Phase était un fils d'Apollon et de l'Océanide Ocyroé. Indigné de voir sa mère infidèle au dieu du jour, il la tua, fut saisi par les Furies, et se précipita dans l'Aréthuse qui prit son nom. Enfin on fait de Phase une nymphe qui, aimée de Bacchus et poursuivie par ce dieu, tomba de fatigue dans le Phase.

PHÉAX, Phæax, Φαίαξ, héros éponyme de Phéacie depuis Céphallénie, passait pour fils de Neptune (le dieu des mers) et de Cercyra (Corcyre, ou Corfou actuel). Il eut pour fils Alcinoüs. — Un Phéax, matelot chargé du soin de la proue sur le vaisseau de Thésée, reçut dans Phalère les honneurs d'un hérourn dont on attribuait la fondation au fils d'Égée.

PHÉBÉ, Phoebe, Φοίϐη: 1° Diane-Lune; 2° Titanide, sœur et femme de Cacus, mère de Latone et d'Astérie; 3° une des deux Leucippides; 4° une des trois Héliades, dans quelques nomenclatures.—Phébé n'est qu'une personnification femelle de la lumière, tantôt comme pure lumière, tantôt comme tel ou tel astre. Les Leucippides et les Phaéthontides sont des dédoublements solaires, quoique les premières aient l'aspect lunisolaire. Diane est la lune, la Titanide est une haute lumière. La différence des deux Phébé ici consiste à voir dans l'une la mère, dans l'autre la fille de Latone; mais au fond qu'importe? L'aïeule et la petite-fille ne diffèrent qu'en ce que celle-ci est l'individualisation de celle-là. Comme nous avons dit plus haut que Latone et Lune ne diffèrent pas, la titanienne Phébé revient absolument à Diane.

PHÉBUS, Phoebus: Apollon (Φοῖϐος, lumineux; toutes les autres étymologies sont absurdes).

PHÉCASES, Φηκάσιοι, dieux athéniens que l'on représentait chaussés du phécase (souliers en vogue parmi les prêtres d'Athènes et d'Alexandrie, ainsi que parmi les philosophes). Nous ne savons si c'est au culte ou à la caricature qu'appartenaient ces dieux.

PHÈDRE, Phædra, Φαίδρα, fille de Minos (II) et de Pasiphaé, avait pour sœur Ariadne et pour frère Deucalion. La légende classique montre les deux sœurs enlevées par Thésée; Ariadne a la première obtenu l'amour du héros, et lui a dévoilé les détours du labyrinthe où sans elle il était destiné à périr. En revanche Thésée emmène furtivement avec elle la rivale qu'il commence à aimer, et abandonne sa libératrice dans Naxos. Phèdre arrive dans Athènes, d'où quelquefois à Éleusis ou à Trézène, avec Thésée, et lui donne deux fils, Acamas et Démophon. Déjà Hippolyte, son beau-fils, s'était présenté à ses regards et lui avait inspiré une affection très-vive. Déjà dans le voisinage de Trézène s'était élevé par ses ordres un temple à Vénus; et, quand il fallait retourner à Athènes, elle s'absentait souvent de la capitale de l'Attique sous le prétexte d'aller offrir ses vœux à Vénus. Enfin Thésée partit pour l'enfer avec son ami Pirithoüs. Pendant son éloignement qui fut de plus d'un an, Phèdre déclara sa passion à Hippolyte, et se voyant dédaignée se pendit de désespoir au bout de quelques jours. Thésée arriva sur ces entrefaites, et trouva dans les mains de la reine un billet par lequel elle déclarait qu'Hippolyte l'avait déshonorée, et qu'incapable de traîner des jours désormais souillés elle se punissait de

son malheur. Thésée dévoua soudain Hippolyte à la vengeance de Neptune qui lui avait promis d'exaucer le premier de ses vœux. Hippolyte ne tarda pas à périr, victime d'un monstre marin que le dieu des eaux envoya sur son passage. Les poètes tragiques Euripide, Sénèque, Racine, qui ont traité le sujet de Phèdre, ont suivi sur la mort de cette princesse une version différente (*Voy.* Hippolyte). On voyait à Trézène le tombeau de Phèdre près d'un myrte dont les feuilles étaient toutes criblées. On prétendait que souvent Phèdre, pour tromper ses ennuis, s'était amusée à percer d'une aiguille à cheveux les feuilles de l'arbre chéri de Vénus. Au reste, nombre de petites traditions relatives au séjour de Phèdre à Trézène couraient en Grèce. On faisait voir près de cette ville le temple du haut duquel la princesse crétoise contemplait son beau-fils s'exerçant à la lutte ou à la chasse dans les plaines voisines. Ce temple eut deux noms, *Hippolytion* et *Aphrodites-Scopias* (Ἀφροδίτης Σκοπίας). — Polygnote avait peint Phèdre suspendue à une corde qu'elle tient à deux mains, et semblant se balancer dans les airs. — Ariadne et Phèdre ne furent pas d'abord données comme sœurs. Dans les mythes primitifs Minos n'a qu'une fille. Les uns l'appelèrent Ariadne, et l'allièrent à Thésée et à Bacchus, qui sont tous deux des dieux soleils. Les autres la mirent en connexité avec Thésée et son fils Hippolyte. Ces deux légendes, que plus tard on amalgama, et qui firent de Minos le père de deux Minoïdes, diffèrent par les traits suivants : 1° Ariadne appartient à la religion de Bacchus et au culte de Naxos, à l'Orient, au cycle mythique pur; l'aspect de Phèdre a quelque chose d'apollinaire, d'européen, d'héroïco-historique. 2° Le Cadmile d'Ariadne est un triomphateur, le Cadmile de Phèdre est mis en pièces et meurt. 3° Ariadne s'élève de l'abandon à une haute royauté, du rang de maîtresse au titre d'épouse, de la terre aux voûtes de flammes de l'Empyrée; Phèdre descend ou veut descendre de l'hymen au concubinage, du rang de femme adorée à celui de solliciteuse qu'on refuse, de la terre au sombre empire.

PHÉGÉE, Phegeus, Φηγεύς, héros éponyme de Phégée, une des cités les plus anciennes de l'Arcadie, passe généralement pour contemporain d'Alcméon l'Amphiaraïde et pour père d'Alphésibée, et de deux autres fils qu'on doit regarder comme des Dioscures d'Arcadie. Alcinoüs s'était réfugié, après le meurtre d'Ériphyle sa mère, à la cour de Phégée; ce prince l'expia, et de plus lui donna sa fille unique. On peut voir aux articles Acarnas, Calliroé, Pronoos, quelles furent les suites de ce mariage. Phégée fut tué dans Psophis avec sa femme par les deux Alcméonides. Il est probable que le nom de Phégée est le hêtre personnifié (φηγός), comme Dryops est la personnification des chênes. On ne doit pas oublier que les contrées à montagnes boisées, comme l'Arcadie et l'Épire, ont été fécondes en divinisations de ce genre. — Un fils de Darès tué par Diomède, deux chefs troyens tués par Turnus, et une fille de Priam, s'appellent aussi Phégée.

PHÉLO, dieu chinois, était, selon les mythologues, un homme qui trouva l'usage du sel. Ses compatriotes ayant méconnu l'importance de sa découverte, il quitta le pays pour jamais. Privés de cet habile industriel, les Chinois instituèrent en son

honneur une fête dans laquelle ils montent sur des barques, et courent de tous côtés sur la mer comme pour le chercher. Cette fête se célèbre au commencement de juin. L'entrée des maisons est ornée de feuillages. Les Chinois attendent encore Phélo à la fin du monde. Le nom de Phélophanie qu'on donne à la fête est évidemment un nom français tiré du grec.

PHÉMIOS, Φήμιος, barde grec des temps primitifs, suivit Pénélope dans Ithaque, et pendant l'absence d'Ulysse cumulait auprès d'elle les deux rôles de chantre inspiré par les dieux et de moniteur inspiré par la sagesse : c'était le Mentor de la reine. Ulysse pourtant se montra mécontent de lui, lorsqu'il apparut dans Ithaque, après vingt ans d'absence; et il fallut que Phémios se jetât à ses pieds et que Télémaque demandât sa grâce, pour qu'Ulysse lui permît de sortir de la salle où restèrent tous les prétendants.—Un autre Phémios avait été du nombre des prétendants d'Hélène. On nomme aussi Phémios un barde dont Homère fut le disciple et le gendre. Selon les uns, Homère imagina le chantre Phémios qui est nommé dans l'Odyssée; suivant les autres, Phémios aurait été un de ces Homérides auxquels on doit attribuer la composition de l'Odyssée. Au reste, Phémios est un nom générique qui revient à *Vates;* car *Vates* a pour racine *fari*, et Phémios semble un dérivé de *phêmi* (φημί).

PHÉMONOÉ, Φημονόη, la première Pythie de Delphes qui rendit des oracles en vers hexamètres, vivait du temps d'Acrisius.

PHÉNÉE, Pheneus, Φηνεύς : 1° héros éponyme de Phénéôn en Arcadie et du lac Phénée (aussi en Arcadie) dont les eaux bues la nuit donnaient la mort; 2° fils de Mélas, tué par Tydée. — Phéné (Φήνη) en grec signifie orfraie ou du moins oiseau de nuit.

PHÉNICE, femme de Neptune et mère de Protée.

PHÉNIX, Phoenix, Φοῖνιξ, fils du roi dolope Amyntor, sut plaire à une concubine favorite de son père qui, dans son ressentiment, lui fit crever les yeux. Phénix aveugle voulut d'abord se venger par un parricide, puis plus sage s'exila, trouva un asile dans Phthie à la cour de Pélée, et fut chargé de l'éducation d'Achille pour lequel il conçut une vive amitié, et qu'il accompagna devant Troie. On le voit dans l'Iliade aller avec Ulysse et Diomède à la tente d'Achille de la part d'Agamemnon, pour le prier de venir au secours des Grecs qui plient; Achille refuse. Selon la fable, Phénix ne rendit infidèle la maîtresse de son père que pour plaire à sa mère, jalouse de cette rivale. On désigne souvent Phénix par le nom d'Amyntoride. Virgile (*Énéid.*, l. II) nous fait voir le butin de Troie sous la garde de Phénix dans le temple de Junon. — On nomme encore deux Phénix, l'un père d'Adonis, l'autre fils d'Agénor. Comp. ce nom et Cadmus. Envoyé à la recherche d'Europe, il s'établit dans la Bithynie, y importa le culte syriaque, inventa les lettres et l'art de teindre en pourpre. Évidemment il y a ici confusion, et le Phénix dont nous parlons se scinde en un dieu-homme civilisateur, circonscrit dans la Phénicie, et un dieu-homme voyageur

PHÉNODAMAS, Troyen, força Laomédon à exposer sa fille Hésione au monstre marin qui ravageait le pays. Le roi s'en vengea en déportant ses filles en Afrique, où l'une d'elles devint mère d'Aceste.

PHÉNOPS, Φαίνοψ : 1° ami et

hôte d'Hercule (il était d'Abydos); 2° père de Phorcys qui fut tué par Ajax; 3° père de Thoon et Xanthe que Diomède tua l'un et l'autre le même jour.

PHÉRÉBÉE, Phereboea, Φερέϐοια, fille d'Iphicle et une des femmes de Thésée.

PHERÈCLE, Phereclus, Φέρεκλος, charpentier habile, avait pour aïeul Harmone. C'est lui qui construisit les vaisseaux de Pâris; il fut tué par Mérione. — Phérècle est le navire en général personnifié. Le vaisseau sur lequel Thésée fit voile vers la Crète s'appelait Phérècle. La mer Egée traversée par le vaisseau des Argonautes est qualifiée de *Phereclea freta*. Phérècle veut dire sans doute porte-gloire ou porte-héros (φέρ... rad. de φέρω; κλ.... radical de κλέος).

PHÉRÉE, Pherea, Φηρεία, fille d'Éole et mère d'Hécate qu'elle eut d'un commerce clandestin. L'aïeul irrité fit exposer l'enfant dans un lieu où aboutissaient quatre routes. Là, elle fut trouvée et recueillie par un conducteur du char de Cérès. On devine que cette légende est une de celles par lesquelles on explique la consécration des carrefours à Hécate. —Du reste on donnait à Diane le nom de Phérée, et on l'expliquait par le culte qu'on lui rendait à Phères en Thessalie, et à Sicyone, où sa statue avait été apportée de Phères. — Un Phérée, *Phereus*, homme, fils d'OEnée, fut tué dans la guerre des Calydoniens et des Curètes.

PHÉRÉPHATE ou PHÉRÉPHASSE, Φερέφαττα, Φερέφασσα, Proserpine en Phénicie. Ce nom s'explique par productrice ou alimentatrice des colombes (φέρω tantôt dans son sens natuel, tantôt dans celui de φέρβειν; φάσσα). On l'expliquait jadis par qui facilite la culture, qui multiplie les produits de la terre (φέρω, φύτον). Cette étymologie qui altère si gravement l'élément final du mot est insoutenable. A notre avis, Phéréphatte ne diffère pas de Perséphatte, et comme Persé, quelle que soit sa terminaison féminine ou masculine, indique une haute déité lumière. Phéréphatte signifie lumineuse colombe. Nous laissons de côté les nombreuses explications différentes de la nôtre. Toutefois notons que les deux premières reviennent à faire de Proserpine une Cérès; ce qui certes n'est pas contraire à ses vrais caractères mythologiques, tandis que la nôtre en fait une Astarté. Quiconque ici se rappellera le rôle des colombes dans la mythologie orientale, leur identification à la puissance génératrice, leur assimilation au feu, etc., sera frappé de notre hypothèse. Comp. Achtoret et Vénus.—Les fêtes de Proserpine en Sicile s'appelaient Phéréphatties.

PHÉRÈS, héros éponyme de la ville de Phères, passait pour fils de Créthée et de Tyro, époux de Climène, père de Lycurgue et d'Admète.—Un autre Phérès, fils de Jason et de Médée, fut lapidé par les Corinthiens pour avoir porté les dons empoisonnés de sa mère à Glaucé. Comp. Médée, etc. Un troisième fut tué en Italie par Halèse. Il faisait partie du corps auxiliaire que commandait Pallas dans l'armée d'Énée.

PHÉRON, Φέρων, fils du roi d'Egypte Sésostris, lança un jour un javelot dans le Nil, comme pour arrêter ou pour punir la crue trop forte de ses flots. Le dieu courroucé de cet acte impie le frappa de cécité, et l'oracle annonça qu'il ne recouvrerait la vue qu'en épanchant sur ses

yeux l'urine d'une femme dont la chasteté n'aurait jamais souffert l'approche d'un autre que son époux. Une seule femme dans tous les états de Phéron satisfit à la condition imposée par l'oracle ; et ce n'était pas la reine, c'était la femme d'un jardinier. Le roi, guéri par elle, prit sa libératrice pour épouse, et toutes les autres furent enfermées dans l'enceinte d'une ville à laquelle on mit le feu. De magnifiques sacrifices accompagnèrent cette exécution, et en même temps Phéron consacra dans le temple de Fré (le soleil) deux obélisques de cent coudées de haut sur huit de diamètre.

PHERSÉPHONE, Φερσεφόνη, fille de Myonte, femme d'Amphion d'Orchomène, mère de Chloris. Ce nom est le même que Perséphone, nom grec classique de Proserpine.

PHESTE, Phæstus, Φαῖστος : 1° héros éponyme de Pheste en Crète. C'est, chez les uns, un fils d'Hercule, un roi de Sicyone, un introducteur du culte d'Hercule dans cette capitale ; chez les autres, un fils de Rhopale et petit-fils d'Hercule (*Rhopale*, ῥόπαλον, veut dire massue). 2° Un chef troyen tué par Idoménée et fils de Bore.

PHIALE, Φιάλη, nymphe de la suite de Diane (*phialé* veut dire coupe, et par suite fontaine, lac, bassin).

PHIALOS, Φίαλος, fils du roi d'Arcadie Bucolion (le bouvier) et père de Simos, voulut s'attribuer la fondation de Phigalie.

PHIDIPPE, Φείδιππος, chef grec au siége de Troie, avait pour aïeul Hercule.

PHIDIPPIDE, Φειδιππίδης, coureur célèbre, eut un temple dans Athènes en mémoire du dévouement avec lequel il alla d'Athènes à Sparte, puis revint de Sparte à Athènes en deux jours, quoiqu'il y eût quarante-cinq lieues de l'une de ces villes à l'autre. Il est piquant de voir que le nom de cet habile coureur signifie *qui ménage les chevaux*.

PHIGALE, Phigalus, Φίγαλος, fondateur de Phigalie, un des fils de Lycaon. Φίγαλος, qui se prononce comme φήγαλος, rappelle φηγός, hêtre. Comp. Phégée et Phialos.

PHILALEXANDROS, *ami d'Alexandre*, Apollon dont une légende montre la statue chargée de chaînes d'or par les Tyriens pendant le siége de leur capitale par Alexandre. Les Grecs, lorsqu'ils mirent cette légende en circulation, prirent vraisemblablement un Baal pour un Apollon, et un dieu Lygodesme, que l'on n'enchaînait qu'afin d'avoir sa protection, pour un dieu dont on voulait neutraliser la puissance.

PHILAMMON, un des plus anciens bardes de la Grèce, passait pour fils d'Apollon et de Leuconoé (ou Chioné ou Philonis). Il naquit à Delphes. La nymphe Agriope l'aima, et lui donna un fils, Thamyris. Il joignait le chant à la cithare. Pausanias lui fait remporter le deuxième prix de poésie et de musique, qui ait été donné aux jeux Pythiques. Plutarque lui attribue les hymnes sur la naissance des jumeaux Latoïdes, l'institution des chœurs dansants du temple de Delphes et l'invention des nomes, qui furent depuis perfectionnées par Philammon. Le scholiaste d'Apollonius prétend qu'Orphée ne fit jamais partie de l'expédition des Argonautes, et substitue à son nom celui de Philammon. On attribuait à Philammon l'organisation des mystères lernéens ; mais Pausanias conteste cette circonstance, parce que le rituel et les chants de ces mystères étaient en dialecte dorien, et qu'à l'époque à la-

quelle on place Philammon le dialecte dorien était encore inconnu dans le Péloponèse.

PHILANDRE, Philander, Φίλανδρος, et PHYLACIS, fils d'Apollon et de la Crétoise Acacallis, avaient été nourris par une chèvre dont l'image en bronze se voyait dans le temple de Delphes.

PHILÉMON, Φιλήμων, et BAUCIS, Βαῦκις, vivaient en Phrygie. Unis dès la tendre jeunesse par les nœuds du mariage, ils avaient coulé de longs et paisibles jours dans la chaumière conjugale, lorsque Jupiter et Mercure descendirent sur la terre pour y connaître par expérience le cœur des hommes. Partout les portes se fermèrent à l'aspect de ces étrangers. Philémon et Baucis, quoique les plus pauvres de la contrée, offrirent avec empressement l'hospitalité aux célestes voyageurs. Baucis fit chauffer de l'eau pour leur laver les pieds; du lait, du miel, des fruits, étaient posés sur la table pour un agreste repas. Un mince flacon de vin y fut joint; mais, quoique à chaque instant les dieux s'y abreuvassent largement, le vase ne tarissait pas. Ce miracle trahit l'incognito des voyageurs. Soudain Baucis se met à poursuivre l'oie unique qui formait leur basse-cour; le tremblant volatile finit par se réfugier sous les pieds de Jupiter qui dit au couple hospitalier de mettre fin à ses efforts, puis lui commanda de les suivre jusque sur le sommet d'un mont voisin. De là promenant leurs regards sur la plaine opulente qu'ils venaient de quitter, les deux époux virent le pays submergé par des pluies effrayantes. Eux seuls échappèrent à la destruction universelle. « A présent, ajouta Jupiter, vous, que désirez-vous en récompense de votre pieuse hospitalité? » Philémon répondit : « Habiter dans un temple qui vous soit consacré. » — « Et mourir ensemble », ajouta Baucis. Soudain un temple magnifique surgit du sol comme par enchantement. Philémon et Baucis achevèrent de vieillir; et, parvenus à l'extrême caducité, ils furent métamorphosés au même instant, l'époux en chêne et l'épouse en tilleul. — Trois ou quatre idées d'une haute antiquité ont été amalgamées dans l'histoire de Philémon et Baucis : 1° celle de cataclysme, qui noie une population entière sauf un couple vieux (comp. Deucalion et Pyrrha); 2° celle des voyages des dieux sur la terre sous forme humaine (les déguisements des khalifs des Mille et une Nuits ne sont qu'un reflet de cette idée); 3° la similitude des hommes primordiaux et des arbres, ou plus généralement encore de l'animal et du végétal. Toutefois, il ne faut pas croire que le conte lui-même soit très-antique. Il semble appartenir réellement à la montueuse Phrygie. — Un Philémon (*Philæmon*, Φιλαίμων) fut fils de Priam.

PHILÈNES, Philæni, en carthaginois Filainiim, Dioscures de Carthage, présidaient à la délimitation des pays, et avaient des autels sur les confins de la Cyrénaïque et de l'empire de Carthage. Ces autels étaient des tombeaux, et la légende faisait des deux dieux deux hommes, deux frères qui moururent pour leur patrie. C'était au temps où Carthage et Cyrène s'occupaient de fixer les limites de leur territoire. Il fut convenu que de chacune des deux capitales partiraient deux coureurs, et que le lieu où ils se rencontreraient marquerait le point central de la délimitation. Les Philènes partis de Carthage gagnèrent tant d'heures sur

leurs rivaux, que depuis long-temps ils cheminaient sur les terres des Cyrénéens, lorsque les coureurs de Cyrène les rencontrèrent. Là, querelle, injures, récriminations. « Vous êtes partis de Carthage avant l'heure.» — « Non, nous le jurons sur notre vie. » — « Vous consentiriez donc à mourir pour soutenir la vérité de ce que vous dites? » — « Et vous, consentiriez-vous à faire passer ici la limite des deux pays, si nous mourions? » — «Oui. » — « Eh bien! creusez nos fosses. » Et une fosse commune est creusée : les deux frères s'y laissent plonger vivants; sur leur tombe s'élèvent un autel et la borne séparatrice des deux empires.

PHILÈTE, Philétius, Φιλήτιος, guide du troupeau d'Ulysse, tua Ctésippe, un des poursuivants de Pénélope.

PHILIA, Φιλία, Amitié (*Voy*. ce nom). C'est aussi une des nymphes naxiennes, nourrice de Bacchus.

PHILIOS, Φίλιος: 1° Apollon; 2° Jupiter : l'un et l'autre comme présidant à l'amitié. L'art du parasite, selon Diogène le Cynique, toujours porté à rire aux dépens des dieux, reconnaissait Jupiter-Philios pour inventeur.

PHILIPPIS, Φίλιππις (qui aime les chevaux), Amazone tuée par Hercule.

PHILO, Φιλώ, fille d'Alcimédon, chef grec, eut d'Hercule un fils, et fut chassée par son père avec le fruit de ses amours. Les bois furent son asile et retentirent de ses gémissements et de ceux de l'enfant. Une pie, perchée sur un arbre voisin, se mit à les contrefaire. Hercule passa sur ces entrefaites, et, attiré par ces cris qu'il prit pour ceux d'un enfant, reconnut son amante et son fils.

PHILOBIE, Φιλοβία, femme de Persée, gouverneur de Dardane, seconda les amours adultères d'Acamas et de Laodice. Touché de l'ardente passion de cette princesse pour le héros grec, d'une part elle décida son mari à se lier avec Acamas, de l'autre elle invita Laodice à une fête splendide qu'elle donnait dans Dardane. Les entrevues des deux amants devinrent faciles dans cette ville neutre et au milieu du tumulte des fêtes.

PHILOCTÈTE, Philoctetes, Φιλοκτήτης, fils de Péas et de Démonice (ou Méthone), et Argonaute, fut l'ami d'Hercule qui, en mourant, lui fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture, et lui laissa ses flèches. Au reste, il semble que les légendes primordiales aient dit qu'au lieu même où gisait Hercule étaient enterrées les flèches. Quoi qu'il en soit, on regardait Philoctète comme le premier des Grecs dans l'art de tirer de l'arc. Les Grecs, lors de l'expédition de Troie, ayant appris que la ville solaire ne pouvait tomber que sous les flèches d'Hercule, députèrent à Philoctète pour apprendre en quel lieu était l'illustre tombeau. Philoctète, fidèle à la lettre de son serment, ne dit pas un mot, mais indiqua du pied, en frappant la terre, l'emplacement mystérieux que la Grèce ignorait. Immédiatement après ce parjure, on le voit cingler vers Troie, à la tête des vaisseaux qui portent le contingent de Mélibée, Méthone, Olyzon, Thaumacée, et chargé des flèches miraculeuses : mais ces flèches sont trop lourdes pour lui, il en laisse tomber une sur son pied. Un hideux ulcère entame et ravage ses muscles, infecte et vicie l'atmosphère. Il est impossible de vivre aux lieux où respire Philoctète; plutôt se passer des flèches d'Hercule! On l'abandonne sur la grève de Lemnos,

alors solitaire. Dix ans après, Ulysse et Néoptolème retournent à lui et le supplient de venir à Troie : on lui promet que les Asclépiades le guériront. Philoctète refuse long-temps; enfin il consent à les suivre. Il blesse mortellement Pâris. Après le sac de la ville, honteux de l'ulcère horrible qu'on n'a pas encore guéri, il fait voile pour l'Italie, bâtit Pétélie en Calabre et Thurium, et enfin rencontre Machaon l'Asclépiade qui lui rend la santé. Tout le monde connaît la tragédie de *Philoctète* par Sophocle, et l'imitation française qu'en a donnée La Harpe.

PHILODAMÉE, Φιλοδάμεια, Danaïde, eut de Mercure un fils nommé Pharis.

PHILODICE, Φιλοδίκη, fille d'Inachus, femme de Leucippe, mère d'Hilaïre et de Phébé.

PHILOLAS, PHILOLAUS, Φιλόλαος, fils de Minos et de Parée, tua deux compagnons d'Hercule, et périt de la main du héros. — Esculape, dans Asope, portait le même nom (rac. φίλος, ami; λαός, peuple).

PHILOMAQUE, PHILOMACHE, Φιλομάχη, fille d'Amphion, épousa Pélias d'Iolcos.

PHILOMÉDUSE, PHILOMEDUSA, Φιλομέδουσα, femme d'Aréithoüs et mère de Ménesthe.

1. PHILOMÈLE, PHILOMELUS, Φιλόμηλος, *le laborieux*, frère de Plutus, aussi pauvre que son jumeau est riche, acheta, du peu qu'il avait, des bœufs, inventa la charrue, et à force de labeurs se procura de quoi vivre. Cérès l'enleva aux cieux et en fit la constellation du Bouvier.

PHILOMÈLE, PHILOMELA, Φιλομήλα : 1° fille de Pandion et sœur de Progné (*Voy.* TÉRÉE); 2° femme de Ménèce et mère de Patrocle; 3° fille de Priam; 4° fille d'Actor et mère d'Achille, selon quelques mythologues ; il est probable que c'est Polymèle qu'il faut lire, et Polymèle c'est Thétis.

PHILOMÉLIDE, PHILOMELIDES, roi de Lesbos, défiait tous les étrangers à la lutte, et fut terrassé par Ulysse, aux yeux de tous les Grecs. On donne aussi ce nom à Patrocle (*Voy.* PHILOMÈLE, 2-4).

PHILONIS, Athénienne, fille de Bosphore et de Cléobée, fut mère de Philammon. Chioné, qu'on donne aussi pour mère de Philammon, était surnommée Philonis. On donne ce même nom et à la Chioné, fille de Dédalion, et à la mère de Dédalion et de Céyx, par conséquent à la femme d'Hespéros ou Lucifer.

PHILONOÉ : 1° fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Bellérophon; 2° fille de Tyndarée de Sparte.

PHILONOMÉ, fille de Nyctime et d'Arcadie, était suivante de Diane. Séduite par Mars, elle en eut deux fils, qu'elle jeta dans la forêt d'Érymanthe, où une louve les allaita; un berger les recueillit : les enfants grandirent, et parvinrent au trône d'Arcadie. Le berger se nomme Téléphe; et les jumeaux qu'il adopte, Lycaste et Parrhase.

PHILOTIS, Φιλότις (qu'on prononce comme φιλότης, le coït) : 1° fille de la Nuit (Hygin traduit ce mot par *incontinentia*); 2° esclave qui joua le rôle principal dans la tragicomédie en commémoration de laquelle furent instituées les Caprotines (*Voy.* CAPROTINE).

PHILOZOÉ, femme de Tlépolème, célébra des jeux funèbres en l'honneur de son mari tué devant Troie.

PHILYRE, PHILYRA, Φιλύρα, Océanide, fut séduite par Saturne sous forme de cheval, mit au mon-

de, dans les grottes des monts pélasgiques, le Centaure Chiron, et fut changée en tilleul par les dieux. Dans les mythes détaillés, Rhée surprend les deux amants. Saturne ne prend la forme de cheval que pour fuir. Philyre, honteuse, cherche les montagnes boisées pour y ensevelir son opprobre; et, quand les formes hybrides de Chiron révèlent encore mieux sa faute, elle demande aux dieux la grâce d'être métamorphosée en l'un des arbres dont est semée la montueuse Thessalie. Il n'est pas besoin d'indiquer les allégories qu'enveloppent ces traditions. Chiron est souvent nommé *Philyreius heros* ou *Phillyrides*. — Une autre PHILYRE, femme de Nauplius, le rendit père de Palamède.

PHINÉE, PHINEUS, Φινεύς, roi de Salmydesse en Thrace, eut pour père Agénor, pour femme Cléobule ou Cléopâtre, puis Idéa; pour fils du premier lit, Plexippe et Pandion. Afin de les ruiner dans l'esprit de leur père, Idéa prétendit qu'ils avaient tenté un viol sur sa personne. Phinée la croit, et s'empresse de faire crever les yeux à ses deux fils; Borée lui fait subir la loi du talion, et l'aveugle à son tour. En même temps les Harpyes planent sur le palais de Salmydesse, et chaque fois que Phinée se met à table enlèvent ou souillent ses aliments. Deux traits achèvent la légende de Phinée. 1° Il accueille les Argonautes, leur indique le moyen de se frayer un passage à travers les Symplégades, et en revanche Calaïs et Zéthès chassent les Harpyes de sa table. 2° Hercule lui ordonne de délivrer ses fils, et sur son refus l'attaque, le bat, le tue, et partage ses états entre les Dioscures de Salmydesse. — Un autre PHINÉE non moins fameux est le frère de Céphée. Oncle d'Andromède, il veut la main de sa nièce. Rival de Persée, il l'attaque le jour de ses noces, à la tête d'un nombreux parti; le sang coule comme à la hiérogamie de Pirithoüs; et il faut qu'enfin la tête de Méduse pétrifie les agresseurs, pour que la lutte du principe lumineux et des ténèbres finissent. Deux derniers PHINÉE sont : l'un un Lycaonide, l'autre un fils de Bélos et d'Anchinoé. — *Phéné* en grec est l'orfraie ou tout autre oiseau de nuit. Telle est la clé de tous les mythes où se trouve le nom de Phinée : la nuit s'oppose au jour.

PHISADIE, PHISADIA, Φισαδία : 1° Danaïde, héroïne éponyme d'une fontaine d'Arcadie; 2° sœur de Pirithoüs. Castor et Pollux l'enlevèrent, en délivrant Hélène leur sœur, enfermée dans Aphidnes, et la donnèrent à cette princesse qui en fit son esclave.

PHLÉGÉTHON (*le flambant*), fleuve de l'Enfer des Grecs, roulait des torrents de flammes sulfureuses, coulait en sens contraire du Cocyte, et enfin se perdait dans l'Achéron. C'est un de ceux qui formaient les limites du Tartare. Ses eaux étaient funestes et possédaient une vertu magique. Cérès en jeta une goutte sur Ascalaphe pour le métamorphoser en chat-huant.

PHLÉGIAS périt dans la bataille des Phinéistes contre les partisans de Persée, le jour des noces d'Andromède.

PHLÉGRÉE, PHLEGRÆUS, Φλεγραῖος, fils d'Ixion et de la Nue que Jupiter avait substituée à Junon. Le nom de Phlégrée indique assez un être typhonien; φλόξ, flamme. On donnait le nom de plaines phlégréennes aux champs de la Macédoine où avait eu lieu la bataille des Géants

contre les Dieux : dans cette plaine était la ville de Phlégra.

PHLÉGYAS, Φλεγύας; fils de Mars et de Chrysé, bâtit Phlégye en Béotie, et donna au pays le nom de Phlégyade. Les uns le font mourir de la main d'un fils de Chthonius; les autres le montrent mettant le feu au temple de Delphes, pour punir l'opprobre dont Apollon l'a couvert en séduisant sa fille Coronis, et précipité dans le Tartare, en punition de son impiété. Là un roc énorme pend sur sa tête, et Phlégyas en redoute sans cesse la chute. C'est lui qui fait entendre aux enfers ce cri :

Apprenez la justice et pliez sous les dieux.

Dans Val. Flaccus, Tisiphone se tient auprès de Thésée et de Phlégyas, et goûte la première à tous les mets qu'on leur présente. Il est inepte de scinder Phlégyas en deux personnes. Il est absurde aussi d'insister sur l'inutilité de l'apophthegme que Virgile place dans la bouche de ce damné. — On appelle Phlégyes et Phlégyens, les soldats de Phlégyas, chargés par ce prince de piller le temple de Delphes; et dans l'Énéide, l'hémistiche *Phlegyasque miserrimus omnes Invocat* se construit souvent *et miserrimus invocat omnes Phlegyas*.

PHLIAS, Φλίας, Argonaute, devait le jour à Bacchus et à son épouse Ariadne.

PHLIONTE, PHLIUS (gén., *Phliautis*), Φλιούς (g., οῦντος), fils de la Lune (c'est-à-dire Géant ou bien Autochthone), donna son nom au dème attique de Phlia.

PHLOGIOS, Φλόγιος : 1° fils d'Autolycus; 2° un des fils de Phryxus.

PHOBÉ, Φόβη, Amazone, donnée tantôt pour compagne de Diane, tantôt pour suivante d'Hippolyte. Elle fut tuée par Hercule. — Rac. φόβος, peur. Comparez AMAZONES.

PHOBOS, Φόβος, la peur personnifiée (*Voy.* PEUR). — Un Grec qui fit le saut de Leucade, pour se guérir de son amour, s'appelait aussi PHOBOS.

PHOCUS, Φωκός, fils d'Éaque et de Psamathe, fut tué par Télamon et Pélée, ses frères du premier lit, en jouant au disque avec eux. Ceux-ci agissaient ainsi par ordre de leur mère. Éaque les punit en les bannissant à perpétuité. — Deux autres PHOCUS furent, l'un Argonaute (et fils de Cénée), l'autre fils de Neptune ou d'Ornithion, époux d'Antiope fille de Nyctée, qu'il guérit d'une monomanie furieuse et qu'il rendit mère de deux fils, Panopée et Crisos.

PHOEBUS. *Voy.* PHÉBUS.

PHOLEGANDRE, PHOLEGANDER, héros éponyme de la Cyclade de ce nom (auj. *Polycandro*), passait pour fils de Minos.

PHOLOÉ, Φολόη : 1° nymphe; 2° jeune esclave crétoise habile dans tous les arts de Minerve, fut donnée par Œnée à Sergeste. — Deux montagnes, l'une en Arcadie, l'autre en Thessalie, portaient ce nom; la dernière est citée comme le séjour des Centaures. Pholoé, peut-être, rappelle le grec φυλλόν et le latin *folium*. Comp. aussi l'art. suivant.

PHOLUS, Centaure, fils de Silène et de Mélia (ou d'une Nymphe malique), donna l'hospitalité à Hercule poursuivant le sanglier d'Érymante, et lui fit goûter d'un vin que Bacchus avait donné à tous les Centaures, mais à condition de l'offrir à Hercule. Attirées par l'arome des émanations vineuses, des nuées de Centaures fondirent tout-à-coup sur la grotte hermétiquement close où se célébrait le festin. Des haches, des

pierres énormes, de gros arbres avec leurs racines, formaient les armes de ces belliqueux gastronomes. Hercule tua Daphnis, Argée, Amphion, Hippotion, Orée, Isople, Mélanchète, Térée, Doupon, Phryxos, et mit le reste des assaillants en déroute à coups de flèches; mais il eut à regretter la mort de Pholus, qui n'avait pris nulle part au combat, et qui, en rendant les derniers devoirs aux morts ses frères, se blessa la main d'une flèche qu'il arrachait du corps d'un des Centaures. — On voit un Pholus, Centaure, se battre aux noces de Pirithoüs; c'est sans doute le même. Hygin place Pholus au ciel, parmi les constellations, et lui attribue l'art de l'extispicine (divination par l'inspection des entrailles). — Pholus, compagnon d'Énée, fut tué par Turnus.

PHONOLÉNIS, Lapithe tué par le Centaure Phéocome.

PHORBAS, dieu de Rhodes, est une incarnation d'Apollon bienfaiteur et alimentateur. On en fit un héros de la race des Inachides, tris-arrière petit-fils d'Inachus, ami d'Apollon, et destructeur des nombreux serpents dont l'île de Rhodes était infestée. Parmi ces reptiles se distingue un dragon énorme, reflet de Python. Phorbas et le dragon furent transportés aux cieux et formèrent la constellation du Serpentaire, en grec Ophiouchos. Les vaisseaux rhodiens partant du port faisaient un sacrifice à l'heureuse arrivée de Phorbas. — Un second Phorbas était un chef phlégyen, maître des avenues du temple de Delphes. Il forçait les passants à lutter contre lui, et vaincus les exposait à d'horribles tortures. Apollon un jour s'offrit à lui déguisé en athlète, et l'assomma d'un coup de poing. Cinq autres Phorbas sont, 1° le fils d'Argus, ou plutôt de Criase, père de Piranthe et de Triopas, et roi après la mort de son père (1670-1630 avant J.-C.); 2° un Égyptien de Syène, acteur dans la lutte sanglante qui eut lieu aux noces d'Andromède; 3° l'époux d'Hymane, qui le rendit père de Typhis; 4° un Lapithe qui tua le Centaure Aphidas assoupi par le vin; 5° le père de Diomède, une des concubines d'Achille.

PHORCYS, Φόρκυς (g. Φόρκυος) ou Phorcos, Φόρκος (ου?), un des fils de Gé et de Pontos (la Terre et l'immense abîme ou lit des mers). C'est, disent les mythologues modernes (Creuzer, *Briefe üb. Hom. ud. Hesiod.*), l'ensemble des promontoires, des bancs de sable et des écueils personnifié. La théogonie asiano-hellénique (Hésiod., *Théog.*, v. 295-336) lui donne pour femme Céto (toute la population marine), et pour filles les Grées avec les Gorgones, auxquelles on ajoute encore le dragon gardien des pommes d'or des Hespérides. Mais comment ces dernières personnifications peuvent-elles se rattacher à Phorcys et à Céto? 1° les Grées, les vieilles, Γραῖαι, sont blanches (πολιαί): les flots qui viennent se briser contre les récifs de la côte ne jaillissent-ils pas en écume blanchissante? 2° Les Gorgones sont noires: quel contraste entre les anfractuosités noires des rocs et l'écume blanche qui bat leur pied ou baigne leurs flancs (comp. l'art. Gorgones)! 3° Arrivé au terme d'une course maritime, il faut débarquer et prendre terre; mais que d'obstacles! Absence de port, absence de relations amicales; en d'autres termes, les escarpements de la côte, les défiances hostiles des indigènes. L'idée de dragon, de voyant (δεδορκώς), de gardien (φύλαξ), résume toutes ces oppositions apportées par la nature physique et

par l'homme. — On trouve encore deux PHORCYS : 1° un chef phrygien fils de Phénops, tué par Ajax devant Troie ; 2° un Rutule, père de sept fils, soldats dans l'armée de Turnus.

PHORMION, pêcheur d'Érythrée, était aveugle et recouvra la vue par la protection d'Hercule Érythréen. — Un autre PHORMION, chez qui logèrent Castor et Pollux, ne retrouva chez lui le lendemain ni les deux Dioscures ses hôtes, ni une jeune fille à laquelle il donnait l'hospitalité dans sa maison ; il n'y était resté que deux statues des dieux jumeaux.

PHORONÉE, PHORONEUS, fils d'Inachus et de Mélie, régna soixante ans dans l'Argolide. On le regarde comme l'auteur de la civilisation d'Argos, quand on rejette l'existence d'Inachus, sans user de la même incrédulité à l'égard de sa race. Il eut pour femme Cerdo, pour fille Niobé, et selon quelques-uns Europs et Car pour fils. On ajoute quelquefois à cette liste Apis, que d'autres regardent comme son frère. Apis ne régna que dans Sicyone ; Car passa en Carie ; Europs, à cause de sa naissance illégitime, n'avait aucun droit au trône, et c'est le fils de Niobé, Argus, qui succéda au vieux Phoronée. Pausanias parle d'un poème épique sur Phoronée, intitulé *Phoronéide ;* l'auteur en était inconnu, et le poème est perdu (*Voy.* INACHUS).

PHOUOR ou PHUOR, troisième décan des Gémeaux, suivant Saumaise, se nomme Tepisatosoa dans Firmicus. Phuor, que l'on doit prononcer Phouor, est évidemment le même mot que Ouéré (*Voy.* VERAÇOUA). Pris pour un des dynastes humains, Phouor devient Abarès ou Choutertaure, ou Anoufé, ou Phrouron. Phouor est représenté dans le Zodiaque rectangulaire de Tentyra dans une attitude différente de celle des autres décans : il est assis sur un trône ; sa main droite, au lieu de tomber mollement, est posée sur sa cuisse et semble tenir quelque chose (une croix ansée ou une étoile) ; sa tête est coiffée du pchent.

PHOUPÉ ou PHUPÉ, troisième décan du Lion, selon Saumaise, se nomme Phouonisié dans Firmicus. Il n'est pas représenté sur le planisphère de Tentyra, et le Zodiaque rectangulaire se trouve dans cet endroit endommagé de manière à ce qu'on ne puisse ni lire la légende hiéroglyphique du décan, ni voir sa représentation. Le nom de Phoupé rappelle celui de Hépé, qui le précède immédiatement dans la liste des décans, et semble n'en différer que par l'adjonction initiale de l'article. Quoi qu'il en soit, Dupuis (*Orig. des cult.*, tom. VII) identifie ce décan au 15e dynaste de la liste d'Eratosthène, Saophis ; Gœrres (*Mythengeschichte,* t. II) y voit Sistochichermès, 33e dynaste. On peut y voir aussi soit le 6e dynaste, Tœgar, soit le 16e, Sensaofi (*Voy.* DÉCANS).

PHRASIOS ou PHRASIUS (en grec Φράσιος), devin de l'île de Cypre, se trouvait en Égypte lors de la sécheresse et de la famine qui désolèrent ce pays au commencement du règne de Busiris. Interrogé par le tyran sur le moyen de faire cesser ce fléau, qui durait depuis 9 ans, il déclara qu'il fallait immoler tous les ans au pied des autels un étranger, ou, comme le veulent quelques mythographes, un homme à la chevelure rousse (probablement c'est blonde qu'ils ont voulu dire) : mais c'était presque toujours un étranger ; car on sait que l'Égypte a peu de blonds. Phrasios périt le premier victime du barbare conseil qu'il venait de don-

ner. Cent autres étrangers, ajoute-t-on, subirent le même sort avant que cette coutume inhumaine eût été abolie par Hercule (Comp. l'art. Busiris). — N. B. C'est Heyne qui le premier a rétabli dans le texte d'Apollodore Φράσιος au lieu de Θράσιος. Généralement même avant cette dernière leçon on imprimait Θάσιος (Thasius, dans Ovide, *Art d'aim.*, liv. I, v. 647, etc.; dans Hygin, *fab.* LVI; enfin dans Apollodore même).

PHRÉ. *Voy.* Fré.

PHRIXA, Nymphe, une des nourrices de Jupiter, selon la légende d'Arcadie.

PHRONIME, fille d'Étéarque, roi de Crète, perdit sa mère en bas âge. Le roi s'étant remarié, sa nouvelle femme s'efforça de lui rendre odieux l'enfant du premier lit; et un jour Étéarque, cédant aux cruelles suggestions de la marâtre, s'écria : « Qu'on jette Phronime à la mer ! » L'esclave chargée de la commission l'y jeta en effet, mais l'en retira aussitôt. Plus tard Phronime, devenue une des femmes de Polymneste, en eut Battus, fondateur de Cyrène.

PHRONIOS, père de Noémon, prêta un vaisseau à Télémaque pour se rendre à Pylos. — Un autre Phronios devait le jour à Phryxos et à Chalciope.

PHRONTIS, pilote grec, chef du navire principal de Ménélas, fut tué par Apollon au port de Sunium. — Outre un Argonaute Phrontis, on cite une femme de ce nom, la femme de Panthoos et la mère d'Euphorbe.

PHROURON est dans le latercule d'Ératosthène le 36e dynaste. Dupuis, qui, en ramenant ce catalogue de rois aux listes décanographiques, compte Ménès, premier dynaste, comme premier décan, est obligé de regarder Phrouron comme le dernier, et en conséquence il ne voit dans Amouthantée, son successeur selon Ératosthène, qu'un simple surnom. Du reste il fait remarquer que Phrouron, identique dans son hypothèse au dernier décan des Poissons, semble bien véritablement être le personnage sidérique auquel son système le conduit. Ératosthène traduit Phrouron par Nil; et effectivement le dernier paranatellon qui se lève avec le dernier décan des Poissons est le fleuve céleste appelé par les uns Éridan, et par les autres Nil. Dans les hypothèses étrangères à Dupuis, Phrouron correspondrait à Ouestoucati (opinion de Gœrres, *Mythengesch.*, t. II), à Chontaré III ou à Ouéré.

PHRYGIE : 1° femme d'Argès, mère de Deuse, Atron, Atréneste; 2° fille de Cécrops, héroïne éponyme de la Phrygie.

PHRYXOS ou PHRYXUS, fils du roi d'Orchomène Athamas et de Néphélé, sa première femme, refusa de partager les transports d'Ino, seconde épouse du roi, et devenu pour elle un objet de haine fut bientôt condamné, ainsi qu'Hellé sa sœur, à mourir au pied des autels, pour faire cesser la famine à laquelle la Béotie était en proie. Jupiter, réprouvant cet injuste trépas, envoya par Mercure aux deux victimes désignées le bélier à toison d'or ou Chrysomalle, sur lequel elles franchirent la Thessalie, la Macédoine, la Thrace, et entrèrent dans le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Malheureusement Hellé se laissa tomber dans les flots. Phryxos arriva seul à l'autre rive, et, contournant le littoral de la mer Noire, se rendit en Colchide; là il sacrifia le bélier, appendit sa dépouille dans une enceinte consacrée à Mars, sous la garde d'un dragon; épousa Chalciope, fille d'Éète, en eut

plusieurs enfants, Argus, Phrontis, Mélas ou Mélias, Cylindre ou Cytisore, ou Sore (quelques-uns ajoutent Catis; ne serait-ce pas Cotys?), et enfin fut tué par Éète, son beau-père, qui convoitait ses richesses. — Quelquefois on montre Phryxos revenant en Grèce et montant sur le trône d'Athamas après sa mort. Plusieurs mythologues appellent sa femme soit Événie, soit Iophosse; toutefois ils ajoutent qu'Événie avait les deux surnoms de Chalciope et d'Ophiousse.

PHTHAS. *Voy*. Fta.

PHTHIE : 1° une des Niobides; 2° femme d'Amyntor et belle-mère de Phénix, qu'elle accusa d'avoir voulu la violer. — On nomme une Phthie, Nymphe d'Achaïe, que Jupiter séduisit sous forme de pigeon.

PHTHIOS, fils d'Achée et père d'Hellen, est le héros éponyme de la Phthie ou Phthiotide, en Thessalie. — Deux autres Phthios sont, l'un fils de Neptune, l'autre fils de Lycaon.

PHTHONIE, Phthonia, fille d'Alcyonée, fut changée, ainsi que toutes ses sœurs, en Alcyon.

PHTHONOS, l'envie personnifiée, était un dieu en Grèce et une déesse à Rome. Le nom latin veut dire mauvais œil, et les Grecs eux-mêmes faisaient de *mauvais œil* le synonyme de Phthonos. On représentait ce dieu sous les traits d'un spectre hideux, avec une hydre aux sept têtes pour parèdre. Souvent il précédait la Calomnie.

PHYLACIS. *Voy*. Philandre.

PHYLAQUE : 1° héros éponyme de Phylace, en Thessalie, fils de Déionée, le roi de Phocide, et père d'Iphicle; 2° chef troyen tué au siège de Troie par Léite; 3° héros auquel on avait consacré une enceinte à Delphes, et qui passait pour avoir sauvé cette ville de l'irruption des Perses, et de la sacrilège expédition de Brennus. Il ne faut pas perdre de vue ici que *Phylax*, en grec, veut dire gardien.

PHYLAS : 1° père de Polymèle, que Mercure rendit mère d'Eudore; 2° père de Midée, une des six femmes principales d'Hercule; 3° fils d'Antiochus et petit-fils d'Hercule, époux de Déiphile et père d'Hippotès et de Théro.

PHYLÉE, Phyleus, fils du roi d'Élide Augias, improuva la conduite de son père lorsqu'il refusa de payer à Hercule le salaire convenu pour le nettoiement de ses étables, et fut placé sur le trône par le héros après la défaite et la mort de son père. — Deux autres Phylée sont : 1° le père de Mégès; 2° un fils d'Ajax qui eut droit de cité dans Athènes et qui donna son nom à un dème de l'Attique.

PHYLLIS, fille d'un roi thrace (Lycurgue ou Sithon), fut reine à vingt ans, accueillit Démophon au retour du siège de Troie, l'aima, en fut aimée, mais ne put l'empêcher de faire voile pour Athènes, où l'appelaient ses intérêts; elle lui fit promettre de revenir au bout d'un mois, et désespérée d'une attente plus que trimestrielle se jeta dans la mer. On montrait son tombeau près d'Amphipolis ou près du cap Pangée. Méziriac (*Commentaires sur les Epîtres d'Ovide*) cherche à concilier les deux opinions. Une tradition faisait mourir Phyllis de chagrin; une autre la change en amandier, en grec *Phylla*; une autre enfin la montre fiancée au frère de Démophon, Acamas, qui est venu du vivant du père de Phyllis dans la Bisaltide demander la princesse en mariage. On lui accorde et la main de Phyllis et la survivance du trône des Bisaltes. Les fiançailles fai-

tes, il repart pour Athènes, et Phyllis lui donne une boîte qu'elle lui recommande de n'ouvrir que quand il aura perdu tout espoir de revenir auprès d'elle. Acamas en effet ne revint point en Thrace acquitter sa parole, et se fixa dans l'île de Cypre. Phyllis, à cette nouvelle, se tua, en vouant l'infidèle aux Furies. Acamas, de son côté, ouvrit la ciste mystérieuse, présent de Rhéa : des fantômes en sortirent et le troublèrent jusqu'à la fin de sa vie. Phyllis, le jour de sa mort, courut neuf fois du palais à la mer. La route ainsi foulée neuf fois par ses pas s'appela *Ennea Hodoï*.

PHYLLIUS, adolescent béotien aimé du roi d'Hyrie Cycnus, tua un lion énorme, prit vivants deux grands vautours, et sacrifia sur l'autel de Jupiter un taureau, sauvage, effroi du pays (*Voy.* CYCNUS).

PHYSCOA, d'Élide, maîtresse de Bacchus et mère de Narcée. qui institua en son honneur un chœur de musique appelé Physcoa, dont seize matrones avaient l'intendance.

PHYSCUS, fils d'Étole et petit-fils d'Amphiction, était le héros éponyme d'une ville de la Locride.

PHYTALE, PHYTALUS, donna l'hospitalité à Cérès, et reçut de la déesse, pour récompense, le figuier (φυτόν, plante). Phytale était du dème des Lacydes en Attique. — On sait que nombre de légendes différentes sur l'hospitalité donnée à Cérès étaient en vogue dans la Grèce.—Les descendants de Phytale s'appelaient Phytalides, et avaient pour département les purifications. Thésée, souillé du sang des brigands qu'il avait exterminés, et principalement de celui de Sinis, son parent, se fit expier par les Phytalides.

PIASE, PIASUS, dieu de Larisse, près de Cumes, y fut pris pour un simple héros. Brutal amant de sa fille Larisse, elle le fit tomber la tête la première dans une cuve où il fut asphyxié (*Voy.* LARISSE).

PICUMNE, PICUMNUS, frère de Pilumne. *Voy.* ce nom.

PICUS, roi des Aborigènes de l'Italie, est dit fils de Saturne, époux de Canente, père de Faune, et objet des amours impérieux de Circé. Au reste, toutes les nymphes du pays avaient senti pour lui les mêmes flammes; mais celles-là, il avait pu les dédaigner impunément. Circé, offensée de ses rigueurs, le métamorphosa en pivert. On ajoute que ses sujets le mirent au nombre des Dieux Indigètes. Des modernes ont distingué deux Picus, l'un qui régna 37 ans, l'autre, plus ancien, dont le règne n'a pas moins de 57 années. A Picus, dit-on, succéda Faune. Picus passait aussi pour habile dans l'art de domter les chevaux. Il est hors de doute, pour qui se rappelle et le haut rang des oiseaux dans la religion parsi, et le rôle du pic ou pivert dans les légendes relatives à la fondation de Rome, que Picus est un dieu-oiseau : c'est un sage et un prophète; c'est le bien-aimé de toutes les nymphes qui aspirent à connaître l'avenir; c'est l'objet des désirs de la magicienne Circé; c'est l'époux de Canente, promulgation ou révélation rhythmique des hauts secrets que découvre l'art divinatoire; car qu'est-ce que Canente? la chantante.

PIDYTE, PIDYTES, chef troyen tué par Ulysse.

PIELE, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, régna sur l'Épire après la mort de son père.

PIERIDES, muses macédoniennes au nombre de neuf, comme les muses béoto-thessaliques, ont pour père

Piéros, dieu-mont qu'on transforme dans la mythologie vulgaire en roi humain. Rivales des autres Muses, elles eurent à soutenir contre elles un combat musical et poétique, n'obtinrent pas la palme au jugement des nymphes voisines qu'on avait prises pour arbitres, s'emportèrent en invectives contre les radieuses filles de Mnémosyne, et furent changées en pies par Apollon, qui de plus donna leur nom à ses neuf compagnes. Dans quelques mythologues chaque Piéride est changée en un oiseau particulier (*Voy.* Anton. Liberalis, *Métam.*).—Il est clair que cette rixe des Muses et des Piérides a trait à une rivalité de culte, peut-être même de systèmes musicaux, ou tout simplement d'aptitude à la poésie, aux sciences, aux arts. Les Piérides sont les muses de Macédoine, les Muses sont les Piérides de la Béotie. De part et d'autre se trouve une source inspiratrice, Piéra et Hippocrène; une haute montagne, Piéros et Hélicon. Seulement, dans la première fable, Piéros, dieu-mont, n'est guère qu'un grand fétiche. L'usurpation finale du nom des Piérides par les Muses signifie que les cantatrices maîtresses de l'Hélicon deviennent maîtresses du Piéros.

PIÉRIE, une des femmes de Danaüs, lui donna six filles : Actée, Podarcé, Dioxippe, Adyte, Ocypète, Pilarge.

PIÉRIS, concubine de Ménélas, en eut Mégapenthe.

PIÉROS, dieu-mont propre à la Macédoine, passa pour être venu à Thespies, y avoir établi le culte des Muses, au nombre de neuf et avec les noms qu'on leur connaît; enfin pour avoir composé des hymnes, des poèmes en leur honneur. — Un autre Piéros fut fils de Magnès, amant de la muse Clio et père d'Hyacinthe.

PIKOLLOS était chez les Pruczes le dieu des morts. Ses apparitions avaient lieu toutes les fois que la mort prenait une victime; on devait alors se hâter de lui offrir un sacrifice : si on négligeait ce devoir. il renouvelait sa visite deux et même trois fois; mais quand on en était venu là, ce n'était plus un sacrifice ordinaire qui pouvait lui suffire : il fallait du sang humain. Heureusement le prêtre chargé de l'opération se contentait d'une incision au bras et de quelques gouttes de sang versé. Aussitôt on entendait un petit bruit dans le temple : c'était la preuve que Pikollos était content. On lui consacrait la tête d'un homme mort, et on brûlait du suif en son honneur.

PILIATCHOUTCHI, dieu suprême des Kamtchadales, est tout-puissant et créateur. Nuée, pluie, éclair, tempête, arc-en-ciel, sont dans ses mains. L'arc-en-ciel est la bordure de ses habits; le soleil son œil droit, la lune son œil gauche; tous les fleuves tombent de sa ceinture.

PILUMNE (Pilumnus) et PICUMNE (Picumnus), divinités de l'antique Latium, étaient regardés comme frères, et en conséquence comme fils de Faune et de Fauna. Quelquefois aussi on semble faire de Pilumne le fils de Picus, et même on l'identifie avec lui. Suivant une autre version, Picumne et Pilumne étaient fils de Jupiter et de la nymphe Garamantis (*Voy.* ce nom). Picumne et Pilumne apparaissent, 1° comme dieux de l'agriculture; 2° comme dieux du mariage. C'est surtout aux mariages féconds que présidaient les deux dieux : on invoquait Picumne avec Déverra et Intercidua (*Voy.* ces noms) pour détourner les fausses couches; Pilumne

devait éloigner de l'enfant déjà au jour toutes les influences fâcheuses. Comme divinités agricoles, Picumne présidait plus spécialement aux engrais et à l'amendement des terres, Pilumne au broyage des grains (Pilum, pilon). Aussi le premier était-il alors appelé Sterquiline, tandis que le second est représenté le mortier à la main. Tous deux ensemble passèrent dans des légendes populaires pour des espèces de héros, de Sémones, de Dioscures, et par suite furent pris pour Castor et Pollux (Servius sur Virgile, *En.*, liv. IX, v. 4). Turnus, roi des Rutules, faisait remonter sa noblesse à Pilumne qui, ayant reçu dans ses états la fugitive Danaé, en eut un fils appelé Daunus, père ou aïeul de Turnus. Comp. Voss, *Rem. sur* Égl. IV de Virgile, dans sa traduction allemande.

PINARIUS. *Voy.* POTITIUS.

PINUS, un des fils de Numa Pompilius, était, au dire de quelques auteurs, la tige des Pinarii, ou gens Pinaria.

PION, descendant d'Hercule, bâtit Pionie, en Mysie. Son tombeau devint un autel sur lequel on lui sacrifiait ainsi qu'à un dieu : une fumée miraculeuse sortait alors du monument. Pion, en grec, veut dire gras.

PIRAS, ou PIRASE, ou PIRANTHE, troisième fils d'Argus, eut pour frères Tirynthe et Criase.

PIRÈNE : 1° Danaïde ; 2° fille d'Achéloüs et d'Asope, maîtresse de Neptune, mère de Cenchrée. Diane par mégarde tua la fille, et métamorphosa la mère en fontaine. — On sait que les Danaïdes aussi sont des symbolisations aqueuses.

PIRITHOOS ou PIRITHOUS, Πειρίθοος, fils d'Ixion, fut roi des Lapithes. Trois traits le rendent fameux : 1° son mariage avec Hippodamie (les Centaures, invités aux noces avec les Lapithes, insultèrent à la table nuptiale la jeune mariée, et donnèrent ainsi naissance à la rixe dont leur expulsion fut le dénouement) ; 2° son amitié pour Thésée (importuné de la haute réputation du héros, il avait voulu le combattre ; mais tous deux à la vue l'un de l'autre sentirent une admiration réciproque s'emparer de leur cœur, et de rivaux devinrent amis inséparables) ; 3° l'amour de Pirithoüs pour Proserpine, sa descente aux enfers, sa mort. Thésée, amoureux d'Hélène, avait trouvé dans Pirithoüs un puissant auxiliaire de son rapt. Pirithoüs, à son tour, eut un compagnon dans Thésée. Tous deux pénétrèrent dans le sombre empire ; mais Thésée y fut chargé de chaînes et retenu prisonnier jusqu'à l'arrivée d'Hercule, qui le délivra. Pour Pirithoüs, il ne devait plus quitter l'Erèbe, Cerbère l'avait étranglé. — Thésée et Pirithoüs sont deux Dioscures : c'est Thésée qui est le Pollux ; Pirithoüs n'est que le Castor. Il est né de la nue ; Thésée est fils d'Éthra (Athor, Éther, l'empyrée). On comprend dès-lors pourquoi Pirithoüs veut se susbtituer à Pluton ; pourquoi il gravite vers la ferrugineuse et noire déesse, tandis que Thésée convoite la blanche Hélène, qui est la lune ; pourquoi enfin il reste aux enfers, tandis que Thésée revient au jour. Selon Pausanias (liv. V, ch. 10), on pourrait voir dans ce mythe un Aïdonée (*Voy.* ce nom), roi de la Thesprotie, dont Pirithoüs, à la tête d'une armée, veut prendre la femme, et qui, non content de tuer son rival, retient le chef de l'armée auxiliaire dans l'île de Cichyre, près du marais Achérusie, de l'Achéron et du Cocyte.

PIROMI, et avec la désinence gréco-romaine PIROMIS (Πίρωμις),

nom sous lequel nous pouvons désigner, dans l'analyse de la haute théologie égyptienne, l'Etre dans son acception la plus relevée; l'Etre irrévélé, absolu, incorporel, immuable, infini, antérieur aux manifestations individuelles, soit humaines, soit divines. Pour concevoir nettement sa place à la tête de la hiérarchie sacrée, et ses relations avec les autres dieux, il faut commencer par embrasser d'un coup d'œil la série des divinités égyptiennes. Généralement on les divise en trois classes : grands dieux, dieux du second ordre, dieux du troisième rang. Cette division peut être admise, mais les noms donnés à chaque catégorie divine sont plus propres à induire en erreur qu'à faire présumer la vérité. A notre gré, voici de quelle manière on doit voir l'ensemble de la mythologie égyptiaque. Des éléments astronomiques et météorologiques sont les objets qui frappèrent d'abord les imaginations égyptiennes. Planètes et astres étaient visibles; météores ou principes élémentaires des êtres (air, terre, etc.) étaient tangibles, ou du moins se faisaient sentir par leurs effets : l'homme, sur le globe, devait se sentir pressé, écrasé, enveloppé par tous ces agents ou toutes ces puissances. C'en est assez pour qu'il les ait saluées du nom de dieux, pour que toutes, météores et astres, phénomènes et êtres réels, aient fait fléchir le genou à sa faiblesse, enfin pour que toutes aient semblé à son ignorance naïve une explication complète du monde et des mondes, de l'existence et de la destruction de l'existence, des variations multipliées que présente le spectacle de l'univers, et de la permanence qui est l'apanage de l'ensemble. Un système sidérico-météorologique était conforme aux idées métaphysiques et religieuses de l'époque. On se demanda : « Qui fait mûrir nos fruits? qui vivifie et ranime nos corps? » En quelques lieux on répondit : « Le soleil; » et le soleil fut dieu. Mais plus tard de nouvelles idées se développent : « Qui a fait le soleil? » De la réponse à cette seconde question résulte un autre ordre de dieux. Ceux-ci ne doivent pas être palpables et visibles : l'immatérialité est leur caractère propre. Ce sont des dieux cosmogoniques. Telles sont les deux catégories normales, vraiment parallèles, des dieux égyptiens : 1° des dieux matériels, sidériques, météorologiques ou métalloïdes; 2° des dieux intelligibles ou cosmogoniques. Nous plaçons les dieux matériels avant les autres, parce que réellement ceux-ci ne furent conçus, ne furent enregistrés dans le catalogue théographique que postérieurement aux dieux sidériques. Croire que le sentiment religieux en Égypte procéda rationnellement et à priori posa des dieux suprêmes intelligibles, dont elle faisait ensuite émaner des dieux subalternes de plus en plus individualisés, ce serait se tromper gravement. C'est la marche contraire que suit toujours l'esprit humain. Sentir et nommer les effets, saisir les causes tangibles ou apercevables de ces effets, enfin superposer à toutes ces causes matérielles une cause intangible, invisible, insaisissable aux sens, infinie sous quelque face que l'on tente de la considérer, voilà comment se développe le génie religieux d'un grand peuple appelé à une haute civilisation. Toutefois hors de ces deux catégories tombent d'autres divinités, mais qui ne se rattachent que partiellement, fortuitement, par un fil, aux deux premières. Ce sont des conceptions d'un autre

ordre, de petits groupes exceptionnels et isolés au milieu d'un ensemble. Il n'en résulte pas néanmoins que ce soient des divinités sans importance; c'est plutôt tout le contraire. Osiris, Isis, Anubis, Sérapis, etc., grâce à un concours heureux de circonstances, devinrent les dieux populaires par excellence, et absorbèrent, pour ainsi dire, les adorations et l'attention, surtout à partir de l'époque à laquelle l'Egypte esclave vit son sol, jadis interdit aux étrangers, foulé par dix races nécessairement ignorantes des théories transcendantales que voilaient les hiéroglyphes. Revenons aux grands dieux. Nous voyons déjà quel rôle ils jouent comparativement aux dieux matériels ou astérico-météorologiques, et de quelle manière la métaphysique religieuse de l'antique Égypte les conçut. Voyons à présent ce que c'est que Piromi. L'Égypte antique savait que la terre, ainsi que les autres planètes, tourne autour du soleil. Le soleil fut donc pour elle, sous le nom de Pi-Ré ou Fré, le centre, le chef du système sidérique, et le premier des douze dieux du second ordre; mais de plus, et comme d'une nature supérieure aux dieux du second ordre, il fut porté parmi les dieux du premier, dont il est le moins important comme aussi le plus jeune. Il figure donc en même temps dans deux classes différentes; il flotte sur les limites des deux catégories divines, dont il est le nœud et la transition; il est le dernier des premiers et le premier des derniers. Ceci posé, remontons par la pensée au principe même des choses, à l'époque et à l'Etre antérieurs à la création; et quoique un vaste brouillard nous enveloppe dans cette immensité sans formes, où l'imagination humaine semble, faute de point d'appui, ne pouvoir pas même battre des ailes, essayons, Égyptiens que nous nous ferons pour un moment, de distinguer quelques points caractéristiques. Très-naturellement on apercevra, 1° le soleil même, qui est le point de départ inférieur; 2° au-dessus du soleil, la lumière, dont on se figurera le soleil comme une individualisation, une émanation circonscrite dans un cercle étroit; 3° au-dessus de la lumière, l'idée même de la création, le commencement de l'acte qui crée, en quelque sorte la première volition créatrice, le prononcé du *fiat lux*, antérieur, il n'est pas besoin de commentaire pour le faire sentir, et supérieur au *lux facta est*; 4° enfin, avant et par-dessus la volition créatrice, l'être qui voudra un jour cette volition, mais qui ne veut point encore, et qui reste enfermé en lui-même, indistinct, irrévélé, inaperçu; l'être en qui tout est ou plutôt qui est tout. Cet être, c'est Piromi, le mystérieux, l'inactif, l'immobile, le tout-puissant et pendant des siècles languissant Piromi. Mais des myriades de siècles ont fui : à l'éternité succède le temps, à l'inactivité l'action, à la puissance virtuelle la puissance réelle; le monde va naître : Piromi devient Démiurge, il crée, ou plutôt il va créer; mais là il a cessé d'être Piromi. Piromi est l'être suprême en tant qu'antérieur à la création : créateur, il change de rôle: il change aussi de nom : on l'appelle Knef, Amoun, Pan, Mendès; on l'appelle Fta, on l'appelle Fré, et de mille autres façons encore, on ne l'appelle plus Piromi. Ainsi, à la tête de tous les dieux, et antérieurement à la création, à tous les agents créateurs, antérieurement aux Démiurges (c'est le terme technique), la pensée conçut Piromi. Au-dessous de

cet Etre des êtres, et postérieurement à lui, apparaissent les Démiurges, bien haut encore dans les voûtes célestes et occupant un large espace, mais de plus en plus gravitant vers notre système planétaire, de plus en plus perdant de leurs colossales dimensions. Knef, ce Démiurge suprême, ce successeur immédiat de Piromi, est déjà déterminé, et par conséquent limité, car il veut, car il dit : « Que le monde soit. » L'univers est sa volition ; l'univers, non point réel, mais virtuel, c'est Knef. Or, comparé à Dieu, à l'être des êtres, à cet Océan sans fond ni rives, l'univers est fini. La lumière (lumière pure, ou feu, ou calorique, ou magnétisme, ou électricité ; car, sans avoir distingué ces grands principes impondérables, et leur avoir donné des noms, l'ancienne Égypte sentait instinctivement que sous son mot de lumière étaient cachés des principes analogues, et pourtant très-peu semblables), la lumière personnifiée et revêtue de la divinité, c'est Fta, démiurge inférieur, générateur subalterne, organisateur et vivificateur des mondes. Ici l'idée vague, quoique finie, d'univers, se détermine encore plus. Enfin, autant les principes lumineux ou luminiformes sont au-dessous du monde, autant le globe solaire est lui-même au-dessous des principes lumineux. Cependant ce globe brille d'un feu bienfaiteur ; il régit et anime les planètes ; il dispense la vie et les richesses à l'homme ; il est cause de mille effets délicieux, admirables ou élégants ; c'est une cause grande, un dieu de haut rang, un Démiurge ; mais qu'on le rapproche de Fta, et plus encore de Knef, c'est un Démiurge en sous-œuvre, un sous-Démiurge. En revanche, il a l'avantage d'être Démiurge immédiat : il exécute, il crée, il génère, non plus par autrui et en se déléguant, mais par lui-même. Ainsi, résumons : Fré, Fta, Knef, Piromi, et en redescendant de plus en plus de l'absolu au déterminé, de l'abstrait au concret, de l'universel au spécial, Piromi, Knef, Fta, Fré, voilà les quatre grandes puissances cosmogoniques. Piromi, la plus haute de toutes, se distingue de toutes par l'inactivité, la concentration, le reploiement sur lui-même. Les trois autres sont ses émanations, ce sont des Piromi de plus en plus déterminés. Piromi veut créer, c'est Knef ; Piromi a fait la lumière ou s'est fait lumière, c'est Fta ; Piromi, naguère lumière universelle, devient lumière solaire, ou soleil, c'est Fré. Knef, Fta, Fré (*Voy.* ces noms), forment une triade cosmogonique ; chacun d'eux est Piromi, tous trois ensemble sont Piromi, et, comme on le voit clairement, un seul et même Piromi. Une analogie vraiment incontestable et importante, c'est l'identité complète de rôle et de caractère que présentent Brahm dans l'Inde, Piromi en Egypte : tous deux absolus, irrévélés, reployés sur eux-mêmes et majestueusement ensevelis dans leur propre essence ; tous deux passant des siècles sans nombre dans la contemplation d'eux-mêmes ; tous deux se déléguant dans la personne d'un dieu créateur, assez semblable à eux, mais qui porte un autre nom ; tous deux distincts de la trinité leur émanation ou leurs émanations. L'étonnement augmente, si grammaticalement on explore les deux noms : quelle différence majeure y a-t-il entre Piromi (consonnes : P R M) et Brahm? et que sera-ce si l'on songe que Brahmâ, évidemment dérivé de Brahm, s'écrit dans plusieurs dialectes de l'Inde Birma et Birouma (*V.* Lacroze, *Hist. du christ. dans*

lès Ind., p. 429)? Enfin Piromi, en copte, veut dire homme; or, c'est le titre de prédilection que les Hindous donnent à leur Brahm. Toutefois nous devons remarquer que, selon Hérodote (liv. II, ch. 143), Piromi aurait signifié aussi excellent, vertueux, ce qu'il est assez difficile de ramener au sens d'homme. Ajoutons que Piromi et Hermès, Birma et Hermès, ne sont probablement pas sans rapport, et que peut-être le vrai nom de l'Etre suprême (en préposant l'article) fut chez les Egyptiens Pi-Ermoû, Pi-Rmoû. Et ainsi s'expliquerait la généalogie qui donne pour père à Pan en Grèce Mercure (Hermès), en Égypte Parammon (Para-Amoun, le grand Amoun). Ainsi s'expliquerait ce qu'on dit de la pluralité des Hermès égyptiens, que nous aimerions à voir porter au nombre de trois, quoique le dépouillement des nomenclatures et des légendes n'en donne que deux (*Voy.* l'art. Toth). Il paraîtrait, par le sens que donnent plusieurs commentateurs modernes au passage ci-dessus indiqué d'Hérodote, que le grand-prêtre, ou chef du sacré collége chez les Egyptiens, portait le titre de Piromi. Ce fait, s'il était vrai, ne contrarierait en rien notre conjecture. En quoi pourrait-on trouver choquant que le chef de cette caste, dépositaire de toutes les connaissances, et plus spécialement encore de l'écriture, portât le nom du scribe sacré à qui l'Égypte devait tout ce qu'elle savait? — N. B. En finissant, nous devons avertir que les quatre puissances cosmogoniques que nous avons nommées ne sont pas les seuls personnages de cette haute catégorie divine. D'abord, les trois personnes de la trinité, qui primitivement sont conçues comme hermaphrodites, se dédoublent en deux sexes et donnent lieu à trois personnes nouvelles : Neith, Athor et Pooh; puis Piromi lui-même peut subir le même dédoublement et voir surgir près de lui Bouto (*Voy.* ces noms).

PIRRIDS ou BIRRIDS sont, dans la mythologie mongole, les ames méchantes des damnés soumis à l'empire de Ghougor. D'ordinaire ils habitent les trente-six brasiers, portes du palais de ce prince des enfers. Mais, spectres malicieux, ils reviennent aussi sur la terre, et se plaisent à causer de l'effroi aux femmes, aux vieillards, aux enfants. Quelquefois peut-être on croit les visites des Pirrids heureuses plutôt que funestes, mais presque toujours elles pronostiquent des malheurs. Comp. Larves.

PIRUS, chef thrace, fils d'Imbrase, fut tué par Thoas en défendant Troie.

PISANDRE, Pisander : 1° fils de Bellérophon, fut tué par les Solymes; 2° chef troyen, fils de cet Antimaque qui avait donné le conseil de ne pas rendre Hélène, fut tué par Agamemnon; 3° autre chef troyen tué par Ménélas; 4° chef grec, le plus adroit, après Patrocle, à manier la lance, et l'un des principaux commandants de l'armée d'Achille; 5° et 6° poursuivants de Pénélope (Philète en tua un); 7° poëte antérieur à Homère et auteur d'une *Héracléide* où le premier il représente Hercule ayant pour arme la massue, et d'un poëme sur la guerre de Troie.

PISÉNOR : 1° Centaure, un de ceux qui prirent la fuite devant les Lapithes aux noces d'Hippodamie; 2° père d'Ops et aïeul d'Euryclée (Homère l'appelle héros et sage); 3° père de Clytus, l'un des compagnons de Polydamas.

PISIDICE : 1° maîtresse de Mars et mère d'Ixion; 2° nymphe que Chi-

ron rendit mère de Chariclo ; 3° fille d'Éole, femme de Myrmidon et mère d'Actor (on la nomme aussi Pisidie); 4° fille de Nestor et d'Anaxibie; 5° fille de Pélias, roi usurpateur d'Iolcos; 6° fille du Pélias roi de Méthymne. Éprise d'Achille, qui faisait le siège de sa ville natale, elle lui offrit de trahir son père, mais à condition qu'il l'épouserait. Achille accepta la proposition, puis, dès qu'il fut maître de Méthymne, ordonna de lapider la jeune fille.

PISIONE, femme d'Éthon et mère d'Ixion.

PISISTRATE, Pisistratus, dieu Cadmile d'Orchomène, passa pour un vieux roi du pays, lacéré par ses sujets, et placé aux cieux après sa mort.—Un Pisistrate, fils de Nestor, accompagna Télémaque dans ses voyages, et eut un fils de même nom.

PISOS, héros éponyme de Pise, avait pour père Périérès, pour aïeul Éole.—Sur le coffre de Cypsèle figurait comme combattant aux jeux funèbres d'Acaste un Pisos, fils d'Apharée, frère par conséquent des Dioscures Aphareïdes.

PITHO. Πειθώ, en latin Suada, la Persuasion, déesse grecque, fait partie du cortège de Vénus dont quelquefois on la dit fille. Souvent on la donne pour une Grâce ou pour la mère des Grâces. Thésée, après avoir fondé les diverses castes dans Athènes, y introduisit le culte de Pitho. Hypermnestre, après avoir désarmé le courroux de son père, éleva un autel à cette déesse. Égiale lui bâtit un temple en mémoire de la cessation d'une épidémie qu'Apollon arrêta, touché qu'il fut des vœux de sept vierges et de sept adolescents choisis. Sur la base du trône de Jupiter Olympien se voyait Pitho couronnant Vénus. Dans le temple de Bacchus à Mégare était la statue de Pitho faite par Praxitèle. Un bas-relief du duc de Caraffa-Noja à Naples représente Vénus et Hélène avec Pâris, l'Amour et Pitho. —On donne encore Pitho pour une Atlantide, pour une Océanide, pour Diane. Tout cela revient au même, et rentre plus ou moins dans ce que nous avons dit.

PITIÉ, Misericordia, Ἔλεος, fille de l'Érèbe et de la Nuit, selon Hygin, avait dans Athènes un autel qui lui fut élevé par les Héraclides lorsque, en butte après la mort d'Hercule à la haine de tous ceux que ce héros avait offensés, ils cherchèrent un asile dans cette ville sous la protection de Thésée.

PITTHÉE, Pittheus, Πιτθεύς, l'ancien des jours de Trézène, passait pour roi, pour vieux, pour sage, pour fils de Pélops et d'Hippodamie, pour père d'Éthra. Grâce à lui, Éthra, la nuit même où elle avait cédé aux désirs de Neptune, reçut les embrassements d'Égée fugitif, et devint enceinte de Thésée. Pitthée éleva même son arrière-petit-fils Hippolyte. Évidemment tout ceci se réduit à dire que Pitthée est un Axiéros dans le cadre cabiroïdique où Égée, Éthra figurent comme Axiocerses, et où tantôt Thésée, tantôt Hippolyte, sa délégation, remplit le rôle de Cadmile. De plus, Pitthée est presque un Fta; le nom diffère peu d'abord, puis idéologiquement de Fta et Athor émane Fré. Thésée émanant de Pitthée et d'Éthra, Thésée soleil d'ailleurs est bien un Fré. —Pitthée était lié aux Muses. On montrait à Trézène et son tombeau et trois sièges de marbre blanc, sur lesquels deux juges et lui rendaient la justice, et un lieu consacré aux Muses, où il enseignait l'art de bien parler. On s'avisa même de publier un

livre sous le nom de Pitthée; Pausanias l'a vu.

PITYS, πίτυς, nymphe dont Pan et Borée devinrent en même temps amoureux, préféra le premier. Borée, pour se venger, jeta Pitys contre un rocher avec tant de violence qu'elle en mourut. Les dieux la changèrent en pin. La résine qui coule de cet arbre agité par Borée passait pour les larmes de Pitys (πίτυς en grec veut dire pin).

PLASTÈNE, déesse asiatique, avait un petit temple sur le sommet du Sipyle. Pausanias dit qu'on la regardait comme la mère des dieux. Était-ce une Cybèle?

PLATÉE, fille du dieu-fleuve Asope, était l'héroïne éponyme de Platée.

PLÉIADES. *V.* Atlantides.

PLEIONE, Océanide, femme d'Atlas et mère des Pléiades.

PLEMNÉE, fils de Sicyon et disciple de Cérès en l'honneur de laquelle il bâtit un temple.

PLESTOR, dieu thrace était honoré par des sacrifices de victimes humaines.

PLEURON, Πλεύρων, fils d'Étole, mari de Xanthippe, père d'Anténor et fondateur de la ville de Pleuron, une des capitales de l'Étolie.

PLEXAURE, Plexaura, Πλήξαυρα, Océanide, une de celles qui, avec Apollon et les fleuves, présidaient à l'éducation des enfants.

PLEXIPPE, Πλήξιππος: 1° Egyptide; 2° un des frères d'Althée (il fut tué par Méléagre); 3° fils de Phinée et de Cléopâtre (*Voy.* Phinée).

PLINTHIOS, fils d'Athamas et de Thémisto qui le tua, croyant tuer le fils d'Ino.

PLISTHÈNE, père d'Agamemnon et de Ménélas, était ou fils ou frère d'Atrée. Il mourut jeune, en recommandant à ce prince ses neveux ou ses petits-fils qui prirent de là le nom d'Atrides. — Un des fils de Thyeste, tué par Atrée, porta le nom de Plisthène.

PLISTHINE, frère de Faustule le père nourricier de Romulus, le seconda dans l'éducation des deux jumeaux fondateurs de Rome, et fut tué comme lui dans un démêlé que Rémus et Romulus eurent ensemble.

PLUTO, Océanide, maîtresse de Jupiter et mère de Tantale.

PLUTON, Pluto, et en grec Hadès, Ἅιδης, le dieu des enfers et du monde souterrain, faisait partie de la grande Triade grecque qui se dessine sous Crone; Zévs et Posîdôn (Jupiter et Neptune) étaient ses frères. Selon les uns, Rhée lui substitua un gros quartier de roc que Saturne engloutit à sa place; selon les autres, c'est lui que Saturne engloutit, et il fallut le vomitif de Métis pour le faire sortir intact des entrailles dissolvantes du dieu. Sa légende ne contient que peu de détails. Dans la Titanomachie, il reçoit des Cyclopes le casque d'invisibilité, et après le triomphe de Jupiter il a pour lot l'empire du monde souterrain. Dans la Gigantomachie, il prête son casque à Mercure. Plus tard, on le voit enlever Proserpine qui cueille des fleurs dans une prairie voisine d'Éleusis ou mieux à Enna. Pélée enchaîné par Acaste sur le mont Pélion reçoit de lui, outre la liberté, le glaive d'or à l'aide duquel il doit venger ses injures. Pluton se bat trois fois avec Hercule: la première, quand le fils d'Alcmène pénètre aux enfers; la seconde, quand il veut ramener Alceste à la vie; la troisième, quand il fait la guerre à Nélée, en vain soutenu par Neptune, Junon et Pluton. Dans ces

trois occasions Hercule eut toujours l'avantage; Pluton même ne se retira que blessé de la première rencontre. Il fut plus heureux lorsque Pirithoüs et Thésée descendirent dans l'Erèbe pour lui ravir Proserpine: il surprit les deux amis, donna la mort à l'un, et fit l'autre prisonnier; mais Hercule revint encore aux enfers, et délia les chaînes de Thésée. L'empire dont Jupiter donna la souveraineté à Pluton est tour à tour désigné par les noms d'Érèbe, Tartare, Ténare, Orcos, etc. Ces noms cependant ne sont point exactement synonymes; ils désignent diverses parties de l'enfer. Sur la géographie de cette région souterraine les anciens sont loin d'être d'accord. Voici pourtant de quelle manière en général ils la conçoivent. Que l'on se figure quatre grandes divisions, les brouillards, les ténèbres, les flammes, l'éternelle verdure, on aura de cette manière l'Erèbe aux brumes épaisses, séjour de la nuit, du sommeil et des songes; l'Es-Hadou (ἐς Ἀιδου) peuplé des âmes de cette foule dont les vices et les crimes n'offrent rien d'extraordinaire; le Tartare, brûlante geôle des suppliciés d'élite, et purgatoire des âmes qui doivent reparaître dans la vie sous des formes nouvelles; enfin les Champs-Elysées, asile des justes, des sages et des artistes. Dans le premier de ces quatre compartiments, du moins sur la limite qui le sépare du second, se trouve le champ des pleurs (*Campi lugentes* de Virgile) qu'habitent les ombres des enfants morts au berceau, des jeunes filles décédées avant l'hymen et des tendres victimes de l'amour. Cinq fleuves, le Styx, le Cocyte, l'Achéron, le Phlégéthon, le Léthé, forment des circonvolutions diverses dans cette enceinte. On explique Achéron par fleuve des douleurs (*Voyez* ACHÉRON), Cocyte par fleuve des gémissements; le Styx est la haine même, c'est-à-dire l'ensemble de tout ce qu'il y a de haïssable, de hideux, d'amer dans le monde; le Phlégéthon roule des torrents de flamme; le Léthé, c'est l'oubli, la mort, *lethum*. Les anciens, en croyant à la réalité d'un enfer, s'occupaient beaucoup du lieu par lequel on y pénétrait. En général ils plaçaient cette entrée secrète dans des lacs à eau stagnante, ou dans des abîmes à miasmes fétides; les crevasses à exhalaisons sulfureuses ou ammoniacales leur semblaient des orifices, des soupiraux du sombre empire. C'était par ces issues mystérieuses qu'Hercule, Énée, Pirithoüs, étaient entrés aux enfers, que Cerbère avait été traîné par Hercule au grand jour, que Pluton avait lancé ses noirs chevaux, son noir quadrige sur la tremblante Proserpine. Les principales localités signalées comme passages de la terre aux enfers étaient l'Averne près du lac Amsanto en Italie, le Ténare en Laconie, un ravin sans fond de l'Hermionide, le marais d'Achéron (*Palus Acherusia*) sur les confins de l'Acarnanie et de l'Épire, enfin un gouffre du Pont. Tous ces sombres lieux étaient peuplés d'êtres non moins sinistres, non moins formidables; car les ombres là n'étaient que la population sujette, et l'empire souterrain, comme les royaumes d'en haut, avait ses agents, ses ministres. C'étaient Cerbère, énorme chien à trois têtes, vigilant guichetier des enfers, Charon qui passe les morts dans sa barque, s'ils ont reçu la sépulture, les trois Parques qui filent et tranchent la destinée humaine, les trois juges qui pèsent dans la balance de l'équité le poids des

fautes et des bonnes œuvres, les trois Furies qui président aux supplices des criminels, et dont les fouets, les torches flambantes, les vipères gonflées de venin se coalisent pour l'éternelle torture des damnés; puis viennent une foule d'êtres ahrimaniques, les uns antérieurs à l'époque des Cronides (Titans, Centimanes, Chimère, Sphinx, etc.), les autres jetés par la foudre de Jupiter ou par quelque autre génie vengeur dans l'abîme du Tartare (Ixion, Phlégyas, Sisyphe); enfin se déroulent les personnifications de la Nuit, la Nuit même, la foule des Songes, les Gorgones, les Grées, Géryon, Hécate qui, tout étant Nuit, Lune et Terre, n'en est pas moins la grande reine des enfers, Proserpine, Cérès-Proserpine. Pluton siége avec cette dernière sur un trône noir ou d'or. Il a un quadrige de même couleur et de même métal, et dont les rênes aussi sont d'or : quatre noirs chevaux le traînent; on les nomme Orphnée, Éthon, Nyctée, Alastor. Le casque d'invisibilité qui couvre la tête de Pluton n'est pas le seul insigne de ce dieu des enfers; sa main porte tantôt un sceptre, un bâton, un glaive, ou bien le bident avec lequel il frappe la terre, tantôt des clés, symbole de la haute prérogative qu'il a de fermer et d'ouvrir. Au reste, ce casque d'invisibilité, en d'autres termes qui rend invisible, n'est lui-même qu'un emblème des ténèbres dont l'enfer est l'empire.—Outre les deux noms d'Hadès et d'Aïdonée par lesquels les Grecs désignaient Pluton, ce dieu avait ceux de Dis, Véjov ou Véjovis (aussi Védius), Summanus, Soranus, Tellumo, Eubulée, Axiocerse, Orcus. Februus ou Mantus ne semblent pas non plus différer de lui. Eubulée l'identifie à Bacchus qui est aussi chthonien. Axiocerse nous le montre jouant à Samothrace le rôle de Cabire (*Voy.* Cabires). La périphrase Jupiter Infernus ou Stygius qu'on lui donne ordinairement est loin d'être dépourvue de sens comme tant de circonlocutions poétiques : c'est qu'effectivement à toute minute on sent dans Pluton le dieu suprême s'individualisant dans le sombre empire, en d'autres termes la face noire ou ténébreuse du dieu suprême. Cette réabsorption de la puissance dominatrice aux enfers dans la puissance universelle est plus remarquable encore chez Proserpine. Celle-ci est la reine par excellence, non-seulement des noirs domaines du Styx, mais encore de l'Olympe et du monde.—Parmi les nombreuses épithètes de Pluton, remarquons celle de Chrysénios et Chrysothronos (aux rênes d'or, au trône d'or), Chrysaorévs (au glaive d'or), Polydegmôn (qui contient ou qui reçoit quantité de monde), Agélaste (qui ne rit pas), Altor (alimentateur), Agésilâs (convocateur des peuples), Agathalyos (dissolvant des biens).—Pluton était honoré surtout à Pylos en Messénie, à Coronée en Béotie, à Nysa où un bois lui était consacré, à Rome où il avait un temple, dans la huitième région sous le nom de Véjov, et dans la onzième sous celui de Summanus et de Dispater. Toute l'Italie en général, l'Italie pélasgique du moins, était remplie des vestiges de son culte. Idéalisé sur le mont Soracte, il avait sur cette cime un temple en commun avec Apollon. C'est ainsi que Trézène avait, dans son temple de Diane, consacré à Pluton et aux divinités souterraines deux autels, justement au dessus de deux ouvertures par lesquelles on était censé descendre aux enfers. Selon la lé-

gende, par l'une Hercule avait traîné Cerbère au jour, par l'autre Bacchus avait ramené Sémélé à la lumière. Originairement le Latium avait immolé des victimes humaines à Pluton; la civilisation, en adoucissant les mœurs des indigènes, substitua des taureaux, des brebis aux hommes. Trois conditions étaient requises dans ces victimes, pelage noir et sans tache, stérilité, non mutilation. On devait toujours les offrir par nombre pair. Les chairs, loin d'être cédées à la table des prêtres, devaient être réduites en cendres; c'eût été à la fois un crime et une souillure que d'entamer de la dent les chairs dévouées au monarque des enfers : les cuisses lui étaient plus spécialement destinées. Au reste, beaucoup de cérémonies bizarres accompagnaient ces sacrifices; on aimait à les faire le 2 du mois, parce que le nombre 2 était consacré à Pluton, ce que déjà pouvait nous faire pressentir le soin avec lequel on assortissait les victimes par nombre pair. Pour la même raison, le deuxième mois à Rome lui fut consacré (*Voy.* FEBRUUS). On lui sacrifiait la nuit. Les bandelettes de l'animal immolé devaient être noires. Le prêtre, après avoir lié la victime, faisait brûler de l'encens entre ses cornes, tournait sa tête vers la terre, et lui ouvrait le ventre avec un couteau à manche rond et à pommeau d'ébène, nommé Secespita; le sang coulait dans une fosse préparée d'avance, et allait s'y confondre avec le vin des libations : cette cérémonie s'appelait Taurobole, et fut depuis souvent imitée; elle s'accomplissait dans le plus profond silence. Pluton faisait partie des huit *dii selecti* (dieux choisis), les seuls qu'il fût permis de représenter en or, en argent, en ivoire. Un corps spécial de victimaires, nommé Cultrarii, lui était consacré. Les Romains qui avaient la tête couverte dans les sacrifices offerts aux dieux célestes, la découvraient lors d'un sacrifice à Pluton. Le 20 juin (12 des calendes de juillet), jour de sa fête, son temple seul dans Rome était ouvert. Les criminels lui étaient dévoués; et après cet acte tout citoyen pouvait impunément ôter la vie aux coupables. Dans le Code de Romulus tout client qui trompait son patron, tout homme qui était ingrat envers son bienfaiteur, était sous le poids de cette vindicte terrible, véritable talion de l'antique Italie. De même, lors des calamités publiques, l'idée dominante était que les dieux infernaux exigeaient un sacrifice, et une victime humaine, tantôt désignée, tantôt volontaire, venait assouvir l'exigence du dieu. Ainsi Curtius, ainsi les deux Décius Mus, se dévouèrent pour la patrie. Les Hyacinthides, les Érechthéides, offrent en Grèce un spectacle analogue. Ces victimes s'appelaient *Inferiæ*, et de là ce terme générique de *mittere inferias*, terme qui, au reste, s'applique non-seulement à Pluton, mais encore aux principales divinités infernales. — L'adiante, le narcisse, le cyprès, le buis, étaient consacrés à Pluton. Les monuments anciens le représentent barbu, sévère et les cheveux tombant sur le front ; sur sa tête est une couronne d'ébène ou d'adiante. Trois peintres fameux l'avaient rendu avec bonheur : Asclépiodore, dont le tableau fut payé 300 mines d'argent par Mnason, roi d'Élate ; Euphranor de Corinthe, et Nicias d'Athènes. Souvent il est avec Proserpine sur son trône d'ébène ou de buis (Bellori, *Sepolcr. de' Nasoni*, VIII; Visconti y voit Saturne et Rhée). Cerbère se

trouve quelquefois au bas de ce trône. Le caducée de Mercure, les hippocampes, symbole du séjour des âmes heureuses, militent plutôt en faveur de la première opinion. On voit encore Pluton et Proserpine dans une scène relative à Psyché (Musée Pio-Clémentin, II, 1). *Voy.* de plus Persée couvert du casque d'invisibilité prêté par Mercure à ce héros, dans Demster, *Etrur. regal.*, II, 4. Nous indiquons plusieurs bas-reliefs de Pluton enlevant Proserpine à l'article PROSERPINE. Beaucoup de modernes se sont appliqués à représenter Orphée suppliant Pluton et Proserpine de lui rendre Eurydice. —Pluton a presque été identifié par les anciens à Sérapis. On peut de même le comparer à tous les grands dieux ahrimaniens ou infernaux des diverses contrées, entre autres au Tchernobog slave, au Tuiston suève, au Iama hindou, au Tévétat mongol, etc. Ce n'est pas à dire que la ressemblance soit complète entre tous ces dieux et Pluton : les uns ont des aventures humaines, les autres ont la face ahrimanienne sans devenir pour cela souverains des enfers; mais il y a au fond identité.

PLUTUS, Πλοῦτος, le dieu des richesses, passait pour fils de Cérès et de Jasion, et pour aveugle. C'était un dieu chthonien, tant à cause des richesses agriculturales dont la terre, empire de Cérès, est la dispensatrice première, qu'à cause des richesses métalliques que recèlent ses entrailles. Aussi Plutus et Pluton, sans être en intime rapport, ont-ils deux traits communs : 1° le nom; 2° le domicile souterrain et ténébreux. Les Grecs, en élaborant les données antiques, ont dit que Plutus avait déclaré à Jupiter qu'il voulait être inséparable de la vertu et de **la science, et que le père des dieux,** jaloux de cette résolution, le priva de l'organe de la vue : ce qui fait, qu'avec les meilleures intentions de se trouver dans la compagnie de la sagesse, il hante souvent la sottise et la perversité. Lucien ajoute qu'il était boiteux. Athènes lui avait dédié dans le trésor public une statue sous le nom de Plutus clairvoyant. Plutus enfant se voyait dans cette même Athènes sur le sein de la Paix, et à Thèbes entre les bras de la Fortune. On l'a représenté aussi sous la forme d'un vieillard qui tient à la main une bourse. Il venait, disent les anciens, à pas lents, et s'en retournait avec des ailes.

PLUVIUS, surnom de Jupiter en tant que présidant à la pluie, ou, si on veut presser la doctrine, en tant que pluie. Jupiter est tout; et si l'on entre dans les spécialités, Jupiter est la portion de l'univers supérieure à la terre. Air atmosphérique, ciels intermédiaires, ciel extérieur ou empyrée, sont donc autant de Jupiter, quoique plus particulièrement Jupiter s'identifie à l'empyrée. Jupiter-atmosphère est donc tantôt la foudre, tantôt la grêle, tantôt la pluie. Dans les temps de sécheresse, les devins étrusques croyaient attirer Jupiter Pluvius sur la terre, en lui faisant des sacrifices et en transportant avec pompe de la porte Capène à l'intérieur de Rome des pierres dites *lapides manales* (pierres où dégoutte de l'eau) qu'il ne faut pas confondre avec la *lapis manalis* des rites funéraires (*Voy.* MANES et comp. OMBRIOS). Cette cérémonie se nommait Aquælicium (d'*aquam elicio*); et le prêtre *Aquilex Tuscus aquilex* (*Voy.* Festus, art. *Aquælicium*, p. 34 de l'édit. Dacier).

PNOCUS, fils d'Ixion et de Né-

phélé (la Nue), substituée à Junon.

PO, la Nuit, chez presque tous les peuples de la Polynésie, est dans leur cosmogonie le plus ancien des êtres, la source de tout, et la mère des dieux, que l'on nomme en conséquence Faau-Po, c'est-à-dire enfant de Po.

PODALIRE. *Voy*. MACHAON.

PODARCE, Ποδάρκη : 1° Danaïde; 2° Ποδάρκης, chef grec, fils d'Iphicle, commandait dix vaisseaux au siége de Troie. — Priam aussi avait porté le nom de PODARCE.

PODARGÉ, Harpye, maîtresse de Zéphyre et mère de deux chevaux admirables pour leur agilité, Xanthe et Balios.

PODÈS, Ποδῆς, fils d'Éétion et beau-frère d'Hector, fut tué d'un coup de javelot par Ménélas.

POÉ..... *Voy*. PÉ.

POÉNÉ, Ποινή, le supplice personnifié, grossier fétiche des temps anciens de la Grèce, fut envoyé par Apollon contre les Argiens, et arrachait les enfants du sein de leur mère pour les dévorer. La déesse Pœna, adorée en Afrique et en Italie, ne diffère pas de Pœné; seulement elle est latine et complètement allégorique et sans légende.

POERIODÉKECH résume à lui seul dans l'antique histoire religieuse de l'Iran, les Pœriodékécho (donnés les premiers) ou Pichdadiens, nom générique sous lequel on comprend toutes les populations persanes qui précédèrent Zoroastre. On en a fait le troisième prince de la dynastie des Pœriodékéchan (dans ce cas ce serait le même qu'Houchengh) et le législateur religieux, le grand prophète de la Perse. Tantôt il reçoit l'arbre-Hom des mains d'Ormuzd, tantôt il est Hom même : on le qualifie de juste et de savant; il fraie la voie à Zoroastre. (*Voyez* HOM).

POGODA, génie du beau temps et du printemps, selon les Slaves, avait des ailes bleues, une robe bleue, une couronne de fleurs bleues, et planait dans l'atmosphère rassérénée par sa présence au-dessus de la végétation renaissante. A ses côtés Simzerla, la Flore des Slaves, répandait sur la terre ses fleurs, et dans l'air ses parfums; et Zémargla, le dieu de l'hiver et de la grêle, s'enfuyait à leur approche.

POLÉLA, déesse slave de l'Amitié et du Mariage. Son nom veut dire qu'elle vient après l'Amour (chez les Slavons Léla ou Lélo).

POLÉMÈTE, général béotien, lors d'une suspension d'armes entre les Thébains et les Éoliens, vit en songe un jeune homme lui faire présent d'une armure, et ordonner que tout les neuf ans les Béotiens adressassent des prières solennelles aux dieux, en tenant des branches de laurier. De là la fête des Daphnéphories en l'honneur d'Apollon.

POLÉMOCRATE, fils de Machaon l'Asclépiade, était honoré à Enna, dans le Péloponèse; et l'on venait dans son temple lui demander la guérison des maladies.

POLÉMON, Centaure tué par Hercule, lava dans l'Anigre la plaie empoisonnée que la flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne avait ouverte dans ses flancs, et l'Anigre, depuis ce temps, exhala une odeur infecte.

POLIADE, Πολιάς, Minerve à Tégée et à Érythres. Ce nom veut dire *patronne de la ville*, et en conséquence a le même sens que Polie ou Poliouchos. Le temple de Tégée n'avait qu'un prêtre, et on n'y entrait qu'une fois l'an : il était remarquable par une relique célèbre, la

chevelure de Médée, Palladium de la ville. Celui d'Érythres avait une statue colossale de bois représentant la déesse sur un trône, la quenouille dans les mains, et sur la tête une couronne que surmontait l'étoile polaire.

POLIOSSÉE. *Voy.* Polyxo.

POLITE, fils de Priam, fut tué par Pyrrhus aux pieds de son père qui l'avait placé en sentinelle hors de la ville pour observer l'instant où les Grecs quitteraient leurs vaisseaux pour marcher vers Troie. — Un autre Polite était le plus prudent des compagnons d'Ulysse, et c'est lui que ce prince aimait le plus. L'Arcadie appelait aussi Bacchus Polite.

POLKAN, dont quelques mythologues ont fait volcan, dieu slave, était représenté avec la forme d'un Centaure. Quelquefois la croupe et les extrémités inférieures sont celles d'un chien, et non celles d'un cheval.

POLLEAR ou POLLIAR. (*Voy.* Ganéça.)

POLLENTIE, Pollentia, la Puissance personnifiée, déesse latine, adorée par les Romains.

POLLUX (CASTOR et), Κάστωρ, Πολυδεύκης (c'est-à-dire, Polydeuce, anciennement on disait Poluces), jumeaux fameux des légendes lacédémoniennes, avaient pour mère Léda, femme de Tyndarée. Castor avait pour père Tyndarée même, et pour sœur Clytemnestre; Pollux et sa sœur Hélène étaient enfants de Jupiter. On assigne pour berceau tantôt Amycles, tantôt le Taygète, tantôt Pephnos aux Dioscures Tyndarides. De bonne heure ils se distinguèrent dans les exercices gymniques. Pollux excellait dans la lutte du pugilat et le combat du ceste; Castor domtait les sauvages coursiers et faisait voler les chars dans la carrière: aussi les dieux leur donnèrent-ils d'agiles coursiers. Neptune leur fit cadeau de Phlogée et d'Harpage, Junon de Xanthe (ou Xanthios) et de Cyllare. Castor et Pollux étaient encore très-jeunes lorsqu'ils dirigèrent l'expédition contre Athènes, dont le roi Thésée avait enlevé leur sœur Hélène. On ne dit pas qu'ils prirent la ville de Cécrops; mais quelque temps après on les trouve devant Aphidnes en Laconie, où Thésée retient leur sœur captive, sous la garde d'Éthra, sa mère. Académe, d'Athènes, leur a donné cette information précieuse. Bientôt ils entrent dans la ville qui sert de prison à l'épouse future de Ménélas, délivrent la jeune beauté qui est déjà devenue mère, et lui donnent pour esclave Éthra, sa geôlière. L'expédition des Argonautes les attire ensuite vers le nord; ils partent du port d'Iolcos avec Jason, sacrifient aux Cabires pendant la tempête, voient les feux du ciel descendre sur leur tête, pendant qu'ils offrent leurs vœux à ces déités de Samothrace. Ils descendent sur le rivage de la Bithynie; là Pollux triomphe au combat du ceste d'Amycus, le Bébryce, le Neptunide, l'athlète-modèle au dire de l'Asie, et l'attache à un arbre où il expire. On les montre aussi parcourant sur d'agiles navires la mer Égée infestée de pirates, et la débarrassant de ces dangereux voyageurs; mais cet épisode évhémériste n'a que peu d'importance. Plus tard, une rivalité terrible s'élève entre les Aphareïdes Idas et Lyncée et les Dio-Tyndarides; les uns et les autres prétendent à la main des Leucippides Hilaïre et Phébé. Chez quelques auteurs ces deux belles Messéniennes épousent les frères d'Hélène: Pollux a, de

Phébé, Nésiclée; Castor, uni à Hilaïre, devient père d'Anagon. Mais le plus souvent c'est aux Apharéides, leurs compatriotes, que les Leucippides donnent la préférence. Les Dio-Tyndarides les enlèvent alors : les Apharéides courent à leur poursuite; le combat s'engage; Castor est tué par Lyncée, Lyncée est tué par Pollux; enfin Jupiter, par un coup de tonnerre, termine brusquement la bataille, désormais réduite à une lutte corps à corps entre Pollux et Idas. Pollux désolé de la mort de son frère supplie les dieux de le rendre à la vie. On cède en partie à ses désirs, et Castor revient du fond des enfers de deux en deux jours. De plus, tous deux brillent au ciel comme constellation unique, la constellation zodiacale des Gémeaux. Enfin les feux St-Elne sont identifiés à eux; et quand on voit ces flammes capricieuses se poser en pétillant sur la pointe des lances ou des cimiers, sur les mâts des navires ou sur les flèches qui terminent les vergues, on dit que Castor et Pollux descendent eux-mêmes au secours des soldats et des matelots. D'autres traditions sur la rixe qui eut lieu entre les Apharéides et les Tyndarides sont rapportées à l'article LYNCÉE. On montrait le tombeau des Dioscures à Thérapné, en Laconie. Quelques poètes disaient qu'ils passaient ensemble un jour dans la tombe, un jour dans l'Olympe. Nous renvoyons à l'art. LÉDA pour les détails de leur naissance miraculeuse, le cygne, les deux œufs, etc. Ici résumons et voyons : 1° auprès de Léda la génératrice, deux époux Jupiter, Tyndarée, et par suite, sous Léda, deux œufs, l'un dû à Jupiter, l'autre à Tyndarée (1er dualisme); 2° dans chaque œuf deux enfants, en tout quatre pour les deux œufs (2° dualisme); 3° antagonisme de sexe dans chaque œuf, car chaque œuf contient un jeune homme et une jeune fille (3e dualisme); 4° enfin, antagonisme de nature, car deux des enfants qui viennent de naître sont mortels, deux ont l'avantage de l'immortalité, glorieux apanage de leur père (4e dualisme). Ainsi un mortel et une mortelle, un immortel et une immortelle, voilà le quatuor issu de Léda. Classé par sexe, il donne Pollux et Castor, Hélène et Clytemnestre; classé par nature, il présente Hélène et Pollux, Clytemnestre et Castor. On comprend dès-lors et le nom de Tyndarides qu'on leur donne souvent par abus (c'est ainsi qu'Hercule s'appelle Amphitryoniade), et le titre de Dioscures, qui désigne Castor et Pollux, quoique à notre avis il s'applique à vingt autres couples jumeaux; et enfin la dénomination composite de Dio-Tyndarides, qui indique la collaboration de Jupiter et de Tyndarée dans la naissance des jeunes héros que Sparte adore. Dans Homère, Pollux et Castor doivent également le jour à Tyndarée: Hélène et Clytemnestre sont filles de Jupiter. C'est Tyndarée, dit-on, qui le premier mit en circulation la généalogie qui eut la vogue dans les siècles postérieurs. Pour bien comprendre le mythe de Castor et Pollux, il faut d'abord se pénétrer d'un principe, la pluralité des Dioscures. Il y a des Dioscures dans Argos, Atrée et Thyeste; des Dioscures à Thèbes, Amphion et Zéthus; des Dioscures en Thrace, Pandion et Plexippe; des Dioscures en Messénie, Idas et Lyncée. Non-seulement les deux Dioscures d'un même couple sont contraires l'un à l'autre; deux couples dioscures peuvent être en rivalité. C'est ce qui était immanquable entre la Laconie et la Messénie; ces

deux régions limitrophes furent de tout temps ennemies : chacune avait ses types, ses légendes, ses héros ; les Dioscures de l'une devaient combattre les Dioscures de l'autre. Quand définitivement Sparte eut triomphé de Messène, les vainqueurs dirent que les Leucippides étaient les épouses légitimes de Castor et de Pollux. Les vaincus qui avaient vu dans les Aphaméides les épouses d'Idas et de Lyncée n'y virent plus que leurs fiancées ravies par Castor et Pollux. Du reste, Dioscures et fiancées des Dioscures sont des êtres sidériques ; car les Dioscures sont les soleils semestriels, les Aphaméides amantes ou épouses sont des soleils femelles, tour-à-tour identifiés à Lune-Vénus et même Soleil. Ce n'est pas tout : soleils semestriels, hémi-soleils deviennent dans une sphère inférieure jour et nuit ; dans une sphère supérieure, univers boréal, univers austral. Quant à ce détail classique qui montre Castor et Pollux résidant chacun un jour, c'est-à-dire, vingt-quatre heures sur la terre, c'est une faute matérielle. Pas de doute, qu'originairement on n'ait voulu dire que Castor et Pollux présidaient chacun moitié ou environ des vingt-quatre heures sur le globe ; l'ambiguité du mot *jour* suffit pour faire comprendre l'origine de cette méprise. La naissance immortelle de l'un, la naissance mortelle de l'autre n'a rien qui doive surprendre ; le héros symbole de l'ombre doit être issu d'un père mortel. Les talents divers par lesquels on caractérise chacun des Dioscures, se rapportent aux propriétés mythologiques du soleil : il est lutteur, de là Pollux ; il est habile écuyer, de là Castor. Notons, du reste, que tous les noms indiquent cette solarité des personnages. Apharée c'est Fré, Leucippe c'est l'être au blanc coursier ; et en fai de noms individuels, Phébé veut dire la brillante ; Hilaïre l'égayante ; Lyncée le lumineux ; Idas le voyant ; Pollux la grande lumière (πολύς, λύκη). Castor seul semble par son nom nous ramener à une autre série d'idées. Ce nom, à notre avis, a une étroite affinité avec Cadmile ; et ici nous arrivons aux doctrines cabiroïdiques (*Voy.* Cabires). — La translation des deux Dioscures aux cieux n'a rien d'étonnant, et pourtant ne dérive pas immédiatement de leur rôle de soleils semestriels. Pour l'expliquer, il faut revenir à leur rôle de dieux-météores et de dieux-navigateurs. Rappelons-nous ces formes naines qu'affecte en Égypte et en Phénicie le second démiurge Fta. Sidik, ce dieu du feu qu'en Chaldée on nomme Bel, ne coupe-t-il pas en deux Omorka son adéquate femelle ? nain lui-même, il s'est donc transformé en deux nains. Ces deux nains, ces jumeaux joufflus sont dieux du feu, ainsi que lui ; et les météores électriques sont eux-mêmes. En Phénicie, on ne pouvait manquer de les lier à l'eau, car l'eau et le feu sont en connexion. Les mâts, dont la base semble plonger dans l'eau, voient des pointes follettes de flammes se balancer à leur cime. Ces feux, au dire des matelots, annoncent le calme. C'en fut assez pour qu'on identifiât les Patèques protecteurs de la navigation avec les feux météoriques. Les Patèques d'ailleurs, pour la Phénicie, étaient des Cabires. Enfin, comme protecteurs de la navigation et adéquates des feux St-Elne, on avait à les identifier à quelque astérisme important : ce fut l'astérisme zodiacal des Gémeaux auquel le soleil s'unit dans les plus beaux temps de l'année. — Les Dioscures

étaient honorés, non-seulement à Sparte, où leur fête s'appelait Dioscurie, mais encore dans les villes d'Athènes, de Rome, de Vélie, etc. Leur nom, souvent répété dans les conversations familières, s'introduisit dans les compositions épiques et lyriques de nombre de poètes. Les anciens eux-mêmes se moquèrent de cet inévitable épisode de tous les chants qu'improvisaient des Pindares bien payés par les athlètes. Plusieurs cités pélasgiques regardaient Castor et Pollux comme les grands Lares; on les faisait intervenir dans mille affaires publiques ou privées. Un récit charmant de Phèdre les montre venant sauver la vie à Simonide. Tite-Live raconte gravement qu'ils prirent part à la bataille du lac Régille, contribuèrent puissamment à la défaite des Latins, et enfin coururent à Rome annoncer la victoire. Long-temps après, on montrait encore à Rome la fontaine de Saturne, vers laquelle s'étaient dirigés les deux frères pour y abreuver leurs chevaux et pour disparaître. On représentait d'ordinaire les deux Dioscures ensemble. On y ajoute quelquefois les étoiles, les bonnets coniques: les lances à pointe aiguë les caractérisent très-souvent. Ils sont tous deux à cheval, ou bien tiennent leurs chevaux par la bride; quelquefois ils sont à pied, et nul coursier ne se trouve près d'eux. Sur une médaille on voit Castor à cheval auprès de Pollux qui tient sa monture par la bride. Le bas-relief publié par Vinckelmann, *Monum. inéd.*, *pl.* 62—63, présente Castor à cheval, et Pollux assis: on le regarde comme la plus belle figure des Dioscures. Sur la balustrade, au-devant du Capitole, sont deux statues colossales, dont une seule tient la bride d'un cheval; Vinckelmann y retrouve les Dioscures. Sur une médaille, dans Morell, *Fam. rom.*, *Servilia*, Castor et Pollux à cheval et armés de lances s'avancent dans une direction opposée; ils ont des étoiles au-dessus de la tête. Les étoiles aussi caractérisent la médaille lacédémonienne publiée par Millin (*Gal. Myth.*, 526): les deux héros sont nus, mais coiffés de leurs bonnets. Un sarcophage de la Villa-Médicis représente l'enlèvement des Leucippides par les Dioscures. Dans le Musée Pio-Clémentin, IV, 44, aux Dioscures et aux Leucippides se joignent les Apharéides qui veulent délivrer leurs fiancées; un grand nombre d'autres personnages se trouvent mêlés à l'action. Assez souvent se voient des têtes de Dioscures: telles sont les deux têtes de la médaille d'Istrus, qui regardent en sens contraire; et celles de cette pâte en verre reproduite par Schlichtegroll, *Pierres gravées de Stoch.*, 28 (ce sont les deux jeunes Césars, Caïus et Lucius, sous les attributs des Dioscures). Une médaille de Lacédémone porte simplement les bonnets des Dioscures avec des étoiles au-dessus. Castor seul se voit sur le bas-relief du Musée Pio-Clémentin, IV, 18. De même on voit Pollux combattre Amycus dans Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, II, XII, 6.

POLOS apporta dans Mégalopolis les mystères des grandes déesses, et fit de cette ville la succursale d'Eleusis.

POLTIS, ami d'Hercule, avait pour frère Sarpédon le Neptunide. Autant il mit de zèle à recevoir le héros à son retour de la prise de Troie, autant Sarpédon montra de haine à l'étranger. Hercule irrité le tua.

POLYBE : 1° fils de Mercure et d'Eubée, et un de ceux qu'on donne comme père du dieu-marin Glaucos; 2° autre fils de Mercure et de Chthonophile, roi de Sicyone, père de Lysianasse (il eut pour gendre Talas, et pour successeur Adraste); 3° roi de Corinthe et père adoptif d'OEdipe (*Voy.* ce nom); 4° fils d'Anténor; 5° poursuivant de Pénélope, tué par Eumène; 6° habitant de Thèbes (Égypte) et ami de Ménélas, à qui il fit de grands présents.

POLYBÉE, fille d'Amycle et sœur d'Hyacinthe. — Cérès aussi se nomme Polybée.

POLYBOTE, géant écrasé par Neptune sous l'île de Nisyre. C'est Neptune qui lui jeta ce morceau de l'île de Cos à la tête, à l'instant où il fuyait à travers les flots de la mer Egée, qui lui allaient à peine à la ceinture.

POLYCAON: 1° dieu des Messéniens, donné pour fils de Lélex; 2° fils de Butès et mari d'Évechmé.

POLYCASTE: 1° femme d'Icarius et mère de Pénélope; 2° la plus jeune et la plus belle des filles de Nestor : on la voit dans l'Odyssée préparer le bain pour Télémaque.

POLYCRITE, héros d'un conte à fantômes et à vampires de la Grèce Supérieure, avait été selon Phlégon un étolarque (président de la République étolienne). Il mourut trois jours après son mariage avec une Locrienne. Déjà la reine était enceinte; un hermaphrodite naquit. Les prêtres prophétisent des guerres entre Locres et l'Étolie; l'autorité, d'accord avec l'oracle, ordonne la déportation de la mère et de l'enfant hors des limites de l'état, « afin, ajoute l'oracle, qu'ils soient brûlés vifs l'un et l'autre. » A l'instant de l'exécution, un spectre apparaît et se place près de l'hermaphrodite; le peuple fuit. Est-ce donc un défenseur qui vient s'opposer à l'arrêt sanguinaire? Non, c'est un vorace buveur de sang, c'est Polycrite même; il n'approche que pour se repaître plus vite des cadavres que lui abandonne la superstition. La retraite du peuple lui fait mal; il rappelle les fuyards, et, de sa voix qui n'est qu'un souffle, leur fait un long discours pour leur prouver l'utilité du sacrifice commandé par leurs magistrats. Enfin, voyant que décidément l'autodafé n'aura pas lieu, il saisit l'enfant, le lacère, le dévore. En vain les pierres pleuvent sur sa tête; il achève son hideux repas, laisse seulement la tête et disparaît. La foule en tumulte songe à consulter l'oracle de Delphes; tout-à-coup la tête parle et prédit en vers hexamètres d'épouvantables catastrophes qui ne manquèrent pas d'avoir lieu.

POLYCTOR formait avec Ithaque et Nérite la triade fondatrice d'Ithaque. — Un Égyptide, époux de Stygno, portait aussi ce nom.

POLYDAMAS, Troyen, complice d'Anténor, au dire de ceux qui font de ce prince un traître à la cause des Phrygiens. Selon Homère, c'était un guerrier peu brave, très-prudent, et fort habile à prévoir l'avenir.

POLYDAMNA, femme de Thonis, ce roi d'Egypte dont Ménélas fut l'hôte, fit cadeau de Népenthe à Helène (*Voy.* Népenthe).

POLYDECTE, roi de l'île de Sériphe. *Voyez* Persée.

POLYDÉMON fut tué par Persée aux noces d'Andromède.

POLYDORE, Polydora: 1° Océanide; 2° Amazone; 3° Danaïde, maîtresse du fleuve Sperchius et mère de Dryops; 4° fille de Périérès et femme de Pélée; 5° fille d'Antigone

et de Pélée, femme de Piéros et mère de Ménesthée; 6° fille de Méléagre, femme de Protésilas (plus communément on la nomme Laodamie; *voy.* ce nom).

POLYDORE, POLYDOROS, Πολύδωρος, le plus jeune des fils de Priam et d'Hécube, fut, lorsque Troie commençait à être en danger, confié par son père avec ses trésors au roi de Thrace, Polymnestor, son gendre. Polymnestor le fit périr pour s'approprier les richesses dont il n'était que le dépositaire. Bientôt Énée arrive sur la côte de Thrace; du pied de quelques arbustes qu'il veut arracher le sang file lentement, et une voix lamentable, Polydore lui-même, lui raconte ce qui s'est passé. Dans Hygin, Polydore au berceau n'est connu que d'Ilione, femme de Polymnestor, qui l'élève comme son fils, et qui fait passer Diphile son fils pour son propre frère. Polymnestor, un jour, prête l'oreille aux propositions des Grecs, qui lui offrent la main d'Électre, à la condition de répudier sa femme et de faire périr son beau-frère; il y consent, et Diphile meurt. Un peu plus tard Polydore se met en voyage, consulte l'oracle d'Apollon, l'entend avec surprise annoncer la mort de son père, l'incendie de sa ville natale; accuse le dieu de mensonge lorsqu'à son retour il trouve Polymnestor vivant, et la ville debout. Bientôt Ilione lui explique l'énigme, et le fils de Priam arrache les yeux à Polymnestor. Homère fait Polydore fils de Laothoé; malgré son père, il court au combat, et Achille le perce de sa lance.—Trois autres POLYDORE furent: 1° le fils de Cadmus et d'Harmonie, père de Labdaque, aïeul de Laïus et bisaïeul d'OEdipe; 2° le fils d'Aristée et d'Autonoé, et en conséquence un des petits-fils de Cadmus (on le vit aux jeux funèbres célébrés à Buprasium); 3° un des Épigones (il avait pour père Hippomédon).

POLYÉMON, père d'Hamopaon, fut tué par Teucer.

POLYGONE et TÉLÉGONE défièrent Hercule à la course, et furent tués par le héros.

POLYIDE, devin célèbre, apprit à Minos (II) la mort de Glaucos son fils, qui s'était noyé dans un tonneau de miel, ressuscita le jeune prince et lui apprit fort inutilement la divination. La légende de la résurrection est bizarre. Minos ordonne au devin de ressusciter son fils, et provisoirement l'enferme avec le mort dans le tonneau. Polyide, qui n'espère pas opérer le prodige qu'on lui demande, s'est muni d'un aspic pour mourir au plus vite, et se soustraire ainsi aux tourments dont l'a menacé le roi de Crète. Il irrite donc l'aspic; l'animal, au lieu de mordre, meurt. Survient, on ne dit pas par quelle fente du tonneau, un autre aspic muni d'une herbe qu'il applique à son camarade mort. Soudain le reptile victime de Polyide tressaille et renaît à la vie. Le devin s'empare aussitôt de l'herbe enchantée, renouvelle l'épreuve sur Glaucos, et voit ses yeux se rouvrir, ses bras se mouvoir, sa bouche aspirer l'air : les voilà tous deux devant Minos. « Polyide, mon ami, tu es trop habile; ce serait un meurtre de laisser échapper un sage tel que toi, sans qu'au moins il eût fait un élève. Apprends ton art à mon fils, fais-en un devin, qu'il soit ton rival. » — « Et quand le prince en saura autant que moi, je partirai? » — « Oui. » — « Quelque chose qu'il advienne? même si le prince venait à oublier mes leçons? » — « Eh oui! » Polyide se hâte d'apprendre toutes

les formules divinatoires et incantatoires au jeune prince, en fait bien vite un maître dans l'art de prédire, voit Minos s'extasier devant ses rapides succès, obtient l'*exeat* si longtemps refusé; marche accompagné du roi, du prince, du peuple et de toute la cour au rivage où l'attend un navire, puis en embrassant Glaucos lui crache dans la bouche! La fatale salive neutralise tout ce qui s'est fait; et, quand Polyide lève l'ancre, en vain l'auguste élève veut prédire, l'auguste élève ne sait plus rien. — Un POLYIDE, Troyen, fils d'Eurydamas, fut tué par Diomède au siège de Troie.

POLYME, Grec qui enseigna le chemin des enfers à Bacchus lorsqu'il y descendit pour chercher Sémélé.

POLYMÈDE, fille d'Autolycus, femme d'Éson, mère de Jason (Comp. cet art.). Elle ne survécut que peu de jours à son époux.

POLYMÈLE : 1° fille de Phylas, maîtresse de Mercure, dont elle eut Eudore, et femme d'Échècle, l'Actoride; 2° fille d'Éole, séduite par Ulysse.

POLYMÈLE : 1° fils de Pélée, et, selon quelques auteurs, père de Patrocle; 2° fils du chef troyen Argée; il fut tué par Patrocle.

POLYMNESTE, de Théra, épousa Phronime et en eut Battus, fondateur de Cyrène.

POLYMNESTOR, roi de Thrace, époux d'Ilione, et en conséquence gendre de Priam, reçut en dépôt de son beau-père la plus grande partie des richesses de Troie et le jeune Polydore. L'article de ce dernier fait connaître les diverses légendes relatives au meurtre dont Polymnestor souilla ses mains. D'après celle qui le montre donnant la mort, non pas à son fils Diphile, mais à Polydore, il n'évite pas pourtant le juste salaire de sa perfidie. Ulysse est poussé en Thrace par la tempête. Les Troyens y débarquent : Hécube en furie entre sous la tente du tyran et lui crève les yeux.

POLYMNIE, POLYMNIA, et poétiquement POLYHYMNIA, Πολυμνία, une des neuf Muses, préside à la poésie lyrique, ainsi que l'annonce son nom, dérivé de πολύς et ὕμνος (et non de πολὺ et μέμνημαι). On la peint un doigt sur la bouche et dans une attitude méditative. Comp. *Pitt. d'Ercolano*, II, 7; et Millin, *Gal. Myth.*, 64, 541, 548. Les guirlandes de laurier, le sceptre, les vêtements blancs, n'ont rien de caractérisque. On met aussi sous sa protection l'éloquence, et des rouleaux semés à ses pieds portent les noms de Cicéron et de Démosthène. Quelquefois on place dans sa main, au lieu de sceptre, un autre rouleau sur lequel est écrit *Suadere* (persuader).

POLYNICE, POLYNICE, Πολυνείκης, frère jumeau d'Etéocle (*Voy.* ce nom), avec lequel il se battait dans le sein même de Jocaste, leur mère, chassa de Thèbes Œdipe, conjointement avec lui, et, pour s'emparer du trône, convint, lors de l'arrangement qu'ils firent relativement à la couronne, de le laisser régner le premier, redemanda en vain au bout de l'an son tour de souveraineté, alla chercher des auxiliaires dans l'Argolide, épousa la fille d'Adraste, Argie, et revint suivi de six chefs argiens pour attaquer Thèbes. On sait que dans cette guerre il eut à soutenir un combat singulier avec son frère, et qu'il s'entre-tuèrent. Eschyle pèse sur la paronomasie de Polynice et de πολὺ νεῖκος, nombreuses querelles. Polynice en mourant laissa un fils du nom

de Thersandre; quelques mythologues y ajoutent Adraste et Timéas. Sur le coffre de Cypsèle était figuré le combat d'Étéocle et de Polynice : derrière ce dernier paraît la Mort, qui semble s'apprêter à dévorer sa proie. — Polynice figure dans un grand nombre de tragédies : telles sont *les Phéniciennes*, d'Euripide; *les Frères ennemis*, de Racine; *Œdipe à Colone*, de Sophocle et de Ducis. Polynice aussi joue un grand rôle dans la *Thébaïde* de Stace; mais, à vrai dire, c'est un héros insignifiant. Historiquement, il ne présente rien de grandiose, de caractéristique ; mythologiquement, quoi de moins brillant, de moins riche en épisodes?

POLYPÉMON, Πολυπήμων : 1° père d'Aphidas, roi d'Alybas; 2° le même que Procruste (R. : πολύς, beaucoup; πῆμα, malheur, fléau).

POLYPÈTE, POLYPOETES, Πολυποίτης, chef lapithe, fils de Pirithoüs et d'Hippodamie, conduisit 40 vaisseaux à Troie, tua plusieurs chefs troyens, et remporta un prix aux jeux funèbres donnés sur la tombe de Patrocle.

POLYPHÈME, POLYPHEMUS, Πολύφημος, le plus célèbre des Cyclopes, passait pour fils de Neptune et de Thoosa. Il n'avait qu'un œil au milieu du front; sa taille était gigantesque; la chair humaine faisait ses délices, quoique pour l'ordinaire il fût obligé de se contenter de celle de ses brebis, qu'il faisait paître dans les opulents pâturages de son île. Amoureux, mais vainement, de Galatée, il écrasa son rival Acis sous un quartier de roc. Ulysse, au retour de Troie, ayant été jeté par la tempête sur le rivage de la Sicile, tomba, ainsi que tous ses compagnons, sous les mains du Cyclope, qui l'enferma dans son antre. Heureusement le rusé voyageur l'amusa si bien par ses contes, que le cannibale sicilien lui promit de ne le manger que le dernier, et bientôt se laissa enivrer par le vin qu'il lui versait en abondance. Alors Ulysse fait rougir un pieu au feu, l'enfonce à l'aide des plus intrépides de ses compagnons dans l'œil du géant, le crève, attache tous les Grecs sous les moutons de Polyphème, qui les laisse ainsi passer un à un entre ses jambes, après avoir tâté au passage tout ce qui sort de son antre. Ulysse s'était lui-même cramponné sous le ventre d'un de ces animaux. Tous partirent immédiatement après; Achéménide seul fut abandonné sur le rivage; mais la flotte d'Énée le recueillit. Dans Homère, on voit Polyphème aveuglé convoquer à grands cris les Cyclopes, se plaindre, gémir, maudire Outis. « Qui vous fait donc du mal? » — « Outis, » répondait Polyphème (Outis, en grec, est un diminutif d'Ulysse, et veut dire *personne*). — « Personne ne vous fait de mal? ne gémissez donc pas! Si personne ne vous a crevé l'œil, ne demandez donc pas vengeance, etc.! » Selon Servius, Polyphème avait trois yeux (Comp. CYCLOPES et LESTRYGONS). C'est ainsi qu'il est représenté dans les *Pitture d'Ercolano*, pl. 10. Une belle tête de Polyphème trouvée à Lyon, et dont le dessin a été communiqué par M. Artaud à Millin, porte l'œil unique sur le front et n'indique les deux autres que par des paupières. Voyez encore un Polyphème dans Tischbein, *Peint. hom.*, Od., II. — Deux autres POLYPHÈME sont, l'un un Thessalien, Argonaute, fils d'Élate (Apollonius de Rhodes l'a, mais à tort, confondu avec Euphème); l'autre un prince célébré par Homère (c'était

probablement un prince lapithe).

POLYPHIDÉE, Πολυφιδεύς, devin qu'on venait consulter à Hypérésie en Argolide, et qu'Homère proclame le plus habile des prophètes après Amphiarâs, ne diffère peut-être pas d'Amphiarâs.

POLYPHONTE, POLYPHONTES, Πολυφόντης : 1° héraut de Laïus (il fut tué par Œdipe en même temps que ce prince); 2° tyran de Messène, meurtrier de Cresphonte et de tous les Cresphontides, prétendant de Mérope (il fut tué par Épyte, fils de cette reine).

POLYPHONTE, Πολυφόντης, chasseresse, fille d'Hipponoos et de Thrassa, descendante de Mars, brava Vénus, devint amoureuse d'un ours, en eut deux fils, Agrios et Orîos, et fut ainsi qu'eux métamorphosée en oiseau par Mars, à l'instant où Mercure, envoyé par Jupiter, allait les punir de leur perversité.

POLYTECHNE. *Voy.* AÉDON.

POLYXENE, Πολυξένη, la plus jeune des filles de Priam, est célèbre par l'amour que sa beauté inspira au plus brave des Grecs, Achille, et par la mort qu'elle subit sur son tombeau. Achille l'avait demandée en mariage à Hector; mais on exigeait pour la lui accorder qu'il abandonnât la cause grecque. Priam l'avait près de lui lorsqu'il vint redemander le cadavre d'Hector au camp d'Achille. C'est là, dit-on, que fut conclu le mariage. La cérémonie devait se faire dans le temple d'Apollon, à égale distance des tentes grecques et des murs troyens. On sait qu'à l'instant où Déiphobe tenait Achille embrassé partit de l'arc d'Apollon ou de Pâris la flèche qui s'enfonça dans son talon et lui donna la mort. Suivent deux légendes différentes : dans l'une Polyxène se réfugie au camp des Grecs, et la nuit qui suit les obsèques du héros la veuve et vierge se perce le sein sur sa tombe; dans l'autre elle rentre à Troie, survit un instant à sa catastrophe, puis est immolée cérémoniellement par Néoptolème sur le tombeau du prince qui lui a été fiancé. Sa mort est celle d'une héroïne. Nul doute, au fond, que ce ne soit une Cadmile. Iphigénie ouvre, Polyxène ferme ce long drame de sang et de meurtres qu'on appelle la guerre de Troie. Euripide et Sénèque, dans leurs pièces des *Troyennes* imitées par Châteaubrun, Ovide dans ses *Métamorphoses*, ont suivi la seconde tradition; du reste ils placent la scène en Thrace. De plus, Euripide et Sophocle avaient chacun composé une tragédie de *Polyxène*. Les artistes anciens avaient fait plusieurs tableaux sur le sacrifice de Polyxène (*Voy.* Pausanias). Les glyptographes s'étaient emparés de ce sujet touchant. Une urne sépulcrale étrusque la montre présentant sa gorge nue au fer de Néoptolème; une femme ailée, qu'on croit Némésis ou le Destin, détourne les yeux à cet aspect. — Une Danaïde aussi s'appelait POLYXÈNE.

POLYXÈNE, POLYXENUS, Πολύξενος : 1° fils d'Agasthène et du sang des Héraclides (il conduisit à Troie dix vaisseaux remplis d'Épéens); 2° fils de Jason et de Médée.

POLYXO, Πολυξώ : 1° Atlantide; 2° Hyade; 3° femme de Danaüs; 4° prêtresse de Lemnos (c'est elle qui excita les Lemniennes à tuer leurs maris; c'est sans doute la même que cette vieille confidente d'Hypsipyle, qui lui conseilla d'accueillir les Argonautes); 5° femme de Nyctée; 6° femme de Tlépolème, roi de Rhodes, qui fut tué au siége de Troie. Hélène, chassée de Sparte par Mé-

gapenthe, alla chercher un asile près de Polyxo; mais celle-ci la fit saisir nue au bain et pendre à un arbre par deux de ses femmes.

POM est chez les Kamtchadales une espèce d'expiateur émissaire. C'est un mannequin d'un pied de haut. Le jour de la fête de la purification générale des péchés, on ajuste entre ses cuisses une baguette longue de deux toises, on la courbe en arc, on la suspend par une extrémité au plafond : voilà déjà une espèce de balançoire, de purification par ventilation. On jette ensuite l'idole au feu : c'est une purification par combustion, et tous les péchés des Kamtchadales leur sont remis.

POMONE, Pomona, déesse romaine, adorée d'abord, dit-on, en Étrurie, n'est que la récolte des fruits ou la fructification personnifiée. Elle passe pour la déesse des vergers. Son époux est Vertumne, *le changeant* (*Voy.* à l'art. Vertumne, le mythe unique dont se compose la légende de Pomone). On a, sans doute à tort, identifié Pomone avec Nortia. Il y avait à Rome un flamine de Pomone (*flamen Pomonalis*) que l'on regardait comme le dernier des flamines. Entre Ostie et Rome se trouvait un temple, ou un autel, ou une statue de cette déesse. Les monuments la représentent avec des branches chargées de fruits à la main, ou sur la tête, ou dans son giron. D'ordinaire elle est habillée; quelquefois on la voit nue s'appuyer sur un tronc d'arbre des rameaux duquel pend une corbeille déjà mi-pleine. Une pierre gravée de Beger (*Thes. brand.*, I, 66) la montre légèrement vêtue, et portant des fruits dans les plis de son manteau. Pomone est toujours jeune. La pierre gravée ci-dessus indiquée lui donne un sein volumineux.

POMPILE, Pompilus, pêcheur de l'île d'Icarie, transporta Ocyroé à Milet, et fut changé par Apollon en un mollusque aujourd'hui nommé Nautile, et qui est célèbre par les petites manœuvres de ses bras qui simulent une voile et une rame. D'autres disent que le Pompile est un acanthoptérygien de la famille des thons, qui suit les vaisseaux par le beau temps, et qui leur pronostique ainsi un heureux voyage.

PONTONOUS, Ποντόνοος, cumulait à la cour d'Alcinoüs, roi de Phéacie, les fonctions de héraut et d'échanson.

PONTOS, Πόντος, la Mer fétiche, semble plus encore le lit de la mer que l'immense masse d'eau qui le remplit. Hésiode (*Théogonie*) en fait un des trois fils de la Terre seule, et lui donne pour épouse sa mère même, pour enfants Nérée, Thaumas, Phorcys, Céto, c'est-à-dire, selon Creuzer, le fond à jamais immobile de la mer, ses merveilles, ses aspérités (récifs, brisants, promontoires), ses monstres. — Plus tard, les Grecs imaginèrent un Pontos fils de Neptune et génie éponyme du Pont-Euxin et de Pont, futur empire de Mithridate.

POOH. *Voy.* Ioh.

POPULONIE, Populonia, déesse italique, invoquée contre les ravages de tous genres, peu importe qu'ils provinssent des ennemis ou des éléments. Était-ce Junon ? On l'a prétendu, mais nous en doutons.

PORENETS, dieu slave. On le représentait avec quatre têtes; il avait de plus un visage sur sa poitrine; et tandis que sa main droite tenait son menton, de la gauche il touchait aux étoiles.

POREVITH, dieu vandale qui présidait à la guerre, avait selon les

uns deux têtes; selon les autres six têtes, dont une sur la poitrine. Le piédestal qui soutenait cette monstrueuse statue était entouré d'épées, de lances, et de toutes sortes d'armes.

PORPHYRION, Πορφυρίων, géant à qui Jupiter, pour triompher plus aisément de lui, s'avisa d'inspirer de l'amour pour Junon, allait faire violence à la déesse, quand Hercule avec ses flèches, Jupiter lui-même avec sa foudre, lui ôtèrent la vie. — On donne le nom de Porphyrion (tout de pourpre) à Hercule, qui est le soleil, et surtout le soleil dans sa splendeur.

PORTUMNE, Portumnus, génie marin adoré sur les côtes d'Italie, et pris tantôt pour Hercule, tantôt pour Neptune. C'est à notre avis un Hercule-Neptune, ou mieux encore un Hercule-Patèque des ports. Comme tel il se confond réellement avec Palémon, auquel les mythes vulgaires l'identifient en effet.

PORUS, Πόρος, l'Abondance personnifiée, était un dieu chez les Grecs. Il eut pour mère Métis, pour concubine ou pour épouse Péniâ, pour fils l'Amour; ce qui signifie, dit-on, que l'Amour tient également de la richesse et de la pauvreté, ou plutôt que né au sein de la pauvreté il ouvre bientôt à ceux qui la sentent la voie des richesses.

POSIDON. *Voy.* Neptune.

POSTVERTA. *Voy.* Prorsa.

POSVIDE, Éole des Slaves, présidait à l'air et aux variations de l'état atmosphérique.

POTA, POTICA, POTINA, déesse latine, présidait au boire des enfants.

POTAMIDES, Ποταμίδες, Nymphes des fleuves (*Voy.* Nymphes).

POTESTAS, le Pouvoir, était, selon Hygin, fille de Pallas et de Styx. Ce n'est point le Cratos des Grecs.

POTHOS, Πόθος, le Désir. *Voy.* Cabires, Erôs, etc.

POTITIUS et PINARIUS, Italiens sujets d'Évandre, étaient des vieillards auxquels Hercule, vainqueur de Cacus, enseigna lui-même de quelle manière il voulait qu'on l'honorât, qu'on l'invoquât matin et soir. Le soir venu, Potitius se trouva au sacrifice dès le commencement. Il en fut autrement de Pinarius, qui ne parut qu'après la distribution des entrailles. Hercule alors décréta qu'à l'avenir les descendants des deux vieillards seraient ses prêtres, mais que ces deux familles sacerdotales ne jouiraient pas des mêmes honneurs : aux Potitiens appartiendraient les morceaux les plus succulents de la victime; les Pinariens, au contraire, se contenteraient des restes. Dans un autre récit on voit Pinarius et Potitius arriver en même temps; mais Potitius seul offre ses hommages au dieu, Pinarius ne dit mot. C'est alors qu'Hercule dit à Potitius : « A toi sera la victime; » à Pinarius : « Toi, tu jeûneras (R. : *Potiri; πεινάω*, avoir faim). » Les Pinariens, plus tard, cédèrent leurs fonctions soit à des esclaves publics, soit à des officiers salariés; ils en furent punis par l'entière destruction de leurs familles.

POTRIMP, Potrimpos, était chez les Pruczes le dieu de la terre, des fruits et des animaux (*Givoitor*, tout ce qui a vie) : Potrimp, Perkoun (Perkounos) et Pikoll (Pikollos) formaient une trinité supérieure à tous les autres dieux des Pruczes. Ces autres dieux étaient principalement le soleil, la lune, les astres; puis force reptiles, des lézards, des grenouilles, des serpents. La trinité Prucze ne diffère peut-être pas essen-

tiellement du célèbre Triglaf, idole à trois têtes des Poméraniens.

POUÇA, déesse chinoise, la même peut-être que Bhavani aux Indes, a seize bras chargés de couteaux, de livres, d'épées, de fruits, de fleurs, de plantes, de vases et de fioles. On la montre assise sur une fleur de padma. Un jour, dit-on, elle était allée avec deux nymphes ses compagnes se baigner dans une eau pure : tout-à-coup sur la robe de Pouça s'épanouit le padma aux fruits de corail; Pouça en mange un, et sur-le-champ elle est enceinte (Comp. Agdistis et Isis, qu'on représente allaitant Haroéri sur une fleur de Lotos). Pouça quitta la terre pour remonter au ciel, dès que son fils eut atteint l'âge de l'adolescence.

POUCHAN, le soleil aux Indes, ou même dans la Gaïatri (*Voy.* ce mot).

POUNDARIKA, souverain de Praïaga, fut un antagoniste de Krichna; et, soutenant que lui seul avait droit à ce saint nom, défia le fils de Dévaki en combat singulier. Krichna marche soudain à la rencontre de l'orgueilleux sivaïte qu'appuyaient et Bhoumaçoura, son père, et le formidable Siva lui-même; et, malgré ces puissants auxiliaires, il le terrasse : « A présent, s'écrie-t-il, qui de nous deux est l'imposteur, Poundarika? renonce à te parer de mes insignes, je t'accorderai mes faveurs et mes grâces. Sinon, tremble! mon châtiment t'attend. » Poundarika, vaincu, s'obstine dans ses folles prétentions; Krichna d'un souffle l'anéantit. — La légende de Poundarika n'offre pas seulement l'exemple d'une défaite des Sivaïtes; elle indique de plus la fusion des Daitias et des Kchatriias ligués contre les Vichnouites; car Bhoumaçoura était un Daitia : son nom seul le prouve assez.

POUROU, premier radjah tchandravansa, devait le jour à l'hymen de Boudha et d'Ila, et régna dans Pradechtanam. C'est évidemment un premier homme, comme Pouroucha (*Voy.* l'art. suivant). On peut aussi le rapprocher de Bourr.

POUROUCHA, le premier homme selon quelques traditions hindoues, fut créé androgyne, puis dédoublé en deux sexes, et il devint alors Pouroucha-Viradj. Au reste, plusieurs remarques sont ici nécessaires. 1° Ni Pouroucha ni Viradj ne sont vraiment des noms propres : l'un veut dire homme, l'autre signifie vierge. 2° C'est tour à tour ou Brahmâ ou Manou qui semble le premier homme. Il y a plus, le brahmaïsme paraît faire dériver de Brahmâ quatre hommes (trois couples et un homme), même tous, Brahmâ, Kchatriia, Vaicia, Soudra (*Voy.* Brahma). 3° Enfin, nous voyons nommer un premier homme Adimo, et une première femme Ivi. 4° On compte quelquefois sept Pourouchas.

POUSSA, le dieu de la porcelaine à la Chine, n'est, selon les lettrés de cet empire, qu'un ancien ouvrier en porcelaine, qui, désespéré de ne pouvoir obtenir un morceau de porcelaine tel que le lui demandait l'empereur, se jeta de désespoir dans le fourneau incandescent. O surprise! son corps fondu à l'instant devint une pâte merveilleusement souple, blanche, éblouissante, et prit les formes souhaitées par le souverain. On ne manqua point d'en faire un dieu.

POUSTER, dieu germain dont l'idole a été trouvée dans le château de Rottenburg (Thuringe), et transportée dans le fort de Sondershaus en 1546, était consulté ostensiblement

par les prêtres lorsqu'ils voulaient que le peuple multipliât les offrandes à leur profit. L'idole, d'une sorte de bronze jusqu'ici inconnu, est de deux pieds un pouce de hauteur sur une circonférence un peu plus considérable, et percée de deux trous, l'un à la bouche, l'autre à la main droite qui est posée sur la tête. A l'intérieur l'idole est creuse. On la remplissait en partie d'eau, en partie de matières combustibles, et l'on bouchait exactement les deux trous avec des chevilles de bois, après quoi on mettait l'idole sur le feu. Bientôt une sueur universelle couvre la surface métallique; pour peu que l'on continue, les bouchons s'élancent avec impétuosité, et les flammes ondoient avec bruit au dessus de la cavité. Avis à la foule d'aller apaiser la colère du dieu qui vomit des flammes par la bouche et par le sommet de la tête; et on ne l'apaise qu'avec des offrandes. Voy. Strobe, *Pusterus vetus Germanorum idolum;* Giessen, 1726, in-4°.

PRA-ARIASÉRIA, saint contemporain de Samanakodom, avait, selon les Hindous, quarante brasses de hauteur (deux cents pieds). Ses yeux ont deux brasses et demie de circonférence et trois brasses et demie de diamètre. Cela implique contradiction, mais en mythologie on tient peu aux axiomes géométriques.

PRABIROUMIÇOUR, PRALOKOÇOUR, PRAIÇOUR, forment la trinité de Cambodje; le premier est le créateur du ciel et de la terre, le second a donné au premier la faculté créatrice, le troisième a octroyé au second la permission de donner la faculté créatrice.

PRADIOUMNA aux Indes est un fils de Krichna et de Roukmini; mais c'est de plus Kama lui-même, qui a été réduit en cendres par Siva irrité d'avoir été blessé de la flèche qui fait aimer. Sambara, titan funeste, épris de Rati, inconsolable veuve de Kama, jette Pradioumna dans l'Océan : un poisson l'avale, est pris, arrive dans les cuisines du géant. Rati en l'ouvrant découvre l'enfant, l'élève, et, quand elle a reconnu en lui Kama, lui donne des leçons de magie pour qu'il puisse triompher de Sambara. Pradioumna en vient à bout; puis les deux époux s'élèvent au sein des airs, et vont descendre à Douaraka, où Krichna et Roukmini les reconnaissent. Un peu plus tard Pradioumna fait assaut de magie avec le terrible sivaïte Salia, et va succomber, quand l'apparition de Krichna lui rend sa force éteinte, détruit les illusions du génie du mal, et tue Salia.

PRADJAPATIS. *Voy.* BRAHMADIKAS.

PRADJNA, autrement ARIA-TARA (*mythol. hindoue*), divinité femelle, personnification mythologique du second principe du monde, la matière, figure comme deuxième terme dans la trinité primordiale des Bouddhistes; Bouddha (l'essence intellectuelle), Pradjna (la matière), Sanga (la multiplicité), voilà les trois membres de cette haute triade. Sanga dans toutes les écoles passe pour inférieure; elle tire son origine de l'union des deux essences supérieures qui passent pour primitives, et qui sont considérées dans le plus haut degré d'excellence, à l'état de nivritti ou d'abstraction dont l'unité est le caractère. Sanga au contraire appartient au pravritti ou monde sensible caractérisé par la multiplicité des êtres. Les trois membres de la triade sont représentés par le monosyllabe mystique Aoum, qui dans l'orthogra-

phe hindoue n'a que trois lettres, A pour Bouddha, ou pour Dharma ou Pradjna, M pour Sanga.

PRA-MOGLA, un des deux disciples de Samanakodom, est vanté pour sa charité. Touché des souffrances des damnés, il renversa un jour la terre, prit dans ses mains tout ce qui brûle dans les enfers et, ne pouvant l'éteindre (car, disent les Siamois, Samanakodom seul était capable de ce miracle), il supplia son maître d'éteindre ce vaste bûcher. Samanakodom, non moins charitable, mais plus prudent, s'y refusa. « Quel frein, dit-il, auraient désormais les hommes? » La statue de Pra-Mogla se voit dans les temples derrière celle de Samanakodom et à droite.

PRANA (quelquefois PRANOU) aux Indes ne diffère point d'Aoum, le monosyllabe sacré par excellence. Non-seulement il se compose de trois lettres, il est de plus la vache tricolore, la belle et grasse Kamadhénou. Ces trois couleurs sont les trois qualités dont Prakriti est le mélange, et au centre desquelles réside Mahanatma. Au reste, Mahanatma se confond avec Prana et, comme d'autre part Mahanatma rentre dans Mana, Prana et Mana ne font qu'un. Au fait, selon les Brahmes, Prana pareil au pur éther renferme en soi tous les éléments, toutes les qualités; il est le nom, le corps de Brahm infini comme lui, il est le créateur et le maître de toutes choses. On dédouble quelquefois Prana en plusieurs Prana.

PRASRINPO et PRASRINMO, célèbre couple de singes, suivant les uns donnèrent naissance à l'espèce humaine, suivant les autres apprirent à l'espèce humaine l'art jusque-là inconnu de faire l'amour. Ce jour-là ce sont les hommes qui singèrent et les singes qui donnèrent la leçon. Quelque chose de pareil a lieu au Japon, lorsque c'est de l'oiseau Isitataki que les dieux-hommes Isanagi et Isanami apprennent à se reproduire charnellement. Ces deux quadrumanes, auxquels le Tibet attribue l'origine de l'humanité, ne sont autres dit-on que Tsenrési lui-même et sa femme Kadroma. C'est le dieu lunaire Giam-Ciang qui leur avait révélé l'utilité de la métamorphose. Prasrinmo donna trois fils et trois filles à son époux. Cette trinité, analogue à tous les détails de mythologie ethnographique (comp. AGATHYRSE), rappelle les primitives traditions de l'Irlande (*Voy.* BATH).

PRAXIDICE, Πραξιδίκη (vengeresse ou qui fait justice), déesse grecque peu connue, était sans doute la déesse des intentions. Elle exigeait impérieusement des hommes justice, modération, piété, fidélité à la parole donnée (aussi son nom a-t-il été expliqué par *qui accomplit* ou *fait accomplir ce qu'il est juste d'accomplir*). On lui donna pour père Sôtêr (le conservateur), pour filles Homonée (la concorde) et Arété (la vertu). On l'a confondue avec Minerve Alalcomène et avec Laverne; ce serait plutôt une Némésis, ou une Thémis, ou une Imarmène. On ne la représentait que par une tête, et on lui offrait la tête seule des victimes.

PRAXIDICES, PRAXIDICÆ, Πραξιδίκαι: 1° déesses d'Haliarte, qui présidaient aux serments; 2° nourrices de Minerve (c'étaient sans nul doute des déesses alalcoméniennes: leurs noms étaient Alalcomène, Aulis, Thelxinie); 3° les trois déesses mentionnées dans l'article précédent (Praxidice, Homonée, Arété).

PRAXITHÉE, PRAXITHEA, Πρα-

ξιθία : 1° femme d'Érechthée, fille de Phrasime, mère de Cécrops II, de Pandare, de Mélion et des quatre nymphes érechthéides; 2° une de ces quatre nymphes érechthéides, selon les légendaires; 3° fille de Thespius et concubine d'Hercule, dont elle eut plusieurs enfants.

PREMA, déesse latine, une des déités obscènes qui présidaient à la consommation du mariage (R. : *premere*). *Voy.* Perfica.

PRESBON, Πρέσβων : 1° fils de Phryxos (il fut remis, après le retour des Argonautes, en possession des états de son père); 2° fils de Minyas et de Clytodore.

PRÉUGÈNE, Πρηΰγενής, héros adoré à Mésore en Achaïe, passait pour fils d'un Agénor Inachide et roi d'Argos. Il avait enlevé de Sparte la statue de Diane Limnatis, ainsi que la déesse elle-même le lui avait ordonné en songe. On montrait son tombeau à Mésore, près d'une des chapelles du temple ; et tous les ans les dévots venaient lui rendre des honneurs sur cette espèce d'autel funéraire.

PRIAM, Priamus, Πρίαμος, fils de Laomédon, s'appela d'abord Podarce, sans doute à cause de son agilité. Quand son père refusa au libérateur d'Hésione le prix qui lui avait été promis, Priam fit tous ses efforts pour le détourner de cette injustice. Aussi Hercule, vainqueur de Troie, donna-t-il au jeune héros la ville et le trône dont il venait de s'emparer. Des traditions plus détaillées, mais à coup sûr très-peu antiques, nous montrent Podarce emmené en captivité avec les autres Troyens et avec Hésione sa sœur. Long-temps après on le rachète, et c'est alors qu'il prend le nom de Priam (πρίαμαι, acheter). Bientôt la ville ruinée par Hercule renaît plus grande et plus belle; l'empire s'agrandit; d'illustres alliances unissent à Troie plusieurs des petites monarchies de l'Asie-Mineure. Hécube sa femme est fille ou du roi thrace Cissée ou d'un roi de la Cilicie. Cinquante fils tous braves, tous brillants et beaux naissent et de cette royale épouse et des concubines qui peuplent son harem. Hector, Pâris, Hélénus, Déiphobe, Antiphe, Polite, Hipponoos, Polydore, Troïle, sont ses fils légitimes. Un nombre presque aussi considérable de princesses se dessine sur une ligne parallèle à celle des fils. Les principales sont Créuse, Laodice, Polyxène, Cassandre. Les poètes se bornent à nous présenter Priam comme un prince équitable, sage, poli; mais c'est presque un roi fainéant. On s'agite autour de lui, immobile il laisse faire. Pâris enlève Hélène, il ne la rend pas, il ne s'oppose pas à ce qu'on la rende. Pendant toute la durée de la guerre, il reste soit dans le palais, soit sur les remparts, occupé à contempler les évènements. Cependant la mort d'Hector développe en lui une énergie inaccoutumée : il se dérobe la nuit de la ville, il se rend à la tente d'Achille, il se jette à ses pieds, baise en l'arrosant de pleurs cette main homicide qui lui a ravi un fils, le supplie au nom de son père accablé de vieillesse de lui rendre les restes inanimés d'Hector. Achille attendri le relève, lui accorde la triste faveur qu'il sollicite. Lors de la catastrophe de Troie, Priam fut tué par Pyrrhus, soit devant l'autel de Jupiter Hercée, soit sur le seuil de son palais où il s'était traîné demi-mourant. On peut voir plusieurs fois Priam dans des scènes relatives à Troie, *Galerie myth.* de Millin. —Un autre Priam, fils de Polite et

en conséquence petit-fils du précédent, fut un des compagnons d'Énée.

PRIAPE, PRIAPUS, Πρίαπος, Πρίηπος, dieu de l'horticulture et de la fructification, de l'ithyphallisme et des voluptés obscènes, avait pour mère Vénus et pour père Jupiter. Quelques traditions le font naître de Bacchus et de Chioné ou d'une naïade. Dans Afranius, il était le fils ou de quelque Panisque, ou de quelque Satyre, ou même de l'âne qui plus tard lui fut consacré. Quoiqu'on doive penser de ces généalogies, le fait est, selon la légende, qu'à peine venu au monde il effraya Vénus sa mère, par les colossales dimensions de l'organe viril son symbole. Selon quelques mythologues, c'est à la jalousie de Junon qu'il dut cette difformité; suivant les autres, la jalouse reine de l'Olympe n'intervint point lors de l'accouchement de Vénus, et Vénus n'eut à incriminer personne qu'elle-même en mettant son grotesque enfant au monde. Honteuse de cette monstruosité, Vénus l'abandonna au lieu même de sa naissance, et le renia. Ce lieu, qui fut depuis Lampsaque, prit alors le nom d'Aparnis (du grec ἀπαρνέομαι, renier). Des bergers élevèrent Priape. De bonne heure on le voit figurer parmi les Dactyles Idéens et en relation avec le dieu de la guerre. C'est de lui que le jeune Mars apprend d'abord la danse armée et ensuite le grand art des batailles : évidemment ici l'ithyphalle s'est lié avec l'idée de lance en arrêt. Ensuite s'ouvre une ère de lutte; des triomphes. des persécutions et encore des triomphes varient la vie de Priape. Il est adulte : les dociles citoyennes de Lampsaque, disciples non moins ardentes que Mars, prennent tant de goût à ses leçons que les maris se fâchent. Priape est banni de la ville; mais qu'arrive-t-il? Une épidémie d'une espèce nouvelle consume et mine les pâles Lampsaciennes, veuves inconsolables du dieu qui a grandi dans leurs murs. Après de longs débats les maris rappellent Priape, et lui demandent pardon. Priape pourtant n'est pas sans pair dans la carrière qu'il fournit. Les dieux souvent trouvent des vainqueurs, Marsyas a dû plier devant Apollon, Athânâ devant Arachné. Un ignoble animal, une brute, l'âne ose un jour joûter avec le dieu de Lampsaque pour les facultés génératrices. Priape perd la gageure, et tue l'âne. Depuis ce temps il déteste le malencontreux solipède, et ses adorateurs doivent le lui sacrifier. Quelques poètes racontent le fait autrement. Tous les dieux ont été conviés aux noces de Cybèle. On a bu mieux que du nectar, et l'on dort pêle-mêle dans les ténèbres sous la feuillée. Priape qui a lorgné Vesta toute la soirée ne dort guère; et tout à coup illuminé par l'idée que lui suggèrent la nuit, le vin et son caractère, il s'avance à pas furtifs vers le coin du bois où s'est jetée la sœur de Jupiter. Déjà il presse le même matelas de feuillage, il a écarté en silence le voile pudique qui couvre les attraits de Vesta, quand tout à coup l'âne, son ami, son parèdre, son rival, entonne un hymne de victoire. Vesta s'éveille en sursaut; il était temps. Les autres dieux se frottent les yeux, et tous de rire à la vue de Priape qui cherche, mais en vain, à se dérober par une fuite prompte aux regards, aux sarcasmes, aux coups. Quelquefois on conte cette aventure de la nymphe Lotis. Ailleurs enfin, Lotis, aimée de Priape et vainement poursuivie par lui, est métamorphosée en lotos à l'instant où elle va succomber.

—Priape est un dieu mysien, et n'est point un des anciens dieux de la Grèce. Il ne faut pas non plus lui donner la même origine qu'aux dieux athéniens Conissale, Orthane, Tychon, Dordon, Kybdase et Pyrgès que l'on regarde comme ses compagnons ou ses parèdres. Sa présence parmi les Dactyles n'est peut-être qu'une plaisanterie obscène. Et au fond, Priape donne lieu à un problème fondamental. Est-ce sérieusement que le phalle à l'état d'ithyphallisme a été diviuisé en Mysie, ou bien le dieu-phalle n'est-il qu'une caricature de médiocre antiquité? Nous inclinerions assez pour cette seconde manière de voir. Mais il ne faudrait pas en conclure que Priape est la caricature d'Adonis. Très probablement ce dieu n'est qu'un dédoublement de Bacchus. En effet 1° Bacchus se rend de l'est à l'ouest; 2° il s'adapte au cabiroïdisme corybantique, et s'y fait Cadmile-phalle; phalle, il est enseveli dans une ciste magique, et devient l'objet mystérieux de la vénération; 3° il a pour parèdres ordinaires des êtres lascifs, des Silènes, des Satyres, des Pans; 4° la coupe d'ivresse qu'il offre aux hommes excite à la volupté, et stimule l'organe par lequel on le symbolise pour l'instant; 5° le nom de Priape rappelle celui de Fré (soleil), et peut-être APE est-il l'*asp* final de tant de noms persans. Quoi qu'il en soit, Priape, le phalle personnifié, passait pour dieu des vergers, des vignobles, des abeilles, des troupeaux et de la pêche. Les premières attributions sont simples, les autres n'ont été assignées au dieu que par extension et comme analogues des premières. De vergers on a été à fructification, à fécondation, à tout travail agricultural et agreste. Au reste, Hermès se présente, chez les Latins surtout, avec l'aspect ithyphallique; et cet Hermès vient de Samothrace. Érôs (l'amour) offre pareillement quelque ressemblance avec le dieu de la volupté pratique, car originairement sans doute Érôs était un Hermès ithyphallique ou un phalle. Mais depuis les idées s'épurèrent, et l'on distingua dans les relations de sexe à sexe l'affection morale, l'attrait, l'amour qui en est le préliminaire d'avec l'acte même qui en forme le dénouement. De là, Erôs d'un côté, Priape de l'autre : les deux se complètent; ce que l'un désire, l'autre l'accomplit, ce que l'un commence, l'autre le consomme et l'achève. — Priape était surtout honoré à Lampsaque, capitale de la Mysie, célèbre par ses vins et ses huîtres. On lui sacrifiait l'âne. On lui offrait en outre des fruits, des grains, des grappes de raisin, du miel, parfois des huîtres et des poissons. Ses fêtes se nommaient Priapées. On en voit plusieurs représentations sur des pierres gravées. Quant au dieu lui-même, c'est ordinairement un nain aux formes épaisses, quelquefois un adulte à taille rustique : toujours l'organe auquel il doit ou auquel il donne son nom frappe par ses formes colossales et sa tension hyperbolique. Souvent il le tient de sa main droite : la gauche porte soit un sceptre, soit une simple houlette, soit une serpette, soit enfin le phalle lui-même. Du reste, ce phalle affecte souvent les formes les plus bizarres, il est ailé, il a des oreilles, il s'enfle et se gonfle en forme d'amphore. Quelquefois il a presque à lui seul la taille du dieu, ou bien Priape en porte un paquet sur les épaules. *Voy.* Beger, *Thes. Brandeb.*

PRIDAIN. *Voy.* PROUDÉNO.

PRIÈNE, Πριήνη, Amazone, hé-

roïne éponyme de la ville de Priène dans l'Asie-Mineure.

PRIÈRES. *Voy.* Lites.

PRIMIGÉNIE, Primigenia : 1° la Fortune à Rome; 2° la Nature ou Physis chez les Orphiques; 3° Proserpine. — Ces trois applications au surnom de Primigénie, qui veut dire *la première née*, nous font voir que Proserpine, Imarmène, la Nature, diffèrent moins qu'on ne le croirait au premier abord, puisque toutes trois peuvent passer pour la révélation première de l'être irrévélé. Comp. Maïa et Protogénie.

PRINTEMPS (le), Ver, Ἔαρ, ne fut pas nettement personnalisé par les poëtes; mais les artistes le représentèrent plus d'une fois. Il se voit sur plusieurs urnes cinéraires entre autres sur celle de la villa Albani, qui représente les noces de Thétis et Pélée. C'est tantôt un enfant, tantôt une jeune fille. Des fleurs, un agneau, des petits pois écossés, voilà ses attributs les plus ordinaires. Ces attributs sont infiniment plus compliqués et plus riches chez les modernes.

PRIOLAS, Πριόλαος, petit-fils d'un Tantale (Argonaute?) qui fut tué par Amycus.

PRION, Πρίων, roi gète tué par Jason.

PROCAS, quatorzième roi d'Albe, père de Numitor et d'Amulius, laissa le trône au premier, et fut le bis-aïeul de Romulus et de Rémus.

PROCLÈS, fils d'Aristodème l'Héraclide, avait pour frère jumeau Eurysthène, et monta en même temps que lui sur le trône de Sparte, en 104 avant J.-C. Du reste, leur oncle Théras leur servait de tuteur. C'est à partir de Proclès et d'Euristhène que Sparte eut deux rois ou, pour employer l'expression technique, deux archagètes. Leurs descendants se nommèrent Proclides et Euristhénides. Ces deux branches collatérales fournissaient toujours chacune un héritier au trône. Quelquefois aussi on disait, au lieu de Proclides, Eurypontides, et au lieu d'Eurysthénides, Agides. Proclès régna 43 ans, et laissa le trône à son fils Agis.

PROCRIS, Πρόκρις, une des filles d'Érechthée Ier, épousa Céphale, fils d'Éole selon les uns, de Mercure et d'Hersé (ou bien de Déion et de Diomède) suivant les autres. Enlevé par l'Aurore, Céphale fut infidèle à Procris, et pourtant la regretta toujours. L'Aurore, pour diminuer l'amertume de ce souvenir, lui accorda le privilège de changer de formes, mais lui donna l'avis de mettre à l'épreuve la fidélité de Procris. Céphale obéit, et, sous les traits d'un marchand, il appuya sa déclaration d'amour à Procris d'offres si brillantes que la princesse fut sur le point de céder. Céphale alors reprenant sa forme ordinaire l'accabla de vifs reproches. Procris confuse s'enfuit dans les bois. L'Aurore avait mal calculé. Procris infidèle, ou peu s'en fallait, n'en était pas moins chère à son époux : la chercher, la trouver, se réconcilier avec elle, tel fut son soin le plus pressant. Tous deux se jurèrent l'oubli du passé, et Céphale reçut en don de sa bien-aimée un chien miraculeux que lui avait donné Minos, et un javelot qui frappait toujours le but. Léger chasseur, Céphale ne cessait de mettre à profit l'animal et le javelot; et dès le matin il parcourait les bois, les monts, pour ne rentrer que le soir. Procris déjà trahie une fois soupçonna un nouveau trait d'inconstance, et un jour alla épier l'infatigable chasseur. Après de longues courses, Céphale vient respirer sur une colline tapissée de gazon, s'é-

tend sur l'herbe fraîche, et invoquant la brise, s'écrie à diverses reprises : Viens, Aure (*Aura*, *veni*)! Aure, pour la jalouse princesse, c'est une rivale; elle frémit sous le feuillage qui la cache. A l'aspect des feuilles agitées, Céphale s'est levé, le javelot vole, un cri humain s'échappe. Il court, il voit Procris mourante, Procris que rien ne peut guérir; et de désespoir il se perce lui-même. Jupiter touché de cette fin précoce les transporte tous deux au ciel, où ils brillent sous forme de constellation. —Dans d'autres mythes on voit Céphale, proscrit par l'Aréopage, s'exiler à Thèbes, s'y faire le second d'Amphitryon, et débarrasser les Thébains d'Alopex, renard funeste qui dévaste leurs moissons, et qui, ainsi que son chien merveilleux, est métamorphosé en pierre. — Céphale veut dire *tête*, comme Tpé en égyptien. De là, 1° son séjour à Thèbes; 2° sa liaison avec l'Aurore. *Voy.* Thébé. — Procris, une des Thestiades, eut d'Hercule les deux jumeaux Antiléon et Hippée.

PROCRUSTE. *Voy.* Sinis.

PROETIDES. *Voy.* l'article suivant.

PROETUS, frère d'Acrisius, époux de Sthénobée, père de Mégapenthe, régna d'abord sur Argos, fut dépossédé par son frère, se réfugia chez le roi de Lycie, son beau-père, revint, à l'aide des troupes que ce prince lui donna, ressaisir la couronne, bâtit la ville de Tirynthe que les Cyclopes entourèrent de murailles, et eut de sa femme, outre Mégapenthe, au moins trois filles, Lysippe, Iphinoé (ou Hipponoé), Iphianasse (ou Lysianasse). Soit en punition du mépris qu'elles affectèrent pour le culte de Bacchus, soit à cause de l'orgueil avec lequel elles avaient osé se dire plus belles que Junon, ou pris l'or des tissus dont on enveloppait ses statues, elles furent tout à coup saisies d'un accès de démence effroyable, se crurent métamorphosées en vaches, s'imaginèrent qu'on voulait les atteler à la charrue, et coururent l'Argolide, baissant la tête à l'aspect des passants comme pour les percer avec des cornes. Chez quelques auteurs, l'accent avec lequel on narre ces courses bizarres semble presque indiquer une prostitution délirante. On ignore si c'est du vivant de Prœtus ou sous le règne de Mégapenthe que se développèrent ces symptômes; mais en général on en place le dénouement sous Mégapenthe. Ce prince souhaitait ardemment la guérison de ses sœurs. Il pria Mélampe, le devin, d'essayer sur les trois princesses malades la puissance de son art. Mélampe exigea pour récompense, en cas de succès, le tiers du royaume d'Argos; Mégapenthe refusa, mais quelque temps après la violence du mal s'accrut encore, et il invoqua de nouveau Mélampe qui, cette fois, voulut les deux tiers du royaume. Une des Prœtides était morte dans l'intervalle; il épousa l'une, Iphianasse, et donna l'autre à son frère. Homère parle d'une autre Prœtide qu'il nomme Méra et qu'Ulysse entrevoit aux enfers. A l'histoire de Prœtus se lie encore celle de Bellérophon. Sthénobée sa femme en fut éprise, lui révéla en vain son amour, l'accusa près de son époux; et ce dernier, n'osant l'attaquer de vive force, l'envoya en Lycie, chez Iobate, son beau-père, avec des lettres qui recommandaient à ce dernier de le faire mourir. On trouve aux articles Acrisius, Mélampe, Persée, ce qu'il faut penser de Prœtus et des Prœtides, qui sont, on n'en peut douter,

des personnifications solaires.—Deux autres Prœtus sont 1° un fils de Nauplius, et par conséquent arrière-petit-fils de Danaüs; 2° un fils de Thersandre, époux d'Antie.

PROGNÉ ou PROCNÉ. *Voy.* Térée.

PROMAQUE : 1° fils d'Éson, tué par Pélias; 2° fils d'Hercule et de la Sicilienne Phégia; 3° fils de Parthénopée et un des Épigones; 4° chef béote tué par Acarnas au siège de Troie.—On appelait encore Promaque(πρόμαχος, défenseur) Hercule et Mercure.

PROMÉTHÉE, Prometheus, Προμηθεύς, figure dans la mythologie grecque, et comme Titan, et comme premier homme, et comme le sage des sages. Japet et Climène (ou Asie, ou Asope, ou Thémis) lui ont donné naissance. Le scholiaste d'Aratus lui donne pour père Uranus époux de Climène l'Océanide. Dans la première hypothèse, il a pour frère Épiméthée, Atlas, Ménèce. Lors de la Titanomachie, il passa du côté des Cronides avec Thémis sa mère, et assura ainsi la victoire au parti qu'éclairait sa sagesse. Dans Apollodore, c'est lui qui, lorsque Jupiter, après avoir avalé Métis, souffre des douleurs horribles, parce que son cerveau est gros de Minerve, ouvre de son marteau la tête du roi des dieux, et livre passage à l'étincelante déesse. De tels services eussent dû assurer à Prométhée une place éminente près du maître de l'Olympe, mais la supériorité intellectuelle qu'affectait le Titan lui déplut. Il fut chassé du ciel, et jeté sur la terre. La terre même devint pour lui un lieu de supplice. Du reste, on varie sur les causes de ce courroux de Jupiter. Chez les uns, Prométhée, après avoir créé l'homme dans Mécone, va ravir aux cieux l'étincelle éthérée, et anime l'ouvrage d'argile élaboré par ses mains. Ailleurs le feu qu'il a été ravir au ciel, et qu'il a placé dans une tige de férule, il le communique aux mortels, et fait ainsi de cette race jadis dévouée à l'infériorité, au malheur, l'industrieuse et opulente rivale des dieux. Chez d'autres enfin, on voit Prométhée immoler deux bœufs, disséquer les deux victimes, enlever avec adresse la peau de l'une et de l'autre, placer sous une de ces robes velues tous les os, sous l'autre toutes les chairs, la graisse et la moelle, puis dire à Jupiter de choisir : le dieu prit celle des deux peaux qui ne contenait que des os. On devine quel fut son dépit. Pour tirer vengeance du tour que lui jouait Prométhée, il lui envoya Pandore. Mais l'habile Titan était sur ses gardes, et c'est Épiméthée qui prit pour épouse la ravissante et dangereuse jeune fille. Alors Jupiter, ne pouvant triompher de son ingénieux adversaire que par une brutale violence, ordonna aux ministres farouches de ses volontés, Cratos et Biâ, et à Vulcain, son fils, d'aller le clouer sur le Caucase. La sentence fut exécutée; et un aigle s'abattant du haut des nues sur le condamné, lui ouvrit la poitrine pour lui dévorer le foie qui sans cesse renaît sous le bec recourbé de l'oiseau, et que l'oiseau déchire sans cesse. Dans Eschyle, Jupiter n'envoie l'aigle à Prométhée que parce qu'il refuse de lui révéler qui le détrônera un jour. Ce supplice, au reste, ne doit pas être éternel. Selon les uns, il durera trente mille ans; selon les autres, Hercule y mettra fin. Quelques traditions font voir Jupiter lui-même délivrant Prométhée, en récompense de l'avis qu'il lui donna lorsqu'il fut sur le point d'épouser Thétis. L'aigle de Prométhée a générale-

ment été transformé en vautour; ainsi que plusieurs monstres mythologiques, on l'a dit fils de Typhon et d'Echidna. Dans Durius de Samos, Prométhée est mis au ban de l'Olympe pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve, ou plutôt pour avoir voulu lui faire violence. Hésiode et Phérécyde, selon le scholiaste d'Apollonius, avaient dit qu'il fut enchaîné à une colonne. Arrien et quelques autres substituent au Caucase vulgaire, sur lequel on place la scène de son supplice, le Caucase indo-bactrien ou Paropamise. On faisait voir sur le vrai Caucase les chaînes qui avaient servi à le retenir enchaîné aux deux sommets de la montagne, car il est bon de dire qu'il avait chaque main attachée sur l'une des deux cimes. Les Argiens, selon Pausanias, montraient son tombeau. Mort ou non mort, Prométhée laissa d'Asie ou Hésione ou Axithée, sa femme, Deucalion qui apprit de lui à construire l'arche ou coffret dans lequel il échappa au déluge universel. Chez quelques mythographes il a pour fille Isis; Céléno le rend père de Lycus et de Chimère; Pyrrha lui donne Hélène; une nymphe inconnue devient par lui mère de Thébé. — Peu de personnages mythologiques sont plus riches et plus caractérisés que Prométhée. 1° Il y a chez lui haute intelligence; il mystifie Jupiter même, il lui assure l'empire dans la Titanomachie, il lui révèle que de son union avec Thétis naîtra un fils assez puissant pour le détrôner. Seul au ciel il est digne de Minerve; peu s'en faut qu'il ne s'identifie par la jonction des sexes avec cette déesse; il est secondé par elle lorsqu'il a créé l'homme matériel, et qu'il veut lui communiquer le mouvement, la pensée, la vie. 2° Il est le feu lui-même, le feu chaleur, le feu galvanisme, le feu principe de la vie, le feu intelligence; et puisque feu (éther) et intelligence tendent à se réabsorber, en ce sens il est Minerve même, Minerve mâle. 3° Puis il est Vulcain, car Vulcain est le feu même. Ainsi que Vulcain, il ouvre la tête de Jupiter obsédé par la céphalalgie. Il manie le feu, et grâce à lui il invente tous les arts. Il est colonne: la colonne à laquelle on l'attache, c'est lui; le mont que les traditions ordinaires substituent à la colonne n'en diffère pas: « l'Atlas colonne des cieux, » disait Pindare; et si l'on objecte que c'est Mercure qui affecte la forme colonne, *voyez* à l'article Fta ce qui est dit des Fta Stylites. 4° Comme feu, il est aussi Titan et magicien: c'est ce qu'on exprime en le rangeant parmi les Cabires; et l'on sait combien il y a de rapports entre toutes ces idées feu, fonderie, métallurgie, sorcellerie, ahrimanisme, dimensions colossales: le feu qui d'une part émane du dieu organisateur, et qu'en conséquence on donne comme son fils (Vulcain), de l'autre semble planer au dessus de l'époque où le monde fut organisé, et il est ou le père ou le prédécesseur du dieu suprême organisateur. Ainsi Prométhée est antérieur à Jupiter, ainsi Jupiter se trouve entre Prométhée et Vulcain qui ont des attributs du même genre. 5° Non-seulement Prométhée est le créateur de l'homme abrégé du monde et microscome éblouissant de perfection, il est de plus l'humanité même, Epiméthée et lui ne sont qu'un (*V.* Pandore). Mais là Prométhée n'est plus semblable à lui, il est imprudent, il oublie, il aime, il est curieux, il ouvre la porte à tous les maux impatients de fondre sur le globe, il n'a pour excuse de ses folies que l'espérance.

Les poètes anciens se sont beaucoup occupés de Prométhée. Eschyle avait composé sur ce personnage trois pièces, *Prométhée ravisseur du feu*, *Prométhée dans les fers*, *La Délivrance de Prométhée*. La seconde seulement existe encore, elle a été traduite en vers par Lefranc de Pompignan; Legouvé en a donné une analyse et imité quelques passages. Plusieurs bas-reliefs anciens représentent la création de l'homme par Prométhée. Tels sont entre autres ceux du Musée Vat., 25, n° 2; du Musée Pio-Clémentin, IV, 34; du Musée Capit., IV, 25. Le dernier appartient à un sarcophage qui présente dans une de ses parties le supplice de Prométhée. Un autre bas-relief de marbre (Montfaucon, *Ant. expl.*, pl. 131) représente la délivrance de Prométhée par Hercule; le Caucase est symbolisé par un vieillard; Hercule, l'arc en main, prêt à percer l'aigle, a laissé derrière lui la massue et la peau du lion de Némée; Mercure paraît disposé à seconder le fils d'Alcmène. — Les Athéniens donnaient le nom de Prométhées aux Lampodophories.

PROMÉTHOS et DAMASICHTHON, fils de Codrus conduisirent des colonies dans l'Asie-Mineure.

PROMITOR, dieu romain, présidait aux dépenses (Rac. : *Promus* ou *promere*).

PROMYLÉE, déesse qui présidait, selon les uns, aux meules, selon les autres, aux moles et aux ports.

PRONOÉ : 1° Néréide, 2° fille de Phorbas, mère de Calydon et de Pleuron.

PRONOUS : 1° fils de Phégée, tué par les Alcméonides (*V.* ACARNAS); 2° chef troyen tué par Patrocle.

PROPÉTIDES, Nymphes, personnification de l'impudicité féminine et de la prostitution, passaient pour des femmes qui avaient bravé la puissance de Vénus, et dont celle-ci tira vengeance en les embrasant des feux les plus désordonnés. Après avoir erré long-temps en s'abandonnant à tout ce qui se trouvait d'hommes sur leur passage, elles s'endurcirent tellement à tout sentiment humain, qu'insensiblement elles furent transformées en rochers.

PRORSA ou PORRIMA ou ANTEVERTA et POSTVERTA passaient à Rome pour deux sœurs souveraines des accouchements et prophétesses. Les couches doivent-elles être heureuses, l'enfant présente-t-il la tête la première, c'est Porrima ou Prorsa qui l'emporte. Dans le cas contraire c'est à Postverta qu'appartient la puissance. Prorsa et Postverta sont ensemble comme deux Ilithyes, l'une ormuzdienne, l'autre ahrimanienne. Ce n'est pas tout : elles chantent et proclament, l'une ce qui n'est plus, l'autre ce qui n'est pas encore. Comme telles, ce sont deux Parques, deux Nornes, deux Xantries; ce sont des cardeuses d'évènements : car ce que leur bouche proclame, ce sont leurs mains qui l'élaborent; les fils variés dont la complication fantasque, anomale, inattendue, forme les évènements, ce sont elles qui les brouillent; *carminant*. Aussi les nomme-t-on Carmentes; aussi les mythologues leur associent-ils la grande Carmente comme troisième sœur. Il est vrai qu'on a tort, et que Carmente, la Norne monade, se scinde en deux Carmentes individuelles, Porrima et Postverta. Une tradition subalterne montrait les deux sœurs invitées au sacrifice d'Hercule, après la mort de Cacus : Prorsa se trouve avant l'heure au rendez-vous, Postverta arrive quand

tout est fini. C'est absolument l'aventure de Pinarius et de Potitius; c'est aussi l'idée mère de Prométhée et d'Épiméthée. Il est bizarre toutefois de voir la Xantrie de l'avenir assumer l'aspect et le rôle d'imprudente.

PROSERPINE, Proserpina, et en grec Perséphone, Perséphasse ou Phéréphatte, reine des enfers, était fille, suivant les uns, de Jupiter et de Cérès (ou de Styx), selon les autres, de Saturne et de Rhée, très-rarement de Persée. La théogonie de Sanchoniaton la montre fille de Crone seul. Cérès, sa mère, l'éleva dans la Sicile ou à Éleusis. Accompagnée de Vénus, de Junon, de Minerve, des Nymphes, des Sirènes, la jeune fille cueillait des narcisses, quand tout à coup, fort de l'assentiment de Jupiter, Pluton, qui n'a trouvé aucune compagne parmi les déesses pour partager sa couche, apparaît, enlève sa nièce tremblante, se replonge dans le sombre séjour, et l'épouse. En vain Cyane a tenté de s'opposer à l'irrésistible essor du dieu noir, elle est changée en fontaine; en vain Cérès, à qui la nymphe révéla enfin le nom du ravisseur de sa fille, la redemande à grands cris à Pluton, à Jupiter. Il est écrit que si Proserpine n'a rien goûté depuis qu'elle est aux enfers, elle retournera dans les bras de de sa mère; dans le cas contraire, elle est irrévocablement acquise à Pluton. Ascalaphe décide la querelle en faveur du roi des enfers; et Jupiter, en consentant encore à laisser Proserpine passer six mois dans la couche nuptiale, six mois dans les bras maternels, accorde à Cérès un bonheur inespéré. Quelques traditions varient les détails du mythe de Proserpine. Enna, Éleusis, ne sont pas les seuls lieux où l'on en place le théâtre; Hippone aussi en Sicile, la Mégaride, Nysa entre l'Ionie et la Lydie, les bords du Céphise en Attique, la Crète, la Thrace, un rivage vaguement désigné de l'Océan, se disputent l'honneur de ces violentes fiançailles. Dans Sanchoniaton Proserpine reste vierge; dans les mythes protopélasgiques liés depuis à la religion dionysiaque, Proserpine figure comme l'épouse de Jupiter et la mère de Bacchus ou Iacchos (Zagrée, Eubulée, qu'on lui donne quelquefois pour fils, n'en diffèrent pas). Plus tard, l'épouse devient une amante, l'époux un séducteur incestueux qui a emprunté la forme du serpent pour déshonorer sa fille; et cette fille, Proserpine, en est honteuse, comme Cérès quand elle a été outragée par Neptune cheval, et dans son désespoir elle va se cacher dans les profondeurs de la terre. Le fils est un taureau; et de là le mythe qui fait le taureau fils du serpent. Une tradition très-rare fait de Proserpine la mère de Jupiter même. Parfois Thésée la séduit. Pirithoüs descendit aux enfers pour enlever Proserpine; il n'y réussit point, et même c'est la déesse qui découvre cet audacieux projet à Pluton. Elle avait été plus tendre pour Adonis (*Voy.* ce nom). Ces petites velléités extraconjugales n'avaient point empêché qu'elle ne marquât de la jalousie à Pluton, et qu'elle ne changeât Menthe en une plante de son nom, pour la punir d'avoir inspiré de l'amour au dieu des ombres. Toutes ces traditions, en apparence contradictoires, ne tarderont pas à s'expliquer pour nous. — On donne à Proserpine les titres magnifiques de mère des Euménides et d'Eubulée, de la chaste, la sainte, l'ineffable, l'androgyne, de Protogénie ou la première née, de Praxidice ou la justicière, de Coré ou Libera (la vierge, la jeune fille), d'I-

marmène, la Parque, la Fortune, de Militta ou Ilithye la grande accoucheuse, de Polybée la nourricière, de Sotira ou Sospita, d'Axiocerse et de Cabire qui ont trait à son haut rôle dans le cadre cabirique, de Despœna, reine, de Pherephalla ou Porte-Phalle. Ces épithètes, si nous voulions continuer, fourniraient encore des colonnes. A ces noms incontestablement mérités par elle se joignent tous ceux qui impliquent l'idée de grande mère, l'idée d'essence divine, l'idée de fécondité spéciale. La voici dès-lors ou fille ou femme ou mère de Jupiter, mère de Bacchus, mère des Praxidices qu'on nomme Euménides; la voici aimée de dieux divers; la voici fille de l'éblouissante lumière, Persée; la voici Ariadne, Pasiphaé; la voici Maïa, Mylitta, Vénus, Mithra, Artémis; Artémis dans le haut rôle, Artémis dans le rôle lunaire. La voilà terre, c'est-à-dire Cérès; et puisque la terre se distingue en surface et noyau, la voici Cérès et Proserpine. Nous sommes donc arrivés à un dédoublement; mais ce dédoublement nous abuse-t-il? Non. En vain veut-on distinguer les deux déesses, elles ne font qu'une; en vain dit-on : Proserpine est la fille; le fait seul de Jupiter, amant de l'une et de l'autre, décèle déjà dans Proserpine au moins l'égale de sa mère. La forme ophidienne sous laquelle le dieu de l'Olympe s'unit à sa fille indique un rôle plus élevé que celui de la mère; car l'épouse du serpent, c'est l'épouse d'un Knef. En effet voyez l'Egypte : avant le bouc, avant le bélier, avant le taureau, avant l'ibis, se déroule une bleuâtre circonférence sans fin comme sans commencement, reptile flexible dont la queue rejoint la tête. Écoutez l'Orphique : le serpent et l'oiseau, voilà les emblèmes de la génération des mondes; leur œuf-univers a des ailes, et est flanqué de serpents. Eh bien! nouvelle coïncidence, Proserpine est oiseau : Cythérée dont elle ne diffère pas est une colombe ainsi qu'un poisson; et Perséphatte veut dire colombe lumineuse. Qu'est ce donc que cette jonction mystérieuse de Zévs et de Perséphatte? La jonction du serpent et de la colombe. Il est vrai que dans ce cas les rôles sont intervertis; la passiveté-ténèbres est lumineuse, l'activité-lumière est brumes épaisses et sang glacé, mais la permutation des rôles n'a rien d'étonnant en mythologie. Grâce à cette flexibilité de caractères qui rentrent les uns dans les autres, Proserpine cumule tous les attributs spéciaux des déesses avec lesquelles elle a une ressemblance générale. C'est peu d'être femme de Pluton, c'est elle qui juge, qui purifie, qui statue sur les métempsycoses futures des âmes; c'est peu d'être Nuit-fatale ou abrimanique, elle est Nuit-nourricière, Nuit-onde vaseuse, Nuit-oubli (le fleuve Léthé c'est elle). C'est peu d'être l'onde primordiale, elle est l'eau rafraîchissante, la source où se puise la vie, la paix, la pureté. C'est peu d'être la rectrice des évènements, elle est la Carmente ou Xantrie, et par conséquent prophétesse; elle est l'Heure et la compagne des Heures; elle est la fatalité flamboyante, Adrastée; elle est l'Euménide (car mère des Euménides ne veut pas dire autre chose). C'est peu d'être Cérès, elle est la fée bienfaisante qui donne les bœufs, les blés, les gras pâturages aux humains. C'est peu d'être la Lune, elle est Diane errant sur la terre à la lueur de la nuit; elle est Hécate dardant au loin ses traits; elle est Ilithye, qui fait souffrir ou qui délivre les mères.

C'est peu d'être Vénus, elle lui dispute Adonis. Quant à ce que l'on dit sur Proserpine, symbole du blé en terre, et sur toutes les coïncidences des phases des développements de la céréale et de la fille de Cérès, il faut laisser ces subtilités à d'autres. Proserpine, dans le cadre cabirique, n'assume pas ostensiblement cette multiplicité de caractères; là sa place spéciale est celle d'Axiocerse femelle. Pluton, son partenaire mâle, se dessine avec elle sous Cérès Axiéros. Le Cadmile n'est pas nommé, mais si, comme on le doit, on voit dans Pluton Zévs-Stygios, on arrive bien vite à donner le rang de Cadmile à Iacchos ou Zagrée, ou Eubulée (*Voy.* CABIRES). — Proserpine était surtout révérée dans la Sicile, dont Jupiter lui avait fait présent, et à Éleusis, conjointement avec sa mère; Agrigente lui était consacré; Sarde la regardait comme sa divinité tutélaire; Locres et Mégalopolis l'honoraient, et dans cette dernière ville elle avait, conjointement avec sa mère, un temple magnifique; un bois voisin lui était consacré à elle seule. A Élos on voyait sa statue ainsi que celle de Cérès, et on la tirait cérémoniellement du sanctuaire pour la porter dans l'Éleusinium. Les Sabins l'honoraient aussi (probablement c'était la même que Féronie), et sa fête, à laquelle on affluait de tous côtés, était une des foires les plus brillantes du pays. Auprès du lac Averne était un bois célèbre sous son invocation; à Rome elle avait aussi un temple. Les Gaulois la regardaient, dit-on, comme leur mère; mais ici sans doute on traduisait le nom de quelque déesse femelle des Celtes par celui de Proserpine. Les Arcadiens lui donnaient le nom de conservatrice, Σώτειρα, et, bizarre calembourg, l'invoquaient pour retrouver les choses perdues. Dans quelques contrées, son culte était mystérieux, ou bien permis aux femmes seules. A Mégalopolis les hommes n'entraient qu'une fois l'an dans son sanctuaire. La chauve-souris, la grenade, le narcisse lui étaient consacrés; on lui sacrifiait des génisses stériles, de jeunes chiens noirs; dans les funérailles on se coupait les cheveux en son honneur et on les jetait sur le bûcher. On jurait par elle en Sicile; et personne ne doutait qu'elle ne punît le parjure. Proserpine alors a quelque chose de la vieille et sévère océanide Styx. Dans la Molosside toute jeune fille qui était enlevée par une mort prématurée prenait le nom de Proserpine.—L'idéal de cette reine des enfers est une beauté jeune et brune, tantôt sur un char qu'entraînent au milieu de torrents de fumée de rapides chevaux noirs, tantôt sur un trône d'ébène au bas duquel le Sommeil éternel, l'Oubli, Cerbère, Mercure Psychopompe, ou autres dieux sinistres, veillent. Dans l'un et l'autre cas elle est près de son époux. Au sceptre noir est souvent substituée la fleur de Narcisse; car, dit Sophocle, ce sont des narcisses qu'elle cueillait à Enna lorsqu'elle fut enlevée. Dans un champ voisin de Phocée se voyait une Proserpine chasseresse; enfin dans plusieurs monuments elle a sur la tête le modius ou calathe: on pense soudain à Sérapis, qui est aussi un dieu des enfers, un dieu suprême; puis on en revient à croire que le calathe est tour à tour rempli de fleurs qui simulent le chapiteau corinthien, rempli de fruit qui nous reportent aux céréales. C'est ici le cas de rappeler, indépendamment des autres rapports de Proserpine et de Cérès, que les Romains dérivent Proserpine

de *proserpo*, vu que les céréales aux racines chevelues serpentent en terre. C'est une étymologie comme une autre ; elle vaut bien celles qu'on a données à Perséphone et à Phéréphatte. Toutefois, nous croyons que Proserpine signifie le grand serpent, ou, comme l'eussent dit les Hindous, Paraçarpa. Les beaux tétadrachmes de Syracuse représentent des têtes de Proserpine qui sont à la fois les types de la plus haute beauté d'une jeune fille, et les plus parfaits monuments de l'art monétaire (*Voy.* Hunter, liv. II, 9). Quantité de vases peints trouvés en Sicile et en Campanie offrent des détails relatifs aux mystères de Liber (Bacchus) et de Libera. Un bas-relief du Musée Pio Clémentin (II, 1) nous montre Pluton et Proserpine sur leur trône : Psyché (symbole de l'âme) est près d'eux un doigt sur la bouche. Sur le sépulcre des Nasons (Bellori, *Sep. de' Nas.*.. VIII) se voient les deux époux infernaux assis sur un même trône, à titre de rois des Iles Heureuses. Mais de tous les traits de la légende de Proserpine, nul n'a été plus fréquemment représenté que son enlèvement : Nicomaque l'avait peint, et Praxitèle avait composé sur ce rapt si riche deux groupes d'airain, l'un pour Athènes, l'autre pour Thespies. Un magnifique bas-relief du Musée Pio Clémentin (V, 5) est ce qui nous reste de plus beau sur ce sujet. On peut y comparer un beau marbre de la galerie Giustiniani, un autre marbre expliqué par Bellori, la ceinture d'une statue trouvée à Rome, enfin un pan du tombeau des Nasons. N'oublions pas les deux retours de Proserpine, figurés l'un sur une médaille d'Antonin-le-Pieux (Bast, *Ant. rom. et gaul.*, XVII, 12), l'autre dans un bas-relief du palais Rospigliosi (Hirt, *Bilderburch*, IX, 6). Il n'est personne qui ne connaisse au moins de nom le célèbre poème de Claudien sur le rapt de Proserpine. M. Michaud l'aîné en a donné une imitation en vers français.

PROTÉE, Proteus, Πρωτεύς, passe dans la mythologie grecque, à laquelle il est évidemment étranger d'origine, pour un dieu marin, fils de Neptune et de Phénice, ou de l'Océan et de Téthys. Il naquit à Pellène en Macédoine, épousa Psamathe, en eut cinq fils, Théoclymène, Torone, Polygone, Télégone et Tmole : ces deux derniers se rendirent affreusement célèbres par leur cruauté. Quelques mythologues nous montrent Hercule tuant Torone, Polygone et Télégone ; chez quelques-uns d'entre eux Torone est une nymphe et même sa femme. Quoi qu'il en soit, Protée, désolé de leurs crimes, s'enfuit en Egypte, grâce à Neptune qui lui ouvrit un chemin sous le lit de la mer. Neptune lui confia la garde de ses troupeaux, composés de phoques ou veaux marins. Protée les amène chaque jour sur le bord de la mer, où ils se reposent tantôt sur le sable, tantôt sur le vert des prairies. Ce qui distingue surtout Protée dans la mythologie vulgaire, c'est le privilège qu'il avait de prendre toutes les formes imaginables, sanglier, lion, tigre, panthère, serpent, eau, feu, arbre; il était aussi prophète. Ménélas, dans l'Odyssée, Aristée, dans les Géorgiques, le consultent sur diverses opérations difficiles. C'est de lui en particulier qu'Aristée obtient un moyen de repeupler ses ruches vides d'abeilles, à l'aide d'un taureau immolé sous certaines conditions déterminées. Dans l'Odyssée, c'est Idothée, sa fille, qui indique à Ménélas les moyens de le vaincre ; car Protée

n'est point prodigue des trésors de la science, et il faut le charger de chaînes pour qu'il consente à révéler aux humbles mortels ce qu'il sait du présent ou de l'avenir. Au reste, Idothée n'est point sa seule fille, et l'on trouve encore avec ce titre Théonoé, Rhéta, Cabira. — Protée avait un temple à Memphis. On a prétendu que son nom était commun à tous les rois d'Egypte. Les évhéméristes ont fait mieux, ils ont vu dans cet être si évidemment mythologique un successeur de Phéron. Hélène et Pâris ont été jetés par une tempête sur les côtes d'Egypte : sévère observateur de la morale, Protée sépare les deux amants, renvoie au bout de trois jours Pâris seul, et garde Hélène dix ans pour la rendre à son mari. Cependant la guerre de Troie a lieu, l'Europe et l'Asie se ruent l'une sur l'autre. Au bout de dix ans Troie tombe, mais Hélène ne se retrouve pas ; on revient en Grèce sans elle. Heureusement une bourrasque pousse la flotte de Ménélas jusque sur les côtes d'Égypte; et c'est là qu'on lui remet son Hélène, plus vieille de dix ans, mais intacte et pure comme lorsqu'elle a débarqué sur la côte du Delta. Protée, ajoutent ces subtils commentateurs de l'antiquité, était un prince adroit, sage, impénétrable dans ses secrets, et qu'il fallait serrer de près pour les lui arracher. Il ne se promenait qu'à certaines heures en public. Sa souplesse d'esprit lui donnait successivement les apparences du renard, du lion, du singe, etc. D'ailleurs, sous la tiare des rois d'Egypte flottaient des dépouilles de lion, de panthère, de taureau, ou bien brûlaient des cassolettes à parfums. D'autres interprètes ont fait de Protée un orateur, un comédien-pantomime, un enchanteur. Pour nous, nul doute que Protée ne soit un Soleil-Océan, et peut-être un Soleil-Océan premier Démiurge. Dans le nom de Protée peut-être entre l'élément Fré ; il est possible aussi que ce nom doive s'interpréter par le premier (πρῶτος) ou l'ancien des jours. Ces deux rôles, Océan et Soleil, n'impliquent nullement contradiction (*Voy.* Knef). A l'idée d'eau se lie naturellement celle d'inspiration. La variabilité de formes n'a rien de bizarre ; car l'eau, principe universel, se scinde, et en un sens se change en mille individualités diverses. — Un autre Protée est un Egyptide qui eut pour mère Argyphie.

PROTÉSILAS, Protesilaus, Πρωτεσίλαος (que quelquefois on nomme Iolas), fils d'Iphicle et de Diomédée, partit de Phylace, sa patrie, le lendemain de son mariage avec Laodamie ou Polydore, pour conduire à Troie le contingent de Phylace, de Pirase, d'Iton, d'Antron et de Ptéléôn, et s'élança le premier sur le rivage de Troie, quoique l'oracle eût nettement prédit la mort de celui qui donnerait cette preuve de bravoure. Protésilas fut tué sur-le-champ par Hector, Énée, Euphorbe ou Achate. Arrivé aux enfers, il supplia Proserpine et Pluton de lui accorder la permission de revenir pour quelques heures sur la terre ; et il profita de cette éphémère résurrection pour décider sa jeune épouse à le suivre dans le sombre séjour. Quelques traditions le font vivre après le sac de Troie. Il a en partage Éthille, fille de Laomédon. Une tempête le force à descendre sur la côte entre Mendès et Scione. Éthylle harangue ses compagnes de captivité et les détermine à mettre le feu au vaisseau de Protésilas, qui reste de force sur le rivage où l'a jeté l'ouragan, et y fonde la

ville de Scione. On montrait le tombeau de Protésilas dans la Chersonèse de Thrace, où il avait un temple magnifique dans Eléonte : il s'y rendait des oracles, et les pélerinages y accumulaient de grandes richesses. On l'honorait aussi dans Abydos, où il avait une chapelle. — Protésilas signifie prémices du peuple; ces deux mots doivent tout dire.

PROTHOÉ, Amazone, tua sept ennemis sur le champ de bataille et fut tuée par Hercule.

PROTHOENOR, fils d'Aréilyque et de Théobule, frère d'Arcésilas et un des sept chefs béotes à Troie, fut tué par Polydamas.

PROTHOOS : 1° chef grec, fils de Teuthrédon (il conduisit 40 vaisseaux de Magnètes à Troie); 2° un des 50 Lycaonides; 3° fils d'Agrius.

PROTIS, est selon Aristote le fils d'Euxène et de Gyptis ou Petta; selon Justin l'époux de Gyptis. Dans l'un et l'autre cas, il régna sur les Ségobrigo-Phocéens. Petta et Gyptis ne font qu'une; ce sont deux noms divers de la fille de Nann, roi des Ségobriges. Sous le règne de ce prince, selon Aristote, débarqua sur les côtes de la Méditerranée gauloise un Phocéen nommé Euxène. L'usage était qu'à une fête solennelle la fille du roi entrant dans la salle présentât à celui des convives qui devait être son époux une coupe pleine. Soit hasard, soit tout autre cause, la coupe tomba dans les mains d'Euxène, qui bientôt devint l'époux de la princesse, puis le successeur de son beau-père. Petta (c'est le nom de la reine selon Aristote) a pour fils Protis. Dans Justin, Protis est l'étranger, le Phocéen, et la fille du roi Nann, Gyptis, l'épouse.

PROTOGÉNIS ou PROTOGÉNIE, Πρωτογενίς, Πρωτογένεια (c'est-à-dire, d'après l'étymologie, première née) : 1° amante ou femme de Jupiter et mère d'Épaphe (*Voy.* ce nom); 2° fille de Deucalion et de Pyrrha (ou bien encore fille de Japet et de Climène et sœur de Pandore), maîtresse de Jupiter et mère d'Ethlios; 3° fille de Calydon et d'Étolie, maîtresse de Mars et mère d'Oxyle; Étolie et Calydon (pays et capitale) personnifiés sont des allégorismes. Un peuple amant de la gloire des armes veut descendre de Mars, comme un peuple navigateur descend de Neptune, comme un peuple civilisé, ou bien qui vit sous un beau ciel, descend de Baal, d'Adonis, d'Apollon, de Mancocapak.

PROTOGONE, Érôs dans les poésies Orphiques (*Voy.* aussi Éon).

PROUDÉNO ou BROUDENO passait chez les Pruczes pour le premier des Krives ou pontifes suprêmes qui furent les chefs de ce peuple. Le nom de Krive veut dire juge, et rappelle le κρίνω des Grecs. Comme sous le Krive se déroulait, dans l'organisation théocratique des Pruczes, une longue série de prêtres ou de magiciens initiés à diverses parties du culte (*Siggs-Genotten*, *Waidels*, etc.), le Krive portait le nom de *Krive-Kriveito* (le juge des juges). Proudéno, dont probablement le nom veut dire tout simplement premier (πρῶτος), existait, dit-on, vers le cinquième siècle, et fut le frère ou le contemporain de Vaidevont. Proudéno est le même sans doute que Briden ou Priden (Prydain), auquel les Lloègres (Ligures) attachaient tant d'importance, et que même ils identifiaient avec Edd ou Eddon. Du reste, Prouth (fleuve) et Prutch (Pruczi, peuple) semblent dériver de Proudéno.

PROUNIKOS, selon les Nicolaïtes la mère des substances céles-

tes et la génératrice par excellence. Ils l'imitaient dans ses fonctions génératrices par toute sorte de désordres.

PROVÉ, dieu slave de la justice, était représenté sous la figure d'un vieillard vêtu d'une tunique à longs plis, une chaîne sur la poitrine et un couteau dans la main. Ces deux symboles, la détention et la mort, se comprennent aisément. On dérivait ce nom de *Prova*, droit, bon droit.

PRYTANIS : 1° chef troyen tué par Ulysse; 2° chef troyen tué par Turnus.

PSALACANTHE, Nymphe qui éprise de Bacchus lui donna une couronne dont ce dieu orna la tête d'Ariadne. Psalacanthe se tua de désespoir et fut changée en une fleur que Linnée a oublié de mentionner dans son *Systema Plantarum*.

PSAMATHÉ : 1° fille de Crotope d'Argos, et maîtresse d'Apollon dont elle eut un fils nommé Linos qu'elle fit exposer. Le dieu, irrité de cet acte anti-maternel, suscita contre les Argiens un monstre appelé Pœné, qui arrachait les enfants du sein des femmes enceintes et les dévorait encore tout palpitants; Corèbe le tua. Comp. CROTOPE. 2° Néréide, eut d'Éaque, roi d'Egine, Phocus. 3° Femme de Protée.

PSAPHON. prétendu dieu libyen, était un charlatan qui, disent les chroniques, dressa certains oiseaux à répéter sans cesse : « Psaphon est un dieu. » Les habitants des villes voisines, croyant entendre les dieux eux-mêmes leur révéler, par la voix de ces ambassadeurs aériens, que Psaphon était un des leurs, lui décernèrent les honneurs divins.

PSOPHIS, héroïne éponyme de Psophis en Arcadie, selon les uns devait le jour à Xanthe, selon les autres était fille d'Arcas ou d'Éryx, roi de Sicanie. Hercule l'aima et la rendit enceinte. Furieux à cette nouvelle, son père la bannit de la maison paternelle et l'envoya chez Lycortas, son hôte, roi de Phégée. Psophis mit là au monde deux jumeaux, Échéphron et Promaque, qui donnèrent à la ville de Phégée le nom de leur mère.

PSYCHÉ, Ψύχη, la célèbre bien-aimée de l'Amour, est dans Apulée, qui a brodé un long épisode de son roman sur cette simple et légère donnée, la fille d'un roi dont il n'indique pas le nom, et a deux sœurs, ses aînées. Sa beauté ravissante excite au loin l'admiration universelle, et les peuples qui l'adorent font fumer l'encens en son honneur et lui donnent le nom de Vénus, de Vénus moins belle qu'elle. Ce parallèle téméraire fait monter la rougeur du dépit au front de la blonde déesse qui a remporté le prix sur l'Ida : elle fait jurer à son fils que Psyché soupirera pour le monstre le plus terrible qu'ait produit l'univers. Cependant les sœurs de Psyché se marient; et la séduisante princesse reste seule près des auteurs de ses jours, leur prodiguant les caresses et les consolations de la piété filiale. Tout-à-coup un oracle répand l'effroi dans le pays : les dieux ordonnent que Psyché, victime pour tous, sera déportée, abandonnée sur la cime d'une haute montagne, limite du territoire que possède son père, et que là elle attendra le monstre qui doit être son époux. La stérile pitié de la foule ne peut protéger Psyché. Le roi, la reine, la cour, le peuple, conduisent cérémoniellement et les yeux baignés de pleurs la triste Psyché au pied des monts qui doivent être son tombeau ou l'asile de sa misère; et seule enfin elle gravit péni-

blement la pente escarpée, parvient sur la cime, s'assied, s'endort. A son réveil elle se retrouve dans des lambris d'or, sous des voûtes étincelantes de marbre et de cristal, au milieu de soyeux tapis de la Perse, des émanations odorantes de jardins embaumés et des harmonies cadencées de mille instruments. Si elle doit mourir, qu'elle regrettera la vie au milieu de tant de délices! Si elle doit avoir un époux, qu'il excuse puissamment et victorieusement sa laideur! et si sa laideur est proportionnelle à la magnificence qu'il déploie, qu'il doit être affreux! O c'est bien avec raison que l'oracle lui a prédit que son époux serait un monstre! Tandis que Psyché s'abandonne à ses réflexions, le temps s'écoule, la nuit vient!... Lorsque les ténèbres épaissies enveloppent le monde, dans l'alcove que n'éclaire pas même la faible lueur d'une lampe, l'époux terrible se glisse auprès de Psyché : il n'a rien d'épouvantable; quoiqu'elle ne puisse le voir, elle en est sûre. Il lui prodigue toutes les expressions de l'amour le plus brûlant : bientôt les mêmes feux l'embrasent elle-même; elle le prouve par ses transports, par ses serments d'éternelle tendresse, par la joie frénétique et douce qui désormais inonde son cœur. Un nuage pourtant pèse sur son bonheur : quel est cet époux aux formes divines, cet époux si riche qui devine ses souhaits et les exauce avant qu'ils soient formés? Ses traits, il ne veut pas les laisser apercevoir! Son nom, il ne veut pas le révéler! « Malheur à toi, Psyché, si tu viens à le découvrir... Oh! que jamais une curiosité fatale... » — Psyché promet, Psyché s'impatiente; Psyché, un jour qu'elle a obtenu de son époux que ses sœurs viendront lui rendre visite dans son palais enchanté, cède aux insinuations perfides que glissent à son oreille ces jalouses aînées; et, la nuit suivante, pendant que son époux accablé repose, elle se dégage légèrement de ses bras, saisit un flambeau qu'elle a caché sous le modius opaque, s'avance d'un pas furtif vers le lit :

A quinze pas c'est un jeune chasseur;
Et si ce n'est Adonis ou Céphale,
Ce doit être leur frère. A dix pas c'est leur sœur;
A huit pas c'est une vestale;
A cinq, à six pas, tour à tour,
C'est un Dieu, c'est une Déesse;
A quatre, c'est Zéphyre; à trois, c'est la Jeunesse,
A 2, c'est le Printemps, et plus près, c'est l'Amour.

Demoustier, *Lett. sur la Myth.*

Malheureusement en se penchant sur l'adolescent ailé pour mieux s'enivrer de ses traits, pour promener sa bouche sur ses yeux, pour respirer son haleine, la jeune curieuse, hors d'elle-même, laisse tomber de la lampe qui tremble entre ses mains une goutte brûlante sur la cuisse de son époux. Il s'éveille en sursaut : « Ingrate « Psyché, dit-il, vous me connaissez « maintenant! à votre ignorance te- « nait votre bonheur. Je ne puis plus « être à vous. » Et soudain le palais aux riches colonnes disparaît, Psyché se trouve seule et nue au milieu d'un désert aride, immense. Partout le vide, le silence, la désolation! Le bruit d'un torrent lointain interrompt seul ses gémissements. Elle court vers cette onde écumeuse et qui mugit, s'y élance;... mais la mort ne veut pas d'elle, les flots la déposent mollement sur l'autre rive. Alors elle s'abandonne à sa destinée, suit machinalement le premier chemin qui s'offre à elle, arrive ainsi, au bout de trois jours, à la petite ville où règne sa sœur aînée : puis, un peu plus tard, à celle qui a pour reine sa cadette, et chemin faisant les fait tomber victimes de leur mutuelle jalousie. Grâce à un double mensonge de la jeune voyageuse, l'aînée s'imagine que la

cadette, la cadette s'imagine que l'aînée, supplantant Psyché, va être l'épouse de l'Amour. A cette nouvelle, toutes deux s'élancent vers la montagne où jadis Psyché avait été laissée par ses parents inconsolables, et de l'autre côté de laquelle s'était montré le brillant palais bâti pour elle par l'Amour. Elles appellent Zéphyre, qui une fois déjà les a conduites à ce palais, et croyant s'abandonner aux ailes du dieu elles se précipitent et disparaissent au fond de l'abîme qui environne le jardin de l'Amour. Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Téthys, et lui apprend que son fils est malade. Tandis qu'elle lui prodigue des soins empressés, Psyché, qui a de tous côtés cherché son époux et demandé, mais vainement, un asile à Cérès et à Junon, se confie à la générosité de Vénus et se jette à ses genoux. La superbe déesse oublie que le plus beau privilège de la divinité est de pardonner : elle impose à l'inoffensive suppliante des travaux au-dessus des faibles forces de son sexe. Puiser à une fontaine que gardent des dragons furieux une eau noire et fétide; chercher dans des lieux inaccessibles un flocon de laine dorée sur des moutons rivaux du bélier de Phryxus; séparer dans quelques heures, dans un énorme monceau de céréales, les diverses espèces de grains qu'on y a pêle-mêle entassées, telles sont les tâches pénibles par lesquelles la vindicative Vénus torture la faiblesse et s'essaie à flétrir la beauté de sa rivale. Un secours invisible l'aide à vaincre ces difficultés. Vénus, que tant de résignation irrite encore au lieu de l'apaiser, ordonne alors à Psyché d'aller aux enfers, et de demander de sa part à Proserpine une boîte de beauté pour suppléer à ce qu'elle avait perdu pendant la maladie de son fils. Psyché partit, ignorante de l'itinéraire qu'elle devait suivre, ignorante des moyens à prendre pour triompher des obstacles dont la route serait hérissée. Grâce à l'assistance secrète du dieu dont elle avait enfreint les ordres dictés par la tendresse, elle devina le chemin du sombre empire, franchit le guichet terrible gardé par Cerbère, passa le Styx sans que le nocher terrible lui dît de payer, et enfin arriva, belle de ses grâces naïves et de sa faiblesse, au pied du trône où siégent les deux majestés infernales. Proserpine lui remit la boîte qu'elle demandait, en lui recommandant de ne pas l'ouvrir. Soit curiosité, soit désir de s'approprier un peu de cette beauté contenue dans la mystérieuse cassette, Psyché désobéit aux injonctions de la reine des enfers. A peine sa main timide a-t-elle ouvert le couvercle de la boîte que de noires vapeurs se répandent, s'épaississent autour d'elle; elle tombe asphyxiée. Heureusement son invisible protecteur, l'Amour, est là. Tandis que Psyché, en proie à une léthargie simulacre de la mort, gît livide et pâle sur la grève des enfers, il fait rentrer les fuligineuses vapeurs dans la boîte, puis va demander à Jupiter la permission d'élever Psyché au rang des immortelles. En même temps Vénus reçoit de Psyché, ranimée par les baisers de son époux, la boîte si long-temps attendue; un peu adoucie par ce don, que peut-être elle eût préféré ne pas recevoir à condition que Psyché fût morte, et sommée d'ailleurs par Jupiter de consentir à l'union de sa rivale involontaire et de son fils, elle se laisse fléchir. Psyché entre dans l'Olympe, et les dieux accueillent leur sœur nouvelle avec les transports que jadis ils firent éclater lors de la naissance de Vénus.

Peu de temps après, Psyché devient mère de la Volupté. — Le récit qu'on vient de lire n'est que l'analyse très-abrégée du 6e livre d'Apulée. A lui sans doute appartient l'honneur d'avoir transformé un mythe antique en véritable roman. Toutefois, sous les fioritures jetées à pleines mains sur le thème originaire, se distinguent nettement plusieurs éléments mythiques, dont quelques-uns de très-haute antiquité. Ce sont, 1° l'union de l'Amour et de l'âme (Psyché, Ψυχή), union à la suite de laquelle se produit le plaisir ou volupté; 2° la disparition des dieux devant un œil profane; de l'idéal, du mystique, de l'imaginatif, devant le flambeau de la froide raison; de l'amour, devant l'examen impartial, complet, exact, de ce qu'on aime; 3° les pélerinages de Cérès, de Latone, d'Isis, de Cybèle, cherchant Cadmile ou phalle; 4° le rapport intime de Vénus et de Proserpine, Vénus *inferna* non moins que Junon *inferna*; 5° la curiosité inhérente à l'espèce humaine; la curiosité, source des péchés, du mal physique et de la mort; 6° la théorie de l'expiation (car Psyché, en descendant aux enfers, en passant par une léthargie profonde, expie son péché); 7° la puissance de la magie, et surtout le haut rôle de magicienne suprême, ou source de toute magie, qui est donné à Proserpine. — La Fontaine a fait du mythe de Psyché une jolie nouvelle mêlée de prose et de vers.

PTÉBIOU, nom commun à deux décans, le troisième du Verseau et le troisième des Poissons, n'est peut-être que la déesse Tpé, prise comme divinité mâle et descendant du rôle plus haut de reine des cieux à celui de décan. Étymologiquement parlant, les éléments principaux du nom divin se retrouvent dans Ptébiou. Du reste, Ptébiou n'offre rien de remarquable dans les représentations zodiacales. Il suit Aseu, que le zodiaque tentyrique figure avec un corps de femme, et porte le sceptre à tête de coucoupha. Entre sa légende et celle d'Aseu se projettent douze étoiles. L'un et l'autre, dans le zodiaque circulaire, sont remplacés par ces mêmes étoiles; mais là le groupe ne se compose que de onze. Pris comme dynaste terrestre, c'est-à-dire pour un des Pharaons du latercule d'Ératosthène, Ptébiou I serait, selon les diverses hypothèses de concordance (*Voy.* DÉCANS et le tableau), Sistochichermès, Saofi, Maris ou Thyosimaré. Ptébiou II, vulgairement Ptébiou Atemboui, dans Firmicus, est le troisième décan du Verseau.

PTÉLÉE, Hamadryade (*Voy.* ce nom). Deux villes grecques, l'une en Thessalie, l'autre dans le Péloponèse, portaient le nom de Ptélée, qui en grec veut dire ormeau.

PTÉLÉON, incarnation de Céphale, séduisit Procris par le don d'un diadème d'or. La mythologie vulgaire elle-même convient que ce Ptéléon n'était que Céphale lui-même.

PTÉRÉLAS, fils de Taphios, et petit-fils d'Hercule, fut le père de Cométho, et de six fils, Chromius, Tyrannos, Antiochus, Chersidamas, Mestor, Éverrès, qui tous furent tués dans une bataille contre les fils d'Électryon. Amphitryon, gendre de ce dernier prince, vint ensuite l'attaquer à la tête des Thébains, et mit le siége devant Télèbes, sa capitale. Cométho, amoureuse du prince, coupe le miraculeux cheveu d'or qui luisait sur la tête de son père, et auquel était attaché l'immortalité. Le lendemain Télèbes fut prise et Ptérélas égorgé par l'ennemi.

PTIAU, Πτιαύ, 1er décan du Verseau, selon Saumaise se trouve dans la nomenclature de Firmicus, sous le nom d'Oroasoer. Dans le Zodiaque rectangulaire de Tentyra, il a pour coiffure une large feuille flanquée de deux urées. Dans le Zodiaque circulaire un seul urée paraît en devant de la coiffure, mais un petit disque la surmonte. Ptiau, dans cette dernière représentation du Zodiaque, se trouve en avant d'un graud disque qui renferme huit personnes à genoux et qui suit le Cygne, placé là par renvoi. Rapproché de la liste d'Ératosthène et par conséquent des dynastes humains que l'on regarde comme les dieux dégradés par les apanthroposes si familières à la mythologie, Ptiau devient successivement Pentathor, Raouosi, Stamen ou Nitocris.

PTOLIPORTHOS, 1° fils d'Ulysse et de Pénélope, naquit après ce retour qu'il avait fallu attendre vingt ans; 2° fils de Télémaque et de Nausikaa.

PTOUS, fils d'Apollon et d'Évippe (c'était le héros éponyme d'un mont de la Béotie où Apollon rendait des oracles); 2° fils d'Athamas et de Thémisto (c'était le héros éponyme du temple d'Apollon); 3° Apollon dans Acréphnie où il avait un oracle fameux. Ptoüs dérive de πτοέω, s'effrayer, et l'on explique le nom par l'effet que cause à Latone, nouvellement accouchée, l'apparition brusque d'un sanglier. Ce sanglier ne serait-il pas Apollon lui-même? —Ptous était le nom d'un dieu macédonien.

PUDAS ou **PONDA**, dieu hindou, à gros ventre, et dont la tête, les bras, les cuisses sont entortillés de serpents. Il porte un bâton à la main droite et n'a pas de barbe. On le représente toujours à côté d'Içouara.

PUDEUR (la), Pudor, en grec Ædôs, déité allégorique, est représentée tantôt avec des ailes (bas-relief de terre cuite dans Winckelmann, *Monum. inédit.*), tantôt se cachant le visage dans son voile (*Méd. diverses*).

PUDICITÉ (la) (il faut la distinguer de la précédente) était regardée à Rome comme une déesse, et y avait divers autels et deux temples, l'un dans le *Forum Boarium*, l'autre dans la *Via longa*. La déesse dans le premier portait le nom de *Pudicitia plebeia*, dans l'autre celui de *Pudicitia patricia*. Ce dernier était le plus ancien et n'était consacré originairement qu'à la Pudicité sans épithète. Une jeune fille de sang patricien, Virginie, s'était unie à un plébéien, depuis consul, Volumnius: ses anciennes compagnes la repoussèrent du temple lorsqu'elle voulut y entrer, comme si une mésalliance était un attentat à la chasteté; et Virginie, pour s'en consoler, éleva dans le Forum Boarium un autre temple de la Pudicité. Les femmes qui avaient convolé en secondes noces étaient exclues du temple de la Pudicité, et de là le vers d'Horace :

Unico gaudens mulier marito;

et peut-être celui de Martial :

Una pudicitiæ mentula nota meæ.

— Les médailles représentent la Pudicité sous les traits d'une matrone aux amples draperies. On voit dans Winckelmann, *Monum. inéd.*, 26, une femme ailée qui, les yeux baissés et l'air plein de réserve, plane devant une autre femme qui lui offre une corbeille contenant des fruits et un phalle, mais qui essaie de ramener un tissu sur la corbeille.

Assez souvent la matrone assise tient de la main gauche une haste pure en travers, et porte l'index de la main droite vers son visage. La tortue qu'on voit souvent en bas des Vénus sortant du bain indique l'eau, mais n'indique point que la femme sage doive être retirée chez elle comme le chélonien entre sa carapace et son plastron.

PUNCHAO, le dieu suprême chez les Péruviens, qui lui donnaient encore bien d'autres noms. Punchao s'interprète par seigneur du jour, auteur de la lumière.

PURPURÉO, le même sans doute que Porphyrion. Nævius assure que les Romains trouvèrent son image en Afrique, lors de la première guerre punique.

PUTA, déesse latine, invoquée par ceux qui taillaient les arbres.

PYGAS, reine des Pygmées (*Voy.* ce nom). Soit parce qu'elle avait osé comparer sa beauté à celle de Junon, soit parce qu'elle traitait ses sujets avec la dernière cruauté, et qu'elle élevait son fils dans les mêmes principes, les dieux la métamorphosèrent en grue (*Voy.* GÉRANE). Depuis ce temps Pygas est en butte aux persécutions de ses anciens sujets, et fait aux Pygmées une guerre opiniâtre.

PYGMALION : 1° fils du roi de Tyr Bélus, frère de Didon et d'Anna, et meurtrier de Sichée, son beau-frère, qu'il tua pour s'emparer de ses trésors; 2° statuaire fameux qui fut amoureux de la Galatée, son chef-d'œuvre. Vénus, sensible à l'expression de son désir, anima la belle Galatée, et Pygmalion en eut un fils, nommé Paphos. Le Pygmalion de Tyr n'a pas plus existé que le Pygmalion amant de Galatée; c'est encore un type de ces mythes où l'or paraît comme le fantasmagorique agent des crimes, des meurtres, des révolutions; mythes qui ont joué dans le Nord un rôle si important, mais dont la source se trouve incontestablement dans le Midi.

PYGMÉES, PYGMÆI, Πυγμαῖοι, Lilliputiens de la mythologie classique ancienne, ont été imaginés et définitivement élaborés à une époque assez tardive, sous l'influence de trois types distincts : 1° les Dieux Patèques; 2° les Cercopes; 3° les Arimaspes. Mines, feu central, sables aurifères, activité presque fantasmagorique, folâtrerie, bizarrerie, sorcellerie, simulacre de guerres, batailles au petit pied se font suite assez naturellement. C'est de cette manière que l'on en vint à créer un peuple dont les géants avaient un pygmé de haut (10 lignes environ). Depuis on les identifia aux Péchyniens, dont la taille s'élève à un péchys (ou coudée : 1 pied 4 pouces); et comme ceux-ci ne furent jamais brodés par la mythologie de manière à prendre l'aspect d'un peuple réel, on donne leur taille aux Pygmées. Ces derniers sont connus par leurs guerres contre les grues, qui tous les ans venaient de la Scythie les attaquer, et par leur opposition à Hercule. Ce héros s'étant endormi après la défaite d'Antée, les Micromégas le cernèrent ; une aile fondit sur sa main droite, le corps de bataille marcha sur sa gauche : les archers tenaient les pieds assiégés. La reine, avec l'élite de ses braves, tentait l'escalade contre la tête. Hercule s'éveille, et, à la vue de ces inimicules, les prend tous les uns après les autres et, en éclatant de rire, les enveloppe dans la peau du lion de Némée et les porte à Eurysthée. Les Grecs, en belle humeur, nous ont montré les vaillants Pygmées se li-

vrant aux pénibles exercices de l'équitation sur des perdrix, et quelquefois sur des chèvres et des béliers. Ils imaginèrent aussi une reine Pygas, que les dieux métamorphosèrent en grue, et qui, depuis ce temps, ne cessa de faire la guerre au peuple qui jadis vivait sous ses lois. Enfin ils nous ont, à peu de chose près, donné le tableau social des Pygmées. Leurs maisons, leurs villes, disent-ils, ne sont que des coquilles d'œufs; à la campagne ils se contentent de légères excavations qu'ils pratiquent sous terre. Des coquilles de noix leur servent de barques; et pour la moisson ils emploient des cognées, car les blés à leurs yeux sont de grands arbres. Leurs filles sont nubiles à trois ans, et à huit ans la caducité commence.—On trouve sur plusieurs vases grecs des combats des Pygmées et des Grues. Nous citerons entre autres sujets de ce genre celui de Tischbein, II, 7.

PYLACHANTE, chef troyen tué par Achille.

PYLADE, fils du roi de Phocide Strophius et d'Anaxibie, sœur ou tante des Atrides, devint de bonne heure l'intime ami d'Oreste qui, réfugié à la cour phocéenne, était élevé avec lui, et il le suivit dans tous les voyages auxquels les dieux l'obligèrent. Avec lui, il interrogea l'oracle de Delphes sur le parti à prendre à l'égard de Clytemnestre, entra dans Argos sous un faux nom, traqua Égisthe et Clytemnestre qui, bientôt, allèrent rejoindre aux enfers l'ombre d'Agamemnon, retourna dans Delphes, assista dans Athènes à l'institution de l'Aréopage et à la plaidoirie des Furies, traversa les mers, brava les couteaux de la Chersonèse Taurique, enleva la statue d'Opis, aida au meurtre de Pyrrhus, rival d'Oreste. Il épouse ensuite Électre, que quelques mythologues pourtant lui donnent pour femme immédiatement après la punition de Clytemnestre. Les tragiques, en s'occupant au-delà de toute mesure de la famille des Atrides, ont développé dans Pylade le caractère de l'amitié au point d'en faire le type du plus noble héroïsme, du plus pur dévouement : Pylade, en Tauride, veut mourir pour son ami, et résiste aux prières réitérées d'Oreste qui lui dit de partir. Quant au sentiment de haine personnelle qui engage, selon ces mêmes tragiques, Pylade à tuer Pyrrhus pour venger son bisaïeul Phocus tué par Pélée, c'est au moins une superfluité. — On peut voir Pylade dans Millin, *Galerie myth.*, 618-620, 623-626.

PYLAS, roi de Mégare, tua involontairement son oncle Bias, et se réfugia près de Pandion, son gendre, au moment où ce dernier venait d'être dépouillé du trône d'Athènes.

PYLÉE : 1° fils du roi d'Orchomène, Climène; 2° chef pélasgue (il conduisit les Larisséens avec Hippothoos son frère au siège de Troie); 3° chef troyen tué par Achille.

PYLÉMÈNE : 1° chef paphlagonien au siège de Troie, fils de Mélios (il fut tué par Ménélas); 2° roi de Méonie, père de deux fils, Mesthlès et Antiphe, qu'il envoya au secours de Priam.

PYLIOS, Grec qui adopta Hercule pour que ce héros pût être initié aux mystères d'Éleusis (*Voy.* CÉRÈS). — On appelle Nestor PYLIOS, parce qu'il était roi de Pylos.

PYLIS, ou PRYLIS, fils de Mercure et de la nymphe Issa, prédit aux Grecs que Troie serait prise par un cheval de bois, et, séduit par l'or que lui offrit Palamède, leur décou-

vrit le moyen de s'emparer de Troie. On le donne comme un des devins, les plus renommés de l'époque.

PYLOS, fils de Mars et de Démonice, avait pris part à la chasse du sanglier de Calydon, et à la tête d'une colonie de Mégariens fonda la ville de Pylos en Élide.

PYRACME, Lapithe, fut tué par le centaure Cénée aux noces de Pirithoüs.

PYRAME. *Voy.* Thisbé.

PYRANISTES, êtres intermédiaires entre l'homme et la brute, apparaissaient grêles, longs et tremblants comme flamme le long des chemins. Les anciens reconnaissaient ainsi quatre ordres d'êtres qui forment la transition de l'homme aux premiers des mammifères. Les Pyranistes en étaient un. Le moyen âge en a fait les esprits follets.

PYRECHME, tyran d'Eubée, attaqua les Béotiens, et fut tué par Hercule. — Pyrechme, roi de Béotie, secourut Priam, et fut tué par Patrocle.

PYRÈNE, héroïne éponyme de la célèbre chaîne qui sépare la France de l'Espagne, passait pour fille du roi hispanique Bébryce et pour maîtresse d'Hercule. Selon les uns, c'est elle qui sollicita l'amour du héros, ainsi que la mère d'Agathyrse; suivant les autres, Hercule la viola. Un serpent naquit de cette union odieuse, et Pyrène épouvantée alla enfouir sa honte dans une grotte, où elle devint la proie des bêtes féroces. — Une autre Pyrène fut aimée de Mars, et lui donna pour fils Cycnus. Du reste, comp. Pirène qu'il ne faut pas confondre avec celle-ci.

PYRÉNÉE (que sans doute il faudrait écrire Pirénée), prince phocéen, donna un jour l'hospitalité aux Muses, puis voulut leur faire violence. Les neuf sœurs, substituant la ruse à la force qui sans doute ne les eût pas sauvées, demandèrent au sultan phocéen la grâce d'aller respirer le frais sur le haut de la tour: Pyrénée y consent. A peine y sont-elles, qu'Apollon exauçant leur supplication leur donne à toutes des ailes : elles fuient. Pyrénée voulut courir après les fugitives, et tomba au bas de la tour. — Des lexicographes ont vu dans ce mythe un prince qui, haïssant les belles-lettres, avait voulu détruire les lieux où on les cultivait, et qui périt en poursuivant les écrivains.

PYRGO, nourrice des enfants de Priam, suivit Énée en Sicile, et empêcha les Troyennes de mettre le feu à la flotte qui devait conduire les débris vivants de Troie en Italie.

PYRODES, fils de Clias, fit le premier sortir le feu des veines du caillou.

PYRRHA : 1° fille de Deucalion (*Voy.* ce nom); 2° femme de Créon et régente de Thèbes pendant la minorité de Laodamas. Elle avait dans cette ville une statue de marbre. — Achille déguisé en femme à la cour de Lycomède avait porté ce nom de Pyrrha. — *N. B.* Πῦρ veut dire feu, πυρά, bûcher, πυῤῥός, roux, blond ardent; aussi Pyrrha se rapproche-t-il des Éthra, des Athor, etc.

PYRRHIQUE, Pyrrhichus, Πύῤῥιχος (à tort Pyrque), un des trois Corybantes primitifs. Les deux autres sont Corybas et Idée. Mais ces trois noms ne présentent qu'une idée, Corybas exécutant les danses armées sur les flancs ou sur la cime de l'Ida (Κορύβας πυῤῥιχίστης Ἰδαῖος); et, quant au sens vrai de cette idée, il faut consulter l'article Corybas. Du reste on voit combien il serait ridicule d'attribuer à ce Corybante prétendu l'invention de la Pyrrhique, ou

même de toute autre danse armée.

PYRRHUS, Πύῤῥος, ou NÉOPTOLÈME, Νεοπτόλεμος, fils d'Achille et de Déidamie (ou d'Iphigénie), naquit à Scyros, et fut appelé Pyrrhus, selon les uns, en mémoire de ce que son père déguisé en jeune fille avait séjourné dans cette île sous le nom de Pyrrha; suivant les autres, à cause du blond ardent de ses cheveux (*Pyrrhos* en grec veut dire *roux*). La nécessité d'avoir dans les rangs de l'armée qui assiégeait Troie un descendant d'Eaque força les chefs grecs à l'envoyer chercher à Scyros, après la mort de son père. Pyrrhus n'avait alors que douze ans; et de cette circonstance provint ce nom de Néoptolème (*jeune guerrier*) sous lequel il n'est pas moins connu que sous celui de Pyrrhus. Il alla de compagnie avec Ulysse chercher Philoctète à Lemnos, fit partie des guerriers qui se renfermèrent dans le cheval de bois, et après le sac de la ville de Priam précipita le jeune Astyanax du haut des remparts, et immola Polyxène sur le tombeau de son père. Andromaque et le devin Hélénus lui échurent en partage. La première devint sa concubine favorite, et il en eut trois fils, Molosse, Pièle, Pergame. Dans quelques récits on le voit se rendre d'abord en Phthiotide, y revendiquer les états de son père et de Pélée son aïeul, tuer le fils d'Acaste l'usurpateur, puis dire adieu à la Thessalie pour passer dans la Molosside. Ailleurs il prend de prime abord cette résolution: Hélénus, dans ses chants prophétiques, lui a conseillé de choisir pour résidence le lieu où il verra une maison à plancher de fer, à murs de bois et à toit de laine. Un jour, en courant le pays, il rencontre des voyageurs qui, pour se former un abri contre l'intempérie de la saison, ont planté en terre le fer de leur lance, et placé horizontalement leurs habits en dessus. « Voilà sans doute la maison signalée par le devin Hélénus! » et il s'établit dans cette contrée qui prend, du nom de son fils, celui de Molosside. Quelque temps après il se rend à Delphes, soit pour y consacrer la dîme du butin de Troie, soit pour y consulter l'oracle sur la stérilité d'Hermione sa femme, soit enfin pour piller le temple. C'est du moins ce qu'Oreste persuade au peuple de Delphes; et Pyrrhus périt victime de cette accusation calomnieuse peut-être. Quelques mythologues attribuent sa mort à un prêtre nommé Machérée (μάχαιρα, épée). — On voit qu'indépendamment d'Andromaque, concubine, se pose à côté de Pyrrhus Hermione à titre de femme. On varie beaucoup sur l'instant où cette fille d'Agamemnon s'unit à lui. Suivant les uns, elle n'est arrivée en Épire que long-temps après la naissance des trois fils d'Andromaque; selon les autres, Pyrrhus l'y trouve en abordant sur la rive grecque. Chez quelques poètes, elle semble n'appartenir qu'à la Thessalie, et ne pas même mettre le pied en Épire. Enfin des modernes (Racine entre autres) n'en font que la fiancée de Pyrrhus. Les mythes anciens en font la fiancée d'Oreste son cousin qui l'aime, et c'est à la jalousie qu'ils attribuent le guet-apens ou la calomnie dont Pyrrhus est victime à Delphes. On ajoute qu'avant sa mort il avait cédé Andromaque au devin Hélénus. On lui donne encore une autre femme, Lanassa, fille de Cléodée : il en eut, dit-on, huit fils dont un porta son nom. — Les rois d'Épire faisaient remonter leur dynastie au fils d'Achille, et l'on sait que le fameux allié des Samnites contre les

Romains portait aussi le nom de Pyrrhus. — Quelque anti-sacerdotale qu'eût été la dernière tentative de Pyrrhus, s'il est vrai qu'il eût voulu piller le temple de Delphes, cette ville l'honorait. Son corps avait été enterré sous le vestibule du temple; on montrait avec orgueil ce monument aux étrangers; on célébrait des sacrifices en son honneur. Et quand plus tard les Gaulois, sous la conduite de Brennus, apparurent en Grèce avec l'intention de piller le trésor delphique, Pyrrhus ne fut pas des derniers à se montrer aux envahisseurs que cette vue épouvanta, et qui prirent la fuite.

PYTHÉE, fils d'Apollon, n'est autre qu'une incarnation de ce dieu, vainqueur du serpent Python, et adoré à Delphes qui primitivement s'appela Pytho.

PYTHIS, fils de Delphos, héros éponyme de la ville de ce nom ainsi que son père, car Delphes s'appela dans l'antiquité et Delphes et Pytho. Pythis entreprit, dit-on, d'abolir le culte d'Apollon à Delphes; le dieu courroucé le perça de ses traits, et laissa le corps de son ennemi pourrir sur la terre : ce serait le type du serpent Python (*Voy.* l'article suivant).

PYTHON, autrement DELPHYNE, dragon énorme, resta seul de toutes les productions antédiluviennes et funestes après la fin du déluge de Deucalion. Il avait pour résidence un abîme voisin du Parnasse et de Crissa. Instruit des mystères de l'avenir, il savait que le fils de Latone lui donnerait la mort; aussi poursuivit-il la Titanide tout le temps de sa grossesse. Quatre jours après sa naissance, Apollon l'attaqua, le perça de ses flèches, l'écorcha, convertit sa peau en une espèce de tapis (cortine) destiné à couvrir le trépied fatidique, précipita ses os dans l'abîme qui long-temps avait été sa résidence, et fit du lieu un sanctuaire à oracles. Chez quelques poètes c'est Junon qui a produit ce serpent dans sa colère, en frappant de ses mains la terre. Ailleurs il a la terre pour mère. Plus tard, on broda la légende de la mort de Python. On voulut que les nymphes Corycides encourageassent Apollon de leur voix; on voulut que le peuple, témoin de la lutte du monstre et du dieu, criât à diverses reprises, ἰὴ, ἰὴ, παιήϊον, ἰὴ βέλος, formule sacrée souvent reproduite dans les hymnes. Selon Pausanias, Python était un brigand qui pilla le temple de Delphes, et dont on attribua la mort à la colère d'Apollon; puis on subtilisa sur l'étymologie du nom, et l'on dit que Python ne prit son nom qu'après la putréfaction de son cadavre (du grec πύθεσθαι, se pourrir). On travestit par des hyperboles son caractère mythologique, et Claudien montra sa queue cachant les montagnes, sa crête menaçant les cieux, son haleine s'échappant avec des torrents enflammés. Grossière erreur! Python n'est pas comme la Chimère la personnification des volcans, c'est la personnification des lagunes pestilentielles, des flaques d'eau qui restent çà et là dans les plaines plates d'où la mer s'est retirée, des cloaques impurs que nul canal de dérivation ne fait encore arriver au lit d'un fleuve qui opère un jour ou l'autre la dessiccation totale. Aux yeux des hommes qui si vite oublient le nom d'un bienfaiteur, c'est le soleil qui est l'agent principal des assainissements: il est donc naturel qu'Apollon extermine le reptile par lequel on symbolise les eaux stagnantes. Mais pourquoi a-t-on choisi un reptile pour indiquer les eaux stagnantes? Parce qu'une quan-

tité de reptiles et d'animaux que l'antiquité confondait avec eux (crustacés, annelides, poissons apodes et cartilagineux) affectionnent ces eaux; parce que leur immobilité se reflète admirablement dans la marche de ces animaux; parce que les anfractuosités des palus et la distance variable de leurs rives ont pour image naturelle le corps sinueux de l'ophidien. Πύθεσθαι signifie se pourrir; Πυθώ, Pytho, est donc la corruption personnifiée, et c'est la terre delphique, c'est Delphes, c'est enfin le reptile qui pèse sur Delphes. Dériver le nom antique de Delphes de celui du dragon, dériver celui du dragon de celui de Delphes, c'est se fourvoyer à plaisir dans un labyrinthe que l'on crée, c'est méconnaître totalement l'esprit de la mythologie. Pytho et Python ne font qu'un. Pytho et Python apparaissent simultanément au-dessous de l'idée de *maremme* asphyxiantes. — L'oracle de Delphes, selon les anciens, avait d'abord appartenu à la Terre, et auparavant encore à Thémis. Ces deux circonstances n'ont rien d'embarrassant : Python était prophète et fils de la Terre; donc la Terre, par lui, rendait des oracles. Thémis, en un sens, n'est autre que la Terre; dans un autre, elle est la Parque suprême, la Destinée, qui préexiste à tout, peut-être même au chaos. — La prêtresse de Delphes se nommait Pythie (d'où Pythonisse), le temple Pythium, les jeux en l'honneur du dieu Pythiques, le vainqueur de ces jeux Pythionice, le nom des flûtes qu'on entendait pendant les jeux Pythien, l'espace de quatre ans qui séparait les jeux Pythiade (la première eut lieu l'an 586 avant J.-C.).

PYXODORE, Pyxodorus, berger d'Éphèse, indiqua aux Éphésiens les carrières d'où furent tirées les pierres consacrées à l'érection du temple de Diane. Son nom fut changé en celui d'Évangéliste, et tous les mois on allait processionnellement à la carrière lui offrir un sacrifice. Un combat de deux béliers avait donné lieu à cette découverte : le bélier vaincu avait été se heurter contre un rocher; et le berger, en examinant la pierre dont le choc ouvrit soudain une large blessure dans les flancs de l'animal, avait reconnu que c'était du marbre.

Q.

QAIAIP (vulg. Quayayp), l'Atys des Périkouers en Californie, était le plus jeune des trois fils de Niparaïa. Sa mère, la belle Anaikondi, le mit au monde sur les montagnes. Bientôt l'âge développa en lui des grâces ravissantes. Non moins doué de génie que de beauté, il descendit, suivi d'un nombreux cortège, jusque dans la plaine, instruisit les sauvages indigènes, leur donna des lois, des cabanes, l'agriculture: vains bienfaits! Quelque temps après, Qaïaïp fut tué, et les assassins posèrent sur sa tête une couronne d'épines. Où est-il? on l'ignore; mais de ses flancs coule goutte à goutte un sang vermeil et pur; sa bouche pâle ne peut parler, et pourtant il est beau comme au jour de sa mort : la putréfaction n'a point d'empire sur ses chairs inanimées; une chouette lui parle à l'oreille. — Ce mythe charmant rappelle Atys, Balder, Adonis sur le catafal-

que, etc. La première partie nous ramène aux Hermès sur le Cyllène, aux Marsyas, aux Evandre.

QEI (vulg. Quey), les mauvais génies chez les Chinois, qui donnent aux bons génies le nom de Xin ou Tchin.

QIAI est le nom générique des dieux dans la péninsule transgangétique. On nomme surtout comme objets plus spéciaux de l'adoration Qiai-Nivandel, qui préside aux batailles; Qiai-Pimpokaou, invoqué par les malades; Qiai-Ponvedaï, auquel est due la fertilité des terres, et enfin Qiai-Poragraï, révéré à Oriésana, dans l'empire birman. Le Paxda d'Arakan (lorsque Arakan formait un état indépendant) faisait au temple de Qiai Poragraï un pélerinage annuel, et des dévots à cette fète mouraient écrasés sous les roues du char triomphal qui transportait la divinité.

QILLA, la Lune chez les Péruviens, qui, lorsqu'elle venait à être éclipsée, la croyaient malade ou morte, selon que l'éclipse était partielle ou totale.

QIOCCOS, idole virginienne qu'on croit la même que Kiouasa ou Oki; peut-être est-ce une dénomination générique; peut-être aussi Oki veut-il dire dieu et Qioccos en est-il le pluriel. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages de la Virginie disaient que Qioccos n'est pas un seul être, et contient, indépendamment des dieux tutélaires, beaucoup d'autres esprits surnaturels.

QOANTE-QONG, dieu chinois, passe, dans la mythologie indigène, pour le premier empereur et pour le civilisateur du pays. On le représente comme doué d'une taille gigantesque, et toujours suivi de son écuyer Lin-Tchéou.

QONIN, un des dieux domestiques de la Chine, préside au ménage et à l'agriculture. A ses côtés se tiennent deux enfants, dont l'un a les mains jointes, et l'autre tient une coupe.

QONN et TSITHNEALLACH, Tuatha-Dadans de l'Irlande, luttèrent un jour de puissance : c'était à qui accomplirait le miracle le plus étonnant. Qonn en un instant ensevelit sous la neige tout le pays, ce qui valut au territoire le nom de Qonn-Sneachta (la neige de Qonn), d'où avec le temps on a fait Conaught.

QONNALL-TSEARNACH, un des trois héros de la branche rouge dans la mythologie erse, se dessine 1° comme le meurtrier du géant Meisgeadhra; 2° comme le ravisseur de la belle Feidhlim Nathkrotack, fille de Qonnor et femme de Qairbre Niadfar. A l'un comme à l'autre titre il cause des dissensions, des malheurs, dans l'Irlande comme dans la famille de Qonnor. Et pourtant, en donnant à Qonnor la cervelle du géant tombé sous ses coups, c'était un gage de prospérité, de victoires et de splendeur qu'il lui remettait. Malheureusement Qonnor se l'était laissé voler (*Voy.* l'art. suivant).—Qonnall était encore le héros de quantité de fables; mais il est impossible ici d'en donner l'analyse complète. Au reste, toutes n'ont pas encore été recueillies.

QONNOR, KONNOR ou CONNOR (on dit aussi Connachar, et par corruption Concovor), le plus illustre de tous les princes de l'Ouladh ou Ulster, appartenait au Klanna Rughraidhe, dont les membres faisaient remonter leur origine au Cadmile irlandais Ir. Il eut pour mère Néaza, ce que l'on indique souvent par l'addition de Mac-Néaza au nom de Qonnor. Son père, Fachtna Fathach, troisième fils de Rughraidhe-le-Grand, n'est que la personnification d'une

race protectrice des bardes. Rughraidhe avait pour père Sitrighe, et ce dernier devait le jour à Dubh. Nous ne nous égarerons pas dans le dédale de ces généalogies ascendantes. Quant à Néaza, son père Coched Salbnidhe est un personnage totalement inconnu et incontestablement mythologique. Qonnor avait un grand nombre de frères ; tous périrent, à l'exception de trois : Beanna, Lamba, Glaisne, héros éponymes des comtés de Béantrie, Lamhruidhe et Lesgleisrhuide ; encore ces trois frères moururent-ils sans postérité. Ainsi les dieux punirent l'inceste dont Néaza s'était rendue coupable avec Qonnor, qui dans un moment d'ivresse avait violé sa mère. Au reste, le fils de l'inceste ne meurt pas, comme les enfants légitimes : c'est Qormaq Qonlingios (*Voy.* ce nom) qui tient un rang élevé à la cour de l'Ulster. Qonnor, au comble de la puissance, voit une foule de chefs dans son armée et de femmes dans son palais. Lors de la naissance de Déirdre, que tous les Fins vouaient à la mort, Qonnor la sauva et la confia aux mains d'une de ses épouses, Leabharcham. Son intention était de l'épouser ; mais quand Déirdre fut arrivée à l'âge nubile, les fils d'Ouisneach l'enlevèrent. Qonnor feignit d'oublier cet outrage et consentit à ce que les fugitifs reparussent dans le pays avec Déirdre ; il donna même des otages pour garants de sa fidélité ; mais dès que Déirdre et son escorte eurent mis les pieds sur les terres de l'Ouladh, un massacre général suivit leur rentrée dans le pays. Le règne de Qonnor est célèbre par les exploits de trois guerriers de la race rouge, ou, comme on le disait, du Klanna Rughraidhe : Laoghre Buadhach, Qouqoulin, et Qonnal Tsearnach, étaient leurs noms. Ces trois héros de sa race lui furent funestes : Laoghre Buadhach corrompit sa femme favorite ; Qonnal séduisit sa fille, Feidhlim Nathkrotack. Le dernier s'était signalé par la mort du géant Meisgeadhra ; et de sa cervelle, pétrie avec du limon, avait formé une boule qui fut déposée dans le Teaghna Craoibhe Ruadhe, talisman précieux, et gage de gloire en même temps que de sécurité. Deux bardes bouffons du roi de l'Ouladh imaginèrent de s'en emparer, et se mirent à jouer avec le précieux sphéroïde. « Je vais leur apprendre à s'amuser ! » s'écrie Tséat, et il leur reprend la boule ; mais ce n'est pas pour la rendre à Qonnor : au contraire, il se montre partout dans les combats avec ce trophée glorieux, soutient avec succès les attaques de Qonnor, lui tend un piège, le blesse au crâne. « Désormais, dit à Qonnor le druïde qui le guérit, ne t'élance pas sur un coursier avec trop de violence, et garde-toi des femmes. » Qonnor mourut au bout de dix ans. Après l'introduction du christianisme en Irlande, on ajouta que Bakrach le druïde lui apprend à l'instant de l'éclipse de soleil, qui coïncide avec la mort de J.-C., qu'un dieu expire, crucifié par un peuple étranger. Qonnor jure de venger le dieu, s'enfonce dans les bois, y frappe d'estoc et de taille les arbres (complices du forfait?), brise les rameaux gigantesques et sème le sol de débris. Sa blessure se rouvre, son cerveau s'échappe, il tombe mort dans la grotte des Chênes, qui de là garda le nom de coill Lamah ruadhe (antre de la Main rouge).

QORMAQ QONLINGIOS naquit de l'inceste de Qonnor et de sa mère Néaza. Il fut un de ceux que le perfide roi de l'Ulster donna en ôtage, lorsqu'il envoya chercher Déirdre et

Naois. Courroucé de la duplicité du prince dont il avait garanti la bonne foi aux dépens de ses jours, il se retira dans le Conaught, et de là suscita des troubles dans l'Ulster, s'y jeta de temps à autre à la tête de trois mille soldats, mit à feu et à sang la contrée de Crioch Cuailgne, et sept ans durant plaça Qonnor à deux doigts de sa perte.

QUETSALCOATL, l'Hermès du Mexique, et plus particulièrement de la vallée de Cholula, passait pour le législateur de cette région, et pour le dieu de l'air. On le regardait comme le fondateur de la ville de Cholula, et l'on racontait sur son apparition, sur la dessiccation du pays par lui opérée, enfin sur ses lois, des fictions analogues à celles qui étaient en vogue relativement à Votan, à Botchica. Le commerce, la guerre, la divination étaient aussi sous son empire. Il avait prophétisé l'arrivée des Espagnols dans le Mexique et la chute de l'empire des Aztèques. On l'implorait en partant pour les expéditions guerrières. Chaque année, les habitants de la région de Cholula, et même toutes les races de la famille mexicaine, célébraient sa fête avec beaucoup de solennité, les négociants surtout. Les cérémonies du culte étaient cruelles : nul dieu peut-être plus que Quetsalcoatl n'a été le prétexte d'autant de sacrifices humains. On le concevra sans peine, si l'on pense que la république oligarchico-théocratique de Cholula était la première puissance spirituelle d'un pays où certes personne ne peut dire que le sacerdoce manquât de pouvoir. « Cholula, dit M. Beltrami, était la Jérusalem, la Rome, la Mecque de l'Anahuac, l'endroit où tous les peuples de ces vastes régions se rendaient en pélerinage pour visiter les lieux saints, où les dieux et les prêtres faisaient plus de miracles qu'ailleurs et dictaient les plus pures doctrines de la foi. De même que d'autres villes de l'ancien continent, elle regorgeait de pauvres, tandis qu'on n'en trouvait pas dans les autres villes du Mexique. » Outre le Téocalli principal (grande pyramide tronquée qui a 1,355 pieds de largeur horizontale à la base, 172 d'élévation, et une plate-forme de 4,200 mètres carrés), Cholula avait autant de temples qu'il y a de jours dans l'année. Toutefois qu'on n'adopte pas les estimations des auteurs espagnols qui prétendent qu'à la fête d'inauguration de ce temple furent sacrifiés 60,000 prisonniers, et que chaque année plusieurs milliers d'infortunés subissaient le même sort. Il faut se rappeler que le grand-sacrificateur était le seul qui eût droit de frapper les victimes. Nul doute, au reste, sur la réalité de ces épouvantables sacrifices : on arrachait à la victime le cœur encore palpitant, pour l'offrir aux dieux ; et les membres, à peine gisants sur la terre, étaient divisés entre les assistants : au-devant du grand temple de Mexico était un vaste édifice tout revêtu des têtes des individus sacrifiés. Gomara, sans doute, eut tort d'en porter le nombre à 130,000 ; mais quelle que soit l'erreur du calcul, ou quelque droit qu'on ait de penser que beaucoup de crânes de guerriers tombés sur le champ de bataille formaient les murs de cet effroyable ossuaire, toujours est-il indubitable que nombre de captifs tombaient aux pieds des autels. Dans la foule des victimes, une au moins jouissait d'une espèce de privilège : celle-là sans doute était mexicaine. C'était un bel et jeune esclave. On le lavait dans le lac des dieux, on le parait du plus riche cos-

tume de Quetsalcoatl, on lui rendait les mêmes honneurs qu'au dieu, on l'environnait quarante jours de suite de tous les plaisirs; festins, concerts, voluptés, il n'avait qu'à vouloir pour obtenir. Neuf jours avant le terme de cette quarantaine, deux prêtres venaient se jeter à ses pieds en lui disant : « Seigneur, vous avez encore neuf jours à vivre. » S'il s'abandonnait un instant à la mélancolie, un breuvage fermenté lui rendait sa gaîté. Le jour de la fête arrivé, on l'immolait, son cœur était offert à la Lune, et son cadavre précipité du haut en bas du Téocalli, au milieu des danses, des chants et des battements de mains. Les adorateurs de Quetsalcoatl se blessaient souvent avec des lames tranchantes, comme les Corybantes. Le temple de Quetsalcoatl était de forme ronde, et la porte taillée en gueule de serpent.

QUIES, le repos personnifié, avait à Rome deux temples, l'un près de la porte Colline et dans la ville même, l'autre dans la banlieue, sur la voie Labicane. Ses prêtres étaient nommés *silencieux*, ce qui a fait penser (un peu gratuitement) que c'était une déesse de la mort.

QUIRINUS, dieu sabin dont Rome adopta le culte mais en le modifiant beaucoup, fut originairement Mars-lance (Cur, Quéir), fétiche grossier dont le piédestal était inondé de sang, puis Mars à formes humaines, et enfin Romulus-Mars. Ce prétendu fils du dieu de la guerre peut à volonté être distingué de son père, et se réabsorber en lui. Généralement dans les derniers temps on distingua Quirinus-Mars de Quirinus-Romulus; ce qui prouve seulement que les Romains en étaient venus au point de ne plus comprendre leur propre religion. Janus, ce dieu suprême et universel de l'Étrurie, est aussi, au moins en un sens, Quirinus. Toutefois on peut présumer que dans le commencement il n'en fut point ainsi. Théocrates, et conséquemment plus pacifiques que guerriers, les Étrusques ne durent pas beaucoup songer d'eux-mêmes à un dieu de la guerre. Mais dès que le contact fréquent des peuplades belliqueuses de l'Italie centrale leur eut donné l'idée du fétiche lancéiforme, ils durent faire de lui un attribut, une émanation, un fils ou une forme de leur être suprême. Mars dut être le fils de Janus, comme depuis il le fut de Jupiter; bientôt il fut Janus lui-même. Comme tel, Janus-Quirinus était le porte-clés du temple de la guerre, qu'il ouvrait en qualité de Patulcius, qu'il fermait en qualité de Clusius. Le nom même de Janus-Quirinus fut donné au temple. « *Janum-Quirinum clausit* » devint la formule usitée pour indiquer que l'on fermait ce temple célèbre. N'oublions pas que Quirinus, en tant que Mars, était le dieu immobile, tandis que le dieu marchant aux combats prenait le nom de Gradivus. Le grand temple de Quirinus-Janus était situé entre le Tibre et le théâtre de Marcellus. Quirinus-Mars en avait un dans la première région de Rome. Enfin Quirinus-Romulus en possédait quatre dans les régions 6, 7, 8 et 10. Sa fête, dite Quirinalies et quelquefois aussi fête des fous (*stultorum festa*, *Voy*. FORNAX), se célébrait le 17 février. Un Flamine portait le titre de Flamine Quirinal. Il y avait aussi un mont Quirinal (autrement Agonalis, Collinus, Salutaris, Caballinus, aujourd'hui *Monte Cavallo*) et une porte Quirinale (porte Colline). Les médailles représentent Quirinus couronné de lauriers, avec une barbe qui forme de nombreux anneaux.

R.

RA, RÉ, RI, le soleil en égyptien, s'appelle plus communément (par l'addition initiale de l'article) Pi-Ré ou Fré (*Voy.* Fré). De plus, il est essentiel de remarquer que cette syllabe s'ajoute souvent aux noms de Knef et d'Amoun ou Ammon, surtout au dernier (*Voy.* Amoun), ce qui signifie que momentanément on considère le premier Démiurge comme se révélant, s'individualisant dans le soleil.

RADGAST, dieu slave, adoré surtout dans la capitale des Varègues comme la divinité tutélaire de la ville, avait à la main gauche une lance, sur la tête un coq aux ailes déployées, sur la poitrine une égide où était figurée la tête d'un bœuf. Aux pieds de l'idole étaient immolés les chrétiens prisonniers. Le prêtre buvait de leur sang, puis tout à coup électrisé par cette hideuse libation faisait entendre des prophéties dont nul n'osait douter. A la suite du sacrifice était servi un grand repas qu'égayaient la musique et la danse. Radgast faisait partie de la trinité slavone dont Prono et Seva étaient les deux autres membres.

RADHA, la huitième et la plus belle des Gopis ou laitières, fut la favorite de la jeunesse de Vichnou-Krichna. *Voy.* Krichna.

RADIEN-ATHCIÉ, le dieu suprême des Lapons. Invisible et roulé sur lui-même comme Brahm aux Indes, jamais il ne daigne s'occuper de ce qui se passe dans ce monde d'individualité et de phénomène; c'est son fils Radien-Kieddé qui règne à sa place. Au reste, les deux Radien sont peu connus et rarement invoqués. Les Noaida seuls (hommes du ciel) savaient apprécier leur élévation et leur puissance. Ils leur donnaient pour demeure le Vérald, espace, éther, et en suédois univers. Malgré l'insouciance de Radien pour les choses humaines, on admet qu'il appelle auprès de lui et dans son ciel les âmes des justes. Ceux qu'il abandonne tombent dans les mains des Saivos.

RAESFELGR ou HRHAESFELGR, c'est-à-dire mangeur de cadavres, géant de la mythologie scandinave, habite vers les limites septentrionales du ciel. Il a des ailes d'aigle d'une envergure si large que, lorsqu'il les agite, il met l'Océan en mouvement, et fait saillir le feu du sein de l'espace. C'est lui qu'on regarde comme l'auteur du vent.

RAFNA GOUD ou HRAFNA GOUD, c'est-à-dire le dieu des corbeaux, Odin, à cause des deux corbeaux, Ougin et Mounnin, qui sont perchés sur ses épaules, et qui lui disent à l'oreille tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent.

RAGAS. *Voy.* l'art. suivant.

RAGINIS (prononcez Raghinis), nymphes musicales de l'Inde, sont au nombre de trente, mais quatre surtout ont de l'importance; idéalisées, elles se réduisent à une. Pour comprendre les Raginis, il faut d'abord saisir le double sens de Raga, passion et mode, et l'intime liaison de ces deux sens en apparence peu semblables. Les deux principaux ouvrages samskrits relatifs à la musique se nomment Ragarnava, la mère des passions, et Ragaderpana, le miroir des modes. Il faut ensuite distinguer les sons, *Souara*, d'avec les modes et surtout d'avec les systèmes fondamentaux de la musique indienne. Les systèmes sont au nombre de quatre

(attribués à Icouara, Bharata, Pavana, Kallinatha). Les sons sont au nombre de six ou sept. Le nombre des Ragas, au contraire, n'a point de bornes. « Pareils aux flots de la mer, dit l'Inde, ils peuvent être multipliés à l'infini. » Toutefois on distingua primitivement six Ragas : Bhairava, Malava, Sriraga, Hindola ou Vaçanta, Dipaka, Megha. Ces six Ragas furent divinisés. Quant aux Raginis, ce sont des Ragas devenus systèmes musicaux : inventrices et rectrices de la musique, elles glissent en cadence, et pèsent les sons. Leur marche est rhythmique, leur geste est une harmonie, leur pose une cadence. Un tableau hindou montre une Ragini suspendant ses pas légers sur la margelle d'un puits d'où s'épanchent en nappe d'argent les eaux surabondantes. Un vina brille dans sa main gauche; la droite porte une balance qui a en guise de bassins deux urnes en équilibre parfait. Quatre Raginis la suivent, et sont les symboles des quatre systèmes musicaux. A ses pieds repose l'émyde dont la carapace fournit le premier vina; à droite l'eau qui coule du puits mystique a formé comme un Océan de sons, Océan mobile dont les lames tremblantes réfléchissent les modifications nerveuses de l'âme, oscillent comme le cœur humain, frémissent comme la feuille au souffle du vent, murmurent comme l'écho au son de la voix. Au centre un énorme rocher s'élève fier de porter à sa cime le taureau du monde, qui lance un jet d'eau vers le ciel, et laisse couler de ses flancs trois grands courants qui vont disparaître dans trois grottes, puis sortent divisés chacun en quatre ruisseaux. Comp. Mahaçouaragrama. Une foule d'oiseaux, mélodieux et brillants accessoires, animent cette scène, et semblent eux-mêmes sous l'influence du charme. Le tableau qui vient d'être décrit est un de ceux que les Indiens appellent Ragamana; ce sont des peintures allégoriques du système musical. Ils en ont un grand nombre. Quoique l'on puisse varier dans les explications de détail qu'on hasardera sur ces peintures, au moins y a-t-il un fait certain, c'est la liaison intime entre l'empire des eaux, celui des sons et celui des astres. Aussi Müller a-t-il donné du monument que nous venons d'analyser une interprétation astronomique en même temps qu'hydrographique et musicale. Les Raginis ressemblent surtout aux Sirènes.

RAGNAR-LODBROK, personnage fameux de la mythologie scandinave. Nous empruntons à M. d'Eckstein l'exposé de ce mythe : Thora (fille de Herrand, puissant Iarl habitant le Jutland), Thora, la plus belle des vierges, excellait dans tous les arts agréables. Elle surpassait toutes les femmes, et s'élançait au dessus d'elles par la souple élégance de sa taille, comme le cerf léger s'élance au dessus des autres animaux. L'Iarl, qui aimait beaucoup sa fille, fit construire pour elle un appartement non loin de la salle du roi, appartement entouré par une cloison. Il avait l'habitude de lui offrir tous les jours un cadeau; et il avait fait serment d'agir ainsi toute sa vie. Un jour il lui apporta un dragon jeune et beau. Elle le mit dans une cage, et plaça de l'or sous sa couche. En peu de temps le monstre grandit : l'or grandit avec lui. Bientôt la cage devint trop étroite pour le dragon qui forma autour d'elle des replis circulaires. Il ne cessa pas de croître, et finit par étendre tellement ses anneaux, qu'il enveloppa l'appartement,

et l'or s'accumulait proportionnellement. Puis il dépassa la cloison même et l'environna de ses plis, sa queue touchant sa tête. On ne s'approchait pas de lui sans danger; et personne n'osait plus pénétrer jusqu'à la jeune fille, excepté celui qui apportait au monstre ses aliments. Par repas il dévorait un taureau, et l'avalait d'un seul coup. Cependant l'Iarl furieux promit de donner sa fille à l'homme qui tuerait le dragon, quel qu'il pût être, et que l'or sur lequel le monstre était couché servirait de dot à la vierge. Alors régnait en Danemarck Sigurd Hring, roi puissant, devenu célèbre par sa victoire sur Harald-Hildetand dans les champs de Bravalla. Toutes les régions septentrionales savent comment Harald succomba sous le fer de Sigurd. Sigurd avait pour fils Ragnar dont la taille était haute, le visage beau, la repartie prompte et spirituelle. Ragnar se montrait généreux pour ses hommes, terrible envers ses ennemis. Quand il fut en âge de porter les armes, il s'environna d'une escorte de guerriers, et prépara ses navires. La promesse que l'Iarl Herrand avait fait proclamer parvint jusqu'à lui. Il paraît ne pas la connaître, et vous auriez cru qu'il l'ignorait. Il se fit faire des vêtements d'une forme inusitée, des culottes d'ours sauvage et un capuchon de même étoffe; les crins étaient bouclés et épais, de là son surnom de *Lodbrok*. Quand ces préparatifs furent faits, il fit tremper ce vêtement dans la poix bouillante, et le laissa durcir. Puis, quand vint l'été, il s'embarqua pour le Jutland avec ses compagnons, cacha ses vaisseaux dans une anse de la baie, non loin des domaines de l'Iarl, et y resta pendant une nuit entière. Il se leva de grand matin, prit son vêtement, s'habilla, et saisit une énorme lance. Il quitta en secret son vaisseau, courut vers un banc de sable, se roula dans le sable, puis enleva le clou qui attachait le fer au bois de sa lance, et s'achemina seul vers la porte du fort où commandait l'Iarl. Il arriva de si grand matin qu'il trouva tous les habitants plongés dans le sommeil. Il marcha droit vers l'appartement de la vierge; et arrivé à cette cloison que le serpent enlaçait de ses replis, il le frappa de sa lance, la retira, et frappa de nouveau le monstre sur le dos. Orm (tel est le nom du serpent) se recourba sous l'atteinte de la blessure avec un mouvement si violent, que le bout de sa lance se brisa. Dans sa lutte avec la mort il ébranla la forteresse entière. Quand Ragnar se retourna, une gerbe de sang jaillit de la blessure du monstre, et frappa le dos du guerrier qui, grâce aux vêtements qu'il s'était fait faire, ne fut pas empoisonné. Réveillées par le bruit, les habitantes du Gynécée se présentèrent sur le seuil de la porte. Là, Thora, la jeune fille, aperçut un homme dont la taille était majestueuse, lui demanda quel était son nom, et à qui il voulait parler. Il resta debout devant la vierge, et chanta les vers suivants:

> J'ai risqué la vie qui m'est chère,
> O vierge dont le visage est éclatant!
> J'ai tué le monstre, ce poisson des champs;
> Et moi-même je ne compte que quinze hivers.
> Qu'une mort subite me frappe
> Si je n'ai plongé profondement
> Le fer de ma lance dans le cœur
> De ce *saumon du désert* qui s'entortille dans ses anneaux.

Ensuite il se tut et repartit. Il emporta le bois de sa lance, et le fer resta enfoncé dans la plaie. La jeune fille à laquelle ces vers s'adressaient comprit que le héros parlait de son exploit, et que les quinze hivers indiquaient son âge. « Mais qui peut-il être? » se demanda-t-elle. Elle ne

savait si c'était un mortel ou un dieu, tant sa taille était élevée. Elle rentra dans son appartement, et se coucha. Le matin, quand les gens se réveillèrent, ils aperçurent le dragon tué et la pointe de la lance plongée dans son corps. L'Iarl la fit arracher de la plaie; cette pointe était si large et si pesante que peu d'hommes étaient en état de la porter. L'Iarl prit conseil de sa fille et de ses amis, et songea à remplir sa promesse. On croyait que celui qui si glorieusement accomplit cette haute entreprise viendrait lui-même réclamer la récompense qu'il avait méritée. Mais Thora conseilla de convoquer une assemblée complète des guerriers, et de faire proclamer que tout le monde eût à s'y trouver, sous peine d'encourir la colère de l'Iarl. « Si l'un des hommes présents à cette assemblée prétend à l'honneur d'avoir tué le dragon, il présentera le bois de la lance à laquelle appartient la pointe. » L'Iarl trouva bon ce conseil, et fit aussitôt convoquer l'assemblée. Quand le jour fut arrivé, l'Iarl y parut entouré d'une foule de chefs secondaires, et l'assemblée fut très-nombreuse. Ragnar, sur ses navires, entendit parler de cette convocation, et s'y rendit lui-même avec presque tous ses hommes. Quand ils furent arrivés, ils se tinrent un peu à l'écart des autres. Ragnar s'aperçut qu'il y avait beaucoup plus de monde que dans les circonstances ordinaires. L'Iarl se lève, ordonne qu'on fasse silence, et remercie les guerriers d'avoir obéi à sa sommation, puis leur raconte tout ce qui s'est passé, leur dit quelle promesse il a faite à l'homme qui tuerait le dragon, ajoute que le monstre est mort, et que le héros auquel est due cette héroïque entreprise a laissé dans sa plaie le fer de sa lance. « Si quelque membre de cette assemblée, ajoute-t-il, possède le bois de cette même lance, il n'a qu'à le présenter pour justifier ses prétentions; je remplirai mes promesses, de quelque rang que soit le vainqueur. » Quand il eut terminé son discours, il fit présenter à chacun des membres présents à l'assemblée la pointe de cette arme, et exhorta les guerriers à s'avancer pour qu'il lui fût facile de reconnaître les traits de l'homme qui présenterait le bois de la lance, et s'attribuerait cet exploit. Mais personne n'apporta le bois. Enfin on en vint à Ragnar qui reconnut le fer, et dit que c'était celui de sa lance. Et voici que le fer et le bois réunis se trouvèrent appartenir à la même lance. Tous furent convaincus qu'il avait tué le dragon : action qui le rendit célèbre dans toutes les contrées. Alors il sollicita la main de Thora, fille de l'Iarl qui, joyeux de cette demande, la lui donna. Une grande fête fut préparée; et après les noces, Ragnar s'embarqua pour son pays où il fut roi. Il aimait tendrement Thora dont il eut deux fils, Etrek l'aîné, le cadet Agnar, tous deux d'une haute stature, d'un visage agréable et beau, habiles dans tous les exercices du corps. Mais un jour il arriva que Thora tomba malade, et mourut au milieu de ses trésors. Ragnar, profondément affligé, refusa de prendre une autre femme. Il nomma d'autres guerriers chargés de vaquer avec ses fils aux affaires de l'empire. Quant à lui, il recommença son existence aventurière, les courses de sa jeunesse : sur tous les rivages où il aborda il fut vainqueur.

RAHOU et KÉTOU sont deux Açouras, les seuls, au dire des Hindous, qui aient eu l'adresse de goûter de l'amrita. D'ordinaire c'est à Rahou seul que l'on attribue l'aven-

ture (*Voy.* AMBROSIE). On sait que Vichnou, averti à temps par la Lune et le Soleil, décapita Rahou quand la merveilleuse liqueur n'avait encore mouillé que ses lèvres. Livide et froid, le corps resta sur la terre; mais la tête alla briller parmi les astres où elle fait partie de la tête du dragon, remarquable par quatre étoiles très-brillantes: Rahou en est la principale. Placés aux cieux, Rahou et Kétou y forment, avec les sept planètes, ce que l'on appelle les Nava Graha ou neuf luminaires. De ce poste élevé ils n'ont point oublié les paroles délatrices de la Lune et du Soleil; et inébranlables dans leurs idées de vengeance, ils ont juré d'avaler les deux astres, dès qu'une occasion favorable se présentera. Ils essaient en effet de temps à autre; mais quoique leur corps ait cinquante-deux mille lieues d'étendue, ils ne peuvent venir à bout d'engloutir les deux célestes flambeaux. C'est quand ils les tiennent ainsi sous leurs dents énormes qu'ont lieu les éclipses. Celles du soleil ne sont jamais totales, parce que le soleil est plus grand. Il est probable que c'est Rahou qui cause les éclipses de soleil, et que les éclipses de lune sont dues exclusivement à Kétou.

RAKCHAÇAS (les) ou RAKCHAS ont aux Indes deux rôles qui reviennent à un seul: ce sont des génies malfaisants; ce sont des partisans de Siva. Il est difficile de les distinguer des Açouras, des Daitias et des Danavas. Il y a plus, on peut sans risques les confondre dans l'usage vulgaire, quoique l'on donne à tous ces génies malfaisants des généalogies distinctes. Les Daitias sont fils de Diti la Nuit; les Danavas sont fils de Danaou, fille de Kaciapa, qui eut entre autres épouses Aditi et Diti. Ennemis des dieux, ils furent nommés Açouras, par opposition aux Souras. L'Amrita, ce breuvage qui confère l'immortalité, la beauté, la jeunesse, s'appelait aussi Soura. Tous ceux qui furent admis à en boire s'honorèrent d'en prendre le nom. Dès-lors, quiconque ne put avoir sa part du précieux liquide fut un Açoura. Dans la suite on imagina un breuvage Açoura, contraire au Soura. L'Açoura, comme le jus fermenté de l'arbre que planta Bacchus,

> Exalte à faux, mystifie, ensorcèle.
> Et coule bas la divine parcèle (1).

Les Rakchaças, dans la mythologie de l'Inde, forment tout un peuple. Ce sont des géants, ce sont des guerriers formidables, ce sont des magiciens; et pourtant, pas plus qu'aux Titans de la Grèce, pas plus qu'aux géants scandinaves, on ne leur accorde la force de l'esprit, la pénétration, la prudence. Ce sont surtout des êtres trompeurs. Les Mohanis ou fausses beautés, nymphes-illusions, ne sont que des formes d'Açoura. A mesure qu'on s'avance vers l'histoire héroïque de l'Inde, les Rakchaças se montrent comme prototypes des enfants de la Lune ou Tchandravansas, tandis que les fils du Soleil ou Souriavansas ont pour prototypes les dieux. Tchandra, le dieu mâle de la Lune, a pour auxiliaire les Daitias: de Tara, qu'il enlève, naît Boudha (Brahmaïsivaïte); de ce Boudha et d'Ila, sa femme, naît Pourou; et long-temps après Iaïati, tige des Tchandravansas. Iaïatri, un jour, détrône Indra, devient Indra selon l'expression des Sivaïtes, puis s'allie par le mariage avec la famille des pon-

(1)... atque affigit humi divinæ particulam auræ.
HOR., Sat. 2, liv. II.

tifes des Daitias. Dans la suite des temps les Rakchaças soutiennent Siva contre les partisans de Vichnou, contre Bhavani, son épouse, et pourtant finissent par être ennemis de ce dieu. Il est vrai qu'alors ce n'est pas du côté de Vichnou qu'ils se rangent; ils adoptent la bannière de Brahmâ, allusion évidente à l'époque de Paraçou-Rama ou du sivaïsme réformé! Et pourtant le brahmaïsme aussi mentionne les Rakchaças comme ses ennemis. Le culte brahmanique, dit-on, fut détruit dans l'Inde méridionale par les Rakchaças. Lors de l'assassinat de l'époux de Bhadrakali, une armée de Rakchaças seconda la vengeance de la déesse, et tua par ses ordres le roi perfide, l'orfèvre avare et tout ce qui avait trempé dans le meurtre du jeune roi de Kouléta. — Les Rakchaças sont des symbolisations des forces cosmiques anomales du monde primitif et d'une race antique semi-barbare, belliqueuse, qui dans l'origine ne connut que Siva et repoussa le brahmaïsme; mais qui, ensuite, adoptant la réforme de Paraçou-Rama, se rapprocha du brahmaïsme, et ne fit plus la guerre qu'à Vichnou.

RAKCHE était, selon les Parsi, le cheval de Siamek, célèbre vainqueur des Devs. Arion et Pégase semblent avoir été créés sur ce modèle.

RAKTAVIDJA, géant hindou, commandait l'avant-garde de Soumbha et de Niçoumbha. Il avait obtenu de Brahmâ, en cas de blessure, l'heureux privilège de voir naître de chaque goutte de sang que verseraient ses blessures des milliers de soldats, ses égaux en vaillance. Tchandi, incarnation de Dourga, le blesse; soudain l'avant-garde du géant grossit à vue d'œil : « Je les vaincrai, je les tuerai, s'écria Tchandi, pourvu que ce sang ne puisse plus, en touchant la terre, enfanter de nouveaux bataillons. Kali! viens, noire déesse, pour recevoir au passage le sang de Raktavidja. » Kali exécute les ordres de Tchandi, et Raktavidja, après avoir vu mordre la poussière aux guerriers issus de son sang, expire lui-même sous la lance de Tchandi. — Ce mythe, un des épisodes des plus frappants du Tchandika, rappelle la mort de Rœcos. Raktavidja veut dire semence de sang.

RAMA, septième incarnation de Vichnou, était le fils de Daçaratha, roi d'Aïodhia et de Kaouçalia, celle de ses trois femmes qu'il affectionnait davantage. De Soumatra, la seconde, Daçaratha eut deux jumeaux, Lakchmana et Satroukna; de la troisième, Kéi-Keïi, lui naquit un autre fils, Bharata. De ces quatre fils Rama était, dans les croyances hindoues, le plus célèbre; des prodiges accompagnèrent sa naissance. Ravana instruit du projet d'incarnation formé par Vichnou pour le vaincre, enleva Kaouçalia pour la plonger dans l'Océan. Vichnou la sauva par miracle. Daçaratha donna pour maître à ses enfants le vénérable Vacichta sous qui tous firent dans la connaissance des Védas, dans l'étude de la morale, dans les exercices du corps, des progrès surprenants. Dès-lors, l'éclat de la divinité commençait à se manifester dans Rama, ainsi nommé à cause de sa rare beauté. Un serpent, issu du front de Ravana, avait enlacé les membres du jeune fils de Kaouçalia : l'aigle Garoudha le mit en pièces. Le célèbre corbeau Kaka-Bhouçouda qui est Brahmâ lui-même vola sitôt qu'il naquit au palais dans lequel il avait reçu le jour, le servit sans relâche pendant cinq ans, l'amusa pendant les jeux de son enfance : in-

cessamment fixés sur le jeune Rama, ses yeux s'imprégnèrent du fluide resplendissant qu'il lançait. Un jour, il voit le corps de l'enfant tout noir, ses pieds tout rouges et saignants : incapable de soutenir ce spectacle, Kaka-Bhouçouda s'envole, mais le bras de Rama le suit. En vain il se perd dans les nues, le bras aussi franchit les nues, traverse l'espace, atteint les Souargas, le Brahmaloka même. Le céleste corbeau alors s'arrête, adore, tombe en extase et se retrouve dans Aïodhia : tout n'était qu'un rêve. Cependant Rama rit de son embarras. L'oiseau s'élance dans sa bouche ouverte, s'y abîme, s'y promène pendant un nombre infini d'années : là des cieux, des bienheureux, des merveilles sans nombre, s'offrent successivement à sa vue enchantée; et toujours au milieu de ce panorama enchanteur, Rama, l'enfant miraculeux qui remplit le monde. Enfin, Rama ouvre de nouveau la bouche : l'oiseau en sort, s'abat aux pieds de l'enfant, l'implore, et en le proclamant le maître des mondes le supplie de faire cesser l'illusion qui l'obsède. Rama l'exauce, il pose sa main sur la tête de l'oiseau : tous les souhaits de Kaka-Bhouçouda s'accomplissent. Rama, enfin, arrive à l'âge de puberté. Soudain Viçouamitra, célèbre Brahme, dont les excessives austérités inspirent l'effroi aux Dévas eux-mêmes, paraît à la cour de Daçaratha, et le prie de lui confier Rama pour l'aider à le débarrasser de trois génies mauvais, Ravana et les fils de Sounda et d'Oupaçounda. Atterré par cette demande, Daçaratha voudrait refuser et n'ose. Il dit adieu à son fils; Rama suit le saint personnage dans la solitude, et commence un long voyage. Partout on leur donne l'hospitalité, partout Viçouamitra apprend à Rama l'origine des ermitages qui leur servent d'abri, perfectionne l'éducation du jeune prince devenu son élève, lui fait présent d'armes enchantées, et surtout lui indique le moyen de s'en servir. Grâce à ces instructions puissantes, Rama se distingue par une foule d'exploits contre les Géants et tue le démon femelle Taraka. Parmi ces hideux ennemis figurent surtout les agents de Ravana, tyran de Lanka, que Vichnou aspire à faire disparaître de la surface du globe qu'il souille et qu'il opprime. Souvabou expire, percé de flèches divines. Maricha, chef des satellites du despote Chingulais, fuit seul devant l'adolescent qui a vaincu son armée, et rentre à Lanka. Viçouamitra délivré des funestes Açouras, dont les infernales machinations interrompirent tant de fois les cérémonies saintes, achève son sacrifice, remercie le jeune héros et se rend avec lui à la cour de Djanaka, père de la ravissante Sita, dont mille princes étrangers, dont Ravana surtout recherchent la main avec ardeur. Mais il a été déclaré solennellement par Djanaka que la princesse sera le prix de l'adresse réunie à la vigueur. Celui-là seul l'obtiendra, qui saura, d'un bras nerveux, tendre un arc immense, inappréciable cadeau de la divinité. Rama se met au nombre des compétiteurs. Déjà placé dans son étui superbe d'où s'exhalent des parfums ravissants, l'arc immense arrive roulé par plusieurs esclaves au milieu de l'assemblée. Tous les princes les uns après les autres essaient, mais en vain, de le tendre : ils ne peuvent même l'ébranler. Rama s'approchant le dernier, le soulève d'une main, comme se jouant, le tend et tire à lui le nerf avec tant de vigueur que

l'arc énorme se brise par le milieu en rendant un son terrible. Reconnu vainqueur, le jeune héros épouse la belle Sita, et rentre triomphant au palais de ses pères. Peu après Daçaratha, à qui l'âge rend pesant le fardeau de l'empire, s'apprête à investir Rama du titre de Iouva-Radja (jeune-roi). Déjà le peuple se livre à la joie, les pagodes exhalent les parfums de l'encens, les étendards flottent. Rama et Sita s'avancent à l'autel. Tout-à-coup une des femmes de la reine Kéi-Keii, animée d'une haine secrète contre Rama, dit à sa maîtresse que le couronnement du prince est une usurpation flagrante des droits de son fils Bharata, et lui rappelle que, jadis sauvé par elle, Daçaratha lui a promis de lui accorder les deux premières grâces qu'elle demanderait. « Eh bien! ajoute la perfide : demandez l'exil de Rama pour douze années, et pour votre fils Bharata le rang de Iouva-Radja! » Kéi-Keii exaltée par l'astuce de sa suivante se hâte d'obtenir de Daçaratha une audience, et dit ce qu'elle exige en récompense du service qu'elle lui a rendu. En vain Daçaratha la conjure de modifier ses demandes, lui offre tout ce qu'elle pourra désirer, à l'exception de ce qu'elle souhaite : l'inflexible belle-mère persiste, et Daçaratha, lié par son serment, est forcé de condamner son fils à l'exil. Quelque temps après il meurt, en proie à une sombre mélancolie, et désespérant de revoir Rama : « O Rama! ô mon fils! » telles furent ses dernières paroles (*Voy.* Daçaratha). Pendant ce temps, Rama banni s'enfonce dans l'immense forêt de Dandaka, suivi de son frère Lakchmana, qui n'a pas voulu l'abandonner; là, renouvelant les prodiges de son adolescence, il extermine les Géants qui infestent les bois et les déserts, asiles des saints pénitents, et partage sa vie entre la bienfaisance et la prière. Au bout des douze ans assignés par le caprice de Kéi-Keii à son exil, Rama reparaît dans Aïodhia, refuse le trône, le cède à son frère Bharata et continue à poursuivre les Daitias qu'il chasse jusqu'au Djanasthana dans le Dékhan. Smourianaka, sœur de Ravana, s'enflamme pour lui. Rama ne partage pas cette ardeur. Irritée, Smourianaka excite son frère à enlever Sita. Le tyran accomplit bien vite les souhaits de sa sœur. Sita, enlevée languit, captive dans Lanka par-delà les mers; soudain Rama se met en marche pour reconquérir son épouse enlevée, et, s'enfonçant de plus en plus dans la péninsule, arrive au bord du fleuve Pampa qui baigne l'empire de Sougriva, et veut cueillir dans le magnifique jardin de ce prince des singes quelques fruits pour secourir son frère qui tombe épuisé de lassitude. Hanoumanou, gardien du jardin, s'y oppose; mais bientôt éclairé sur les vrais intérêts de son maître, il entonne l'hymne à Vichnou et promet à Rama que la puissante coalition des singes va marcher à sa suite sur Lanka, pourvu que d'abord il apaise la querelle des deux frères Vali et Sougriva, qui l'un et l'autre prétendent régner sans partage sur le peuple singe. Vali expire de la main de Vichnou; et Angada, son fils, se soumet à Rama. Sougriva, mis en possession de la totalité du royaume de Kiskindhia, ne demande plus qu'à suivre Rama. Déjà Brahmâ, au milieu des Dévas assemblés, avait ordonné aux habitants des Souargas d'aller s'unir aux Apsaras, aux Gandharvas, aux Iakchas, aux filles des hydres, des ours, des Vidiadharas, des Kinnaras, et d'engendrer, pour

seconder Vichnou, des êtres à corps de singes, à formes d'ours, invulnérables, astucieux, adroits dans l'art de manier les armes. « Voyez, dit-il, ma bouche s'ouvre comme un gouffre, et déjà en sort l'ours puissant Djambouvan, dont un grondement sourd annonce la venue. » Les dieux obéirent, parcoururent les bois, les plaines, les flancs des montagnes, choisissant chacun les nymphes dont la forme s'harmoniait le mieux avec la leur, et chacun rendant son amante mère d'un guerrier bizarre, ours ou singe par la forme, lion ou tigre par le courage et l'agilité. Rama s'épanouit à la vue de cette forte armée composée de deux innombrables phalanges, les ours qui ont à leur tête Djambouvan, et les singes commandés par Sougriva. On traverse le Dékhan, on arrive au bord de la mer; mais là un obstacle invincible en apparence arrête les braves anti-ravanistes. Comment franchir ces flots redoutables, séparant Lanka de la pointe de la grande péninsule? Non moins fertile en expédients que terrible sur le champ de bataille, Hanoumanou enlace et accroche sa queue au rivage continental où se tiennent les singes; puis, s'élançant sur le bord opposé, se cramponne de ses quatre mains au roc de Lanka. L'armée entière défile le long de ce pont improvisé. D'ordinaire, les singes, par l'avis d'Hanoumanou, précipitent pêle-mêle dans le vaste bras de mer d'énormes blocs de pierre et construisent ainsi d'un rivage à l'autre un pont de rochers sur lequel ours et singes passent sans dangers. Cette route improvisée se nomme encore aujourd'hui Ramicéram. On a donc atteint Lanka, il ne s'agit plus que de la conquérir. Vingt batailles sont livrées successivement; le sang coule. Vibichana, frère du géant, se tourne contre lui; Rama lui-même, par d'adroites flatteries, décide la grande Bhavani à déserter sa cause, car c'est elle qui, la dernière, milite en faveur du tyran; et quand Siva consentant à sa ruine se met en route avec le reste des dieux pour assister à ses derniers soupirs, elle fait pleuvoir sur lui l'invective. Le couple divin se querelle. Rama se porte comme médiateur entre les contendants. « Divine Dourga, sois nous propice! Toi seule, tu vaux toute une armée. Si tu restes opposée à nos vœux, si la rixe continue, il sera impossible de détruire Ravana. » La déesse, qu'enchante ce compliment inattendu, sourit et laisse, avec son sourire, tomber le signe de tête qui comble les vœux des dieux, et qui est l'arrêt de mort de Ravana. Il expire en effet, au milieu des géants ses amis, que les singes écrasent, que les ours déchirent. Hanoumanou alors se jette aux pieds de Rama, le proclame vainqueur et dieu, l'adopte pour fils. Sita, délivrée, se soumet à l'épreuve du feu pour démontrer à son époux inquiet, que l'air empoisonné qu'on respire dans le Zénana du tyran n'a point terni la fleur de sa pureté conjugale. Le frère de Ravana monte sur le trône, dont le crime précipita son frère. Rama, qui n'a plus rien à faire sur la terre, puisqu'il a précipité dans l'abîme l'Açoura impie que nul dieu ne pouvait vaincre, ne veut pas pourtant quitter le globe sans avoir donné au monde l'échantillon d'un règne juste; il quitte Lanka, désormais dévouée au culte de Vichnou, détruit en partie le pont de rochers d'Hanoumanou, bâtit sur la rive opposée un temple à Siva, qu'il a frappé dans la personne d'un de ses adorateurs, mais qu'il ne veut

pas rayer de la liste des dieux ; décore ces temples radieux de la couronne d'Aïodhia, et fait siéger sur le trône, à sa droite, Sita, toujours fidèle, toujours sans tache et sans reproche; police les peuples par l'agriculture; publie des lois, modèles des codes à venir ; initie l'ignorante humanité à la religion, à la société civile, aux arts; puis, laissant l'empire à son fils Koucha, remonte dans le Vaikounta, sa céleste demeure, d'où il veille avec la belle Sita au bien-être des mortels. Jamais pourtant les beaux jours de son règne ne refleuriront sur la terre. Avec la vie terrestre de Rama se termine le Trétaïouga, qui correspond à l'âge d'argent des Grecs : la huitième incarnation de Vichnou illuminera les brumes malignes du Douaparaïouga ; et quand Krichna aura disparu lui-même se répandront au loin les ténèbres épaisses de l'âge Kali, de l'âge noir. — Paulin, *Systema brahmanicum*, retrouve Bacchus dans Rama ; il a tort : Rama serait plutôt le modèle d'Hercule, qui, au reste, n'a pas été servilement calqué sur lui. Il y a aussi du Thésée, du Persée dans ces aventures. La priorité accordée à Bharata rappelle Eurysthée qui, né le premier, commande dès-lors au fils d'Alcmène. Les douze années d'exil se reflètent soit dans les douze travaux, soit surtout dans les douze années auxquelles correspondent ces douze travaux. Le serpent que Ravana détache contre lui ramène aux deux serpents envoyés par Junon au berceau du jeune fils d'Alcmène. Les obstacles opposés à la conception de Kaouçalia se sont traduits en obstacles à la délivrance d'Alcmène. Les Daitias, qu'il terrasse, rappellent les monstres vaincus par Hercule. Les ours, habitants velus des monts hérissés de forêts, ont leurs analogues dans les sangliers d'Érymanthe. L'Assomption de Rama dans le Vaikounta, c'est la divinisation d'Hercule admis dans l'Olympe. Sita l'accompagne, comme Hébé accompagne Hercule. Les singes ont leurs analogues dans les Cercopes, et plus encore, à notre avis, dans Céphée, le beau-père et l'ami de Persée. Il serait facile de pousser plus loin ces rapprochements. — On peut voir Rama et Sita, pl. 17 et 18 du *Systema brahmanicum*. Nous reproduisons la dernière. On retrouve Rama seul sur cette foule de sculptures et de peintures qui dans les temples hindous représentent la guerre de Lanka. On donne le nom de Ramicéram à une petite île qui, dans la basse marée, tient à celle de Manaar par une suite d'îlots et de rochers. Ramicéram veut dire pont de Rama (selon quelques mythographes, union de Rama et d'Iconara ou Siva). Les arabes appellent ce lieu pont d'Adam, et assurent qu'Adam y fut exilé après son expulsion du paradis terrestre.

RAMBHA, déesse du plaisir aux Indes, est la reine de ces 600 millions d'Apsaras, baïadères aériennes qui embellissent de leurs attraits, de leurs jeux et de leurs danses la cour d'Indra. Ainsi que Lakchmi, dont elle est l'incarnation, c'est une Anadyomène. Les dieux la virent naître des flots de la mer de lait agitée par eux. A ce titre et comme offrant à tous le plaisir, on l'a comparée à la Pandâmos des Grecs.

RAMECHNÉ ou RAMECHNÉ-KHAROM est un des 28 Izeds parsi; il préside aux révolutions célestes, au temps, aux plaisirs durables. Le vingt-unième jour du mois lui est consacré, et se nomme Rambien.

Il est le Hamkar de Séfendomad et de Havan; sa bienfaisance est sans limites. On lui donne le titre d'oiseau protecteur du monde.

RAMSINIT (ou Rhampsinithe), autrement Ramsès ou Remfis, était en Égypte le roi aux intarissables et incalculables trésors. Les Midas, les Gygès, les Hyriée pâlissent auprès de lui. Du reste, il a de frappantes ressemblances avec le dernier de ces princes. Après avoir amoncelé 400 mille talents (2 à 3 milliards), il veut faire bâtir un mystérieux édifice pour y déposer ses trésors. L'architecte choisi pour cette construction se surpassa lui-même; mais, sans en prévenir le roi, il posa dans la muraille une pierre qui tournait sur elle-même, et ouvrait ainsi l'entrée des salles opulentes. L'architecte mourut, mais en expirant il révéla son secret à ses deux fils. Ceux-ci rendirent au trésor des visites si fréquentes qu'enfin le roi s'en aperçut : il plaça des piéges aux caisses dont le contenu attirait la convoitise des inconnus. Bientôt un des frères y fut pris; l'autre, pour empêcher qu'il ne révélât le nom d'un complice, lui abattit la tête; puis, de peur qu'on ne la reconnût, l'emporta. Ramsinit découvrit bientôt le cadavre; mais à qui avait appartenu ce corps livide et méconnaissable? Une croix reçoit ces tristes dépouilles; des gardes cachés aux environs guettent les passants, interrogent les visages, se tiennent prêts à enregistrer un soupir. Leur faction n'est pas longue : la veuve de l'architecte a dit au fils qui lui reste que si le cadavre demeure plus long-temps sur l'ignoble potence, elle découvrira tout au vindicatif souverain. Le jeune homme remplit des outres d'un vin délicieux, en charge des ânes, les guide mal lorsqu'il passe près des sentinelles; quelques outres crèvent, il se désole : les soldats recueillent le vin qui coule à grands flots, et veillent à ce qu'il ne se perde pas; il s'emporte, leur reproche leur ivrognerie, répète qu'il est ruiné : l'ivresse les gagne, et bientôt le sommeil. Il détache le cadavre, l'emporte, l'enterre. Au réveil, grande est la surprise des gardes, qui n'ont plus rien à garder; mais le Pharaon ne se tient pas pour battu. Docile à ses ordres, sa fille court l'Égypte, accordant à qui les demande, offrant à qui n'y songe pas, ses brûlantes caresses; mais faisant conter à ses amants d'un jour leurs ruses, leurs finesses, leurs stratagèmes, « moins subtils, dit-elle, que ceux des femmes. » Le vrai coupable enfin arrive dans ses bras, et comme tout autre il raconte ses faits et gestes à la fille du roi. Il n'oublie pas l'historiette de son frère décapité, l'historiette du roi volé dans son or et dans ses cadavres. Malheureusement il fait nuit, la princesse n'a pas vu le visage du partenaire invité la veille au tendre rendez-vous. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de saisir la main qu'on lui offre et d'appeler les gardes : ils viennent armés de flambeaux. Le bras que tient la princesse n'est point lié à un tronc, c'est la main du cadavre volé; pour la troisième fois l'adroit escroc échappe aux filets du roi. A la vue de la main que sa fille a serrée avec transport, et maintenant repousse avec horreur, Ramsinit change de pensée, admire l'adresse du coupable qu'il voulut punir, et fait publier dans toute la ville qu'il pardonne, et que son maître en astuce peut prétendre à une riche récompense. En effet, le jeune homme, abjurant le mystère qui couvrait son nom, reçut des domaines, de l'or, et même la fille du roi en mariage. —

Probablement l'édifice commandé par Ramsinit à son architecte était souterrain. Selon les Grecs, Ramsinit était descendu aux enfers de son vivant, avait joué aux dés avec Cérès, et enfin, après des chances diverses, s'était trouvé en gain. Cérès alors lui fit présent d'une serviette d'or. Comp. TROPHONIUS.

RANA, dans la mythologie scandinave, est femme du dieu-géant de l'Océan, Éger ou Iimer, et passe elle-même pour déesse de la mer.

RAOUOSI, en égyptien, et en grec RAOUOSIS, Ῥάουοσις, que l'on trouve aussi écrit RAUOSIS et RAUSIS, figure dans le latercule d'Eratosthène comme le treizième roi d'Egypte. Probablement dans la langue indigène ce mot signifiait *roi des rois*, ou quelque chose d'approchant, puisque le catalogue grec le rend par Archicratôr (Ἀρχικράτωρ); et effectivement, la syllabe initiale *Ra*... semble analogue du *Ras* qui, dans les langues sémitiques, veut dire tête, chef. Du reste comp. DÉCANS.

RAPITAN est un des cinq Gahs que la mythologie parsi regarde comme présidant aux parties du jour. Ces Gahs sont tous du sexe féminin. Rapitan préside à la seconde partie du jour, c'est-à-dire à celle qui va de midi à trois heures. Le jour proprement dit étant plus court en hiver qu'en été, les cinq Gahs alors se réduisent à quatre. Havan, Ociren embrassent à eux seuls la période qui s'écoule du lever au coucher du soleil. En revanche, Rapitan, disparaissant en hiver de la liste des Gahs, figure sur celle des Izeds : là il prend le titre de protecteur du midi; on lui adresse un Afergan et un Afrin. Dans le Boundéhech on voit Rapitan s'abîmer sous terre pendant l'hiver, et là ranimer la chaleur éteinte, et faire circuler dans les veines de la nature le feu et la vie.

RASDI, le Janus de la Hongrie avant qu'elle fût convertie au christianisme. Les uns en font un dieu, les autres une déesse ou une simple femme. Prise par un roi chrétien, elle se mangea les pieds et mourut. Est-ce pour échapper à la brutalité d'un vainqueur que l'héroïne se résolut à cette fin douloureuse? était-ce une vierge? — On donne Rasdi pour fils de Vata. Vata est-il un prince, un peuple introducteur du culte de Rasdi? ou bien n'est-ce qu'une création en l'air comme tant de personnages mythologiques?

RASIL, un des Malaingha madécasses.

RATI, femme de Kama, se trouvait avec son époux et avec le dieu du printemps, Vaçanta, au pied de l'arbre Roudrakcha, quand la flèche de canne à sucre blessa Siva. Frappée de mort, disent quelques mythes, en même temps que son époux, elle ressuscita sous une autre forme. On la représente sous la figure d'une femme gracieuse et jeune à genoux sur un cheval. Elle n'a ni temples ni autels, mais plusieurs statues et bas-reliefs offrent son image. Rarement elle est séparée de son époux : tous deux appartiennent au vichnouisme pur.

RATOC-LAOUT-KIDOUL (c'est-à-dire princesse de la mer du Sud), divinité adorée par les indigènes de Batavia, et spécialement par les chasseurs de nids d'hirondelles (1). Son

(1) On voit assez qu'il s'agit ici des *Saraugbourong* des Indiens, *Yun-Ous* des Chinois ou nids de l'hirondelle de mer connue sous le nom d'*hirundo esculenta*. Composés d'une matière gelatineuse que l'oiseau à ce qu'il parait élabore dans son estomac, ils figurent avec éclat sur la table des riches aux Indes et en Chine. On les vend à Canton 148 fr. la livre chinoise. On leur suppose en Orient une vertu aphrodisiaque à laquelle

image se trouve ordinairement dans les cavernes des rochers auxquels sont suspendus les délicieux sarangbourong. Les chasseurs s'y réunissent tous les vendredis et y brûlent de l'encens, après quoi ils touchent l'idole avec leur corps ou avec leurs habits. Ils croient ainsi se mettre à l'abri de tout accident durant la récolte des nids; ce qui n'empêche pas qu'un grand nombre d'entre eux trouvent la mort par suite des chutes qu'ils font en glissant sur la terre humide.

RAVA, c'est-à-dire le Vieux, était le dieu suprême des Finnois. On ne lui donne pas de père; mais il a deux fils, Ilmarénen, le dieu de l'air, et Vainamoinen, le dieu du feu. De lui aussi semblent émaner Ioumala et Perkel, le bon et le mauvais principe. Rava rappelle le Radien des Lapons et l'Oragalls, porteur de la foudre, qui a été surnommé Aieke, le Vieux.

RAVANA et KOUMBHAKARNA, célèbres géants de la mythologie hindoue, ne sont que la seconde incarnation des deux concierges Djaïa et Vidjaïa (*Voy.* ce dernier nom), qui avaient repoussé brutalement les Sanakadikas, empressés de rendre hommage à Vichnou. Ravana, le plus fameux des deux frères, avait 10 têtes; Koumbhakarna est un Érysichthon dont rien ne peut assouvir l'indomtable faim. L'un et l'autre brillent dans Lanka (Ceilan), d'où, irrésistibles conquérants, ils étendent leur empire sur l'univers : ils donnent même l'assaut aux Souargas (cieux); mais Indra résiste, et repousse ces orgueilleux ennemis. Ravana, honteux, se soumet aux pénitences les plus rigides, et consacre 100 ans de sa longue existence à rendre hommage à Siva, la grande divinité de Lanka; il lui sacrifie ses dix têtes et dix mains. Siva non-seulement les lui rend, mais lui octroie le privilège de n'être tué que quand il aura eu un million de têtes abattues. « Il m'a même accordé de n'être jamais soumis au chef des 7 mondes, ni à Indra, ni à qui que ce soit des dieux. » Ainsi s'exprime Ravana devant le sage Naréda, messager des dieux envoyé dans le camp ennemi pour espionner et apprendre des nouvelles. « Siva, dit-il, n'en fait pas d'autres : toujours au milieu des fumées de l'ivresse, il multiplie des promesses qu'il n'a ni l'intention ni le pouvoir de tenir. » Ravana, ferme dans la foi, rejette ces insinuations captieuses et n'en rend que plus ardemment hommage à Siva, qui enfin lui apparaît sous sa forme primitive, le Linga, et prend dès-lors le nom de Veidenath-Icouara. Toutefois cet inébranlable adorateur de Siva mène quelquefois le dieu son maître assez rudement. Un jour qu'il a besoin de l'éveiller, après l'avoir secoué de toutes ses forces, il l'enlève de Ceilan, avec le mont Kailaça, son Olympe, et le transporte sur les hauteurs de l'Himalaïa. Aux yeux de quelques légendaires, au contraire, il le transfère de l'Himalaïa dans Ceilan. Quoi qu'il en soit, la mythologie composite en vient à dire que Siva, lassé enfin de la tyrannie de son adorateur, quitte pour jamais Lanka et transporte lui-même son Kailaça dans le nord de l'Inde, c'est-à-dire vers l'Himalaïa. Ainsi voilà déjà Vichnou irrité contre Ravana, et Siva peu disposé à opérer de nouveaux miracles en sa faveur. Koumbhakarna n'est guère mieux avec les dieux : à peine né il a dévoré 500 Apsaras (danseuses célestes),

les Européens ne croient nullement. Les nids sont suspendus à des rochers contre lesquels se brisent les vagues. On les recueille trois fois par an.

sans compter les femmes de 100 Mounis et nombre de vaches et de Brahmes, tous objets également sacrés. Les dieux tremblent, et Brahmâ le menace de l'anéantir s'il n'impose des bornes à cette effrayante boulimie. Koumbhakarna, sur cet avis, se met à jeûner, et pratique 10,000 ans de suite d'incroyables austérités. Alors les dieux craignent que par ses pénitences il n'obtienne l'immortalité : un stratagème les débarrasse de cette crainte. Saraçouati entre dans le corps du géant et lui persuade de demander comme récompense à Brahmâ le don de dormir nuit et jour. Koumbhakarna prononce le mot fatal; Brahmâ est près de lui accorder ce qu'il souhaite : heureusement les amis du géant veillent, et obtiennent de Brahmâ qu'il ne profite point entièrement de l'imprudence du frère de Ravana. Koumbhakarna ne dormira que six mois moins un jour, et pendant la moitié de ce jour il luttera victorieusement contre Brahmâ, Vichnou et Siva; pendant l'autre, il dévorera tout ce qu'il pourra saisir. Effectivement, il engloutit en un repas 6,000 vaches, 10,000 brebis, 10,000 chèvres, 500 buffles, 5,000 cerfs, et il but 4,000 tonneaux de liqueur fermentée; puis il entra dans une violente fureur contre Ravana, son frère, qui le laissait mourir de faim!! Au reste, cet appétit de fer était en harmonie avec la taille du géant, qui avait un palais de 20,000 lieues de longueur, et dont le lit occupait toute la largeur de l'édifice. Nul dieu ne pouvait vaincre Ravana. Fatigué enfin de l'insolence de ce sivaïte redouté, Vichnou résolut de s'incarner et de triompher de lui sous la forme d'un homme. Pour sa mère il désigne Kaouçalia, la plus belle des épouses du roi d'Aïodhia, Daçaratha. Ravana l'apprend, enlève la reine et veut la noyer; Vichnou l'arrache de ses mains. Rama est né, que faire? Du front brûlant de Ravana s'élance un serpent hideux : ses bleuâtres anneaux s'enlacent autour du frêle corps de Rama au berceau, sa gueule béante laisse voir les crochets qui vont porter la mort dans le sein de Rama : Brahmâ envoie son aigle Garoudha qui tue l'affreux reptile. Bientôt l'armée du farouche Ravana, par ses machinations sacrilèges, trouble les sacrifices du sage Viçouamitra, qui, dans l'espérance de voir mordre la poussière à cette nuée d'esprits impurs, extorque Rama au roi d'Aïodhia et l'emmène en pèlerinage. Ravana tressaille; il croit que, trop faible, le pupille de Viçouamitra périra sous les coups de ses agents. O douleur! Maricha, son ami, son complice, son généralissime, revient à Lanka seul, seul avec sa honte et son désespoir. A partir de cet instant, l'opposition de Rama et de Ravana se dessine de plus en plus; elle se formule surtout par les prétentions du tyran à la main et au cœur de Sita. D'abord il se met sur les rangs des jeunes princes qui prétendent à sa main; plus tard (et, suivant une mythologie un peu tardive, à l'instigation de sa sœur), il enlève l'épouse de son rival. Entre ces deux évènements se place l'exil de Rama; le second décide la guerre de Lanka. On peut voir à l'article Rama les détails principaux de cette lutte fabuleuse. Ici disons quels obstacles s'opposaient à la conquête de l'île, empire de Ravana. C'était : 1° la supériorité des géants sur de simples hommes (la création des ours et des singes aplanit cette difficulté); 2° le bras de mer profond, terrible, qui sépare Lanka du continent (ici se place le pont d'Hanoumanou); 3° l'as-

sistance de Koumbhakarna (il dort, grâce à Brahmâ et à la trop persuasive Saraçouati); 4° l'existence de son magnifique palais (Hanoumanou y met le feu avec sa queue chargée de matières combustibles); 5° le million de coups mortels qu'il faut porter à sa tête (mais avec le temps l'infatigable glaive le décapitera un million de fois); 6° la partialité de Siva en sa faveur (Siva déjà le voyait d'un œil sévère, et Rama le désintéresse en lui promettant sur la rive de la péninsule un temple rival de ceux de Lanka); 7° l'opiniâtreté de Bhavani qui, lors même qu'il est condamné par les dieux et que Siva l'infaillible a dit « Dans sept jours il mourra! », s'efforce encore de proroger sa vie (un coup d'encensoir de Rama la fait passer à l'ennemi). La désertion du transfuge Vibichana (*Voy.* RAMA) n'est que la reproduction de celle du dieu de Lanka. Ravana, vaincu et tué par le fils de Kaouçalia, fut précipité dans les noires profondeurs du Naraka (l'enfer). — Dans le Ramaïana, Ravana est fils du sage Ouisrava, et a pour aïeul Paoulastia, pour frère aîné Kouvéra, qui règne d'abord sur Lanka, et qu'ensuite il dépossède. Kouvéra s'enfuit, Ravana le poursuit; et quand il le voit sur le Kailaça, tout près de Siva, il soulève de la paume de ses mains la colossale montagne d'argent. Siva, irrité, presse de son orteil la cime du mont, y creuse un gouffre qui bientôt entoure le cou de Ravana comme un collier. Enlacé dans cet inamovible carcan de rochers, Ravana passe 20 mille ans dans une immobilité profonde; puis, d'après les avis de Paoulastia, son aïeul, adore Siva et fait pénitence. Siva le place au nombre de ses favoris, et lui accorde les dons indiqués plus haut. On peut voir un Ravana aux dix têtes et aux vingt mains, pl. 17, 6 du *Systema brahmanicum*. Comp. aussi les peintures hindoues de la guerre de Lanka.

RAZECAH, dieu arabe adoré par la tribu des Adites comme lui fournissant tous les aliments nécessaires à la vie.

RÉA SILVIA (ou RHÉA SYLVIA), que quelquefois on nomme ILIE, est dans la tradition vulgaire la mère des deux jumeaux Romulus et Rémus. Fille de Numitor, elle est, lors du détrônement de ce prince par Amulius (*Voy.* ce nom), confinée dans le temple de Vesta par son oncle; mais là elle viole son vœu de virginité, puis met au monde deux fils. Amulius, conformément à la loi, la fit enterrer vive. Ainsi était effacée de la terre la postérité de son frère. Lause, fils de Numitor, avait péri par l'épée; Réa, vouée en vain à la stérilité, mourait sous terre : il ne restait à étouffer que les deux jumeaux. Amulius effectivement donna l'ordre de les noyer dans le Tibre; mais le fleuve fut moins cruel que lui, et déposa les enfants sur le rivage. Suivant la légende ordinaire, c'est Mars qui s'était glissé dans la couche de Réa; selon Denys d'Halicarnasse, c'était Amulius lui-même. — Réa Silvia est une incarnation de la grande déesse génératrice déterminée déjà en déesse forestière. Réa Silvia ne veut dire que reine des forêts. *Voy.* Niebuhr, *Hist. rom.*

REDARATOR, un des douze dieux agricoles des Romains, présidait à la seconde façon donnée aux terres.

REDICULUS (plus tard on eût dit RIDICULUS), dieu allégorique romain imaginé dans Rome quand Annibal, que rien ne pouvait empêcher, dit-on, de prendre la ville, opéra sa retraite. On bâtit sur le lieu une chapelle en

l'honneur de Rediculus. — On dérivait parfois ce nom de *redire*.

RELIGION, Religio, déité allégorique de la Rome des empereurs, était figurée par une femme belle, majestueuse, et du doigt indiquant un autel sur lequel brillent des charbons embrasés. Pour parèdre on lui donnait un éléphant, vu que l'éléphant, au dire des anciens, salue de sa trompe et adore le soleil levant. Quelquefois ce n'est qu'un enfant ou un simple génie. Les modernes l'ont symbolisée à leur tour de mille manières.

REMBOMARE, quelquefois peut-être Remphomare (car il est évident que ce nom composé contient 1° celui de Saturne, en égyptien Remfa ou Remba; 2° celui de Maré ou Marès, don du soleil), troisième Décan du Taureau suivant Saumaise (Firmicus l'appelle Atarph; et peut-être Origène, Ramanor). Il est représenté dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra sous les traits d'un hiéracocéphale coiffé du pchent. Pour sa localisation en qualité de roi terrestre dans la liste laterculaire d'Ératosthène, *Voy.* Décans.

REMFA ou REMPHA (Rephan selon Saumaise, *Ann. climat.*, p. 596), un des Treize-Douze, se nomme ordinairement Péthé ou Sovk (*Voy.* ce dernier nom). C'est la planète Saturne. On trouve quelquefois écrit Remphan. Rephan nous fait penser à Phan-Ré (Phanès roi ou Phanès-soleil). Phan n'est-il pas un des noms de l'Être suprême en tant que se révélant (*Voy.* Phanès), quoique nous nous soyons déclarés contre le rapport de Phanès et de Φαίνομαι? et d'autre part le nom de Phénon, Φαίνων, donné à l'astre par les Grecs égyptianisants n'indique-t-il pas avec non moins de force soit Phan, soit Phanoun? — On a voulu retrouver dans Remfa donné pour dieu syriaque, 1° Hercule, 2° Vénus, 3° Rimmon qui certes est tout aussi inconnu que Remfa, s'il ne l'est pas davantage (*Voy.* Rimmon). Hammond, trouvant dans les listes des Pharaons de Diodore le nom de Remphis, en a conclu que Remfa n'était qu'un roi divinisé.

RÉMULE, Remulus : 1° chef rutule, beau-frère de Turnus dont il avait épousé la plus jeune sœur, fut tué par Ascagne (il se nommait aussi Numanus); 2° chef tiburtin dont les armes prises par les Rutules furent reconquises un instant par Euryale, et firent partie du butin que ce jeune homme ne put reporter au camp; 3° roi d'Albe impie, foudroyé par Jupiter. On le distingue des précédents par l'épithète de Sylvius (*Voy.* ce nom).

RÉMUS, frère de Romulus, est un de ces êtres mythologiques qui au besoin démontreraient à eux seuls la pauvreté de toute l'histoire à laquelle ils sont mêlés. Fils de Mars, Romulus et Rémus sont des Dioscures; aventuriers, héros, amis pendant un temps, ils en offrent déjà tous les caractères : la mort de l'un, la longue existence de l'autre, rappellent Castor et Pollux. Dans presque tous les cadres cabiroïdiques dont émanent Tritopators et Dioscures, Cadmile meurt. Du reste, si le fond est une Dioscuriade, la forme toute rustique, toute pélasgique, est empruntée aux idées de la religion de Pan. La louve plus encore que le pivert, l'inondation du Tibre qui a souvent la campagne boisée pour domaine, les ulvacés au milieu desquels s'arrête le flottant berceau qui porte les enfants de Réa, Faustulus, l'agreste cortège à l'aide duquel Romulus et Rémus exercent au loin leurs déprédations,

l'asile ouvert dans une forêt, ces détails respirent tous l'air vif et sauvage des monts de l'Arcadie. C'est la vie du nomade qui passe ses jours au milieu des chèvres et des loups, et qui emprunte toutes ses métaphores, toutes ses images aux deux classes d'animaux et aux bois, aux prairies, aux fragiles chalets. Lycaon déjà offrait un caractère analogue. Mais Faune, Picus, Évandre, Énée, Sylvius (*V.* Sylvius), nous le présentent encore plus nettement, et surtout pendant un laps de temps plus long. Sur le mont Aventin était un bourg de Rémurie, opposé, selon Niebuhr, à Rome qui était sur le mont Palatin. Rémurie fut absorbée par Rome, et les mythes traduisirent cette espèce de défaite par la mort de Rémus succombant sous les coups de son frère. Romulus institua en l'honneur du mort les Rémuries, que l'on rapprocha souvent, à cause de la paronomasie, des Lémuries (*Voy.* Lémures).

RENOMMÉE, Fama, Φήμη, divinité allégorique, avait un temple dans Athènes et un autre à Rome. Virgile l'appelle la plus jeune fille de la Terre, et la fait messagère de Jupiter. On admire la description toute symbolique qu'il a donnée de l'extérieur de cette déesse. Ovide l'a imitée. Voy. *Énéide*, IV, et *Métamorph.*, XII, 39. Comp. Heyne sur liv. IV de l'*Enéide*.

RENOUKA est, dans le Ramaïana et les Pouranas, la fille d'un roi tchaudravansa d'Aïodhia, épouse le sage brahmane Djamadagni, une des incarnations de Siva, et donne naissance à Paraçou-Rama. De bizarres circonstances précèdent l'apparition de ce fils du miracle. Plus tard Paraçou-Rama, à l'instigation de son père, baigna ses mains dans le sang de sa mère qui bientôt ressuscita, mais pour apprendre que les Kchatriias venaient de tuer son époux, et pour se brûler désespérée sur son cadavre. Paraçou à cet aspect jura de venger ce double malheur, et tint parole. Partout il fit couler le sang des guerriers, leur ôta la souveraineté pour la rendre aux brahmanes, et finalement ressuscita Djamadagni et Renouka. — Renouka est Icouari, la grande déesse, titre auquel ont droit Bhavani et Bhadrakali. Elle est aussi Moulaprakriti, la nature, première-née immédiatement et directement issue du dieu suprême. Son fils, en faisant sauter sa tête, rappelle le Baal chaldéen, qui d'un coup de sabre coupe en deux Omorka sa mère, pour la rendre ensuite à la vie, mais comme organisme et collection d'individualités. Une fois Renouka identifiée à Bhavani, Djamadagni devint un Siva en personne. — Plusieurs mythologues ont cru à l'existence réelle de Djamadagni, de Renouka, de Paraçou-Rama et de Rama.

RÊOUO, RÊOUI, RÊUO dans Saumaise, Eregbuo ou Erebiu dans Firmicus, premier Décan du Sagittaire, se reconnaît dans les deux zodiaques tentyrites à sa position (il suit le Décan apocéphale Siémê) et à l'absence de toute coiffure. La légende hiéroglyphique du zodiaque rectangulaire semble offrir quelques éléments de son nom. Rapproché de la liste des Décans d'Ératosthène, il se confond, selon les diverses hypothèses, avec Stèque, Sensaofi, Thénell, Semfoukrat.

RÉTHÉNOR, Ῥηθήνωρ, un des compagnons de Diomède, fut, ainsi que tous les autres, métamorphosé en oiseau par Vénus qu'ils avaient affecté de mépriser.

REVERENTIA, le Respect, déesse allégorique chez les Romains, était

fille de l'Honneur et de la Majesté.

RHACIOS, Ῥάκιος, Crétois, époux de Manto et père de Mopse le devin.

RHADAMANTE, Rhadamas (g. Rhadamantis), Ῥαδάμανθυς (g. -θυος), juge des enfers et dieu suprême du sombre empire, selon les insulaires de la mer Égée, fut placé par les légendes dans l'île de Crète, et rattaché à la dynastie royale de l'île. Fils de Jupiter et d'Europe, il se trouva par-là frère de Minos que, comme lui, on fit prince du monde souterrain et juge des âmes; car sur terre il avait gouverné un empire battu des flots, et formulé la morale par un code sévère. Enfin le temps vint où l'évhémérisme, prenant les romans au sérieux, s'occupait à les concilier avec l'histoire, la chronologie et la vraisemblance. Comment ce prince de Crète se trouve-t-il dans les îles de l'Égée? On répondit : 1° Il existe deux Minos. Rhadamanthe est frère, non pas de Minos Ier, mais de Minos II (frère du conquérant, non du législateur). 2° Rhadamante est donc fils, non de Jupiter et d'Europe, mais de Lycaste et d'Ida. 3° Ligué avec son autre frère Sarpédon, il dispute à Minos le trône ou plutôt une partie de la Crète; il est vaincu et s'exile. Sarpédon gagne le continent asiatique; Rhadamante choisit pour refuge les Cyclades: il y fonde des établissements, y donne des lois, civilise d'ignorantes peuplades; passe à Thèbes, épouse Alcmène, veuve d'Amphitryon, meurt, est nommé en mémoire de sa justice juge des enfers. 4° Selon quelques mythologues Rhadamante se réconcilie avec son frère qu'il nomme vice-roi des îles conquises. — Quantité de variantes secondaires se trouvaient éparses çà et là dans les vieilles traditions : très-peu nous ont été conservées. Dans l'une pourtant on voit Rhadamante visiter Phéacie (Corfou), et aller de là dans l'île d'Eubée en un jour. Chez d'autres, il a un fils, Érythre, et lui laisse ses états; ce qui n'empêche pas qu'il donne Chio à Œnopion, Paros à Alcée, Délos à Ancone, Andros à Andrée, Cyrnos à Eugine, Lemnos à Thoas, Péparèthe à Pamphile, Marionée à Évombée. Pausanias lui donne pour père Vulcain et pour fils Gortys. Dans Ibycus il aime Tale, jeune Sardiniote dont Apollodore remplace le nom par celui d'Atymne (et non Alymne). On attribue à Rhadamante la loi du talion, l'usage de faire prêter serment à l'accusé lorsque les témoins manquaient, la défense imposée à tous d'invoquer les dieux en prêtant serment. Euripide avait composé sur Rhadamante une tragédie perdue aujourd'hui. — La mythologie composite des Grecs admit trois juges des enfers, Minos, Éaque et Rhadamante, et même répartit entre eux les occupations à son gré : Minos jugeait les Africains, Éaque les Européens, Rhadamante les Asiatiques. De plus, Minos présidait. Cet agencement n'a rien d'antique. La triade a tout au plus ceci de remarquable, qu'elle semble refléter les Furies, les Gorgones, les Parques, les trois Cronides. Trois îles, Chio, l'Eubée, la Crète, fournissent chacune un juge au tribunal. Du reste, Idoménée, Achille, bien d'autres encore, figurent dans les traditions particulières parmi les juges des enfers. Comparez Sarpédon.

RHAMNUSIE, Rhamnusia, Ῥαμνουσία : Némésis. Ce surnom célèbre, et plus fréquemment employé peut-être que le nom lui-même, se liait au culte que l'on rendait à Némésis dans

Rhamnonte, où elle avait un temple magnifique et une statue colossale (dix coudées), chef-d'œuvre d'Agoracrite de Paros (ou de Diodore ou de Phidias). Le bloc unique dont l'artiste fit jaillir l'ennemie des présomptueux fut apporté de Paros en Attique par le général perse Datis, qui voulait en faire un monument de la victoire des Mèdes sur la Grèce. On assure qu'Agoracrite en avait d'abord fait une Vénus. Les bas-reliefs du piédestal de la statue offraient Léda (nourrice d'Hélène?), les Tyndarides, Agamemnon, Ménélas, Pyrrhus, etc. *Voy.* Pline le naturaliste, XXXVI.

RHAMPSINITE. *V.* Ramsinit.

RHAROS, Ῥάρος, fils de Cranaüs (un des rois de l'Attique), fut père de Célée. C'était sans doute un simple particulier vivant des fruits d'un champ modeste. Ce champ, appelé de son nom *Rharion*, devint plus tard un enclos sacré : les gâteaux offerts dans les fêtes de Cérès étaient tous faits de l'orge ou du blé du Rharion. Cérès elle-même fut désignée par le surnom de Rharia.

RHÉA (ou Rheîa, Rhîa), Ῥεῖα, la grande déesse de la Crète, fut la mère des deux triades helléniques Jupiter-Pluton-Neptune, Junon-Vesta-Cérès, que récapitulent, d'une part Jupiter (Zévs), de l'autre Junon (Héra). Lorsque l'on connut dans les îles situées entre l'Europe et l'Afrique le dieu qui porte la lame tranchante, on fit Rhéa son épouse. Aussi la mythologie composite donne-t-elle Rhéa pour femme de Crone ou Saturne, et raconte-t-elle les ruses auxquelles elle eut recours pour soustraire ses enfants à l'appétit du grand omnivore son époux. Suivant les uns, elle les lui laisse dévorer, mais ensuite les lui fait rendre à l'aide d'un vomitif fourni par Métis; selon les autres, elle n'a lieu de craindre que pour ses fils, Pluton, Neptune, Jupiter, et en conséquence, à mesure qu'ils naissent, elle les cache dans une grotte et leur substitue des blocs de pierre emmaillotés que Saturne engloutit sans s'apercevoir de la méprise. L'hypothèse qui donne les fils de Saturne comme réellement dévorés par leur père semble par l'accent des narrateurs se rapprocher de la seconde. Ces enfants qu'avale la bouche du dieu, leur père, n'existent point en chair et en os. Êtres rudimentaires, ce sont des pierres tant qu'ils restent dans l'abdomen paternel; c'est après en être sortis qu'ils vivent. Ainsi partout l'inorganisme qui précède l'organisme se formule par des pierres. Avant Cybèle, Agd-Agdistis; avant les hommes postdiluviens, les pierres que touchent Deucalion et Pyrrha; avant Ménèce et Prométhée, Atlas.—Pourvue d'un époux, Rhéa ne put rester essence première, il fallut lui trouver des antécédents, en d'autres termes un père ou une mère: ce fut Ouranos; puis, par un dédoublement familier aux écoles antiques, Ouranos et Gé (le Ciel et la Terre), qui sont eux-mêmes précédés quelquefois par le chaos. A présent se déroule à nous la théogonie que de bonne heure admirent les Grecs. 1° Ouranos et Gé, 2° Saturne et Rhée, 3° Jupiter divisible en trois frères, Junon divisible en trois sœurs. Toutefois cette théogonie serait incomplète si, parallèlement à Saturne et immédiatement au dessous d'Ouranos, on ne plaçait Titan et ses fils (*Voy.* Titans). On retrouvera dans cette grande famille Rhéa (sous le nom de Rheia) au milieu de nombre de frères et de sœurs. —Rhéa, pendant un temps déesse

suprême en Crète, ne pouvait manquer de se confondre avec des déesses étrangères; aussi a-t-elle été prise pour Cybèle, la grande génératrice des Phrygiens, pour Opis (d'où Ops), Artémis des Taures, pour Vesta, pour Junon. En effet, suivant les uns, de Jupiter et de Rhéa naquit Zagrée; suivant les autres, de Jupiter et de Rhéa naquit Proserpine qui sur-le-champ, unie à son père, devint la mère d'Iacchos.—Iacchos et Zagrée ne font qu'un, et sont Bacchus. De là l'erreur qui fit de Saturne l'époux de Cybèle; de là l'identification de Cybèle et de Vesta, et par suite la distinction de deux Vesta; de là cette prétendue synonymie de Cybèle, Ops, Rhéa, Dindymène.—Dans des mythes égyptiaco-helléniques plutôt qu'égyptiaques, Rhéa épouse du soleil cède aux sollicitations de Saturne qui la rend enceinte. Son époux lui déclare qu'elle n'accouchera dans aucun mois de l'année. Heureusement Mercure lui fournit un expédient. Il joue aux dés avec la lune : l'enjeu de cet astre, c'est la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année (par conséquent 360/72). Mercure gagne et de son gain il forme cinq jours complets, qu'il ajoute aux douze mois de l'année primitive. Rhéa se délivre des fruits de la grossesse pendant ces cinq jours complémentaires signalés chacun par une naissance : Isis, Osiris, Haroéri, Nefté, Typhon, voilà les noms des cinq enfants. — A notre avis Rhéa, vieux mot à racine orientale, veut dire reine. L'Italie le reproduit dans sa Réa Silvia (que nous écrivons sans H, parce qu'elle est latine). Souvent on dit Rhée, et l'on semble alors en faire la compagne d'exil de Saturne et la reine du Latium. En général on prend Rhéa pour la terre. On a raison; mais c'est plutôt l'essence suprême femelle, passive, et en conséquence inerte, brute, lapidiforme, opposée au principe mâle actif, organique et lumineux. Comp. LIII, 574. —On nomme deux autres RHÉA, l'une Délienne, maîtresse d'Apollon et mère d'Anius; l'autre Italiotique, maîtresse d'Hercule et mère d'Aventin. On peut y joindre Réa Silvia.

RHÉCIUS. *Voy.* CERCIUS.

RHÉNÉ, Ῥήνη : 1° maîtresse de Mercure; 2° maîtresse d'Oïlée et mère de Médon, chef grec qui alla au siége de Troie.

RHÉSOS, Ῥῆσος, roi de Thrace, devait le jour au fleuve Strymon et à la muse Calliope (d'autres disent à Terpsichore). Incarnation de l'Arès des Thraces, il brille en mythologie par ses chevaux belliqueux et rapides, émules de ceux de Diomède, de ceux du dieu de la guerre. « Jamais, disait l'oracle, si les chevaux de Rhésos boivent l'eau du Xanthe, ou mangent l'herbe des prairies du Simoïs, Troie ne tombera sous les coups des Grecs. » Priam aux abois supplia Rhésos de venir à son secours. Enfin Rhésos y consentit, et, conformément aux sages avis du vieux roi, arriva de nuit, afin de conduire ses chevaux dans les prairies du Simoïs et aux rives du Xanthe. Mais Ulysse avait été averti et, la nuit même, se mettant en route avec Diomède, il se glissa sous les tentes des Thraces. Rhésos dormait; Diomède le traversa de son épée, tandis qu'Ulysse détachait les chevaux pour les emmener. Ainsi fut anéantie encore une des fatalités de Troie.—Euripide a laissé une tragédie de *Rhésos* que nous possédons encore.

RHÈTE, RHETUS, prit part au combat livré aux noces de Persée et d'Andromède (*Voy.* RHOETUS).

RHEXÉNOR, Ῥηξήνωρ : 1° frère

d'Alcinoüs (Apollon le tua); 2° père de Chalciope, femme d'Égée.

RHIN (LE) a été divinisé par les Gaulois et, à leur imitation, par les Romains. C'était l'usage parmi les riverains de ce fleuve de confier à ses flots l'enfant qu'ils soupçonnaient être adultérin. L'épouse coupable voyait bientôt son fils noyé; les flots au contraire s'empressaient de le rendre à l'épouse fidèle. Des médailles de César et de Drusus montrent le Rhin sous la figure d'un vieillard à longue barbe assis au pied d'un massif de montagnes. Tantôt il tient à la main des roseaux, tantôt il penche une corne pleine d'eau; ou il s'appuie sur un navire, frappant symbole de la profondeur de ses eaux et de la largeur de son lit.

RHINOCOLUSTE, Ῥινοκολουστής, *mutilateur des nés*, Hercule en mémoire du traitement cruel qu'il fit subir aux députés orchoméniens qu'Ergine avait envoyés pour demander aux Thébains le tribut annuel. Les Thébains affranchis d'un impôt onéreux autant que honteux élevèrent au héros une statue en pleine campagne. La Syrie hellénisée eut une ville de Rhinocolure ou Rhinocorure.

RHODÉ ou RHODIE, Rhodes personnifiée, passait tantôt pour Océanide, tantôt pour nymphe : Océanide, elle fût aimée d'Apollon, et donna son nom à Rhodes; nymphe, elle fut mère de Phaéthon. Il faut réunir les deux données, et dire que, Nymphe Océanide, elle fut aimée d'Apollon qui en eut Phaéthon, la métamorphosa en une île, fille de l'Océan et son domicile favori, et lia son culte à l'idée des roses. En effet Rhodes s'élève au sein de la Méditerranée comme un frais lotos sur les eaux du Gange : c'est une rose-île éclose au souffle ou sous les feux d'Apollon. Pindare personnifie plus hardiment encore Rhodes, il l'appelle Rhodos et non Rhodé. Quand les dieux se partagèrent le monde, dit-il, Apollon absent de l'Olympe fut oublié; à son retour il réclama, et apercevant au fond de la mer Rhodes submergée il en demanda la propriété à Jupiter. Soudain le flot bouillonne, l'île sous-marine monte vers la surface bleuâtre, Rhodes existe. Puis tout à coup sur cette île se trouve une nymphe de même nom, fille de Neptune et de Vénus. Évidemment et la nymphe et l'île sont un même être. Une île qui surgit à la surface des flots n'est-elle pas une Anadyomène? et Vénus aussi s'appelle Anadyomène. L'Anadyomène île-nymphe dont il est ici question eut d'Apollon sept fils, Ochime, Cercaphe, Macare, Actis, Ténage, Triopas, Candale; Cercaphe fut père de trois frères, Camire, Jalyse, Linde, qui fondèrent dans l'île le culte de Minerve, et en furent récompensés par une pluie d'or. — On nomme deux autres RHODÉ ou RHODIE, l'une Danaïde, l'autre fille du devin Mopsus qui s'établit en Lycie, et par conséquent à peu de distance de Rhodes.

RHODOPE, Ῥοδόπη, n'était que la haute montagne de ce nom personnifiée. On la donnait tantôt pour une reine métamorphosée en montagne, tantôt pour une fille du fleuve Strymon amante de Neptune et mère du géant Athos.—La célèbre courtisane égyptienne Rhodope, qui des dons de ses amants éleva une des pyramides d'Égypte, appartient aussi sans doute au domaine des fables; mais il est difficile de voir dans cette fable un mythe.—Les épithètes *Rhodopeius*, *Rhodopeia* ont été prodiguées par les poètes à Orphée, à Térée, à Progné, etc.

RHOECUS, Ῥοῖκος : 1° géant; 2° Centaure; 3° roi des Marrubes en Italie. Tous trois sont des personnages ahrimaniques. Le géant en escaladant le ciel avec ses frères est mis en pièces par Bacchus métamorphosé en lion (on présume que c'est le Raktavidja hindou tué par Siva). Le Centaure fait partie des insolents antagonistes de Pirithoüs aux noces d'Hippodamie. Époux de Caspérie, le roi des Marrubes veut tuer son fils Anchémole qui a outragé sa belle-mère, et qui va chercher à la cour de Turnus un asile où il finit par être tué par Pallas.—Un RHOECUS, tout d'imagination et tout moderne, obtint les faveurs d'une Hamadryade à qui il avait sauvé la vie en raffermissant la terre autour de l'arbre dont l'existence réglait la durée de la sienne. Mais une condition lui fut imposée: ce fut de renoncer désormais à toute autre femme. Une abeille, messagère de l'Hamadryade, le prit un jour en flagrant délit, et par sa piqûre le mit hors d'état de commettre jamais d'infidélité.—Un autre RHOECUS est mieux nommé Rhécius. Comp. AMPHISTRATE.

RHOEO, Ῥοιώ, fille de Staphyle et de Chrysothémis, céda aux vœux d'Apollon, devint enceinte, et fut jetée à la mer par Staphyle, dans un coffre, y mit au monde un fils, et en arrivant à Délos, où la portèrent les flots, le déposa sur l'autel du dieu son amant. Apollon lui enseigna la divination, et en fit son grand-prêtre. Ce fut le célèbre Anius de Délos, beau-père d'Énée, selon quelques mythologues, et père des Œnotropes.

RHOETUS : 1° partisan de Phinée, tué par Persée; 2° Rutule tué par Euryale; 3° roi des Marrubes, nommé plus haut RHOECUS.

RICHIS (les) sont, dans la mythologie hindoue, des êtres surnaturels d'une sainteté parfaite. Il règne sur eux la plus grande incertitude. Souvent on emploie indifféremment les expressions de Richis, de Mounis et de Pradjapatis. A chaque instant les livres saints réunissent les dieux et les Richis. En général leur physionomie semi-humaine, semi-céleste, indique des pénitents, des patriarches, maintenant absorbés dans la Divinité. D'ordinaire on compte sept Richis: Kaciapa, Atri, Vacichtha, Viçouamitra, Gotama, Bharadouadja, Djamadagni. On nomme en outre des Maharchis, des Dévarchis, des Radjarchis, Saptarchis, ce qui revient à dire grands Richis, divins Richis, rois Richis, sept Richis. C'est que probablement les sept Richis ne sont que les chefs de file d'un peuple entier de Richis, et c'est à eux sans doute qu'appartiennent les magnifiques épithètes de grands, de rois et de divins.—Les Richis sont, chez les Hindous, un élément essentiel de la hiérarchie divine. Après la chute de Triçankou, Viçouamitra crée dans la région du sud une autre Indra, une autre famille de Makchatras sept autres Richis. — On place les Richis quatre millions quatre cent mille lieues par-delà la planète de Saturne, et on prétend qu'ils forment à eux sept la constellation de la Grande-Ourse. Cette astronomie n'est pas profonde; car il est prouvé que la plus voisine des étoiles (Sirius?) est au moins à quelques millions de lieues du système solaire.

RIMAK, dieu des Péruviens de la vallée de Rimak, était réputé prophète infaillible. On le consultait au commencement de toutes les entreprises; et les prêtres, actifs à répondre, ne restaient en rien au-dessous

des Hiérophantes, des Hosioi et des Pythies de la Grèce.

RIMAROU, huitième dieu spécial que créa le grand dieu de la Polynésie (Taaroa). C'est le dieu de la guerre (Will. Ellis, *Polynesian Research.*, II, 193).

RIMER ou RYMER, géant scandinave, fait partie des phalanges ennemies des Ases, et doit à la fin du monde être le pilote du grand vaisseau Naglefare.

RIMFAXE ou HRIMFAXE, c'est-à-dire crinière de glace, cheval de Nott, la Nuit scandinave, qui le monte lorsqu'elle marche devant le Jour (Dagour, qui est son fils). Les gouttes d'écume qui sortent de sa bouche le matin, lorsqu'il mord son frein, forment la rosée qui brille sur chaque brin d'herbe et sur chaque fleur.

RIMMON, dieu des habitants de Damas en Syrie, ne se trouve mentionné qu'une fois dans l'Écriture: c'est quand Naaman avoue au prophète Elisée qu'il a souvent prêté au roi son maître l'appui de son bras pour entrer dans le temple de ce dieu. Selden dérive ce nom du syriaque *Rim*, élevé, et en conclut que c'est le même qu'Élion, le grand dieu des Phéniciens. D'autres, se rappelant que *Rimmon*, en hébreu, signifie grenade, y soupçonnent une déesse analogue à Vénus. Ne serait-ce pas tout simplement un analogue d'Amoun-Ra (Ammon-Ré)?

RINTHOUSSAR ou HRINTHOUSSAR, race de géants de la mythologie scandinave, faisait remonter son origine à Iimer. Un jour cet être bizarre de la création primordiale s'étant abandonné à un sommeil profond, une transpiration abondante sortit de ses pores, et son bras gauche donna naissance à un homme et à une femme desquels provinrent les Hrinthoussar. En même temps de ses deux pieds surgissait un géant renommé par sa sagesse, et qui lui-même donna naissance à une famille semblable. Cette généalogie rappelle de loin celle qui fait naître les quatre couples, ancêtres des castes de l'Inde, de la tête, des bras, des cuisses, des pieds de Brahmâ. D'autre part, il semble y avoir opposition entre le géant sage et les Hrinthoussar ordinaires: c'est un dualisme dans la religion odinique. Enfin peut-être est-ce avec intention qu'on fait sortir du membre le plus noble la sous-race orgueilleuse et impie, tandis que des membres inférieurs jaillit la race pieuse et fidèle.

RISUS, en grec GÉLÔS, Γέλως, parèdre de Vénus, des Grâces et des Amours, auprès desquels il avait souvent sa statue, était surtout honoré à Sparte, comme le plus aimable des dieux, et en Thessalie par des fêtes dont la gaîté s'harmoniait avec le nom du dieu auquel étaient rendus ces hommages.

ROBIGO, RUBIGO ou RUBIGUS, déesse ou dieu rustique des vieux Italiotes, était censé présider à la nielle, vulgairement rouille (*rubigo*) des blés. On l'invoquait pour détourner ses coups, soit des céréales, soit de la vigne. Des modernes ont cru devoir y trouver une intelligence protectrice des grains (Bayeux, trad. des *Fast.* d'Ov., T. IV, p. 318, *iiii*). Il est plus simple et plus conforme au génie des anciens de voir dans cette déité, à sexe variable, une puissance typhonienne, naturellement ennemie de l'agriculture, et que l'on s'efforçait de rendre propice par des vœux, des processions et des sacrifices solennels. Sa fête, intitulée par Numa, la quatrième année de son

règne, Robigalies, se célébrait le 25 avril. Elle consistait (aux environs de Rome) en une longue procession de laïques, conduits par le flamine quirinal. On sortait par la porte Catulaire, et l'on se dirigeait sur la voie Nomentane près de laquelle étaient un temple et un bois consacrés à Robigo. Là, on sacrifiait une brebis et une chienne rousse (Festus), symbole du Chien caniculaire, des hautes chaleurs de la canicule et probablement aussi de la rouille des blés (Ovid., *Fast.*, l. IV). Il est évident que, dans cette hypothèse interprétative, c'était se prendre un peu d'avance, puisque du 25 avril à la canicule il y a deux mois. Aussi Pline (l. XVIII, c. 29), en adoptant cette explication de l'usage sacré, dit-il : « et cui *prœoccidere* caniculam necesse fit. » Il paraît qu'originairement, au lieu de la chienne, c'était une truie que l'on immolait. Parmi les formules saintes était, dit-on, une phrase analogue à celle-ci : « S'il faut que tu détruises, altère et dévore le fer des lances, des épées ; respecte nos sucs et nos grains. » Ce trait a été délayé par Ovide (ouv. et liv. cités). Les Rhodiens avaient un temple d'Apollon Érythibe (Ἐρυθίβιος). —Il n'est pas besoin d'ajouter que les Robigalies font partie de ce vaste ensemble des fêtes agriculturales que la religion étrusco-romaine introduisit dans le calendrier, comme les Sementines, les Floralia, etc.

ROBUR, la Force. *Voy.* CRATOS.)

ROMA, dans une des légendes qui lient l'origine de Rome à Troie, est une Troyenne, femme de Latinus, mère de Romulus et de Rémus, fondateur de Rome. C'est Enée qui l'a conduite de Troie aux bouches du Tibre.

ROME, ROMA, fut divinisée. Nicée, Mylase, Éphèse, Alabande, Pola lui dédièrent des autels, des temples même. On la trouve sur nombre de médailles et de bas-reliefs, tantôt seule, tantôt avec des parèdres (Réa-Silvia, la Louve, Romulus et Rémus, Faustulus, etc., etc.). C'est presque une Minerve tourrelée parfois, ainsi que Cybèle. Le plus souvent elle a le casque en tête, la pique ou bien une Victoire à la main, des trophées d'armes à ses pieds. Une magnifique Déesse-Rome (dans Sickler et Reinhart, *Alman. aus Rom.*, frontisp.) siège sur un trône décoré d'arabesques; deux ailes d'aigle surmontent son casque romain; par-dessus la blanche tunique à manches courtes, qui tombe jusque sur ses pieds, et la prétexte de couleur d'or est jeté un paludamentum de pourpre ; un sceptre orne sa main gauche. Indépendamment de la victoire qui est posée sur sa main droite, d'une main portant le vexillum, de l'autre tenant le globe du monde, deux victoires sur ses épaules semblent fixer le paludamentum. Sur une médaille de Probus (Pembrock, III, 75-17) est une Rome dans un hexastyle (temple soutenu par six colonnes). Une médaille de Lyon montre l'autel consacré par soixante nations gauloises, au confluent du Rhône et de la Saône, à Rome-Déesse et à Auguste. Dans Pédrusi, VI, 12-6, Rome assise sur les sept collines s'appuie sur son épée. Dans un bas-relief, Musée Pio-Clémentin, 5-29, Rome siège sur un amas d'armes, coiffée du casque, ceinte d'un baudrier, appuyée sur un bouclier qui porte Romulus et Rémus, allaités par la Louve. Vis-à-vis d'elle, et tenant un obélisque, est le génie du Champ-de-Mars ; au-dessus des deux figures

plane le génie du monde et de l'éternité, transportant sur ses grandes ailes Antonin et Faustine. — Roma Victrix, sur une médaille de Galba, est une amazone debout, le pied posé sur un globe; Roma Félix, sur une médaille de Nerva, est une femme armée de pied en cap, et tenant de la main gauche un gouvernail, de la droite une branche de laurier; Roma Æterna, sur les médailles de Maxence, présente le globe couronné de lauriers à l'empereur, CONSERVATOR URBIS ÆTERNÆ. Rome, sous la figure de Livie, se trouve sur une pierre gravée du cabinet de Vienne (Choix de pierres gravées du cab. imp. de Vienne): son trône, qu'elle partage avec Auguste, est décoré d'un sphinx ailé. Une autre pierre gravée montre le génie de Rome sous la figure d'un jeune homme assis sur une chaise curule devant l'autel de Mars, et tenant dans une main la Victoire, dans l'autre la corne d'abondance.

ROMÉ, Ῥώμη, c'est-à-dire la force, déesse allégorique, ne nous est connue que par une ode en vers saphiques de Mélinno. L'illustre compatriote de Sapho qualifie sa déesse de fille de Mars, de reine aux pensées belliqueuses, d'habitante de l'Olympe : une mitre d'or couronne sa tête; la Parque lui a donné la gloire, l'empire. Les rênes que tient sa main maîtrisent la terre, la mer. Elle dirige le gouvernail des états. Le temps, ce grand modificateur des choses humaines, ne change pas le vent prospère de sa grandeur. Ses flancs enfantent des milliers de héros, et grâce à elle on peut recueillir les produits des guérets. — Ces magnifiques expressions, ces riches images peuvent également s'appliquer à Romé ou à Rome qui en grec ne forment qu'un même mot. Naguère encore on se mettait à la torture pour savoir à laquelle des deux déesses était adressé l'hymne dont on vient de lire l'analyse. Nul doute qu'il n'ait été adressé à Rome, mais avec l'intention formelle d'être applicable et à la capitale du monde et à la déité allégorique. Dès-lors il est clair que cet hymne ne remonte pas, comme on le croyait avant Welcker (*de Erinna et Corinna poetriis*, etc., dans *Meletemata*, etc., de Fréd. Creuzer, 2ᵉ partie), au 6ᵉ siècle avant J.-C. C'est donc à tort que Stobée nous l'a conservé sous le nom d'Érinna, contemporaine et disciple de Sapho. C'est encore Welcker qui nous a fait connaître l'auteur véritable de ce reste précieux de l'antiquité.

ROMULUS. Voy. *Biog. univ.*, XXXVIII, 538.

ROMUS, Rome personnifiée, figure tour-à-tour comme fondateur ou comme aïeul des fondateurs de Rome. Nous le trouvons

I. Dans la famille d'Enée :
 1.) fils d'Enée (et de Lavinie? d'autres le font naître avant la ruine de Troie, et lui donnent 3 frères);
 2 et 3. fils d'une fille anonyme d'Enée, fils d'Ascagne qui est fils d'Enée ;
 4. fils d'Albe, fille de Romulus fils d'Enée.
II. Dans la famille de Latinus :
 5. fils de Latinus ;
 6. fils d'Itale et d'Électre, fille de Latinus.
III. Dans la famille d'Ulysse :
 6. fils d'Ulysse (et de Circé? on l'appelle alors Romulus ou Romus indifferemment) ;
 8. fils d'un Latinus fils de Télémaque.
IV. Hors de ces trois familles :
 9. fils d'Émathion ;
 10. fils de Jupiter.

Rien n'est moins certain que la date vulgaire de la fondation de Rome, et la filiation établie entre elle et Albe. La classification ci-jointe mettra sur la voie de quelques rapprochements. Au reste, comparez ROMA, RÉMUS, ROMULUS dans la *Biog. univ.*, et surtout l'art. ÉNÉE.

Niebuhr (*Histoire romaine*) s'est étendu sur ce sujet.

ROS, c'est-à-dire la rosée, en grec Drosos, Δρόσος, passait pour fils de l'Air et de la Lune. Ailleurs, ce sont les larmes que l'Aurore verse sur la mort de Memnon. On l'a aussi divinisée sous les noms d'Hersé et de Pandrose.

ROTH ou ROTHON était la Vénus des Véliocasses, qui donnèrent à leur capitale le nom de Rothmag (Rothomagus des Latins), aujourd'hui Rouen. Quelques historiens dérivent Rothmag, de Mag, fils du roi gaulois Gamothès, le plus ancien des chefs de la Gaule, et de Roth.

ROUDJAVITH ou ROUGIAVITH, le dieu de la guerre chez les Slaves, avait sept visages. Son nom rappelle celui de l'île de Rugen et des Rugii qui en viennent probablement. On peut aussi comparer le cheval à sept têtes d'Amida.

ROUGNOUR, géant scandinave dont la lance était de pierre à aiguiser. Thor fracassa son arme d'un coup de massue; et de là vient que dans tous les pays du monde les pierres à aiguiser semblent avoir été brisées par une secousse violente.

ROUSSALKIS, nymphes à chevelure verdâtre ou blonde, habitaient les fleuves et quelquefois parcouraient les forêts où elles formaient des danses avec les Léchies, satyres slaves. Le bas peuple en Russie admet encore ou peu s'en faut l'existence de ces nymphes, ainsi que celle de leurs compagnons. On dérive Roussalki de Roussalia, rousse, blonde.

RUANA, une des déesses agricoles des Romains, empêchait les grains d'échapper des épis. On la représentait tenant à la main un tuyau de blé dont les épis étaient intacts.

RUMANÉES, déesses des Triboci et des Vangiones, sont prises pour des déesses-mères (Comp. Rumia).

RUMIA, RUMILIA, RUMINA (de *Ruma*, mamelle) était à Rome 1° la protectrice des enfants à la mamelle; 2° des mamelles elles-mêmes. On lui offrait un mélange d'hydromel et de lait. On croit la retrouver dans certaines figures qui représentent une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle semble vouloir allaiter. — On a souvent rapproché Roma et Ruma, et donné le deuxième de ces noms comme l'explication du premier. Romulus et Rémus, dit-on, furent allaités par la Louve sous un figuier qui prit de là le nom de Ruminal.

RUMSINA, déesse agricole romaine, présidait au sarclage (*runcari*).—Un autre dieu, Subruncinator, avait la même fonction.

RUPINIE, Rupinia, déesse rustique des Ombriens, la même, dit-on, que la Robigo de la religion romaine, était censée en conséquence présider à la nielle ou rouille des blés. Ce nom se lit dans les Tables eugubines, VI, l. 26 : comp. Comment. sur Virgile, *Géorg*. I, v. 150; et Aulu-G., *Nuits att.*, V, c. 12.

RURINE ou RUSINE, déesse romaine, présidait aux champs et à toute exploitation agricole.

RUSOR aurait été selon St-Augustin un Siva du Latium; car, dit ce père, il réabsorbe tout (*rursus in se trahit*), il renouvelle, il modifie. Rusina, peut-être, n'est que Rusor au féminin. Comme c'est surtout à la campagne que pour des peuples naissants les modifications apparaissent avec puissance, Rusina devint la déesse des champs. Toutefois Rosini compare Rusor à Pluton.—Rusor serait donc pour Rursor, de *rursus*.

S

SAB, en latin Sabus, Sabinus, dieu national des Sabins qui révéraient en lui l'auteur de leur race (Caton, *Orig.*, dans Denys d'Halic., l. II, c. 49). Morelli (*l'It. av. la domin. des Rom.*, t. II, p. 44) confond à tort Sab et Sancus. Ce nom rappelle Sabaz et Siva.

SABAZ, Sabazius, Σαβάζιος, grand dieu phrygien, passait pour fils de Cybèle (et de Saturne, ajoutèrent les syncrétistes des temps postérieurs, lorsqu'une fois ils eurent identifié Rhéa et Cybèle). On lui donne pour nourrice, tantôt Hippa, tantôt Nysa. Ce nom déjà nous reporte à Bacchus. Une multitude d'autres détails achèvent de mettre au rang des faits l'identité des deux dieux. En dernière analyse Sabaz figure auprès de Cybèle, comme Iacchos près de Déméter, comme Zagrée près de Proserpine, Bacchus près de Sémélé. Comme partner d'Hippa, on le nomme Sabos ou Sab. A notre avis ces deux mots ne diffèrent pas, et nous les prenons pour Siva, *génitif* Sivacia. Une des légendes de Cybèle la montre fuyant après le meurtre d'Atys, et trouvant sur sa route Dionyse avec qui elle s'enfonce en proie à deux délires (le regret, l'amour) au fond des solitudes hyperboréennes. Là, le jeune Cadmile s'est métamorphosé en Axiocerse. Un autre mythe le fait redevenir Cadmile; il meurt de la mort cadmilique, il meurt de la main des Titans ainsi que Zagrée : Dionyse aussi, dans un récit tritopatorique, a été assassiné par deux Corybantes ses frères. — Resterait ici à dire si Sabaz et Atys ne sont pas le même personnage. Non, quoique au fond un même type ait présidé à la création des deux dieux : mais Atys a été imaginé en Phrygie même, et il est facile de voir que Sabaz vient de la haute Asie, de la Transoxane ou de plus loin. Au reste, telle est leur ressemblance, soit à titre de fils (comp. Agd et Atys), soit à titre d'amant-époux, qu'on peut souvent (en Phrygie s'entend) les prendre l'un pour l'autre : c'est ce que faisait Cybèle. — Les Sabazies (tel est le nom des fêtes de Sabaz) étaient des orgies délirantes : les danses convulsives, les gestes fous, les coups de couteau, s'y retrouvaient comme dans les Cybébées. On y invoquait le dieu par les cris cent mille fois répétés de Evoï, Saboï, Hyès Attès, Attès Hyès, que nous expliquons par « Gloire à toi, Siva, fils père, père fils, » analogue à *ὕε τοκυε* final des Éleusinies, et au vers mystique

Taurus draconem genuit, et taurum draco,

qu'on peut traduire par

Le Dieu-Taureau procréa le reptile,
Et le reptile engendra le taureau.

Le culte de Sabaz passa en Thrace, et se confondit avec celui de Bassarée. Il est probable même que le Sab des Sabins eut une origine semblable (*Voy.* Sab). La Lydie semble avoir été le point de départ secondaire de toutes ces importations en terre étrangère. — Aux yeux de quelques antiquaires *Sabazios* représenterait Sabos-Bacchos. Sikler a vu dans Sabos l'alimentateur; et il le dérive de *sabah*, rassasier. Il ajoute que la formule Évoï, Saboï, etc., était prononcée par deux chœurs, l'un de Mystes, l'autre de Coès ou prêtres; et il répartit ainsi les paroles dans la

bouche des deux groupes d'interlocuteurs :

LES MYSTES.
Évoï, Saboï (mon père, mon nourricier)!
LES COÈS.
Hyès (il est le feu ou la lumière)!
LES MYSTES.
Attès (tu es le feu ou la lumière)!
Attès (tu es le feu ou la lumière)!
LES COÈS.
Hyès (il est le feu ou la lumière)!

SAGA, la déesse scandinave de l'histoire ou plutôt de la tradition; car *sagen* signifie *dire*, et *Saga* revient au grec *mythos*.

SAGARA, célèbre radjhah d'Aïodhia, avait pour père Bahou et pour mère Kalindi. Il dut son nom à la mort prématurée de sa mère qui périt empoisonnée par la deuxième femme de Bahou (*Sa* avec; *goura*, poison). Bahou avait été chassé du trône par les Kchatriias de l'Occident et les Sakas. Sagara, muni de l'arme céleste qui lance le feu (l'agnéïastram), reconquit les états de son père, mérita par son équité le surnom de juste, épousa, ainsi que son père, deux femmes, Kessini et Soumati, eut de la première un seul fils, Açamania, de la seconde soixante mille enfants, offrit aux dieux quatre-vingt-dix-neuf fois l'açouamédham (sacrifice du cheval), et commençait le centième sacrifice, quand Vichnou, sous les traits de Kapila, vint lui enlever la victime. Soudain Sagara enjoignit à ses soixante mille enfants, puis à Ançouman, fils d'Açoumania, d'aller chercher le cheval ravi; mais il mourut au bout de dix mille siècles, sans être parvenu à retrouver le coursier. Il laissa le trône au jeune Ançouman. — Les soixante mille fils de Sagara et de Soumati sortirent tous d'une citrouille aux soixante mille pepins (*Voy.* SOUMATI). On les désigne par les noms de Sagaravanças et quelquefois de Sagarides. Conformément aux ordres du roi leur père, ils avaient creusé la terre à soixante mille ioïanas de profondeur, et fait le tour du monde, lorsqu'ils trouvèrent Kapila et le cheval volé. Le dieu irrité les pulvérise d'un souffle. C'est à cette occasion qu'eut lieu la descente de Ganga. Les eaux fécondes de Bhavani-rivière rendirent à la vie, dès qu'elle les eurent touchés, l'immense amas d'ossements et de cendres, seuls restes des soixante mille Sagarides. Encore deux remarques. 1° Les cent vingt mille bras des fils de Sagara creusant la terre à des profondeurs immenses symbolisent la puissante opération qui fut nécessaire pour creuser le lit de Ganga, soit comme fleuve, soit comme source de tous les fleuves et comme Océan. 2° Sagara veut dire Océan. Comp. SANGARIDE.

SAGATRAGAVACHA naquit de la cinquième tête de Brahmâ abattue par Mahadéva. Il avait cinq cents têtes et mille bras.

SAGITTAIRE, SAGITTARIUS ou ARCITENENS, en grec Τοξευτής, un des douze signes du zodiaque. On suppose que c'est Chiron, et on l'appelle en conséquence le Centaure. Primitivement on ne figurait dans ce neuvième compartiment du zodiaque qu'un arc, un carquois, ou une main armée d'une flèche. Plus tard, on traça les deux jambes antérieures et l'encolure d'un cheval surmontées d'un corps d'homme. Pour quelques mythologues le Sagittaire était Crotos.

SAHADÉVA, un des cinq Pandavas, devait le jour aux amours de Madri, deuxième femme de Pandou, et d'Açouan. C'était des cinq Pandavas le plus habile à tirer de l'arc.

SAÏS, Minerve dont on assure que le culte et le nom étaient venus de la ville égyptienne de Saïs en Grèce. On

s'appuyait sur le rapport des mots Neith et Athânâ. On peut voir, article MINERVE, ce qu'il faut penser de cette idée.

SAISONS (les) furent personnifiées par les Grecs sous le nom d'Hores ou Heures (trois femmes). Les Romains en firent quatre enfants, génies ailés, avec divers attributs pour nous d'importance légère. Ainsi, dans un bas-relief représentant Cupidon et Psyché, le printemps apporte des œufs, l'été un vase et un thyrse, l'automne des fruits et des rets à prendre les oiseaux, l'hiver un lièvre emblème de la chasse. Un paon au bas du tableau indique spirituellement la variété des saisons. Un tombeau de marbre antique, découvert dans des ruines près d'Athènes, représente les quatre saisons sous les traits de quatre femmes caractérisées par la diversité des couronnes, des costumes, des habits, et accompagnées chacune d'un génie. Quelquefois les anciens ont représenté le printemps par Mercure, l'été par Apollon, l'automne par Bacchus, l'hiver par Hercule.

SAIVO, esprits des cavernes, reçoivent ceux des morts que Radien-Athcié omet d'appeler au ciel supérieur. Bientôt ces victimes du crime sont conduites devant la grande Hécate lapone Iabmé-Akko, qui leur fait infliger les supplices les plus cruels par Rota.

SAKAMIÉLI, la déesse de l'amour dans la mythologie finnoise proprement dite, paraît avoir aussi été connue des Lapons.

SAKAVARLI, roi de l'île de Ceilan, est, dans la mythologie chingulaise, le plus ancien de leurs souverains, et c'est de lui qu'ils font partir leur ère.

SAKTI est aux Indes la femme de Brahm, et en conséquence la plus haute des déesses ou pour mieux dire l'unique déesse. Elle a encore un autre nom, Maïa. Nous développons à cet article le sens propre de cette dénomination, et l'on y voit que Sakti est l'énergie. Dire Maïa et Sakti ne font qu'un, c'est dire la loi, l'ordre, l'harmonie, la force créatrice, conservatrice et motrice, ne s'aperçoivent que dans et avec la matière-illusion. Ces deux phénomènes sont inséparables : l'un et l'autre existent en Brahm, la cause des causes; l'un et l'autre en émanent à la fois: Maïa-Sakti, voilà le monde; mais Maïa en est la face externe, Sakti en est la vitalité latente.—Les trois grandes déesses de la Trimourti hindoue s'appellent aussi Saktis; l'épouse de Brahm alors se distingue par le surnom de Paraçakti ou grande Sakti. Enfin sous un autre point de vue Paraçakti se dédouble en huit Saktis (analogues aux huit Vaçous), et qu'on nomme aussi Matris (*Voy.* ce nom). Ces huit Saktis forment quelquefois le cortège, non de Saraçouati, mais de la terrible Bhavani-Dourga, qu'au reste le Dévi-Mahatmiam représente encore sous d'autres formes qu'on peut prendre pour autant de Saktis.

SALAMBO, déesse babylonienne que l'on prenait pour Vénus, et dont la fête était remarquable par de grandes marques de deuil. On a tiré son nom de σάλος en grec, agitation des flots de la mer; et on l'a expliqué par source de deuil, d'inquiétudes. Pourquoi dans ce cas ne pas y avoir joint l'idée de fille des mers ou mer personnifiée? Les passions et la mer ont leurs vagues, et celles-là ne sont que les reflets des dernières. Au reste, l'étymologie grecque n'est pas de notre goût, et nous présumons que Sa-

Iambo se compose de deux mots dont l'un revient à *Nbô*, *Anbô*, chien, et par-là même nous ramène aux enfers. Comp. ANUBIS et TITRAMBO.

SALAMINE, SALAMINUS ou SALAMINIUS, un des Dactyles idéens nommés par Strabon : avec Hercule, mentionné en même temps par le géographe, et Celmis, Acmon, Damnaménée, indiqués par l'auteur de la Phoronide (Schol. d'Apoll. de Rhod., sur ch. I, v. 1126), nous trouverions le nombre classique de cinq Dactyles idéens. Mais il est éminemment probable que Celmis et Salaminius ne font qu'un (*ius*, *ιος*, n'étant que des désinences, et le radical Salamin ou Salamis pouvant aisément se transformer en Celmis). Dans cette hypothèse, la liste de Strabon complétée par la Phoronide serait encore incomplète, et il nous manquerait le nom du cinquième Dactyle. Une autre liste complète produit cinq noms presque tous différents (*Voy.* DACTYLES). On donne aussi à Jupiter le nom de Salaminius, mais comme épithète locale.

SALAMINE ou SALAMIS, fille du fleuve Asope, fut aimée de Neptune, qui la rendit mère de Cenchrée.

SALEMAH, dieu de la santé dans la tribu des Arabes.

SALÈTE, la deuxième Minerve de Cicéron (en langue égyptienne), en d'autres termes celle que cet orateur regarde comme fille du Nil.

SALIA ou CHALIA (SHALYA), adversaire de Vichnou-Krichna, figure au nombre des amis de Sicoupala. Quand ce formidable Sivaïte n'est plus, « Si je n'extermine cette race des Iadous, s'écrie-t-il, que je cesse d'être Kchatriia! » Et sachant que nulle puissance humaine ne peut triompher de Krichna, un an de suite il se flagelle, supporte le poids de chaleur du soleil, jeûne ou mange de la terre, jusqu'à ce que Siva, conjuré par ces austères pénitences, lui apparaisse, et lui accorde un immense pouvoir surnaturel. Bientôt Salia se trouve devant Douaraka : Krichna est absent ; Pradioumna, son vice-gérant, défend la ville contre le Sivaïte protégé de Siva : les deux rivaux ne cessent de faire assaut de magie. Longtemps la lutte reste indécise. Enfin Krichna reparaît. Il était temps ; les incantations de Salia l'emportaient, et allaient devenir funestes au pauvre Pradioumna. Les purs rayons de l'œil de Krichna dissipent à l'instant toutes ces illusions, et Salia sans vie mord la poussière.

SALIENS. *Voy.* l'art. suivant.

SALIUS, originaire de l'Arcadie ou de Samothrace, suivit Énée dans ses voyages, et institua le collège des prêtres saliens en Italie (Polémon dans Festus, p. 474, éd. Dacier : comp. *Vie de Numa*, 13, par Plutarque). Quelques traditions substituaient au nom de Salius celui de Saon ou plutôt de Saos (Critolaüs dans Festus). On voit que cette légende signifie tout simplement que l'institution salienne est due à une importation étrangère.—Le nom de Salius rappelle *sol* (soleil), *σέλας* (lumière), etc. (*Voy.* CABIRES et MARS).

SALIVAHANA, célèbre radjah hindou, donna son nom à une ère fameuse que vulgairement on appelle Salivahana Saka, et qui part de l'an de J.-C. 78.

SALMACIS, *Σάλμακις*, nymphe de la Carie, s'identifie étroitement à la fontaine de même nom (voisine d'Halicarnasse). Hermaphrodite étant venu se baigner dans ses eaux, elle se sentit éprise pour lui d'un amour si violent qu'elle le lui révéla sur-le-

champ. Le trouvant insensible, elle s'élança dans les ondes à sa poursuite, l'enlaça de ses bras, et obtint des dieux le bonheur de ne faire qu'un, elle et le jeune objet de sa vive tendresse (*V.* HERMAPHRODITE). — Ce mythe, si éminemment asiatique par l'idée de l'androgynisme et les brillantes couleurs de la narration, a trait de plus à la croyance qu'on avait de l'amour des eaux et des belles ondines pour les hommes. Les trois nymphes Ascanides qui s'emparent d'Hylas, les Sirènes qui cherchent sans cesse à faire tomber dans leurs pièges sous-marins les crédules navigateurs, les Muses qui offrent l'Hippocrène aux poètes, en sont autant d'exemples chez les anciens. L'article MEIBDH en fournit un autre en Irlande. Les anciens expliquaient à tort la fable de Salmacis et d'Hermaphrodite en disant que les eaux de la fontaine d'Halicarnasse rendaient efféminés et mous ceux qui s'y baignaient.

SALMONÉE, SALMONEUS, Σαλμονεύς, fils d'Éole (II) et d'Énarète, petit-fils d'Hellen et frère de Sisyphe, régna d'abord en Thessalie, puis dans le Péloponèse, où il bâtit la ville appelée de son nom Salmonée ou Salmonie. Il eut deux femmes, Alcidice, Sidéro. La première fut mère de Tyro (parfois nommée en conséquence Salmonis); la seconde est fameuse par les persécutions dont elle accabla sa belle-fille. Ce qui a surtout rendu Salmonée célèbre, c'est la manie qu'il eut de passer pour un dieu. Il supprima dans tous ses états les honneurs qu'on rendait à Jupiter; exigea qu'on l'adorât lui-même sous le nom de ce maître des dieux, et fit construire un pont métallique sur lequel il faisait rouler avec fracas un char du haut duquel il lançait des torches, brûlantes imitatrices du tonnerre. Malheur à qui avait été placé par ses ordres près du pont retentissant! malheur à qui tentait de fuir! car des hommes apostes tuaient soudain et en secret le fugitif que l'on croyait frappé par une main invisible. Enfin Jupiter, las de ces burlesques autant que cruels échantillons de fantasmagorie, darda tout de bon la foudre sur Salmonée qui, précipité dans le Tartare, alla y subir la peine due à ses crimes. — Salmonée est un Jupiter de l'Élide.

SALPINX, Σάλπιγξ (*trompette*), Minerve dans Argos, où Hégélas, fils de Tyrrhène, lui avait élevé un temple. Ce surnom singulier, qui fait de Minerve un simple fétiche, doit être rapproché de Mars-lance (*V.* QUIRINUS) ou de Skanda, épée fichée en terre.

SALUS, LA SANTÉ en latin, ne diffère pas d'Hygie, quant à la notion fondamentale. On la fit, ainsi qu'Hygie, fille d'Esculape. Ses temples étaient assez nombreux à Rome. Sa statue était cachée à tout autre qu'à ses prêtres. Sa fête était remarquable par l'usage bizarre où l'on était de jeter à la mer un morceau de pâte que l'on envoyait, disaient les prêtres, vers Aréthuse de Sicile. Dans les années où nulle armée ne sortait de Rome, on tirait les sorts de Salus; peut-être de peur que les accidents de la guerre ne fissent mentir l'oracle de la déesse. On représentait Salus jeune, assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, et tenant de la main droite une patère, de la gauche un serpent. Un autre serpent formait un cercle autour de son autel, et tenait la tête fièrement dressée au-dessus du monument.

SAMANAKODOM (vulgairement SOMMONACODON), le saint, le dieu par excellence des Siamois et d'une grande partie de l'Indo-Chine, n'est

que Bouddha lui-même, mais avec quantité de légendes secondaires, les unes calquées sur les symbolisations transcendantales de la théologie bouddhique, les autres prises au milieu des évènements les plus vulgaires de la vie et de l'histoire, et notamment à ce qu'il paraît, à la vie du huitième patriarche du bouddhisme. Nous n'avons pas besoin d'apprendre au lecteur que Samanakodom signifie le dieu chaman ou samanéen : Gott. Gotama, Cotys, Khota, Kodom, ne sont qu'un même mot; Sem, Semo, Samana (soleil), ne diffèrent pas non plus, et c'est ce nom sacré, dont Siam, aux yeux de quelques savants, n'est que la déformation, qui a donné naissance aux dénominations de chamanisme où chamaïsme pour désigner la religion des Lamas. On comprend sans peine à présent que les Siamois donnent Kodom comme nom primitif et réel de leur dieu. En effet Bouddha s'appela long-temps Gotama. — Deux généalogies principales amènent au berceau de Samanakodom. La première nous met sous les yeux l'onde primordiale, sur l'onde une feuille qui est un enfant replié sur lui-même et se mordant l'orteil, au milieu du nombril de cet enfant un lotos, dans le calice du lotos Samanakodom. Quel est cet enfant? Ce que vous voudrez, Brahm, Brahmâ, Vichnou, Siva, Samanakodom lui-même. Semblables légendes eurent lieu sur la naissance de Lakchmi, de Sri-Rama, de Krichna; comp. Haroéri. Dans la seconde généalogie Samanakodom est fils, tantôt du roi de Ceilan, Paouçontout, et de Matra-Maria, tantôt du Soleil et d'une vierge qui, surprise et honteuse de sa grossesse (comparez Atys et Cybèle), va ensevelir sa douleur et sa honte dans les bois : elle devient mère sur les bords d'un lac, place son fils sur le calice d'une fleur qui se referme aussitôt, et le voit bientôt grandir en sagesse et en vertu, ainsi qu'en taille et en beauté : puis c'est la science infuse par laquelle il étonne ses contemporains, ses aînés; ce sont d'austères et merveilleuses pénitences, des épreuves, des tours de force auxquels à peine on peut croire, et qui font trembler les cieux, chanceler l'univers. Ce sont des brahmes qu'il secourt, auxquels il donne sa chair et la chair de ses fils, de sa femme, à manger; ce sont des anges qui viennent le visiter, chanter ses louanges, l'adorer, le servir. Il passe par cinq cent cinquante corps différents. On devrait dire qu'il avait passé par cinq cent quarante-neuf corps différents, et que pour l'instant il vient de naître une cinq cent cinquantième et dernière fois. Comparez nos théories sur les Boddhiçatoas, les Bouddhas, l'absorption en Adhibouddha et le nivritta, art. Bouddha. — Sa mort est diversement racontée. Selon les uns, il s'évapora ou s'évanouit dans les airs, comme une étincelle. Suivant les autres, il fut, à l'âge de 80 ans, emporté par une violente colique après avoir mangé de la chair de porc. Dans le porc funeste était enfermée l'âme d'un ancien ennemi de Samanakodom (un Mouni au dire des uns, un génie funeste, un Man au dire des autres; mais qu'est-ce qu'un Man?), jadis tué par la main du saint. Lui-même, à la vue de son antagoniste transformé par la métempsycose en pourceau et se ruant sur lui avec furie, reconnut que sa mort était proche, et il la prophétisa. — Siam montre la trace des pieds de Samanakodom, comme Ceilan la trace des pieds de Bouddha, et le représente dans toutes les pagodes entre ses

deux disciples favoris, Pra-Mogla à droite et Pra-Saribout à gauche (Mangala et Sariboudha, qui est le même que Vrihaspati : *Voy*. Boud-dha). A la fin de l'âge actuel viendra, pour raffermir les hommes dans la voie du bien, une autre incarnation de Samanakodom, Pra-Narotte (abréviation de *Narottama*, le meilleur des hommes). On l'attend avec impatience, et plus d'une fois déjà des ambitieux ont fait passer des idiots pour Pra-Narotte.

SAMBA ou SOUMBA, fils de Krichna et de Jambavati, fille de Jambavan, introduisit dans l'Inde les Mages (Magas), nouvelles familles sacerdotales distinctes des brahmanes issus de Kaciapa. A cette différence généalogique s'en lie une plus importante : les brahmanes étaient Kachmiriens d'origine ; les Magas venaient de Saka (le pays des Saces), et le vichnouvisme en effet rayonna du pays de Mitra, Mitravan. On a symbolisé cette importation d'un culte nouveau dans l'Inde, en disant que Samba voulut corrompre les nombreuses concubines de son père.

SAMBARA, Daitia voluptueux, importunait par ses assiduités la belle Rati, épouse ou plutôt inconsolable veuve de Kama qu'avait réduit en cendres un regard de Siva. Instruit que Kama venait de renaître sous la forme de Pradioumna, le farouche Daitia enlève et jette dans l'Océan le nouveau-né : Rati, condamnée aux travaux les plus durs de la domesticité, n'a d'autre moyen pour briser des chaînes odieuses que d'assouvir les brutales fantaisies de son persécuteur. Heureusement les dieux font un miracle pour elle. Un énorme poisson arrive dans les cuisines de Sambara. Qu'y trouve Rati? Pradioumna. Elle sait bientôt que Pradioumna et Kama ne sont qu'un. Elle le nourrit secrètement, elle lui donne des leçons de magie, et enfin le jour vient où Pradioumna, instruit des mystères de cet art redoutable, extermine Sambara.

SAMIE, Σαμία, fille du dieu-fleuve Méandre, n'est pas, comme on peut le croire, Samos personnifiée. Toutefois il n'est pas impossible que quelque île fluviatile du Méandre ait porté ce nom, et que par la suite on l'ait étendu à l'île célèbre dont Lesbos fut la capitale, et Sapho la muse. Du reste, si l'on s'engage ici dans la voie périlleuse de l'étymologie, il faut plutôt penser à Sem, aux Semones, à Samana-Kodom, et peut-être aux mots gète et finnois *Zamo*, *Samo*, homme. *Voy*. Samanakodom.

SAMOS, Samus, Σάμος, fils d'Ancée et de Samie, et par conséquent petit-fils de Neptune, peut être regardé comme le héros éponyme de l'île de Samos. On aurait tort de le confondre avec Saos (*V*. ce nom). Comparez au reste ce qui est dit article Samie, et jugez si Samos ne signifie pas simplement homme ou Sem. On sait que ce dernier nom (le même que Djom, et par conséquent qu'Hercule) se retrouve à la tête de plusieurs généalogies (*Voy*. Sanc).

SAMOTÈS, Σαμότης, a été donné par des écrivains de la Grande-Bretagne comme le chef des premières colonies qui vinrent peupler le pays. On veut qu'il ait appartenu à la race celte, ce qui n'empêche pas qu'on l'ait proclamé le fils aîné de Japhet.

SAMOUNDO, femme d'Erlik-Khan, est ordinairement représentée près de son époux. Cette Proserpine du lamaïsme est peinte bleu-clair, tandis que le bleu-foncé distingue Erlik-Khan.

SANC (avec la désinence latine Sancus) ou SANG (Sangus), quelquefois, dit-on, mais très-rarement, SANCT (Sanctus), le même que Semo et le dieu Fidius, grande divinité nationale des Sabins et par suite des Romains, présidait aux serments et aux traités. Sanc avait à Rome, sur le mont Quirinal, un temple qui lui avait été élevé par Tarquin-le-Superbe, et consacré par le consul Posthumius (Denys d'Hal., liv. IX, c. 60); à moins toutefois que l'on n'adopte la conjecture qui voit dans ce temple une construction sabine, agrandie ou réparée par Tarquin. L'identité du dieu Sanc avec Hercule et avec Fidius (ou le dieu de la bonne foi) a été reconnue par les anciens, et elle est confirmée par un nombre infini d'inscriptions, par le titre de *Diovis* (Djovis, Jovis *filium*) donné au dieu de la bonne foi, par l'usage où l'on était d'invoquer et de prendre à témoin Hercule dans toute l'Italie (*Hercule, mehercule, hercle*), par l'analogie du nom égyptien d'Hercule (Sem, Som) avec celui de Semo, peut-être même par le rapport de Sanc et Sang avec le Sandak, Sandès, Sandon de l'Orient, qui furent aussi des Hercules. Quoi qu'il en soit, il ne faut point oublier que le radical du nom sacré est le même que celui de *sancire*, ratifier, jurer; de même que Fidius n'est autre chose que l'adjectif de *fides*, la bonne foi. C'est donc tout à fait gratuitement que le systématique Court de Gébelin absorbe Sem, Sam, Som, Sand, dans le mot sémitique Cham, élevé (d'où *chamim*, les cieux), et fait venir Fidius de *id* ou *hid*, temps. Certes Hercule, l'Hercule sabin comme l'Hercule oriental, peut bien être regardé, ainsi que le veut Bryant (*A new system or analys. of anc. myth.*), comme le dieu du temps et de l'année : mais en tant que Sanc, il joue un rôle moins élevé.—On célébrait la fête de Sanc le 5 juin (nones de juin). Dans son temple se voyaient encore du temps de Varron la quenouille et le fuseau de la virile reine Tanaquil, chargés de la laine même que filait cette princesse (Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, c. 48). Les augures avaient donné le nom de Sanqual (*Sanqualis*) (1) à un jeune oiseau de proie qu'ils croyaient du genre de l'aigle, et qui semble avoir été le célèbre Læmmergeyer ou vautour des moutons. St-Justin s'est trompé en prenant Sancus Semo pour Simon le magicien, et en reprochant aux païens d'avoir divinisé cet ennemi de St-Pierre et de l'Église. Tertullien n'aurait pas dû le copier; et des modernes surtout n'auraient pas dû essayer de justifier de si fortes méprises (*V.* pourtant Hammon, *Dissert. lat. sur le droit des évêq., cont. Blondel;* et Spencer, not. sur le liv. I d'Orig., *cont. Celse*). Les Latins, en invoquant le dieu de la bonne foi par le nom même de Fidius, disaient *Medius Fidius*, ce que les uns expliquent par *me dius Fidius* (avec l'ellipse *adjuvet*, *audiat*, etc.), tandis que d'autres prennent *medius* pour un adjectif, et sous-entendent *sit*. La première manière nous semble la seule simple et conforme au génie antique. On a essayé d'appuyer la seconde par un marbre qui représente un enfant

---

(1) Pline (liv. x) a un chapitre tout entier (le 8) sur l'Immussule et le Sanqual : ce qui en résulte de plus clair, c'est que les augures, dans leur fausse science, ne savaient pas même au juste reconnaitre un oiseau. Si, comme on doit incliner à le croire, le Sanqual, dans l'opinion des moins ignares, était un jeune ossifrage, il faut en conclure que c'était un Læmmergeyer; car c'est à tort que Buffon voit dans l'ossifrage des anciens, l'Orfraie, *falco albicilla* de Gm., vulg. *grand aigle de mer*. L'Orfraie chez eux était l'*Haliæetos*.

divin entre deux figures qui se donnent la main, et qui sont l'une l'Honneur, l'autre le Mérite : au-dessus de la tête de l'enfant se lisent les mots MEDIUS FIDIUS (Boissard, *Antiq.*, t. III).

SANDAK ou SANDAC, en latin SANDACUS, en grec Σάνδακος, héros solaire qu'Apollodore place dans la généalogie d'Adonis (*Voy.* l'art. CINYRE) au cinquième rang, c'est-à-dire comme fils d'Astynoüs et père du roi cypriote Cinyre, doit être regardé comme le dieu-soleil de la Cilicie. Suivant le mythographe que nous venons de citer, Sandak avait déjà régné dans la Syrie lorsqu'il passa dans la Trachéotide ou Cilicie orientale et y fonda la ville forte de Célendéris. Il y épousa Pharnacé, fille de Mégessare et en eut, selon les uns, Cinyre, suivant d'autres, Adonis lui-même.

SANDANEN. *Voy.* SANTANOU.

SANDÈS, l'Hercule de la Perse (G.-J. Voss., *de Idololat.*). Son nom, qu'on ne peut se dispenser de reconnaître comme le même que ceux de Sandon et de Sandak, puis peut-être de rapprocher des Candule, Candale et Candaule de l'Asie occidentale (*V.* CANDAULE), dériverait, selon l'opinion commune, de l'hébreu *sanad*, être en fureur. Mais alors comment rapporter Sandon à l'herbe Sandyx, Sandak à Sadoc, le juste? Heureusement ces diverses étymologies sont si peu plausibles qu'on peut sans regret en faire le sacrifice. L'idée de fureur au contraire convient admirablement à un dieu-soleil persan. La fureur du grand astre, c'est la haute chaleur. *Sol furit*, *Canis furit ;* et c'est cette période brûlante que représente symboliquement le mythe d'Hercule furieux. Du reste, les documents originaux sont muets sur Sandès. Mais peut-être n'est-il point téméraire de le croire identique au grand Dchemchid, dont la physionomie réunit presque tous les traits principaux de la légende d'Hercule (*Voy.* DCHEMCHID), et dont le nom n'est point aussi éloigné qu'on le croirait d'abord des noms connus d'Hercule. Sem, Chon, Djom, ses dénominations égyptiennes, reproduisent la première syllabe Dchemchid, et celle-ci est seule essentielle ; car on sait que l'Achémène des Grecs est le Dchemchid des Persans. Toutefois on a rapproché Sandès de Tchanda, le célèbre compétiteur hindou de Dourga. Dans ce cas il y a véritable antinomie entre Hercule dieu bienfaisant et Tchanda sivaïte funeste, déicide et impie. Mais la contradiction, loin d'être une raison de rejeter le fait, nous lance dans une large et heureuse voie d'explications historiques: plus antique que le vichnouisme, le sivaïsme s'est vu détrôner par cette nouvelle religion. Les Sivaïtes n'ont pas été alors effacés des souvenirs et des légendes; seulement on en a fait des êtres terribles autant que grandioses, méchants autant que braves sur les champs de bataille. Tchanda se trouve ainsi un dieu-feu, un dieu-soleil en délire. Vichnouite pourtant, puisque le vichnouisme l'adopte, il prend une physionomie plus douce. De ce double phénomène résulte l'Hercule furieux. De cette manière la phase sanglante de cette vie, tout entière consacrée au bonheur des hommes, s'explique d'elle-même. Comp. SIVA.

SANDIA ou SANDIADÉVI, fille de Brahmâ, apparut brillante et belle hors du corps de son père lorsque le dieu, poursuivi par les Daitias amoureux, laissa là son enveloppe hu-

maine pour fuir sous d'autres formes. Les immondes poursuivants du dieu fugitif s'aperçurent à peine de la substitution, et s'acharnant sur Saudiadévi, souillée aussitôt que née, assouvirent successivement dans les bras de cette image les désirs inspirés par l'original. On peut comparer Ixion prenant Néphélé pour Junon.

SANDON, l'Hercule lydien. C'était peut-être un surnom plutôt qu'un nom. Il lui fut donné par allusion à cette robe de femme dont Omphale le revêtit, et dont l'ampleur voluptueuse, la couleur purpurine, la transparence indiquaient à la fois et le caractère passager du dieu infidèle à ses habitudes de gloire, et le caractère lascif, délirant du culte rendu par la Lydie au dieu du jour. L'étoffe qu'Omphale jette ainsi autour du corps musculeux de son amant devait sa couleur au suc de l'herbe sandyx, et même en portait le nom. De là celui du héros. Comp. l'art. SANDAK; puis, sur tout ce qui regarde l'Hercule de Lydie, sur l'échange des vêtements, l'art. OMPHALE.

SANGARA. *Voy.* SANKARA.

SANGARE, SANGARUS, Σάγγαρος (ou SAGARIS, Σάγαρις), dieu-fleuve de l'Asie Mineure, dont presque toute la moitié occidentale jadis était comprise sous le nom de Phrygie, est surtout célèbre comme père de l'amante d'Atys (*Voy.* SANGARIDE et SAGARA). Il résulterait de la comparaison des légendes de Sangare et d'Agd, qu'en Phrygie l'univers (représenté en tant que matière-nature-passiveté, tantôt par Agdistis ou Cybèle, tantôt par la nymphe Sangaride) tirait son origine, suivant les uns, de la terre ou du roc primordial; suivant les autres, de l'onde. — On donne quelquefois à Ganymède le nom de *Sangarius puer*, quoique le *Sakaria* (tel est aujourd'hui le nom du Sangare) coulât au moins à cinquante lieues de Troie.

SANGARIDE, SANGARIS, Σαγγαρίς, amante ou mère d'Atys, était la fille du fleuve Sangare. Son nom, on le voit, n'est point un nom propre. C'est une dénomination patronymique équivalente à celle d'Océanide (Comp. l'art. SAGARA, où l'on retrouvera l'Océan, les eaux, une femme, quoique tous diversement agencés). Le nom propre, selon quelques auteurs, fut Nana. Deux légendes se lient à ces deux mots : « amante ou mère. » Dans une tradition, Sangaride rencontre l'amandier qui fut jadis le phalle d'Agdistis, et enchantée de la beauté de ses fruits en cueille, les met dans son sein, devient enceinte et finit par mettre au monde Atys que plus tard se disputent et la fille du roi Méon, la puissante Cybèle, et la fille du roi de Pessinonte. Dans une tradition inverse. Cybèle, jalouse maîtresse d'Atys, a fait jurer à ce jeune orphelin de ne jamais donner son cœur à d'autre qu'à elle. Il tient le serment jusqu'à ce qu'il aperçoive Sangaride. Dans une troisième version il n'est question que de Cybèle et d'Atys, mais nulle rivale ne s'interpose entre eux. — Considérée de haut, Sangaride s'identifie à Cybèle; car, comme Cybèle, elle est la génératrice, la passiveté féconde, l'épouse, la mère. Nul doute même que cette fille du roi de Pessinonte, à laquelle Atys est près de s'unir, ne soit elle. De Cybèle à Sangaride il y a pourtant des différences : 1° Sangaride est comme une jeune Cybèle : mère, elle se dessine après Agd et même Agdistis; amante ou épouse, elle n'apparaît qu'après Cybèle : 2° elle se substitue à elle comme Arès à

Hépheste dans la tétrade cabiroïdique.

SANI ou SANA, génie hindou analogue à Iama, dont quelquefois il passe pour frère, est pris souvent pour fils du Soleil et pour une des sept planètes, ce qui n'empêche pas qu'en même temps il ne préside à la conscience, aux destinées futures, et aux transmigrations des âmes. Il est funeste et son regard tue, met en cendres, annihile. On peut en voir un exemple à l'art. GANÉÇA. Il n'approche des hommes que pour leur nuire. Heureusement, suivant les Hindous, il est à 800,000 lieues de Jupiter (Vrihaspati); les astronomes actuels ducentuplent la distance. Aujourd'hui même il donne son nom au septième jour de la semaine (le samedi). Ainsi que Iama, il a pour attributs le corbeau, symbole hindou de la métempsycose, et les serpents vengeurs des crimes, les serpents dont la dent vénénivome représente le remords. C'est ici le cas d'indiquer, avec les noms des sept jours de la semaine aux Indes, les dieux, soit gréco-romains, soit hindous, qui correspondent à chacun d'eux.

JOURS DE LA SEMAINE.		DIEUX CORRESPONDANTS.	
EN EUROPE.	AUX INDES.	GRECS-LATINS.	HINDOUS.
Dimanche.	Souriadivaça ou Aditiadinam.	Soleil.	Souria
Lundi.	Somadivaça ou Somadinam.	Lune.	Soma.
Mardi.	Mangaladinam.	Mars.	Mangala.
Mercredi.	Boudhadinam.	Mercure.	Boudha.
Jeudi.	Vrihaspatidinam.	Jupiter.	Vrihaspati.
Vendredi.	Ouçadivaça ou Soukradinam.	Vénus.	Soukra.
Samedi.	Sanidinam.	Saturne.	Sana.

On représente Sani muni de quatre bras, monté sur un corbeau, et entouré de couleuvres qui forment un cercle autour de lui; enfin la couleur de ses chairs est bleue.

SANKARA : 1° Siva; 2° Vichnou, mais sans doute Vichnou idéalisé, Vichnou s'élevant à Brahm, Vichnou Adibouddha ou Baghavan. Voici de quelle manière s'exprime Krichna (10e lecture du *Bhagavat-Gita*) dans une de ses magnifiques allocutions au sage disciple Ardjouna : « Je « suis l'âme qui réside au sein de tous « les corps; je suis le commencement, « le milieu et la fin de toutes les créa- « tures. Entre les Aditias je suis Vich- « nou, entre les luminaires célestes « Ravi le resplendissant, Maritchi « entre les Maroutas, Saci entre les « Nakchatras. Entre les Védas je « suis le Sama-Véda, entre les Dé- « vas Vaçava, entre les Roudras « Sankara, entre les Vaçous Pavaka; « entre les pontifes sacrés Vrihaspa- « ti, etc., etc. Entre les lettres je « suis l'A; entre les mots je suis la « copule qui les unit. Mais à quoi bon « tous ces discours? ô Ardjouna! « l'univers entier repose dans mon « essence. »

SANKARA ATCHARIA est le plus célèbre persécuteur des Bouddhistes. Après avoir anéanti leur culte au sein de l'Hindoustan, il se rendit au Népâl et au Tibet pour y exercer les mêmes rigueurs. Là, il eut une discussion avec le grand Lama. Ne sachant que lui répondre, il s'éleva au ciel par une force magique : le Lama ficha un couteau dans la place qu'occupait à terre l'ombre de l'or-

gueilleux Sankara, planant dans la nue : aussitôt Sankara tomba sur la lame étincelante, qui lui ouvrit le cou et le tua à l'instant. Comp. ZAMOLXIS.

SANKARA-NARAIANA ou SANGARA-NARAINEN est pris aux Indes pour Siva-Vichnou hermaphrodite : Siva, dans ce cas, est le principe mâle ; Vichnou, le principe femelle. Il y a entre Sankara-Narâïana et Arddhanari cette différence qu'Arddhanari résultant de la fusion de Siva et de Bhavani-Ganga, l'hermaphroditisme apparaît plus directement. Indépendamment de toute cette foule d'idées mystiques qui de près ou de loin se lient aux dieux hermaphrodites, il y a ceci à remarquer sur Arddhanari et Sankara-Narâïana, et spécialement sur le dernier, que par eux on arrive à réabsorber la trinité dans l'unité : Siva et Vichnou féminisé représentent le lingam dans l'ioni, la colonne de feu dans la coupe féconde ; puis vient Brahmâ, qui est la base, le piédestal de cette coupe-ioni. Création, conservation-matière, modification-forme, ainsi tout s'échelonne et s'unit de la manière à la fois la plus pittoresque et la plus saisissante ; et ces trois ne font qu'un, ils font Brahm. — En un sens, collatéral et accessoire bien entendu, Sankara-Narâïana est l'emblème de la fusion des deux religions hindoues les plus célèbres, le sivaïsme et le vichnouisme. — On peint Sankara-Narâïana blanc d'un côté et bleu de l'autre. Comp. HAR-HÉRI.

SAN-PAU, dieu mongol, kalmouk et tibétain, semble être l'essence suprême. On le représente tricéphale et assis comme les seigneurs orientaux sur un tabouret auprès duquel repose un arc, symbole de la puissance des trois têtes qui surmontent le buste unique de l'idole : celle du milieu est la plus élevée, la plus grosse, la plus majestueuse, la plus méditative ; elle semble aussi la plus âgée; une espèce de mitre couronne ses cheveux. Les deux têtes placées à côté de celle-ci n'ont d'autre coiffure qu'un petit bonnet rond ; celle qui est à droite paraît la plus jeune. La main droite porte un cœur enflammé, symbole du vif amour que lui inspirent les mortels, et la gauche un sceptre couché dans l'attitude du commandement lorsque le général intime un ordre. La figure qui est à gauche indique et plus d'années et de plus profondes méditations : un lis épanoui dans une de ses mains symbolise la douceur, la candeur, le refuge ; un miroir dans l'autre annonce que tout ce qui se passe dans l'asile mystérieux des cœurs vient se peindre et se refléter là. Les trois personnages de la Trinité tibétaine résumée par San-Pau sont Giam-Ciang, Tsihana-Tortseh, Tsenrési, ou si l'on veut Sangh-Kie-Kontsioa, Tsio-Kontsioa, Kedoun-Kontsioa. Le dieu suprême qui plane sur les trois personnes, et dont en conséquence San-Pau est le type, le symbole, s'appelle Hopamé (*Voy.* ce nom).

SANTANOU, radjah hindou, figure dans le Mahabharata comme le bisaïeul des Pandous et des Kourous, et en conséquence comme le patriarche de la dynastie lunaire. Jadis Santanou avait été Gana (disciple de Siva) et rendait de fréquents hommages au dieu qui règne sur le Kailaça. Mais dans ces pieux pèlerinages il sentit de l'amour pour Ganga, Ganga sentit de l'amour pour lui. Siva, qui lit au fond des cœurs ces pensées adultères, transforme Gana en singe et condamne Ganga, la fra-

gile déesse, à vivre loin de l'époux qu'elle a outragé. Voilà Ganga et le singe seuls dans la forêt! Le sentiment de leur dégradation les fait revenir à résipiscence; toujours voisins, ils restent chastes. Siva les voit alors d'un œil un peu plus doux, et prononce que lorsqu'ils auront subi ensemble encore une transmigration il leur pardonnera. Gana renaît sous la forme de Santanou, descendant de Kourou, frère de Iadou; Ganga, trouvée sur les bords du fleuve qui porte son nom, est adoptée par le radjah de Canodje(ou Kaniakoubdja). Parvenue à la jeunesse elle épouse Santanou, mais à condition qu'elle disposera de ses enfants à son gré. Six fois mère, elle noie ses six premiers fils; Santanou sauve le dernier, l'élève, lui donne le nom de Bhichma, sous lequel il devient un des plus illustres héros de l'Inde. Mais il a violé un serment solennel, et il y a long-temps que Ganga, le quittant pour revenir dans les bras de son premier et divin époux, s'est réabsorbée dans les eaux du fleuve éponyme. Santanou alors épousa une seconde femme, et en eut Vitchitraviria.

SANTÉ. *Voy.* Salus et comp. Hygie.

SAON, Σάων, découvrit le premier la grotte (depuis oracle) de Trophonius. Quelques mythographes l'identifient à Saos (*Voy.* ce nom).

SAOPHIS, Σάοφις, quinzième dynaste du latercule d'Eratosthène, serait, selon Dupuis, le troisième Décan du Lion, Phoupé de Saumaise, ou Phouonisié de Firmicus (*Voy.* Décans).

SAOS, Σάος, héros éponyme du mont Saoce, dans l'île de Samothrace, et peut-être de l'île entière, est donné par les uns comme le conducteur d'une colonie étrangère qui vint s'établir dans l'île, célèbre depuis par le culte des Cabires; par les autres, comme le premier législateur des Samothraciens. Ne pourrait-on entendre ici par législateur l'introducteur de quelque culte tellurique? En effet, on identifie à Saos un Saou donné comme ayant découvert l'antre de Trophonius. — Selon Welcker, Samos et Saos ne diffèrent point; Samos et Saos ont été des noms d'Hermès; Samos et Saos ne diffèrent point du Sabos (ou Sab) phrygien. Peu importe donc d'examiner si notre Saos aura été l'éponyme du mont Saoce ou de l'île qui primitivement se nommait Samos. Welcker rappelle ensuite que, selon Suidas, Sôkos est une forme de Saos. Or Sôkos suppose bien évidemment Saocos, d'où Saoce et Saocis. Pour nous, non-seulement Saos, Sabos et Samos semblent liés, mais nous ne balançons pas à en rapprocher très-intimement les noms de Zéou (Zévs, Jupiter), Sovk et Siva. Toutefois que l'on ne s'imagine pas que tous ces mots furent de prime-abord des traductions les uns des autres: Siva devint, en tant que funeste et planète, Saturne; Sovk, en tant que puissant et planète, Jupiter; Zéou, en tant qu'ardent, dionysiaque, jeune, beau et soumis à l'empire d'une Bhavani de l'ouest, Sabos; puis il meurt, il est homme, il est chthonien ou hypochthonien, il est Cadmile, Hermès, Bacchus, etc., etc.

SAOUMANAÇA, éléphant colossal placé à l'angle-ouest de notre globe, est un des quatre qui en le supportant portent les Patalas, les Douipas et les Souargas, c'est-à-dire l'univers (*Voy.* Ganga).

SAPANDOMAD. *Voy.* Sefendomad.

SARAÇOUATI (vulgairement SARASWATI ou SARASSUADI), sœur, fille et femme de Brahmâ, le premier des trois membres de la Trimourti (trinité hindoue), avait long-temps été poursuivie par son père avant de consentir à l'union en apparence sacrilège dont ils offrent le modèle au monde. A chaque mouvement que faisait Saraçouati pour se dérober à ses impudiques désirs s'élevait sur la nuque de Brahmâ une nouvelle tête avec une face nouvelle. Lorsqu'il en eut quatre, Saraçouati, ne pouvant échapper à sa vue, prit son vol vers les cieux. Soudain Brahmâ, jetant les yeux dans cette nouvelle direction, s'arma d'une cinquième tête; mais Siva, irrité de tant d'audace, la lui abattit; et c'est alors que commencèrent les incarnations et les pénitences de Brahmâ repentant.—La plupart des nombreuses divinités de la religion brahmaïque ne semblent pas naître de Brahmâ et de Saraçouati; elles se dessinent comme hautes émanations, les unes sous le dieu, les autres sous la déesse. Telles sont par exemple les huit Matris ou Saktis (*Voy.* MATRIS et comp. SAKTI). Toutefois on donne comme nés directement de Saraçouati, 1° Naréda, le dieu de la Sagesse; 2° Dakcha, le premier des Pradjapatis; 3° les six Ragas, génies qui président aux modes musicaux et qui, avec leur cour de Raginis, de génies inférieurs et de Ragas décidément subalternes, forment une population musicale très-nombreuse. — Saraçouati préside à la science, à l'harmonie, au langage, à la musique; ou plutôt c'est la science même, la sagesse divine, le vrai Logos, le Verbe. Aussi a-t-elle les surnoms de *Vatch* (la voix), de *Bhavati* (l'histoire), de *Ghi* (l'éloquence), de *Vakervani* (rectrice de la parole). Saraçouati, son nom habituel, signifie qui préside aux sons. De plus, elle partage avec Lakchmi le nom de Sri. Mahaçouaragrama, la tonique personnifiée, la rectrice de la gamme n'est que son émanation, et les 16,000 Ragas (quand on en compte 16,000) sont 16,000 Saraçouati subalternes, comme les 16,000 vierges que Vichnou épouse sont 16,000 Lakchmi. — D'ordinaire Saraçouati est représentée dans les bras de son père-frère-époux, qui brûle pour elle d'une passion éternelle; ou bien seule, un livre ou un vina (lyre) dans la main. On sait que son fils Naréda passe pour l'inventeur de cet instrument (Voy. *Syst. brahm.* du P. Paulin, pl. 11).—Sagesse divine, Saraçouati ne s'en identifie pas moins à la nature. C'est une Athânâ, mais aussi une Athânâ-Physis. Productrice des sciences, elle tend en un sens à devenir industrielle. Sous son époux se dessinent les Tchoubdaras; qu'est donc alors Saraçouati? Une Athânâ unie à Hépheste. Ce n'est pas tout: quel est le chef des Tchoubdaras? Viçouamitra, Hépheste hindou. De cette manière Saraçouati se rapproche de Junon, mère de Vulcain (Hépheste). Saraçouati d'ailleurs est l'air, l'air sonore; la voilà sous un autre point de vue Héra (Junon). Enfin elle est la grande Ragini, la Ragini dont toutes les autres découlent; c'est dire qu'elle est le type de cette Mnémé ou Mnémosyne dont les Muses naquirent. Jupiter aussi est frère en même temps qu'époux de Junon, et il la sollicite long-temps avant d'arriver à la séduire.

SARAMA, mère de ce jeune enfant qu'un jour repoussèrent brutalement les frères de Djanamédjaïa occupé alors au grand sacrifice de Kou-

roukchatia. L'enfant alla se plaindre à sa mère, qui maudit les trois princes et leur dit : « Il viendra un temps où la terreur panique vous saisira lorsque vous vous y attendrez le moins. » Sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

SARDE, SARDUS, Σάρδος, chef des Libyens qui colonisèrent les premiers la Sardaigne. Cette île se nommait primitivement Ichnuse (Ἰχνοῦσα) ou Sandaliotide (σανδαλιῶτις; de σανδάλιον, sandale), vu la ressemblance frappante de sa configuration avec le pas (ἴχνος) ou le pied d'un homme. On donne Sarde comme le fils de l'Hercule égyptien ou libyque Macéris (Paus., X, c. 17).

SARDO, Σαρδώ, Sardes personnifiée, mais comme femme, dispute au héros de l'article qui précède l'honneur d'avoir jeté les fondements, d'avoir fourni le nom de la capitale de la Lydie.

SARIAFING, l'Ahriman des habitants de l'île Formose, se plaît, disent les dévots, à enlaidir par la petite-vérole et ses infirmités l'espèce humaine que Tamagisanhach a créée belle. Sariafing habite le nord. On l'invoque avec ardeur et plus fréquemment peut-être que Tamagisanhach.

SARIBOUT et chez les Siamois PRA-SARIBOUT, un des deux disciples favoris de Bouddha ou Samanakodom; l'autre est Pra-Mogla, Mogala ou Mangala. — Saribout, que l'on représente dans toutes les pagodes de l'Indochine à côté de Samanakodom, ne doit-il pas se nommer Sri-Bouddha?

SARON, Σάρων, héros éponyme du golfe Saronique (entre l'Argolide et l'Attique), était selon les légendes un roi de Trézène. Comme les Eurotas, les Énée, les Oannès, après une courte apparition sur la terre il se réabsorba dans les eaux : voici de quelle manière on amène le dénouement. Saron était un ardent et habile chasseur. Un jour il poursuivait un cerf qu'il se croyait sur le point d'atteindre, mais qui pour lui échapper se jeta dans la mer à la nage; il s'y jeta comme l'animal; mais peu à peu il se laissa entraîner si loin que les forces lui manquant il se noya. Son corps rapporté sur la plage reçut les honneurs funèbres dans le temple de Diane, que cet évènement fit nommer Saronide. — Les Druïdes aussi dans Diodore de Sicile s'appellent Saronides.

SARPÉDON, Σαρπηδών, roi de Lycie n'est autre que le Sérapis humanisé de l'Asie-Mineure. Il y avait deux légendes sur lui. Dans l'une, fils de Jupiter et d'Europe, il a pour frère Rhadamanthe et Minos, dispute au dernier la couronne de Crète, se voit obligé de renoncer à ses prétentions, et à l'exemple de Rhadamanthe quitte son pays natal, soit pour former un établissement dans quelque contrée voisine, soit pour être vice-roi de quelque pays conquis par Minos. En général, on veut qu'il s'exile en Cilicie, et que là, s'attachant à la cause de ces braves attaqués par les Lyciens, il se signale par ses exploits. Vainqueur, il reçut en partage une portion de la Lycie, y fonda un royaume et laissa la couronne à son fils Évandre. Dans l'autre hypothèse Sarpédon est le fils d'Évandre et de Déidamie, fille de Jupiter et de Laodamie. Pour les évhéméristes qui distinguent deux Sarpédon, Sarpédon II est fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellérophon. Laodamie (ou Déidamie) a deux frères qui se disputent l'héritage paternel. Il fut convenu que l'on placerait un anneau sur la poitrine d'un enfant cou-

ché sur un lit, et que celui-là serait roi, qui ferait passer une flèche dans la bague. Laodamie consentit à ce que son fils servirait ainsi en quelque sorte de point de mire aux prétendants. Charmés de cette abnégation maternelle, les Lyciens dans la suite donnèrent le sceptre au jeune Sarpédon. Doit-on entendre par-là que soit à Sarpédon Ier, soit à son fils Évandre succéda un Bellérophon qui lui-même eut pour successeur Sarpédon II; ou bien est-ce que Sarpédon II, successeur immédiat de Sarpédon Ier ou d'Évandre, joignit dans la suite aux états hérités de son père ceux de ses oncles maternels? Nous laissons à débattre cette grave question à ceux qui prennent la fable pour de l'histoire. Ce qui a surtout immortalisé la mémoire de Sarpédon, c'est que nous le voyons paraître dans l'Iliade, parmi les auxiliaires de Priam. Quittant son palais, sa jeune épouse, son fils qui ne balbutiait pas encore, il vient à la tête des Lyciens chercher de la gloire dans les champs de la Troade: il l'y trouve; mais en même temps il y trouve la mort. Tlépolème en le blessant à la côte est tombé sous ses coups. Le 5e corps conduit par lui et en même temps par Glaucus et Astéropée franchit le fossé du camp grec, ses pieds ont escaladé les murailles, Alcmaon qui a voulu les défendre n'est plus qu'un cadavre. Ajax et Teucer l'attaquent en vain: la lance de l'un ne perce que son bouclier, les traits de l'autre n'entament pas sa poitrine. L'instant fatal arrive pourtant! En vain Jupiter qui voit un fils dans Sarpédon voudrait ajourner le sinistre dénouement, et délibère sur les moyens de l'arracher à la mort. Patrocle s'élance, voit le sang jaillir des flancs de Pédase son coursier, et tue Sarpédon. Le chef Lycien tombe sur la poussière qu'une pluie du sang envoyé par Jupiter pour honorer la mort d'un fils si cher, inonde et rougit soudain. Les chevaux du héros devinrent la proie des vainqueurs, son cadavre seul fut sauvé de leurs mains; il est vrai qu'il en coûta un nouveau combat aux Troyens, ou plutôt il en coûta au dieu Lycien, Apollon, la peine de prendre lui-même le corps de Sarpédon sur le champ de bataille. Ainsi l'ordonnait Jupiter! Déjà les Grecs vainqueurs l'avaient dépouillé de ses armes: enlevés par le dieu du jour ses restes inanimés furent à l'instant même lavés dans le Xanthe, parsemés d'ambrosie, revêtus d'habits immortels et confiés au Sommeil et à la Mort qui les transportèrent en Lycie. Les traditions secondaires voulaient que Sarpédon ne fût jamais sorti de son royaume: on montrait dans cette contrée le tombeau de Sarpédon. Mucien, gouverneur de Lycie, prétendit avoir trouvé dans un temple une lettre de Sarpédon écrite de Troie. Quiconque sait découvrir dans un mythe l'idée principale reconnaîtra dans Sarpédon Sarapi-Adon (le seigneur Sérapi), la momie-modèle, le dieu-Momie, le roi des enfers, le juge des âmes: ces deux dernières fonctions s'impliquent; mais roi-juge s'est dédoublé en roi et juge, Minos et Sarpédon. Toutefois il ne serait pas impossible que Sarpédon revînt à roi des Serpents, Sarparadja ou Sechanaga.—On nomme aussi un 3e SARPÉDON, fils de Neptune, frère de Poltis, et tué par Hercule. Il est évident qu'il ne diffère pas des précédents.—On donnait le nom de Sarpédonium à deux caps, l'un de la Chersonèse de Thrace, l'autre de la Lycie, à l'embouchure du Calycadne.

SARRITOR, un des dieux agricoles latins, présidait au sarclage.

SATACIVA (ou **SADACIVA**), le vent personnifié, est un des 5 éléments hindous, qui avec la trinité Mana-Ahankara-Mahanatma forment une Ogdoade sacrée. Maha-Ahankara-Mahanatma est une véritable trinité. Les 5 éléments forment ce que l'on appelle le Pandjakarvagel.

SATAROUPA, 1re femme créée par Brahmâ, immédiatement après Menou regardé comme le premier homme. Dès qu'ils respirèrent tous deux, Brahmâ leur dit : « Croissez et multipliez. » — Il existe aux Indes mêmes des mythes totalement différents sur la création de l'homme (*Voy.* SOUDRA).

SATÉ ou **SATI**, Σάτι, déesse égyptienne de la 2e classe se trouverait dans un tableau synoptique des Treize-Douze (*Voy.* ce nom) immédiatement au-dessous d'Ilith ou Souan, représentante de Pooh et rectrice de toute la pentade élémentaire. Comparativement aux autres dieux de la série des dynastes, Saté se trouve donc la 7e ou la 8e selon que l'on compte ou que l'on omet Fré-Djom l'archidynaste. Elle a pour correspondant mâle dans la colonne sidérique Pi-Zéou. Pi-Zéou est l'émanation du premier Khaméphis Amoun ou Knef; Sati est l'émanation de Neith, fille-épouse d'Amoun : il y a parallélisme parfait entre les deux couples divins, Sati répond à Pi-Zéou comme Neith à Knef, et Knef s'incarne en Pi-Zéou, comme Neith s'incarne en Sati. Cosmologiquement parlant, Pi-Zéou est Jupiter, la plus grosse des planètes, et (tant qu'on ne connaît pas exactement Saturne) la plus haute, la plus lente à parcourir son immense orbite; Sati fut le plus élevé, le plus noble des cinq éléments, l'Éther. Toutefois de bonne heure on s'habitua à ne voir dans cet Éther que l'espace semi-lumineux qui sépare la lune de la terre, en d'autres termes l'Éther sublunaire, qu'il ne faut pas confondre avec l'atmosphère terrestre, ceinture réelle de notre globe, représentée par Bouto II. Ces aperçus confirment avec bonheur tout ce que nous avons dit plus haut du rapport de notre couple dynaste avec le couple Khaméphis. Amoun, le 1er et le plus élevé, le plus majestueux et le plus ancien des Démiurges, se reflète naturellement dans la planète qui roule à 150 millions de lieues du soleil, et dont l'orbite ellipsoïde parcourue en 15 ans en a presque un milliard; Neith considérée tantôt comme volonté suprême de Knef, tantôt comme l'Ether d'ou va jaillir le feu-lumière Fta, se reflète de même dans un Éther sublunaire. Les Grecs, pour qui Pi-Zéou émanation d'Amoun avait été le Zévs nommé en latin Jupiter, ne pouvaient manquer de prendre Sati pour Héra ou Junon. — Sati, déesse dynaste et par-là même subordonnée, est dite dame de la région inférieure. Mais qu'est-ce que la région inférieure ? l'espace qui s'étend de la lune à la terre, ou bien encore l'hémisphère austral sous qui semble s'abîmer le soleil, soit pendant la nuit si l'on ne songe qu'à la course diurne, soit pendant six mois de l'année si l'on songe à la course annuelle ? Les divinités de la deuxième classe en effet ne sont que celles de la première, à un degré plus bas dans l'échelle hiérarchique des formes divines. A Amoun-Ra s'est substitué un Amoun-Ra à tête de bélier : Hhonsou a fait place à Knef. De même l'anthropocéphale Neith s'éclipse pour ne laisser paraître que Saté, Athor s'évanouit pour laisser Anouke sa doublure recevoir les hommages du Pharaon. — Dans les monuments funéraires l'image de Sati est multipliée.

Tantôt, au-dessous de Tpé, elle sépare les scènes ou figurent les dieux astromorphiques et cosmogoniques des scènes purement funèbres; tantôt elle se proclame en un sens encore plus techniquement matériel la dominatrice des régions inférieures, car toutes les scènes auxquelles elle semble ainsi présider sont peintes sur le bas du couvercle des cercueils; tantôt ses images couvrent les coins des tableaux partiels que présentent les riches momifications, principalement les bras (Voy. la belle momie figurée, planche LXXXII a, tom. IV de la trad. française de Creuzer, par M. Guigniaut). Saté est habituellement à genoux; sa coiffure est blanche ou bleue : tantôt une palme, tantôt le pchent, emblème de la domination sur les régions inférieures, couronne sa tête; la croix ansée, le sceptre à fleur de lotos, commun à toutes les déesses, brillent entre ses mains. Le vautour symbolique des déesses-mères enveloppe quelquefois sous les larges replis de ses ailes, les cuisses et les jambes de la déesse; quelquefois aussi une tunique le remplace; mais le plus souvent des ailes à vaste envergure sortent des épaules mêmes de Saté, et dans les monuments funéraires on la voit obombrer ainsi soit l'épervier emblème de Fta, soit ce qui est plus remarquable les éperviers, âme du défunt. Deux images connues de Saté (*Descript. de l'Egypte*, pl. XVI, n° 1, tome I) la montrent avec les chairs peintes en rouge, contrairement à l'usage des Égyptiens, qui réservaient cette teinte pour les dieux mâles. Un riche tapis hiéroglyphe et symbole de seigneurie est sous ses pieds; et sous le tapis un bouquet de fleurs de lotos dont les deux extrêmes sont toujours brisés et inclinent languissamment leur tête vers la terre. L'effigie sainte ainsi posée est elle-même un hiéroglyphe et doit se lire Saté, déesse vivante et âme de la région inférieure. L'ourée ou serpent royal (vulgairement basilic, pour les naturalistes hadjé) lui était particulièrement consacré, et dans nombre de monuments il l'accompagne et la représente.

SATI, la même que Mahanatma, et par conséquent que Mahabhonta, qu'Hiraniagarbha, que Brahmâ, etc. Sati veut dire la vérité, la vie.

SATIABHAMA, une des Naiikas (les huit épouses favorites) du dieu hindou Vichnou-Krichna, disputait sans cesse son cœur à Roukmini. C'est elle qui engagea son lumineux époux à combattre Indra pour lui enlever l'arbre de la sagesse, et le planter dans le jardin de Satiabhama. C'est elle qui, excitant le courroux de Krichna contre les fauteurs du sivaïsme, lui mit les armes à la main contre tous les parents de Roukmini (Roukmi, Djaraçandha, etc.). C'est elle qui fait avec le fils de Dévaki le tour de l'Inde, de la terre et des cieux, et qui, pour voir le fort aux sept enceintes qu'occupe Naraka ou Bhoumaçoura, détermine la guerre dont le résultat est la mort du géant aux cinq têtes et la prise des sept forts. C'est elle enfin qui, lorsque la terre (Bhoumi) éplorée se jette à ses pieds, et lui offre un riche collier de pierreries, la suppliant d'intercéder en faveur de son petit-fils auprès de Krichna, parvient sans peine à obtenir pour le jeune fils de Bhoumaçoura le trône dont son père vient d'être dépouillé en perdant la vie.—Satiabhama était la fille de Satiadjit dont l'article suit.

SATIADJIT, sage ou prince hindou des environs de Douaraka, était un adorateur du soleil, et en récompense de sa piété reçut du dieu une

escarboucle magnifique. Krichna l'aperçut, et lui fit entendre que cette pierre merveilleuse lui plaisait : Satiadjit feignit de ne pas comprendre les phrases ambiguës et claires pourtant de Krichna, rentra dans le palais et confia le joyau à son frère Praçana. Non moins enchanté que Krichna de la beauté de l'escarboucle et moins délicat dans le choix des moyens, Praçana la cacha dans les replis de son turban, partit pour la chasse, et ne revint pas. Satiadjit accuse sourdement Krichna. Soudain le fils de Dévaki, pour se laver d'un soupçon outrageant, s'enfonce avec Satiadjit dans les bois parcourus par Praçana, parvient dans la grotte de Djambavan que d'abord il combat, et avec lequel ensuite il forme amitié, épouse sa fille Djambavati, et retrouve l'escarboucle qu'aussitôt il remet à Satiadjit. Le sage, dans l'excès de sa joie, lui confie le trésor le plus cher qu'il possède après l'escarboucle, sa fille Satiabhama qui fut une des huit épouses favorites de Krichna. Plus tard, l'escarboucle causa le meurtre de Satiadjit, et divisa les deux frères Bala-Rama et Krichna, qui jusqu'alors avaient été si unis. — L'escarboucle de Satiadjit est évidemment le symbole de la richesse, source de dissensions et de guerres : son éclat réfléchit celui du soleil; c'est comme un soleil terrestre et même tellurique, car quand elle est dans les mains de Satiadjit, dans le turban de Praçana, dans la grotte de Djambavan, elle n'étincelle pas seulement à la surface de la terre, elle étincelle dans ses entrailles mêmes. Du reste sur la poitrine de Vichnou étincelle un autre diamant, Kastrala, une des productions de la mer de lait. — Praçana semble transgangétique, et comme tel reviendrait à Siva, Içania, Pra-Içana.

SATIAVRATA, radjah hindou, régnait à l'époque où le fort démon Haïagriva, profitant du sommeil de Brahmâ, dévora les Védas qui avaient coulé de sa bouche. Pieux serviteur de l'esprit qui se meut sur les eaux, Naraïana, et même n'ayant que les eaux pour aliment, Satiavrata s'acquittait avec scrupule de ses ablutions dans le fleuve Kritamala. Tout à coup un petit poisson se présente à sa vue, Satiavrata le recueille, le place dans un bocal, se promet de le visiter souvent. O miracle! au bout de quelques heures le poisson a grandi, se trouve à l'étroit dans le vase qui lui sert d'asile. Satiavrata le transporte dans une cuve; bientôt la cuve aussi se trouve trop exiguë. Un étang, un lac, un fleuve reçoivent ainsi successivement le merveilleux poisson. Satiavrata enfin ne peut lui trouver d'habitation convenable que l'Océan. « Encore sept jours, » lui dit alors le dieu-poisson, car évidemment c'était un dieu, c'était Vichnou, « et tout sera submergé! Mais au sein des vagues dévastatrices un grand vaisseau t'apparaîtra; entre-s-y muni de toutes les plantes, de toutes les graines, accompagné des sept Richis, entouré des couples de tous les animaux. » La prédiction s'accomplit. La mer franchissant ses rivages, inonda la plaine, des nuages immenses versèrent des pluies qui l'accrurent encore; Satiavrata entouré de cadavres allait périr, lorsque le navire annoncé par Vichnou s'approcha. Il y entra, et soudain Vichnou, poisson à taille gigantesque, à œil brillant comme l'escarboucle, s'éleva du sein des eaux décroissantes, tua l'impie Haïagriva, et recouvra les livres saints. Satiavrata fut ensuite choisi pour septième Menou, et prit le nom de Vivaçouata.

SATNIES, Σατνίης, chef troyen

tué par Ajax l'Oïlide, était fils d'Enops et d'une Naïade.

SATOR, un des dieux agricoles du Latium, présidait aux semailles (*serere*, supin *satum*).—On appelle quelquefois Jupiter *hominum sator atque deorum*.

SATURITAS, divinité allégorique, figure dans *les Captifs* de Plaute comme la déesse des parasites.

SATURNE (SATURNUS, en grec KRONOS) paraît à la tête de la religion composite des Grecs et des légendes historiques du Latium. Crone ou Saturne eut pour père Ouranos ou Cœlus (le ciel), pour mère Gé ou Tellus (la terre); ses frères étaient en grand nombre. Tous ensemble s'appelaient Titans; mais vulgairement on fait de ses frères un seul frère véritable, Titan, qui est son aîné; puis une foule de neveux, les Titanides. *Voy.* sur l'idée qu'il faut avoir de cette généalogie l'article TITANS. Les aventures de Saturne se groupent en deux masses, dont l'une grecque, l'autre italiotique. — Au ciel et en Grèce il mutile Ouranos à la demande de Gé sa mère, épouse Rhéa, sa sœur, se fait céder l'empire du monde par Titan son aîné, mais à condition de détruire tous ses fils à mesure qu'ils naîtront, et d'assurer ainsi l'héritage du trône à ses neveux; engloutit, conformément au traité, ses enfants mâles dès qu'ils ouvrent les yeux au jour, dévore même ses trois filles, Junon, Vesta, Cérès, et deux fils, Neptune et Pluton; se laisse enfin duper par Rhéa qui lui donne une grosse pierre emmaillotée à la place de Jupiter, et qui, à l'aide d'un vomitif donné par Métis, fait sortir vivants de ses entrailles les cinq enfants dont elle pleurait la perte; se voit attaqué par les Titanides, dépouillé du pouvoir et confiné dans une prison, en sort au bout de l'année, délivré par le jeune Jupiter et par ses frères; puis, à peine réinstallé dans la place brillante dont il a été privé, conçoit des soupçons contre son libérateur, lui tend des pièges, cache mal le guet-apens qu'il médite, et cette fois est irrévocablement chassé des cieux par son invincible fils. Sur la terre (et en conséquence selon l'Italie) l'Hespérie lui offre un asile. Il arrive en vaisseau à l'embouchure du Tibre, reçoit un accueil favorable de Janus, roi du Latium, se fait par lui associer à l'empire ou lui succède, introduit l'agriculture et les lois parmi les farouches indigènes, fait fleurir la paix, l'abondance, la santé, l'égalité, le bonheur parmi eux, jette les fondements de Saturnie sur le Capitole, et enfin laisse le trône à Faune. Le règne de Saturne fut l'âge d'or de l'Italie. — On pourrait ajouter à ces deux séries de faits quelques historiettes relatives à ses amours. Ainsi, par exemple, il se métamorphose en cheval pour obtenir les bonnes grâces de la nymphe Philyre, et il donne ainsi le jour au centaure Chiron, moitié homme et moitié cheval. Une variante plus jolie le montre surpris par Rhéa auprès de la complaisante Océanide. Pour se dérober à cet œil vigilant, il emprunte la forme d'un rapide cheval, et Philyre fugitive va ensevelir sa honte dans une retraite obscure. La scène se passe tantôt sur le Pélion, tantôt dans une île de la mer Noire.—Saturne, d'après ces deux légendes qui évidemment furent étrangères l'une à l'autre dans l'origine, est tour à tour un dieu plus haut que Jupiter même, quoique Jupiter le dépossède, et un dieu à formes humaines. Sous ce dernier point de vue, il nous serait facile d'entrer dans une foule de détails tous plus

puérils les uns que les autres. Nous rechercherions ce que furent les Titans; quelle race, quel peuple, quel roi peut être représenté par le nom de Saturne; en quoi consista la civilisation introduite dans la péninsule italique par le prince dont nous nous occupons; quels rapports existent entre lui et Janus et Picus et Faune et l'Arcadien Évandre, etc., etc. A notre avis ces questions sont oiseuses. Nulle phase de la civilisation naissante ne les rattache à un homme du nom de Saturne. Ce bienfaiteur n'est que la personnalisation de la vie, de l'art agricole. Cet art sublime, c'est un don du ciel. Quel homme l'a donné aux hommes? Aucun; c'était un être céleste. Cet être céleste en apparaissant sur la terre était en exil, était caché, *latebat*. Son nom terrestre, Saturne, n'est autre chose que *sator*, le semeur, *sata*, les semailles. Une fois sa mission accomplie, il se réabsorbe dans l'essence divine, il retourne aux cieux, il redevient invisible, et se proroge seulement par une suite de successeurs humains, ses disciples, ses apôtres et ses imitateurs. L'un, Picus, est un volatile aérien, qui semble sans cesse porter les paroles des dieux; l'autre, Faune, est l'air pur, l'air tiède qui active la fertilisation, favorise le développement des tendres graines, et bonifie les tentatives de l'homme (Fonos, bonus, favens); un troisième, Évandre, c'est l'homme bienfaiteur des hommes. Comp. ici Cécrops, Cadmus, Osiris, etc.—Quant à cet âge d'or dont le souvenir s'identifie à celui du règne de Saturne, nul doute que l'or ici ne doive s entendre dans un sens transcendantal de l'or scintillant des astres, dans un sens subalterne de l'or des moissons, puis de ces véritables richesses que l'agriculture accumule dans les greniers des hommes. Ce n'est pas tout : l'âge d'or aussi émane de l'idée de temps. A présent nous nous trouvons reportés au rôle divin et céleste de Saturne. Voyons d'abord comment les théosophes anciens le comprennent. A Crone s'adresse le douzième des hymnes orphiques; là, le dieu reçoit les titres magnifiques de père des dieux et des hommes, d'astucieux, d'immaculé, de puissant, de fort Titan, de producteur et destructeur universel qui lie l'orbe terrestre avec des chaînes qu'il ne peut briser. De plus, Crone est le père des siècles, le rejeton du ciel, l'accoucheur de la nature, l'époux de Rhéa, le vénérable Prométhée, le générateur primordial en circulation, en mouvement dans chaque partie du monde. Certes ces qualifications sont hautes; toutefois elles ne révèlent pas encore tout Saturne. N'existe-t-il pas un Saturne-planète? Oui, sans doute; et ainsi se dessinent toutes les physionomies du dieu. Saturne-planète, Saturne-feu, Saturne suprême créateur, Saturne-temps, telles sont, avec Saturne-roi, les quatre parties essentielles de l'histoire mythique du père de Jupiter. Toutefois Saturne-feu s'offre comme le feu-mage, le feu fécond en prodiges et en maléfices, le feu sivaïte. C'est ainsi qu'il est Titan; car dans les mythologies hindoues les Daitias sont des magiciens habiles; et Siva lui-même, tout créateur qu'il est, lorsqu'on sait le comprendre, passe pour un destructeur : Ougra, Roudra, Sraddhadéva, voilà ses noms par excellence. Fidèle image de ce dieu qu'on représente sur le Kailaça, un œil de feu au milieu du front, un glaive dans les mains, des dents aiguës dans la bouche, et le nom de Kala (le temps) sur la liste de ses titres, Saturne, tantôt aux cieux (cœli), tantôt

sur la terre, dévore ses fils et le monde, mutile avec la cruelle harpé, pronostique ruine et malheur à qui naît sous l'influence de sa funeste planète. Sous tous les rapports il s'oppose à Jupiter plus jeune, plus riant, plus doux, à Jupiter qui engendre, produit, conserve, alimente, harmonise, à Jupiter qui, comme planète, promet bonheur et hautes destinées. Saturne eut des analogues en Syrie dans Bel coupant en deux Omorka et dans Moloch sa délégation; en Egypte dans Fta dieu-feu et dans Sovk sa délégation planétaire sinistre. C'est dire assez qu'en Grèce même il n'est pas sans rapport avec Vulcain et Mars (comp. Moloch et Sovk).—Nous ne pouvons quitter Saturne sans dire un mot des âges tels que les entendaient les Grecs. Chez presque tous les peuples du monde on a établi à l'avance de grandes périodes dans lesquelles se trouvent compris les faits antérieurs à l'histoire actuelle de l'humanité, et les faits presque contemporains. Dans les pays où la caste sacerdotale était recommandable par une espèce de science, ces périodes étaient astronomiques et très-savamment agencées. Il n'en fut pas ainsi dans la Grèce primitive, qui se contenta de prendre, sans les préciser par des chiffres, les résultats de calculs exotiques. La durée du monde actuel, selon l'opinion vulgaire, se partageait en quatre périodes ou âges désignés par les noms d'âge d'or, âge d'argent, âge d'airain, âge de fer. Il est aisé de remarquer que les métaux qui donnent lieu aux quatre épithètes se suivent dans une proportion décroissante. Cette décroissance est symbolique, elle est le calque fidèle de la dégénérescence des hommes, qui deviennent de moins en moins vertueux, à mesure que l'espèce humaine vieillit. L'antiquité, on le voit, était bien loin de cette opinion aussi consolante que vraie, « l'espèce humaine peut se perfectionner, et se perfectionne tous les jours. » Elle n'admettait pas même le fait éminemment philosophique que la vie d'un peuple se compose d'au moins trois phases, la croissance, le *statu quo*, la décroissance qui conduit à la mort. Elle n'en était pas même encore arrivée à ce résultat si simple qui confondait les destinées humaines avec celles d'un peuple.—Les épithètes usuelles de Saturne sont celles de Titan, d'Ancylomâtis (à esprit recourbé), allusion à la tranchante harpé et à sa finesse, de Protogone ou premier-né. Du reste, à l'époque de l'incrédulité grecque, son nom devint un sobriquet et ne signifia plus que vieux radoteur. On sait que Cronide et Croniôn étaient des surnoms de Jupiter. De même on dit souvent *Saturnia Juno*.—Le culte de Saturne en Grèce fut peu célèbre, parce que de bonne heure il fut exclus de la liste des dieux olympiques, et peut-être l'idée de l'exil en Hespérie est-elle en partie due à cette circonstance. Cependant Pausanias parle d'un vieux temple qu'il avait dans Élis. On l'honorait aussi à Drépane en Sicile, où même on se vantait d'avoir sa harpé, sa faux (drépanon), tombée sur le globe terrestre, lorsque Jupiter l'expulsa de la voûte céleste. La Thessalie célébrait en son honneur une fête dite Pétories, et dont les détails offrent quelques rapports avec les Saturnales. Pour celles-ci c'est dans l'Italie qu'on les solennisa, c'est sous l'influence de la domination romaine qu'elles firent le tour de l'Europe méridionale. A Rome surtout on y déployait une magnificence et une licence sans bornes. Primitive-

ment elles ne duraient qu'un jour (le 17 décembre); mais plus tard leur durée s'étendit à trois jours, puis, par l'ordre de Caligula et de Claude, à cinq jours. On y ajouta même deux autres jours qui furent appelés *sigillaria*, parce que pendant ce temps on se faisait mutuellement présent de petites figures nommées *sigilla*; les parents surtout en donnaient à leurs enfants. Pendant les cinq jours des Saturnales proprement dites toutes les classes du peuple se livraient aux festins, aux plaisirs; les maîtres servaient leurs esclaves à table, et non-seulement ceux-ci avaient leur franc parler pendant ce temps, mais une amnistie complète devait ensevelir tout ce qu'ils avaient pu faire sonner de désagréable aux oreilles des maîtres. De là les vers d'Horace (liv. II, sat. 7), lorsque Dave veut lui faire entendre des vérités un peu dures :

Soit! parle, puisqu'enfin des vieux pâtres du Tibre
Tel fut le bon plaisir, et qu'à Rome on est libre
En décembre.....

—Les présents qui originairement consistaient en sigilla furent variés par la suite. On le voit par diverses épigrammes de Martial qui, peu content des cadeaux qu'il reçoit, demande tout simplement à son ami pour cinq cents francs ou environ d'argenterie. — Les femmes célébraient le 1er mars, sous le nom de Matronales, des espèces de Saturnales féminines.—On peint Saturne sous les traits d'un vieillard barbu, sévère, nu, maigre, robuste, aux yeux creux étincelants d'un feu sombre. Un voile couvre ordinairement sa tête; sa main porte la harpé fatale à son père, tantôt simple, tantôt dentée ou à forme de croc. Plus tard on y substitua la faux, et dans la main gauche on plaça un sablier emblème du temps. Considéré comme planète, il a un globe sur la tête. Dans la période gréco-alexandrine il est figuré tenant un crocodile, emblème du temps vorace. Souvent il est assis sur le trône; quelquefois il vole dans un char : une sombre majesté, la prudence, la dissimulation profonde doivent composer l'idéal de ses traits. *Voy.* Zoëga, *Num. æg.*, X; Morell, *Famil. rom.*; Schlichtegroll, *Pierr. grav.* Quelquefois on trouve le trône figuré à part (Millin, *Monum. ant. inéd.*, I, XIII).

SATYRES (les), SATYRI, sont dans la mythologie grecque les parèdres de Bacchus. Ils sont en nombre indéfini et forment, non pas un groupe ou une famille, mais tout un peuple mythique. — Nul doute que dans la rédaction primitive des mythes c'étaient des singes ou, ce qui revient au même, des hommes-singes. Il suffit pour en être certain de voir le rôle que jouent les suivants d'Hanouman autour de Rama. D'ailleurs les Satyres ont pour chef de file Silène, et même s'appellent Silènes lorsqu'ils sont âgés. Or, la queue caractéristique des Silènes est celle du singe. Enfin, qu'on pense à l'attitude droite et ferme des Satyres, et l'on achèvera de se convaincre que c'est chez les premiers des quadrumanes qu'on est allé chercher leur modèle. Arrivés en Asie-Mineure, puis en Grèce, les espiègles suivants de Bacchus furent modifiés. Les singes sont rares dans ces contrées. Au singe donc on substitua le bouc, velu aussi, grimpeur aussi, lascif aussi. Puis tour à tour on en fit ou des boucs à station verticale, ou des hommes-boucs. Dans la première hypothèse, ils n'ont souvent du bouc que le pelage et les pieds : on y joint de temps à autre les cuisses, les jambes, la

queue, les cornes et les oreilles de l'animal. Il serait superflu d'ajouter qu'au mot de bouc souvent on substitue la chèvre, d'où l'expression de capripèdes au lieu d'hircipèdes. Jamais pourtant il n'est question de Satyres femelles, et c'est toujours aux Nymphes, aux Napées, aux Dryades, que les libidineux compagnons de Bacchus adressent les brusques hommages de leur brutale tendresse. Ainsi se reflète en Grèce l'union charnelle des singes et des Apsaras.—Et néanmoins, en dépit de ce mythe, en dépit de cette loi des imaginations vagabondes, « les dieux n'affectionnent pas la forme humaine, » Nonnus, le poète dionysiaque par excellence, affirme que dans l'origine les Satyres étaient des hommes : Junon, mécontente de la négligence qu'ils mettaient à garder Bacchus, les métamorphosa en singes. Une fois transformés en boucs, nos singes dionysiaques tendent à se confondre avec les Faunes, les Sylvains, les Pans, etc. Distinguons les unes des autres ces peuplades mythiques. Elles se répartissent en deux groupes : 1° Satyres, Silènes; 2° Panisques (ou Pans), Faunisques (ou Faunes), Sylvains, Égipans. Les premiers appartiennent à l'Inde, ils gambadent autour du dieu modificateur, du dieu qui donne au monde le feu, le vin, la joie bruyante; ils dansent, sautent, pétillent, s'enivrent : on croit entendre en les voyant le froissement du fluide électrique entre le taffetas et le verre. Les seconds sont occidentaux d'origine, ils appartiennent à un dieu générateur, à un dieu qu'on peut prendre pour l'air (Pan-Chmoun-Mandou), mais non au feu; ils courent, mais ne sautent pas. Ils folâtrent avec les Nymphes, mais non avec la coupe orgiastique. Il y a de l'humide dans leurs muscles, et non des torrents d'électricité dans leurs nerfs. Ils ont quelque chose de sylvatique, de montagneux, de pastoral dans tout leur être; ils aiment l'ombre et les larges feuillages. Les Satyres, au contraire, désertent souvent les monts, les bois, s'agitent autour des moissons blondissantes, font voler la jaune poussière des déserts, et s'épanouissent dans les plaines que frappe d'aplomb le soleil au zénith. Du reste, les Pans appartiennent à la Grèce, les Faunes à l'Italie en général, les Sylvains à l'Italie apennine, si riche en halliers, en bocages et en hautes futaies. Égipan et Pan ne diffèrent en grec que comme Pan et Pan-bouc en français. Les Silènes et les Satyres se réduisent eux-mêmes à un peuple unique. Dire que les Silènes sont les vieux Satyres, ou bien les Satyres sujets à la mort, c'est une distinction puérile. Le chef des Satyres eût dû se nommer Satyre : quand on l'eût nommé Silène, on donna parfois le même nom à ses suivants les Satyres. Ainsi apparurent deux dénominations parfaitement synonymes, et que plus tard l'ignorance seule s'évertuait à distinguer. — On donna aux Satyres une généalogie. Bacchus et Nicée, selon les uns, Mercure et Iphthime, selon les autres, étaient les auteurs de leurs jours. La seconde tradition est fausse, elle nous reporterait par Hermès à Pan et aux Pans. La première offre un détail analogue à l'historiette d'Érigone : Nicée était une Naïade; Bacchus changea en vin l'eau de la fontaine à laquelle elle présidait, et profita de son ivresse pour la séduire. — Praxitèle avait fait un Satyre célèbre par la beauté de l'exécution; l'Anapavomène du peintre Protogène passait aussi pour un Satyre : il repo-

sait la flûte à la main. L'Aposcopévon du peintre Antiphile était un Satyre qui pour regarder autour de lui se formait un auvent de ses mains. On voit encore aujourd'hui quantité de Satyres dans les bas-reliefs dionysiaques. *Voy.* Millin, *Gal. myth.*, 237, 239, 242, 258, 263, 268, 284, 395, 464, 469, 471.

SAUROCTONOS, Apollon. A Rome il existe deux statues de ce nom : l'une est dans le Musée-Pio Clémentin, l'autre dans la villa Borghèse. Le dieu du jour y est représenté perçant de sa flèche des lézards. C'est sans doute sur ce groupe ou sur une copie de ce groupe que Martial a fait l'épigramme suivante :

Sur ce lézard de ta grâce idolâtre
Adolescent et perfide et folâtre,
Ne vide pas ton carquois inhumain!
Il veut périr, mais périr de ta main.

SAUROS, brigand de l'Élide, fut tué par Hercule et enterré sur une montagne de son nom. Au même lieu s'éleva un temple dédié par la reconnaissance des indigènes à leur libérateur. — *Sauros* veut dire lézard ; *Saura*, féminin, a un autre sens.

SAVITA, SAVITRI, le Soleil aux Indes (*Voy.* GAÏATRI).

SAZICHÈS, législateur et même roi de l'Egypte, n'est pas compris dans les listes de Manéthon, d'Ératosthène et de Diodore.

SCABIES, la gale, est une déesse chez Prudence.

SCÆA, Danaïde; une des portes de Troie avait ce nom, elle était remarquable par le tombeau de Laomédon. — *Scæos* veut dire en grec situé à gauche.

SCAMANDRE, dieu-fleuve de la Troade, avait un temple et des sacrificateurs parmi lesquels Homère nomme le sage Dolopion. Ses eaux rendaient les femmes blondes ; de là aussi son nom de Xanthe (*roux*). Les jeunes filles, la veille des noces, allaient se baigner dans ses eaux et lui offrir leur virginité. Quelquefois le dieu, flatté de cette offrande, sortait d'entre les roseaux, conduisait la baigneuse dans une grotte, et la renvoyait à son époux initiée par un dieu même aux mystères de l'amour ; c'était un rare honneur. On sent que cette croyance populaire dut donner lieu à des aventures. Eschine dans ses lettres en a rapporté une qui a été brodée par Lantier dans son voyage d'Anténor. — Suivant les uns, Scamandre était un fils de Corybas, qui se précipita dans le fleuve éponyme dans un accès de délire inspiré par la mère des dieux (Comp. ATYS). D'autres disent que le Scamandre jaillit de terre sous les mains d'Hercule qui, pressé par la soif, s'était mis à fouir dans cet endroit. Le Scamandre sort des flancs de l'Ida, trace une demi-circonférence de l'ouest à l'est, forme avec le Simoïs un grand marais, puis coule au nord et se jette en même temps que lui dans la mer.

SCAMANDRIOS : 1° chef troyen, fils de Strophios, et tué par Ménélas; 2° Astyanax.

SCAPHISIAS, antique barde de la Grèce, chanta le premier Péan où fut célébrée la victoire d'Apollon sur Python.

SCEINE, femme du Milésien Amrgin, selon la mythologie irlandaise vulgaire, n'est au fond que la rivière même divinisée. Adorée dès les temps les plus antiques, mais comme fétiche, elle fut humanisée et incorporée à l'histoire prétendue héroïque de l'Irlande. On en fit l'épouse du grand druïde, du chef religieux, du Kaiker, du prophète de l'expédition guerrière, du coryphée de la croyance nouvelle, ennemie des Tuatha-Dadan;

et l'on ajouta qu'elle s'était noyée, ou plutôt avait disparu dans les eaux de la Sceine, à son embouchure dans le comté de Kerry.

SCHADACHIRAOUN, génies mâles et femelles de la mythologie sivaïte, sont chargés de régir le monde. A la tête de la section féminine de ce peuple céleste figure la brillante Houmani, qui a le ciel et la région des astres sous sa protection.

SCHAKA, déesse babylonienne, comparée à l'Ops de Latium, rappelle soit la dénomination générique de Sakti donnée aux femmes des grands dieux hindous et aux Matris, soit la nombreuse série des Saca, Sakia, Chaquia, etc., qui sont à la fois des noms de Bouddha et le nom d'un grand peuple (les Saces).

SCHEDIUS : 1° chef phocéen, fils de Périmède (Hector le tua au siége de Troie); 2° fils d'Iphite et chef de l'armée phocéenne qu'il conduisait à Troie avec Epistrophe, son frère, sur 40 vaisseaux. Hector le tua dans la mêlée qui eut lieu lors de la défense du corps de Patrocle. Panopée avait été sa ville principale, et l'on montrait son tombeau à Anticyre.

SCHENÉE, SCHOENEUS, père d'Atalante la Béotienne et de Climène, donna son nom à deux villes, dont l'une en Béotie, l'autre en Arcadie. Ne serait-ce pas qu'Atalante, l'agile vélocipède, était, en Grèce comme en Béotie, liée à l'idée de mesure? On sait que le schêne était usité en Perse, en Égypte et en Grèce. On varie beaucoup sur ses dimensions, qu'en Égypte même on fait égales à 30, à 45 ou à 90 milles nautiques, selon qu'on parlait du Delta, de la Thébaïde ou de l'Égypte moyenne. Quoi qu'il en soit on trouve un Schénée fils de Thémisto, et en conséquence Thébain. On en trouve un autre fils de Métaure et d'Hippodamie. On regarde l'Athamantide comme le père d'Atalante, le second changé en oiseau avec ses sœurs et ses parents.— On donnait le nom de Schœnis à Vénus, soit comme liée de chaînes d'osier (*Voy.* LYGODESME), soit comme présidant à des chaînes de ce genre dont souvent étaient couvertes les femmes qui se vouaient en son honneur à la prostitution. On appelait aussi Atalante *Schœneis* et *Schœneia Virgo*.

SCHKAI est l'être suprême chez les Mokchanes (Russie asiatique), qui lui sacrifient des bœufs, des chevaux et de menu bétail dans des lieux isolés, au fond des forêts, et qui lui adressent des prières en se tournant vers l'Est. On assure que ces peuples sont monothéistes et ne connaissent nulle idole, nulle divinité subalterne.

SCILLONTE, SCILLUNTES, père d'Alèse, est un des prétendants d'Hippodamie. — Notez que douze ou treize des prétendants d'Hippodamie meurent, et probablement meurent jeunes et sans avoir été mariés.

SCIRES. dieux Solymes, étaient au nombre de trois, Arsale, Dryus et Trosobe. On retrouve à Dodone, à Phalère, ailleurs encore peut-être, un Scire (*Voy.* SCIROS). C'étaient sans doute des espèces d'Anaces ou de Tritopators. On dit que leur nom venait de ce que leurs statues étaient d'une espèce de plâtre nommé Sciros. Dans Athènes on appelait Scires des tentes ou pavillons suspendus sur les statues des dieux, notamment de Minerve, d'Hélios et de Neptune. On portait processionnellement ces pavillons dans toute la ville.

SCIRON, fils du Mégaréen Pylas et gendre de Pandion II, disputa la couronne de Mégare à Nisus, son beau-frère. Éaque, roi de l'île d'Eu-

bée, fut pris pour arbitre, et décida qu'à Nisus appartiendrait la royauté, et que Sciron serait Polémarque. Dans quelques légendes il a pour femme la fille d'Éaque, Endéis, et pour fils Égée. Comp. l'article suivant.

SCIRON, vulgairement SCYRON, fils d'Éaque, beau-frère de Télamon, gendre de Cychrée, roi de Salamine, aimait beaucoup les tortues engraissées de chair humaine, et pour mieux satisfaire ses goûts se tenait dans les défilés de rocs que baigne la mer de Salamine, forçait les passants de lui laver les pieds, et, quand ils avaient la tête baissée, les précipitait dans les flots au milieu de son parc de tortues. Thésée débarrassa enfin l'Attique de ce monstre et le jeta dans la mer, où ses os devinrent autant de brisants, de rescifs et d'écueils. Quelques mythographes disent qu'il fit de ses os un holocauste à Jupiter. — Bœttiger identifie à tort Sciron et Sinis; ils n'ont de commun que l'ahrimanisme, le neptunianisme, la transformation du vent fougueux et dévastateur en brigand funeste. — Quand à la distinction de Sciron de Mégare et de Sciron de Salamine, nous la croyons très-peu importante et même très-peu exacte.

SCIROS, SCIRUS, prophète qui, dit-on, desservait le bois-temple fatidique de Jupiter à Dodone, et qui dédia dans Phalère un temple à Minerve. La déesse prit de là le nom de Sciras ou Scirias.

SCOTA ou SCUITH, la grande et peut-être l'unique déesse des Miléadhs de l'Irlande, a été travestie par les légendaires en une reine d'Irlande, qu'au reste on est fort embarrassé pour localiser dans l'histoire fabuleuse de ce pays. Mythologiquement parlant, Scota est mère des Miléadhs, qui s'appelèrent aussi Scots et Fins à une époque que nous ne pouvons préciser. Dès le 3e siècle, il est vrai, nous voyons les Gaels irlandais porter le nom de Scots: «mais, dit M. d'Eckstein, rien ne prouve que ce nom ne soit pas plus ancien; car les historiens, et même les géographes des temps antérieurs, disent à peine quelques mots de la population de l'île.» Du reste, on soupçonne que la période des Scots fut la période brillante, la période héroïque de l'Irlande, ou du moins des Miléadhs. Parmi les rois de ces conquérants de l'île d'Érin se distinguent, à la suite de Miless Spain, Fenius Farsa, puis Gaoidhal, puis enfin Ebir Scuitz, dont on a fait Heber Scot. Ainsi sur le trône de Miless s'assied et brille Scuith, c'est dire en d'autres termes que les Miléadhs assument le nom de Scuiths ou Scots; mais reste toujours la question majeure: pourquoi? — Ajouterons-nous que ces savants, qui ont fait de Fenius Farsa des Phéniciens, de Gaoidhal des Gétules, de Bath des Bithyniens, de Miless des Milésiens, etc., ont vu dans les Scuiths des Scythes? — N. B. Le nom de Scuiths ou Scots passa de l'Irlande à l'Ecosse lorsque les guerriers irlandais conquirent cette partie septentrionale de la Grande-Bretagne sur les Calédoniens; ils lui imposèrent le nom de Scotia, et plus tard les moines Scots, entretenant le feu sacré des sciences, donnèrent une célébrité européenne à ce nom importé de l'étranger.

SCYLLA, personnification ahrimanique des brisants de la mer de Sicile avec leurs bruyants tourbillons et leurs vagues qui semblent béer, passait chez les Grecs pour une nymphe charmante aimée de Glaucus et sensible à sa tendresse. Circé, irri-

tée de l'empire qu'elle avait sur le cœur du dieu verdâtre, jeta un mélange magique dans la fontaine à laquelle présidait la nymphe. A peine Scylla y fut-elle entrée qu'autour de ses hanches s'agitèrent six têtes, aboyèrent six gueules horribles; à ses jambes délicates s'étaient substituées six paires de pattes aux griffes rétractiles. Épouvantée, frappée de délire à la vue de cette affreuse métamorphose, Scylla courut au bord de la mer et se précipita dans le détroit qui porte aujourd'hui le nom de phare de Messine; mais là elle ne trouve pas la mort qu'elle invoque : son cri rauque et guttural se prolonge en épouvantables aboiements; ses chiens jappent autour de ses flancs et font bondir sur la surface des eaux des houles fougueuses. A l'aspect de ces chiens, ceinture hurlante, les nochers pâlissent. — En développant diversement l'idée de Scylla, les uns lui donnèrent six cous, six têtes; d'autres se contentèrent de placer ces six têtes monstrueuses autour de ses flancs. De la tête au bas des vertèbres lombaires, disent-ils, Scylla est d'une beauté ravissante; le reste du corps se compose de parties hétérogènes; l'abdomen rappelle celui du loup, sinon par la forme, par sa puissance dissolvante; les extrémités inférieures, renfermées dans une gaîne conique, sont pisciformes, et une caudale horizontale, comparée souvent à celle du dauphin, présente le grotesque amalgame du poisson et du cétacé. — C'est à tort qu'on explique la fable de Scylla par quelque navire-corsaire, ou par les formes bizarres qui souvent étaient sculptées ou peintes à la proue des navires. — *Scylax*, en grec, revient à *Catulus*, et peut-être Scylla signifie chienne. La place à laquelle on suppose les chiens de Scylla s'accorde bien avec la hauteur rélative à laquelle arrive la tête d'un chien ordinaire qui se dresse obliquement sur ses pattes de derrière pour flatter son maître. — La mer sicilienne, environnée de volcans, semée d'îlots délicieux, traversée à tout instant par les Tyrrhènes, et si riche en belles aurores, en magnifiques couchers du soleil, en nuit calmes et radieuses, était pour les Grecs le berceau de la magie. Là Circé, Calypso, Parthénope, habitaient des lieux pleins de leur puissance; là Vulcain, dans ses forges, changeait le fer en gaze invisible; là jouaient les Arimes; là Daphnis, Acis, se livraient à de fantastiques amours; là Glaucus, s'incorporant à la fois au vert des prairies et au vert des flots sonores, étale avec orgueil ses belles nageoires, ses écailles, luisant miroir, ses formes subrondes, anguleuses, variées, toujours belles. Eau, air, son, écho, amour, magie, bruissement lointain des vagues qui meurent, tout se mêle; c'est le monde des Sirènes. A ces magiciennes qui tuent par la joie s'oppose naturellement la magicienne hideuse, c'est Scylla. — Deux autres SCYLLA sont : 1° une Danaïde; 2° la fille de Nisus, roi de Mégare. Éprise de Minos, roi de Crète, lorsqu'il vint mettre le siège devant sa ville natale, elle alla pendant la nuit arracher de la tête de son père le cheveu d'or auquel tenait la sécurité de Mégare, et le donna au conquérant. Minos ne la paya que par le mépris, et les dieux la changèrent en alouette.

SCYPHIOS, cheval que Neptune, d'un coup de trident, fit jaillir du sein d'une pierre. — Scyphios et ἵππος (d'où ἵππιος) sont-ils sans rapports?

SCYTALOSAGITTIPELTIGER, Hercule dans Tertullien. Ce père a

voulu dans ce mot rassembler tous les attributs d'Hercule : massue (σκύταλον), flèche (*Sagitta*), bouclier (*Pelta*).

SCYTHE, Scythes, est un des trois fils qu'Hercule, au milieu des contrées hyperboréennes, eut de la monstrueuse Échidna. Les deux autres sont Gélon et Agathyrse. Il est clair que Scythes ou Scythe est la personnification des peuples Scythes; mais cette lueur ethnographique n'indique rien sur l'affiliation et la parenté des races du Nord; elle n'apprend pas même si au fond de cette légende il y a quelque chose d'indigène, d'asiatique, d'hyperboréen.

SCYTHON avait, selon Ovide, le merveilleux privilège de changer de sexe autant de fois qu'il le voulait.

SEF ou SIFIA, déesse scandinave et femme de Thor. On lui donne vulgairement le nom de déesse aux beaux cheveux. On distingue quelquefois Sifia de Sef en faisant de celle-ci la prêtresse de celle-là.

SEFENDOMAD ou ESFENDARMAD (quelquefois Sapandomad ou Espendamar), quatrième Amchasfand parsi, passe pour déesse et pour fille d'Ormuzd. C'est elle qui préside à la terre, pour laquelle on la prend quelquefois, et à l'agriculture, dont elle donne les leçons. Sage, bienfaisante et pure, elle donne le courage aux hommes, les douces chaleurs à la terre. Lorsque Kaïomorts expira blessé à mort par Ahriman, c'est à Séfendomad que fut confié le soin de veiller sur le suc prolifique qu'épanchaient les flancs de l'homme typique, et dont devait au bout de dix ans sortir le Reivas aux dix couples humains. Le douzième mois lui est consacré, et pendant ce mois règne par toute la terre une chaude température. Le cinquième jour du mois aussi est sous sa protection. Elle a en tête le grand Dev Astouïad. Séfendomad se trouve aussi sur la liste des Gahs ou des Gathas (jours intercalaires). A nos yeux elle n'est là que comme émanation ou délégation de l'Amchasfand; mais il ne serait pas étonnant que quelques auteurs distinguassent l'Amchasfand de l'Ized. On l'invoque avec Behram. Préside-t-elle au troisième jour épigomène ou au cinquième? c'est une question. On peut voir, t. III du *Zend-Avesta* de Kleuker (*Gebr.*, § X), les Tavifs ou prières-amulettes qu'on lui adresse.

SÉGESTE, la même qu'Égeste, fille du Troyen Hippotès, avait été exposée par son père dans un vaisseau, de peur qu'elle ne fût désignée par le sort pour être livrée au colosse marin que Neptune avait envoyé contre la Troade pour punir Laomédon. Ségeste aborda en Sicile et y épousa le fleuve Crinise, qui, pour la conquérir, avait combattu successivement sous deux formes différentes, celle d'un taureau et celle d'un ours. Elle eut de lui deux fils, Éole et Aceste. — Selon Denys d'Halicarnasse, Ségeste avait pour père un noble Troyen qui s'était attiré la haine de Laomédon. Le roi de Troie lui fit ôter la vie ainsi qu'à ses fils, et vendit ses filles à des marchands. Ségeste plut à un jeune homme, passager dans le vaisseau d'un de ces trafiquants en chair humaine : l'acheter, l'épouser, la conduire en Sicile, fut pour cet amant l'affaire de quelques jours.

SÉGÉTIE, Segetia (et quelquefois Ségeste), déesse champêtre du Latium, présidait surtout au blé dans le temps de la moisson. On l'implorait afin d'obtenir d'abondantes récoltes (*Seges*, moisson).

SEIA, déesse agricole du Latium,

veillait à la conservation des blés encore enfermés dans le sein de la terre.

SÉIS, Nymphe, amante ou femme d'Endymion, et mère d'Étole.

SEIT, l'Ahriman des Lapons. Les sorciers, favorisés par son influence sinistre, portaient dans la langue des Lapons le nom de Seit. On voit même dans la mythologie scandinave la plus terrible des magies s'appeler Seidour.

SÉKET, troisième Décan du Bélier selon Saumaise (*de ann. climater.*), porte dans la nomenclature de Firmicus le nom d'Asentacer. Comme Chontaré, Seket, dans le Zodiaque rectangulaire, est assis sur le lotos dans la position symbolique du soleil levant ou du soleil nouveau : comp. Chontaré et *voy.* l'art. Décans.

SÉLAMANE, Jupiter syriaque. Ce nom se trouve sur une inscription découverte près d'Haleb vers la fin du 17[e] siècle. Peut-être était-ce une espèce de Knef-soleil (Knef se nomme Amoun, et *Sel...*, *Sal...*, *Sol...*, indiquent éclat, lumière). Comp. Amane.

SELECTI (*d'élite*), huit dieux qui, joints aux douze Consentes, en portent le nombre à vingt. C'étaient Genius, Janus, Saturne, Bacchus, Pluton, le Soleil, la Lune, Tellus.

SÉLEMNE ou SÉLIMNE, jeune homme de l'Achaïe, aima la nymphe Argyre, lui fit partager sa tendresse, puis fut abandonné par elle. Les dieux, touchés de pitié, le métamorphosèrent en fleuve ; et sous cette forme nouvelle il ne cesse d'aller chercher la fontaine à laquelle préside cette nymphe inconstante. On ajoute que dans la suite il oublia l'infidèle et que, depuis ce temps, son onde possède le privilége de faire perdre tout souvenir de leur amour à ceux qui la boivent ou qui s'y baignent.

SÉLÈNE (*la Lune*), fille d'Hypérion et de Rhéa, avait pour frère Hélios (le Soleil), qui se noya dans l'Éridan. A cette nouvelle elle se précipita du haut du palais. Tous deux furent changés en astres. Les Atlantes surtout leur rendaient de grands honneurs. — Cette fable, visiblement de même origine que celles de Phaéthon et des Héliades, n'a aucun besoin de commentaire (*Voy.* Hélios).

SELINONTE, Selinus (gén. *-nuntis*), Σελινοῦς (g. οῦντος), fils de Neptune, fut père d'Hélice.

SELK ou PSELK, déesse égyptienne, était adorée, conjointement avec Thot-Hermès, à Pselcis, aujourd'hui Dakke, dans la Nubie. C'est Champollion jeune qui a donné le premier ces indications. La seule figure que l'on connaisse de Pselk vient des environs de Babylone, près de Memphis, et a été donnée, 1° dans la *Desc. de l'Eg.*, *Ant.*, Pl. vol. V, pl. 25, 1; 2° dans le *Panth. égypt.*; 3° dans les fig. 179, 179 a, pl. LI, t. IV de la trad. fr. de Creuzer. — La déesse porte sur la tête un scorpion, et dans ses mains la croix ansée et le sceptre à tête de coucoupha, emblème des dieux bienfaisants. Non loin d'elle, dans le même monument, se voit une autre figure de déesse qui ne diffère de Pselk que par la substitution d'un vase au scorpion. Que représente cette figure, évidemment en rapport avec Pselk? Est-ce Pselk même? Le vase est-il un Canope, emblème du Nil, ou bien est-il l'emblème des eaux rafraîchissantes de l'Amenti? L'avenir seul peut jeter quelque jour sur ces questions. — Comp. Omset.

SÉMÉLÉ, mère de Bacchus, fut une des quatre filles de Cadmus et d'Harmonie. Jupiter, épris de ses

charmes, la séduisit bientôt. Junon, instruite de cet amour, emprunta la taille, les formes de la vieille Béroé, nourrice de la princesse, alla trouver Sémélé, laissa percer dans sa conversation des soupçons sur le véritable titre du séducteur, et lui conseilla d'exiger de son amant qu'il lui apparût dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé obéit, et Jupiter ayant juré par le Styx de lui accorder la première grâce qu'elle lui demanderait, fut forcé d'apparaître à ses yeux armé de la foudre, ceint d'éclairs, et dardant au loin des traînées de flammes. Sémélé, consumée, expira sur-le-champ; elle était enceinte. Le dieu, désolé, arracha de son sein le tendre fœtus et l'enferma dans sa cuisse. Sémélé, après sa mort apparente, monta aux cieux, et quelques mythographes donnent à la couronne d'Ariadne le nom de couronne de Sémélé. Une tradition fameuse la montre allant d'abord aux enfers; mais là Bacchus vient la délivrer et lui ouvre le chemin de l'Olympe. Des légendes, pélasgiques sans doute, racontent autrement la mort de cette princesse. Cadmus, dit-on, s'étant aperçu de sa grossesse, la fit jeter à l'eau dans un coffre; les eaux portèrent ce fragile batelet sur la plage de Brasies, en Laconie. Les habitants de cette bourgade l'ouvrirent et y trouvèrent près d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement, Bacchus, à peine âgé de quelques heures. Très-rarement on voit Sémélé amoureuse d'Actéon, son beau-frère; Jupiter la foudroie en punition de son infidélité.— Sémélé, dans les cultes mystérieux de la Grèce, fut une haute déesse. Un hymne orphique la qualifie de reine universelle, de belle, de Nymphe aux boucles gracieuses, etc., etc. Dans Pindare, elle règne sur les ombres, et une grande autorité lui a été concédée par Jupiter. Elle règne dans les cieux, converse avec Diane et Minerve, et mange à la même table que Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. — Une pierre gravée, décrite par Beger, contient ces mots: « Les génies tremblent au nom de Sémélé. » On lui donne quelquefois le nom de Thyoné, qui rappelle Dioné, etc. Ajoutons que ses trois sœurs figurent comme nourrices du dieu dont elle est la mère, et que Thèbes, capitale de la Béotie, Thèbes, si profondément pélasgique, leur sert à toutes de berceau. En allant plus loin, on verra que ces sœurs de Sémélé sont toutes les trois des Bacchantes, et toutes les trois de furieuses exterminatrices: sous leurs coups périt Penthée. D'autre part, Ino, l'une d'elles, est victime à *son tour*: elle va mourir sous les coups d'Athamas, et alors elle se précipite dans la mer, dont elle devient une divinité.

SÉMENDOUN, Briarée des Persans, comptait ses bras par centaines et ses mains par milliers. D'autres donnent exactement le nombre de ses mains et en comptent mille et une. Il fut tué par Kaïomorts.

SEMFOUKRAT, Semphoukrates, Σεμφουκράτης, divinité égyptienne dont Ératosthène a rendu le nom par celui d'Hercule-Harpocrate (Ἡρακλῆς Ἁρποκράτης). Pour comprendre ce que signifie une telle jonction de mots, une telle fusion de personnages, il faut se rappeler que Djom, Djem ou Sem, dans les systèmes sacerdotaux de l'Égypte, représentait l'Hercule (dieu-soleil vainqueur) du culte grec transcendantal.

SEMINA, déesse latine des semences (*Semen*).

SEMITALES, espèces de Lares,

présidaient aux sentiers (*semitæ*).

SEMONES (prétendue syncope ou contraction de *semi-homines*), hommes divinisés dans la religion du Latium; ils étaient fort nombreux. Spangenberg (*de veter. Lat. rel. dom.*, p. 62) les a groupés en table généalogique.

SENIUS, dieu latin de la vieillesse (*senior*, vieux).

SENSAOPHIS ou SEMSAOPHIS, Σεμσάωφις, figure comme seizième dynaste dans le latercule d'Ératosthène, qui ne donne pas l'interprétation de ce nom égyptien. Probablement le sens du mot Semsaophis a quelque rapport avec celui du roi précédant Saophis, qu'Ératosthène rend par chevelu, ou marchand. Sem est, comme on peut le voir, un des noms égyptiens d'Hercule. Maintenant, à quel Décan rapporter le roi Semsaophis ou Sensaofi? C'est ce qu'indique le tableau annexé à l'art. Décans.

SENTACER, un des trente-six Décans de Firmicus, qui le donne comme le premier du Scorpion, et qui, par conséquent, en fait le synonyme du Stochnéné de Saumaise, semblerait plutôt devoir être identifié au Chontaré, dernier Décan de la Balance suivant le même. En effet, les deux noms sont essentiellement identiques (*Voy.* Chontaré). Toutefois on croit reconnaître quelques vestiges du nom de Sentacer dans la légende hiéroglyphique qui accompagne ce personnage dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra (*Voy.* Guigniaut, trad. de Creuzer, t. IV, expl. de pl. XLIX, 192). Quoi qu'il en soit des trois Décans du Scorpion, le premier seul a la forme humaine dans les deux zodiaques tentyriques, le second étant un autel, et le troisième un cynocéphale assis. Au lieu de sceptre à tête de coucoupha, Sentacer, dans le zodiaque rectangulaire, porte le bâton augural; dans le circulaire, il est de profil, et sa configuration très-bizarre rappelle et Fta et Terme (*V.* ces noms). Du reste, dans l'un comme dans l'autre, sa main droite tient le van mystique, et le pchent décore sa tête. Quant à la localisation de Sentacer dans le latercule d'Ératosthène, *Voy.* Décans.

SENTIA, déesse latine protectrice de l'enfance. On l'invoquait surtout comme inspirant à la jeunesse de bons sentiments.

SENTINE, Sentinus, dieu latin, était censé donner la sension à l'enfant qui venait de naître. N'était-ce pas là aussi la véritable fonction de Sentia?

SEPT CHEFS (les), οἱ Ἑπτά, sont, dans la période héroïque de la Grèce, les Sept princes coalisés qui marchèrent contre Thèbes pour y rétablir Polynice sur le trône usurpé par Étéocle, son frère jumeau. On voit, à l'art. Polynice, de quelle manière cette usurpation s'était consommée, puis quelles mesures prit Polynice, frustré de sa part du pouvoir. Un hasard inattendu l'avait conduit en même temps que Tydée, fugitif aussi, au foyer hospitalier d'Adraste, qui bientôt de ses deux hôtes fit deux gendres, et qui jura de leur rendre à l'un et à l'autre les trônes dont les avait dépouillés l'injustice. Aux trois princes s'adjoignit bientôt Capanée, mari d'Évadné et neveu d'Adraste. Amphiaràs, requis de faire partie de l'expédition, voulut en vain se soustraire à l'obligation de s'armer; séduite par le don du collier d'Harmonie, Ériphyle, sa femme, révéla au suppliant Polynice le lieu de sa retraite; Hippomédon et Parthénopée, frères d'Adraste, complétèrent l'hep-

tade guerrière, dont Adraste fut déclaré le chef. Quelques mythologues remplacent Adraste par Étéocle (Étéoclos), Parthénopée par Mécistée. Amphiaràs prédit, avant même que l'armée quittât Argos, le funeste dénouement de l'entreprise, et recommanda au jeune Alcméon, son fils, de venger son trépas par le sang de sa mère. Arrivés à Némée, les Sept Chefs commencèrent à éprouver qu'une étoile fatale présidait à leur entreprise : ne sachant où trouver de l'eau, ils prient Hypsipyle, qu'ils rencontrent tenant dans ses bras Ophelte, fils du roi Lycurgue, de leur indiquer une source; Hypsipyle, pour les faire attendre moins long-temps, dépose sur l'herbe le nourrisson confié à ses soins : pendant qu'elle guide les guerriers au ruisseau désiré, un serpent blesse mortellement l'enfant ; déjà il a cessé d'exister lorsque Hypsipyle est de retour. Les Chefs, témoins de son malheur et sensibles à cette perte douloureuse, instituent en l'honneur de la jeune victime de leur imprudence les jeux Néméens, et changent le nom d'Ophelte en celui d'Archémore. Enfin Thèbes se présente aux yeux des Argiens; on députe Tydée au roi de cette ville. Les propositions ou sommations d'Adraste sont rejetées; le perfide antagoniste de Polynice en vient même à disposer une embuscade de 50 hommes d'élite sur la route de Tydée. Le héros leur fait mordre la poussière à tous; on court aux armes dans le camp argien, et les Sept Chefs dirigent chacun une attaque sur l'une des sept portes de Thèbes; de semblables préparatifs ont lieu dans la ville assiégée. Étéocle consulte Tirésias sur les moyens de repousser les assaillants : le devin répond que les dieux, pour accorder à Thèbes cette faveur, exigent la mort d'un rejeton du sang des Spartes. Ménécée, en s'immolant, accomplit la condition imposée par l'oracle, et le salut de Thèbes n'est plus qu'une question de temps. Bientôt six Chefs périssent, et Adraste seul s'enfuit emporté par un coursier du sang des dieux, Arion. Étéocle aussi meurt, et par ce trépas prématuré laisse la couronne à un fils en bas âge. Du reste on varie sur les incidents de cette défaite des Argiens. Quelques mythographes semblent admettre que seuls, Étéocle et Polynice se battent en présence des deux armées qui, simples spectatrices, conviennent de laisser le trône à celui des deux qui terrassera ou qui tuera l'autre : les deux frères s'entre-tuent (c'est la tradition qu'a suivie Racine dans sa *Thébaïde*). Eschyle, Euripide montrent les six Chefs tués le même jour dans l'assaut général donné aux sept portes de la ville. Il y a seulement cette différence qu'Euripide admet un combat préalable sur les rives de l'Ismène entre les Argiens et les Thébains. Enfin, dans Stace, les faits de la guerre remplissent quatre jours : le premier jour Amphiaràs est englouti et les Argiens plient; le second Tydée conduit l'armée à la victoire, mais est blessé mortellement par Ménalippe; le troisième on se bat sur les bords de l'Ismène, Parthénopée et Hippomédon restent sur le champ de bataille ; le quatrième a lieu l'assaut, Ménécée se donne la mort; Capanée escalade les murailles, puis tombe foudroyé; Polynice périt de la main d'Étéocle, qui meurt en même temps; Adraste fuit. Thèbes délivrée laisse le beau-frère d'OEdipe, Créon, père du généreux Ménécée, s'emparer de la régence, donner la sépulture aux Thébains morts, et abandonner aux loups, aux oiseaux

de proie, les livides dépouilles des Argiens. Mais Adraste a frappé aux portes du palais de Thésée; les Athéniens marchent sur Thèbes et forcent ces impitoyables vainqueurs à révoquer un décret barbare. Déjà Antigone l'avait transgressé pour inhumer Polynice (*Voy.* ANTIGONE).

SEPTEMBRE a été divinisé par Ausone sous la figure d'un homme tenant un lézard qui cherche à fuir de ses mains, et environné de cuves, de tonnes, de paniers de raisins. Les statues le représentent presque nu. De ses épaules tombe une espèce de chlamyde. Le mois de septembre était consacré à Vulcain. Il en résulte que quelquefois on groupe autour des représentations figurées de ce mois divers objets relatifs au feu; parfois même on y voit la salamandre, sur laquelle on sait que courent encore tant d'historiettes absurdes.

SERA, déesse latine des semailles (*serere*, semer).

SÉRAPIS, Σέραπις, probablement en ancien égyptien SAR-API ou SRI-API), divinité alexandrine dont le culte, à partir de la domination des Lagides, éclipsa celui des autres dieux de l'Égypte, semble néanmoins avoir été honorée dans cette contrée, et principalement à Memphis, avant le règne des Ptolémée. On lui rendait aussi une espèce de culte dans cette bourgade de Rhakotis que le génie d'Alexandre métamorphosa si rapidement en une vaste et opulente capitale. La statue grossière et informe du dieu était placée dans une petite chapelle, sur un rocher voisin de la mer. Ptolémée I (vulgairement Ptolémée Soter), voulant démontrer victorieusement l'identité des cultes grec et égyptien, et en même temps assurer une prééminence religieuse à la ville d'Alexandrie, qui, dans son système, devait être la métropole du culte aussi bien que de la civilisation, de l'administration et du commerce, fit dire un matin par ses courtisans et par les prêtres à ses gages qu'un jeune homme, un dieu sans doute, d'une rare beauté et d'une taille surnaturelle, lui avait apparu en songe et lui avait ordonné d'envoyer chercher sa statue à Sinope. Des commissaires partent pour la rive paphlagonienne et reviennent avec le précieux bloc (Tacite, *Hist.*, liv. IV, ch. 83 et 84), que l'on installa solennellement dans un temple magnifique et dans lequel les collèges sacerdotaux, déjà imbus d'idées grecques, reconnurent Pluton; probablement ils proclamèrent en même temps l'identité du dieu nouveau-venu et de l'ancienne divinité alexandrine, prémisses heureuses du syllogisme par lequel on prononçait qu'au fond le culte hellénique rentrait dans la religion égyptienne, et prélude parfait de ce syncrétisme si gratuit et si confus, un des caractères de toute la civilisation d'Alexandrie. Que de ces circonstances et du silence d'Hérodote sur Sérapis (liv. II, ch. 42, etc.) on ait prétendu plus tard que ce dieu ne fût pas d'origine égyptienne; qu'Origène (*c. Celse*, t. I, pag. 605, éd. Delarue) affirme formellement que son culte fut importé en Égypte par des mains étrangères; que d'autres (Aristip. et Aristée dans S. Clém. d'Alex., *Stromat.*, liv. I, § 21, Apollodore, *Bib.*, l. II, ch. 1, etc.), se copiant les uns les autres, veuillent que Sérapis ne soit autre chose qu'un Apis, fils de Phoronée et prétendu fondateur de Memphis, divinisé après sa mort; enfin que quelques-uns (Raoul-Rochette, *Colon. grecq.*, t. I, p. 161, 162), pour lever la contradiction apparente qui

existe entre deux traditions, dont l'une attribue la fondation de Memphis à Apis, tandis que l'autre (Hygin, *fab.* CXLIX, CCLXXV; Lactance, *sur la Théb.* de Stace, l. IV, v. 737) en fait honneur à Épaphe, rappellent qu'au dire d'Hérodote les Grecs confondaient l'égyptien Épaphe et leur compatriote Apis; nulle de ces assertions ne nous étonnera, mais nulle sans doute n'obtiendra notre assentiment: nous concevrons, nous n'admettrons pas l'erreur; nous répudierons l'hypothèse d'un Sérapis humain et plus encore l'hypothèse d'un Sérapis étranger à l'Égypte; soit du reste qu'on l'identifie au vieil Apis ou à Triopas, soit que l'on aille y chercher le roi gète Carnobuta. Nous dirons: Oui, c'est à l'apparition des Lagides que se lie la vogue du culte de Sérapis; mais, dieu et culte, tout existait auparavant: on importa de l'Asie grecque un bloc sacré décoré du nom de Sérapis, mais ce nom était déjà connu; et si la statue asiatico-hellénique différait notablement de l'antique effigie vénérée à Rhakotis, ce n'est pas sur ces différences que l'on insista: les deux images furent censées représenter le même être divin, mais on célébra l'image étrangère comme douée de vertus plus puissantes et plus chères aux yeux du dieu. Selon un grand nombre de prêtres sans doute, l'importation fut plutôt une réimportation. Au surplus, avant de quitter ce sujet, notons qu'il y a chez les auteurs qui en parlent (*Denys le Périég.*, v. 255; Plutarq., 1° *Isis* et *Osiris;* 2° *Adresse des anim.*; Pausanias, liv. I, ch. 18; Macrobe, *Saturn.*, liv. I, ch. 7; Orig., *cont. Celse*, liv. V, p. 257) des variations assez importantes sur les détails du fait. Ici, au lieu de Ptolémée Soter, on nomme Ptolémée II (Philadelphe) ou Ptolémée III (Philométor); là c'est de Séleucie ou bien de Memphis qu'on fait arriver la statue. Maintenant quel est le vrai caractère de Sérapis? car probablement nos lecteurs ne sont plus de ceux qui dans une déité égyptienne reconnaissent et saluent un type grec. Déjà Diodore reconnaît que, suivant une opinion contemporaine, Sérapis n'est autre qu'Osiris (liv. I, ch. 35); plus tard, Martianus Capella, dans son hymne au soleil, appelle le grand astre le dieu aux mille noms, Mithra, Amoun, Adonis, et proclame qu'il est adoré sur les rives du Nil et de Memphis sous les noms d'Osiris et de Sérapis. Macrobe (*Saturn.*, liv. I, ch. 19) spécialise et en même temps explique cette assertion en qualifiant Sérapis de dieu-soleil dans l'hémisphère inférieur. Les légendes modernes contemporaines des Lagides confirment ce rapprochement: deux statues, dit-on, arrivèrent de Sinope dans la ville d'Alexandrie; l'une représentait Bacchus, l'autre Sérapis. Or, nous savons que Bacchus est un des dieux-soleils du printemps. Ainsi dans la langue des syncrétistes, qui, soit par système, soit par ignorance, confondaient les idées religieuses de l'Égypte avec celles de la Grèce, Sérapis et Bacchus, soleil d'automne et soleil du printemps, ne sont autres que Sérapis et Osiris dans la langue de l'antique et pure théologie. Qu'ensuite nombre d'Égyptiens aient identifié ou plutôt confondu les deux personnes divines; que dans telle ou telle ville Osiris, dans les sombres demeures, ait gardé son nom d'Osiris, tandis que dans d'autres Sérapis n'ait pas été seulement un Osiris au tombeau, un soleil automnal et d'hiver, un génie funèbre, un roi de l'Amenti, mais

bien un dieu puissant hors même de l'enfer, le soleil dans sa force, le dominateur des mondes, le bienfaiteur et le sauveur de la terre, nous ne pouvons en être étonnés; et s'il est difficile d'en assigner les causes, ce n'est point parce que les causes de confusion manquent, c'est parce que dans l'abondance de ces causes nous ne pouvons démêler sous l'influence de laquelle l'Égypte modifia en sens divers ses opinions sur Sérapis. Mais si le dieu-soleil, traqué naguère dans les signes inférieurs, s'élève au rang de soleil; si Osiris au tombeau se transforme en Osiris; en un mot si Sérapis devient Osiris, nous comprenons qu'il doit s'identifier avec chacun des dieux auxquels s'identifient soit le soleil, soit Osiris. Aussi d'abord se confond-il, 1° avec le bœuf Apis; 2° avec Haroéri. Or Haroéri et Osiris, reflétant en quelque sorte chacun les trois Démiurges Knef, Fta, Fré, nous voyons aussi Sérapis assumer les caractères de chacun de ces trois êtres : « Qui je suis? » répond à Nicocréon, roi de Cypre, l'oracle de Sérapis; « Je suis le dieu que je vais dire : la voûte des cieux est ma tête, la mer est mon ventre, sur la terre sont mes pieds, et mes oreilles sont dans les régions éthérées; mon œil c'est le brillant flambeau du soleil, qui porte au loin ses regards. » A moins de voir dans cette réponse une profession de panthéisme (et le vulgaire ne peut l'y voir), n'est-il pas clair que Sérapis à lui seul contient la foule des autres dieux? Il est Fré, puisqu'il est le soleil; il est Fta, puisqu'il préside à l'Éther, en d'autres termes aux divers principes igné, lumineux, calorifique du monde; il est Knef, puisqu'il emplit et gouverne le monde. Peut-être même va-t-il s'absorber dans la profondeur de l'être absolu, de l'irrévélé, de l'impénétrable et immensurable Piromi, ce Brahm de l'Égypte (*Voy.* Piromi). D'autre part Amoun et Knef ne sont que deux noms, à peine deux formes du même dieu; aussi à tout instant Sérapis est-il Amoun. Ce grand Pan, si bizarrement rapproché, tant par les anciens que par les modernes, du τὸ πᾶν (le tout, l'univers) des Grecs, ce Pan, qui forme comme la transition de Piromi à Knef, et qui flotte sur les limites de l'irrévélé et de la première des révélations démiurgiques, est aussi une des individualisations dans lesquelles on fait rentrer Sérapis. Chmoun (autrement Smoun, Esmoun), cette autre personne divine que les Grecs et les Romains ont comparée à leur Esculape, était aussi une des formes d'Amoun; Sérapis a donc quelquefois les caractères de Chmoun. Enfin Amoun ou Knef se délègue sur la terre dans le Nil; Osiris aussi (ce héros solaire, incarnation semi-terrestre de Knef) se reflète ici-bas dans le Nil, fécondateur sublunaire comme le soleil est fécondateur céleste; Sérapis, que nos recherches font voir identique et à Knef et à Osiris, ne pouvait manquer d'être pareillement pris pour le Nil. Deux autres raisons d'ailleurs s'adjoignent à celle-ci pour qu'on l'assimile au grand fleuve. 1° Comme dieu de l'Amenti, à la fois purgatoire et asile de paix et de bonheur, il tient en lui et sous sa domination les eaux purificatoires et rafraîchissantes. 2° Comme Chmoun il préside à la santé, et les eaux du Nil passent dans l'esprit des pieux Egyptiens pour éminemment salutaires; et comme souvent le dieu-Nil est représenté sous les formes du dieu-nain, du dieu-vase Canope, Sérapis

lui-même descend dans cette forme. D'autres traits de ressemblance se firent bientôt apercevoir. Comme Knef, Amoun ou Pan, comme régulateur suprême des mondes, il fut salué des noms d'Ammon, de Jupiter, de Jupiter-Ammon, de Jupiter-Sérapis, de Jupiter de Sinope (Ζεὺς Σινωπεύς); comme Chmoun on le surnomma Esculape, et bientôt les malades affluèrent dans ses temples et rien n'égala sa renommée médicinale; comme dieu-soleil il fut comparé à Bacchus, à Hercule, au mol Atys, au jeune Adonis, au bel Apollon, à l'étincelant Bélus ou Baal. Nous dirons donc en un sens, avec Creuzer et son traducteur, Jupiter, Esculape et Pluton se donnèrent rendez-vous dans Sérapis; quoique en réalité cette concentration des trois dieux dans la divinité égyptienne n'ait pu se faire que postérieurement à l'identification partielle ou totale de Knef, Chmoun et Sri-Api, ou du moins sous l'influence de cette dernière. Quant à l'énoncé primitif, celui qui fit de la statue de Sinope, et par conséquent de Sérapis, un Pluton, plusieurs circonstances l'accompagnèrent et l'expliquèrent. L'effigie sinopéenne avait trois têtes, l'une de loup, l'autre de chien, la dernière de lion ou peut-être de taureau; on pensa aussitôt à Cerbère, ce gardien, en quelque sorte ce roi du sombre empire; Pluton, Cerbère, le dieu de Sinope et l'antique Osiris de Rhakotis furent identifiés. Macrobe (*Saturn.*, liv. I, ch. 20) voit dans les trois têtes le passé, le présent et l'avenir; à ces trois points de la durée, Porphyre (dans Eusèbe, *Prép. év.*, liv. III, ch. 2) substitue trois points choisis dans l'espace, le levant, le midi et le couchant. Dupuis, toujours préoccupé de ses théories astronomiques, rappelle qu'au moment où se lève Esculape, en d'autres termes au matin du jour où le soleil passe aux régions inférieures, et le soir du jour où il monte aux régions supérieures, les points équinoxiaux se trouvent à l'horizon et le signe solsticial au méridien : or, ces trois points cardinaux sont justement le chien, le lion et le loup. Le serpent de Sérapis n'est certainement qu'un serpent inoffensif et sans venin, comme Knef-Agathodémon; et en conséquence le dieu de l'Amenti, malgré son aspect serpentiforme, n'a rien de commun avec Typhon, l'ennemi d'Osiris. Une fois installé solennellement dans Alexandrie, décoré de la protection de la dynastie nouvelle, pourvu d'un temple magnifique et de prêtres opulents, le culte de Sérapis éclipsa en peu de temps les autres; tous les dieux antiques virent leur crédit déchoir et languirent inaperçus dans leurs niches solitaires. Aux autels de leur heureux successeur accoururent aveugles et boiteux, malades de corps et malades d'esprit. Soter (Σωτήρ, sauveur) devint le surnom familier du dieu donné à l'Égypte par Ptolémée Soter. Prédire et ressusciter n'étaient que des jeux pour cet Apollon-Esculape; les ex-voto encombraient ses autels; les places publiques, les ports, les villes, tout était rempli de monuments, témoins de ses cures merveilleuses et de ses étonnantes prophéties. Rien de plus authentique que ses innombrables miracles, dont la vie la plus longue serait insuffisante, dit Aristide, pour dresser le catalogue (Arist., *Disc. sur Sérapis*). Par la vertu de Sérapis, Vespasien guérissait les écrouelles et rendait la vue aux aveugles (Tacite, *Hist.*, liv. IV). Les temples de Sérapis se nommaient Sérapies ou Sérapiums

(Σηρaπεῖα). Dès le temps d'Aristide l'orateur (deuxième siècle de l'ère chrétienne), l'Égypte en comptait quarante-trois; l'Asie, la Thrace, la Grèce, l'Italie, en avaient aussi un grand nombre. Dans beaucoup de contrées ils étaient situés hors des villes. Athènes lui en dédia un dès le temps des Ptolémée; Sparte ne tarda pas à l'imiter, Messène en fit autant. A Corinthe le culte de Sérapis était uni à celui d'Isis. Ordinairement Sérapis est enveloppé de tissus des pieds à la tête; c'est même une des raisons qui ont fait révoquer en doute son origine égyptienne. Si l'on eût songé que Sérapis est un Osiris au tombeau, un dieu-momie, on eût trouvé ce fait tout simple, et l'on se serait épargné des objections superflues. Très-souvent aussi un long serpent s'enroule autour du corps sacré: il est rare que la tête se dirige vers le ciel; au contraire, la queue du reptile se replie derrière l'épaule du dieu et revient se poser dans sa main; la tête descend à ses pieds et effleure le sol. Tel est le Sérapis gravé dans Montfaucon et dans Pluche (*Hist. du ciel*, t. I, p. 171), vieillard à barbe touffue, momie à langes étroits: le serpent, symbole de vie et de rajeunissement, l'enveloppe en spirale et forme quatre replis autour de lui; dans l'intervalle des quatre anneaux emblématiques sont semées quatre figures zodiacales, le taureau, le lion, le scorpion, le verseau; ce sont justement celles qui correspondent aux quatre points solsticiaux et équinoxiaux. Nous ne connaissons aucune image qui le représente tricéphale: la raison en est simple, c'est que presque toutes appartiennent à l'art grec. Sa physionomie sévère et noble rappelle tantôt Esculape, tantôt Jupiter; quelquefois à ses pieds on aperçoit un monstre à triple tête qui rappelle Cerbère (*Voy.* Zoëga, *Num. Ægypt. imperatorii*, tab. XVI, 8; la médaille est d'Alexandre-Sévère). Dans tous ces cas, la tête du dieu porte un signe caractéristique, le modius ou boisseau, emblème bizarre dont le sens n'est point encore connu: est-ce un hiéroglyphe sacré désignant le nilomètre? est-ce le Canope altéré? est-ce le symbole de la fertilité d'un sol où les céréales rendent quarante pour un? ou bien serait-ce une corbeille de fleurs de lotos, emblème gracieux et ordinaire de la fécondité? On a pensé aussi au chapiteau de la colonne corinthienne et l'on a dit: « Il fut un temps où l'image d'un dieu n'était qu'un fût de colonne surmonté d'un chapiteau; quand l'art dégrossit ce long bloc cylindrique et y fit apparaître des pieds, des mains, un corps, une tête, le chapiteau resta en guise de coiffure. » C'est notre opinion; et ici comparez les images des Fta Stylite. Quelques autres ont cru que le modius était une des coiffures sacrées des dieux égyptiens et peut-être le pchent modifié. Enfin on a écrit que ce modius n'est qu'une altération du disque qui souvent était placé sur la tête des hautes divinités lunaires et solaires. Cette conjecture acquerrait un nouveau degré de probabilité, si l'on ajoutait en même temps à la tête du dieu des cornes de bélier telles que les a fréquemment Amoun. Ces deux cornes avec le disque au milieu présentent de loin un aspect qu'un dessin superficiel et rapide a pu aisément convertir en modius. Plusieurs médailles anciennes portent les légendes Ἥλιος Σέραπις, Soleil-Sérapis. Sol-Sarapis se lit sur plusieurs moyens bronzes de Domitien; Jupiter-Sarapis sur de grands bronzes de Vespasien (Pelle-

rin, *Méd.*, I, p. 224). D'autres portent d'un côté l'image d'Apis et de l'autre l'inscription : θεοῦ Σεράπιδος, du dieu Sérapis. Un petit nombre le présente uni aux Dioscures, mais toujours avec le modius sur la tête (Schlichtegroll, *Auswahl vorzügl. Gemmen*, 25, 45). Il paraît que dans quelques monuments anciens il était uni à Isis, et qu'entre eux se tenait Har-Pokrat. Har-Pokrat aussi se voyait dans les niches à la porte des Sérapiums. Varron, de qui nous tenons ce détail précieux, explique ce groupe par le silence que l'on recommande aux initiés dans les mystères d'Isis (*Lang. lat.*, l. IV). Des modernes y ont vu l'emblème d'une loi qui, disent-ils, défendait, sous peine de la vie, de dire que Sérapis avait été un simple mortel. Pour nous, il nous semble évident que la présence d'Har-Pokrat dans les Sérapiums indique et achève de démontrer ce fait déjà reconnu, que Sérapis, identique dans le fond à Osiris, est pourtant plus spécialement Osiris au tombeau. Languissant et mutilé, il rend encore Isis mère; mais le fruit de ces caresses posthumes est un dieu languissant et frêle comme son père, muet et morne comme le tombeau : c'est Har-Pokrat. Le musée Pio-Clémentin possède deux belles têtes de Sérapis : la première est de basalte noir et de dimensions colossales; la seconde est de marbre blanc: originairement elle avait sur la tête une couronne de rayons. On a cru reconnaître un Sérapis dans un Canope à tête humaine que décore la coiffure symbolique des grands dieux, et dont un ample voile enveloppe le corps sphéroïdal (Zoëga, *Num. Ægypt. imperat.*, tab. III, 3). Enfin un bas-relief du petit temple à l'ouest de Thèbes (*Desc. de l'Eg.*, *Antiq.*, pl. vol. II, pl. 35, fig. 2) le représente, s'il faut en croire Creuzer, dans une scène éminemment dramatique : un personnage humain défunt (un prêtre?) est présenté par une déesse à la puissante Saté; en avant de la déssse une grande balance, dont Haroéri et Anébo maintiennent les plateaux en équilibre, et sur le fléau de laquelle est assis un cynocéphale, vivante image de Thot, accompagné de deux têtes de sphinx; devant la balance Thot lui-même, ibiocéphale, armé de la règle dentelée sur laquelle sa main droite, munie d'un stylet, va marquer un nombre quelconque; puis Har-Pokrat, bizarrement posé sur un sceptre augural, un monstre au corps de lion et à la tête de sanglier placé sur un piédestal, une tige de lotos soutenant sur son calice ouvert les quatre génies de l'Amenti, ministres de Sérapis, un petit animal dont la tête séparée du tronc va tomber dans un vase; enfin le roi de l'Amenti (Radjément), assis sur son tribunal, le sceptre augural dans une main, le fléau ou vase sacré de Fta dans l'autre, et la mitre sur la tête. Comp. Siebenkees, *Archæol.*, p. 141; Vogel, *Versuche üb. d. Rel. der Æg.*, p. 179; Prichard, *Ægypt. myth.*; Maffei, *Gemm.*, t. I, 2.

SERGESTE, chef troyen, suivit Énée en Italie, et disputa le prix de la course navale aux jeux célébrés en Sicile pour l'anniversaire de la mort d'Anchise. Virgile le donne comme la tige de la gent Sergia.

SERGONIER, dieu iakoute, n'est qu'un rocher énorme au-dessus de Iakoutsk. On le regarde comme le souverain des Vents, et on l'implore par des offrandes.

SÉRIMNER. *V.* Soerimner.

SÉROCH, un des 28 Izeds par-

si, présidait aux eaux pluviales et à la terre. On le nomme aussi Tachter ou Tir; pur, saint, vivant, resplendissant, telles sont les épithètes un peu vagues que lui prodigue le Zend-Avesta. Il est sur la terre ce qu'Ormuzd est au ciel; il habite avec Hom les cimes de l'Albordj; il veille avec Achtad sur les villes et le monde; il rend la terre grande, purifie les provinces, protège les hommes, bat les Devs, s'oppose à Échem. C'est lui qui a révélé la loi aux sept Kéchvars. On l'invoque immédiatement après Ormuzd. Il préside au 17e jour du mois, qui porte aussi le nom de Séroch.

SÉSACH, déesse babylonienne, présidait au repos, suivant les livres sacrés.

SÉSARA, fille de Célée et sœur de Triptolème.

SESMÉ, nom commun dans la nomenclature décanographique de Saumaise à deux décans. Sesmé I, deuxième décan du Scorpion, est nommé Tépiseuth dans Firmicus. Les deux Zodiaques tentyriques le représentent sous des formes qui n'ont rien d'humain. Dans le rectangulaire c'est une figure composée de quatre bâtons ou barres métalliques, dont trois placées verticalement sont traversées horizontalement par la quatrième : un bras humain, et au-dessus de ce bras une tête, dominent cette figure. On présume que l'on a voulu ainsi figurer l'Autel, constellation au sud du Scorpion, et le bras du Serment ou du Sacrifice. Dans le Zodiaque circulaire le décan est une tête de cynocéphale coiffée d'un disque qui surmonte deux cornes de bouc et placée sur une espèce de piédestal. Pris pour un des dynastes du latercule d'Ératosthène, Sesmé I peut être, selon l'hypothèse à laquelle on se rangera, Myrtée, Semfo, Thyosimaré ou Biouri. — Sesmé II, second décan du Sagittaire, selon Saumaise et selon la légende hiéroglyphique du Zodiaque rectangulaire, porte dans la table de Firmicus le nom de Sagen : il est représenté hiéracocéphale et coiffé d'un disque. Des quatre hypothèses de concordance entre les dynastes d'Ératosthène et les décans, la première l'identifie avec Semfoukrat, la seconde avec Gosormiès, la troisième avec Choutertaure, la quatrième avec Moskhéri.

SESSIES, déesses latines, étaient invoquées lorsque l'on ensemençait les terres. On comptait autant de Sessies qu'il y avait de graines (ou de semailles) différentes.

SÈTA, sœur du Thrace Rhésus, et maîtresse de Mars. Ici l'on doit se rappeler que Mars était un dieu Thrace, et que Rhésus était un parèdre de ce dieu.

SÉVA (ou SIVA, SIBA), déesse slave des végétaux, était surtout adorée par les Varègues, qui la représentaient tenant d'une main une pomme, de l'autre une grappe de raisin. On lui sacrifiait des animaux et même des prisonniers. Des modernes l'ont donnée pour fille de Sitalce, roi des Goths, et femme d'Anthyr, contemporain d'Alexandre-le-Grand et fondateur de la ville de Magdebourg.

SIBYLLES, Sibyllæ, Σιβύλλαι, prophétesses de la haute antiquité, diffèrent des prophétesses vulgaires, soit par cette haute antiquité même, soit par leur habileté transcendante dans l'art de la divination, soit enfin, par leur caractère qui était d'apparaître brusquement, capricieusement et rarement au très-petit nombre d'adeptes auxquels elles daignaient se communiquer. On en comptait dix,

qui toutes sont désignées par la dénomination générique de Sibylle et un adjectif qui est censé désigner leur pays. Voici dans quel ordre Varron les classe : la Persique (nommée aussi Babylonique ou Chaldéenne), la Libyenne, la Delphique, la Cumée, l'Érythréenne, la Samienne, la Cumane (ou Lucanienne), l'Hellespontine, la Phrygienne, la Tiburtine. Quelquefois on les réduit à trois, l'Érythréenne, la Sardienne, la Cumée (Solin, Ausone) : ou à quatre, l'Érythréenne, la Sardienne, la Cumée, la Samienne (Élien). Il résulterait de ces énumérations que le nombre des Sibylles monte à douze, car celles de Sardes et d'Égypte ne sont pas comprises dans la première liste ; il est vrai qu'à toute force on pouvait identifier la Sibylle d'Égypte à celle de Libye. A la Cumane se trouve parfois substituée la Cimmérienne. Selon Pausanias, les Sibylles d'Érythres et de Delphes reviendraient à une seule. Il est question aussi d'une Sibylle troyenne : mais il veut que ce soit une troisième dénomination de la Sibylle d'Érythres. 1° La Sibylle persique, babylonique ou chaldéenne, se nommait Sabba ou Sambithé, nom qui rappelle Siva et Sabaz. Il reste des vers supposés sous son nom : elle s'y dit bru de Noé. 2° La Sibylle libyenne (ou égyptienne?) était la plus ancienne de toutes celles de l'Occident, au dire des anciens. Jupiter était son père ; et cette reine Lamie, si fameuse par ses appétits vampiriques, lui avait donné le jour. On l'a montrée voyageant au loin à Samos, à Claros, à Delphes. Toutes ces excursions, sans doute, sont des traductions libres de ce fait historique vrai ou faux, la divination sibylline passa de l'Afrique libyque dans l'Asie, les îles de la mer Égée et l'Europe gréco-italique : les voyages de l'art divinatoire devinrent bientôt les voyages de la devineresse. 3° La Sibylle delphique ne fut sans doute que la première Pythie de Delphes ; c'était, dit-on, la fille du Thébain Tirésias, prise au sac de Thèbes (par les Épigones.) Elle fut conduite à Delphes et consacrée au dieu. Il est évident que dans cette tradition la Sibylle delphique est Manto. D'autres l'appellent Hérophile, et pour mère lui donnent cette Lamie qui vient d'être nommée comme mère de la Sibylle libyque, et pour père Neptune. Les Muses, ajoute-t-on, l'élevèrent sur l'Hélicon : Apollon avait en elle une sœur, une épouse. Aussi l'a-t-on quelquefois identifiée à Diane. On montrait à Délos quantité d'oracles rendus par elle. 4° La Sibylle Cumane (c'est-à-dire de Cyme, en Éolide) se nommait Démo ou Démophile (on dit aussi Hérophile). Est-ce elle qui alla porter à Tarquin les livres sibyllins auxquels les Augures feignaient d'attacher une haute importance? c'est ce qui nous semble peu probable, quand on a tout près du Latium une Sibylle de Cumes. Il est vrai qu'en imaginant des voyages on se tire de toutes les difficultés. 5° L'Érythréenne, ainsi nommée d'Érythres (Ionie) où elle faisait dans l'antre Corycien sa résidence ordinaire, avait, dit-on, prédit à Hécube la ruine de Troie ; elle s'établit à Marpèse, en qualité de prêtresse d'Apollon Sminthée, passa de cette ville à Samos, Claros, Colophon, Délos et Delphes ; puis, revint mourir à Érythres. On y montrait son tombeau et quantité de vers, dont indubitablement c'est elle qui était l'auteur. On élagua pourtant de cette belle collection de ses œuvres quelques vers où elle citait, comme

sa patrie, Marpèse et le fleuve Aïdonée. Au reste, Cumes avait la même prétention que Marpèse, et revendiquait l'honneur de lui avoir donné naissance. On voit par ce qui précède, qu'au nom de Sibylle d'Érythres pourraient être substitués ceux de marpésienne, troyenne, colophonienne, delphique, déliaque. 6° La Samienne se nommait Phylio (ou Samonote?) et l'on assurait avoir retrouvé beaucoup de ses prophéties dans les archives de Samos (ne serait-ce pas l'Érythréenne?). 7° La Cumane, très-connue sous le nom d'Hérophile, desservait à Cumes un temple d'Apollon. C'est elle qui conduisit Énée aux enfers. C'est elle aussi sans doute, et non son homonyme d'Asie, qui vint offrir à Tarquin le Superbe neuf livres fatidiques qu'elle réduisit à six, puis à trois. Apollon l'avait aimée; et en récompense de ses faveurs elle avait obtenu du dieu du jour, avec le don de prophétiser, autant d'années qu'elle avait de grains de sable dans la main. La solliciteuse, en cette occurrence, oubliait un point essentiel, c'était la jeunesse : Apollon la lui eût accordée, non moins volontiers que la longévité. Mais il se garda bien de l'avertir. 8° L'Hellespontine nous est inconnue; ce que nous savons sur elle, c'est qu'elle naquit à Marpèse, et qu'elle fit entendre ses prophéties du temps de Solon et de Cyrus (ne serait-ce pas plutôt que ses prédictions se rapportaient aux guerres de Cyrus et de Crésus, à l'établissement de la timocratie dans Athènes, aux débats des cités ioniennes, etc. ?) La Sibylle d'Érythres aussi se localise puissamment dans Marpèse. 9° La Phrygienne rendait ses oracles à Ancyre : n'est-ce pas à celle-ci qu'on devrait donner pour asile la grotte Corycienne? 10° La Tiburtine résidait dans Tibur, et y était adorée sous le nom d'Albunée; nulle prophétesse plus qu'elle ne s'identifie avec les eaux : à peine se distingue-t-elle de son fleuve chéri l'Anio (auj. *Tévérone*). Comp. Anna Pérenna, Égérie, Muses, Raginis.

SICHÉE, Sicheus (ou Sicharbas, Sicharbaal?), figure dans la mythologie comme fils de Bélus et frère ou époux de Didon; très-riche, il fut assassiné par l'avare Pygmalion, son beau-frère ou son frère.

SICINE, Sicinus, naquit dans l'île de ce nom, de Thoas fugitif et de Sinoé. Sicine adulte fut roi de l'île, et lui donna son nom.

SIÇOUPALA, un des adversaires les plus terribles de Vichnou, était radjah de Tchédi (partie du Béhar et près de l'empire de Cikata) et parent du vieux Sandha ou Djaraçandha. C'est à lui que Roukmi destinait sa sœur Roukmini; mais celle-ci haïssait le terrible sivaïte : un message de sa part invite Krichna, Vichnou terrestre, à l'enlever à son fiancé dans le temple même de Bhavani, où doit s'accomplir cette union. C'est effectivement ce qui a lieu. En vain autour de Siçoupala se sont groupés les Kchatriias, orgueilleux et belliqueux oligarques; le peuple se déclare pour Krichna qui porte un premier coup au tyrannique système des castes. Les guerriers rugissent de honte et de fureur; les hostilités commencent : mais toutes les princesses du sang royal portent secrètement envie à l'heureuse Roukmini, et désertent les unes après les autres les états de Roukmi, de Sandha, de Siçoupala et de Dantavaktra pour voler vers Krichna. Symbolisation connue de cette grande défection des provinces qui successivement abandonnent le sivaïsme pour se joindre aux conquê-

tes déjà opérées par la doctrine vichnouvienne! Après la guerre, un armistice; après l'armistice, nouvelle guerre. Les ennemis de Vichnou font cause commune avec les Kourous; Krichna au contraire a pris le parti des Pandavas opprimés. D'effrayantes batailles se succèdent sans relâche. Siçoupala résiste encore quand tous les autres sivaïtes sont tombés, et s'oppose aux honneurs divins qu'on veut décerner à Krichna. La lutte qui s'engage alors entre ces émules de vaillance et de vigueur se termine par la mort de Siçoupala. Un poème épique spécial, fameux dans l'Inde, célèbre cette mort.

SICULE, Siculus, héros éponyme de la Sicile, ou plutôt du peuple sicule, était un fils de Neptune.

SICYON, héros éponyme de la ville de Sicyone qui passait pour la capitale d'un des états les plus anciens du Péloponèse, eut de Zeuxippe, fille de Laomédon, Chthonophile. On varie sur son père qui est tour à tour Marathon, Métion ou Érechthée.

SIDÉ, femme d'Orion, suivant quelques traditions, fut précipitée aux enfers par Junon jalouse de son extrême beauté. Sidé a une physionomie à la fois aquatique et lunaire. — Deux autres Sidé furent l'une Danaïde, l'autre fille de Bélus.

SIDÉRO, seconde femme de Salmonée et belle-mère de Tyro, excita le roi d'Élis à persécuter sa fille, amante du fleuve Énipée, et mère de deux jumeaux, Pélias et Nélée. Elle alla jusqu'à la charger de chaînes et à la frapper; mais Pélias et Nélée, arrivés à l'âge d'homme, embrassèrent la défense de leur mère, et tuèrent cette marâtre. — *Sidéros* en grec veut dire fer. Sans doute ce nom se lie aux ouvrages métalliques que couvre le mythe de Salmonée (le pont sonore sur lequel roulait son char).

SIÉMÊ de Saumaise, SENCINER de Firmicus, troisième décan du Scorpion, est probablement la constellation du cynocéphale élevée au rôle de décan : c'est du moins ce qu'autorisent à croire, 1° sa position au sud du Scorpion; 2° la forme animale sous laquelle le troisième décan est représenté dans les deux zodiaques tentyrites (un cynocéphale assis); 3° le caractère probable du décan précédent, Sesmé I, que généralement on regarde comme la constellation de l'Autel (*Voy.* Décans et le tableau de concordance).

SIFTA, vulgairement Siphoas, Σιφόας, figure dans le latercule d'Ératosthène comme trente-cinquième dynaste. Son nom veut dire (s'il faut s'en rapporter à la lettre du texte grec) Mercure fils de Vulcain; mais probablement des trois mots grecs (Ἑρμῆς ὁ Ἡφαίστου) nécessaires pour rendre cette idée, le premier appartient à une des lignes précédentes, à celle qui explique si imparfaitement le sens du long mot Σιστοσιχέρμης (*Voy.* Sistosicherme), et les deux derniers seulement traduisent Siphoas. De plus, il nous semble qu'on doit lire Siphtas au lieu de Siphoas. On sait qu'aux yeux des Grecs Phta était Vulcain : ὁ Ἡφαίστου, ὁ Φθᾶ. Ramené dans les listes décanographiques pour y être localisé, Sifta est ou Chontaré III, ou Tomi, ou Abiou des Poissons, ou Théosolk des Gémeaux.

SIGA, Minerve chez les Phéniciens. Cadmus avait enlevé sa statue de Tyr, et la plaça comme palladium dans Thèbes. Quoique, selon toutes les apparences, Siga soit un mot phénicien, on l'a expliqué par

le mot *sigé*, silence. On dit aussi Singa.

SIGALION, le dieu du silence selon quelques mythologues; d'autres l'identifient à l'Égyptien Har-Pokrat que l'on représentait le doigt collé sur les lèvres, et dont la statue était portée solennellement dans les fêtes d'Isis et de Sérapis.

SIGEAMI, dieu birman, occupe dans l'Indo-Chine le rang d'Indra dans l'Hindoustan. C'est lui qui lance la foudre et fait luire l'éclair; c'est lui qui veille à l'ordre des éléments.

SIGNIR, déesse scandinave, épouse de Loke, est auprès de lui sur le rocher auquel les Ases l'out lié, et reçoit dans un bassin les gouttes de venin que laisse tomber sur sa tête un énorme serpent.

SILENCE (LE), selon Ammien Marcellin, était regardé comme un dieu par les Perses.

SILÈNE, SILENUS, célèbre parèdre de Bacchus, passe, dans la mythologie vulgaire, pour père nourricier de ce dieu. Selon Diodore, c'était un roi de l'île de Nysa formée par le fleuve Triton en Libye. Aussi Catulle lui donne-t-il l'épithète de Nysigène, LXIII, 252. Pindare lui assigne pour patrie l'île de Male dans laquelle il eut une Naïade pour épouse. D'ordinaire on lui donne pour père Mercure ou Pan, ce qui revient à le localiser dans la caste des Égicores; Servius, sur Virgile, le fait naître du sang d'Uranus, lors de la mutilation de ce dieu par Saturne. Nonnus, dans ses *Dionysiaques*, XXIX, 260, en fait un fils de la Terre, et lui donne trois enfants, Lénée, Astrée, Moron.—Ceux qui prennent au sérieux toutes les caricatures antiques ont fait de Silène un sage, un philosophe consommé, un physicien pour qui la nature n'avait point de mystères. Bacchus apprit de lui toutes les sciences, et en conséquence voulut que Silène l'accompagnât lorsqu'il s'avança du côté de l'Orient pour en faire la conquête. Par suite des mêmes idées, brodant le mythe qui montre Silène et Midas en relations d'amitié, on suppose entre le génie dionysiaque à queue de singe et le potentat aux oreilles d'âne une conversation philosophique, dont la conclusion fut que le sort le plus heureux de l'homme serait de ne jamais naître, ou de mourir aussitôt après sa naissance. Virgile a mis dans la bouche de Silène (*églogue* VI) une magnifique description des premiers jours du monde. La légende de Silène est assez riche en évènements. Non-seulement on le montre à la suite de Bacchus, de plus il conduit les Nymphes, les Muses et une foule de génies à queue de singe, qui, comme lui, s'appelèrent Silènes avant de recevoir le nom de Satyres. On veut que dans ses voyages il ait rencontré Olympe, disciple de Marsyas, et soutenu avec ce docte musicien une discussion non moins savante qu'avec Midas. Il fut conduit à la cour de ce dernier dans un état assez peu philosophique. Des paysans l'avaient rencontré ivre et chancelant sur la route, autant, dit-on, par son grand âge que par le vin. Midas, selon la légende commune qui est plus en harmonie avec le ton général des mythes dionysiaques, lui fit passer dix jours au milieu des réjouissances et des festins, et ne le congédia qu'à peu près dans l'état où il lui avait été présenté. On ajoute qu'à son retour des Indes il s'établit dans les campagnes de l'Arcadie, où il exerça beaucoup d'empire sur les jeunes bergers et sur les bergères. Dans la Gigantomachie on voit l'âne de Silène dé-

cider par les vastes et rauques sons de sa voix la retraite précipitée des ennemis des dieux. Ailleurs encore on voit cet âne reparaître, et empêcher le nocturne triomphe de Priape auprès de Vesta; et depuis ce temps aux ânes fut adjugé l'honneur de porter les lampes sacrées de Vesta. L'anse de ces lampes, ajoute-t-on, se terminait par une tête d'âne. Plusieurs traditions font de Silène un simple mortel. Pergame montrait son tombeau. Les Hébreux aussi, selon Bochart, avaient des tombeaux de Silènes, et retrouvent ce dieu grec dans Siloh. On sait du reste que les Silènes passaient pour mortels. On racontait aussi qu'Apollon et Silène se disputaient le prix de la science musicale, et que Silène vaincu fut métamorphosé en fleuve par le dieu. Ajoutons que presque toujours les Grecs donnent à Silène ou l'aspect et les formes bizarres, l'espiègle vivacité du singe, ou la physionomie d'un vieil ivrogne. Une taille ramassée, un nez rubicond, un gros ventre, voilà ce qui d'ordinaire le caractérise. Souvent confondu avec les dieux-boucs (*Voy.* Satyres), il a le front armé de deux cornes : rarement l'âne, sa monture favorite, ne dresse pas près de lui ses longues oreilles velues. Silène lui-même a souvent cet insigne burlesque. Au reste, soit qu'il marche, soit qu'il ait recours pour ses voyages aux services de son coursier, il a de la peine à se soutenir. A pied, il trébuche à chaque instant, malgré le thyrse qui sert d'appui à sa jambe avinée. Sur l'âne, il ressemble à un sac de farine ou à une outre remplie de vin. En opposition à tant de traits qui provoquent le rire, viennent se poser les rôles élevés que d'antiques données attribuent à Silène. Il est Musagète (conducteur des Muses); il est alimentateur, et par conséquent générateur, ou peu s'en faut; il est le devin, le chantre sacré. En un sens c'est presque l'apôtre et le missionnaire de Bacchus : il lui ouvre les voies, et forme comme son avant-garde. Il s'identifie à tous les liquides nourriciers et inspirateurs, à l'eau (dans laquelle il se réabsorbe), au vin qu'il offre au monde sous le nom d'Acrate, au lait qui jaillit sous sa baguette avec le vin et le miel. L'âne qui l'accompagne n'est pas grotesque en Orient comme chez nous. Cet utile animal ne porte-t-il pas et Priape et les ministres phrygiens de la mère des dieux? ne forme-t-il pas la richesse principale de quantité de tribus de pasteurs? ne remplace-t-il pas, comme vahanam de Bacchus, la panthère aux pieds agiles, le tigre à l'œil de feu? Apollon, chez les Hyperboréens, était honoré par des onosphagies; et Bochart ne nous laisse pas perdre de vue que chez les Phéniciens le prophète Balaam s'avançait monté sur un âne. Quelquefois on prend Silène pour Bacchus lui-même : identification hasardée, sans doute, si on l'entendait à la lettre, mais juste, si par là même on entend que de Bacchus émane Silène. Ailleurs on trouve Jupiter avec le nom de Silène : c'est Athènes, dit-on, qui avait imaginé ce Zévs-Silénos. Dans Porphyre on trouve des traces d'un Apollon (Apollon arcadien) fils de Silène. Nulle de ces variantes ne nous étonne. Nous savons que Siva et Vichnou sont les éléments de la religion dionysiaque. Silène était honoré à Élis où il avait un temple. Il est souvent représenté sur les monuments anciens (*Voy.*, entre autres, Millin, *Gal. myth.*, 219, 231, 237, 242, 244, 263, 265, 281, 283, 469).

SIMMA, père nourricier de Sémiramis, avait trouvé cette miraculeuse fille de Dercéto au milieu d'un désert où elle était nourrie par des colombes. C'est lui qui donna le nom de Sémiramis à sa fille adoptive. Ce nom, assure-t-on, signifiait, en syriaque, colombe. Il nous semble probable que tel était aussi le sens du mot Simma. Quoi qu'il en soit, il est permis de croire que Simma n'est point sans rapport avec le Sem ou Djom d'Égypte, avec le Dchemchid (Achémène) de Perse, avec Sémélé, avec les Semones italiques; Vossius (Gérard-Jean) ajoute avec le patriarche Sem, fils aîné de Noé. La colombe de l'arche sainte offre aussi au moins l'apparence d'une conformité remarquable entre la tradition hébraïque et la légende babylonienne (Voy. *de orig. et de prog. idololatr.*, I, 23, p. 30, de l'éd. 1668 d'Amsterd.).

SIMOIS, dieu-fleuve, fit, lors du siège de Troie, déborder ses eaux unies à celles du Xanthe, pour s'opposer aux succès des Grecs. Tributaire du Xanthe, le Simoïs n'est qu'un faible ruisseau.

SIMOISE, jeune homme né sur les bords du Simoïs, fut tué par Ajax le Télamonide en combattant pour Troie.

SIMOURGH, oiseau gigantesque qui, selon les Orientaux, habite les montagnes du Kaf, consomme pour sa subsistance les produits de plusieurs chaînes de montagnes, parle, prêche, enseigne, prophétise, et a déjà vécu de quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-onze mille ans. Comp. HOUFRACHMODAD.

SIMZERLA, déesse des Slaves, répandait en marchant, ou plutôt en planant dans l'air, un parfum de lys. Sa ceinture était parsemée de roses. **Ainsi que Flore, cette épouse de Vertumne, Simzerla était l'amante d'un** dieu du printemps, Pogoda.

SINIS, SINNIS, SCINIS, SCINNIS ou SCHINIS, fils de Polypémon et de Sylée, ou, selon quelques autres, de Neptune, est célèbre par les déprédations qu'il exerçait dans l'Attique, et par la mort qu'il reçut de Thésée. Il occupait l'isthme de Corinthe. L'entrée du repaire qu'il s'était choisi était semée d'os blanchis, de crânes humains, de vertèbres disloquées. Tantôt il précipitait les voyageurs dans les flots qui battaient le pied du rocher, son asile; tantôt il les assommait à coups de massue; tantôt il courbait deux pins aux rameaux gigantesques, rapprochait leurs tiges obliques jusqu'à ce qu'elles se fussent touchées, attachait les bras des victimes aux deux cimes de ces géants des forêts, puis les abandonnait à eux-mêmes. Soudain les deux tiges redevenues libres se redressaient chacune en sens contraire pour reprendre la verticale, et le malheureux était déchiré vivant. Thésée, en passant par l'isthme de Corinthe, vainquit le brigand et lui fit subir le supplice auquel il condamnait ses victimes. Périgone, sa fille, devint la concubine de Thésée. — On présume que Sinis, confondu par quelques mythologues avec Cercyon, ne diffère pas du célèbre Procruste, qui chaque fois que des étrangers lui demandaient l'hospitalité les étendait sur un lit, dont la dimension en longueur devait être celle de leur corps. Leur taille surpassait-elle la marque voulue, il leur faisait couper ce que leurs pieds ou leurs jambes avaient d'excédant; était-elle plus courte, il faisait étendre leurs membres à l'aide de poids et de poulies. Procruste aussi fut vaincu par Thésée et mourut de la

mort à laquelle il condamnait ceux qui tombaient entre ses mains. — Assez souvent on distingue ces quatre brigands les uns des autres. Quelquefois on les réduit à deux ou à trois. En tout état de cause, songeons qu'à leurs noms s'ajoutent ceux de Corynète ou porte-massue, de Pityocampte ou courbe-pin, de Damaste ou dompteur, de Polypémon ou qui cause beaucoup de désastres. Sinis veut dire voleur, ou du moins devint avec le temps un synonyme proverbial de voleur (comme en France Cartouche). Procruste implique l'idée de contact et de tiraillement en avant. — Plusieurs savants se sont beaucoup occupés de Sinis, de Sciron, etc. Euripide avait composé un drame satirique de *Sciron*. Lycophron donne à Sciron le nom de Sinis. D'autres disent Sinis fils de Neptune ou de Polypémon. Des scholiastes donnent à ce fils le nom de Pityocampte (*Voy.* Bœttiger, *Vasengem.*, t. I, 2ᵉ part., p. 134, Winckelmann, *Monum. ined.*, n. 98).

SINOÉ, nymphe qui, selon la légende égyptienne, fut mère de Pan, surnommé, en mémoire de cette circonstance, Sinoïs.

SINON, célèbre espion grec, fils de Sisyphe et petit-fils d'Autolycus, se laissa prendre par les Troyens, lors de la feinte retraite des Grecs, leur persuada que ses concitoyens avaient remis à la voile pour leur patrie, après avoir voulu l'immoler aux dieux, leur dit que l'énorme cheval de bois, laissé sur la plage, était une offrande expiatoire à Minerve, un palladium, un gage d'éternelle puissance et de gloire pour la ville qui le possèderait, et détermina ainsi les crédules sujets de Priam à introduire le colosse dans leurs murs. La nuit suivante, des masses armées en sortirent, grâce à Sinon, et Troie fut prise, pillée et livrée aux flammes.

SINOPE, fille du dieu-fleuve Asope, fut aimée d'Apollon, et en eut un fils, Syros. Quelques mythologues lui donnent l'épithète qui a rendu Minerve célèbre, Aïparthénos, toujours vierge. — Une autre SINOPE était Amazone; une ville de ce nom, en Paphlagonie, se lie au culte de Sérapis (*Voy.* cet art.).

SIONA, déesse scandinave, dispose les cœurs à l'amour et préside à la volupté.

SIORLAMH (*myth. irlandaise*), Tuatha-Dadan célèbre, dont le nom signifie à la longue main, était fils de Fionn. Tout en se tenant debout il touchait le sol de ses doigts étendus. On le surnomma Lamh, la main, sans doute à cause de son habileté dans les arts industriels. Le nom de Dactyles, en Grèce, n'a pas d'autre sens.

SIPYLE, un des fils de Niobé. On sait que cette reine était originaire de la ville de ce nom et que c'est au pied ou sur les flancs du mont Sipyle qu'elle fut transportée après le massacre de sa famille.

SIRÈNES (les), SIRENES (g. *Sirenon*), Σειρῆνες, filles du dieu-fleuve Achéloüs et de Terpsichore ou de Calliope, ou de Melpomène, ou même enfin de Stérope. On les voit successivement au nombre de deux, de trois, de quatre, de cinq, enfin de huit. Platon, qui adopte ce nombre, ne donne aucun des huit noms. Même silence sur les cinq Sirènes. Dans les autres hypothèses on cite les noms, les voici :

AUTORITÉS.	NOMBRE.	NOMS.
Homère.	2.	Aglaophème, Thelxiépie.
Scholiaste d'Apollonius.	3.	Aglaophone, Thelxiope ou Thelxinoé, Molpo.
Hygin.	3.	Pisinoé, Thelxiépie, Molpée.
Didyme.	4.	Aglaophème, Thelxiépie, Pisinoé, Ligée (ou devrait dire Ligye).

Nous avons omis à dessein la nomenclature ternaire de Cléarque, qui nomme ses Sirènes Leucosie, Ligée, Parthénope. La dernière est remarquable, parce qu'elle donna, dit-on, son nom à Naples, ce qui veut dire, que Naples est cette Sirène personnifiée. — Les Sirènes sont liées aux mers d'Italie. On les place dans les îlots de Licosa, San Petro et Galetta, dont nous ignorons les noms anciens, mais qui étaient dans la mer de Tyrrhène et vis-à-vis du cap de Minerve. Ces îles étaient hérissées de brisants. Quoique au sein des eaux, elles ont des ailes. Nues, mais invisibles, elles ne décèlent leur présence que par un murmure harmonieux. Leurs voix ravissantes vont au cœur des matelots, qui, pour les entendre mieux, se penchent, s'approchent insensiblement de la surface des eaux, s'y plongent et ne reviennent plus. Leur chant est donc une magie; leur voix fascine; le son qui filtre de leurs lèvres au cœur est une chaîne (en grec *siria*). Les Muses vulgaires ne sont que des cantatrices; les Nymphes que des Ondines; les Piérides que des oiseaux : ailes, chants, asile sous-marin, les Sirènes cumulent tout, et de plus ce sont des Fées. A dire vrai, Circé, Calypso étaient chacune la Sirène par excellence : Camasène n'en diffère pas. Il était décrété que, quand un homme aurait passé devant les Sirènes sans se précipiter vers elles, ces filles des eaux périraient. Ulysse amena pour elles ce jour fatal. Tout son équipage se boucha les oreilles avec de la cire; pour lui, les oreilles libres, il se fit attacher à son grand mât. Le navire passa ainsi le parage mélodieux sans qu'il arrivât d'accident. Les matelots étaient privés de l'usage de l'ouïe; le chef, de l'usage de ses jambes; les uns ne songeaient pas à se précipiter vers les cantatrices marines qu'ils n'entendaient pas; l'autre suppliait ses amis de le délier, mais il suppliait en pure perte. — Parthénope, noyée dans les flots, après le triomphe d'Ulysse, fut jetée par la vague sur les sables de la côte voisine : on l'enterra. A son tertre funéraire succéda un tombeau; au tombeau un autel, un temple; au temple un village, que d'heureuses circonstances transformèrent en capitale de la Campanie. Parthénope fut d'abord son nom, puis on lui substitua ceux de Néapolis, Napoli, Naples. — Filles d'Achéloüs, les Sirènes s'appellent Achéloïdes. C'est avec un sens exquis de l'antiquité que le poète Millevoye, ignorant sans doute l'intime liaison d'Achéloüs, d'Achille, d'Achlys (brouillard), de Sirène, de Thétis, de Fées, disait :

Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes,
Son ombre vient charmer vos demeures humides,
Vous êtes là... Redit par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

SIRONA ou SIRONIA, déesse dont le nom est accolé à celui d'Apollon sur trois inscriptions trouvées la première dans le voisinage de Rome, la seconde à Oppenheim, la troisième dans l'ancien Palatinat. Voici la seconde de ces inscriptions : Deo Apollini. et. Sironæ. Julia. frontina. v. s. l. l. m. Est-il besoin de dire que nous n'admettons pas l'étymologie qui tire Sironia de Saronia, et qui, en conséquence, voit dans cette déité Diane, déesse du golfe Saronique? Nous serions plutôt portés à croire que le dieu germanique présidait aux bains, car Oppenheim avait des thermes.

SISTOSICHERME, Σιστωσιχέρμης, c'est-à-dire selon le texte grec la *force d'Hercule*, trente-troisième dynaste du latercule d'Eratosthène,

qui donne comme êtres humains et comme rois de la primitive Egypte les trente-six Décans ou dynasties célestes, se trouve correspondre, selon les diverses hypothèses qu'adoptent ou que peuvent adopter les savants (*Voy.* l'art. DÉCANS et le tableau y annexé), à Ptébiou I (autrement Tepisatras), ou Phupé, ou Aseu (autrement Astiro), ou enfin Rembomaré.

SISYPHE, SISYPHUS, Σίσυφος, célèbre génie ahrimanique de la mythologie grecque, a ceci de particulier que son ahrimanisme se formule, non pas en violence, mais en perfidie et en malice. Il passe surtout pour voleur, séducteur et délateur ; ce qui n'empêche pas que d'une part on ne le montre exerçant de brutales dévastations dans l'isthme de Corinthe, que de l'autre on ne le donne comme sage, pacifique et prudent. C'est en quelque sorte un précurseur d'Ulysse. Il y a en lui du Loke plus que de l'Ahriman. On l'a localisé dans la race hellénique, et même dans la dynastie d'Hellen. Puis, comme ses actions semblaient embrasser un laps de temps plus long que la vie ordinaire de l'homme, on le divisa en deux personnages : 1° Sisyphe I, fils d'Éole I et petit-fils d'Hellen ; 2° Sisyphe II, fils d'Éole II, bis-arrière-petit-fils d'Éole I, et frère de Salmonée. Sisyphe I bâtit Éphyre, qui fut depuis nommée Corinthe. Sisyphe II hérita de Corinthe après la mort de Créuse et la disparition de Médée. Sisyphe I épousa Mérope, une des sept Atlantides, et en eut Glaucos, Ornithion, Almos, Thersandre. Sisyphe II, ayant charmé Autolycus par son adresse, vit ce prince lui donner Anticlée, sa fille, non pas à titre d'épouse, mais à titre de concubine. Anticlée, enceinte, épousa ensuite le roi d'Ithaque, Laerte, et le rendit père de l'astucieux Ulysse, si souvent désigné par les poètes sous le titre de Sisyphide. On attribua aussi à Sisyphe le déshonneur de Tyro, sa nièce, qui, mère de Pélias et de Nélée, les exposa sur une montagne où les recueillirent des pasteurs. La légende ordinaire donne pour amant à Tyro le dieu des mers, Neptune. — Sisyphe enterra Mélicerte, jeté par la mer sur la grève de Corinthe ; institua en son honneur les jeux isthmiques ; donna de l'eau à la citadelle de Corinthe ; ferma l'isthme par des murailles qui lui permettaient de rançonner impunément ceux qui voulaient franchir cet étroit passage. De là les fables qui font de lui un brigand parqué, ainsi que Sciron, ainsi que Sinis, Procruste et Cercyon, au milieu des précipices et des forêts abruptes. Ennemi de son frère Salmonée, c'est pour se venger de lui qu'il forma le projet de séduire Tyro. Une tradition le montre révélant les secrets des dieux ; ces secrets se réduisent quelquefois à un secret de Jupiter. Ce volage époux de Junon avait enlevé Égine, fille du dieu-fleuve Asope. Habile espion, Sisyphe promet de donner à ce père irrité des nouvelles de sa fille à condition toutefois qu'il donnera de l'eau à la citadelle de Corinthe. Chez quelques légendaires c'est Thésée qui ôte la vie à Sisyphe. L'acte le plus merveilleux de son histoire fut sans contredit sa résurrection. Selon les uns, il combattit avec la Mort, la terrassa, la chargea de chaînes, et la retint prisonnière jusqu'à ce que Mars, à la prière de Pluton, vînt la délivrer. Le scholiaste de Pindare, Démétrius (sur les *Olympiq.*), raconte que Sisyphe en mourant prescrivit à sa femme de jeter son cadavre sur la voie publique nu et sans sépulture. Tout homme non inhumé ne pouvait

franchir le Styx : Sisyphe obtint de Pluton là permission de remonter sur le globe pour aviser à ses funérailles et se mettre à même de passer le fleuve fatal; mais une fois revenu à la vie il se moqua de la bonhomie de Pluton et refusa de redescendre dans l'empire des ténèbres; il fallut que Mercure le traînât de force au-delà du rivage infernal. Il fut alors précipité dans le Tartare avec les fameux criminels, et condamné à rouler au haut d'un roc une pierre qui retombe sans cesse.

SITA. *Voy*. Rama.

SITH, deuxième Décan du Cancer, tant selon Saumaise que selon Firmicus, est représenté dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra par un hiéracocéphale qui porte pour coiffure le disque avec l'urée, symbole du soleil, du dieu Fré. Le nom de Sith offre quelque ressemblance avec celui du Décan qui marche devant lui, Sothis. Cette ressemblance, dont la liste des dynastes d'Ératosthène présente le pendant, en mettant immédiatement après Ménès deux rois Atothès, justifie l'hypothèse qui fait correspondre les trois Décans du Cancer avec les trois premiers suivants de Ménès, et ainsi de suite (*Voy*. Décans).

SITHNIDES, Σιθνίδες, Nymphes mégariennes. On ignore l'origine de leur nom, qui probablement était celui de quelque source voisine de Mégare. En effet, le bel aquéduc qui portait des eaux à cette ville, et qui fut élevé par le tyran Théagène, avait le nom d'eau des Nymphes Sithnides (σιθνιον ὕδωρ?). Une de ces Nymphes fut aimée de Jupiter, et en eut Mégare, fondateur de la ville de ce nom.

SITHON, Σίθων, roi des Sithones, en Thrace, épousa Anchiroé, en eut Pallène, la promit à celui de ses prétendants qui le vaincrait à la course, en tua ainsi plusieurs, finit par dire à deux rivaux, Clitus et Dryas, qu'il accorderait sa main à celui des deux qui surpasserait l'autre à la course des chars : Clitus l'emporta, grâce à la partialité de Pallène, qui sut engager le cocher du char de Dryas à en joindre mal les roues. Dryas périt : Sithon alors condamna Clitus et Pallène à être brûlés sur le même bûcher avec le cadavre de Dryas; mais une pluie envoyée par Vénus éteignit le feu.

SITON, Σίτων, nom que Philon de Biblos, dans la citation qu'il fait en grec de quelques fragments de Sanchoniaton, substitue à celui de Dagon, semble signifier dieu du blé. Selden (*de Diis Syr*. synt., c. 3, p. 263) blâme cette traduction. Probablement il faudrait Sidon, mot qui au rapport de Justin (liv. XVIII, ch. 3) et d'Isidore de Séville (*Orig*., liv. I, ch. 1) voulait dire en phénicien poisson, et par conséquent était synonyme de Dagon. Dupuis (*Orig. des cult*., t. III, éd. Auguis, not. p. 659) essaie de concilier les deux légendes, ou, si l'on veut, de faire comprendre comment on peut passer de l'une à l'autre : il remarque que la Vierge, cette divinité sidérique des moissons, se couchant au lever des poissons, ces derniers durent être pris pour des signes relatifs aux opérations agricoles. — Siton fut aussi le nom de Cérès à Syracuse. *Voy*. Athén., *Dipnosoph*., liv. III (R. σῖτος, blé, vivres).

SITOUMPORMITCHAI, divinité indo-chinoise, avait passé par la forme humaine avant d'arriver à la béatitude suprême, et avait recommandé à ses disciples de ne se nourrir que d'herbes cuites, de fruits sauvages, etc., et d'habiter des forêts.

SIVA, troisième personne de la Trimourti hindoue, est dans l'opinion vulgaire le destructeur, et en conséquence s'oppose à Brahmâ qui crée, et à Vichnou qui conserve. Cette opinion est peu exacte. Siva modifie, et en conséquence détruit et fait naître. Le monde, selon les Hindous, existe de toute éternité. Rien ne peut se perdre! en conséquence rien ne tombe de l'être au néant; mais rien ne revient du néant à l'être. Qu'est-ce donc que naître? c'est apparaître sous une forme nouvelle. Qu'est-ce que mourir? c'est ne plus paraître sous cette forme : l'histoire du monde n'est qu'un long narré de métempsycoses. La grande âme qui tient le fil de ce labyrinthe est un Protée. Ce Protée aux Indes, quel est son nom? Siva (ou Shiva, Schiva, Chiva, Siven, etc., Siba, Siéba, Seeba, etc., etc.). Ainsi que l'Isis égyptienne, le modificateur hindou a une foule de noms : selon l'Amaracigna le nombre s'en élève au moins à mille; nous donnerons plus tard la liste de ceux qui ont de l'importance. — Il résulte de cet aperçu préliminaire, que Siva se présente tour-à-tour sous deux faces tout-à-fait contraires : destruction et production. Rien de plus large et de plus puissant, de plus fécond, de plus haut que Siva producteur; rien de plus terrible, de plus monstrueux que Siva occupé à détruire. Les légendes populaires se sont surtout emparées de ce rôle de leur dieu, qui prêtait davantage aux peintures effrayantes et grandioses. Il y a plus, non-seulement elles nous ont montré dans Siva le dieu des vengeances, le dieu jaloux, celui dont l'œil dévore, foudroie, pulvérise; elles lui supposent des vices dont l'ignoble excès respire la caricature. Il aime toutes les femmes, il est gourmand, ivrogne, il est voleur. « Ravana, lui dit Bhavani, est resté debout au cœur de l'été, environné de quatre brasiers ardents, allumés en ton honneur. Par le froid le plus dur, il est resté debout dans l'eau glacée. Par la rude saison des pluies, il est resté debout, la tête inondée de torrents. Pour toi, tu n'es qu'un vieux coquin, que les voluptés ont flétri, un ivrogne, dont la raison est étouffée par la fumée des herbes étourdissantes que tu respires. Tu couvres de cendre ton corps ignoble; ton séjour de prédilection, ce sont les cimetières; tu les habites comme un vampire. Va! mendiant, ton nom sera en exécration parmi les hommes. A la longue, on finira par t'oublier, monstre! » Quant à la galanterie de Siva, on peut en juger par la réponse qu'il adresse à Bhavani : « Tais-toi! lui dit-il, tu bavardes comme toutes les femmes; tu es ignorante, étourdie comme toutes les femmes; tu es une vagabonde, une coureuse, une querelleuse; tu passes ta vie à t'enivrer; tu n'as pour société que des êtres dégradés; ton plaisir est d'égorger les Géants, de boire leur sang, de suspendre leurs crânes autour de ton cou. » Jusqu'ici, pourtant, la caricature n'empêche pas l'intime et sincère dévotion; mais parallèlement à ces conceptions héroï-comiques se déroule un autre point de vue; là Siva devient l'esprit du mal, l'ami, le gourou et presque le chef des Açouras, l'Ahriman de l'Inde. Il se pose l'antagoniste de toutes les divinités bienfaisantes ou fécondes, notamment de Bhavani et de Vichnou. — Comme générateur, il se formule surtout par le Lingam; et cette effigie obscène, tantôt isolée, tantôt unie à l'Ioni, adéquate de Bhavani, donne cours,

non-seulement à quantité de légendes, mais aussi à la croyance universelle d'un dieu qui, par son exemple, fait une loi de la volupté, de la débauche et de l'impudeur. Nul doute pourtant que, dans l'origine, tel n'ait pas été le sens du culte rendu au Lingam. Cette image de l'organe mâle était un symbole du principe actif des mondes, du feu vital, de l'esprit; et même aujourd'hui encore, sans être bien nettement au fait de ces hautes idées, les pénitents et les dévots qui portent au coup le Lingam n'y attachent pas des idées impures. — Mais voir dans Siva un simple membre de la Trimourti, un générateur ou un destructeur, un Ahriman, un phalle, ce serait ne pas connaître ce dieu dans toute son étendue. Tandis que les uns le font naître, avec les deux autres dieux de la Trimourti, des bonds rapides de Bhavani, ailleurs il prend la place de Brahm, il plane au-dessus de tous les êtres. Les uns disent que sur une plate-forme du Mont-d'or, Kailaça, au milieu d'une table carrée enrichie de neuf pierres précieuses, se trouve le Lotos ou Padma, portant dans son sein le triangle (l'Ioni), origine et source de toutes choses : de ce triangle sort le Lingam, dieu éternel qui en fait son éternelle demeure; chez d'autres, il flotte sur les ondes dans une fleur de Lotos, et Naraïana n'est pas le nom de Vichnou seul ou de Brahmâ, c'est aussi le sien; il s'appelle alors Sankara-Naraïana. Ailleurs, on le montre identifié encore au Lingam, et par suite prenant le nom de Sivling (Sivalinge et non Kiveleng). C'est au sommet de l'Himalaïa ou Kailaça qu'il apparaît, et tantôt on l'y voit se diviser en douze lingams rayonnants de lumière qui fixent sur eux les regards des dieux et des hommes, et qu'ils transplantent dans diverses parties de l'Inde; tantôt le lingam arborescent a trois écorces : la plus extérieure est Brahmâ, celle du milieu Vichnou, la troisième et la plus tendre Siva. Les trois dieux se détachent, et dès-lors il ne reste que la tige nue; mais cette tige est sous la garde de Siva. — Comme les deux autres membres de la Trimourti, Siva a une femme, Bhavani, qui est sa fille, sa sœur, sa mère, sa Sakti, et qui se pose tour à tour son égale ou sa supérieure. C'est que primitivement, sans doute, il y eut dans l'Inde des peuples qui dans la nature accordaient la priorité, la puissance, l'engendrement au principe femelle. Les adorateurs du principe mâle étaient sivaïtes; bhavanistes serait le nom des autres. Bhavani et Siva finirent par être unis à titre de mari et femme; mais ce ne fut qu'après de longues guerres, et les traces de l'antique isolement subsistent toujours. De Bhavani, Siva eut deux enfants : Ganéça, le dieu de l'année, de l'intelligence et des nombres, et Skanda, le dieu de la guerre. Plusieurs légendes miraculeuses se lient à leur naissance. L'une le montre métamorphosé en éléphant pour engendrer Ganéça; l'autre le représente empruntant la forme du coq pour devenir père de Skanda. Bhavani n'est pas la seule que Siva se plaise à rendre mère : Andjani, Anga, et quelques autres, excitent ses désirs et ne peuvent s'y dérober. Parfois pourtant il s'indigne de sentir son cœur fléchir sous les impressions de l'amour, et quand Kama l'embrase de tous ses feux en faveur de Bhavani, il le tue (*Voy.* KAMA). De Siva naquirent encore deux autres fils, Veirava et Virabhadra; mais cette fois il n'eut besoin de nulle mortelle, de nulle déesse pour leur don-

ner naissance : l'un dut le jour à la respiration, l'autre à la sueur paternelle. C'est ici le cas de rappeler le mythe célèbre qui fait sortir Ganéça des matières excrémentitielles pétries par la main de sa mère. Suivant Niklas Müller, autour de Siva se groupent aussi Aghni, l'esprit du feu; Moudévi, discorde, guerre et mauvaise fortune; Sana, planète sinistre; Manarçouami, protecteur des mois, des saisons et de l'année; Içania. — Le domicile ordinaire de Siva, c'est le mont Mérou (Mahamérou, Souméroa), autrement Kailaça (Cailasa), Alaïa ou Souralaïa (demeure du soleil). Ce nom s'applique moins à une montagne spéciale qu'à toute la chaîne des Himalaïa, ces pics énormes qui ont ravi au Tchimboraçao l'honneur de s'appeler la plus haute montagne du monde. En général, par quelle classe d'êtres se formule la création à peine ébauchée? par des minéraux, des pierres, des rocs, des montagnes. Sous quelle forme se manifeste l'activité créatrice? sous la forme pyramidale et presque phallique de montagnes (comp. Atlas). Quant au choix de la montagne, peu importe, pourvu que, relativement aux montagnes voisines, ce soit la plus haute, et qu'elle forme un point central. En effet, c'est aux sivaïtes de l'Hindoustan qu'appartient la localisation de Siva dans l'Himalaïa. Auparavant on le supposait sur le pic le plus élevé de Ceilan. Comp. Ravana. Du reste, autour de cet Olympe doivent se ranger circulairement de larges eaux qui sont comme un Ioni gigantesque en harmonie avec les gigantesques dimensions du mont-Lingam et une foule de terres inférieures. C'est ici le cas de jeter un rapide coup d'œil sur la géographie mythique de l'Inde. La classification primitive montre le Mérou élevant sa tête superbe dans les cieux, tandis qu'autour de ses pieds la mer de lait tourne sept fois, puis va reparaître au sud-ouest, où elle donnera naissance à quatre fleuves principaux : Ganga au sud, Sita à l'est, Bhadra au nord, Chakchou à l'ouest. Une explication plus nette et plus détaillée modifie légèrement cette tradition antique. Du pied à la cime du Mérou, identique au globe entier, s'échelonnent comme sur la périphérie d'un cône immense sept zones ou cercles concentriques, que séparent sept mers, et que bornent, d'un seul côté sans doute, sept clôtures de montagnes. Ces zones se nomment Douipas. Voici leurs noms en commençant par la plus rapprochée du centre : Djambou, Kouça, Pakcha, Salmala, Kraouncha, Saka, Pouchkara (on dit souvent Djamboudouipa, Kouçadouipa, etc. On trouve aussi à la place des noms qui précèdent la nomenclature suivante : Djambou, Ravaha, Kouça, Sanka, Iamala ou Malaïa, Iama, Anga). Djambou est environnée d'une mer salée, Kouça d'une mer enchantée, Pakcha d'une mer de sucre, Salmala d'une mer de beurre clarifié, Kraouncha d'une mer de lait caillé, Saka d'une mer d'Amrita, Pouchkara d'une mer d'eau douce. Le Douipa central tire son nom de l'arbre de vie Djambou, qui est planté sur le Mérou proprement dit, et des racines duquel, selon les bouddhistes, sortent les quatre grands fleuves. Bharatakanda, l'Inde propre, occupe le milieu de Djamboudouipa. Quelquefois par ce nom les Pourana entendent la terre entière. Le mont Mérou, qui tour à tour est tout le globe terrestre ou une partie du globe terrestre, se trouve souvent confondu avec le pôle nord. Deux autres classifications usuelles du



monde connu substituent aux sept régions principales, l'une neuf, l'autre quatre grandes divisions. Dans la première, ces divisions s'appellent Khanda, ou contrées. Voici leurs noms : Ilavrata, Bhadrasva, Ketou, Hari, Kinnara, Ramiaka, Hiraniamana, Bharata, Airavata ou Kourou. Ilavrata occupe le centre et a vers l'ouest Ketou, à l'est Bhadrasva. Au nord de cette rangée longitudinale se trouvent Hari et Kinnara, puis au nord de ces deux Kanda, Airavata. Au contraire, au sud des trois premières régions se placent Hari et Kinnara, et plus au sud encore Bharata. Ici notons que quand on parle de sud et de nord les quatre points cardinaux ne sont pas pris sur un même plan : le nord est en bas, le sud en haut. En d'autres termes, le sud est plus voisin du soleil et du ciel, le nord en est plus éloigné. Dès-lors le monde étant représenté flanqué de montagnes inférieures, il est clair que c'est la pointe de la montagne qui est au sud, et l'on comprendra que cette terre centrale, qui est Bharata ou l'Inde, s'appelle Souargabhoumi, ou terre céleste. Dans la seconde classification, les régions se nomment Mahadouipas, ou grandes îles. Que l'on se figure au centre d'une vaste surface plane (Bhoukanda ou Bouvana-Kouça) enveloppée d'une rangée circulaire de montagnes que l'on nomme Lokalokas, le Mérou, colonne et axe du monde, qui soutient et réunit cieux, terre et enfer; qu'on divise la surface de ce cône énorme en quatre parties égales dont les limites se dirigent vers les quatre points cardinaux, et qui se prolongent dans Bhoukanda; que le long des quatre flancs de la sainte montagne, et de la cime à la base, coulent quatre fleuves issus d'une source unique, et tombant des têtes, gueules ou bouches de quatre animaux, la vache, l'éléphant, le lion, le cheval; que dans chacun des quatre Mahadouipas se trouve un arbre de vie ou arbre du grand jour de Brahmâ, Kalpavrikcha; que les quatre flancs de la montagne, et par suite les quatre régions de Bhoukanda, aient quatre couleurs différentes en l'honneur des quatre castes hindoues, on aura l'idée première de cette grande division symbolique de l'univers en quatre parts. Outtarakourou au nord, Bhadrasva à l'est, Kotoumala à l'ouest, Djambou ou Djamboudouipa au sud, voilà leurs noms. Le premier est rouge, le second blanc, le troisième brun ou noir, le quatrième jaune; et le rouge désigne les Kchatriias, le blanc les Brahmes, le noir ou le brun les Soudras, le jaune les Vaicias. Le monde ainsi divisé ressemble, disent les Pourana, à un Padma flottant sur les eaux. Les quatre Mahadouipas sont les quatre feuilles qui forment le calice, et les huit feuilles intermédiaires placées deux à deux dans les intervalles forment huit Douipas secondaires. — Parmi les noms de Siva se distinguent, 1° ceux qui se rapportent à sa bienfaisance, Baghis, Bhava, qui fait exister; Pachouvati, le maître, le mari de la vache; Gangadhara, qui a le Gange sur la tête; Tchandradhara, qui porte la lune sur la tête; 2° ceux qui ont trait à son rôle ahrimanique : Ougra, l'horrible; Roudra, celui qui fait pleurer; Hara, le destructeur; Bhima, le terrible; 3° ceux qui le montrent puissant et terrible, mais non funeste, Mrdha, guerrier; Chou-lis, armé du trident; Ourchadradja, qui produit la pluie, l'orage et la foudre; Mdhioudjéia, vainqueur de la mort; Nilakantha, qui avale le poison; Iça ou Icha, seigneur; Boud-décha, seigneur des sages; Vioma-

gécha, seigneur du ciel; 4° ceux qui attestent sa supériorité sur tous les mondes : Mahéça ou Mahécha, le grand seigneur; Mahadéva, le grand dieu; Mahéçouara, ou simplement Içouara, le grand maître (on a souvent comparé ce nom à celui d'Osiris); Trilotchana, le dieu aux trois yeux; Tripourandaga, l'habitant de trois villes, le ciel, la terre et l'enfer. Il s'appelle encore, en tant que dieu-phalle, Sivalinga ou Içouara; en tant que dieu des montagnes, Divanicha, et, d'après les diverses figures que lui prêtent les légendes et les statues, Viroubakcha (aux yeux hideux), Kabalabrl, aux cheveux hérissés, Vamadéva, le dieu nain, etc. — Siva aussi eut ses incarnations. Les deux plus célèbres sont celles qu'on connaît sous les noms de Markandéia et de Kandopa. On peut jusqu'à un certain point regarder comme incarnations de Siva les nombreux antagonistes, soit de Bhavani, soit de Vichnou. Ainsi, par exemple, Mahécha et Mahéchaçoura, Ravana et Koumbhakarna, Irania et Iraniakcha, Kouça, Djaraçandha, Siçoupala, etc., appartiennent à la série des incarnations sivaïtes. — Nul doute que le sivaïsme ne remonte à une haute antiquité dans les Indes; il est antérieur au vichnouisme, au moins sous la forme nouvelle que lui donnèrent les époques symbolisées Brahmâ et Krichna, et tel est le sens de ces luttes si longues, si opiniâtres, soutenues par l'un contre Ravana, par l'autre contre Kouça et ses alliés; mais sur tout le reste règne la plus inconcevable divergence. Toutefois sachons au milieu de ce dédale distinguer la physionomie du sivaïsme. C'est un panthéisme aux formes vives, coloriées, flamboyantes, sanglantes surtout et colossales. La promptitude et le grandiose, voilà ce qui le distingue. Le monde qu'il rêve est un gigantesque animal aux mille millions de membres chacun vivant de la vie individuelle, mais intimement soudés, amalgamés, fondus ensemble. Qui les a soudés, qui les amalgame et les tient réunis? L'esprit recteur? Non; dans l'hypothèse sivaïte c'est le feu; le feu, agent universel, qui coule à flots alcooliques dans les grandes artères comme dans les veines capillaires du monde; le feu qui, parcelle invisible, intangible, rayonne de tous les corps; le feu, qui ne diffère pas du calorique, de l'électricité, du principe vital. Mais ce feu, qui donne la vie à la nature, il ne semble jamais plus puissant que lorsqu'il dissout et détruit. De là Siva destructeur, de là le sang et les cendres qui l'accompagnent presque toujours. Le panthéisme-bhavanisme tient compte de l'humide, que néglige le sivaïsme; il s'y joint de plus une sorte de lutte : la blanche Ganga combat les esprits funestes, et, Pallas hindoue, préside à la venue d'un Hercule. Le vichnouisme est spiritualiste et surtout admet avec idolâtrie le principe du statu quo, l'élément conservateur. Pour le brahmaïsme, il est mixte : matérialiste dans ses formes, spiritualiste dans nombre de détails, il se complaît surtout à établir une hiérarchie par toutes les sphères du monde, et à recommander respect pour les Brahmes. — On donne à Siva cinq têtes, quatre mains, et trois yeux à la tête principale. Il est porté sur le taureau Nandi; qui est le plus souvent couché à ses pieds. Il tient dans l'une de ses mains le trident, dans l'autre tantôt le padma, tantôt le cerf-nain, que Buffon a nommé le chevrotain des Indes (*moschus pygmæus* de Linn.). L'eau

céleste tombe sur son front chevelu (comp. Ganga). Lorsqu'on veut le peindre menaçant et terrible, des dents aiguës et tranchantes hérissent ses gencives; le feu sort de ses lèvres béantes; des crânes humains forment un diadème sur sa chevelure flamboyante et un collier au-dessus de sa poitrine; des serpents s'entortillent autour de sa taille et de ses bras; la lance, l'épée, la flamme sont dans ses mains; le tigre a remplacé le bœuf à titre de vahanam; enfin son corps est tout entier d'un blanc cendreux, symbole terrible d'incandescence et de destructions implacables.

SKADA, déesse scandinave, épouse de Niordr et mère de Freir, présidait à la chasse, et probablement aussi au vent et aux tempêtes, car on l'invoquait pour en être préservé.

SKANDA, autrement Soubramania (Subramanya) et Kartikéia (ou Carticaïa), est aux Indes le dieu de la guerre. Fils de Siva et de Bhavani, il dut plus spécialement l'être aux opérations cyniques ou immondes du premier, car Bhavani ne pouvait parvenir à l'engendrer. Quelques traditions le font naître de Bhavani au bain. Quoi qu'il en soit, Skanda se lie plus intimement à Siva et, dans tous les mythes imaginables, le seconde, l'exalte, le défend; Ganéça est tout entier à Bhavani. De temps à autre cependant les rôles se permutent : Bhavani est fière de Skanda, son fils, et le place près d'elle. On peut voir à l'art. Ganeça les diverses rivalités de ce dieu des sages conseils et de Skanda. — La mythologie vulgaire donne pour épouses à Skanda les deux filles de Vichnou et de Lakchmi, Tchandaravali et Amourdavali, qu'après leur mariage on nomma, dit-on, Tedjavane et Valinaïaka; mais d'autres légendes veulent que Skanda n'ait jamais été marié, et substituent aux deux épouses une Apsara ou Nymphe céleste du nom de Dévacéna, qu'Indra place de ses mains dans la couche du dieu sivaïte. — Suivant le Siva Pourana, Skanda désolé du triomphe de son frère eut une rixe violente avec ses parents, et de dépit quitta le Kaïlaça, brillante demeure qu'il partageait avec son père, pour s'exiler dans le pays de Kraouncha (la terre des grues), et il jeta dans les montagnes qui hérissent cette région son épée, qui resta enfoncée dans le sein de la terre. Dans la suite Bhavani, sa mère, fut adorée dans la péninsule de Kraouncha sous le nom d'Asa-Dévi (ou Aça-Dévi), déesse qui donne la victoire, déesse qui comble les vœux. Plus tard encore, toujours conservant son caractère et son rôle d'ardent sivaïte, Skanda figure dans Ceilan (Lanka) comme un des dieux principaux de l'île, comme l'auxiliaire de Ravana et l'ennemi de Rama. Son culte tomba dans cette île en même temps que la prééminence du sivaïsme. — On peint d'ordinaire Skanda monté sur un paon magnifique : il a six têtes; pour séjour ordinaire il a ou le Kaïlaça, qu'il partage avec son père, avec Bhavani, avec Ganéça, ou les monts de Kraouncha. Très-probablement ce sont les monts de la Transoxane, peut-être même ceux de l'isthme caucasien; mais il est impossible de penser avec Wilford aux montagnes de la Russie occidentale voisines de la Baltique, et surtout de dériver les Scandinaves de Skanda. Un rapprochement plus hasardé encore et plus puéril est celui d'Alexandre (Iskander, en Perse) et de Skanda. Bhavani et Skanda dans la Transoxane, ont quelque chose de Bendis et d'Arès en Thrace, de

Cybèle et de Corybas en Phrygie. Skanda-épée rappelle de plus le Mars-fétiche des Sabins, Queir (*Voy.* Quirinus), l'acinace des Gètes au temps de Zamolxis, le sabre adoré dans les forêts des Germains. — Suivant Rhode, Skanda sur son paon est un symbole du soleil, tandis que Ganéça sur son rat représente la lune. L'un et l'autre étant l'année, Skanda se trouve être l'année solaire, Ganéça l'année lunaire; et l'année lunaire, plus courte que l'autre, finit, arrive au but avant elle. L'Inde honore Ganéça et néglige son frère, pourquoi? C'est que fêtes et sacrifices se rapportent à l'année lunaire, la plus ancienne de toutes, la seule admise par le sacerdoce. — On appelle quelquefois Skanda Haradja (né de Hara) ou Harakoula (le fils de Hara). Ce dernier nom est le vrai type de l'*Héraklès* grec et de l'*Hercules* romain.

SKIDNER ou SKIRNER est, dans la mythologie scandinave, l'écuyer, le confident et le commissionnaire du dieu Frei. C'est lui qui lorsque Frei devint amoureux de Gerda arracha au fils de Niord l'aveu de sa tendresse; c'est lui qui va de sa part offrir à la fille d'Imer onze pommes d'or pour la déterminer à donner sa main; c'est lui enfin qui à force de presser la jeune nymphe obtient d'elle un rendez-vous pour son ami. Skidner, pour mieux exécuter sa commission, avait demandé à Frei son glaive d'or, et Frei s'était empressé de l'accorder; mais Skidner ne songea plus à le lui rendre, et il en résultera, le jour de la fin du monde, que Frei, sans épée, sera terrassé par le géant Sourtour.

SKOL, énorme loup de la mythologie scandinave, poursuit sans cesse la lune et doit l'engloutir un jour.

SKOTOS-AGNOSTON, Σκότος Ἄγνωστον, c'est-à-dire les ténèbres inconnues, irrévélées, le plus ancien des êtres dans la cosmogonie égyptienne de Damascius (*Voy.* Kaméphioïdes), peut être pris tour à tour pour l'androgyne anté-démiurgique ou pour la puissance en tant qu'opposée à la matière, c'est-à-dire pour Piromi (Icton?) ou Hermès dans sa plus haute généralisation.

SLAINGE et RUGHRAIDHE, dieux célèbres de la mythologie de l'Irlande, se trouvent mêlés à deux séries différentes de légendes prétendues historiques. La première les donne pour Firbolg (et les Firbolg se confondent sans cesse soit avec les Foghmhorraicc-Afrigh, soit avec la race de Bartolam et les anciennes tribus belliqueuses de l'île). La seconde les donne comme fils de Bartolam. Sous ce dernier point de vue Slainge et Rughraidhe représentent le Meath oriental et l'Ulster, tandis que Laighline, leur frère, est le Leinster. En tant que Firbolg, au contraire, Slainge opère son débarquement à Labher-Slainge (Wexford-Haven), près de l'embouchure de la Boyne. Plus tard on confondit toutes ces populations d'origine si distincte, guerriers, oppresseurs (Tuatha-Dadan), pirates gaulois (Bartolam), pirates africains (Afrigh), pirates belges (Firbolg), et l'on admit que le territoire irlandais, divisé en cinq portions, devint la proie de cinq princes, Slainge, Rughraidhe, Gann, Geanann et Seangann. La part du premier embrassait d'Inbher Kolpa, près de Drogheda, jusqu'au confluent des trois rivières du pays des Brigantes; Rughraidhe eut pour lot l'Ulster, de Drobhain jusqu'à Drogheda, où commençait le domaine de Slainge. Les trois autres princes possédèrent tout

ce que ne comprenaient pas ces sections. Il résulte de tout cela que Rughraidhe symbolise à merveille, pour l'Ulster du moins, la race militaire du Nord, qui s'amalgama par la suite avec celle des Firbolg, de telle façon que les membres de l'une semblaient appartenir à l'autre, et que le fils de Bartolam était un Firbolg, comme aussi un Firbolg était par là même fils de Bartolam. — Une fusion analogue mais postérieure entre les Firbolg, moins puissants, et les Mileadhs leurs vainqueurs, fit imaginer un troisième Rughraidhe de sang milésien. C'est à ce dernier que l'on rapporte l'apparition sur la scène du célèbre Klanna Rughraidhe.

SLATA-BABA, la Vieille d'or, déesse adorée dans les environs du fleuve Obi, sur les frontières de la Tartarie septentrionale (il s'agit en conséquence des sources de l'Obi). On la représente tenant un enfant sur son sein, dont la dimension est des plus volumineuses. Autour d'elle des trompettes et divers instruments de cuivre sans cesse agités par le vent forment un bruissement continuel. Hérodote parle d'une Vieille d'or adorée aussi, dit-il, dans les régions hyperboréennes. On l'invoquait lors des catastrophes publiques, et on la consultait sur l'avenir. On a présumé que c'était la terre. Comp. Obi.

SLEIPNER, cheval d'Odin, est le plus rapide de tous les coursiers célestes. Il a huit jambes et doit le jour à un coursier merveilleux qui transportait rapidement les fardeaux les plus lourds.

SMILAX, Σμίλαξ, nymphe métamorphosée en marjolaine, éprise d'un vif amour pour le jeune Crocos. Selon les uns, elle ne put réussir à s'en faire aimer, et périt de douleur. Suivant les autres, elle l'épousa, et leur mutuelle tendresse, leur fidélité, leur constance, furent si agréables aux dieux, qu'ils immortalisèrent ces deux amants, en les transformant en plantes (*Voy.* Crocos).

SMINTHÉE, Σμινθεύς, Apollon. *Sminth* en vieux grec veut dire rat; de plus, il existait une ville de Sminthe. La question est de savoir si Sminthée a trait à la ville de Sminthe ou aux rats. Les Grecs penchèrent pour la deuxième opinion, et ils racontaient deux légendes à l'appui. Crinis, prêtre d'Apollon, négligeant ses fonctions sacerdotales, est puni par une multitude de rats qui dévastent ses champs; mais Apollon, apaisé par le repentir de Crinis, détruit lui-même, à coups de flèches, ces animaux. La deuxième légende fait voir les descendants de Teucer sortant de l'île de Crète pour s'établir sur le continent, et recevant de l'oracle l'ordre de s'arrêter où les habitants viendraient les recevoir. Une nuit les rats vinrent leur rendre visite et ronger leurs ceinturons, leurs boucliers de cuir. Nos aventuriers virent dans cet évènement l'accomplissement de l'oracle; et, se fixant dans ce lieu, élevèrent un temple à Sminthée, tel fut le nom qu'ils donnèrent au dieu du jour; en même temps ils déclarèrent sacrés les rats des environs.

SMOURIANAKA ou CHMOURIANAKA, sœur de Ravana, gouvernait le Djanasthana, partie du Dékan, à la place de son père. Lorsque l'invincible Rama poursuivant les Daitias arriva dans le Djanasthana, la brûlante vice-reine s'éprit d'amour pour lui, et tenta de faire naître en son cœur les mêmes flammes. Rama, fidèle à sa belle épouse Sita, dédaigna les faveurs de la princesse sivaïte. Smourianaka furieuse s'en prit à celle

qui était la cause de l'insensibilité de Rama : Ravana, déjà en proie au sombre courroux et aux frénétiques désirs de vengeance qu'avait excités en lui le triomphe d'un rival, n'eût pas de peine à suivre les conseils de l'altière Smourianaka ; et c'est alors que, s'emparant par un rapt de la personne de Sita, il l'emprisonna dans Lanka sa capitale.

SNORRA, la déesse scandinave des sciences et de la sagesse. On donnait son nom aux personnes sages et prudentes de l'un ou de l'autre sexe.

SOCHOTHBÉNOTH. *Voyez* Soukkot-Bénoth.

SOCOS : 1° Mercure; 2° jeune Troyen de haute stature et d'une bravoure à toute épreuve qui fut tué par Ulysse.

SOERIMNER, sanglier gigantesque de la mythologie scandinave, forme, dans le Valholl, la nourriture favorite des héros admis après leur mort dans ce palais d'Odin. C'est le cuisinier Audhrimner qui chaque matin le fait cuire dans l'énorme marmite Eldhrimner. On le mange tout entier tous les jours; et tous les jours il se retrouve tout entier dans la marmite d'Audhrimner. La chair de porc était le mets favori des anciens héros du Nord. Dans l'Orient, au contraire, cette chair était proscrite. A cette idée primitive ou consécutive sur l'usage du porc se lient quantité de mythes, parmi lesquels se distinguent ceux des sangliers de Calydon et d'Érymanthe, d'Adonis et de Samanakodom.

SOHAM, monstre de la mythologie parsi, avait la tête d'un cheval, le corps d'un dragon, la couleur de l'acier poli, huit pieds de long et quatre yeux.

SOIN, Cura. Les anciens le représentaient prenant l'Occasion par les cheveux (*Voy.* ce dernier nom).

SOLANUS, génie du vent d'est, est représenté jeune et tenant dans son sein des pommes, des pêches, des grenades, des oranges, et autres fruits particuliers à la Grèce orientale.

SOLEIL, en latin *Sol*. *Voy.* Hélios; et comp. Adonis, Apollon, Atys, Bacchus, Esculape, Fré, Hercule, Janus, Jason, Leucippe, Mithra, Oxypore, Persée, Patchakamak, etc.

SOLOON, dieu-fleuve qui épanche ses eaux non loin de Nicée en Bithynie. C'était, dit-on, un jeune Athénien. Amoureux de l'Amazone Antiope que Thésée conduisait dans Athènes, et voyant ses hommages rejetés, il se précipita dans le fleuve de Nicée. Thésée donna son nom à la rivière, et jeta sur ses rives les fondements d'une ville dont les deux frères de Soloon furent les premiers gouverneurs.

SOLVIZONA. *V.* Lysizone.

SOLYME, héros éponyme du peuple Solyme qui, à une haute antiquité, habitait les confins de la Lycie, de la Pamphylie et de la Phrygie, était, selon Etienne de Byzance, fils de Jupiter et de Chaldéna. Cette généalogie doit-elle se traduire en ethnographie par l'origine chaldéenne des Solymes?—Il n'est guère possible au nom de Solyme de ne pas se rappeler les noms de Salem et Jérusalem en grec Hierosolyma.

SOLYMON, fondateur de Sulmone, selon Ovide qui était originaire de cette ville, était un roi de Phrygie. Si cette fable n'est pas de l'invention d'Ovide, il est probable qu'il y a quelque rapport entre le roi de Phrygie Solymon et les Solymes.

SOMMEIL. *V.* Morphée. Tantôt, en effet, le Sommeil et Morphée

se confondent; tantôt, mais rarement, ils diffèrent. Le Sommeil alors n'est qu'un être allégorique, Morphée est le dieu véritable.

SOMMONAKODOM. *V.* SAMANAKODOM.

SONGES, enfants du Sommeil (de la Nuit seule, selon Hésiode). Ils sont en grand nombre, reconnaissent pour chefs de file Icèle, Phantase, Phobétor, Morphée, se divisent en vrais et faux, et occupent le même palais que leur père le Sommeil. D'ordinaire on montre Morphée prenant la forme des hommes, Icèle et Phobétor celle des animaux, Phantase celle des choses inanimées. Plus fréquemment Morphée, ministre principal du Sommeil, ne diffère point de ce dieu. Parfois on prétend qu'Icèle, Phantase et Phobétor ne visitent que les palais, et qu'ils laissent les demeures particulières à la tourbe des Songes vulgaires. Les Songes vrais sortent des enfers, ou bien du palais du Sommeil par une porte de corne, les Songes faux par une porte d'ivoire. Les étymologies qu'on cite à l'appui de ce détail de la fable sont pitoyables. — Un hymne orphique donne le Songe comme le prophète par excellence. En effet l'oniromancie eut une vogue extraordinaire parmi les Grecs.

SONTEB ou SEB, déesse égyptienne peu connue. Elle figure au sixième rang dans une procession de quatorze personnages, procession qui elle-même n'est qu'un détail d'un grand tableau astronomique sculpté au portique principal du temple d'Edfou, reproduit dans la *Desc. de l'Eg.*, *Ant.*, t. I. pl. LVIII. Sonteb a une tête humaine sur laquelle se pose un vase. Devant elle marchent Ertosi ou le Mars égyptien, Pi-Zéous ou Djom, Tafnet, puis deux personnages que l'on ne peut reconnaître; derrière viennent Haroéri, Isis, Nefté, un dieu inconnu, puis les quatre génies de l'Amenti (Omset, Hapi et deux autres dont on n'a pu encore interpréter la légende).

SOPHAX, fils d'Hercule et de Tinga, veuve d'Antée, donna le nom de sa mère à la ville de Tingis, capitale de la Mauritanie Tingitane, et le sien à la dynastie royale dont Syphax, dans les temps historiques, présente en lui le dernier héritier.

SORANUS, dieu sabin qui fut dans la suite adopté par les Étrusques. C'était un dieu de la mort, et par conséquent il différait peu du Februus de l'Étrurie et des Romains. On incline même à les identifier, sauf à reconnaître qu'originairement ils appartinrent à des localités différentes. Ces échanges de dieux entre les deux peuples, les Étrusques et les Sabins, eurent lieu plus d'une fois (Ottf. Müller, *Etrusk.*, t. II, p. 67, etc.). Comp. FEBRUUS. — Il existait chez les Hirpins une légende relative à ce dieu. La première fois, dit-on, que des sacrifices furent offerts sur le Soracte à Soranus, des loups énormes s'approchèrent de l'autel, enlevèrent les victimes, et se réfugièrent dans une caverne dont les vapeurs pestilentielles asphyxièrent la plus grande partie de ceux qui s'acharnèrent à leur poursuite. Quelques-uns seulement revinrent sains et saufs vers leurs compatriotes, mais une maladie contagieuse ravagea le pays, et soudain les bergers prétendirent que le germe du fléau avait été rapporté de l'antre aux loups; les chefs allèrent consulter l'oracle : l'oracle répondit que les loups étaient protégés par Pluton, que c'était un crime de les blesser, que, loin de leur faire du mal, les pâtres devaient les

prendre pour modèles et vivre comme eux en braves, c'est-à-dire de rapines et de butin. Les consultants obéirent, et prirent alors le nom d'Hirpins, qui signifiait loups dans la langue du pays. On les appelait aussi loups de Soranus.

SORGE, fille du roi de Calydon, Œnée, et d'Althée, eut pour mari Andrémon et pour fils Oxyle. Comp. ce nom.

SOSIANUS, Apollon syriaque, dont la statue en bois de cèdre fut portée de Séleucis à Rome. On ignore le sens de ce nom.

SOSIPOLIS, dieu des Éléens, figurait dans leur légende comme enfant et comme serpent. A la veille d'un combat décisif entre les Arcadiens et les Éléens, une femme vint au camp des derniers, portant un enfant à la mamelle, et leur assurant que les dieux l'avaient avertie en songe que cet enfant serait leur sauveur. Les chefs éléens placèrent l'enfant nu sur la première ligne du corps d'armée. Déjà les Arcadiens s'avançaient. Tout à coup l'enfant se transforme en serpent. A la vue de ce prodige, les Arcadiens fuient, les Éléens les poursuivent et les taillent en pièces. Ainsi les promesses du songe avaient été réalisées; l'enfant-serpent avait combattu pour eux. Mais quel était cet enfant? Esculape? Trophonius? Érichthonius? un génie tellurique ou un être céleste? Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il avait sauvé la ville (σώζω, πόλις); faute d'autre nom on se contenta donc de lui donner le beau titre de Sosipolis. On lui éleva un temple au lieu où, changé en serpent, il s'était dérobé à tous les yeux. A Ilithye était consacrée la partie antérieure de l'édifice; tout le monde pouvait y entrer; le reste du temple était interdit aux femmes. Les hommes posaient les pieds dans cette seconde enceinte. Enfin un sanctuaire, séparé de cette enceinte même par d'épais rideaux, était interdit à tout autre qu'à la prêtresse. Probablement dans ce sanctuaire était la statue du dieu, et cette statue passait pour un palladium. Sosipolis avait la forme d'un enfant revêtu d'un habit de plusieurs couleurs, et tenant à la main une corne d'abondance. La prêtresse était obligée à une stricte continence. Les offrandes étaient des gâteaux pétris avec du miel. Les femmes admises dans le temple d'Ilithye honoraient de là le dieu par des hymnes et des libations dont le vin était exclu. Jurer par Sosipolis était pour les Éléens le plus inviolable des serments. — Des modernes ont pensé que l'apparition de Sosipolis à la tête des guerriers d'Élis avait été un stratagème concerté par les chefs éléens.

SOSPES ou SOSPITA : 1° Junon dans trois temples de Rome, en tant que veillant à la salubrité de l'air; 2° Minerve; 3° Diane. Cette dernière avait à Mégare le surnom de Sotira qui en grec revient au Sospita des Latins. Les Perses, dit-on, du temps de Mardonius, s'égarèrent dans les environs de Mégare, et, trompés par Diane, décochèrent toutes leurs flèches sur les rochers d'alentour. Le lendemain, au lever de l'Aurore, leurs carquois étaient vides. Les Mégaréens alors fondirent sur eux, et en firent un horrible carnage.

SOSTRATE, ami d'Hercule, avait à Palée (dans Céphallénie?), sa patrie, un tombeau sur lequel on lui rendait les honneurs héroïques. Hercule en avait donné l'exemple, en faisant élever ce monument, et en se coupant les cheveux sur sa sépulture.

SOTHIS était, chez les Égyptiens, l'étoile de Sirius personnifiée, et ré-



pondait au Tachter des Parsis. C'était, dit-on, l'étoile d'Isis, la demeure d'Isis. On la regarde comme identique à Thoth, au dieu des enfers Anubis; ce que nous croyons véritable. En Perse aussi nous retrouvons la même liaison entre Tir, la planète de Mercure, et Tachter qui est Sirius. Chez les Grecs égyptianisants Mercure aspire à se joindre (par un lien amoureux) à Isis qui prend soudain l'aspect infernal, la face noire, la forme d'Hécate ou Brimo.

SOTOKTAIS, le grand apôtre du Japon, naquit à la cour de l'empereur Fintats, la troisième année du règne de ce prince. « Sa naissance, dit Kæmpfer, d'après les documents japonais, fut précédée et accompagnée de circonstances remarquables. Une nuit sa mère le vit en songe, environné de rayons qui brillaient comme le soleil, et une voix lui adressa ces paroles : *Moi, le saint Gusobosatz, renaîtrai encore pour enseigner le monde, et à cet effet je descendrai dans ton sein.* A l'instant elle se réveilla et se trouva enceinte. Huit mois après elle entendit distinctement l'enfant parler dans son sein, et accoucha le douzième mois, sans peine et même avec plaisir, d'un fils, qui fut nommé alors Fatsisino, et après sa mort Tais et Sotoktais. Ce miraculeux enfant ne tarda pas à donnner des signes de sa piété future. La dévotion et la prière faisaient ses délices dès ses plus tendres années. Il n'avait que quatre ans, lorsque, étant en prières, les os et les reliques du corps brûlé du grand Siaka parvinrent d'une manière miraculeuse entre ses mains. » L'année suivante (8e du règne de Fintats et 5e de Sotoktais) l'image du dieu fut apportée d'outre-mer au Japon, et placée dans le temple de Kobousi, à Nara, où elle occupe la première place. Six ans se passèrent encore, et alors Moria, l'ennemi déclaré de Sotoktais, s'éleva contre la doctrine de ce dernier avec autant de violence que d'orgueil et d'audace. Il arrachait des temples tous les Fotokes et les jetait au feu. Mais cette victoire de l'impiété sur Sotoktais ne dura que deux ans; et un jour qu'il avait jeté, selon sa coutume, les cendres des dieux dans un lac, un orage effroyable s'éleva, et Moria disparut au milieu des éclairs et des tonnerres. Quand cet évènement eut lieu, Fintats avait cessé de régner, et Jomei, son quatrième fils, était sur le trône. A partir de ce temps, la renommée de Sotoktais ne fit que s'accroître. En 598 un prince étranger vint de Fakonsai à la cour de l'impératrice Siko pour offrir au saint l'hommage de ses respects, et en 614 Darma (Dharma?) apparut au célèbre pénitent dans la province de Jamatto, sur la montagne de Katajoka. Les deux nobles interlocuteurs s'y parlèrent, ajoute-t-on, en vers impromptus. Sotoktais mourut sept ans après.

SOUAIAMBHOUVA, SOUAIAMBHOU, fut primitivement une épithète soit de Brahm, soit de Brahmâ; puis Brahm venant à se déterminer de plus en plus, dans la liste de ses déterminations figure celle de Souaïambhou (*Voy.* à l'article Brahm dans quel ordre se suivent ces diverses individualisations de Brahm). Ce mot veut dire qui existe par lui-même. Comp. Atmabhou. — Souvent on trouve Souaïambhouva sur la liste des sept Menous, et même à leur tête.

SOUAN, SEVEN ou SAOVEN, divinité égyptienne de seconde classe, dont Champollion jeune a lu le nom sur un grand nombre de monuments,

revenait à l'Ilithye des Grecs, et par conséquent à la Lucine des Romains. C'est le même nom que Syène, Συήνη, jadis *Souan* (Voyez *Egypt. sous les Pharaons*, t. I), et aujourd'hui Assouan, ou mieux Ossonan. — On avait nié que l'Égypte eût jamais connu, dans le temps de son indépendance, une divinité analogue à Ilithye. C'est pourtant ce dont on aurait dû être convaincu en voyant Diodore de Sicile (l. I, c. 12) mentionner parmi les déités égyptiennes une Εἰλειθυία, en trouvant dans la haute Égypte, au sud de Thèbes, une ville nommée par les Grecs Εἰληθυία πόλις, et par les Romains *Lucinæ oppidum* (*Voy.* Champoll. jeune, *Eg. sous les Phar.*, t. I, p. 179). Un magnifique bas-relief d'Hermonthis (Erment) a dû achever de lever tous les doutes (Voy. *Desc. de l'Egypt.*, *Ant.*, vol. I, pl. XCVI). Autour d'une femme dans les douleurs de l'enfantement, et à l'instant même où l'enfant quitte le sein de la mère, se pressent plusieurs déesses; Amoun-Ra le père des dieux assiste lui-même l'accouchée, et derrière lui paraît, comme la circonstance le comporte, la déesse Souan protectrice des mères en travail. Au-dessus de la tête de la jeune mère planent d'une part le vautour, de l'autre le scarabée, emblèmes sacrés de la maternité et de la paternité. Tout est si clairement caractérisé dans ce morceau important, tout indique si bien les attributions d'une Ilithye égyptienne, que l'on peut presque se consoler de l'absence des légendes hiéroglyphiques que le temps n'a point permis au dessinateur de reproduire. Il ne restait véritablement que le nom indigène à connaître; les fonctions divines avaient cessé d'être problématiques. — On retrouve encore Souan (pour ne citer ici que des figures déjà reproduites par la gravure) parmi les divinités figurées sur la face latérale de l'est du grand temple d'Athor à Tentyra (Denderah, *Desc. de l'Eg.*, *Ant.*, t. IV, pl. XVII, et surtout pl. XXIII, n° 3), où la déesse est coiffée du vautour emblème de la maternité; un autre vautour figuré sur la tunique enveloppe le corps de cette divinité sous ses ailes plusieurs fois repliées, sur la face latérale du temple de Dandour (Gau, *Monum. de la Nubie*, pl. XXV) et dans les bas-reliefs du temple isolé de Kalabché (Gau, *ibid.*, pl. XXII). Dans l'un et l'autre cas, Souan se trouve à côté de Bouto, et en rapport avec un prince de l'Égypte, empereur ou roi lagide : dans la dernière scène il est présumable que les deux déesses ensemble (l'accoucheuse et la nourrice) président à l'éducation du prince. — Toutes ces figures sont à tête humaine. Champollion jeune en a donné deux autres qui diffèrent des précédentes, en ce que la tête de vautour remplace la tête humaine (*Panth. égypt.* sous les n°s 28 *a*, 28 *b*, liv. II). La deuxième de ces Ilithyes gypocéphales tient à la main un arc et une flèche. Maintenant quel fut le rang de Souan, et quels sont ses rapports avec les autres dieux de l'Égypte? Selon Jablonski, Souan est Poubasti. Champollion jeune veut que cette déesse soit une forme de Neith, la grande mère par excellence après Bouto, Neith qui à chaque instant a pour coiffure le vautour, qui à elle seule représentait en Égypte Minerve et Junon. A notre avis, Souan, une des divinités du second ordre que nous réunissons sous le nom de Treize-Douze (*Voy.* ce mot), appartient à la sous-série des dieux femelles : elle en est le chef; c'est une Pooh (Lune) infé-

rieure, en d'autres termes une incarnation, une délégation de Pooh, la haute déesse, dans une sphère inférieure.

SOUANVITA est une des six héroïnes secondaires attachées au service des Valkiries. Les cinq autres se nomment Aulruna, Brinhildour, Alvitra, Godrounna, Hilda.

SOUBRAMANIA. *V.* Skanda.

SOUCHA, le dieu principal des Puelches (dans l'Amérique méridionale). Son nom signifiait dieu du bien-boire.

SOUCHOE selon Saumaise, SERUCHUTH selon Firmicus, premier décan de la Balance, est représenté coiffé d'un disque avec l'ourée, mais à tête de vautour (*Voy.* zodiaque rectangulaire de Tentyra, *Descr. de l'Eg.*, *Ant.*, vol. IV, pl. 20). Il est impossible de ne pas rapprocher ce nom de celui de Soucho (*crocodilus suchus* de Geoffroy-St-Hilaire), et de ne point soupçonner quelque rapport entre le dieu et l'animal. Comp. Décans.

SOUDRA, quatrième fils de Brahmâ selon la mythologie brahmaïte, naquit de son pied droit. On sait que quatre fils, emblèmes des quatre castes hindoues, sortirent des quatre membres principaux de ce divin générateur. Le plus noble, Brahman, tige des Brahmines, jaillit de sa bouche; Kchatriia, tige prétendue des Kchatriias ou guerriers, sortit de son bras droit; Vaicia, tige des Vaicias ou négociants, vulgairement Banians, sortit de sa cuisse droite; enfin Soudra, émané du pied droit, en d'autres termes de l'extrémité inférieure du corps, est naturellement le symbole de la caste servile. En effet, les Soudras aux Indes sont des ilotes ou des serfs.

SOUENTAVITH, dieu du soleil chez les Slaves. *Voy.* Svantovitch.

SOUGAITOION passe, chez les Iakoutes, pour un esprit malfaisant, maître de la foudre, et ministre rapide des vengeances d'Olontoïon, qui est le chef suprême des esprits ahrimaniques.

SOUGRIVA, fils du dieu-soleil Tapama, est, dans la mythologie hindoue, avec Hanouman, le chef-singe le plus remarquable. Ces chefs-singes, dans le Ramaïana, sont au nombre de onze.

SOUKKOT-BÉNOTH ou SUCCOTH-BÉNOTH, idole assyrienne sur l'essence de laquelle les orientalistes varient. Selon les uns, c'était la constellation des Pléiades. Les autres, frappés du rapport des noms Vénus et Bénoth, regardent l'idole comme une forme de la Vénus d'Assyrie. Dupuis semble tendre à identifier de façon ou d'autre la déesse-planète et la constellation. Soukkot-Bénoth serait un décan zodiacal flottant sur les limites du Bélier et du Taureau. Enfin, suivant Gesenius (*Hebr. Wœrterb.*, p. 7905) et Rosenmüller (*Altes u. n. Morgenl.*, IV, p. 386), Succoth-Bénoth ne désignerait pas la divinité même, mais bien des objets relatifs à son culte, les tentes sous lesquelles les Isréalites se prostituaient en l'honneur de Mylitta, ou bien l'arche, le tabernacle, la sainte Bari dans laquelle les nomades transportaient de déserts en déserts les objets de leur vénération. Au fond, rien n'empêche qu'arche et tentes, arche, tente et déesse, tout cela n'ait été plus ou moins amalgamé par les dévots, et que dans la suite des temps on n'ait vu dans Succoth-Bénoth une espèce d'Ilith ambulante. C'est à Babylone que l'histoire nous montre le siège du culte de Succoth-Bénoth. Il fut établi aussi dans la ville

de Samarie par le vainqueur Salmanazar. On offrait à cette idole des grains de blé et des gâteaux. Kircher (*OEdip.*, t. I, p. 362) voit dans le choix de ces offrandes une allusion évidente aux colombes et au taureau. De plus, il croit retrouver son image dans des médailles de Sélinonte, où sont réunis le taureau et les colombes (*Péléiades*, d'où Pléiades).

SOUKRA. *Voy.* Boudha.

SOULBIECH est l'être suprême chez les Alabamas (anciens indigènes de la Louisiane).

SOUMATI, fille de Garoudha (le vahanam de Vichnou), fut une des deux femmes de Sagara : l'autre appelée Kessini se contenta d'avoir un fils, Açamania; mais Soumati engendra miraculeusement la citrouille de pepins à forme évasée, d'où sortirent soixante mille fils.

SOUMBHA (ou Shoumbha) et NIÇOUMBHA sont, chez les Hindous, deux vastes géants successeurs de Mahéchaçoura ou, pour mieux dire, incarnation soit de Mahéchaçoura lui-même, soit du dieu suprême Siva dont Mahéchaçoura est l'incarnation. Leur légende, du reste bien connue, se lit dans la traduction française de Creuzer (t. I, 2e partie, et dans *le Catholique*, t. XV). *Voy.* Samba.

SOUMENATE, dieu indien qui a donné son nom à une ville où est son temple et à toute la province. De fréquents pélerinages ont rendu ce lieu célèbre. On trouve dans le temple une idole en pierre, remarquable par sa taille colossale; elle est aujourd'hui assez avant fixée en terre.

SOUNNA est, dans la mythologie scandinave, le soleil en tant que déesse. Sans cesse poursuivie par le loup Fenris, qui doit l'engloutir un jour, elle court avec rapidité. De temps à autre cependant l'énorme gueule de l'avide animal l'engouffre en partie: de là les éclipses. Avant de tomber dans la gueule de Fenris, Sounna mettra au monde une fille aussi belle, aussi brillante qu'elle-même; et celle-ci éclairera le nouvel univers qui doit naître des cendres du premier.

SOURACÉNA (Surassena), de la race des Iadous, était très-proche parent du roi de Mathoura, Ougracéna, et avait pour empire la ville appelée de son nom Souracéna. C'est lui qui fut le père de Vaçoudéva, époux de Dévaki et père de Krichna.

SOURADÉVA (à tort Suradeus, Soradeus, Soradéva, etc.) n'est pas la déesse du vin, mais bien la déesse de cette divine et mystérieuse liqueur dont une goutte donne l'immortalité, l'éternelle jeunesse, le savoir, la puissance, aux Dévas. Ce breuvage céleste, que vulgairement on appelle amrita (ou ambrosie, *voy.* ce nom), s'appelle aussi soura; car c'est en vain que l'on voudrait distinguer l'amrita de la soura. On devine que Souradéva n'est que la divinisation de la soura. C'est ainsi que l'ambrosie a donné lieu à une Ambrosie atlantide. —Le nom de Soura eut de l'importance aux Indes, puisque c'est de lui que les dieux et les démons ont pris une de leurs dénominations. Dévas et Souras sont synonymes; Açouras (qui n'ont pas bu de soura) et Daitias reviennent au même (*Voy.* Ambrosie et Rakchaças). Il paraît qu'à une époque postérieure on prit la soura pour du vin ou pour quelque autre liqueur fermentée.

SOURIA (vulgairement Surya) figure tour à tour dans la mythologie hindoue comme le soleil et un des douze Aditias (soleils mensuels). Dans la nomenclature la plus ordinaire de

ces douze divinités subalternes il occupe le second rang, et correspond au mois Vaiçakha, avril. Autour de lui se trouvent les noms de Mithra et de Vichnou, qui jettent de l'incertitude sur son caractère véritable.

SOUROT ou SUROT, la planète de Vénus chez les Égyptiens, était le quatrième dieu-dynaste (le quatrième des Treize-Douze).

SOURTOUR, génie funeste de la mythologie scandinave, viendra, suivi des génies du feu, envahir le ciel, briser le pont Bifrost, lever sur les Ases un glaive plus étincelant que le soleil, tuer Frei et vomir sur le monde les flammes qui doivent le réduire en cendres.

SOUVA, le dieu de la chasse au Japon, ne nous est connu que par la fête qu'on célèbre tous les ans en son honneur. Une procession en est la cérémonie principale. Voici dans quel ordre se suivent les acteurs de cette antique solennité qu'annonce un bruyant concert de tous les instruments de musique en usage dans le pays : 1° deux chevaux de main, très-blancs, très-maigres; 2° quantité de bannières symboliques, parmi lesquelles un drapeau de papier blanc à l'extrémité d'un court bâton, puis une lance courte, large et grossièrement travaillée, mais entièrement dorée; 3° les Mikoci, châsse octogonale, élégante et couverte d'un beau vernis (on les porte sur des siéges creux, on y verse les aumônes recueillies dans des troncs ou des bourses, par des quêteurs ad hoc); 4° les supérieurs du Miia de Souva en palanquin; 5° deux chevaux qui rivalisent en embonpoint avec ceux qui ouvrent la marche; 6° les prêtres; 7° le peuple. On se dirige ainsi d'un point de la ville vers le Miia. Là, quand les prêtres ont pris leur place, des députés de la ville viennent, avec vingt piques au sommet desquelles sont attachés des copeaux vernissés, rendre leurs hommages au chef des bonzes. Avant d'entrer, ils doivent s'être lavé les mains dans un bassin placé à la porte du temple. Ont-ils fini de rendre hommage au dieu ou à son grand prêtre, un bonze inférieur leur offre un pot de bierre de riz. Ces usages rustiques, souvenirs éloignés de la pauvreté des premiers habitants du Japon, rappellent diverses cérémonies de la religion pélasgique, et surtout le Cycéôn offert à Cérès par la vieille Baubo.

SOVA est chez les Gojas de la côte de Malaguette, l'esprit malin. C'est lui qui est la cause de toutes les maladies, de tous les maux physiques, moraux et intellectuels.

SOVK (ou Souchos, Soukhos, Σοῦχος), quelquefois Rephan ou Rempha (on peut soupçonner même que les Égyptiens dirent Phan-Ré), nom que semble affectionner le dieu-dynaste-planète Saturne lorsqu'il est considéré (et c'était l'ordinaire) comme malfaisant. Il figure le dernier dans la première série des Treize-Douze (*Voy.* ce mot), ce qui peut-être étonnera beaucoup de lecteurs; puisque d'une part les quatre premières planètes, nommées Pi-Zéou (Jupiter), Ertosi (Mars), Surot (Vénus), Pi-Ermoôu (Mars), semblent avoir été à dessein disposées dans l'ordre de leurs distances au soleil (Sovk, plus éloigné que Pi-Zéou, devrait donc marcher en tête), et que de l'autre les Hellènes, qui, dit-on, calquèrent leur mythologie sur la religion égyptienne, ont fait de Crone (leur Saturne) le plus ancien des dieux après Ourane (Uranus). On expliquera cette contradiction apparente en songeant que Saturne, par le fait

même de son énorme éloignement, est presque invisible à l'œil nu, et qu'en conséquence, porté plus tard au nombre des planètes, il ne dut être placé parmi les dieux-dynastes que sur des listes complémentaires qui laissèrent long-temps subsister les rangs primitifs. Le crocodile (l'espèce qui en Égypte portait le nom de Sovk ou Soukho, et que M. Geoffroy-Saint-Hilaire regarde comme plus douce que celle des Khamsès) lui était consacré; et probablement il était fréquemment représenté par cet animal seul (Voy. dans la *Desc. de l'Eg.*, t. I, pl. LXXXII, 2, un bas-relief d'Esneh, qui représente un crocodile (Sovk) avec un disque (symbole de Fré) sur sa tête). Le nom de Sovk se lit en hiéroglyphes phonétiques sur la tête d'un dieu crocodilocéphale du portique du temple d'Ombos (Voy. *Desc. de l'Eg.*, t. I. pl. XLIX, 19).

SPARTE, SPARTA, Σπάρτα, Sparte personnifiée, passe en mythologie pour fille du roi de Laconie Eurotas, et pour femme de Lacédémon à qui elle apporta en dot la couronne. De cette union naquirent Amycle, Eurydice, Danaé. Comp. du reste LACÉDÉMON.—Un autre SPARTE (*Spartus*) paraît dans les généalogies grecques quatre degrés au-dessus de la précédente : père de Lélex et contemporain de Ményte il florissait, suivant le tableau de M. Petit-Radel, 1630 ans avant J.-C., tandis que Sparte, *Sparta*, correspond à l'an 1480. N. B. Sparte a d'autres héros éponymes que ses deux indigènes de la Laconie (*Voy.* les art. suivants).

SPARTÉE, SPARTÆUS, fils de Jupiter et de la nymphe rhodienne Himalie, naquit à Rhodes après la défaite des Titans. Ce nom, qui veut dire semé, nous ramène naturellement aux Spartes (premiers hommes) de la Béotie.

SPARTES, les cinq guerriers qui seuls restèrent de la bande armée à laquelle avaient donné naissance les dents du dragon, semées par Cadmus: Échion, Udée, Chthonius, Pélore, Hypérénor, voilà leurs noms. Ils aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes, et l'un d'eux, Échion, lui succéda. Échion veut dire serpent. Il faut songer ici à la métamorphose de Cadmus en reptile, puis de la liaison du reptile à la terre et à l'agriculture. On donne les Spartes pour des indigènes, opposés aux colons, aux étrangers. Ce point de vue est douteux. Quelques mythologues ont fait des Spartes, qui dit-on étaient au nombre de 13, treize fils de Cadmus et de diverses concubines. Il est difficile ici de ne pas se reporter, non-seulement aux douze mois, aux douze signes du zodiaque, mais aux douze Aditias hindous qui ont eu pour père un Archi-Aditia dans la personne de Kaciapa, l'espace.

SPARTON, Σπάρτων, qu'on donne comme frère de Phoronée, n'est évidemment qu'un être mythique fabriqué après coup par ceux qui voulurent que toutes les villes du Péloponèse relevassent de la dynastie d'Argos.

SPERCHIUS, Σπερχεῖος, dieu-fleuve dont les eaux coulaient dans la Phthiotide, et qui, selon toutes les apparences, se confondait plus ou moins avec Achille dans l'esprit des populations primitives. Pélée, tremblant avant la guerre de Troie, consacra au Sperchius la blonde chevelure de son fils.

SPES, l'Espérance. *Voy.* ELPIS.

SPHALTE, SPHALTES, Σφάλτης, *qui chancelle* : Bacchus, soit à cause des fréquents effets du vin, soit en commémoration de la chute que fit Télè-

phe sur un cep de vigne. Il se blessa en tombant sur cette tige si molle en apparence.

SPHÈRE, SPHÆRUS, Σφαῖρος, héros éponyme de l'île de Sphérie à qui Éthra donna le nom d'Hiéra (sacrée) après s'y être livrée à l'amour de Neptune, était l'écuyer de Pélops. On prétend qu'il avait son tombeau dans l'île qui porta son nom, et qu'Éthra elle-même l'y avait inhumé de ses mains.

SPHINX, Σφίγξ (gén. *Sphingis*, *Sphingos*, Σφιγγός), monstre que les mythologies thébaines, tant grecques qu'égyptiennes, ont immortalisé, l'une en le localisant dans l'histoire d'OEdipe, l'autre en le reproduisant des milliers de fois sur les murs des temples, sur les bas-reliefs des statues, et dans les statues elles-mêmes. Dans la Thèbes de Béotie, le Sphinx apparaît un jour aux portes ou sur la route de cette ville, sans qu'on sache au juste d'où il vient : il occupe le mont Phicion, Sphigion (ou Sphingion, c'est-à-dire du Sphinx) ; il est le fléau de la région qu'il domine : les passants ne peuvent échapper à sa vue perçante, à ses griffes profondes, à ses indéchiffrables énigmes. Quiconque pose le pied sur la route étroite qui mène soit de Delphes, soit de Daulis, à Thèbes, est obligé de subir la conversation du terrible oiseau-lion, et de pénétrer le sens de l'énigme qu'il propose, sous peine d'être précipité dans les flots qui se brisent aux pieds de ces rocs abruptes. Au reste le Sphinx ne joue pas un rôle lâche dans ce drame de sang : il consent à subir le même sort si l'on devine son énigme. Mais déjà des centaines de malheureux interprètes ont trouvé la mort sous l'écume blanchissante des flots, quand enfin OEdipe arrive. « Quel est, lui demande le monstre, quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi, et trois le soir ? » — « Cet animal, répond OEdipe, c'est l'homme, qui dans son enfance se traîne sur les pieds et sur les mains, qui dans la force de l'âge se tient sur ses deux jambes, qui dans la vieillesse s'appuie sur un bâton. » A peine a-t-il prononcé ces mots, que déjà le Sphinx s'abîme sous les vagues qui ont dévoré tant de Thébains.—Lorsque les poètes épiques élaborèrent à leur gré les mythes antiques de Thèbes et surtout lorsque les poètes dramatiques, pour les approprier à la scène, les eurent brodés par une foule d'incidents, il fut dit que le Sphinx (la Sphinx) était fille de Typhon et d'Échidna; que Junon irritée contre les Thébains, qui l'avaient offensée, envoya ce monstre dans leur pays ; qu'il avait appris des Muses quantité d'énigmes, que ces énigmes étaient en vers hexamètres et qu'il fallait aussi répondre en vers ; que Créon, régent de Thèbes, avait promis la main de sa sœur (Jocaste) et le trône de Laïus à celui qui débarrasserait Thèbes de l'obsession du Sphinx. Le Sphinx grec est une jeune fille à ailes d'aigle et à corps de lion. En Égypte les Sphinx forment le sujet d'une infinité de sculptures, de peintures et de scènes soit allégoriques, soit semi-historiques, où, tour-à-tour, ils figurent comme dieux et comme parèdres. Les plus remarquables sont les Sphinx colossaux qui formaient l'avenue du temple d'Amoun à Thèbes : ces Sphinx étaient consacrés à Neith, et probablement représentaient Neith elle-même; car cette fille, épouse d'Amoun, est forte, est agile, est vierge et lion, lion et oiseau. Un trait essentiel à remarquer c'est que les Sphinx de l'Égypte ne sont point tous du même modèle,

et que très-probablement ces différences (non moins saisissables dans les couleurs que dans la forme) tiennent à celles des dieux qu'ils représentent, ou dont ils étaient les parèdres. Ainsi on a le Sphinx de Fré, le Sphinx d'Athor, le Sphinx de Knef, etc., etc. Il y a plus, des reines même étaient représentées en Sphinx. — Nul doute que l'idée primitive de Sphinx n'ait été conçue sous l'influence de l'esprit symbolique. Mai quel ordre de faits voulut-on symboliser? C'est ici qu'il y a lieu à des divergences éclatantes. N'y aurait-il pas moyen de les concilier, si l'on voulait se souvenir que plusieurs divinités différentes avaient des Sphinx pour adéquates et pour parèdres? Toutefois nous inclinerions à voir dans le Sphinx l'alliance divine de la fécondité et de la puissance, puis par suite de la passiveté, qui est la nature matière, et de l'activité qui est l'esprit recteur, et enfin du sexe femelle et du sexe mâle; et telle est la clé de cette espèce d'indécision qui règne sur le sexe du Sphinx. Neith, Pallas, Dourga, Arddhanari, Aphrodite participent à la même ambiguité. — Une des idées les plus répandues sur le Sphinx, c'est que c'était le symbole de la crue du Nil en juillet et août, mois qui correspondent aux deux signes zodiacaux le Lion et la Vierge. Pour les représentations égyptiaques du Sphinx, Voy. *Descript. de l'Eg. antiq.* Pour les représentations grecques on peut comparer Gorlæus, *Dactyl.*, t. II, p. 526, 527; Lippert, t. I, 916-925; Winckelmann, *Monum. ined.* n. 78.

SPHRAGITIDES, nymphes du Sphragidium, grotte du Cythéron, recevaient des Athéniens un sacrifice annuel en mémoire de ce qu'ils avaient peu souffert à la bataille de Platée, gagnée surtout par les Spartiates.

SPI ENSIS DEUS, c'est-à-dire le dieu des épines, était invoqué par les Latins pour préserver leurs guérets des chardons et des mauvaises herbes.

SPINTHARE, architecte de Corinthe, fondateur du temple de Delphes.

SPLANCHNOTOMOS, dieu des Cypriotes, apprit, dit-on, aux hommes à disséquer les viscères des victimes, et à se réunir dans les festins. La reconnaissance des hommes alla jusqu'à le diviniser. On comprend que de telles traditions ne doivent pas même être réfutées.

SRI, c'est-à-dire l'heureuse, la fortunée : 1° Saraçouati; 2° Lakchmi; c'est à cette dernière surtout que l'Inde donne ce nom. En le prononçant il est impossible de ne pas penser à Cérès, dont pourtant il n'est pas croyable que le nom dérive du même radical que Sri (Arets, Cora, Kréousa ou Héra). Sri fait penser aussi à Souria, Sirius, Sour (Tyr), etc.

SRO, deuxième décan du Capricorne, selon Saumaise, se nomme Épima dans Firmicus. Dans le zodiaque tentyrique rectangulaire il est coiffé du pchent; dans le circulaire, c'est un hiéracocéphale avec coiffure ordinaire. Il ne faut point confondre Srô avec Isrô, troisième décan du Capricorne, pris pour un des trente-sept décans ératosthéniens. Comp. DÉCANS.

SROUTA-SRAVA était un saint ermite hindou que le Mahabharata qualifie de Richi, et qui, après avoir élevé dans les exercices de la plus haute piété, Soma-Srava son fils, le donna pour Pourohita (guide) au roi Djanamédjaïa.

STAMÉNÈME Σταμενήμης, trente-deuxième dynaste d'Eratosthène.

On a vu, ou l'on peut voir dans ce prétendu Pharaon de l'Egypte primitive, l'Asєu de Saumaise (Astiro de Firm.), deuxième Décan du Verseau. Mais comp. DÉCANS, tableau.

STAPHYLE : 1° *Staphyle*, nymphe aimée de Bacchus qui, après l'avoir possédée, la métamorphosa en grappe de raisin; 2° *Staphylus*, père d'Anius de Délos. Les uns en font un fils de Thésée et d'Ariadne, ou bien de Bacchus et d'Érigone. Les autres le mettent en rapport avec le roi OEnée, et disent que, simple chevrier, il suivit un jour à la piste une de ses chèvres qui rentrait plus tard et plus gaie que les autres, la trouva mangeant des grappes de raisin, cueillit ces fruits nouveaux pour lui et en présenta au roi OEnée qui en fit du vin. Ces mythes s'expliquent d'eux-mêmes : *œnos* veut dire vin, Staphyle grain de raisin. On ne s'étonnera pas après cela de retrouver deux fois encore le nom de Staphyle dans les légendes dionysiaques, la première comme fils de Silène, la deuxième comme roi de Syrie, époux de Méthé, l'ivresse, père de Botrys (la grappe) et maître de Pithos le tonneau (*Voy.* BACCHUS, LIII, 381). Parfois on donne Staphyle comme aïeul et non comme père d'Anius; dans ce cas il a pour femme Chrysothémis et pour filles Molpadie, Parthéno et Rhœo : c'est cette dernière qui est mère d'Anius.

STATA, déesse latine, était invoquée à Rome, où les incendies étaient aussi communs qu'ils le sont aujourd'hui dans Constantinople, pour qu'elle arrêtât l'incendie. On allumait en son honneur de grands feux au milieu des forum ; ces simulacres d'incendie étaient de vrais sacrifices. C'était en quelque sorte faire la part du feu.

STATANUS (ou STATILINUS ou STABILINUS) et STATINA, affermissaient les pieds des enfants en bas âge, lorsqu'ils préludaient à la marche, en se soutenant debout eux-mêmes. Statanus était un dieu, Statina une déesse.

STELLION, STELLIO. *Voy.* ASCALABE.

STENTOR était, de tous les Grecs qui vinrent au siége de Troie, celui qu'Homère vante comme doué de la voix la plus sonore. Un cri de Stentor aurait couvert les clameurs de cinquante guerriers robustes ; sa voix servait de trompette à l'armée. Dans le cinquième livre de l'Iliade, Junon emprunte sa ressemblance, lorsqu'elle veut appeler les Grecs au combat.

STÈQUE (*Stœchus* en latin, en grec Στοῖχος), septième dynaste d'Ératosthène qui traduit son nom par *Mars l'insensé*, peut être pris pour Théosolk des Gémeaux. Comp. DÉCANS, tableau.

STERCULIUS présidait, selon les Romains, à la défécation. — Un autre STERCULIUS, dieu des engrais, ne diffère pas de Sterquiline (*Voy.* ce nom).

STERKATER, Hercule danois.

STEROPE : 1° *Steropes*, un des trois Cyclopes vulcaniens (les deux autres sont Argès et Brontès) ; son nom veut dire éclair; 2°-7° *Stérope*, filles d'Acaste, d'Atlas, de Cébrione, de Céphée, de Danaüs, de Parthaon de Pleuron. L'Atlantide épousa, selon les uns, OEnomas, roi de Pise, et en eut Hippodamie ; suivant les autres, Mars dont elle eut OEnomas : on la nomme quelquefois Astérope. La Parthaonide fut mère des Sirènes.

STERQUILINE, STERQUILINUS, et aussi STERCULIUS, et STERCUTUS, dieu latin, personnification de l'art de fumer les terres. Les mythographes évhéméristes ne manquè-

rent pas d'en faire un homme, un sage, un roi inventeur de cette partie de l'agriculture. Il semble probable que Sterquiline n'est qu'une forme de Picumne, à la fois dieu du mariage et des opérations agricoles. Dans l'un et l'autre cas, en effet, il s'agit de féconder. En tant que fécondateur de l'animalité le dieu est Picumne ; fécondateur de la végétation, c'est Sterquiline: quelques mythographes le regardent comme identique à Saturne, ou bien à Faune, ou même à la terre; en ce cas ce serait la terre en tant qu'humus, et humus mâle. — On donne quelquefois pour père à Picumne un Stercès, inventeur de la méthode de fumer les terres.

STHÉNÉLAS, STHENELAUS, Σθένελαος, fils d'Ithémène fut tué par Patrocle au siége de Troie.

STHÉNÈLE, STHENELUS, Σθένελος, un des quatre fils de Persée et d'Andromède, eut en partage Mycènes, vainquit et fit prisonnier Amphitryon son neveu, sous prétexte de venger la mort d'Electryon; épousa Nicippe, fille de Pélops et en eut, outre deux filles, un fils, Eurysthée, célèbre par la priorité de sa naissance relativement à celle d'Hercule, et par le pouvoir que les dieux lui accordèrent d'imposer les plus rudes travaux au fils d'Alcmène.—Six autres STHÉNÈLE furent : 1° un Egyptide ; 2° un fils d'Androgée; 3° un des Epigones (le fils de Capanée) ; 4° un des fils de Mélas tué par Tydée ; 5° le père du Cycnus ami de Phaéthon ; 6° le père de Comète, séducteur d'Egialée. — De ces six personnages, deux seulement ont quelque importance. L'Epigone avait pour père Capanée et prit part à la guerre de Troie, ainsi qu'à la deuxième guerre de Thèbes. L'Androgéide avec Alcée son frère fut pris par Hercule dans Paros, devint l'ami du héros, l'accompagna dans ses expéditions contre les Amazones et à son retour reçut de lui en présent l'île de Thasos. On nomme encore un Sthénèle, ami d'Hercule et antagoniste des Amazones; mais on lui donne pour père Actor, et on le fait mourir d'un coup de flèche en Paphlagonie. Plus tard, lorsque les Argonautes côtoient ce pays, il obtient de Proserpine un exeat de quelques heures, apparaît aux aventuriers partis d'Iolchos, et les décide à lui élever un tombeau.

STHÉNÈLE, femmes : 1° Danaïde; 2° fille d'Acaste; 3° femme de Ménèce et mère de Patrocle.

STHÉNIADE, Σθένιας, c'est-à-dire *robuste*, Minerve (σθένος, force). Argos célébrait en son honneur des fêtes nommées Sthénies. Jupiter aussi avait dans cette ville le surnom de Sthénios, en mémoire de la vigueur qu'il avait donnée au bras de Thésée lorsque le héros entreprit de soulever le bloc énorme sous lequel Egée avait caché le glaive qui devait servir à le faire reconnaître.

STHÉNO, Σθενώ, une des Gorgones. *Voy.* ce nom.

STHÉNOBÉE, femme de Prœtus (*Voy.* ce nom).

STICHIOS, Στίχιος : 1° Etolien favori d'Hercule qui le tua dans un accès de démence ; 2° autre Grec tué aussi par Hercule.

STILBÉ, Στίλβη, était selon quelques légendaires la mère de Centaure et de Lapithe, pères des deux peuples éponymes; les Centaures et les Lapithes ayant habité la Thessalie, on fait de Stilbé la fille du dieu-fleuve thessalien Pénée.

STIMULA, déesse latine, aiguillonnait les hommes. C'est presque une STRENUA.

STOGAI (LES) ou NATIGAI sont,

chez les Mongols, des génies protecteurs analogues aux Lares du vieux Latium. Ils dispensent les biens, gardent les familles, éloignent le malheur. A table, ils sont les premiers servis : on leur graisse abondamment la bouche; et l'on jette dehors ce qui reste, pour le mettre à la portée de quelques esprits subalternes qui errent çà et là, quêtant et subodorant des aliments. Chaque Stogaï, dans une maison particulière, a sa femme à sa gauche et ses enfants devant lui.

STORIOUNKAR (ou STORJUNCARE) passe pour un dieu lapon et le premier ministre de Thor. Il a, dit-on, les hommes et plus particulièrement les animaux sous son empire. On l'invoque en partant pour la chasse. Les lieux solitaires, les rocs lui sont consacrés; il y épouvante ses adorateurs par de brusques apparitions, et pourtant ils souhaitent sa visite. Ils voient en lui le protecteur des cabanes, et dans chaque famille on s'incline avec respect devant l'idole grossière qui le représente. Les principales cérémonies consistent en festins et en sacrifices. Pour les festins, ils se contentent d'abattre la victime aux pieds de l'idole et de faire cuire sa chair; toutefois ils n'en mangent que la tête et le cou. Pour les sacrifices, qui presque toujours consistent dans l'immolation d'un renne, plusieurs circonstances particulières les rendent remarquables. 1° On passe un fil rouge au travers de l'oreille droite de la victime. 2° On va porter sur la montagne consacrée à Storiounkar le bois, les ongles, les pieds, les os de la tête et du cou de la victime; on frotte de sang et de graisse l'effigie sainte; on place derrière la pierre le bois auquel pendent, du côté droit de la tête, les parties sexuelles de l'animal, tandis qu'autour du côté gauche est entortillé un fil rouge duquel tombe un morceau d'étain et une pièce de monnaie. 3° Lorsque l'on ne veut pas se donner la peine de gravir la montagne, domicile favori de Storiounkar, on se contente de tremper une pierre dans le sang de la victime, et on la jette le plus haut et le plus loin qu'on le peut, sur le flanc du mont. Storiounkar, à cette vue, doit comprendre que l'on a fait un sacrifice en son honneur. — Les statues de Storiounkar ne sont que d'énormes pierres travaillées avec la dernière grossièreté; souvent même elles n'ont pas été touchées par la hache qui sert de ciseau à leurs statuaires. Ce sont donc de vrais fétiches, et les pierres coniques de Cypre et de la Syrie l'emportaient de beaucoup en élégance sur ces blocs informes. Chacun choisit à son gré son Storiounkar dans la montagne, et plaçant autour de lui des pierres un peu moins grosses, sous le nom de femme, de filles et de fils, lui compose à son gré une nombreuse famille. Les Lapons d'ailleurs sont convaincus que Storiounkar lui-même les dirige d'en-haut dans le choix des pierres qu'ils prennent, soit pour lui, soit pour ses enfants. Comme les statues de Thor, les images de Storiounkar sont ornées de parures nouvelles deux fois l'année. Des branches de pin en hiver, de bouleau en été, tels sont les joyaux ordinaires du dieu de la chasse. A chaque changement de décoration, les Lapons soulèvent la pierre, et de la facilité qu'ils éprouvent à la transporter ils concluent de la bonne humeur du dieu. Lors donc qu'ils trouvent le bloc un peu pesant, ils voient des malheurs dans l'avenir et promettent au dieu force victimes pour adoucir son courroux. Il paraît

que Storiounkar ne signifie en lapon que petit-maître ou jeune freluquet, et en conséquence qu'il n'a jamais fait véritablement partie du Panthéon finnois.

STOUF ou STOUVE ou STUFO, dieu des Thuringiens, était adoré sur une montagne de même nom et y rendait des oracles. On l'a comparé à Bacchus. Son culte dura, dit-on, jusqu'au jour où St. Boniface brisa sa statue, et sanctifia l'emplacement qui lui avait été dédié en y élevant une église.

STRATONICE : 1° Thespiade, qu'Hercule rendit mère d'Atrome ; 2° fille de Pleuron et de Xanthippe.

STRENIA, déesse romaine qui présidait ainsi que Janus au premier jour de l'année, mais plus spécialement aux présents que l'on s'envoyait réciproquement à cette époque. Ces présents s'appelaient strenæ (étrennes) ; et certainement Strenia n'est que la personnification des Strenæ, et il n'est pas clair qu'on doive l'identifier à Strenua. Elle avait un petit temple près de la voie Sacrée, et l'on y célébrait sa fête le jour de l'an. L'usage des étrennes, suivant les anciens, remontait au temps de Romulus et de Tatius. A toute force on pourrait le retrouver chez les Athéniens qui, à la fête des Plyntéries en l'honneur d'Athânâ-Agraulos, s'envoyaient des figues, des dattes, et autres menus présents. A Rome l'usage en devint universel. C'étaient surtout les clients qui allaient porter les offrandes à leurs patrons : c'étaient d'abord des fruits dorés ; mais peu à peu on substitua aux fruits des pièces de monnaie, et les grands s'habituèrent à faire entrer ces redevances dans le compte de leurs revenus. On soupçonnera peut-être qu'ils rendaient à leurs clients au moins l'équivalent de leurs dons, il paraît qu'il n'en était pas ainsi pour l'ordinaire. On peut consulter, sur l'usage et sur la déesse, Lipen, *Strenarum historia ;* Bos, *Januarius s. de Strena* (dans le *Thesaur*. de Sallengre, t. II).

STRENUA (l'active), déesse latine, inspirait l'activité, le courage, les actions vigoureuses. Les Romains lui avaient dédié un temple. On l'oppose à Murcie. Comp. STIMULA.

STRIBOG, dieu slave, avait à Kiev une statue dont on attribuait l'érection au grand-duc Vladimir.

STROPHIUS, fils de Crisus et petit-fils de Phocus, eut d'Anaxibie, sœur d'Agamemnon, Astydamie et Pylade. Oreste était son neveu ; et c'est à sa cour que cet infortuné rejeton des rois de Mycènes vint passer son adolescence, loin du glaive meurtrier d'Egisthe, et se lier avec Pylade des nœuds d'une amitié tendre. On donne quelquefois à la femme de Strophius les noms d'Astyochée et de Cyndragore. — Le fils de Pylade et d'Électre s'appela STROPHIUS, comme son aïeul.

STRYMNO ou STRYMO, fille de Scamandre, femme de Laomédon et mère de Tithon.

STRYMON, dieu-fleuve de Thrace, eut de Calliope ou d'une autre muse Rhésos, et de Neère eut Evadné. Dans Conon (IV) Strymon est roi de Thrace et père de trois fils, Rhésos, Brangas, Olynthe. Antoninus Liberalis lui donne pour fille Térine, que Mars rendit mère de Thressa. Le Strymon n'est pas navigable. Les Grecs, pour expliquer l'exiguité des eaux d'un fleuve fameux, imaginèrent qu'Hercule, ramenant les bœufs géryoniques d'Espagne en Grèce par la Thrace, se vit arrêté par les flots tempêtueux du Strymon débordé. Irrité de ce con-

tre-temps, il fit tomber dans le lit du fleuve une grêle de pierres qui servirent de pont, et rendit ainsi le Strymon impraticable aux bateaux. — Un autre STRYMON fut fils de Mars.

STYMPHALE, fils d'Elate et de Laodice, régna dans l'Arcadie, soutint la guerre contre Pélops, puis, trop crédule, se laissa entraîner à un festin auquel l'avait invité Pélops, et y fut égorgé par ses ordres. Sa mort causa dans l'Arcadie une stérilité qui n'eut de terme que lors du fameux sacrifice d'Eaque. Stymphale laissa deux fils, Agamède, Gortys, et une fille, Parthénope.— Le canton dont évidemment Stymphale fut la personnification, était semé de bois et de marais. Diane, dit-on, aimait les bois de Stymphale, et avait dans la capitale du canton une statue de bois doré. On donnait le nom de Stymphalides à des êtres énigmatiques qui tantôt sont de véritables monstres (car ce sont de jeunes filles à cuisses, à jambes d'oiseau), et tantôt n'offrent que le caractère de gigantesques oiseaux de proie. Leurs ailes, leur tête, leur bec étaient de fer; leurs ongles étaient crochus: ils lançaient contre leurs assaillants des dards d'airain qui perçaient les cuirasses. Mars même leur avait enseigné la guerre. La chair humaine était leur aliment favori. Tel était leur nombre, telle était leur grosseur, que leurs ailes en se déployant interceptaient la clarté du jour. Leur retraite favorite était le méphitique pourtour du lac Stymphale; Hercule les en fit sortir en agitant des timbales d'airain, présent de Minerve, et les perça de ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Les oiseaux stymphalides étaient peut-être les Harpyes. On a voulu y voir des bandes de brigands; c'est peu naturel. Pausanias rapporte un miracle à propos duquel fut instituée la fête de Diane à Stymphale.

STYRE, STYRUS, Στύρος, roi de l'Albanie asiatique, avait été appelé par Eète au secours de la Colchide, assaillie par les Argonautes, et devait en conséquence épouser Médée.

STYX, Στύξ (g. Στυγός, *Stygos* ou *Stygis*), déesse-fleuve infernal, passa en Grèce pour une Océanide (l'aînée des Océanides?) femme du Titan Pallas, et mère de Zélos, Nicé, Cratos, Biâ. Elle fut la première à rendre à Zévs des services essentiels dans la guerre contre les géants, et reçut de lui à titre de récompense une sainteté telle que de tous les serments le plus terrible était celui qu'on prêtait par le Styx. A vrai dire, les dieux seuls invoquaient et prenaient à témoin la majesté de cette nymphe redoutée; celui d'entre eux qui eût osé violer ce serment était un an entier sans respiration, sans parole et sans vie, et neuf ans privé de nectar, d'ambroisie, et de la compagnie des dieux. Quelques mythographes ont étendu à cent ans la durée de cette dernière punition. On nous a conservé, sinon la formule du serment, du moins la manière de le prêter: il fallait étendre une main sur la terre, l'autre sur la mer, ou bien sur un petit périrrhantère plein d'eau du Styx. C'est Isis qui était chargée de le remplir. La mythologie égyptienne arrangée par les Grecs nous montre Isis allant ensevelir dans le Styx les tristes lambeaux de son époux assassiné; puis on en conclut et qu'il y avait en Egypte un ruisseau, un lac sacré du nom de Styx, et qu'Orphée avait apporté d'Egypte en Grèce l'idée de Styx. Ce qu'il y a de certain c'est que près de Nonacris, en Ar-

cadie, coulait un Styx, modique affluent du Crathis; c'est que non loin du port Lucrin et du lac Averne, en Italie, était aussi un Styx. L'Arabie-Heureuse passait pour en avoir un; mais ce dernier sans doute ne fut pas vu par les Grecs ou par les Romains. — Les étymologies ne pouvaient manquer de jouer ici leur rôle. Les trois principales sont l'hébreu *me-stouch*, eau du silence; le grec στυγέω, haïr; enfin στάγμα, mot grec aussi, et que l'on traduit par « ce qui distille peu à peu. » A notre avis, cette dérivation, la seule plausible, nous met sur la voie du vrai sens de Styx. Il est vrai que l'explication « ce qui distille, etc., » nous semble mauvaise; mais qu'on traduise en latin, *quod stillat*, l'ambiguïté même de ce mot sera pour nous un trait de lumière. *Stillare* implique l'idée de concrétion; et certes Hésiode obéissait à un admirable instinct mythique lorsqu'il dépeignait Styx dans un magnifique palais de stalactites et de stalagmites, colonnes aussi éclatantes que l'argent. Aux concrétions calcaires qu'il a en vue substituez l'eau purifiée, vous arrivez à l'idée réelle, un fleuve de glace. Un fleuve de glace! c'est l'immobilité substituée aux mouvements, l'inorganisme à l'organisation, la mort à la vie. Frappante image et de ce néant auquel il semble que l'heure suprême livre les animaux, et de cet imbroglio ténébreux, stérile et froid, qui précéda la création! Ecoutez les Scandinaves, ils vous le diront : longtemps l'univers ne fut qu'un fleuve, qu'une mer de glace; enfin la vache Audoumbla se mit à lécher les vastes masses congelées dont Ginmourgagah était encombré, puis de ses mamelles amollies nourrit le géant Imer : à la longue, l'inorganisme fit place à l'organisme, et Boure parut, Boure l'homme-arbre plutôt que l'homme. C'est maintenant qu'on peut comprendre le titre d'aînée des Océanides donné à Styx. C'est une traduction libre d'Océan primordial. Sa localisation aux enfers n'est pas plus étonnante. La vie, c'est l'eau liquide; le néant, c'est l'eau solidifiée. Du reste, qu'on n'aille pas imaginer que primitivement ce fleuve-glace n'ait été pris qu'en mauvaise part : sous la glace coule l'eau à *l'état* liquide; sous la mort circule la vie. L'homme ne meurt pas tout entier; l'Elysée, le Tartare attendent son âme à la sortie du globe : il disparaît, mais il existe. — On ne peut nier cependant que les Grecs n'aient souvent pris le Styx en mauvaise part. Comme l'Achéron (d'ἄχος), comme le Cocyte (de κωκύω), comme le Phlégéthon, c'était un fleuve funeste. Ils prétendirent que ses eaux étaient délétères, corrosives; qu'elles dévoraient le verre dans lequel elles étaient contenues; qu'on ne pouvait les conserver que dans de la corne de cheval, comme le poison qu'Aristote fournit à Antipater pour tuer Alexandre : on en vint même à dire que ce poison était de l'eau du lac de Nonacris; et l'on n'oublia qu'une chose, la preuve qu'il y avait eu empoisonnement.

SU... *Voy.* Sou...

SUADA ou SUADELA, la même que Pitho. Chez les Latins elle était surtout conseillère des mariages.

SUBIGUS, dieu latin, présidait à celui des actes vénériens que rend le latin *subigo* (*V.* Perfica).

SUBJUGUS, dans le Latium, était un dieu du mariage (*sub jugum*, sous le joug).

SUBRUNCATOR ou SUBRUNCINATOR, un des dieux agricoles du Latium, présidait au sarclage.

SUCCÈS. *V.* Bonus Eventus.

SUCCOTH-BENOTH. *V.* Soukkoth-benoth.

SULEVES, Sulvi, Sulfi, espèces de Sylphes helvétiques, ne sont connus que par une inscription trouvée dans les environs de Lausanne, et un marbre qui les montre au nombre de trois, assis et tenant des fruits avec des épis. On présume que Sylphes et Sulèves ne sont qu'un seul et même nom. Du reste le mot de Sulèves rappelle aussi celui de *Sylva* (comp. Sylvain).

SUMÈS-HERMÈS, divinité phénicienne qui, dit Creuzer d'après Bellermann (*üb. Phœniz. Münz.*, I, p. 25) et Münter (*Antiq. Abh.*, p. 90, n. 13), se rapproche de Melkarth-Hercule, et dont le nom rappelle le Som égyptien, si toutefois ce n'est pas Som même. Mais cette première identification n'est rien. Celle qui est vraiment remarquable gît au fond même du mot. Sumès-Hermès veut dire Mercure-Hercule. Herméraclès est là tout entier, et la tradition phénicienne prouve qu'Herméraclès n'est point une chimère des syncrétistes.

SUMMANUS, dieu tusco-romain dont le caractère nous est à peu près inconnu. Il était censé présider aux orages et aux foudres nocturnes, tandis que les foudres et les orages diurnes étaient sous l'empire de Jupiter. Quelques-uns ajoutent qu'il lançait aussi les foudres droites, tandis que Jupiter dardait la foudre obliquement. Selon Pline le naturaliste (liv. II, c. 10), des neuf dieux (il faudrait dire dix) auxquels les Etrusques attribuaient le pouvoir de lancer la foudre, deux seulement, Jupiter et Summanus, avaient été gardés par les Romains. Ainsi on peut concevoir qu'originairement Jupiter et Summanus n'aient fait qu'un seul et même être suprême, souverain des cieux et de la terre.

SUPERI, chez les Latins étaient 1° les dieux (mais abusivement); 2° les dieux de la terre et du ciel par opposition à ceux des enfers. On élevait trois autels aux Supéri, un aux Inféri; on adressait la parole trois fois aux Supéri, deux fois aux Inféri; on immolait des victimes blanches ou tachetées et en nombre impair aux Supéri, des victimes noires et en nombre pair aux Inféri; enfin, aux Supéri seuls appartenaient les véritables autels, qui tous s'élevaient plus ou moins au-dessus du sol, ou qui du moins étaient rez terre; en l'honneur des Inféri étaient creusées des fosses (*scrobes*, λάκκοι) dans lesquelles devaient couler le sang de la victime et les divers liquides versés comme libations : le fer était plongé dans la partie inférieure du cou de la victime, et le sacrificateur, renversant la paume de la main, épanchait le sang encore fumant dans la terre, ce que l'on nommait *invergere manum*; pour les Supéri, au contraire, la paume de la main regardait le ciel.

SVANTOVITCH et abusivement SVIATOVICH (ou Sviatovid, Svétovid), célèbre dieu slave, était le dieu du soleil et de la pure lumière. Son nom veut dire lumière douce. Il avait un temple à Rugen, dans la péninsule de Vitvo, au milieu de la forteresse d'Arkona. On le considérait surtout comme agile coureur, et en conséquence on entretenait en son honneur dans l'enceinte sacrée un magnifique cheval blanc, qui sans doute était censé son incarnation, comme Apis en Égypte était l'adéquate terrestre d'Osiris. Comp. Leucippe, Oxypore, Sandak. Svantovitch passait

pour prophète, et l'on allait surtout le consulter à la veille d'une guerre ou d'une expédition hasardeuse. Tantôt on fixait un but auquel devait arriver le cheval, tantôt on guidait le blanc coursier vers six lances rangées deux à deux sur trois lignes, et enfoncées assez avant dans le sol pour que le cheval n'eût pas besoin de sauter pour les franchir. Dans le premier cas, si le cheval arrivait du pied droit, l'augure était favorable; dans le second, on calculait combien de fois le cheval avait levé soit les jambes droites, soit les jambes gauches, pour passer au dessus des pointes de lance, et l'on en concluait revers, victoires et dénouement favorable ou malheureux, selon le nombre d'enjambées que l'animal révélateur avait faites du pied gauche ou du pied droit. La preuve que Svantovitch lui-même habitait le corps du coursier, c'est que très-souvent, après l'avoir laissé attaché au râtelier et paisible, on le trouvait le lendemain haletant, trempé de sueur et libre. C'est donc qu'il avait couru la nuit entière. Aussi était-ce un rare privilège que de le monter. Le grand prêtre seul avait ce privilège: encore n'était-ce qu'une fois par an, et le jour de la fête solennelle.—Cette fête signalait la fin des moissons. Les cérémonies principales étaient l'oblation du gâteau et l'inspection du vin de l'autre année. A la main du dieu était une corne dans laquelle on avait versé du vin. Si d'une année à l'autre le vin n'avait diminué que légèrement, c'était le gage d'une abondante récolte. En cas contraire, on s'attendait à la disette. Ce qui restait de vin dans la coupe était ensuite répandu aux pieds de l'idole; puis le prêtre, remplissant une première fois la corne, buvait tout ce qu'elle contenait de vin à la santé de Svantovitch, en demandant à ce dispensateur des biens terrestres abondance, richesse, santé, victoire pour tous les Slaves de Rugen; après quoi il la remplissait une seconde fois, et la replaçait dans les mains du dieu. Quant à l'oblation du gâteau, elle consistait à placer au milieu de l'enceinte rougie du sang des sacrifices un énorme pâté de farine et de miel; on y plaçait le dieu, puis le prêtre, y entrant à son tour, demandait au peuple s'il le voyait. « Non, » répondait-on de toutes parts. « Puissiez-vous le voir l'année suivante! » répliquait le prêtre; ensuite il donnait au nom du dieu sa bénédiction au peuple, et le reste de la journée se passait en festins et en joie. Non contents d'immoler à Svantovitch des animaux, les habitants de Rugen lui offraient des captifs en holocauste. Dans ces horribles autodafés la victime était placée à cheval avec son armure; on liait les jambes de l'animal à quatre pieux, le prisonnier lui-même était lié au cheval, ensuite on mettait le feu à deux bûchers élevés à droite et à gauche de l'infortuné qui était ainsi brûlé vif.—Le culte de Svantovitch était très-productif pour les prêtres: le tiers de toutes les dépouilles leur appartenait, et était déposé dans le trésor du temple, dont rien ne pouvait être distrait.—Valdemar, roi de Danemark, détruisit la statue de Svantovitch en 1168. C'était un colosse à quatre têtes sans barbe, frisé, revêtu d'un habit court, et tenant à la main gauche un arc, à la droite la fameuse corne dont le vin, par son évaporation, indiquait l'avenir.

SYAGRE, Syagrus, Σύαγρος, poète grec qui, le premier, chanta la guerre de Troie, n'est sans doute qu'un être mysthique. Quelques sa-

vants soupçonnent que son nom véritable fut Sagaris. On arriverait ainsi à voir l'eau prise comme poète. Ὕδρις (d'ὕδωρ) fut effectivement un des premiers noms des poètes.

SYBARIS, Σύβαρις, monstre qui habitait dans une caverne du Parnasse, causait un tel effroi dans les environs, que l'on convint de lui livrer périodiquement une proie humaine à dévorer. Un jour le sort ayant désigné pour victime le jeune et bel Halcyonée, fils de Diome, Eurybate son ami alla s'offrir au monstre à la place de l'adolescent, et le tua. Les Locriens en passant dans la péninsule italique se rappelèrent ce trait de leurs vieilles légendes, et donnèrent à une de leurs villes, non pas le nom du héros, mais celui du monstre, Sybaris. C'est ainsi peut-être que primitivement Delphes s'appela Pytho.—Un autre Sybaris, dans l'Énéide, a suivi Énée en Italie, et meurt de la main de Turnus.

SYCA ou SYKA, Συκᾶ, le figuier personnifié : 1° une des huit filles d'Hamàdryade et d'Oxyle; 2° nymphe aimée de Bacchus, et transformée en figuier par ce dieu, qui prend plaisir à ceindre ses tempes de guirlandes dont cet arbre lui fournit le principal élément. Ainsi Pan est couronné de roseaux, Apollon de laurier, Priape de lotos. Comp. Bogaha.

SYCÉE, Syceus, Συκεύς, Titan que la terre reçut dans son sein à l'instant où il fuyait les traits flamboyants de Jupiter fulminateur, et qui fut soudainement métamorphosé en figuier. Cet arbre était un de ceux que les anciens regardaient comme inaccessibles à la foudre.

SYLÉE, Syleus, Συλεύς (c'est-à-dire *spoliateur*), fils de Neptune et roi d'Aulis, forçait tous les étrangers à travailler à sa vigne, puis sans doute les tuait (comp. Lytierse). Enfin Hercule vint, et au lieu d'obéir à ses injonctions le tua ainsi que sa fille Xénodice.—Conon (*Narr. érotiq.*) nous montre un Sylée, roi de Thessalie, frère de Dicée (le juste) et père d'une fille qu'il a confiée aux soins de ce frère si différent de lui. Hercule voit la princesse, s'en fait aimer, l'abandonne, revient à elle; mais à l'instant de son retour ne retrouve qu'un cadavre inanimé déjà posé sur le bûcher. A cette vue, il veut s'élancer au milieu des flammes, et y mourir. Ses amis ne l'arrêtent qu'avec peine, et désespèrent d'apaiser sa douleur.

SYLÉE, Sylea, Συλαία, fille de Corinthe, femme de Polypémon et mère de Sinis (le brigand). Son nom signifie spoliatrice.

SYLLIS, Σύλλις, aimée d'Apollon, en eut Zeuxippe successeur de l'Héraclide Pheste au trône de Sicyone.

SYLVAIN, Sylvanus, divinité particulière du Latium, ne fut que le dieu des bois et, par extension, des prés, des pâtres. Du reste, pour les rudes Pélasgues de l'antique OEnotrie, c'était là être le dieu par excellence; car tout dans cette longue péninsule, dont la Cordilière de l'Apennin forme comme la colonne vertébrale, nous reporte à la vie pastorale, aux loups, farouches ennemis qu'il faut détruire, aux chèvres, tendres animaux qu'il faut propager et multiplier, aux bois qui servent de retraite aux uns, de promenade aux autres. Originairement le bois même fut un dieu, un grand fétiche; puis on individualisa, et chaque arbre put vaguement à son tour devenir un fétiche vénéré. De là, l'idée des Querquétulanes, véritables Dryades du Latium; de là aussi, un dieu-forêt, un dieu-arbre. Le dieu-arbre a son analogue dans Jupiter-

chêne, ou Zévs-Drys de Dodone; le dieu-forêt au fond ne diffère pas du dieu-arbre, et s'appelle Sylva, Sylvius ou Sylvanus. Toutefois, le dernier nom prévaut comme nom divin; Sylvius, c'est le dieu fait homme, le dieu roi; *Sylva* reste le nom commun de la forêt. Est-il besoin maintenant de dire que Sylvain et Faune ne font qu'un? Les différences originaires se réduisent à ceci, que Faune, air salubre et générateur, se présente plus naturellement avec son rôle idéal que Sylvain dont les fonctions, aux yeux du vulgaire, se renferment à peu près dans les forêts. Du reste, mêmes goûts : il erre dans les bois; il aime et poursuit les nymphes; il s'émane en une foule de compagnons qui prennent son nom, les Sylvains; il a les formes du bouc, et l'on fait grand bruit de son identité avec Égipan. Cette identité ne nous surprend pas; car Egipan, c'est Pan; Pan, c'est Faune; et Faune, nous venons de le dire, c'est Sylvain. L'Italie eut sa généalogie de Sylvain : un inceste de l'Archi-Querquétulane Valérie (Valeria Querquetulana) avec son père donna naissance au dieu. Nous avons vu bien des exemples de ces incestes en Orient, et nous en connaissons le sens profond (*Voy.* Adonis, Baal, etc.). Une tradition, postérieure sans doute, faisait naître le souverain des forêts de Crathis et d'une chèvre. Ici l'esprit flotte sur les limites de deux séries d'idées opposées. On sait d'une part le rôle important des chèvres comme génératrices (Amalthée, Orion, etc.), de l'autre on n'ignore pas la foule des historiettes scandaleuses qui, de temps immémorial, coururent le monde : *Transversa tuentibus hircis*. —Distinguer avec Servius trois Sylvains, l'un dieu Lare, l'autre dieu champêtre identique à Faune, le troisième dieu oriental réductible à Terme, c'est falsifier la mythologie à plaisir. N'est-il pas évident que primitivement deux peuples naissants adorèrent l'un Faune, dieu agreste des plaines où circule l'air pur, l'autre Sylvain, dieu agreste des vastes forêts, que peu à peu les peuples en se rapprochant confondirent deux dieux évidemment réductibles l'un à l'autre (car vertes plaines, épaisses forêts pour des tribus qui ne connaissaient pas encore l'agriculture se lient aisément); que plus tard, lorsque l'agriculture fit naître l'idée de la délimitation des champs, Faune, pris pour agriculteur, devint le dieu-limite, le dieu-Terme, et avec d'autant plus de raison que les statues de ces temps grossiers n'étaient que des blocs à peine équarris; enfin que le dieu, ce gardien du champ, devint naturellement gardien de l'humble cabane; et que Sylvain, reconnu d'avance identique à Faune, prit virtuellement tous ces caractères. Sylvain est donc, si l'on veut, un dieu à triple ou même à quadruple forme; il veille 1° aux bois, 2° aux grains, 3° aux limites des champs, 4° au foyer; mais il ne se divise pas pour cela en trois ou quatre Sylvains. Comme Pan, Sylvain passait pour apparaître brusquement au coin des bois ou sur les routes. Les femmes enceintes surtout redoutaient beaucoup ces soudaines visites, et invoquaient Déverra pour en prévenir les suites fâcheuses. — On donne à Sylvain les mêmes formes qu'à Pan; la serpe de Priape arme ses mains; un rustique sayon lui descend aux genoux; des feuillages, des pommes de pin lui forment une couronne. Très-souvent il est représenté moitié bouc-homme, moitié dieu-Terme : la tête, les bras, le buste, sont ceux d'un

homme ou d'un homme velu, cornu; le reste du corps se termine en gaine, et va en diminuant jusqu'à la base (*Voy*. Boissard, t. IV, 134, VI, 30). Le pin était son arbre favori. Cependant il aime aussi le cyprès, et la tragique aventure de Cyparisse lui est souvent imputée (*V*. CYPARISSE).

SYLVIA (RÉA). *V*. RÉA.

SYLVIUS (ÉNÉE), ÆNEAS SYLVIUS, passe pour le fils posthume d'Énée. Lavinie, appréhendant les persécutions et les sourdes menées d'Iule après la mort de son époux, s'enfuit dans les forêts (*sylvæ*), et là mit au monde un fils qui prit, du lieu de sa naissance, le nom de Sylvius. Combien de temps ce rejeton du sang d'Ilus et de Latinus, cet adolescent en qui s'étaient fondues l'Italie et Troie, l'Europe et l'Asie, passa-t-il dans sa retraite ténébreuse? L'histoire se tait, mais la mythologie dit douze ans. Au bout de ce temps il sortit, et alla fonder sur des hauteurs Albe dont le nom veut dire mont (*Alpes*). — Les douze ans de la vie forestière de Sylvius sont le fruit d'un calcul *à priori*, étrusque sans doute. *Voy*. Niebuhr, *Hist. rom.*, t. I. La fondation d'Albe précéda celle de Lavinium; les listes albaines de rois et de suffètes sont tout à fait vides de sens sous quelque point de vue qu'on les examine, et ont été dressées à plaisir pour remplir un intervalle de près de quatre siècles entre la destruction de Troie et la fondation de Rome. Enfin Sylvius n'est que le grand dieu pâtre du Latium, comme Sylvia la grande déesse. Comp. PAN, RHÉA, SYLVAIN.

SYMA, Σύμη, nymphe aimée de Neptune qui la rendit mère de Chthonius.

SYRINX, Σύριγξ, nymphe, fille du Ladon. Aimée de Pan, elle résista constamment à son ardeur. Un jour le dieu l'ayant rencontrée à la chasse se mit à la poursuivre; la nymphe s'enfuit, arrive au bord du fleuve paternel, l'invoque, est métamorphosée en roseau (syrinx); et Pan, pour avoir au moins d'elle un souvenir, détache quelques tiges de l'arbre léger, les coupe en rameaux de longueur inégale, les unit avec de la cire, et forme ainsi le premier chalumeau.

T.

TAAUT, dieu phénicien, analogue du Thoth d'Égypte, se trouve en qualité de parèdre auprès du grand dieu populaire de la Phénicie, que les Grecs et les Romains désignaient par les noms de Saturne et de Crone. Inventeur de l'écriture, de toutes les sciences, des arts même (et par là Sidik prototypique), il fit graver la loi sur des tables sacrées par les sept fils de Sidik (Cabires) et par Esmoun (Asclépios des Grecs); il fit les images d'Uranus et de Crone (ces noms sont des équivalents grecs des noms égyptiens), de Dagon et d'autres dieux, images qui toutes à leur tour devinrent autant de caractères de l'écriture sacrée. — Taaut se trouve ainsi à la tête de toutes les histoires humaines primordiales, ainsi que le Thoth d'Egypte. Taaut sans doute apparut à plusieurs degrés de révélation. En effet, sa doctrine, après avoir été retouchée, remaniée à diverses reprises par une suite d'êtres plus ou moins mythologiques, fut définitivement révélée une seconde fois par Surmo-Bel, accompagné de la

déesse Thuro. Comp. Sumès-Hermès.

TABOA. *Voy.* Euroa.

TACHTER ou TIR, Ized-étoile de la religion parsi, préside au treizième jour du mois et a l'est sous sa protection. C'est lui qui pompe les eaux et qui envoie la pluie sur la terre. En tant qu'étoile il s'identifie au brillant Sirius, célèbre aussi en Égypte sous le nom de Sothis, et sous ce point de vue on le distingue de Tir, qui est une planète-Mercure, tandis que lui, Tachter, veille sur la planète. Au reste, donnons ici la nomenclature des sept astres placés au ciel en sentinelle, des sept planètes confiées à leur garde, et enfin des noms français de ces planètes. Les voici :

ASTRES en sentinelle.	PLANÈTES sous leur garde.	
	EN PARSI.	EN FRANÇAIS.
Tachter.	Tir.	Mercure.
Satévis.	Anahid.	Vénus.
Venant.	Anhouma.	Jupiter.
Haftorang.	Behram.	Mars.
Mach.	Kevan.	Saturne.
Khorchid.	Gourzcher.	Etoiles à queues assimilées aux planètes.
Mah.	Otsiou Mouchever.	

Quelquefois on donne Tir ou Tachter pour Jupiter, Satévis pour Saturne, Venant pour Mercure, et Haftorang pour Mars. — Tachter signifie l'astre par excellence, et c'est sans nul doute un des éléments du nom célèbre de Zérétochtro, Zoroastre. — Le Zend-Avesta, dans des phrases vagues, nous montre Tachter avec mille bras défendant la nature de l'attaque des Devs, combattant Épéocho, traversant les vastes flots de Forokecha sous la forme d'un cheval héroïque, répandant les biens sur les trois parts de la terre; de temps à autre empruntant le corps d'un taureau à cornes d'or. On l'invoque avec Barsom. — On donne Tir comme la traduction parsi de Tachter, qui appartiendrait à la langue zend. — Sothis aussi, chez les Égyptiens, veille sur les cieux, sur les astres, sur la ligne imaginaire qu'on nomme l'horizon, et a un entier rapport avec Mercure (*V.* Anubis et Thoth).

TACITA (et en grec Σιωπήλη, Siopèle), déesse latine du silence, et plus encore peut-être du mystère (qu'il faut apporter aux discussions politiques, aux explications religieuses, etc.), fut à ce qu'il paraît imaginée par Numa, dont la législation toute religieuse devait souvent répéter la formule *favete linguis*, qu'une traduction, burlesque sans doute, mais fidèle, rendrait par ce vers :

Profanes, faites-nous le plaisir de vous taire.

Peut-être aussi Tacita indique-t-elle cette espèce de recueillement religieux, de méditation silencieuse, nécessaire à la production des grandes pensées. Les Romains élevèrent une chapelle à Tacita. Le Latium connaissait une autre déesse du silence, Angerona.

TACOUIN (les), espèces de fées orientales, réunissent à la faculté de prédire les mystères de l'avenir une extrême beauté, les ailes des anges, et une propension à secourir les hommes contre les attaques du démon.

TAD, c'est-à-dire *lui* (*il* par excellence), l'être irrévélé dans la mythologie hindoue. Outre Tad, on doit remarquer dans cette haute métaphysique théologique *Sat*, l'être se révélant par la création.

TAFNÉ ou TAFNET, déesse égyptienne que l'on regarde comme une forme de Neith, semble surtout avoir été la Neith guerrière, et par conséquent a pu ne pas être sans rapports avec la Pallas athénienne. Comme Neith, elle porte assez sou-

vent une tête de lion; et peut-être arrivera-t-on un jour à voir des Tafné dans toutes les Neith léontocéphales, qui au corps de femme et à tête de lion ne joindront pas d'autres attributs. Ces déesses léontocéphales ont de l'analogie avec les sphinx, et, comme eux, très-souvent avec eux, on les trouve par centaines dans les avenues des temples, où elles jouent le rôle de gardiennes redoutables aux ennemis et aux profanes. Voyez *Descr. de l'Eg. ant.*

TAGÈS, génie étrusque vulgairement regardé comme une des divinités inférieures de l'Étrurie; mais qui, en réalité, tenait un rang très-haut dans la hiérarchie, doit être rangé dans la classe des Hermès, inventeurs de toute haute science, et auteurs de toute révélation; et cependant il se distingue au milieu de la série des Hermès par des nuances annexes qui compliquent et bigarrent sa physionomie. Tandis que Tarchon, fondateur de l'état étrusque, ouvrait le sein de la terre à l'aide de la charrue, un enfant, un nain surgit du sillon et étonna tous les assistants par des préceptes et des oracles où respirait la plus haute sagesse. Ce miracle eut lieu près de Tarquinies. Selon d'autres, Tagès avait pour père le dieu Génie, et Jupiter était son aïeul. C'est lui, dit-on, qui enseigna aux douze villes de la confédération étrusque l'art de prédire l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes. Enfin, des traditions d'un autre ordre le montrent toujours accompagné d'un disciple fidèle, Bacchès, qui le représente, le reflète et le continue.

TAIVADDOU est chez les Madécasses l'esprit malin par excellence. En opposition aux nombreuses bandes d'anges que l'être bon créa pour veiller sur les mondes et les hommes se dessinent quantité d'esprits malins, dociles ministres des volontés de Taïvaddou, de qui émane tout fléau physique et moral. Les Madécasses, en admettant le dualisme, tirent de leur doctrine ce corollaire, qu'il est absurde d'honorer le bon Esprit, de qui l'on n'a rien à redouter. Et en effet, ils multiplient les offrandes en l'honneur de leur Ahriman, et ne s'occupent nullement de leur Ormuzd.

TAKCHANPADA, déesse de l'île Formose et femme de Tamagisanbach, fait sa résidence à l'Orient; c'est elle qui produit le tonnerre. Ce grondement électrique de la nue, selon les dévots de Formose, n'est autre que la grande voix de Takchanpada grondant son époux, parce qu'il refuse de la pluie aux hommes.

TALAFOULA et TAPALIAPE sont dans l'île Formose les deux divinités qui président à la guerre. On les invoque toujours avant de marcher au combat.

TALAS, TALAUS, Τάλαος, roi d'Argos, était le fils et le successeur de Bias, à qui son frère Mélampe, après la guérison des Prœtides, avait cédé la moitié du salaire que lui donna Mégapenthe (ce salaire était les deux tiers du royaume d'Argos). Bientôt l'on vit se dessiner dans la dynastie des Amythaonides la même hostilité que dans celle des Abantides (descendants de Danaüs par Abas). Acrisius avec Prœtus, Persée avec Mégapenthe, formaient un double couple de rivaux. Les Biantides et les Mélampides se détestent de même. Amphiarâs, fils de Mélampe et représentant de la dynastie des Mélampides, attaque par ruse Talâs, lui arrache le trône et la vie, et pendant quelque temps occupe ses états au détriment d'Adraste, qui a été chercher un asile

à Sicyone (on peut remarquer que τάλας en grec signifie malheureux, et que d'ailleurs ce radical τλ, qui se retrouve dans Atlas, Atalante, a fourni encore au grec les mots ἔτλην, τλήμων, τλήσιος, etc., etc., et au latin *tolerare*). — Adraste ne fut pas le seul fils d'Amphiarâs: de Lysimaque, sa femme, il avait eu encore trois fils, Parthénopée, Pronax, Mécistée; et trois filles, Eriphyle, Aristomaque, Astynome. Quelques mythologues lui donnent pour femme Lysianasse. Son nom figure avec celui d'Aréius et de Laodoque, ses deux frères, sur la liste des Argonautes. — On montrait encore du temps de Pausanias son tombeau à Corinthe.

TALASE, Talasio, Talasius ou Talasus, était le dieu du mariage dans le Latium. On ignore l'origine de ce nom, qu'il est possible de dériver, 1° de θάλασσα, la mer (ici pensez à Vénus, et peut-être aussi à son nom étrusque, Thalna); 2° de θλᾶν (fut., θλάσω), comprimer (la déesse latine Prema offrirait ici un rapport aussi précieux que piquant); 3° de *lar* ou *las*, en langue étrusque seigneur (*Ta-las*, le seigneur?); 4° de *Talasia*, flocons de laine apprêtée, par allusion à la cérémonie de l'hymen, dans laquelle la nouvelle mariée, une quenouille et un fuseau à la main, marchait sur une toison étendue au seuil même de la porte. Quelques mythographes expliquent Talase par une légende assez piquante. Lors de l'enlèvement des Sabines, une d'elles, ravie et emportée par quelques hommes de la tribu des Célères, excitait sur son passage des acclamations et quelquefois des velléités jalouses; mais chaque fois que la foule s'assemblait en trop grand nombre, ou que quelques guerriers semblaient s'apprêter à disputer le passage, en disant : « Où conduisez-vous cette femme? » les ravisseurs répondaient : « *Ad Talasium*, chez Talase, » et aussitôt la multitude s'écartait, les opposants vidaient la place. — A présent, qu'était-ce que ce Talase? un riche Romain? Romulus lui-même (on a incliné vers l'une et l'autre de ces deux opinions)? Ou bien la réponse *chez Talase* n'était-elle qu'une de ces grosses plaisanteries fescennines usitées surtout aux noces, et un équivalent d'εἰς τὸν θλάσοντα, ou *comprimendam*, *perfringendam*? Quoi qu'il en soit, on rapporte que de Talase et de la belle Sabine naquit une famille nombreuse, et qu'en conséquence on souhaitait aux couples qui entraient en ménage le bonheur de Talase, d'où à la longue la synonymie d'Hymen et de Talase.

TALE, Talus, Τάλος (ou Atale, ou Cale, ou Acale), neveu de Dédale, avait inventé la scie, le compas, le villebrequin. Son oncle, jaloux de ses découvertes, le précipita du haut d'une des tours d'Athènes. — Minerve, qui avait inspiré le jeune homme, le métamorphosa en perdrix; aussi le désigne-t-on souvent sous le nom de *Perdix*, qui, tant en grec qu'en latin, est celui de cet oiseau. On ajoute que, peu de temps après la mort du jeune prince, les Athéniens découvrirent le crime de Dédale, et qu'il n'échappa au supplice que par une prompte fuite. C'est alors qu'il alla en Crète. Comp. Dédale et Minos. On montrait dans Athènes le tombeau de Tale, sur la route qui conduisait du théâtre à l'Acropole. Le nom de Tale ne diffère point de celui de Dédale; l'oncle et le neveu symbolisent les Dédalides, ou artistes, artisans, adorateurs et disciples d'Hépheste.

TALTHYBIUS, Ταλθύβιος, héraut d'Agamemnon, avait son tombeau à Egium et une chapelle à Sparte, où chaque année on lui rendait les honneurs héroïques. Ses descendants, nommés Talthybiades, furent seuls chargés pendant long-temps de fournir des hérauts à Sparte. Il avait sous sa protection le droit des gens, et lors des guerres médiques il fit sentir aux Athéniens et aux Spartiates le poids de son mécontentement, pour avoir violé ce droit dans la personne des ambassadeurs qui vinrent de la part de Xerxès demander aux Grecs l'eau et le feu.

TAMAGISANHACH et sa femme Takchanpada sont, dans l'île Formose, les dieux qui président à la pluie. Le premier habite au sud, Takchanpada demeure à l'orient. Tonne-t-il, les insulaires assurent gravement que l'épouse gronde son mari, qui prive de pluie les agriculteurs de Formose, et bientôt Tamagisanhach, sensible à ses justes reproches, épanche d'une main libérale les eaux que contiennent les nuées.

TAMERANI est le créateur de toutes choses, au dire de quelques Hindous. Il s'est, disent-ils, immédiatement après la naissance du monde, démis du gouvernement, afin de vivre en repos; et c'est l'esprit funeste qui gouverne l'univers au gré de ses caprices. Conformément aux idées de tant de peuples sauvages, qui ne rendent hommage qu'au dieu méchant parce qu'ils ne redoutent que lui, ils encensent à toute minute le substitut de Tamérani. — Il est croyable que Tamérani ne diffère pas de Tama, les ténèbres. Tama ressemble à Brahm, au moins par deux caractères : 1° l'irrévélation; 2° l'insouciance ou l'inertie. Brahmâ, Vichnou, Siva, gouvernent le monde à la place de Brahm; Tamérani se fait de même remplacer.

TAMIRADES (LES), famille sacerdotale de Cypre, donnent lieu à deux problèmes principaux : 1° Furent-ils, comme les Cinyrades, des rois de Cypre (dans ce cas ils eussent été des prêtres-rois)? 2° Exercèrent-ils les hautes fonctions du sacerdoce, ou bien ne furent-ils que de simples bardes?

TANAGRE, TANAGRA, Τανάγρα, héroïne éponyme de Tanagre, en Béotie, devait le jour, selon les uns, à Éole, selon les autres au dieu-fleuve Asope et à Méthone. Elle épousa Pémandre, dont le nom se retrouve en Égypte, soit comme celui du dieu suprême Pi-Amoun, soit comme celui d'un livre sacré. On a beaucoup joué sur le nom de Tanagre, qui semble signifier la très-vieille (τείνω, étendre, γραῦς, vieille). Arrivée à un âge très-avancé, Tanagre n'était désignée par ses voisins que sous le nom de Grée, ou vieille. Sa vieillesse lui confère à un assez haut point l'aspect sibyllique, et sa naissance confirme encore cette idée. Le vent, au dire des uns, un fleuve selon les autres, lui donne le jour; c'est dire en d'autres termes qu'elle est inspirée. Au reste, Tanagre était une des cités les plus religieuses de la Grèce; on voyait dans ses murs le tombeau d'Orion, dans sa banlieue le mont Cérys, une des patries assignées à Mercure; on contait aussi que ce dieu avait délivré les Tanagréens d'une épidémie en portant autour de leurs murs un agneau sur ses épaules, et l'on avait institué en mémoire de cette aventure une fête dite Criophorie, dans laquelle un jeune homme faisait le tour des remparts les épaules chargées d'un bélier.

TANAIS, fils de Pontos et de Thalassa (le lit de la mer et la mer),

selon Hygin ; de Bérose et de l'amazone Leucippe, selon d'autres, jura long-temps mépris et haine aux femmes, devint ensuite amoureux de sa propre mère, puis se précipita dans le fleuve auquel les anciens donnaient son nom, le Tanaïs, aujourd'hui Don. Ce fleuve jusque-là s'était appelé Amazonius. — Un autre TANAÏS était un chef rutule ; Énée le tua.

TANARÉ-PAPAOU, déesse des îles Sandwich. Ses yeux et sa bouche présentent le même aspect que Tanatéa (*Voy.* ce nom); le nez ne vaut pas mieux, et les formes du corps valent moins encore. Choris (*Voyage Pitt.*, *Sandw.*, pl. VII, f. 3 et 4) l'a dessinée de face et de profil. Quoique ses cuisses fassent presque angle droit avec les jambes, la déesse semble en marche.

TANARÉRÉ, dieu des îles Sandwich (Choris, *Voy. Pitt.*, *Sandw.*, p. VII, f. 1). La tête, qui à elle seule est d'un volume aussi considérable que le reste du corps, est bien posée et a quelque chose d'expressif et de distingué.

TANATEA, déesse des îles Sandwich, ne nous est connue que par des images dont une a été reproduite par Choris (*Voyage Pittor.*, Sandw., pl. VIII, f. 3) : tatouages sur la figure, narines atroces, yeux à peine indiqués et ressemblant à des feuilles de laurier ; bouche énorme, et dont les lèvres, étonnamment écartées vers leurs extrémités, se rapprochent vers la ligne médiane de la figure, voilà ses traits principaux. On voit poindre des dents parallélogrammatiques et dont pas une n'est canine ; autour de sa tête s'arrondit une coiffure ; le cou est plus épais que les deux cuisses réunies. La déesse semble en marche.

TANE, un des dieux les plus élevés de l'archipel de la Société, est, selon l'un des systèmes religieux des habitants de ces îles, le dieu suprême. On l'appelle aussi Té-Médoua, c'est-à-dire le père. Tarra, sa femme, lui donna entre autres enfants Po (la nuit), Arié (le ciel), Avié (l'eau douce), Atié ou Te Mide (la mer), Matai (le vent), Taunou Mahanna (le soleil, sous forme d'un homme appelé Euroa Taboa). Dès que ce dernier fut né, tout le reste de sa famille évacua les cieux et se rendit sur la terre. Taunou seule, avant de prendre part à cette grande émigration, resta aux cieux assez long-temps pour donner à son frère, dont elle devint l'épouse, treize fils qui sont les treize mois : Papiri, Ovnounou, Paroromoua, Paroromori, Mouriha, Heacha, Taoa, Horororera, Houriama, Teaire, Tétai, Ouéaho, Ouéa. Taunou, après cette laborieuse parturition, étant descendue sur la terre, Mahanna, veuf, s'unit à l'énorme et inorganique roche Poppoharra-Haréha, en eut Tétouba-Amatou-Hatou, et enfin mourut, ou plutôt se métamorphosa en poussière. Tétouba-Amatou-Hatou eut pour femme le sable de la mer et pour enfants Ti et Opira. A sa mort Ti et Opira, quoique frère et sœur, se marièrent et donnèrent le jour à Ohira-Rine-Mouna qui, après la mort de sa mère, devint la seconde épouse de Ti. De ce nouvel hymen naquirent trois fils, Ora, Vanou, Titéri ; trois filles, Hennatou-Morrourou, Henaroa, Nouvia. Les trois frères épousèrent les trois sœurs, et enfin l'espèce humaine commença. Il faut comparer à cette cosmogonie celle dont il est parlé à l'art. ETOUA-RAHAI.

TANFANA, déesse germaine qui avait un temple célèbre chez les Marses, entre l'Ems et la Lippe (*Anna-*

les de Tacite, I, 51), était selon les uns la déesse des sorts ou de la divination par les baguettes, selon les autres la déesse du feu. Dans la première hypothèse, qui est la plus probable, Tanfana serait, non comme on l'a dit, une divinité allégorique analogue à la Fortune de Préneste, mais une fée suprême, divinatrice par les baguettes (*Tan* en anglo-saxon, *Tain* dans Ulphilas, *Tein* dans les monuments runiques, *Teen* en allemand, signifient scion; Fana veut dire maîtresse). Cette espèce de cladomancie a été décrite par Tacite (*Germanie*, 10). La baguette, cueillie sur un arbre fruitier, était coupée en petits cylindres que l'on distinguait par des marques fixées d'avance; puis on les jetait au hasard sur une étoffe blanche : de leur disposition relative on concluait le dénouement heureux ou funeste de l'entreprise pour laquelle on les consultait. Cette divination était pratiquée tantôt par les chefs de l'état, tantôt par le père ou la mère de famille. Dans l'île de Rugen la baguette, coupée en trois, était marquée tantôt de blanc, tantôt de noir; le consultant plaçait ces petits fragments toujours en nombre impair, les tirait à mesure, et augurait de l'avenir par la couleur qui était en majorité. Cette divination par les tènes se retrouve aussi chez les Scythes (au dire d'Hérodote, IV, 67), chez les Alains (selon Ammien Marcelin, XXXI, 2), enfin chez les Orientaux (Ézéchiel, XXI, 21, et Osée, IV, 13). Le triomphe du christianisme dans l'Allemagne n'anéantit pas cette superstition; seulement on y ajouta des formules chrétiennes et l'on grava sur des baguettes l'image de la croix. — *Tan* signifiait feu dans les dialectes celtiques, mais Tanfana était teutonique; c'est Wachter qui a le premier donné Tanfana pour déesse du feu. On a soupçonné aussi que Tanfana signifiait simplement le temple des tènes.

TANGATANGA, c'est-à-dire *un en trois et trois en un*, divinité péruvienne mentionnée par Acosta, et dans laquelle les missionnaires ont vu un lointain reflet de notre trinité (Laffittau, *Mœurs des sauv.*, 19).

TANGRA est l'être suprême chez les Iakoutes (Sibérie).

TAN-KOUAN, dieu chinois, premier membre de la trinité soumise à Kang-I (*Voy.* ce nom), préside aux pluies, aux orages, à la grêle, à la foudre et à tous les phénomènes météoriques.

TANTALE, Tantalus, Τάνταλος, fils de Jupiter (ou de Tmole) et de la nymphe Pluto, ou Plotis, ou Plote, régna dans la ville de Sipyle (alors comprise dans la Phrygie) ou en Paphlagonie. Il est célèbre dans l'histoire par son fils Pélops, qui vint de l'Asie Mineure dans le Péloponèse; et dans la mythologie par un crime qui a toujours été enveloppé de ténèbres, mais qui lui mérita dans les enfers une punition exemplaire. Quel est ce crime? Les auteurs se divisent sur ce point. Résumons les principales opinions : 1° il enleva le jeune et beau Ganymède, fils de Tros; 2° il prit part au larcin de Pandarée, et prêta un faux serment à cette occasion; 3° il offensa Jupiter en déclarant au fleuve Asope que le ravisseur de sa fille était le maître des dieux; 4° introduit dans les cieux par Jupiter, et invité à prendre sa part de nectar et d'ambrosie, il déroba ces aliments divins afin de les faire goûter aux hommes lorsqu'il reviendrait sur la terre; 5° il révéla les secrets des dieux, dont il était grand-prêtre; 6° préposé par Jupiter

à la garde de son temple dans l'île de Crète, il s'appropria un chien magnifique qui devait partager avec lui cette fonction religieuse, et, quand Jupiter le réclama, il déclara qu'il ne savait ce qu'était devenu cet animal; 7° enfin, recevant les dieux chez lui à titre de convives, il leur servit, afin d'éprouver leur divinité, les membres de son fils Pélops. Jupiter connut bientôt l'affreuse munificence de son hôte et ressuscita la victime, dont Minerve avait déjà mangé une épaule. Le supplice de Tantale, selon Euripide et Platon, consiste à trembler sans cesse au-dessous d'un rocher qui pend sur sa tête. La légende commune le peint en proie à une soif brûlante, au milieu d'un étang dont l'eau s'élève jusqu'à ses lèvres desséchées, puis baisse dès qu'il veut s'en approcher; en proie à une faim dévorante, sous des arbres dont les branches s'inclinent vers ses mains, et se redressent rapides comme l'éclair dès qu'il veut les saisir. On montrait son tombeau à Sipyle. — On donne pour femme à Tantale tantôt Anthémusie, tantôt Euryanasse, dont il eut Brontée, Pélops et Niobé. Quelques mythologues nomment comme mère de Pélops Clytie, ou Dioné, ou Eurythénis, ou Euprytone. — Il est évident que Tantale n'est autre que le grand dieu par excellence de la Lydie, et peut-être le chef des Tritopators. Toutes ses aventures le montrent identique à Jupiter, révélateur, entouré de parèdres, et immolateur. En effet, il habite l'Olympe, il boit à longs traits l'ambrosie, il garde un mont qui est un Olympe, il veille à un temple, à la Crète, il traite les dieux. N'est-ce pas là être identique à Jupiter? Comp. l'art. Pélops.—Deux autres Tantale furent : 1° un des fils d'Amphion et de Niobé; 2° un fils adultérin de Thyeste et d'Érope, l'épouse d'Atrée. Ce dernier le tua et en fit servir les membres à Thyeste dans le festin qu'il lui donna lors de sa réconciliation avec lui. Quelques mythologues font vivre ce Tantale jusqu'à l'âge d'homme, et lui donnent pour femme Clytemnestre, dont il fut le premier mari. Agamemnon le tua pour être l'époux de cette fille de Tyndarée, et c'est afin de venger sa mort qu'Égisthe, amant heureux de sa *belle-sœur*, n'oublia rien pour la décider à se défaire d'Agamemnon.—On donne le nom de Tantalides à la nombreuse postérité de Tantale; Niobé surtout s'appelle souvent Tantalis.

TAPALIAPE. *V.* Talafoula.

TAPHOS ou TAPHIOS, Τάφιος, héros éponyme de l'île de Taphos, passait pour fils de Neptune et d'Hippothoé. Il vint dans Taphos à la tête d'une troupe d'émigrants.

TAPIO, dieu de la mythologie finnoise, était le protecteur des abeilles, le gardien des troupeaux et le grand guérisseur des blessures. De concert avec Tapiolan-Emenda, sa sœur ou sa femme, il présidait à la chasse et guidait les jeunes héros à la recherche du gibier; mais Tapiolan-Emenda ne leur livrait que les oiseaux; Tapio faisait tomber sous leurs coups les hôtes timides des bois : si l'on s'attaquait à une *bête* féroce, il fallait invoquer la protection d'Isis, le géant.

TARAN ou TARAM, Taranis, Toramis, le dieu du tonnerre chez les Celtes de la Gaule, n'était que le tonnerre personnifié (*Taran* en gaél. signifie tonnerre). On le regardait comme présidant aux météores ignés, aux pluies, aux tempêtes. On l'a comparé au Jupiter-Tonnant (Zévs-Brontæos) du monde grec-romain, et par

suite à Jupiter; mais ce parallèle est peu exact si par Jupiter on entend le dieu suprême, car Hésus et Teutatès étaient supérieurs à Taran. On l'opposait à Tuiston, qui était le dieu des enfers, et sous ce point de vue on serait tenté de croire que c'étaient les deux dieux principaux. Fenel regarde Tuiston comme le principe du bien, et Taran comme le principe du mal; et pour preuve il allègue l'usage où étaient les Germains de compter par nuits, l'affiliation qu'ils établissaient entre les Teutons et Tuiston, leur grand aïeul, puis enfin les sacrifices humains offerts à Taran. Ces arguments ne sont point décisifs; le dernier surtout ne prouve rien. La superstition, en immolant des hommes aux dieux, croyait souvent immoler la victime la plus pure.

TARA-PIA, dieu esthe qu'on a comparé quelquefois au Thor scandinave, était adoré sous la figure d'un oiseau magnifique né dans une forêt du mont Tara-Pia ou Thorapilla (ancienne province de Livonie). Cet oiseau, dit-on, s'envolait à une époque fixe vers l'île d'Œsel. Cette île, que l'on nommait Chori, était comme la Délos des Slaves, et rappelle non-seulement ces îles saintes, ces îles blanches si nombreuses dans l'ouest et le nord, comme dans l'est et le sud, mais encore les voyages périodiques de Vénus en Lybie, d'Apollon dans sa Cyclade, de Bacchus dans Naxos, d'Athânâ dans son lac tritonide, des douze dieux dans la maritime Éthiopie. Du reste, Thor est aigle, et comme lui Tara-Pia avait le jeudi sous sa protection.

TARAS, fondateur de Tarente, passait pour fils de Neptune et d'une nymphe anonyme, et avait à Delphes une chapelle où on lui rendait les honneurs héroïques. On sait que, dans le langage des évhéméristes, Neptunide signifie venu par mer; cela veut dire simplement que la ville éponyme est au bord de la mer. Au reste, les fils ne sont que les émanations de leur père. Taras est un Neptune subalterne; aussi les médailles tarentines lui donnent-elles les traits d'un dieu marin armé d'un trident, et quelquefois de la massue herculéenne, et chevauchant sur un dauphin; elles lui donnent aussi divers attributs relatifs à la fertilité des pays environnants : la corne d'abondance, l'amphore aux deux anses, le thyrse, des grappes de raisin; parfois on y voit la chouette, symbole de Minerve, protectrice d'Athènes. L'histoire un peu nébuleuse des siècles qui suivirent la prise de Troie donne comme fondateur de Tarente le lacédémonien Phalante, chef des Parthéniens (*V.* Phalante).—Un autre Taras, regardé aussi comme le fondateur de Tarente, était fils d'Hercule. Il est probable que c'est le même que celui qui précède. Hercule et Neptune, dans les croyances italiennes, avaient ensemble la plus intime connexion (*Voy.* Portumne); et l'on a déjà vu plus haut la massue substituée au trident.

TARAXIPPE, Taraxippus, Ταράξιππος, génie funeste aux combattants qui se disputaient le prix de la course des chars. Son nom indique qu'il portait la perturbation dans les manœuvres des chevaux. Il paraît que jamais il ne fut figuré par l'art. Un autel cylindrique placé à l'extrémité de la carrière, et dédié à sa puissance, passait pour être son domicile, et sans doute était lui-même. Dans cette hypothèse, qu'était-ce que Taraxippe? Un grand fétiche, un bétyle, un analogue des cones de Cypre, de la Syrie, de la Sardaigne et des Craighs de la Gaule. Ce bétyle, il est vrai, recélait

un esprit recteur; mais toute statue était censée animée, au moins de temps à autre, par la divinité. Resterait à dire quelle était cette âme : le Taraxippe d'Olympie, au dire des Éléens, était l'ombre d'Œnomas ou celle de Mirtyle, ou de quelque excellent écuyer natif d'Élide. Le Taraxippe de Corinthe passait pour être Glaucos, ce fils de Sisyphe que foulèrent aux pieds ses propres chevaux, lors de la célébration des jeux funèbres d'Acaste en l'honneur de son père. Aux yeux de quelques personnes Taraxippe était Neptune Hippios (*V.* ce nom).—En passant devant l'autel de Taraxippe les chevaux sentaient un effroi subit qui leur faisait prendre le mors aux dents, courir écumants dans le stade, briser l'essieu des chars en se heurtant dans les anfractuosités de la borne fatale, et quelquefois renverser leur maître et le fouler sous leurs pieds.—On vient de voir que l'on distinguait nettement au moins deux Taraxippe. Il est croyable que le premier était consacré aux mânes d'Œnomâs et de Myrtile, et que le second était sous la protection de Neptune-Hippios, ce protecteur superbe de Corinthe et de l'isthme que battent les flots de deux mers. Les combattants, avant d'entrer en lice, offraient un sacrifice à Taraxippe, et sans doute lui adressaient plus d'une fois des vœux pendant la course, à mesure qu'ils s'approchaient du point où si souvent se brisaient leurs glorieuses espérances.

TARCHON, prétendu fondateur de Mantoue, est dans l'Enéide un chef étrusque qui vient, après l'expulsion de Mézence, apporter à Évandre les insignes de la royauté et le prier de régner sur les Tyrrhéniens. Est-ce le même qu'un Tarchon fils d'Atys, frère de Tyrrhène et oncle de Tuscus, qui vient en Italie y jeter les fondements des douze cités de l'Etrurie et régner spécialement sur la ville de Tarchon? Nous le présumons. Celui-là est donné comme fils de Télèphe. On sait que Tarchon et Tarquin sont le même nom. Tarquinies personnifiée dut donc s'appeler Tarchon (*V.* Suidas, art. Ταρχώνιον). Ce nom diffère à peine de Terracine ou Trachin. Buttman (*Mythologus*, t. II, 297) remarque à propos des Tarquins que ce nom appartient à la série des noms pélasgiques de l'Étrurie, et non à la série Rasena.

TARMAD, autrement Nékaed, est un des six princes des Devs que le Boundéhech associe au terrible Ahriman; c'est le Dev de l'orgueil. On lui donne aussi le nom de Ched.

T'-AR-MOUTH, et quelquefois T'-er-mouth (T'-er-môouth, Phermouth, Phermoouth, la grande mère), d'où les Grecs et les Romains ont tiré leur nom de Thermutis, Phermuthis, est proprement Bouto, la plus ancienne des déesses égyptiennes. Du reste, ce nom appartient à toutes les déesses de la première dynastie, Neith, Athor, peut-être Tpé, Saté, Anouke, et d'autres encore, selon que le mythographe les absorbera dans une des hautes personnes femelles de l'ogdoade suprême (*Voy.* Kuaméphioïdes). La branche sébennytique du Nil (celle qui scindait le Delta en deux îles secondaires) s'appelait Thermutiaque (en égyptien Thermôouth ou Phermâouth); probablement elle devait son nom à la ville de Bouto, auprès de laquelle elle avait son embouchure.

TAROA-TÉAI-ETOUMOU est dans la cosmogonie de Taïti le dieu suprême, et en conséquence le même qu'Atoua ou Etoua (*Voy.* ce dernier

mot). C'est à tort qu'on a voulu traduire ce nom par le producteur des tremblements de terre; il signifie la grande tige engendrante, en tant qu'excitant les tremblements de terre.

TARPEIA, romaine qui. lors de l'arrivée des Sabins devant Rome, ouvrit à leur chef Tatius un chemin par lequel ils devaient pénétrer dans la citadelle. En récompense de cette perfidie elle avait stipulé que les Sabins lui donneraient les bracelets d'or qui brillaient à leurs bras. Tatius remplit sa promesse avec une ponctualité dérisoire : tous les Sabins à la fois jetèrent sur Tarpéia suppliante ou couchée à terre leurs bracelets, et tel en fut le nombre qu'elle expira écrasée sous ce poids magnifique. — On ne pouvait manquer de donner à Tarpéia un père qui portât son nom; ce fut Sp. Tarpéius, gouverneur du mont Tarpéius (pointe méridionale du mont Capitolin). — La fable de Tarpéia reflète cette foule de fables slaves, scythes et scandinaves qui nous montrent les jeunes filles et l'or, l'or et la trahison ou le malheur intimement liés l'un à l'autre; mais il y a là quelque chose de plus. Niébuhr (*Hist. rom.*) l'a ingénieusement démêlé. Sous le mont Capitolin serpentaient de longues cavernes dont les sinuosités n'étaient connues dans leur entier que d'un petit nombre de personnes; on les appelait la perforation, Trypéma, Tarpéma. Aujourd'hui encore, le nom de Tarpéia revit dans une tradition populaire; et en indiquant ces voûtes souterraines, dont la carte n'est pas connue et où il serait téméraire de s'engager seul, les vieilles femmes, les jeunes filles des environs supposent la *Ria Tarpeja* dans son labyrinthe fantastique, rêveuse, et pourtant souriant aux monceaux d'émeraudes, de perles et d'or qui l'entourent jusqu'à mi-corps, et sur qui se reflète en pâlissant la clarté des flambleaux. *Ria Tarpeja* ne signifie pas, comme dans la langue poétique des Italiens, la coupable, mais la pauvre Tarpéia; peut-être aussi Ria est-il à la place de Réa, comme dans Réa Sylvia. — On sait que la roche Tarpéienne, partie du mont Tarpéien, était à Rome un lieu de supplice, et que de là on jetait dans un précipice ouvert au-dessous de la cime ceux qui étaient censés coupables d'avoir aspiré à la royauté. Plusieurs tribuns du peuple subirent cet affreux supplice. Sous Tibère nous voyons encore Sextus Marius prouver l'existence de cette coutume barbare. — Deux autres Tarpéia furent, la première une des suivantes de la guerrière Camille; la seconde une des quatre Vestales primitives instituées par Numa.

TARQUITE, Tarquitus, fils de Faune et de la nymphe Dryope, fut tué par Enée.

TARRA, femme du créateur taïtien Tane, fut mère de Po, Arié, Avié, Atié, Matai, Taunou-Mahanna. Une autre cosmogonie, enlevant à Tane le titre de dieu suprême, le donne à Étoua-Rahai, qui a pour épouse O-Té-Papad. Un système mixte admet Tane comme fils d'Étoua-Rahai et d'O-Té-Papad. Dans cette hypothèse, Tarra doit être aussi leur fille, et aurait pour époux son frère.

TARTARE (le), Tartarus, Τάρταρος, est dans Hésiode une des quatre essences primordiales; les trois autres sont le Chaos, la Terre et l'Amour. Suivant Creuzer, le Tartare est la propension que conserve la terre, ou, en idéalisant, la nature dégagée du chaos sans forme, à s'y replonger partiellement. Uni à la terre

(Gæa, dans Hésiode), le Tartare fut père de Typhon. Hygin ajoute à cette liste les géants Encelade, Cœos, Ophion, Clytius, Agrius, Alémon, Ephialte, Euxyte, Échion, Corydon, Phermis, Théodamas, Polybote, Ménéphiras, Alcée, Polyphème, Japet. Dans Apollodore on donne Échidna comme l'une des filles du Tartare et de la Terre. — Tartare n'est pas un dieu ordinaire, c'est un lieu divinisé, et en cela il faut ajouter à l'idée de Creuzer, qui ne voit en lui que la personnification d'une propriété ou d'un phénomène. Le Tartare alors se trouve être ou l'espace ténébreux, ou les ténèbres mêmes. Les deux idées s'impliquent en mythologie; mais c'est la première qui domine ici. Qui dit Tartare dit l'espace où règne la nuit éternelle, en d'autres termes l'enfer. Plus tard, lorsque la mythologie systématisée organisa l'enfer et y créa des sections, des bois, des fleuves, de verdoyantes prairies, une espèce de lumière, tandis qu'on assignait aux êtres divins mais ahrimaniques l'enfer, aux enfants les limbes, aux femmes, aux amants, aux suicidés les champs des pleurs, aux héros et aux sages les Champs-Elysées, on réservait pour les impies et les criminels le Tartare. Trois enceintes de hautes murailles l'isolent du reste de l'abîme; le Phlégéthon, aux ondes de feu, roule circulairement son onde brûlante sous les glacis de la forte prison; des portes dures comme les diamants en ferment l'entrée. A ces portes veille Tisiphone, aux torches rougeâtres, aux cheveux de serpents. C'est là que la foudre de Jupiter envoya les Titans; c'est là qu'Uranus avait plongé ses fils sous la garde de Campé; là enfin Ixion, Tantale, Sysiphe, Pirithoüs, Phlégyas, et les autres hommes immortalisés par leurs crimes, subissent des supplices qui ne doivent pas avoir de fin. Ces supplices en général ont quelque chose d'élégant; et c'est à tort qu'on a répété dans ces temps modernes que les idolâtres de la Grèce s'entendirent mieux à peindre l'enfer qu'à peindre les délices célestes. Le fait est que l'enfer du Dante et l'enfer des Hindous, bien moins correct sans doute, impriment à l'âme une commotion, une compression bien plus terrible que l'enfer des Grecs. — Nous ne déciderons pas si c'est le Tartesse, en Espagne, qui a donné l'idée du Tartare, et si jamais ce beau pays d'Andalousie a été un lieu de déportation pour les Phéniciens ou autres.

TARVOS TRIGARANOS, dieu gaulois représenté sous la forme d'un taureau d'airain, placé au milieu d'un lac de même nom. Ceux qui avaient des procès se rendaient au lac sur un lieu élevé et mettaient chacun à part des gâteaux sur une même planche. Les grues, nombreuses dans ces parages, venaient s'abattre sur ces offrandes symboliques, et celui-là l'emportait dont ces échassiers éparpillaient la pâtisserie, ceux-là perdaient au contraire dont elles dévoraient les gâteaux. On a souvent traduit Tarvos Trigaranos, par le taureau aux trois grues; d'autres y ont vu le taureau aux trois têtes (*Tarvos Tricaranos*), et l'on a rapproché ce dieu gaulois de Bacchus, si remarquable par ses formes empruntées au taureau, de Jupiter-Criophthalme, et du taureau Aboudad.

TATOUSIO, dieu des Magnacikas, ancienne peuplade du Paraguai, garde jour et nuit un pont de bois jeté sur un grand fleuve où se rendent les âmes quand elles ont quitté les corps, purifie les unes avant de les laisser

passer au séjour céleste, et précipite les autres dans l'abîme. On peut penser ici au pont Tchinevad, gardé par Tachter, et à l'Achéron, que doivent passer les âmes, selon les Grecs.

TAURICEPS (*à tête de taureau*) : 1° Bacchus; 2° Neptune; 3° tout fleuve. Une quantité d'épithètes de ce genre se lient à celle-ci ou la remplacent : tels sont les mots grecs Taurocrane, Taurocéphale (et non Tauricéphale), qui ont absolument le même sens). Ajoutons à ces épithètes celle de Taurophage, mangeur de taureau, qui appartient aussi à Bacchus, et qui pourtant conviendrait à Hercule. Comp. ADDÉPHAGE, LÉPRÉE, BACCHUS, NEPTUNE, etc.

TAURUS, Ταῦρος, père putatif du Minotaure, était, selon les évhéméristes, qui ne pouvaient concevoir le mythe si simple du taureau, un beau capitaine crétois aimé de Pasiphaé (*Voy.* MINOS). — Deux autres TAURUS sont : un des douze Néléides; un Crétois vaincu par Thésée dans les jeux donnés par Minos.

TAVIDES, espèces de Runes adorées par les insulaires des Maldives, passent pour des talismans et pour des dieux. Talismans, ils préservent de tous malheurs, guérissent de toutes maladies, inspirent de l'amour à toute personne d'un autre sexe que celle qui les porte, et servent d'aphrodisiaques autant que de philtres. Ces précieux Théraphim sont renfermés dans des boîtes d'or et d'argent que l'on cache sous les habits, ou bien se mettent autour des bras et des pieds; quelquefois les dévots des Maldives s'en forment une ceinture.

TAYGÈTE : 1° TAYGETUS, fils de Jupiter et de Taygète; 2° TAYGÈTE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, sœur d'Europe et mère de Lacédémon. On nomme encore une TAYGÈTE Atlantide, et par conséquent Pléiade. — Il est clair que Taygète est la personnification du mont Taygète en Laconie.

TAZEBOG ou DAZEBOG, Paoulastia des Slaves, passe pour le gardien des lingots cachés sous la terre, et le dispensateur de ces trésors.

TAZI, la Terre en tant que déesse selon les Mexicains.

TCHANDA. *V.* MOUNDA.

TCHANDARAVALI, première fille de Vichnou et de Lakchmi, première femme du dieu hindou de la guerre Skanda, s'appela depuis son mariage Tédjavani.

TCHANDIKA, figure comme une des huit Matris ou Saktis; elle préside au N.-O. et a pour surnom Aparadjita, l'invincible. — Tchandika est aussi un surnom de Mounda.

TCHANDRA ou SOMA, le dieu de la lune aux Indes, est tour à tour femelle et mâle; mais c'est surtout ce dernier rôle qu'il affectionne. Déesse, il prend le nom de Tchandri. Dans une classification des dieux hindous, c'est indubitablement à la famille brahmaïque qu'il appartiendrait; mais on aurait tort de le compter parmi les huit Souargas ou Vaçous : il est un des neuf dieux recteurs des neuf sphères célestes, et dans cette liste il paraît le second; Souria, le soleil, est le premier : Tchandra, qui vient ensuite, et qui en conséquence se trouve placé au-dessus de lui et plus éloigné de nous (selon les Brahmes et les Védas); Tchandra, qu'on regarde comme l'humidité primitive, préside aux eaux vitales, aux pluies, à la fertilité, et plus spécialement aux herbes médicinales. Ici sans doute on reconnaît la source de tant de mythes relatifs à la magie, et dans lesquels la lune, fécondatrice de la terre, sur laquelle elle épanche à flots des germes invisibles, est censée tantôt la com-

plice, la collaboratrice de ces magiciennes puissantes qui la font, bon gré malgré, descendre sur la terre par la force de leurs charmes, de leurs herbes, tantôt la magicienne par excellence (*Voy.* HÉCATE). — Tchandra est mâle lorsqu'il est en opposition avec le soleil; c'est lorsqu'il est en conjonction avec ce grand astre qu'il est censé femelle et qu'il prend le nom de Tchandri. Il devait le jour au pradjapati Atri (ou Attérien). Il eut 27 femmes, toutes filles de Dakcha et de Praçouti. On devine aisément que ces 27 femmes sont les 27 jours que l'on attribuait à la période lunaire. Niklas Müller (*Glauben*, *Kunst und Wissenschaft d. alt. Hind.*, p. 449, etc., 558, etc.) établit une distinction entre Tchandra et Soma. Cependant le second jour de la semaine (jour de la lune) s'appelle indifféremment aux Indes Tchandradinam ou Somadivaça. — Tchandra ayant enlevé la femme de son collègue Vrihaspati la rendit mère de Boudha, disciple du sage Daitia Soukra, et mari d'Ila, fille de Vaivaçouata. De ce mariage naquit Pourou, tige des Tchandravansi.

TCHANGNO, déesse chinoise de la lune, a donné son nom aux sourcils fins et taillés en arc qui distinguent les belles Chinoises, et que l'on compare au croissant de la lune n'ayant que deux jours de date.

TCHERNOBOG ou TCHERNOIBOG (vulgairement CZERNOBOG), c'est-à-dire le dieu noir opposé à Bielbog, le dieu blanc, le bon principe, l'Ormuzd des Slaves, était censé l'auteur du mal, du crime et de la mort; c'était l'éternel ennemi du genre humain. Les apparitions effrayantes, les songes pénibles, les dangers venaient de lui. On le représentait avec des formes hideuses, comme les Gonghor et les Erligs des Kalmouks. Les Slaves cherchaient à l'apaiser par des sacrifices, par des offrandes, et dans les assemblées populaires ils buvaient dans une coupe consacrée en même temps au dieu bienfaisant et au sombre adversaire de Bielbog.

TCHINNAMASTAKA (la déesse sans tête) est, dans le Dévimahatmiam extrait du Markandeïa Pourana, Bhavani dans sa lutte avec le géant Nicoumbha. On la représente nue, jaune, la tête à demi séparée du tronc, ornée d'un long collier de crânes, et pressant du pied le corps de Siva, son époux. De ses quatre mains, deux semblent dire : « Approche sans crainte, » et même bénir ceux qui osent se fier à cette invitation; la troisième brandit un glaive, la quatrième tient un crâne de géant. Des cadavres l'environnent, la déesse a bu leur sang; mais, insatiable de ce breuvage effroyable, elle a fini par se couper la gorge, afin que le sang qui jaillit de sa plaie satisfasse à cette soif sans cesse renaissante. Quelquefois on voit une de ses mains supporter cette tête, à peine rattachée au cou par quelques ligaments.

TCHOUBDARAS, ouvriers célestes qui, selon la hiérarchie brahmaïque, exécutent sous les ordres de Viçouamitra, l'architecte divin, les ouvrages merveilleux que la nature offre à nos regards.

TCHOUDOMORSKOÉ, c'est-à-dire l'être maritime Tchoude (ou Scythe), était un monstre marin subordonné au souverain des eaux. On l'a comparé au Triton grec-romain, dont il a effectivement l'emploi, mais qu'il dépasse beaucoup par la monstruosité de ses formes.

TCHOUR, dieu slave qui préside aux arpentages, a été comparé par Lomonosove au dieu Terme des

Romains, et pris pour le protecteur des champs et des terres arables.

TÉA, antique déesse irlandaise, appartenait au régime tout sacerdotal des Tuatha-Dadan. Comme des divinités les plus fameuses, on fit d'elle un être réel, un être humain : on dit que fille de Lughaidh, un des descendants d'Ith, et femme du roi Erreamhon ou Hérémon, elle fonda Téamhuir, cité qui porte son nom; car *mhuir* veut dire siége, palais, et il est évident que l'élément initial est le nom de la déesse.

TECMESSE, Tecmessa, Τέκμησσα, fille de Teuthras, roi d'une partie de la Phrygie comprise depuis dans la Mysie, échut en partage au Télamonide Ajax, et en eut Eurysace, qui lui succéda au préjudice d'Éantide, son fils, qu'il avait eu de sa femme légitime Glauca. Tecmesse figure dans la pièce d'*Ajax furieux* de Sophocle, et, sans y constituer véritablement un rôle, y forme un des personnages les plus remarquables que l'antiquité grecque nous ait laissés en fait de rôles de femmes.

TECTAME, Tectamus, Τέκταμος, fils de Dorus et arrière-petit-fils de Deucalion, conduisit en Crète une colonie d'Étoliens et de Pélasgues, épousa une fille de Crétée, et en eut Astérius.

TÉGÉATE, Tegeates, Τεγεάτης, l'un des 50 Lycaonides, fonda Tégée et y régna. Est-il besoin de dire qu'il n'y a ici que de la mythologie locale, et que Tégée, une des cités les plus célèbres de l'Arcadie, s'emploie souvent pour désigner l'Arcadie elle-même? Ainsi on nomme Pan Tegeæus, Atalante Venatrix Tegeæa, Callisto Virgo Tegeæa, Carmente Tegeæa Sacerdos, Mercure Tegeaticus ales.—On donne à Tégéate pour femme Méra, pour fils Scéphros, Himon, Cydon, Archide et Gortyn. A propos de ce dernier et de Cydon, tous deux éponymes de villes crétoises, remarquons qu'il y eut aussi en Crète une Tégée, *Tegea* ou *Tegeum*. C'est à Tégée qu'était le temple célèbre de Minerve Alée, bâti par Scopas sur les ruines d'un temple ancien qu'avait consumé l'incendie pendant la guerre du Péloponèse. On voyait sur ses murailles les chaînes que les Lacédémoniens avaient apportées pour emmener les prisonniers, l'armure de Marpesse, belliqueuse veuve qui s'était distinguée dans l'action contre Lacédémone, avec la hure et la peau du sanglier de Calydon, données jadis par Méléagre à la belle Atalante.

TEHMOURETS ou TEKHMOURATS, troisième roi de la dynastie des Pichdadiens, fut père, ou frère, ou fils de Vivengham. Il régna 30 ans et mourut dans une extrême vieillesse.

TEI-KOUAN, dieu chinois des naissances, de l'agriculture et de la guerre, est le troisième membre de la trinité sous les ordres de Kang-I.

TÉIQOU, la seconde des quatre sœurs que la religion mexicaine regardait comme présidant à l'amour.

TÉLAMON, Τελάμων, fils d'Éaque et d'Endéis, avait pour frères Phocus et Pélée; le premier, il est vrai, était d'une autre mère que lui. Télamon et Phocus avaient souvent été en querelle. Un jour qu'ils jouaient au disque, le palet de Télamon cassa la tête à Phocus et le tua. Éaque ne voulut pas croire que ce malheur fût involontaire et condamna son fils à l'exil. Télamon s'embarqua et, lorsqu'il fut un peu éloigné du rivage, envoya un ami jurer à son père que le fratricide qu'on lui reprochait était involontaire. Éaque lui fit répondre

qu'il eût à plaider sa cause de dessus le vaisseau, mais sans mettre le pied sur le rivage. Télamon, en effet, plaida dans le port et de dessus le navire qui devait l'emporter vers d'autres rivages, puis fit voile pour Salamine. Là le roi Cychrée, après l'avoir expié, lui donna en mariage sa fille Glaucé. Dans la suite Télamon, devenu roi de Salamine par la mort de son beau-père, épousa encore deux autres femmes : 1° Péribée; 2° Hésione. La première le rendit père d'Ajax, la seconde lui donna Teucer. Ce nom veut dire le Troyen, et s'harmonise à merveille avec le caractère de sa mère, fille de Laomédon et sœur de Priam. On sait qu'Hésione, arrachée par Hercule au colosse marin qui devait la dévorer, prise dans Troie par Hercule, avait été donnée à Télamon par ce héros. Le roi de Salamine avait mérité cette récompense par la fidélité et la bravoure qu'il avait déployées à la suite du héros dans la guerre des Amazones, dans l'expédition contre Laomédon, dans le combat contre le géant Alcyonée. Télamon avait aussi pris part à l'expédition des Argonautes. Trop âgé pour marcher en personne au siège de Troie, il y envoya ses deux fils, Ajax et Teucer. Les Salaminiens montraient encore du temps de Pausanias le rocher sur lequel Télamon s'était assis pour suivre des yeux ses deux fils partant pour Troie. Ajax périt pendant le siège, victime de ses propres fureurs, et Teucer revint seul. A sa vue, Télamon, plein d'une fougue juvénile, se laissa entraîner à un violent accès de colère; et dit à Teucer que puisqu'il n'avait ni empêché ni vengé la mort de son frère, il pouvait à jamais quitter Salamine. C'est alors que Teucer alla s'établir dans l'île de Cypre. Ulysse, qui l'avait emporté sur Ajax dans la contestation relative aux armes d'Achille, s'étant montré avec sa flotte devant Salamine, Télamon l'attira au milieu des écueils, et le roi d'Ithaque vit périr sur ces brisants la plus grande partie de ses vaisseaux.

TELCHIN figure sur la liste des rois de Sicyone, contemporains de l'apparition des Inachides en Argolide. On lui donne pour mère Europs, pour aïeul Égialée, pour fils Thelxion, et on lui impute la mort d'Apis (*Voy.* ce nom). Il est évident que Telchin est la personnification, sinon des Telchines, du moins de la race métallurgiste dont les chefs, les prêtres ou les ancêtres s'appelaient Telchins. Apis entre Telchin et Thelxion semble indiquer qu'une race métallurgiste, propriétaire primitive de l'Égialée (Achaïe), fut vaincue par une race agricole; puis, au bout de quelque temps, prit sa revanche. En continuant cette hypothèse, Telchin semble la force brute, Thelxion l'adresse, Telchin le forgeron, Thelxion l'enchanteur. Comp. TELCHINES et TUATHA-DADAN.

TELCHINES, Τελχῖνες, génies que la religion primitive des Grecs regardait comme métallurgistes, magiciens, vétérinaires, et que plus tard on s'habitua à classer parmi les êtres malfaisants. Ces dieux furent imaginés sous une influence analogue à celle qui présida à la création des Cabires; mais, reçue par des peuples qui commençaient à se livrer à l'industrie, l'idée première (celle de divinités sidériques et cosmogoniques) s'effaça bientôt pour laisser proéminer celle d'inventions et d'opérations industrielles. A la tête de celle-ci figura sans doute, au moins dans nombre de contrées, la métallurgie, source la plus féconde des richesses. L'ex-

traction et la manipulation du cuivre, du fer, la métamorphose d'informes et impurs minerais en masses presque homogènes, en ustensiles et instruments de première nécessité étaient à la fois des merveilles et des bienfaits. Comme industriels, les Telchines ne sont pas seulement métallurgistes; on les voit aussi travailler la pierre et fabriquer des idoles. Ainsi, outre la harpé de Saturne, outre le trident de Neptune, ils font les statues de Minerve à Teumesse en Béotie (Pausanias, *Béot*,, c. 19), d'Apollon et de Junon à Camire et à Linde, dans l'île de Rhodes. Ces deux villes, ainsi que celle de Jalyse aussi à Rhodes, semblent, dans l'esprit des traditions anciennes, avoir été fondées par eux; et, si l'on voulait s'engager dans le domaine des hypothèses, peut-être trouverait-on dans les fameuses et antiques substructions cyclopéennes du Péloponèse des rapports avec le prétendu séjour des Telchines dans cette péninsule. On veut aussi qu'ils aient été navigateurs. Ce trait douteux de leur légende est dû soit aux émigrations qu'on leur attribue (*Voy.* plus bas), soit à la connexion des travaux métallurgiques et de la navigation, soit à l'habileté prophétique avec laquelle, à la vue de certains phénomènes naturels, et notamment de certains mouvements des animaux aquatiques, ils indiquaient les temps funestes ou propices aux voyages maritimes. Jusqu'ici nous n'avons considéré les Telchines que comme génies bienfaisants. Mais presque toujours, au moins après le triomphe des légendes purement helléniques, ils figurent dans la poésie et la mythologie comme êtres funestes et jaloux. Ils s'occupent à faire des charmes nuisibles; ils jettent sur l'homme, sur les plantes un œil fascinateur; ils épanchent sur les jeunes tiges des arbres les eaux sulfureuses du Styx (Strab., l. XIV), et les font ainsi périr. Par eux aussi les animaux meurent. A Sicyone, ils donnent la mort au prince Apis (Apollodore, II, I, 6; comp. I, VII, 6). Ailleurs (Himère, *Disc.*, IX, 4, p. 560 d'éd. Wernsdorf), la médecine même devient entre leurs mains perfides un moyen de nuire, et leurs préparations pharmaceutiques récèlent des poisons. Au dire des Grecs postérieurs, les Telchines auraient formé un peuple. Sicyone, la Crète, Cypre, Rhodes, puis le continent (évidemment le continent asiatique, la Doride ou quelque autre angle de la Carie) les reçurent successivement. Leur séjour à Sicyone était antérieur à l'arrivée des Inachides dans le Péloponèse, puisque Apis, fils de Phoronée, vint leur ravir ou cette ville ou la région environnante, et que plus tard ceux-ci le tuèrent. Ce meurtre ne put leur rendre leur antique prééminence: il fallut quitter la presqu'île dominée par les colons phéniciens, et revenir à l'est. Rhodes, qui, après la Crète et l'île de Cypre, leur offrit un refuge, ne fut point pour eux un empire tranquille. Ils eurent à combattre, dit-on, les Titans, premiers habitants du pays. Ceux-ci périrent submergés par une inondation ou déluge partiel que les Telchines, plus habiles, eurent le bonheur de prévoir, et auquel ils échappèrent en se réfugiant sur le continent qui fut depuis l'Anadhouli. C'est à Rhodes surtout que les mythologues présentent les Telchines comme se livrant aux opérations magiques. Leur départ laissa le champ libre aux Héliastes, adorateurs du feu, qui alors établirent à Rhodes le culte du soleil. Cependant il paraît que des pratiques mystérieuses, relatives à leur culte, se conservèrent

dans un temple dit temple d'Ocridion, ancien héros qui vraisemblablement avait été un de leurs prêtres. Quelquefois on présente les Telchines, ces fabricateurs de la harpé de Saturne, comme ayant enlevé l'instrument homicide à ce dieu. D'autre part, ajoute-t-on, ils élèvent, conjointement avec l'Océanide Caphyre, Neptune dans l'île de Rhodes. Enfin eux-mêmes sont fils de Thalassa, c'est-à-dire de la mer; Halie (Ἁλία, marine), leur sœur, fut aimée de Neptune. Leurs noms, épars chez les anciens, sont Mylas, Lycus, Ormène, Nicon, Mimon, Actée, Mycalesse. De tout ceci Sainte-Croix (*Myst. du pag.*, § I, ch. 5) a cru pouvoir conclure que les Telchines, instituteurs du culte de Neptune, soutinrent en faveur de ce dieu une guerre dans l'Égialée contre Apis, fauteur du culte de Saturne; et qu'expulsés du continent grec, ils allèrent porter leurs doctrines dans Rhodes, où ils eurent la même lutte à renouveler contre les adorateurs de Rhée (il aurait pu dire Titée, Titaia), la Terre. Ceux-ci périrent, disent les mythes les plus détaillés, victimes des vengeances de Vénus à qui ils avaient refusé l'entrée de leurs îles, et qui les punit en leur inspirant un amour désordonné pour leur mère. Que désigne cet amour évidemment allégorique? la dépopulation, suite des sacrifices humains? ou l'opiniâtreté avec laquelle ils restèrent sur leur terre natale menacée d'une inondation? ou enfin la mort qu'ils trouvèrent au fond des eaux? N'importe: le fait est qu'ils périrent, et que les Telchines se sauvèrent. Sainte-Croix ajoute que l'épanchement des eaux sulfureuses attribué par la fable aux Telchines doit s'entendre des lustrations, et conséquemment indique qu'ils répandirent le dogme des punitions infernales. Enfin il prétend que les Telchines furent simplement des prêtres.

TÉLÉBOAS, Τηλεβόας, héros éponyme des îles Téléboïdes, depuis Taphie, dans le golfe de Leucade, avait pour aïeul Lélex. — Deux autres TÉLÉBOAS furent : 1° un Centaure tué aux noces de Pirithoüs par Nestor qu'il avait blessé; 2° un des cinquante Lycaonides.

TÉLÉDAME, TELEDAMUS, Τηλέδαμος, fils d'Ulysse et de Calypso.

TÉLÉGONE, TELEGONUS, Τηλεγόνος, fils d'Ulysse et de Circé, naquit dans l'île d'Æa, magique et humide résidence de sa mère, en partit par son ordre pour aller à la recherche de son père, fut poussé par la tempête sur les rives d'Ithaque; et, forcé à cette rude extrémité par le besoin, se mit à piller les campagnes pour vivre. Ulysse informé de ses déprédations vint le repousser avec Télémaque, et tomba mortellement blessé par la lance de Télégone. Sentant sa fin prochaine, il se souvint d'un oracle qui lui avait prédit en vers hexamètres qu'il mourrait de la main de son fils; et soudain il demanda quel était cet étranger de la main duquel il mourait. Télégone alors se montra, déclara sa naissance, et reçut ses derniers soupirs. « Ainsi l'avait décrété l'immuable Destin, » leur dit Minerve, toujours en tiers dans les aventures d'Ulysse. « Pardonne à ton fils, ô roi d'Ithaque! ne t'afflige pas, prince d'Æa! » Ulysse mourut, et Télégone épousa Pénélope, qui avait déjà attendu de dix à quinze ans son mari, lorsque Télégone n'était pas né. Du reste, Télémaque épousa en même temps Circé. Nul doute, lorsque l'on rapproche ces deux mariages, que l'on ne voie nettement dans Télégone et Téléma-

que la prorogation d'Ulysse; c'est ainsi qu'Hyllus épouse Iole. Il est vrai qu'Iole est jeune. Ces mariages de beau-fils et de belle-mère sont une transition des mariages helléniques aux incestes orientaux. — De Télégone et de Pénélope naquit Itale, héros éponyme de l'Italie. Télégone lui-même fonda, selon les uns, Tusculum; suivant les autres, Préneste. — La flèche qui blessa mortellement Ulysse était formée, selon les anciens, de l'aiguillon dentelé qui rend la queue de la pastenague (*raia-pastinaca* de Lin., *trygon* des Grecs) si redoutable, et qui passait chez Élien, Oppien et autres naturalistes de même force pour venimeuse. Des modernes en renom ont poussé le ridicule un peu plus loin, en faisant de la pastenague une tortue marine. — Trois autres Télégone sont : 1° un des fils de Protée, tué par Hercule à la lutte; 2° un roi d'Egypte, époux d'Io rendue à sa première forme (le scholiaste d'Euripide en fait un fils d'Épaphe, et par conséquent le petit-fils d'Io (dans le Syncelle, Télégone s'appelle Télépomis, car là Épaphe est fils d'Io et de Télépomis); 3° géant ami de Tmole.

TÉLÉGONE, Τηλεγόνη, fille de Pharis, petite-fille de Mercure et de Philodamée, épousa Alphée qu'elle rendit père d'Orsiloque.

TÉLÉMAQUE, Telemachus, Τηλέμαχος, fils d'Ulysse et de Pénélope, était au berceau lors du commencement de la guerre de Troie. Quand Ulysse, pour échapper à l'obligation d'aller en Asie, simula des accès de démence et sema du sel, Palamède s'empara de Télémaque et le plaça dans le sillon sur la ligne que suivait la charrue paternelle. Ulysse à cette vue détourna le soc, et sa ruse découverte ne lui laissa plus de prétexte pour refuser sa part des dangers. Jeune encore, Télémaque tomba dans la mer, et fut sauvé par un dauphin : cette circonstance donna lieu au roi d'Ithaque de placer le dauphin sur son bouclier et sur son anneau. Plus jeune même que Néoptolème, fils d'Achille, qui vint, encore adolescent, remplacer son père devant Troie, Télémaque sortait presque de l'enfance quand cette métropole des villes de l'Ida tomba en cendres. Il ne faut donc pas s'étonner que le nom de Télémaque, qui veut dire *loin* (τηλε......) *du combat* (μάχης), se trouve à peine prononcé dans l'Iliade. Pendant les dix années qui s'écoulent depuis la ruine d'Ilion jusqu'au retour de son père, Télémaque jeune, brave, mais faible, sans auxiliaires, sans argent et sans soldats, ne peut que plaindre sa mère, la préserver parfois des brusques empressements des prétendants, et prendre à la table paternelle une mince part des larges festins que les aspirants à la main de Pénélope organisent avec les revenus d'Ulysse. Quelque temps avant l'époque à laquelle son père va reparaître, Minerve, sous les traits de Mentor, vient l'encourager. Il s'embarque pour aller chercher son père, arrive à Pylos, de là fait voile pour Sparte, y reçoit l'accueil le plus favorable de Ménélas et d'Hélène, passe à Phères, se rembarque à Pylos, reçoit à bord le devin Théoclymène qui fuyait Argos, revient dans Ithaque avec des nouvelles favorables, apprend de Minerve que son père, enfin dégagé des chaînes où le retenait Calypso, fait mordre la poussière aux assassins apostés par les prétendants pour le tuer à son retour, et se rend à la cabane d'Eumée où déjà son père est arrivé (*Voy.* Ulysse). On comprend qu'il

ne le reconnut pas d'abord. Ulysse, reprenant, grâce à la baguette d'or de Minerve, sa beauté, sa haute taille, son front majestueux et ses riches habits, lui dit son nom, puis traça avec lui un plan d'attaque contre les prétendants. Ulysse vint à la ville déguisé en mendiant; Télémaque s'y rendit armé. Le soir, tandis que son père s'entretenait avec Pénélope, il écarta les armes qui eussent pu être dangereuses dans les mains des prétendants. Le lendemain la bataille ou plutôt le massacre eut lieu. Les prétendants néanmoins trouvèrent des armes, mais ces armes ne purent empêcher leur défaite. Télémaque se distingua dans cette première lutte que le roi d'Ithaque eut à soutenir; il tua de sa main Euryade, Léocrite, Amphimédon qui l'avait blessé; il seconda encore Ulysse, qui fut obligé de combattre contre les habitants d'Ithaque eux-mêmes. Dans l'intervalle de ces deux actions, il pendit les douze suivantes qui avaient partagé les intrigues et secondé les prétentions des soupirants de Pénélope, soupirants bizarres qui, en attendant la main de la reine, se contentaient à tour de rôle du cœur banal de ses femmes. Dans la suite, Télémaque inspira des soupçons à son père à qui l'oracle avait prédit qu'il mourrait de la main d'un de ses fils, et fut contraint d'aller en exil. Il en sortit pour marcher avec lui à la rencontre des brigands que commandait Télégone. C'est là qu'Ulysse reçut le coup de la mort. Télémaque, depuis ce temps en relation avec le fils de la magicienne d'Æa, épousa Circé et en eut, suivant les uns, Latinus; selon les autres, Roma. Quelques mythologues lui donnent un fils du nom de Romus, mais sans dire quelle en fut la mère. Quelquefois auprès de lui figure comme femme, mais seule, 1° Cassiphone, fille de Circé; 2° Polycaste, fille de Nestor; 3° Nausikaa; fille d'Alcinoüs. D'une de ces dernières il eut Perseptolis ou Ptoliporthe. Cassiphone donna la mort à Télémaque pour le punir d'avoir tué Circé. On attribuait au fils d'Ulysse la fondation de Clusium en Étrurie.—Personne n'ignore que parmi les ouvrages de Fénélon se distingue *Télémaque*. L'archevêque de Cambrai y fait voyager son héros d'Ithaque dans l'île de Calypso, à Cypre, en Crète, à Salente. Les premiers livres de l'ouvrage parurent sous le titre de *Suite du quatrième livre de l'Odyssée*, parce que ce sont effectivement les quatre premiers livres de l'Odyssée qui contiennent les voyages attribués à Télémaque.

TÉLÈME, Telemus, Τήλεμος: 1° fils de Protée et habile devin, ainsi que son père; 2° Cyclope, fils d'Euryme et devin, comme son homonyme d'Égypte. Polyphème, dans Théocrite, se plaint des fatales prédictions qu'il lui a fait entendre, en disant qu'il perdrait son œil unique, son *cher œil*.

TÉLÉON, Τελέων, d'Athènes, époux de Zeuxippe, père de l'Argonaute Butès (ou Éribote, car c'est à tort qu'on voudrait distinguer Éribote de Butès).

TÉLÉPHASSE, Τηλέφασσα, femme d'Agénor, en eut Cadmus, Phénix, Cilix, Europe; accompagna Cadmus, son fils, dans l'infructueuse recherche qu'il fit de sa sœur, et mourut en Thrace où elle reçut de son fils les honneurs funèbres. A Téléphasse des mythologues substituent deux femmes, Argiope et Damno.

TÉLÈPHE, Telephus, Τήλεφος, fils d'Hercule et d'Augé, avait été exposé par sa mère sur le mont Par-

thénius, en Arcadie, et nourri par une biche. Adulte, il était en Mysie pour y chercher ses parents, ainsi que l'avait ordonné l'oracle, quand tout à coup la guerre éclata. Le roi de Mysie, Teuthras, promit la couronne et sa fille au libérateur du pays. Télèphe remplit les conditions exigées; mais, lorsqu'il s'agit du mariage, il fut reconnu que la fille de Teuthras était Angé, sa mère. Elle fut remplacée par Laodice ou Astyoché, fille de Priam. Quelque temps après les Grecs envahirent la Mysie, croyant attaquer le territoire de Priam, et Télèphe, en combattant de nouveau pour la patrie de sa mère, fut blessé par Achille. L'oracle consulté répondit que la lance ou la flèche qui avait fait le mal pouvait le guérir, mais Achille ne consentit point à rendre ce service à un ennemi. Ulysse, toujours habile diplomate, fit tant par ses négociations, que Télèphe, en quelque sorte lié par son mariage à la famille de Priam, abandonna la cause de ce prince pour celle des Grecs. Ceux-ci avaient besoin de ce changement; car l'oracle avait proclamé que Troie ne tomberait que devant une armée qui compterait un fils d'Hercule dans ses rangs. Pour Télèphe, Ulysse fit un petit emplâtre avec la rouille de la flèche qui l'avait blessé, et Télèphe fut guéri; chez quelques écrivains, ce pansement a lieu dans Argos; d'autres veulent que sa blessure ait été guérie par des herbes. On donne quelquefois à Télèphe deux femmes, Argiope, fille de Teuthras, et Laodice dont nous venons de parler. Celle-ci le rendit père d'Euripyle. Eschyle, Sophocle, Euripide, et les Romains Ennius et Accius firent des tragédies sur Télèphe. Dans toutes on montrait ce héros, mendiant, vagabond et accablé d'infortunes. Était-ce un reflet de cette idée antique qui nous montre la maladie vêtue de haillons, et les haillons liés au deuil? ou bien les poètes voulurent-ils montrer Télèphe dans la jeunesse, avant son arrivée en Mysie et son avènement au trône? Selon quelques traditions, le roi Corythe l'avait adopté. Pergame lui rendait les honneurs divins.

TÉLESPHORE, Telesphorus, Τελεσφόρος, forme d'Esculape à Pergame, fut tantôt identifié avec ce dieu, tantôt génie parèdre. En soi Télesphore signifie qui met à fin, accomplit, achève. C'est donc le dieu qui couronne l'œuvre par d'heureux résultats. Toutefois ce serait être trop exclusif que de voir dans Télesphore celui qui mène de la convalescence à l'entière guérison, comme dans Esculape celui qui mène de la maladie à la convalescence. Cette distinction, sans doute entrevue vaguement par les anciens, ne se soutenait pas dans l'usage commun, et Télesphore n'était qu'un Esculape, un parfait Esculape, *summus artifex*. Au reste, quand Esculape, de plus en plus humanisé par l'anthropomorphisme hellénique, revêtit sous le ciseau des artistes les plus belles formes, Télesphore semi-momie resta là pour attester ce qu'avait été originairement le dieu embelli et déguisé par un art élégant. Alors surtout le dieu unique dut se dédoubler et se déléguer en parèdre. Le bel Esculape voilà pour l'art; l'Esculape-nain difforme et grotesque, voilà pour la religion. Sous un autre point de vue, cet Esculape semi-momie, ce Télesphore était auprès du bel Esculape, comme Harpokrat auprès d'Haroéri,... Haroéri soleil brillant, soleil de mai, soleil aux jours du triomphe; Harpokrat pâle et tiède soleil, petit soleil, comme disent les

peuples d'Amérique. Quelquefois le nain devient un enfant, un jeune homme : alors l'anthropomorphisme grec se montre encore aux dépens du sens religieux qui veut un dieu momie, *involutum deum*. Le Deutéronome (ch. 23, v. 19) traduit Télesphore par le mot hébreu qui signifie prostituée. Faut-il en conclure que des prostitutions saintes accompagnaient en Orient le culte d'Esmoun, de cet impuissant amant de l'ardente Astronoé? ou bien ne doit-on voir dans l'idée hébraïque qu'un équivalent métaphysique de toute idolâtrie? Les deux opinions sont plausibles, et nous n'osons nous décider.

TÉLÉTHUSE, Teletrusa, femme de Lygdos, et mère d'Iphis qu'un miracle d'Isis métamorphosa de jeune fille en homme.

TELLUS, la terre selon les Latins, n'est pas, ainsi que les diverses déesses des Grecs Gé, Rhée, Titéa, Cérès, Cybèle, Vesta, Proserpine, Thémis, une divinité à face spéciale. C'est tout ce qu'on veut. On l'identifie à Gé, à Rhée, à Ops qu'on donne alors comme synonyme de Cybèle, et qui est Artémis. C'est sans doute à cause de cette synonymie qu'on la représentait avec quantité de mamelles, et qu'on la disait femme du Soleil. On a osé croire qu'Homère appelle Tellus la mère des Dieux.

TELMESSE, Telmessus, Τελμησσος, héros éponyme d'une ville maritime de la Lycie, devait le jour aux amours d'Apollon, métamorphosé en petit chien, et d'une fille d'Agénor. La mère et l'enfant reçurent du dieu du jour le don de prophétie, et Telmesse fonda dans la ville qui portait son nom un temple d'Apollon-Telmessique. Un oracle célèbre y attira bientôt de nombreux pélerins, et le charlatanisme y montrait à la crédulité le tombeau de Telmesse.

TELON, roi de l'île de Caprée, mari de la nymphe Sébéthis et père d'OEbale.

TELPHUSSE, Telphussa, Τέλφουσσα, fille du Ladon, présidait à une source si froide que Tirésias mourut après avoir bu de ses eaux.

TEMÈNE : 1° fils de Pélasgue et nourricier de Jupiter, ou plutôt de Junon, à laquelle il dédia trois temples sous les noms de Parthénos, Télia (adulte), Chéra; vierge, femme, veuve; 2° un des Phégéides, selon certaines légendes (*Voy.* Acarnas, Agénor, Alcméon); 3° un des trois Héraclides qui rentrèrent dans le Péloponèse 80 ans après la guerre de Troie. Il s'empara d'Argos, en chassa le roi, donna sa fille Hyrnétho en mariage à l'Héraclide Déiphon, et par la vive tendresse qu'il témoignait à son gendre inspira tant de jalousie à ses quatre fils, Agrée, Cisus, Céryne et Phalcès, qu'ils le tuèrent afin de ne point laisser passer le sceptre aux mains de Déiphon.

TEMERE, Temerius, brigand thessalien, exigeait de ceux qui avaient le malheur de passer devant son repaire qu'ils se heurtassent de toute leur force la tête contre la sienne; et il ne manquait pas de faire voler en éclats les temporaux et le coronal de ses malheureux adversaires. Enfin, Thésée lui brisa la tête, et il en résulta une locution proverbiale en Grèce : le mal de tête s'appelait le mal Témérien.

TEMESE, Temésius, de Clazomène, passait pour le fondateur d'Abdère (mais comp. Abder), et recevait dans cette ville les honneurs héroïques.

TEMPÊTES (les), Tempestates, avaient été déifiées par les Romains et recevaient pour victimes des

brebis noires. Scipion, attaqué par une tempête dans les eaux de la Corse, leur dédia un petit temple dans la première région de Rome, hors de la porte Capène. — Jamais les anciens n'ont représenté la Tempête.

TENERE, fils d'Apollon et de la nymphe Mélie, avait reçu de son père le don de lire dans l'avenir.

TÉNÈS, Τένης, héros éponyme de Ténédos, était honoré dans cette île comme le premier des dieux. Tous ses traits caractéristiques émanent de deux idées : 1° il est fils d'Apollon, c'est-à-dire Apollon humanisé; 2° il est Cadmile. Suivant la légende vulgaire, il a pour père Cycnus, l'oiseau-poète; il oscille ainsi sur la limite des deux mondes. Les uns lui donnent pour père le dieu du jour, les autres le font naître d'un Adam prototypique, et en quelque sorte au sein des eaux, des eaux en intime rapport avec les îles, avec l'inspiration et l'harmonie. Cycnus épouse en secondes noces Philonomé; celle-ci s'enflamme pour la beauté de Ténès, lui propose un crime dont l'idée l'indigne, et, courroucée de ses refus, lui impute la tentative de l'adultère dont elle n'a pu lui faire commettre la réalité. Cycnus, sans plus d'informations, fait enfermer Ténès dans un coffre qu'on jette à la mer, et qui reste à sec sur la plage de Leucophrys. Ténès cultive l'île solitaire et la change de face. Le temps amène la tardive sagesse, les vains repentirs : Cycnus soupçonne que sa vieillesse a été le jouet de sa trop jeune épouse; il s'embarque, fait force de rames, dirige sa course vers l'île refuge et empire de son fils, et déjà implorant le pardon de sa crédulité il attache le câble aux arbres du rivage. Ténès le voit, et d'une hache qu'il tient à la main tranche le câble. La nef légère flotte au gré des vents. Long-temps après on voit Achille, dans ses préludes du siége de Troie, attaquer Ténédos et tuer Ténès. Moins de larmes coulèrent de ses yeux à la vue de Penthésilée qu'il n'en répandit en apprenant le nom sacré de sa victime. Dans sa douleur il tua l'esclave que sa mère avait placé auprès de lui, et qui devait l'avertir en temps utile de ne pas frapper un fils d'Apollon; car Thétis lui avait prédit que dès qu'un fils d'Apollon aurait expiré sous ses coups, lui-même aurait un pied dans la tombe. Un fils d'Apollon! Achille est donc déicide! Il serait maudit, haï dans l'avenir! En effet, les habitants de Ténédos défendirent que jamais on prononçât dans le temple de Ténès le nom de son assassin. — Ténédos était fameuse par ses lois, et la hache de Ténès qui, dans les idées vulgaires, était le symbole de l'innocence inflexible dans sa colère, avait un sens plus terrible : derrière le juge se tenait debout un homme, la hache à la main, et tout prêt à faire voler la tête de quiconque aurait été convaincu soit d'imposture, soit d'adultère. Cette loi contre l'attentat qu'avait abhorré la jeunesse de Ténès avait été, dit-on, portée sur Ténès lui-même, et fut enfreinte par son fils. Comme on le consultait sur le parti à prendre en cette occasion : « Que l'on exécute la loi, » répondit-il. — Sans nier ici la loi anti-adultérine de Ténédos, qu'au contraire nous sommes portés à prendre pour vraie et à croire très-remarquable, nous contesterons l'existence de Ténès. Nul doute à nos yeux que cet Apollon-Nomios ne soit le cadmile d'un cadre tritopatorique particulier à Troie; car c'est en Troade surtout

que les Corybantes, assassins de Dionyse, se dessinent le plus nettement. Là Dardanus a tué Jasion, etc.

TEN-KA-DAI, dieu-prophète des Japonais, a quelque chose des Oannès de Babylone, et par suite de tous les dieux-poissons de l'antiquité. Son Mia (temple) est un lieu de pélerinage célèbre. Chaque mois on lui amène une jeune fille, belle autant que pieuse ou adroite, et on la laisse en tête à tête avec le dieu. Après lui avoir proposé plusieurs questions difficiles, Ten-Ka-Daï, dans la mystérieuse entrevue, donne à l'intrépide visiteuse la solution de tout ce qui peut embarrasser les bonzes; mais lorsqu'il la quitte et qu'elle fait place à celle qui doit lui succéder (l'entrevue est donc d'un mois entier!), elle trouve son corps revêtu d'écailles qui ressemblent à celles des poissons. Cette consultation de Ten-Ka-Daï (car rien n'annonce ici qu'il s'agisse d'une prostitution sacrée) est-elle un mode de divination usité au Japon? Les questions proposées par les bonzes sont-elles relatives aux dogmes et aux légendes, ou bien aux curieuses demandes des dévots clients? Y a-t-il dans cette enveloppe écailleuse qui recouvre le corps de la fatidique jeune fille quelque chose de réel (par exemple lèpre passagère, ou incrustation à l'aide d'eau calcaire, ou tatouage)? ou bien est-ce simplement que la prophétesse est revêtue d'un tissu imitant l'enveloppe squammeuse des poissons? Dans tous les cas, il est important de remarquer 1° la réunion de l'eau et de l'art divinatoire (comp. GLAUCOS, SIBYLLE, etc.); 2° l'intervention de la femme comme médiatrice entre le présent et l'avenir. Ainsi la Pythie, les Sibylles, les fées aquatiques (Circé, Calypso), les terribles magiciennes (Médée, Céridouen), les Nornes, les *Velléda*, présentent toutes le maximum de l'inspiration, localisé dans le sexe féminin.

TEN-SIN-SITSI-DAI (LES), c'est-à-dire les sept grands dieux spirituels, sont dans la mythologie japonaise de purs esprits célestes qui ont au commencement des choses gouverné le Japon pendant une suite d'années incalculables. C'est d'eux que descendent les habitants du Japon, qui en conséquence forment une race autochthone, ce qui ne signifie pas qu'ils soient sortis de la terre, comme le disaient d'eux-mêmes les Athéniens. Après les sept Ten-Sin-Sitsi-Daï, apparaissent les Tsi-Sin-Go-Daï, c'est-à-dire les cinq dieux terrestres. Le premier d'entre eux, Ten-Sio-Daï-Tsin, était le fils aîné du dernier des Ten-Sin-Sitsi-Daï. Voici les noms des sept dieux spirituels du Japon :

1. Kuni toko Dat sii no Mikotto;
2. Kuni Satzn Tsii no Mikotto;
3. Toio Kun Nan no Mikotto;
4. Utsii Ni no Mikotto;
5. Oo Tono Tsi no Mikotto;
6. Oo mo Tar no Mikotto;
7. Isanagi no Mikotto. — Toutefois notons que de ces sept dieux les trois premiers n'ont point de femme; les quatre suivants étaient mariés, et chacun eut de sa femme son successeur. Voici les noms des quatre épouses :

Sufitsi Ni no Mikotto;
Oo Toma fe no Mikotto;
Oo Si Vote no Mikotto;
Isanami no Mikotto.

— Isanagi et Isanami furent les premiers des êtres vivants qui eurent ensemble un commerce charnel; ce fut, dit-on, l'oiseau Sekir qui, par son exemple, donna l'éveil aux sens endormis des deux époux. Mikotto

est la dénomination commune aux grands dieux du Japon : les dieux inférieurs se nomment Mikaddo. C'est aussi un des titres des empereurs.

TEN-SIO-DAI-TSIN, la plus haute divinité japonaise, selon la croyance des sintoïstes, est tour à tour donnée pour mâle et femelle. La clé de cette divergence est peut-être que, comme Brahmâ aux Indes, et comme tous les grands êtres cosmogoniques dans tous les pays du monde, Ten-Sio-Daï-Tsin est hermaphrodite. Toutefois, notons que c'est la face femelle qui semble l'emporter dans Ten-Sio-Daï-Tsin, véritable Cybèle ou Bouto de la religion japonaise. A notre avis, Ten-Sio-Daï-Tsin joue dans la cosmogonie japonaise deux rôles totalement distincts : 1° elle se dessine à la tête de la création; 2° par elle commence la succession des Tsi-Sin-Go-Daï, ou cinq divinités terrestres qui ont gouverné le monde après les Ten-Sin-Sitsi-Daï, et antérieurement aux plus antiques dynasties humaines. Ten-Sio-Daï-Tsin, sans doute, dans son existence Tensinsitsidaïque, était femelle; c'est comme chef de file des Tsi-Sin-Go-Daï qu'elle est mâle. Voici de quelle manière le livre sacré japonais Odaiki explique le passage du non-être à l'être, ou si l'on veut de l'inorganisme à l'organisme, du chaos au Kosmos : «Au commencement de l'ouverture de toutes choses, le chaos flottait comme les poissons nagent dans l'eau pour leur plaisir. De ce chaos sortit quelque chose de semblable à une épine, et susceptible de mouvement et de transformation. Cette épine devint une âme ou un esprit, et prit le nom de Konnitoko-Datsno-Mikotto. » Il est croyable que Ten-Sio-Daï-Tsin joue un rôle dans cet enfantement du monde. Des mythes la montrent s'avançant de Fionga (Asision, province du Sequedo ou contrée de la mer occidentale) à Itsoumi (Sention, province du Goknaï, ou les cinq provinces intérieures de la cour) avec deux compagnons, deux frères, Iébisou et Fatsman. — Quoi qu'il en soit, on regarde Ten-Sio-Daï-Tsin comme la créatrice du monde, de la terre et du Japon, la seule partie du globe qui ne fût point ensevelie sous les eaux. Le soleil existait; alors parurent les sept esprits célestes Ten-Sin-Sitsi-Daï. Le dernier d'entre eux, Isanagi, donna le jour à Ten-Sio-Daï-Tsin, duquel descendirent en droite ligne et dans l'ordre de primogéniture les quatre Tsin-Go-Daï qui vinrent ensuite. On le nomme aussi Ama-Terou-On-Kami. C'est de lui que descendent tantôt toutes les populations qui couvrent les îles du Japon, tantôt du moins toutes les dynasties qui ont régné sur cet empire. Les légendes miraculeuses abondent dans la vie de Ten-Sio-Daï-Tsin. Il y a plus : en vain il a quitté le monde, il multiplie encore les miracles, et montre ainsi qu'il est le plus puissant de tous les dieux. Son règne terrestre ne fut que de 250 mille ans; sur quoi remarquons que, contrairement à ce que l'on présumerait, les règnes augmentent de longueur à mesure que l'on avance de l'époque primordiale aux époques plus voisines de la nôtre. — On ne nomme pas la femme de Ten-Sio-Daï-Tsin; cependant on lui donne pour fils le second des Tsi-Sin-Go-Daï, Osiouo-Ni-No-Mikotto. Ten-Sio-Daï-Tsin est universellement regardé comme le patron et le protecteur de l'empire. Non-seulement les sectateurs du sintoïsme, mais encore les adorateurs de Boutsdo (Bouddha) et les sectateurs de

Sioutto (athées, panthéistes?), vénèrent Ten-Sio-Dai-Tsin. A peine y a-t-il un Mia du Sinto qui ne lui soit consacré et où l'on ne joigne son nom à celui des Kamis auxquels l'édifice est dédié. C'est surtout dans l'Itsoumi, son antique résidence, qu'on l'adore. Du reste, il est interdit aux faibles mortels de s'adresser directement à Ten-Sio-Daï-Tsin; ils doivent lui faire parvenir leurs prières par l'entremise des Sion-God-Sin, divinités tutélaires ou protectrices. — Si, lorsqu'on bâtit ou qu'on répare quelqu'un des temples de Ten-Sio-Daï-Tsin, un des ouvriers vient à se blesser de manière à ce qu'il sorte du sang de sa plaie, non-seulement il devient incapable de travailler désormais à quelque temple que ce soit, il faut de plus jeter à bas le temple commencé, et procéder à la reconstruction d'un nouvel édifice. — On célèbre tous les ans, le seizième jour du neuvième mois, une fête solennelle en l'honneur de Ten-Sio-Daï-Tsin : les cérémonies principales consistent en Matsouris (processions, spectacles) qui souvent se font en présence de l'image de la déesse et des prêtres. Ces hommages solennels ont lieu dans toutes les villes et tous les villages de l'empire. De plus, le 16, le 21 et le 26 de chaque mois sont consacrés à Ten-Sio-Daï-Tsin, et il s'en faut beaucoup que les fêtes soient alors aussi magnifiques. Il paraît cependant que de ces trente-cinq autres jours consacrés à Ten-Sio-Daï-Tsin, il en est un dans lequel le peuple se livre aux mêmes joies, aux mêmes pompes religieuses que le 16 du neuvième mois. Le plus beau temple de Ten-Sio-Daï-Tsin est à Iédo : on y voit la statue du dieu avec ses deux chiens Koma-Inou, et les deux compagnons qui marchèrent à ses côtés lorsqu'il se dirigea de Fionga vers Itsoumi; mais nul de ces temples n'est aussi célèbre que ceux d'Icié : on en compte trois. Les deux premiers sont fort petits, le sol qu'ils occupent n'a pas plus de six nattes de tour; ils sont d'une architecture au-dessous de la médiocre, un toit de chaume les recouvre. Les légendes ne manquèrent pas de remarquer que de tous les ouvriers employés à ces édifices aucun ne reçut de coup pendant toute la durée du travail. On les nomme Gékou et Naikou. Autour de l'un se trouvent 80 Macia ou temples, plus petits encore, en l'honneur des divinités inférieures; 40 Macia entourent l'autre. Sur une petite éminence s'élève le temple par excellence, le vrai temple Fongon, nommé aussi Dorsingu (le temple du grand dieu) et Icié-Mia (Mia d'Icié). Très-petit aussi, il est couvert d'un toit de chaume surbaissé, mais on l'entretient avec un soin extrême. Au-dedans il n'y a qu'un miroir en fonte polie et du papier découpé autour des murailles, emblèmes frappants et de la clairvoyance de l'être suprême en qui viennent se refléter toutes les pensées humaines, et de la pureté que doivent porter aux pieds du dieu tous ses adorateurs. Sur les côtés du vrai temple sont encore des Macia au nombre environ d'une centaine; toutes sont desservies par un Canusi, ou prêtre séculier; ceux des Macia du second temple ont le titre singulier de Miatsousoum (moineau du temple). *Voy.* dans Kæmpfer, *Histoire du Japon*, t. I, pl. 18, le temple d'Icié. — Non loin de ce dernier est la grotte sacrée dans laquelle alla un jour se cacher Ten-Sio-Daï-Tsin. Dès qu'il disparut, soleil, étoiles, lumière disparurent soudain des cieux envahis par les ténèbres. Cette grotte n'a

qu'une natte et demie de largeur ; on l'appelle Avano-Matta, c'est-à-dire qui n'est pas à plus de 20 ikins de la mer. C'est un lieu encore plus sacré que les temples. Elle est sur une colline du haut de laquelle on découvre et la mer et une île éloignée environ d'une lieue et demie de la côte, et qui sortit de la mer à l'époque de Ten-Sio-Daï-Tsin.

TEOTL, le grand dieu du Mexique, ne semble pas avoir eu de temple chez ses adorateurs. C'est que, dans presque tous les pays du monde, on ne donne point de légende à l'être irrévélé; et que si par hasard on lui en donne, aussitôt il tombe plus ou moins dans l'histoire humaine. Ainsi Piromi en Egypte, et Brahm aux Indes, échappent presque aux recherches par la nullité de leur culte.

TÉRAMBE, Τέραμβος, fameux musicien, passait pour fils de Neptune. Ayant osé se proclamer le rival des Nymphes, il fut métamorphosé par ces jalouses divinités en un insecte de la famille des escarbots.

TÉRÉE, Τηρεύς, célèbre roi de Thrace, fait partie d'un cadre cabirique propre à ce pays. Pandion II, roi d'Athènes, avait deux filles, Progné, Philomèle. Térée, roi de Thrace, épousa la première; puis, quelque temps après, chargé de conduire la seconde à sa sœur, tenta en vain de la séduire, lui fit violence, lui arracha la langue, l'enferma, et dit à Progné que les bêtes farouches avaient dévoré sa sœur. Un an se passe, les orgies commencent. Çà et là dans les bois courent les Bacchantes échevelées. Philomèle a tracé sur une vaste tapisserie son voyage, sa honte, ses malheurs; elle jette cet acte d'accusation aux errantes adoratrices de Bacchus; bientôt Progné y jette les yeux : tout est dévoilé. Philomèle sort de sa prison; un splendide repas invite Térée à la joie, un mets délicieux irrite son appétit, provoque ses louanges : « A quel hôte des bois, des champs ou de l'air, ont appartenu ces chairs exquises? — A ton fils! » s'écrie Progné; puis elle lui montre à la fois la tête sanglante d'Itys, unique fruit de leur union, et la muette Philomèle. Les poètes ajoutent que les quatre héros de ce drame de sang furent métamorphosés en oiseaux : Philomèle en rossignol, Progné en hirondelle, Térée en huppe, et Itys en chardonneret.

TÉRENE, fille de Strymon, fut amante de Mars et mère de Triballe.

TERENSIS, déesse latine, présidait au battage des grains.

TERIDAE ou TERIDÉE, concubine de Ménélas, le rendit père de Mégapenthe.

TERME, Terminus, dieu latin protecteur des limites, fut de bonne heure vénéré par les Romains. Numa Pompilius introduisit son culte à Rome; et ce peuple pélasgique, livré tout entier aux occupations de l'agriculture et de la vie pastorale, adorait le dieu qui a sous sa garde les bornes des champs. Bientôt le temps vint où Rome, de plus en plus ambitieuse, rêva, commença la conquête du monde. La légende racontait que lorsqu'il s'agit d'inaugurer Jupiter sur le Capitole, et que dans cette vue on fit subir un brusque déplacement à tous les dieux qui avaient quelques pieds carrés sur le mont Tarpéien, Terme seul résista opiniâtrement; nul effort humain ne put faire bouger sa statue. Les Augures devinèrent alors que jamais les limites de l'empire romain ne reculeraient, et Terme occupa la place en commun avec le maître des dieux. — Examiner en

quel temps et par qui le culte de Terme fut institué serait puéril. Laissons Denys d'Halicarnasse et Plutarque l'attribuer à Numa Pompilius; laissons de Bosc dire que ce prince, en rétablissant les anciennes lois sur les limites des propriétés, intéressa la religion dans la politique et persuada au peuple qu'un dieu spécial veillait aux bornes et punissait les infractions. Le seul fait, c'est qu'à une époque indéterminée, mais très-antique, on mit les limites de la propriété sous la protection d'un dieu. De là la formule *Termino sacrum* qu'on lit sur des inscriptions; de là la loi du Code Papirien qui dévouait aux dieux infernaux et le propriétaire coupable d'un de ces dérangements et ses bœufs. Comp. même, pour des époques postérieures, la *Conf. des lois rom. et mosaïques*, titre 13 *de Termino moto*. Le dieu Terme ne fut dans l'origine qu'une borne. Que l'on ne s'étonne donc pas de voir Lactance assurer que le Terme primordial fut cette pierre que Saturne avala un jour à la place de Jupiter. Ici se dessinent quelques particularités précieuses. Jupiter et Terme, disent plusieurs mythologues, ne font qu'un: la preuve, c'est qu'il y eut un Jupiter-Terminalis à Rome, un Zévs-Homorios (des confins) à Crotone, et qu'en Syrie, dans un temple célèbre, on voyait Zévs-Kasios sous la forme d'un bloc de pierre ou d'un rocher. A vrai dire, que conclure de ces détails? Que la divinité varie selon le degré de civilisation de ses adorateurs. Fétichistes dans l'origine, de naïves tribus appellent dieu un mont ou une pierre (Casius et Terme), un bois ou un arbre (Sylvain, Hylée, Dryops), enfin un animal, un homme. Par Agd on arrive au Pin-Atys et à Cybèle; Atlas précède Prométhée; les pierres jetées par Pyrrha deviennent des femmes; la pierre grossière a subi dans les entrailles de Saturne une élaboration première avant de sortir transformée en Jupiter. — Dans les siècles élégants de Rome, Terme fut un Sylvain à tête et à taille humaines, mais dont les extrémités inférieures n'étaient qu'un bloc équarri. — On célébrait en l'honneur de Terme, le 21 ou le 23 février, une fête dite Terminales.

TERPSICHORE, Τερψιχόρη, Muse de la danse et de la poésie lyrique, sans doute parce que l'ode se chantait en exécutant des mouvements de droite à gauche (strophe), puis de gauche à droite (anti-strophe), terminée par un repos (épode). Elle est représentée dans la mosaïque d'Italica (de Laborde, IV) et dans les *Pitture d'Ercolano* (II, 5) la lyre à la main. Dans la première de ces images elle a sur la tête un diadème, et devant elle le modèle d'une salle de théâtre. Un bas-relief du Musée Pio-Clémentin (IV, 1) nous montre parmi plusieurs génies des Muses celui de Terpsichore, ayant près de lui le vase prix des vainqueurs dans les jeux olympiques—Une des Muses de la seconde nomenclature a aussi le nom de TERPSICHORE. (Rac.: τέρπω, se réjouir; χόρος chœur de danseurs.)

TERRE. *Voy.* GÉ.

TESKATLIBOCHTLI (TEZCATLIPOCA de Bernardino de Sahagun), autrement TLALOCH, le plus grand dieu des Mexicains après Téotl, était chez eux le vengeur des crimes, le dispensateur de tous les fléaux (épidémie, famine, peste), le recteur de la vie pénitentiaire. Vitzilobochtli lui-même était aux yeux des Aztèques moins redoutable que Teskatlibochtli. Tous deux, au reste, se liaient

intimement dans les croyances populaires, et à Mexico le Téokalli principal, érigé six ans avant l'apparition de Colomb dans les Lucaies, était dédié au dieu de la guerre et au dieu des vengeances. Ce n'est pas dans la mythologie grecque que nous trouverions les véritables analogues des deux grands dieux mexicains. La Scandinavie, l'Inde, les présenteraient plutôt; l'une dans Odin et Thor, l'autre dans Siva-Mahadéva et Skanda. Cependant Bernardino de Sahagun compare Teskatlibochtli à Jupiter. L'idole qui représentait ce dieu était d'un granit noir, luisant, poli. Elle était parée de rubans et avait à la lèvre inférieure des anneaux d'or et d'argent avec un tuyau de cristal d'où sortait une plume verte ou bleue; sur la poitrine un gros lingot d'or; aux bras des chaînes d'or; sur le nombril une grande émeraude; dans la main droite quatre flèches, dans la gauche un miroir d'or d'où sortaient en forme d'éventail des plumes de toutes couleurs. Quelquefois à ces ornements étaient substitués un javelot dans la main droite, dans la gauche un bouclier sur lequel cinq pommes de pin, entourées de quatre flèches, imitaient par leur disposition la forme d'une croix rectangulaire à branches égales; les cheveux de l'idole, dorés et tressés, laissaient pendre une oreille d'or, symbole de l'attention avec laquelle Teskatlibochtli écoutait les prières. La fête la plus célèbre de ce dieu avait lieu le 19 mai; c'était une solennité purificatoire. Les dévots venaient en foule dans le temple verser des larmes sur leurs péchés et en implorer le pardon. La veille, les grands de Ténochtitlan apportaient au grand-prêtre de Teskatlibochtli un costume neuf pour la cérémonie du lendemain. Ce jour-là, dès l'aurore, les portes du Téokalli étaient ouvertes; le prêtre, armé du cor, et se tournant vers les quatre parties du monde, semblait inviter les pécheurs à se rendre des quatre coins de la terre aux pieds du dieu; et la multitude se frottait le visage de poussière, se meurtrissait ou s'ouvrait le flanc à coups de couteau, se flagellait cruellement avec des cordes garnies de gros nœuds ou d'épines. Les moins fervents se contentaient de joncher le chemin de fleurs, de verts rameaux, et d'imiter les mouvements de l'encensoir chaque fois que les prêtres envoyaient de l'encens au dieu de granit. Ces évolutions, fort peu dangereuses, ne laissaient pas d'être assez fatigantes, vu qu'elles se combinaient avec la marche. Teskatlibochtli, orné de guirlandes nouvelles et posé sur une litière, était porté en pompe autour du vaste Téokalli par des prêtres au visage teint en noir et aux cheveux tressés avec un cordon blanc. Devant le palanquin marchaient deux prêtres, l'encensoir à la main; entrés dans le temple, les prêtres supputaient, d'après le nombre des offrandes, le degré de pureté des fidèles; puis on procédait à un grand festin, où n'étaient admis que les purs, les réconciliés. De jeunes vestales, conduites par un vieil habitué du temple, apportaient les mets sacrés sur la table du dieu, et, comme sans doute il les goûtait peu, on essayait au dessert de stimuler son appétit en lui offrant dans un bassin le sang d'un homme égorgé devant lui. A deux autres époques de l'année revenaient des cérémonies encore plus cruelles : 1° à peine les grains commençaient à poindre au-dessus de la surface du sol, un garçon et une fille âgés de trois ans, et de condition libre, tombaient sur

une colline en l'honneur du dieu; 2° lorsque la moisson avait atteint la moitié de sa hauteur, un nouveau sacrifice demandait aux familles esclaves de jeunes victimes. La récolte une fois venue à maturité, on se contentait d'implorer la protection de Teskatlibochtli par des offrandes de maïs (liqueur composée de grains et de gomme copale).

TESPIÉ, le Noé des Aztèques, était, selon les légendes du pays, un prêtre (ou plutôt un patriarche) d'une haute piété. Lors du grand cataclysme qui punit les hommes coupables en les noyant, Tespié, avec sa femme et ses enfants, se réfugia dans une vaste arca de bois où il avait rassemblé l'élite des graines et des animaux. A mesure que les eaux s'abaissèrent, il lâcha un oiseau nommé Aura, puis un autre, puis encore un autre; aucun ne revint. Enfin pourtant, à force de rendre la liberté à ses prisonniers ailés, il en vit reparaître un : c'était le plus petit, et il revenait avec une branche d'arbre dans le bec. Cet épisode de la cosmogonie semble avoir été calqué sur les chap. 7 et 8 de la Genèse.

TÉTHYS, femme d'Océan et mère des 3,000 Océanides, a été confondue à tort avec Amphitrite, qui est une Néréide (fille de Nérée et de Doris), tandis qu'au fond Téthys est l'Océanide par excellence (fille-épouse d'Océan, et non tout simplement épouse). La mythologie composite des Grecs en fit, il est vrai, une Titanide fille d'Uranus et de Gé, sœur de Thia, de Rhia, etc. (*Voy.* Titans). Outre les Océanides, les fleuves et les fontaines, on lui donne pour enfants Protée, Persa, Éthra, etc. — Le nom de Téthys (qu'on explique par *Tæa*, *Titæa*, la terre, ou par *Titthos*, la mamelle) et son caractère montrent en elle *la haute* génératrice, la Bouto des Pélasgues, l'unique déesse qu'un peuple jeté au milieu des eaux, dans les îles, sur les rives sinueuses de mille golfes, ait pu saluer la première du nom de reine, de mère et de cause première. Les anciens eux-mêmes l'avaient senti, et ont vu dans Téthys l'humidité productrice et alimentatrice des êtres. — Thétis est la délégation de Téthys; et quoique cette mère d'Achille se vante dans l'Iliade d'avoir appelé au secours de Jupiter, menacé par les dieux, le robuste Égéon, c'est à la biographie de Téthys que dut originairement appartenir ce mythe curieux. Comp. Camasène, Ino, Marica, etc.

TEUARATAI, septième dieu créé par Taaroa (le grand Être des Polynésiens). Barff le regarde comme le Neptune de cette cinquième partie du monde (*Voy.* Will. Ellis, *Polynes. Research.*, II, 193).

1. TEUCER, héros éponyme de la Teucrie, un des noms primordiaux de la Troade, était selon les uns originaire de la Crète, tandis que suivant les autres c'était un indigène de l'angle nord-ouest de l'Anadhouli. Dans la première hypothèse, il fut amené de l'île de Crète en Asie par l'exil; dans l'autre on le donne comme fils d'un fleuve et d'une montagne, car il a pour père le dieu Scamandre, pour mère la nymphe Ida. Samothrace, ou l'Italie, envoie sur la côte qu'il habite un fugitif, un assassin, un aventurier, Dardanus, encore tout souillé du sang de son frère Jasion; et comme toute cette foule de rois, hôtes purificateurs que la mythologie montre toujours embarrassés d'une fille nubile, Teucer expie l'arrivant, lui donne la princesse en mariage, et lui lègue l'empire. — La fille de Teucer se nomme

souvent Batée; d'autres parlent d'une Nysa ou Néso, épouse aussi de Dardanus, et même d'une Teucris : mais ce troisième nom n'est qu'un nom patronymique. Du reste, Dardanus et Nyso ont une fille, Sibylla; Dardanus et Batée ont un fils, Erichthonius.—Pour comprendre le sens des mythes relatifs à l'origine de Troie, *voy*. Tros.

2. TEUCER devait le jour au roi de Salamine, Télamon, et à Hésione (ou à une esclave); habile archer, il passa pour avoir reçu d'Apollon lui-même l'arc qu'il maniait. Il tua au siége de Troie Arétaon et une foule de Troyens. Homère (*Iliade*, liv. 8 et 15) entre dans beaucoup de détails sur ses exploits. Revenu dans Salamine, il n'obtint du vieux Télamon qu'un accueil hostile et glacé : « Où est ton frère? où est le sang versé par toi pour venger ton frère? où sont du moins les os de ton frère?» Teucer, banni, quitta Salamine, se rendit à Sidon auprès du roi Bélus, et à la tête de quelques colons phéniciens alla bâtir, dans l'île de Cypre, un temple à Jupiter et une ville à laquelle il donna le nom de Salamine, et où ses descendants régnèrent longtemps. Quelques mythologues le montrent cherchant à rentrer dans sa patrie après la mort de Télamon, et repoussé par Eurysace, son neveu, qui déjà s'est mis en possession du trône. Lorsqu'il se rembarque, la tempête, selon Justin, le porte en Espagne, et il fonde Carthagène sur la côte occidentale de cette péninsule. On le fait voyager aussi jusque chez les Callaïci (Gallicie actuelle avec annexes) et à Gadès (Cadix), où l'on montrait le baudrier d'or de Teucer. Nous ne mentionnons ces traditions que pour mémoire et avec plus que de la défiance. Deux particularités vraiment importantes se rattachent au nom de Teucer : la première, c'est qu'il se pose vis-à-vis d'Ajax, son frère, comme Troie vis-à-vis de la Grèce; la seconde, c'est que l'état fondé par lui dans l'île de Cypre fut théocratique, que les rois étaient des prêtres-rois, et qu'après l'abolition apparente de la royauté, des prêtres conservèrent l'autocratie séculière : Teucer devint même un mot synonyme de grand-pontife. La Cilicie avait aussi des prêtres nommés Teucers. Comp. Cinyre. Dans le temple bâti par Teucer en l'honneur de Jupiter on immolait des victimes humaines.

TEUSAR-POULAT, dieux fétiches de la Bretagne païenne, étaient des génies sous forme de vaches, de chiens, ou d'autres animaux domestiques (Cambry, *Voyage dans le Finistère*, I, 72).

TEUT ou TEUTAT, en latin Teutates (ou Theut, Theutat, Theutatès; autrement Taotès, Tis, Tuis, Thoys, Thoyt, Thot), dieu germain, présidait, selon les uns, au commerce, à l'argent, à l'intelligence, à la parole, aux louanges; suivant les autres, aux batailles. Sous ce double point de vue, il réunirait en lui les fonctions de Mars-Hercule et de Mercure. En effet, il a souvent été comparé à ce dernier dieu; et les druïdes, dit-on, entendaient par Teutat le principe vital, actif du monde : on l'a même confondu avec le Thoth des Égyptiens. Étymologiquement parlant, Teutat ne se rapproche pas plus de Thoth que de θεός, de Téthys et Tythéa que de Térétat. Idéologiquement, nous ne pouvons connaître ni toutes ses attributions, ni celle de ses attributions qui était la clé de toutes les autres. Pour les détails de son culte, tout se réduit aux points suivants : c'est qu'on l'a-

dorait tantôt sous la forme d'un javelot (comp. QUIRINUS, SKANDA) lorsqu'on lui demandait la victoire, sous celle d'un chêne lorsqu'on le priait d'inspirer de sages avis. On célébrait ses fêtes hors des murs d'enceinte des bourgades et des forts, sur des lieux élevés ou dans de sombres forêts; on choisissait surtout la nuit : le clair de lune ou la lueur des flambeaux remplaçait la lumière du jour. Labourer le champ où les cérémonies saintes avaient été célébrées eût passé pour une effroyable profanation; aussi était-ce l'usage de semer le lieu de pierres. De là peut-être ces enceintes, ces amas de pierres dont les restes abondent en France, en Allemagne, en Angleterre. — La cérémonie la plus remarquable du culte de Teutatès était peut-être la réception du Gui : elle s'accomplissait à minuit précis, à l'heure du renouvellement de l'année, au milieu des cris : « Au Gui l'an neuf! » On sacrifiait à Teutatès, dans les circonstances décisives, des victimes humaines, et d'ordinaire des chiens. Tibère prohiba les sacrifices humains, et, abolissant les écoles des druïdes, ne permit pas que la jeunesse s'initiât à leurs doctrines. — On a comparé, identifié même, Teutat et Ogham.

TEUTAME, TEUTAMUS, Τεύταμος: 1° roi de Susiane qui, selon certaines légendes, envoya Memnon et 20 mille hommes au secours de Troie (Teutame rappelle Touthmosis, père d'Aménoftp; *Voy.* MEMNON); 2° fils de Dorus, époux d'Astérie, et père du roi de Crète Astérion.

TEUTAMIAS ou TEUTAMIS, roi de Larisse, donna des jeux funèbres en l'honneur de son père. C'est là que Persée tua par mégarde son aïeul Acrisius d'un coup de disque.

TEUTHIS, Τεῦθις, chef arcadien, s'ennuyant de voir la flotte grecque retenue à Aulis par les vents contraires, quitta l'armée, en dépit des représentations de Minerve, qui, pour le dissuader, avait emprunté le visage et la taille de Mélas, et la blessa de son javelot à la cuisse. A peine rentré dans ses foyers, il eut sans cesse devant les yeux Minerve qui lui montrait sa blessure, et mourut d'une maladie de langueur. Maudit de Minerve, son territoire était de toute l'Arcadie le seul qui fût absolument stérile. Enfin les Arcadiens, sur avis de l'oracle, remédièrent à cette stérilité en consacrant sur le lieu une statue de Minerve qui la représentait blessée à la cuisse.

TEUTHRAS, Τεύθρας, ou TÉTHRAS, Τέθρας, fils de Pandion et roi d'Asie (Cilicie selon les uns, Mysie selon les autres), avait, ainsi que Thespius, 50 filles, qui toutes furent épousées par Hercule. Ces nombreuses odalisques du fils d'Alcmène s'appellent souvent *Teuthrantia turba*. La plupart des mythologues ne citent comme fille de Teuthras qu'Argiope, femme de Télèphe (*Voy.* AUGÉ et TÉLÈPHE). On donnait le nom de Teuthranie à un petit canton des environs de Bergame, peuplé dans l'origine par une colonie arcadienne, et quelque temps après la prise de Troie par d'autres Grecs. Elle fut comprise plus tard dans le territoire de l'Éolide. — Deux autres TEUTHRAS furent, l'un un Grec tué au siège de Troie par Mars (ou par Hector), l'autre un Troyen de la suite d'Enée tué en Italie.

TEVAKAIOHONA était le dieu de la terre au Mexique.

TÉVÉTAT, célèbre adversaire de Samanakodom, se nomme aussi DÉVEHDAT, DÉVAHDET, DÉVOHDET ou

Divahdet. Sa vie entière se passa à persécuter ou à entourer d'embûches le saint que la légende siamoise lui donne pour frère. Il le pouvait avec d'autant plus de facilité que nulle science n'avait pour lui de mystères. Lorsque enfin, en dépit de ses maléfices et de ses ruses, Samanakodom, absorbé dans l'être suprême par le nivritta, fut dieu, Tévétat nia sa divinité, et, un jour qu'il était sous le feuillage sacré du Touppo, il le défia de prouver par un miracle le haut rang que ses adorateurs lui attribuaient. Aussitôt on vit s'élever dans les airs un trône d'or enrichi de pierreries, des anges descendirent de la nue et chantèrent en chœur les louanges de Samanakodom. Tévétat alors forma une coalition de tous les animaux contre lui. Ne pouvant le vaincre, il eut recours au charme plus insinuant du langage, détacha les fidèles de l'orthodoxie, et fut l'auteur du schisme fatal qui, disent les Siamois, divise le monde en deux parts. Tévétat finit par être englouti dans une mer immense que fit sortir de sa chevelure mouillée l'ange qui préside à la terre en défendant Samanakodom. Précipité au fond de l'enfer, Tévétat y est crucifié, grillé, criblé de plaies et couronné d'épines (*Voy.* à la fin de l'article la cause de ces réminiscences du christianisme). Samanakodom l'a vu, un jour qu'il parcourait les huit régions infernales, et l'a redit à ses disciples. Il y a mieux; si vous écoutez les Talapoins, ils vous diront que Samanakodom offrit à son frère sa grâce, dont il était indigne, en n'exigeant de lui d'autre tâche que d'adorer ces trois mots : Ponthang, Tamang, Saougkang. Ces trois mots veulent dire : dieu, verbe de dieu, copie de dieu (en d'autres termes, vice-dieu ou Talapoin). Tévétat prononça le premier à merveille; le second eut quelque peine à venir sur ses lèvres; jamais son gosier ne put former les deux syllabes du troisième. Ce schisme se dessine surtout avec puissance dans le Tibet et chez les nations mongoliques. Deux sectes, celle des Chara-Malahhai (bonnet jaune), et des Oulansallaté (bonnet rouge), divisent leurs tribus. Les premiers reconnaissent pour fondateur Chakiamouni, le même que Samanakodom; les seconds reconnaissent devoir leur culte à Tévétat. Chacune de ces grandes sections religieuses a son chef. Les bonnets jaunes obéissent au Dalaï-Lama; aux bonnets rouges au contraire commande le Bogdo-Lama (autrement Bogdobentchang, Bogdoïeïenn en tibétain et en tangut : Pallas présume que c'est le nom de Jeïenn qui a donné lieu à la dénomination de prêtre-Jean). Le séjour du Bogdo-Lama se trouve, non pas à Lahsa, résidence du Dalaï-Lama, mais au sud de cette ville, dans le couvent de Dachilunpa, près de la ville de Tsengtchsa.—Les notices les plus récentes sur le Tibet donnent à la secte jaune le nom de Gillonkpa, à la secte rouge celui de Chammar. Parmi les traits qui séparent les Gillonkpa des Chammar doit être surtout remarquée la permission accordée par ceux-ci à leurs prêtres de contracter mariage. L'empereur de la Chine appartient à la secte jaune, ce qui donne à celle-ci une énorme supériorité sur sa rivale. Pour en revenir aux croyances siamoises, et nous aussi nous sommes des esclaves et des adhérents de Tévétat. Si nous ne connaissons pas Samanakodom, si notre Bible est si obscure, c'est la faute de Tévétat; si nous sommes assez savants en astronomie, en mathé-

matiques, en histoire naturelle, c'est grâce au mondain Tévétat.

TEXKATSOUKAT était le dieu du vin au Mexique.

THALASSA, la Mer, figure dans Hésiode comme fille de l'Ether et d'Héméra. Hygin lui donne pour époux Pontos. Les navigateurs lui offraient des sacrifices avant de quitter le rivage. A Corinthe on voyait sa statue sur le piédestal du char de Vénus et d'Amphitrite. Sur un autre bas-relief on la voyait tenant sur son sein sa fille Vénus, mais on ignore quels attributs lui avaient été donnés par l'artiste.

THALIE, Muse de la comédie, des gais festins et de l'hilarité, était figurée sous les traits d'une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, de pampres, chaussée de brodequins, et tenant à la main tantôt le pédum ou bâton pastoral, tantôt le masque grotesque de l'Hégémon (conducteur des esclaves), analogue grec du Géta des comédies romaines (Voy. *Pitture d'Ercolano*, II, 3). Plusieurs bas-reliefs la présentent avec Melpomène dans les pompes triomphales de Bacchus (Musée Pio-Clément., V, VII). —Dans Plutarque Thalie est une des trois Muses graves. Quelques mythologues lui font honneur de l'invention de l'agriculture et de la géométrie, et la regardent comme présidant aux jeunes pousses des arbres et à la floraison (θάλλειν; et comp. Thallo).— Trois autres Thalie sont : 1° une Océanide compagne de Cyrène; 2° une Néréide; 3° la seconde des trois Grâces.—Une Thalie fut maîtresse ou femme d'Apollon, qui la rendit mère des Corybantes, selon Apollodore (I, 3, 4; comp. le Scholiaste de Lycophron, *s. v.* 78); Strabon (liv. X) substitue au nom de cette déesse celui de Phytie (*Voy.* aussi Théalie).

THALLO, une des Heures (*ou* Hôres, Parques primitives), présidait à la germination et à la floraison des plantes. Thallo et Thalie au fond ne diffèrent pas (*V.* Heures, LIV, 402).

THALNA, Vénus des Étrusques. Lanzi (*Saggio*, etc., t. II) explique ce nom par θαλίνα (τὰ ἁλίνα), la marine. Il est inutile de faire sentir combien cette étymologie est forcée. Du reste, on trouve sur une patère étrusque (Dempster, *Etrur. reg.*, I, 1) le nom de Thalna à côté de celui de Vénus.

THALPE, Thalpius, Θάλπιος, fils d'Eurite et un des prétendants d'Hélène, fit voile vers Troie à la tête de dix vaisseaux épéens.

THALSINIE, Thalsinia, fille d'Ogygès et de Thébé, avait pour frère Cadmus; cette généalogie, si peu d'accord avec les légendes ordinaires de Cadmus, n'*indique-t-elle* pas 1° qu'Ogygès et Agénor c'est *tout* un; 2° que la population civilisatrice de la Béotie ne vint pas du littoral phénicien? Ogygès et Thébé sont l'Océan et le Ciel.

THAMIMASADE était le dieu des eaux chez les Scythes selon Hérodote, qui le compare à Neptune.

THAMIRAS ou TAMIRAS, Sicilien, père des Tamirades (*Voy.* ce nom).

THAMMOUZ, dieu-prophète des Assyriens, s'était, suivant les légendes, incarné sous forme humaine, afin de remettre les peuples et les rois dans la voie de la vérité. Il vint un jour enjoindre au roi d'Assyrie d'adorer les sept planètes et les douze signes du zodiaque. Le prince impie le fit expirer dans les tortures; mais, la nuit suivante, tout ce qu'il y avait de statues dans l'univers vint se réunir dans le temple de Baal (du soleil); des gémissements, de longs sanglots

éclatèrent : c'étaient les images divines qui pleuraient la mort de Thammouz. Un bruit profond retentit : c'était la statue du soleil qui, placée au milieu de toutes les autres, s'était jetée par terre. Le lendemain, dès l'aurore, toutes retournèrent à leurs temples; mais les Assyriens, avertis par le deuil des dieux, instituèrent en l'honneur du céleste prophète, dont la perte inspirait tant de regrets aux immortels, une fête qui se divisait en deux parties, le jour de deuil et le jour d'allégresse. Le calendrier des Juifs nous présente un mois de Thammouz, le quatrième de l'année sainte et le dixième de l'année civile; il répond à la lune de juin, et en conséquence la fête est solsticiale. Les Juifs eux-mêmes célébrèrent la fête de Thammouz, et le prophète Ézéchiel le leur reproche avec force.—Thammouz fut-il le soleil? les détails de sa légende et de sa fête le feraient présumer. Thammouz est-il Phénicien, Assyrien, Chaldéen d'origine? M. Silvestre de Sacy (sur Ste-Croix, *Rech. sur les Myst.*, t. II. p. 101) regarde ce nom, quoique généralement répandu dans l'Assyrie, comme d'origine étrangère et probablement égyptienne. Serait-ce Amoun? Thammouz est-il le même qu'Adonis? Presque tous les habiles interprètes de l'antiquité, Beyling (*De fletu super Thammuz*), Rosenmuller (*alt. u. neues Morgenland*, II, 318), Groddek (*Antiq. Versuche*, I. 38, etc.), se sont décidés en faveur de cette opinion; et Corsini (*Fasti attici*, II, 297) ne donne que de faibles raisons pour la faire rejeter.

THAMNO, divinité tonquinoise, veille, selon les habitants de cette partie de l'Inde, à la conservation des moissons. Les paysans lui attribuent l'invention de l'agriculture.

THAMYRIS, fils de Philammon et d'Arsinoé ou d'Argiope, naquit en Thrace, chez les Edones, dut à son habileté dans l'art du chant le titre de roi des Scythes, remporta le prix de la lyre aux jeux pythiques, et, orgueilleux de son triomphe, défia les Muses mêmes au combat. Celles-ci le vainquirent, l'aveuglèrent, lui enlevèrent la voix; et l'infortuné, au désespoir, laissa tomber sa lyre dans le Balyra dont le nom indique encore ce triste dénouement d'un combat inégal (βάλλειν, jeter; λύρα, lyre). Prodicus continuait le châtiment de Thamyris jusque dans les enfers. Les artistes représentèrent souvent le noble aveugle, la barbe tombante, les cheveux épars, et la lyre brisée, détendue et presque sans cordes, gisant à ses pieds. Sophocle avait composé sur ce barde des anciens une tragédie que nous n'avons plus. Selon Hygin (*Astron.*, II, 6), l'Engonase est Thamyris agenouillé devant les neuf sœurs victorieuses.—Platon compare Thamyris à Orphée, à Olympe, à Phémius; déclare, comme s'il l'avait entendu, qu'il était sans égal dans la flûte, la lyre et le chant, et ajoute que son âme passa dans le corps d'un rossignol. Quelques mythologues le font naître chez les Odryses. Parfois on le montre ne luttant qu'avec une seule Muse. Pausanias explique la perte de sa vue par une maladie; celle de sa lyre par le découragement, qui tue l'âme. Dans Tzetzès l'allégorie se borne à la perte des poëmes de Thamyris. En effet, les anciens ont parlé des œuvres de Thamyris; il est question dans Plutarque de sa *Titanomachie*, dans Suidas de sa *Théogonie* ou *Cosmogonie*, et Platon va jusqu'à citer des vers de ses *Hymnes*. On voulait aussi qu'il eût inventé le mode dorien, et l'on ra-

contait sérieusement que deux poètes avant lui avaient remporté le prix aux jeux pythiques.

THANA, la Minerve des Étrusques, du moins selon Otf. Müller (*Etrusker*, t. II, p. 43, etc.), se trouve sur une patère. Ce nom rappelle celui d'Athânâ (Ἀθάνα, dorien, pour Ἀθήνη), que la même déesse porte en grec; et ainsi l'étymologie semble confirmer ce qu'indique la science mythologique.

THANACÉ, fille de Mégessare, femme de Sandak et mère de Cinyre. Le nom de Thanacé rappelle 1° les Anaces; 2° le dieu-lune du Pont, Pharnace.

THAROPS, Θάροψ, découvrit à Bacchus les perfides projets de Lycurgue, et en récompense reçut de ce dieu la royauté. C'est lui qui fut l'aïeul d'Orphée.

THARTAQ, divinité syrienne à tête d'âne (Selden, *de Diis syris*, synt. II, c. IX, p. 329), nous est du reste inconnue. Suivant Dupuis (*Or. des cultes*, l. III, c. 18) ce serait l'âne des légendes dionysiennes, l'âne que montait Silène et qui fut placé dans le signe céleste du Cancer. Si l'âne sauvage (selon Tacite, *Hist.*, l. V, c. 1) indique aux Hébreux errants après leur fuite l'eau qui devait étancher leur soif, ce mythe n'est qu'une allusion à l'astérisme zodiacal où est l'âne et que les anciens avaient consacré à l'élément de l'eau.

THASE, Thasus, Θάσος, héros éponyme de l'île de Thase, passait pour un des fils d'Agénor envoyé par son père à la recherche d'Europe, en même temps que Cadmus. Il erra inutilement de mer en mer, et finit par se fixer à Thase.

THASE. *Voy.* Phrasios.

THASIAMI est chez les Pégouans le scribe chargé d'enregistrer, sous l'inspection de Samanakodom, *les* bonnes et les mauvaises actions des mortels. On le voit, dans les temples de ce dieu, debout, tenant les feuilles de roseau à écrire d'une main, et de l'autre le calame.

THAUMAQUE, Thaumacus, Θαύμακος, père de Péas et fondateur de Thaumacie.

THAUMAS, Θαύμας (g. Θαύμαντος), divinité marine qui, selon Hésiode (*Théog.*, v. 237), dut le jour à Pontos et à Gé. Pontos était *l'abîme*, c'est-à-dire la partie de la terre qui se trouve au dessous du niveau de la mer, et qui par conséquent sert de lit, de bassin à ses eaux. De sa réunion avec Gé résulte l'idée de mer; mais la mer elle-même se décompose en masses diverses, et l'on aperçoit ici ses eaux, là ses promontoires et ses écueils, plus loin sa vaste et innombrable population, etc. De là des personnifications, des divinités diverses. Thaumas (de θαῦμα, merveille), c'est la personnification des merveilles que recèle le sein des immenses Océans. La théogonie lui donne pour femme Électre, fille de l'Océan, Electre dont les mythographes modernes font la vague qui s'enfle (Creuzer, *Briefe üb. Hom. und Hesiod*). De cet hymen naissent les Harpyes et Iris, à laquelle les poètes donnent les épithètes patronymiques de Thaumantide et de Thaumantiade. — Un autre Thaumas, Centaure, fut forcé à fuir aux noces de Pirithoüs.

THÉAGÈNE. Voy. *Biog. univ.*, XLV, 249.

THÉALIE, nymphe sicilienne, fille de Vulcain et maîtresse de Jupiter, fut mère des deux Palices.

THÉANO, fille de Cissée, femme d'Anténor et sœur d'Hécube, était la grande prêtresse de Minerve à

Troie. On la voit dans l'Iliade placer les offrandes des Troyennes sur les genoux de Minerve qui, du reste, les rejette. On la montre livrant le Palladium aux Grecs. C'est la suite naturelle de l'idée vulgaire qui fait d'Anténor un traître à la cause troyenne. —Trois autres Théano sont : 1° Danaïde, 2° femme d'Amycus et mère de Mimas, 3° femme de Métaponte, roi d'Icarie. Pour plaire à ce prince qui souhaitait un fils, elle supposa plusieurs enfants. Dans la suite elle devint mère, et voulut que ses fils tuassent les autres à la chasse; mais ceux-ci succombèrent dans leurs tentatives, et Théano voyant ses ruses découvertes se donna la mort.

THÉBÉ, Θήϐη, héroïne grecque, fille du fleuve Asope et de Métope, fut aimée de Jupiter, et mit au monde Dionyse (Bacchus).—Deux autres Thébé sont l'une fille de Jupiter et d'Iodame, femme d'Ogygès et mère de plusieurs enfants; l'autre fille de Cilix et femme de Corybas.

THEIA, Θεῖα. *Voy.* Thia.

THELXINOÉ, Θελξινόη, figure comme Muse 1° dans la nomenclature d'Aratus qui en compte quatre (Arché, Aédé, Mélété sont les trois autres); 2° dans la nomenclature à neuf noms des Pélasgues (Rac. : θέλγω, charmer, adoucir; νόος, l'esprit). Comp. Muses et Thelxiope.—On donnait aussi au dieu du chant, Apollon, le surnom de Thelgésimythe, qui est synonyme de Thelxinoé.

THELXION, cinquième roi de la Sicyonie, fut le successeur mais non le fils d'Apis (*Voy.* Apis et Telchin).

THELXIOPE : 1° Sirène; 2° la quatrième des Muses primitives que nomme Cicéron (les trois autres sont Mnémé, Mélété, Aédé). Comparez Muses.

THÉMIS, Θέμις, déesse de la justice, est, dans la Théogonie d'Hésiode, une Titanide, en d'autres termes une fille d'Uranus et de Gé (elle a cinq sœurs et six frères). De son union avec Jupiter naissent les Heures et les Parques (*Voy.* ces noms). On la donne aussi comme la nourrice d'Apollon et l'antique déité du temple de Delphes. Ce n'est pas par la justice seulement qu'elle se distingue : sagesse, science, divination, révélation, sacrifices, étaient ses attributs ou ses dons. Des mythes de date récente ajoutèrent à ses connaissances l'astrologie. Nous nous étonnons que l'on n'y ait pas mis aussi la magie. Il est assez aisé de voir que la famille des Titanides présente l'élaboration rudimentaire du monde. Une fois qu'au Titan primordial se fut substituée la dualité subdivisée depuis en double hexade, la grande déesse, principe femelle, dut être science et magie; car toute science pour les ignorants est magie. Mais cette grande déesse principe femelle est-elle Thémis? En un sens, oui : tandis que le monde pour les uns se divisait en ciel et terre, pour les autres il se scindait en faits et lois. La seconde idée parfois s'unit à la première; et alors on a la loi-terre, comme d'autre part on peut avoir la terre-loi (entre autres exemples, Cérès-Thesmophore). Thémis, en effet, ne rappelle pas simplement par le son les mots Thea, *terra* et *tellus*. Idéologiquement c'est la base, le socle, le piédestal, *quod positum est*, Θέμα. Or, la terre passe chez les peuples naïfs pour la base du monde et la loi; la règle est la base des phénomènes. Loin que ces explications pèchent par l'arbitraire, songeons que les Grecs mêmes ont dit en toutes lettres Gâthémis, terre-loi (*Voy.* Carmente).

THÉMISTIADES, Θεμιστιάδες, parèdres athéniennes de Thémis, passaient pour des nymphes, des prêtresses ou des hiérodoules de cette déesse qui effectivement avait, dans l'Acropole d'Athènes, un temple à l'entrée duquel on montrait le tombeau d'Hippolyte. On les donnait aussi pour des parèdres de Carmente parfois nommée Thémis, et en conséquence pour des prophétesses.

THÉMISTO, Θεμιστώ, première femme d'Athamas selon la légende qui tait le nom de Néphélé, avait pour père Hypsée, et avant son mariage avait eu, d'un commerce furtif avec le dieu des mers, Leuconoé. Femme du souverain d'Orchomène, elle le rendit père de Leucon, d'Erythrion, de Ploüs, de Schénée (ou de Plinthios et d'Orchomène, selon Hygin, *fab.* CCXXXIX). Dans la suite Athamas épousa Ino : Thémisto bannie du palais y rentra déguisée en Bacchante; et, méditant de tuer les enfants de sa rivale, les couvrit le soir d'habits noirs, tandis qu'elle donnait aux siens des habits blancs. Ino, soupçonnant quelque perfidie, fit troquer les deux groupes; et Thémisto, dupe du stratagème de la reine, tua ses propres enfants : elle se pendit de désespoir. — Quelques mythologues supposent Athamas n'épousant Ino qu'après la mort de Thémisto. Les mythes ordinaires donnent une rivale à la première Néphélé.—Deux autres Thémisto sont 1° une Néréide; 2° une des Lycaonides, la même, dit-on, que Callisto.

THÉOBULÉ, Θεοβούλη (mot à mot *volonté des dieux*), maîtresse de Mercure, en eut Myrtile (le cocher d'OEnomâs).

THÉOCLYMENE, devin de la race des Mélampides, devait le jour à Polyphéide ou à Thestor. Coupable d'un meurtre, il fut banni d'*Argos*, trouva un refuge sur le vaisseau de Télémaque qui allait faire voile pour Athènes, prédit à ce prince la prochaine arrivée de son père, et aux prétendants de Pénélope la fin de leurs insolences. « Ah! malheureux, dit-il, une nuit funeste vous enveloppe : j'entends de sourds gémissements; des larmes baignent vos joues; de ces murs, de ces lambris le sang dégoutte; le vestibule et la cour sont remplis d'ombres qui descendent aux enfers; le soleil a perdu sa lumière, et d'épaisses ténèbres ont chassé le jour. » Les prétendants, ne voyant ni sang, ni ombres, ni éclipse de soleil, trouvèrent leur hôte très-plaisant, et rirent de nouveau à gorge déployée. Peu de temps après Ulysse revint et tua les rieurs.

THÉODAMAS, Θεοδάμας (et poétiquement Thïodamas, Θειοδάμας) : 1° géant à qui on donne pour père le Tartare; 2° devin habile, fils de Mélampe et successeur d'Amphiarâs; 3° roi dryope tué par Hercule, qui un jour, l'ayant rencontré sur un char attelé de deux bœufs, le pria de donner quelque chose à manger à son fils Hyllus. Théodamas refuse; alors Hercule assomme d'un coup de poing un de ses bœufs, et procède avec Hyllus à un repas improvisé, tandis que Théodamas court de toutes ses forces du côté de la ville, et va chercher du secours. Bientôt les Dryopes arrivent, et enveloppent Hercule qui a besoin de toute sa vigueur pour vaincre cette nuée d'ennemis. Enfin il triomphe; mais Déjanire est obligée de combattre avec lui pour l'aider à remporter la victoire, et une blessure à la poitrine atteste son héroïsme. Théodamas est tué, Hylas son fils reste prisonnier, et la foule des Dryopes est mise en

fuite. — Parfois on donne à Hylas lui-même le nom de Théodamas, qui lui convient moins cependant que le patronymique Théodamantide.

THÉOGNETE, fille de Laodicus, est, chez les scholiastes d'Apollonius, l'épouse d'Éson et la mère de Jason.

THÉOGONE, amante de Mars et mère de Tmole.

THÉONOÉ : 1° fille de Protée et amante du pilote Canobe, 2° fille de Thestor (*Voy*. ce nom).

THÉOPHANE, Θεοφάνη, une des héroïnes qu'on donne pour mère à Chrysomalle (le bélier à toison d'or), passait pour être de la Bisaltide. Belle et recherchée de mille amants, elle préféra Neptune qui avait commencé par l'enlever et la transporter dans l'île Crunis. Les prétendants à la main de Théophane découvrirent sa retraite et vinrent l'y chercher. Neptune, à leur vue, changea son amante en brebis, les habitants de l'île en moutons, et lui-même en bélier. On conçoit la surprise des prétendants qui, n'apercevant que des bestiaux, se mirent à leur donner la chasse, à les tuer, à les rôtir. Théophane échappa au carnage; et Neptune, irrité de la cruauté des débarquants, les changea en loups. Théophane, métamorphosée en brebis, mit au monde Chrysomalle.--La donnée fondamentale de ce mythe, Théophane-brebis, est antique; mais la transformation des habitants, et plus encore celle des poursuivants, est de date récente. Quant à l'île Crunis, Strabon (liv. XVII) nomme une île de Crinice, et Meiziriac (*sur Héroïdes* d'Ovide, II, p. 32) conjecture qu'il faut lire Crommyouse ou Crommyonèse. Etienne de Byzance fait de la première une île de l'Ibérie; et Pline place la seconde au nombre des sept Péristérides, voisines de Smyrne.

THÉOSOLK de Saumaise, THÉSOGAR de Firmicus, premier Décan des Gémeaux, est représenté dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra avec la partie inférieure du pchent. Pris pour un des Pharaons du latercule d'Eratosthène, Théosolk serait ou Stèque, ou Gosormiès, ou Thénell ou Maris (*Voy*. DÉCANS).

THÉRAMÈNE, THERAMENES, Θηραμένης, nymphe dont Cyrnus eut Astrée. L'île de Théramène, dans la mer Égée, lui doit son nom.

THÉRAPNE, Θεράπνη, fille de Lélex, donna son nom à la ville de Thérapne, une des résidences habituelles de Castor et Pollux. — Un lieu de Sparte, du nom de Thérapne, était fameux par un temple d'Hélène qui avait la singulière prérogative d'embellir les laides. Suivant un conte indigène religieusement recueilli par Hérodote, une femme de Sparte désolée de l'extrême laideur de sa fille l'avait, sur l'avis d'une personne inconnue qui lui apparaissait souvent, portée dans ce temple; tel fut par la suite le développement de sa beauté que, quoique de basse condition, l'archagète spartiate Ariston l'épousa.

THÉRAS, Θήρας, de Sparte, fils d'Autésion, chef de la colonie lacédémonienne de Calliste, donna son nom (Théra) à cette île (aujourd'hui Santorin). — Argie, sa sœur, était femme de l'Héraclide Aristodème. Il se trouvait ainsi oncle des deux premiers rois de Lacédémone, Eurysthène et Proclès. Indigné, dit-on, des cruels traitements que la race conquérante faisait subir à la race conquise, il rassembla autour de lui un noyau de mécontents, et l'établissement qu'il fonda dans Calliste ne fut pas exclusivement dorique.

THÉRÉE, THEREUS, Θηρεύς, Centaure tué par Hercule dans la ba-

taille qu'il eut à soutenir dans la grotte de Pholus (*Voy*. Térée).

THÉRIMAQUE, Θηρίμαχος, fils d'Hercule et de Mégare, fut tué par son père en délire.

THÉRITAS, Θηρίτας, Mars dans la Colchide, soit à cause de Théro, sa mère ou sa nourrice, soit à cause des bêtes farouches (θῆρες) dont il débarrasse le sol. Castor et Pollux enlevèrent de la Taurica (pays des Taures, ou simplement Chersonèse-Taurique) la statue de Théritas, et en firent don à Sparte (Comp. Oreste enlevant la statue d'Opis).

THERMODON, Θερμώδων, dieu-fleuve, fils de Pontos et de Thalassa. Le Thermodon coulait dans le Pont et traversait la plaine de Thémiscyre si fameuse par les campements ou les établissements des Amazones, qui, dit-on, y eurent une capitale.

THERMONA, déesse latine des Thermes, si nombreux et si en vogue dans le monde romain.

THERMUTIS. *V*. Tarmouth.

THÉRO, Θηρώ : 1° nourrice ou mère de Mars (c'est Mars femelle, c'est une Bhavani thrace, mère du Skanda des Thraces ; c'est une Bendis : Cicéron la fait mère de son troisième Mars) ; 2° fille de Phylas et de Déiphile, maîtresse d'Apollon et mère de l'habile écuyer Chéron, héros éponyme de Chéronée dont on lui attribuait la fondation. — Théro vient de *ther* (θήρ), bête farouche.

THÉRODAMAS, Θηροδάμας, roi scythe qui se plaisait à nourrir les lions de sang humain pour les rendre plus cruels, d'où *Therodamantæos leones* d'Ovide.

THÉRON, chef latin tué par Enée, était d'une taille gigantesque.

THERSANDRE, Thersander, Θέρσανδρος, fils de Polynice et d'Argie, commanda avec Adraste son aïeul l'expédition des Epigones, entra victorieux dans Thèbes, monta sur le trône à la place vacante par la fuite ou la mort de son cousin Léodamas, alla dans la suite au siège de Troie, s'y distingua par sa valeur, et fut tué par Télèphe. Il avait épousé Démonasse. Son fils Tisamène lui succéda. On montrait dans une plaine sur les bords du Caïque un monument en son honneur. On trouve quelquefois le nom de Tisandre à la place de celui de Thersandre. — Virgile met au nombre des guerriers recelés dans les flancs du cheval de bois un Thersandre. — Un autre Thersandre était fils de Sisyphe.

THERSANON, Θερσάνων, fils du soleil et de Leucothoé, fut un des Argonautes.

THERSILOQUE, Thersilochus, Θερσίλοχος : 1° un des Anténorides (Achille le tua au siège de Troie), 2° compagnon d'Enée.

THERSIPPE, Thersippus, Θέρσιππος, un des fils d'Agrius qui se révoltèrent contre Œnée, et que tua Diomède.

THERSITE, Thersites, Θερσίτης, Grec qui faisait partie de l'armée confédérée qu'Agamemnon conduisit devant Troie, n'est connu que par sa lâcheté, sa laideur, son insolence et ses invectives contre les principaux chefs de la coalition. Un corps grêle, un œil louche, une tête pyramidale, de rares cheveux, les épaules refoulées sur la poitrine, la colonne vertébrale déviant considérablement de la rectiligne, voilà comment est représenté l'ennemi des pasteurs des peuples. Au reste, c'est aussi la forme que la sage antiquité donne à son Esope. Le bouffon de l'armée grecque est loin d'être injuste dans ses reproches et idiot dans sa manière de les exprimer. Aussi

Ulysse, incapable de trouver de bonnes raisons, le fait taire à coups de sceptre, et les Grecs, qui ont plaisir à se battre pour Hélène et à pâtir des sottises d'Agamemnon, rient de tout leur cœur à la vue des larmes que Thersite comprime à peine et qui humectent l'angle de son œil. Thersite ayant osé se moquer d'Achille, qui avait tué Penthésilée, puis se reprochait sa victoire, fut assommé d'un coup de poing par le héros.— Comp. au reste, sur l'apparition des génies moqueurs dans les cadres sacrés les plus graves, GIGON, IAMBÉ, ASCALABE.

THÉSÉE, THESEUS, Θησεύς, le héros populaire des Athéniens, qui firent de lui le pendant de l'Hercule si célèbre chez les Doriens du Péloponèse, a été incorporé par la légende ordinaire à la dynastie d'Erechthée par son père, et à celle de Pélops par sa mère. Egée, Ethra, voilà les noms des auteurs de ses jours. Le premier régnait sur l'Attique. Ne pouvant avoir d'enfant, il alla consulter l'oracle qui lui répondit par deux vers qui peuvent se traduire ainsi :

Ne touche pas, grand prince, au pied du bouc rustique,
Avant d'avoir revu le bon peuple d'Attique.

Egée ne comprenait pas. Il s'avisa de ne point revenir droit à sa capitale et fit un coude jusque dans Trézène, chez le sage Pitthée auquel il raconta tout. L'hôte rusé s'imagina-t-il que *bouc* voulait dire *outre*, que le pied de l'outre était l'ouverture par laquelle le vin s'en va, que s'abstenir de femmes jusqu'à son retour dans Athènes était pour Egée le meilleur moyen d'avoir un héritier en revenant de ses voyages ; enfin que si sa fille Ethra était, n'importe à quel prix, unie à Egée, ce serait un excellent moyen pour faire un jour de cette princesse la reine d'Athènes, et de son fils le souverain de toute l'Attique? ce qu'il y a de certain c'est qu'il s'empressa de fêter le voyageur, que plusieurs boucs furent saignés à blanc, et que finalement Egée endormi se trouva dans les bras d'Ethra, qui reçut la même nuit les embrassements de Neptune. Le lendemain Egée, instruit d'une partie de ces circonstances, partit pour Athènes sans emmener Ethra ; mais en lui disant que si elle venait à mettre au monde un fils, ce jeune fruit d'un furtif amour pourrait se présenter à son père. Comme preuve de sa naissance il apporterait la chaussure et l'épée qu'il plaçait sous une pierre énorme. Quelques mois après Ethra fut mère, les douleurs de l'enfantement la saisirent près du port de Trézène, en un lieu que cet incident fit nommer Génethlion. Pitthée, son aïeul, lui donna le nom de Thésée, et l'éleva dans sa cour en le faisant passer pour fils de Neptune. Hercule, disent quelques mythologues, se trouva un jour à Trézène; Thésée alors n'avait que sept ans : à l'aspect de la peau velue et rousse du lion de Némée, tous les compagnons du jeune prince prirent la fuite; Thésée seul se jeta sur une hache et marcha contre ce qu'il regardait comme un ennemi vivant. Bientôt il reconnut l'erreur de ses sens; mais cette peau fauve était toujours devant ses yeux, et sans cesse depuis ce temps ses rêves lui présentaient Hercule domptant les monstres, nettoyant le Péloponèse et le monde de leurs tyrans, marchant à travers les prodiges et les bienfaits. Ainsi plus tard les lauriers de Milliade empêchèrent Thémistocle de dormir. A peine arrivé à l'âge de l'adolescence, il voulut quitter Trézène, théâtre trop étroit pour ses espérances. Ethra,

Pitthée, lui dévoilèrent le secret de sa naissance et le conduisirent à la pierre mystérieuse. D'une main Thésée déplace le bloc massif et de l'autre il saisit la chaussure, il brandit le glaive. « Athènes! Athènes! où est Athènes? » Voilà son unique pensée. On lui indique la position de cette ville; on lui annonce que deux routes y conduisent, la route de terre, la route de mer. Celle-ci est moins dangereuse, car chaque jour des nefs trézéniennes la sillonnent; Neptune d'ailleurs est presque son père, et Neptune le protégera. Vaines argumentations! La terre présente des périls, Thésée préfère la terre. Il le passera, cet isthme de Corinthe célèbre par tant de funérailles! il les combattra, ces gigantesques brigands qui s'enorgueillissent de leur force, et dont les repaires s'annoncent de loin par de longues avenues de crânes blanchissants! Il les voit en effet. Périphète, Corynète, Sinis, Sciron, Cercyon, Damaste, Polypémon, Procruste, que tour-à-tour on prend pour huit, ou sept, ou six, ou cinq, ou quatre, ou trois personnages; et qu'on place, Périphète-Corynète dans Epidaure, Sinis-Pityocampte dans l'isthme, Damaste-Polypémon-Procruste dans Hermione, Sciron dans Mégare, Cercyon dans Eleusis, sont terrassés par le héros. Joignons à cette liste de dévastateurs sacrilèges la Phaie (ou Phée), laie de Crommyon, qu'il combattit et tua chemin faisant. Au milieu de ces luttes pénibles et sans cesse renaissantes, les légendaires jettent un épisode plus doux. Tandis que Sinis tombe sous les coups de son jeune vainqueur, Périgone sa fille, jolie et naïve, se cache tremblante dans les roseaux; elle ne se rassure qu'après les protestations réitérées de Thésée, qui jure de ne pas lui faire de mal, et qui en effet se borne à la rendre mère de Ménalippe. On s'imaginera sans doute à présent que Thésée commence à être dans l'âge mûr. Eh bien, il n'est encore qu'à l'aurore de la jeunesse! Quand les Phytalides chargés par Cérès de l'intendance des mystères l'ont purifié de tant de meurtres dans les eaux limpides et pures du Céphise, il entre dans Athènes les cheveux flottants en boucles blondes sur les épaules, et avec la robe traînante, le péplum, le voile des jeunes filles; et tout le monde s'y trompe: « Où va donc, s'écrient les ouvriers employés à la toiture du temple d'Apollon-Delphinien, où va donc cette belle grande fille toute seule? » A ce sarcasme, Thésée, sans doute de peur de trahir son incognito par sa voix, ne répond rien, mais dételle deux bœufs qui traînent près de là un chariot couvert, saisit l'impériale et la jette à la volée plus haut que le toit de l'édifice où travaillent les rieurs, qui tremblent soudain et craignent de voir retomber l'énorme poids sur leurs têtes. — Athènes alors était troublée par de graves dissensions. D'une part les Pallantides, neveux d'Egée par Pallas leur père, souffraient impatiemment leur oncle sur un trône convoité par leur ambition, et ne consentaient à vivre soumis en apparence à sa loi que dans l'espérance de lui succéder comme collatéraux, puisqu'il était sans postérité. De l'autre, Médée, la célèbre magicienne, s'était, au sortir de Corinthe impatronisée, dans le palais d'Egée, et, maîtresse absolue de son cœur, de ses biens, de son royaume, elle le berçait de l'espoir de lui donner un fils par la force de ses enchantements. Sur ces entrefaites, Thésée parut. Personne encore ne savait de quel titre pouvait se recom-

mander ce jeune étranger; personne, sauf Médée. Courroucée à l'aspect de celui qui va ravir la couronne au fils qu'elle espère, elle a juré sa perte. Par ses insinuations perfides, le vieil Egée soupçonne un assassin dans le voyageur, et il se résout à lui présenter du poison dans la coupe de l'hospitalité. On va donc de sa part inviter Thésée au festin. Le jeune prince tire son épée comme pour couper les viandes. A la vue de cette lame, Egée renverse la coupe empoisonnée, interroge l'étranger sur son origine, sur son nom, sur ses desseins, le serre dans ses bras; puis, tandis que Médée s'enfuit sur son char attelé de dragons, il convoque le peuple en assemblée générale, et déclare que Thésée lui doit le jour. Long-temps après on montrait encore le lieu où fut renversée la coupe fatale : ce lieu, situé dans le quartier Delphinium, était entouré de murailles. Si, selon Plutarque, Athènes presque tout entière fut enchantée de la perspective d'avoir pour roi Thésée, il n'en fut pas ainsi de ses cousins les Pallantides. Ceux-ci ne virent dans l'arrivée de ce prince qu'un évènement fatal et qui ruinait toutes leurs espérances. « Qu'importe, dirent-ils, que Thésée soit le fils d'Egée? Egée n'est point le fils de Pandion; rejeton supposé, il ne doit qu'à l'usurpation la couronne des Erechthéides. » Et ils se révoltèrent, marchèrent vers Athènes sur deux colonnes, et se mirent en embuscade pour surprendre leurs ennemis. Malheureusement pour eux, Léôs, leur hérant, découvrit à Thésée tout le plan d'attaque; et le vainqueur de Procruste, tombant sur eux à l'improviste, les tailla en pièces. N'ayant plus rien à craindre des ennemis particuliers de sa famille, Thésée tourna ses projets vers la prospérité de sa patrie. Le taureau de Marathon, impétueux dévastateur de la métropole, ne résista pas long-temps à sa vive poursuite : Thésée le prit vivant, le conduisit à travers la ville, puis l'immola au pied des autels d'Apollon-Delphinien. Quelque temps après, les députés du roi de Crète Minos étant venus dans Athènes redemander le tribut novennal que cette cité devait à l'île souveraine des mers, en expiation du meurtre d'Androgée, Thésée s'offrit pour être une des victimes volontaires; les treize autres furent désignées par le sort. La pensée de Thésée n'était pas de se laisser dévorer par le Minotaure. Une clause du traité d'Athènes avec la Crète stipulait formellement qu'à la mort du monstre cesseraient de plein droit ces envois de chair humaine; et Thésée comptait le tuer. Il le promit à son père. Le navire partit, couvert, selon la coutume, de voiles noires auxquelles devaient, en cas de victoire, être substituées des voiles blanches; Phérécyde ou Nausithée en était le pilote, Phéax le matelot principal. Effectivement deux petites chapelles étaient consacrées dans le bourg de Phalère, près du temple de Sciron, à ces deux personnages; on croit même que les Cybernésies se célébraient en leur honneur. Du reste, Apollon-Delphinien paraît encore ici sur la scène. Thésée, avant de partir, va lui présenter dans son temple, avec ses tristes compagnons, le rameau d'olivier, classique emblème des suppliants, et, contrairement à l'usage, Apollon prophétise en termes clairs :

Que Cyprine te serve et de guide et d'étoile!
Qu'avec ton noir vaisseau Cyprine fasse voile!

Thésée suivit à la lettre le conseil du dieu et s'en trouva bien. Sur la rive

d'Athènes il immole une chèvre à Vénus, et tout-à-coup la chèvre se trouve métamorphosée en bouc. Sur la plage crétoise il trouve la fille du roi, la belle Ariadne, qui l'aime dès qu'elle le voit, et lui donne le fil précieux qui guiderait un enfant dans les mille détours du labyrinthe. Muni de ce fil merveilleux, Thésée s'enfonce dans les anfractuosités de l'édifice bâti par Dédale, rencontre le terrible taureau, le combat, le tue, revient sur ses pas, rassemble ses six compagnons, ses sept compagnes, remet à la voile avec Ariadne, qui veut le suivre au bout du monde, avec Phèdre, sa sœur, qu'Ariadne ne regarde pas encore comme sa rivale. La route est longue à ce qu'il paraît, ou bien le séjour en Crète l'a été; car d'Ariadne et de Thésée sont nés deux fils, OEnopion et Staphyle. Enfin la nef qui fend les flots de l'Egée s'arrête devant Naxos. On y passe une nuit; le lendemain Ariadne n'est plus sur le vaisseau. A-t-elle été abandonnée par le vainqueur du Minotaure? a-t-elle été enlevée par Bacchus? A-t-elle été momentanément déposée sur une plage hospitalière, pour y rétablir sa santé altérée par une couche laborieuse? y est-elle morte? *Voy.* sur toutes ces variantes l'art. ARIADNE. Le fait essentiel, c'est qu'Ariadne n'arrive pas dans Athènes; c'est Phèdre qui achève le voyage. Cependant on se détourne encore avant de se rendre vers cette ville, désormais exempte d'une taxe infamante : on relâche à Délos, Thésée y offre un sacrifice au dieu du jour, y dédie à Vénus une statue apportée de Crète par Ariadne, y forme avec les jeunes Athéniens qu'il a sauvés une danse autour de l'autel de cornes ou ceratôn (κεράτων), ainsi nommé parce qu'il était tout entier formé de cornes gauches d'animaux forcés par les chasseurs; institue en l'honneur d'Apollon des jeux dans lesquels il décide que la branche de palmier sera le prix du vainqueur. Remettant ensuite à la voile, il prit la route d'Athènes; mais soit excès de joie à cause de son triomphe, soit excès de douleur à cause de la perte d'Ariadne, il oublia de remplacer par une voile blanche la voile de deuil que le navire portait en quittant la rade d'Athènes. Egée, qui chaque jour venait sur la côte examiner du haut d'un cap la trirème sur laquelle était parti son fils, crut que le Minotaure avait encore cette fois dévoré ses victimes, et désormais incapable de traîner dans la solitude la longue et froide vieillesse qu'il voyait dans l'avenir, il se précipita dans les flots de la mer qui prit son nom, et que nous appelons aujourd'hui l'Archipel. Thésée n'apprit pas cet évènement sur-le-champ. Arrivé à Phalère (alors le seul port d'Athènes?), il avait voulu offrir un sacrifice, et le héraut qu'il avait député aux Athéniens craignit d'interrompre la cérémonie sacrée par cette nouvelle fatale. Enfin pourtant la triste vérité se fit jour. Informé du sort cruel de son père, Thésée courut à la ville jetant des cris perçants ainsi que tout son cortège. De là l'usage où étaient les Athéniens dans les Cladophories de ne permettre que la baguette au Céryx, qui ordinairement avait baguette et couronne, et de pousser à diverses reprises les deux cris suivants: « Elélev! Iou, iou! » Iou iou était le cri de deuil, Elélev le cri de guerre. Ensuite eurent lieu les funérailles d'Egée; puis le libérateur d'Athènes, pour faire cesser la stérilité qui depuis long-temps désolait les campagnes, institua les Pyanepsies, dans lesquelles on faisait cuire ensemble des fèves et toutes sortes de

légumes, et dans lesquelles on portait en cérémonie l'*Irésione*, ainsi que Thésée l'avait portée avant de s'embarquer pour la Crète. La trirème qui l'avait conduit dans l'île, empire de Minos, fut consacrée au dieu du jour et vénérée comme un talisman sans égal. Chaque année, pourtant, cette bari privilégiée allait porter à Délos les offrandes d'Athènes. On la nommait Parale; le comité chargé de la pompe religieuse s'appelait Théorie, et son chef Architbéore. A mesure que chaque planche vieillissait ou se pourrissait, on la remplaçait par une autre, et grâce à ce soin le navire était éternel. On le voyait encore du temps de Démétrius de Phalère. Par les institutions religieuses Thésée préludait à un plus vaste dessein, l'organisation politique de l'Attique. Jusqu'à lui, les habitants de cette contrée destinée à tant de gloire avaient été dispersés dans des dèmes, et, sous l'empire de petits chefs indépendants les uns des autres, avaient sans cesse été en discorde et en guerre. Thésée abolit ce régime : il alla de bourg en bourg, de famille en famille, décida par son éloquence et par ses dons les plus pauvres à une fusion de races; eut l'art d'amener au même but quelques chefs plus désintéressés que les autres, ou plus habiles à faire sur-le-champ leurs conditions; mit ainsi les plus rebelles dans la nécessité de suivre l'exemple universel; détruisit dans tous les dèmes les lieux d'assemblée; bâtit un édifice commun à tous dans Athènes, établit un sacrifice commun sous le nom de Panathénées, abdiqua la royauté, proclama la souveraineté du peuple comme corps de nation, organisa les assemblées populaires, et ne dérogea aux principes de l'égalité que pour établir trois classes ou castes de citoyens : 1° les Nomothètes ou Thesmothètes, chargés de connaître des lois divines et humaines; 2° les laboureurs; 3° les artistes. Il est croyable que Plutarque, en donnant un exposé de la constitution athénienne contemporaine de Thésée, s'est plus d'une fois mépris étrangement. Les castes sont-elles bien toutes comptées? Les Nomothètes sont-ils une caste? Ces castes datent-elles de Thésée? Y eut-il différence entre les dèmes et les castes primitives de la côte? Dans quel sens faut-il prendre ce que l'on raconte des déchirements d'Athènes? Nous établirions, nous, quatre castes : Égicores (ou pâtres, chevriers), Pédiaéens (habitants de la plaine, agriculteurs), Ergades ou Eupalames (ouvriers, artisans, métallurgistes, etc.); puis des privilégiés que nous appellerons Eupatrides, et dont les familles sacerdotales étaient une sous-division. De plus, nous croyons que ces quatre castes, les Egicores, les Pédiaéens, les Ergades, les Eupatrides, étaient de beaucoup antérieures à l'époque à laquelle on place Thésée. Nous pensons qu'il y avait souvent eu des alliances partielles entre eux, alliances qu'au reste avaient suivies des scissions nouvelles. Nous tenons pour certain que ces castes n'étaient pas toutes les quatre de la même origine, que chacune formait un certain nombre d'associations et avait à elle un certain nombre d'établissements; mais que tous ces établissements, toutes ces associations n'étaient pas des dèmes. Nous présumons qu'une fusion à peu près totale, hardi prélude de la fusion attribuée à Thésée, eut lieu sous les premiers Erechthéides; c'est celle qui est symbolisée par Pandion I et Pandion II. Il n'en résulte pas qu'au fils d'Egée ou à son époque n'appartienne point une gloire analogue. Sous

Thésée la réunion commencée déjà de par Zévs (Jupiter) se trouva consommée de par Athânâ (Minerve). Parallèlement aux Pandies jouèrent les Panathénées : Posîdôn, Hermès, Hépheste, ces anciens dieux, se trouvèrent subitement refoulés au second rang, et Dâmâtêr même ne conserva que grâce aux mystères une physionomie majestueuse. Ce n'est pas tout : Athânâ et Zévs furent étroitement unis, et la célébrité commença pour Apollon, ce dieu dorien par excellence. Toutefois ce second fait peut être révoqué en doute, et nous concevons très-bien qu'on soutienne que le nom d'Apollon-Delphinien n'a été qu'après coup et assez gauchement intercalé dans la légende de Thésée. — A côté de tous ces faits, que l'histoire explique encore d'une manière assez plausible, s'en présentent d'autres que l'évhémérisme même essaie en vain de transformer, par la suppression des invraisemblances, en biographie réelle : ce sont les exploits de Thésée contre les Amazones et à la chasse du sanglier de Calydon ; ce sont ses voyages avec les Argonautes ; ce sont ses bizarres expéditions contre le Péloponèse ou contre Hélène, contre les Épirotes ou contre Aïdonée. Les femmes qui se trouvent mêlées à toutes ces légendes forment un dédale plus inextricable que le labyrinthe de Crète. Ce sont Hélène, Phèdre, Antiope, Anaxo, Hippolyte, Péribée, Phérébée, Iope, Eglé. Antiope était Amazone, Thésée en eut le bel Hippolyte, si fameux par sa chasteté, par sa mort violente ; d'autres nomment la mère, ainsi que le fils, Hippolyte (*Hippolyte*, légère différence d'*Hippolytus*), et du reste en font encore une Amazone. Mais, chronologiquement parlant, comment le fils d'Antiope ou d'Hippolyte peut-*il inspirer* de l'amour à Phèdre ? Si Phèdre a été la femme de Thésée avant Antiope, elle est donc bien vieille quand elle aime le fils d'Antiope ? Si Antiope est une épouse de Thésée antérieure à Phèdre, comment ce roi d'Athènes a-t-il pu devenir le possesseur d'une reine des Amazones, lui qui n'a pas fait la guerre aux Amazones ou qui ne l'a faite que dans sa vieillesse ? Long-temps après, quelques mythologues se sont avisés de dire qu'Antiope avait été donnée à *Thésée* par Hercule vainqueur des Amazones, et que Thésée, après en avoir eu un fils, l'avait soit répudiée, soit tuée, afin d'épouser Phèdre ; celle-ci lui donna un autre fils célèbre, Démophon, l'ingrat amant de Phyllis. Anaxo était une nymphe, et il l'enleva. Ordinairement on fait de Péribée la mère d'Ajax. A Iope et à *Phérébée* (dont le nom diffère à *peine de celui de* Péribée) on donne pour père Iphicle. Eglé était la fille de Panopée. Un mythe antique veut que ce soit pour elle que Thésée ait abandonné Ariadne. — Quelques-uns des argonautographes qui ont fait voyager Thésée d'Attique en Colchide assurent qu'Antiope lui fut adjugée par les autres Argonautes en récompense de sa vaillance. Long-temps après, et vers les dernières années de Thésée, les vagabondes guerrières passèrent, dit-on, sur le continent européen, et ravagèrent l'Attique. Soit seul, soit grâce à Hercule, Thésée les mit en fuite et en tua un grand nombre. — Uni ensuite à Pirithoüs, fameux athlète-roi d'Epire, qui d'abord avait voulu le combattre, mais qui ensuite, charmé de son air intrépide et de ses formes athlétiques et mâles, n'avait plus aspiré qu'à devenir son ami, il pénétra dans Lacédé-

mone, ravit Hélène dans le temple de Diane-Orthià, l'emmena hors du Péloponèse, et la confiant à Ethra, sa mère, jusqu'à l'âge de la nubilité (car elle n'avait que 13 ans), l'enferma dans Aphidnes. Quelques écrivains assurent pourtant que la précocité de la belle Tyndaride suppléa de reste à l'âge, et que non-seulement l'hymen se trouva consommé, mais que de cette union clandestine naquit une fille (c'est elle que Racine, dans *Iphigénie*, appelle Eriphile). Restait à pourvoir Pirithoüs; car, s'il faut en croire les mythologues, les deux amis, après avoir ravi Hélène, l'avaient tirée au sort, et le hasard favorable à Thésée lui laissait l'obligation d'aider le roi des Lapithes, tout marié qu'il était avec Hippodamie, à ravir une autre épouse. La femme du roi des enfers, Proserpine, que les évhéméristes travestissent en femme ou fille du roi des Molosses Aïdonée, leur parut digne de l'enlèvement qu'ils projetaient. Malheureusement le monarque étranger était sur ses gardes : Cerbère prit Pirithoüs à la gorge et le mit en pièces; Thésée, trop faible pour se défendre, fut placé de force sur une pierre merveilleuse qui avait le privilège de retenir, comme s'ils eussent été collés à elle, ceux qui s'y étaient assis. De là, dans la description virgilienne des enfers, l'hémistiche :

.......Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus.

Heureusement Hercule parut aux enfers, et, rompant par la force de son bras la force jadis invincible des enchantements, il détacha Thésée de la pierre-talisman et le rendit au séjour de la lumière. Rentré dans Athènes après deux ans d'absence, Thésée y reçut un accueil équivoque et sinistre. Phèdre, en calomniant Hippolyte, dont le trop de chasteté l'avait offensée, causa la mort de cet objet de sa tendresse et se pendit de désespoir. Un héritier des Pallantides, Ménesthée, excita les grands, les prêtres, le peuple contre lui. Castor et Pollux déjà étaient venus réclamer Hélène jusqu'aux portes d'Athènes, et avaient été reçus dans la ville avec honneur, tandis que de toutes parts un cri de réprobation s'élevait contre le ravisseur suranné des vierges encore impubères. Lors donc que Thésée voulut régir comme par le passé les castes si variées d'Athènes, une opposition inattendue éclata. Salué par des marques de mépris et de haine, et incapable de réduire les mécontents par la force, il envoya secrètement sa famille en Eubée, se rendit à Gargette, et là, prononçant, au lieu depuis nommé Arâtêrion, des malédictions contre les Athéniens, il s'embarqua pour la Crète. Les vents le poussèrent sur la plage de Scyros. Lycomède y régnait : séduit par les dons de Ménesthée, ou craignant d'engager avec Athènes une lutte dont le dénouement semblait devoir être fatal, il feignit la joie à l'aspect de Thésée, consentit à lui octroyer des terres, et le mena sur une cime élevée, comme sur un observatoire du haut duquel ses regards se promèneraient sur l'île entière. Thésée le suit sans défiance; mais tout à coup le perfide insulaire le pousse avec force, et Thésée tombe du sommet escarpé des rocs dans les eaux qui battent le pied du promontoire, et y rend le dernier soupir. Ménesthée alors cessa de craindre des rivaux dans Athènes; les fils de Thésée vécurent simples particuliers à la cour de Chalcodon, roi d'Eubée, et lors du siège de Troie suivirent Elpénor en Asie. Plus tard ils reparurent dans Athè-

nes et y reconquirent la puissance royale. Puis vint un temps où les Athéniens se repentirent ! Thésée passa pour un Anace, pour un dieu ; on crut voir son image à la bataille de Marathon, comme les Romains virent les Dioscures au grand combat du lac Régille. Un oracle du soleil (d'Apollon ?) ordonna d'aller chercher ses os et de les placer en un lieu honorable. Cimon eut l'art de les trouver : ayant aperçu un aigle qui béquetait un lieu un peu élevé et s'efforçait de l'ouvrir avec ses serres, frappé, nous dit Plutarque, d'une inspiration divine, il fit fouiller en cet endroit, et l'on y trouva une bière dans laquelle était un corps de grande taille, une pique et une épée. C'eût été un scepticisme intolérable de douter que ce gigantesque squelette ne fût celui de Thésée. On transporta ces restes sur le navire de Cimon, et de là dans Athènes. Une enceinte nommée Theseium reçut la châsse dépositaire de ces héroïques débris. Au milieu s'élevait un autel célèbre comme asile des esclaves et des opprimés ; car, dit-on, Thésée avait pendant sa vie protégé le faible et le pauvre contre la tyrannie des riches et des forts de la terre. Il avait aussi un temple près du Gymnase. Sur les murs de cet édifice étaient des tableaux et des bas-reliefs relatifs à ses aventures et à ses exploits. On lui sacrifiait le huitième jour de chaque mois, et plus spécialement le 8 du mois de Posidéon, consacré à Neptune. Au reste c'était aussi ce jour-là que se célébraient les Posidonies, et dans ce fait seul nous aurions une corrélation précieuse entre le héros athénien et le dieu des eaux, si elle n'était déjà fournie et par l'identité partielle des noms Egée (ou mer Egée personnifiée) et Neptune, et par le rôle d'Ethra auprès d'Egée, auprès de Neptune dans la même nuit, et par ce titre de fils de Neptune qu'à tout instant se donnait Thésée. — A présent deux mots : Thésée a-t-il existé ? et s'il n'a pas existé, qu'est-il ? — Sur la première question, nous prononcerons comme nous l'avons fait sur Hercule, sur Achille, sur tant d'autres : oui, peut-être un homme, un chef de ce nom exista ; mais quelque soin que l'on mette à élaguer de sa biographie toutes les invraisemblances, tous les anachronismes dont elle fourmille, jamais un homme, un chef de l'Attique n'aura réuni les traits qui composent la physionomie mythique de notre héros. Ces traits sont au nombre de deux, qui se décomposent en cinq ou six au moins : 1° solarité (mais dans l'idée de soleil se trouvent luttes et invincibilité, disparitions accidentelles et retours, voyages et bienfaisance) ; 2° navigation. A tous ces titres on a dans Thésée un soleil qui, tour-à-tour, enfant s'échappe du sein des ondes, d'Ethra, de Trézène, de la pierre aux Sorcières et au Glaive ; adulte domte les Daitias et les Ahriman de la Grèce ; vieillard ne joue qu'un rôle faible et terne auprès de Phèdre, qui aspire à le remplacer par Hippolyte ; auprès d'Hélène, qu'il ne possède que par force ; auprès de Proserpine, qui laisse son époux le coller à la pierre geôlière. Hercule aussi a presque tous ces caractères ; et il ne faut pas s'étonner que nos mythologues modernes se soient appliqués à mettre en relief les ressemblances des deux héros, afin d'en conclure l'identité. « C'est « Thésée qu'Hercule délivre lorsqu'il « descend aux enfers ; il est aussi mê- « lé dans la fable de Bacchus. Ariad- « ne fut amante de Thésée comme « elle le fut de Bacchus. Le taureau

« de Marathon, qu'Hercule amène de « Crète, et dont la conquête fait partie de son septième travail, est aussi « un des monstres dont Thésée triomphe. Thésée a, comme Hercule, la « terrible massue, et l'antiquité le représente en grande partie sous les « traits du héros thébain. Sa vie, « dans Diodore de Sicile, fait suite à « celle d'Hercule. Il fut, comme lui, « de l'expédition des Argonautes, et « fit prisonnière Antiope, d'autres « disent Hippolyte. Il était avec Hercule au combat des Centaures et des « Lapithes; aussi disait-on de lui, « remarque Plutarque : C'est un autre Hercule. Ce fut Thésée qui fit « recevoir Hercule à l'initiation, et « qui facilita sa purification. Il dut, « comme Hercule, l'immortalité à ses « hauts faits. Il avait les mêmes armes, les mêmes goûts. L'un et l'autre se déclarèrent les vengeurs de « l'humanité opprimée. Leur caractère, en tout semblable, les unissait « encore plus que les liens du sang; « car Thésée était de la même famille « qu'Hercule : ils étaient fils de deux « cousines-germaines et petits-fils de « la fameuse Hippodamie ou de la « Pléiade qu'épousa Pélops. » Il eût été facile de pousser plus loin le parallèle; mais nos lecteurs sauront le continuer eux-mêmes. Pour nous, songeons plutôt à restreindre les conclusions un peu trop vagues ou trop larges que l'on se croirait autorisé à déduire de ces prémisses. A notre avis, Thésée fut bien un Hercule; mais il y a dans sa biographie deux couches diverses de légendes : l'une, antique, fut pélasgique; l'autre, plus moderne, fut, non pas dorienne, mais imaginée sous l'influence des mythes doriens. En d'autres termes, partie des légendes de Thésée se forma en même temps que celle d'Hercule, sans que l'on connût celle-ci, et peut-être même antérieurement. Plus tard, et quand Hercule, maître par ses descendants de tous les ports de la péninsule péloponésienne et même du reste de la Grèce, fut lié en quelque sorte à l'histoire de tous les dieux, Athènes se plut à faire de Thésée le rival de l'Hercule d'Argos; elle se l'appropria en le localisant dans ses dynasties, comme l'Argolide s'était approprié Hercule en plaçant ce chef de quelques familles de Thèbes ou de l'OEta dans la vieille dynastie des Inachides. Ces superpositions ont moins d'importance mythologique que le reste. L'important dans Thésée, c'est la face pélasgique. Dans celle-là il est Patèque, il est Anace. Hercule aussi (mais non l'Hercule dorique), l'Hercule vulgaire, l'Hercule célèbre cumule ces deux caractères. Il se lie aux Dioscures, non plus comme ennemi, mais comme adéquate. Et c'est à juste titre que l'on a soupçonné qu'originairement Thésée ne fut que l'Hercule de Thasos (en grec Θάσιος, Θασεύς).

THÉSIMAQUE, Thesimachus, fils du roi d'Orchomène Pisistrate, fut un des complices de sa mort. On raconte sur la disparition de ce prince absolument la même fable que sur celle de Romulus.

THÉSIMÈNE, Thesimenes, Θησιμένης, ou Promaque, fils de Parthénope et de la nymphe Climène, fut un des sept Epigones.

THESPIA, fille du dieu-fleuve Asope, était l'héroïne éponyme de Thespie.

THESPIADES (les) : 1° les Muses, honorées à Thespie; 2° *Voy.* Thespius.

THESPIUS, Θέσπιος (et non, comme on le dit souvent, Thestius), célèbre roi de Thespie (et non d'Eto-

lie), eut pour père Erechthée ou Teuthras (et non Agénor ou Mars), pour mère Androdice ou Démonice, fille d'Agénor, pour femme Agamède (et non Laophonte, ou Leucippe, ou Déidamie, fille de Périérès, ou toutes les trois), et fut père de 50 ou 52 filles (Laophonte, dit-on, fut mère de Léda, Leucippe d'Althée et d'Iphicle, Déidamie des 50 ou 52 filles. Il n'est pas douteux que cette dernière n'ait été confondue avec Agamède; et quant aux deux premières, ce sont évidemment les femmes de Thestius, et non de Thespius : nouvelle preuve qu'il faut corriger le titre de roi d'Etolie donné à Thespius, et ne voir en lui que le roi de Thespie). Thespius, dont le territoire faisait partie de la Béotie et avoisinait Thèbes, ne tarda guère à se trouver l'obligé d'Hercule, qui très-jeune encore étouffa un lion énorme, effroi du Cithéron et de tous les parages environnants; aussi lui fit-il l'accueil le plus magnifique : il poussa l'hospitalité au point de mettre à sa disposition ses 50 ou 52 filles l'une après l'autre. Toutes, dit la fable, devinrent mères d'un jeune héros, à l'exception de l'aînée qui mit au monde deux jumeaux, et de la plus jeune qui fut sourde et aux ordres de son père et aux tendres sollicitations d'Hercule. En revanche, le fils d'Alcmène décida que puisque, comme Minerve, elle tenait à sa virginité, elle resterait vierge éternellement et lui servirait de prêtresse. En effet, les desservantes des temples d'Hercule devaient passer pour vierges. Chez quelques mythologues, la plus jeune des Thespiades n'est pas exempte du sort commun. On s'est beaucoup occupé du temps que mit Hercule à ce bizarre exploit, compté par quelques arrangeurs pour un treizième travail. Les nombres en vogue sont une nuit, sept nuits, cinquante ou cinquante-deux nuits. On varie aussi sur le nombre, et quelquefois on n'admet que sept ou douze Thespiades. Ces variantes n'ont aucune valeur. Les Thespiades n'ont été imaginées que comme parèdres du dieu-soleil; et si elles ne sont les semaines personnifiées, du moins est-il sûr qu'autour du dieu-soleil on a voulu grouper des nymphes en même nombre que les semaines. Ces groupes de sept jours sont dans l'année solaire au nombre de cinquante-deux, dans l'année lunaire au nombre de cinquante. Quant au chiffre des nuits et des jours, nous savons qu'en mythologie cosmogonique ou sidérique, nuit, jour, désignent un laps de temps indéterminé, et les nombres 7, 50, déposent d'une vague souvenance du nombre de jours qu'il y a dans la semaine, du nombre de semaines qu'il y a dans l'année. Nous ne donnons pas ici la prolixe et sèche nomenclature des Thespiades et de leurs fils, on la trouvera dans Apollodore. Disons seulement que le nom de Thespiades s'applique et aux mères et aux fils, et que deux de ces rejetons d'Hercule allèrent se fixer à Thèbes, tandis que sept restèrent dans Thespie, et que les autres, par ordre de l'oracle, suivirent Iolas en Sardaigne.

THESPROTE, Thesprotus, Θεσπρωτός : 1° héros éponyme des Thesprotes, en Epire; 2° un des 50 Lycaonides. Cette synonymie des deux princes est un nouvel indice de la consanguinité des deux races thesprotienne et arcadienne (l'une et l'autre pélasgiques). Le premier Thesprote, à coup sûr le moins important des deux (puisque le Lycaonide indique un fait curieux, les Thesprotes en Arcadie), passe en mythologie pour un roi de la Thesprotide en Epire :

il donna l'hospitalité à Thyeste, banni de l'Argolide, et à sa fille Pélopée. Bientôt Atrée parut à la cour de ce prince du Nord; et charmé de la beauté de sa nièce, qu'il ne connaissait pas et qu'il prit pour la fille de Thesprote, il la lui demanda en mariage. Thyeste, qui avait, à son insu ou autrement, violé sa fille, permit à Thesprote de la lui accorder, et Atrée rentra triomphant dans Argos, mari de la fille de son ennemi, enceinte, et enceinte de son père!

THESSALE, THESSALUS, Θεσσαλός ou Θετταλός, héros éponyme de la Thessalie, passe vulgairement pour un fils d'Hercule et de Chalciope (dont le père était roi de Cos). Il eut deux fils, Philippe et Antiphe, qui allèrent au siège de Troie. Trois autres THESSALE furent: 1° un Thesprote qui s'empara du pays des Myrmidons, 2° un fils d'Hémon, 3° un fils de Jason et de Médée (suivant Diodore, il échappa au glaive cruel de sa mère et reconquit Iolchos, jadis empire d'Eson, sur les descendants d'Acaste).

THESTIADES: 1° *V.* THESPIADES; 2° Plexippe et Toxée. On peut aussi donner ce nom à la mère de Méléagre, Althée; à celle d'Hélène, Léda: mais celles-ci s'appelleraient Thestias, et chaque frère se nomme Thestiade.

THESTIUS, roi d'Etolie, fils d'Agénor (ou de Mars) et de Démonice (ou Androdice, ou Pisidice), eut d'Eurythémis (ou Laophonte, ou Leucippe, ou Déidamie) trois filles, Althée, Léda, Hypermnestre, et deux fils, véritables Dioscures de Pleuron, Plexippe et Toxée, autrement Eurypile, ou Euripe et Iphicle. — Les aventures de ses fils et de ses filles sont racontées aux art. ALTHÉE, MÉLÉAGRE, etc. Disons seulement ici qu'il donna l'hospitalité à Icarius et Tyndarée, et que plus tard ce dernier reçut de lui la main de Léda. — Thestius se confond avec ces antiques fondateurs d'empires qui sortent des eaux, et, après une courte apparition terrestre, se replongent dans les eaux. Le fleuve Achéloüs avait porté son nom, car Thestius s'était jeté dans ses flots; et l'on ajoute que cet acte de désespoir lui fut inspiré par le spectacle inattendu, incroyable, que le palais lui offrit au retour d'un voyage à Sicyone.... son fils Calydon dans les bras de sa concubine favorite.

THESTOR, fils d'Idmon et de Laothoé, ou d'Apollon et d'Aglaïa, eut deux fils, Calchas et Théoclymène, deux filles, Leucippe et Théonoé. Un jour des pirates ravissent celle-ci et la vendent à Icare, roi de Carie. Désolé de la perte de sa fille, Thestor s'embarque, poursuit le corsaire; un coup de vent, un naufrage le jettent sur les côtes de Carie. Le roi le fait mettre en prison. Leucippe, qui n'a plus de nouvelles de son père, consulte l'oracle, et par son ordre se déguise en jeune prêtre d'Apollon, arrive en Carie, inspire un vif amour à Théonoé, se refuse à l'expression de sa tendresse; Théonoé le fait charger de chaînes et prononce l'arrêt de sa mort. Thestor reçoit le glaive de sa main pour exécuter ce meurtre, et s'écrie, en entrant dans la prison qui doit être le tombeau du jeune prêtre, qu'il est encore plus à plaindre, lui qui a perdu ses deux filles, Leucippe et Théonoé; et dans son désespoir il va se tuer lui-même. Leucippe à ces mots reconnaît son père, arrache le poignard de ses mains, et court, armée de l'acier homicide, à l'appartement de Théonoé pour lui ôter la vie. Celle-ci résiste; Leucippe appelle à grands cris Thestor à son

secours. « Thestor ! s'écrie Théonoé, je suis sa fille ! » Icare, informé de cette rencontre, renvoya le vieillard et ses deux filles dans leur pays.

THÉTIS, la plus belle des Néréides, fut d'abord recherchée par Apollon, par Neptune, par Jupiter ; mais un vieil oracle de Thémis portait que le fils de Thétis serait plus grand que son père, et tous les dieux retirèrent les uns après les autres leur demande. Il ne resta d'amants à Thétis que de simples mortels. Le roi phthiote Pélée demanda sa main avec ardeur. Thétis prit comme Protée diverses formes pour échapper à sa recherche ; il fallut que Pélée la vainquit, la domtât, la chargeât de chaînes, pour l'amener à ce mariage. Les noces eurent lieu sur le Pélion, et tous les dieux, sauf la Discorde, y furent invités (*Voy.* ERIS). C'est alors que cette fatale déité jeta sur la table la pomme qui portait pour inscription : « A la plus belle. » — Thétis fut mère d'Achille. Quelques mythologues disent qu'avant ce céleste rejeton elle eut six enfants, qui tous périrent lors de leur naissance. On se rappelle ici Kansa égorgeant les sept premiers enfants de sa sœur Dévaki avant de mettre au monde Krichna. On a dit aussi que chaque fois que Thétis devenait mère, elle plongeait les nouveau-nés dans une chaudière bouillante, ou les jetait dans le feu, pour éprouver s'ils étaient mortels. Achille seul échappa, encore fut-ce grâce à son père qui vint le retirer de la fournaise ou de la chaudière ; il en fut quitte pour un talon brûlé. La légende la plus en vogue montre Thétis plongeant son fils dans les eaux du Styx, pour le rendre invulnérable. Il obtient en effet cet heureux privilège, excepté au talon ; car c'est par là que le tenait sa mère. Du reste, on sait qu'Achille dans Homère n'est point invulnérable. Dans l'Iliade, c'est Thétis qui va supplier Jupiter de venger par la ruine des Grecs l'injure faite à son fils. Patrocle mort, elle va demander à Vulcain des armes divines pour ce fils chéri. Plus tard elle pleure avec les Néréides sur son corps, l'asperge d'ambrosie et le transporte aux îles Heureuses. — Thétis avait, selon la légende de l'Iliade, rendu un service essentiel à Jupiter dans une occasion importante : ce maître des dieux s'attendait à livrer combat aux habitants de l'Olympe ligués contre lui, quand tout à coup Egéon le Centimane vint s'asseoir avec ses cent bras, ses cent mains et ses cent musculeux poignets, sur le marche-pied de son trône ; il intimida tellement les autres dieux, qu'ils n'osèrent donner le signal de l'attaque. C'est Thétis qui avait engagé le Centimane à se rendre au ciel. Peut-être faudrait-il en faire honneur à l'océanide Téthys. Du reste nous nous sommes prononcés sur les rapports que Thétis et Achille offrent avec Téthys et Achéloüs. Thétis avait à Sparte un temple célèbre par une statue talismanique de la déesse.

THEUADA (LES) sont dans les croyances siamoises les habitants des neuf sphères supérieures (Souargas samskrits). Ce nom semble le même que Dévatas, expressions génériques qui prises à la lettre par beaucoup de mythologues comprennent les Dévas, dieux bons, et les Daitias, dieux mauvais.

THEUTATÈS. *V.* TEUT.

THIA, une des Titanides, épousa Hypérion et en eut Hélios, Sélène, Ros (*Voy.* HYPPÉRION).

THIAS, dieu phénicien ou babylonien, fut père de Smyrne et commit un inceste avec elle. — Le mot d'in-

ceste est déplacé ici. On sait combien les théogonies orientales sont fécondes en pères-époux, et Smyrne est la même que Myrrha.

THIASSE, géant scandinave, père de la déesse Skada.

THIÇA, déesse scandinave, femme de Thor, préside aux fonctions judiciaires; on la nomme aussi Diça. Comp. les DICEN, présidant aux destinées humaines.

THINILLE (THINILLUS, Θίνιλλος), ou THENELL, 25e dynaste mentionné sur le latercule d'Eratosthène, serait selon Gœrres le troisième Décan du Taureau, c'est-à-dire Rembomare (Atarph de Firmicus, et peut-être Ramanor d'Origène). Un coup-d'œil sur notre tableau des concordances entre la liste décanographique et celle des rois d'Eratosthène fera voir auxquels d'entre eux on a identifié Thinille. Le sens du nom de Thinille (selon Eratosthène) serait celui-ci : *Qui ajoute à la puissance de son père*.

THIONÉ, mère du cinquième Bacchus de Cicéron, est selon lui femme de Nisus.—Thioné, en rapportant ce nom au culte dionysiaque avec l'étroitesse d'esprit commune à tant d'écrivains systématiques, devrait s'écrire Thyoné (θύω, Thyades, etc.). Pour nous, nous n'y voyons que Dioné (Διώνη, Θιώνη), et cette Dioné est la déesse par excellence. Quant à Nisus, nous sommes trop familiarisés avec ce nom pour nous y arrêter. De Dia et de Nisos naît Dionysos.

THIOSIMARÉ (dans les listes grecques Θυωσιμάρης, d'où l'orthographe vulgaire THYOSIMARES), vingt-quatrième dynaste du latercule d'Eratosthène, tombe, selon Gœrres (*Mythengesch.*, t. II), avec Myrtéé, son prédécesseur, et Thinille, son successeur, dans le Taureau, qui est un des domiciles de Vénus, et dont il devient le second Décan. Dans cette hypothèse, le Thiosimaré humain n'est que l'Ero de Saumaise (Viroaso de Firmicus, ou Reinaor d'Origène). Comparez le tableau annexé à l'art. DÉCANS.—N. B. Ératosthène traduisait Thiosimaré par *fort soleil* (*V.* l'art. THINILLE).

THISBÉ (PYRAME et) appartiennent peut-être plus au roman qu'à la mythologie. Tous deux étaient de Babylone et s'aimaient de l'amour le plus vif. Leurs familles, divisées par des haines profondes, se refusaient à les unir ; ils prirent alors la résolution de s'enfuir, et se donnèrent rendez-vous sous un mûrier à quelque distance de la ville. Thisbé arriva la première; puis tout-à-coup, entendant rugir un lion, alla se cacher dans une retraite écartée. Le lion, dont la gueule béante était souillée de sang, broya, lacéra, ensanglanta le voile laissé par Thisbé dans sa fuite. Pyrame arrive : à la vue du sanglant trophée qui frappe ses yeux, et des vestiges de la marche du monstre : « Thisbé est morte ! » dit-il, et il se perce de son poignard. Au même instant Thisbé, qui s'est rassurée par degré et qui n'entend plus les rugissements du lion, revient et ne trouve que Pyrame mourant ; à peine les lèvres pâles de son amant murmurent-elles un faible adieu. Thisbé, après de vains soins prodigués à l'infortuné Pyrame, ramasse le glaive et confond son dernier soupir avec le sien. Jusqu'alors, ajoute le mythe, les mûres avaient été blanches ; c'est depuis ce temps que leur chair est noire et leur suc couleur de sang. — Nous reconnaissons bien ici le ton des légendes babyloniennes, toujours brillantes, coloriées, toujours parlant

de sang, de deuil et d'éblouissante blancheur. Du reste le blanc n'est pas exclusivement l'emblème du bonheur : souvent il indique le feu en furie, le rouge-blanc, en un mot l'incandescence. Hercule tuant l'enfant de Mégare est blanc de chaleur, est blanc de courroux. — Une fille du dieu-fleuve Asope donna son nom à la ville de Thisbé, en Béotie.

THISOA, nymphe arcadienne éponyme d'un bourg voisin de Parrhasie, figure comme nourrice de Jupiter avec Hagno et Néda.

THMÉI, déesse égyptienne qui, dans la planche XXVI du Panthéon égyptien de Champollion jeune, est caractérisée par la plume d'autruche fixée à sa coiffure au moyen d'un riche diadème, et qui obombre le dieu Ré-Tmou (réunion mystique de Tmou et de Fré) de ses ailes étendues, richement bariolées de bleu et de blanc. Le nom de Thméi signifiait justice ou vérité.

THO, une des formes du second démiurge (Fta) dans la religion égyptienne, était la terre personnifiée, et cependant ne passait pas, comme on pourrait le présumer, pour une divinité femelle ; au contraire, c'est le mâle par excellence. On voit ce dieu apparaître dans la cosmogonie après les opérations démiurgiques de Fta. Knef n'avait produit que l'œuf du monde ; Fta, l'organisateur, en sortit, et, grâce à lui, l'immense mélange commença à être moins confus : les substances légères, les fluides aériformes, les principes ignés et impondérables s'élançaient à de hautes distances dans l'espace ; les eaux et la terre restèrent en bas, et bientôt on distingua Tho, la terre, de Potiri, le ciel. Tho n'est qu'une forme de Fta lui-même, qui, comme tel, porte le scarabée, symbole du monde et emblème constant de la génération. Comp., entre autres, un magnifique Canope en basalte vert de la villa Albani, figuré dans Winckelmann, *Hist. de l'art*, t. I, pl. 15. La tête et les pattes de l'insecte soutiennent un globe sacré (le monde) flanqué de deux ourées. On dit aussi Thoré ou Toré au lieu de Tho.

THOAS : 1° père d'Adonis et de Myrrha ; 2° roi de l'île de Lemnos, époux de Callicopis que séduisit Bacchus, qui pour adoucir son courroux lui apprit à faire du vin et même lui donna les royaumes de Cypre et de Biblos : père d'Hypsipyle, Thoas fut seul sauvé par elle du massacre des hommes, mais il fut obligé de quitter Lemnos, et alla retrouver un autre royaume dans Chio ; 3° roi de la Chersonèse Taurique, contemporain d'Iphigénie, et auteur de cette loi qui condamnait à être immolé aux pieds des autels tout étranger que la tempête porterait sur les côtes ; 4° fils d'Icarius ; 5° fils de Jason et d'Hypsipyle ; 6° fils d'Ornithion et petit-fils de Sisyphe ; 7° fils du roi calydonien Andrémon, et chef des bandes étoliennes qui vinrent à Troie portées sur quarante vaisseaux (Virgile le fait entrer dans le cheval de bois) ; 8° Troyen tué par Ménélas ; 9° chef troyen tué en Italie, à la suite d'Énée.

THOCNE, THOCNUS, fondateur de Thocnie et un des cinquante Lycaonides.

THOÉ : 1° Océanide, 2° Amazone. — Ce nom veut dire agile.

THOK, magicienne scandinave qui, seule au monde, refusa de pleurer Balder, le plus beau des Ases, et empêcha ainsi sa résurrection, est une incarnation de Loke.

THOLAD et THOLATH. *Voy.* ACHTORET, LIII, 43.

THOMIS ou **TOMI**, deuxième suivant des trois décans de la Vierge dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra, est représenté avec des cornes de bouc que surmonte un disque : le sceptre à tête de coucoupha est dans sa main gauche; trois étoiles autour de sa tête indiquent en lui un personnage sidérique. Il suit immédiatement un autre personnage de même classe, que la légende hiéroglyphique voisine nomme Topit. Comp. DÉCANS.

THONI ou **THON**, peut-être nom de Fta. Une ville de l'Égypte inférieure s'appelait Thoni, et l'Odyssée (IV, 227) y place un roi Thonis (*V.* ce nom) et une reine Polydamna qui instruisit Hélène à exprimer et à préparer le suc des plantes. Creuzer (*Symb. u. Myth.*), en soupçonnant que Thon ou Thoni est la vraie racine du mot Tithon, en conclut que dans la haute doctrine égyptienne Tithon et Memnon auraient été les protecteurs suprêmes de l'Égypte.

THONIS, Pharaon (ou gouverneur d'Égypte), suivant les uns livra ce pays à Pâris; suivant les autres retint Hélène fugitive sur sa terre, renvoya Pâris en Troade, et rendit la reine de Sparte à son époux quelque vingt ans après (*Voy.* HÉLÈNE).

THONIUS, Centaure, fils d'Ixion et de la Nue.

THOON : 1° le même que Thonis; 2° géant tué dans la Gigantomachie, ce que les poètes exprimèrent en disant que les Parques l'assommèrent de leurs massues de fer; 3° fils de Phénops et frère de Xanthe (et comme lui victime du bras de Diomède); 4° Troyen tué par Ulysse.

THOOSA, nymphe aimée de Neptune, en eut Polyphème. On la donne comme fille de Phorcys.

THOR (autrement ASA-THOR, l'*Ase-Thor*, et AKE-THOR, l'*Aigle-Thor*, célèbre dieu scandinave, fils aîné d'Odin et de Frigga, préside à l'air, aux saisons, aux variations de la température, aux orages. C'est lui qui lance la foudre. Protecteur des hommes dont il écarte les mauvais génies et les géants, il a souvent à déjouer des prestiges, des pièges, à surmonter de rudes épreuves. Il livre de temps à autre des combats à toute outrance au grand serpent Iorgourmandour et le terrasse, mais il ne le tuera qu'au jour de la destruction du monde. Lui-même, immédiatement après ce triomphe, tombera et rendra le dernier soupir, asphyxié par les flots de poison que vomira le reptile à l'agonie. Ses deux fils, Mod et Magour, lui survivront, et, après la rénovation du monde qu'aura détruit le feu, habiteront de nouveau les plaines d'Ida. — Le Taranis des Celtes est-il le même que Thor? On l'ignore. Dans tous les cas, il est certain que Thor ne peut être comparé à Jupiter. Il n'a d'analogue dans la mythologie romaine et grecque qu'Hercule-Mars, et même Hercule-Mars Astrochyton (à tunique étoilée). En effet, on le représentait souvent la tête couronnée d'étoiles. De neuf en neuf ans on lui sacrifiait en janvier quelques hommes, quelques chevaux, quelques chiens et quelques coqs. Cette espèce de quadruple hécatombe fut, dit-on, abolie de bonne heure, et il ne resta de la fête que les réjouissances et de larges festins (le nom de la fête était Ioul, et son époque normale le solstice d'hiver). Thor habite Troudouangour (asile contre la terreur), et a dans cette région un palais composé de 540 salles; il est porté sur un char que traînent deux boucs. Des gants de fer couvrent ses mains; il est armé de la massue Iolner, qui brise les

têtes des géants, et qui revient d'elle-même au bras qui l'a lancée; et le baudrier de vaillance, en ceignant ses flancs osseux et souples, augmente ses forces de moitié.

THORAMIS, grand dieu des habitants de la Bretagne (Grande-Bretagne actuelle), a été comparé au Jupiter des anciens.

THORNAX, Θόρναξ, héroïne éponyme du mont Thornax (en Argolide), appelé depuis Coccygie (en mémoire de la métamorphose de Jupiter en coucou), était la femme de Japet et la mère de Buphage.

THORNGARDSOUK, héros groenlandais, préside aux tempêtes et aux frimas, et pourtant n'est pas regardé par ces peuples habitués au froid comme un être de mauvais augure. Il apparaît souvent sous les formes de l'ours blanc et de la baleine. Lorsqu'il conserve la forme humaine il porte à la main une massue de fer.

THORRON, dieu des Scandinaves, avait, dit-on, régné dans la Gothie et la Finlande, et institué en l'honneur des dieux une fête dans laquelle on sacrifiait une génisse. Cette fête, qui revenait en janvier, subsista jusqu'à l'établissement du christianisme, et Thorron fut associé par la vénération des peuples aux dieux qu'il avait recommandés aux hommages des peuples du Nord. Un mois islandais porte encore aujourd'hui le nom de Thorron.

THOTH (ou Toth sans aspiration initiale), assez souvent Thoyth, Thouth, Theut, est un dieu égyptien que les Grecs appelèrent Hermès (car il nous semble peu probable que ce dernier nom soit d'origine égyptienne). Il semble difficile de se faire de Thoth une idée précise, tant à cause de la multiplicité de ses caractères, qu'à cause du peu de conformité des traditions. Toutefois, nous croyons que l'analyse philosophique de ses caractères suffit pour faire évanouir la plus grande partie des difficultés. Nous avons déjà trouvé le nom d'Hermès dans plusieurs légendes. Ainsi dans l'histoire d'Osiris, lorsque ce roi législateur part pour des conquêtes lointaines, on voit Hermès rester en Egypte auprès d'Isis en qualité de conseiller, et l'aider de ses avis, soit pour l'administration du royaume, soit pour étouffer la révolte de Typhon. Il est l'âme de cette régence dont Hercule (suivant les mêmes mythes) est le bras. Quelquefois Isis est présentée comme son élève. Une colonne hiéroglyphique de Nysa en Arabie fait dire à la déesse : « Je suis Isis, la reine de ce pays, instruite par Hermès ; les lois que j'ai données, nul ne saurait les abolir, etc. » Plus tard encore, c'est Hermès qui donne à Isis, en remplacement de la couronne que lui a ravie Haroéri, deux cornes de biche. D'autre part, Hermès nous est présenté comme un personnage divin totalement au-dessus des formes humaines : nous le voyons en rapport avec Rhéa (Nefté), Hélios (le soleil), et Crone. Ce dernier entretenait une liaison criminelle avec l'épouse du Soleil : le dieu instruit de l'infidélité de Rhéa la maudit, et proclame que nulle année, nul mois ne la verra accoucher du fruit qu'elle porte dans son sein. Rival de l'époux et de l'amant, Hermès épargne à Rhéa les suites fatales de cette malédiction : il joue aux dés avec la Lune, et, constamment heureux, lui gagne la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année, qui jusqu'alors n'en avait eu que trois cent soixante, et de ces trois cent soixante soixante-douzièmes il forme cinq jours qui, à proprement parler, sont hors de l'année, et dont

l'ensemble trop court ne peut former un mois. C'est pendant ces cinq jours que Rhéa se délivre successivement d'Osiris, d'Isis, d'Haroéri, de Typhon, de Nefté (*Voy.* Plutarque, *Isis et Osir.*). De ces deux traditions, l'une fait en quelque sorte d'Hermès un personnage semi-humain, contemporain et coadjuteur de la famille osiridique; l'autre lui assigne un rôle plus bas et une existence plus ancienne : il se trouve mêlé à des dieux du premier et du second rang, Rhéa (Nefté), le Soleil (Fré), Crone (Remfa), la Lune (Pooh). Quelques traits conservés par Eusèbe (*Prép. év.*), d'après Sanchoniaton, semblent préparer la fusion des deux systèmes. Ainsi Hermès est le conseiller et le ministre de Crone : c'est lui qui le décide à prendre les armes contre ses ennemis, et qui par une harangue éloquente rassemble un nombre considérable d'amis autour de lui. Crone le récompense en lui conférant l'autorité royale en Égypte. Des traditions plus circonstanciées lui attribuaient l'invention de l'écriture alphabétique, de la grammaire, de l'astronomie, des mathématiques, des périodes du temps, de la géographie, de la musique, du commerce, de la lyre, des monnaies. C'est Hermès qui avait donné les lois à l'Égypte, c'est Hermès qui avait poli le langage informe et grossier des premiers habitants de cette terre sacrée; c'est Hermès qui avait institué les castes, et qui avait réglé la hiérarchie sacerdotale : Hermès était le prototype et le modèle des prêtres, comme Osiris celui du roi. En continuant sur de telles données, on arriva à mettre sur le compte d'Hermès l'invention et le perfectionnement de toutes les sciences; puis à proclamer qu'Hermès avait écrit les livres dont, plus tard, on ne manqua pas de donner les titres, et que les faussaires du 3ᵉ et du 4ᵉ siècle composèrent de toutes pièces, et colportèrent comme ouvrages émanés de la plume d'Hermès. De là le nombre immense des livres hermétiques mentionnés par l'antiquité. De là aussi, puisque tant d'inventions et tant d'écrits ne pouvaient être rapportés à un seul homme, les hypothèses gravement ridicules des modernes anti-allégoristes sur la pluralité des Hermès. Selon St-Clément d'Alexandrie les livres attribués à Hermès par les Égyptiens mêmes étaient au nombre de quarante-deux. Probablement ils n'étaient jamais livrés aux profanes. Les prêtres seuls avaient le droit d'y lire, et d'y apprendre les principes des sciences. De ces quarante-deux livres, trente-six étaient censés contenir la philosophie; les six derniers étaient relatifs à la médecine. Quoique nous n'ayions pas l'indication précise des titres de chacun des trente-six livres philosophiques, nous les voyons se diviser dans St-Clément en quatre groupes assez nettement marqués. Ce sont : 1° quatre livres d'astrologie (ordonnance des étoiles fixes, conjonctions et illuminations du soleil et de la lune, enfin levers des astres, c'est-à-dire très-probablement tables paranatellontiques); 2° douze livres sur l'hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, la marche du soleil et de la lune et des cinq planètes, la chorographie de l'Égypte, la description du Nil, les cérémonies religieuses avec les lieux qui leur sont consacrés, la mesure et la nature de tous les objets employés dans les sacrifices; 3° dix livres où il était traité des honneurs que l'on doit aux dieux et de la dévotion égyptienne (comme sacrifices, prémices, hymnes, prières, processions, fêtes, etc.), et peut-être

aussi de tout ce qui concernait la moschosphragistique, c'est-à-dire l'éducation et l'art de préparer et de sceller les victimes (τὰ μοσχοσφραγιστικά : comp. Chérémon dans Porphyre, *Abstin.*, IV, 7 de l'édit. Rhœr.); 4° dix livres sacerdotaux proprement dits, qui traitaient des rois, des dieux et de toute la doctrine du sacerdoce. Les six livres qui formaient la section médicinale, et dont l'étude était enjointe aux pastophores, traitaient de la structure du corps, des maladies, des instruments chirurgicaux, des remèdes, des yeux et surtout de leurs affections, enfin des incommodités particulières aux femmes. Toutefois, les termes dont use St-Clément semblent indiquer un nombre d'ouvrages plus considérable; et en effet les anciens citent plus de quarante-deux livres hermétiques. On voit même des écrivains les porter à vingt mille (Prichard, *Analys. of Ægypt. myth.*, p. 6 et suivantes; Gœrres, *Mythengesch.*, t. II, p. 340 et suiv.); de là le nombre mystique ou allégorique de trente-six mille ou trente-six mille cinq cents, sur lequel nous reviendrons plus tard, mais que dès à présent nous pouvons signaler comme n'étant pas relatif à ses ouvrages véritables. Quelque opinion que nous nous fassions sur ces livres, un fait saillant domine toutes les autres circonstances, c'est le rôle d'Hermès comme compilateur religieux et scientifique par excellence. Auteur ou non des premiers ouvrages qui portent son nom, il est si bien identifié par les croyances égyptiennes à ces ouvrages, que ceux qui viennent ensuite, et qui en sont ou le commentaire ou la continuation, sont censés émaner de lui. Toute littérature, toute science, tout code écrit, en d'autres termes toute législation, toute philosophie, toute organisation de rites religieux, vient d'Hermès, est écrite par Hermès. Les traits épars de la légende osiridique n'infirment point la conclusion précédente. Si là Hermès n'est plus le scribe sacré et l'homme de la science, il est encore le législateur des peuples, l'instituteur d'Isis. Là, comme dans la rédaction des livres saints, c'est l'intelligence se manifestant par des actes: naguère elle se manifestait par des écrits. Ce sont deux formes diverses, mais parallèles de l'intelligence. Ainsi un *simple* coup-d'œil jeté sur quelques points de la tradition nous fait arriver à soupçonner que Thoth ou Hermès n'est autre chose que la sagesse, l'intelligence. Il nous reste à vérifier ce soupçon, à déterminer le caractère de cette personnalisation spirituelle, et à la distinguer des personnalisations du même genre; par exemple, de Neith, cette fille-épouse de Knef, assimilée par les anciens à Minerve. Sur le premier point il ne peut exister d'incertitude. Évidemment Hermès remonte à une antiquité si haute, qu'il faut renoncer à le placer dans les temps historiques, et même parmi les êtres humains. D'autre part, c'est bien l'écriture avec toutes les connaissances dont elle est le véhicule qui forme son attribut et sa fonction caractéristiques. Suivant les fragments de Manéthon dans le Syncelle, Thoth, le premier Hermès, avait inscrit, avant le cataclysme, sur des stèles ou colonnes, en hiéroglyphes et en langue sacrée, les principes des connaissances. Après le cataclysme, ces premiers livres sacrés furent traduits en écriture hiéroglyphique et en langue vulgaire par le fils d'Agathodemon, le second Hermès, père de Tat. Thoth, deux fois grand, incarnation d'Hermès Trismégiste (trois

fois grand), fut le conseiller de la dynastie osiridique sur la terre, donna des noms à tous les objets, et par conséquent fut l'inventeur du langage articulé, enfin initia l'espèce humaine aux arts, à la religion, etc. Pour Neith-pensée, elle se distingue de Thoth, 1° en ce qu'elle n'est pas simplement intelligence (Νοῦς ou Λόγος), mais intelligence-volition-énergie; 2° en ce que l'on reconnaît en elle les traces d'émanation et d'intelligence. Un dieu l'accompagne pour accomplir ce qu'elle projette, ce qu'elle veut, ce qu'elle l'excite à faire : un dieu fut avant elle, et lui a donné naissance; un autre dieu la suivra, continuera la série des émanations divines, et concourra à la réalisation des œuvres de Neith. Il n'en est pas ainsi de Thoth. Il semble se suffire complètement à lui-même; ce que Thoth Trismégiste décrète et commence, Thoth Dismégiste l'accomplit: Thoth ne s'émane qu'en Thoth, n'a de prédécesseur que Thoth, de successeur que Thoth. Cependant n'imaginons point avec plusieurs modernes qu'on ait explicitement admis trois ou quatre Thoth. Il n'y en a eu que deux, le supérieur et l'inférieur, et *a priori* le même est tour-à-tour supérieur ou inférieur, selon que celui à qui on le compare joue un rôle plus haut ou plus bas. Les spiritualistes égyptiens, au dire du moins de l'école néoplatonicienne, concevaient l'essence suprême 1° comme intelligence subsistant par elle-même, irrévélée et non encore démiurgique; 2° comme intelligence démiurgique, supérieure et antérieure au monde (idées prototypes); 3° comme intelligence contemporaine du monde bloc unique (τὸ πᾶν), en d'autres termes, comme intelligence indivise et âme du monde; 4° comme intelligence divisée dans tous les membres du grand tout, et les dotant chacun d'un moi, d'une individualité propre. Supposons ici que cette intelligence soit Thoth, nous verrions successivement se dérouler à nos regards un Thoth Ier irrévélé et Thoth II se révélant en idées prototypes; puis un Thoth Ier démiurge préformateur à idées prototypes, et Thoth II âme du monde; enfin un Thoth Ier âme du monde, et Thoth II âme divisée de chaque partie du monde. Là, Thoth II se scinde encore; et le dieu qui soupçonne les sciences, et en jette les premiers éléments, est Thoth Ier, tandis que le nom de Thoth II n'est plus donné qu'à celui qui perfectionne. L'image de Thoth I et II se trouve à chaque instant sur les monuments. Celle de Thoth Trismégiste se distingue par la tête d'épervier (Champollion jeune. *Panth. égypt.*, pl. XV, XV *a*, XV *b*). Son emblème le plus vénéré était le disque rouge ou vert ailé investi de deux ourées, consacré souvent à Icton et à Amoun-Knoufi (*Desc. de l'Eg.*, t. III, pl. XXXVI, 5). Là encore se reconnaissent les éléments caractéristiques de déités suprêmes : le disque rouge rappelle Fré; les ailes sont celles de l'épervier dédié aux grands dieux; les ourées appartiennent aux dieux-rois. Au lieu de la tête de l'épervier, Thoth II ou Thôouti ne porte que celles de l'homme, du cynocéphale et de l'ibis. Celle de l'homme y est moins fréquente; on en reconnaît une dans la galerie du temple de l'ouest à Philes (pl. XXII, 2 du t. I de la *Desc. de l'Eg.*). La tête d'ibis semble surtout appartenir au Thôouti civilisateur; celle du cynocéphale au Thôouti en rapport avec la lune. Toutefois ces rapprochements

souffrent de l'exception. L'attitude la plus ordinaire de Thoth II consiste à marquer l'année de la période panégyrique sur le sceptre dentelé auquel d'ordinaire est suspendu le caractère symbolique des panégyries (Voy. *Desc. de l'Eg.*, t. I, pl. XXIII, 1, XXII, 2). Quelquefois il est représenté par le cynocéphale même: tel est celui de la pl. XXX f. du *Panth. ég.*, tiré des sculptures d'Edfou et gravé pour la première fois dans la *Desc. de l'Eg.*; le même ouvrage (t. I, pl. XIII, 3) en présente un autre qui, assis et dans une attitude très-expressive, inscrit à l'aide du stylet des caractères sur des tablettes qu'il tient à la main. Du reste on rencontre par centaines des Thoth cynocéphales en bronze, en pierre et en terre émaillée, dans les ruines égyptiennes et dans les hypogées. L'image d'Ooh-Thôouti (*Panth. égypt.*, pl. XXX g) ci-dessus mentionnée joint à la tête d'ibis le disque avec l'amphicyrte lunaire (*Voy.* Poou). Comme tel, le dieu dut être porté dans une même bari ou barque sacrée avec Pooh; et en effet, la pl. XIV *g* de Champollion jeune en présente une qui est dédiée, dit la légende, à Ioh-Thôouti. Dans l'Amenti, Thoth II semble affectionner plutôt la tête de l'ibis noir (Heiriz des Arabes) que celle de l'ibis blanc. Assez souvent il se tient devant la balance terrible dans laquelle Osiris s'apprête à peser les âmes. Sa main gauche porte la tablette rectangulaire dans laquelle on a reconnu la palette des Egyptiens; le pinceau qu'il tient de l'autre, la palette et un vase dans lequel le scribe infernal ou puise de l'encre ou délaie les couleurs, forment par leur ensemble le groupe hiéroglyphique tropique qui exprime les idées écrire, écriture. Champollion a reconnu de plus que le signe inscrit par Thoth psychopompe sur la palette était un des hiéroglyphes qui reviennent à l'S; mais jusqu'ici il n'a point tenté d'expliquer le sens de cette initiale. On peut remarquer que, dans les longues scènes funéraires, Thoth se trouve perpétuellement avec Anbo, et en conséquence distinct de lui. Cette circonstance, tout en démontrant victorieusement que les deux dieux diffèrent, ne prouve pas que le second n'est point une émanation directe. On voit dans le sacre d'un Lagide (*Desc. de l'Eg.*, t. I, pl. X, 2) les deux Thoth se réunir pour épancher sur la chevelure royale l'eau divine qui la consacre; et quand la tête d'épervier d'un côté, celle de l'Abouhannes de l'autre, ne mettraient pas sur la voie de l'explication véritable, les légendes hiéroglyphiques (Thoth, dieu grand, seigneur suprême, pour l'hiéracocéphale; Thôout, seigneur des divines écritures, pour l'ibiocéphale) ne pourraient laisser le moindre doute. Thoth ayant été aux yeux des Egyptiens le prêtre-modèle, nous ne pouvons terminer cet article sans dire quelques mots de l'organisation et du rang de la caste sacerdotale. En Egypte, comme encore de nos jours aux Indes, la répartition de la population en castes était l'institution fondamentale. Les prêtres qui l'avaient fondée, et qui, la présentant comme l'œuvre de Thoth, aspiraient à la rendre éternelle, n'avaient pu manquer de s'y attribuer la première place. Les guerriers, divisés en deux tribus (les Hermotybiens et les Calasyriens), les cultivateurs, artisans et marchands, les mariniers ou bateliers, les pasteurs, tous étaient au-dessous des chefs de la caste sacerdotale, à laquelle il ne manquait que la royauté; encore est-il certain qu'à une époque reculée

plusieurs des royaumes partiels que contenait l'Egypte avaient été régis par des membres de cette caste. Plus tard celle des guerriers s'empara du pouvoir; mais alors même les ministres du ciel, dépossédés de la puissance temporelle, eurent l'art d'établir que le prince, par le fait seul de son avènement, faisait partie de leur corps. Par-là le nouveau souverain entrait avec eux en communauté de privilèges et de devoirs. De là sans doute l'initiation solennelle des rois et le sacre; de là ces qualifications pompeuses et dévotes de fils d'Amoun, d'aimé d'Osiris, d'enfant de Fré, et mille autres que les Ptolémées et les autocrates romains, non moins que les antiques Pharaons, prennent officiellement dans les monuments. Les prêtres étaient, avec les rois et la caste militaire, les propriétaires du sol. Chaque grand collège, comme chaque temple, avait son patron céleste auquel il était consacré, son grand prêtre qui le présidait, ses domaines affranchis de toute taxe, ses revenus et son trésor. En outre, chaque prêtre, comme individu, pouvait posséder des biens à lui. Enfin les hauts emplois, les fonctions lucratives, toutes les places qui supposaient des connaissances et quelques habitudes scientifiques étaient le lot des prêtres. Peu développés sous le rapport de la culture intellectuelle, les guerriers ne purent être que leurs instruments; et les plus hauts officiers ne furent dans l'état que des Djom, des Hercule aux bras robustes dont, Hermès nouveaux, ils dirigèrent les efforts. Et ainsi se réalise sur la terre ce mythe d'Osiris et d'Isis à qui la légende donne Hercule pour général, Thoth pour conseiller : ce sont tout simplement ses braves et ses sages. Mais, dit-on, lorsque Osiris et Isis civilisent l'Égypte par l'agriculture et par des institutions religieuses, c'est Thoth qui est l'auteur premier de la civilisation; ses conseils, changés en décrets par la puissance souveraine, deviennent les faits dont se réjouit l'Égypte. Faut-il, de cette histoire évidemment allégorique, et dans laquelle Thoth est le corps sacerdotal entier, conclure que l'Égypte dut sa civilisation aux prêtres? C'est un problème que toutes les vraisemblances s'accordent à faire résoudre affirmativement. Que la civilisation partie de l'Orient se soit répandue, de proche en proche, des Indes jusqu'à la vallée du Nil inférieur, ainsi que le veulent Heeren, Creuzer et presque tous les savants allemands, ou que, comme le présument Champollion, Guigniaut, etc., elle ait eu Méroé, les monts de la Lune, en un mot l'Afrique pour berceau, tout annonce qu'une tribu privilégiée, dépositaire des notions rudimentaires que le monde enfant appelait science, et par-là même censée interprète et ministre de la divinité, étendit son empire le long du Nil par la création d'oracles et de sanctuaires autour desquels se groupèrent peu à peu les populations nomades. La totalité de la caste se subdivisait en plusieurs classes, dont les noms et les attributions ne sont pas exactement connus. La première était celle du prophète dont le chef (*archipropheta* d'Apulée, *Ane d'or*, II, p. 158, éd. Oudend.; comp. Sturz, *de Dial. Alex.*, p. 112) semble avoir porté en égyptien le nom de Piromi, le bon, le noble par excellence (Hérodote, II, 143): c'était aussi le nom de l'Être suprême. Venaient ensuite les hiérogrammates ou scribes sacrés qui, dans les cérémonies saintes, paraissaient avec

des plumes sur la tête, un livre et une règle dans les mains avec de l'encre et un calame; les Noémons; les Stolites (chargés du vestiaire); les Horoscopes (astronomes-astrologues) et les Chantres. Les Pastophores, les Néocores, les Zacores, les Comastes fermaient cette nomenclature, et remplissaient toutes les fonctions subalternes. Il est certain, quoi qu'on en ait dit, que des Hiérodoules ou servantes sacrées étaient attachées aux temples (*Voy*. Diod. de Sic., I, § 44; l'inscription de Rosette; Perse, V, 186; Juvénal, VI, 488, Adrian, *die Pristerinnen der Griechen*). Toutefois, il ne faut pas les regarder comme de véritables prêtresses. Comparez, sur toute l'organisation sacerdotale, ainsi que sur les ablutions, les costumes, etc., Jablonski, *Voc. Æg.* et *Opusc.*, II, p. 349; Prichard, *an Analys. of æg. my.*, p. 388, etc.; Zoëga, *Obel.*, p. 505, etc.; Heyne, *Comm. Soc. Gœtt.*, p. 276, etc.

THOUÉRI (Θούερις, en latin Thueris), une des concubines de Typhon, passa, lors de la défaite de ce génie du mal, entre les mains d'Haroéri qui la mit au nombre de ses femmes (*Voy*. Jablonski, *Panth. ægypt.*, part. III, 112-130). Thouéri au fond est une forme de Nefté ou Nephtys, sœur et femme de Typhon. Comme cette divinité, elle est en rapport avec le génie du mal et le génie du bien : il y a seulement cette différence, que Nefté reçoit dans ses bras Osiris, tandis que Thouéri devient la femme d'Haroéri; mais on sait qu'Haroéri est moins un fils qu'une émanation, une forme d'Osiris. On assure que, poursuivie par un serpent, Thouéri se réfugia près d'Haroéri qui fit tuer le formidable reptile par ses suivants. En mémoire de cet épisode (qui rappelle les liaisons passagères de Nefté avec Osiris), les prêtres, dans une fête d'Haroéri, jetaient au milieu du temple un gros câble dont les sinuosités imitaient les replis du serpent, et le coupaient en tronçons. — On a regardé Thouéri comme le vent du midi (ou Simoum?) personnifié. Comp. Typhon.

THRACIE, Thracia, Θρακία ou Θρηκία, héroïne éponyme de la Thrace, est, selon les uns, une Titanide; selon les autres, une fille de l'Océan et de Parthénope. Une troisième légende la fait fille de Mars.

THRASE : 1° Thrasus, Θράσος, fils du roi de Délos, Anius, fut déchiré par ses chiens. C'est à cette occasion que les chiens furent bannis de l'île. 2° Thrasius, Θράσιος, devin cypriote qui, lors de la famine dont l'Egypte fut la proie sous Busiris, déclara que le fléau cesserait par l'immolation annuelle d'un étranger à l'autel de Jupiter. Busiris adopta son avis, et le prit pour première victime (*Voy*. Busiris).

THRASYMÈDE : 1° chef lycien tué par Patrocle au siège de Troie; 2° un des fils de Nestor et d'Anaxibie : alla aussi au siège de Troie.

THRAX, un des personnages mythiques qu'on donne comme Adam de la Thrace, passait pour fils de Mars et de Nérienè (*Voy*. ces noms et Thracie).

THRIES (les), Θρίαι, sont, dans quelques légendes, trois nymphes nourrices d'Apollon. — On donnait le même nom aux sorts que l'on jetait dans l'urne (R. : θρίον, feuille d'arbre). Les Thries-déesses ne seraient-elles pas la personnification de ces éléments de la divination? ne seraient-ce pas des devineresses? et n'est-ce pas par suite de cette idée que l'on en aurait fait les nourrices du dieu-prophète de

Délos? Une fête en l'honneur d'Apollon se nommait Thrio.

THRIM, géant scandinave que la mythologie qualifie de roi, fut tué par Thor.

THUÉRIS. *Voy.* Thouéri.

THURIOS ou THOURIOS (*l'énergique*) : 1° surnom de Mars; 2° géant qu'Hercule combattit et sans doute vainquit.

THUSSES, Thussi (Dusii des pères de l'Église), dieux inférieurs des Celtes, étaient probablement des espèces de Sulèves ou génies forestiers. On les compare aux Satyres.

THYESTE, Thyestes, Θυέστης, fils du roi d'Argos, Pélops, et d'Hippodamie, avait pour frère Atrée. Tous deux ensemble forment des Dioscures Pélopides ou Tantalides (car Tantale était leur aïeul). Mais leurs relations n'étaient pas, comme celles des Dioscures Tyndarides, devenues sous la plume des mythologues des miracles et des modèles d'amitié. Des haines sanglantes, de profondes rivalités les arment au contraire l'un contre l'autre. Atrée remplace son père sur le trône. Thyeste s'indigne de la félicité de son rival, et tente de ressaisir un empire dont moitié, dit-il, doit lui appartenir. Les poètes ont brodé un fait si simple, et l'Argolide dans leurs vers est devenue tantôt un bélier à toison d'or (Chrysomalle qui doit un jour sauver Phryxus des fureurs d'Ino), tantôt une femme, la belle Érope. Chrysomalle jadis avait été apporté par Mercure de la part de Jupiter à Pélops. C'était, pour qui le possèderait, un gage d'empire et d'inamovible souveraineté. Atrée se l'était adjugé avec les autres trésors de son père; Thyeste s'en empara. Érope est liée par les liens du mariage au roi d'Argos. Thyeste, toujours jaloux du bonheur de son frère, la séduit, la rend mère (au moins de deux fils). Quelle que soit l'hypothèse adoptée, Atrée arrive toujours à connaître le spoliateur de ses richesses, ou le séducteur de son épouse. Son courroux éclate : il reste toujours, de fait comme de droit, le maître du noble bélier, le maître de la même princesse, le maître d'Argos : Thyeste fuit sans l'étincelante toison, sans femme qui partage ses destins, sans royaume (une tradition pourtant lui donne une fille Pélopée, Pélops femelle, qu'il a eue d'une maîtresse anonyme). L'Épire lui offre un asile; bientôt Atrée l'y poursuit, lui prodigue des promesses trompeuses, le décide à revenir dans Argos. En même temps il sollicite la main de Pélopée, que de bizarres aventures ont jetée aussi en Épire, et qu'il croit la fille du roi. Il l'obtient, mais Pélopée n'est pas sans tache. Son père l'a rencontrée dans un bois, et sans la connaître l'a violée, l'a rendue enceinte d'un fils qui palpite déjà dans ses flancs. Ainsi l'idée de polyandrie (de femme commune à deux frères) se répète en Épire. Pélopée nous donne la contre-épreuve d'Érope, sa tante, sa belle-sœur ou sa rivale. Nous voilà de nouveau dans Argos! Quel est le dessein d'Atrée? Un riche festin se prépare, les convives se rangent le long des tables massives chargées de mets; les coupes se remplissent de vin; les rois, à leur table réservée, scellent leur réconciliation par des embrassements, s'animent, boivent. Un cri part : ce n'est pas du vin que contient la coupe de Thyeste, c'est du sang, du sang humain, le sang des fils d'Érope..., et les fils d'Érope, Thyeste le sait, ne sont pas les fils d'Atrée. Il s'éloigne. Pélopée qui a gardé l'épée de son offenseur, et qui a reconnu

dans Thyeste son père et son amant, Pélopée trop prompte à mettre au jour le fils du viol et de l'inceste, Pélopée qui, de peur d'éveiller les soupçons d'un époux, a confié le fruit de sa honte aux chèvres ou aux chevriers, indique à Thyeste le lieu où il retrouvera ce futur vengeur de tant d'injures. Thyeste l'élève dans la haine d'Atrée et des Atrides, puis l'envoie à la cour de son oncle qui vient de perdre Plisthène, son fils, et n'a plus de consolation que de ses deux petits-fils Agamemnon et Ménélas. Bientôt Atrée chérit son funeste neveu, lui met à la main le glaive ravi jadis à Thyeste par Pélopée, le charge d'aller tuer cet éternel compétiteur de sa puissance. C'est Atrée qui meurt percé du fer qu'il vient de remettre à Égisthe; puis Thyeste règne, et c'est après sa mort seulement qu'Agamemnon est maître d'Argos. Son tombeau se montrait encore du temps de Pausanias sur les confins du royaume d'Argos.—Les variantes que nous n'avons pas enchâssées dans ce récit ne sont relatives qu'aux diverses époques des exils, des voyages de Thyeste, ainsi qu'à l'éducation d'Égisthe, et à l'instant où les reconnaissances ont lieu entre Thyeste et Pélopée, entre Égisthe et Thyeste, etc., etc. Les poètes dramatiques, s'étant emparés de cette mine féconde, l'ont brodée chacun à son gré, mais leurs hypothèses théâtrales ne sont de nulle valeur en mythologie.—Nous avons qualifié Atrée et Thyeste de Dioscures. Cicéron déjà l'avait dit. Nous ajouterons pour faciliter aux adeptes l'intelligence du mythe que c'est une imitation avec détail de celui de Tantale et de Pélops, que tout y respire le cabiroïdisme, que l'épouse (Érope ou Pélopée) est une Aphrodite à deux maris, que les frères rivaux sont Hépheste et Arès (se traduisant par feu, *atri*, et sacrificateur, θύστης), que les égorgements de jeunes enfants sont la théosphagie ou mort cadmilique (*Voy.* Corybantes et Tritopators).

THYIA, Θυία, fille de Deucalion, maîtresse de Jupiter, mère de l'héroïne Macédonie.—On donnait le nom de Thyia, dans Élis, à une fête de Bacchus, remarquable par un petit miracle annuel. La veille les prêtres apportaient trois bouteilles vides dans la chapelle du dieu du vin, et les marquaient de leur sceau; le lendemain le sceau était encore intact, mais les bouteilles se trouvaient pleines. Bacchus était venu en personne visiter sa chapelle chérie.

THYIAS, Θυιάς, fille de Castalius le géant, première prêtresse de Bacchus, première Bacchante, première institutrice des Orgies. Tous ces faits reviennent au même. Évidemment Thyias, en rapport avec θύω, sacrifier, et Thyiades, les furieuses Bacchantes, est une parèdre missionnaire ou archipropagandiste du culte dionysiaque. On la donne aussi comme amante d'Apollon et mère de Delphos, héros éponyme de Delphes.

THYMBRÉE, Thymbræus, Θυμβραῖος : 1° fondateur de Thymbre en Troade et ami de Dardanus; 2° chef troyen tué par Ulysse; 3° Troyen qui fit mordre la poussière à *Osiris*; 4° un des fils de Laocoon.—Apollon était honoré dans Thymbra (d'où son surnom de *Thymbræus?*), et c'est dans le temple qu'il avait en cette ville que Pâris perça d'un coup de flèche le talon d'Achille.

THYMÈTE, fils de Laomédon et frère de Priam, vit sa femme et ses fils périr par ordre de ce prince, et, pour se venger, persuada aux Troyens d'introduire le cheval de

bois dans leurs murs.—Deux autres Thymète furent l'un un chef troyen tué en Italie par Turnus; l'autre un roi d'Athènes, fils d'Oxyntas. Ayant refusé de se battre en combat singulier contre le roi béotien Xanthe, il fut déposé par les Athéniens, et vit Mélanthe monter sur le trône à sa place. Thymète fut le dernier prince athénien de la race des Théséides.

THYONÉ: 1° Sémélé; 2° mère de Sémélé, et par conséquent aïeule de Bacchus (*Voy.* l'art. suivant).

THYONÉE, Thyoneus, Θυωνεὺς: 1° Bacchus; 2° fils de Bacchus et d'Ariadne. Un mythe antique le montre volant un bœuf, fuyant à grand peine devant ceux qui le poursuivent, et enfin leur échappant grâce à l'intervention de son père qui change le bœuf en cerf et le jeune homme en chasseur. Il y a dans ce mythe idée lointaine de Bacchus-soleil dans la constellation du Taureau. Quant au nom de Thyonée, nul doute qu'ici le fils ne soit l'émanation du père, et en conséquence son adéquate.

THYRÉE, Thyræus, Θυραῖος: 1° un des cinquante fils de Lycaon; 2° un des fils d'Œnée, roi de Calydon. C'est aussi un nom d'Apollon, comme maître de l'entrée et de la sortie; en d'autres termes, en tant que porte (θύρα), en tant que Janus. C'est à la porte des temples qu'étaient situés les autels d'Apollon-Thyrée.

THYRIE, Thyria, Θυρία, fille d'Amphinome, maîtresse d'Apollon, mère de Cycnus. La mère et le fils, dit-on, se jetèrent dans un lac, et y furent changés en oiseaux. Évidemment ces oiseaux (lacustres) sont des palmipèdes et sans doute des cygnes, ainsi que l'indiquent Cycnus et ses intimes liaisons avec le dieu de l'harmonie.

TI (vulgairement Tée), espèces de Lares chez les Taïtiens, passent pour les âmes des ancêtres. Chaque famille en adopte un, et l'adore dans son moraï. Les Ti, comme les Lares qui quelquefois se présentent sous face de Lémures et même de Larves, sont de deux sortes : les uns protègent, guérissent, dispensent les biens aux hommes; les autres tendent des pièges et persécutent. Le bon Ti combat sans cesse la funeste influence du Ti jaloux.

TIACAPAN, l'aînée des quatre sœurs qui, selon la légende mexicaine, présidaient aux plaisirs de l'amour.

TIAMAARATAAO, le premier homme selon la croyance des habitants des îles des Amis, apparut sur la terre après le reste des mammifères : on le voit se dessiner à l'entrée d'une grotte ensevelie d'abord dans d'épaisses ténèbres, et peu à peu illuminée par la clarté du jour. Sous ce point de vue il semble fils de Po (la nuit). D'autre part il semble androgyne et figure presque comme un homme prototypique, dont plus tard se retrouvent les dédoublements uni sexuels.

TIASE, Tiasa, Τίασα, petite rivière de Laconie personnifiée, passa pour fille du dieu-fleuve Eurôtas dont elle est un affluent.

TIBERINUS, prince d'Albe, fils du roi Capet, se noya dans l'Albula qui prit son nom (*Tiberinus* ou *Tibris*), et fut mis par Romulus au nombre des dieux indigètes (*Voy.* Eurôtas et les renvois).

TIBRE (le), en latin Tibris, Tiberis, Tiberinus, et primitivement Albula, fut pris dans tout le Latium pour un dieu de haute importance. Presque tous les personnages que mentionne l'histoire des temps héroïques s'y noient, en d'autres termes s'y réabsorbent, ce qui

veut dire sout lui. Comparez Énée, Tiberinus. Dans les beaux siècles de Rome, le Tibre a maintes fois été représenté sur les monuments et les médailles. Des fleurs, des fruits, une corne d'abondance, un aviron, symboles connus de presque tous les grands fleuves, sont épars autour de lui; mais ce qui le caractérise davantage, c'est la couronne de laurier sur la tête : ce qui empêche complètement de le confondre avec tout autre dieu, c'est la louve allaitant les deux jumeaux.

TIBURNE ou TIBURTE, fils d'Hercule (ou d'Amphiaràs), avait, dans le temple du fils d'Alcmène à Tibur, un héroum ou un autel, et probablement passait pour le fondateur de Tibur.

TICAN. *Voy.* Ti-Kang.

TIEDEBAIK, dieu du sintoïsme japonais, porte sur sa tête de sanglier un diadème étincelant de pierreries; de ses quatre mains, la première tient un sceptre, la deuxième une tête de dragon, la troisième un cercle d'or, la quatrième une fleur. Sous ses pieds expire un monstre qui semble un génie funeste. La statue de Tiedebaik à Osacca est tout or et pierreries.

TIEN, dieu suprême des Chinois, est pris tantôt pour le ciel, tantôt pour le soleil. Il a un temple magnifique à Pé-King.

TIENU-SOU, saint que l'on invoque au Tonquin, lorsque l'on met un enfant en apprentissage, passe pour avoir été pendant sa vie un anachorète miraculeux.

TIERMES passe vulgairement pour un dieu lapon analogue au Thor scandinave (*Voy.* Aijeke et Baiva); mais les similitudes qu'on s'est cru en droit d'indiquer entre l'intrépide, le robuste fils-aigle d'Odin et Tiermes semblent plutôt résulter de confusions ou de mélanges modernes que de réalités antiques. Il vaut mieux s'en tenir aux faits suivants : 1° Tiermes était le protecteur de la nature vivante; 2° il était opposé à Seit, le chef des mauvais esprits; 3° il avait des images en bois, et qui devaient être renouvelées tous les ans; 4° on lui rendait un culte d'amour près de la hutte ou de la tente; Seit, au contraire, était adoré dans les forêts solitaires et sur les rocs inaccessibles, son culte était celui de la terreur; 5° on sacrifiait à Tiermes des rennes mâles et adultes; les adultes et les mâles sacrifiés à Seit étaient des chats, des chiens, des coqs, ou bien encore des rennes, mais avec ce cortège de victimes impures. Pour compléter l'opposition, ajoutons que l'image de Tiermes était un tronc de bouleau, à l'extrémité supérieure duquel on fixait, pour représenter la tête, un nœud de la racine du même arbre. A cette effigie informe étaient attachés un marteau et une pierre à feu. Comp. ici Cabires et Vulcain. L'image de Seit était une pierre à laquelle on donnait la figure d'un homme, d'un quadrupède ou d'un oiseau, selon qu'elle s'y prêtait. A cet effet, on travaillait de préférence les pierres qui avaient été creusées en forme bizarre par les flots d'une cascade. L'île de Darra, au bas du grand lac de *Tornéo*, était le lieu sacré par excellence; il renfermait cinq blocs ainsi taillés à l'honneur de Seit. Paive, déesse du soleil, formait avec ce dieu et Tiermes une trinité souveraine. Tous les ans le sort décidait auquel des trois on offrirait le sacrifice. Un anneau magique, tournant à l'aide d'un anneau fixé au centre sur un tambour, annonçait lequel des dieux aurait l'honneur de la solennité. Le cercle

de peau était partagé par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre en quatre quarts de circonférence. Trois noms ou trois signes étaient placés à l'extrémité des trois premiers rayons, mais le quatrième était vide; lorsque la roulette divine s'arrêtait devant ce double zéro, ce qui signifiait qu'aucun des trois dieux ne voulait recevoir de sacrifice, les Lapons consternés s'attendaient aux plus affreux désastres.

TIGRIS, Τίγρις, dieu-fleuve de l'Asie, figure dans la cosmogonie hésiodéenne (peut-être interpolée) comme fils de Pontos et de Thalassa. Il a quelquefois été figuré appuyé sur son urne, et ayant un tigre pour parèdre.—Un ruisseau du Péloponèse, nommé aussi Harpys du nom d'un héros ou d'une jeune fille qui s'y noya, s'appela Tigris, ainsi que le grand affluent de l'Euphrate. Comp. ANNA-PERENNA, EUROTAS.

TI-KANG dieu chinois, préside aux enfers, et a sous ses ordres huit ministres et cinq juges. Autour de sa statue placée dans les temples sur un autel se trouvent celles de ses treize parèdres. Aux deux côtés de l'autel sont les deux tables de la loi. Les peintures représentent les scènes du jugement, les diverses tortures des damnés, le passage des deux ponts, l'un d'or, l'autre d'argent, par lesquels les purs marchent à la demeure de la félicité. Pour être pur, il suffit de prier mille fois devant l'autel de Ti-Kang, d'enrichir les pagodes, de donner aux bonzes, etc. Aussi sur les deux portes d'airain de l'affreux séjour lit-on, au lieu du terrible

LASCIATE OGNI SPERANZA, VOI CH'ENTRATE,

« Celui qui priera, etc..., sera délivré de ses peines; » à l'entrée de l'empire sombre on voit un bonze arrachant sa mère des mains du diable. En revanche d'autres coins du panorama infernal montrent des criminels précipités dans des chaudières d'huile bouillante, coupés par morceaux, sciés en deux, dévorés par des serpents ou des chiens, étendus sur le gril et torréfiés à petit feu. Des diables d'une forme hideuse sont là tout prêts à exécuter les sentences. L'un des cinq juges prononce la culpabilité, ce qui se fait en mettant dans une balance, d'un côté le criminel, de l'autre les livres de prières qu'il a répétées pendant sa vie; trois autres appliquent les peines; le cinquième préside à la réintroduction de l'âme dans un corps nouveau. On ne passe les portes qui conduisent au séjour de la béatitude que muni d'un certificat des bonzes.

TIKOA, TOUKOA (TOUGOA ou TIGOA), le dieu suprême des Hottentots, passe, chez ces peuples, pour un être malfaisant, et qui en veut surtout à leur nature. Pourquoi? ils ne le savent. Ils ne savent pas même quelles actions l'offensent, et ils se bornent à l'honorer par le sacrifice d'un bœuf ou d'un mouton dont ils mangent la chair, et dont ils emploient la graisse à s'oindre le corps.

TIMANDRA, Τίμανδρα : 1° fille de Léda, femme du roi d'Arcadie Échème, et aïeule d'Évandre; 2° mère de Néophron (*Voy.* ÉGYPE).

TIMANTE, Τίμαντος, de Cléones, athlète célèbre qui, après avoir quitté sa profession, s'exerçait journellement à tirer de l'arc pour perdre moins vite ses forces, interrompit quelque temps cette habitude; puis, ne pouvant plus manier son arc, en conçut tant de désespoir, qu'il alluma un bûcher et s'y jeta.

TIMARATE, une des Péléiades (ou vieilles colombes) qui prophéti-

saient à Dodone, et que l'on regardait tantôt comme les nourrices, tantôt comme les prêtresses du dieu.

TIMÉAS est quelquefois nommé à la place de Thersandre, comme fils de Polynice et chef des Épigones.

TIMÉSIAS, Τιμησίας, dieu des Abdéritains, avait été un simple mortel, membre de l'aristocratie clazoménienne, et sans doute enveloppé d'adulateurs; il se croyait idolâtré dans sa patrie, un propos d'enfant lui fit soupçonner son erreur. « Plût au ciel, disait un jeune joueur d'osselets à ses camarades qui le défiaient, que je fisse sauter la cervelle de Timésias comme je ferai sauter cet osselet ! » Timésias étonné conta l'aventure à sa femme et alla consulter l'oracle qui lui dit : « Cherchez des abeilles, et vous aurez abondance de guêpes » : il se mit à la tête d'une colonie de Clazoméniens, et entreprit de rebâtir Abdère fondée par Hercule; mais les indigènes de la Thrace l'attaquèrent avant qu'il fût venu à bout de relever la ville de ses ruines, et Abdère ne refleurit que cent ans après sous une colonie de Téiens.

TIR. *Voy.* TACHTER.

TIRÉSIAS, devin de Thèbes, devait le jour à Éverre et à la nymphe Chariclo, suivante de Minerve. Parmi ses aïeux il comptait le Sparte Udée. Très-jeune encore, il eut le malheur de voir Minerve au bain, et fut à cette occasion frappé d'aveuglement par la déesse qui ensuite, pour consoler Chariclo sa mère, lui accorda le don de lire dans l'avenir. D'autres mythologues disent au contraire que la science divinatoire chez Tirésias précéda la cécité, et que les dieux l'aveuglèrent au physique pour le punir de sa clairvoyance intellectuelle. Selon un autre mythe rapporté par Ovide, Tirésias ayant séparé avec sa baguette deux serpents que l'amour unissait fut métamorphosé en femme; mais quelques années après ayant retrouvé ces mêmes serpents sur sa route, il reprit son premier sexe. Un jour Jupiter et Junon se demandaient

Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ces plaisirs dans un tendre moment ?
Junon disait : « Faut-il qu'on délibère ?
« Ne sait-on pas qu'en ces instants si doux
« L'homme plus vif est plus flatté que nous ? »
Mais Jupiter prétendait le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère.
Mais des experts, en est-il sur ce point ?
L'expérience en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir? Eh! Cypris ne l'a *point*:
Cypris pourtant du plaisir est la mère...

MALFILATRE, *Narcisse*, chant III.

Tirésias prononça en faveur de Jupiter, et c'est alors que Junon l'aveugla en lui jetant aux yeux quelques gouttes d'eau. Jupiter, pour le dédommager, lui accorda de vivre sept âges d'homme (Lucien dit *six*, et quelques auteurs onze). Des écrivains postérieurs n'ont pas manqué de transformer les âges en siècles. — Tirésias était surtout habile dans l'art des augures, et on lui attribua des ouvrages sur l'ornithomancie (ou aruspicine); le bâton qu'il avait à la main, et qui suppléait à ses yeux, devint l'idéal du bâton augural qui a l'aspect de baguette magique. Tirésias eut pour fille Manto, fondatrice prétendue de Mantoue. Les Thébains le localisèrent dans l'histoire d'OEdipe et de sa famille. C'est lui qui conseille d'offrir la main de Jocaste et le trône au vainqueur du Sphinx; c'est lui qui interprète les oracles ambigus du dieu de Delphes; c'est lui qui prédit la victoire de Thèbes sur les sept chefs; enfin c'est lui qui, lors du triomphe des Épigones, décide les guerriers thébains à se retirer sur le mont Tilphuse. Il y mourut après avoir étanché sa soif dans l'eau d'une fontaine voisine, et fut enterré auprès de

cette source funeste. Mais, quoique au sombre empire, il vit encore, il pense, il prophétise. Ulysse ne descend aux enfers que pour consulter Tirésias, et de retour dans Ithaque il immole un bélier noir à ce devin des régions subterranées. Tirésias avait à Orchomène un oracle long-temps fameux, et qui cessa d'être consulté lors d'une épidémie dont tout Orchomène fut victime. A Thèbes aussi on l'honorait comme un dieu, et on montrait son observatoire et son tombeau ou son cénotaphe. Une tradition le disait enterré sur les bords de la fontaine d'Haliarte, non loin du Tilphuse. — Porphyre et d'autres théosophes enthousiastes, qui se sont long-temps occupés de la divination, ont fait une mention particulière de Tirésias, et à ce propos ont rappelé que l'ornithomancie se divise en quatre branches, le vol, le chant, l'appétit et le genre des oiseaux. Porphyre, à l'appui de ces idées, ajoute que les oiseaux, par les nuances de leur chant, indiquent quels sentiments les agitent. Pline raconte sérieusement que, selon Démocrite, le sang de certains oiseaux dont il donne la liste produit un serpent, qui communique à celui qui le mange l'intelligence du langage des oiseaux.

TIRYNS, un des fils d'Argus, est un des héros éponymes de Tirynthe qu'il fit bâtir par les Cyclopes, ce qui veut dire que les murailles de cette cité pélasgique étaient de construction cyclopéenne. On raconte que, des pierres employées dans la construction de ces murs, la moindre exigeait un mulet pour le transport. —Tirynthe était le royaume d'Hercule. De là le surnom de Tirynthius. Alcmène se nomme aussi *Tirynthia*.

TISAMENE : 1° Fils de Thersandre et petit-fils de Polynice. Il fut le dernier des rois thébains du sang d'Œdipe; et son fils Autésion se transporta, par l'ordre de l'oracle, chez les Doriens. 2° Roi d'Argos et de Sparte après la mort d'Oreste son père. Il fut le dernier prince lacédémonien de sa race. Détrôné par les Héraclides, il alla dans l'Achaïe, voulut s'emparer d'un territoire sur les Ioniens, et fut tué un des premiers dans la bataille. On l'enterra à Élis, et dans la suite les Spartiates, par ordre de l'oracle, allèrent chercher ses os, et les déposèrent dans le lieu où se célébraient les Syssities.—L'histoire parle d'un Tisamène, devin d'Élis, de la famille des Iamides. L'oracle lui avait prédit qu'il serait vainqueur dans cinq grands combats; et il s'adonna aux jeux athlétiques dans l'espérance de l'emporter au Pentathle. Vaincu au troisième combat, il vit qu'il s'agissait des joûtes plus sérieuses de Mars, et ne respira plus que pour la guerre. Les Lacédémoniens l'attirèrent à eux, et crurent, lors des guerres médiques, lui avoir l'obligation des victoires de Platée (sur les Perses), de Tégée (sur Argos), de Dipée (sur les Arcadiens), de l'Ithome (sur les Messéniens), de Tanagre. Il ne serait pas impossible que les deux premiers Tisamène fussent des personnifications de l'expiation. Les deux familles de Labdaque et d'Atrée se sont souillées par des crimes; après les crimes viennent les désastres qui en sont l'expiation. Aussi les deux Tisamène sont-ils les derniers de leur race.

TISANDRE : 1° fils de Jason et de Médée (il fut tué par sa mère); 2° un des Grecs enfermés dans le cheval de bois.

TISIPHONE, une des trois grandes Furies, et la plus cruelle des trois selon quelques mythologues. Son nom veut dire l'expiatrice du meurtre.

Dans Virgile, elle veille couverte d'une robe ensanglantée à la porte du Tartare. Elle avait sur le mont Cithéron un temple environné de cyprès.

TISIS, devin de Messine, fils d'Alcis, fut attaqué dans une embuscade par des Lacédémoniens, en revenant de consulter l'oracle de Delphes sur les chances de l'établissement que ses concitoyens formaient sur l'Ithome; mais une voix mystérieuse s'écria : « Laissez passer le messager de l'oracle! » et Tisis rejoignit ses concitoyens pour leur apprendre les décisions de l'oracle; il mourut de ses blessures quelques jours après.

TISPHONE ou TISIPHONE, fille d'Alcméon et de Manto, était élevée avec son frère Amphiloque à la cour du roi de Corinthe, Créon. Effrayée de ses charmes, la reine, qui craignait sans doute l'inconstance de son époux, la fit vendre; et une suite d'aventures la conduisit au même lieu qu'Alcméon, son père, qui l'épousa sans la reconnaître. Dans la suite pourtant la reconnaissance eut lieu, mais l'inceste était consommé.

TITAN, Τιτάν, dieu grec qui récapitule à lui seul toute la dynastie des Titans, passait pour frère aîné de Saturne et pour fils du Ciel et de la Terre (Uranus et Gé). Les théogonies détaillées ne donnent que des Titans, et non un Titan principal (*Voy.* Titans et Saturne).

TITANS, Τιτᾶνες, fils du Ciel et de la Terre (Uranus et Gé des Grecs), reçurent ce nom lorsque, délivrés des enfers où les avait relégués leur père effrayé de leurs forces colossales, ils chassèrent ce soupçonneux monarque du trône qu'il avait voulu à tout jamais posséder. On sait que Saturne, l'un d'eux, ayant reçu de sa mère, Tée ou Titée non moins que Gé, la fatale harpé, mutila, au moment où il se précipitait dans les embrassements de son infidèle épouse, l'ardent Uranus. Le dieu indigné donna soudain à ses fils ce nom de Titans qui les reléguait parmi les brutes productions de la terre, et les assimilait à leur ténébreuse mère. Saturne alors s'empara du pouvoir, et hostilement à lui se posèrent les Titans momentanément récapitulés par le nom de Titan au singulier. On a ainsi dans Saturne et Titan (qui l'un et l'autre pourtant sont Titans, sont terrestres) le ciel et la terre. Titan l'emporte un instant sur son frère; mais bientôt Saturne, grâce à la miraculeuse croissance d'un fils, rentre dans ses droits. Les Titans sont précipités dans le Tartare, où presque tous on les retrouve encore. Mais la jalousie aveugle Saturne à son tour : il craint ce fils, ce libérateur; et il veut le mutiler comme il a mutilé son père. Nouveaux combats, nouvelle victoire; Saturne est mis en fuite, et Jupiter règne.—Ainsi l'histoire du ciel nous présente trois périodes, Uranus, Crone et Jupiter. Notons que primitivement il n'y en eut que deux, les dieux élégants du monde pélasgo-grec, les dieux massifs et presque antédiluviens du monde protopélasgique. —La dénomination générique de Titans s'applique 1° aux fils et aux filles d'Uranus et de Gé; 2° à la première génération et aux suivantes. Dans ce cas le nom Titanides, qui a la désinence patronymique, convient davantage. Enfin une fois que l'on est arrivé à la descendance de Jupiter, on remplace le nom de Titanides par celui de Cronides. Observons aussi que les filles ou petites-filles d'Uranus et de Gé sont appelées particulièrement Titanides. Voici le tableau synoptique de toute la famille des Titans.

I. TITANS.

Gé (Tée, Titée) a deux époux :

1° Uranus

qui, avant sa mutilation, la rend mère de

12 êtres individuels.

2 triades mâles :	Cœos ; Crios ; Hypérion.	Océan ; Crone ; Japet.
3 dyades femelles :	Thia ; Rhia.	Thémis ; Mnémosyne. / Phébé ; Téthys.

6 êtres groupés.

Cyclopes :	Brontès ; Stérope ; Argès.
Centimanes :	Cottus ; Briarée ; Gygès.

Après la mutilation d'Uranus naissent

de son sang :	Erinnyes ; Géants (les) ; Mélies (les).
de son sperme :	Aphrodite.

2° Pontos,

de qui elle a

4 fils :	Nérée ; Thaumas ; Phorcys ; Céto.

II. TITANIDES.

1° Unions entre les descendants de Gé et d'Uranus.

Crone et Rhia (Saturne et Rhéa)	3 filles : Hestiâ (Vesta) ; Dâmâtêr (Cérès) ; Héra (Junon). 3 fils : Hadès (Pluton) ; Posidôn (Neptune) ; Zevs (Jupiter).
Océan et Téthys :	Les Fleuves ; Les 3000 Océanides, parmi lesquelles Doris, Styx.
Cœos et Phébé.	Lato (Latone) ; Astérie, unie à Persès et mère d'Hécate.
Crios et Eurybie :	Astrée, uni à Éos ; Pallas, uni à Styx (d'où Zélos, Biâ, Cratos, Nicé) ; Persès, uni à Astérie.
Hypérion et Thia :	Hélios (le soleil) ; Sélène (la lune) ; Eos (l'aurore), qui a d'Astrée les Vents, Phosphoros ou l'étoile du matin, etc.
Japet et Climène :	Atlas ; Ménèce ; Prométhée ; Epiméthée, époux de Pandore.

2° Unions entre les descendants de Gé et de Pontos.

Nérée et Doris :	Les 50 Néréides.
Thaumas et Électre :	Iris ; Les Harpyes.
Phorcys et Céto :	Les Gorgones, parmi lesquelles Méduse, mère de Chrysaor (qui a, de Calliroé, Pégase, Géryon, Typhon, Orthe, Echidna) ; Les Grées ; Le Dragon, gardien des Hespérides ; Scylla ; Thoosa.

TITARÈSE, Lapithe vaillant, donna son nom peut-être à un affluent du Pénée dont la source s'appelait Styx, et dont les eaux, ainsi que de l'huile, surnageaient sur celles du grand fleuve de la Thessalie sans s'y mêler.

TITÉE, TITÆA, la même que Gé. Quelques mythologues l'en distinguent, et même lui donnent dix-sept fils distincts, à ce qu'ils disent, des dix-sept Titans ordinaires.

TITHON, époux de l'Aurore et père de Memnon, était, selon la mythologie grecque, un fils de Laomédon. L'Aurore, charmée de sa beauté, l'enleva sur son char, et obtint pour lui de Jupiter l'immortalité, mais elle oublia de demander la jeunesse; et telle devint la décrépitude de Tithon, qu'on fut obligé de l'emmaillotter. Enfin il fut changé en cigale, ce qui indique l'extrême maigreur; ou, selon d'autres, il s'évapora insensiblement dans les airs. — On a eu tort d'expliquer l'enlèvement de Tithon soit par la passion violente qu'un prince de Troie avait pour la chasse, passion qui l'éveillait avant le point du jour, soit par un établissement dans la Susiane qui certes est bien à l'orient de Troie. Tithon est tout simplement une émanation de Tho, Fta-Tho, le feu-terre, qui se pose parallèlement à Potiri, le ciel. Immortel, ainsi que Fta, et père d'un fils immortel, il devint pour les Grecs un simple mortel, mais chéri des déesses, enlevé par des déesses, assimilé aux déesses.

TITHORÉE, Hamadryade, habitante d'une des cimes du Parnasse, lui donna son nom.

TITHRANBO, Isis souterraine, a été traduite par les Grecs égyptianisants en Hécate. Son nom, dit-on, veut dire *qui inspire la terreur*. Nous en doutons; et du reste nous croyons que Tithranbo ne diffère pas d'Anbo (*Voy.* ANUBIS).

TITIAS, héros crétois, fils de Jupiter, était invoqué comme dieu du bonheur et des heureuses destinées, vu que toute sa vie il avait joui d'un bonheur inaltérable.

TITYE, géant, tyran de Panope en Phocide, voulut attenter à l'honneur de Latone qui allait de Panope à Pytho (Delphes). Il fut tué à coups de flèches par Apollon et Diane, et précipité dans le Tartare où un insatiable vautour lui fouille sans cesse les entrailles qui renaissent à mesure qu'il les dévore. Titye avait des autels dans l'île d'Eubée. Son corps, dit-on, couvrait neuf plèthres de terre. — Quelques mythologues font de cet énorme géant un fils de Jupiter et de la nymphe orchoménienne ou orchoménide Élare, qui fut cachée par son amant dans le sein de la terre de peur que Junon ne la découvrît. Comme elle mourut en mettant son fils au monde, la Terre fut dite la nourrice et la mère de Titye. Du reste, les évhéméristes expliquent le supplice de Titye par les remords de la conscience, ses velléités de viol sur Latone par des sacrilèges, enfin sa mort par une jeune mort, car toutes les morts violentes ou prématurées étaient, dit-on, attribuées à Latone. Pour nous Titye n'est, comme tous les géants des années primordiales et pour ainsi dire antédiluviennes, qu'un symbole des forces brutes et désordonnées de la nature. Peut-être était-ce le champ de neuf plèthres qui primitivement forma l'annexe du temple de Delphes, et qui, avant d'être la propriété d'Apollon, fut vivement disputé par les soutiens du vieux culte de la Terre.

TLÉPOLÈME, TLEPOLEMUS, fils d'Hercule et d'Astyoché, tua Ly-

cimne, frère d'Alcmène, en voulant tuer un esclave. Forcé de fuir, il conduisit plusieurs colonies dans Rhodes, puis guida au siège de Troie les troupes rhodiennes sur neuf vaisseaux, et fut tué par Sarpédon. Son corps, rapporté dans l'île de Rhodes, fut déposé dans un monument, et l'on institua en son honneur des jeux qui se célébraient le 24 de Gorpyée. Beaucoup d'auteurs regardent Tlépolème comme un personnage véritable: Apollodore semble faire la colonie de Tlépolème contemporaine de la première invasion des Héraclides; aussi Larcher place-t-il son établissement à Rhodes après la mort d'Hyllus. M. Raoul-Rochette le date de l'an 1292 avant J.-C. Avant d'aller à Rhodes, Tlépolème s'était établi à Tricorythe et dans une ville ou plaine d'Argos, que les savants placent tour à tour dans la Cilicie, dans la Cappadoce, etc. Quelques-uns même en font une petite ville voisine de Rhodes. Cette colonie se composait d'Achéens et de Béotiens, mais non pas de Doriens.

TMOLE, Τμῶλος, fils de Mars et de Théogone selon les uns, de Sipyle et de Chthonie selon les autres, était l'époux d'Omphale et régnait en Lydie. Il est évident que c'est la personnalisation du mont Tmole (aujourd'hui *Bozdagh*); de même qu'Omphale, la terre en général, se prenait dans un sens plus restreint pour la Lydie même. Un vieux récit le montre faisant violence à une nymphe de Diane, la belle Arrhiphe, au pied même des autels de la déesse. Arrhiphe se perça de douleur, mais en suppliant les dieux de venger sa mort; et Tmole fut quelque temps après enlevé par un taureau furieux, et jeté sur des pieux dont les pointes lui firent subir d'atroces douleurs avant de le tuer. Dans Ovide, Tmole est avec Midas l'arbitre de la querelle musicale entre Marsyas et Apollon, et prononce en faveur du premier.

TMOU, Atmou, Otmou, dieu mâle adoré en Égypte, a été retrouvé, après des siècles d'oubli, sur les monuments égyptiens par Champollion jeune qui voit en lui un représentant de Fré, mais de Fré à l'occident, de Fré parcourant l'hémisphère inférieur, siège des ténèbres, enfin de Fré gouvernant l'Amenti ou enfer (Voy. *Panth. égypt.*, explication des planches XXVI, XXVI *a*, XXVI *b*, etc.). Le nom de Tmou, qui se prononçait aussi Atmou, Otmou, est orthographié très-diversement dans les manuscrits hiéroglyphiques et hiératiques. Champollion en a recueilli toutes les variantes dans les planches déjà citées de son Panthéon (XXVI *a*, 1, 2, 3, 4; XXVI *c*, 3, 4, 5, 6, 7). Un très-grand nombre de tableaux et de stèles d'adoration représentent ce dieu dont le nom était ignoré; souvent aussi elles présentent de longues invocations adressées à ses images, soit sous forme de litanies, soit sous celle de prières. Le grand Rituel des morts ou livre de la manifestation à la lumière (gravé en grande partie dans la *Desc. de l'Eg.*, *Ant.*, t. II, planc. LXXII et suiv.) en donne plusieurs. L'identité de Fré et de Tmou, lors même que d'autres circonstances ne l'indiqueraient pas, serait complètement démontrée par les monuments de tout âge et de tout ordre, qui associent les deux dieux, et les combinent en un seul être mythique, ce que prouvent les légendes hiéroglyphiques *Ré-Tmou, Ré-Tmou nouté nibto* (Ré-Tmou, seigneur du monde matériel). *Voy.*, entre autres, la planc. XXVI *a* de Champollion jeune

calquée sur une momie du Musée de Turin. Tmou est ordinairement représenté sous une forme tout humaine et assis sur un trône; ses chairs sont rouges ou vertes; le pchent, emblème de la double domination, couronne sa tête; les insignes de la vie divine et de la bienfaisance sont dans ses mains. Lorsqu'il fait partie d'un grand tableau, et que d'autres personnages divins l'accompagnent, il suit Fré et précède Thoré, Osiris, à plus forte raison le reste des Osirides.

TOIA, l'auteur du mal chez les habitants de la Floride, tourmente et déchire cruellement ses adorateurs mêmes. Dans une fête solennelle qu'on célèbre tous les ans en son honneur, au milieu du peuple qui crie et qui hurle, les femmes déchirent avec des coquillages les bras de leurs filles, et font jaillir le sang comme une offrande à Toïa dont elles prononcent par trois fois le nom. Pendant ce temps, trois djouamas ou prêtres se sont enfoncés avec des sauts et des contorsions bizarres dans une forêt sombre où ils vont consulter Toïa. Ils y restent deux jours entiers, et la foule pendant ce temps se livre à des danses furibondes, s'agite, s'écorche, gesticule, crie, prie et jeûne. Le troisième jour les djouamas reparaissent avec une réponse; et après de nouvelles danses, mais gaies et joviales autant que les autres étaient terribles, on se dédommage par un ample repas du long jeûne par lequel on vient de passer.

TOMI. *Voy.* Thomis.

TOMOVIN ou DOMOVIE-DONSKI étaient chez les Slaves les esprits familiers des maisons. Du reste, ce nom générique était commun aux bons et aux mauvais génies.

TONATIOUH, le soleil chez les Aztèques. Des deux magnifiques Téokalli ou pyramides que l'on trouve dans les environs d'Otunba, l'une est consacrée à Metsli (la lune), et l'autre à Tonatiouh. On les nomme en conséquence Metsli Itsakal (maison de la lune), et Tonatiouh Itsakal (maison du soleil). La tradition populaire attribue la construction de ces monuments aux Toltèques, ce qui les ferait remonter au 8ᵉ ou 9ᵉ siècle de notre ère. Le lieutenant Glennie, qui vient de les visiter, donne à la pyramide solaire deux cent sept pieds français; l'autre en a trente-quatre de moins. Les murs, construits en pierres non taillées de huit pieds de hauteur sur trois d'épaisseur, sont exactement orientés selon les quatre points cardinaux. Des escaliers en grandes pierres de taille conduisaient à leurs cimes, couvertes jadis de petits autels avec des coupoles construites en bois, et de statues plaquées en or. Chacune des quatre assises principales était subdivisée en petits gradins de trois pieds de haut. On en distingue encore les arêtes. Autour des deux grands Téokalli se trouvent nombre de petites pyramides, qui forment des espèces de rues très-larges aboutissant aux quatre faces des Téokalli et confondant leur direction avec celles des pyramides et des méridiens. Sur la plupart des petites pyramides on remarque des hiéroglyphes et des débris de poterie. On regarde comme certain qu'elles servaient de sépulture aux chefs des tribus.

TONI. *Voy.* Thoni.

TOPAN, Kami japonais, préside au tonnerre et aux orages. C'est lui qui, lorsque la perversité des hommes en fut venue au point de rire du tonnerre, de l'arc-en-ciel et même du maître des dieux, embrasa l'univers et fit périr l'espèce humaine, à l'exception d'une seule famille, celle

d'un juste auquel les dieux aimaient à rendre visite, et grâce aux prières duquel ils consentirent à ce que les hommes recommençassent à paraître sur la terre. On représente Topan voltigeant dans l'espace, armé, coiffé d'un casque à couronne, et une massue à la main. C'est lorsqu'il la secoue que le tonnerre gronde : alors le prêtre, pour l'apaiser, se couvre la tête d'un feuillage sacré que ne frappe jamais le tonnerre, et lui offre en sacrifice des poissons. Le mot de Topan offre une analogie singulière avec celui de Toupan, le dieu du tonnerre au Brésil.

TOPIT, personnage sidérique qui suit le troisième décan de la Vierge dans le zodiaque rectangulaire de Tentyra. Il est suivi lui-même d'un autre personnage de même genre, Tomi, et donne lieu absolument aux mêmes questions. Topit est coiffé de deux larges feuilles dressées sur deux cornes de bouc, et tient à la main le sceptre des dieux bienfaisants.

TORA, dieu suprême des Tchouvaches. Aux yeux de quelques-uns de ces sauvages de la Sibérie, c'est le soleil. Autour de lui se trouvent plusieurs dieux de seconde classe. On voit son idole au milieu d'une enceinte sacrée dans tous les bourgs des Tchouvaches.

TORANGA, célèbre Kami japonais, avait été de son vivant un rude chasseur. Il finit par monter sur le trône, et délivra le pays d'un tyran à huit bras auquel certains auteurs substituent un usurpateur aidé par huit alliés. Comme le Paraçou-Rama de l'Inde, il n'est armé que d'une hache. Un serpent horrible expire sous ses pieds. Aux quatre coins du toit du temple de Toranga se distinguent quatre bœufs dorés. Des mendiants à la porte de l'édifice sacré chantent les louanges de l'illustre guerrier.

TORATOUROS, le même que Tiermes; Oragalls semble son émanation.

TORDCHIPAMO ou DORDJIPAMO (en thibétain la sainte mère de la Truie), grande divinité femelle adorée surtout dans la petite ville de Bhaldi, près du lac Samthéo. C'est une prêtresse qui a sous sa direction tous les cloîtres des environs. On la regarde comme l'incarnation de la déesse hindoue Bhavani. Sa résidence ordinaire est le magnifique couvent bâti sur une des îles du lac. Elle ne sort de son habitation, de son île, que pour se rendre processionnellement et en pompe à Hlassa. Pendant le voyage, elle est assise sur un trône au-dessus duquel se recourbe en cintre une vaste ombrelle. Des encensoirs s'agitent devant la divine prêtresse. La foule s'amasse autour d'elle à chaque station, et baise à-l'envi son sceau; puis, Tordchipamo donne aux habitants sa bénédiction.

TOSORTHRE, Τόσορθρος, personnification humaine de Fta-Sidik, Esculape phénico-égyptien. Comme roi, il figure dans la troisième dynastie des Pharaons, parmi ceux de Memphis, immédiatement après Ménès. La médecine, l'art d'écrire, les hautes sciences, d'ordinaire attribués au génie de Thoth-Hermès, sont censés venir de lui. On le voit aussi dans certains livres du prétendu Hermès Trismégiste soutenir de doctes dialogues avec ce sage si célèbre dans la théosophie alexandrine comme dans la théogonie memphitique.

TOSSITOKOU, ou KOUROKOUCI, Kami japonais, est un des quatre dieux favoris des marchands. On le représente debout sur un rocher, enveloppé d'une ample robe à

manches volumineuses, et tenant à la main un éventail. Une longue barbe taillée en forme de triple flamme pend à son menton, et s'harmonie pittoresquement avec sa large figure, son front sillonné de rides, son turban plus haut que sa tête et sa démarche circonspecte. On l'invoque surtout au commencement de l'année. On peut voir sa figure dans Kæmpfer, *Hist. du Japon*, pl. VIII.

TOTAM, bon génie qui veille sur chaque homme, selon les Américains. Il y a autant de Totams que d'hommes. Chacun d'eux prend, une fois pour toutes, la forme de quelque animal. En conséquence, chaque homme doit chercher à deviner celui dont son Totam a pris la forme, et se garde de tuer, de blesser, de manger un membre, quel qu'il soit, de cette espèce privilégiée. Ne l'eussent-ils blessé que par mégarde, ce serait un crime irrémissible, et qui, plus que tout autre, les exposerait au courroux du maître de la vie.

TOTH. *Voy*. THOTH.

TOUILA, dieu des Kamtchadales, fils de Piliatchoutchi, préside à la terre et à ses tremblements, aux volcans, à presque tous les fléaux dont l'homme est affligé. Il écarte les poissons des rives du fleuve, brûle la fourrure des renards, excite les loups voraces et donne la rage aux chiens. C'est lui aussi qui fait la paix et la guerre. Du reste, s'il le veut, il détourne les fléaux; grâce à lui oiseaux et poissons affluent, la paix se maintient, ou bien la victoire couronne les guerriers. Il est porté sur un traîneau par le robuste chien Kaocei qui, lorsqu'il parcourt le pays, secoue à grand bruit le verglas et la neige de son corps. Ce sont, dit-on, ces secousses qui causent les tremblements de terre.

TOUMANOUROUNG, reine de Java, descendue du ciel, ainsi que l'indique son nom, ornée de chaînes d'or, épousa le roi de Bantam, en eut, au bout de deux ans de grossesse, le miraculeux Toumasalingabering; puis, lorsque ce jeune prince eut atteint sa croissance, disparut subitement, avec son époux et son beau-frère, laissant l'empire et la moitié de la chaîne à son fils. La seconde moitié de cette chaîne fut remportée au ciel par la reine. Suivant les annales macasses, ce qui resta de la chaîne au jeune roi de Bantam était tantôt pesant, tantôt léger, tantôt diaphane et clair, tantôt de couleur foncée : ce fut long-temps le joyau principal des souverains de Java; mais aujourd'hui ce bel ornement n'existe plus que dans les souvenirs des conteurs et dans les livres des légendaires. — Toumanourong descendue des cieux ne peut nous surprendre. Nous sommes habitués à toutes ces apparitions surnaturelles de législatrices, de bienfaitrices, de donatrices aux attraits ravissants. Ce sont à la fois des Isis, des Pandore, des Bonnes Déesses. Seule, la maligne Ioubekaigouaïa, femme de Botchika, nous a offert un spectacle contraire. La chaîne d'or rappelle et la chaîne de Jupiter, et le fil d'Ariadne, et le fil des Parques, et le Tao des Chinois. C'est l'ensemble de la création se déroulant dans un ordre, s'étalant sur une ligne générale, se scindant en individualités successives ou successivement aperçues. L'ouverture de la terre, c'est la séparation de la terre et du ciel : ainsi Bel coupe Omorka; ainsi l'œuf-monde se scinde en deux cônes qui, plus tard, deviennent les Dioscures au bonnet conique, etc.

TOUMASALINGABERING, fils de Toumanourong et du roi de

Bantam, avait séjourné deux ans dans le sein de sa mère. En revanche, il parla et marcha dès qu'il vint au monde. Qu'on se rappelle ici Lao-Tseu et tous les sages chinois ou tibétains, que l'on vit naître avec les cheveux blancs et l'expérience consommée de la vieillesse. Du reste, il était difforme, et, quoiqu'on parle de sa croissance, il garda sans doute tout le temps de sa vie fabuleuse la stature et les formes grotesques du nain. Sa mère, son père et son oncle disparurent, et lui laissèrent, avec la moitié de la chaîne d'or qui enveloppait sa mère lorsqu'elle descendit des cieux, le royaume de Bantam.

TOUPAN, l'esprit du tonnerre selon les indigènes du Brésil, était le seul être surnaturel que connussent ces peuples, étrangers au nom de Dieu. De tous les phénomènes de la nature, le tonnerre est celui qui les frappait le plus. Lorsque les missionnaires chrétiens leur peignaient Dieu comme bon et bienfaisant : « Comment se fait-il, s'écriaient ces peuples naïfs, que ce Dieu nous épouvante par le tonnerre? » Ce qui est remarquable, c'est que Toupan présidait aussi à l'agriculture.

TOUPARAN. *Voy.* Niparaïa.

TOURAN (on écrit vulg. Turan), nom de Mars chez les Étrusques. Lanzi (*Sagg. di ling. etr.*) retrouve dans ce nom celui d'Aran ou Arès (Mars en grec), précédé du prétendu article τό ou *tu*. Toutefois, il soupçonne que Touran pourrait aussi se décomposer en τὰ οὐρανία ; ce qui le mène à l'idée de Vénus, mais de Vénus céleste (ἡ οὐρανία).

TOXÉE, Toxeus, Τοξεύς: 1° un des Dioscures étoliens tué par Méléagre (*V.* ce nom); 2° fils d'Euryte et frère d'Iole.

TOXICRATE, Τοξικράτη, l'une des Thespiades (*Voy.* Thespius).

TPÉ, déesse égyptienne dont le rang n'est point parfaitement connu, fut prise pour la représentation allégorique du ciel, ce que prouvent et son nom et la forme qu'elle affecte dans les monuments. — Deux autres dieux-ciel étaient reconnus par la religion égyptienne : l'un, Potiri, était le dédoublement femelle de Fta (le dédoublement mâle était Tho, la terre); l'autre dieu était Imôouth, l'un des dynastes (*Voy.* art. treize-Douze). Tpé est représentée sur un grand nombre de monuments, mais plus particulièrement sur les zodiaques rectangulaires. Son effigie est double alors, et chacune reçoit deux paires de bras et deux paires de jambes. Ses mamelles sont pendantes. Un scarabée aux ailes d'épervier, symbole de la puissance créatrice, est sur sa poitrine. Sa longue tunique se compose de lignes onduleuses, au milieu desquelles règne une guirlande de lotos. Tous ces détails nous ramènent à l'idée de la génération par l'humide. La ligne brisée ou onduleuse est un hiéroglyphe qui figure les eaux. Ainsi, les cieux sont une vaste mer de laquelle tout naît. Les principes ignés impondérables, Fta, fécondent Athor; le feu terrestre Tho féconde Potiri; le ciel actif Imôouth féconde Tpé, ciel passif, ciel humide, ciel-femme. Tous les autres sont ses fils et viennent d'elle, car tous sont contenus en elle : elle en est enceinte; et, portés sur des barques aériennes, ils se meuvent dans son vaste utérus (*Voy.* le zodiaque rectangulaire de Denderah, gravé, *Descr. de l'Eg.*, *Ant.*, pl., vol. IV, pl. 20). Tpé doit être encore remarquée sur les momies et sur les pans des monuments funéraires; sur ceux qui représentent des scènes relatives aux

morts, Tpé occupe à peu près le milieu entre les représentations des dieux célestes ou suprêmes et celles des déïtés infernales. Fré, Fta-Sokari, Neith, Hermès Trismégiste, Knef, Atmou, sont toujours au-dessus d'elle; au-dessous commence à se dérouler la série des peintures destinées à reproduire les phénomènes de l'autre vie. Parmi les morceaux que nous pourrions citer à l'appui, rien n'est plus remarquable peut-être que le cercueil de la belle momie égyptienne rapportée d'Alexandrie et donnée au Muséum d'histoire naturelle par le comte de Moncabrié (dessiné par M. Jomard et gravé dans la traduction française de Creuzer par M. Guigniaut, t. IV, pl. XLV, 182). Tpé devint aussi un hiéroglyphe qui désigne le ciel. Cet hiéroglyphe est tantôt une ligne horizontale terminée par deux crochets dont la pointe regarde le bas, tantôt une espèce de fer à cheval dont la convexité regarde le haut, et que terminent en bas deux crochets dirigés dans un sens horizontal.

TRAMBÈLE, Trambelus, fils de Télamon et d'Hésione, suivit sa mère à Milet; puis, dans Lesbos, aima la belle Apriate, tenta en vain de la violer, et la précipita dans la mer. Il avait eu pour instituteur et pour père adoptif Arion, deuxième époux de sa mère. Achille le tua dans Lesbos en punition de sa cruauté.

TRAPÈZE, l'un des cinquante Lycaonides, donna son nom à une ville de l'Arcadie.

TRÉBÉTA, prétendu fondateur de Trèves, était, dit-on, un fils de Ninus exilé d'Assyrie par Sémiramis. De là ce bel hexamètre aussi conforme à la quantité qu'au bon sens :

Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis.

Cette preuve d'une antiquité de quatre mille ans était inscrite sur la porte de l'ancien hôtel-de-ville de Trèves.

TREIZE-DOUZE (Treize-Douze). C'est le nom que nous donnons aux divinités égyptiennes du second ordre qui n'entrent point dans la classe des décans et sous-décans, ou génies éthérés d'Hermès. Ces divinités, au nombre de douze, sont toutes subordonnées au soleil, qui est à la fois au-dessus et hors de ce petit groupe divin; et, en conséquence, les listes mythologiques donnent douze ou treize noms, selon qu'à leur tête on place ou l'on omet celui du grand astre, leur chef de file. Il règne beaucoup d'incertitude sur les noms, sur les caractères, sur les relations de ces dieux; toutefois on croit être certain que les planètes et le ciel d'une part, les cinq éléments égyptiens de l'autre, composent cette série subordonnée, de manière que, si nous voulions classer cesdieux dans un cadre synoptique, nous aurions :

Le Soleil.	Pi-Ré, Fré, etc.
Jupiter.	Pi-Zéous.
Mars.	Ertosi, Artès.
Vénus.	Surot.
Mercure.	Pi-Hermès ou Thoth second.
Saturne.	Remfa.
Le Ciel.	Imuthis (mieux Imôouth), Esculape.
La Lune.	Bubastis (ou mieux Pouhasti).
L'Ether.	Neith (déjà nommée Héphestobule dans sa classification des Khaméphioïdes).
Le feu terrestre.	Vesta.
L'eau.	Vénus.
L'atmosphère.	Latone.
La Terre.	Rhéa ou Cérès.

En imaginant le dieu Remfa, transition de l'irrévélé aux révélations, d'Imôouth ou de Piromi à Knef, on lui donna naturellement pour épouse la Terre, mère et nourrice de tant d'êtres divers, la Terre, espèce de délégation de la grande Bouto; ce qui amène la répartition suivante des Treize-Douze, époux et épouses :

DYNASTES.					
ÉPOUX (6-5), PENTADE MALE OU SIDÉRIQUE.			ÉPOUSES (6-5), PENTADE FEMELLE OU ÉLÉMENTAIRE.		
DYNASTES.	leurs équivalents gréco-romains.	leurs représentants khaméphioïdes.	DYNASTES.	leurs équivalents gréco-romains.	leurs représentants khaméphioïdes.
Djom.	Hercule-Soleil.	Fré, archi-dynaste.	Ilith (ou Poubasti?).	Sélène, Diane, Lune, etc.	Pooh.
Pi-Zéous.	Jupiter.	Amoun.	Saté.	Junon.	Neith.
Ertosi.	Mars-Vulcain.	Fta.	Anouke.	Vesta.	Athor I.
Surot.	Lucifer-Soleil.	Fré.	Athor II.	Anadyomène, (Vénus)? Amphitrite.	Pooh.
Pi-Hermôou.	Mercure.	Piromi.	Bouto II.	Latone?	Bouto.
Remfa.	Saturne.	Transition de Piromi à Amoun.	Nefté.	Rhéa, Cérès, la Terre.	T'Armouth.
Plus Imôouth, entre les 2 pentades saintes.					

Nous reproduisons ici les classifications auxquelles déjà nous nous sommes arrêtés, et nous mettons en regard des dieux dynastes leurs équivalents gréco-romains probables. M. Guigniaut (trad. de Creuzer) propose deux conjectures relativement à l'arrangement de nos Treize-Douze dieux. La première consisterait à rabaisser Hercule ou Djom parmi les douze dynastes; Fré serait alors l'archi-dynaste. Il ne nous dit pas à quel dieu on l'identifierait : naturellement, les mythographes opteraient pour Ertosi ou Mars, avec lequel Djom a beaucoup de rapports; et, sous ce point de vue, on verrait Djom-Ertosi venir à la suite de Pi-Zéous, comme dans les légendes grecques on voit Hercule sortir du sang de Jupiter-Hammon. Par la seconde conjecture, M. Guigniaut incline à confondre Surot (Vénus-planète) avec Athor II (Vénus-élément), et cette Athor reléguée alors parmi les déités féminines serait l'épouse d'Imôouth, qui, comme les autres dynastes, aurait un corrélatif femelle.

TRESTONIE, Trestonia, déesse latine, était invoquée contre la lassitude dans les promenades ou les voyages.

TRÉZÈNE, Troezenus, fils de Pélops, passait pour héros éponyme de la ville de ce nom dans le Péloponèse. Cependant, long-temps avant l'époque à laquelle la chronologie place l'arrivée de Pélops, Trézène existait (*Voy.* Horus). Trézène s'appela primitivement Posidonie, à cause de sa situation sur le bord de la mer; et, en effet, toujours Trézène, dans la mythologie antique, a été en relation avec Neptune (*V.* Ethra).

TRICLARIE, Triclaria, Τρικλαρία, Diane en Arcadie. Le temple qu'elle avait sous ce nom était sur une espèce de territoire neutre appartenant en commun à trois villes, Aroé, Antée, Messatide, et passait pour avoir été profané par les amours de Mélanippe et de Cométho. En com-

mémoration de cet évènement avait été instituée une fête expiatoire dont la cérémonie principale consistait dans l'immolation d'un jeune homme et d'une jeune fille par une prêtresse vierge. Dans la suite, Eurypyle abolit cet usage barbare, et il ne resta des anciennes prescriptions que l'obligation pour la prêtresse de rester vierge.

TRICOLONE, Tricolonus, Τρικόλωνος : 1° fondateur de Tricolone en Arcadie, était l'un des cinquante Lycaonides; 2° descendant du précédent et l'un des amants d'Hippodamie qui furent victimes d'OEnomas.

TRIGOLOVA ou Triglova (c'est-à-dire aux trois têtes), déesse slave que l'on représentait avec trois têtes, était surtout honorée chez les Vandales de la Lusace actuelle. Rien ne prouve que ce soit l'Hécate grecque. –On disait aussi Trigla.

TRIOPAS : 1° fils de Neptune et de Canacé, père d'Érésichthon et d'Iphigénie; 2° roi de Thessalie, père de Mérope. Il est présumable qu'il faut réunir ces deux personnages en un seul.

TRIOPE, fils du soleil, donna son nom à un cap et à une ville de la Carie.

TRIOPHTHALME, Triophthalmos, Τριόφθαλμος (aux trois yeux), Jupiter. C'est une épithète de la plus haute importance; elle marque la souveraineté absolue de Jupiter sur les trois mondes, le ciel, la terre et les enfers, et formule de la manière la plus frappante la doctrine du monothéisme chez les Grecs. Comp. pour les développements l'art. Jupiter, LIV, 515. On avait trouvé une statue de Jupiter-Triophthalme à Troie. Aux Indes, on donne à Siva l'épithète de Trilotchana, qui a le même sens que Triophthalmos, mais qui ne semble pas devoir aussi évidemment ramener la triplicité à l'unité.

TRIOPS : 1° fils de Neptune; 2° Apollon, particulièrement révéré à Triopie, en Carie.

TRIOTARENE ou Douriodhana, célèbre roi Tchandravança (de la dynastie de la lune), devait le jour à Dritarachtra et à Kanderi. Sa jalousie contre les Pandavas ses cousins donna matière à la célèbre guerre des Pandous et des Kourous.

TRIPHYLE, Triphylus, fils d'Arcas et de Laodamie, donna son nom à la Triphylie que d'autres croient avoir été ainsi appelée des trois peuples (τρεῖς φυλαί) qui vinrent y habiter, Apiens, Minyes, Éléens.

TRIPTOLEME, Triptolemus, Τριπτόλεμος, devait le jour au roi d'Éleusis, Célée, et à Métanire (ou Néère). Cérès, à qui Célée avait donné une généreuse hospitalité, guérit par un baiser Triptolème encore enfant, et qu'une insomnie avait réduit à l'extrémité; puis, se chargeant de son éducation, le nourrit de son lait, et chaque nuit le passait au feu afin de le rendre immortel. La rapide croissance de l'enfant excita la curiosité du couple royal; et une nuit tous deux épièrent Cérès. A la vue de Triptolème dans les flammes, Métanire jeta un cri. Cette perturbation des mystères ravissait pour jamais à Triptolème l'espérance de l'immortalité. Il n'en fut pas moins initié par la grande déesse aux secrets de l'agriculture, reçut d'elle la charrue, les semailles et la herse. Des traditions célèbres le font voyager soit seul, soit avec la déesse. Alors il traverse l'espace sur un char attelé de dragons (*Voy.* la gravure de Cérès, LIII, 569), et parcourt la Scythie, où grâce à Cérès il échappe aux embûches

de Lyncus, et le pays des Gètes où Carnobuta essaya en vain de le faire périr. Revenu dans l'Attique, il y popularisa l'agriculture, et institua les mystères d'Éleusis : trois compagnons le secondaient dans ses innovations industrielles et religieuses. — Les Athéniens, en revendiquant pour l'Attique l'invention de l'agriculture, non-seulement donnèrent Éleusis pour la patrie de ce bel art, mais encore montraient le clos de Rharion comme le premier lieu où l'on eût essayé la culture des céréales. C'est de l'orge que l'on y sema pour commencer. Aussi par la suite les Éleusiniens, dans les sacrifices, ne se servaient-ils que de gâteaux faits avec la farine de ce clos-modèle, ce qui valut à Cérès le surnom de Rharia. Triptolème avait dans Athènes le rang de dieu. On lui avait consacré un temple, un autel et une aire à battre le grain.—La chronique de Paros place Triptolème sous le règne d'Érechthée. D'autres le refoulent sous Pandion Ier. Quelques mythographes en font un des législateurs de l'Attique. Ces variantes se conçoivent aisément. L'agriculture se lie à la législation, et même est presque une législation (comp. Cérès et Cécrops); et d'autre part l'agriculture n'a pas été inventée tout d'une pièce, et il a fallu bien des perfectionnements pour arriver où en étaient les Grecs. Entre autres exemples, rappelons l'Athénien Buzygès, à qui l'on attribue l'attelage des bœufs à la charrue.—Comme l'Attique n'est pas le seul pays qui ait eu des prétentions à l'invention de l'agriculture, Diodore, qui n'était pas Athénien, fit de Triptolème un des compagnons d'Osiris. Disciple de ce conquérant des Indes, Triptolème aurait été envoyé par lui en Attique, pour associer les habitants de cette contrée aux bienfaits de sa découverte. C'est sans doute par suite de ce fait que l'on a imaginé Triptolème suivant Bacchus aux Indes. Du reste, ce n'est pas la seule corrélation de ce genre qu'on trouve entre les religions de Bacchus et de Cérès. On voit sur divers monuments Triptolème le pied sur un dragon, et menant une charrue attelée de deux bœufs (*Cab. de Stoch*, § V, n° 243), tenant des épis de blé ou des pavots (ouvr. d°, n° 239; Beger, *Thes. Brandeburg*, t. II, p. 289), et debout sur un char traîné par des serpents (*Cab. de Stoch*, 240, 241, 243), enfin debout à côté de Cérès qui lui tient la main.

TRISMÉGISTE, Thoth. *Voy.* ce nom.

TRITIE, fille de Triton, nourrice ou prêtresse de Minerve, amante de Mars et mère de Ménalippe, bâtit dans l'Achaïe la ville de Tritée, dont les habitants offraient à Mars et à Tritie un sacrifice annuel.

TRITO, Triton féminisé, tour à tour donnée pour fille ou pour femme de Triton, pour nourrice ou pour mère de Minerve, est probablement la même que Tritie. La vraie Trito, c'est Minerve, fille des eaux, et en conséquence fille des lacs (*Voy.* Minerve, et les deux articles qui suivent).

TRITOGÉNIE, Pallas, ainsi nommée soit parce qu'elle naquit des eaux (*Trite* dans une langue ancienne), soit parce qu'elle jaillit de la tête (*Trito* en béotien), soit parce qu'elle vint au monde le troisième mois de l'année, ou au bout d'une conception de trois mois, soit enfin parce qu'elle n'apparut qu'après Apollon et Diane, c'est-à-dire la troisième.

TRITON n'est, dans la mythologie vulgaire, qu'un dieu subalterne des eaux. Fils de Neptune et d'Am-

phitrite, il précède son char, armé de la conque recourbée qui lui sert de trompette, et offre aux yeux l'aspect d'un homme-poisson. Autour de lui bondissent et folâtrent quantité de Tritons inférieurs qui sont ses dédoublements. Avec la conque marine qu'il tient à la main ou porte à sa bouche, il annonce l'arrivée du dieu des eaux, parfois prélude aux tempêtes, plus souvent les fait cesser. Ainsi dans Ovide, il enfle sa conque quand les eaux du déluge se retirent en cadence. Dans Virgile, il s'efforce de sauver les radeaux d'Enée qui ont échoué. Ce rôle calme et bienfaisant n'empêche pas que Triton ne devienne aussi un être ahrimanique. Quand Misène, ce trompette d'Énée, prétend l'emporter sur lui en talent musical; ne pouvant mieux faire, il se noie. Quoique vulgairement sa place soit en avant du char de Neptune, quelquefois il a lui-même un char attelé de chevaux bleus. Pausanias, décrivant la figure des Tritons, leur donne des cheveux verts, de larges oreilles, une vaste bouche, des dents d'animaux, des yeux bleus, des doigts armés de griffes, des nageoires à la poitrine et au ventre. Dans la Gigantomachie, la conque marine épouvante les géants, et, rivale des cris de l'âne, détermine leur fuite. Claudien couronne les Tritons de roseaux. Dans un monument publié par Winckelmann (*Monum. inéd.*, I, p. 25), sur le front de Triton s'élèvent, en guise de cornes, deux pinces d'écrevisses. Ailleurs, aux formes de l'homme et du dauphin (cétacé et non poisson) il réunit les jambes antérieures du cheval; c'est un ichthyocentaure. Le capricorne se rapproche de ce type. Triton a quelquefois la rame en main (*Antiq. d'Herc.*, t. I, p. 44). Le trident de Neptune remplace, parfois, soit la rame, soit la conque (*Pierres gr.* de Wild., pl. XIV, n° 31). On le trouve aussi lié au culte de Saturne, sur le haut des temples duquel était d'ordinaire placée son effigie, aux images de Vénus au char de laquelle il attèle le taureau marin, et aux pompes triomphales du joyeux Bacchus. Les bas-reliefs dionysiaques offrent plus d'une fois des Centaures et des Satyres, des Tritons ivres et dansant. Souvent leur ivresse n'a d'autre cause que leur gourmandise. Un mythe fameux à Tanagre voulait que jadis un Triton cruel tuât les bestiaux, et fît chavirer en mer les barques des pêcheurs. On s'avisa de placer sur la rive une cruche remplie de vin; l'enfant des eaux s'enivra, s'endormit, se laissa tomber du haut d'une falaise. Un Tanagréen lui coupa la tête d'un coup de hache; et l'on dit que c'était Bacchus lui-même qui avait rendu ce service à la ville de Tanagre. On alla plus loin, on dit qu'un jour Triton s'étant jeté sur des Tanagréennes occupées à se purifier dans la mer, Bacchus, défenseur de la pudicité du beau sexe, fit lâcher prise à l'impétueux assaillant. On voyait, en mémoire de cet évènement, une belle statue de Triton à Tanagre dans le temple de Bacchus. — Les Tritons, comme les Satyres et comme Pan, apparaissaient à l'improviste sur les rivages. — Triton, d'après des généalogies plus antiques que l'arrangement vulgaire, devait le jour à l'Océan et à Téthys. Ailleurs aussi on appelle Nérée son père, et tantôt Céléno, tantôt Salacie passait pour sa mère. Du reste, il est probable que dans l'origine Triton ne fut que l'onde personnifiée, sous forme d'homme-poisson armé des dépouilles des mollusques. *Trit* doit si-

gnifier eau, et le nom de lac, Triton, donné à une mare de la Béotie et à un grand temple de la Bysacène ne signifie que lac-onde.

TRITOPATORS, Τριτοπάτορες, divinités mystérieuses adorées dans l'Attique (Cicér., *Nat. des Dieux* l. III, c. 23), sont indubitablement des Cabires. Toutefois, il est probable qu'il n'y a pas identité complète entre eux et les dieux de Samothrace. Les prêtres-rois de cette île sacrée ne révélaient pas tout d'une fois tous leurs mystères aux initiés; et quelques-uns de ceux-ci purent, pour compléter un système, ajouter à ce qu'ils avaient appris de la bouche de l'hiérophante. Généralement on expliquait Tritopators par trois pères, ce qui, lexicologiquement parlant, nous semble assez gratuit (1); mais ce qui du moins nous informe qu'en un sens ces dieux formaient une triade sacrée, comme Knef, Fta, Fré en Égypte, comme Axiéros et les deux Axiocerses dans la religion cabirique. D'autre part, au lieu de se décomposer en trois membres, quelquefois on les voit (Cicéron, ouv. cité, l. III, c. 21, p. 586, etc., de l'éd. Creuzer) se dérouler en trois séries, dont deux triades et une dyade. La dyade, qui se compose de deux Dioscures ordinaires (Castor et Pollux, ou peut-être Amphion et Zéthus), se trouve enfermée entre les triades : la première contient Zagrée, Eubulée et Dionyse (Bacchus); la seconde Alcon, Mélampe et Tmole (1). De leur réunion résulte une ogdoade sacrée; et l'on sait qu'effectivement les Cabires, selon les anciens, étaient au nombre de huit, quoique ordinairement on ne les nomme que par groupes de trois ou de quatre. En composant, ainsi que nous l'avons fait, de ces groupes de quatre dieux une ogdoade divine, on est loin d'arriver à l'ogdoade des Tritopators; mais rien n'est moins nécessaire. Il suffit que chronologiquement les Tritopators tirent leur origine de quelques légendes de Samothrace; qu'un nom ou deux se trouvent les mêmes dans l'une et l'autre nomenclature; enfin que le nombre des êtres divins soit le même, pour que les anciens aient dit : « Les Cabires de l'Attique se nomment Tritopators. » Les deux frères Corybantes qui (selon le récit de S. Clément d'Alex., *Protrept.*, éd. Potter, p. 15, etc.; conf. Jul. Firmicus, *Err. des rel. prof.*, c. 12) assassinèrent Dionyse, leur frère, ne sont autres sans doute que Zagrée et Eubulée. Dionyse, dont ensuite l'organe mâle est déposé dans une ciste mystique et porté en Tyrrhénie, a ici la plus grande analogie avec le Cadmile, Gigon ou Hermès ithyphallique, au service de la triade cabirique. Ailleurs on le voit absorber en lui Eubulée et Zagrée, et aspirer au premier rang, comme né de l'hymen mystique du dieu-serpent Jupiter et de Proserpine. Les Tritopators cumulaient en Grèce quatre fonctions importantes :

(1) Car *tritos* signifie troisième et nòn trois. Puis le nombre de trois n'est pas toujours, il s'en faut, essentiel aux Tritopators (*voy.* l'ensemble de l'article). Les noms de Triton, Tritonide, Amphitrite et d'autres qui offrent cette même syllabe, *Trit*..., n'ont nul rapport avec le nombre 3. Enfin, le nom du sacrifice que l'on offrait aux Tritopators à Athènes (tritthye) mérite d'être rapproché de celui des dieux mêmes et semble indiquer qu'il faut chercher l'étymologie hors de l'idiome grec. On pourrait faire des remarques de ce genre sur le deuxième élément du mot (Pator).

(1) Deux de ces noms ne sont fondés que sur des conjectures : ce sont Zagrée et Tmole. On lisait dans Cicéron (pass. cités plus haut) *Tritopatreus*... et *Emolus*. Hemsterhuis (*sur Dial. des Dieux*, de Luc., XXVI, 1) a recommandé *Tritopatores Zagreus*; Tmolus a été substitué à Emolu par Davis. Nonnus (*Dionysiaques*, liv. XIV, v. 16 etc.) nomme comme Cabires, au lieu d'Alco et Mélampe, Alcon et Eurymédon.

1° jusqu'à un certain point ils étaient démiurges ou générateurs du monde (κοσμοπάτορες); 2° ils donnaient la fécondité aux épouses, et, comme tels, étaient invoqués parmi les dieux de l'hymen (Suidas, art. Τριτοπάτ.; comp. Lucien, *Quest. de table*, t. IX, p. 66 de l'édition de Deux-Ponts); 3° ainsi que plus tard les Dioscures Tyndarides, ils étaient révérés comme dominateurs sur la mer et comme protecteurs des vaisseaux; 4° ils veillaient sur les intérêts tant publics que privés, et par conséquent étaient regardés comme de véritables dieux Lares ou Pénates. — Les Tritopators, et plus spécialement les Dioscures Tyndarides, s'appelaient à Amphisse et dans Athènes Anaces (ou Anactes). On leur immolait, dans cette dernière ville, le jour de la fête dite Anacée, un porc, un bouc et une brebis. Ce sacrifice portait les noms spéciaux de tritthye, τριτθύα (τρία et θύειν?), et de xénismes (ξενισμοί), comme offert à des divinités exotiques (*Voy.* Potter, *Antiq.*, tr. all. de Ramb., p. 798 du t. I).

TRITOPATRÉE, fils de Jupiter et de Proserpine, donné tantôt comme un des Anaces, tantôt comme Tritopator (*Voy.* l'article qui précède, note 2).

TROILE: 1° le plus jeune des Priamides qui restèrent à Troie. Sa vie était une des fatalités de Troie. Achille le tua. Quelques mythologues disent qu'il l'aimait; et que, fatigué de ses rigueurs, il prit ce moyen de s'en venger. De plus, on a placé la scène dans le temple d'Apollon Thymbrée, où depuis Achille périt sous les traits de Pâris. 2° Frère d'armes d'Énée et fondateur d'Alba (états sardes). Cette ville, élevée au milieu des Alpes dont elle porte le nom, aurait été destinée, selon la légende, à être un jour la rivale d'Albe-la-Longue.

TROPHONIUS, Τροφώνιος, héros tellurique, maçon prophète, incarnation de Jupiter alimentateur, passait, dans les mythes populaires, pour fils d'Ergine (l'ouvrier), roi d'Orchomène de Béotie. Son frère Agamède et lui forment des espèces de Dioscures. Les nombreuses légendes qui couraient sur leur compte se réduisent à deux principales. Dans l'une, ils bâtissent des temples au dieu du jour; dans l'autre, ils construisent un souterrain au roi Hyriée pour y renfermer ses trésors. Au reste, Apollon et Hyriée reviennent au même: le nom d'Hyriée rappelle celui d'Haroéri. Les temples, d'ailleurs, ont mille rapports avec les palais, les trésors et les retraites souterraines. Que de sanctuaires étaient des grottes! que de fissures mystiques dans les temples à oracle laissaient échapper, avec des vapeurs inconnues, l'inspiration prophétique! De plus, le temple bâti par Agamède et Trophonius était le temple de Chrysa, et *chrysos* veut dire or. Nous voilà donc encore une fois reportés à l'or, aux trésors, aux souterrains, enfin aux mines. Apollon avait lui-même élevé les fondements de son temple de Chrysa, et les deux frères n'avaient que continué son ouvrage. Une tradition postérieure montre Agamède et Trophonius bâtissant le temple de Delphes. Apollon leur promet une récompense magnifique pour le septième jour, et ce septième jour ils meurent l'un et l'autre. Dans l'hypothèse du souterrain construit pour le roi Hyriée, on voit les deux architectes ménager dans les murs une issue secrète pour venir la nuit puiser au trésor. Hyriée le voyant diminuer sans que les portes et les serrures parussent forcées, tendit un piège au-

tour des vases qui contenaient le riche métal. Agamède s'y laissa prendre. Trophonius craignant d'être dénoncé lui coupa la tête; puis quelque temps après disparut englouti dans un gouffre près le bosquet de Lébadée. Des arrangeurs péloponésiens placèrent la première scène de ce drame à Élis. C'est, dirent-ils, le roi Augias qui fit bâtir le souterrain; c'est Dédale qui plaça les pièges : les deux frères avaient pour complice de leur vol Cercyon. Lorsque l'artifice du roi eut coûté la vie à ses deux compagnons, Trophonius s'enfuit, gagna Lébadée, se confina dans une grotte, y rendit des oracles, puis mourut accablé d'années. Victime d'Augias ou d'Hyriée, Trophonius disparut de la terre sans qu'on sût en quel lieu était situé son tombeau. Les peuples n'allèrent donc point encenser ses restes funèbres, et bientôt l'oublièrent. Apollon, fâché de cette ingratitude, envoya une sécheresse opiniâtre à la Béotie. Au bout de deux ans on consulte l'oracle, et la Pythie déclare que l'abondance ne peut renaître que quand on suivra les avis de Trophonius; mais où trouver Trophonius? Dans Lébadée. On court au bois sacré, on pénètre dans la grotte mystérieuse, on retrouve la cendre sainte, et un temple s'élève à peu de distance. Un Acréphien nommé Saon eut l'honneur de faire cette découverte importante. Guidé par une inspiration divine, il suivit un essaim d'abeilles qui avaient leur ruche dans l'antre sacré. Bientôt les prédictions de cet oracle devinrent célèbres; les siècles du syncrétisme surtout en favorisèrent la vogue. Nul doute qu'il n'ait été consacré à Jupiter et à la Terre sous le nom de Cérès. Adam (trad. française de Robinson) a réuni les circonstances principales relatives à l'oracle. L'oracle était placé dans l'intérieur de la terre, de là son nom de grotte de Trophonius. Ceux qui venaient le consulter étaient nommés *catébates*, parce qu'ils n'y parvenaient que par une descente. L'antre de Trophonius, situé à quelque distance du bois sacré, présentait d'abord une sorte de vestibule entouré d'une barrière de marbre blanc que couronnaient des obélisques d'airain (Pausan., liv. IX; Philostr., *Vie d'Appoll.*, liv. VIII, ch. XIX). Une grotte creusée au ciseau offrait une ouverture d'environ huit coudées de hauteur sur quatre de largeur. C'est là qu'était l'entrée de la caverne dans laquelle on descendait par le moyen d'une échelle. Parvenu à une certaine profondeur, on rencontrait une ouverture étroite, dans laquelle on introduisait d'abord ses pieds. Le corps ne passait qu'avec une grande difficulté, et l'on se sentait alors entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du souterrain. Le retour s'opérait la tête en bas, les pieds en l'air, et avec une égale rapidité (Pausan., *Béot.*). Pour empêcher le consultant de porter des mains indiscrètes sur la machine dans laquelle il était ainsi lancé, les prêtres avaient le soin de les lui faire remplir de gâteaux de miel, destinés à apaiser la voracité des serpents dont le passage était, assuraient-ils, infesté (Schol. d'Aristoph., sur *Nuées*, V, 508). On n'entrait dans la caverne que de nuit, et après de longues préparations et un strict examen. Celui qui venait consulter l'oracle devait passer plusieurs jours dans un petit temple dédié à la bonne Fortune et au bon Génie. Il devait se servir de bains chauds, oindre son corps d'huile, s'abstenir de vin, se nourrir de la chair d'animaux offerts par lui en sacrifice, et se revêtir d'une robe de lin (Pausan., l. IX;

Schol. d'Aristoph., pass. cité; Lucien, *Dialog. des morts*). L'avenir se dévoilait à ses yeux par des apparitions; la divinité daignait quelquefois répondre de vive voix. Le séjour dans l'antre n'était point limité. On y restait quelquefois plongé dans un sommeil d'un jour et d'une nuit. Les gens dont les prêtres soupçonnaient la croyance ne reparaissaient jamais vivants. Leurs corps étaient rejetés de la caverne par une autre issue que celle qu'ils avaient suivie en entrant (Pausan., l. IX, c. 39). Le fidèle à son retour était placé sur un siège appelé siège de Mnémosyne, et rendait compte de tout ce qui avait frappé ses yeux et ses oreilles. On le reconduisait dans le petit temple de la bonne Fortune et du bon Génie, où il recouvrait ses facultés. L'impression terrible que ses sens avaient reçue s'effaçait difficilement, et le plus grand nombre de ceux qui avaient fait ce voyage conservaient, le reste de leur vie, les marques d'une sombre mélancolie, ce qui donna naissance à l'expression proverbiale : « Il a consulté l'oracle de Trophonius, » appliquée aux personnes dont l'extérieur était grave et soucieux. Le chemin de Lébadée à la caverne était bordé de chapelles et de statues. Lébadée se nomme aujourd'hui Livadie. On présume que la ville actuelle, située à quelque distance de l'ancienne, se trouve sur l'emplacement du bois sacré. En comparant les descriptions anciennes, qui font de l'antre une caverne à double étage située sur une montagne, un voyageur moderne croit avoir retrouvé non-seulement cet antre célèbre, mais encore les deux ruisseaux dont l'onde ôtait et rendait la mémoire (Léthé, Mnémosyne), et la petite rivière d'Hercyne qui est formée de deux ruisseaux et va se jeter dans le lac Copaïs (Topolias).—Un autre Trophonius est fils de Valens et de Phronis (et non Phoronis). Ces noms veulent dire la force et la sagesse, ou le robuste et le sage. Cicéron fait de Trophonius un de ses Mercures. Jupiter aussi s'appelle Trophonius.

TROS, Τρῶς, héros éponyme de Troie, se dessine au milieu de la dynastie qui règne sur la capitale de la Phrygie par les traits suivants : 1° il a pour père Erichthonius, pour fils Ganymède (qui est enlevé par Jupiter; les évhéméristes disent par Tantale); puis Ilos et Assaracus, tiges de deux branches collatérales, dont l'une règne tandis que l'autre semble le ferme appui du trône; 2° il fait la guerre à Tantale, c'est-à-dire à la Lydie; 3° il donne à la ville qui jadis était nommée Dardanie le nom de Troie; 4° son nom semble signifier roi, maître, seigneur.

TSAGAN-DARA-EKE en mongol, Doulma-Gardchan en tangutain, c'est-à-dire *la mère blanche*, est une des deux filles qui sortirent des yeux de Choutchi-Boddiçatoa. L'autre se nomme Nogan-Dara-Eke ou Doulma-Ngodchan (*la mère verte*). On les regarde toutes deux comme protectrices des hommes, et on les invoque dans le danger. On veut qu'elles aient pris plus d'une fois la forme humaine, et qu'elles aient régné sur le Boutan et le Tibet. Tsagan-Dara-Eke a eu un fils, Divongarra, le roi de l'époque passée; Nogan-Dara-Eke, lors de la fin du monde, s'incarnera pour être la mère de Maidari. On représente les filles des yeux de Choutchi-Boddiçatoa à côté l'une de l'autre, et sur un trône que portent quatre lions. Les chairs de Tsagan-Dara-Eke sont blanches, cel-

les de Nogan-Dara-Eke sont vertes; comme toutes les divinités mongoles, elles sont accroupies sur une natte. Tsagan-Dara-Eke est caractérisée par un troisième œil au milieu du front; elle a aussi un œil dans la paume de la main, et un autre à la plante des pieds. Sur la fleur qu'elle tient à la main se voit un enfant. Pour Nogan-Dara-Eke, des vêtements rouges et une écharpe bleue forment sa parure ordinaire. Rarement elle est nue. Sa main tient, tantôt une fleur, tantôt un enfant, qui est le jeune dieu Chakiamouni (Bouddha?), qui a peut-être été son fils.

TSIJSO, divinité japonaise, est représentée dans les temples avec trois singes pour parèdres. Ces singes sont les emblèmes des trois sortes d'impuretés dont doit s'abstenir tout adorateur des Kamis, le sang, la chair, les corps morts. Qui touche un mort, qui mange de la chair, qui verse du sang, même par mégarde, même de son propre sang, est fousio tantôt pendant une heure, tantôt pendant sept, trente jours ou davantage. Il ne peut visiter les lieux saints, approcher des mias, paraître en présence des dieux. C'est par suite de ce précepte qu'il est défendu aux femmes d'entrer dans les temples pendant la menstruation; mais, lorsqu'elles vont en pélerinage à Icié, les dieux touchés de leur piété suppriment ou suspendent l'effluve qui les rend fousio. C'est aussi sous l'influence de la même idée qu'un ouvrier qui s'est blessé au point de perdre du sang en travaillant à un temple, est réputé indigne de mettre la main à un édifice sacré, et que, si pareil incident trouble la construction d'un temple élevé à Ten-Sio-Daï-Tsin, l'édifice commencé sera jeté à bas.

TSINTÉOTL, déesse qui, selon les Totonaques, habitants de Zacatlan (dans la province de Tlascala), était la protectrice des moissons. Bien différente des divinités sanguinaires du Mexique, elle se contentait d'une offrande de fleurs et de fruits. Une prophétie qui circulait dans le pays annonçait qu'un jour cette riante divinité triompherait des dieux barbares qui s'enivraient de sang humain.

TSI-SIN-GO-DAI (les), c'est-à-dire les cinq dieux terrestres, forment, dans la mythologie du Japon, la deuxième série des êtres procosmogoniques. Ils apparaissent à la suite des sept dieux supérieurs, connus sous le titre de Ten-Sin-Sitsi-Daï. La différence qu'il y a d'eux aux précédents, c'est que leur règne, extraordinairement long, commence pourtant à sortir de l'indéfini et du vague pour se restreindre dans des limites. Voici leurs noms et la durée de leur règne :

Ten-Sio-Daï-Sin	250,000 ans.
Osivo-Ni No-Mikotto	300,000
Nini-Kino-Mikotto	318,533
Fiko-Oo-Demino-Mikotto	637,892
Fouki-Ava-Se-Dsuno-Mikotto	836,042
Total	2,342,467 ans.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces calculs cosmogoniques, c'est que les nombres vont en croissant à mesure que l'on approche des temps actuels (*Voy.* TEN-SIN-SITSI-DAI).

TSOUI-KOUAN, le dieu de la mer chez les Chinois, est principalement imploré par les navigateurs lors de leur départ; avec Tan-Kouan et Tei-Kouan ils forment la trinité chinoise, soumise du reste à Kang-I.

TSOUTTIBOUR (ou ZUTTIBUR), dieu serbe et vende, présidait aux forêts et principalement aux hêtres.

C'était une espèce de Pan; et ses brusques apparitions, ses espiégleries donnèrent lieu d'en faire un malin esprit. Comp. Léchies et Roussalkis.

TUATHA-DADAN (les), cinquième peuplade mythique de l'Irlande, apparaissent dans l'histoire fabuleuse de ce pays entre les Firbolgs et les Mileadhs. Leur chef, dit-on, triompha du chef des Firbolgs, abolit la royauté, et rétablit un pouvoir imité de l'ancienne forme sociale irlandaise sur les ruines de la nation subjuguée. De plus, on le montre comme assujettissant un chef religieux Eochaidh. Vaincus par les Tuatha-Dadan, les Firbolgs virent leurs idées religieuses remplacées par le culte primitif de l'Irlande. Les Tuatha-Dadan introduisirent dans la religion antique, qui avait pour grandes déesses Bath, Keasar, Macha, les idées cabiriques que nous avons si fréquemment trouvées dans cette mythologie. C'est donc à tort qu'on a fait des Tuatha-Dadan des Chaldéens de Kush.

TUISTON, dieu celte adoré dans les Gaules et la Germanie, se prend d'ordinaire pour l'analogue de Pluton. On lui donne pour mère Tis, Tuis, ou la Terre. On l'oppose à Taran, le maître du ciel et des airs, de la lumière et du tonnerre; et l'on veut que, dieu de la terre et des lieux souterrains, du sombre empire et de la mort, il ait partagé avec le dieu contraire l'empire du monde. On l'a aussi transformé en homme, en roi législateur, en instituteur de cérémonies religieuses, ce qui réduirait sa divinité à une apothéose. D'autre part, Mann, l'Adam des Germains, lui devait le jour; et, en ce sens, Tuiston se trouverait l'homme prototypique, et une espèce de Prométhée. On ignore par quels sacrifices était honoré Tuiston; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans presque toutes les cérémonies religieuses, des bardes grossiers chantaient ses louanges, mises en vers. Tuiston rappelle par le son : 1° Θεός, Deus, Dis, etc.; 2° *Teutsch* ou *Deutsch*, allemand, ou, si on l'aime mieux, *Teutones*, les Teutons.

TUPARAN. *Voy.* Niparaia.

TURNUS, roi rutule, fils de Daunus et de Vénilie, fiancé de Lavinie, allait épouser cette princesse, quand Énée, débarqué dans le Latium, lui fut préféré par Latinus. Il en résulta une guerre dans laquelle Turnus se distingua; il rassembla autour de lui un nombre d'alliés assez considérable, tua, entre autres ennemis, Pallas l'Évandride, perdit, malgré sa bravoure, deux batailles, et enfin fut tué en combat singulier par Énée. On a remarqué avec raison que Turnus, dans l'*Enéide*, joue un rôle plus intéressant qu'Enée.

TUTELA ou TUTELINA (puis abusivement Tutulina), déesse romaine, préservait les moissons de la grêle, et les conservait quand elles étaient rentrées. On la représentait dans l'attitude d'une femme qui ramasse des pierres jetées par Jupiter. Elle avait des autels et même une chapelle sur l'Aventin.

TYCHÉ : 1° la Fortune (*V.* ce nom); 2° Océanide (elle jouait avec Proserpine quand Pluton l'enleva); 3° Hyade.

TYCHÈS ou TYCHIS, passait en Grèce pour le deuxième des quatre génies domestiques égyptiens; Anachis, Dymon et Héros auraient été les autres. Tychès veillait sur l'homme pendant sa vie. On doit lire, sans doute, Anacès, Dynamis (ou Dæmon), Tyché, Éros.



TYCHON, un des dieux attiques, parèdres de Priape. Ce mot revient à *qui potitus est*, et, en latin, se rendrait par Perficus. Les autres dieux priapoïdes de l'Attique sont Orthanc, Conisale, Dordion, Kibdase et Pyrgès.

TYDÉE, Tydeus, fils d'Œnée et de sa deuxième femme, Péribée, tua par mégarde son frère Mélanippe, s'exila, obtint dans Argos la main d'une des filles d'Adraste, Déiphile, et devint ainsi beau-frère de Polynice, qui, comme lui, était arrivé fugitif à la cour d'Adraste. Bientôt Polynice dirigea sur Thèbes l'armée des sept chefs; Tydée fut un d'entre eux. Quoique peu habile dans l'art de manier la parole, il fut député par les confédérés au roi de Thèbes, Étéocle, pour le sommer de rendre le trône à son frère : Étéocle rit de la sommation. En revanche, quand il disposa sur les pas du vaillant ambassadeur cinquante hommes en embuscade, Tydée se rit du guet-à-pens et tua toute la troupe, à l'exception d'un homme. Déjà, pendant son ambassade, il avait pris part aux jeux célébrés par les Thébains et avait remporté tous les prix. Chargé, après son retour au camp, de l'attaque de la porte Prétide, il se distingua de nouveau par sa vaillance, mais il fut blessé par Mélanippe, fils de Mélas, et tomba baigné dans son sang. Quelques mythologues le montrent déchirant avec les dents la tête de Mélanippe; alors Minerve, outrée de tant de barbarie, l'abandonne, et il meurt. — Diomède, son fils, un des Épigones, portait le nom de Tydide.

TYMBER. *Voy.* Laride.

TYNDARÉE (vulg. Tyndare). *Voy.* Léda, Hélène, Dioscures, Icarius.

TYPHOÉE (Tiphoeus, Τυφωεύς), Typhon, Typhos ou Typhée, un de ces antagonistes de Jupiter créés par l'imagination grecque sous l'influence des dualismes étrangers. Indubitablement, Typhoée n'est qu'une transformation du Typhon égyptien, opiniâtre ennemi d'Osiris et d'Haroéri. Mais Typhon représente généralement et vaguement toutes les influences et toutes les actions funestes; tandis que, soit par l'effet de circonstances locales, soit à cause du rapport fortuit des mots (Typhos, τύφος, vapeur), le Typhoée des Hellènes devint plus spécialement une personnification volcanique. Ce trait, un de ceux qui le séparent le plus nettement du Typhon égyptien, le distingue aussi de deux races ennemies de Jupiter, les Titans et les Géants. Rarement on l'a confondu avec ces derniers; mais, presque partout, on l'a compté parmi les premiers, ce qui est contraire au texte des anciennes légendes ainsi qu'à l'esprit des conceptions primitives. De plus, le lieu de la scène n'est pas le même dans les trois mythes : la Titanomachie et la Gigantomachie se passent, du moins en partie, sur le sol grec; l'Asie-Mineure et les îles de la mer Italique, voilà le théâtre des aventures de Typhoée. Toutefois, nous retrouvons des points de coïncidence assez nombreux entre Typhoée et les Titans pour concevoir comment des poëtes, et surtout des poëtes grecs, ont pu faire du premier un membre de la race titanide. Selon Hésiode (*Théog.*, v. 821) et Apollodore (*Biblioth.*, I, 6, 3), Typhoée naquit de la Terre et de l'Erèbe; ce dernier, dans la cosmogonie du poëte d'Ascra, est, ainsi que la Terre (Γαῖα), un des quatre grands êtres primordiaux : les Titans, au contraire, doivent la naissance à la Terre et à Uranus (le

Ciel), qui est à la fois le fils et l'époux de la Terre. Une tradition postérieure et dépourvue d'autorité (*Hymn. à Apollon*, dans les poésies pseudo-homériques, v. 305) regarde Junon comme la mère de Typhoée; jalouse de voir Jupiter seul donner naissance à Minerve, Junon chercha les moyens de devenir mère sans la coopération de son époux. Dans la mythologie vulgaire, c'est à Mars que nous la voyons donner ainsi le jour; mais, dans l'hymne dont il est question, c'est l'adversaire futur de son époux qu'elle porte neuf mois dans son sein. L'éclectisme des siècles suivants fondit ensemble les deux récits : irritée de la catastrophe des Géants ses fils, la Terre, dit Eustathe (sur liv. II de l'*Iliad.*), excita un démêlé entre Jupiter et Junon. Cette déesse se rend auprès de Saturne son père, lui raconte ses douleurs et lui demande vengeance : l'antique dieu lui remet deux œufs, qu'elle déposera soigneusement sur la terre et dont bientôt sortira un être assez puissant pour expulser Jupiter du trône céleste. Junon exécute les ordres de son père; mais à peine quelques jours se sont passés, et déjà la vindicative déesse se réconcilie avec son époux: elle se repent alors de sa précipitation et révèle au père des dieux ce qui s'est passé. Il est trop tard pour s'opposer à la naissance du monstre; et Jupiter n'a plus d'autre parti à prendre qu'à se tenir sur ses gardes et à ranimer sa foudre assoupie. Typhoée venait de naître sur une montagne de la Cilicie nommée Arimes (Ἄριμοι) et avait choisi pour repaire un antre immense (Pindare, *Pythiq.*, I, 29) que Méla (*Géog.*, I, 13) appelle Typhonium, et qu'il remplissait de vapeurs empoisonnées. Ses pieds, ses mains, au dire d'Hésiode, étaient dans une agitation perpétuelle; cent têtes de serpent se dressaient sur son corps gigantesque et dardaient au loin des regards de feu : tantôt le son de sa voix était intelligible pour les dieux habitants de l'Olympe, tantôt c'étaient les mugissements du taureau, les rugissements du lion, les longs hurlements du chien ou les sifflements du serpent. Suivant Apollodore (I, 6, § 3), Typhoée réunissait les formes de l'homme à celles des bêtes sauvages; de ses mains, dont l'une touchait au levant tandis que l'autre atteignait le couchant, sortaient en guise de doigts cent têtes de serpent; de ses cuisses aussi s'élançaient de nombreuses vipères qui, formant autour de lui des replis multipliés, l'enveloppaient jusqu'à la tête et faisaient entendre au loin d'épouvantables sifflements. Des plumes couvraient son corps, du moins depuis les épaules jusqu'aux hanches (comp. Antonin. Liberalis, ch. 28; Manilius, *Astron.*, 582; Hygin, *fab.* CLII; et Schol. d'Aristoph. sur v. 335 des *Nuées*). Sa taille dépassait la cime des pics les plus élevés; sa tête touchait aux astres; sa bouche vomissait des torrents de flamme; ses mains lançaient des pierres gigantesques contre l'Olympe. Enfin il se mit en devoir d'escalader le ciel. C'est alors que les dieux s'enfuirent, et se réfugièrent en Égypte, déguisés, l'un en chat, l'autre en biche. Plus brave, Jupiter ne cessa de lancer la foudre tant que le géant fut à quelque distance de lui; lorsqu'il le vit s'approcher, il se saisit d'une faux de diamant, et, menaçant de la lame brillante son antagoniste épouvanté, il le poursuivit jusqu'au mont Casius en Syrie, et, là, il en vint aux mains avec le monstre. Mais bientôt le colosse serpentiforme l'enlaça de ses

replis, s'empara de la faux, coupa au triste Jupiter les nerfs des pieds et des mains, et l'emporta dans la Cilicie, où il le renferma au fond de l'antre Corycien, sous la garde d'un monstre à tête de femme et à corps de dragon : les nerfs, enveloppés dans une peau d'ours, étaient déposés à part. Mercure et Égipan parvinrent à tromper la surveillance de Delphyne (c'est le nom qu'on donne à la gardienne) et à s'introduire dans la grotte, où ils rajustèrent en secret les nerfs enlevés à Jupiter. Le dieu ayant alors recouvré ses forces, partit de l'Olympe sur un char attelé de chevaux ailés, et poursuivit Typhoée à coups de tonnerre jusqu'au mont Nysa. Là les Parques le trompèrent, et, sous prétexte de ranimer sa vigueur chancelante, lui firent manger des fruits *éphémères* qui l'affaiblirent encore. Toujours fuyant, toujours lançant des rocs énormes, des monts entiers contre Jupiter, il arriva au pied du mont Hémus, où il commença à perdre du sang sous les coups réitérés du dieu fulminateur. C'est même à cette circonstance que les Grecs attribuèrent l'origine du nom de la montagne (Hæm...., *αἷμα*, en grec veut dire sang). Typhoée tenta ensuite de s'enfuir à travers la mer de Sicile; mais, à l'instant où il mettait les pieds sur le sol de cette île, Jupiter laissa tomber l'Etna sur lui. Le mont gigantesque abattit le colosse qui, depuis, ne put venir à bout de se relever : quelquefois seulement, il essaie de changer de position; de ses vastes mouvements naissent les tremblements de terre; de ses efforts pour respirer, cette agitation continue et sourde de tant de matières incandescentes dans le sein de la montagne : rejette-t-il l'air de ses poumons, le cratère vomit des laves embrasées. Selon Homère (*Iliad.*, liv. II, v. 782), le lieu de sa naissance lui sert aussi de tombeau ; c'est sous les montagnes d'Arime que le monstre gît écrasé. Pindare (*Pythiq.*, I, v. 29), qui donne à l'immense cadavre des myriades de stades de longueur, place sa tête sous les plaines phlégréennes que domine le Vésuve, sa poitrine sous les eaux de la mer que parsèment les îles Vulcaniennes et où s'élève Stromboli; enfin le reste de son corps sous l'Etna. Le jour, des colonnes de fumée, la nuit des jets de flamme attestent que là repose Typhoée. Ovide, frappé de ce que la fiction du lyrique de Thèbes offre de grandiose, la copie à sa façon (*Métam.*, liv. V, v. 350 et suiv.), en plaçant l'Etna sur la tête du géant, le cap Pélore (*di Faro*) sur son bras droit, le Pachyne (*Passaro*) sur son bras gauche, et le Lilybée (*di Boeo*) sur ses jambes. Hésiode suppose que Typhoée, accablé par les traits de la foudre, s'abîma dans les profondeurs du Tartare. Quelques mythologues (Natalis Comes, liv. VI, ch. 22) le font tomber sous les flèches d'Apollon. Enfin, d'autres, se rapprochant davantage de la légende égyptienne sur Typhon, représentent son homonyme grec se plongeant dans le lac Sirbonide (Apollonius de Rhodes, ch. II, v. 1219). Nonnus, qui a consacré les deux premiers chants de ses Dionysiaques à la lutte de Typhon contre les dieux, termine le récit de la lutte sans montrer le géant écrasé par des monts; Typhoée succombe aux attaques réunies de tous les immortels que commande Jupiter : les échos du Taurus retentissent du bruit de sa chute. Au nom de Mercure, comme principal auxiliaire de Jupiter, il substitue celui de Cadmus qui, par un stratagème, dérobe

es nerfs cachés dans la grotte par Typhoée, et les rend au roi des dieux. Les mythologues ordinaires donnent pour amante à Typhoée Echidna, qui le rendit père de Cerbère, d'Orthe, de l'hydre de Lerne, de la Chimère (Hésiode, *Théogon.*, v. 304 et suiv.). A cette liste, Apollodore ajoute le lion de Némée, le dragon des Hespérides, le vautour de Prométhée et le Sphinx. Selon Hésiode, tous les vents orageux et funestes, Notus, Borée et Zéphyre, étaient aussi ses fils.

TYPHON, Τυφῶν, célèbre dieu égyptien, personnification et emblème de tout mal, est donné par la tradition vulgaire, comme frère d'Osiris et d'Isis et comme fils de Crone ou de Saturne. La Terre (et comme le disent les Grecs Rhéa) fut sa mère. Il épousa Nefté (selon les Grecs Nephtys ou Nephthys) sa sœur, de laquelle il n'eut aucun enfant, quoique de l'union fortuite de celle-ci avec Osiris son frère et son beau-frère soit né plus tard le dieu cynocéphale Anbô. Préposé par la confiance de son frère au gouvernement des déserts orientaux de l'Égypte, Typhon, dont l'ambition avait toujours aspiré au trône d'Osiris, ne tarda pas à profiter de son absence pour marcher sur l'Égypte. Isis, régente du royaume, envoie Hercule contre le rebelle qui bientôt est réduit à une fuite honteuse. Mais on le voit reparaître lorsque Osiris vainqueur revient des Indes et de la Grèce: il est reçu comme s'il n'avait jamais été coupable, comme s'il était impossible qu'il tramât de nouvelles perfidies. Osiris pousse la confiance jusqu'à se rendre dans le palais de son astucieux ennemi, jusqu'à s'asseoir à la même table avec le traître, avec Aso, reine d'Ethiopie, sa concubine et son alliée, avec 72 complices de sa rébellion et de ses crimes. Bientôt arrive le coffre aux riches sculptures et au bois incorruptible, le coffre à formes humaines que Typhon a fait exécuter en secret sur la mesure d'Osiris, le coffre qui doit être donné en prix à celui dont la taille le remplira exactement. Osiris s'y place lui-même après que tous les autres ont en vain tenté d'emplir de leur corps le divin modèle : Typhon l'avait prévu et referme aussitôt sur son imprudent beau-frère le couvercle du coffre; ses complices le secondent dans cette œuvre de mort, et ce coffre-tombeau est abandonné au cours du Nil. Typhon triomphe, Isis fugitive descend du trône et court chercher la dépouille funèbre de son époux; Haroéri, trop jeune pour venger ses malheurs, cache son adolescence dans l'île de Bouto. Après un long espace de temps, Isis revient en Égypte avec les restes inanimés de son cher Osiris. La seule présence de ces débris sacrés peut faire chanceler l'usurpateur sur son trône. Mais il est encore servi par le destin : une nuit qu'il s'est égaré à la chasse, il aperçoit le coffre saint au clair de lune; l'ouvrir, mutiler le cadavre, le déchirer en quatorze lambeaux qu'ensuite il disperse dans les nomes du Delta, sont pour le pervers Typhon l'œuvre d'un moment : il croit avoir ainsi raffermi sa puissance. Mais la persévérance d'Isis le défie encore : treize des funèbres lambeaux sont retrouvés, un phalle de cire remplace le quatorzième; Haroéri, qui a grandi dans la solitude de Bouto, et que les leçons de son père (*Voy.* Haroéri) ont initié à toutes les hautes vertus d'un roi, rassemble une armée, bat Typhon et ses complices, auprès de la ville à qui déjà la défaite d'Antée par Hercule a fait donner le nom

d'Antéopolis; s'empare du chef des rebelles et l'envoie chargé de chaînes aux pieds d'Isis sa mère. Celle-ci délie le perfide, qui aussitôt retourne à la tête de ses partisans, et qui recommence la guerre. En même temps il proclame que l'adultère a souillé la couche d'Osiris et il sème des doutes sur la légitimité d'Haroéri. Vaincu de nouveau, il va retomber entre les mains de son jeune antagoniste, quand tout-à-coup il se dérobe à ses regards et se métamorphose en crocodile. Bientôt il reprend sa forme primitive et continue sa retraite, monté sur un âne qu'il dirige sept jours de suite vers le nord: arrivé au lac de Sirbon (aujourd'hui marais de *Menzaleh*), il s'y plonge et y ensevelit à jamais ses regrets et sa honte. Athénée ou plutôt Hellanicus (dans Athénée, *Dipnosoph.*, liv. XV, chap. 7) rapporte que lorsque Typhon s'empara de la souveraine puissance au détriment ou par la mort de son frère, tous les dieux jetèrent spontanément leurs couronnes. Outre Aso l'Éthiopienne, Typhon avait encore pour concubine Thouéri; et plusieurs légendes semblent le présenter comme furtivement admis dans la couche d'Isis.—Est-il besoin de démontrer que Typhon ne fut jamais un personnage humain, pas plus qu'Osiris, pas plus qu'Haroéri et Isis? Nous croyons ce soin superflu, bien que Fourmont (*Réflex. crit. sur les hist. des anc. peuples*, tom. I, liv. 2, chap. 15) ait identifié ce dieu avec le patriarche Jacob. Il est assez évident par tout ce qui précède que Typhon représentait en général pour les Égyptiens toutes les influences funestes ou malignes. Ainsi, tantôt il est le symbole des ténèbres opposées aux rayons lumineux du soleil; tantôt lumineux lui-même il sera du moins stérile et infécond: ce sera le soleil du Désert dardant des feux intolérables sur des plages inhabitées. Ailleurs il sera ces plages mêmes, il se confondra avec la brûlante lisière arabique à laquelle les traditions vulgaires le font présider; quelquefois il apparaît soit comme ce terrible Simoum ou comme le khamsin, ce vent du Désert, si rapide et si fatal, que Ruppel (*lettre à M. de Zach*) a reconnu être un phénomène électrique; soit comme ces miasmes pestilentiels que laisse échapper la surface des marais, soit surtout comme les maladies épidémiques qui résultent de l'une ou de l'autre cause. Quelquefois aussi l'Égypte reconnaîtra en lui la mer, élément abhorré long-temps des pieux et sédentaires Nilicoles, la mer dont l'immense abîme engloutit les flots nourriciers du Nil. Enfin, la vie nomade semble avoir été figurée par Typhon: Osiris, ce dieu bienfaisant, est l'agriculture, première nourrice, éternelle bienfaitrice des hommes. Nomade inquiet et jaloux, l'incorrigible Typhon promène ses fureurs tantôt au fond des solitudes sablonneuses, tantôt dans la riche vallée que fécondent de paisibles cultivateurs. Au physique encore, mais dans un sens plus restreint, on personnifiait dans Typhon la laideur, l'extrême maigreur, toutes les formes bizarres et monstrueuses de la nature. Au moral, Typhon représente le vice, jaloux, ambitieux, hypocrite, rebelle, calomniateur. Les animaux avec lesquels les légendes et les monuments le mettent en rapport achèvent de jeter du jour sur ce caractère de nuisibilité que déjà nous ne pouvons méconnaître dans Typhon. L'âne (probablement l'onagre ou âne sauvage), sa monture ordinaire, celle sur laquelle à l'époque

de ses triomphes il court à la recherche d'Haroéri, sur laquelle plus tard il se dérobera à sa vengeance, abonde dans les déserts de l'Arabie septentrionale et de la Syrie; les pâtres nomades de ces régions le nourrissent à peu de frais et lui doivent souvent l'indication de fontaines inconnues. D'ailleurs les caprices de son caractère ont pu conduire à établir un rapport entre l'animal rétif et le rebelle Typhon. Le crocodile, dont ce dieu méchant emprunte la forme pour fuir le champ de bataille où Haroéri l'a vaincu pour la deuxième fois, est aussi un animal funeste. L'hippopotame, l'ourse (appelée souvent le chien de Typhon), le verrat, le scorpion, étaient consacrés de même à ce génie du mal. On sait que le taureau mithriaque compte parmi ses ennemis le scorpion, qu'on voit ramper autour de son organe viril dans une attitude hostile. Mais ni ces idées ni ces emblèmes n'appartiennent originairement à la Perse; l'Égypte en eut d'analogues long-temps avant elle; et de même qu'Osiris était censé se déléguer et se perpétuer dans l'éternelle succession des Apis, de même Typhon pouvait être représenté par le scorpion. Autour de Typhon se groupent naturellement quelques personnages divins que, pour la plupart, nous avons nommés, et qui forment, en quelque sorte, une famille typhonique. Ce sont d'abord Nefté, puis Thouéri et Aso. Nefté n'est au fond que Typhon en tant que femme: conçu originairement, ainsi que tous les autres dieux, comme hermaphrodite, Typhon se dédouble et devient Typhon et Nefté : plus tard celle-ci se scinde elle-même en deux personnages et donne lieu à la création de Thouéri. Aso est un autre développement féminin de Typhon, développement parallèle à Nefté et non à Thouéri : elle représente le désert du sud, comme Nefté le désert du nord. Sovk, ou, comme le traduisirent les Grecs, Crone (Saturne des Romains), est aux cieux ce que Typhon est sur la terre. En un sens il s'identifie avec lui; comme lui, il mutile un ennemi vénérable (dans la mythologie grecque Saturne mutile Uranus), comme lui il est opposé à un dieu, soleil bienfaisant. Antée et Busiris sont aussi des incarnations typhoniques : mais si le type est ici égyptien, la broderie est évidemment d'origine grecque, et là d'ailleurs les distinctions sont plus essentielles que jamais. Antée, adversaire de Djom-Hercule (qui n'est autre que le soleil), est le génie du mal au ciel, et sous ce point de vue il se fond dans Mars (Ertosi) et dans Sovk; Busiris est ce même génie du mal dans les sombres demeures, dans l'Amenti. Enfin, Anébo (vulg. Anubis), fruit de l'adultère de Nefté avec le principe-bienfaiteur Osiris, forme la transition des personnages typhoniques au cortège des dieux osiridiques ou bienfaisants. Contemporain des cultes d'Isis et d'Osiris, le culte de Typhon ne commença probablement à devenir en vogue qu'assez tard. Toutefois il tint une place importante, quoique inférieure, dans le cérémonial religieux. Parmi les villes qui lui consacrèrent leurs hommages, on distingue une Héracléopolis, sans doute la petite Héracléopolis, nommée aussi tantôt Typhonos ou Typhonopolis, tantôt Avaris, et identifiée par Pauw (*Œuv. philos.*, t. V, p. 226 et 27) à Sethron; en effet ce dernier nom rappelle celui de Seth, comme Typhonopolis celui de Typhon. Du reste les temples ou chapelles consacrés à ce dieu du mal

étaient toujours fort petits, et leur exiguité contrastait avec les énormes dimensions et la magnificence des édifices qui presque partout s'élevaient près d'eux en l'honneur des divinités bienfaisantes. Les bâtiments consacrés à Typhon se nommaient proprement Typhonium. Il y en avait un à Memphis, dans les belles constructions destinées au bœuf Apis. On sait que l'animal sacré, lorsqu'il était ramené des processions ou des promenades, avait le choix entre deux chapelles, la blanche et la noire. La chapelle blanche était la chapelle d'Osiris; la noire n'était autre chose qu'un Typhonium. Le choix du divin bœuf était regardé comme un pronostic important. Une des principales cérémonies du culte de Typhon consistait, à ce qu'il paraît, à s'éloigner des lieux habités par les hommes, ce qui se faisait au son du sistre. On lui sacrifiait, assure-t-on, des hommes roux, parce que lui-même avait les cheveux de cette couleur. Mais probablement ces sacrifices, s'ils eurent lieu, étaient rares, et il faut se borner à entendre que des victimes rousses tombaient à ses autels. Nous ne pouvons dire si parmi ces victimes figuraient l'hippopotame, le crocodile, le verrat, que nous savons lui avoir été consacrés. Il ne règne guère moins d'incertitude sur les formes que lui donnaient les sculpteurs et les peintres dans les monuments. Nous reconnaissons, avec assez de certitude, les représentations typhoniennes; mais quel personnage typhonien ont-elles pour but d'offrir à nos yeux? c'est ce qu'il est plus difficile de déterminer. Ainsi, par exemple, le dieu crocodilocéphale, auquel sur le portique du grand temple d'Ombos (*Descr. de l'Eg.*, *Ant.*, Pl., vol. I, pl. 43, 19) on voit Ptolémée-Évergète II apporter une riche offrande, est Sovk; et non, comme on se l'était naturellement imaginé, Typhon. Le dieu crocodile du bas-relief d'Esneh, figuré pl. 82, 2 du même ouvrage, est aussi le père de Typhon, selon Creuzer. Une pierre gravée du cabinet de Stosch (*Dactyliotheca Stosch.*, éd. Schlichtegroll, tab. 22, n° 126) représenterait Typhon pressant de son genou victorieux Poubasti (Diana-Bubastis) métamorphosée en biche; mais cette explication a déjà été révoquée en doute par le traducteur de Creuzer (t. I, p. 814, note 2). Il y a un peu plus de raison à voir Typhon dans cette laie, ou, s'il faut en croire Hirt, dans cette ourse qu'un bas-relief du petit temple de Karnak (*Descr. de l'Eg.*, *Antiq.*, t. II, pl. 64) représente debout, la gueule ouverte, opposée à un lion également debout et armé qui semble prêt à défendre, contre l'animal typhonique, un épervier mitré (sans doute Haroéri), environné de lotos. Une belle frise du Typhonium d'Edfou (*Desc. de l'Eg.*, T. I, ch. 5, 6, 7, p. 33 etc.) représente Haroéri et Har-Pokrat, alternant avec divers personnages à formes hideuses et hétéroclites dont plusieurs certainement sont des Typhons : tantôt ce sont des laies (ou des ourses), des hippopotames, des crocodiles à peu près tels que les procrée la nature; tantôt sur le corps du digitigrade ou du mammifère aquatique s'élève la tête du reptile aux dents aiguës et acérées. Quelquefois à la forme animale se trouvent substitués des types humains, mais quels types! le plus souvent c'est un nain grotesque, véritable caricature. Dans ce cas, néanmoins, il ne faut pas se hâter de décider; car Fta, cette deuxième

personne de la trinité, affecte aussi ces formes trapues et insolites, et l'on ne doit prononcer sur le véritable caractère du nain divin qu'à l'aide de quelques autres indications. Enfin, à notre avis, la laie désigne plutôt Nefté que Typhon. Quant à l'ourse, comme signe de la constellation polaire, peu importe son sexe (Comp. l'art. Typhoée).

TYRIE, Tyria, Τυρία, une des épouses qu'Apollodore donne à Egyptus, le rendit père de trois fils, Clitus, Sthénèle et Chrysippe.

TYRIMNE, dieu de Tyatire en Lydie, y avait un temple et passait pour le grand protecteur de la ville, où il était honoré par des jeux publics.

TYRME, dieu canariote, dont l'idole était placée sur la cime d'un mont. Ses fervents adorateurs se jetaient de là dans un vaste précipice, et croyaient par cette fin volontaire s'assurer la béatitude éternelle.

TYRO, Τυρώ, fille de Salmonée, le roi d'Elis, et d'Alcidice, fut d'abord maîtresse de Neptune ou du fleuve Enipée, dont elle eut Pélias et Nélée; puis femme de Créthée l'Éolide, qu'elle rendit père de trois fils, Eson, Phérès, Amythaon. Elle avait long-temps subi les persécutions de sa belle-mère Sidéro. Les mythologues vantent sa beauté, et se plaisent à la dépeindre rêveuse et seule, errant aux bords du fleuve Énipée, secret objet de ses amours. Suivant les uns, c'est quand Sidéro l'a bannie de la maison paternelle qu'elle va ainsi promener ses douleurs le long du fleuve qui bientôt la console; selon les autres, Neptune profite de la tendresse de la nymphe pour le fleuve, emprunte les formes d'Énipée, et, grâce à cette ruse et au sommeil profond qui s'empare des sens de Tyro, possède la belle promeneuse. Les eaux du fleuve s'arrondissent d'elles-mêmes en voûte diaphane et forment un dais protecteur aux deux amants.

TYRRHENE, Tyrrhenus: 1° fils d'Atys et chef d'une colonie de Lydiens en Etrurie; 2° intendant des troupeaux de Latinus. C'est lui qui, lors qu'Énée eut cessé de vivre, guida la tremblante Lavinie dans les bois, lui éleva une humble cabane, la seconda dans son accouchement (*Voy.* Sylvius), et plus tard la présenta au peuple quand des soupçons infamants pesant sur Ascagne le forcèrent à prouver que Lavinie vivait encore.

TZAR-MORSKOI, dieu slave, qui présidait à la mer, a été comparé à Neptune. Il a sans doute sous ses ordres Tchoudomorskoé et quelques autres esprits inférieurs. Son nom veut dire *le maître de la mer.*

U

UAR, JUCHOR, JUCHORBA, les mêmes que Brias, Jurka, Jurkata. *Voy.* Jurka.

UDÉE, et quelquefois Oudée, Udæus, Οὐδαῖος, un des cinq Spartes qui naquirent des dents du dragon semées en terre par Cadmus, et qui l'aidèrent à fonder le royaume de Thèbes. Udée fut un des ancêtres de Tirésias. Οὐδαῖος signifie *qui vient du sol, qui tient au sol.*

UFENS, chef italiote, auxiliaire de Turnus, fut tué par Gyas. Énée promit aux mânes de Pallas de leur immoler les quatre fils d'Ufens. Ainsi dans l'Iliade Achille immole douze

prisonniers troyens sur la dépouille inanimée de Patrocle.

ULYSSE, Ulysses, en grec d'*Odyssée*, *Odysseus*, Ὀδυσσεύς, célèbre roi d'Ithaque et de Dulichium (Tiaki et Atakos?), devait le jour à la reine Anticlée ou Euryclée qui eut pour époux Laërte et pour amant avant le mariage Sisyphe. C'est, dit-on, Autolycus, son aïeul, qui lui donna le nom d'Odyssée à cause du vif courroux qu'il ressentit en arrivant dans Ithaque (ὀδυσσάμενος πολλοῖς ἄνδρασι τε καὶ γύναιξι) ; d'autres, expliquant *Odysse*... par redouté, veulent qu'Autolycus, chargé de donner un nom à son petit-fils, se soit écrié : « Dans ma jeunesse, je fus la terreur de mes ennemis; qu'on tire de là le nom de cet enfant, qu'il soit nommé Odyssée (le redoutable). » Le nom d'Outis, que se donne lui-même Ulysse quand Polyphème lui fait subir un interrogatoire, n'est que l'abréviation d'Odyssée, et il donne lieu à une assez plaisante équivoque dans l'Odyssée. Celui d'Ulysse est une simple déformation latine (*Ulysses, Ulyxes*).—Ce que nous avons dit des relations de Sisyphe et d'Euryclée explique assez le nom patronymique de Sisyphide, quelquefois donné à Ulysse.—Quelques traditions font naître Ulysse dans Alalcomène, en Béotie; et l'on ajoute qu'en mémoire de cet évènement, il fit bâtir dans Ithaque une ville d'Alalcomène. Arrivé à l'adolescence, il alla visiter Autolycus son grand-père : les festins, la chasse, s'unirent pour lui rendre agréable ce voyage; dans une excursion sur le Parnasse, il fut blessé par un sanglier: l'animal mordit bientôt la poussière; mais le sang coulait en abondance de la plaie, et une large cicatrice le rendit à jamais reconnaissable. Plus tard Laërte et les principaux citoyens d'Ithaque l'envoyèrent en ambassade chez les Messéniens pour réclamer trois cents moutons que leur avaient enlevés des pâtres-brigands de la Messénie, ou pour faire régler une indemnité convenable. C'est à cette époque qu'Orsiloque lui donna l'hospitalité et qu'Iphite lui fit présent du carquois et des flèches qui plus tard devaient donner la mort aux prétendants. Il se dirigea ensuite vers Ephyre ou Corinthe pour y demander un fils de Mermère, Ilos, à dessein de se faire livrer du poison pour en imprégner la pointe des flèches; il n'en put obtenir, ce qui a fait penser que dès cette époque Corinthe avait abjuré la coutume barbare d'empoisonner les traits qui doivent donner la mort. Du reste, les mythographes ne le conduisent à Corinthe que parce que Médée, en séjournant dans cette île, y a importé la science funeste des poisons. Mermère d'ailleurs est fils de Jason et de Médée. En revenant dans sa patrie, Ulysse trouve dans Taphos ce que lui avait refusé Corinthe: du poison. Bientôt Ithaque le salue du nom de roi, et cependant Laërte existe encore. Rien ne nous annonce qu'Ulysse arrive au pouvoir par une usurpation, et rien pourtant ne nous dit que son père ait abdiqué. Ce serait, au reste, l'exemple d'abdication le plus ancien que puisse citer l'histoire. Quoi qu'il en soit, Laërte vivait à la campagne et se plaisait à cultiver son potager, tandis qu'Ulysse donnait des lois à ses deux îles. Il est probable que dès cette époque il avait épousé Pénélope; car où aurait-il vu cette fille du Lacédémonien Icarius, si ce n'est pendant ses voyages dans le Péloponèse? On peut, il est vrai, supposer qu'il y retourna. Les savants qui ont traité à fond la guerre

de Troie, et qui ont pris au sérieux de très-minces détails, ont mis Ulysse au nombre des amants d'Hélène; car, disent-ils, les princes grecs ne se réunirent à Ménélas revendiquant son épouse les armes à la main, que parce qu'ils avaient prêté serment de respecter le choix d'Hélène, et de se liguer contre quiconque oserait la ravir à son époux : or Ulysse fut de l'expédition dirigée par les Grecs sur Troie, donc Ulysse avait prêté serment; donc il avait brigué la main d'Hélène. Du reste, ces faciles explicateurs ajoutent qu'Ulysse ne se mettait ainsi sur les rangs que par vanité ou pour imiter les autres; car Pénélope seule était l'objet de son amour. Enfin, on assure que c'est à Ulysse et non à d'autres que Tyndarée, n'osant choisir entre les prétendants, et craignant des luttes dont le dénouement aurait été fatal pour lui, dut l'idée de faire déférer le choix à Hélène elle-même, et de faire prêter aux nombreux rivaux le serment qui les liait à la cause de l'époux outragé. En revanche de son avis, il reçut d'Icarius, frère de Tyndarée, la main de celle qu'il aimait. Clavier, d'après Apollodore, assure au contraire qu'il ne fournit l'expédient en question qu'après avoir été agréé pour gendre par Icarius. Les noces des deux cousines eurent lieu à la même époque, mais Hélène resta dans Sparte; Pénélope partit pour Ithaque. En vain son père voulut la retenir; en vain Ulysse, lassé de supplications importunes, laissa la nouvelle épouse libre de prendre la route de Lacédémone ou de la mer : Pénélope, sans répondre, se couvrit le visage de son voile, et Icarius solitaire éleva sur le lieu de cette muette réponse un autel à la pudeur.—Un an à peine s'était passé depuis que Pénélope avait donné le jour à un fils, Télémaque, et déjà la Grèce entière s'agitait pour reconquérir Hélène ravie. Ulysse d'abord refusa de prendre part à une guerre qui lui était totalement indifférente, et pour s'y soustraire il contrefit l'insensé; toute la multitude bien bottée (Ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί) fut sa dupe, et déjà la résolution était prise de se passer du concours du fils de Sisyphe, lorsque Palamède, jouant au plus fin avec lui, mit sa ruse à découvert. Un des actes de *folie* du prince d'Ithaque consistait à labourer le sable sur le bord de la mer, avec deux animaux d'espèce différente, et à y semer du sel. Palamède plaça Télémaque sur la ligne du sillon; Ulysse, pour ne pas blesser son fils, leva le soc de la charrue. Agamemnon et Ménélas, présents à cette expérience, en conclurent qu'Ulysse n'était pas fou; et force lui fut de partir à la tête de son contingent. Ithaque, Crocytée, Egilipe, Zacynthe, Samos, l'Épire, enfin l'île de Céphalénie, lui fournirent des soldats que douze vaisseaux reçurent. Ulysse à son tour découvrit Achille dans l'île de Scyros, Achille alors caché près de Déidamie, sous un costume de jeune fille (*Voy.* ACHILLE). Par des lettres supposées il attira dans Aulis Clytemnestre et Iphigénie exigée par l'oracle (*Voy.* IPHIGÉNIE). A Lesbos, il disputa le prix du pugilat à Patrocle et le renversa. Sur la côte de Mysie, il contribua au désastre des troupes de Télèphe. Arrivé en Troade, Ulysse, toujours protégé par Minerve, se distingue par l'éloquence et la bravoure, par ses sages avis et ses hauts faits d'armes. Il se rendit à Troie comme député avec Ménélas et Palamède, y réclama Hélène, sut décider Hécube à

le faire évader, ses collègues et lui, et ménagea une correspondance furtive avec Anténor. Plus tard, déguisé en mendiant, il se procura une entrevue avec Hélène. C'est à lui qu'Agamemnon confia le soin de ramener Chryséis à son père. Quand ce prince, à la suite du songe qui lui promettait la prise de Troie, feignit de vouloir revenir en Grèce, Ulysse, le sceptre en main, parcourut les rangs des Grecs, leur reprochant leur lâcheté, et les flattant de l'espérance de voir bientôt la capitale de Priam en leur pouvoir. Thersite osait élever la voix contre les chefs de l'armée, Ulysse le fit taire en le frappant de son sceptre. Dans les batailles qui suivirent il tua Démocoon, Cérane, Alastor, etc.; puis, avec Diomède et Phénix, il alla supplier Achille de faire trève à son courroux et de reprendre les armes. Les trois harangues furent vaines, on le sait. Bientôt Dolon tomba entre ses mains, et, sur les indices qu'il puisa dans sa conversation, il se rendit avec Diomède dans le camp de Rhésos, tua ce chef thrace, emmena ses chevaux au camp avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe et mangé de l'herbe des prés du Simoïs. Déjà il avait, toujours de moitié avec Diomède, enlevé le Palladium. Le lendemain Molion, Hippodame, Hypéroque, tombèrent sous ses coups, mais une blessure l'empêcha de poursuivre ses avantages. Aux jeux funèbres donnés en l'honneur de Patrocle, il eut pour antagoniste à la lutte Ajax; la victoire resta indécise, mais il obtint le prix de la course. Aussi, à la mort d'Achille, ne balança-t-il pas à se mettre sur les rangs comme l'héritier le plus digne des armes de ce héros. Seul, Ajax le Télamonide les lui disputa. On plaida devant les rois assemblés, et la victoire resta au plus éloquent, à Ulysse. C'est lui aussi qui détruisit le tombeau de Laomédon; c'est lui qui, accompagné de Néoptolème, alla chercher Philoctète au fond de l'île de Lemnos, et le ramena dans le camp grec avec ses flèches herculéennes, sans lesquelles il était impossible que Pergame tombât. C'est lui, sans doute, qui donna l'idée du cheval de bois que Troie devait introduire dans ses murs. C'est lui que Chiron, dans l'Énéide, accuse d'avoir, de concert avec Calchas, provoqué l'ordre fatidique de sa mort. Enfin, il fait partie des bandes armées qu'enferment les flancs du gigantesque cheval, et que l'étourderie des Troyens amène avec des hymnes de joie dans le centre de la ville. Troie prise, Ulysse brille encore par la finesse: c'est lui qui ouvre l'avis de précipiter Astyanax du haut des murs; c'est lui qui va, par des mensonges, arracher Polyxène des bras d'Hécube, pour la sacrifier sur la tombe et aux mânes d'Achille. Dans le partage des captives, le sort lui assigne Hécube; mais cette reine d'Ilion n'encombre pas long-temps son vaisseau : à peine les vents ont-ils porté Ulysse en Thrace, que le désespoir, la démence s'emparent d'elle; elle tue Polymnestor et se suicide dès qu'elle a satisfait sa vengeance. Ulysse remet à la voile; mais là commence pour lui l'ère des navigations malheureuses. Le naufrage qui accueille la flotte des Grecs dans la traversée d'Asie en Europe le jette chez les Cicones, dont il pille la capitale, tue la population mâle, et amoncèle les femmes, les enfants dans ses vaisseaux. Tandis que son équipage se livre aux plaisirs, ceux qui ont fui le glaive du vainqueur

reviennent avec du secours, attaquent les Grecs; et Ulysse, après une longue résistance et une perte de six vaisseaux, finit par lever l'ancre. Bientôt un nouvel orage fond sur sa flottille, et la pousse sur le cap Malée, auprès de l'île de Cythère. Dans une autre tradition, c'est Télamon, inconsolable de la mort de son fils, qui place des fanaux au-dessus des brisants de Salamine, et cause ainsi la perte de la flotte. Deux vaisseaux phéniciens échappent seuls à la destruction, et conduisent le voyageur en Crète. De Cythère, après avoir erré neuf jours entiers, il arriva dans l'île africaine des Lotophages. Dans ce délicieux pays ses compagnons, dégoûtés des longs voyages, lui déclarèrent qu'ils étaient résolus à ne plus suivre sa fortune. Ulysse, pour faire changer leur résolution, se vit obligé d'attacher les plus mutins aux bancs des rameurs. L'île Éguse (ou des Chèvres) le reçut ensuite; et il s'y reposa un jour entier, après quoi, remettant à la voile, et cinglant vers l'est, il arriva en Sicile. C'est là qu'à peine débarqués sur la grève ils furent, ses compagnons et lui, saisis par les Cyclopes et par Polyphème. On peut voir à l'article de ce dernier de quelle manière Ulysse réussit à sortir de la caverne où ce cannibale les avait renfermés. C'est là que le nom d'Outis donna lieu à l'équivoque si célèbre dont nous avons touché un mot au commencement de cet article. Ulysse séjourna ensuite un mois dans les îles Éoliennes, apprit d'Éole la route d'Ithaque, et reçut de lui des outres où étaient emprisonnés les vents. Malheureusement l'équipage, aiguillonné par une fatale curiosité, les ouvrit, et les captifs prenant l'essor se vengèrent de leur courte incarcération par une effroyable tempête. L'orage ramena Ulysse dans les îles Éoliennes; mais cette fois Éole le regardant comme maudit des dieux le chassa sans secours. Six jours après, il se trouva sur la côte des Lestrygons (*Voy.* ce nom). Deux de ses compagnons périrent victimes de ces nouveaux anthropophages, et onze de ses vaisseaux furent submergés. Jeté de là dans l'île d'Æa, il reçut de Circé un accueil favorable mais perfide. Cette magicienne de l'Italie transforma par ses charmes ses compagnons en immondes animaux, à l'exception d'Euryloque. Pour lui, à l'aide d'une herbe nommée moly, il eut le bonheur d'échapper au piège fatal; et Circé, devenue son amante, rendit tous ses compagnons à leur première forme. Au bout d'un an, les supplications de son équipage le décidèrent à partir; il laissa Circé enceinte d'un fils, et apprit d'elle les moyens d'évoquer les morts, et d'avoir une sorte de conférence avec le devin Tirésias. Muni d'instructions à ce sujet, il se rendit dans le pays des Cimmériens, et, après avoir débarqué, suivit la côte de l'Océan jusqu'au monde souterrain, dans la compagnie de Périmède et d'Euryloque, fit ouvrir une fosse comme pour un cadavre, laissa couler dans ces profondeurs du vin, de l'eau, du mulsum et de l'orge, supplia les ombres de venir à lui, sacrifia au devin Tirésias une brebis noire, et immédiatement après ces cérémonies vit un peuple d'ombres voltiger, se presser autour de la fosse. Il en reconnaît plusieurs : parmi ces dernières il distingue celle de Tirésias. « Neptune, lui dit le devin de Thèbes, est irrité contre toi; toutefois tes malheurs sont sur le point de cesser, si, arrivé en Sicile, tu respectes les troupeaux du Soleil. Au con-

traire si tu manques à ce devoir, tu perdras le fruit des fatigues que jusqu'ici tu as endurées; un seul navire, un navire étranger te conduira dans l'île où tu règnes de droit; tu arriveras en costume de mendiant au palais de tes pères; tu y trouveras Pénélope gémissante, tes biens livrés à la dilapidation, et de nombreux prétendants occupés à se disputer ta richesse et ta couronne. Plus tard encore, tu recommenceras tes voyages, et tu arriveras, une rame sur l'épaule, dans un pays où l'on te demandera si c'est un javelot. Arrivé là, cache ta rame en terre, sacrifie un bélier, un taureau et un sanglier à Neptune; puis bientôt tu reverras ta patrie. » Tirésias disparut à ces mots. Ulysse s'entretint encore avec diverses ombres plus ou moins célèbres. Cette entrevue avec les morts est vulgairement qualifiée de descente aux enfers. Le titre ancien de *nécyomancie* ou divination par les morts est infiniment préférable; car Ulysse ne descend pas aux enfers, ainsi qu'Énée dans Virgile. Son déplacement est imaginaire ou métaphorique. De retour à sa flotte, il fait voile vers l'est, repasse devant Æa, y rend les honneurs funèbres à Elpénor, demande à Circé de nouvelles instructions, franchit Scylla, Charybde et les brisants mélodieux au milieu desquels résonne la voix dangereuse des Sirènes; il arrive enfin dans l'île de Trinacrie, devant laquelle il veut passer sans s'y arrêter, et y débarque sur les instances réitérées de l'équipage qui jure de ne pas toucher aux taureaux du Soleil. Mais un mois se passe, et les vents contraires s'opposent au rembarquement. Les provisions se sont épuisées, et, en dépit de leur serment, les matelots affamés se jettent sur le magnifique troupeau du dieu qui va se plaindre au conseil des immortels. Six jours après, des vents propices invitent les aventuriers à se remettre en mer; et presque aussitôt la tempête disloque les navires, et tue les sacrilèges. Ulysse seul est épargné : jeté sur l'écueil de Charybde, il se cramponne à l'arbre qui ombrage ce rocher; et quand les flots revomissent les débris de la flotte, il s'élance sur un mât, s'y attache, vogue ainsi neuf jours durant sur les mers, et arrive dans l'île de Calypso. Il y passa sept ans, retenu malgré lui par la nymphe amoureuse. Trempant de larmes les habits immortels dont elle le revêtait, pensant sans cesse à Pénélope, il devient néanmoins, dans les bras de l'Océanide, père de deux fils, Nausithoüs et Nausinoüs, auxquels même des mythologues ajoutent Auson. Enfin Jupiter envoya Mercure à la nymphe pour lui intimer l'ordre de laisser partir Ulysse. D'Ortygie, tel est le nom donné à l'île fabuleuse, il se dirigea au nord-est, et au bout de dix-huit jours aperçut les montagnes des Phéaciens. Une tempête l'en éloigna, fracassa encore la nef qui le portait, et ne lui laissa pour ressource que les débris du navire. Après deux jours et deux nuits de pénible navigation, il revit de loin les rocs qui formaient la côte: porté à l'embouchure d'une petite rivière dont les bords étaient unis, il y passa la nuit au milieu des roseaux. Le lendemain Nausikaa vint avec ses compagnes non loin du lieu où le fleuve joint la mer. Ulysse nu et couvert de fange s'offrit à ses yeux; elle le conduisit à la ville. Alcinoüs accueillit l'étranger avec distinction, donna des jeux en son honneur, et enfin lui fournit les moyens de retourner à Ithaque. Là, pensant avec raison qu'il ne s'agissait pas seu-

lement de se présenter pour faire rentrer ses ennemis dans la poudre, il se rendit à la cabane du vieil Eumée, y fut déguisé par Minerve en mendiant, et sous ce travestissement alla au palais que remplissaient les prétendants. Télémaque, qui quelques mois auparavant avait été chercher de ses nouvelles dans le Péloponèse, et qui venait de rentrer dans Ithaque, avait appris par une subite et brillante transfiguration que l'étranger actuellement sous ses yeux était son père. Tous deux ensemble, en cheminant vers la ville, combinèrent le plan qui devait les débarrasser de leurs ennemis. A la porte du palais son chien Argus le reconnut après vingt ans d'absence, et mourut de joie en faisant de vains efforts pour se traîner jusqu'à lui. Irus, le mendiant privilégié de la cour, fut moins charmé de sa vue. Dépité de voir qu'un intrus essayait une concurrence avec lui, il le défia : Ulysse fut vainqueur. Le lendemain il eut avec Pénélope sa femme une entrevue, et sans se faire connaître il lui donna des nouvelles d'Ulysse, l'assurant qu'il serait bientôt de retour. Pénélope lui confia les douleurs et les embarras dans lesquels se consumait sa vie depuis le départ de son époux : « Chaque jour j'imagine, pour éluder les poursuites des prétendants, de nouveaux artifices; je suis à bout. Demain l'on doit tirer la bague avec l'arc de mon époux, et j'ai juré d'épouser celui qui parviendrait à tendre cet arc. » Ulysse approuve cette résolution. Les armes sont toutes portées dans une chambre secrète; Euryclée, sa nourrice, qui l'a reconnu à sa cicatrice, lui prépare un lit et un bain. Jupiter lui donne, par un coup de tonnerre au milieu d'un ciel serein, l'assurance de sa protection. On apporte l'arc immense, on dispose les douze anneaux que doit traverser la flèche lancée par une main victorieuse. Philète, Eumée secondent ces préparatifs. Quand les prétendants ont tous en vain essayé de tendre l'arc, Ulysse demande la permission d'essayer aussi ses forces. Antinoüs, le plus insolent des pillards, s'indigne de tant de présomption; mais Télémaque en ordonne autrement. Eumée présente l'arc à son maître. L'arme gigantesque se plie, se courbe comme d'elle-même sous les doigts d'Ulysse; la flèche vole, traverse les douze anneaux et va tomber au-delà. Les prétendants pâlissent : mais presque au même instant Antinoüs, qui porte une coupe d'or à ses lèvres, tombe noyé dans son sang. Ulysse dit son nom, et il perce de ses flèches tous ses ennemis les uns après les autres. Télémaque le seconde, et apporte des armes pour son père, pour Eumée, pour Philète et pour lui. En vain Mélanthe rend le même service aux prétendants. Minerve sous la figure de Mentor encourage Ulysse. Tous ces violateurs de l'hospitalité jonchent de leurs cadavres les dalles du palais (deux seulement, Médon et Phémius, s'échappent). Mélanthe et toutes les esclaves infidèles les suivent dans la tombe. Télémaque se charge de les pendre.

...En ce réduit, qu'un long mur environne,
Il attache au sommet d'une haute colonne
Un câble qui, dans l'air fortement suspendu :
Embrasse de ce lieu le circuit étendu :
Ainsi qu'un oiseleur sous un épais ombrage,
Quand la nuit fait rentrer les oiseaux au bocage
Surprend dans ses filets cachés sous les rameaux
Des ramiers imprudents les jeunes tourtereaux;
Ses victimes, ainsi tour-à-tour enlacées,
Pendent au nœud fatal dont elles sont pressées,
Et leurs pieds palpitants ne les dégagent pas
De ce cruel tissu qui hâte leur trépas.

Puis l'éponge et l'eau nettoient les marbres ensanglantés; le soufre et le

feu les purifient : le palais est libre; il ne reste à domter que la révolte des habitants d'Ithaque. Un combat nouveau devient nécessaire. Laërte, qu'Ulysse a été chercher à la campagne, seconde son fils dans cette dernière entreprise; c'est lui qui tue Eupithe. En même temps Ulysse et Télémaque frappent les rebelles, et les taillent en pièces. Pallas enfin vient mettre un terme à ce triste débat; les armes rentrent dans le fourreau. Le peuple fléchit devant Ulysse, et Ulysse épargne le peuple. On le voit encore régner paisible dans Ithaque. Combien d'années gouverne-t-il? où va-t-il mourir? les prédictions de Tirésias s'accomplissent-elles? voyage-t-il assez loin sur le continent pour que l'on prenne sa rame pour un javelot? doit-on, avec Lucien (dans Meursius sur Lycophron), lui faire rendre le dernier soupir à Podagra? faut-il lui faire quitter Ithaque au souvenir de l'oracle qui lui a dit : « Tu mourras de la main de ton fils, » et le montrer blessé à mort, non par Télémaque qu'il a redouté, mais par Télégone, fruit long-temps oublié de ses amours avec Circé? faut-il lui faire prendre la fuite devant Pan, fils de Pénélope et des prétendants? Dans cette dernière hypothèse, Minerve ou Hals, suivante de Circé, le change par pitié en cheval, et il meurt de vieillesse.—Outre Télémaque, Ulysse avait eu de Pénélope Ptoliporthe. A Télégone qu'il eut de Circé, tour à tour on substitue ou l'on ajoute Romus, Antée et Arbias. Nous avons vu Nausithoüs, Nausinoüs et Auson naître de ses amours avec Calypso. Sur la liste de ses maîtresses se trouve encore la fille d'Éole, Polymène, qui n'en a aucun enfant, et, dans un voyage qu'il fit d'Ithaque en Épire, Evippe qu'il rendit mère d'Euryale. — Ulysse avait chez les Eurycanes, en Étolie, un oracle, et à Lacédémone une chapelle. En général on le mettait au nombre des hommes divinisés après la mort. Plusieurs villes lui faisaient honneur de leur fondation; ses voyages, qu'on peut regarder comme le premier linéament d'un périple de la Méditerranée, donnèrent lieu à des légendes secondaires de toute espèce. L'Italie surtout était féconde en contes de ce genre, et ceux qui ne pouvaient citer Ulysse citaient du moins ses fils comme leurs héros éponymes. Baies avait reçu son nom de Baïus compagnon d'Ulysse, et même c'est là qu'avait eu lieu la nécyomancie; Scylacium avait de même été fondé par le roi d'Ithaque. Dans le voisinage de Tempsa était un monument héroïque élevé à Polite, compagnon d'Ulysse. Non loin de Laos, sur le golfe du même nom, était un autre monument héroïque dédié à Dracon, aussi compagnon d'Ulysse. Selon Zénodote de Trézène, c'est un petit-fils d'Ulysse qui a fondé la ville de Préneste; enfin dans la ville de Circéii on montrait un autel dédié à Minerve, et un vase laissé à la ville par Ulysse. Aussi le nom de cap Minerve, vis-à-vis Caprée, a-t-il été, selon un critique moderne, imposé au promontoire par la colonie ulysséenne. Les Portugais se vantaient autrefois de descendre d'Ulysse, et Lisbonne n'est autre qu'Olyssipo (Ulyssipolis). Une Olyssipo (Odyssée d'Eustathe et d'Étienne de Byzance) se trouvait sur la côte occidentale de l'Hispanie, à peu de distance de Malaca; et un Asclépiade, Myrlée, assure avoir vu de ses propres yeux, dans le temple de Minerve, en Turdétanie, des monuments du séjour d'Ulysse. On en trouve même, assure-t-on, jusqu'en

Germanie et dans le golfe de Calédonie. Une tradition recueillie par Tacite fait d'Ulysse le fondateur d'Ascipurgium. Les tombeaux à inscriptions grecques parsemés sur les confins de la Rhétie et de la Germanie, suivant le même historien, ont été rattachés aux voyages d'Ulysse sur le continent.—Nous ne croyons pas à la réalité de ces voyages, mais nous tenons pour précieuses les traditions diverses qui jettent le nom d'Ulysse au milieu des monuments de l'Ibérie et des tombeaux des vieux Rèthes ou des Calédoniens. Ulysse est, comme Hercule, un nom fameux, un génie mêlé à une foule d'aventures. Seulement Hercule lutte et Ulysse voyage. C'est un protecteur de la navigation identifié aux navigateurs et aux navires, c'est le grand Patèque de la Grèce. Les Patèques ornaient les agrès et surtout la poupe des vaisseaux. Ne fût-ce qu'à ce trait, on reconnaît le Patèque dans Ulysse; toujours il est incorporé à son navire. Pour passer au milieu des Sirènes il est attaché au mât; après le naufrage il est à cheval sur son mât. Puis il vit toujours dans des îles, il plaît aux nymphes des ondes; il se cache comme un dieu marin au milieu des roseaux. Il ne faut pas nier, non plus, qu'une fois le siége de Troie admis un prince insulaire, un Ulysse ait pu, comme un Achille, être de l'expédition. Ce qu'il faut nier, c'est la coexistence de tous ces évènements qui forment l'aspect mythique du héros: avis donné à Tyndarée, refus de partir pour Troie, découverte d'Achille à Scyros, enlèvement du Palladium, destruction du tombeau de Laomédon, etc., etc. — De toutes les hypothèses évhéméristes lancées sur Ulysse, la plus piquante est celle qui le regarde comme Homère. Elle a été soutenue avec talent, dans un ouvrage publié en 1829, par l'auteur du *Voyage en Troade*, M. Lechevalier, sous le pseudonyme de Constantin Koliadas, professeur à l'Université ionienne. Il est malheureux qu'elle soit dénuée de raisons plausibles.

UMBRO, grand-prêtre marse, tué par Énée dans la guerre entre les Rutules et les Troyens, était savant dans l'art des enchantements.

UNXIA, déesse latine qui présidait à l'usage des essences. On donnait aussi ce nom à Junon en tant que déesse des mariages, parce que dans la cérémonie de l'hymen on frottait d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison des nouveaux mariés, afin d'en écarter enchantements et maléfices. — Quelques philologues dérivent *Unxia* d'*uxor*, ou réciproquement *uxor* d'*Unxia* ou *ungere*.

UPIS. *Voy*. Opis.

URANIE, Urania, Οὐρανία, une des neuf Muses, présidait à l'astronomie, aux mathématiques et aux sciences exactes. On veut qu'elle ait eu d'Apollon Linos, et de Bacchus Hyménée. On la représente d'ordinaire vêtue d'azur, couronnée d'étoiles, et tenant à deux mains un globe qu'elle semble mesurer avec le compas. Quelquefois le globe est sous ses pieds, et d'autres instruments scientifiques sont épars autour de la Muse. — Deux autres Uranie sont, l'une Vénus céleste ou mieux Vénus-ciel (*Voy.*, sur les divers sens de ce mot, Vénus), l'autre une Océanide; et ces deux Uranies, en un sens transcendantal, se réduisent à une. Car qu'est-ce que le ciel au dire des anciens? Un Océan. Comp. Tpé.

URANUS, Ouranos, Οὐρανός, le ciel personnifié, passait, dans la mythologie vulgaire, pour le plus ancien des dieux; et les Latins, en tradui-

sant ce nom par *Cœlus*, le pensèrent ainsi. Dans la théogonie d'Hésiode, Uranus n'est pas même un des quatre principes primordiaux. La Terre à elle seule lui donne naissance, ainsi qu'aux Montagnes et à Pontos; puis, s'unissant à lui, elle met au jour 1° Océan, 2° Crone (Saturne), 3° les quatre grands Titans, Cœos, Crios, Hypérion, Japet, avec leurs six sœurs, Thia, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phébé, Téthys (en tout jusqu'ici douze divinités comparables et aux douze Aditias et aux douze Consentes); 4° la double triade des Cyclopes et des Hécatonchires. Épouvanté à la vue de ces derniers, Uranus voulut les précipiter enchaînés dans le Tartare; mais Crone, armé par sa mère de la harpé, retrancha les organes virils de ce père cruel à l'instant où il s'apprêtait à féconder de nouveau la Terre. Son sang alors imprégna la terre, et l'écume prolifique se mêla encore brûlante à l'écume salée de la mer: de celle-ci naquit la brillante Aphrodite. Du sang jaillirent les noires Érinnyes, les hideux Géants et les Mélies, nymphes qui président aux prairies et à la vie pastorale. Dans la troisième théogonie d'Orphée, Uranus, que l'on regarde comme l'espace (*οὐράνιος καὶ χθόνιος*), enveloppe la terre, et tourne autour d'elle, tantôt s'élevant au zénit, tantôt retombant au nadir. Son sein porte, gravée en profonds caractères, l'immuable loi de la nature. Alors Uranus est l'air, le ciel, le bleu, le puissant, le sage, le flamboyant, le père de Crone. Dans la théogonie phénicienne de Sanchoniaton, Élion (ou Hypsiste, le très-haut) engendre, avec son épouse Béruth, le Ciel et la Terre auxquels, du reste, on donne les noms tout grecs 1° d'Épigée-Autochthone-Ouranos, 2° de Gé; et ceux-ci à leur tour en s'unissant donnent naissance à quatre fils, Il ou Crone, Bétyle, Dagon ou Siton, Atlas. Là encore Uranus veut faire périr ses enfants; mais Crone, aidé d'Hermès et d'Athânâ, le détrône. Crone ensuite a pour femme Astarté (Achtoret), Rhéa, Dioné. La première lui donne pour fils un Crone II, un Bel (qu'on nomme Zévs Bélos), Apollon, Typhon, Nérée, père de Pontos. Pendant ce temps, Démaroon, fils naturel d'Ouranos-Épigée (Ouranos-Zénit), engendre Melkarth (le roi-soleil) qui doit venger son aïeul, et partager avec un oncle perfide l'empire du monde.—Diodore de Sicile fait d'Uranus un roi civilisateur des Atlantes, très-versé dans l'astronomie, et divinisé après sa mort.—L'Égypte avait trois dieux-ciel, Potiri, Tpé, déesse, et Imôouth. Comp. Gé, Saturne, Titans.

URGHIEN, dieu-homme adoré au Tibet, naquit du sein d'une fleur. Ainsi Vichnou, aux Indes, naquit du padma. Ne serait-ce pas un analogue de Vichnou? Comp. Haroéri s'élançant aussi d'un calice de Lotos.

UROTALT, dieu arabe que l'on a comparé au soleil et à Bacchus.

USOUS est regardé comme le Neptune des Phéniciens; mais dans Sanchoniaton il ne joue que le rôle d'un homme inventeur de la navigation. C'est lui qui le premier enseigna aux hommes à jeter à l'eau des troncs d'arbres creusés, et à confier leur vie à ces frêles abris.

UTERINA, déesse latine de la gestation et des accouchements.

UTIS. *Voy.* Outis.

V

VAÇOUDEVA, radjah hindou de la race des Iadous, et par conséquent des enfants de la Lune, mais Kchatriia d'origine, succéda sur le trône à Souracéna, son père, roi de Souracéna, et s'unit par les liens du mariage à Dévagi ou Dévaki, fille d'Ougracéna ou Dévaga, et sœur de Kansa. Mais une prophétie avait révélé à Kansa que l'hymen de sa sœur le menaçait de dangers inévitables; que son huitième enfant, surtout, serait funeste à son oncle. En proie aux craintes les plus vives, il veut, le jour même des noces, égorger Dévaki : Vaçoudéva sauve son épouse. Le mariage a lieu; mais le jeune couple est obligé de demeurer dans Mathoura, sous les yeux du tyran. Les six premiers enfants de Dévaki et de Vaçoudéva tombent sous le fer de Kansa. Dévaki devient mère du septième (Bala-Rama) dans une prison. Le huitième, c'est Krichna (*Voy.* à cet article la suite des stratagèmes de Kansa).

VAÇOUS (LES) figurent presque immédiatement au-dessous de Brahmâ dans la hiérarchie des êtres célestes. Ils sont au nombre de huit, régissent chacun une des huit régions du monde, et ont divers phénomènes sous leur empire. En voici l'indication générale :

NOMS.	RÉGIONS.	ATTRIBUTIONS.
Indra.	**E.**	**Ether, Souargas, jour, etc.**
Iama.	S.	Nuit, morts, enfers.
Nirouti.	**S. O.**	**Mauvais génies.**
Aghni.	S. E.	Feu.
Varouna.	O.	Eaux et Océan.
Paoulastia.	**N.**	Profondeurs centrales du globe, esprits souterrains, richesses.
Pavana (ou Vaïou ou Marouta).	N. O.	Air, vents, sens, odeurs.
Içania ou Içana.	N. E.	

De ces huit dieux, Içania est incontestablement une incarnation de Siva. Pour Indra, il a en lui quelque chose de Vichnou pour l'extrême pureté, la délicatesse aérienne, nous dirions presque l'incorporalité; et cependant c'est l'émanation de Brahmâ : c'est Brahmâ lui-même, Archi-Vaçou. Les huit Vaçous semblent être pourvus chacun d'une épouse (*Voy.* MATRIS). Comp. aussi l'article des Aditias, sur la liste desquels se retrouvent plusieurs des noms des Vaçous.

VACUNA, déesse italique qui semble avoir été originaire de la Sabinie, mais dont le culte se répandit dans l'Étrurie et dans l'Ombrie. Quelques-uns, cependant, la regardent comme Etrusque d'origine. L'idée contraire nous semble plus probable. Plus tard, les Romains adoptèrent son culte et lui élevèrent un temple dans Rome même. Elle avait aussi un temple et un bois sacré dans le territoire de Réate, près du mont Fiscelle, vers les sources du Nar (auj. la Negra). Du temps d'Auguste, ce temple tombait en ruines, et probablement le culte n'était plus en usage que dans les villages. Il consistait en fêtes dites Vacunales (Vacunalia), remarquables en ce qu'elles se célébraient autour des foyers, et que les assistants, quoiqu'ils se levassent et s'assissent alternativement, affectaient une immobilité parfaite (Ovid., *Fast.*, l. VI, v. 507). Quant au caractère de la déesse, les uns la regardent comme la déesse du repos, on dirait presque de la paresse, et s'appuient de l'étymologie (*vacare*); les autres y voient la divinité par excellence qui réunissait les attributs de tous les

dieux spéciaux. Ailleurs on la prend pour Diane, pour Cérès, pour Minerve, pour Bellone, pour la Victoire (Porphyr., sur l'*épître* X, liv. 1, d'Hor.; Comp. Rosini, *Antiq.*, III, c. 19). Il est probable que Vacuna, divinité antique d'un peuple agricole, divinité dont le culte tomba naturellement en désuétude à mesure que la civilisation et la vie industrielle firent des progrès; il est probable, disons-nous, que Vacuna représente la terre en jachère, le repos de la terre, soit après la récolte, soit pendant l'année qui suit la récolte (*Vaco*, avec d'antiques formes passives ou moyennes à sens neutre, a dû faire *Vacumena*, *Vacumna*, *Vacuna*). A ce repos, à cette vacance du sol, se lie de soi-même le repos de la population agricole : nouveau motif de fêter Vacuna! nouveau point de vue sous lequel s'offre la déesse! Sous d'autres aspects, Vacuna a pu sembler la Victoire; l'agriculture, lorsqu'elle a recueilli les moissons, lorsqu'elle a complété les travaux, lorsqu'elle peut se livrer au repos, est victorieuse : la victoire pour elle, c'est le repos. Aussi la Terre porta-t-elle quelquefois le nom de Victoria (Varron, *Lang. lat.*). Admis que Vacuna peut être prise pour la Victoire, nous concevrons aisément qu'elle ait pu être représentée armée; ce fut Minerve ou Bellone. Avec des traits et un croissant ce fut la Lune (Diane), dont les révolutions réglaient les travaux de l'agriculture : couronnée d'épis comme la terre fécondée, ce fut Cérès. Peut-être serait-on autorisé à entrevoir quelques rapports entre Vacuna et Vesta (lisez Ovide, ouv. et pass. cités). On donne aussi Vacuna comme mère de Menerva (Minerve). Vraisemblablement, les Vacunales furent instituées ou du moins introduites à Rome par Numa.

VAGHOUTA et PRIHANDA, deux géants hindous que Bhavani, en guerre avec Siva, créa pour sa défense. Le corps de Vaghouta est semblable à une immense montagne, et sa bouche à un abîme; les bras innombrables de Prihanda brandissent sans cesse de redoutables armes, et dès qu'un ennemi se présente il le saisit et le précipite dans la gueule de Vaghouta qui l'engloutit et le dévore.

VAGITAN, Vagitanus, dieu latin qui présidait au vagissement, était d'ordinaire représenté sous l'image d'un enfant qui crie. On le confondait parfois avec Vaticanus.

VAICIA (souvent Waisya et Wise), quatrième fils de Brahmâ, sortit de sa cuisse droite; et avec Vaiciani, sa femme, qui sortit de la cuisse gauche, devint le chef des Vaicias ou artisans, marchands, etc., qui forment aux Indes la troisième caste pure.

VAINAMOINEN, dieu slave, fils de Rava et frère aîné d'Ilmarénen, créa le feu. Naturellement il forme un groupe dioscuroïde ou açouiniforme avec son frère, comme le Prométhée des Grecs, comme le Viçounamitra des Hindous. A la suite du feu jaillissant de ses mains, il déroule en faveur des hommes toute la civilisation. Il invente tous les arts; les beaux-arts ne tardent pas à suivre. La kandéla ou lyre finnoise résonne un jour sous ses doigts. Enfin, comme si toujours aux chants devaient se lier les eaux, il construit le premier navire. Ainsi Vulcain, Apollon et Dédale se concentrent dans cet élégant Hermès du Nord. L'invention de la kandéla se distingue surtout au milieu de tant d'autres. La mythologie finnoise est pleine d'images élevées,

riantes, où la musique joue un rôle. Au son de la lyre de l'Orphée septentrional les meules de foin accourent d'elles-mêmes dans la grange; les flots de la mer se calment ou roulent avec un murmure harmonieux; les sables jaunes de la grève se transforment en un cristal étincelant; les arbres se meuvent en cadence; les aurochs et les ours accourent avec les élans et les rennes, et s'arrêtent en cercle, pénétrés de vénération, aux pieds du chantre sacré qui, ravi lui-même des accents qu'il exhale, aspirant ses propres sons et fasciné par sa propre magie, tombe dans un délire extatique, et verse, au lieu de larmes, un torrent de perles.

VAIREVERT. *Voy.* VERAVA.

VAIZGANTHO, dieu du lin et du chanvre dans la mythologie samogitienne. Ces deux plantes semblent avoir, de temps immémorial, fourni des tissus aux Samogitiens; aussi Vaizgantho était-il l'objet d'une vénération particulière. On le consultait au moment des semailles pour savoir si les plantes désirées flotteraient à hauteur d'homme. La prêtresse chargée de la consultation devait se tenir debout, sur un pied, et s'il arrivait qu'elle s'appuyât sur l'autre on augurait mal de la récolte.

VALE est dans la mythologie scandinave le fils de Loka. Les dieux, irrités de son inhumanité, le changèrent en bête féroce. Sous cette forme nouvelle Vale mit en pièces et dévora son frère Narfe.

VALENTIE, VALENTIA, déesse adorée à Ocricole dans l'Ombrie, était regardée comme la protectrice du pays. On l'assimile à l'Hygie des Grecs. En effet, *valere* signifie se bien porter. Ajoutons que la ville ombrienne, placée au confluent du Tibre et du Nar, offrait aux malades des bains renommés (*Voy.* Tertullien, *Apolog.*, ch. 24).

VALI, Vane scandinave, fils d'Odin et de Rinda, est célèbre surtout comme archer.

VALKIRIES, déesses scandinaves, habitent tantôt la terre où elles vont sur les champs de bataille couper la trame de la vie des guerriers, tantôt les voûtes fantastiques du palais de Valholl où elles versent à pleins bords dans les coupes des héros l'hydromel et la bière. Sous le premier point de vue, ce sont des espèces de Nornes subalternes; et l'on peut leur comparer tantôt les Kères, tantôt Iris : sous le second elles rappellent Hébé.

VALLONA ou VALLONIA, déesse latine des vallées, n'est que la personnification des vallées, bien plus nombreuses en Italie qu'en Grèce. C'est jusqu'à un certain point la grande Napée, l'archi-Napée (*Voy.* aussi EPUNDA).

VAM, dieu-fleuve scandinave, est un être totalement allégorique : il sort de la gueule du loup Fenris.

VAMANA. *Voy.* MAHABALI.

VANADIS, l'espérance dans la mythologie scandinave, est une incarnation ou une face de Fréia. Comparez ELPIS.

VANES, dieux du second ordre dans la mythologie scandinave. Ils sont soumis aux Ases. Un grand nombre d'entre eux leur appartient à titre de fils, ou du moins en sont les incarnations.

VARA, déesse scandinave, préside à la fidélité, aux noces, aux serments, et surtout à ceux des amants. Contrairement à la Vénus du monde grec, contrairement à ce roi de l'Olympe dont Properce a dit :

Jupiter ex alto perjuria ridet amantum,

Vara châtie les infidèles.

VARAHA ou VARAHAVATAR, Vichnou sous forme d'ours ou de sanglier (Varahâ), même mot que le *verres* des Latins. On dit aussi ADIVARANGA (*Voy.* ce mot).

VAROUNA ou PRATCHÊTA est un des huit Vaçous hindous. Il a sous sa garde la région de l'ouest et préside à la mer d'abord, puis, en idéalisant et généralisant, aux eaux, tant pluviatiles que marines, tant terrestres que souterraines. De là deux côtés chez Varouna : tantôt c'est le bienfaiteur et le purificateur des hommes, l'irrigateur et le fertilisateur des terres, le vivificateur des plantes, des arbres, le protecteur du commerce et de la navigation; tantôt, au fond de ses abîmes, il attire, il submerge, il retient captives les ames des pécheurs qui doivent ne revenir à la vie qu'après de longues épreuves et lavées de toutes leurs souillures. — Autour de ce Varouna, justicier terrible, se groupent, à titre de ministres, les serpents et les crocodiles (Gavials). Le Vaçou lui-même, couronné de lotos, en a un pour vahanam (monture).

VATICANUS, dieu qui rendait des oracles dans un champ voisin de Rome. Il est croyable qu'il y avait en ces lieux un écho, sans doute celui qu'Horace appelle *Vaticani montis imago*. Les sons renvoyés par l'écho sans cause visible furent divinisés par l'ignorance des peuples; et l'on eut ainsi Vaticanus. C'est un dieu de la même famille que les Faunes (Pan latin), les Sylvius et les Faustulus. On a très-gratuitement rapproché Vatican de Vagitan de manière à en faire le protecteur et le dépositaire des premiers accents de la voix humaine, attendu, nous dit Varron, que la syllabe *va* est la première que prononcent les enfants. C'est à tort aussi que l'on dérive le mot de *Vates* et *Canere* ou *Vaticinium* : *Vates* en est le seul élément. On sait que le Vatican est une des sept montagnes de Rome.

VEDA fut un des dieux principaux des Frisons. Il partageait cette haute place dans la hiérarchie avec Fost.

VEDENEMA, *la mer des eaux*, déesse finnoise, était adorée jusque dans l'Esthonie.

VEDHA, en samskrit *qui dicte la loi*, épithète de Brahmâ dans l'Amaracigna (Paulin, *Syst. brahm.*, p. 75), rappelle la Cérès législatrice (Δαμάτηρ θεσμοφόρος) du monde grec et romain, d'autant plus que Brahmâ, dans la Trimourti des éléments, en qui se résout la Trimourti des personnes divines, est pris pour la Terre. Toutefois, il ne faut pas s'attacher exclusivement à ce point de vue; car Brahmâ, première émanation de Brahm, est encore la source de toute sagesse, la parole (*vatch*), la raison, la science.

VEJOV (en latin VÉJOVIS) ou VÉJUPITER, quelquefois VÉDIUS, dieu latin auquel Romulus, en fondant sa ville nouvelle, consacra deux bois de chênes (Den. d'Hal., l. II; T.-Liv., l. I, c. 8; Vitruve, l. IV, c. 3), et qui depuis eut un temple dans l'intérieur même du Capitole. On est partagé sur sa nature. Quelques-uns le regardent comme une intelligence mauvaise, ce que semblent confirmer et la syllabe initiale du mot (*ve* identique, disent-ils, à *væ*) et les diverses représentations sacrées du dieu (*V.* Aulu-G., l. V, ch. 12; Montfaucon, *Antiq. expliq.*, t. I, p. 39 et 43). Aussi l'a-t-on identifié avec Pluton. Selon d'autres, Véjov ne signifierait que le jeune Jupiter, Jupiter adolescent (*ve* alors ne serait

que privatif ou diminutif, comme dans *Vegrandia* et dans *Veflamines*: *Voy*. Ovid., *Fast.*, l. III; et l'inscr. rapportée dans Bayeux, *trad. des Fast.*, not. du l. III, p. 473), et serait identique à l'Axur, ou Anxur de Terracine. Tel est le sentiment de Winckelmann (*Pierres grav. du cab. de Stosch*, cl. 2, n. 48) et de Thorlacius (*Prolus. et opusc. acad.*, XVIII, p. 237, 253), aujourd'hui regardé comme incontestable. Effectivement, tout nous fait penser à un Jupiter adolescent ou enfant: 1° l'étymologie; 2° les représentations figurées, la cornaline mentionnée par Winckelmann, les médailles impériales de Jupiter-Crescens, dans Tristan, *Comm. hist.*, t. III, p. 119, une pierre gravée, un marbre, qui nous montre soit le dieu, soit un enfant assis sur une chèvre, entre Mercure et le Soleil; 3° le voisinage de la chèvre, tantôt sacrifiée à Véjov, tantôt lui servant de monture, et qui, de près ou de loin, se rapporte à la chèvre Amalthée; 4° les idées analogues constatées et consacrées en Grèce par des monuments (*Voy*. dans Pausanias, l. VIII, c. 48, l'autel de Jupiter enfant et celui de Jupiter adulte, à Tégée). Toutefois, l'interprétation la plus heureuse est celle qui concilierait les deux sens.

VELLÉDA. Voy. *Biogr. univ.*, XLVIII, 89.

VENGEANCE, Ultio. *Voy*. Némésis.

VÉNILIE, Venilia, forme de Camasène ou plutôt de la déesse-mer femme du dieu-maître des eaux, quel que soit du reste le nom qu'on donne à ce dernier. A Vénilie l'on oppose d'ordinaire Salacie qui, comme elle, n'est qu'une forme de Camasène. Probablement Vénilie n'est que la vague qui vient (*venit*) se briser contre le rivage, Salacie la vague qui se retire écumeuse et comme bondissante (*salire*, *salum*). Quelques-uns l'entendent du flux et du reflux, ce qu'il est aisé de concilier avec l'interprétation précédente. Dans l'un et l'autre cas, il est clair que l'on a deux formes diverses d'une espèce d'Amphitrite romaine (Varron, dans S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII, cap. 22). Comme telles, Vénilie et Salacie sont femmes de Janus pris pour celui qui va (*Eanus* d'*eo*), qui *s'écoule*. Ces termes vagues peuvent aussi s'appliquer au temps, si souvent comparé par les anciens à un fleuve, à une mer. Dans cette nouvelle hypothèse, Vénilie et Salacie, mais plus particulièrement Vénilie, représentent aussi le temps et, si l'on veut, l'instant. Chaque instant, lorsqu'il est présent, lorsqu'il arrive, est *Vénilie*; lorsqu'il est passé, est Salacie. Pousser plus loin cette comparaison serait puéril. Quoi qu'il en soit, de l'union de Vénilie et de Janus naquirent Picus et Canens, tous deux prophètes. —Vulgairement on faisait de Vénilie une nymphe, ou bien une sœur d'Amate, et en même temps la mère de Turnus (Servius, *sur Énéid.*, l. X, v. 36; et Virgile lui-même). Quelquefois on la regardait comme déesse du pardon, par la semi-homonymie du mot latin *venia*.

VENTS (les). Les anciens en ont compté successivement 2, 4, 8, 12, 24: ils n'ont jamais été aux 32 de la rose moderne. Il en résulte que leurs vents, au lieu de jeter sur la circonférence de 11° 1/4 en 11° 1/4 les pointes qui les terminent, se trouvent séparés par des arcs de cercle de 15°. Les vingt-quatre vents n'ont pas été tous nettement divinisés. La tour des Vents dans Athènes ne présente que

les huit suivants, dont nous réunissons les noms, la direction et les attributs en un tableau :

Borée.	N.	Conque.
Cécias.	N.E.	Un disque d'où tombe la grêle.
Aphéliotès.	E.	Fruit et miel dans un manteau.
Euros.	S.E.	Manteau très-ample.
Notos.	S.	Vase duquel tombe quantité d'eau.
Lips.	S.O.	Aplustre à la main.
Zéphyre.	O.	Fleurs.
Sciron.	N.O.	Vase renversé duquel tombent des cendres et du feu.

De ces huit Vents, tous fils d'Astrée et de l'Aurore, deux seulement ont quelque chose qui ressemble à des légendes : ce sont Borée et Zéphyre (*Voy.* ces noms).

VÉNUS (en grec APHRODITE, Ἀφροδίτη), déesse des grâces, de la beauté, de l'amour et du plaisir, fut originairement une haute déesse de la génération. Les Grecs abaissèrent et enjolivèrent son rôle. Chez les poètes les plus en vogue Jupiter lui dit : « Ma fille ! » et Homère effectivement la fait naître de Jupiter et de Dioné; mais une généalogie plus significative et plus antique lui assigne pour père Uranus (le ciel) que mutila la harpé de Saturne. Soudain sous cette arme parricide un suc divin tombe de la blessure, et féconde l'écume marine. Ainsi, le ciel et la mer, voilà les auteurs de ses jours ! La mer de Cypre ou de Cythère est sa patrie. On la voit à une époque indéterminée flotter à la surface des flots : les vagues la bercent, l'air s'épure, les nues fuient, la nature s'embellit à son regard. *Anadyomène* (l'émergeante) est le nom que lui donne alors l'univers. Ailleurs Vénus, encore fille d'Uranus, a pour mère Héméra (le jour). Nous reviendrons sur toutes ces variantes. Pour l'instant, suivons Vénus qui sort de l'écume frémissante dont les flots lui ont donné le jour. Tandis qu'à cette gracieuse apparition l'univers ébloui se revêt de grâces jusqu'alors inconnues, les Tritons, les dieux marins, enveloppent la ravissante Océanide, la conduisent mollement au rivage, l'y déposent sur le sable. Vénus relève sa longue chevelure, exprime les flots salés, se parfume, se couronne de roses, puis, svelte, glisse à travers le vague des airs dans l'Olympe. Les Heures l'accueillent, ajoutent encore à sa beauté par le don d'une couronne, et la présentent aux dieux suivie d'Erôs (l'amour) et d'Himéros (le désir), et ornée de la ceinture qui donne les grâces. Tous les habitants de l'Olympe, à l'aspect de cette Pandore de la mer, se disputent sa main. Jupiter lui-même, s'il n'eût été à tout jamais l'époux de la jalouse Junon, se fût mis sur les rangs. Mais ne pouvant songer à cette union, il voulut du moins récompenser par le don de celle qui réunissait tant de charmes l'artiste divin auquel il devait sa foudre, son trône et son palais aux voûtes d'acier et d'airain. Ainsi Vulcain, le plus difforme des dieux, devient l'époux de la plus belle des déesses. Mille infidélités éclatantes suivent ce mariage bizarre. Vénus semble vouloir proportionner le nombre de ses faiblesses à la laideur de son mari. Jupiter lui-même, puis Mars, Mercure, Apollon, Bacchus, Adonis, Anchise, Butès, furent successivement les objets de ses inconstantes amours. Elle a du premier les Grâces; de Mars, Harmonie (ou bien l'Amour); de Mercure, Hermaphrodite; de Bacchus, Priape et Hymen; d'Anchise, Énée; de Butès, Éryx. Diverses légendes la montrent inspirant le délire de la passion la plus furieuse aux Lemniennes, aux Prœtides, aux Propétides, aux filles de Cinyre, à Pasiphaé, à Phèdre; don-

nant conseil à Médée et souriant à Hélène, son reflet sur la terre; faisant cadeau à Hippomène des pommes qui lui valent la main d'Atalante, et métamorphosant les nouveaux époux en lions pour les punir de leur ingratitude; empruntant les traits d'une simple nymphe pour séduire Anchise qui ne pense pas à elle; sauvant Énée de mille dangers, commandant pour lui des armes à Vulcain, et trompant Junon qui veut fixer en Afrique, par un mariage, le futur fondateur de Lavinium. A Troie Diomède l'a blessée, mais elle se venge en inspirant à sa femme des fureurs d'adultère. Vingt ans auparavant, c'est elle qui a remporté, sur le mont Ida, le prix de la beauté et la pomme dont Pâris était le dépositaire : Junon et Minerve lui disputaient cet honneur.—Vénus était la beauté. A ce mot se rallient 1° naissance, mariage, amour, désordres; 2° grâce, harmonie, équilibre, organisation; de là les noms de *Genitrix* (ou *Genetira*, *Genetyllide*, génératrice), d'*Alma* (nourricière), de *Zygie* (joigneuse), de *Lysizone* (dénoueuse de ceinture), d'*Apatourios* (trompeuse), de *Pandémos* (publique), de *Colias*, etc., prodigués à Vénus. De là ce cortège de fils, de filles charmantes, Harmonie, les Grâces, Hymen, les Amours, qu'on montre voltigeant sans cesse autour d'elle. Des centaines d'épithètes indiquent soit les lieux où on l'adore (Cnidie, Paphie, Golgie, Idalie, Cypris, Cythère, etc.), soit des particularités bizarres (Vénus *armée*, Vénus *victorieuse*, Vénus *Cloacine*), soit son délicieux sourire (Philommîdès), ses blonds cheveux (Chrysokomos), ses noirs sourcils (Kyanophrys), son teint vermeil (Rhodokhrous), etc. *Chrysé* indique sa haute puissance, et non l'or de sa chevelure; *Dioné*, qui est son nom plus que celui d'une prétendue mère, revient à déesse : *Uranie* signifie que le ciel est sa demeure, qu'elle est le ciel même; car non-seulement le ciel est une mer, le ciel est la beauté. D'ordinaire, mais à tort, on oppose Uranie à Pandémos; et, tandis que celle-ci symbolise l'amour nomade, on assigne à celle-là les amours mystiques, constants et purs. — Cicéron distingue quatre Vénus auxquelles il assigne diverses généalogies, diverses fonctions. La première est fille du Ciel et du Jour (Uranus, Héméra), et a un temple en Elide; la seconde est née de l'écume de la mer, c'est d'elle et de Mercure que naquit Cupidon; la troisième doit le jour à Jupiter et à Dioné, c'est elle qui fut épouse de Vulcain; la quatrième enfin a pour père Tyrus, pour mère Siria. Astarté fut son véritable nom, et pour époux elle eut Adonis. Nous savons à peu près, par ce qui précède, quelle idée on doit attacher aux classifications méthodiques en apparence de Cicéron. Une fois admis qu'on ne doit ni prendre ces noms dans un sens évhémériste, ni travestir un ordre souvent fortuit en ordre chronologique, ni enfin croire la nomenclature complète, nous trouvons dans ce passage de la *Nat. d. Dieux* un aperçu important sur Vénus. Oui, cette brillante déesse venait en partie du sud-est; le bassin de la Babylonie, de la Syrie, de la Phénicie, en fournit les éléments radieux à la Grèce. Dans toutes ces contrées vouées à la pyrolâtrie, à l'astrolâtrie, la planète de Vénus joua un rôle important. 1° On la lia, on l'assimila, on l'identifia à la lune. 2° On en fit l'adéquate de la terre, mais toujours en lui conservant sa physionomie lumineuse. 3° On la mit en

rapport avec le soleil, ce fut presque le soleil femelle; puis, métamorphose bizarre! le soleil fut l'astre femelle, et Vénus devint planète mâle. 4° Soit comme soleil, soit comme terre luminiforme, Vénus devint bien vite l'amour; car *mihr* en parsi, *mihr* d'où Mithra, signifiait également amour et feu. En même temps Vénus à titre de lune semblait la grande génératrice; et dès qu'on la masculinisait, ce qui n'était pas rare, elle devenait le générateur. Telles sont les formes principales sous lesquelles la planète, tour à tour et quelquefois en même temps femelle et mâle, arriva de la Perse dans l'Asie-Antérieure. Là elle eut trois noms célèbres, Anahid ou Ényo, Achtoret (en latin Astarté), Aphrodite. Le nom d'Anahid appartient au plateau de la grande Arménie; Vénus dans cette région est tellement virile, sauvage et forestière qu'on la compare à Diane dont elle a tout l'aspect : modifiée en Ényo, elle se localise dans la Cappadoce et le Pont; elle y exagère encore sa face martiale : armée de pied en cap et avide, non plus du sang des bêtes fauves, mais des larges massacres de victimes humaines, elle passe pour la déesse de la guerre, et les Latins traduisent son nom par celui de Bellone. Dans la Phénicie ses formes sont plus douces : elle n'y exagère que l'auréole étincelante qui rayonne autour d'elle; elle est planète encore, mais planète qui récapitule tout le ciel étoilé. Achtoret, son nom indigène, semble quelquefois remplacé par Astébé (Acht-Tpé). On croit voir en elle une Pasiphaé (ou toute lumière) syrienne, un Imôouth féminisé, une Athor ou Éthra. Elle ne conserve de son mâle aspect qu'une supériorité douce sur son amant ou son époux Adonis. Omphale en Lydie, Omphale si riante et si gracieuse, a quelque chose de plus fier qu'elle. Aphrodite nous conduit à Cypre et en Cilicie. Là une foule de mythes et de généalogies montrent non-seulement Adonis à côté d'Aphrodite, mais encore Sandak, Cinyre, Pharnacé, les Cinyrades, dynasties sacrées, transition du ciel à l'homme, les Tamiras et les Tamirades, familles sacerdotales qui se chargent du culte de Vénus. Là aussi figurent à la tête des annales cypriennes Céphale, Tithon, Phaéthon, Astynoüs, avec des caractères plus simples, plus graves que ceux des légendes usuelles. Paphos fut la métropole de ces cultes célèbres, et eut Amathonte pour succursale. Là des traces d'une haute antiquité laissent apparaître le caractère primitivement androgynique ou mâle de la déesse. Aphroditos était son nom comme Aphroditê. L'image sacrée d'Amathonte offrait aux yeux une femme barbue avec tous les caractères de l'hermaphrodite. Enfin un bloc conoïde, effigie primordiale de la déesse, rappelle l'Ioni-Lingam des Hindous. Dans cette suite de modifications domine une même idée, celle de planète, de laquelle découlent les idées épisodiques qui suivent : étoile, lumière, amour et prédominance du sexe mâle. Parallèlement à celle-ci se range une autre série de notions mythiques non moins riches, non moins étroitement liées : passiveté, fécondité, génération, alimentation, onde, terre, sexe féminin. Ces deux séries d'idées rayonnèrent également dans l'Inde, et du culte de Bhavani; mais l'une fit route par le nord, et se formula dans les rudes anfractuosités de la Transoxane, l'autre prit l'essor dans de délicieuses vallées, sous un ciel de feu rafraîchi par des brises caressantes, le long de fleuves aux sites

enchanteurs et de mers fertiles en perles et en pourpres (les pourpres sont les mollusques dont on tire la couleur de ce nom : il y en a une foule d'espèces). Grâces à deux itinéraires si contraires, Bhavani, déesse à deux pôles, devait laisser apparaître deux faces bien différentes. Au nord ce fut une Dourga, et quelquefois Dourgakali ; au sud ce fut une Mohanimaïa, tout amour, illusion et féerie, une Lakchmi sortant avec l'amrita ou boisson immortalisante de l'Océan de lait, Lakchmi enivrant les dieux à la vue de sa beauté, et d'un bond s'élançant de la mer où elle prit naissance au ciel qu'embellissent ses charmes. Arrivées en Grèce à l'époque où déjà le commerce, les migrations armées, les pélerinages scientifiques élargissaient de jour en jour les voies du syncrétisme, la Dourga du nord, l'Astarté du sud se fondirent en une seule déesse, et Aphrodite fut mer et ciel, femelle et mâle, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elle fut la terre et le feu, le feu et l'eau, qu'elle fut la matière et l'esprit, l'instinct physique et l'amour, le coït et cette flamme magnétique qui se sert d'un lit pour aller au ciel (Balzac, *Elix. de vie*). Ne nous étonnons plus de voir Vénus fille de la déesse par excellence, Dioné, qui est Dia, Dévi; fille de Jupiter, qui est l'être suprême; fille d'Uranus, le ciel, et d'Héméra, le jour; ne nous étonnons pas de la voir elle-même s'emparer de ces noms de Dioné, d'Uranie, absolument les mêmes en un sens qu'Uranus féminisé. Ne nous étonnons pas de la voir s'entourer d'époux divers, tantôt le grand dieu (Jupiter), tantôt l'esprit suprême (Mercure), tantôt le vent sonore (Pan), tantôt l'organisme qui donne la vie et la joie (Bacchus), tantôt le soleil (Apollon, Adonis), tantôt enfin le dieu qui les récapitule tous, le dieu en qui s'unissent la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, le dieu qui donne au genre humain les arts, au monde l'ordre, l'harmonie, l'organisation, le dieu du feu (Vulcain). Aussi partout vous voyez ce feu producteur en rapport avec l'onde fécondable ou fécondante. Aux Indes, près de Bhavani-Ganga, Siva; en Égypte, près d'Athor, Fta; en Sicile, près d'Adrane, Etna, la mère des Paliques. Jusque dans les incarnations humaines des dieux, cette propension se reflète : Prométhée a près de lui Pandore; Dédale seconde Pasiphaé. Si par culte de Vénus on entend le culte de toutes les déesses qu'on peut prendre pour elle, il était excessivement répandu. Dans la haute Asie, Ecbatane et Suze adoraient Anahid; Elymaïs et Babylone rendaient de fervents hommages à Mylitta (*Voy.* ce nom), et même poussaient l'imitation de la déesse jusqu'à la prostitution; dans la Phénicie et la Syrie, Hiérapolis, Sidon, Biblos, Afak, Héliopolis, Ascalon, révéraient Achtoret et Addirdaga. De là le culte passa dans l'île de Cypre, où déjà nous avons nommé comme métropole du culte aphrodisiaque Paphos. Autour de cette ville se groupent comme succursales Amathonte, Aphrodisium, Soles, Salamine, etc. Le temple de Paphos avait été fondé d'abord par Aérias : plus tard Cinyre le releva de ses ruines. Tamiras, tige des Tamirades, y porta l'art des aruspices, qui pourtant tomba plus tard en désuétude parce que l'on abolit les sacrifices. Dans l'origine, à ce qu'il paraît, toutes les victimes, pourvu qu'elles fussent mâles, étaient reçues. Toutefois, c'était aux entrailles des chevaux qu'on avait le plus de confiance. Dans la suite les

pronostics météorologiques et astronomiques furent, sinon plus célèbres, du moins plus en vogue. L'autel de Paphos, dit-on, n'était jamais mouillé par la pluie, et cependant l'autel, le temple même étaient hypèthres (en plein air). On sacrifiait aussi des oiseaux, des colombes surtout. Les jeunes filles allaient à certains jours fixes au bord de la mer se livrer, moyennant argent, à quiconque les priait d'amour. Dans les villes de Side et d'Aspende, en Pamphylie, on sacrifiait à Vénus des porcs et peut-être des sangliers. Ici, sans doute, on songera au rôle fatal que joue le sanglier dans le mythe d'Adonis. Quelques épigrammatistes aussi pourront penser au sens lascif du grec χοῖρος. Dans le reste de l'Asie-Mineure les villes les plus célèbres par le culte de Vénus étaient Cnide, Halicarnasse, Milet, Éphèse, Artace, Tamnos, Sarde, Pergame, Aphrodisium, Abydos et Bolos : Zéla, Comana, Phanagorie, rendaient hommage à Enyo. Les îles de Crète, de Céos, de Cos, de Samos dans la mer Egée; Aphrodisium, Ænia, Tricca en Thessalie; Tanagre, Orope, Thespie en Béotie; Athènes en Attique; Mégare dans la Mégaride; Corinthe, Sicyone, Patras, Egine, Égyra, Bura dans le nord du Péloponèse; Élis Olympie, Tégée, Mélangée, Psophis, Cyllène, Mégalopolis dans le centre et l'ouest; Argos, Épidaure, Trézène, Hermione dans l'est; Sparte, Amycle, Cénopolis, Messène dans le sud; les îles de Cythère et de Zacynthe, Actium, Leucade, Eanthe, Ambracie, Dyrrachium sur la côte orientale de ce que nous nommons aujourd'hui la Livadie, rivalisèrent avec toutes ces villes d'Orient par le culte assidu ou magnifique qu'elles rendirent à Vénus, sous le nom d'Aphrodite. En Sicile elle eut un temple fameux sur le mont Eryx ; de là son nom célèbre de Vénus-Erycine. Syracuse aussi lui dédia un temple. Rome, au dire de Varron, n'admit son culte qu'assez tard. Cette assertion s'accorde peu avec le ton des récits vulgaires sur la migration d'Énée à la tête des Troyens en Italie. Les Romains, on le sait, dans les beaux siècles de la république et de l'empire, se donnèrent le titre d'Énéades, et le premier hémistiche de l'incrédule Lucrèce qualifie Vénus de mère des Romains. Du temps même de Romulus, nous disent Denys d'Halicarnasse, etc., fut bâti un temple à Venus Myrtea, et ce temple n'était pas le premier. Venus Frutis en avait eu un auparavant. Dans la suite s'élevèrent les temples de Venus Cloacina, Venus Calva, Venus Victrix, etc. Au reste, Baies et Minturnes l'emportèrent sur Rome par la magnificence de leurs édifices ; enfin l'Espagne et l'Afrique dédièrent des temples à Vénus. Les principales fêtes célébrées en l'honneur de cette déesse se nommaient Adonies, Anagogies et Catagogies, dans la Sicile ; Aphrodisies dans Cypre, etc. Ces dernières étaient remarquables par les rites mystérieux qui les accompagnaient. Ceux qui se faisaient initier offraient une pièce de monnaie à Venus Meretrix et recevaient en revanche du sel et un phalle. Le sel indiquait la mer, berceau de la déesse ; quant au phalle, l'explication est inutile. La fête de Vénus était célébrée à Corinthe par les courtisanes, si renommées dans cette ville de commerce et de plaisirs. A Vénus étaient consacrés le myrte, la pomme, la rose qui, dit-on, de blanche qu'elle était d'abord, devint rouge lorsqu'elle courut pieds nus à

travers les ronces et les épines pour voir Adonis mourant. L'éperlan et la dorade lui étaient aussi consacrés. Les yinx ou torcols, oiseaux magiques qui sans cesse étaient employés par les amants dans ce qu'ils appelaient *parmaceutrie*, étaient souvent ses parèdres. C'est à eux sans doute que pensait Euripide lorsque dans sa Mégare il dit : « Oiseau agiles dont le cou flexible se ploie avec grâce! » Belle, jeune, riante, nue ou presque nue, Vénus se voit tantôt sur la mer et dans un char que semblent traîner les Tritons; tantôt dans l'air, et dans un char attelé de colombes. Parfois l'hippocampe, ou le taureau marin, remplace le char marin. A Elis sa monture était la chèvre si remarquable par son rôle de génératrice ou de lactatrice, et son pied foulait une émyde (tortue de mer). Elle a pour cortège, outre les dieux qui viennent d'être nommés, Himéros et Pothos (variétés de l'amour) et la belle Pitho (ou persuasion), la plus séduisante des Grâces! Son attribut le plus célèbre est cette ceinture fameuse qui donne grâces, beauté, jeunesse et irrésistibles attraits à celle qui la possède. Plus rarement elle est vêtue, ou armée de pied en cap; quelquefois un miroir brille dans sa main droite, la gauche porte soit un pavot (qui là remplace le lotos), soit une pomme (adéquate de fruit, et lointaine allusion à la pomme de discorde). « Phidias, Polyclète, Agoracrite et Alcamène, dit Millin, « ont fait des statues de Vénus. « Mais Phidias, créateur du style « sublime, et les artistes de son école « devaient plutôt produire aux yeux « de la Grèce étonnée la puissance « de Jupiter, la majesté de Junon, « la chasteté de Diane et la sérieuse « et mâle sévérité de Minerve que « les charmes et le doux sourire de « Vénus. Ce succès était réservé aux « deux artistes qui ont donné les mo« dèles du style gracieux, Praxitèle « et Apelle. On avait toujours re« présenté Vénus vêtue, et telle « était celle que Praxitèle avait faite « pour les habitants de Cos. Deux « célèbres courtisanes, Cratine et « Phryné, eurent une grande in« fluence sur la manière dont Praxi« tèle exécuta la Vénus que les Cni« diens lui achetèrent. Il pénétra sa « pensée de leurs différentes beautés, « et son génie conçut et créa l'image « ravissante qui a été célébrée dans « toute l'antiquité et dont la compo« sition est encore retracée sur les « médailles de Cnide. Phryné et la « belle Pancasta, que d'autres nom« ment Campaspe, inspirèrent aussi « Apelle. L'imagination également « remplie de la beauté de leurs for« mes, et frappé d'admiration en « voyant Phryné sortant de la mer, « il fit sa Vénus-Anadyomène (sortant « des flots); peinture qui fut si long« temps un objet de vanité pour les « habitants de Cos, et d'admira« tion pour toute l'Asie. » L'année 1824 a fait connaître à l'Europe un chef-d'œuvre qui peut-être passe encore ces deux belles compositions. C'est la Vénus de Milo, ainsi nommée de l'île dans laquelle elle fut trouvée, et dont on regrette que les bras soient mutilés. Est-ce l'original de la Vénus de Praxitèle? ce qu'il y a de certain c'est qu'antérieurement, comme on vient de le voir par ce qui précède, il ne nous restait de la Vénus praxitélienne que des copies; les unes réduites, parmi lesquelles se distingue surtout le beau médaillon de Caracalla (sculpté et gravé dans Lachau, *Attributs de Vénus*, p. 71), les autres de gran-

deur naturelle, parmi lesquelles les Vénus connues sous le nom de Vénus de Médicis, Vénus du Capitole, Vénus d'Arles tenaient le premier rang. Sur une patère de Dempster (*Etrur. reg.*, I, 1) est une Vénus remarquable parce qu'elle est vêtue : on lit le nom de Thalna, qui, avec la colombe placée près d'elle, aide à la reconnaître. Cet oiseau, symbole des feux de l'amour et de la fécondité, se retrouve encore dans la main de la jeune Erycine (*Mag. encycl.*, ann. 1810, V, 241), près de la Vénus de la villa Albani, qui appartient au style d'imitation, et dans le temple de Vénus Paphia qui orne la bague d'or du Musée du Vatican (*Mus. Pio-Clém.*, I, t. A, n° 19). Parfois aux colombes étaient substitués soit les passereaux ardents, soit les cygnes. Dans Maffei se voit une Vénus qui a pour parèdres deux amours tenant un thyrse enveloppé de pampres aux grappes vermeilles et couronnés d'épis, et dont la main semble balancer trois flèches; cet aspect rappelle l'adage si célèbre : *Sine Baccho et Cerere friget Venus*. Nous indiquerons encore, en fait de représentations figurées, les deux Vénus-Anadyomène, publiées, l'une dans la *Villa Pinciana*, Stanza 1, n° 12, l'autre dans les *Mon. inédits* de Millin, II, 28 et 29; les deux Vénus marines, l'une de Magnan, *Brutt. num.*, III, l'autre de Vaillant, *Num. imp.*, p. 113; la Vénus sur un taureau marin de Millin, *Gal. myth.*, 177; Venus Victrix (Millin, *P. gr. inéd.*, et *Gal. myth.*, 184); Venus Génitrix (Gessner, *Num. imp. rom.*, CLXVI, 47); Vénus Cloacine (Morell, *Fam. Muss.*); le groupe de Mars et Vénus (*Mus. cap.*, III, 20); Vénus soutenant Adonis blessé (Peinture antiq. copiée par Raph. Mengs et gravée par Volpati); enfin les nombreuses statues d'impératrices au bain ou à la toilette sous forme de Vénus (*Voy.* Millin, *Galerie myth.*, 186-188). N'oublions pas toutefois les figures grossières mais antiques par lesquelles les Cypriotes, fidèles au vieux fétichisme, représentaient encore Vénus; à cette classe appartiennent ces pierres pyramidales que nous présentent encore des médailles de Titus et de Vespasien (Lachau, *Diss. sur Vénus*, 451).

VÉRAVA ou VEIRAVERT, troisième fils de Siva, naquit de sa respiration. C'est Siva en tant que vengeur de l'orgueil et destructeur du monde à la fin des siècles. C'est lui qui humilia Brahmâ lorsqu'il se proclama le plus grand des dieux, et lui coupa sa cinquième tête; c'est lui qui, tuant les Deverkels et les Mounis, reçut leur sang dans le crâne de la tête qu'il avait arrachée à Brahmà. Dans la suite il les ressuscita, et leur donna des cœurs plus purs. On le représente de couleur bleue, avec trois yeux et deux longues dents saillantes comme des défenses de sanglier. Un chapelet de têtes lui pend autour du cou et de l'estomac, des serpents forment sa ceinture, les mèches rousses de ses cheveux semblent des pyramides de flammes dansantes. Des clochettes garnissent ses pieds, et ses quatre mains tiennent la tchakra, le tidi, une corde et le crâne de Brahmâ.

VÉRITÉ, VERITAS, en grec ALÉTHIE, Ἀληθεία, fille de Jupiter suivant Pindare, de Saturne selon d'autres, a pour filles la Justice et la Vertu. Apelle l'avait représentée dans son tableau de la calomnie sous les traits d'une femme modeste, et qui se tient à l'écart. Les moder-

nes aussi l'ont très-souvent figurée.

VERSEAU, Aquarius, et en grec Hydrochoos, onzième signe du zodiaque, préside au mois de janvier. C'est, dit-on, Ganymède ou Aristée, ou Cécrops, ou Deucalion. On le représente sous les traits d'un jeune homme qui laisse tomber de l'eau d'une urne. Ces eaux sont l'emblème ou de l'hiver ou des cataclysmes, qui tous jouent un rôle si grave dans la mythologie. Quelquefois on se contente de représenter le Verseau par une amphore. En astrologie le Verseau était regardé comme influent sur les cuisses de l'homme, c'est-à-dire sur la pudicité, et sur le talent de reconnaître les sources cachées à l'intérieur de la terre.

VERTICORDIA, Vénus en tant que chaste, et inspirant la chasteté. L'an 115 avant J.-C., trois vestales se rendirent coupables de liaisons criminelles avec des chevaliers romains; on consulta sur cet événement les livres de la Sybille, et un sénatus-consulte ordonna que la femme la plus vertueuse de Rome consacrerait, aux frais du trésor, une statue à Venus Verticordia. Ce fut la femme d'un patricien, Sulpicia, qui eut cet honneur.

VERTU, déesse allégorique, fille de la Vérité, ne figure que dans le mythe qui la montre disputant Hercule à la Volupté (*Voy.* Hercule). On la représente vêtue de blanc, modeste et pourtant imposante, tantôt tenant la pique ou le sceptre, tantôt couronnée de lauriers, tantôt ailée; tantôt assise sur un cube de marbre, emblème de solidité. Parfois c'est un vieillard à longue barbe, armé de la massue et vêtu de la peau de lion d'Hercule. Sur une médaille de Vérus, la Vertu est symbolisée par Bellérophon emporté sur Pégase et plongeant sa lance dans les flancs de la Chimère.

VERTUMNE, Vertumnus, divinité de l'Étrurie et de l'antique Latium, est pris d'ordinaire pour le dieu des jardins et des vergers, ou bien aussi pour le dieu de l'automne, des saisons, de l'année entière, et, enfin, pour le dieu du changement et des pensées humaines. Mais la conception primitive et fondamentale, celle que nous indique le nom même (*Vertumenos*, part.), c'est l'année en tant que s'offrant successivement sous des aspects divers, c'est l'idée même des transformations sous lesquelles se déguise l'unité à quelque degré qu'on la prenne. Les premiers adorateurs de cette haute personnification mythique s'élevèrent-ils à cette conception générale? Peut-être que non. Mais, au moins, il est certain que l'année et ses phases leur apparurent avec ce caractère d'unité multiforme, et que, bien différents des anthropomorphistes étroits qui plus tard imaginèrent quatre dieux pour les quatre saisons, ils représentèrent ce cycle de trois cent soixante-cinq jours, pendant lequel tout change sans cesse au ciel et sur la terre, par un seul être mythique, *celui qui subit des variations* (qui vertitur). Ceci admis, le reste s'explique de soi-même. On voit comment, par une légère généralisation, on en vint à faire de Vertumne le dieu du changement; puis, comme rien n'est plus variable que la pensée, le dieu des pensées humaines: on voit comment, en particularisant de plus en plus, Vertumne-année devint Vertumne-saisons, Vertumne-automne, parant les jardins et les vergers des dons les plus suaves. De cette dernière conception à celle qui met Vertumne en rapport avec Pomone, la déesse des

récoltes horticulturales, il n'y avait qu'un pas. Tantôt il est son époux, tantôt il est son amant. Ovide (*Métam.*, l. XIV) raconte assez agréablement de quelle manière et par quelle suite de transformations il parvient à séduire la déesse qu'il aime. Ajoutons que, du reste, le choix des transformations indiquées par Ovide n'a qu'une valeur légère; qu'il n'y a ni fécondité poétique ni haute intelligence du sujet à montrer Vertumne laboureur, moissonneur, vigneron et vieille femme (quoique l'intention d'allégoriser ainsi les quatre saisons se fasse assez sentir); qu'enfin l'apparition même de la vieille femme, vraie *conciliatrix nuptiarum*, n'est plus du même ton que le reste du récit, et qu'il faut être décidé à tout entendre au gré d'un système pour voir là un emblème de l'hiver. Il paraît qu'une tradition attribuait à Vertumne le dessèchement de la vallée où fut depuis le Vélabre («Vertumnus *verso* dicor ab *amne*:» Properce, l. IV, *él.* II); le ridicule de l'étymologie ne prouve point la fausseté de l'assertion. Asconius Pedianus (*sur la troisième Verrine*) fait de Vertumne le dieu du commerce: *invertendarum rerum, id est mercaturæ*. On sacrifiait à Vertumne les prémices des fleurs et des fruits. Ses fêtes, dites Vertumnales, avaient lieu en octobre. Horace (l. II, *sat.* VII) dit au pluriel les Vertumnes, parce que les statues du dieu étrusque étaient nombreuses et le représentaient sous des formes très-diverses. La plus renommée était au coin du grand Vélabre et de la rue Vicus-Tuscus, au lieu même où elle cessait de porter le nom de Vicus Thurarius. Ordinairement c'est un jeune homme couronné d'herbes, tenant des fruits et une corne d'abondance à la main. On voyait dans les jardins de Sceaux un beau Vertumne: sa couronne d'épis, la peau de bête fauve qui est attachée à son cou, les fruits et les feuilles dont il est surchargé, la faucille qu'il tient à la main et qui doit émonder les arbres, indiquent assez que le statuaire a voulu réunir les attributs des quatre saisons.

VERVACTOR, un des douze dieux latins de l'agriculture, était imploré le premier dans les sacrifices à Cérès et à la Terre, par le *Flamen cerealis*.

VESTA (en grec Hestia, Ἑστία), déesse du feu, et plus spécialement du feu central, et, en conséquence, de la terre (*Voy.* plus bas), a souvent été prise pour Cybèle, pour Ops, pour Rhée. On a eu tort: Saturne et Rhée lui ont donné le jour, ainsi qu'à Junon et à Cérès. C'est une vierge immaculée, et, comme Minerve, elle échappe, mais incontestablement, à des tentatives brutales; seulement, cette fois, l'assaillant est Priape. L'aventure, qui ressemble absolument à celle de Faune et d'Omphale, est racontée par Ovide. Vulgairement Vesta est l'âtre, en grec *Hestiâ*; mais, au fond, c'était la terre en tant que flamboyante. Le feu central, noyau du globe terrestre, c'est Vesta. Il n'est pas étonnant que, par suite, on ait confondu Vesta, d'une part, avec Titée, Gé, Rhéa et Cybèle, qui, toutes les quatre, sont la Terre; de l'autre, avec toutes les déesses flamboyantes que présente l'antiquité grecque, Ariadne, Ethra, Minerve, Vénus-Uranie, Cabira. Dans la première hypothèse, on a voulu que Vesta fût femme, soit d'Uranus (le ciel), soit de Saturne. On en est venu à faire deux Vesta. Ces difficultés s'éclairciront bien vite pour qui saura

se rappeler qu'en Égypte aussi l'on voit en quelque sorte deux Athor qui, dans la réalité, se réduisent à une déesse se localisant dans deux sphères distinctes, en d'autres termes revêtant différents degrés de détermination. Qu'on se pénètre donc bien de cette idée, qu'il n'y a qu'une Vesta, et que cette Vesta est la terre-feu. Le culte de Vesta dut probablement son origine à la religion parsi. Les astres au ciel, les sources de naphte sur la terre, donnèrent lieu à l'adoration du feu. Les temples qui furent élevés à la flamme divinisée, et qui s'appelaient dans la langue indigène Atechgah, en grec Pyrées, non-seulement étaient des sanctuaires, des asiles, ils se reflétèrent dans tous les foyers publics et privés. De là un culte domestique qui, lors même qu'il fut appliqué à la chose publique, avait encore ce caractère. Il est donc tout simple que le culte de Vesta ait pris de bonne heure une forme patriarcale, que les dieux du foyer aient été des pénates ou lares, que le foyer lui-même se soit trouvé un laraire, et par suite un Lare suprême, un Pénate suprême. On comprend aussi sa liaison avec Minerve, qui est l'Empyrée (ou sphère de feu, qui est le Phalle ou flamme phallique, flamme pyramidale qui danse sur l'âtre, flamme fantastique que la mère de Servius aperçoit dans le brasier de Tanaquil). Pallas et Vesta étaient les grands Pénates de Troie; mais tour à tour Pallas absorbe Vesta, Vesta disparaît sous Pallas. Rome, ville pélasgique, reçut ces deux divinités : peu importe par quelle voie elles y arrivèrent; déjà, peut-être, un feu éternel avait brûlé en l'honneur de la dernière. L'aventure de Réa-Sylvia engagerait du moins à le croire. C'est au règne de Numa que les historiens vulgaires rapportent l'institution normale du culte de Vesta. Un temple en forme de globe (c'est-à-dire à coupole) lui fut dédié par ce prince. Dans cette enceinte révérée brillait un feu sacré entretenu par des vierges que leur consécration à Vesta faisait nommer Vestales; primitivement au nombre de quatre, elles furent portées à six sous Servius-Tullius. Personne n'ignore que celles qui violaient leur vœu de continence étaient enterrées vives dans le campus Sceleratus, voisin de la porte Colline. Leur sacerdoce durait trente ans : au bout de ce temps elles étaient libres soit de quitter le temple et de se marier, soit de rester dans leur cloître dit *atrium Vestæ*. Quand une place de vestale était vacante, le grand-pontife nommait à son gré vingt jeunes filles de six à seize ans. Le sort prononçait entre elles; et celles qui avaient été désignées devaient, bon gré mal gré, consentir à remplir les fonctions de vestale. Le grand-prêtre alors allait l'enlever comme une prisonnière de guerre chez ses parents. Dans la suite, la voie du sort ne fut plus suivie que lorsque nulle des vingt jeunes filles ne consentait à être vestale. Plusieurs privilèges honorifiques pouvaient consoler les vestales de la rigidité avec laquelle on les traitait. La permission de sortir à leur gré, d'aller en char, d'avoir au spectacle une place distinguée, de tester même avant l'âge licite, de n'être jamais sous la puissance de parents ou de tuteurs, de ne prêter serment que si elles le voulaient, et au nom de Vesta, et enfin de remettre la peine aux criminels qu'elles rencontraient par hasard, telles étaient leurs principales prérogatives. Quand le feu sacré était éteint, on le rallumait aux

rayons du soleil, sans doute à l'aide de quelque instrument analogue au miroir concave. On le renouvelait aussi tous les ans le 1er mars, époque à laquelle commençait l'année primitive. On se servait à cet effet de deux morceaux de bois que l'on frottait l'un contre l'autre.—L'idéal de cette déesse est une figure sévère, belle, noble; elle a soit le sceptre, soit la hasté dans la main et la sphendonê sur la tête; souvent un voile lui enveloppe le visage. La taille légère est une circonstance moderne. La lampe et le palladium, modernes aussi, s'adaptent du moins avec bonheur aux données antiques. Une lampe qui, dans le calendrier de la villa Borghèse, désigne Vesta, est caractérisée par une tête d'âne, allusion comique à la tentative malheureuse de Priape, qui, en s'approchant de la couche de la chaste déesse, trouva si disgracieusement dans l'animal à longues oreilles un trouble-fête inattendu.—La Vesta du musée Capitolin est la plus belle que l'on connaisse. Celle de la villa Giustiniani (Morell, *fam. Cassia*) est rare et curieuse; elle est voilée. Comp. aussi celle qu'a reproduite Hirt, *Bilderbuch*, VIII, 10.—Nous trouvons dans Buonarotti, *Médagl. ant.*, XXXVI, 1 et 3, les portraits de deux vestales, Bellicia Modesta et Neratia.

VIAÇA. *Voy.* Vyasa, *Biogr., univ.*, XLIX, 598.

VIALES (Lares), c'est-à-dire qui président aux routes et peut-être aux rues (*Voy.* Lares).

VIBHICHANA, frère de Ravana dans la mythologie hindoue, se sépara de la cause du géant lors de l'expédition de Rama, passa dans le camp de ce héros, et, après la mort du tyran, reçut du vainqueur la souveraineté de Lanka (île de Ceilan).

VIBILIE, Vibilia, déesse latine des voyageurs, était surtout invoquée par ceux qui s'égaraient en chemin.

VICAPOTA, la victoire, selon les vieux habitants du Latium. Ce mot revient à *potis vincere*.

VICES (les), Vitia, avaient été déifiés par les Grecs et les Romains, mais sans qu'on joignît à la notion idéologique des légendes usuelles. Dans quelques tableaux allégoriques, on les a personnifiés par les Harpyes.

VICHNOU (vulg. Wishnu, Wichnu, Vuichnou, etc.), deuxième dieu de la Trimourti aux Indes, passe dans l'opinion composite populaire pour le conservateur de la création tirée du néant par Brahmâ et destinée à être un jour replongée dans le néant par Siva. Mais cette opinion est loin de faire connaître tout Vichnou. Ce qu'il y a de plus palpable dans son histoire, ce sont les dix incarnations: la dixième n'a pas eu lieu; les neuf autres appartiennent au passé. Elles s'échelonnent dans les trois âges qui ont préparé la période actuelle, ou âge noir, Kaliïouga, et se répartissent, les quatre premières dans le Satiaïouga, les trois suivantes dans le Douaparaïouga, la huitième et la neuvième dans le Trétaïouga: la dixième signalera, en le terminant, la sinistre époque de nuages et de ténèbres dans laquelle nous vivons. Est-il besoin de faire remarquer, avant d'entrer dans le détail de ces dix incarnations, qu'elles ont lieu de mille en mille années divines (ou, ce qui revient au même, de trois cent soixante en trois cent soixante mille années humaines), auxquelles toutefois il faut ajouter, lorsque le Iouga va être clos, le crépuscule de celui qui finit et l'aurore de celui qui com-

mence? Les quatre Iougas se composant d'un total de quatre mille, trois mille, deux mille et mille années divines (en total dix mille), il est naturel que la première période contienne quatre incarnations, la deuxième trois, la troisième deux, et la quatrième une. Les quatre premières incarnations de Vichnou ne sont que des Apozôoses ou transformations en animal. Poisson, tortue, sanglier, lion, voilà les quatre animaux dont le dieu emprunte les formes. Un fait remarquable, c'est que cette série de métamorphoses implique ascendance de l'échelle animale : le reptile ne vient qu'après le poisson; les mammifères ne figurent que long-temps après le reptile; et même, des deux mammifères qui terminent la série, le lion nous semble avoir quelque chose de plus noble, de plus haut, de plus achevé que le verrat sauvage. Ces quatre incarnations ou Avatars portent les noms spéciaux de Matsiâvataram, Kourmâvataram, Varahâvataram (ou Addhivarahâvataram, dont quelques auteurs ont fait Adivarangapérounal) et Naracinghâvataram. La première incarnation eut lieu, selon le Bhagavat-Gita, sous le septième Menou Vaivaçouata, et eut pour objet de rendre aux hommes et aux Dévas les quatre Védas dérobés à Brahmâ pendant son sommeil par le robuste Rakchaça Haïagriva. Vichnou apparut sous la forme d'un petit poisson à Satiavrata, lui prédit un déluge universel, lui commanda de se construire une arche; se leva poisson cornu et gigantesque du sein des grandes eaux pour tuer Haïagriva, et recouvra les livres sacrés. Satiavrata devint septième Menou sous le nom de Vaivaçouata. La deuxième incarnation eut lieu lorsque Dieux et Daitias se coalisèrent pour former la délicieuse Amrita, gage d'immortalité ambitionné par les deux races surnaturelles qui, sans cesse, se disputent le pouvoir et l'empire des mondes : le Mérou précipité dans la mer s'y enfonçait de plus en plus avec rapidité et la terre entière allait changer de face si Vichnou, métamorphosé en tortue, ne se fût empressé d'opposer son dos comme une base inébranlable à la chute du mont gigantesque (*Voy*. Ambrosie). Bientôt l'Amrita, recueillie dans un vase, fut offerte aux dieux par Dhanouantari. La troisième incarnation fut nécessitée par les prétentions démesurées d'Erouniakcha, qui menaçait d'abîmer le globe encore une fois : Vichnou emprunta les formes rudes du sanglier, Varaha, et, soulevant la terre étonnée sur ses défenses, l'arracha pour la seconde fois aux gouffres de Samoudra. Un autre géant, Erouniakaciapa, doué de rares priviléges par Brahmâ, provoqua par son orgueil sacrilége le courroux de Vichnou qui, ne pouvant le vaincre ni comme dieu, ni comme homme, ni comme animal, se changea en homme-lion, Naracingh, s'élança rugissant du centre d'une colonne, et, poursuivant son pâle ennemi, l'étrangla sur le seuil du palais. Arrive ensuite le grand Bali, Mahabali, non moins impie, non moins puissant que ses prédécesseurs. Seul, un nain, sous le costume d'un brahme, Vamana, ose interpeller le sublime sultan, en obtient une concession de trois pas de terrain, embrasse de ces trois pas la terre, le ciel, l'enfer, et force ainsi l'Açoura émerveillé à reconnaître sa puissance. Mais ce nain, ce brahme, ce Trivikrama (aux trois pas), c'était Vichnou incarné pour la cinquième fois. Mahabali se contente de régner aux enfers. Les géants dis-

paraissent de la terre; mais les hommes qui leur succèdent imitent trop fidèlement leurs exemples. L'insolence des Souriavansas (ou fils du Soleil) n'a plus de bornes : il faut que Vichnou descende encore de son palais enchanté. Cette fois, s'il est de race brahmanique, il porte la hache, il est brahme et guerrier; Paraçou-Rama est son nom : il détruit la caste impie des Kchatriias, comble de bienfaits les brahmes, puis, désolé de l'ingratitude de ces ministres du ciel, se retire sur la chaîne des Gates, alors baignée par les flots de l'Océan-Indien, et là, pour donner une nouvelle preuve de sa divinité, fait sortir du sein des eaux la côte de Malabar. Arrivent ensuite les deux magnifiques incarnations Rama et Krichna, qui, l'une et l'autre, sont détaillées aux articles de ces noms. La première est signalée par la prise de Lanka (Ceilan) sur le tyran Ravana; la deuxième se distingue par les défaites successives de Kansa, de Djaraçandha, de Douriodhana. Ainsi la guerre des Pandous et des Kourous y figure comme épisode. Long-temps après la mort de Krichna, qui a commencé la fusion des sectes, Bouddha paraît et avance cette tâche difficile : si la doctrine nouvelle n'est pas victorieuse dans l'Inde entière, elle se répand du moins avec rapidité dans l'Hindoustan même, dans l'Inde-Transgangétique, multiplie les couvents dans le Tibet, envahit la Chine, partage avec les Kamis l'empire insulaire du Japon. Bouddha, sans doute, ne fut point originairement un personnage vichnouite; peut-être même le vichnouisme n'eut-il point d'antagoniste plus fatal. Les deux doctrines étaient d'autant plus irréconciliablement ennemies qu'elles se ressemblaient davantage, et que la première (par Krichna) avait frayé les voies à l'autre. Bouddha et Vichnou se disputèrent donc l'empire intellectuel de l'Inde : longue et vive fut la lutte, inconstantes et variées les phases de succès. Enfin Vichnou l'emporta; mais alors même le triomphe ne fut pas complet. Bouddha, en perdant la partie dans l'Inde, fut cependant reconnu pour dieu, et proclamé neuvième avatar de Vichnou. Cela n'empêche pas que les bouddhistes purs n'isolent totalement Bouddha de tous ses entours vichnoviens et ne le célèbrent comme Adhibouddha, Mahadéva, Souaïambhouva, Bhagavan. Ici se terminent les incarnations de Vichnou. La dixième et dernière n'est point encore; elle décidera la destruction du monde et terminera l'âge noir (Kaliiouga), notre âge. Vichnou alors apparaîtra sous la face menaçante du cheval exterminateur Kalki (*Voy.* ce nom), et, d'un coup de pied, réduira le globe en poudre. On voit encore Vichnou figurer dans une foule d'aventures mythiques. C'est lui, par exemple, qui, prenant les traits du rond, du gros, de l'éternel Kapila, vole le cheval de Sagara, et, plus tard, pulvérise d'un mouvement de narines les soixante mille fils de la citrouille. C'est lui qui, sous la forme de la ravissante Mohanimaïa, enlève des mains des Açouras la fiole divine qui contient l'amrita, et dont ces immondes esprits se sont emparés. C'est lui qui, lorsque Siva sait à quelle circonstance tient l'invulnérabilité du géant Jalendra, se charge de rendre infidèle l'épouse jusque-là si pure et si chaste; c'est lui qui, quand la belle Andjani, plongée dans l'extase, inspirait par ses charmes et par sa dévotion ingénue d'invincibles désirs à Siva, dirigea l'énergie séminale du

dieu, son collègue, dans l'oreille de la jeune fille, qui soudain conçut, par cette opération miraculeuse, le singe Hanouman. D'ordinaire, auprès de Vichnou, figure à titre d'épouse la belle Lakchmi, qui quelquefois, cependant, a pour rivale Mohanimaïa; mais celle-ci ne diffère qu'en apparence de Lakchmi. On sait aussi que cette dernière s'incarne en même temps que son époux, et qu'elle le suit sur la terre dans toutes ses transfigurations. Sita, Radha, Roukmini, ne sont qu'elle. Autour du couple divin et bienfaisant figurent comme autant d'assesseurs vénérés Sécha, Garoudha, Kamadhénou (la vache, l'aigle, le serpent), Hanouman, Sougriva, Indra et les autres Vaçous, Dhanouantari, etc. — Vichnou n'est pas seulement le deuxième membre de la Trimourti : tantôt il s'abaisse, et c'est alors qu'il s'incarne; tantôt il s'élève, et il égale Brahm lui-même. Écoutons ici Creuzer : « Il est descendu sur la terre par un sacrifice dont lui seul était capable, pour la sauver d'une perte trop certaine; il s'est soumis à toutes les faiblesses, à toutes les misères de l'humanité, à une mort cruelle pour abattre l'empire du mal et relever l'empire du bien; il s'est fait pasteur, guerrier et prophète pour laisser aux hommes, en les quittant, un modèle de l'homme. Mais il n'en est pas moins le dieu par excellence, le représentant de l'être invisible duquel il a reçu sa mission, puissant comme lui, juste comme lui, bon et miséricordieux comme lui, répandant ses grâces même sur ses ennemis, et n'exigeant de ses adorateurs que la foi et l'amour, qu'un culte en esprit et en vérité, que le désir de lui être unis, le mépris de la terre et l'abnégation d'eux-mêmes. Lui seul fait les véritables saints; lui seul peut donner le *moukti* ou la béatitude éternelle, car il est Naraïan, il est Bhagavan, il est Brahm, il réside au centre des mondes, et tous les mondes sont en lui : il est l'unité dans le tout. » A la liste de ses abaissements, ajoutons : 1° son rôle de Souria, soleil (*V.* ce nom); 2° le rôle plus humble encore d'Aditia, soleil mensuel, qu'on le voit revêtir. Indra aussi est presque en un sens une détermination de Vichnou : ce dieu brahmaïte, par sa pureté, sa bienfaisance, son éclat, sa tendance vers les cieux, sa cour brillante de danses et retentissante de chants semble s'identifier avec Vichnou. Dans les hautes sphères, au contraire, Vichnou, premier-né de la création, précède les autres Dévas et leur donne naissance; c'est lui qui flotte, tantôt sur les eaux primitives ou mers de lait, couché sur la feuille d'Açouata, tantôt sur le vaste *serpent Adicécha* (durée primordiale) ou Ananta (sans fin), dont les têtes innombrables forment au-dessus de sa tête un cintre vivant. Dans l'une et l'autre hypothèse il est le premier linéament de l'individualité, et les différences ne sont qu'épisodiques; car, dans l'une, l'irrévélé c'est le serpent aux rosaces d'azur, dans l'autre c'est l'onde et la fleur aquatique. Dans la première c'est le grand serpent qui ploie son corps flexible sur lui-même, de manière à rejoindre en quelque sorte sa queue et ses têtes; dans la seconde c'est Vichnou qui a le pouce de son pied dans sa bouche. On a vu qu'alors il se nomme Naraïana (celui qui se meut sur les eaux), véritable Anadyomène mâle. Il est presque Sonaïambhou, ou, si quelque être au monde le dépossède de ce titre, ce n'est que Sécha ou la feuille de figuier. Du reste, tandis qu'il repose ou oscille lentement

sous les houles caressantes, de son nombril une tige part, un Padma effleurit, Brahmâ surgit des pétales de la fleur; puis, tout à coup, de son front une goutte de sang tombe, c'est Roudra, Siva-Roudra, troisième personnage de la Trimourti. On représente Vichnou tantôt dans une des attitudes que nous venons de décrire, tantôt debout, ou près de Lakchmi qu'il enlace de ses bras. Son teint est bleu (de là son nom de Nila); ses yeux ressemblent à des fleurs de lotos; son visage brille d'une éternelle jeunesse; dans tous ses membres luxurie la vigueur; ses quatre mains tiennent tantôt le Padma, le Saukha (mollusque de la famille des Buccins), le sceptre, emblème de l'éternité, enfin le sceptre du monde; tantôt le Tchakra ou roue flamboyante et dentelée, l'Agnéiastram ou flèche de flamme qui rappelle la foudre, la massue qu'affectionnent les deux et même les trois Ramas: parfois ses mains élevées et vides versent les bénédictions sur les mortels. Sur sa tête s'élève la couronne à trois étages, image d'une tour aux riches créneaux; au milieu de sa poitrine étincelle le magnifique diamant-talisman Kastrala ou Kaoustoubha-Mani, dont les feux illuminent toutes choses et en qui toutes choses se reflètent; de précieux vêtements enveloppent sa taille svelte. Pour habitation il s'est choisi le Vaikhonta, paradis sublime situé à l'orient; pour vahanam il a tantôt l'épervier, ou l'aigle, ou ce fantastique Garoudha, brillant assemblage de l'homme et de l'aigle, tantôt Hanouman. La grande abeille bleue lui est consacrée.—Le culte de Vichnou est actuellement répandu dans l'Inde tout entière; ses temples les plus célèbres sont ceux de Djagannatha (*Voy.* ce nom) et de Tchillambaram. Quant à l'origine et au caractère de ce culte, il faut recourir aux remarques qui terminent l'art. Siva.

VIÇOUAKARMA (ou Viswacarman), chef des Tchoubdaras, est dans la mythologie brahmaïste l'architecte, le forgeron, l'artiste, le peintre, le décorateur par excellence. C'est sur son plan, sous ses yeux, et grâce à ses puissantes inspirations que les célestes ouvriers ont construit les sept Souargas, le palais cent fois plus merveilleux de Vichnou et les demeures des autres divinités.

VICTA, déesse latine des vivres ou de l'alimentation (en latin *victus*).

VICTOIRE. *Voy.* Nicé.

VIDAR, Vane scandinave, préside au silence, et par suite à la discrétion. Fils d'Odin, il sera son vengeur et tuera le loup Fenris quand le roi des Ases aura été déchiré par les dents du farouche animal. Ce Morphée scandinave égale presque en force le robuste Thor lui-même, mais il est moins bruyant; et ses souliers de buffle effleurent si légèrement les milieux avec lesquels il est en contact, qu'il traverse les airs et les eaux sans être entendu. Vidar rappelle et Morphée et le Léthé; il est l'oubli et le néant, l'irrévélation.

VIDUNS, dieu latin, avait pour fonctions de séparer le corps et l'ame; en d'autres termes, de faire évacuer l'ame de l'intérieur du corps.

VIEIL DE L'OBI. *Voy.* Obi.

VIEILLE D'OR. *Voy.* Slata-Baba.

VIEILLESSE, Senectus et en grec Géras, avait un temple à Athènes et un autel à Cadix. Les modernes l'ont caractérisée par une vieille femme vêtue de noir ou de tissus couleur feuille morte, tenant de la main gauche un bâton, de l'autre une branche d'arbre desséchée, et con-

templant avec tristesse la fosse ouverte qui semble l'attendre, et sur les bords de laquelle se voit un sablier dont le sable est presque épuisé.

VIERGE, VIRGO, PARTHENOS : 1° Minerve, 2° la Fortune, 3° la Victoire. — La Vierge est une des constellations zodiacales. Les listes qui partent du Bélier la nomment la sixième. Elle préside au mois d'août. Sur ce qu'elle avait été avant d'arriver aux cieux, on varie singulièrement. Au reste, les opinions principales voient en elles : 1° Erigone, fille du propagandiste vigniculteur Icarius ; 2° Cérès ; 3° Thémis ; 4° Astrée, fille de Jupiter et de Thémis ; 5° une fille d'Astrée et du Jour ; 6° une fille d'Astrée et du fleuve Asope ; 7° une fille d'Apollon et de Chrysothémis ; 8° Isis l'Égyptienne ; 9° Atergatis la Syrienne ; 10° la Fortune.

VILÉ. *Voy*. VALI.

VINAIAGA, le même que GANÉÇA.

VINDIMA, fille d'Evandre ou Nymphe (peut-être l'une et l'autre), fut aimée d'Hercule et en eut Fabius dont la gens Fabia prétendait tirer son origine. Peut-être s'appelle-t-elle aussi Fovia ; peut-être enfin est-ce la vendange personnifiée.

VIOLENCE, VIS, en grec BIA. *Voy*. ce dernier nom.

VIRABHADRA (quelquefois VIRAPATREN), quatrième fils de Siva, selon Sonnerat et Niklas Müller, naquit de la sueur du corps de Siva, avec huit têtes et deux mille bras. Takin alors faisait un sacrifice à dessein de donner naissance à un nouveau dieu qui par sa puissance vaincrait et anéantirait Siva. Ce fut au contraire Siva, sous la forme de Virabhadra, qui mit en cendres Takin et tous ceux qui l'aidaient dans son immonde sacrifice. Dans la suite il leur fit grâce et les ressuscita. Virabhadra a quelques temples, mais ils sont bien moins fréquentés que les grandes pagodes des deux grands dieux du sivaïsme.—Le nom de Bhadrakali offre quelque rapport avec celui de Virabhadra.

VIRAKOTCHA, une des divinités principales des Péruviens, et membre essentiel de la trinité péruvienne (Patchakamak et Mamakotcha étaient les deux autres).

VIRBIUS. *Voy*. HIPPOLYTE. — On donne un second VIRBIUS comme fils d'Hippolyte et d'Aricie et chef dans l'armée de Turnus.

VIRGINANIS, VIRGINENSIS, VIRGINICURIS, déesse romaine dont l'image était placée dans la chambre nuptiale le soir et la nuit des noces. Elle présidait spécialement au *dénouement* de la ceinture.

VIRIPLACA, déesse des Romains qui avait un temple sur le mont Palatin, selon les uns mettait la paix dans les ménages (*virum placare*) ; suivant les autres rendait les jeunes filles agréables aux hommes (*viris placere*), et leur faisait trouver des maris. Aussi les filles à marier se rendaient-elles dans son temple le 1er avril, se déshabillant devant la déesse et la priant de dérober à leurs maris la connaissance de leurs défauts corporels. On lui offrait à cet effet un peu de parfum et d'encens.

VIROASO de Firmicus, ERO de Saumaise et peut-être REINAOR d'Origène, 2e décan du Taureau dans la mythologie égyptienne, est représenté sur le zodiaque rectangulaire avec deux cornes de bouc que supporte une espèce de coupe et que surmontent cinq tiges de lotos, emblème de fécondité et de végétation. Pour le

rang de Viroaso, en tant que roi humain dans la liste d'Eratosthène, *voy*. Décans, tableau.

VIROUPAKCHA, le premier des quatre éléphants qui portent le monde sur leurs épaules, leur front et leurs reins, a son poste à l'angle est du globe (*Voy*. Ganga).

VISA-GIST, *le sage esprit*, ou AUXTEIAVISAGIST, *le très-haut, très-sage esprit*, était le dieu suprême des Samogitiens qui honoraient encore Perkoun, Zémiénik, Vaizgantho, Krémata, Pargueni et une foule d'autres; car, chez ces peuples, arbres, fontaines, plantes, tout était censé divin : les couleuvres mêmes étaient sacrées, et portaient par excellence le nom de Givoitor qui est commun à tous les êtres doués de la vie.

VISWACARMAN. *Voy*. Viçouakarma.

VITELLIA, antique déesse latine qu'on donne pour femme de Faune et pour mère de Vitellius. Vitellia était, il paraît, adorée dans plusieurs endroits de l'Italie. Mais au fond qu'était-ce? On sait qu'en étrusque Italos signifiait Taureau, et Vitulus n'en diffère pas. On trouve de même, dans Servius, Vitalia au nombre des noms de l'Italie. C'est Italia, sous forme éolique. On a de même Vitlu dans les tables Eugubines; Viteliu, sur diverses monnaies italiques, particulièrement sur celles des Samnites. Vitellia est donc la grande génisse et par suite la grande fécondatrice, la terre-mère de tous les êtres et plus particulièrement la terre italique, l'Italie. Nul pays plus que cette fertile péninsule ne mérite le titre d'*Alma*, d'*Eubée*, de *Botanéphoros*.

VITELLIUS, fils de Vitellia et de Faune, était, selon les généalogistes romains, la tige de la famille Vitellia.

VITRINEUS, dieu des habitants de la grande Césarienne (aujourd'hui Northumberland).

VITSLIBOCHTLI, le plus célèbre des dieux mexicains, était chez eux le dieu de la guerre et de la divination. Ses oracles, rendus par la bouche des prêtres, tenaient lieu de conseil militaire. Suivant les légendes vulgaires, il conduisit en personne ses adorateurs, jadis errants et pillards (mexi), sur le plateau du Mexique, et leur en facilita la conquête. Le pays, avant l'arrivée des Mexicains, était au pouvoir des Navaltèques. Vitslibochtli, porté par quatre prêtres dans une arche tissue de roseaux, traversa au moins six cents lieues de pays avant d'atteindre cette espèce de terre promise, sur laquelle devait s'élever Ténochtitlan. Plus d'une fois la colonie guerrière qui marchait derrière l'arche sainte s'impatienta, murmura, voulut rester au lieu qu'elle occupait pour l'instant. Des miracles éclatants ranimèrent le courage et raffermirent la foi. Enfin il fut déclaré par les prêtres que Vitslibochtli leur avait apparu en songe, et ordonnait de s'arrêter au lieu où ils trouveraient un figuier planté sur le roc, et au milieu des rameaux du figuier un aigle qui tiendrait dans ses serres un petit oiseau. On donne pour mère à ce dieu Koatlikoé, pieuse et noble femme de Koatepek (dans le voisinage de Toula) : elle le conçut miraculeusement d'un bouquet de plumes qui volait dans les airs, et qu'elle cacha dans son sein. Bientôt elle fut enceinte; et ses fils les Centsonhouitsnahouis, sans douter de la vertu de leur mère, virent avec effroi la honte que cette grossesse inexplicable allait faire rejaillir sur la famille. Excités par leur cruelle sœur Koïolkhhaouqni, ils se déterminèrent

à tuer leur mère. Koatlikoé tremblait; mais une voix partant de l'intérieur de son corps lui dit : « Rassure-toi, ma mère; moi, ton fils, je sauverai ta vie et ta gloire. » Effectivement, à l'instant où le glaive était levé sur elle, Vitslibochtli parut armé de pied en cap, les yeux en flamme, et tua les uns après les autres tous les Ceutsonhouitsnahouis, sans excepter la farouche Koïolkhhaouqui, pilla leur maison, et vint déposer le butin aux pieds de sa mère. — C'est surtout dans la capitale du Mexique que le culte de Vitslibochtli était en vigueur. Voici de quelle manière Don-Antoine de Solis (trad. française, Paris, 1730) décrit le Téokalli consacré à ce dieu. « On entrait d'abord dans une grande place carrée et fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelacées de diverses manières au dehors de la muraille, imprimaient de l'horreur principalement à la vue du frontispice de la première porte, qui en était chargé non sans quelque signification mystérieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontrait une espèce de chapelle qui n'était pas moins affreuse : elle était de pierre, élevée de trente degrés, avec une terrasse en haut où l'on avait planté, sur un même rang et d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, qui soutenaient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre. Ils avaient enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avaient été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, était toujours égal, parce que les ministres du temple avaient soin de remplacer ceux qui tombaient par l'injure du temps. Les quatre côtés de la place avaient chacun une porte qui se répondaient, et étaient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avait sur son portail quatre statues de pierre qui semblaient, par leur geste, montrer le chemin, comme si elles eussent vou'u renvoyer ceux qui n'étaient pas bien disposés; elles tenaient le rang de dieux liminaires ou portiers, parce qu'on leur donnait quelques révérences en entrant. Les logements des sacrificateurs étaient employés à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupaient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste que huit à dix mille personnes y dansaient commodément aux jours de leurs fêtes les plus solennelles. Au centre de cette place s'élevait une grande machine de pierre, qui, par un temps serein, se *découvrait au-dessus des plus hautes tours* de la ville. Elle allait toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide dont trois des côtés étaient en glacis, et le quatrième soutenait un escalier: édifice somptueux, et qui avait toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur était de six-vingts degrés, et sa construction si solide, qu'elle se terminait en une place de quarante pieds en carré, dont le plancher était couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toutes sortes de couleur. Les piliers ou appuis d'une manière de balustrade qui régnait autour de cette place étaient tournés en coquille de limaçon, et revêtus par les deux faces de pierres noires semblables au jais, appliquées avec soin, et jointes par le moyen d'un bitume rouge et blanc; ce qui donnait beaucoup d'agrément à cet édifice. Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissait, deux statues de marbre soute-

naient, d'une manière qui exprimait fort bien leur travail, deux grands chandeliers, d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevait de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendait sur le dos le misérable qui devait servir de victime, afin de lui fendre l'estomac, et d'en tirer le cœur. Au-dessus de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvait une chapelle dont la structure était solide et bien entendue, couverte d'un toit de bois rare et précieux, sous lequel ils avaient placé leur idole sur un autel fort élevé entouré de rideaux. Elle était de figure humaine, assise sur un trône soutenu par un globe d'azur qu'ils appelaient le ciel. Il sortait des deux côtés de ce globe quatre bâtons dont le bout était taillé en tête de serpent, que les sacrificateurs portaient sur leurs épaules lorsqu'ils produisaient leur idole en public. Elle avait sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs, en figure d'oiseau avec le bec et la crête d'or bruni. Son visage était affreux et sévère, et encore plus enlaidi par deux raies bleues qu'elle avait, l'une sur le front et l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuyait sur une couleuvre ondoyante qui lui servait de bâton; la gauche portait quatre flèches qu'ils révéraient comme un présent du ciel, et un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Une autre chapelle, à gauche de la première et de la même fabrique et grandeur, enfermait l'idole appelée *Tlaloch*, qui ressemblait parfaitement à celle qu'on vient de décrire. Aussi tenaient-ils ces dieux pour frères, et si bons amis qu'ils partageaient entre eux le pouvoir souverain de la guerre, égaux en force et uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offraient à tous deux qu'une même victime, que les prières étaient en commun, et qu'ils les remerciaient également des bons succès; tenant, pour ainsi dire, leur dévotion en équilibre. » Selon quelques historiens du Mexique, Vitslibochtli avait les vastes ailes membraneuses de la chauve-souris aux épaules et des pieds de chèvre. Parfois son ventre laisse apparaître, au lieu de nombril une tête de lion.

VITTOLF, déesse celte, passait pour la prophétesse modèle. Des modernes voient en elle la plus antique des Sibylles.

VITULA, déesse romaine, présidait aux réjouissances. Sa fête, appelée Vitulation, fut instituée, à ce qu'on assure, en mémoire de la victoire remportée par les Romains sur les Etrusques le 8 juillet. La joie que leur inspira ce triomphe fut d'autant plus vive que la veille ils avaient été réduits à fuir.—Dans la Vitulation on offrait à la déesse les prémices des biens de la terre. A ne voir que le sens usuel du mot Vitulus, on croirait qu'originairement des victimes avaient été immolées en l'honneur de cette déesse. On dérive ordinairement Vitula de *vita*.

VITUMNE ou Vitune était invoqué par les Romains pour que l'enfant une fois conçu vînt heureusement à la vie.

VODAN, VODEN. *Voy.* Odin.

VOLA, prophétesse scandinave. Ce mot est moins un nom propre que le nom générique de toutes les Sibylles du Nord. Une des parties les plus célèbres de l'Edda scandinave est la Voluspa; ce qui signifie *parole de la Vola*. Du reste nous ne chercherons pas l'étymologie de Vola, que les uns expliquent par le mot scandinave *vol*, plainte, les autres par l'étrusque *vola*, paume de la

main. Ce nom fut effectivement chez les Étrusques le nom de toute ville considérée comme cité mystique. La Voluspa se compose de trois cents vers dans lesquels sont décrites les fonctions des dieux, leurs grandes actions, la destruction et la rénovation de l'univers, et les destinées futures des bons et des méchants.

VOLD, dieu des moissons, était adoré en Westphalie.

VOLDANUS, dieu celte, le même peut-être que Bélénus, était surtout adoré chez les Armoricains. Quelques mythologues expliquent son nom par *fournaise ardente*, et prétendent que c'était un dieu du feu.

VOLKOVA, dieu-fleuve, était adoré à Novgorod, comme le Dnieper et le Bog à Kiev. On sait, au reste, qu'un grand nombre de rivières, de ruisseaux et de fontaines participaient à ces honneurs, et que les Slaves avaient beaucoup de lieux réputés saints dans l'épaisseur des forêts; ou sur des montagnes reculées, près des sources qui jaillissent de leurs flancs. La Volkova, qui passe au milieu de Novgorod, devait mieux que toute autre rivière, attirer la vénération, surtout si l'on pense que, sortant d'un lac sacré, l'Ilmen, elle allait se perdre dans un autre, le Ladoga.

VOLOSSE, dieu slave adoré à Kiev, passait pour le conservateur des troupeaux, et de plus pour le gardien des serments. Comp. Mokoch.

VOLTUMNA, déesse étrusque dans le temple de laquelle se tenaient les assemblées des douze cités de la confédération, et qui probablement était censée présider aux délibérations. Il est évident que son nom se rapporte à un mot antique peu différent de *velle, volo*, ou même du grec βούλομαι. On sait que chez les Grecs plusieurs grands dieux portaient le nom de Bulée. La seule différence qu'il y ait entre les Bulée des Grecs et la Voltumna des Étrusques, c'est qu'ici nous avons un nom propre, et par conséquent une personnification véritable, tandis que là on ne peut voir qu'une épithète. Minerve-Bulée n'est qu'une Minerve, tandis que Voltumna est une déesse totalement différente (à l'extérieur s'entend) de toutes celles du rituel étrusque. On présume que la Conso des Romains est la même que Voltumna.

VOLTURNE. *V.* Vulturne.

VOLUMNIUS et VOLUMNIA, divinités des anciens Italiotes. Si l'on s'en rapporte au nom évidemment dérivé de *volo*, il semble que, comme Conso, Consus et Voltumna, c'étaient des dieux qui présidaient aux délibérations. Toutefois, il est probable que leur culte était restreint à une localité; de telle sorte qu'il n'y a pas besoin de les joindre à Consus pour avoir la série des dieux qui présidaient au conseil. Consus à lui seul est la volition, aussi bien que la délibération personnifiée; Volumnius ou Volumnia est la délibération aussi bien que la volition.—On sait qu'une famille patricienne de Rome portait le nom de Volumnia.

VOLUMNUS et VOLUMNA, deux dieux, l'un mâle, l'autre femelle, qui présidaient aux plaisirs de l'hymen, avaient un temple à Rome (R. : *volo* d'où *volup* et *voluptas;* et comp. l'expression érotique latine *adlubescere*, ainsi que le nom de la déesse Lubentina). On sait qu'il y avait beaucoup d'autres divinités chargées de veiller aux détails les plus secrets des mariages (*Voy.* Perfica). Après les fiançailles, les deux époux portaient au cou chacun l'image de la divinité de son sexe,

en or ou en argent; puis le jour des noces ils échangeaient les deux images l'une contre l'autre.

VOLUPIE, VOLUPIA, déesse de la volupté, fille de l'Amour et de Psyché, selon Apulée, avait à Rome une chapelle près de la porte Romaine, auprès des chantiers (Varron, *Lang. lat.*, liv. IV, c. 34). R. : *volup*, *volupe* (vieil adj.), le plaisir. Sur son autel était, à côté de sa statue, celle de la déesse Angérona, le Silence personnifié. On représentait Volupie avec un teint pâle. Quelques mythologues ont voulu voir dans Volupie le bonheur que procure la vertu, et ils l'ont représentée sur une outre ayant les vertus à ses pieds. Angérona ne l'accompagne, ajoutent-ils, que parce que ceux qui ont assez de force pour dissimuler leurs angoisses arrivent par la patience à la véritable joie.

VOLUTINE, VOLUTRINE, VOLUTINA, VOLUTRINA, déesse latine chargée du soin des balles qui enveloppent les grains de blé dans leurs épis.

VORA, déesse scandinave, préside aux recherches. Rien ne peut lui demeurer caché : son œil lit jusqu'au fond des cœurs.

VOURCHAITO, dieu prucze, présidait aux chevaux, aux bêtes de somme, et en général à toute la famille des mammifères vulgairement connue sous le nom de quadrupèdes. On l'invoquait surtout à titre de dieu lare ou domestique.

VRIHASPATI est, chez les Hindous sectateurs du brahmaïsme, le dieu recteur de la planète de Jupiter, et préside au cinquième Souarga (Souria, Tchandra, Mangala, Boudha, Soukra et Sani président aux six autres). Tchandra lui enleva sa femme, et la rendit enceinte de Bouddha, duquel il consentit à être l'instituteur (le gourou). Vrihaspati poussa la philosophie jusqu'à reprendre sa femme des bras du dieu de la lune, et à oublier le passé.

VRIKCHA (connu sous les surnoms de BASMAÇOURA ou VASMAÇOURA), géant célèbre de la mythologie hindoue, obtint de Siva, en lui offrant le soma, en déchirant les lambeaux de son corps, en les brûlant sur son autel, enfin en se coupant la tête et en la jetant dans le brasier allumé en son honneur, une force décuple de celle qu'il avait auparavant, et le don précieux de réduire en cendres tout ce qu'il toucherait. De là le nom de Vasmaçoura ou Basmaçoura, démon des cendres, qui lui est resté; mais soudain, à la vue de Parvati qui elle-même lui exprimait combien le sanglant holocauste qu'il avait fait de sa propre personne l'avait charmé, Vasmaçoura s'enflamme pour elle, et veut tenter sur Siva l'essai du pouvoir qui vient de lui être octroyé. Siva devine et s'esquive. Le géant le poursuit, et va le joindre. Tout à coup Vichnou, invoqué par son ami Siva, revêt la forme de Parvati, simule l'ivresse la plus vive de l'amour, jure qu'elle hait Siva, Siva ivrogne, laid et toujours entortillé de serpents, et qu'elle adore le robuste, l'invincible Vasmaçoura. Mais comment se fait-il qu'avec son atroce laideur ce Mahadéva ait pu se faire agréer pour époux. « Oh! c'est « qu'il danse à ravir : j'oublie sa lai« deur lorsque je le vois livré à cet « exercice; une indescriptible beauté « rayonne alors dans toute sa per« sonne. » — « O fille de l'Himavan! enseigne-moi cette danse qui t'a séduite; que Siva n'ait pas sur moi cet avantage! » et la fausse Parvati se met à danser. Mais l'illusion, la beauté, le doux nuage enveloppent d'opaques brouillards l'intelligence du géant.

Les yeux fixés sur Vichnou, il imite tous ses pas, il répète tous ses gestes. Elle pose une main sur sa tête. Vasmaçoura, oublieux du monde entier, oublie aussi le don funeste qu'il a reçu du dieu de Mérou, effleure sa tête de sa main, et tombe en cendres. — Il existe plusieurs variantes à ce mythe. Siva est seul lorsque Vasmaçoura reçoit de lui le don de réduire en cendres tout ce qu'il touche, et veut essayer son pouvoir sur son bienfaiteur. Dans sa fuite il trouve un bois sombre, et s'y cache au centre d'un petit fruit nommé Poundatounda, et qui depuis ce temps s'appelle Lingatounda. Etonné de ne plus voir le dieu, Vrikcha interroge un Soudra qu'il rencontre. « Je l'ignore, » dit à haute et intelligible voix le Soudra, et du doigt il désigne le fruit qui recèle le dieu Lingam. L'Açoura s'apprête à saisir le fruit, Vichnou en sort sous la forme d'une vierge ravissante. Vrikcha convoite cette proie nouvelle, et ose le faire entendre. « Je suis fille d'un deux fois né (d'un brahme), allez d'abord vous purifier par un bain et la cérémonie Sandhia. » Le géant consent à tout, passe par tous les rites de la purification; mais, quand il en vient à celui qui ordonne au purifié de mettre la main sur sa tête, il tombe en cendres. Siva ainsi débarrassé de son ennemi condamna le traître Soudra à se couper le doigt instrument de sa perfidie. Sa femme pourtant obtint sa grâce, mais à condition de perdre elle-même deux doigts de la main; et aujourd'hui encore dans un district de Deon-Hully, quand la fille aînée d'une famille de Soudra se prépare au mariage, le forgeron du village détache deux doigts de la main à la mère de la fiancée ou à celle du futur.

VRINDHA, femme de Jalendra et l'incarnation de Lakchmi. Un jour Naréda, impatienté de faire antichambre chez Vichnou, maudit Lakchmi, qui devait l'introduire, et lui souhaita le malheur de devenir la femme d'un géant. Aussitôt Lakchmi naquit sous la forme de Vrindha. Mariée au géant Jalendra, elle se distingua par sa fidélité à toute épreuve, fidélité à laquelle son mari dut le privilège d'être invulnérable. Vichnou, pour faire cesser cette invulnérabilité, emprunta les traits de l'époux, et bientôt Jalendra fut tué par Siva. Soudain Vrindha reconnut la supercherie, et maudit Vichnou en lui souhaitant d'être métamorphosé en une pierre noire. Cette pierre se nomme Salgrama, et sert encore aujourd'hui de symbole à Vichnou.

VULCAIN (en lat. VULCANUS, en grec HEPHÆSTOS, Ἥφαιστος) passe pour l'unique fruit mâle de l'hymen de Jupiter et de Junon. Il a pour sœur *Hébé. Sa laideur* était si grande, que Junon, honteuse de lui avoir donné naissance, le précipita du haut des cieux dans la mer : d'autres attribuent cet acte barbare à son père. Vulcain roula long-temps dans l'espace : il tomba, selon les uns, à Lemnos; suivant les autres, dans l'Océan. Ces derniers le montrent neuf ans de suite caché dans une grotte profonde et occupé à fabriquer des colliers, des agrafes, des bagues, des bracelets. Tels furent, soit dans l'île Lemnienne, soit ailleurs, ses travaux ordinaires. Il y joignit la fabrication des armes, la fonte des métaux, et en général toutes les opérations industrielles où le feu joue le rôle d'agent principal : aussi le peint-on toujours au milieu des fourneaux. C'est lui qui fit la foudre de Jupiter ainsi que les trônes d'or de ce dieu et de son épouse. On lui attribuait tout ce que l'industrie naissante saluait de l'é-

pithète de merveilleux : ainsi le collier d'Harmonie, la couronne d'Ariadne, le bouclier d'Hercule, les armes d'Achille et d'Énée, le sceptre d'Agamemnon étaient des œuvres de Vulcain. Il bâtit aussi aux dieux de l'Olympe un vaste palais d'acier, de cuivre et de vermeil : chacun y avait un appartement ; et les voûtes resplendissantes, les murs polis étaient autant de miroirs. Ces miracles d'un art ingénieux rendirent Vulcain précieux à la cour céleste : Vénus lui fut donnée en mariage, et pourtant il avait encore gagné en laideur depuis le jour de sa naissance ; la lourde chute qu'il avait faite en descendant de l'Olympe sur le globe terrestre l'avait estropié : il boitait. La belle déesse, devenue son épouse, le trahit bientôt pour Mars. Apollon, témoin de cette furtive infidélité, alla en donner avis au dieu du feu. Soudain le céleste forgeron fabrique un réseau métallique à mailles si fines que l'œil du lynx pouvait à peine l'apercevoir, enlace les deux amants dans ce filet magique, puis convoque à grand bruit les dieux pour les rendre témoins de la honte de sa femme. D'abord le couple imprudent voulut fuir; mais les nœuds tissus par Vulcain étaient aussi solides que délicats, et force leur fut de rester dans la merveilleuse prison tant qu'il plut à l'époux outragé de les y retenir. Vulcain fabriqua aussi le piège, en forme de trône, dans lequel Junon alla se prendre, ou, si l'on veut, la chaîne d'or à laquelle Jupiter lui ordonna d'attacher Junon par les pieds. Dans la Gigantomachie, on voit Vulcain triompher de Clytius à l'aide d'une barre de fer rouge. C'est lui qui va, par ordre de Jupiter, clouer Prométhée sur le Caucase; c'est lui qui, frappant sur le front du dieu comme sur une enclume, fait jaillir des profondeurs de cette tête intelligente Minerve armée ; c'est lui qui inspire Dédale ; il assiste aux noces brillantes de Pélée et de Thétis. A Troie il combat en faveur des Grecs, et tarit par la force de ses feux le Simoïs et le Xanthe qui avaient quitté leurs rives pour inonder la plaine. Parfois ce dieu flamboyant tolère les larges irrigations. Irrité des brusques manières de Junon et de Jupiter à son égard, il avait juré de ne jamais remettre les pieds dans l'Olympe. Bacchus, à l'aide de quelques coupes de vin, lui fit oublier ce serment. Dans l'Iliade, il verse à boire aux dieux ; et, Ganymède boiteux, il excite parmi les célestes convives un rire inextinguible. Dans quelques légendes Vulcain aspire, soit comme amant, soit comme époux, à la possession de Minerve ; de ses tentatives, heureuses selon les uns, inachevées selon les autres, résulte l'informe Erichthonius aux pieds de serpent. On lui donne quelques autres fils, les uns habiles industriels, les autres héros funestes et incendiaires (*Voy*. Cacus, Ardale, etc.). Au lieu de Vénus, quelques mythologues et des poètes donnent à Vulcain Aglaïa, Charis, Maïa (ou Majesta), enfin Minerve pour épouses. Dans les légendes les plus communes, il n'eut pour cette dernière que des désirs inutiles (*Voy*. Erichthonius et Minerve). On le voit, dans les traditions moitié pélasgiques, moitié orientales, avoir de Cabira et de quelques maîtresses, Corynète, Camille, Cercyon, Philocle, Ardale, Brotée, Olène, Ethiops, Albion, Cécule, Cacus. Cicéron distingue quatre Vulcain. Le premier, dit-il, est fils du Ciel, le second est fils du Nil, le troisième doit le jour à Jupiter et à Junon, le quatrième a pour père Ména-

lius et habita les îles Vulcaniennes. Le second, ajoute-t-il, avait les deux sexes; il sortit le premier de l'œuf du monde : il inventa le feu à la vue d'un incendie qu'avait allumé la foudre dans une vaste forêt, et en conséquence il fut choisi par le reste des hommes pour roi d'Egypte où il régna vingt-sept mille ans. A tous ces traits, il est impossible de méconnaître Fta (Phthas, et par corruption Opas) : mais c'est peu que de distinguer ce point de rapport entre la théologie égyptienne et la grecque; il faut reconnaître : 1° les Vulcain supérieurs des autres contrées, Sidik à Tyr, Sethlans en Etrurie, Phaéthon dans l'île de Cypre, Tithon en Phrygie, et Viçouamitra aux Indes; 2° toutes les émanations secondaires qu'on peut prendre pour des incarnations : Mélion, Eupalame, Ardale, Telchin, Erichthonius. Il faut comprendre que Vulcain, d'ordinaire bienfaisant, se montre parfois sinistre et moqueur, jaloux et funeste. Il faut deviner qu'il est la flamme qui éclaire, la flamme qui dévore, Siva-Ougra, Siva-Baghis. Il faut trouver tout simple qu'il s'émane souvent en nielle, en grêle et foudre, en œil fascinateur. Il faut ne pas s'étonner qu'il se lie à quelques dieux-planètes à lueur rougeâtre et à influence délétère, Sovk qui est Saturne, Ertosi qui est Mars. Enfin il faut saisir en lui le sorcier par excellence, le médecin, le navigateur. Grâce à tous ces points de vue, il est Cabire, il est Anace, il est étoile, il est ciel étoilé, il est onde ferrugineuse et médicinale. Au feu, au feu seul, mais pris dans la plus large acception, se rattachent tous ces rôles de Vulcain. Le plus important dans la mythologie vulgaire, c'est sa présence aux forges, à la métallurgie, à tous les travaux industriels. Qu'on y joigne les mines et l'architecture dans son entier, on aura le Vulcain classique, le Vulcain dont Prométhée, Dédale, Tale et les Cyclopes à l'œil unique sont des incarnations. Quant aux phénomènes électriques qui auraient dû faire partie de ses attributions, remarquons que là Jupiter efface son fils, et que Vulcain semble se borner à forger la foudre que lance le roi de l'Olympe. Au reste Vulcain, dans l'ensemble des fables grecques, est tour-à-tour au-dessous et au-dessus de Jupiter. C'est que Fta, son représentant dans la théogonie égyptienne, suit Knef et précède Fré qui l'un et l'autre sont pris pour Jupiter.—On donne à Vulcain le nom de *Mulciber: Tardipes*, *Cyllopodiôn, Amphigyêis*, indiquent qu'il boite; *Lemnios*, *Œtnæos*, *Liparæos*, ont trait aux lieux qu'on donne comme ses demeures de prédilection. Personne n'ignore que tous ces points sont ou ont été en proie aux ravages volcaniques; et volcan, d'ailleurs, diffère à peine de Vulcain (en italien *Volcano*). C'est donc à juste titre que Lemnos, la Sicile et l'archipel Lipari passent pour l'officine du dieu du feu. La première de ces îles surtout avait pour habitants les Sinties (Σίντιες) dont le nom, en nous rappelant bien singulièrement les Hindous, les habitans des bords du Sindh, nous fait penser aux Zigeunes, à ces peuplades errantes connues depuis des siècles dans l'Europe sous le nom de Gypsies ou de Bohémiens. Leur apparition dans Lemnos est un des jalons qui doivent faire croire à une très-antique émigration de quelque peuple hindou, aujourd'hui inconnu, dans la haute Asie, et de là dans l'Europe orientale. Dans le voisinage du Bosphore Cimmérien se trouve une région nommée Sintica ou Indica (que

Lelewel nomme sur ses cartes India Polnotchnia ou Inde du nord); et nous retrouvons des Singi, des Singæ sur le Caucase, une Zigana en Cappadoce (Strabon), des Sigynnies dans les montagnes de l'Hyrcanie, enfin, des Sigynnes dans le royaume de Pont (Orphée, *Argonautiques*, V, 754.) et près de l'embouchure du Danube (Apollonius de Rhodes, IV, 220). L'occupation favorite de ces nomades décriés est la chaudronnerie et le raccommodage des ustensiles de fer, d'étain et de cuivre, qu'ils semblent avoir exercé de temps immémorial. — Le culte de Vulcain se montre en Grèce sous deux points de vue distincts. 1° Il est mystérieux, et alors c'est à Samothrace, c'est parmi les Pélasgues qu'il faut aller le chercher. Dans ce bassin de croyances transcendantales, Vulcain Cabire suprême se trouve à la tête de la tétrade sainte; il s'émane en Arès, il a pour femme Aphrodite, et pour fils il a Cadmile. Puis, tout-à-coup devenant infernal de céleste qu'il était, il est Pluton (Paoulastia sublimé) ou haute Cérès, il s'émane en Pluton vulgaire, il est époux de Phéréphatte, il est père d'Hermès. Du reste, son titre dans toute cette série de transmutations est Axiéros. 2° Il est unique, et comme tel il appartient à la caste des Ergadîs et des Eupalames d'Athènes; c'est là sans doute que furent imaginées ses aventures avec Athânâ. Dans la suite on établit en son honneur une fête dite Héphesties, de son nom Hépheste. La cérémonie la plus remarquable était une course avec des torches, qui s'exécutait dans les jardins de l'Académie. Les prétendants étaient trois jeunes gens : le sort désignait dans quel ordre ils devaient courir. Celui qui à la fin de sa course rapportait son flambeau allumé était proclamé vainqueur et recevait le titre de Lampadéphore ou Pyrséphore (Aristoph.). —A Rome on célébrait en son honneur, au mois d'août, des *Vulcanales*. Dans cette fête, qui durait huit jours, on courait aussi avec des lampes à la main, et les vaincus devaient donner leurs lampes ou leurs torches aux vainqueurs. Comme dans les Laphries on y jetait dans les flammes des animaux vivants. En général, tous les sacrifices à Vulcain étaient de véritables holocaustes et on ne devait rien réserver de la victime pour le festin. Tarquin l'Ancien, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur du dieu les dépouilles et les armes des vaincus. Vulcain, sans doute, était à cette époque un Pénate de Rome, une espèce de Vesta mâle. Romulus lui avait élevé un temple qui était hors de l'enceinte de la ville, et qui, plus tard, servit souvent de salle pour les délibérations du sénat. Il lui avait dédié en même temps un char d'airain attelé de quatre chevaux. Le lion, dont l'œil semble jeter du feu, était consacré à Vulcain. Des chiens étaient préposés à la garde de son temple. Comp. Adrane. —Vulcain est laid, trapu, boiteux. Ses bras au moins sont nus; aux larges épaules, au cou de taureau, à la vaste poitrine, à une profusion de cheveux épais, noirs, doivent s'unir des yeux où étincelle le génie, un front saillant où un volumineux cerveau semble être encore à l'étroit. Un marteau arme sa main droite; les tenailles sont moins nécessaires. Le bonnet conique qui couvre sa tête appartient aux croyances les plus antiques. Il n'existe de lui qu'un très-petit nombre de statues. La plus connue est celle du musée Capitolin (Millin, *Gal. myth.*, VIII, 26). Sur les monu-

ments de l'ancien style il est imberbe; il se retrouve même ainsi sur quelques-uns de ceux du style d'imitation et du beau temps de l'art. Plusieurs bas-reliefs le représentent brûlant le bras de Clytius (Millin, ouv. cité); ouvrant la tête de Jupiter d'un coup de marteau, livrant ainsi passage à Minerve; enchaînant Prométhée sur le Caucase; dégageant Junon des chaînes invisibles dont il l'a enlacée; surprenant Vénus et Mars dans un réseau d'airain non moins imperceptible à l'œil; assistant aux noces de Thétis et de Pélée, et enfin forgeant les armes soit d'Achille, soit d'Énée. On le voit recevoir les avis de Mercure et de Minerve-Erganâ : il tient le marteau, la hache et les tenailles.

VULTURIUS, Apollon : Apollon aux vautours était un dieu libérateur. Deux bergers, dit Conon, faisaient un jour paître leur troupeau sur le Lisse, près d'Ephèse. Des abeilles qui sortaient d'un creux formé par les rochers leur donnèrent l'idée de descendre dans leur mystérieuse retraite. Ils virent un précipice immense s'ouvrir au-dessous d'eux; au fond étincelaient des masses d'or. Le lendemain ils reviennent avec une corbeille et des cordes. L'un d'eux s'embarque dans cette frêle nacelle, et s'aventure au fond de l'abîme. La corbeille chargée de richesses remonte, redescend, remonte encore. Mais quand le trésor est presque épuisé, et que le hardi berger s'apprête à remonter, la corbeille ne revient plus. Son compagnon l'abandonne, emportant pour lui seul les lingots, et ne doutant pas que celui à qui il doit ces trésors ne meure au fond du précipice. Apollon n'en a point ordonné ainsi. Appollon apparaît en songe au pâtre, que le désespoir n'empêche pas de dormir. Docile aux ordres de ce dieu secourable, l'infortuné se blesse en dix endroits du corps. L'odeur du sang, des plaies, attire des vautours. L'un d'eux plus prompt s'abat sur cette proie vivante, et jaloux de l'avoir à lui seul s'en empare et l'emporte bien loin de l'abîme où elle était gisante. Arrivé à terre, le pâtre retrouve assez de force pour marcher. Il retourne à Éphèse; il étale ses blessures, il raconte son histoire. Les magistrats protègent ce protégé d'Apollon; et l'autre berger est mis en croix, tandis que le premier, recevant moitié de l'or qu'il a trouvé dans les entrailles de la terre, élève sur le mont Lisse un temple en l'honneur d'Apollon-Vulturius.

VULTURNE, dieu-fleuve de la Campanie, porte encore le même nom (Volturno). On célébrait en son honneur des fêtes appelées *Vulturnales*. Il doit être remarqué comme s'harmonisant dans le cercle des dieux-fleuves de l'Italie avec le Tibre, le Numicus, l'Aufide, le Pô, etc., cercle qui lui-même fait partie de la grande famille des divinités aquatiques. — On donnait quelquefois à Rome le nom de Vulturne au dieu-vent que les Grecs appelaient Euros.

X

XACA. *Voy*. Bouddha.

XANTHE, Xanthus, Ξάνθος, autrement Scamandre, dieu-fleuve de la Troade, protégea les Troyens contre les attaques des Grecs. Achille, un jour, faillit périr noyé dans ses eaux et dans celles du Simoïs. Les deux fleuves, dans leur zèle pour la cause

de Priam, avaient réuni leurs eaux et coulaient sur les deux rives. Il fallut que Vulcain, sur l'avis et les ordres de Junon, embrasât la plaine, mît les deux rivières en feu, et tarît presque leurs eaux. Le Simoïs et le Xanthe alors jurèrent de ne plus s'opposer au libre cours des destins, et Vulcain vainqueur leur fit grâce.— Quelques mythologues distinguent le Xanthe du Scamandre. Au contraire, Aristote, suivi par Elien et par Pline, proclame la synonymie des deux noms, et dit que le Scamandre s'appela Xanthe (blond) parce qu'il donnait à la toison des brebis qui buvaient de ses eaux la couleur fauve. —Trois autres XANTHE furent : 1° un Egyptide; 2° un fils du roi d'Argos Triopas, et chef de deux colonies pélasgiques dont l'une en Libye et l'autre à Lesbos; 3° un fils de Phénops, tué par Diomède. On trouve encore le nom de Xanthe donné, 1° au beau cheval que Neptune fit naître d'un coup de trident, et qui des mains de Junon passa dans celles de Castor et Pollux; 2° à l'un des deux chevaux d'Achille : l'autre s'appelait Balios. On sait que ces deux coursiers, de céleste origine, prédirent à leur maître le fatal destin qui l'attendait. Balios rappelle le nom de Baal, et par suite celui d'Abelios, etc. Xanthos, d'un autre côté, veut dire blond. Les deux mots concordent donc singulièrement avec l'idée de Soleil (*Voy.* ACHILLE, LIII, 58).

XANTHÉ, Amazone célèbre.

XANTHIPPE : 1° XANTHIPPUS, un des fils de Mélas (Tydée le tua); 2° XANTHIPPE, fille de Dorus, femme de Pleuron, mère d'Agénor, de Stérope, de Stratonice et de Laophonte.

XANTRIES, Ξαντρίαι (c'est-à-dire cardeuses, de ξαίνω), les Parques selon une des traditions les plus anciennes. Probablement il n'y en avait que deux, l'une qui filait les évènements heureux, l'autre qui présidait aux malheurs. Leurs noms spéciaux sont inconnus. Eschyle avait composé une tragédie sur les Xantries (Pollux, *Onom.*, l. X, 117; p. 1295, etc., de l'édit. Hemsterhuis. Comp. les not. sur ce passage). Il est possible que les deux toutes puissantes et toutes savantes Sirènes d'Homère (*Odyss.*, l. XII, v. 189, etc.), et les deux Carmentes étrusco-romaines (Prorsa et Postverta), soient, au moins en un sens, les mêmes que les Xantries.

XEDOR, célèbre saint japonais, devait le jour à un des rois du pays, et donna l'exemple de toutes les vertus; sa piété conjugale surtout excita l'admiration générale. Ainsi qu'Orphée, sans doute, c'est après avoir perdu sa femme qu'il se voua aux études qui firent la gloire de sa vie. Il fonda, dans cette contrée, une école philosophique et religieuse qui a pour principes fondamentaux l'immortalité de l'ame et l'existence des peines pour les uns, des récompenses pour les autres. En général sa doctrine, qui est une des sectes du Bouddhisme japonais, est moins entachée de superstition que beaucoup d'autres. On aurait tort cependant de n'y voir que la religion naturelle. Xédor ordonna en mourant de lui rendre les honneurs divins, et dit par quels rites on devait révérer sa mémoire et invoquer sa protection.

XENIOS, XENIA, Jupiter et Minerve à Sparte, en tant que présidant à l'hospitalité. Ils avaient leurs statues réunies dans la salle des Syssities.

XÉNOCLÉE, prêtresse delphique, refusa de répondre aux demandes

d'Hercule sur l'avenir, parce qu'il était encore souillé du sang d'Iphite. Hercule, blessé de la réserve de la prêtresse, enleva le trépied, et ne le remit dans le temple qu'après avoir reçu satisfaction. De là le mythe célèbre d'Hercule disputant le trépied au dieu du jour. On sait qu'Hercule, par-là même qu'il est le soleil, semble le rival d'Apollon. C'est peu pour lui de le surpasser en vigueur, il le défie au combat de la science divinatoire, et veut lire comme lui dans l'avenir.

XÉNODICE : 1° fille de Minos et de Pasiphaé; 2° fille de Sylée que tua Hercule; 3° une des captives troyennes que les Grecs se partagèrent après la prise de la ville.

XIKOUANI, Kami japonais, protège les ames des enfants et des jeunes gens. Jeune et beau, il est vêtu d'un costume tout resplendissant d'étoiles; près de lui est un perroquet. Ses quatre bras tiennent, le premier un enfant; le second, un sabre; le troisième, un serpent; le quatrième, un anneau rempli de nœuds. Il est possible que Xikouani soit l'amour-hymen. Comp. Kama.

XIN, GIN, KHHIN, les bons génies chez les Chinois. Comp. Gen.

XINISTÉCOUIL, dieu du feu dans la mythologie aztèque.

XIPHÉE, Xipheus, époux de Créuse l'Erechthéide que, presque toujours, on donne comme femme de Xuthus. Probablement Xiphée et Xuthus ne sont qu'un même personnage. Xiphée semble signifier l'homme à épée (ξίφος).

XISUTRUS, Xixutrus ou Xisithrus, le Noé chaldéen, chef de la dixième génération, apprit en songe, d'un dieu que George le Syncelle appelle Saturne, que le quinze de Désius un déluge détruirait le genre humain. Aussitôt, sur l'ordre exprès du dieu, il écrit l'origine, l'histoire et la fin de toutes choses, enterre, en un lieu de la ville de Sippara (ville du soleil), les mémoires qu'il vient d'écrire, construit un navire de quatre cent cinquante toises sur cent quatre-vingts, y enferme quadrupèdes, oiseaux, etc., et, quand l'orage dont le cataclysme doit être le dénouement commence à gronder, y entre avec sa famille et ses amis. Le déluge achevé, il lâche, à trois reprises différentes, des oiseaux pour connaître l'état du globe. La première fois tous reviennent comme ils sont partis, car ils n'ont pu trouver où poser le pied; la seconde, ils reviennent avec un peu de boue aux pattes; la troisième fois ils ne reviennent plus. Xisutrus pratique alors une ouverture à son navire, et débarque sur une montagne. Quelques-uns de ses amis seulement l'accompagnèrent, les autres restèrent *dans le vaisseau*. Mais quelle fut leur surprise quand tout-à-coup ils ne revirent ni Xisutrus, ni son cortège! Ils se mirent soudain à les chercher; mais quand ils eurent parcouru les deux versants de la montagne, une voix leur dit que Xisutrus était au ciel où il jouissait de la récompense due à sa piété : « Vous, allez au lieu où fut Sippara, déterrez les saints livres que Xisutrus y a déposés; bâtissez, au point où l'Euphrate reçoit le Tigre, Babylone, et adorez toujours les dieux! »

XUDAN, Mercure en étrusque. Ce mot signifiait, à ce qu'il paraît, portier, et, comme épithète, il conviendrait fort bien à Mercure, du moins tel que les Romains et les Grecs se le sont figuré.

XUTHUS, Ξοῦθος, fils d'Hellen, et petit-fils de Deucalion, régna dans l'Achaïe, secourut les Athéniens en guerre avec Eleusis, épousa Créuse fille d'Erechthée, et en eut deux fils,

Ion et Achée; du reste, voyez des traditions tout autres, aux articles Ion et Créuse.—On donne aussi à Xuthus le nom de Xiphée.

Z

ZACORE, Zacorus, chef éthiopien, se battit en faveur de Persée lors du mariage de ce héros avec Andromède, et fut tué par Argus, fils de Phryxus.

ZACYNTHE, Zacynthus, suivant d'Hercule dans l'expédition d'Espagne, était de Béotie, et fut, après la victoire du héros, chargé de conduire les troupeaux de Géryon à Thèbes; mais chemin faisant, il fut mordu par un serpent et mourut. On l'enterra dans l'île qui fut, chez les anciens, connue sous le nom de Zacynthe et que nous appelons Zante.—Un autre Zacynthe fut fils de Dardanus.

ZAGRÉE, Bacchus de Crète, à corps ou cornes de taureau, devait le jour à l'union de Jupiter, sous forme de serpent, et de Perséphone qui elle-même avait pour mère Cérès et pour père Jupiter. Ainsi deux fois Jupiter se rencontre dans cette généalogie. Le dieu suprême est père, puis époux. L'Occident, s'il eût donné de la vogue à l'idée de Zagrée, aurait qualifié cette union d'incestueuse. Zagrée était un Bacchus souterrain, Dionysios-Chthonios. De plus il figure sous Zévs et Perséphone avec l'aspect de Cadmile. Cadmile! il l'est, non-seulement parce qu'il se dessine au-dessous des deux êtres divins, unis par mariage et par amour, mais encore parce qu'il est déchiré. Jupiter aimait le fils de ses amours avec Perséphone, à tel point qu'il lui permit de lancer la foudre. Les dieux en furent jaloux; mais les Curètes formaient autour de Dionyse une danse armée, et nul ennemi n'osait, ne pouvait franchir ce cercle bruyant et magique. Seule, la jalouse Junon devait aplanir l'obstacle. Séduits par elle, les Titans changèrent de forme, se glissèrent au milieu des danseurs bardés de cuivre, attirèrent près d'eux, par de flatteuses paroles, le jeune Zagrée, puis, le saisissant à l'improviste, le dépecèrent avec une rapidité plus grande que celle de l'éclair. Déjà ses membres ont été jetés dans une chaudière, quand Pallas arrache son cœur qui bat encore et le porte à Jupiter qui sur-le-champ foudroie les Titans, ordonne à son fils Apollon de rassembler et d'ensevelir au pied du Parnasse ce qui reste encore de Zagrée, puis fait du cœur encore palpitant de l'infortuné le jeune Bacchus. Dans Nonnus on voit Zagrée passer par de merveilleuses métamorphoses, et fatiguer par le nombre de ses transformations les cruels ennemis qui veulent sa mort; il se défend avec ses cornes de taureau; enfin, la voix de Junon l'abat. —Il est facile de reconnaître, sous ce mythe, que le culte de Zagrée fut une des plus anciennes formes du culte de Bacchus. Des formes plus riantes, plus orientales prévalurent à la longue sur la forme crétoise.

ZAMBI, dieux des Congues (habitants du Congo), sont honorés dans des temples où ils ont des images nommées Mokissos (Oldendorp, pag. 320), mais c'est aux divers fétiches végétaux et animaux que s'adressent particulièrement les hommages. Les capucins-missionnaires, voyant les indigènes prodiguer les adorations à un

bouc, le firent rôtir et le mangèrent aux yeux des Congues nouvellement convertis. Les néophytes, encore sous le joug de leurs vieux préjugés, ne purent s'empêcher de sentir l'étonnement et l'effroi à l'aspect du traitement qu'on faisait subir à leur dieu (Zucchelli, *Voyage et miss.*, trad. alem., pag. 153-334). Les autres fétiches sont tantôt des dents de requin, des plumes d'oiseau, un crapaud, un serpent, tantôt un arbre, etc. Beaucoup de pontifes de tous les rangs exploitent la crédulité des nègres. Plusieurs, sous le nom d'Atombala, se livrent à des opérations magiques : l'un commande aux vents, à la pluie; l'autre ensorcèle les eaux; un troisième conserve la récolte; quelques-uns prétendent ressusciter les morts : les missionnaires ont cru voir un cadavre, sur lequel ils exerçaient leur art, remuer les lèvres et rendre des sons inarticulés. Nous n'aurions pas besoin, comme les bons pères, de recourir à l'intervention des esprits infernaux pour expliquer ces prodiges : mais est-il croyable que l'électricité galvanique ait été connue, même par routine, des sauvages habitants du Congo (comp. toutefois Elicius)? Les Nquit forment une confrérie sacrée qui cache dans l'épaisseur des forêts séculaires des danses lascives qui accompagnent un sacrifice humain et que couronne la prostitution. Tous ces imposteurs reconnaissent la suprématie du Chitomé, chef spirituel et temporel du pays. On lui offre une espèce de dîme qui se compose des prémices des fruits : un feu sacré étincelle continuellement dans sa demeure. Malade, on l'assomme, vu que s'il périssait de mort naturelle, cette fin souillerait la contrée et amènerait les plus grands maux. Ces usages rappellent : 1° les feux éternels entretenus chez les Perses dans l'Atechgah, à Rome dans l'Escharâ de Vesta; 2° l'anthropophagie des Scythes et les rites sanglants du bois de Diane-Aricine.

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS, appelé aussi Gébéléizis ou Thalès, législateur ou dieu des Gètes de la Thrace. Voy. *Biogr. univ.*, LII, 82.

ZAN, ZEN, ou DAN, Jupiter en Crète.

ZANKAR. *Voy.* Jachar.

ZAVINA, déesse kamtchadale, est l'épouse du dieu des vents, Balakitg.

ZÉLÈS, guerrier de Cyzique, tué par Pollux.

ZÉLOS, un des fils de Styx et de Pallas. Ce mot veut dire tantôt courroux, tantôt jalousie.

ZÉLYS, chef dolien tué par Pélée dans la bataille des Doliones et des Argonautes. *Zélys* et *Zélès*, *Pélée* et Pollux, Cyzique et la péninsule des Doliones, ne diffèrent en rien les uns des autres.

ZEMBÉNO ou TSEMBÉNO, autrement Disatou (Dysatu), Bourkhan femelle que les Kalmouks représentent avec trois cent soixante-dix mains (Müller, *Samml. russisch. Gesch.*, IV, pag. 326).

ZÈMES (les) étaient, lors de la découverte de l'Amérique, les dieux du peuple des Antilles. C'étaient des esprits malfaisants, et la crainte seule leur attirait les hommages des Antiliotes. Quelques-uns avaient des noms particuliers et des espèces de statues généralement à forme hideuse. On les honorait par quelques offrandes de gâteaux sacrés, de fruits, de fleurs et de tabac; par des processions dans lesquelles marchaient des filles nues; par des danses et des chansons dans lesquelles les insulaires célébraient leurs exploits ou ceux de leurs ancê-

tres. Les Zèmes avaient des temples qui n'étaient que des cabanes. Leurs fêtes étaient annoncées la veille par des hérauts; à l'heure même où on les célébrait, par des tambours. Les Caciques faisaient partie de la procession. Les prêtres rendaient des oracles. On se distribuait les gâteaux sacrés : le moindre fragment de cette pâte sainte était regardé comme un préservatif assuré contre tous les maux. Avant de paraître devant l'idole, tout pieux sauvage devait s'enfoncer une baguette dans le gosier pour se contraindre à vomir.

ZEMIENIK passait, en Samogitie, pour le dieu protecteur de la contrée. On lui sacrifiait après la moisson.

ZENITCH, dieu slave, adoré dans le sanctuaire de Novgorod, passait pour le feu vital; et cependant, chose remarquable! son nom, comme celui de Siva aux Indes, semble signifier aussi le Destructeur (*Zniszeze*, détruire, en polonais).

ZENOVIE, déesse slave, présidait à la chasse.

ZEOMEBUCH. *Voy.* TCHERNOBOG.

ZÉOU, ou, avec l'addition initiale de l'article, Pi-Zéou, dieu-dynaste, planète de la première série, est pris pour Jupiter, ou, pour mieux dire, la planète de Jupiter divinisée et classée comme elle doit l'être parmi les Treize-Douze (*Voy.* ce mot) est censée devoir s'être nommée Pi-Zéou. Très-peu de monuments égyptiens représentent incontestablement Jupiter, et nul encore n'a offert son nom égyptien tel que l'orthographient Riccioli et Kircher. Toutefois nous partageons l'avis de M. Guigniaut qui dans le Sôou, Sou, ou Gâou lu par Champollion jeune sur sa pl. XXV *a* (dans le *Panth. Eg.*, liv. IX) et sur le bas-relief du grand temple de Denderah (*Desc. de l'Eg.*, *Ant.*, IV, pl. XIV, 3) (1), soupçonne Zéou et non Sem, Djom, Khôn (l'Hercule d'Egypte), comme l'a proclamé, prématurément sans doute, cet habile égyptianisant. Dans la scène du bas-relief tentyrite, le dieu paraît derrière deux divinités que tout annonce être Isis et son lumineux époux; vers la Triade sainte se dirigent trois personnages humains, un prêtre, un roi et sa femme. La figure du Panthéon, copiée originairement par M. Hugot d'un des piliers de la première salle de la grande excavation d'Ibsamboul, est accompagnée d'une déesse, qui peut être Saté représentante de Neith dans la classe des Treize-Douze. Un prince, qui probablement n'est autre que le grand Ramsès, connu sous le nom de Sésostris, auteur de ce majestueux monument, présente une riche offrande au dieu et à la déesse parèdre. Gâou ou Sôou, puisque tel est le nom de la légende hiéroglyphique, est enveloppé jusqu'au bas des jambes d'une ample tunique coupée de bandes horizontales jaunes et rouges; deux longues plumes bleues rayées de nervures rouges surmontent sa coiffure; ses chairs sont vertes comme celles de Fta. L'image de ce dieu se retrouve avec un costume presque semblable dans un bas-relief des piliers du tombeau royal d'Ousiréi-Akenchérès (découvert à Thèbes par Belzoni), et dans une stèle funéraire du musée de Turin. Là on voit Ousiréi-Radjamenti entre Sôou et une déesse, probablement l'épouse de Sôou : c'est nommer

(1) Le premier élément hiéroglyphique de ce nom étant encore inconnu, et la prononciation des voyelles étant toujours assez incertaine, Champollion n'a pu déterminer avec justesse la prononciation exacte du nom égyptien.

Saté : si Sôou était Hercule, qu'aurait-il à démêler dans une scène funèbre? Mais Saté, Junon du sombre empire, et Jupiter, dont si souvent les poètes grecs et romains ont donné le nom à Pluton, Jupiter regardé comme bienfaiteur, protecteur de la vie et par conséquent protecteur de l'ame qui va commencer dans le monde inférieur une vie nouvelle; Jupiter, dont la planète était nommée astre d'Ousiréi (Ὀσίριδος ἄστρον), a naturellement place dans ce groupe. Dans notre tableau synoptique final des Treize-Douze, nous plaçons Pi-Zéou dans la colonne des dieux sidériques ou mâles : il vient le deuxième, c'est-à-dire immédiatement après l'archidynaste Fré (ou Fré-Djom, Fré-Tmou, etc.), ce qui au reste ne signifie point qu'il ait partout et toujours occupé ce rang; il a pour vis-à-vis dans la colonne des dynastes femelles Saté ou Sati (*Voy.* ce nom), qu'on prend pour Héra ou Junon inférieure. Rapporté aux Khaméphioïdes, ce couple sacré est l'incarnation d'Amoun et de Neith; en d'autres termes Ammon se délègue en Jupiter, le chef du Triumdéat suprême en la plus belle et la plus volumineuse des planètes. Raison de plus pour ne pas identifier, comme on a voulu le faire, Jupiter avec Hercule! Hercule est fils d'Ammon, c'est-à-dire, en égyptien, que dans la première dynastie Fré est fils d'Amoun ou Knef (à vrai dire, petit-fils, mais qu'importe? le sens est qu'il descend d'Amoun), et que dans la deuxième dynastie, celle des Treize-Douze, le dieu-planète Mars-Hercule (car on identifie aussi Ertosi et Djom) est fils du dieu-planète Jupiter, émanation d'Amoun.

ZÉPHYRE, fils d'Astrée (ou d'Eole) et de l'Aurore (quelques mythologues disent de Céléno la Harpye et d'un anonyme), préside au vent d'ouest. Les Latins le nomment quelquefois Favonius. Il a pour femme Chloris ou Flore. Ovide place l'hymen de ces dieux charmants au mois de mai, et Lucrèce les fait marcher à la suite du printemps. Sur le temple octogone des Vents, il est beau, jeune, frais, presque nu, et il glisse dans le vague des airs. Sa main tient une corbeille émaillée de fleurs. Les poètes lui donnent encore des fleurs pour couronne, puis des ailes de papillon. Personne n'ignore que Zéphyre devint synonyme de vent propice. Primitivement, pourtant, il dut en être autrement. Zéphyre, sans doute, signifiait qui souffle fort (ζα augm. et φέρεσθαι, être porté? — L'étymologie par Ἔζην et φέρω, qui porte la vie, est détestable). Ainsi qu'à tant d'autres *divinités, on donna* depuis à Zéphyre des parèdres qui sont autant d'émanations de lui-même; et en poésie les Zéphyres passent toujours pour des vents favorables, quoique souvent les navigateurs se plaignent des vents d'ouest. Les anciens, qui tenaient à être bien avec tous les dieux, sacrifiaient avant de se mettre en voyage par mer une brebis noire aux tempêtes, une brebis blanche aux Zéphyres.

ZERMAGLA, le dieu de l'hiver dans la mythologie slave, était représenté avec un manteau de neige bordé de givre, des habits de verglas, une haleine de glace et une couronne de grêle. Il s'opposait, dans les croyances de Kiev, à Pogoda qui est le dieu du printemps.

ZERVANE-AKÉRÈNE, c'est-à-dire le temps sans limite, était dans la mythologie parsi le dieu suprême. On le confond parfois avec Ormuzd lui-même, mais il s'en distingue sou

vent. C'est l'être bloc irrévelé, sans individualité, sans successivité. De Zervane-Akérène émanent les deux principes qui président aux vicissitudes tantôt heureuses, tantôt fatales du monde réel, Ormuzd, Ahriman (*Voy.* ces deux noms). On ne s'étonnera pas de voir le nom de Zervane donné à une antique secte parsi, de laquelle au reste nous ne connaissons pas nettement les théories distinctives.—Les mots Zervan-Akérène ne diffèrent point du Sarvam-Akiaram hindou, qui a la même signification.

ZÉTHÈS et CALAIS, Dioscures thraco-athéniens, avaient pour père Borée, pour mère Orithyie l'Erechthéide, pour sœurs Chioné, Chthonie, Cléopâtre. Jumeaux ailés, ils réunissaient à toutes les grâces de la belle Athénienne leur mère la vigueur de leur père Borée. La mythologie vulgaire les classe parmi les Argonautes. Arrivés sur les rives du Bosphore de Thrace, ils trouvent Phinée, leur beau-frère (car il est époux de leur sœur Cléopâtre), affligé par les perpétuelles visites des Harpyes : soudain ils attaquent les monstres aux ailes bruyantes et au souffle fétide, les chassent jusque dans les Strophades, les poursuivent l'épée en main ; ils en eussent débarrassé la terre si une voix mystérieuse ne leur eût enjoint de respecter les vieilles déités. Les deux Boréades moururent tués par Hercule, selon les uns à Ténos, à la suite d'une querelle avec Tiphys, pilote des Argonautes ; suivant les autres, en Bithynie, pour avoir insulté Hylas. Les dieux les changèrent en vents (les vents nommés Prodromes, dont le souffle favorable invitait au départ). Selon Hygin, le sol consacré par leur sépulture se soulevait de temps en temps sous le souffle de leur père Borée. Il est évident que Calaïs et Zéthès sont des personnifications du vent. Ils diffèrent des vents vulgaires en ceci qu'ils ont une légende. Leur combat avec les Harpyes, c'est évidemment un reflet de celui des jeunes dieux avec les vieilles divinités, d'Apollon avec la Terre, des Cronides avec les Titanides. Leur querelle avec Tiphys est celle du pilote et des vents. Dans les noms de Calaïs et Zéthès se réunissent à l'idée de souffle celles de vigueur et de beauté.

ZÉTHUS, Ζῆθος, frère d'Amphion, naquit en même temps que lui de Jupiter-Satyre et d'Antiope, fut exposé en même temps que lui et trouvé par des pâtres qui les élevèrent tous deux ; plus tard il aida son frère dans la construction de Thèbes. Les mythes en font un chasseur habile. Ainsi les arts, la force ou l'adresse doivent concourir à la fondation des villes, ou, en modifiant ces idées, les éléments de force donnés par qui agit et travaille au physique doivent être harmonisés par la puissance intellectuelle. Amphion et Zéthus, en se réunissant, forment un Apollon ; car en Apollon coexistent l'harmonie et l'habileté à la chasse. Amphion et Zéthus sont donc à eux deux un dédoublement dichotomique d'Apollon, comme Calaïs et Zéthès un dédoublement dichotomique de Borée.

ZEUMICHIUS, Khouçor, le dieu-ouvreur des Chaldéens. On explique très-bizarrement ce nom par Jupiter le Machiniste. Mais Jupiter en général n'est ni machiniste, ni industriel. Ensuite, quelle syllabe dans Zeumichius nous ramène donc aux μηχανή, μηχανᾶσθαι des Grecs? Enfin, quand est-ce que les Chaldéens s'amusèrent à donner à leurs dieux des épithètes grecques?

ZEUS, Ζεύς (prononcez Zévs), Jupiter. Comp. ce nom.

ZEUXIPPE : 1° Zeuxippus, Ζεύξιππος, fils d'Apollon et de la nymphe Syllis, et successeur de Pheste, roi de Sicyone ; 2°-4° Zeuxippe, Ζευξίππη, fille d'Eridan et mère de l'Argonaute Butès ;—femme du roi d'Athènes Pandion Ier (on la donne comme Nymphe et sœur de Pasithée);—fille de Laomédon et femme de Sicyon, roi de Sicyone.

ZHRALL ou DHRALL, dieu scandinave, incarnation d'Heimdall, donna naissance, par Aï son fils, à la caste des esclaves. C'est ici le lieu de répéter que d'Heimdall, le dieu incarné par excellence, descendent les trois classes de la société scandinave. Heimdall a trois fils, Zhrall, Asi, Fadir ; chacun de ceux-ci en a un autre, Aï, Karl, Iarl ou Rigr ; enfin ces derniers sont pères chacun de douze fils. Les douze fils d'Iarl sont la tige de la caste noble ; les douze fils de Karl sont la tige de la caste libre ; enfin les douze fils d'Aï (ou petits-fils de Zhrall) sont, comme on l'a vu, la tige de la caste esclave.

ZIAT (prononcez Dziat), génie protecteur des enfants, selon les Slaves, descendait de Poléla (l'amour mutuel).

ZIVA ou GIVA, de *Gizn* ou de *Givon*, *Givot*, la vie. On la représentait habillée avec un petit garçon nu sur la tête, et une grappe de raisin dans la main. Adam appelle sa femme Héva ou Hava, c'est-à-dire mère de la vie. *Genèse*, ch. III, verset 20.

ZIZILIA (prononcez Dzidzilia), déesse de l'amour et de la fécondité chez les Slaves, selon les historiens polonais (*Voy.* Karamsin, *Hist. de Russie*. vol. I, ch. III, p. 88 ; Gébhardi, liv. I, p. 28). Peut-être cette déesse doit-elle être comparée à l'Isis égyptienne comme à la déesse d'Éphèse. En effet son nom semble tenir au russe *titka*, au grec τιτθός et à l'allemand *zitze*, mamelle.

ZOLOTAIA-BABA, la Vieille d'or. *Voy.* Slata-Baba.

ZOOGONES, Ζωογόνοι, dieux que l'on invoquait spécialement pour la conservation de la vie, et aussi pour la propagation et la bonne santé des animaux (R. : ζῶον, animal, ou ζωή, vie, γίγνομαι, naître).

ZOROASTRE. *Voy. Biog. un.*, LII, 434.

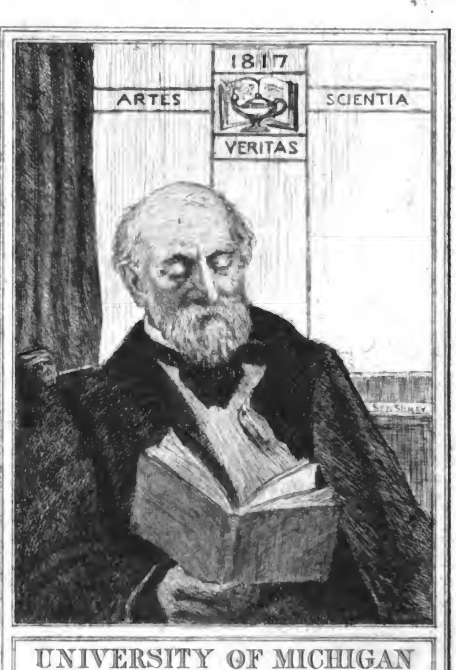
ZOTRACITE, législateur mythologique des Arimaspes (*Voy.* ce nom). Son nom, en rapport avec celui de Zérétochtro (Zoroastre), l'est d'autre part avec l'idée d'or, fondamentale, comme on sait, dans le mythe tout septentrional des Arimaspes.

ZULTIBUR. *V.* Tsouttibour.

ZYGIE, Zygia, Ζυγία, Junon en tant que présidant au mariage (R. : ζεύγνυμι, joindre). C'est le même nom que le latin barbare Junxia (*Voy.* Junon).

FIN DU CINQUANTE-CINQUIÈME VOLUME.




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

